





LE VICOMTE

DE BRAGELONNE

LAGNY — TYPOGRAPHIE DE VIALAT ET Cie

LE VICOMTE

DE

BRAGELONNE

PAR

M. ALEXANDRE DUMAS

TOME PREMIER

PARIS

DUFOUR ET MULAT, ÉDITEURS

21, QUAI MALAQUAIS

1851



LE VICOMTE

DE

BRAGELONNE

LA LETTRE.

Vers le milieu du mois de mai de l'année 1660, à neuf heures du matin, lorsque le soleil déjà chaud séchait la rosée sur les ravenelles du château de Blois, une petite cavalcade, composée de trois hommes et deux pages, rentra par le pont de la ville, sans produire d'autre effet sur les rares promeneurs du quai qu'un premier mouvement de la main à la tête pour saluer, et un second mouvement de la langue pour exprimer cette idée dans le plus pur français qui soit parlé en France : — Voici Monsieur qui revient de la chasse.

Et ce fut tout.

Cependant, tandis que les chevaux gravissaient la pente raide qui de la rivière conduit au château, plusieurs courtauds de boutique s'approchèrent du dernier cheval, qui portait, pendus à l'arçon de la selle, divers oiseaux attachés par le bec. A cette vue, les curieux manifestèrent avec une franchise toute rustique leur dédain pour une aussi maigre

capture, et, après une dissertation qu'ils firent entre eux sur le désavantage de la chasse au vol, ils revinrent à leurs occupations. Seulement un des curieux, gros garçon joufflu et de joyeuse humeur, ayant demandé pourquoi MONSIEUR, qui pouvait tant s'amuser, grâce à ses gros revenus, se contentait d'un si piteux divertissement. « Ne sais-tu pas, lui fut-il répondu, que le principal divertissement de MONSIEUR est de s'ennuyer! » Le joyeux garçon haussa les épaules avec un geste qui signifiait clair comme le jour : « En ce cas, j'aime mieux être gros Jean que d'être prince. » — Et chacun reprit ses travaux.

Cependant MONSIEUR continuait sa route avec un air si mélancolique et si majestueux à la fois, qu'il eût certainement fait l'admiration des spectateurs s'il eût eu des spectateurs, mais les bourgeois de Blois ne pardonnaient pas à MONSIEUR d'avoir choisi cette ville si gaie pour s'y ennuyer à son aise, et toutes les fois qu'ils apercevaient l'auguste ennuyé, ils s'esquivaient en bâillant, ou rentraient la tête dans l'intérieur de leurs chambres, pour se soustraire à l'influence soporifique de ce long visage blême, de ces yeux noyés et de cette tournure languissante. En sorte que le digne prince était à peu près sûr de trouver les rues désertes chaque fois qu'il s'y hasardait. Or, c'était de la part des habitans de Blois une irrévérence bien coupable, car MONSIEUR était, après le roi, et même avant le roi peut-être, le plus grand seigneur du royaume. En effet, Dieu, qui avait accordé à Louis XIV, alors régnant, le bonheur d'être fils de Louis XIII, avait accordé à MONSIEUR l'honneur d'être fils de Henri IV. Ce n'était donc pas, ou du moins ce n'eût pas dû être un mince sujet d'orgueil pour la ville de Blois, que cette préférence à elle donnée par Gaston d'Orléans, qui tenait sa cour en l'ancien château des États. Mais il était dans la destinée de ce grand prince d'exciter médiocrement partout où il se rencontrerait l'attention du public et son admiration. MONSIEUR en avait pris son parti avec l'habitude. C'est peut-être ce qui lui donnait cet air de tranquille ennui.

MONSIEUR avait été fort occupé dans sa vie. On ne laisse pas couper la tête à une douzaine de ses meilleurs amis, sans que cela cause quelque tracas. Or, comme depuis l'avénement de M. Mazarin on n'avait coupé la tête à personne, MONSIEUR n'avait plus eu d'occupation, et son moral s'en ressentait. La vie du pauvre prince était donc fort triste. Après sa petite chasse du matin sur les bords du Beuvron ou dans les bois de Chiverny, MONSIEUR passait la Loire, allait déjeuner à Chambord avec ou sans appétit, et la ville de Blois n'entendait plus parler, jusqu'à la prochaine chasse, de son souverain seigneur et maître. Voilà pour l'ennui *extra-muros ;* quant à l'ennui à l'intérieur, nous en donnerons une idée au lecteur s'il veut suivre avec nous la cavalcade et pénétrer jusqu'au porche majestueux du château des États.

MONSIEUR montait un petit cheval d'allure, équipé d'une large selle de velours rouge de Flandres, avec des étriers en forme de brodequins; le cheval était de couleur fauve; le pourpoint de MONSIEUR, fait de velours cramoisi, se confondait sous le manteau de même nuance avec l'équipement du cheval, et c'est seulement à cet ensemble rougeâtre qu'on pouvait reconnaître le prince entre ses deux compagnons vêtus, l'un de violet, l'autre de vert. Celui de gauche, vêtu de violet, était l'écuyer; celui de droite, vêtu de vert, était le grand veneur.

L'un des pages portait deux gerfauts sur un perchoir, l'autre un cornet de chasse dans lequel il soufflait nonchalamment à vingt pas du château. Tout ce qui entourait ce prince nonchalant faisait ce qu'il avait à faire avec nonchalance. A ce signal, huit gardes qui se promenaient au soleil dans la cour carrée, accoururent prendre leurs hallebardes, et MONSIEUR fit son entrée solennelle dans le château. Lorsqu'il eut disparu sous les profondeurs du porche, trois ou quatre vauriens, montés du mail au château

derrière la cavalcade, en se montrant l'un à l'autre les oiseaux accrochés, se dispersèrent, en faisant à leur tour leurs commentaires sur ce qu'ils venaient de voir : puis, lorsqu'ils furent partis, la rue, la place et la cour demeurèrent désertes.

Monsieur descendit de cheval sans dire un mot, passa dans son appartement, où son valet de chambre le changea d'habits, et comme Madame n'avait pas encore envoyé prendre les ordres pour le déjeuner, Monsieur s'étendit sur une chaise longue et s'endormit d'aussi bon cœur que s'il eût été onze heures du soir. Les huit gardes, qui comprenaient que leur service était fini pour le reste de la journée, se couchèrent sur des bancs de pierre au soleil ; les palefreniers disparurent avec leurs chevaux dans les écuries, et, à part quelques joyeux oiseaux s'effarouchant les uns les autres avec des pépitemens aigus, dans les touffes de giroflées, on eût dit qu'au château tout dormait comme monseigneur. Tout à coup, au milieu de ce silence si doux, retentit un éclat de rire nerveux, éclatant, qui fit ouvrir un œil à quelques-uns des hallebardiers enfoncés dans leur sieste. Cet éclat de rire partait d'une croisée du château, visitée en ce moment par le soleil, qui l'englobait dans un de ces grands angles que dessinent avant midi, sur les murs, les profils des cheminées. Le petit balcon de fer ciselé qui s'avançait au delà de cette fenêtre était meublé d'un pot de giroflées rouges, d'un autre pot de primevères et d'un rosier hâtif, dont le feuillage, d'un vert magnifique, était diapré de plusieurs paillettes rouges annonçant des roses. Dans la chambre qu'éclairait cette fenêtre, on voyait une table carrée revêtue d'une vieille tapisserie à larges fleurs de Harlem ; au milieu de cette table une fiole de grès à long cou, dans laquelle plongeaient des iris et du muguet ; à chacune des extrémités de cette table une jeune fille.

L'attitude de ces deux enfans était singulière : on les eût prises pour deux pensionnaires échappées du couvent. L'une, les deux coudes appuyés sur la table, une plume à la main, traçait des caractères sur une feuille de beau papier de Hollande ; l'autre, à genoux sur une chaise, ce qui lui permettait de s'avancer de la tête et du buste pardessus le dossier et jusqu'en pleine table, regardait sa compagne écrire, ou plutôt hésiter à écrire. De là mille cris, mille railleries, mille rires, dont l'un, plus éclatant que les autres, avait effrayé les oiseaux des ravenelles et troublé le sommeil des gardes de Monsieur.

Nous en sommes aux portraits, on nous passera donc, nous l'espérons, les deux derniers de ce chapitre. Celle qui était appuyée sur la chaise, c'est-à-dire la bruyante, la rieuse, était une belle fille de dix-neuf à vingt ans, brune de peau, brune de cheveux, resplendissante, par ses yeux, qui s'allumaient sous des sourcils vigoureusement tracés, et surtout par ses dents, qui éclataient comme des perles sous ses lèvres d'un corail sanglant. Chacun de ses mouvemens semblait le résultat du jeu d'une mine ; elle ne vivait pas, elle bondissait.

L'autre, celle qui écrivait, regardait sa turbulente compagne avec un œil bleu, limpide et pur comme était le ciel ce jour-là. Ses cheveux, d'un blond cendré, roulés avec un goût exquis, tombaient en grappes soyeuses sur ses joues nacrées ; elle promenait sur le papier une main fine, mais dont la maigreur accusait son extrême jeunesse. A chaque éclat de rire de son amie, elle soulevait, comme dépitée, ses blanches épaules d'une forme poétique et suave, mais auxquelles manquait ce luxe de vigueur et de modelé qu'on eût désiré voir à ses bras et à ses mains. — Montalais ! Montalais ! dit-elle enfin d'une voix douce et caressante comme un chant, vous riez trop fort, vous riez comme un homme ; non-seulement vous vous ferez remarquer de messieurs les gardes, mais vous n'entendrez pas la cloche de Madame, lorsque Madame appellera.

La jeune fille qu'on appelait Montalais ne cessa ni de rire ni de gesticuler à cette

admonestation; seulement elle répondit : — Louise, vous ne dites pas votre façon de penser, ma chère; vous savez que messieurs les gardes, comme vous les appelez, commencent leur somme, et que le canon ne les réveillerait pas; vous savez que la cloche de MADAME s'entend du pont de Blois, et que par conséquent je l'entendrai quand mon service m'appellera chez MADAME. Ce qui vous ennuie, mon enfant, c'est que je ris quand vous écrivez; ce que vous craignez, c'est que madame de Saint-Remy, votre mère, ne monte ici, comme elle fait quelquefois quand nous rions trop; qu'elle ne nous surprenne, et qu'elle ne voie cette énorme feuille de papier sur laquelle, depuis un quart d'heure, vous n'avez encore tracé que ces mots : « *Monsieur Raoul.* » Or, vous avez raison, ma chère Louise; parce qu'après ces mots, Monsieur Raoul, on peut en mettre tant d'autres, si significatifs et si incendiaires, que madame de Saint-Remy, votre chère mère, aurait droit de jeter feu et flammes. Hein! n'est-ce pas cela, dites?

Et Montalais redoubla ses rires et ses provocations turbulentes. La blonde jeune fille se courrouça tout à fait; elle déchira le feuillet sur lequel, en effet, ces mots, *Monsieur Raoul*, étaient écrits d'une belle écriture, et froissant le papier dans ses doigts tremblans, elle le jeta par la fenêtre.

— Là, là ! dit mademoiselle de Montalais, voilà notre petit mouton, notre Enfant Jésus, notre colombe, qui se fâche!... N'ayez donc pas peur, Louise : madame de Saint-Remy ne viendra pas, et si elle venait, vous savez que j'ai l'oreille fine. D'ailleurs, quoi de plus permis que d'écrire à un vieil ami qui date de douze ans, surtout quand on commence la lettre par ces mots : Monsieur Raoul? — C'est bien, je ne lui écrirai pas, dit la jeune fille. — Ah! en vérité, voilà Montalais bien punie! s'écria, toujours en riant, la brune railleuse. Allons, allons, une autre feuille de papier, et terminons vite notre courrier. Bon! voici la cloche qui sonne, à présent! Ah! ma foi, tant pis! MADAME attendra ou se passera pour ce matin de sa première fille d'honneur!

Une cloche sonnait en effet; elle annonçait que MADAME avait terminé sa toilette et attendait MONSIEUR, lequel lui donnait la main pour passer du salon au réfectoire. Cette formalité accomplie en grande cérémonie, les deux époux déjeunaient et se séparaient jusqu'au dîner, invariablement fixé à deux heures. Le son de la cloche fit ouvrir dans les offices, situées à gauche de la cour, une porte par laquelle défilèrent deux maîtres d'hôtel suivis de huit marmitons qui portaient une civière chargée de mets couverts de cloches d'argent. L'un de ces maîtres d'hôtel, celui qui paraissait le premier en titre, toucha silencieusement de sa baguette un des gardes qui ronflait sur son banc; il poussa même la bonté jusqu'à mettre aux mains de cet homme, ivre de sommeil, sa hallebarde dressée le long du mur près de lui; après quoi le soldat, sans demander compte de rien, escorta jusqu'au réfectoire la *viande* de MONSIEUR, précédée par un page et les deux maîtres d'hôtel. Partout où la *viande* passait, les sentinelles portaient les armes.

Mademoiselle de Montalais et sa compagne avaient suivi de leur fenêtre le détail de ce cérémonial, auquel pourtant elles devaient être accoutumées. Elles ne regardaient au reste avec tant de curiosité que pour être plus sûres de ne pas être dérangées. Aussi marmitons, gardes, pages et maîtres d'hôtel une fois passés, elles se remirent à leur table, et le soleil, qui, dans l'encadrement de la fenêtre, avait éclairé un instant ces deux charmants visages, n'éclaira plus que les girotlées, les primevères et le rosier.

— Bah! dit Montalais en reprenant sa place, MADAME déjeunera bien sans moi. — Oh! Montalais, vous serez punie, répondit l'autre jeune fille en s'asseyant tout doucement à la sienne. — Punie? ah! oui, c'est-à-dire privée de promenade; c'est tout ce que je demande, que d'être punie! Sortir dans le grand coche, perchée sur une

portière; tourner à gauche, virer à droite par des chemins pleins d'ornières, où l'on avance d'une lieue en deux heures; puis, revenir droit sur l'aile du château où se trouve la fenêtre de Marie de Médicis, en sorte que MADAME ne manque jamais de dire : « Croirait-on que c'est par là que la reine Marie s'est sauvée! quarante-sept « pieds de hauteur! la mère de deux princes et de trois princesses! » Si c'est là un divertissement, Louise, je demande à être punie tous les jours, surtout quand ma punition est de rester avec toi et d'écrire des lettres aussi intéressantes que celle que nous écrivons. — Montalais! Montalais! on a des devoirs à remplir. — Vous en parlez bien à votre aise, mon cœur, vous qu'on laisse libre au milieu de cette cour. Vous êtes la seule qui en récoltiez les avantages sans en avoir les charges, vous plus fille d'honneur de MADAME que moi-même, parce que MADAME fait ricocher ses affections de votre beau-père à vous; en sorte que vous entrez dans cette triste maison comme les oiseaux dans cette cour, humant l'air, becquetant les fleurs, picotant les graines, sans avoir le moindre service à faire, ni le moindre ennui à supporter. C'est vous qui me parlez de devoirs à remplir! En vérité, ma belle paresseuse, quels sont vos devoirs à vous, sinon d'écrire à ce beau Raoul? Encore voyons-nous que vous ne lui écrivez pas, de sorte que vous aussi, ce me semble, vous négligez un peu vos devoirs.

Louise prit son air sérieux, appuya son menton sur sa main et d'un ton plein de candeur, — Reprochez-moi donc mon bien-être! dit-elle. En aurez-vous le cœur? Vous avez un avenir, vous; vous êtes de la cour: le roi, s'il se marie, appellera MONSIEUR près de lui; vous verrez des fêtes splendides, vous verrez le roi, qu'on dit si beau, si charmant! — Et de plus, je verrai Raoul, qui est près de M. le Prince, ajouta malignement Montalais. — Pauvre Raoul! soupira Louise. — Voilà le moment de lui écrire, chère belle; allons, recommençons ce fameux *Monsieur Raoul*, qui brillait en tête de la feuille déchirée. Alors elle lui tendit la plume, et avec un sourire charmant, encouragea sa main, qui traça vite les mots désignés. — Maintenant? demanda la plus jeune des deux jeunes filles. — Maintenant, écrivez ce que vous pensez, Louise, répondit Montalais. — Êtes-vous bien sûre que je pense quelque chose? — Vous pensez à quelqu'un, ce qui revient au même, ou plutôt ce qui est bien pis. — Vous croyez, Montalais? — Louise, Louise, vos yeux bleus sont profonds comme la mer que j'ai vue à Boulogne, l'an passé. Non, je me trompe, la mer est perfide; vos yeux sont profonds comme l'azur que voici là-haut, tenez, sur nos têtes. — Eh bien! puisque vous lisez si bien dans mes yeux, dites-moi ce que je pense, Montalais. — D'abord vous ne pensez pas *Monsieur Raoul*; vous pensez *Mon cher Raoul*. — Oh! — Ne rougissez pas pour si peu. *Mon cher Raoul*, disons-nous, vous me suppliez de vous écrire à Paris, où vous retient le service de M. le Prince. Comme il faut que vous vous ennuyiez là-bas pour chercher des distractions dans le souvenir d'une provinciale...

Louise se leva tout à coup. — Non, Montalais, dit-elle en souriant, non, je ne pense pas un mot de cela. Tenez, voici ce que je pense. Et elle prit hardiment la plume et traça d'une main ferme les mots suivants : « J'eusse été bien malheureuse « si vos instances pour obtenir de moi un souvenir eussent été moins vives; tout ici me « parle de nos premières années, si vite écoulées, si doucement enfuies que jamais « d'autres n'en remplaceront le charme dans mon cœur. » Montalais, qui regardait courir la plume et qui lisait au rebours à mesure que son amie écrivait, l'interrompit par un battement de mains. — A la bonne heure! dit-elle; voilà de la franchise, voilà du cœur, voilà du style! montrez à ces Parisiens, ma chère, que Blois est la ville du beau langage. — Il sait que pour moi, répliqua la jeune fille, Blois a été le paradis. — C'est ce que je voulais dire, et vous parlez comme un ange.

— Je termine, Montalais. Et la jeune fille continua en effet : « Vous pensez à moi, « dites-vous, monsieur Raoul ; je vous en remercie, mais cela ne peut me surprendre, « moi qui sais combien de fois nos cœurs ont battu l'un près de l'autre.» — Oh ! oh ! dit Montalais, prenez garde, mon agneau, voilà que vous semez votre laine, et il y a des loups là-bas!

Louise allait répondre quand le galop d'un cheval retentit sous le porche du château. — Qu'est-ce que cela ? dit Montalais en s'approchant de la fenêtre, un beau cavalier, ma foi ! — Oh ! Raoul ! s'écria Louise, qui avait fait le même mouvement que son amie et qui, devenant toute pâle, tomba palpitante auprès de sa lettre inachevée. — Voilà un adroit amant, sur ma parole ! s'écria Montalais, et qui arrive bien à propos ! — Retirez-vous, retirez-vous, je vous en supplie! murmura Louise. — Bah ! il ne me connait pas : laissez-moi donc voir ce qu'il vient faire ici.

LE MESSAGER.

Mademoiselle de Montalais avait raison, le jeune cavalier était bon à voir. C'était un jeune homme de vingt-quatre à vingt-cinq ans, grand, élancé, portant avec grâce sur ses épaules le charmant costume militaire de l'époque. Ses grandes bottes à entonnoir enfermaient un pied que mademoiselle de Montalais n'eût pas désavoué si elle se fût travestie en homme. D'une de ses mains fines et nerveuses il arrêta son cheval au milieu de la cour, et de l'autre souleva le chapeau à longues plumes qui ombrageait sa physionomie grave et naïve à la fois.

Les gardes, au bruit du cheval, se réveillèrent et furent promptement debout. Le jeune homme laissa l'un d'eux s'approcher de ses arçons, et s'inclinant vers lui, d'une voix claire et précise, qui fut parfaitement entendue de la fenêtre où se cachaient les deux jeunes filles, — Un message pour son Altesse Royale, dit-il. — Ah ! ah ! s'écria le garde ; officier, un messager ! Mais ce brave soldat savait bien qu'il ne paraitrait aucun officier, attendu que le seul qui eût pu paraitre demeurait au fond du château, dans un petit appartement sur les jardins. Aussi se hâta-t-il d'ajouter : — Mon gentilhomme, l'officier est en ronde ; mais en son absence on va prévenir M. de Saint-Remy, le maître d'hôtel. — M. de Saint-Remy ! répéta le cavalier en rougissant un peu. — Vous le connaissez ? — Mais, oui..... Avertissez-le, je vous prie, pour que ma visite soit annoncée le plus tôt possible à Son Altesse. — Il parait que c'est pressé, dit le garde, comme s'il se parlait à lui-même, mais dans l'espérance d'obtenir une réponse. Le messager fit un signe de tête affirmatif. — En ce cas, reprit le garde, je vais moi-même trouver le maître d'hôtel.

Le jeune homme cependant mit pied à terre, et tandis que les autres soldats observaient avec curiosité chaque mouvement du beau cheval qui avait amené ce jeune homme, le soldat revint sur ses pas en disant : — Pardon, mon gentilhomme, mais votre nom, s'il vous plaît ? — Le vicomte de Bragelonne, de la part de Son Altesse Monsieur le prince de Condé. Le soldat fit un profond salut, et comme si ce nom du vainqueur de Rocroi et de Sens lui eût donné des ailes, il gravit légèrement le perron pour gagner les antichambres.

M. de Bragelonne n'avait pas eu le temps d'attacher son cheval aux barreaux de fer de ce perron, que M. de Saint-Remy accourut hors d'haleine, soutenant son gros ventre avec l'une de ses mains, pendant que de l'autre il fendait l'air comme un pêcheur

fend les flots avec une rame. — Ah! monsieur le vicomte, vous à Blois? s'écria-t-il: mais c'est une merveille! Bonjour, monsieur Raoul, bonjour! — Mille respects, monsieur de Saint-Remy. — Que madame de la Vall.... je veux dire que madame de Saint-Remy va être heureuse de vous voir! Mais venez. Son Altesse Royale déjeune; faut-il l'interrompre? la chose est-elle grave? — Oui et non, monsieur de Saint-Remy. Toutefois, un moment de retard pourrait causer quelques désagrémens à Son Altesse Royale. — S'il en est ainsi, forçons la consigne, monsieur le vicomte. Venez. D'ailleurs, Monsieur est d'une humeur charmante aujourd'hui. Et puis vous nous apportez des nouvelles, n'est-ce pas? — De grandes, monsieur de Saint-Remy. — Et de bonnes, je présume? — D'excellentes! — Venez vite, bien vite, alors, s'écria le bonhomme, qui se rajusta tout en cheminant.

Raoul le suivit, son chapeau à la main et un peu effrayé du bruit solennel que faisaient ses éperons sur les parquets de ces immenses salles. Aussitôt qu'il eut disparu dans l'intérieur du palais, la fenêtre de la cour se repeupla et un chuchotement animé trahit l'émotion des deux jeunes filles; bientôt elles eurent pris sans doute une résolution, car l'une des deux figures disparut de la fenêtre : c'était la tête brune; l'autre demeura derrière le balcon, cachée sous les fleurs, regardant attentivement, par les échancrures des branches, le perron sur lequel M. de Bragelonne avait fait son entrée au palais. Cependant l'objet de tant de curiosité continuait sa route en suivant les traces du maître d'hôtel. Un bruit de pas empressés, un fumet de vins et de viandes, un cliquetis de cristaux et de vaisselle, l'avertirent qu'il touchait au terme de sa course. Les pages, les valets et les officiers réunis dans l'office qui précédait le réfectoire, accueillirent le nouveau venu avec une politesse proverbiale en ce pays; quelques-uns connaissaient Raoul, presque tous savaient qu'il venait de Paris. On pourrait dire que son arrivée suspendit un moment le service. Le fait est qu'un page qui versait à boire à Son Altesse, entendant les éperons dans la chambre voisine, se retourna comme un enfant, sans s'apercevoir qu'il continuait de verser, non plus dans le verre du prince, mais sur la nappe. Madame, qui n'était pas préoccupée comme son glorieux époux, remarqua cette distraction du page. — Eh bien! dit-elle. — Eh bien, répéta Monsieur, que se passe-t-il donc?

Monsieur de Saint-Remy, qui introduisait sa tête par la porte, profita du moment. — Pourquoi me dérange-t-on? dit Gaston en attirant à lui une tranche épaisse d'un des plus gros saumons qui aient jamais remonté la Loire pour se faire prendre entre Paimbœuf et Saint-Nazaire. — C'est qu'il arrive un messager de Paris. Oh! mais, après le déjeuner de monseigneur, nous avons le temps. — De Paris?... s'écria le prince en laissant tomber sa fourchette; un messager de Paris, dites-vous? Et de quelle part vient ce messager? — De la part de M. le Prince, se hâta de dire le maître d'hôtel. (On sait que c'est ainsi qu'on appelait M. de Condé.) — Un messager de M. le Prince? fit Gaston avec une inquiétude qui n'échappa à aucun des assistans et qui, par conséquent, redoubla la curiosité générale.

Monsieur se crut peut-être ramené au temps de ses bienheureuses conspirations, où le bruit des portes lui donnait des émotions, où toute lettre pouvait renfermer un secret d'État, où tout message servait une intrigue bien sombre et bien compliquée. Peut-être aussi ce grand nom de M. le Prince se déploya-t-il sous les voûtes de Blois avec les proportions d'un fantôme. Monsieur repoussa son assiette. — Je vais faire attendre l'envoyé, demanda M. de Saint-Remy. Un coup d'œil de Madame enhardit Gaston, qui répliqua : — Non pas, faites-le entrer sur-le-champ, au contraire. A propos, qui est-ce? — Un gentilhomme de ce pays, M. le vicomte de Bragelonne. — Ah oui, fort bien!.. Introduisez, Saint-Remy, introduisez.

Et lorsqu'il eut laissé tomber ces mots avec sa gravité accoutumée, Monsieur regarda d'une certaine façon les gens de son service, qui tous, pages, officiers et écuyers, quittèrent la serviette, le couteau, le gobelet, et firent vers la seconde chambre une retraite aussi rapide que désordonnée. Cette petite armée s'écarta en deux files lorsque Raoul de Bragelonne, précédé de M. de Saint-Remy, entra dans le réfectoire. Ce court moment de solitude dans lequel cette retraite l'avait laissé, avait permis à monseigneur de prendre une figure diplomatique. Il ne se retourna pas, et attendit que le maître d'hôtel eût amené en face de lui le messager. Raoul s'arrêta à la hauteur du bas-bout de la table, de façon à se trouver entre Monsieur et Madame. Il fit de cette place un salut très-profond pour Monsieur, un autre très-humble pour Madame, puis se redressa et attendit que Monsieur lui adressât la parole. Le prince, de son côté, attendait que les portes fussent hermétiquement fermées ; il ne voulait pas se retourner pour s'en assurer, ce qui n'eût pas été digne, mais il écoutait de toutes ses oreilles le bruit de la serrure, qui lui promettait au moins une apparence de secret.

La porte fermée, Monsieur leva les yeux sur le vicomte de Bragelonne et lui dit : — Il paraît que vous arrivez de Paris, Monsieur? — A l'instant, monseigneur. — Comment se porte le roi? — Sa Majesté est en parfaite santé, monseigneur. — Et ma belle-sœur? — Sa Majesté la reine-mère souffre toujours de la poitrine. Toutefois, depuis un mois, il y a du mieux. — Que me disait-on, que vous veniez de la part de M. le Prince? on se trompait assurément. — Non, monseigneur, M. le Prince m'a chargé de remettre à votre Altesse Royale une lettre que voici, et j'en attends la réponse.

Raoul avait été un peu ému de ce froid et méticuleux accueil; sa voix était tombée insensiblement au diapason de la voix basse. Le prince oublia qu'il était la cause de ce mystère, et la peur le reprit. Il reçut avec un coup d'œil hagard la lettre du prince de Condé, la décacheta comme il eût décacheté un paquet suspect, et pour la lire sans que personne pût en remarquer l'effet sur sa physionomie, il se retourna. Madame suivait avec une anxiété presque égale à celle du prince chacune des manœuvres de son auguste époux. Raoul, impassible et un peu dégagé par l'attention de ses hôtes, regardait de sa place et par la fenêtre ouverte devant lui les jardins et les statues qui les peuplaient. — Ah! mais, s'écria tout à coup Monsieur avec un sourire rayonnant, voilà une agréable surprise et une charmante lettre de M. le Prince! Tenez, Madame. La table était trop large pour que le bras du prince joignît la main de la princesse; Raoul s'empressa d'être leur intermédiaire; il le fit avec une bonne grâce qui charma la princesse et valut un remercîment flatteur au vicomte.

— Vous savez le contenu de cette lettre, sans doute? dit Gaston à Raoul. — Oui, monseigneur, M. le Prince m'avait donné d'abord le message verbalement; puis Son Altesse a réfléchi et pris la plume. — C'est d'une belle écriture, dit Madame, mais je ne puis lire. — Voulez-vous lire à Madame, monsieur de Bragelonne, dit le duc. — Oui, lisez, je vous prie, Monsieur.

Raoul commença la lecture, à laquelle Monsieur donna de nouveau toute son attention. La lettre était conçue en ces termes :

« Monseigneur, le roi part pour la frontière; vous aurez appris que le mariage de « Sa Majesté va se conclure; le roi m'a fait l'honneur de me nommer son maréchal « des logis pour ce voyage, et comme je sais toute la joie que Sa Majesté aurait de « passer une journée à Blois, j'ose demander à Votre Altesse Royale la permission de « marquer de ma craie le château qu'elle habite. Si cependant l'imprévu de cette de« mande pouvait causer à Votre Altesse Royale quelque embarras, je la supplierai de « me le mander par le messager que j'envoie et qui est un gentilhomme à moi, M. le « vicomte de Bragelonne. Mon itinéraire dépendra de la résolution de Votre Altesse

« Royale, et, au lieu de prendre par Blois, j'indiquerai Vendôme ou Romorantin. « J'ose espérer que Votre Altesse Royale prendra ma demande en bonne part, comme « étant l'expression de mon dévouement sans bornes et de mon désir de lui être « agréable. »

— Il n'est rien de plus gracieux pour nous, dit MADAME, qui s'était consultée plus d'une fois pendant cette lecture dans les regards de son époux. Le roi ici ! s'écria-t-elle un peu plus haut peut-être qu'il n'eût fallu pour que le secret fût gardé. — Monsieur, dit à son tour Son Altesse, prenant la parole, vous remercierez M. le prince de Condé, et vous lui exprimerez toute ma reconnaissance pour le plaisir qu'il me fait. Raoul s'inclina. — Quel jour arrive Sa Majesté? continua le prince. — Le roi, monseigneur, arrivera ce soir, selon toute probabilité. — Mais comment alors aurait-on su ma réponse au cas où elle eût été négative? — J'avais mission, monseigneur, de retourner en toute hâte à Beaugency pour donner contre-ordre au courrier, qui fût lui-même retourné en arrière donner contre-ordre à M. le Prince. — Sa Majesté est donc à Orléans? — Plus près, monseigneur; Sa Majesté doit être arrivée à Meung en ce moment. — La cour l'accompagne? — Oui, monseigneur. — A propos, j'oubliais de vous demander des nouvelles de M. le cardinal? — Son Éminence paraît jouir d'une bonne santé, monseigneur. — Ses nièces l'accompagnent sans doute? — Non, monseigneur, Son Éminence a ordonné à mesdemoiselles de Mancini de partir pour Brouage; elles suivent la rive gauche de la Loire pendant que la cour vient par la rive droite. — Quoi! mademoiselle Marie de Mancini quitte aussi la cour? demanda MONSIEUR, dont la réserve commençait à s'affaiblir. — Mademoiselle Marie de Mancini surtout, répondit discrètement Raoul.

. Un sourire fugitif, vestige imperceptible de son ancien esprit d'intrigues brouillonnes, éclaira les joues pâles du prince. — Merci, monsieur de Bragelonne, dit alors MONSIEUR; vous ne voudrez peut-être pas rendre à M. le Prince la commission dont je voudrais vous charger, à savoir que son messager m'a été fort agréable, mais je le lui dirai moi-même. Raoul s'inclina pour remercier MONSIEUR de l'honneur qu'il lui faisait.

MONSIEUR fit un signe à MADAME, qui frappa sur un timbre placé à sa droite. Aussitôt M. de Saint-Remy entra, et la chambre se remplit de monde. — Messieurs, dit le prince, Sa Majesté me fait l'honneur de venir passer un jour à Blois; je compte que le roi, mon neveu, n'aura pas à se repentir de la faveur qu'il fait à ma maison. — Vive le roi! s'écrièrent avec un enthousiasme frénétique tous les officiers de service, et M. de Saint-Remy avant tous : Gaston baissa la tête avec une sombre tristesse: toute sa vie il avait dû entendre ou plutôt subir ce cri de Vive le roi! qui passait au-dessus de lui. Depuis longtemps ne l'entendant plus, il avait reposé son oreille, et voilà qu'une royauté plus jeune, plus vivace, plus brillante, surgissait devant lui comme une nouvelle, comme une plus douloureuse provocation.

MADAME comprit les souffrances de ce cœur timide et ombrageux, elle se leva de table, MONSIEUR l'imita machinalement, et tous les serviteurs, avec un bourdonnement semblable à celui des ruches, entourèrent Raoul pour le questionner. — MADAME vit ce mouvement et appela M. de Saint-Remy. — Ce n'est pas le moment de jaser, mais de travailler, dit-elle avec l'accent d'une ménagère qui se fâche. M. de Saint-Remy s'empressa de rompre le cercle formé par les officiers autour de Raoul, en sorte que celui-ci put gagner l'antichambre. — On aura soin de ce gentilhomme, j'espère, ajouta MADAME en s'adressant à M. de Saint-Remy. Le bonhomme courut aussitôt derrière Raoul. — MADAME nous charge de vous faire rafraîchir ici, dit-il; il y a en outre un logement au château pour vous. — Merci, monsieur de

Saint-Remy, répondit Bragelonne, vous savez combien il me tarde d'aller présenter mes devoirs à M. le comte, mon père. — C'est vrai, c'est vrai, monsieur Raoul, présentez-lui en même temps mes bien humbles respects, je vous prie. Raoul se débarrassa encore du vieux gentilhomme et continua son chemin. Comme il passait sous le porche, tenant son cheval par la bride, une petite voix l'appela du fond d'une allée obscure. — Monsieur Raoul! dit la voix. Le jeune homme se retourna surpris, et vit une jeune fille brune qui appuyait un doigt sur ses lèvres et qui lui tendait la main. Cette jeune fille lui était inconnue

---

L'ENTREVUE.

Raoul fit un pas vers la jeune fille qui l'appelait ainsi. — Mais mon cheval, Madame? dit-il. — Vous voilà bien embarrassé! Sortez; il y a un hangar dans la première cour; attachez là votre cheval et venez vite. — J'obéis, Madame. Raoul ne fut pas quatre minutes à faire ce qu'on lui avait recommandé: il revint à la petite porte, où, dans l'obscurité, il revit sa conductrice mystérieuse qui l'attendait sur les premiers degrés d'un escalier tournant —Êtes-vous assez brave pour me suivre, monsieur le chevalier errant? demanda la jeune fille en riant du moment d'hésitation qu'avait manifesté Raoul. Celui-ci répondit en s'élançant derrière elle dans l'escalier sombre. Ils gravirent ainsi trois étages, lui derrière elle, effleurant de ses mains, lorsqu'il cherchait la rampe, une robe de soie qui frôlait aux deux parois de l'escalier. A chaque faux pas de Raoul, sa conductrice lui criait un *chut !* sévère et lui tendait une main douce et parfumée. — On monterait ainsi jusqu'au donjon du château sans s'apercevoir de la fatigue, dit Raoul. — Ce qui signifie, Monsieur, que vous êtes fort intrigué, fort las et fort inquiet; mais rassurez-vous, nous voici arrivés.

La jeune fille poussa une porte qui, sur-le-champ, sans transition aucune, emplit d'un flot de lumière le palier de l'escalier au haut duquel Raoul apparaissait tenant la rampe. La jeune fille entra dans une chambre; Raoul entra comme elle. Aussitôt qu'il fut dans le piége, il entendit pousser un grand cri, se retourna, et vit à deux pas de lui, les mains jointes, les yeux fermés, cette belle jeune fille blonde, aux prunelles bleues, aux blanches épaules, qui, le reconnaissant, l'avait appelé Raoul! Il la vit et devina tant d'amour, tant de bonheur dans l'expression de ses yeux, qu'il se laissa tomber à genoux tout au milieu de la chambre, en murmurant de son côté le nom de Louise.

— Ah! Montalais! Montalais! soupira celle-ci, c'est un grand péché que de tromper ainsi.— Moi! je vous ai trompée? — Oui, vous me dites que vous allez savoir en bas des nouvelles, et vous faites monter ici Monsieur! — Il le fallait bien. Comment eût-il reçu sans cela la lettre que vous lui écriviez? Et elle désignait du doigt cette lettre qui était encore sur la table. Raoul fit un pas pour la prendre; Louise, plus rapide, bien qu'elle se fût élancée avec une hésitation physique assez remarquable, allongea la main pour l'arrêter. Raoul rencontra donc cette main toute tiède et toute tremblante; il la prit dans les siennes et l'approcha si respectueusement de ses lèvres, qu'il y déposa un souffle plutôt qu'un baiser.

Pendant ce temps, mademoiselle de Montalais avait pris la lettre, l'avait pliée soigneusement, comme font les femmes, en trois plis, et l'avait glissée dans sa poitrine. — N'ayez pas peur, Louise, dit-elle. Monsieur n'ira pas plus la prendre ici, que le

défunt roi Louis XIII ne prenait les billets dans le corsage de mademoiselle de Hautefort. Raoul rougit en voyant le sourire des deux jeunes filles, et il ne remarqua pas que la main de Louise était restée entre les siennes.

— Là! dit Montalais, vous m'avez pardonné, Louise, de vous avoir amené Monsieur, vous, Monsieur, ne m'en voulez plus de m'avoir suivie pour voir Mademoiselle. Donc, maintenant que la paix est faite, causons comme de vieux amis. Présentez-moi, Louise, à M. de Bragelonne. — Monsieur le vicomte, dit Louise avec sa grâce sérieuse et son candide sourire, j'ai l'honneur de vous présenter mademoiselle Aure de Montalais, jeune fille d'honneur de Son Altesse Royale Madame, et de plus mon amie, mon excellente amie. Raoul salua cérémonieusement. — Et moi, Louise, dit-il, ne me présentez-vous pas aussi à Mademoiselle? — Oh! elle vous connaît! elle connaît tout! Ce mot naïf fit rire Montalais et soupirer de bonheur Raoul, qui l'avait interprété ainsi : elle connait *tout notre amour*.

— Les politesses sont faites, monsieur le vicomte, dit Montalais: voici un fauteuil, et dites-nous bien vite la nouvelle que vous nous apportez ainsi courant. — Mademoiselle, ce n'est plus un secret. Le roi, se rendant à Poitiers, s'arrête à Blois pour visiter Son Altesse Royale. — Le roi! ici! s'écria Montalais en frappant ses mains l'une contre l'autre; nous allons voir la cour! Concevez-vous cela, Louise? la vraie cour de Paris! Oh! mon Dieu! mais quand cela, Monsieur? — Peut-être ce soir, Mademoiselle; assurément demain.

Montalais fit un geste de dépit. — Pas le temps de s'ajuster! pas le temps de préparer une robe! Nous sommes ici en retard comme des Polonaises! Nous allons ressembler à des portraits du temps de Henri IV!... Ah! Monsieur, la méchante nouvelle que vous nous apportez là! — Mesdemoiselles, vous serez toujours belles. — C'est fade!... nous serons toujours belles, oui, parce que la nature nous a faites passables, mais nous serons ridicules parce que la mode nous aura oubliées. Hélas! ridicules! l'on me verra ridicule, moi? — Qui cela? dit naïvement Louise. — Qui cela? vous êtes étrange, ma chère!... Est-ce une question à m'adresser? *on*, veut dire tout le monde; *on*, veut dire les courtisans, les seigneurs; *on*, veut dire le roi. — Pardon, ma bonne amie, mais comme ici tout le monde a l'habitude de nous voir telles que nous sommes. — D'accord, mais cela va changer, et nous serons ridicules, même pour Blois; car près de nous on va voir les modes de Paris, et l'on comprendra que nous sommes à la mode de Blois! C'est désespérant! — Consolez-vous, Mademoiselle.

— Ah! baste! au fait, tant pis pour ceux qui ne me trouveront pas à leur goût! dit philosophiquement Montalais. — Ceux-là seraient bien difficiles, répliqua Raoul, fidèle à son système de galanterie régulière. — Merci, monsieur le vicomte. Nous disions donc que le roi vient à Blois? — Avec toute la cour. — Mesdemoiselles de Mancini y seront-elles? — Non pas, justement. — Mais puisque le roi, dit-on, ne peut se passer de mademoiselle Marie. — Mademoiselle, il faudra bien que le roi s'en passe : M. le cardinal le veut. Il exile ses nièces à Brouage. — Lui! l'hypocrite! — Chut! dit Louise en collant son doigt sur ses lèvres roses. — Bah! personne ne peut m'entendre. Je dis que le vieux Mazarino Mazarini est un hypocrite, qui grille de faire sa nièce reine de France. — Mais non, Mademoiselle, puisque M. le cardinal, au contraire, fait épouser à Sa Majesté l'infante Marie-Thérèse.

Montalais regarda en face Raoul et lui dit : — Vous croyez à ces contes, vous autres Parisiens? Allons, nous sommes plus forts que vous à Blois. — Mademoiselle, si le roi dépasse Poitiers et part pour l'Espagne, si les articles du contrat de mariage sont arrêtés entre don Luis de Haro et son Éminence, vous entendez bien que ce ne sont plus des jeux d'enfant. — Ah çà! mais le roi est le roi, je suppose? — Sans doute,

Mademoiselle, mais le cardinal est le cardinal. — Ce n'est donc pas un homme, que le roi? il n'aime donc pas Marie de Mancini? — Il l'adore. — Eh bien, il l'épousera: nous aurons la guerre avec l'Espagne, M. Mazarin dépensera quelques-uns des millions qu'il a de côté, nos gentilshommes feront des prouesses à l'encontre des fiers Castillans, et beaucoup nous reviendront couronnés de lauriers et que nous couronnerons de myrtes. Voilà comme j'entends la politique — Montalais, vous êtes une folle, dit Louise, et chaque exagération vous attire, comme le feu attire les papillons. — Louise, vous êtes tellement raisonnable que vous n'aimerez jamais. — Oh ! fit Louise avec un tendre reproche', comprenez donc, Montalais ! La reine-mère désire marier son fils avec l'infante ; voulez-vous que le roi désobéisse à sa mère ? est-il d'un cœur royal comme le sien de donner le mauvais exemple? Quand les parens défendent l'amour, chassons l'amour! Et Louise soupira : Raoul baissa les yeux d'un air contraint Montalais se mit à rire : — Moi, je n'ai pas de parens, dit-elle.

— Vous savez sans doute des nouvelles de la santé de M. le comte de la Fère, dit Louise à la suite de ce soupir, qui avait tant révélé de douleurs dans son éloquente expansion. — Non, Mademoiselle, répliqua Raoul, je n'ai pas encore rendu visite à mon père, mais j'allais à sa maison, quand mademoiselle de Montalais a bien voulu m'arrêter : j'espère que monsieur le comte se porte bien. Vous n'avez rien ouï dire de fâcheux, n'est-ce pas? — Rien, monsieur Raoul, rien, Dieu merci !

Ici s'établit un silence pendant lequel deux âmes qui suivaient la même idée s'entendirent parfaitement, même sans l'assistance d'un seul regard. — Ah ! mon Dieu! s'écria tout à coup Montalais, on monte !. — Qui cela peut-il être? dit Louise en se levant tout inquiète. — Mesdemoiselles, je vous gêne beaucoup : j'ai été bien indiscret sans doute, balbutia Raoul, fort mal à son aise. — C'est un pas lourd, dit Louise. — Ah ! si ce n'est que M. Malicorne, répliqua Montalais, ne nous dérangeons pas.

Louise et Raoul se regardèrent pour se demander ce que c'était que M. Malicorne. — Ne vous inquiétez pas, poursuivit Montalais, il n'est pas jaloux. — Mais, Mademoiselle, dit Raoul. — Je comprends. Eh bien ! il est aussi discret que moi — Mon Dieu ! s'écria Louise, qui avait appuyé son oreille sur la porte entrebâillée, je reconnais les pas de ma mère ! — Madame de Saint-Remy! où me cacher ? dit Raoul en sollicitant vivement la robe de Montalais, qui semblait un peu avoir perdu la tête. — Oui, dit celle-ci, oui, je reconnais aussi les patins qui claquent. C'est notre excellente mère ! .. Monsieur le vicomte, c'est bien dommage que la fenêtre donne sur un pavé et cela à cinquante pieds de haut. Raoul regarda le balcon d'un air égaré, Louise saisit son bras et le retint. — Ah çà ! suis-je folle ! dit Montalais, n'ai-je pas l'armoire aux robes de cérémonie! Elle a vraiment l'air d'être faite pour cela.

Il était temps, madame de Saint-Remy montait plus vite qu'à l'ordinaire ; elle arriva sur le palier au moment où Montalais, comme dans les scènes de surprises, fermait l'armoire en appuyant son corps sur la porte. — Ah! s'écria madame de Saint-Remy, vous êtes ici, Louise? — Oui, Madame, répondit-elle, plus pâle que si elle eût été convaincue d'un grand crime — Bon ! bon ! — Asseyez-vous, Madame, dit Montalais en offrant le fauteuil à madame de Saint-Remy, et en le plaçant de façon à ce qu'elle tournât le dos à l'armoire. — Merci, mademoiselle Aure, merci: venez vite, ma fille, allons. — Où voulez-vous donc que j'aille, Madame? — Mais, au logis : ne faut-il pas préparer votre toilette? — Plaît-il? fit Montalais, se hâtant de jouer la surprise, tant elle craignait de voir Louise faire quelque sottise. — Vous ne savez donc pas la nouvelle? dit madame de Saint-Remy. — Quelle nouvelle, Madame, voulez-vous que deux filles apprennent en ce colombier? — Quoi !.. vous n'avez vu personne? .. — Madame, vous parlez par énigmes et vous nous faites mourir à petit feu ! s'écria Mon-

talais, qui, effrayée de voir Louise de plus en plus pâle, ne savait à quel saint se vouer.

Enfin elle surprit de sa compagne un regard parlant, un de ces regards qui donneraient de l'intelligence à un mur. Louise indiquait à son amie le chapeau, le malencontreux chapeau de Raoul qui se pavanait sur la table. Montalais se jeta au devant, et le saisissant de sa main gauche le passa derrière elle dans la droite, et le cacha ainsi tout en parlant. — Eh bien! dit madame de Saint-Remy, un courrier nous arrive qui annonce la prochaine arrivée du roi. Çà, Mesdemoiselles, il s'agit d'être belles! — Vite! vite! s'écria Montalais, suivez madame votre mère, Louise, et me laissez ajuster ma robe de cérémonie.

Louise se leva, sa mère la prit par la main et l'entraîna sur le palier. — Venez, dit-elle. Et tout bas : — Quand je vous défends de venir chez Montalais, pourquoi y venez-vous? — Madame, c'est mon amie. D'ailleurs, j'arrivais. — On n'a fait cacher personne devant vous? — Madame! — J'ai vu un chapeau d'homme, vous dis-je; celui de ce drôle, de ce vaurien! — Madame! s'écria Louise. — De ce fainéant de Malicorne! Une fille d'honneur fréquenter ainsi... fi!

Et les voix se perdirent dans les profondeurs du petit escalier. Montalais n'avait pas perdu un mot de ces propos que l'écho lui renvoyait comme par un entonnoir. Elle haussa les épaules, et, voyant Raoul qui, sorti de sa cachette, avait écouté aussi — — Pauvre Montalais! dit-elle, victime de l'amitié!.. Pauvre Malicorne!.. victime de l'amour! Elle s'arrêta sur la mine tragi-comique de Raoul, qui s'en voulait d'avoir en un jour surpris tant de secrets. — Oh! Mademoiselle, dit-il, comment reconnaître vos bontés? — Nous ferons quelque jour nos comptes, répliqua-t-elle; pour le moment, gagnez au pied, monsieur de Bragelonne, car madame de Saint-Remy n'est pas indulgente, et quelque indiscrétion de sa part pourrait amener ici une visite domiciliaire fâcheuse pour nous tous. Adieu! — Mais Louise... comment savoir? — Allez! allez! le roi Louis XI savait bien ce qu'il faisait lorsqu'il inventa la poste. — Hélas! dit Raoul. — Et ne suis-je pas là, moi qui vaux toutes les postes du royaume? Vite! à votre cheval! et que si madame de Saint-Remy remonte pour me faire de la morale, elle ne vous trouve plus ici. — Elle le dirait à mon père, n'est-ce pas? murmura Raoul. — Et vous seriez grondé! Ah! vicomte, on voit bien que vous venez de la cour : vous êtes peureux comme le roi. Peste! à Blois, nous nous passons mieux que cela du consentement de papa! Demandez à Malicorne. Et sur ces mots, la folle jeune fille mit Raoul à la porte par les épaules : celui-ci se glissa le long du porche, retrouva son cheval, sauta dessus et partit comme s'il eût eu les huit gardes de MONSIEUR à ses trousses.

LE PÈRE ET LE FILS.

Raoul suivit la route bien connue, bien chère à sa mémoire, qui conduisait de Blois à la maison du comte de la Fère. Le lecteur nous dispensera d'une description nouvelle de cette habitation. Il y a pénétré avec nous en d'autres temps, il la connaît. Seulement, depuis le dernier voyage que nous y avons fait, les murs avaient pris une teinte plus grise, et la brique des tons de cuivre plus harmonieux : les arbres avaient grandi, et tel autrefois allongeait ses bras grêles par-dessus les haies, qui maintenant, arrondi, touffu, luxuriant, jetait au loin, sous ses rameaux gonflés de séve, l'ombre épaisse, des fleurs ou des fruits pour le passant.

Raoul aperçut au loin le toit aigu, les deux petites tourelles, le colombier dans les ormes et les volées de pigeons qui tournoyaient incessamment, sans pouvoir le quitter jamais, autour du cône de briques, pareils aux doux souvenirs qui voltigent autour d'une âme sereine.

Il y avait plus d'un an que Raoul n'était venu voir son père. Il avait passé tout ce temps chez M. le Prince.

En effet, après toutes ces émotions de la Fronde, dont nous avons autrefois essayé de reproduire la première période, Louis de Condé avait fait avec la cour une réconciliation publique, solennelle et franche. Pendant tout le temps qu'avait duré la rupture de M. le Prince avec le roi, M. le Prince, qui s'était depuis longtemps affectionné à Bragelonne, lui avait vainement offert tous les avantages qui peuvent éblouir un jeune homme. Le comte de la Fère, toujours fidèle à ses principes de loyauté et de royauté, développés un jour devant son fils dans les caveaux de Saint-Denis : le comte de la Fère, au nom de son fils, avait toujours refusé. Il y avait plus : au lieu de suivre M. de Condé dans sa rébellion, le vicomte avait suivi M. de Turenne combattant pour le roi. Puis, lorsque M. de Turenne, à son tour, avait paru abandonner la cause royale, il avait quitté M. de Turenne, comme il avait fait de M. de Condé.

Il résultait de cette ligne invariable de conduite, que comme jamais Turenne et Condé n'avaient été vainqueurs l'un de l'autre que sous les drapeaux du roi, Raoul avait, si jeune qu'il fût encore, dix victoires inscrites sur l'état de ses services, et pas une défaite dont sa bravoure et sa conscience eussent à souffrir. Donc Raoul avait, selon le vœu de son père, servi opiniâtrément et passivement la fortune du roi Louis XIV, malgré toutes les tergiversations qui étaient endémiques, et, on peut le dire, inévitables à cette époque. M. de Condé, rentré en grâce, avait usé de tout, d'abord de son privilége d'amnistie pour redemander beaucoup de choses qui lui avaient été accordées, et entre autres choses, Raoul. Aussitôt, M. le comte de la Fère, dans son bon sens inébranlable, avait renvoyé Raoul au prince de Condé.

Un an donc s'était écoulé depuis la dernière séparation du père et du fils : quelques lettres avaient adouci, mais non guéri, les douleurs de son absence. On a vu que Raoul laissait à Blois un autre amour que l'amour filial. Mais rendons-lui cette justice que, sans le hasard et mademoiselle de Montalais, deux démons tentateurs, Raoul, après le message accompli, se fût mis à galoper vers la demeure de son père en retournant la tête sans doute, mais sans s'arrêter un seul instant, eût-il vu Louise lui tendre les bras. Aussi la première partie du trajet fut-elle donnée par Raoul aux regrets du passé qu'il venait de quitter si vite, c'est-à-dire à l'amante ; l'autre moitié à l'ami qu'il allait retrouver, trop lentement au gré de ses désirs.

Raoul trouva la porte du jardin ouverte et lança son cheval sous l'allée, sans prendre garde aux grands bras que faisait en signe de colère un vieillard vêtu d'un tricot de laine violette et coiffé d'un large bonnet de vieux velours râpé. Ce vieillard, qui sarclait une plate-bande de rosiers nains et de marguerites, s'indignait de voir un cheval courir ainsi dans ses allées sablées et ratissées. Il hasarda même un vigoureux *hum!* qui fit retourner le cavalier. Ce fut alors un changement de scène, car aussitôt qu'il eut vu le visage de Raoul, ce vieillard se redressa et se mit à courir dans la direction de la maison avec des grognements interrompus qui semblaient être chez lui le paroxysme d'une joie folle.

Raoul arriva aux écuries, remit son cheval à un petit laquais et enjamba le perron avec une ardeur qui eût bien réjoui le cœur de son père. Il traversa l'antichambre, la salle à manger et le salon sans trouver personne ; enfin, arrivé à la porte de M. le



LE VICOMTE DE BRAGELONNE.

comte de la Fère, il heurta impatiemment et entra presque sans attendre le mot *Entrez!* que lui jeta une voix grave et douce tout à la fois.

Le comte était assis devant une table couverte de papiers et de livres. C'était bien toujours le noble et beau gentilhomme d'autrefois, mais le temps avait donné à sa noblesse, à sa beauté, un caractère plus solennel et plus distinct. Un front blanc et sans rides, sous ses longs cheveux plus blancs que noirs, un œil perçant et doux sous des cils de jeune homme, la moustache fine et à peine grisonnante, encadrant des lèvres d'un modelé pur et délicat, comme si jamais elles n'eussent été crispées par les passions mortelles: une taille droite et souple, une main irréprochable, mais amaigrie. voilà quel était encore l'illustre gentilhomme dont tant de bouches illustres avaient fait l'éloge sous le nom d'Athos. Il s'occupait alors de corriger les pages d'un cahier manuscrit tout entier rempli de sa main.

Raoul saisit son père par les épaules, par le cou, comme il put, et l'embrassa si tendrement, si rapidement, que le comte n'eut pas la force ni le temps de se dégager, ni de surmonter son émotion paternelle.

— Vous ici, vous ici, Raoul! dit-il. Est-ce bien possible? — Oh! Monsieur, Monsieur, quelle joie de vous revoir! — Vous ne me répondez pas, vicomte? Avez-vous un congé, pour être à Blois, ou bien est-il arrivé quelque malheur à Paris? — Dieu merci, Monsieur, répliqua Raoul en se calmant peu à peu, il n'est rien arrivé que d'heureux: le roi se marie, comme j'ai eu l'honneur de vous le mander dans ma dernière lettre, et il part pour l'Espagne. Sa Majesté passera par Blois. — Pour rendre visite à Monsieur? — Oui, monsieur le comte. Aussi, craignant de le prendre à l'improviste, ou désirant lui être particulièrement agréable, M. le Prince m'a-t-il envoyé pour préparer les logements. — Vous avez vu Monsieur? demanda le comte vivement. — J'ai eu cet honneur. — Au château? — Oui, Monsieur, répondit Raoul en baissant les yeux, parce que, sans doute, il avait senti dans l'interrogatoire du comte plus que de la curiosité. — Ah! vraiment, vicomte?.. Je vous fais mon compliment.

Raoul s'inclina. — Mais vous avez encore vu quelqu'un à Blois? — Monsieur, j'ai vu Son Altesse Royale Madame. — Très-bien. Ce n'est pas de Madame que je parle. Raoul rougit extrêmement et ne répondit point. — Vous ne m'entendez pas, à ce qu'il paraît, monsieur le vicomte? insista M. de la Fère sans accentuer plus nerveusement sa question, mais en forçant l'expression un peu plus sévère de son regard. — Je vous entends parfaitement, répliqua Raoul, et si je prépare ma réponse, ce n'est pas que je cherche un mensonge, vous le savez, Monsieur. — Je sais que vous ne mentez jamais. Aussi dois-je m'étonner que vous preniez un si long temps pour me dire: Oui ou Non. — Je ne puis vous répondre qu'en vous comprenant bien, et si je vous ai bien compris, vous allez recevoir en mauvaise part mes premières paroles. Il vous déplaît sans doute, monsieur le comte, que j'aie vu... — Mademoiselle de la Vallière, n'est-ce pas? — C'est d'elle que vous voulez parler, je le sais bien, monsieur le comte, dit Raoul avec une inexprimable douceur. — Et je vous demande si vous l'avez vue. — Monsieur, j'ignorais absolument, lorsque j'entrai au château, que mademoiselle de la Vallière pût s'y trouver; c'est seulement en m'en retournant, après ma mission achevée, que le hasard nous a mis en présence. J'ai eu l'honneur de lui présenter mes respects. — Comment s'appelle le hasard qui vous a réuni à mademoiselle de la Vallière? — Mademoiselle de Montalais, Monsieur. — Qu'est-ce que mademoiselle de Montalais? — Une jeune personne que je ne connaissais pas, que je n'avais jamais vue. Elle est fille d'honneur de Madame. — Monsieur le vicomte, je ne pousserai pas plus loin mon interrogatoire, que je me reproche déjà d'avoir fait durer. Je vous avais recommandé d'éviter mademoiselle de la Vallière, et de ne la voir qu'avec mon

autorisation. Oh ! je sais que vous m'avez dit vrai, et que vous n'avez pas fait une démarche pour vous rapprocher d'elle. Le hasard m'a fait du tort ; je n'ai pas à vous accuser. Je me contenterai donc de ce que je vous ai déjà dit concernant cette demoiselle. Je ne lui reproche rien, Dieu m'en est témoin ; seulement il n'entre pas dans mes desseins que vous fréquentiez sa maison. Je vous prie encore une fois, mon cher Raoul, de l'avoir pour entendu.

On eût dit que l'œil si limpide et si pur de Raoul se troublait à cette parole. — Maintenant, mon ami, continua le comte avec son doux sourire et sa voix habituelle, parlons d'autre chose. Vous retournez peut-être à votre service ? — Non, Monsieur, je n'ai plus qu'à demeurer auprès de vous tout aujourd'hui. M. le Prince ne m'a heureusement fixé d'autre devoir que celui-là, qui était si bien d'accord avec mes désirs. — Le roi se porte bien ? — A merveille. — Et M. le Prince aussi ? — Comme toujours.

Le comte oubliait Mazarin : c'était une vieille habitude. — Eh bien ! Raoul, puisque vous n'êtes plus qu'à moi, je vous donnerai, de mon côté, toute la journée. Embrassez-moi .. encore .. encore... Vous êtes chez vous, vicomte... Ah ! voilà notre vieux Grimaud !.. Venez, Grimaud, M. le vicomte veut vous embrasser aussi.

Le grand vieillard ne se le fit pas répéter ; il accourait les bras ouverts. Raoul lui épargna la moitié du chemin. — Maintenant, voulez-vous que nous passions au jardin, Raoul ? Je vous montrerai le nouveau logement que j'ai fait préparer pour vous, à vos congés, et, tout en regardant les plantations de cet hiver et deux chevaux de main que j'ai changés, vous me donnerez des nouvelles de nos amis de Paris.

Le comte ferma son manuscrit, prit le bras du jeune homme et passa au jardin avec lui. Grimaud regarda mélancoliquement partir Raoul, dont la tête effleurait presque la traverse de la porte, et, tout en caressant sa royale blanche, il laissa échapper ce mot profond : — Grandi !



OU IL SERA PARLÉ DE CROPOLI, DE CROPOLE ET D'UN GRAND PEINTRE INCONNU.



andis que le comte de la Fère visite avec Raoul les nouveaux bâtimens qu'il a fait bâtir, et les chevaux neufs qu'il a fait acheter, nos lecteurs nous permettront de les ramener à la ville de Blois et de les faire assister au mouvement inaccoutumé qui agitait la ville. C'était surtout dans les hôtels que s'était fait sentir le contre-coup de la nouvelle apportée par Raoul.

En effet, le roi et la cour à Blois, c'est-à-dire cent cavaliers, dix carrosses, deux cents chevaux, autant de valets que de maîtres, où se caserait tout ce monde, où se logeraient tous ces gentilshommes des environs qui allaient arriver dans deux ou trois heures peut-être, aussitôt que la nouvelle aurait élargi le centre de son retentissement, comme ces circonférences croissantes que produit la chute d'une pierre lancée dans l'eau d'un lac tranquille?

Blois, aussi paisible le matin, nous l'avons vu, que le lac le plus calme du monde, à l'annonce de l'arrivée royale, s'emplit soudain de tumulte et de bourdonnement. Tous les valets du château, sous l'inspection des officiers, allaient en ville quérir les provisions, et dix courriers à cheval galopaient vers les réserves de Chambord pour chercher le gibier, aux pêcheries du Beuvron pour le poisson, aux serres de Chaverny pour les fleurs et pour les fruits. On tirait du garde-meuble les tapisseries précieuses, les lustres à grands chaînons dorés; une armée de pauvres balayaient les cours et lavaient les devantures de pierre, tandis que leurs femmes foulaient les prés au delà de la Loire pour récolter des jonchées de verdure et de fleurs des champs. Toute la ville, pour ne pas demeurer au-dessous de ce luxe de propreté, faisait sa toilette à grands renforts de brosses, de balais et d'eau. Les ruisseaux de la ville supérieure, gonflés par ces lotions continues, devenaient fleuves au bas de la ville, et le petit pavé, parfois très-boueux, il faut le dire, se nettoyait, se diamantait aux rayons amis du soleil. Enfin, les musiques se préparaient; les tiroirs se vidaient, on accaparait chez les marchands cires, rubans et nœuds d'épées; les ménagères faisaient provision de pain, de viandes et d'épices. Déjà même bon nombre de bourgeois dont la maison était garnie comme pour soutenir un siége, n'ayant plus à s'occuper de rien, endossaient des habits de fête et se dirigeaient vers la porte de la ville pour être les premiers à signaler ou à voir le cortége. Ils savaient bien que le roi n'arriverait qu'à la nuit, peut-être même au matin suivant. Mais qu'est-ce que l'attente, sinon une sorte de folie, et qu'est-ce que la folie, sinon un excès d'espoir?

Dans la ville basse, à cent pas à peine du château des États, entre le mail et le château, dans une rue assez belle qui s'appelait alors rue Vieille, et qui devait en effet être bien vieille, s'élevait un vénérable édifice, à pignon aigu, à forme trapue et large,

orné de trois fenêtres sur la rue au premier étage, de deux au second et d'un petit œil-de-bœuf au troisième. Sur les côtés de ce triangle on avait récemment construit un parallélogramme assez vaste qui empiétait sans façon sur la rue, selon les us tout familiers de l'édilité d'alors. La rue s'en voyait bien rétrécie d'un quart, mais la maison s'en trouvait élargie de près de moitié: n'est-ce pas là une compensation suffisante?

Une tradition voulait que cette maison à pignon aigu fût habitée du temps de Henri III par un conseiller des États que la reine Catherine était venue, les uns disent visiter, les autres étrangler. Quoi qu'il en soit, la bonne dame avait dû poser un pied circonspect sur le seuil de ce bâtiment. Après le conseiller mort par strangulation ou mort naturellement, il n'importe, la maison avait été vendue, puis abandonnée et enfin isolée des autres maisons de la rue. Vers le milieu du règne de Louis XIII seulement, un Italien, nommé Cropoli, échappé des cuisines du maréchal d'Ancre, s'était venu établir en cette maison. Il y avait fondé une petite hôtellerie, où se fabriquait un macaroni tellement raffiné, qu'on en venait quérir ou manger là de plusieurs lieues à la ronde.

L'illustration de la maison était venue de ce que la reine Marie de Médicis, prisonnière, comme on sait, au château des États, en avait envoyé chercher une fois. C'était précisément le jour où elle s'était évadée par la fameuse fenêtre. Le plat de macaroni était resté sur la table, effleuré seulement par la bouche royale. De cette double faveur faite à la maison triangulaire, d'une strangulation et d'un macaroni, l'idée était venue au pauvre Cropoli de nommer son hôtellerie d'un titre pompeux. Mais sa qualité d'Italien n'était pas une recommandation en ce temps-là, et son peu de fortune soigneusement cachée l'empêchait de se mettre trop en évidence. Quand il se vit près de mourir, ce qui arriva en 1643, après la mort du roi Louis XIII, il fit venir son fils, jeune marmiton de la plus belle espérance, et, les larmes aux yeux, il lui recommanda de bien garder le secret du macaroni, de franciser son nom, d'épouser une Française, et enfin, lorsque l'horizon politique serait débarrassé des nuages qui le couvraient, — on pratiquait déjà à cette époque cette figure fort en usage de nos jours dans les premier-Paris et à la Chambre, — de faire tailler par le forgeron voisin une belle enseigne sur laquelle un fameux peintre qu'il désigna tracerait deux portraits de reine avec ces mots en légende : AUX MÉDICIS. Le bonhomme Cropoli, après ces recommandations, n'eut que la force d'indiquer à son jeune successeur une cheminée sous la dalle de laquelle il avait enfoui mille louis de dix francs, et il expira.

Cropoli fils, en homme de cœur, supporta la perte avec résignation et le gain sans insolence. Il commença par accoutumer le public à faire sonner si peu l'i final de son nom, que la complaisance générale aidant, on ne l'appela plus que M. Cropole, ce qui est un nom tout français. Ensuite il se maria, ayant justement sous la main une petite Française dont il était amoureux, et aux parens de laquelle il arracha une dot raisonnable en montrant le dessous de la dalle de la cheminée.

Ces deux premiers points accomplis, il se mit à la recherche du peintre qui devait faire l'enseigne. Le peintre fut bientôt trouvé. C'était un vieil Italien, émule des Raphaël et des Carrache, mais émule malheureux. Il se disait de l'école vénitienne, sans doute parce qu'il aimait fort la couleur. Ses ouvrages, dont jamais il n'avait vendu un seul, tiraient l'œil à cent pas et déplaisaient formidablement aux bourgeois, si bien qu'il avait fini par ne plus rien faire. Il se vantait toujours d'avoir peint une salle de bain pour madame la maréchale d'Ancre, et se plaignait que cette salle eût été brûlée, lors du désastre du maréchal.

Cropoli, en sa qualité de compatriote, était indulgent pour Pittrino. C'était le nom de l'artiste. Peut-être avait-il vu les fameuses peintures de la salle de bain. Toujours

est-il qu'il avait dans une telle estime, voire dans une telle amitié, le fameux Pittrino, qu'il le retira chez lui. Pittrino reconnaissant et nourri de macaroni, apprit à propager la réputation de ce mets national, et du temps de son fondateur, il avait rendu par sa langue infatigable des services signalés à la maison Cropoli. En vieillissant il s'attacha au fils comme au père, et peu à peu devint l'espèce de surveillant d'une maison où sa probité intègre, sa sobriété reconnue, sa chasteté proverbiale et mille autres vertus que nous jugeons inutile d'énumérer ici, lui donnèrent place éternelle au foyer, avec droit d'inspection sur les domestiques. En outre, c'était lui qui goûtait le macaroni, pour maintenir le goût pur de l'antique tradition, et il faut dire qu'il ne pardonnait pas un grain de poivre en plus, ou un atome de parmesan en moins.

Sa joie fut bien grande le jour où, appelé à partager le secret de Cropole fils, il fut chargé de peindre la fameuse enseigne. On le vit fouiller avec ardeur dans une vieille boîte, où il retrouva des pinceaux, un peu mangés par les rats, mais encore possibles, des couleurs dans des vessies à peu près desséchées, de l'huile de lin dans une bouteille, et une palette qui avait appartenu autrefois au Bronzino, ce *diou de la pittoure*, comme disait, dans son enthousiasme toujours juvénile, l'artiste ultramontain. Pittrino était grandi de toute la joie d'une réhabilitation.

Il fit comme avait fait Raphaël, il changea de manière et peignit à la façon de l'Albane deux déesses plutôt que deux reines. Ces dames illustres étaient tellement gracieuses sur l'enseigne, elles offraient aux regards étonnés un tel assemblage de lis et de roses, résultat enchanteur du changement de manière de Pittrino; elles affectaient des poses de sirène tellement anacréontiques, que le principal échevin, lorsqu'il fut admis à voir ce morceau capital dans la salle de Cropole, déclara tout de suite que ces dames étaient trop belles et d'un charme trop animé pour figurer comme enseigne à la vue des passans. — Son Altesse Royale MONSIEUR, fut-il dit à Pittrino, qui vient souvent dans notre ville, ne s'arrangerait pas de voir Madame son illustre mère aussi peu vêtue, et il vous enverrait aux oubliettes des États, car il n'a pas toujours le cœur tendre, ce glorieux prince. Effacez donc les deux sirènes ou la légende, sans quoi je vous interdis l'exhibition de l'enseigne. Cela est dans votre intérêt, maître Cropole, et dans le vôtre, seigneur Pittrino.

Que répondre à cela? Il fallut remercier l'échevin de sa gracieuseté; c'est ce que fit Cropole. Mais Pittrino demeura sombre et déçu. Il sentait bien ce qui allait arriver. L'édile ne fut pas plutôt parti que Cropole se croisant les bras : — Eh bien! maître, dit-il, qu'allons-nous faire? — Nous allons ôter la légende, dit tristement Pittrino. J'ai là du noir d'ivoire excellent, ce sera fait en un tour de main, et nous remplacerons les Médicis par les *nymphes* ou les *sirènes*, comme il vous plaira — Non pas, dit Cropole, la volonté de mon père ne serait pas remplie Mon père tenait... — Il tenait aux figures, dit Pittrino. — Il tenait à la légende, dit Cropole. — La preuve qu'il tenait aux figures, c'est qu'il les avait commandées ressemblantes, et elles le sont, répliqua Pittrino. — Oui, mais si elles ne l'eussent pas été, qui les eût reconnues sans la légende? Aujourd'hui même que la mémoire des Blaisois s'oblitère un peu à l'endroit de ces personnes célèbres, qui reconnaîtrait Catherine et Marie sans ces mots : *Aux Médicis?* — Mais enfin, mes figures? dit Pittrino désespéré, car il sentait que le petit Cropole avait raison. Je ne veux pas perdre le fruit de mon travail. — Je ne veux pas que vous alliez en prison et moi dans les oubliettes. — Effaçons Médicis, dit Pittrino suppliant. — Non, répliqua fermement Cropole. — Il me vient une idée, une idée sublime... votre peinture paraîtra, et ma légende aussi... *Medici* ne veut-il pas dire médecin en italien? — Oui, au pluriel. — Vous m'allez donc com-

mander une autre plaque d'enseigne chez le forgeron : vous y peindrez six médecins, et vous écrirez dessous : *Aux Médicis*... ce qui fait un jeu de mots agréable. — Six médecins! Impossible! Et la composition! s'écria Pittrino. — Cela vous regarde, mais il en sera ainsi, je le veux, il le faut; mon macaroni brûle.

Cette raison était péremptoire, Pittrino obéit. Il composa l'enseigne des six médecins avec la légende ; l'échevin applaudit et autorisa.

L'enseigne eut par la ville un succès fou. — Ce qui prouve bien que la poésie a toujours eu tort devant les bourgeois, comme dit Pittrino. Cropole, pour dédommager son peintre ordinaire, accrocha dans sa chambre à coucher les nymphes de la précédente enseigne, ce qui faisait rougir madame Cropole chaque fois qu'elle les regardait en se déshabillant le soir.

Voilà comment la maison au pignon eut une enseigne, voilà comment, faisant fortune, l'hôtellerie des Médicis fut forcée de s'agrandir du quadrilatère que nous avons dépeint. Voilà comment il y avait à Blois une hôtellerie de ce nom ayant pour propriétaire maître Cropole, et pour peintre ordinaire maître Pittrino.

L'INCONNU.

Ainsi fondée et recommandée par son enseigne, l'hôtellerie de maître Cropole marchait vers une solide prospérité. Ce n'était pas une fortune immense que Cropole avait en perspective, mais il pouvait espérer de doubler les mille louis d'or légués par son père, de faire mille autres louis de la vente de la maison et du fonds, et, libre enfin, de vivre heureux comme un bourgeois de sa ville.

Cropole était âpre au gain ; il accueillit en homme fou de joie la nouvelle de l'arrivée du roi Louis XIV. Lui, sa femme, Pittrino et deux marmitons firent aussitôt main basse sur tous les habitans du colombier, de la basse-cour et des clapiers, en sorte qu'on entendit dans les cours de l'hôtellerie des Médicis autant de lamentations et de cris que jadis on en avait entendu dans Rama.

Cropole n'avait pour le moment qu'un seul voyageur. C'était un homme de trente ans à peine, beau, grand, austère ou plutôt mélancolique dans chacun de ses gestes et de ses regards. Il était vêtu d'un habit de velours noir avec des garnitures de jais : un col blanc, simple comme celui des puritains les plus sévères, faisait ressortir la teinte mate et fine de son cou plein de jeunesse ; une légère moustache blonde couvrait à peine sa lèvre frémissante et dédaigneuse. Il parlait aux gens en les regardant en face, sans affectation, il est vrai, mais sans scrupule, de sorte que l'éclat de ses yeux bleus devenait tellement insupportable que plus d'un regard se baissait devant le sien, comme fait l'épée la plus faible dans un combat singulier.

En ce temps où les hommes, tous créés égaux par Dieu, se divisaient, grâce aux préjugés, en deux castes distinctes, le gentilhomme et le roturier, comme ils se divisent réellement en deux races, la noire et la blanche : en ce temps, disons-nous, celui dont nous venons d'esquisser le portrait ne pouvait manquer d'être pris pour gentilhomme, et de la meilleure race. Il ne fallait pour cela que consulter ses mains, longues, effilées et blanches, dont chaque muscle, chaque veine, transparaissaient sous la peau au moindre mouvement, dont les phalanges rougissaient à la moindre crispation.

Ce gentilhomme donc était arrivé seul chez Cropole. Il avait pris sans hésiter, sans

réfléchir même, l'appartement le plus important que l'hôtelier lui avait indiqué dans un but de rapacité fort condamnable, diront les uns, fort louable, diront les autres, s'ils admettent que Cropole fût physionomiste et jugeât les gens à première vue.

Cet appartement était celui qui composait toute la devanture de la vieille maison triangulaire : un grand salon éclairé par deux fenêtres au premier étage, une petite chambre à côté, une autre au-dessus. Or, depuis qu'il était arrivé, ce gentilhomme avait à peine touché au repas qu'on lui avait servi dans sa chambre. Il n'avait dit que deux mots à l'hôte pour le prévenir qu'il viendrait un voyageur du nom de Parry et recommander qu'on laissât monter ce voyageur. Ensuite il avait gardé un silence tellement profond que Cropole en avait été presque offensé, lui qui aimait les gens de bonne compagnie. Enfin, ce gentilhomme s'était levé de bonne heure, le matin du jour où commence cette histoire, et s'était mis à la fenêtre de son salon, assis sur le rebord et appuyé sur la rampe du balcon, regardant tristement et opiniâtrément aux deux côtés de la rue pour guetter sans doute la venue de ce voyageur qu'il avait signalé à l'hôte. Il avait vu de cette façon passer le petit cortége de Monsieur revenant de la chasse, puis avait savouré de nouveau la profonde tranquillité de la ville, absorbé qu'il était dans son attente.

Tout à coup le remue-ménage des pauvres allant aux prairies, des courriers partant, des laveurs de pavé, des pourvoyeurs de la maison royale, des courtauds de boutiques effarouchés et bavards, des chariots en branle, des coiffeurs en course et des pages en corvée ; ce tumulte et ce vacarme l'avaient surpris, mais sans qu'il perdît rien de cette majesté impassible et suprême qui donne à l'aigle et au lion ce coup d'œil serein et méprisant au milieu des hourras et des trépignemens des chasseurs ou des curieux.

Bientôt les cris des victimes égorgées dans la basse-cour, les pas pressés de madame Cropole dans le petit escalier de bois si étroit et si sonore, les allures bondissantes de Pittrino, qui, le matin encore, fumait sur la porte avec le flegme d'un Hollandais, tout cela donna au voyageur un commencement de surprise et d'agitation.

Comme il se levait pour s'informer, la porte de la chambre s'ouvrit. L'inconnu pensa que sans doute on lui amenait le voyageur si impatiemment attendu. Il fit donc avec une sorte de précipitation trois pas vers cette porte qui s'ouvrait. Mais au lieu de la figure qu'il espérait voir, ce fut maître Cropole qui apparut, et derrière lui, dans la pénombre de l'escalier, le visage, assez gracieux, mais rendu trivial par la curiosité, de madame Cropole, qui donna un coup d'œil furtif au beau gentilhomme et disparut. Cropole s'avança l'air souriant, le bonnet à la main, plutôt courbé qu'incliné. Un geste de l'inconnu l'interrogea sans qu'aucune parole fût prononcée. — Monsieur, dit Cropole, je venais demander comment... dois-je dire votre seigneurie, ou monsieur le comte, ou monsieur le marquis?.. — Dites *monsieur*, et dites vite, répondit l'inconnu avec cet accent hautain qui n'admet ni discussion ni réplique. — Je venais donc m'informer comment Monsieur avait passé la nuit, et si Monsieur était dans l'intention de garder cet appartement. — Oui. — Monsieur, c'est qu'il arrive un incident sur lequel nous n'avions pas compté. — Lequel? — Sa Majesté Louis XIV entre aujourd'hui dans notre ville et s'y repose un jour, deux jours peut-être.

Un vif étonnement se peignit sur le visage de l'inconnu. — Le roi de France vient à Blois! — Il est en route, Monsieur. — Alors, raison de plus pour que je reste, dit l'inconnu. — Fort bien, Monsieur, mais Monsieur garde-t-il tout l'appartement? — Je ne vous comprends pas. Pourquoi aurais-je aujourd'hui moins que je n'ai eu hier? — Parce que, Monsieur, votre seigneurie me permettra de le lui dire, hier je n'ai pas dû, lorsque vous avez choisi votre logis, fixer un prix quelconque qui eût fait croire à

votre seigneurie que je préjugeais de ses ressources... tandis qu'aujourd'hui... L'inconnu rougit. L'idée lui vint sur-le-champ qu'on le soupçonnait pauvre et qu'on l'insultait. — Tandis qu'aujourd'hui, reprit-il froidement, vous préjugez? — Monsieur, je suis un galant homme, Dieu merci, et tout hôtelier que je paraisse être, il y a en moi du sang de gentilhomme; mon père était serviteur et officier de feu M. le maréchal d'Ancre, Dieu veuille avoir son âme!.. — Je ne vous conteste pas ce point, Monsieur; seulement je désire savoir, et savoir vite, à quoi tendent vos questions. — Vous êtes, Monsieur, trop raisonnable pour ne pas comprendre que notre ville est petite, que la cour va l'envahir, que les maisons regorgeront d'habitans, et que par conséquent les loyers vont acquérir une valeur considérable.

L'inconnu rougit encore. — Faites vos conditions, Monsieur, dit-il. — Je les fais avec scrupule, Monsieur, parce que je cherche un gain honnête et que je veux faire une affaire sans être incivil ou grossier dans mes désirs.., Or, l'appartement que vous occupez est considérable, et vous êtes seul... — Cela me regarde. — Oh! bien certainement; aussi je ne congédie pas Monsieur.

Le sang afflua aux tempes de l'inconnu; il lança sur le pauvre Cropole un regard qui l'eût fait rentrer sous cette fameuse dalle de la cheminée, si Cropole n'eût pas été vissé à sa place par la question de ses intérêts. — Voulez-vous que je parte? dit-il: expliquez-vous, mais promptement. — Monsieur, Monsieur, vous ne m'avez pas compris. C'est fort délicat, ce que je fais, mais je m'exprime mal, ou peut-être, comme Monsieur est étranger, ce que je reconnais à l'accent... En effet, l'inconnu parlait avec le léger grasseyement qui est le caractère principal de l'accentuation anglaise, même chez les hommes de cette nation qui parlent le plus purement le français. — Comme Monsieur est étranger, dis-je, c'est peut-être lui qui ne saisit pas les nuances de mon discours. Je prétends que Monsieur pourrait abandonner une ou deux des trois pièces qu'il occupe, ce qui diminuerait son loyer de beaucoup et soulagerait ma conscience; en effet, il est dur d'augmenter déraisonnablement le prix des chambres, lorsqu'on a eu l'honneur de les évaluer à un prix raisonnable. — Combien le loyer depuis hier? — — Monsieur, un louis, avec la nourriture et le soin du cheval. — Bien. Et celui d'aujourd'hui? — Ah! voilà la difficulté! Aujourd'hui c'est le jour d'arrivée du roi: si la cour vient pour la couchée, le jour de loyer compte. Il en résulte que trois chambres à deux louis la pièce font six louis. Deux louis, Monsieur, ce n'est rien, mais six louis sont beaucoup.

L'inconnu, de rouge qu'on l'avait vu, était devenu très-pâle. Il tira de sa poche, avec une bravoure héroïque, une bourse brodée d'armes qu'il cacha soigneusement dans le creux de sa main. Cette bourse était d'une maigreur, d'un flasque, d'un creux qui n'échappèrent pas à l'œil de Cropole. L'inconnu vida cette bourse dans sa main. Elle contenait trois louis doubles, qui faisaient une valeur de six louis, comme l'hôtelier le demandait. Toutefois, c'était sept que Cropole avait exigés. Il regarda donc l'inconnu, comme pour lui dire: Après? — Il reste un louis, n'est-ce pas, maître hôtelier? — Oui, Monsieur, mais...

L'inconnu fouilla dans la poche de son haut-de-chausses et la vida: elle renfermait un petit portefeuille, une clef d'or et quelque monnaie blanche. De cette monnaie il composa le total d'un louis.

— Merci, Monsieur, dit Cropole. Maintenant, il me reste à savoir si Monsieur compte habiter demain encore son appartement, auquel cas je l'y maintiendrais, tandis que si Monsieur n'y comptait pas, je le promettrais aux gens de S. M. qui vont venir. — C'est juste, fit l'inconnu après un assez long silence, mais comme je n'ai plus d'argent, ainsi que vous l'avez pu voir, comme cependant je garde cet apparte-

ment, il faut que vous vendiez ce diamant dans la ville ou que vous le gardiez en gage. Cropole regarda si longtemps le diamant, que l'inconnu se hâta de dire : — Je préfère que vous le vendiez, Monsieur, car il vaut trois cents pistoles. Un juif, — y a-t-il un juif dans Blois? — vous en donnera deux cents, cent cinquante même; prenez ce qu'il vous en donnera, ne dût-il vous en offrir que le prix de votre logement. Allez! — Oh! Monsieur, répliqua Cropole, honteux de l'infériorité subite que lui rétorquait l'inconnu par cet abandon si noble et si désintéressé, comme aussi par cette inaltérable patience envers tant de chicanes et de soupçons; oh! Monsieur, j'espère bien qu'on ne vole pas à Blois comme vous le paraissez croire, et le diamant s'élevant à ce que vous dites...

L'inconnu foudroya encore une fois Cropole de son regard azuré. — Je ne m'y connais pas, Monsieur, croyez-le bien, s'écria celui-ci. — Mais les joailliers s'y connaissent. Interrogez-les, dit l'inconnu. Maintenant, je crois que nos comptes sont terminés, n'est-il pas vrai, monsieur l'hôte? — Oui, Monsieur, et à mon regret profond, car j'ai peur d'avoir offensé Monsieur. — Nullement, répliqua l'inconnu avec la majesté de la toute-puissance. — Ou d'avoir paru écorcher un noble voyageur... Faites la part, Monsieur, de la nécessité. — N'en parlons plus, vous dis-je, et veuillez me laisser chez moi.

Cropole s'inclina profondément et partit avec un air égaré qui accusait chez lui un cœur excellent et du remords véritable. L'inconnu alla fermer lui-même la porte, regarda quand il fut seul le fond de sa bourse où il avait pris un petit sac de soie renfermant le diamant, sa ressource unique. Il interrogea aussi le vide de ses poches, regarda les papiers de son portefeuille et se convainquit de l'absolu dénûment où il allait se trouver. Alors il leva les yeux au ciel avec un sublime mouvement de calme et de désespoir, essuya de sa main tremblante quelques gouttes de sueur qui sillonnaient son noble front, et reporta sur la terre un regard naguère empreint d'une majesté suprême. L'orage venait de passer loin de lui, peut-être avait-il prié du fond de l'âme. Il se rapprocha de la fenêtre, reprit sa place au balcon, et demeura là immobile, jusqu'au moment où le ciel commençant à s'obscurcir, les premiers flambeaux traversèrent la rue embaumée et donnèrent le signal de l'illumination à toutes les fenêtres de la ville.

PARRY.

Comme l'inconnu regardait avec intérêt ces lumières et prêtait l'oreille à tous ces bruits, maître Cropole entra dans sa chambre avec deux valets qui dressèrent la table. L'étranger ne fit pas la moindre attention à eux. Alors Cropole s'approchant de son hôte, lui glissa dans l'oreille avec un profond respect : — Monsieur, le diamant a été estimé. — Ah! fit le voyageur. Eh bien? — Eh bien, Monsieur, le joaillier de S. A. R. en donne deux cent quatre-vingts pistoles. — Vous les avez? — J'ai cru devoir les prendre, Monsieur; toutefois, j'ai mis dans les conditions du marché que si Monsieur voulait garder son diamant jusqu'à une rentrée de fonds... le diamant serait rendu. — Pas du tout. Je vous ai dit de le vendre. — Alors, j'ai obéi ou à peu près, puisque sans l'avoir définitivement vendu, j'en ai touché l'argent. — Payez-vous, ajouta l'inconnu. — Monsieur, je le ferai, puisque vous l'exigez absolument.

Un sourire triste effleura les lèvres du gentilhomme. — Mettez l'argent sur ce

balcon, dit-il en se détournant en même temps qu'il indiquait le meuble du geste. Cropole déposa un sac assez gros, sur le contenu duquel il préleva le prix du loyer. — Maintenant, dit-il, Monsieur ne me fera pas la douleur de ne pas souper.. Déjà le dîner a été refusé: c'est outrageant pour la maison des Médicis. Voyez, Monsieur, le repas est servi, et j'oserai même ajoûter qu'il a bon air. L'inconnu demanda un verre de vin, cassa un morceau de pain et ne quitta pas la fenêtre pour manger et boire.

Bientôt on entendit un grand bruit de fanfares et de trompettes : des cris s'élevèrent au loin, un bourdonnement confus emplit la partie basse de la ville, et le premier bruit distinct qui frappa l'oreille de l'étranger fut le pas des chevaux qui s'avançaient. — Le roi! le roi! répétait une foule bruyante et pressée. — Le roi! répéta Cropole, qui abandonna son hôte et ses idées de délicatesse pour satisfaire sa curiosité. Avec Cropole se heurtèrent et se confondirent dans l'escalier, madame Cropole, Pittrino, les aides et les marmitons.

Le cortége s'avançait lentement, éclairé par des milliers de flambeaux, soit de la rue, soit des fenêtres. Après une compagnie de mousquetaires et un corps tout serré de gentilshommes venait la litière de M. le cardinal Mazarin. Elle était traînée comme un carrosse par quatre chevaux noirs. Les pages et les gens du cardinal marchaient derrière. Ensuite venait le carrosse de la reine-mère, ses filles d'honneur aux portières, ses gentilshommes à cheval des deux côtés. Le roi paraissait ensuite, monté sur un beau cheval de race saxonne à large crinière. Le jeune prince montrait, en saluant à quelques fenêtres d'où partaient les plus vives acclamations, son noble et gracieux visage, éclairé par les flambeaux de ses pages. Aux côtés du roi, mais deux pas en arrière, le prince de Condé, M. Dangeau et vingt autres courtisans, suivis de leurs gens et de leurs bagages, fermaient la marche véritablement triomphale.

Cette pompe était d'une ordonnance militaire. Quelques-uns des courtisans seulement et parmi les vieux, portaient l'habit de voyage; presque tous étaient vêtus de l'habit de guerre. On en voyait beaucoup ayant le hausse-col et le buffle comme au temps de Henri IV et de Louis XIII. Quand le roi passa devant lui, l'inconnu, qui s'était penché sur le balcon pour mieux voir et qui avait caché son visage en l'appuyant sur son bras, sentit son cœur se gonfler et déborder d'une amère jalousie. Le bruit des trompettes l'enivrait, les acclamations populaires l'assourdissaient; il laissa tomber un moment sa raison dans ce flot de lumières, de tumulte et de brillantes images. — Il est roi! lui! murmura-t-il avec un accent de désespoir et d'angoisses qui dut monter jusqu'au pied du trône de Dieu.

Puis, avant qu'il fût revenu de sa sombre rêverie, tout ce bruit, toute cette splendeur s'évanouirent. A l'angle de la rue il ne resta plus au-dessous de l'étranger que des voix discordantes et enrouées qui criaient encore par intervalles : Vive le roi! Cropole ne cessait de répéter. — Qu'il est bien, le roi, et qu'il ressemble à feu son illustre père! — Eu beau, disait Pittrino. — Et qu'il a une fière mine! ajoutait madame Cropole, déjà en promiscuité de commentaires avec les voisins et les voisines.

Cropole alimentait ces propos de ses observations personnelles, sans remarquer qu'un vieillard à pied, mais traînant un petit cheval irlandais par la bride, essayait de fendre le groupe de femmes et d'hommes qui stationnait devant les Médicis. Mais en ce moment la voix de l'étranger se fit entendre à la fenêtre. — Faites donc en sorte, monsieur l'hôtelier, qu'on puisse arriver jusqu'à votre maison.

Cropole se retourna, vit alors seulement le vieillard, et lui fit faire passage. La fenêtre se ferma. Pittrino indiqua le chemin au nouveau venu, qui entra sans proférer une parole.

L'étranger l'attendait sur le palier, il ouvrit ses bras au vieillard et le conduisit à

un siége, mais celui-ci résista. — Oh! non pas, non pas, milord, dit-il. M'asseoir devant vous! jamais! — Parry, s'écria le gentilhomme, je vous en supplie... vous qui venez d'Angleterre... de si loin! Ah! ce n'est pas à votre âge qu'on devrait subir des fatigues pareilles à celles de mon service. Reposez-vous... — J'ai ma réponse à vous donner avant tout, milord. — Parry... je t'en conjure, ne me dis rien... car si la nouvelle eût été bonne, tu ne commencerais pas ainsi ta phrase. Tu prends un détour, c'est que la nouvelle est mauvaise. — Milord, dit le vieillard, ne vous hâtez pas de vous alarmer. Tout n'est pas perdu, je l'espère. C'est de la volonté, de la persévérance qu'il faut, c'est surtout de la résignation. — Parry, répondit le jeune homme, je suis venu ici seul, à travers mille piéges et mille périls : crois-tu à ma volonté? J'ai médité ce voyage dix ans, malgré tous les conseils et tous les obstacles : crois-tu à ma persévérance? J'ai vendu ce soir le dernier diamant de mon père, car je n'avais plus de quoi payer mon gîte, et l'hôte m'allait chasser.

Parry fit un geste d'indignation auquel le jeune homme répondit par une pression de main et un sourire. — J'ai encore deux cent soixante-quatorze pistoles, et je me trouve riche; je ne désespère pas, Parry : crois-tu à ma résignation?

Le vieillard leva au ciel ses mains tremblantes. — Voyons, dit l'étranger, ne me déguise rien : qu'est-il arrivé? — Mon récit sera court, milord; mais au nom du ciel ne tremblez pas ainsi! — C'est d'impatience, Parry. Voyons, que t'a dit le général? — D'abord, le général n'a pas voulu me recevoir. — Il te prenait pour quelque espion. — Oui, milord; mais je lui ai écrit une lettre — Eh bien? — Il l'a reçue, il l'a lue, milord. — Cette lettre expliquait bien ma position et mes vœux? — Oh oui! dit Parry avec un triste sourire... elle peignait fidèlement votre pensée. — Alors, Parry... — Alors le général m'a renvoyé la lettre par un aide de camp, en me faisant annoncer que le lendemain, si je me trouvais encore dans la circonscription de son commandement, il me ferait arrêter. — Arrêter! murmura le jeune homme; arrêter! toi, mon plus fidèle serviteur! — Oui, milord. — Et tu avais signé *Parry*, cependant? — En toutes lettres, milord; et l'aide de camp m'a connu à Saint-James et, ajouta le vieillard avec un soupir, à White-Hall!

Le jeune homme s'inclina, rêveur et sombre. — Voilà ce qu'il a fait devant ses gens, dit-il en essayant de se donner le change... Mais sous main..... de lui à toi.... qu'a-t-il fait? Réponds. — Hélas! milord, il m'a envoyé quatre cavaliers qui m'ont donné le cheval sur lequel vous m'avez vu revenir. Ces cavaliers m'ont conduit toujours courant jusqu'au petit port de Tenby, m'ont jeté plutôt qu'embarqué sur un bateau de pêche qui faisait voile vers la Bretagne, et me voici. — Oh! soupira le jeune homme en serrant convulsivement de sa main nerveuse sa gorge, où montait un sanglot... Parry, c'est tout, c'est bien tout? — Oui, milord, c'est tout.

Il y eut après cette brève réponse de Parry un long intervalle de silence; on n'entendait que le bruit du talon de ce jeune homme tourmentant le parquet avec furie. Le vieillard voulut tenter de changer la conversation; elle conduisait à des pensées trop sinistres. — Milord, dit-il, quel est donc tout ce bruit qui me précédait? Quels sont ces gens qui crient vive le roi!... De quel roi est-il question, et pourquoi toutes ces lumières? — Ah! Parry, tu ne sais pas, dit ironiquement le jeune homme, c'est le roi de France qui visite sa bonne ville de Blois; toutes ces trompettes sont à lui, toutes ces housses dorées sont à lui, tous ces gentilshommes ont des épées qui sont à lui. Sa mère le précède dans un carrosse magnifiquement incrusté d'argent et d'or. Heureuse mère! Son ministre lui amasse des millions et le conduit à une riche fiancée. Alors tout ce peuple est joyeux, il aime son roi, il le caresse de ses acclamations, et il

crie : Vive le roi! vive le roi! — Bien! bien! milord, dit Parry, plus inquiet de la tournure de cette nouvelle conversation que de l'autre.

— Tu sais, reprit l'inconnu, que ma mère à moi, que ma sœur, tandis que tout cela se passe en l'honneur du roi Louis XIV, n'ont plus d'argent, plus de pain; tu sais que moi je serai misérable et honni dans quinze jours, quand toute l'Europe apprendra ce que tu viens de me raconter!... Parry... y a-t-il des exemples qu'un homme de ma condition se soit... — Milord, au nom du ciel! — Tu as raison, Parry, je suis un lâche, et si je ne fais rien pour moi, que fera Dieu! Non, non, j'ai deux bras, Parry, j'ai une épée...

Et il frappa violemment son bras avec sa main et détacha son épée accrochée au mur. — Qu'allez-vous faire, milord? — Parry, ce que je vais faire? ce que tout le monde fait dans ma famille : ma mère vit de la charité publique, ma sœur mendie pour ma mère, j'ai quelque part des frères qui mendient également pour eux. Moi, l'aîné, je vais faire comme eux tous, je m'en vais demander l'aumône!

Et sur ces mots, qu'il coupa brusquement par un rire nerveux et terrible, le jeune homme ceignit son épée, prit son chapeau sur le bahut, se fit attacher à l'épaule un manteau noir qu'il avait porté pendant toute la route, et serrant les deux mains du vieillard qui le regardait avec anxiété : — Mon bon Parry, dit-il, fais-toi faire du feu, bois, mange, dors, sois heureux; soyons bien heureux, mon fidèle ami, mon unique ami : nous sommes riches comme des rois!

Il donna un coup de poing au sac de pistoles, qui tomba lourdement par terre, se remit à rire de cette lugubre façon qui avait tant effrayé Parry, et tandis que toute la maison criait, chantait et se préparait à recevoir et à installer les voyageurs devancés par leurs laquais, il se glissa par la grande salle dans la rue, où le vieillard, qui s'était mis à la fenêtre, le perdit de vue après une minute.

CE QU'ÉTAIT SA MAJESTÉ LE ROI LOUIS XIV A L'AGE DE VINGT-DEUX ANS.

On l'a vu par le récit que nous avons essayé d'en faire, l'entrée du roi Louis XIV dans la ville de Blois avait été bruyante et brillante. Aussi la jeune majesté en avait-elle paru fort satisfaite.

En arrivant sous le porche du château des États, le roi y trouva, environné de ses gardes et de ses gentilshommes, S. A. R. le duc Gaston d'Orléans, dont la physionomie, naturellement assez majestueuse, avait emprunté à la circonstance solennelle dans laquelle on se trouvait un nouveau lustre et une nouvelle dignité. De son côté, Madame, parée de ses grands habits de cérémonie, attendait sur un balcon intérieur l'entrée de son neveu. Toutes les fenêtres du vieux château, si désert et si morne dans les jours ordinaires, resplendissaient de dames et de flambeaux.

Ce fut donc au bruit des tambours, des trompettes et des vivats que le jeune roi franchit le seuil de ce château, dans lequel Henri III, soixante-douze ans auparavant, avait appelé à son aide l'assassinat et la trahison pour maintenir sur sa tête et dans sa maison une couronne qui déjà glissait de son front pour tomber dans une autre famille.

Tous les yeux, après avoir admiré le jeune roi, si beau, si charmant, si noble, cherchaient cet autre roi de France, bien autrement roi que le premier, et si vieux, si pâle, si courbé, que l'on appelait le cardinal Mazarin.

Louis était alors comblé de tous ces dons naturels qui font le parfait gentilhomme : il avait l'œil brillant et doux, d'un bleu pur et azuré. Mais les plus habiles physionomistes, ces plongeurs de l'âme, en y fixant leurs regards, s'il eût été donné à un sujet de soutenir le regard du roi, les plus habiles physionomistes, disons-nous, n'eussent jamais pu trouver le fond de cet abîme de douceur. C'est qu'il en était des yeux du roi comme de l'immense profondeur des azurs célestes, ou de ceux plus effrayans et presque aussi sublimes que la Méditerranée ouvre sous la carène de ses navires par un beau jour d'été, miroir gigantesque où le ciel aime à réfléchir, tantôt ses étoiles et tantôt ses orages.

Le roi était de petite taille : à peine avait-il cinq pieds deux pouces ; mais sa jeunesse faisait encore excuser ce défaut, racheté d'ailleurs par une grande noblesse de tous ses mouvemens et par une certaine adresse dans les exercices du corps. Certes, c'était déjà bien le roi, et c'était beaucoup que d'être le roi à cette époque de respect et de dévouement traditionnels; mais comme jusque-là on l'avait assez peu et toujours assez pauvrement montré au peuple, comme ceux auxquels on le montrait voyaient auprès de lui sa mère, femme d'une haute taille, et M. le cardinal, homme d'une belle prestance, beaucoup le trouvaient assez peu roi pour dire : — Le roi est moins grand que M. le cardinal.

Quoi qu'il en soit de ces observations physiques qui se faisaient surtout dans la capitale, le jeune prince fut accueilli comme un dieu par les habitans de Blois, et presque comme un roi par son oncle et sa tante, Monsieur et Madame, les habitans du château. Cependant, il faut le dire, lorsqu'il vit dans la salle de réception des fauteuils égaux de taille pour lui, sa mère, le cardinal, sa tante et son oncle, disposition habilement cachée par la forme demi-circulaire de l'assemblée, Louis XIV rougit de colère et regarda autour de lui pour s'assurer par la physionomie des assistans si cette humiliation lui avait été préparée. Mais comme il ne vit rien sur le visage impassible du cardinal, rien sur celui de sa mère, rien sur celui des assistans, il se résigna et s'assit, ayant soin de s'asseoir avant tout le monde.

Les gentilshommes et les dames furent présentés à LL. MM. et à M. le cardinal.

Le roi remarqua que sa mère et lui connaissaient rarement le nom de ceux qu'on leur présentait, tandis que le cardinal, au contraire, ne manquait jamais, avec une mémoire et une présence d'esprit admirables, de parler à chacun de ses terres, de ses aïeux ou de ses enfans, dont il leur nommait quelques-uns, ce qui enchantait ces dignes hobereaux et les confirmait dans cette idée que celui-là est seulement et véritablement roi qui connaît ses sujets, par cette même raison que le soleil n'a pas de rival, parce que seul le soleil échauffe et éclaire. L'étude du jeune roi, commencée depuis longtemps sans que l'on s'en doutât, continuait donc, et il regardait attentivement, pour tâcher de démêler quelque chose dans leur physionomie, les figures qui lui avaient d'abord paru les plus insignifiantes et les plus triviales.

On servit une collation. Le roi, sans oser la réclamer de l'hospitalité de son oncle, l'attendait avec impatience. Aussi cette fois eut-il tous les honneurs dus, sinon à son rang, du moins à son appétit. Quant au cardinal, il se contenta d'effleurer de ses lèvres flétries un bouillon servi dans une tasse d'or. Le ministre tout-puissant qui avait pris à la reine-mère sa régence, au roi sa royauté, n'avait pu prendre à la nature un bon estomac. Anne d'Autriche, souffrant déjà du cancer dont six ou huit ans plus tard elle devait mourir, ne mangeait guère plus que le cardinal. Quant à Monsieur, encore tout ébouriffé du grand événement qui s'accomplissait dans sa vie provinciale, il ne mangeait pas du tout. Madame seule, en véritable Lorraine, tenait tête à Sa Majesté; de sorte que Louis XIV, qui, sans ce partner, eût mangé à peu près

seul, sut gré à sa tante d'abord, puis ensuite à M. de Saint-Remy, son maître d'hôtel, qui s'était réellement distingué.

La collation finie, sur un signe d'approbation de M. de Mazarin, le roi se leva, et sur l'invitation de sa tante, il se mit à parcourir les rangs de l'assemblée. Les dames observèrent alors, — il y a certaines choses pour lesquelles les femmes sont aussi bonnes observatrices à Blois qu'à Paris, — les dames observèrent alors que Louis XIV avait le regard prompt et hardi, ce qui promettait aux attraits de bon aloi un appréciateur distingué. Les hommes, de leur côté, observèrent que le prince était fier et hautain, qu'il aimait à faire baisser les yeux qui le regardaient trop longtemps ou trop fixement, ce qui semblait présager un maître.

Louis XIV avait accompli le tiers de sa revue à peu près, quand ses oreilles furent frappées d'un mot que prononça Son Éminence, laquelle s'entretenait avec MONSIEUR. Ce mot était un nom de femme.

A peine Louis XIV eut-il entendu ce mot, qu'il n'entendit ou plutôt qu'il n'écouta plus rien autre chose, et que négligeant l'arc du cercle qui attendait sa visite, il ne s'occupa plus que d'expédier promptement l'extrémité de la courbe. MONSIEUR, en bon courtisan, s'informait auprès de Son Éminence de la santé de ses nièces. En effet, cinq ou six ans auparavant, trois nièces étaient arrivées d'Italie au cardinal : c'étaient mesdemoiselles Hortense, Olympe et Marie de Mancini. MONSIEUR s'informait donc de la santé des nièces du cardinal : il regrettait, disait-il, de n'avoir pas le bonheur de les recevoir en même temps que leur oncle ; elles avaient certainement grandi en beauté et en grâces, comme elles promettaient de le faire la dernière fois que MONSIEUR les avait vues.

Ce qui avait d'abord frappé le roi, c'était un certain contraste dans la voix des deux interlocuteurs. La voix de MONSIEUR était calme et naturelle lorsqu'il parlait ainsi, tandis que celle de M. de Mazarin sauta d'un ton et demi, pour lui répondre, au-dessus du diapason de sa voix ordinaire. On eût dit qu'il désirait que cette voix allât frapper au bout de la salle une oreille qui s'éloignait trop. — Monseigneur, répliqua-t-il, mesdemoiselles de Mazarin ont encore toute une éducation à terminer, des devoirs à remplir, une position à apprendre. Le séjour d'une cour jeune et brillante les dissipe un peu.

Louis, à cette dernière épithète, sourit tristement. La cour était jeune, c'est vrai, mais l'avarice du cardinal avait mis bon ordre à ce qu'elle ne fût point brillante. — Vous n'avez cependant point l'intention, répondait MONSIEUR, de les cloîtrer ou de les faire bourgeoises? — Pas du tout, reprit le cardinal en forçant sa prononciation italienne de manière à ce que, de douce et veloutée qu'elle était, elle devint aiguë et vibrante : pas du tout. J'ai bel et bien l'intention de les marier, et du mieux qu'il me sera possible. — Les partis ne manqueront pas, monsieur le cardinal, répondait MONSIEUR avec une bonhomie de marchand qui félicite son confrère. — Je l'espère, monseigneur, d'autant plus que Dieu leur a donné à la fois la grâce, la sagesse et la beauté.

Pendant cette conversation, Louis XIV, conduit par MADAME, accomplissait, comme nous l'avons dit, le cercle des présentations.—Mademoiselle Arnoulx, disait la princesse en présentant à Sa Majesté une grosse blonde de vingt-deux ans, qu'à la fête d'un village on eût prise pour une paysanne endimanchée, mademoiselle Arnoulx, fille de ma maîtresse de musique.

Le roi sourit. MADAME n'avait jamais pu tirer quatre notes justes de la viole ou du clavecin. — Mademoiselle Aure de Montalais, continua MADAME, fille de qualité et bonne servante.

Cette fois ce n'était plus le roi qui riait, c'était la jeune fille présentée, parce que, pour la première fois de sa vie, elle s'entendait donner par MADAME, qui d'ordinaire ne la gâtait point, une si honorable qualification. Aussi Montalais, notre ancienne connaissance, fit-elle à Sa Majesté une révérence profonde, et cela autant par respect que par nécessité, car il s'agissait de cacher certaines contractions de ses lèvres rieuses, que le roi eût bien pu ne pas attribuer à leur motif réel.

Ce fut juste en ce moment que le roi entendit le mot qui le fit tressaillir. — Et la troisième s'appelle? demandait MONSIEUR. — Marie, monseigneur, répondait le cardinal.

Il y avait sans doute dans ce mot quelque puissance magique, car, nous l'avons dit, à ce mot le roi tressaillit, et entraînant MADAME vers le milieu du cercle, comme s'il eût voulu confidentiellement lui faire quelque question, mais en réalité pour s'approcher du cardinal. — Madame ma tante, dit-il en riant et à demi-voix, mon maître de géographie ne m'avait point appris que Blois fût à une si prodigieuse distance de Paris. — Comment cela, mon neveu? demanda MADAME. — C'est qu'en vérité, il paraît qu'il faut plusieurs années aux modes pour franchir cette distance. Voyez ces demoiselles! Quelques-unes sont jolies. — Ne dites pas cela trop haut, monsieur mon neveu, vous les rendriez folles. — Attendez, attendez, ma chère tante, dit le roi en souriant, car la seconde partie de ma phrase doit servir de correctif à la première. Eh bien! ma chère tante, quelques-unes paraissent vieilles et quelques autres laides, grâce à leurs modes de dix ans. — Mais, sire, Blois n'est cependant qu'à cinq journées de Paris. — Eh! dit le roi, c'est cela, deux ans de retard par journée. — Ah! vraiment, vous trouvez? C'est étrange, je ne m'aperçois point de cela, moi.

— Tenez, ma tante, dit Louis XIV en se rapprochant toujours de Mazarin sous prétexte de choisir son point de vue, voyez, à côté de ces affiquets vieillis et de ces coiffures prétentieuses, regardez cette simple robe blanche. C'est une des filles d'honneur de ma mère, probablement, quoique je ne la connaisse pas. Voyez quelle tournure simple, quel maintien gracieux! A la bonne heure! c'est une femme, cela, tandis que toutes les autres ne sont que des habits. — Mon cher neveu, répliqua MADAME en riant, permettez-moi de vous dire que cette fois votre science divinatoire est en défaut. La personne que vous louez ainsi n'est point une Parisienne, mais une Blaisoise. — Ah! ma tante! reprit le roi avec l'air du doute. — Approchez, Louise, dit MADAME.

Et la jeune fille qui déjà nous est apparue sous ce nom s'approcha timide, rougissante et presque courbée sous le regard royal. — Mademoiselle Louise-Françoise de la Beaume Leblanc, fille du marquis de la Vallière, dit cérémonieusement MADAME au roi.

La jeune fille s'inclina avec tant de grâce au milieu de cette timidité profonde que lui inspirait la présence du roi, que celui-ci perdit en la regardant quelques mots de la conversation du cardinal et de MONSIEUR. — Belle-fille, continua MADAME, de M. de Saint-Remy, mon maître d'hôtel, qui a présidé à la confection de cette excellente daube truffée que Votre Majesté a si fort appréciée. Il n'y avait point de grâce, de beauté ni de jeunesse qui pût résister à une pareille présentation. Le roi sourit. Que les paroles de MADAME fussent une plaisanterie ou une naïveté, c'était en tous cas l'immolation impitoyable de tout ce que Louis venait de trouver charmant et poétique dans la jeune fille. Mademoiselle de la Vallière, pour MADAME, et par contre-coup pour le roi, n'était plus momentanément que la belle-fille d'un homme qui avait un talent supérieur sur les dindes truffées.

Mais les princes sont ainsi faits. Les dieux aussi étaient comme cela dans l'Olympe.

Diane et Vénus devaient bien maltraiter la belle Alcmène et la pauvre Io, quand on descendait par distraction à parler, entre le nectar et l'ambroisie, de beautés mortelles à la table de Jupiter. Heureusement que Louise était courbée si bas qu'elle n'entendit point les paroles de Madame, qu'elle ne vit point le sourire du roi. En effet, si la pauvre enfant, qui avait tant de bon goût que seule elle avait imaginé de se vêtir de blanc entre toutes ses compagnes; si ce cœur de colombe, si facilement accessible à toutes les douleurs, eût été touché par les cruelles paroles de Madame, par l'égoïste et froid sourire du roi, elle fût morte sur le coup. Et Montalais elle-même, la fille aux ingénieuses idées, n'eût pas tenté d'essayer de la rappeler à la vie, car le ridicule tue tout, même la beauté.

Mais par bonheur, comme nous l'avons dit, Louise, dont les oreilles étaient bourdonnantes et les yeux voilés, Louise ne vit rien, n'entendit rien, et le roi, qui avait toujours l'attention braquée aux entretiens du cardinal et de son oncle, se hâta de retourner près d'eux.

Il arriva juste au moment où Mazarin terminait en disant : — Marie, comme ses sœurs, part en ce moment pour Brouage. Je leur fais suivre la rive de la Loire opposée à celle que nous avons suivie, et si je calcule bien leur marche, d'après les ordres que j'ai donnés, elles seront demain à la hauteur de Blois.

Ces paroles furent prononcées avec ce tact, cette mesure, cette sûreté de ton, d'intention et de portée, qui faisaient del signor Giulio Mazarini le premier comédien du monde. Il en résulta qu'elles portèrent droit au cœur de Louis XIV et que le cardinal, en se retournant sur le simple bruit des pas de Sa Majesté qui s'approchait, en vit l'effet immédiat sur le visage de son élève, effet qu'une simple rougeur trahit aux yeux de Son Éminence. Mais aussi qu'était un tel secret à éventer pour celui dont l'astuce avait joué depuis vingt ans tous les diplomates européens?

Il sembla dès lors, une fois ces dernières paroles entendues, que le jeune roi eût reçu dans le cœur un trait empoisonné. Il ne tint plus en place, il promena un regard incertain, atone, mort, sur toute cette assemblée. Il interrogea plus de vingt fois du regard la reine-mère, qui, livrée au plaisir d'entretenir sa belle-sœur, et retenue d'ailleurs par le coup d'œil de Mazarin, ne parut pas comprendre toutes les supplications contenues dans les regards de son fils.

A partir de ce moment, musique, fleurs, lumières, beautés, tout devint odieux et insipide à Louis XIV. Après qu'il eut cent fois mordu ses lèvres, détiré ses bras et ses jambes, comme l'enfant bien élevé qui, sans oser bâiller, épuise toutes les façons de témoigner son ennui, après avoir inutilement imploré de nouveau mère et ministre, il tourna un œil désespéré vers la porte, c'est-à-dire vers la liberté.

A cette porte encadrée par l'embrasure à laquelle elle était adossée, il vit surtout, se détachant en vigueur, une figure fière et brune, au nez aquilin, à l'œil dur mais étincelant, aux cheveux gris et longs, à la moustache noire, véritable type de beauté militaire, dont le hausse-col, plus étincelant qu'un miroir, brisait tous les reflets lumineux qui venaient s'y concentrer et les renvoyait en éclairs. Cet officier avait le chapeau gris à plume rouge sur la tête, preuve qu'il était appelé là par son service et non par son plaisir. S'il y eût été appelé par son plaisir, s'il eût été courtisan au lieu d'être soldat, comme il faut toujours payer le plaisir un prix quelconque, il eût tenu son chapeau à la main. Ce qui prouvait bien mieux encore que cet officier était de service et accomplissait une tâche à laquelle il était accoutumé, c'est qu'il surveillait, les bras croisés, avec une indifférence remarquable et avec une apathie suprême, les joies et les ennuis de cette fête. Il semblait comme un philosophe, et tous les vieux soldats sont philosophes, il semblait surtout comprendre inti-



D'ARTAGNAN.

niment mieux les ennuis que les joies: mais des uns il prenait son parti, sachant bien se passer des autres.

Or, il était là adossé, comme nous l'avons dit, au chambranle sculpté de la porte, lorsque les yeux tristes et fatigués du roi rencontrèrent par hasard les siens. Ce n'était pas la première fois, à ce qu'il paraît, que les yeux de l'officier rencontraient ces yeux-là, et il en savait à fond le style et la pensée, car aussitôt qu'il eut arrêté son regard sur la physionomie de Louis XIV, et que, par la physionomie, il eut lu ce qui se passait dans son cœur, c'est-à-dire tout l'ennui qui l'oppressait, toute la résolution timide de partir qui s'agitait au fond de ce cœur, il comprit qu'il fallait rendre service au roi sans qu'il le demandât, lui rendre service presque malgré lui, enfin, et, hardi comme s'il eût commandé la cavalerie un jour de bataille, — Le service du roi! cria-t-il d'une voix retentissante.

A ces mots, qui firent l'effet d'un roulement de tonnerre prenant le dessus sur l'orchestre, les chants, les bourdonnemens et les promenades, le cardinal et la reine-mère regardèrent avec surprise Sa Majesté.

Louis XIV, pâle mais résolu, soutenu qu'il était par cette intuition de sa propre pensée qu'il avait retrouvée dans l'esprit de l'officier de mousquetaires, et qui venait de se manifester par l'ordre donné, se leva de son fauteuil et fit un pas vers la porte. — Vous partez, mon fils? dit la reine, tandis que Mazarin se contentait d'interroger avec son regard, qui eût pu paraître doux s'il n'eût été si perçant. — Oui, Madame, répondit le roi, je me sens fatigué et voudrais d'ailleurs écrire ce soir. Un sourire erra sur les lèvres du ministre, qui parut, d'un signe de tête, donner congé au roi.

Monsieur et Madame se hâtèrent alors pour donner des ordres aux officiers qui se présentèrent. Le roi salua, traversa la salle et atteignit la porte. A la porte, une haie de vingt mousquetaires attendait Sa Majesté. A l'extrémité de cette haie se tenait l'officier impassible et son épée nue à la main. Le roi passa, et toute la foule se haussa sur la pointe des pieds pour le voir encore. Dix mousquetaires, ouvrant la foule des antichambres et des degrés, faisaient faire place au roi. Les dix autres enfermaient le roi et Monsieur, qui avait voulu accompagner Sa Majesté. Les gens du service marchaient derrière.

Ce petit cortége escorta le roi jusqu'à l'appartement qui lui était destiné. — Que Votre Majesté, dit Gaston, veuille bien accepter cet appartement, tout indigne qu'il est de la recevoir. — Mon oncle, répondit le jeune prince, je vous rends grâce de votre cordiale hospitalité. Gaston salua son neveu, qui l'embrassa, puis il sortit.

Des vingt mousquetaires qui avaient accompagné le roi, dix reconduisirent Monsieur jusqu'aux salles de réception, qui n'avaient point désempli malgré le départ de Sa Majesté. Les dix autres furent postés par l'officier, qui explora lui-même en cinq minutes toutes les localités avec ce coup d'œil froid et sûr que ne donne pas toujours l'habitude, attendu que ce coup d'œil appartenait au génie. Puis, quand tout son monde fut placé, il choisit pour son quartier général l'antichambre, dans laquelle il trouva un grand fauteuil, une lampe, du vin, de l'eau et du pain sec. Il raviva la lampe, but un demi-verre de vin, tordit ses lèvres sous un sourire plein d'expression, s'installa dans le grand fauteuil et prit toutes ses dispositions pour dormir.

OU L'INCONNU DE L'HOTELLERIE DES MÉDICIS PERD SON INCOGNITO.

Cet officier, qui dormait ou qui s'apprêtait à dormir, était cependant, malgré son air insouciant, chargé d'une grave responsabilité. Lieutenant des mousquetaires du roi, il commandait toute la compagnie qui était venue de Paris, et cette compagnie était de cent vingt hommes; mais, excepté les vingt dont nous avons parlé, les cent autres étaient occupés à la garde de la reine-mère et surtout de M. le cardinal.

Monseigneur Giulio Mazarini économisait sur les frais de voyage de ses gardes: il usait en conséquence de ceux du roi, et largement, puisqu'il en prenait cinquante pour lui, particularité qui n'eût pas manqué de paraître bien inconvenante à tout homme étranger aux usages de cette cour. Ce qui n'eût pas manqué non plus de paraître, sinon inconvenant, du moins extraordinaire à cet étranger, c'est que le côté du château destiné à M. le cardinal était brillant, éclairé, mouvementé. Les mousquetaires y montaient des factions devant chaque porte et ne laissaient entrer personne, sinon les courriers qui, même en voyage, suivaient le cardinal pour ses correspondances. Vingt hommes étaient de service chez la reine-mère; trente se reposaient pour relayer leurs compagnons le lendemain.

Du côté du roi, au contraire, obscurité, silence et solitude. Une fois les portes fermées, plus d'apparence de royauté. Tous les gens du service s'étaient retirés peu à peu. Tout commençait à s'endormir, ainsi que chez un bon bourgeois. Et cependant il était aisé d'entendre du corps de logis habité par le jeune roi les musiques de la fête, et de voir les fenêtres richement illuminées de la grande salle.

Dix minutes après son installation chez lui, Louis XIV avait pu connaître, à un certain mouvement plus marqué que celui de sa sortie, la sortie du cardinal, lequel, à son tour, gagnait son lit avec grande escorte des gentilshommes et des dames. Son Éminence traversa la cour, reconduit par Monsieur lui-même, qui lui tenait un flambeau; ensuite passa la reine-mère, à qui Madame donnait familièrement le bras, et toutes deux s'en allaient chuchotant comme deux vieilles amies. Derrière ces deux couples tout défila, grandes dames, pages, officiers: les flambeaux embrasèrent toute la cour comme d'un incendie aux reflets mouvans. Puis le bruit des pas et des voix se perdit dans les étages supérieurs.

Alors personne ne songeait plus au roi, accoudé à sa fenêtre, et qui avait tristement regardé s'écouler toute cette lumière, qui avait écouté s'éloigner tout ce bruit: personne! si ce n'est toutefois cet inconnu de l'hôtellerie des Médicis, que nous avons vu sortir enveloppé dans son manteau noir.

Il était monté droit au château et était venu rôder, avec sa figure mélancolique, aux environs du palais, que le peuple entourait encore, et voyant que nul ne gardait la grande porte ni le porche, attendu que les soldats de Monsieur fraternisaient avec les soldats royaux, c'est-à-dire sablaient le beaugency à discrétion, ou plutôt à indiscrétion, l'inconnu traversa la foule, puis franchit la cour, puis vint jusqu'au palier de l'escalier qui conduisait chez le cardinal. Ce qui, selon toute probabilité, l'engageait à se diriger de ce côté, c'était l'éclat des flambeaux et l'air affairé des pages et des hommes de service. Mais il fut arrêté net par une évolution de mousquet et par le cri de la sentinelle. — Où allez-vous, l'ami? lui demanda le factionnaire. — Je vais chez le roi, répondit tranquillement et fièrement l'inconnu.



CHARLES II.

Le soldat appela un des officiers de Son Éminence, qui, du ton avec lequel un garçon de bureau dirige dans ses recherches un solliciteur du ministère, laissa tomber ces mots : « L'autre escalier, en face. » Et l'officier, sans plus s'inquiéter de l'inconnu, reprit sa conversation interrompue. L'étranger, sans rien répondre, se dirigea vers l'escalier indiqué. De ce côté plus de bruit, plus de flambeaux : l'obscurité, au milieu de laquelle on voyait errer une sentinelle pareille à une ombre ; le silence, qui permettait d'entendre le bruit de ses pas accompagné du retentissement des éperons sur les dalles.

Ce factionnaire était un des vingt mousquetaires affectés au service du roi, et qui montait la garde avec la raideur et la conscience d'une statue. — Qui vive? dit ce garde. — Ami, répondit l'inconnu. — Que voulez-vous? — Parler au roi. — Oh ! oh! mon cher Monsieur, cela ne se peut guère. — Et pourquoi? — Parce que le roi est couché. — N'importe, il faut que je lui parle. — Et moi je vous dis que c'est impossible. — Cependant .. — Au large! — C'est donc la consigne? — Je n'ai pas de comptes à vous rendre. Au large !

Et cette fois le factionnaire accompagna la parole d'un geste menaçant ; mais l'inconnu ne bougea pas plus que si ses pieds eussent pris racine. — Monsieur le mousquetaire, dit-il, vous êtes gentilhomme? — J'ai cet honneur. — Eh bien ! moi aussi je le suis, et entre gentilshommes on se doit quelques égards. Le factionnaire abaissa son arme, vaincu par la dignité avec laquelle avaient été prononcées ces paroles. — Parlez, Monsieur, dit-il, et si vous me demandez une chose qui soit en mon pouvoir. — Merci. Vous avez un officier, n'est-ce pas? — Notre lieutenant, oui, Monsieur. — Eh bien ! je désire parler à votre lieutenant. — Ah ! pour cela, c'est différent. Montez, Monsieur.

L'inconnu salua le factionnaire d'une haute façon, et monta l'escalier tandis que le cri « Lieutenant, une visite ! » transmis de sentinelle en sentinelle, précédait l'inconnu et allait troubler le premier somme de l'officier. Traînant sa botte, se frottant les yeux et agrafant son manteau, le lieutenant fit trois pas au-devant de l'étranger. — Qu'y a-t-il pour votre service, Monsieur? demanda-t-il. — Vous êtes l'officier de service, lieutenant des mousquetaires? — J'ai cet honneur, répondit l'officier. — Monsieur, il faut absolument que je parle au roi.

Le lieutenant regarda attentivement l'inconnu, et dans ce regard, si rapide qu'il fut, il vit tout ce qu'il voulait voir, c'est-à-dire une profonde distinction sous un habit ordinaire. — Je ne suppose pas que vous soyez un fou, répliqua-t-il, et cependant vous me semblez de condition à savoir, Monsieur, qu'on n'entre pas ainsi chez un roi sans qu'il y consente. — Il y consentira, Monsieur. — Monsieur, permettez-moi d'en douter; le roi rentre il y a un quart d'heure, il doit être en ce moment en train de se dévêtir. D'ailleurs la consigne est donnée. — Quand il saura qui je suis, répondit l'inconnu en redressant la tête, il lèvera la consigne.

L'officier était de plus en plus surpris, de plus en plus subjugué. — Si je consentais à vous annoncer, puis-je au moins savoir qui j'annoncerais, Monsieur? — Vous annonceriez Sa Majesté Charles II, roi d'Angleterre, d'Écosse et d'Irlande !

L'officier poussa un cri d'étonnement, recula, et l'on put voir sur son visage pâle une des plus poignantes émotions que jamais homme d'énergie ait essayé de refouler au fond de son cœur. — Oh! oui, sire; en effet, dit-il, j'aurais dû vous reconnaître. — Vous avez vu mon portrait? — Non, sire. — Ou vous m'avez vu moi-même autrefois, à la cour, avant qu'on ne me chassât de France? — Non, sire, j'ai vu Sa Majesté le roi votre père dans un moment terrible — Le jour... — Oui. Un sombre nuage passa sur le front du prince; puis l'écartant de la main : — Voyez-vous encore quelque dif-

ficulté à m'annoncer? dit-il. — Sire, pardonnez-moi, répondit l'officier, je cours prévenir le roi. Puis revenant sur ses pas,—Votre Majesté désire sans doute le secret pour cette entrevue? demanda-t-il. — Je ne l'exige pas, mais si c'est possible de le garder... — C'est possible, sire, car je puis me dispenser de prévenir le premier gentilhomme de service; mais il faut pour cela que Votre Majesté consente à me remettre son épée. — C'est vrai. Voici mon épée, Monsieur. Vous plaît-il maintenant m'annoncer à Sa Majesté? — A l'instant, sire.

Et l'officier courut aussitôt heurter à la porte de communication, que le valet de chambre lui ouvrit. — Sa Majesté le roi d'Angleterre! dit l'officier. — Sa Majesté le roi d'Angleterre! répéta le valet de chambre.

A ces mots, un gentilhomme ouvrit à deux battans la porte du roi, et l'on vit Louis XIV sans chapeau et sans épée, avec son pourpoint ouvert, s'avancer en donnant les signes de la plus grande surprise. — Vous, mon frère! vous, à Blois! s'écria-t-il en congédiant d'un geste le gentilhomme et le valet de chambre, qui passèrent dans une pièce voisine. — Sire, répondit Charles II, je m'en allais à Paris dans l'espoir de voir Votre Majesté, lorsque la renommée m'a appris votre prochaine arrivée en cette ville. J'ai alors prolongé mon séjour, ayant quelque chose de très-particulier à vous communiquer. — Ce cabinet vous convient-il, mon frère? — Parfaitement, sire, car je crois qu'on ne peut nous entendre. — Non, sire? — Eh bien! parlez donc, mon frère, je vous écoute.

— Sire, je commence, et veuille Votre Majesté prendre en pitié les malheurs de notre maison! Le roi de France rougit et rapprocha son fauteuil de celui du roi d'Angleterre. — Sire, dit Charles II, je n'ai pas besoin de demander à Votre Majesté si elle connaît les détails de ma déplorable histoire.

Louis XIV rougit plus fort que la première fois, puis étendant sa main sur celle du roi d'Angleterre.

— Mon frère, dit-il, c'est honteux à dire, mais rarement le cardinal parle politique devant moi. Il y a plus : autrefois je me faisais faire des lectures historiques par Laporte, mon valet de chambre; mais il a fait cesser ces lectures et m'a ôté Laporte, de sorte que je prie mon frère Charles de me dire toutes ces choses comme à un homme qui ne saurait rien. — Eh bien! sire, j'aurai, en reprenant les choses de plus haut, une chance de plus de toucher le cœur de Votre Majesté. Vous savez, sire, qu'appelé en 1650 à Édimbourg, pendant l'expédition de Cromwell en Irlande, je fus couronné à Stone. Un an après, blessé dans une des provinces qu'il avait usurpées, Cromwell revint sur nous. Le rencontrer était mon but, sortir de l'Écosse était mon désir.

— Cependant, reprit le jeune roi, l'Écosse est presque votre pays natal, mon frère. — Oui; mais les Écossais étaient pour moi de cruels compatriotes! Sire, ils m'avaient forcé de renier la religion de mes pères; ils avaient pendu lord Montrose, mon serviteur le plus dévoué, parce qu'il n'était pas covenantaire, et comme le pauvre martyr, à qui l'on avait offert une faveur en mourant, avait demandé que son corps fût mis en autant de morceaux qu'il y avait de villes en Écosse, afin qu'on rencontrât partout des témoins de sa fidélité, je ne pouvais sortir d'une ville ou entrer dans une autre sans passer sur quelque lambeau de ce corps qui avait agi, combattu, respiré pour moi. Je traversai donc, par une marche hardie, l'armée de Cromwell, et j'entrai en Angleterre. Le Protecteur se mit à la poursuite de cette fuite étrange, qui avait une couronne pour but. Si j'avais pu arriver à Londres avant lui, sans doute le prix de la course était à moi, mais il me rejoignit à Worcester.

Le génie de l'Angleterre n'était plus en nous, mais en lui. Sire, le 3 septembre 1651, jour anniversaire de cette autre bataille de Dunbar, déjà si fatale aux Écossais, je fus

vaincu. Deux mille hommes tombèrent autour de moi avant que je songeasse à faire un pas en arrière. Enfin il fallut fuir.

Dès lors mon histoire devint un roman. Poursuivi avec acharnement, je me coupai les cheveux, je me déguisai en bûcheron. Une journée passée dans les branches d'un chêne donna à cet arbre le nom de *chêne royal*, qu'il porte encore. Mes aventures du comté de Stratford, d'où je sortis menant en croupe la fille de mon hôte, font encore le récit de toutes les veillées. Un jour j'écrirai tout cela, sire, pour l'instruction des rois mes frères.

Je dirai comment, en arrivant chez M. Norton, je rencontrai un chapelain de la cour qui regardait jouer aux quilles, et un vieux serviteur qui me nomma en fondant en larmes, et qui manqua presque aussi sûrement de me tuer avec sa fidélité qu'un autre eût fait avec sa trahison. Enfin, je dirai mes terreurs; oui, sire, mes terreurs, lorsque chez le colonel Windham, un maréchal, qui visitait nos chevaux, déclara qu'ils avaient été ferrés dans le Nord.

— C'est étrange, murmura Louis XIV, j'ignorais tout cela. Je savais seulement votre embarquement à Brighelmsted et votre débarquement en Normandie. — Oh! fit Charles, si vous permettez, mon Dieu! que les rois ignorent ainsi l'histoire les uns des autres, comment voulez-vous qu'ils se secourent entre eux! — Mais, dites-moi, mon frère, continua Louis XIV, comment, ayant été si rudement reçu en Angleterre, vous espérez encore quelque chose de ce malheureux pays et de ce peuple rebelle. — Oh! sire! c'est que depuis la bataille de Worcester toutes choses sont bien changées là-bas! Cromwell est mort après avoir signé avec la France un traité dans lequel il a écrit son nom au-dessus du vôtre. Il est mort le 3 septembre 1658, nouvel anniversaire des batailles de Worcester et de Dunbar. — Son fils lui a succédé. — Mais certains hommes, sire, ont une famille et pas d'héritier. L'héritage d'Olivier était trop lourd pour Richard. Richard, qui n'était ni républicain ni royaliste; Richard, qui laissait ses gardes manger son dîner, et ses généraux gouverner la république; Richard a abdiqué le protectorat le 22 avril 1659. Il y a un peu plus d'un an, sire.

Depuis ce temps l'Angleterre n'est plus qu'un tripot où chacun joue aux dés la couronne de mon père. Les deux joueurs les plus acharnés sont Lambert et Monk. Eh bien! sire, à mon tour, je voudrais me mêler à cette partie, où l'enjeu est jeté sur mon manteau royal. Sire, un million pour corrompre un de ces joueurs, pour m'en faire un allié, ou deux cents de vos gentilshommes pour les chasser de mon palais de White-Hall, comme Jésus chassa les vendeurs du temple.

— Ainsi, reprit Louis XIV, vous venez me demander... — Votre aide, c'est-à-dire ce que non-seulement les rois se doivent entre eux, mais ce que les simples chrétiens se doivent les uns aux autres; votre aide, sire, soit en argent, soit en hommes; votre aide, sire, et dans un mois, soit que j'oppose Lambert à Monk, ou Monk à Lambert, j'aurai reconquis l'héritage paternel sans avoir coûté une guinée à mon pays, une goutte de sang à mes sujets, car ils sont ivres maintenant de révolution, de protectorat et de république, et ne demandent pas mieux que d'aller tout chancelans tomber et s'endormir dans la royauté; votre aide, sire, et je devrai plus à Votre Majesté qu'à mon père. Pauvre père! qui a payé si chèrement la ruine de notre maison! Vous voyez, sire, si je suis malheureux, si je suis désespéré, car voilà que j'accuse mon père!

Et le sang monta au visage pâle de Charles II, qui resta un instant la tête entre ses deux mains. Le jeune roi n'était pas moins malheureux que son frère aîné; il s'agitait dans son fauteuil et ne trouvait pas un mot à répondre.

Enfin Charles II, à qui dix ans de plus donnaient une force supérieure pour maîtriser ses émotions, retrouva le premier la parole. — Sire, dit-il, votre réponse? je

l'attends comme un condamné son arrêt. Faut-il que je vive? faut-il que je meure? — Mon frère, répondit le prince français à Charles II, vous me demandez un million, à moi! mais je n'ai jamais possédé le quart de cette somme! mais je ne possède rien! Je ne suis pas plus roi de France que vous n'êtes roi d'Angleterre. Je suis un nom, un chiffre habillé de velours fleurdelisé, voilà tout. Je suis sur un trône visible, voilà mon seul avantage sur Votre Majesté. Je n'ai rien, je ne puis rien. — Est-il vrai? s'écria Charles II.

— Mon frère, dit Louis en baissant la voix, j'ai supporté des misères que n'ont pas supportées mes plus pauvres gentilshommes. Si mon pauvre Laporte était près de moi, il vous dirait que j'ai dormi dans des draps déchirés à travers lesquels mes jambes passaient; il vous dirait que plus tard, quand je demandais mes carrosses, on m'amenait des voitures à moitié mangées par les rats de mes remises: il vous dirait que, lorsque je demandais mon dîner, on allait s'informer aux cuisines du cardinal s'il y avait à manger pour le roi. Et tenez, aujourd'hui, encore aujourd'hui que j'ai vingt-deux ans, aujourd'hui que j'ai atteint l'âge des grandes majorités royales, aujourd'hui que je devrais avoir la clef du trésor, la direction de la politique, la suprématie de la paix et de la guerre, jetez les yeux autour de moi, voyez ce qu'on me laisse; regardez cet abandon, ce dédain, ce silence, tandis que là-bas, tenez, voyez là-bas, regardez cet empressement, ces lumières, ces hommages! Là, là, voyez-vous, là est le véritable roi de France, mon frère. — Chez le cardinal? — Chez le cardinal, oui. — Alors je suis condamné, sire.

Louis XIV ne répondit rien.

— Condamné est le mot, car je ne solliciterai jamais celui qui eût laissé mourir de froid et de faim ma mère et ma sœur, c'est-à-dire la fille et la petite-fille de Henri IV, si M. de Retz et le parlement ne leur eussent envoyé du bois et du pain. — Mourir! murmura Louis XIV. — Eh bien! continua le roi d'Angleterre, le pauvre Charles II, ce petit-fils de Henri IV comme vous, sire, n'ayant ni parlement ni cardinal de Retz, mourra de faim comme ont manqué de mourir sa sœur et sa mère.

Louis fronça le sourcil et tordit violemment les dentelles de ses manchettes. Cette atonie, cette immobilité servant de masque à une émotion si visible, frappèrent le roi Charles, qui prit la main du jeune homme. — Merci, dit-il, mon frère, vous m'avez plaint, c'est tout ce que je pouvais exiger de vous dans la situation où vous êtes. — Sire, dit tout à coup Louis XIV en relevant la tête, c'est un million qu'il vous faut, ou deux cents gentilshommes, m'avez-vous dit? — Sire, un million me suffira. — C'est bien peu. — Offert à un seul homme, c'est beaucoup. On a souvent payé moins cher des convictions; moi, je n'aurai affaire qu'à des vénalités. — Deux cents gentilshommes, songez-y, c'est un peu plus qu'une compagnie, voilà tout. — Sire, il y a dans notre famille une tradition: C'est que quatre hommes, quatre gentilshommes français, dévoués à mon père, ont failli sauver mon père, jugé par un parlement, gardé par une armée, entouré par une nation. Donc, si je puis vous avoir un million ou deux cents gentilshommes, vous serez satisfait et vous me tiendrez pour votre bon frère? — Je vous tiendrai pour mon sauveur, et si je remonte sur le trône de mon père, l'Angleterre sera, tant que je régnerai du moins, une sœur à la France, comme vous aurez été un frère pour moi. — Eh bien! mon frère, dit Louis en se levant, ce que vous hésitez à demander, je le demanderai, moi! ce que je n'ai jamais voulu faire pour mon propre compte, je le ferai pour le vôtre. J'irai trouver le roi de France, l'autre, le riche, le puissant, et je solliciterai, moi, ce million ou ces deux cents gentilshommes; et nous verrons!

— Oh! s'écria Charles, vous êtes un noble ami, sire, un cœur créé par Dieu! Vous

me sauvez, mon frère, et quand vous aurez besoin de la vie que vous me rendez, demandez-la-moi! — Silence! mon frère, silence! dit tout bas Louis. Gardez qu'on ne vous entende! Nous ne sommes pas au bout. Demander de l'argent à Mazarin! c'est plus que traverser la forêt enchantée dont chaque arbre enferme un démon; c'est plus que d'aller conquérir un monde! — Mais cependant, sire, quand vous demandez... — Je vous ai déjà dit que je ne demandais jamais, répondit Louis avec une fierté qui fit pâlir le roi d'Angleterre. Et comme celui-ci, pareil à un homme blessé, faisait un mouvement de retraite. — Pardon, mon frère, reprit-il, je n'ai pas une mère, une sœur qui souffrent. Mon trône est dur et nu; mais je suis bien assis sur mon trône. Pardon, mon frère, ne me reprochez pas cette parole : elle est d'un égoïste. Aussi, la rachèterai-je par un sacrifice. Je vais trouver le cardinal. Attendez-moi, je vous prie. Je reviens.



L'ARITHMÉTIQUE DE M. DE MAZARIN.



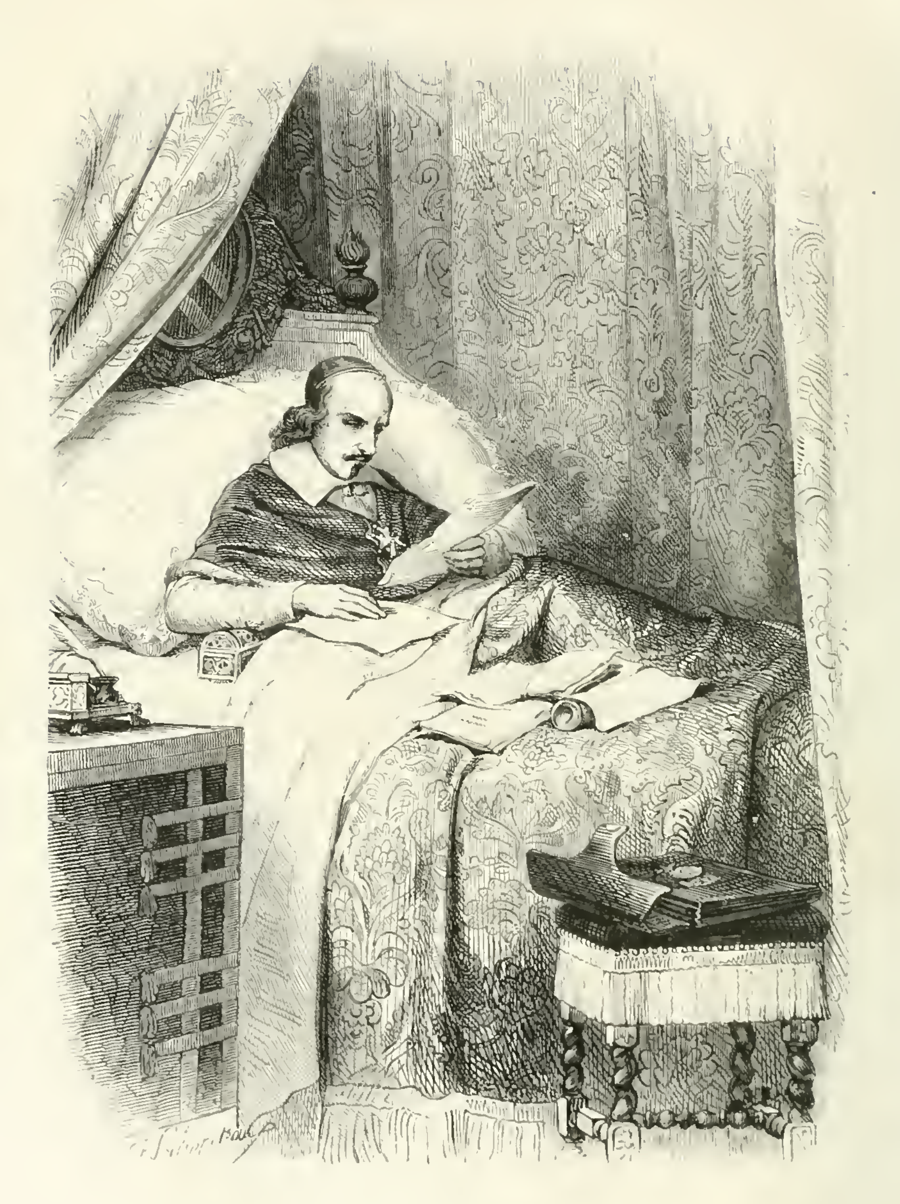
andis que le roi se dirigeait rapidement vers l'aile du château occupée par le cardinal, n'emmenant avec lui que son valet de chambre, l'officier de mousquetaires sortait, en respirant comme un homme qui a été forcé de retenir longuement son souffle, d'un petit cabinet adjacent au cabinet d'audience et que le roi croyait solitaire. Ce petit cabinet avait autrefois fait partie de la chambre; il n'en était séparé que par une mince cloison. Il en résultait que cette séparation, qui n'en était une que pour les yeux, permettait à l'oreille la moins indiscrète d'entendre tout ce qui se passait dans cette chambre. Il n'y avait donc pas de doute que le lieutenant n'eût entendu tout ce qui s'était passé chez Sa Majesté.

Prévenu par les dernières paroles du jeune roi, il en sortit donc à temps pour le saluer à son passage et pour l'accompagner du regard jusqu'à ce qu'il eût disparu dans le corridor. Puis, lorsqu'il eut disparu, il secoua la tête d'une façon qui n'appartenait qu'à lui, et d'une voix à laquelle quarante ans passés hors de la Gascogne n'avaient pu faire perdre son accent gascon : — Triste service! dit-il; triste maître!... Puis, ces mots prononcés, le lieutenant reprit sa place dans son fauteuil, étendit les jambes, et ferma les yeux en homme qui dort ou qui médite.

Pendant ce court monologue et la mise en scène qui l'avait suivi, tandis que le roi, à travers les longs corridors du vieux château, s'acheminait chez M. de Mazarin, une scène d'un autre genre s'accomplissait chez le cardinal.

Mazarin s'était mis au lit un peu tourmenté de la goutte; mais comme c'était un homme d'ordre qui utilisait jusqu'à la douleur, il forçait sa veille à être la très-humble servante de son travail. En conséquence, il s'était fait apporter par Bernouin, son valet de chambre, un petit pupitre de voyage, afin de pouvoir écrire sur son lit. Mais la goutte n'est pas un adversaire qui se laisse vaincre si facilement, et comme à chaque mouvement qu'il faisait, de sourde la douleur devenait aiguë. — Brienne n'est pas là? demanda-t-il à Bernouin. — Non, monseigneur, répondit le valet de chambre. M. de Brienne, sur votre congé, s'est allé coucher. Mais si c'est le désir de Votre Éminence, on peut parfaitement le réveiller. — Non, ce n'est point la peine. Voyons cependant. Maudits chiffres! Et le cardinal se mit à rêver tout en comptant sur ses doigts.

— Oh! des chiffres! dit Bernouin. Bon! si Votre Éminence se jette dans ses calculs, je lui promets pour demain la plus belle migraine! Et avec cela que M. Guénaud n'est pas ici. — Tu as raison, Bernouin. Eh bien! tu vas remplacer Brienne, mon ami. En vérité, j'aurais dû emmener avec moi M. de Colbert. Ce jeune homme va bien, Bernouin, très-bien. Un garçon d'ordre! — Je ne sais pas, dit le valet de chambre,



MAZARIN

mais je n'aime pas sa figure, moi. — C'est bon, c'est bon, Bernouin! On n'a pas besoin de votre avis. Mettez-vous là, prenez la plume et écrivez.

— M'y voici, monseigneur. Que faut-il que j'écrive? — Là, c'est bien, à la suite des deux lignes déjà tracées, écris : Sept cent soixante mille livres. — C'est écrit. — Sur Lyon...

Le cardinal paraissait hésiter. — Sur Lyon, répéta Bernouin. — Trois millions neuf cent mille livres. — Bien, monseigneur. — Sur Bordeaux sept millions. — Sept, répéta Bernouin. — Eh oui, dit le cardinal avec humeur, sept. Puis, se reprenant : Tu comprends, Bernouin, ajouta-t-il, que tout cela est de l'argent à dépenser? — Eh! monseigneur, que ce soit à dépenser ou à encaisser, peu m'importe, puisque tous ces millions ne sont pas à moi. — Ces millions sont au roi; c'est l'argent du roi que je compte. Voyons, nous disions?... Tu m'interromps toujours! — Sept millions sur Bordeaux. — Ah! oui, c'est vrai. Sur Madrid, quatre. Je t'explique bien à qui est cet argent, Bernouin, attendu que tout le monde a la sottise de me croire riche à millions. Moi, je repousse la sottise. Un ministre n'a rien à soi, d'ailleurs. Voyons, continue. Rentrées générales, sept millions. Propriétés, neuf millions. As-tu écrit, Bernouin? — Oui, monseigneur. — Bourse, six cent mille livres; valeurs diverses, deux millions. Ah! j'oubliais : mobilier des différents châteaux... — Faut-il mettre de la couronne? demanda Bernouin. — Non, non, inutile; c'est sous-entendu. As-tu écrit, Bernouin? — Oui, monseigneur. — Additionne, Bernouin. — Trente-neuf millions deux cent soixante mille livres, monseigneur. — Ah! fit le cardinal avec une expression de dépit, il n'y a pas encore quarante millions!

Bernouin recommença l'addition. — Non, monseigneur, il s'en manque de sept cent quarante mille livres. Mazarin demanda le compte et le revit attentivement. — C'est égal, dit Bernouin, trente-neuf millions deux cent soixante mille livres, cela fait un joli denier. — Ah! Bernouin, voilà ce que je voudrais voir au roi. — Son Éminence me disait que cet argent était celui de Sa Majesté. — Sans doute, mais bien clair, bien liquide. Ces trente-neuf millions sont engagés et bien au delà!

Bernouin sourit à sa façon, c'est-à-dire en homme qui ne croit que ce qu'il veut croire, tout en préparant la boisson de nuit du cardinal et en lui redressant l'oreiller. — Oh! dit Mazarin lorsque le valet de chambre fut sorti, pas encore quarante millions! Il faut pourtant que j'arrive à ce chiffre de quarante-cinq millions que je me suis fixé. Mais qui sait si j'aurai le temps! Je baisse, je m'en vais, je n'arriverai pas. Pourtant, qui sait si je ne trouverai pas deux ou trois millions dans les poches de nos bons amis les Espagnols? Ils ont découvert le Pérou, ces gens-là, et, que diable! il doit leur en rester quelque chose.

Comme il parlait ainsi, tout occupé de ses chiffres et ne pensant plus à sa goutte, repoussée par une préoccupation qui, chez le cardinal, était la plus puissante de toutes les préoccupations, Bernouin se précipita dans sa chambre tout effaré. — Eh bien? demanda le cardinal, qu'y a-t-il donc? — Le roi! monseigneur, le roi! — Comment, le roi? fit Mazarin en cachant rapidement son papier. Le roi ici! le roi à cette heure! Je le croyais couché depuis longtemps. Qu'y a-t-il donc?

Louis XIV put entendre ces derniers mots et voir le geste effaré du cardinal se redressant sur son lit, car il entrait en ce moment dans la chambre. — Il n'y a rien, monsieur le cardinal, ou du moins rien qui puisse vous alarmer : c'est une communication importante que j'avais besoin de faire ce soir même à Votre Éminence, voilà tout. Mazarin pensa aussitôt à cette attention si marquée que le roi avait donnée à ses paroles touchant mademoiselle de Mancini, et la communication lui parut devoir venir de cette source. Il se rasséréna donc à l'instant même et prit son air le plus

charmant, changement de physionomie dont le jeune roi sentit une joie extrême, et quand Louis se fut assis : — Sire, dit le cardinal, je devrais certainement écouter Votre Majesté debout, mais la violence de mon mal... — Pas d'étiquette entre nous, cher monsieur le cardinal, dit Louis affectueusement; je suis votre élève et non le roi, vous le savez bien, et ce soir surtout, puisque je viens à vous comme un requérant, comme un solliciteur, et même comme un solliciteur très-humble et très-désireux d'être bien accueilli.

Mazarin, voyant la rougeur du roi, fut confirmé dans sa première idée. Cette fois, le rusé politique, tout fin qu'il fût, se trompait : cette rougeur n'était point causée par les pudibonds élans d'une passion juvénile, mais seulement par la douloureuse contraction de l'orgueil royal. En bon oncle, Mazarin se disposa donc à faciliter la confidence.

— Parlez, dit-il, sire, et puisque Votre Majesté veut bien un instant oublier que je suis son sujet pour m'appeler son maître et son instituteur, je proteste à Votre Majesté de tous mes sentimens dévoués et tendres. — Merci, monsieur le cardinal, répondit le roi. Ce que j'ai à demander à Votre Éminence est d'ailleurs peu de chose pour elle. — Tant pis, répondit le cardinal, tant pis! sire. Je voudrais que Votre Majesté me demandât une chose importante et même un sacrifice..... mais quoi que ce soit que vous me demandiez, je suis prêt à soulager votre cœur en vous l'accordant, mon cher sire. — Eh bien! voici de quoi il s'agit, dit le roi avec un battement de cœur qui n'avait d'égal en précipitation que le battement de cœur du ministre; je viens de recevoir la visite de mon frère le roi d'Angleterre.

Mazarin bondit dans son lit comme s'il eût été mis en rapport avec la bouteille de Leyde ou la pile de Volta, en même temps qu'une surprise ou plutôt qu'un désappointement manifeste éclairait sa figure d'une telle lueur de colère que Louis XIV, si peu diplomate qu'il fût, vit bien que le ministre avait espéré entendre toute autre chose. — Charles II! s'écria Mazarin avec une voix rauque et un dédaigneux mouvement de lèvres. Vous avez reçu la visite de Charles II? — Du roi Charles II, reprit Louis XIV, accordant avec affectation au petit-fils d'Henri IV le titre que Mazarin oubliait de lui donner. Oui, monsieur le cardinal, ce malheureux prince m'a touché le cœur en me racontant ses infortunes. Sa détresse est grande, monsieur le cardinal, et il m'a paru pénible à moi, qui me suis vu disputer mon trône, qui ai été forcé, dans des jours d'émotions, de quitter ma capitale : à moi, enfin, qui connais le malheur, de laisser sans appui un frère dépossédé et fugitif. — Eh! dit avec dépit le cardinal, que n'a-t-il comme vous, sire, un Jules Mazarin près de lui! Sa couronne lui eût été gardée intacte. — Je sais tout ce que ma maison doit à Votre Éminence, repartit fièrement le roi, et croyez bien que pour ma part, Monsieur, je ne l'oublierai jamais. C'est justement parce que mon frère le roi d'Angleterre n'a pas près de lui le génie puissant qui m'a sauvé, c'est pour cela, dis-je, que je voudrais lui concilier l'aide de ce même génie et prier votre bras de s'étendre sur sa tête, bien assuré, monsieur le cardinal, que votre main, en le touchant seulement, saurait lui remettre au front sa couronne tombée au pied de l'échafaud de son père.

— Sire, répliqua Mazarin, je vous remercie de votre bonne opinion à mon égard, mais nous n'avons rien à faire là-bas : ce sont des enragés qui renient Dieu et qui coupent la tête à leurs rois. Ils sont dangereux, voyez-vous, sire, et sales à toucher depuis qu'ils se sont vautrés dans le sang royal et dans la boue covenantaire. Cette politique-là ne m'a jamais convenu, et je la repousse. — Aussi pouvez-vous nous aider à lui en substituer une autre. — Laquelle? — La restauration de Charles II, par exemple. — Eh! mon Dieu! s'écria Mazarin, est-ce que par hasard le pauvre sire se

flatterait de cette chimère? — Mais oui, répliqua le jeune roi, effrayé des difficultés que semblait entrevoir dans ce projet l'œil si sûr de son ministre; il ne demande même pour cela qu'un million. —Voilà tout. Un petit million, s'il vous plait! fit ironiquement le cardinal en forçant son accent italien. Un petit million, s'il vous plait, mon frère! Famille de mendians, va! — Cardinal, dit Louis XIV en relevant la tête, cette famille de mendians est une branche de ma famille. — Êtes-vous assez riche pour donner des millions aux autres, sire? avez-vous des millions?

— Oh! répliqua Louis XIV avec une suprême douleur qu'il força cependant, à force de volonté, de ne point éclater sur son visage; oh! oui, monsieur le cardinal, je sais que je suis pauvre, mais enfin la couronne de France vaut bien un million, et pour faire une bonne action, j'engagerai, s'il le faut, ma couronne. Je trouverai des juifs qui me prêteront bien un million. — Ainsi, sire, vous dites que vous avez besoin d'un million? demanda Mazarin.—Oui, monsieur, je le dis.—Vous vous trompez beaucoup, sire, et vous avez besoin de bien plus que cela. Bernouin! Vous allez voir, sire, de combien vous avez besoin en réalité. Bernouin!

— Eh quoi! cardinal, dit le roi, vous allez consulter un laquais sur mes affaires? — Bernouin! cria encore le cardinal sans paraître remarquer l'humiliation du jeune prince. Avance ici, et dis-moi le chiffre que je te demandais tout à l'heure, mon ami.

— Cardinal, cardinal, ne m'avez-vous pas entendu? dit Louis pâlissant d'indignation. — Sire, ne vous fâchez pas; je traite à découvert les affaires de Votre Majesté, moi. Tout le monde en France le sait, mes livres sont à jour. Que te disais-je de me faire tout à l'heure, Bernouin? — Votre Éminence me disait de lui faire une addition. — Tu l'as faite, n'est-ce pas? — Oui, monseigneur. — Pour constater la somme dont Sa Majesté avait besoin en ce moment? Ne te disais-je pas cela? Sois franc, mon ami. — Votre Éminence me le disait. — Eh bien! quelle somme désirais-je? — Quarante-cinq millions, je crois. — Et quelle somme trouverions-nous en réunissant toutes nos ressources? — Trente-neuf millions deux cent soixante mille francs. — C'est bien, Bernouin, voilà tout ce que je voulais savoir. Laisse-nous maintenant, dit le cardinal en attachant son brillant regard sur le jeune roi, muet de stupéfaction. — Mais cependant... balbutia le roi. — Ah! vous doutez encore, sire, dit le cardinal. Eh bien! voici la preuve de ce que je vous disais.

Mazarin tira de dessous son traversin le papier couvert de chiffres, qu'il présenta au roi, lequel détourna la vue, tant sa douleur était profonde. — Ainsi, comme c'est un million que vous désirez, sire, que ce million n'est point porté là, c'est donc de quarante-six millions qu'a besoin Votre Majesté. Eh bien! il n'y a pas de juif au monde qui prête une pareille somme, même sur la couronne de France. Le roi, crispant ses poings sous ses manchettes, repoussa son fauteuil. — C'est bien, dit-il, mon frère le roi d'Angleterre mourra donc de faim! — Sire, répondit sur le même ton Mazarin, rappelez-vous ce proverbe que je vous donne ici comme l'expression de la plus saine politique: « Réjouis-toi d'être pauvre quand ton voisin est pauvre aussi. »

Louis médita quelques momens, tout en jetant un curieux regard sur le papier dont un bout passait sous le traversin. — Alors, dit-il, il y a impossibilité à faire droit à ma demande d'argent, monsieur le cardinal? — Absolue, sire. — Songez que cela me fera un ennemi plus tard s'il remonte sans moi sur le trône. — Si Votre Majesté ne craint que cela, qu'elle se tranquillise, dit vivement le cardinal. — C'est bien, je n'insiste plus, dit Louis XIV. — Vous ai-je convaincu, au moins, sire? dit le cardinal en posant sa main sur celle du roi. — Parfaitement. — Toute autre chose, demandez-la, sire, et je serai heureux de vous l'accorder, vous ayant refusé celle-ci. — Toute autre chose, Monsieur? — Eh! oui, ne suis-je pas corps et âme au service de

Votre Majesté? Holà! Bernouin, des flambeaux, des gardes, pour Sa Majesté! Sa Majesté rentre dans ses appartemens. — Pas encore, Monsieur, et puisque vous mettez votre bonne volonté à ma disposition, je vais en user. — Pour vous, sire? demanda le cardinal, espérant qu'il allait enfin être question de sa nièce. — Non, Monsieur, pas pour moi, répondit Louis, mais pour mon frère Charles toujours. La figure de Mazarin se rembrunit, et il grommela quelques paroles que le roi ne put entendre.

LA POLITIQUE DE M. DE MAZARIN.

Au lieu de l'hésitation avec laquelle il avait un quart d'heure auparavant abordé le cardinal, on pouvait lire alors, dans les yeux du jeune roi, cette volonté contre laquelle on peut lutter, qu'on brisera peut-être par sa propre impuissance, mais qui au moins gardera, comme une plaie au fond du cœur, le souvenir de sa défaite.

— Cette fois, monsieur le cardinal, il s'agit d'une chose plus facile à trouver qu'un million. — Vous croyez cela, sire? dit Mazarin en regardant le roi de cet œil rusé qui lisait au plus profond des cœurs. — Oui, je le crois, et lorsque vous connaîtrez l'objet de ma demande... — Et croyez-vous donc que je ne le connaisse pas, sire? — Vous savez ce qui me reste à vous dire? — Écoutez, sire, voilà les propres paroles du roi Charles... — Oh! par exemple! — Écoutez : Et, si cet avare, si ce pleutre d'Italien, a-t-il dit .. — Monsieur le cardinal!... — Voilà le sens, sinon les paroles. Eh! mon Dieu! je ne lui en veux pas pour cela, sire; chacun voit avec ses passions. Il a donc dit : « Et si ce pleutre d'Italien vous refuse le million que nous lui demandons, sire; si nous sommes forcés, faute d'argent, de renoncer à la diplomatie, eh bien! nous lui demanderons cinq cents gentilshommes... »

Le roi tressaillit, car le cardinal ne s'était trompé que sur le chiffre. — N'est-ce pas, sire, que c'est cela? s'écria le ministre avec un accent triomphateur; puis il a ajouté de belles paroles, il a dit : « J'ai des amis de l'autre côté du détroit; à ces amis il manque seulement un chef et une bannière. Quand ils me verront, quand ils verront la bannière de France, ils se rallieront à moi, car ils comprendront que j'ai votre appui. Les couleurs de l'uniforme français vaudront près de moi le million que M. de Mazarin nous aura refusé. (Car il savait bien que je le refuserais, ce million.) Je vaincrai avec ces cinq cents gentilshommes, sire, et tout l'honneur en sera pour vous. » Voilà ce qu'il a dit, ou à peu près, n'est-ce pas? en entourant ces paroles de métaphores brillantes, d'images pompeuses, car ils sont bavards dans la famille! Le père a parlé jusque sur l'échafaud.

La sueur de la honte coulait au front de Louis. Il sentait qu'il n'était pas de sa dignité d'entendre ainsi insulter son frère, mais il ne savait pas encore comment on voulait, surtout en face de celui devant qui il avait vu tout plier, même sa mère. Enfin il fit un effort. — Mais, dit-il, monsieur le cardinal, ce n'est pas cinq cents hommes, c'est deux cents. — Vous voyez bien que j'avais deviné ce qu'il demandait. — Je n'ai jamais nié, Monsieur, que vous n'eussiez un œil profond, et c'est pour cela que j'ai pensé que vous ne refuseriez pas à mon frère Charles une chose aussi simple et aussi facile à accorder que celle que je vous demande en son nom, monsieur le cardinal, ou plutôt au mien.

— Sire, dit Mazarin, voilà trente ans que je fais de la politique. J'en ai fait d'abord avec M. le cardinal de Richelieu, puis tout seul. Cette politique n'a pas toujours été

très-honnête, il faut l'avouer, mais elle n'a jamais été maladroite. Or, celle que l'on propose en ce moment à Votre Majesté est malhonnête et maladroite à la fois. — Malhonnête, Monsieur! — Sire, vous avez fait un traité avec M. Cromwell. — Oui, et dans ce traité même M. Cromwell a signé au-dessus de moi. — Pourquoi avez-vous signé si bas, sire? M. Cromwell a trouvé une bonne place, il l'a prise; c'était assez son habitude. J'en reviens donc à Cromwell. Vous avez un traité avec lui, c'est-à-dire avec l'Angleterre, puisque quand vous avez signé ce traité, Cromwell était l'Angleterre. — M. Cromwell est mort. — Vous croyez cela, sire? — Mais sans doute, puisque son fils Richard lui a succédé et a abdiqué même.

— Eh bien! voilà justement!

Richard a hérité à la mort de Cromwell, et l'Angleterre, à l'abdication de Richard. Le traité faisait partie de l'héritage, qu'il fût entre les mains de M. Richard ou entre les mains de l'Angleterre. Le traité est donc bon toujours, valable autant que jamais. Pourquoi l'éluderiez-vous, sire? qu'y a-t-il de changé? Charles II veut aujourd'hui ce que nous n'avons pas voulu il y a dix ans: mais c'est un cas prévu. Vous êtes l'allié de l'Angleterre, sire, et non celui de Charles II. C'est malhonnête sans doute, au point de vue de la famille, d'avoir signé un traité avec un homme qui a fait couper la tête au beau-frère du roi votre père, et d'avoir contracté une alliance avec un parlement qu'on appelle là-bas un parlement Croupion; c'est malhonnête, j'en conviens, mais ce n'était pas maladroit au point de vue de la politique, puisque, grâce à ce traité, j'ai sauvé à Votre Majesté, mineure encore, les tracas d'une guerre extérieure, que la Fronde... vous vous rappelez la Fronde, sire? (le jeune roi baissa la tête), que la Fronde eût fatalement compliqués. Et voilà comme quoi je prouve à Votre Majesté que changer de route maintenant, sans prévenir nos alliés, serait à la fois maladroit et malhonnête. Nous ferions la guerre en mettant les torts de notre côté; nous la ferions, méritant qu'on nous la fît, et nous aurions l'air de la craindre, tout en la provoquant; car une permission à cinq cents hommes, à deux cents hommes, à cinquante hommes, à dix hommes, c'est toujours une permission. Un Français, c'est la nation, un uniforme, c'est l'armée. Supposez, par exemple, sire, que tôt ou tard vous ayez la guerre avec la Hollande, ce qui tôt ou tard arrivera certainement, ou avec l'Espagne, ce qui arrivera peut-être si votre mariage manque (Mazarin regarda profondément le roi), et il y a mille causes qui peuvent faire manquer votre mariage; eh bien, approuveriez-vous l'Angleterre d'envoyer aux Provinces-Unies ou à l'infante un régiment, une compagnie, une escouade même de gentilshommes anglais? Trouveriez-vous qu'elle se renfermât honnêtement dans les limites de son traité d'alliance?

Louis écoutait: il lui semblait étrange que Mazarin invoquât la bonne foi, lui, l'auteur de tant de supercheries politiques qu'on appelait des mazarinades. — Mais enfin, dit le roi, sans autorisation manifeste, je ne puis empêcher des gentilshommes de mon État de passer en Angleterre si tel est leur bon plaisir. — Vous devez les contraindre à revenir, sire, ou tout au moins protester contre leur présence en ennemis dans un pays allié.

— Mais enfin, voyons, vous, monsieur le cardinal, vous un génie si profond, cherchons un moyen d'aider ce pauvre roi sans nous compromettre. — Et voilà justement ce que je ne veux pas, mon cher sire, dit Mazarin. L'Angleterre agirait d'après mes désirs qu'elle n'agirait pas mieux; je dirigerais d'ici la politique de l'Angleterre que je ne la dirigerais pas autrement. Gouvernée ainsi qu'on la gouverne, l'Angleterre est pour l'Europe un nid éternel à procès. La Hollande protége Charles II: laissez faire la Hollande; ils se fâcheront, ils se battront; ce sont les deux seules puissances maritimes; laissez-les détruire leurs marines l'une par l'autre; nous construirons la

nôtre avec les débris de leurs vaisseaux, et encore quand nous aurons de l'argent pour acheter des clous.

— Oh! que tout ce que vous me dites là est pauvre et mesquin, monsieur le cardinal! — Oui, mais comme c'est vrai, sire, avouez-le. Il y a plus : j'admets un moment la possibilité de manquer à votre parole et d'éluder le traité; cela se voit souvent qu'on manque à sa parole et qu'on élude un traité : mais c'est quand on a quelque grand intérêt à le faire ou quand on se trouve par trop gêné par le contrat. Eh bien! vous autoriserez l'engagement qu'on vous demande; la France, sa bannière, ce qui est la même chose, passera le détroit et combattra; la France sera vaincue. — Pourquoi cela? — Voilà, ma foi, un habile général, que Sa Majesté Charles II, et Worcester nous donne de belles garanties! — Il n'aura plus affaire à Cromwell, Monsieur. — Oui, mais il aura affaire à Monk, qui est bien autrement dangereux. Ce brave marchand de bière dont nous parlons était un illuminé, il avait des moments d'exaltation, d'épanouissement, de gonflement, pendant lesquels il se fendait comme un tonneau trop plein; par les fentes alors s'échappaient toujours quelques gouttes de sa pensée, et à l'échantillon on connaissait la pensée tout entière. Cromwell nous a ainsi, plus de dix fois, laissé pénétrer dans son âme, quand on croyait cette âme enveloppée d'un triple airain, comme dit Horace. Mais Monk! Ah! sire, Dieu vous garde de faire jamais de la politique avec M. Monk! C'est lui qui m'a fait depuis un an tous les cheveux gris que j'ai! Monk n'est pas un illuminé, lui, malheureusement, c'est un politique; il ne se fend pas, il se resserre. Depuis dix ans il a les yeux fixés sur un but, et nul n'a pu encore deviner lequel. Tous les matins, comme le conseillait Louis XI, il brûle son bonnet de la nuit. Aussi, le jour où ce plan, lentement et solitairement mûri, éclatera, il éclatera avec toutes les conditions de succès qui accompagnent toujours l'imprévu.

Voilà Monk, sire, dont vous n'aviez peut-être jamais entendu parler, dont vous ne connaissiez peut-être pas même le nom, avant que votre frère Charles II, qui sait ce qu'il est, lui, ne le prononçât devant vous, c'est-à-dire une merveille de profondeur et de ténacité, les deux seules choses contre lesquelles l'esprit et l'ardeur s'émoussent. Sire, j'ai eu de l'ardeur quand j'étais jeune, j'ai eu de l'esprit toujours. Je puis m'en vanter, puisqu'on me le reproche. J'ai fait un beau chemin avec ces deux qualités, puisque de fils d'un pêcheur de Piscina je suis devenu premier ministre du roi de France, et que dans cette qualité, Votre Majesté veut bien le reconnaître, j'ai rendu quelques services au trône de Votre Majesté. Eh bien! sire, si j'eusse rencontré Monk sur ma route, au lieu d'y trouver M. de Beaufort, M. de Retz ou M. le Prince, eh bien, nous étions perdus. Engagez-vous à la légère, sire, et vous tomberez dans les griffes de ce soldat politique. Le casque de Monk, sire, est un coffre de fer au fond duquel il enferme ses pensées, et dont personne n'a la clef. Aussi, près de lui, ou plutôt devant lui, je m'incline, sire, moi qui n'ai qu'une barette de velours.

— Que pensez-vous donc que veuille Monk, alors? — Eh! si je le savais, sire, je ne vous dirais pas de vous défier de lui, car je serais plus fort que lui; mais avec lui j'ai peur de deviner; de deviner! vous comprenez mon mot? car si je crois avoir deviné, je m'arrêterai à une idée, et, malgré moi, je poursuivrai cette idée. Depuis que cet homme est au pouvoir là-bas, je suis comme ces damnés de Dante à qui Satan a tordu le cou, qui marchent en avant et qui regardent en arrière; je vais du côté de Madrid, mais je ne perds pas de vue Londres. Deviner, avec ce diable d'homme, c'est se tromper, et se tromper, c'est se perdre. Dieu me garde de jamais chercher à deviner ce qu'il désire; je me borne, et c'est bien assez, à espionner ce qu'il fait; or, je crois, (vous comprenez la portée du mot je crois? je crois, relativement à Monk, n'en-

gage à rien) je crois qu'il a tout bonnement envie de succéder à Cromwell. Votre Charles II lui a déjà fait faire des propositions par dix personnes; il s'est contenté de chasser les dix entremetteurs sans rien leur dire autre chose que : « Allez-vous-en, ou je vous fais pendre! » C'est un sépulcre que cet homme! Dans ce moment-ci, Monk fait du dévouement au parlement Croupion; de ce dévouement, par exemple, je ne suis pas dupe; Monk ne veut pas être assassiné Un assassinat l'arrêterait au milieu de son œuvre, et il faut que son œuvre s'accomplisse; aussi je crois, mais ne croyez pas ce que je crois, sire; je dis je crois par habitude; je crois que Monk ménage le parlement jusqu'au jour où il le brisera. On vous demande des épées, mais c'est pour se battre contre Monk. Dieu nous garde de nous battre contre Monk, sire, car Monk nous battra, et battu par Monk, je ne m'en consolerais de ma vie: cette victoire, je me dirais que Monk la prévoyait depuis dix ans. Pour Dieu, sire, par amitié pour vous, si ce n'est par considération pour lui, que Charles II se tienne tranquille; Votre Majesté lui fera ici un petit revenu; elle lui donnera un de ses châteaux. Eh! eh! attendez donc! mais je me rappelle le traité, ce fameux traité dont nous parlions tout à l'heure! Votre Majesté n'en a pas même le droit, de lui donner un château! — Comment cela? — Oui, oui, Sa Majesté s'est engagée à ne pas donner l'hospitalité au roi Charles, à le faire sortir de France même. C'est pour cela que nous l'en avons fait sortir, et voilà qu'il y est rentré! Sire, j'espère que vous ferez comprendre à votre frère qu'il ne peut rester chez nous, que c'est impossible, qu'il nous compromet, ou moi-même...

— Assez, Monsieur! dit Louis XIV en se levant. Que vous me refusiez un million, vous en avez le droit : vos millions sont à vous; que vous me refusiez deux cents gentilshommes, vous en avez le droit encore, car vous êtes premier ministre, et vous avez, aux yeux de la France, la responsabilité de la paix et de la guerre; mais que vous prétendiez m'empêcher, moi le roi, de donner l'hospitalité au petit-fils de Henri IV, à mon cousin-germain, au compagnon de mon enfance! là s'arrête votre pouvoir, là commence ma volonté. — Sire, dit Mazarin, enchanté d'en être quitte à si bon marché, et qui n'avait d'ailleurs si chaudement combattu que pour en arriver là; sire, je me courberai toujours devant la volonté de mon roi; que mon roi garde donc près de lui ou dans un de ses châteaux le roi d'Angleterre, que Mazarin le sache, mais que le ministre ne le sache pas. — Bonne nuit, Monsieur, dit Louis XIV, je m'en vais désespéré. — Mais convaincu, c'est tout ce qu'il me faut, sire, répliqua Mazarin.

Le roi ne répondit pas, et se retira tout pensif, convaincu, non pas de tout ce que lui avait dit Mazarin, mais d'une chose au contraire qu'il s'était bien gardé de lui dire, c'était de la nécessité d'étudier sérieusement ses affaires et celles de l'Europe, car il les voyait difficiles et obscures.

Louis retrouva le roi d'Angleterre assis à la même place où il l'avait laissé. En l'apercevant, le prince anglais se leva, mais du premier coup d'œil, il vit le découragement écrit en lettres sombres sur le front de son cousin. Alors, prenant la parole le premier, comme pour faciliter à Louis l'aveu pénible qu'il avait à lui faire, — Quoi qu'il en soit, dit-il, je n'oublierai jamais toute la bonté, toute l'amitié dont vous avez fait preuve à mon égard. — Hélas! répliqua sourdement Louis XIV, bonne volonté stérile, mon frère!

Charles II devint extrêmement pâle, passa une main froide sur son front et lutta quelques instans contre un éblouissement qui le fit chanceler. — Je comprends, dit-il enfin, plus d'espoir!

Louis saisit la main de Charles II. — Attendez, mon frère, dit-il, ne précipitez rien, tout peut changer; ce sont les résolutions extrêmes qui ruinent les causes; ajoutez,

je vous en supplie, une année d'épreuve encore aux années que vous avez déjà subies. Il n'y a, pour vous décider à agir en ce moment plutôt qu'en un autre, ni occasion ni opportunité; venez avec moi, mon frère, je vous donnerai une de mes résidences, celle qu'il vous plaira d'habiter; j'aurai l'œil avec vous sur les événemens, nous les préparerons ensemble; allons, mon frère, du courage!

Charles II dégagea sa main de celle du roi, et se reculant pour le saluer avec plus de cérémonie, — De tout mon cœur, merci, répliqua-t-il, sire, mais j'ai prié sans résultat le plus grand roi de la terre; maintenant je vais demander un miracle à Dieu.

Et il sortit sans vouloir en entendre davantage, le front haut, la main frémissante, avec une contraction douloureuse de son noble visage, et cette sombre profondeur du regard qui, ne trouvant plus d'espoir dans le monde des hommes, semble aller au delà en demander à des mondes inconnus.

L'officier des mousquetaires, en le voyant ainsi passer livide, s'inclina presque à genoux pour le saluer. Il prit ensuite un flambeau, appela deux mousquetaires, et descendit avec le malheureux roi l'escalier désert, tenant à la main gauche son chapeau, dont la plume balayait les degrés. Arrivé à la porte, l'officier demanda au roi de quel côté il se dirigeait, afin d'y envoyer les mousquetaires. — Monsieur, répondit Charles II à demi-voix, vous qui avez connu mon père, dites-vous, peut-être avez-vous prié pour lui? Si cela est ainsi, ne m'oubliez pas non plus dans vos prières. Maintenant je m'en vais seul et vous prie de ne point m'accompagner ni me faire accompagner plus loin.

L'officier s'inclina et renvoya ses mousquetaires dans l'intérieur du palais. Mais lui demeura un instant sous le porche pour voir Charles II s'éloigner et se perdre dans l'ombre de la rue tournante. — A celui-là, comme autrefois à son père, murmura-t-il, Athos, s'il était là, dirait avec raison : — Salut à la majesté tombée! Puis montant les escaliers, — Ah! le vilain service que je fais! dit-il à chaque marche. Ah! le piteux maître! La vie ainsi faite n'est plus tolérable, et il est temps enfin que je prenne mon parti!... C'est décidé, dès demain je jette la casaque aux orties! Puis se ravisant, — Non, dit-il, pas encore! j'ai une suprême épreuve à faire, et je la ferai, mais celle-là, je le jure, ce sera la dernière, mordioux!

Il n'avait pas achevé, qu'une voix partit de la chambre du roi. — Monsieur le lieutenant? dit cette voix. — Me voici, répondit-il. — Le roi demande à vous parler. — Allons, dit le lieutenant, peut-être est-ce pour ce que je pense. Et il entra chez le roi.

LE ROI ET LE LIEUTENANT.

Lorsque le roi vit l'officier près de lui, il congédia son valet de chambre et son gentilhomme. — Qui est de service demain, Monsieur? demanda-t-il alors. Le lieutenant inclina la tête avec une politesse de soldat et répondit : — Moi, sire. — Comment, encore vous? — Moi toujours. — Comment cela se fait-il, Monsieur? — Sire, les mousquetaires, en voyage, fournissent tous les postes de la maison de Votre Majesté, c'est-à-dire le vôtre, celui de la reine-mère et celui de M. le cardinal, qui emprunte au roi la plus nombreuse partie de sa garde royale. — Mais les intérims? — Il n'y a d'intérim, sire, que pour vingt ou trente hommes qui se reposent sur cent vingt. Au Louvre, c'est différent, et si j'étais au Louvre, je me reposerais sur mon brigadier; mais en

route, sire, on ne sait ce qui peut arriver, et j'aime assez faire ma besogne moi-même. — Ainsi, vous êtes de garde tous les jours? — Et toutes les nuits. Oui, sire.

— Monsieur, je ne puis souffrir cela, et je veux que vous vous reposiez. — Et moi, sire, je ne veux pas m'exposer à une faute. Si le diable avait un mauvais tour à me jouer, vous comprenez, sire, comme il connaît l'homme auquel il a affaire, il choisirait le moment où je ne serais point là. — Mais, à ce métier-là, Monsieur, vous vous tuerez. — Eh! sire, il y a trente-cinq ans que je le fais, ce métier-là, et je suis l'homme de France et de Navarre qui se porte le mieux.

Le roi coupa court à la conversation par une question nouvelle. — Vous serez donc là demain matin? demanda-t-il. — Comme à présent; oui, sire.

Le roi fit alors quelques tours dans sa chambre; il était facile de voir qu'il brûlait du désir de parler, mais qu'une crainte quelconque le retenait. Le lieutenant, debout, immobile, le feutre à la main, le poing sur la hanche, le regardait faire ses évolutions, et, tout en le regardant, il grommelait en mordant sa moustache: — Il n'a pas de résolution pour une demi-pistole, ma parole d'honneur! gageons qu'il ne parlera point!

Le roi continuait de marcher, tout en jetant de temps en temps un regard de côté sur le lieutenant. — C'est son père tout craché, poursuivait celui-ci dans son monologue secret; il est à la fois orgueilleux, avare et timide. Peste soit du maître, va!

Louis s'arrêta. — Lieutenant? dit-il. — Me voilà, sire. — Pourquoi donc, ce soir, avez-vous crié là-bas, dans la salle « Le service du roi! les mousquetaires de Sa Majesté! » — Parce que vous m'en avez donné l'ordre, sire. — Moi? En vérité, je n'ai pas dit un seul mot de cela, Monsieur. — Sire, on donne un ordre par un signe, par un geste, par un clin d'œil, aussi franchement et aussi clairement qu'avec la parole. Un serviteur qui n'aurait que des oreilles ne serait que la moitié d'un bon serviteur. — Vos yeux sont bien perçans, alors, Monsieur. — Pourquoi cela, sire? — Parce qu'ils voient ce qui n'est point. — Mes yeux sont bons, en effet, sire, quoiqu'ils aient beaucoup servi et depuis longtemps leur maître; — aussi toutes les fois qu'ils ont quelque chose à voir, ils n'en manquent pas l'occasion. — Or, ce soir, ils ont vu que Votre Majesté rougissait à force d'avoir envie de bâiller; que Votre Majesté regardait avec des supplications éloquentes, d'abord Son Éminence, ensuite Sa Majesté la reine-mère, enfin la porte par laquelle on sort; et ils ont si bien remarqué tout ce que je viens de dire, qu'ils ont vu les lèvres de Votre Majesté articuler ces paroles: Qui donc me sortira de là? — Monsieur! — Ou tout au moins ceci, sire: — Mes mousquetaires! Alors je n'ai pas hésité. Ce regard était pour moi, la parole était pour moi; — j'ai crié aussitôt: — Les mousquetaires de Sa Majesté!

Le roi se détourna pour sourire; puis, après quelques secondes, il ramena son œil limpide sur cette physionomie si intelligente, si hardie et si ferme, qu'on eût dit le profil énergique et fier de l'aigle en face du soleil. — C'est bien, dit-il, après un court silence, pendant lequel il essaya, mais en vain, de faire baisser les yeux à son officier. Mais voyant que le roi ne disait plus rien, celui-ci fit trois pas pour s'en aller en murmurant: — Il ne parlera pas, mordioux, il ne parlera pas!

Mais arrivé sur le seuil et sentant que le désir du roi l'attirait en arrière, il se retourna.

— Votre Majesté m'a tout dit? demanda-t-il d'un ton que rien ne saurait rendre et qui, sans paraître provoquer la confiance royale, contenait tant de persuasive franchise, que le roi répliqua sur-le-champ: — Si fait, Monsieur, approchez. Écoutez-moi. — Je ne perds pas une parole, sire. — Vous monterez à cheval, Monsieur, demain, vers quatre heures et demie du matin, et vous me ferez seller un cheval pour moi. — Des écuries de Votre Majesté? — Non, d'un de vos mousquetaires. — Très-

bien, sire. Est-ce tout? — Et vous m'accompagnerez. — Seul? — Seul. — Viendrai-je quérir Votre Majesté ou l'attendrai-je? — Vous m'attendrez. — Où cela, sire? — A la petite porte du parc.

Le lieutenant s'inclina, comprenant que le roi lui avait dit tout ce qu'il avait à lui dire. En effet, le roi le congédia par un geste tout aimable de sa main.

L'officier sortit de la chambre du roi et revint se placer philosophiquement sur sa chaise, où, bien loin de s'endormir comme on aurait pu le croire, vu l'heure avancée de la nuit, il se mit à réfléchir plus profondément qu'il n'avait jamais fait.

Après une demi-heure de cette profonde méditation, l'officier se mit à rire tout seul. — Dormons, dit-il, dormons, et tout de suite; j'ai l'esprit fatigué de ma soirée, et demain verra plus clair qu'aujourd'hui. Cinq minutes après, il dormait les poings fermés, les lèvres entr'ouvertes, laissant échapper non pas son secret, mais un ronflement sonore qui se développait à l'aise sous la voûte majestueuse de l'antichambre

MARIE DE MANCINI.

Le soleil éclairait à peine de ses premiers rayons les grands bois du parc et les hautes girouettes du château, quand le jeune roi, réveillé déjà depuis plus de deux heures, et tout entier à l'insomnie de l'amour, ouvrit son volet lui-même et jeta un regard curieux sur les cours du palais endormi. Il vit qu'il était l'heure convenue, la grande horloge de la cour marquait même quatre heures un quart. Il ne réveilla point son valet de chambre, qui dormait profondément à quelque distance: il s'habilla seul, et ce valet, tout effaré, arrivait croyant avoir manqué à son service, lorsque Louis le renvoya dans sa chambre en lui recommandant le silence le plus absolu. Alors il descendit le petit escalier, sortit par une porte latérale et aperçut le long du mur du parc un cavalier qui tenait un cheval de main. Ce cavalier était méconnaissable dans son manteau et sous son chapeau. Quant au cheval, sellé comme celui d'un bourgeois riche, il n'offrait rien de remarquable à l'œil le plus exercé. Louis vint prendre la bride de ce cheval; l'officier lui tint l'étrier, sans quitter lui-même la selle, et demanda d'une voix discrète les ordres de Sa Majesté.—Suivez-moi, répondit Louis XIV.

L'officier mit son cheval au trot derrière celui de son maître, et ils descendirent ainsi vers le pont. Lorsqu'ils furent de l'autre côté de la Loire, — Monsieur, dit le roi, vous allez me faire le plaisir de piquer devant vous jusqu'à ce que vous aperceviez un carrosse dans lequel vous verrez deux dames et probablement aussi leurs suivantes; alors vous reviendrez m'avertir; je me tiens ici.—C'est bien, sire, répondit l'officier, entièrement fixé sur l'objet de sa reconnaissance.

Il mit alors son cheval au grand trot et piqua du côté indiqué par le roi; mais il n'eut pas fait cinq cents pas qu'il vit quatre mules, puis un carrosse poindre derrière un monticule. Derrière ce carrosse en venait un autre. Il tourna bride sur-le-champ, et se rapprochant du roi: — Sire, dit-il, voici les carrosses Le premier, en effet, contient deux dames avec leurs femmes de chambre; le second renferme deux valets de pied, des provisions, des hardes. — Bien, bien, répondit le roi d'une voix tout émue. Eh bien! allez, je vous prie, dire à ces dames qu'un cavalier de la cour désire présenter ses hommages à elles seules.

L'officier partit au galop — Mordioux! disait-il tout en courant, voilà un emploi nouveau, et honorable, j'espère! Je me plaignais de n'être rien: je suis confident du



LOUIS XIV ET MARIE DE MANCINI.

roi. Un mousquetaire! c'est à en crever d'orgueil! Il s'approcha du carrosse et fit sa commission en messager galant et spirituel.

Deux dames étaient en effet dans le carrosse, l'une d'une grande beauté, quoique un peu maigre: l'autre moins favorisée de la nature, mais vive, gracieuse et réunissant dans les légers plis de son front tous les signes de la volonté. Ses yeux vifs et perçans, surtout, parlaient plus éloquemment que toutes les phrases amoureuses de mise en ces temps de galanterie. Ce fut à celle-là que d'Artagnan s'adressa sans se tromper, quoique, ainsi que nous l'avons dit, l'autre fût plus jolie peut-être. — Mesdames, dit-il, je suis le lieutenant des mousquetaires, et il y a sur la route un cavalier qui vous attend et qui désire vous présenter ses hommages.

A ces mots, dont il suivait curieusement l'effet, la dame aux yeux noirs poussa un cri de joie, se pencha hors de la portière, et voyant accourir le cavalier, tendit les bras en s'écriant d'une voix émue: — Ah! mon cher sire! Et les larmes jaillirent aussitôt de ses yeux.

Le cocher arrêta ses chevaux, les femmes de chambre se levèrent avec confusion au fond du carrosse, et la seconde dame ébaucha une révérence, terminée par le plus ironique sourire que la jalousie ait jamais dessiné sur des lèvres de femme. — Marie! chère Marie, s'écria le roi en prenant dans ses deux mains la main de la dame aux yeux noirs. Et ouvrant lui-même la lourde portière, il l'attira hors du carrosse avec tant d'ardeur qu'elle fut dans ses bras avant de toucher la terre. Le lieutenant, posté de l'autre côté du carrosse, voyait et entendait sans être remarqué. Le roi offrit son bras à mademoiselle de Mancini, et fit signe aux cochers et aux laquais de poursuivre leur chemin.

Il était six heures à peu près; la route était fraîche et charmante; de grands arbres, aux feuillages encore noués dans leur bourre dorée, laissaient filtrer la rosée du matin suspendue comme des diamans liquides à leurs branches frémissantes: l'herbe s'épanouissait aux pieds des haies; les hirondelles, revenues depuis quelques jours, décrivaient leurs courbes gracieuses entre le ciel et l'eau; une brise parfumée par les bois dans leur floraison courait le long de cette route et ridait la nappe d'eau du fleuve; toutes ces beautés du jour, tous ces parfums des plantes, toutes ces aspirations de la terre vers le ciel enivraient les deux amans, marchant côte à côte, appuyés l'un à l'autre, les yeux sur les yeux, la main dans la main, et qui, s'attardant par un commun désir, n'osaient parler tant ils avaient de choses à se dire.

L'officier vit que le cheval abandonné errait çà et là et inquiétait mademoiselle de Mancini. Il profita du prétexte pour se rapprocher en arrêtant le cheval, et, à pied aussi entre les deux montures qu'il maintenait, il ne perdit pas un mot ni un geste des deux amans.

Ce fut mademoiselle de Mancini qui commença. — Ah! mon cher sire, dit-elle, vous ne m'abandonnez donc pas, vous! — Non, répondit le roi; vous le voyez bien, Marie. — On me l'avait tant dit, cependant, qu'à peine serions-nous séparés, vous ne penseriez plus à moi! — Chère Marie, est-ce donc d'aujourd'hui que vous vous apercevez que nous sommes environnés de gens intéressés à nous tromper? — Mais enfin, sire, ce voyage, cette alliance avec l'Espagne! On vous marie!

Louis baissa la tête. En même temps, l'officier put voir luire au soleil les regards de Marie de Mancini, brillant comme une dague qui jaillit du fourreau. — Et vous n'avez rien fait pour notre amour? demanda la jeune fille après un instant de silence. — Ah! mademoiselle, comment pouvez-vous croire cela! Je me suis jeté aux genoux de ma mère; j'ai prié, j'ai supplié! j'ai dit que tout mon bonheur était en vous; j'ai menacé! — Eh bien? demanda vivement Marie. — Eh bien! la reine-mère a écrit en

cour de Rome, et on lui a dit qu'un mariage entre nous n'aurait aucune valeur et serait cassé par le saint père. Enfin, voyant qu'il n'y avait pas d'espoir pour nous, j'ai demandé qu'on retardât au moins mon mariage avec l'infante. — Ce qui n'empêche point que vous ne soyez en route pour aller au-devant d'elle. — Que voulez-vous! à mes prières, à mes supplications, à mes larmes, on a répondu par la raison d'État. — Eh bien? — Eh bien! que voulez-vous faire, Mademoiselle, lorsque tant de volontés se liguent contre moi?

Ce fut au tour de Marie de baisser la tête. — Alors, il me faudra vous dire adieu pour toujours, dit-elle. Vous savez qu'on m'exile, qu'on m'ensevelit; vous savez qu'on fait plus encore, vous savez qu'on me marie aussi, moi!

Louis devint pâle et porta une main à son cœur. — S'il ne se fût agi que de ma vie, moi aussi j'ai été si fort persécutée que j'eusse cédé, mais j'ai cru qu'il s'agissait de la vôtre, mon cher sire, et j'ai combattu pour vous conserver votre bien. — Oh! oui, mon bien, mon trésor! murmura le roi plus galamment que passionnément peut-être. — Le cardinal eût cédé, dit Marie, si vous vous fussiez adressé à lui, si vous eussiez insisté. Le cardinal, appeler le roi de France son neveu! comprenez-vous, sire! Il eût tout fait pour cela, même la guerre; le cardinal, assuré de gouverner seul, sous le double prétexte qu'il avait élevé le roi et qu'il lui avait donné sa nièce, le cardinal eût combattu toutes les volontés, renversé tous les obstacles. Oh! sire, sire, je vous en réponds. Moi, je suis une femme et je vois clair dans tout ce qui est amour.

Ces paroles produisirent sur le roi une impression singulière. On eût dit qu'au lieu d'exalter sa passion, elles la refroidissaient. Il ralentit le pas et dit avec précipitation : — Que voulez-vous, Mademoiselle! tout a échoué. — Excepté votre volonté, n'est-ce pas, mon cher sire? — Hélas! dit le roi en rougissant, est-ce que j'ai une volonté, moi! — Oh! laissa échapper douloureusement mademoiselle de Mancini, blessée de ce mot. — Le roi n'a de volonté que celle que lui dicte la politique, que celle que lui impose la raison d'État. — Oh! c'est que vous n'avez pas d'amour! s'écria Marie; si vous m'aimiez, sire, vous auriez une volonté.

En prononçant ces mots, Marie leva les yeux sur son amant, qu'elle vit plus pâle et plus défait qu'un exilé qui va quitter à jamais la terre natale. — Accusez-moi, murmura le roi; mais ne me dites point que je ne vous aime pas.

Un long silence suivit ces mots, que le jeune roi avait prononcés avec un sentiment vrai et profond. — Je ne puis penser, sire, continua Marie, tentant un dernier effort, que demain, après-demain je ne vous verrai plus; je ne puis penser que j'irai finir mes tristes jours loin de Paris, que les lèvres d'un vieillard, d'un inconnu, toucheraient cette main que vous tenez dans les vôtres; non, en vérité, je ne puis penser à tout cela, mon cher sire, sans que mon pauvre cœur éclate de désespoir.

Et, en effet, Marie de Mancini fondit en larmes.

De son côté, le roi, attendri, porta son mouchoir à ses lèvres et étouffa un sanglot — Voyez, dit-elle, les voitures se sont arrêtées; ma sœur m'attend, l'heure est suprême : ce que vous allez décider sera décidé pour toute la vie! Oh! sire, vous voulez donc, Louis, que celle à qui vous avez dit : « Je vous aime, » appartienne à un autre qu'à son roi, à son maître, à son amant? Oh! du courage, Louis! un mot, un seul mot! Dites : Je veux! et toute ma vie est enchaînée à la vôtre, et tout mon cœur est à vous à jamais.

Le roi ne répondit rien. Marie alors le regarda comme Didon regarda l'inflexible Énée aux Champs Élyséens — Adieu donc, dit-elle, adieu la vie, adieu l'amour, adieu le ciel!



LOUIS XIV ET MADEMOISELLE DE MANCINI.

Et elle fit un pas pour s'éloigner ; le roi la retint, lui saisit la main, qu'il colla sur ses lèvres, et, le désespoir l'emportant sur la résolution qu'il paraissait avoir prise intérieurement, il laissa tomber sur cette belle main une larme brûlante de regret qui fit tressaillir Marie comme si effectivement cette larme l'eût brûlée.

Elle vit les yeux humides du roi, son front pâle, ses lèvres convulsives, et s'écria avec un accent que rien ne pourrait rendre : — Oh ! sire, vous êtes roi, vous pleurez, et je pars !

Le roi, pour toute réponse, cacha son visage dans son mouchoir. Mademoiselle de Mancini, indignée, quitta le roi et remonta précipitamment dans le carrosse en criant au cocher : — Partez ! partez vite ! Le cocher obéit, fouetta ses chevaux, et le lourd carrosse s'ébranla sur ses essieux criards, tandis que le roi de France, seul, abattu, anéanti, n'osait plus regarder ni devant ni derrière lui.

OU LE ROI ET LE LIEUTENANT FONT CHACUN PREUVE DE MÉMOIRE.

Quand le roi, comme tous les amoureux du monde, eut longtemps et attentivement regardé à l'horizon disparaître le carrosse qui emportait sa maîtresse, et qu'il eut enfin réussi à calmer quelque peu l'agitation de son cœur et de sa pensée, il se souvint enfin qu'il n'était pas seul. L'officier tenait toujours le cheval par la bride et n'avait pas perdu tout espoir de voir le roi revenir sur sa résolution. Il a encore la ressource de remonter à cheval et de courir après le carrosse : l'amante abandonnée n'aura rien perdu pour attendre.

Mais l'imagination du lieutenant des mousquetaires était trop brillante et trop riche ; elle laissa en arrière celle du roi, qui se garda bien de se porter à un pareil excès de luxe. Il se contenta de se rapprocher de l'officier, et, d'une voix dolente, — Allons, dit-il, nous avons fini... à cheval.

L'officier imita ce maintien, cette lenteur, cette tristesse, et enfourcha lentement et tristement sa monture. Le roi piqua, le lieutenant le suivit. Au pont, Louis se retourna une dernière fois. L'officier, patient comme un dieu qui a l'éternité devant et derrière lui, espéra encore un retour d'énergie. Mais ce fut inutilement, rien ne parut. Louis gagna la rue qui conduisait au château et rentra comme sept heures sonnaient.

Une fois que le roi fut bien rentré et que le mousquetaire eut bien vu, lui qui voyait tout, un coin de tapisserie se soulever à la fenêtre du cardinal, il poussa un grand soupir comme un homme qu'on délie des plus étroites entraves, et il dit à demi-voix : — Pour le coup, mon officier, j'espère que c'est fini !

Le roi appela son gentilhomme. — Je ne recevrai personne avant deux heures, dit-il, entendez-vous, Monsieur ? — Sire, répliqua le gentilhomme, il y a cependant quelqu'un qui demandait à entrer. — Qui donc ? — Votre lieutenant de mousquetaires. — Celui qui m'a accompagné. — Oui, sire. — Ah ! fit le roi. Voyons, qu'il entre.

L'officier entra. Le roi fit un signe, le gentilhomme et le valet de chambre sortirent. Louis les suivit des yeux jusqu'à ce qu'ils eussent refermé la porte, et lorsque les tapisseries furent retombées derrière eux, — Vous me rappelez par votre présence, Monsieur, dit le roi, ce que j'avais oublié de vous recommander, c'est-à-dire la discrétion la plus absolue. — Oh ! sire, pourquoi Votre Majesté se donne-t-elle la peine de me faire une pareille recommandation ? on voit bien qu'elle ne me connaît pas. —

Oui, Monsieur, c'est la vérité. Je sais que vous êtes discret; mais comme je n'avais rien prescrit...

L'officier s'inclina. — Votre Majesté n'a plus rien à me dire? demanda-t-il. — Non, Monsieur, et vous pouvez vous retirer. — Obtiendrai-je la permission de ne pas le faire avant d'avoir parlé au roi, sire? — Qu'avez-vous à me dire? Expliquez-vous, Monsieur. — Sire, une chose sans importance pour vous, mais qui m'intéresse énormément, moi. Pardonnez-moi donc de vous en entretenir. Sans l'urgence, sans la nécessité, je ne l'eusse jamais fait, et je fusse disparu, muet et petit, comme j'ai toujours été. — Comment, disparu! Je ne vous comprends pas, Monsieur. — Sire, en un mot, dit l'officier, je viens demander mon congé à Votre Majesté.

Le roi fit un mouvement de surprise, mais l'officier ne bougea pas plus qu'une statue. — Votre congé, à vous, Monsieur? et pour combien de temps, je vous prie? — Mais pour toujours, sire. — Comment, vous quitteriez mon service, Monsieur? dit Louis avec un mouvement qui décelait plus que de la surprise. — Sire, j'ai ce regret. — Impossible. — Si fait, sire; je me fais vieux; voilà trente-quatre ou trente-cinq ans que je porte le harnais; mes pauvres épaules sont fatiguées; je sens qu'il faut laisser la place aux jeunes. Je ne suis pas du nouveau siècle, moi! j'ai encore un pied pris dans l'ancien; il en résulte que tout étant étrange à mes yeux, tout m'étonne et tout m'étourdit.

— Monsieur, dit le roi regardant l'officier, qui portait sa casaque avec une aisance que lui eût enviée un jeune homme, vous êtes plus fort et plus vigoureux que moi. — Oh! répondit l'officier avec un sourire de fausse modestie, Votre Majesté me dit cela parce que j'ai encore l'œil assez bon et le pied assez sûr, parce que je ne suis pas mal à cheval, et que ma moustache est encore noire; mais, sire, vanité des vanités que tout cela; illusions, apparences, fumée, sire! J'ai l'air jeune encore, c'est vrai, mais je suis vieux au fond, et avant six mois, j'en suis sûr, je serai cassé, podagre, impotent. Ainsi donc, sire... — Monsieur, interrompit le roi, rappelez-vous vos paroles d'hier; vous me disiez à cette même place où vous êtes que vous étiez doué de la meilleure santé de France, que la fatigue vous était inconnue, que vous n'aviez aucun souci de passer nuits et jours à votre poste. M'avez-vous dit cela, oui ou non? Rappelez vos souvenirs, Monsieur.

L'officier poussa un soupir. — Sire, dit-il, la vieillesse est vaniteuse, et il faut bien pardonner aux vieillards de faire leur éloge que personne ne fait plus. Je disais cela, c'est possible; mais le fait est, sire, que je suis très-fatigué, et que je demande ma retraite. — Monsieur, dit le roi en avançant sur l'officier avec un geste plein de finesse et de majesté, vous ne me donnez pas la véritable raison; vous voulez quitter mon service, c'est vrai, mais vous me déguisez le motif de cette retraite. — Sire, croyez bien... — Je crois ce que je vois, Monsieur; je vois un homme énergique, vigoureux, plein de présence d'esprit, le meilleur soldat de France peut-être, et ce personnage-là ne me persuade pas le moins du monde que vous ayez besoin de repos. — Ah! sire, dit le lieutenant avec amertume, que d'éloges! Votre Majesté me confond; en vérité! sire, Votre Majesté exagère mon peu de mérite, à ce point que si bonne opinion que j'aie de moi, je ne me reconnais plus. Or, sire, j'ai été toute ma vie, je dois le dire, excepté aujourd'hui, apprécié, à mon avis, fort au-dessous de ce que je valais. Je le répète, Votre Majesté exagère donc.

Le roi fronça le sourcil, car il voyait une raillerie sourire amèrement au fond des paroles de l'officier. — Voyons, Monsieur, dit-il, abordons franchement la question. Est-ce que mon service ne vous plaît pas, dites? Allons, point de détours, répondez hardiment, franchement. Je le veux.

L'officier, qui roulait depuis quelques instans d'un air assez embarrassé son feutre entre ses mains, releva la tête à ces mots. — Oh ! sire, dit-il, voilà qui me met un peu plus à l'aise. A une question posée aussi franchement, je répondrai moi-même aussi franchement. Dire vrai est une bonne chose, tant à cause du plaisir qu'on éprouve à se soulager le cœur, qu'à cause de la rareté du fait. Je dirai donc la vérité à mon roi, tout en le suppliant d'excuser la franchise d'un vieux soldat.

Louis regarda son officier avec une vive inquiétude qui se manifesta par l'agitation de son geste. — Eh bien ! donc, parlez, dit-il ; car je suis impatient d'entendre les vérités que vous avez à me dire.

L'officier jeta son chapeau sur une table, et sa figure, déjà si intelligente et si martiale, prit tout à coup un étrange caractère de grandeur et de solennité. — Sire, dit-il, je quitte le service du roi, parce que je suis mécontent. Le valet, en ce temps-ci, peut s'approcher respectueusement de son maître comme je le fais, lui donner l'emploi de son travail, lui rapporter les outils, lui rendre compte des fonds qui lui ont été confiés et dire : Maître, ma journée est faite, payez-moi, je vous prie, et séparons-nous. — Monsieur. Monsieur ! s'écria le roi, pourpre de colère.

— Ah ! sire, répondit l'officier en fléchissant un moment le genou, jamais serviteur ne fut plus respectueux que je ne le suis devant Votre Majesté ; seulement vous m'avez ordonné de dire la vérité. Or, maintenant que j'ai commencé de la dire, il faut qu'elle éclate, même si vous me commandiez de la taire.

Il y avait une telle résolution exprimée dans les muscles froncés du noble visage de l'officier, que Louis XIV n'eut pas besoin de lui dire de continuer ; il continua donc, tandis que le roi le regardait avec une curiosité inquiète mêlée d'admiration.

— Sire, voici bientôt trente-cinq ans, comme je le disais, que je sers la maison de France ; peu de gens ont usé autant d'épées que moi à ce service, et les épées dont je parle étaient de bonnes épées, sire. J'étais enfant, j'étais ignorant de toutes choses, excepté du courage, quand le roi votre père devina en moi un homme. J'étais un homme, sire, lorsque le cardinal de Richelieu, qui s'y connaissait, devina en moi un ennemi. Sire, l'histoire de cette inimitié de la fourmi et du lion, vous l'eussiez pu lire depuis la première jusqu'à la dernière ligne dans les archives secrètes de votre famille. Si jamais l'envie vous en prend, sire, faites-le ; cette histoire en vaut la peine, c'est moi qui vous le dis. Vous y lirez que le lion, fatigué, lassé, haletant, demanda enfin grâce, et, il faut lui rendre cette justice, qu'il fit grâce aussi. Oh ! ce fut un beau temps, sire, semé de batailles, comme une épopée du Tasse ou de l'Arioste ! Les merveilles de ce temps-là, auxquelles le nôtre refuserait de croire, furent pour nous des banalités. Pendant cinq ans je fus un héros tous les jours, à ce que m'ont dit du moins quelques personnages de mérite ; et c'est long, croyez-moi, sire, un héroïsme de cinq ans ! Cependant je crois à ce que m'ont dit ces gens-là, car c'étaient de bons appréciateurs. On les appelait M. de Richelieu, M. de Buckingham, M. de Beaufort, M. de Retz, un rude génie aussi, celui-là, dans la guerre des rues ! Enfin, le roi Louis XIII, et même la reine, votre auguste mère, qui voulut bien me dire un jour : *Merci !* Je ne sais plus quel service j'avais eu le bonheur de lui rendre. Pardonnez-moi, sire, de penser si hardiment, mais ce que je vous raconte là, j'ai déjà eu l'honneur de le dire à Votre Majesté, c'est de l'histoire.

Le roi se mordit les lèvres et s'assit violemment dans un fauteuil.

— J'obsède Votre Majesté, dit le lieutenant. Eh ! sire, voilà ce que c'est que la vérité ! c'est une dure compagne ; elle est hérissée de fer : elle blesse qui elle atteint, et parfois aussi qui la dit. — Non, Monsieur, répondit le roi, je vous ai invité à parler, parlez donc.

— Après le service du roi et du cardinal, vint le service de la régence, sire; je me suis bien battu aussi dans la Fronde; moins bien cependant que la première fois Les hommes commençaient à diminuer de taille. Je n'en ai pas moins conduit les mousquetaires de Votre Majesté en quelques occasions périlleuses qui sont restées à l'ordre du jour de la compagnie. C'était un beau sort alors que le mien! J'étais le favori de M. Mazarin: Lieutenant par-ci! lieutenant par-là! lieutenant à droite, lieutenant à gauche, il ne se distribuait pas un horion en France que votre serviteur très-humble ne fût chargé de la distribution; mais bientôt il ne se contenta point de la France, M. le cardinal: il m'envoya en Angleterre pour le compte de M. Cromwell. Encore un monsieur qui n'était pas tendre, je vous en réponds, sire. J'ai eu l'honneur de le connaître, et j'ai pu l'apprécier. On m'avait beaucoup promis à l'endroit de cette mission. Aussi, comme j'y fis tout autre chose que ce que l'on m'avait recommandé de faire, je fus généreusement payé, car on me nomma enfin capitaine de mousquetaires, c'est-à-dire à la charge la plus enviée de la cour, à celle qui donne le pas sur les maréchaux de France: et c'est justice, car qui dit capitaine des mousquetaires, dit la fleur du soldat, et le roi des braves!

— Capitaine, Monsieur, répliqua le roi, vous faites erreur; c'est lieutenant que vous voulez dire. — Non pas, sire, je ne fais jamais d'erreur; que Votre Majesté s'en rapporte à moi sur ce point: M. de Mazarin m'en donna le brevet. — Eh bien? — Mais M. de Mazarin, vous le savez mieux que personne, ne donne pas souvent, et même parfois reprend ce qu'il donne; il me le reprit quand la paix fut faite et qu'il n'eut plus besoin de moi. Certes, je n'étais pas digne de remplacer M. de Tréville, d'illustre mémoire, mais enfin on m'avait promis, on m'avait donné, il fallait en demeurer là. — Voilà ce qui vous mécontente, Monsieur. Eh bien! je prendrai des informations; j'aime la justice, moi, et votre réclamation, bien que faite militairement, ne me déplaît pas.

— Oh! sire, dit l'officier, Votre Majesté m'a mal compris; je ne réclame plus rien maintenant. — Excès de délicatesse, Monsieur; mais je veux veiller à vos affaires, et plus tard...

— Oh! sire, quel mot: Plus tard! Voilà trente ans que je vis sur ce mot plein de bonté qui a été prononcé par tant de grands personnages, et que vient à son tour de prononcer votre bouche. Plus tard! voilà comment j'ai reçu vingt blessures et comment j'ai atteint cinquante-quatre ans, sans jamais avoir un louis dans ma bourse, et sans jamais avoir trouvé un protecteur sur ma route, moi qui ai protégé tant de gens! Aussi, je change la formule, sire, et quand on me dit: *Plus tard*, maintenant je réponds: *Tout de suite*. C'est le repos que je sollicite, sire. On peut bien me l'accorder, cela ne coûtera rien à personne.

— Je ne m'attendais pas à ce langage, Monsieur, surtout de la part d'un homme qui a toujours vécu près des grands. Vous oubliez que vous parlez au roi, et quand je dis plus tard, moi, c'est une certitude. — Je n'en doute pas, sire; mais voici la fin de cette terrible vérité que j'avais à vous dire: quand je verrais sur cette table le bâton de maréchal, l'épée de connétable, la couronne de Pologne, au lieu de *plus tard*, je vous jure, sire, que je dirais encore *tout de suite*. Oh! excusez-moi, sire, je suis, voyez-vous, du pays de votre aïeul Henri IV; je ne dis pas souvent, mais je dis tout quand je dis.

— L'avenir de mon règne vous tente peu, à ce qu'il paraît, Monsieur, dit Louis avec hauteur. — Oubli, oubli partout! s'écria l'officier avec noblesse: le maître a oublié le serviteur, et voilà que le serviteur en est réduit à oublier son maître. Je vis dans un temps malheureux, sire! je vois la jeunesse pleine de découragement et de

crainte, je la vois timide et dépouillée, quand elle devrait être riche et puissante. J'ouvre hier soir, par exemple, la porte du roi de France à un roi d'Angleterre, dont moi, chétif, j'ai failli sauver le père, si Dieu ne s'était pas mis contre moi, Dieu qui inspirait son élu Cromwell! J'ouvre, dis-je, cette porte, c'est-à-dire le palais d'un frère à un frère, et je vois, tenez, sire, cela me serre le cœur! et je vois le ministre de ce roi chasser le proscrit et humilier son maître en condamnant à la misère un autre roi, son égal; enfin je vois mon prince, qui est jeune, beau, brave, qui a le courage dans le cœur et l'éclair dans les yeux, je le vois trembler devant un prêtre qui rit de lui derrière les rideaux de son alcôve, où il digère dans son lit tout l'or de la France, qu'il engloutit ensuite dans des coffres inconnus. Oui, je comprends votre regard, sire. Je me fais hardi jusqu'à la démence; mais que voulez-vous! je suis un vieux, et je vous dis là, à vous mon roi, des choses que je ferais rentrer dans la gorge de celui qui les prononcerait devant moi. Enfin vous m'avez commandé de vider devant vous le fond de mon cœur, sire, et je répands aux pieds de Votre Majesté la bile que j'ai amassée depuis trente ans, comme je répandrais tout mon sang si Votre Majesté me l'ordonnait.

Le roi essuya sans mot dire les flots d'une sueur froide et abondante qui ruisselait de ses tempes. La minute de silence qui suivit cette véhémente sortie représenta pour celui qui avait parlé et pour celui qui avait entendu des siècles de souffrance. — Monsieur, dit enfin le roi, vous avez prononcé le mot oubli; je n'ai entendu que ce mot: je répondrai donc à lui seul. D'autres ont pu être oublieux, mais je ne le suis pas, moi, et la preuve, c'est que je me souviens qu'un jour d'émeute, qu'un jour où le peuple furieux, furieux et mugissant comme la mer, envahissait le Palais-Royal, qu'un jour enfin où je feignais de dormir dans mon lit, un seul homme, l'épée nue, caché derrière mon chevet, veillait sur ma vie, prêt à risquer la sienne pour moi, comme il l'avait déjà vingt fois risquée pour ceux de ma famille. Est-ce que ce gentilhomme, à qui je demandai alors son nom, ne s'appelait pas M. d'Artagnan, dites, Monsieur? — Votre Majesté a bonne mémoire, répondit froidement l'officier. — Voyez alors, Monsieur, continua le roi, si j'ai de pareils souvenirs d'enfance, ce que je puis en amasser dans l'âge de raison. — Votre Majesté a été richement douée par Dieu, dit l'officier avec le même ton.

— Voyons, monsieur d'Artagnan, continua Louis avec une agitation fébrile, est-ce que vous ne serez pas aussi patient que moi? est-ce que vous ne ferez pas ce que je fais? voyons. — Et que faites-vous, sire? — J'attends. — Votre Majesté le peut, parce qu'elle est jeune; mais moi, sire, je n'ai pas le temps d'attendre! La vieillesse est à ma porte, et la mort la suit, regardant jusqu'au fond de ma maison. Votre Majesté commence la vie, elle est pleine d'espérance et de fortune à venir; mais moi, sire, moi, je suis à l'autre bout de l'horizon, et nous nous trouvons si loin l'un de l'autre que je n'aurais jamais le temps d'attendre que Votre Majesté vînt jusqu'à son serviteur.

Louis fit un tour dans la chambre, toujours essuyant cette sueur qui eût bien effrayé les médecins, si les médecins eussent pu voir le roi dans un pareil état. — C'est bien, Monsieur, dit alors Louis XIV d'une voix brève; vous désirez votre retraite? vous l'aurez. Vous m'offrez votre démission du grade de lieutenant des mousquetaires? — Je la dépose bien humblement aux pieds de Votre Majesté, sire. — Il suffit. Je ferai ordonnancer votre pension. — J'en aurai mille obligations à Votre Majesté. — Monsieur, dit encore le roi en faisant un violent effort sur lui-même, je crois que vous perdez un bon maître. — Et moi, j'en suis sûr, sire. — En retrouverez-vous jamais un pareil? — Oh! sire, je sais bien que Votre Majesté est unique dans le monde;

aussi ne prendrai-je désormais plus de service chez aucun roi de la terre, et n'aurai-je plus d'autre maître que moi. — Vous le dites? — Je le jure à Votre Majesté. — Je retiens cette parole, Monsieur. D'Artagnan s'inclina. — Et vous savez que j'ai bonne mémoire, continua le roi. — Oui, sire, et cependant je désire que cette mémoire fasse défaut à cette heure à Votre Majesté, afin qu'elle oublie les misères que j'ai été forcé d'étaler à ses yeux. Sa Majesté est tellement au-dessus des pauvres et des petits, que j'espère. — Ma majesté, Monsieur, fera comme le soleil, qui voit tout, grands et petits, riches et misérables, donnant le lustre aux uns, la chaleur aux autres, à tous la vie. Adieu, monsieur d'Artagnan; adieu, vous êtes libre. Et le roi, avec un rauque sanglot qui se perdit dans sa gorge, passa rapidement dans la chambre voisine. D'Artagnan reprit son chapeau sur la table où il l'avait jeté et sortit.

LE PROSCRIT.

D'Artagnan n'était pas au bas de l'escalier que le roi appela son gentilhomme. — J'ai une commission à vous donner, Monsieur, dit-il. — Je suis aux ordres de Votre Majesté. — Attendez alors.

Et le jeune roi se mit à écrire la lettre suivante, qui lui coûta plus d'un soupir, quoiqu'en même temps quelque chose comme le sentiment du triomphe brillât en ses yeux :

« Monsieur le cardinal, grâce à vos bons conseils et surtout grâce à votre fermeté, « j'ai su vaincre et dompter une faiblesse indigne d'un roi. Vous avez trop habilement arrangé ma destinée pour que la reconnaissance ne m'arrête pas au moment « de détruire votre ouvrage. J'ai compris que j'avais tort de vouloir faire dévier ma « vie de la route que vous lui aviez tracée. Certes, il eût été malheureux pour la France, « et malheureux pour ma famille, que la mésintelligence éclatât entre moi et mon « ministre.

« C'est pourtant ce qui fût certainement arrivé si j'avais fait ma femme de votre « nièce. Je le comprends parfaitement et désormais n'opposerai rien à l'accomplissement « de ma destinée. Je suis donc prêt à épouser l'infante Marie-Thérèse. Vous pouvez « fixer dès cet instant l'ouverture des conférences.

« Votre affectionné, Louis. »

Le roi relut la lettre, puis il la scella lui-même. — Cette lettre à M. le cardinal, dit-il. Le gentilhomme partit. A la porte de Mazarin, il rencontra Bernouin qui attendait avec anxiété. — Eh bien? demanda le valet de chambre du ministre. — Monsieur, dit le gentilhomme, voici une lettre pour Son Éminence. — Une lettre! ah! nous nous y attendions après le petit voyage de ce matin. Et Sa Majesté prie, supplie, je présume? — Je ne sais, mais il a soupiré bien des fois en l'écrivant. — Oui, oui, oui, nous savons ce que cela veut dire. On soupire de bonheur comme de chagrin, Monsieur. — Cependant le roi n'avait pas l'air fort heureux en revenant. — Vous n'aurez pas bien vu. D'ailleurs, vous n'avez vu Sa Majesté qu'au retour, puisqu'elle n'était accompagnée que de son seul lieutenant des gardes : mais, moi, j'avais le télescope de Son Éminence, et je regardais quand elle était fatiguée. Les deux amans pleuraient, j'en suis sûr. — Eh bien! était-ce aussi de bonheur qu'ils pleuraient? — Non, mais d'amour, et ils se juraient mille tendresses que le roi ne demande pas mieux que de tenir. Or, cette lettre est un commencement d'exécution. — Et que pense Son Émi-

nence de cet amour qui, d'ailleurs, n'est un secret pour personne? Bernouin prit le bras du messager de Louis, et tout en montant l'escalier, — Confidentiellement, répliqua-t-il à demi-voix, Son Éminence s'attend au succès de l'affaire. Je sais bien que nous aurons la guerre avec l'Espagne; mais bah! la guerre satisfera la noblesse. M. le cardinal d'ailleurs dotera royalement, et même plus que royalement, sa nièce. Il y aura de l'argent, des fêtes et des coups: tout le monde sera content. — Eh bien! à moi, répondit le gentilhomme en hochant la tête, il me semble que voici une lettre bien légère pour contenir tout cela.

En causant ainsi, les deux confidens étaient arrivés à la porte du cabinet de Son Éminence. Son Éminence n'avait plus la goutte; elle se promenait avec anxiété dans sa chambre, écoutant aux portes et regardant aux fenêtres.

Bernouin entra suivi du gentilhomme, qui avait ordre du roi de remettre la lettre aux mains mêmes de Son Éminence. Mazarin prit la lettre, mais avant de l'ouvrir, il se composa un sourire de circonstance, maintien commode pour voiler les émotions de quelque genre qu'elles fussent. De cette façon, quelle que soit l'impression qu'il reçut de la lettre, aucun reflet de cette impression ne transpira sur son visage. — Eh bien! dit-il lorsqu'il eut lu et relu la lettre, à merveille, Monsieur; annoncez au roi que je le remercie de son obéissance aux désirs de la reine-mère, et que je vais tout faire pour accomplir sa volonté.

Le gentilhomme sortit. A peine la porte avait-elle été refermée, que le cardinal, qui n'avait pas de masque pour Bernouin, ôta celui dont il venait momentanément de couvrir sa physionomie, et avec sa plus sombre expression, — Appelez M. de Brienne, dit-il. Le secrétaire entra cinq minutes après. — Monsieur, lui dit Mazarin, je viens de rendre un grand service à la monarchie, le plus grand que je lui aie jamais rendu. Vous porterez cette lettre, qui en fait foi, chez Sa Majesté la reine-mère, et lorsqu'elle vous l'aura rendue, vous la logerez dans le carton B, qui est plein de documens et pièces relatives à mon service.

Brienne partit, et comme cette lettre si intéressante était décachetée, il ne manqua pas de la lire en chemin. Il va sans dire que Bernouin, qui était bien avec tout le monde, s'approcha assez près du secrétaire pour pouvoir lire par-dessus son épaule. La nouvelle se répandit dans le château avec tant de rapidité que Mazarin craignit un instant qu'elle ne parvînt aux oreilles de la reine avant que M. de Brienne lui remît la lettre de Louis XIV. Un moment après, tous les ordres étaient donnés pour le départ, et M. de Condé ayant été saluer le roi à son lever prétendu, inscrivait sur ses tablettes la ville de Poitiers comme lieu de séjour et de repos pour Leurs Majestés.

Ainsi se dénouait en quelques instans une intrigue qui avait occupé sourdement toutes les diplomaties de l'Europe. Elle n'avait eu cependant pour résultat bien clair et bien net que de faire perdre à un pauvre lieutenant de mousquetaires sa charge et sa fortune. Il est vrai qu'en échange il gagnait sa liberté. Nous saurons bientôt comment M. d'Artagnan profita de la sienne. Pour le moment, si le lecteur nous le permet, nous devons revenir à l'hôtellerie des Médicis, dont une fenêtre venait de s'ouvrir au moment même où les ordres se donnaient au château pour le départ du roi. Cette fenêtre qui s'ouvrait était celle d'une des chambres de Charles Le malheureux prince avait passé la nuit à rêver, la tête dans ses deux mains et les coudes sur une table, tandis que Parry, infirme et vieux, s'était endormi dans un coin, fatigué de corps et d'esprit. Singulière destinée que celle de ce serviteur fidèle, qui voyait recommencer, pour la deuxième génération, l'effrayante série de malheurs qui avait pesé sur la première. Quand Charles II eut bien pensé à la nouvelle défaite qu'il venait

d'éprouver, quand il eut bien compris l'isolement complet dans lequel il venait de tomber en voyant fuir derrière lui sa nouvelle espérance, il fut saisi comme d'un vertige et tomba renversé dans le large fauteuil aux bords duquel il était assis.

Alors Dieu prit en pitié le malheureux prince, et lui envoya le sommeil, frère innocent de la mort. Il ne s'éveilla donc qu'à six heures et demie, c'est-à-dire quand le soleil resplendissait déjà dans sa chambre, et que Parry, immobile dans la crainte de le réveiller, considérait avec une profonde douleur les yeux de ce jeune homme déjà rougis par la veille, ses joues déjà pâlies par la souffrance et les privations. Enfin le bruit de quelques chariots pesans qui descendaient vers la Loire réveilla Charles. Il se leva, regarda autour de lui comme un homme qui a tout oublié, aperçut Parry, lui serra la main et lui commanda de régler la dépense avec maître Cropole.

Le roi monta à cheval. Son vieux serviteur en fit autant, et tous deux prirent la route de Paris sans avoir presque rencontré personne sur leur chemin, dans les rues et dans les faubourgs de la ville. Livré à ses sombres pensées le malheureux prince, couché sur son cheval, dont il abandonnait les rênes, marchait sous le soleil chaud et doux du mois de mai, dans lequel la sombre misanthropie de l'exilé voyait une dernière insulte à sa douleur.

REMEMBER.

Un cavalier qui passait rapidement sur la route remontant vers Blois, qu'il venait de quitter depuis une demi-heure à peu près, croisa les deux voyageurs et, tout pressé qu'il fût, leva son chapeau en passant près d'eux. Le roi fit à peine attention à ce jeune homme, car ce cavalier qui les croisait était un jeune homme de vingt-quatre à vingt-cinq ans, lequel se retournant parfois, faisait des signes d'amitié à un homme debout devant la grille d'une belle maison, blanche et rouge, c'est-à-dire de briques et de pierres, à toit d'ardoises, située à gauche de la route que suivait le prince.

Cet homme, vieillard grand et maigre, à cheveux blancs, — nous parlons de celui qui se tenait près de la grille, — cet homme répondait aux signaux que lui faisait le jeune homme par des signes d'adieu aussi tendres que les eût faits un père. Le jeune homme finit par disparaître au premier tournant de la route bordée de beaux arbres, et le vieillard s'apprêtait à rentrer dans la maison, lorsque les deux voyageurs, arrivés en face de cette grille, attirèrent son attention.

Le roi, nous l'avons dit, cheminait la tête baissée, les bras inertes, se laissant aller au pas et presque au caprice de son cheval, tandis que Parry, derrière lui, pour se mieux laisser pénétrer de la tiède influence du soleil, avait ôté son chapeau et promenait ses regards à droite et à gauche du chemin. Ses yeux se rencontrèrent avec ceux du vieillard adossé à la grille, et qui, comme s'il eût été frappé de quelque spectacle étrange, poussa une exclamation et fit un pas vers les deux voyageurs. De Parry ses yeux se portèrent immédiatement au roi, sur lequel ils s'arrêtèrent un instant. Cet examen, si rapide qu'il fût, se refléta à l'instant même d'une façon visible sur les traits du grand vieillard; car à peine eut-il reconnu le plus jeune des deux voyageurs, qu'il joignit d'abord les mains avec une respectueuse surprise et levant son chapeau de sa tête, salua si profondément, qu'on eût dit qu'il s'agenouillait.

Cette démonstration, si distrait ou plutôt si plongé que fût le roi dans ses réflexions, attira son attention à l'instant même. Charles, arrêtant donc son cheval et se retour-

nant vers Parry, — Mon Dieu! Parry, dit-il, quel est donc cet homme qui me salue ainsi? me connaîtrait-il, par hasard?

Parry, tout agité, tout pâle, avait déjà poussé son cheval du côté de la grille. — Ah sire, dit-il, en s'arrêtant tout à coup à cinq ou six pas du vieillard, toujours agenouillé; sire, vous me voyez saisi d'étonnement, car il me semble que je reconnais ce brave homme. Eh oui! c'est bien lui-même. Votre Majesté permet que je lui parle! — Sans doute. — Est-ce donc vous, monsieur Grimaud? demanda Parry. — Oui, moi, dit le grand vieillard en se redressant, mais sans rien perdre de son attitude respectueuse.

— Sire, dit alors Parry, je ne m'étais pas trompé, cet homme est le serviteur du comte de la Fère, et le comte de la Fère, si vous vous en souvenez, est ce digne gentilhomme dont j'ai parlé si souvent à Votre Majesté, que le souvenir doit en être resté, non-seulement dans son esprit, mais encore dans son cœur. — Celui qui assista le roi mon père à ses derniers momens? demanda Charles. Et Charles tressaillit visiblement à ce souvenir. — Justement, sire. — Hélas! dit Charles. Puis, s'adressant à Grimaud, dont les yeux vifs et intelligens semblaient chercher à deviner sa pensée. — Mon ami, demanda-t-il, votre maître, monsieur le comte de la Fère, habiterait-il dans les environs? — Là, répondit Grimaud en désignant de son bras étendu en arrière la grille de la maison blanche et rouge. — Et M. le comte de la Fère est chez lui en ce moment? — Au fond, sous les marronniers. — Parry, dit le roi, je ne veux pas manquer cette occasion si précieuse pour moi de remercier le gentilhomme auquel notre maison doit un si bel exemple de dévouement et de générosité. Tenez mon cheval, mon ami, je vous prie.

Et jetant la bride aux mains de Grimaud, le roi entra tout seul chez Athos, comme un égal chez son égal. Il laissa donc la maison à gauche, et marcha droit vers l'allée des marronniers désignée par Grimaud. La chose était facile; la cime de ces grands arbres, déjà couverts de feuilles et de fleurs, dépassait celle de tous les autres. En arrivant sous les losanges lumineux et sombres tour à tour, qui diapraient le sol de cette allée selon les caprices de leur voûte plus ou moins feuillée, le jeune prince aperçut un gentilhomme qui se promenait les bras derrière le dos et paraissant plongé dans une sereine rêverie. Sans doute il s'était fait souvent redire comment était ce gentilhomme, car sans hésitation Charles II marcha droit à lui.

Au bruit de ses pas, le comte de la Fère releva la tête, et voyant un inconnu à la tournure élégante et noble qui se dirigeait de son côté, il leva son chapeau de dessus sa tête et attendit. A quelques pas de lui, Charles II de son côté mit le chapeau à la main. Puis, comme pour répondre à l'interrogation muette du comte, — Monsieur le comte, dit-il, je viens accomplir près de vous un devoir. J'ai depuis longtemps l'expression d'une reconnaissance profonde à vous apporter. Je suis Charles II, fils de Charles Stuart, qui régna sur l'Angleterre et mourut sur l'échafaud.

A ce nom illustre, Athos sentit courir un frisson dans ses veines, mais à la vue de ce jeune prince debout, découvert devant lui et lui tendant la main, deux larmes vinrent un instant troubler le limpide azur de ses beaux yeux. Il se courba respectueusement. Mais le prince lui prit la main. — Voyez comme je suis malheureux, monsieur le comte, dit Charles; il a fallu que ce fût le hasard qui me rapprochât de vous. Hélas! ne devrais-je pas avoir près de moi les gens que j'aime et que j'honore, tandis que j'en suis réduit à conserver leurs services dans mon cœur, et leurs noms dans ma mémoire, si bien que sans votre serviteur qui a reconnu le mien, je passais devant votre porte comme devant celle d'un étranger.

— C'est vrai, dit Athos répondant avec la voix à la première partie de la phrase du prince et avec un salut à seconde; c'est vrai, Votre Majesté a vu de bien mauvais jours. — Et les plus mauvais, hélas! répondit Charles, sont peut-être encore à venir. — Sire, espérons. — Comte, comte! continua Charles en secouant la tête, j'ai espéré jusqu'à hier soir, et c'était d'un bon chrétien, je vous le jure. Athos regarda le roi comme pour l'interroger.

— Oh! l'histoire est facile à raconter, dit Charles II : proscrit, dépouillé, dédaigné, je me suis résolu, malgré toutes mes répugnances, à tenter une dernière fois la fortune. N'est-il pas écrit là-haut que, pour notre famille, tout bonheur et tout malheur viendront éternellement de la France! Vous en savez quelque chose, vous, Monsieur qui êtes un des Français que mon malheureux père trouva au pied de son échafaud le jour de sa mort, après les avoir trouvés à sa droite les jours de bataille.

— Sire, dit modestement Athos, je n'étais pas seul, et mes compagnons et moi avons fait, dans cette circonstance, notre devoir de gentilshommes, et voilà tout. Mais Votre Majesté allait me faire l'honneur de me raconter... — C'est vrai. J'avais la protection, pardon de mon hésitation, comte, mais pour un Stuart, vous comprendrez cela, vous qui comprenez toutes choses, le mot est dur à prononcer; j'avais, dis-je, la protection de mon cousin le stathouder de Hollande; mais sans l'intervention, ou tout au moins sans l'autorisation de la France, le stathouder ne veut pas prendre d'initiative. Je suis donc venu demander cette autorisation au roi de France, qui m'a refusé. — Le roi vous a refusé, sire? — Oh! pas lui; toute justice doit être rendue à mon jeune frère Louis; mais M. de Mazarin.

Athos se mordit les lèvres. — Vous trouvez peut-être que j'eusse dû m'attendre à ce refus, dit le roi, qui avait remarqué le mouvement. — C'était en effet ma pensée, sire, répliqua respectueusement le comte: je connais cet Italien de longue main. — Alors j'ai résolu de pousser la chose à bout et de savoir tout de suite le dernier mot de ma destinée, j'ai dit à mon frère Louis que, pour ne compromettre ni la France ni la Hollande, je tenterais la fortune moi-même en personne, comme j'ai déjà fait, avec deux cents gentilshommes, s'il voulait me les donner, et un million, s'il voulait me le prêter. — Eh bien, sire? — Eh bien, Monsieur, mon frère Louis m'a refusé. Vous voyez donc bien que tout est perdu. — Votre Majesté me permettra-t-elle de lui répondre par un avis contraire? Sire, j'ai toujours vu que c'était dans les positions désespérées qu'éclatent tout à coup les grands reviremens de fortune.

— Merci, comte, il est beau de retrouver des cœurs comme le vôtre, c'est-à-dire assez confians en Dieu et dans la monarchie pour ne jamais désespérer d'une fortune royale, si bas qu'elle soit tombée. Malheureusement rien ne me sauvera maintenant. Et tenez, mon ami, j'étais si bien convaincu, que je prenais la route de l'exil avec mon vieux Parry; je retournais savourer mes poignantes douleurs dans ce petit ermitage que m'offre la Hollande. Là, croyez-moi, comte, tout sera bientôt fini, et la mort viendra vite; elle est appelée si souvent par ce corps que ronge l'âme et par cette âme qui aspire aux cieux!

— Votre Majesté a une mère, une sœur, des frères, Votre Majesté est le chef de la famille, elle doit donc demander à Dieu une longue vie au lieu de lui demander une prompte mort. Votre Majesté est proscrite, fugitive, mais elle a son droit pour elle, elle doit donc aspirer aux combats, aux dangers, aux affaires et non pas au repos des cieux. — Comte, dit Charles II avec un sourire d'indéfinissable tristesse, avez-vous entendu dire jamais qu'un roi ait reconquis son royaume avec un serviteur de l'âge de Parry et avec trois cents écus que ce serviteur porte dans sa bourse? — Non, sire, mais j'ai entendu dire, et même plus d'une fois, qu'un roi détrôné reprit son royaume

avec une volonté ferme, de la persévérance, des amis et un million de francs habilement employés. — Mais vous ne m'avez donc pas compris? Ce million je l'ai demandé à mon frère Louis, qui me l'a refusé.

— Sire, dit Athos, Votre Majesté veut-elle m'accorder quelques minutes encore et écouter attentivement ce qui me reste à lui dire?

Charles II regarda fixement le comte de la Fère. — Volontiers, Monsieur, dit-il. — Alors je vais montrer le chemin à Votre Majesté, reprit le comte en se dirigeant vers la maison. Et il conduisit le roi vers son cabinet et le fit asseoir. — Sire, dit-il, Votre Majesté m'a dit tout à l'heure qu'avec l'état des choses en Angleterre un million lui suffirait pour reconquérir son royaume? — Pour le tenter du moins, et pour mourir en roi si je ne réussissais pas. — Eh bien, sire, que Votre Majesté, selon la promesse qu'elle m'a faite, veuille bien écouter ce qui me reste à lui dire.

Charles fit de la tête un signe d'assentiment. Athos marcha droit à la porte, dont il ferma le verrou après avoir regardé si personne n'écoutait aux environs, et revint. — Sire, dit-il, Votre Majesté a bien voulu se souvenir que j'avais prêté assistance au très-noble et très-malheureux Charles Ier, lorsque ses bourreaux le conduisirent de Saint-James à White-Hall. — Oui, certes, je me suis souvenu et me souviendrai toujours — Sire, c'est une lugubre histoire à entendre pour un fils, qui sans doute se l'est déjà fait raconter bien des fois; mais cependant je dois la redire à Votre Majesté sans en omettre un détail. — Parlez, Monsieur. — Lorsque le roi votre père monta sur l'échafaud, ou plutôt passa de sa chambre à l'échafaud dressé hors de sa fenêtre; tout avait été préparé pour sa fuite. Le bourreau avait été écarté; un trou pratiqué sous le plancher de son appartement. Enfin, moi-même, j'étais sous la voûte funèbre, que j'entendis tout à coup craquer sous ses pas. — Parry m'a raconté ces terribles détails, Monsieur. Athos s'inclina et reprit : — Voici ce qu'il n'a pu vous raconter, sire; car ce qui suit s'est passé entre Dieu, votre père et moi, et jamais la révélation n'en a été faite, même à mes plus chers amis : « Éloigne-toi, dit l'auguste patient au bourreau mas-« qué; ce n'est que pour un instant, et je sais que je t'appartiens; mais souviens-toi « de ne frapper qu'à mon signal. Je veux faire librement ma prière. » Le roi d'Angleterre ajouta : « Tu ne me frapperas, entends-tu bien, que lorsque je tendrai les bras en disant : REMEMBER ! » — En effet, dit Charles d'une voix sourde, je sais que c'est le dernier mot prononcé par mon malheureux père; mais dans quel but, pour qui? — Pour le gentilhomme français placé sous son échafaud. — Pour lors, à vous, Monsieur? — Oui, sire, et chacune des paroles qu'il a dites à travers les planches de l'échafaud recouvertes d'un drap noir, retentissent encore à mon oreille. Le roi mit donc un genou en terre. « Comte de la Fère, dit-il, êtes-vous là? » — Oui, sire, répondis-je Alors le roi se pencha.

Charles II, lui aussi, tout palpitant d'intérêt, tout brûlant de douleurs, se penchait vers Athos pour recueillir une à une les premières paroles que laisserait échapper le comte. — Alors, continua le comte, le roi se pencha. « Comte de la Fère, dit-il, je « n'ai pu être sauvé par toi. Je ne devais pas l'être. Maintenant, dussé-je commettre « un sacrilége, je te dirai : Oui, j'ai parlé aux hommes; oui, j'ai parlé à Dieu, et je te « parle à toi le dernier. Pour soutenir une cause que j'ai crue sacrée, j'ai perdu le « trône de mes pères et diverti l'héritage de mes enfans. »

Charles II cacha son visage entre ses mains, et une larme dévorante glissa entre ses doigts blancs et amaigris. « Un million en or me reste, continua le roi. Je l'ai enterré « dans les caves du château de Newcastle au moment où j'ai quitté cette ville. »

Charles releva sa tête avec une expression de joie douloureuse qui eût arraché des sanglots à quiconque connaissait cette immense infortune. — Un million! murmura-

t-il, oh! comte! — « Cet argent, toi seul sais qu'il existe, fais-en usage quand tu croiras « qu'il en est temps pour le plus grand bien de mon fils aîné. Et maintenant, comte « de la Fère, dis-moi adieu! » — Adieu, adieu, sire, m'écriai-je.

Charles II se leva et alla appuyer son front brûlant à la fenêtre. — Ce fut alors, continua Athos, que le roi prononça le mot REMEMBER adressé à moi. Vous voyez, sire, que je me suis souvenu.

Le roi ne put résister à son émotion. Athos vit le mouvement de ses deux épaules qui ondulaient convulsivement. Il entendit les sanglots qui brisaient sa poitrine au passage. Il se tut, suffoqué lui-même par le flot de souvenirs amers qu'il venait de soulever sur cette tête royale.

Charles II, avec un violent effort, quitta la fenêtre, dévora ses larmes et revint s'asseoir auprès d'Athos. — Sire, dit celui-ci, jusque aujourd'hui j'avais cru que l'heure n'était pas encore venue d'employer cette dernière ressource, mais les yeux fixés sur l'Angleterre, je sentais qu'elle approchait. Demain j'allais m'informer en quel lieu du monde était Votre Majesté, et j'allais aller à elle. Elle vient à moi, c'est une indication que Dieu est pour nous.

— Monsieur, dit Charles d'une voix encore étranglée par l'émotion, vous êtes pour moi ce que serait un ange envoyé par Dieu; vous êtes mon sauveur suscité de la tombe par mon père lui-même; mais croyez-moi, depuis dix années les guerres civiles ont passé sur mon pays, bouleversant les hommes, creusant le sol; il n'est probablement pas plus resté d'or dans les entrailles de ma terre que d'amour dans les cœurs de mes sujets. — Sire, l'endroit où Sa Majesté a enfoui le million est bien connu de moi, et nul, j'en suis bien certain, n'a pu le découvrir. D'ailleurs le château de Newcastle est-il donc entièrement écroulé? l'a-t-on démoli pierre à pierre et déraciné du sol jusqu'à sa dernière fibre? — Non, il est encore debout, mais en ce moment le général Monk l'occupe et y campe. Le seul endroit où m'attend un secours, où je possède une ressource, vous le voyez, est envahi par mes ennemis. — Le général Monk, sire, ne peut avoir découvert le trésor dont je vous parle. — Oui, mais dois-je aller me livrer à Monk pour le recouvrer, ce trésor? Ah! vous le voyez donc bien, comte, il faut en finir avec la destinée, puisqu'elle me terrasse à chaque fois que je me relève. Que faire avec Parry pour tout serviteur, avec Parry, que Monk a déjà chassé une fois? Non, non, comte, acceptons ce dernier coup.

— Ce que Votre Majesté ne peut faire, ce que Parry ne peut plus tenter, croyez-vous que moi je puisse y réussir? — Vous! vous, comte, vous iriez! — Si cela plaît à Votre Majesté, dit Athos en saluant le roi, oui, j'irai, sire. — Vous si heureux ici, comte! — Je ne suis jamais heureux, sire, tant qu'il me reste un devoir à accomplir, et c'est un devoir suprême que m'a légué le roi votre père de veiller sur votre fortune et de faire un emploi royal de son argent. Ainsi, que Votre Majesté me fasse un signe, et je pars avec elle.

— Ah! Monsieur, dit le roi, oubliant toute étiquette royale et se jetant au cou d'Athos, vous me prouvez qu'il y a un Dieu au ciel, et que ce Dieu envoie parfois des messagers aux malheureux qui gémissent sur cette terre.

Athos, tout ému de cet élan du jeune homme, le remercia avec un profond respect, et s'approchant de la fenêtre: — Grimaud, dit-il, mes chevaux. — Comment! ainsi, tout de suite! dit le roi. Ah! Monsieur, vous êtes en vérité, un homme merveilleux. — Sire, dit Athos, je ne connais rien de plus pressé que le service de Votre Majesté. — Quel homme! murmura le roi. Puis après un instant de réflexion: — Mais non, comte, je ne puis vous exposer à de pareilles privations. Je n'ai rien pour récompenser de pareils services. — Bah! dit en riant Athos, Votre Majesté me raille,

elle a un million. Ah ! que ne suis-je riche seulement de la moitié de cette somme, j'aurais déjà levé un régiment Mais, Dieu merci, il me reste encore quelques rouleaux d'or et quelques diamans de famille. Votre Majesté, je l'espère, daignera partager avec un serviteur dévoué. — Avec un ami. Oui, comte, mais à condition qu'à son tour cet ami partagera avec moi plus tard. — Sire, dit Athos en ouvrant une cassette, de laquelle il tira de l'or et des bijoux, voilà maintenant que nous sommes trop riches. Heureusement que nous nous trouverons quatre contre les voleurs.

La joie fit affluer le sang aux joues pâles de Charles II. Il vit s'avancer jusqu'au péristyle deux chevaux d'Athos, conduits par Grimaud, qui s'était déjà botté pour la route. — Blaisois, cette lettre au vicomte de Bragelonne Pour tout le monde je suis allé à Paris. Je vous confie la maison, Blaisois. Blaisois s'inclina, embrassa Grimaud et ferma la grille.



CE QUE D'ARTAGNAN VENAIT FAIRE A PARIS.



Ce ne fut pas sans une mélancolie qui pouvait à bon droit passer pour une de ses plus sombres humeurs, que d'Artagnan quitta le château de Blois. La tête baissée, l'œil fixe, il laissait pendre ses jambes sur chaque flanc de son cheval et se disait, dans cette vague rêverie qui monte parfois à la plus sublime éloquence : — Plus d'amis, plus d'avenir, plus rien! Mes forces sont brisées, comme le faisceau de l'amitié passée! Oh! la vieillesse arrive, froide, inexorable; elle enveloppe de son crêpe funèbre tout ce qui reluisait, tout ce qui embaumait dans ma jeunesse, puis elle jette ce doux fardeau sur son épaule et le porte avec le reste dans ce gouffre sans fond de la mort. Un frisson serra le cœur du Gascon, si brave et si fort contre tous les malheurs de la vie, et pendant quelques momens les nuages lui parurent noirs, la terre glissante et glaiseuse comme celle des cimetières. — Où vais-je?... se dit-il: que veux-je faire?. . Seul... tout seul, sans famille, sans amis... Bah! s'écria-t-il tout à coup. Et il piqua des deux sa monture, qui profita de la permission pour montrer sa gaîté par un temps de galop qui absorba deux lieues. — A Paris! se dit d'Artagnan. Et le lendemain il descendit à Paris. Il avait mis dix jours à faire ce voyage.

Le lieutenant mit pied à terre devant une boutique de la rue des Lombards, à l'enseigne du Pilon-d'Or. Un homme de bonne mine, portant un tablier blanc et caressant sa moustache grise avec une bonne grosse main, poussa un cri de joie en apercevant le cheval pie. — Monsieur le chevalier, dit-il, ah! c'est vous! — Bonjour, Planchet, répondit d'Artagnan en faisant le gros dos pour entrer dans la boutique. — Vite, quelqu'un, cria Planchet, pour le cheval de M. d'Artagnan, quelqu'un pour sa chambre, quelqu'un pour son souper! — Merci, Planchet; bonjour, mes enfans, dit d'Artagnan aux garçons empressés. — Vous permettez que j'expédie ce café, cette mélasse et ces raisins cuits? dit Planchet; ils sont destinés à l'office de M. le surintendant. C'est l'affaire d'un moment, puis nous souperons. — Fais que nous soupions seuls, dit d'Artagnan; j'ai à te parler. Planchet regarda son ancien maître d'une façon significative. — Oh! tranquillise-toi, ce n'est rien que d'agréable, dit d'Artagnan. — Tant mieux! tant mieux!...

Et Planchet respira, tandis que d'Artagnan s'asseyait fort simplement dans la boutique sur une balle de bouchons, et prenait connaissance des localités. La boutique était bien garnie; on respirait là un parfum de gingembre, de canelle et de poivre pilé qui fit éternuer d'Artagnan. Les garçons, heureux d'être aux côtés d'un homme de guerre aussi renommé, d'un lieutenant de mousquetaires qui approchait la per-

sonne du roi, se mirent à travailler avec un enthousiasme qui tenait du délire, et à servir les pratiques avec une précipitation dédaigneuse que plus d'une remarqua.

Planchet encaissait l'argent et faisait ses comptes entrecoupés de politesses à l'adresse de son ancien maître. Planchet avait avec ses cliens la parole brève et la familiarité hautaine du marchand riche qui sert tout le monde mais n'attend personne. D'Artagnan observa cette nuance avec un plaisir que nous analyserons plus tard. Il vit peu à peu la nuit venir, et enfin Planchet le conduisit dans une chambre du premier étage, où, parmi les ballots et les caisses, une table fort proprement servie attendait deux convives.

D'Artagnan profita de ce moment de répit pour considérer la figure de Planchet, qu'il n'avait pas vu depuis un an. L'intelligent Planchet avait pris du ventre, mais son visage n'était pas boursoullé. Son regard brillant jouait encore avec facilité dans ses orbites profondes, et la graisse, qui nivelle toutes les saillies caractéristiques du visage humain, n'avait encore touché ni à ses pommettes saillantes, indice de ruse et de cupidité, ni à son menton aigu, indice de finesse et de persévérance. Planchet trônait avec autant de majesté dans sa salle à manger que dans sa boutique. Il offrit à son maître un repas frugal, mais tout parisien : le rôti, cuit au four du boulanger, avec les légumes, la salade et le dessert, emprunté à la boutique même. D'Artagnan trouva bon que l'épicier eût tiré de derrière les fagots une bouteille de ce vin d'Anjou qui, durant toute la vie de d'Artagnan, avait été son vin de prédilection.

— Autrefois, Monsieur, dit Planchet avec un sourire plein de bonhomie, c'était moi qui vous buvais votre vin ; maintenant j'ai le bonheur que vous buviez le mien. — Et, Dieu merci, ami Planchet, je le boirai encore longtemps, j'espère, car à présent me voilà libre. — Libre ! Vous avez un congé, Monsieur ? — Illimité ! — Vous quittez le service ? dit Planchet stupéfait. — Oui, je me repose. — Et le roi ? s'écria Planchet, qui ne pouvait supposer que le roi pût se passer des services d'un homme tel que d'Artagnan. — Le roi cherchera fortune ailleurs... Mais nous avons bien soupé, tu es en veine de saillies, tu m'excites à te faire des confidences, ouvre donc tes oreilles. — J'ouvre.

Et Planchet, avec un rire plus franc que malin, décoiffa une bouteille de vin blanc. — Laisse-moi ma raison seulement. — Oh ! quand vous perdrez la tête, vous, Monsieur... — Maintenant ma tête est à moi, Planchet, et je prétends la ménager plus que jamais. D'abord, causons finance .. Comment se porte notre argent ? — A merveille, Monsieur. Les vingt mille livres que j'ai reçues de vous sont placées toujours dans mon commerce, où elles rapportent neuf pour cent. Je vous en donne sept, je gagne donc sur vous. — Et tu es toujours content ? — Enchanté. Vous m'en apportez d'autres ? — Mieux que cela... mais en as-tu donc besoin ? — Oh ! que non pas. Chacun m'en veut confier à présent. J'étends mes affaires. — C'était ton projet. — Je fais un peu de banque... J'achète les marchandises de mes confrères nécessiteux, je prête de l'argent à ceux qui sont gênés pour les remboursemens. — Sans usure ?... — Oh ! Monsieur, la semaine passée j'ai eu deux rendez-vous au boulevard pour ce mot que vous venez de prononcer. — Tudieu ! quelle banque tu fais ! dit d'Artagnan. — Au-dessus de treize pour cent, je me bats, répliqua Planchet ; voilà mon caractère. — Ne prends que douze, dit d'Artagnan, et appelle le reste prime et courtage. — Vous avez raison, Monsieur. Mais votre affaire ? — Ah ! Planchet, c'est bien long et bien difficile à dire. — Dites toujours.

D'Artagnan se gratta la moustache comme un homme embarrassé de sa confidence et défiant du confident. — C'est un placement ? demanda Planchet. — Mais, oui. — D'un beau produit ? — D'un joli produit : quatre cents pour cent, Planchet.

Planchet donna un coup de poing sur la table avec tant de raideur que les bouteilles en bondirent comme si elles avaient peur. — Est-ce Dieu possible? — Je crois qu'il y aura plus, dit froidement d'Artagnan, mais enfin j'aime mieux dire moins. — Ah! diable! fit Planchet se rapprochant... Mais, Monsieur, c'est magnifique!... Peut-on mettre beaucoup d'argent? — Vingt mille livres chacun, Planchet. — C'est tout votre avoir, Monsieur. Pour combien de temps? — Pour un mois. — Et cela nous donnera? — Cinquante mille livres chacun; compte. — C'est monstrueux!... Il faudra se bien battre, pour un taux comme celui-là? — Je crois en effet qu'il se faudra battre pas mal, dit d'Artagnan avec la même tranquillité; mais cette fois, Planchet, nous sommes deux, et je prends les coups pour moi seul. — Monsieur, je ne souffrirai pas... — Planchet, tu ne peux en être, il te faudrait quitter ton commerce. — L'affaire ne se fait pas à Paris? — Non. — Ah! à l'étranger? — En Angleterre. — Pays de spéculation, c'est vrai, dit Planchet... Pays que je connais beaucoup... Quelle sorte d'affaire, Monsieur, sans trop de curiosité? — Planchet, c'est une restauration. — De monumens? — Oui, de monumens; nous restaurerons White-Hall. — C'est important... Et en un mois, vous croyez?... — Je m'en charge. — Cela vous regarde, Monsieur, et une fois que vous vous en mêlez... — Oui, je suis fort au courant... cependant je te consulterai volontiers. — C'est beaucoup d'honneur... mais je m'entends mal à l'architecture. — Planchet... tu as tort, tu es un excellent architecte, aussi bon que moi pour ce dont il s'agit. — Merci... — J'avais, je te l'avoue, été tenté d'offrir la chose à Athos et Porthos, mais ils sont absens de leurs maisons... C'est fâcheux, je n'en connais pas de plus hardis, ni de plus adroits.

— Ah çà! il paraît qu'il y aura concurrence et que l'entreprise sera disputée? Je brûle d'avoir des détails, Monsieur. — En voici, Planchet; ferme bien toutes les portes. — Oui, Monsieur. Et Planchet s'enferma d'un triple tour. — Bien; maintenant approche-toi de moi. Planchet obéit. — Et ouvre la fenêtre, parce que le bruit des passans et des chariots rendra sourds tous ceux qui pourraient nous entendre.

Planchet ouvrit la fenêtre, et la bouffée de tumulte qui s'engouffra dans la chambre, cris, roues, aboiemens et pas, assourdit d'Artagnan lui-même, selon qu'il l'avait désiré. Ce fut alors qu'il but un verre de vin blanc et qu'il commença en ces termes: — Planchet, j'ai une idée. — Ah! Monsieur, je vous reconnais bien là, répondit l'épicier, pantelant d'émotion.

DE LA SOCIÉTÉ QUI SE FORME RUE DES LOMBARDS, A L'ENSEIGNE DU PILON-D'OR, POUR EXPLOITER L'IDÉE DE M. D'ARTAGNAN.

Après un instant de silence, pendant lequel d'Artagnan parut recueillir non pas une idée, mais toutes ses idées. — Il n'est point, mon cher Planchet, dit-il, que tu n'aies entendu parler de Sa Majesté Charles Ier, roi d'Angleterre. — Hélas! oui, Monsieur, puisque vous avez quitté la France pour lui porter secours, que malgré ce secours il est tombé et a failli vous entraîner dans sa chute. — Précisément, je vois que tu as bonne mémoire, Planchet. — Peste! Monsieur, quand on a entendu Grimaud qui, vous le savez, ne raconte guère, raconter comment est tombée la tête du roi Charles, comment vous avez voyagé la moitié d'une nuit dans un bâtiment miné, et vu revenir sur l'eau ce bon M. Mordaunt avec certain poignard à manche doré dans la poitrine, on n'oublie pas ces choses-là. — Il y a pourtant des gens qui les oublient, Planchet.

— Oui, ceux qui ne les ont pas vues ou qui n'ont pas entendu Grimaud les raconter.

— Eh bien! tant mieux, puisque tu te rappelles tout cela, je n'aurai besoin de te rappeler qu'une chose, moi, c'est que le roi Charles Ier avait un fils. — Il en avait même deux, Monsieur, sans vous démentir, dit Planchet; car j'ai vu le second, M. le duc d'York, à Paris. Quant à l'aîné, je n'ai l'honneur de le connaître que de nom. — Voilà justement, Planchet, où nous en devons venir : c'est à ce fils aîné, qui s'appelait autrefois le prince de Galles et qui s'appelle aujourd'hui Charles II, roi d'Angleterre. — Roi sans royaume, Monsieur, répondit sentencieusement Planchet. — Oui, Planchet, et tu peux ajouter malheureux prince, plus malheureux qu'un homme du peuple perdu dans le plus misérable quartier de Paris.

Planchet fit un geste plein de cette compassion banale que l'on accorde aux étrangers avec lesquels on ne pense pas qu'on puisse jamais se trouver en contact. D'ailleurs, il ne voyait, dans cette opération politico-sentimentale, poindre aucunement l'idée commerciale de M. d'Artagnan, et c'était à cette idée qu'il en avait principalement. D'Artagnan comprit Planchet. — J'arrive, dit-il. Ce jeune prince de Galles, roi sans royaume, comme tu dis fort bien, m'a intéressé, moi, d'Artagnan. Je l'ai vu mendier l'assistance du Mazarin, qui est un cuistre, et le secours du roi Louis, qui est un enfant, et il m'a semblé, à moi qui m'y connais, que dans cet intelligent œil du roi déchu, dans cette noblesse de toute sa personne, noblesse qui a surnagé au-dessus de toutes les misères, il y avait l'étoffe d'un homme de cœur et d'un roi.

Planchet approuva tacitement. D'Artagnan continua : — Voici donc le raisonnement que je me suis fait. Les rois ne sont pas semés tellement dru sur la terre, que les peuples en trouvent là où ils en ont besoin. Or, ce roi sans royaume est à mon avis une graine réservée qui doit fleurir en une saison quelconque, pourvu qu'une main adroite, discrète et vigoureuse la sème bel et bien, en choisissant sol, ciel et temps.

Planchet approuvait toujours de la tête, ce qui prouvait qu'il ne comprenait toujours pas. — Pauvre petite graine de roi, me suis-je dit, et réellement j'étais attendri, Planchet, ce qui me fait penser que j'entame une bêtise. Voilà pourquoi j'ai voulu te consulter, mon ami. Planchet rougit de plaisir et d'orgueil. — Pauvre petite graine de roi! je te ramasse, moi, et je vais te jeter dans une bonne terre.

— Ah! mon Dieu, dit Planchet en regardant fixement son ancien maître comme s'il eût douté de l'état de sa raison. — Eh bien! quoi? demanda d'Artagnan, qui te blesse? — Moi, rien, Monsieur. — Est-ce que tu comprendrais déjà? — J'avoue, monsieur d'Artagnan, que j'ai peur... — De comprendre? — Oui. — De comprendre que je veux faire remonter sur le trône le roi Charles II, qui n'a plus de trône? est-ce cela?

Planchet fit un bond prodigieux sur sa chaise. — Ah! ah! dit-il tout effaré; voilà donc ce que vous appelez une restauration, vous! — Oui, Planchet, n'est-ce pas ainsi que la chose se nomme? — Sans doute, sans doute; mais avez-vous bien réfléchi? — A quoi? — A ce qu'il y a là-bas, en Angleterre. — Et qu'y a-t-il, voyons, Planchet?

— D'abord, Monsieur, je vous demande pardon si je me mêle de ces choses-là, qui ne sont point de mon commerce; mais puisque c'est une affaire que vous me proposez.. car vous me proposez une affaire, n'est-ce pas? — Superbe, Planchet. — J'ai le droit de la discuter, n'est-ce pas? — Discute, Planchet; de la discussion naît la lumière. — Eh bien, puisque j'ai la permission de Monsieur, je lui dirai qu'il y a là-bas les parlemens d'abord. — Eh bien! après? — Et puis l'armée. — Bon. Vois-tu encore quelque chose? — Et puis la nation. — Est-ce tout? — La nation, qui a consenti la chute et la mort du feu roi, père de celui-là, et qui ne se voudra point démentir. — Planchet, mon ami, dit d'Artagnan, tu raisonnes comme un

fromage? La nation... la nation est lasse de ces messieurs qui s'appellent de noms barbares et qui lui chantent des psaumes. Chanter pour chanter, mon cher Planchet, j'ai remarqué que les nations aimaient mieux chanter la gaudriole que le plain-chant. Rappelle-toi la Fronde; a-t-on chanté dans ce temps-là! Eh bien! c'était le bon temps. — Pas trop, pas trop; j'ai manqué y être pendu. — Oui, mais tu ne l'as pas été, et tu as commencé ta fortune au milieu de toutes ces chansons-là. — C'est vrai. — Tu n'as donc rien à dire? — Si fait! j'en reviens à l'armée et aux parlemens. — J'ai dit que j'empruntais vingt mille livres à M. Planchet, et que je mettais vingt mille livres de mon côté; avec ces quarante mille livres je lève une armée.

Planchet joignit les mains; il voyait d'Artagnan sérieux, il crut de bonne foi que son maître avait perdu le sens. — Une armée!... ah! Monsieur, fit-il avec son plus charmant sourire, de peur d'irriter ce fou et d'en faire un furieux. Une armée... combien? — De quarante hommes, dit d'Artagnan. — Quarante contre quarante mille, ce n'est point assez. Vous valez bien mille hommes à vous tout seul, monsieur d'Artagnan, je le sais bien: mais où trouverez-vous trente-neuf hommes qui valent autant que vous? ou, les trouvant, qui vous fournira l'argent pour les payer? — Pas mal, Planchet... Ah? diable, tu te fais courtisan. — Non, Monsieur, je dis ce que je pense, et voilà justement pourquoi je dis qu'à la première bataille rangée que vous livrerez avec vos quarante hommes, j'ai bien peur... — Aussi ne livrerai-je pas de bataille rangée, mon cher Planchet, dit en riant le Gascon. Nous avons des exemples très-beaux dans l'antiquité de retraites et de marches savantes qui consistaient à éviter l'ennemi au lieu de l'aborder. Tu dois savoir cela, Planchet, toi qui as commandé les Parisiens le jour où ils eussent dû se battre contre les mousquetaires, et qui as si bien calculé les marches et les contremarches, que tu n'as point quitté la place Royale.

Planchet se mit à rire. — Il est de fait, répondit-il, que si vos quarante hommes se cachent toujours et qu'ils ne soient pas maladroits, ils peuvent espérer de n'être pas battus; mais enfin, vous vous proposez un résultat quelconque. — Sans aucun doute. Voici donc, à mon avis, le procédé à employer pour replacer promptement Sa Majesté Charles II sur le trône.

— Bon! s'écria Planchet en redoublant d'attention, voyons ce procédé. Mais auparavant il me semble que nous oublions quelque chose. — Quoi? — Nous avons mis de côté la nation, qui aime mieux chanter des gaudrioles que des psaumes, et l'armée, que nous ne combattons pas; mais restent les parlemens, qui ne chantent guère. — Et qui ne se battent pas davantage. Comment, toi, Planchet, un homme intelligent, tu t'inquiètes d'un tas de braillards qui s'appellent les Croupions et les décharnés! — Du moment où ils n'inquiètent pas Monsieur, passons outre. — Oui, et arrivons au résultat. Te rappelles-tu Cromwell, Planchet? — J'en ai beaucoup ouï parler, Monsieur. — C'était un rude guerrier. — Et un terrible mangeur, surtout. — Comment cela? — Oui, d'un seul coup il a avalé l'Angleterre. — Eh bien, Planchet, la veille du jour où il avala l'Angleterre, si quelqu'un eût avalé Cromwell?... — Oh! Monsieur, c'est un des premiers axiomes de mathématiques que le contenant doit être plus grand que le contenu. — Très-bien! Voilà notre affaire, Planchet. — — Mais Cromwell est mort, et son contenant maintenant, c'est la tombe. — Mon cher Planchet, je vois avec plaisir que non-seulement tu es devenu mathématicien, mais encore philosophe. — Monsieur, dans mon commerce d'épicerie, j'utilise beaucoup de papier imprimé; cela m'instruit.

— Bravo! Tu sais donc, en ce cas-là, car tu n'as pas appris les mathématiques et la philosophie sans un peu d'histoire, qu'après ce Cromwell si grand, il en est venu un tout petit. — Oui; celui-là s'appelait Richard, et il a fait comme vous, monsieur

d'Artagnan, il a donné sa démission. — Bien! très-bien! Après le grand, qui est mort; après le petit, qui a donné sa démission, est venu un troisième. Celui-là s'appelle M. Monk : c'est un général fort habile, en ce qu'il ne s'est jamais battu; c'est un diplomate très-fort, en ce qu'il ne parle jamais, et qu'avant de dire bonjour à un homme, il médite douze heures, et finit par dire bonsoir; ce qui fait crier miracle, attendu que cela tombe juste. — C'est très-fort, en effet, dit Planchet.

— Eh bien, ce Monk, qui a déjà l'Angleterre toute rôtie sur son assiette et qui ouvre déjà la bouche pour l'avaler, ce Monk, qui dit aux gens de Charles II et à Charles II lui-même : *Nescio vos*... — Je ne sais pas l'anglais, dit Planchet. — Oui, mais moi, je le sais, dit d'Artagnan. *Nescio vos* signifie : Je ne vous connais pas. Ce Monk, l'homme important de l'Angleterre elle-même, quand il l'aura engloutie... — Eh bien? demanda Planchet. — Eh bien, mon ami, je vais là-bas, et avec mes quarante hommes je l'enlève, je l'emballe, et je l'apporte en France, où deux partis se présentent à mes yeux éblouis. — Et aux miens! s'écria Planchet transporté d'enthousiasme. Nous le mettons dans une cage et nous le montrons pour de l'argent.

— Eh bien, Planchet, c'est un troisième parti auquel je n'avais pas songé et que tu viens de trouver, toi. — Le croyez-vous bon? — Oui, certainement, mais je crois les miens meilleurs. — Voyons les vôtres, alors. — 1° Je le mets à rançon. — De combien? — Peste, un gaillard comme cela vaut bien cent mille écus. — Oh! oui. — Tu vois, 1° je le mets à rançon de cent mille écus. — Ou bien... — Ou bien, ce qui est mieux encore, je le livre au roi Charles, qui, n'ayant plus ni général d'armée à craindre, ni diplomate à jouer, se restaurera lui-même, et une fois restauré, me comptera les cent mille écus en question. Voilà l'idée que j'ai eue; qu'en dis-tu, Planchet? — Magnifique, Monsieur! s'écria Planchet tremblant d'émotion. Et comment cette idée-là vous est-elle venue? — Elle m'est venue un matin au bord de la Loire, tandis que le roi Louis XIV, notre bien-aimé roi, pleurnichait sur la main de mademoiselle de Mancini. — Monsieur, je vous garantis que l'idée est sublime; mais... — Ah! il y a un mais. — Permettez! mais elle est un peu comme la peau de ce bel ours, — vous savez, qu'on devait vendre, — mais qu'il fallait prendre sur l'ours vivant. Or, pour prendre M. Monk, il y aura bagarre. — Sans doute, mais puisque je lève une armée.

— Oui, oui, je comprends, parbleu, un coup de main. Oh alors, Monsieur, vous triompherez, car nul ne vous égale en ces sortes de rencontres. — J'y ai du bonheur, c'est vrai, dit d'Artagnan avec une orgueilleuse simplicité; tu comprends que si pour cela j'avais mon cher Athos, mon brave Porthos et mon rusé Aramis, l'affaire était faite; mais ils sont perdus, à ce qu'il paraît, et nul ne sait où les retrouver. Je ferai donc le coup tout seul. Maintenant trouves-tu l'affaire bonne et le placement avantageux? — Trop! trop! — Comment cela? — Parce que les belles choses n'arrivent jamais à point. — Celle-là est infaillible, Planchet, et la preuve, c'est que je m'y emploie. — Monsieur, s'écria Planchet, quand je pense que c'est ici, chez moi, au milieu de ma cassonade, de mes pruneaux et de ma cannelle que ce gigantesque projet se mûrit, il me semble que ma boutique est un palais. — Prends garde, prends garde, Planchet; si le moindre bruit transpire, il y a Bastille pour nous deux, car c'est un complot que nous faisons là : M. Monk est l'allié de M. de Mazarin. — Monsieur, quand on a eu l'honneur de vous appartenir, on n'a pas peur, et quand on l'avantage d'être lié d'intérêt avec vous, on se tait. — Fort bien, c'est ton affaire encore plus que la mienne, attendu que, dans huit jours, moi je serai en Angleterre. — Partez, Monsieur, partez; le plus tôt sera le mieux. — Alors l'argent est prêt? — Demain il le sera, demain vous le recevrez de ma main. Voulez-vous de l'or ou de

l'argent? — De l'or, c'est plus commode; mais comment allons-nous arranger cela? Voyons. — Oh! mon Dieu, de la façon la plus simple : vous me donnez un reçu, voilà tout. — Non pas, non pas, dit vivement d'Artagnan, il faut de l'ordre en toutes choses. —C'est aussi mon opinion... mais avec vous, monsieur d'Artagnan... — Et si je meurs là-bas, si je suis tué d'une balle de mousquet, si je crève pour avoir bu de la bière? — Monsieur, je vous prie de croire qu'en ce cas je serais tellement affligé de votre mort, que je ne penserais point à l'argent. — Merci, Planchet, mais cela n'empêche pas. Nous allons, comme deux clercs de procureur, rédiger ensemble une convention, une espèce d'acte qu'on pourrait appeler un acte de société. — Volontiers, Monsieur. — Je sais bien que c'est difficile à rédiger, mais nous essaierons.

Planchet alla chercher une plume, de l'encre et du papier. D'Artagnan prit la plume, la trempa dans l'encre et écrivit :

« Entre messire d'Artagnan, ex-lieutenant des mousquetaires du roi, actuellement demeurant rue Tiquetonne, hôtel de la Chevrette;

« Et le sieur Planchet, épicier, demeurant rue des Lombards, à l'enseigne du Pilon-d'Or;

« A été convenu ce qui suit :

« Une société au capital de quarante mille livres est formée à l'effet d'exploiter une idée apportée par M. d'Artagnan.

« Le sieur Planchet, qui connaît cette idée et qui l'approuve de tous points, versera vingt mille livres entre les mains de M. d'Artagnan;

« Il n'en exigera ni remboursement ni intérêt avant le retour d'un voyage que M. d'Artagnan va faire en Angleterre.

« De son côté M. d'Artagnan s'engage à verser vingt mille livres qu'il joindra aux vingt mille déjà versées par le sieur Planchet.

« Il usera de ladite somme de quarante mille livres comme bon lui semblera, s'engageant toutefois à une chose qui va être énoncée ci-dessous.

« Le jour où M. d'Artagnan aura rétabli, par un moyen quelconque, Sa Majesté le roi Charles II sur le trône d'Angleterre, il versera entre les mains de M. Planchet la somme de.... »

— La somme de cent cinquante mille livres, dit naïvement Planchet voyant que d'Artagnan s'arrêtait. — Ah! diable, non, dit d'Artagnan, le partage ne peut pas se faire par moitié, ce ne serait pas juste. — Cependant, Monsieur, nous mettons moitié chacun, objecta timidement Planchet. — Oui, mais écoute la clause, mon cher Planchet, et si tu ne la trouves pas équitable en tout point quand elle sera écrite, eh bien, nous la rayerons. Et d'Artagnan écrivit :

« Toutefois, comme M. d'Artagnan apporte à l'association, outre le capital de vingt mille livres, son temps, son idée, son industrie et sa peau, choses qu'il apprécie fort, surtout cette dernière, M. d'Artagnan gardera, sur les trois cent mille livres, deux cent mille livres pour lui, ce qui portera sa part aux deux tiers. »

— Très-bien, dit Planchet. — Et tu seras content, moyennant cent mille livres? — Peste! je crois bien. Cent mille livres pour vingt mille livres! — Et à un mois, comprends bien. — Comment, à un mois? — Oui, je ne te demande qu'un mois. — Monsieur, dit généreusement Planchet, je vous donne six semaines. — Merci, répondit civilement le mousquetaire.

Après quoi les deux associés relurent l'acte. — C'est parfait, Monsieur, dit Planchet. — Tu trouves? Eh bien! alors, signons. Et tous deux apposèrent leur paraphe. — De cette façon, dit d'Artagnan, je n'aurai obligation à personne. — Mais moi j'aurai obligation à vous, dit Planchet. — Non, car si tendrement que j'y tienne, Planchet,

je puis laisser ma peau là-bas, et tu perdras tout. A propos, peste! cela me fait penser au principal, une clause indispensable. Je l'écris :

« Dans le cas où ledit d'Artagnan succomberait à l'œuvre, la liquidation se trouvera faite et le sieur Planchet donne dès à présent quittance à l'ombre de messire d'Artagnan des vingt mille livres par lui versées dans la caisse de ladite association. »

Cette dernière clause fit froncer le sourcil à Planchet, mais lorsqu'il vit l'œil si brillant, la main si musculeuse, l'échine si souple et si robuste de son associé, il reprit courage, et sans regret, haut la main, il ajouta un trait à son paraphe. D'Artagnan en fit autant. Ainsi fut rédigé le premier acte de société connu. Peut-être a-t-on un peu abusé depuis de la forme et du fond.

— Maintenant, dit Planchet en versant un dernier verre de vin d'Anjou à d'Artagnan, — maintenant, allez dormir, mon cher maître. — Non pas, répliqua d'Artagnan, car le plus difficile, maintenant, reste à faire, et je vais rêver à ce plus difficile. — Bah! dit Planchet, j'ai si grande confiance en vous, monsieur d'Artagnan, que je ne donnerais pas mes cent mille livres pour quatre-vingt-dix mille. — Et le diable m'emporte, dit d'Artagnan, je crois que tu aurais raison.

Sur quoi d'Artagnan prit une chandelle, monta à sa chambre et se coucha.

OU D'ARTAGNAN SE PRÉPARE A VOYAGER POUR LA MAISON PLANCHET ET COMPAGNIE.

D'Artagnan rêva si bien toute la nuit que son plan fut arrêté dès le lendemain matin. — Voilà! dit-il en se mettant sur son séant dans son lit et en appuyant son coude sur son genou et son menton dans sa main; voilà! Je chercherai quarante hommes bien sûrs et bien solides, recrutés parmi des gens un peu compromis, mais ayant des habitudes de discipline. Je leur promettrai cinq cents livres pour un mois s'ils reviennent; rien s'ils ne reviennent pas, ou moitié pour leurs collatéraux. Quant à la nourriture et au logement, cela regarde les Anglais, qui ont des bœufs au pâturage, du lard au saloir, des poules au poulailler et du grain en grange. Je me présenterai au général Monk avec ce corps de troupe. Il m'agréera. J'aurai sa confiance, et j'en abuserai le plus vite possible.

Mais sans aller plus loin, d'Artagnan secoua la tête et s'interrompit. — Non, dit-il, je n'oserais raconter cela à Athos; le moyen est donc peu honorable. Il faut user de violence, continua-t-il, il le faut bien certainement, sans avoir en rien engagé ma loyauté. Avec quarante hommes je courrai la campagne comme partisan. Oui, mais si je rencontre, non pas quarante mille Anglais, comme disait Planchet, mais purement et simplement quatre cents. Je serai battu, — attendu que sur mes quarante guerriers, il s'en trouvera dix au moins de véreux, dix qui se feront tuer de suite par bêtise. Non, en effet, impossible d'avoir quarante hommes sûrs; cela n'existe pas. Il faut savoir se contenter de trente. Avec dix hommes de moins j'aurai le droit d'éviter la rencontre à main armée, à cause du petit nombre de mes gens, et si la rencontre a lieu, mon choix est bien plus certain sur trente hommes que sur quarante. En outre, j'économise cinq mille francs, c'est-à-dire le huitième de mon capital; cela en vaut la peine.

C'est dit, j'aurai donc trente hommes. Je les diviserai en trois bandes, nous nous

éparpillerons dans le pays, avec injonction de nous réunir à un moment donné. De cette façon, dix par dix, nous ne donnons pas le moindre soupçon, nous passons inaperçus. Oui, oui, trente, c'est un merveilleux nombre. Il y a trois dizaines; trois, ce nombre divin. Et puis, vraiment, une compagnie de trente hommes, lorsqu'elle sera réunie, cela aura encore quelque chose d'imposant.

Ah! malheureux que je suis! continua d'Artagnan, il faut trente chevaux. C'est ruineux. Où diable avais-je la tête en oubliant les chevaux? On ne peut songer cependant à faire un coup pareil sans chevaux. Eh bien, soit, ce sacrifice, nous le ferons, quitte à prendre les chevaux dans le pays: ils n'y sont pas mauvais d'ailleurs.

Mais, j'oubliais, peste! trois bandes, cela nécessite trois commandans, voilà la difficulté: sur les trois commandans, j'en ai déjà un, c'est moi; oui, mais les deux autres coûteront à eux seuls presque autant d'argent que tout le reste de la troupe. Non, décidément, il ne faudrait qu'un seul lieutenant. En ce cas, alors je réduirai ma troupe à vingt hommes. Je sais bien que c'est peu, vingt hommes; mais puisque avec trente j'étais décidé à ne pas chercher les coups, je le ferai bien plus encore avec vingt. Vingt, c'est un compte rond: cela d'ailleurs réduit de dix le nombre des chevaux, ce qui est une considération; et alors, avec un bon lieutenant...

Mordioux! ce que c'est pourtant que patience et calcul! N'allais-je pas m'embarquer avec quarante hommes, et voilà maintenant que je me réduis à vingt pour un égal succès. Dix mille livres d'épargnées d'un seul coup et plus de sûretés, c'est bien, cela. Voyons à cette heure: il ne s'agit plus que de trouver ce lieutenant; trouvons-le donc, et après. Ce n'est pas facile; il me le faut brave et bon, un second moi-même. Oui, mais un lieutenant aura mon secret, et comme ce secret vaut un million et que je ne paierai à mon homme que mille livres, quinze cents livres au plus, mon homme vendra le secret à Monk. Pas de lieutenant, mordioux! D'ailleurs, cet homme fût-il muet comme un disciple de Pythagore, cet homme aura bien dans la troupe un soldat favori dont il fera son sergent; le sergent pénétrera le secret du lieutenant, au cas où celui-ci serait honnête et ne voudrait pas le vendre. Alors le sergent, moins probe et moins ambitieux, donnera le tout pour cinquante mille livres. Allons, allons, c'est impossible! Décidément, il ne faut pas de lieutenant. Mais alors plus de fractions, je ne puis diviser ma troupe en deux et agir sur deux points à la fois sans un autre moi-même qui... Mais à quoi bon agir sur deux points, puisque nous n'avons qu'un homme à prendre? à quoi bon affaiblir un corps en mettant la droite ici, la gauche là?

Un seul corps, mordioux! un seul et commandé par d'Artagnan. Très-bien! mais vingt hommes marchant d'une bande sont suspects à tout le monde; il ne faut pas qu'on voie vingt cavaliers marcher ensemble, autrement on leur détache une compagnie qui demande le mot d'ordre, et qui, sur l'embarras qu'on éprouve à le donner, fusille M. d'Artagnan et ses hommes comme des lapins. Je me réduis donc à dix hommes; de cette façon j'agis simplement et avec unité; je serai forcé à la prudence, ce qui est la moitié de la réussite dans une affaire du genre de celle que j'entreprends: le grand nombre m'eût entraîné à quelque folie peut-être. Dix chevaux ne sont plus rien à acheter ou à prendre. Oh! excellente idée, et quelle tranquillité parfaite elle fait passer dans mes veines! Plus de soupçons, plus de mots d'ordre, plus de danger. Dix hommes, ce sont des valets ou des commis. Dix hommes conduisant dix chevaux, chargés de marchandises quelconques, sont tolérés, bien reçus partout. Dix hommes voyagent pour le compte de la maison Planchet et compagnie de France: il n'y a rien à dire. Ces dix hommes, vêtus comme des manouvriers, ont un bon couteau de chasse, un bon mousqueton à la croupe du cheval, un bon pistolet dans la fonte. Ils ne se laissent jamais inquiéter parce qu'ils n'ont pas de mauvais desseins. Ils sont

peut-être au fond un peu contrebandiers; mais qu'est-ce que cela fait? la contrebande n'est pas, comme la polygamie, un cas pendable. Le pis qui puisse nous arriver, c'est qu'on confisque nos marchandises. Les marchandises confisquées, la belle affaire! Allons, allons, c'est un plan superbe. Dix hommes seulement, dix hommes que j'engagerai pour mon service; dix hommes qui seront résolus comme quarante, qui me coûteront comme quatre, et à qui, pour plus grande sûreté, je n'ouvrirai pas la bouche de mon dessein, et à qui je dirai seulement : « Mes amis, il y a un coup à faire. » De cette façon Satan sera bien malin s'il me joue un de ses tours. Quinze mille livres d'économisées! c'est superbe sur vingt.

Ainsi reconforté par son industrieux calcul, d'Artagnan s'arrêta à ce plan et résolut de n'y plus rien changer. Il avait déjà, sur une liste fournie par son intarissable mémoire, dix hommes illustres parmi les chercheurs d'aventures maltraités de la fortune ou inquiétés par la justice. Sur ce, d'Artagnan se leva et se mit en quête à l'instant même, en invitant Planchet à ne pas l'attendre à déjeuner, ni même peut-être à dîner. Un jour et demi passé à courir certains bouges de Paris lui suffit pour sa récolte, et sans faire communiquer l'un avec l'autre ses aventuriers, il avait colligé, réuni, en moins de trente heures, une charmante collection de mauvais visages parlant un français moins pur que l'anglais dont ils allaient se servir.

C'étaient pour la plupart des gardes dont d'Artagnan avait pu apprécier le mérite en différentes rencontres, et que l'ivrognerie, des coups d'épée malheureux, des gains inespérés au jeu, ou les réformes économiques de M. de Mazarin, avaient forcés de chercher l'ombre et la solitude, ces deux grands consolateurs des âmes incomprises et froissées. Ils portaient sur leur physionomie et dans leurs vêtements les traces des peines de cœur qu'ils avaient éprouvées. Quelques-uns avaient le visage déchiré; tous avaient les habits en lambeaux. D'Artagnan soulagea le plus pressé de ces misères fraternelles avec une sage distribution des écus de la société; puis, ayant veillé à ce que ces écus fussent employés à l'embellissement physique de la troupe, il donna rendez-vous à ses recrues dans le nord de la France, entre Berghes et Saint-Omer. Six jours avaient été donnés pour tout terme, et d'Artagnan connaissait assez la bonne volonté, la belle humeur et la probité relative de ces illustres engagés, pour être certain que pas un d'eux ne manquerait à l'appel.

Ces ordres donnés, ce rendez-vous pris, il alla faire ses adieux à Planchet, qui lui demanda des nouvelles de son armée. D'Artagnan ne jugea point à propos de lui faire part de la réduction qu'il avait faite dans son effectif, il craignait d'entamer par cet aveu la confiance de son associé. Planchet se réjouit fort d'apprendre que l'armée était toute levée, et que lui Planchet se trouvait une espèce de roi de compte à demi, qui, de son trône-comptoir, soudoyait un corps de troupe destiné à guerroyer contre la perfide Albion, cette ennemie de tous les cœurs vraiment français.

Planchet compta donc en beaux louis doubles vingt mille livres à d'Artagnan, pour sa part à lui Planchet, et vingt autres mille livres, toujours en beaux louis doubles, pour la part de d'Artagnan. D'Artagnan mit chacun des vingt mille francs dans un sac, et pesant chaque sac de chaque main. — C'est bien embarrassant, cet argent, mon cher Planchet, dit-il; sais-tu que cela pèse plus de trente livres? — Bah! votre cheval portera cela comme une plume. D'Artagnan secoua la tête. — Ne me dis pas de ces choses-là, Planchet: un cheval surchargé de trente livres, après le porte-manteau et le cavalier, ne passe plus si facilement une rivière, ne franchit plus si légèrement un mur ou un fossé, et plus de cheval, plus de cavalier. Il est vrai que tu ne sais pas cela, toi, Planchet, qui as servi toute ta vie dans l'infanterie.

— Alors, Monsieur, comment faire? dit Planchet, vraiment embarrassé.—Écoute,

dit d'Artagnan, je paierai mon armée à son retour dans ses foyers. Garde-moi ma moitié de vingt mille livres, que tu feras valoir pendant ce temps-là. — Et ma moitié à moi? dit Planchet. — Je l'emporte. — Votre confiance m'honore, dit Planchet, mais si vous ne revenez pas? — C'est possible, quoique la chose soit peu vraisemblable. Alors, Planchet, pour ce cas où je ne reviendrais pas, donne-moi une plume pour que je fasse mon testament.

D'Artagnan prit une plume, du papier et écrivit sur une simple feuille.

« Moi, d'Artagnan, je possède vingt mille livres économisées sou à sou depuis trente-trois ans que je suis au service de S. M. le roi de France. J'en donne cinq mille à Athos, cinq mille à Porthos, cinq mille à Aramis, pour qu'ils les donnent, en mon nom et aux leurs, à mon petit ami Raoul, vicomte de Bragelonne. Je donne les cinq mille dernières à Planchet, pour qu'il distribue avec moins de regret les quinze mille autres à mes amis. En fin de quoi j'ai signé les présentes. D'ARTAGNAN. »

Planchet paraissait fort curieux de savoir ce qu'avait écrit d'Artagnan. — Tiens, dit le mousquetaire à Planchet, lis. Aux dernières lignes les larmes vinrent aux yeux de Planchet. — Vous croyez que je n'eusse pas donné l'argent sans cela? alors je ne veux pas de vos cinq mille livres. D'Artagnan sourit.

— Accepte, Planchet, accepte, et de cette façon tu ne perdras que quinze mille francs au lieu de vingt, et tu ne seras pas tenté de faire affront à la signature de ton maître et ami, en cherchant à ne rien perdre du tout. Comme il connaissait le cœur des hommes et des épiciers, ce cher monsieur d'Artagnan!

Ceux qui ont appelé fou don Quichotte parce qu'il marchait à la conquête d'un empire avec le seul Sancho, son écuyer, et ceux qui ont appelé fou Sancho parce qu'il marchait avec son maître à la conquête du susdit empire, ceux-là certainement n'eussent point porté un autre jugement sur d'Artagnan et Planchet. Cependant le premier passait pour un esprit subtil parmi les plus fins esprits de la cour de France. Quant au second, il s'était acquis à bon droit la réputation d'une des plus fortes cervelles parmi les marchands épiciers de la rue des Lombards, par conséquent de Paris, par conséquent de France. Heureusement d'Artagnan n'était pas homme à écouter les sornettes qui se débitaient autour de lui, ni les commentaires que l'on faisait sur lui. Il avait adopté la devise : *Faisons bien et laissons dire*. Planchet, de son côté, avait adopté celle-ci : *Laissons faire et ne disons rien*. Il en résultait que, selon l'habitude de tous les génies supérieurs, ces deux hommes se flattaient *intrà pectus* d'avoir raison contre tous ceux qui leur donnaient tort.

Pour commencer, d'Artagnan se mit en route par le plus beau temps du monde, sans nuages au ciel, sans nuages à l'esprit, joyeux et fort, calme et décidé, gros de sa résolution, et par conséquent portant avec lui une dose décuple de ce fluide puissant que les secousses de l'âme font jaillir des nerfs et qui procurent à la machine humaine une force et une influence dont les siècles futurs se rendront, selon toute probabilité, plus arithmétiquement compte que nous ne pouvons le faire aujourd'hui. Il remonta, comme aux temps passés, cette route féconde en aventures qui l'avait conduit à Boulogne et qu'il faisait pour la quatrième fois. Il put presque, chemin faisant, reconnaître la trace de son pas sur le pavé et celle de son poing sur les portes des hôtelleries; sa mémoire, toujours active et présente, ressuscitait alors cette jeunesse que n'eût, trente ans après, démentie ni son grand cœur ni son poignet d'acier. Quelle riche nature que celle de cet homme! il avait toutes les passions, tous les défauts, toutes les faiblesses, et l'esprit de contrariété familier à son intelligence changeait toutes ces imperfections en des qualités correspondantes. D'Artagnan, grâce à son imagination sans cesse errante, avait peur d'une ombre, et, honteux d'avoir eu peur, il marchait

à cette ombre, et devenait alors extravagant de bravoure si le danger était réel. Aussi, tout en lui était émotions, et partant jouissance. Il aimait fort la société d'autrui, mais jamais ne s'ennuyait dans la sienne, et plus d'une fois, si on eût pu l'étudier quand il était seul, on l'eût vu rire des quolibets qu'il se racontait à lui-même ou des bouffonnes imaginations qu'il se créait justement cinq minutes avant le moment où devait venir l'ennui.

D'Artagnan ne fut pas peut-être aussi gai cette fois qu'il l'eût été avec la perspective de trouver quelques bons amis à Calais au lieu de celle qu'il avait d'y rencontrer ses dix sacripans; mais cependant la mélancolie ne le visita point plus d'une fois par jour, et ce fut cinq visites à peu près qu'il reçut de cette sombre déité avant d'apercevoir la mer à Boulogne; encore les visites furent-elles courtes. — Mais une fois là, d'Artagnan se sentit près de l'action, et tout autre sentiment que celui de la confiance disparut, pour ne plus jamais revenir. De Boulogne il suivit la côte jusques à Calais.

Calais était le rendez-vous général, et dans Calais il avait désigné à chacun de ses enrôlés l'hôtellerie du Grand-Monarque, où la vie n'était point chère, où les matelots faisaient la chaudière, où les hommes d'épée, à fourreau de cuir, bien entendu, trouvaient gîte, table, nourriture, et toutes les douceurs de la vie enfin, à trente sous par jour. D'Artagnan se proposait de les surprendre en flagrant délit de vie errante, et de juger par la première apparence s'il fallait compter sur eux comme sur de bons compagnons. Il arriva le soir, à quatre heures et demie, à Calais.



D'ARTAGNAN VOYAGE POUR LA MAISON PLANCHET ET COMPAGNIE.

L'hôtellerie du Grand-Monarque était située dans une petite rue parallèle au port, sans donner sur le port même; quelques ruelles coupaient, comme des échelons coupent les deux montans de l'échelle, les deux grandes lignes droites du port et de la rue. Par les ruelles on débouchait inopinément du port dans la rue et de la rue dans le port. D'Artagnan arriva sur le port, prit une de ces rues et tomba inopinément devant l'hôtellerie du Grand-Monarque.

Le moment était bien choisi, et put rappeler à d'Artagnan son début à l'hôtellerie du Franc-Meunier à Meung. Des matelots qui venaient de jouer aux dés s'étaient pris de querelle et se menaçaient avec fureur. L'hôte, l'hôtesse et deux garçons surveillaient avec anxiété le cercle de ces mauvais joueurs, du milieu desquels la guerre semblait prête à s'élancer toute hérissée de couteaux et de haches. Le jeu cependant continuait.

Un banc de pierre était occupé par deux hommes, qui semblaient ainsi veiller à la porte; quatre tables placées au fond de la chambre commune étaient occupées par huit autres individus. Ni les hommes du banc ni les hommes des tables ne prenaient part ni à la querelle ni au jeu. D'Artagnan reconnut ses dix hommes dans ces spectateurs si froids et si indifférens.

La querelle allait croissant. Toute passion a, comme la mer, sa marée qui monte et qui descend. Arrivé au paroxysme de sa passion, un matelot renversa la table et l'argent qui était dessus. La table tomba, l'argent roula. A l'instant même tout le personnel de l'hôtellerie se jeta sur les enjeux, et bon nombre de pièces blanches furent ramassées par des gens qui s'esquivèrent tandis que les matelots se déchiraient entre eux.

Seuls les deux hommes du banc et les huit hommes de l'intérieur, quoiqu'ils eussent l'air parfaitement étrangers les uns aux autres, seuls, disons-nous, ces dix hommes semblaient s'être donné le mot pour demeurer impassibles au milieu de ces cris de fureur et de ce bruit d'argent. Deux seulement se contentèrent de repousser avec le pied les combattans qui venaient jusque sous leur table. Deux autres enfin, plutôt que de prendre part à tout ce vacarme, sortirent leurs mains dans leurs poches; deux autres enfin montèrent sur la table qu'ils occupaient, comme font, pour éviter d'être submergés, des gens surpris par une crue d'eau. — Allons, allons, se dit d'Artagnan, qui n'avait perdu aucun de ces détails que nous venons de raconter, voilà une jolie collection : circonspects, calmes, habitués au bruit, faits aux coups; peste! j'ai eu la main heureuse.

Tout à coup son attention fut appelée sur un point de la chambre. Les deux hommes qui avaient repoussé du pied les lutteurs furent assaillis d'injures par les matelots qui

venaient de se réconcilier. L'un d'eux, à moitié ivre de colère et tout à fait de bière, vint d'un ton menaçant demander au plus petit de ces deux sages de quel droit il avait touché de son pied des créatures du bon Dieu qui n'étaient pas des chiens. Et en faisant cette interpellation, il mit, pour la rendre plus directe, son gros poing sous le nez de la recrue de M. d'Artagnan.

Cet homme pâlit sans qu'on pût apprécier s'il pâlissait de crainte ou bien de colère. Ce que voyant, le matelot conclut que c'était de peur, et leva son poing avec l'intention bien manifeste de le laisser retomber sur la tête de l'étranger. Mais sans qu'on eût vu remuer l'homme menacé, il détacha au matelot une si rude bourrade dans l'estomac, que celui-ci roula jusqu'au bout de la chambre avec des cris épouvantables. Au même instant, ralliés par l'esprit de corps, tous les camarades du vaincu tombèrent sur le vainqueur. Ce dernier, avec le même sang-froid dont il avait déjà fait preuve, sans commettre l'imprudence de toucher à ses armes, empoigna un pot de bière à couvercle d'étain et assomma deux ou trois assaillans; puis comme il allait succomber sous le nombre, les sept autres silencieux de l'intérieur, qui n'avaient pas bougé, comprirent que c'était leur cause qui était en jeu et se ruèrent à son secours. En même temps les deux indifférens de la porte se retournèrent avec un froncement de sourcils qui indiquait leur intention bien prononcée de prendre l'ennemi à revers si l'ennemi ne cessait pas son agression.

L'hôte, ses garçons et deux gardes de nuit qui passaient et qui, par curiosité, pénétrèrent trop avant dans la chambre, furent enveloppés dans la bagarre et roués de coups. Les Parisiens frappaient comme des cyclopes, avec un ensemble et une tactique qui faisaient plaisir à voir; enfin, obligés de battre en retraite devant le nombre, ils prirent leur retranchement de l'autre côté de la grande table, qu'ils soulevèrent d'un commun accord à quatre, tandis que les deux autres s'armaient chacun d'un tréteau, de telle sorte qu'en s'en servant comme d'un gigantesque abattoir, ils renversèrent d'un coup huit matelots sur la tête desquels ils avaient fait jouer leur monstrueuse catapulte.

Le sol était donc déjà jonché de blessés et la salle pleine de cris et de poussière, lorsque d'Artagnan, satisfait de l'épreuve, s'avança l'épée à la main, et, frappant du pommeau tout ce qu'il rencontra de têtes dressées, il poussa un vigoureux holà! qui mit à l'instant même fin à la lutte. Il se fit un grand refoulement du centre à la circonférence, de sorte que d'Artagnan se trouva isolé et dominateur. — Qu'est-ce que c'est? demanda-t-il ensuite à l'assemblée, avec le ton majestueux de Neptune prononçant le *quos ego*.

A l'instant même et au premier accent de cette voix, pour continuer la métaphore virgilienne, les recrues de M. d'Artagnan, reconnaissant chacun isolément son souverain seigneur, rengaînèrent à la fois et leurs colères, et leurs battemens de planches et leurs coups de tréteaux. De leur côté, les matelots voyant cette longue épée nue, cet air martial et le bras agile qui venaient au secours de leurs ennemis dans la personne d'un homme qui paraissait habitué au commandement, de leur côté les matelots ramassèrent leurs blessés et leurs cruchons. Les Parisiens s'essuyèrent le front et tirèrent leur révérence au chef.

D'Artagnan fut comblé de félicitations par l'hôte du Grand-Monarque. Il les reçut en homme qui sait qu'on ne lui offre rien de trop, puis il déclara qu'en attendant le souper il allait se promener sur le port. Aussitôt chacun des enrôlés, qui comprit l'appel, prit son chapeau, épousseta son habit et suivit d'Artagnan; mais d'Artagnan, tout en flânant, tout en examinant chaque chose, se garda bien de s'arrêter; il se dirigea vers la dune, et les dix hommes, effarés de se trouver ainsi à la piste l'un de l'autre,

inquiets de voir à leur droite et à leur gauche et derrière eux des compagnons sur lesquels ils ne comptaient pas, le suivirent en se jetant les uns les autres des regards furibonds.

Ce ne fut qu'au plus creux de la plus profonde dune que d'Artagnan, souriant de les voir ainsi distancés, se retourna vers eux, et leur faisant un signe pacifique de la main, — Eh! là, là! Messieurs, dit-il, ne nous dévorons pas; vous êtes faits pour vivre ensemble, pour vous entendre en tous points et non pour vous dévorer les uns les autres.

Alors toute hésitation cessa; les hommes respirèrent comme s'ils eussent été tirés d'un cercueil et s'examinèrent complaisamment les uns les autres. Après cet examen, ils portèrent les yeux sur leur chef, qui, connaissant dès longtemps le grand art de parler à des hommes de cette trempe, leur improvisa le petit discours suivant, accentué avec une énergie toute gasconne :

— Messieurs, vous savez tous qui je suis. Je vous ai engagés, vous connaissant pour des braves et voulant vous associer à une expédition glorieuse. Figurez-vous qu'en travaillant avec moi vous travaillez pour le roi. Je vous préviens seulement que si vous laissez paraître quelque chose de cette supposition, je me verrai forcé de vous casser immédiatement la tête de la façon qui me sera le plus commode. Vous n'ignorez pas, Messieurs, que les secrets d'État sont comme un poison mortel : tant que ce poison est dans sa boîte et que la boîte est bien fermée, il ne nuit pas; hors de la boîte, il tue. Maintenant approchez-vous de moi, et vous allez savoir de ce secret ce que je puis vous en dire.

Tous s'approchèrent avec un mouvement de curiosité. — Approchez-vous, continua d'Artagnan, et que l'oiseau qui passe au-dessus de nos têtes, que le lapin qui joue dans les dunes, que le poisson qui bondit hors de l'eau, ne puissent nous entendre. Il s'agit de savoir et de rapporter à M. le surintendant des finances combien la contrebande anglaise fait de tort aux marchands français. J'entrerai partout et je verrai tout. Nous sommes de pauvres pêcheurs picards jetés sur la côte par une bourasque. Il va sans dire que nous vendrons du poisson ni plus ni moins que de vrais pêcheurs. Seulement, on pourrait deviner qui nous sommes et nous inquiéter; il est donc urgent que nous soyons en état de nous défendre. Voilà pourquoi je vous ai choisis comme des gens d'esprit et de courage. Nous mènerons bonne vie et nous ne courrons pas grand danger, attendu que nous avons derrière nous un protecteur puissant, grâce auquel il n'y a pas de tracasserie possible. Une seule chose me contrarie; mais j'espère qu'après une courte explication vous allez me tirer d'embarras. Cette chose qui me contrarie, c'est d'emmener avec moi un équipage de pêcheurs stupides, lequel équipage nous gênera énormément, tandis que si, par hasard, il y avait parmi vous des gens qui eussent vu la mer ..

— Oh! qu'à cela ne tienne! dit une des recrues de d'Artagnan; moi j'ai été prisonnier des pirates de Tunis pendant trois ans, et je connais la manœuvre comme un amiral. — Voyez-vous, dit d'Artagnan, l'admirable chose que le hasard! D'Artagnan prononça ces paroles avec un indéfinissable accent de feinte bonhomie. Car d'Artagnan savait à merveille que cette victime des pirates était un ancien corsaire, et il l'avait engagé en connaissance de cause. Mais d'Artagnan n'en disait jamais plus qu'il n'avait besoin d'en dire, pour laisser les gens dans le doute. Il se paya donc de l'explication, et accueillit l'effet sans paraître se préoccuper de la cause.

— Et moi, dit un second, j'ai, par chance, un oncle qui dirige les travaux du port de La Rochelle. Tout enfant, j'ai joué sur les embarcations : je sais donc manier l'aviron et la voile à défier le premier matelot ponentais venu. Celui-là ne mentait



LA TROUPE DE D'ARTAGNAN.

guère plus que l'autre, il avait ramé six ans sur les galères de Sa Majesté, à la Ciotat. Deux autres furent plus francs, ils avouèrent tout simplement qu'ils avaient servi sur un vaisseau comme soldats de pénitence : ils n'en rougissaient pas. D'Artagnan se trouva donc le chef de dix hommes de guerre et de quatre matelots, ayant à la fois armée de terre et de mer, ce qui eût porté l'orgueil de Planchet au comble, si Planchet eût connu ce détail.

Il ne s'agissait plus que de l'ordre général, et d'Artagnan le donna précis. Il enjoignit à ses hommes de se tenir prêts à partir pour La Haye, en suivant les uns le littoral qui mène jusqu'à Breskens, les autres la route qui conduit à Anvers. Le rendez-vous fut donné, en calculant chaque jour de marche, à quinze jours de là, sur la place principale de La Haye.

D'Artagnan recommanda à ses hommes de s'accoupler comme ils l'entendraient, par sympathie, deux par deux. Lui-même choisit parmi les figures les moins patibulaires deux gardes qu'il avait connus autrefois et dont les seuls défauts étaient d'être joueurs et ivrognes. Ces hommes n'avaient point perdu toute idée de civilisation, et sous des habits propres leurs cœurs eussent recommencé à battre. D'Artagnan, pour ne pas donner de jalousie aux autres, fit passer les autres devant. Il garda ses deux préférés, les habilla de ses propres nippes, et partit avec eux.

C'est à ceux-là, qu'il semblait honorer d'une confiance absolue, que d'Artagnan fit une fausse confidence destinée à garantir le succès de l'expédition. Il leur avoua qu'il s'agissait, non pas de voir combien la contrebande anglaise pouvait faire du tort au commerce français, mais au contraire combien la contrebande française pouvait faire du tort au commerce anglais. Ces hommes parurent convaincus, ils l'étaient effectivement. D'Artagnan était bien sûr qu'à leur première débauche, alors qu'ils seraient morts ivres, l'un des deux divulguerait ce secret capital à toute la bande. Son jeu lui parut infaillible.

Quinze jours après tout ce que nous venons de voir se passer à Calais, toute la troupe se trouvait réunie à La Haye Alors, d'Artagnan s'aperçut que tous ses hommes, avec une intelligence remarquable, s'étaient déjà travestis en matelots plus ou moins maltraités par la mer. D'Artagnan les laissa dormir en un bouge de Newkerke-street, et se logea, lui, proprement. sur le grand canal Il apprit que le roi d'Angleterre était revenu près de son allié Guillaume II de Nassau, stathouder de Hollande. Il apprit encore que le refus du roi Louis XIV avait un peu refroidi la protection qui lui avait été accordée jusque-là, et qu'en conséquence il avait été se confiner dans une petite maison du village de Scheveningen, situé dans les dunes, au bord de la mer, à une petite lieue de La Haye. Là, disait-on, le malheureux banni se consolait de son exil en regardant avec cette mélancolie particulière aux princes de sa race, cette mer immense du Nord, qui le séparait de son Angleterre comme elle avait séparé autrefois Marie Stuart de la France.

D'Artagnan poussa une fois jusqu'à Scheveningen, afin d'être bien sûr de ce que l'on rapportait sur le prince. Il vit, en effet, Charles II pensif et seul sortir par une petite porte donnant sur le bois et se promenant sur le rivage, au soleil couchant, sans même attirer l'attention des pêcheurs qui, en revenant le soir, tiraient, comme les anciens marins de l'Archipel, leurs barques sur le sable de la grève. D'Artagnan reconnut le roi. Il le vit fixer son regard sombre sur l'immense étendue des eaux et absorber sur son pâle visage les rouges rayons du soleil déjà échancré par la ligne noire de l'horizon. Puis, Charles II rentra dans la maison isolée, toujours seul, toujours lent et triste, s'amusant à faire crier sous ses pas le sable friable et mouvant.

Dès le soir même d'Artagnan loua pour mille livres une barque de pêcheurs qui en

valait quatre mille. Il donna ces mille livres comptant et déposa les trois mille autres chez le bourgmestre. Après quoi il embarqua, sans qu'on les vît et durant la nuit obscure, les six hommes qui formaient son armée de terre; et, à la marée montante, à trois heures du matin, il gagna le large, manœuvrant ostensiblement avec les quatre autres et se reposant sur la science de son galérien, comme il l'eût fait sur celle du premier pilote du port.

OU L'AUTEUR EST FORCÉ, BIEN MALGRÉ LUI, DE FAIRE UN PEU D'HISTOIRE.

Tandis que les rois et les hommes s'occupaient ainsi de l'Angleterre, qui se gouvernait toute seule, et qui, il faut le dire à sa louange, n'avait jamais été si mal gouvernée, un homme sur qui Dieu avait arrêté son regard et posé son doigt, un homme prédestiné à écrire son nom en lettres éclatantes dans le livre de l'histoire, poursuivait à la face du monde une œuvre pleine de mystère et d'audace. Il allait, et nul ne savait où il voulait aller, quoique non-seulement l'Angleterre, mais la France, mais l'Europe, le regardassent marcher d'un pas ferme et la tête haute. Tout ce qu'on savait sur cet homme, nous allons le dire.

Monk venait de se déclarer pour la liberté du *rump parliament*, ou, si on l'aime mieux, du parlement croupion, comme on l'appelait; parlement que le général Lambert, imitant Cromwell, dont il avait été le lieutenant, venait de bloquer si étroitement, pour lui faire faire sa volonté, qu'aucun membre, pendant tout le blocus, n'avait pu en sortir, et qu'un seul, Pierre Wentwort, avait pu y entrer. Lambert et Monk, tout se résumait dans ces deux hommes, le premier représentant le despotisme militaire, le second représentant le républicanisme pur. Ces deux hommes, c'étaient les deux seuls représentans politiques de cette révolution dans laquelle Charles Ier avait d'abord perdu sa couronne, et ensuite la tête.

Lambert, au reste, ne dissimulait pas ses vues: il cherchait à établir un gouvernement tout militaire et à se faire le chef de ce gouvernement. Monk, républicain rigide, disaient les uns, voulait maintenir le *rump parliament*, cette représentation visible, quoique dégénérée, de la république. Monk, adroit ambitieux, disaient les autres, voulait tout simplement se faire de ce parlement, qu'il semblait protéger, un degré solide pour monter jusqu'au trône que Cromwell avait fait vide, mais sur lequel il n'avait pas osé s'asseoir. Ainsi, Lambert en persécutant le parlement, Monk en se déclarant pour lui, s'étaient mutuellement déclarés ennemis l'un de l'autre.

Aussi Monk et Lambert avaient-ils songé tout d'abord à se faire chacun une armée : Monk en Écosse, où étaient les presbytériens et les royalistes, c'est-à-dire les mécontens; Lambert à Londres, où se trouvait comme toujours la plus forte opposition contre le pouvoir qu'elle avait sous les yeux. Monk avait pacifié l'Écosse, il s'y était formé une armée et s'en était fait un asile : l'une gardait l'autre; Monk savait que le jour n'était pas encore venu, jour marqué par le Seigneur pour un grand changement; aussi son épée paraissait-elle collée au fourreau. Inexpugnable dans sa farouche et montagneuse Écosse, général absolu, roi d'une armée de onze mille vieux soldats qu'il avait plus d'une fois conduits à la victoire; aussi bien et mieux instruit des affaires de Londres que Lambert, qui tenait garnison dans la Cité, voilà quelle était la position de Monk lorsqu'à cent lieues de Londres il se déclara pour le parle-



MONCK.

ment. Lambert, au contraire, comme nous l'avons dit, habitait la capitale. Il y avait le centre de toutes ses opérations et il y réunissait autour de lui et tous ses amis et tout le bas peuple, éternellement enclin à chérir les ennemis du pouvoir constitué.

Ce fut donc à Londres que Lambert apprit l'appui que des frontières d'Écosse Monk prêtait au parlement. Il jugea qu'il n'y avait pas de temps à perdre et que la Tweed n'était pas si éloignée de la Tamise qu'une armée n'enjambât d'une rivière à l'autre, surtout lorsqu'elle était bien commandée. Il savait, en outre, qu'au fur et à mesure qu'ils pénétreraient en Angleterre, les soldats de Monk formeraient sur la route cette boule de neige, emblème du globe de la fortune, qui n'est pour l'ambitieux qu'un degré sans cesse grandissant pour le conduire à son but. Il ramassa donc son armée, formidable à la fois par sa composition ainsi que par le nombre, et courut au-devant de Monk, qui, lui, pareil à un navigateur prudent voguant au milieu des écueils, s'avançait à toutes petites journées et le nez au vent, écoutant le bruit et flairant l'air qui venait de Londres. Les deux armées s'aperçurent à la hauteur de Newcastle; Lambert, arrivé le premier, campa dans la ville même. Monk, toujours circonspect, s'arrêta où il était, et plaça son quartier général à Coldstream, sur la Tweed.

La vue de Lambert répandit la joie dans l'armée de Monk, tandis qu'au contraire la vue de Monk jeta le désarroi dans l'armée de Lambert. On eût cru que ces intrépides batailleurs, qui avaient fait tant de bruit dans les rues de Londres, s'étaient mis en route dans l'espoir de ne rencontrer personne, et que maintenant, voyant qu'ils avaient rencontré une armée et que cette armée arborait devant eux, non seulement un étendard, mais encore une cause et un principe, on eût cru, disons-nous, que ces intrépides batailleurs s'étaient mis à réfléchir qu'ils étaient moins bons républicains que les soldats de Monk, puisque ceux-ci soutenaient le parlement, tandis que Lambert ne soutenait rien, pas même lui. Quant à Monk, s'il eut à réfléchir ou s'il réfléchit, ce dut être fort tristement, car l'histoire raconte, et cette pudique dame, on le sait, ne ment jamais, car l'histoire raconte que le jour de son arrivée à Coldstream, on chercha inutilement un mouton par toute la ville.

Force fut donc à chacun d'être satisfait, ou tout au moins de le paraître. Monk, tout aussi affamé que ses gens, mais affectant la plus parfaite indifférence pour ce mouton absent, coupa un fragment de tabac long d'un demi-pouce, à la carotte d'un sergent qui faisait partie de sa suite, et commença à mastiquer le susdit fragment en assurant à ses lieutenans que la faim était une chimère, et que d'ailleurs on n'avait jamais faim, tant qu'on avait quelque chose à mettre sous sa dent.

Monk connaissait parfaitement cette position, Newcastle et ses environs lui ayant déjà plus d'une fois servi de quartier général. Il savait que le jour son ennemi pourrait sans doute jeter des éclaireurs dans les ruines voisines et y venir chercher une escarmouche, mais que la nuit il se garderait bien de s'y hasarder. Il se trouvait donc en sûreté. Aussi ses soldats purent-ils le voir, après ce qu'il appelait fastueusement son souper, c'est-à-dire après l'exercice de mastication que nous venons de rapporter, comme depuis Napoléon à la veille d'Austerlitz, dormir tout assis sur sa chaise de jonc, moitié sous la lueur de sa lampe, moitié sous le reflet de la lune, qui commençait à monter aux cieux. Ce qui signifie qu'il était à peu près neuf heures et demie du soir.

Tout à coup Monk fut tiré de ce demi-sommeil, factice peut-être, par une troupe de soldats qui, accourant avec des cris joyeux, venait frapper du pied les bâtons de la tente de Monk, tout en bourdonnant pour le réveiller. Il n'était pas besoin d'un si grand bruit. Le général ouvrit les yeux. — Eh bien! mes enfans, que se passe-t-il

donc? demanda le général. — Général, répondirent plusieurs voix, général, vous souperez. — J'ai soupé, Messieurs, répondit tranquillement celui-ci, et je digérais tranquillement, comme vous voyez. Mais entrez, et dites-moi ce qui vous amène. — Général, une bonne nouvelle. — Bah! Lambert nous fait-il dire qu'il se battra demain? — Non, mais nous venons de capturer une barque de pêcheurs qui portait du poisson au camp de Newcastle. — Et vous avez eu tort, mes amis. Ces messieurs de Londres sont délicats, ils tiennent à leur premier service; vous allez les mettre de très-mauvaise humeur. Il serait de bon goût, croyez-moi, de renvoyer à M. Lambert ses poissons et ses pêcheurs, à moins que... Le général réfléchit un instant. — Dites-moi, continua-t-il, quels sont ces pêcheurs, s'il vous plaît? — Des marins picards qui pêchaient sur les côtes de France ou de Hollande, et qui ont été jetés sur les nôtres par un grand vent. — Quelques-uns d'entre eux parlent-ils notre langue? — Le chef nous a dit quelques mots d'anglais.

La défiance du général s'était éveillée au fur et à mesure que ces renseignemens lui venaient. — C'est bien, dit-il, je désire voir ces hommes; amenez-les-moi. Un officier se détacha aussitôt pour les aller chercher. — Combien sont-ils? continua Monk, et quel bateau montent-ils? — Ils sont dix ou douze, mon général, et ils montent une espèce de chasse-marée, comme ils appellent cela, de construction hollandaise, à ce qu'il nous a semblé. — Et vous dites qu'ils portaient du poisson au camp de M. Lambert? — Oui, général. Il paraît même qu'ils ont fait une assez bonne pêche. — Bien, nous allons voir cela, dit Monk.

En effet, au moment même l'officier revenait, amenant le chef de ces pêcheurs, homme de cinquante à cinquante-cinq ans à peu près, mais de bonne mine. Il était de moyenne taille et portait un justaucorps de grosse laine, un bonnet enfoncé jusqu'aux yeux; un coutelas était passé à sa ceinture, et il marchait avec cette hésitation toute particulière aux marins, qui ne sachant jamais, grâce au mouvement du bateau, si leur pied posera sur la planche ou dans le vide, donnent à chacun de leurs pas une assiette aussi sûre que s'il s'agissait de poser un pilotis.

Monk, avec un regard fin et pénétrant, considéra longtemps le pêcheur, qui lui souriait de ce sourire moitié narquois, moitié niais, particulier à nos paysans. — Tu parles anglais? lui demanda Monk en excellent français. — Ah! bien mal, milord, répondit le pêcheur. Cette réponse fut faite bien plutôt avec l'accentuation vive et saccadée des gens d'outre-Loire qu'avec l'accent un peu traînard des contrées de l'ouest et du nord de la France. — Mais enfin tu le parles, insista Monk, pour étudier encore une fois cet accent. — Eh! nous autres gens de mer, répondit le pêcheur, nous parlons un peu toutes les langues. — Alors tu es matelot pêcheur. — Pour aujourd'hui, milord, pêcheur, et fameux pêcheur même. J'ai pris un bar qui pèse au moins trente livres, et plus de cinquante mulets; j'ai aussi de petits merlans qui seront parfaits dans la friture. — Tu me fais l'effet d'avoir plus pêché dans le golfe de Gascogne que dans la Manche, dit Monk en souriant. — En effet, je suis du Midi; cela empêche-t-il d'être bon pêcheur, milord? — Non pas, et je t'achète ta pêche; maintenant parle avec franchise; à qui la destinais-tu? — Milord, je ne vous cacherai point que j'allais à Newcastle, tout en suivant la côte, lorsqu'un gros de cavaliers qui remontaient le rivage en sens inverse a fait signe à ma barque de rebrousser chemin jusqu'au camp de Votre Honneur, sous peine d'une décharge de mousqueterie. Comme je n'étais pas armé en guerre, ajouta le pêcheur en souriant, j'ai dû obéir. — Et pourquoi allais-tu chez Lambert et non chez moi? — Milord, je serai franc: Votre Seigneurie le permet-elle? — Oui, et même au besoin je te l'ordonne. — Eh bien! milord, j'allais chez M. Lambert, parce que ces messieurs de la ville paient bien, tandis que vous autres

Écossais, puritains, presbytériens, covenantaires, comme vous voudrez vous appeler, vous mangez peu, mais ne payez pas du tout.

Monk haussa les épaules sans cependant pouvoir s'empêcher de sourire en même temps. — Et pourquoi, étant du Midi, viens-tu pêcher sur nos côtes? — Parce que j'ai eu la bêtise de me marier en Picardie. — Oui; mais enfin la Picardie n'est pas l'Angleterre. — Milord, l'homme pousse le bateau à la mer; mais Dieu et le vent font le reste et poussent le bateau où il leur plaît. — Tu n'avais donc pas l'intention d'aborder chez nous? — Jamais. — Et quelle route faisais-tu? — Nous revenions d'Ostende, où l'on avait déjà vu des maquereaux, lorsqu'un grand vent du midi nous a fait dériver; alors, voyant qu'il était inutile de lutter avec lui, nous avons filé devant lui. Il a donc fallu, pour ne pas perdre la pêche, qui était bonne, l'aller vendre au plus prochain port d'Angleterre; or, ce plus prochain port c'était Newcastle; l'occasion était bonne, nous a-t-on dit, il y avait surcroît de population dans le camp, surcroît de population dans la ville: l'un et l'autre étaient pleins de gentilshommes très-riches et très-affamés, nous disait-on encore; alors je me suis dirigé vers Newcastle. — Et tes compagnons, où sont-ils! — Oh! mes compagnons, ils sont restés à bord; ce sont des matelots sans instruction aucune. — Tandis que toi... fit Monk. — Oh! moi, dit le patron en riant, j'ai beaucoup couru avec mon père, et je sais comment on dit un sou, un écu, une pistole, un louis et un double louis dans toutes les langues de l'Europe; aussi mon équipage m'écoute-t-il comme un oracle et m'obéit-il comme à un amiral. — Alors c'est toi qui avais choisi M. Lambert comme la meilleure pratique. — Oui, certes. Et soyez franc, milord, m'étais-je trompé? — C'est ce que tu verras plus tard. — En tout cas, milord, s'il y a faute, la faute est à moi, et il ne faut pas en vouloir pour cela à mes camarades. — Voilà décidément un drôle spirituel, pensa Monk.

Puis, après quelques minutes de silence employées à détailler le pêcheur: — Tu viens d'Ostende, m'as-tu dit? demanda le général. — Oui, milord, en droite ligne. — Tu as entendu parler des affaires du jour, alors, car je ne doute point qu'on ne s'en occupe en France et en Hollande. Que fait celui qui se dit le roi d'Angleterre?

— Oh! milord, s'écria le pêcheur avec une franchise bruyante et expansive, voilà une heureuse question, et vous ne pouviez mieux vous adresser qu'à moi, car en vérité j'y peux faire une fameuse réponse. Figurez-vous, milord, qu'en relâchant à Ostende pour y vendre le peu de maquereaux que nous y avions pêchés, j'ai vu l'ex-roi qui se promenait sur les dunes, en attendant ses chevaux, qui devaient le conduire à La Haye: c'est un grand pâle avec des cheveux noirs, et la mine un peu dure. Il a l'air de se mal porter, au reste, et je crois que l'air de la Hollande ne lui est pas bon.

Monk suivait avec une grande attention la conversation rapide, colorée et diffuse du pêcheur, dans une langue qui n'était pas la sienne; heureusement, avons-nous dit, qu'il la parlait avec une grande facilité. Le pêcheur, de son côté, employait tantôt un mot français, tantôt un mot anglais, tantôt un mot qui ne paraissait appartenir à aucune langue et qui était un mot gascon. Heureusement ses yeux parlaient pour lui et si éloquemment qu'on pouvait bien perdre un mot de sa bouche, mais pas une seule intention de ses yeux.

Le général paraissait de plus en plus satisfait de son examen. — Tu as dû entendre dire que cet ex-roi, comme tu l'appelles, se dirigeait vers La Haye dans un but quelconque. — Oh! oui, bien certainement, dit le pêcheur, j'ai entendu dire cela. — Et dans quel but? — Mais toujours le même, fit le pêcheur; n'a-t-il pas cette idée fixe de revenir en Angleterre? — C'est vrai, dit Monk pensif. — Sans compter, ajouta le pêcheur, que le stathouder... vous savez, milord, Guillaume II... — Eh bien? — Il l'y

aidera de tout son pouvoir. — Ah! tu as entendu dire cela? — Non, mais je le crois. — Tu es fort en politique, à ce qu'il paraît? demanda Monk. — Oh! nous autres marins, milord, qui avons l'habitude d'étudier l'eau et l'air, c'est-à-dire les deux choses les plus mobiles du monde, il est rare que nous nous trompions sur le reste.

— Voyons, dit Monk changeant de conversation, on prétend que tu vas nous bien nourrir. — Je ferai de mon mieux, milord. — Combien nous vends-tu ta pêche, d'abord? — Pas si sot que de faire un prix, milord. — Pourquoi cela? — Parce que mon poisson est bien à vous. — De quel droit? — Du droit du plus fort. — Mais enfin mon intention est de te le payer. — C'est bien généreux à vous, milord. — Et ce qu'il vaut, même. — Je ne demande pas tant. — Et que demandes-tu donc, alors? — Mais je demande à m'en aller. — Où cela? Chez le général Lambert? — Moi! s'écria le pêcheur; et pourquoi faire irais-je à Newcastle, puisque je n'ai plus de poisson? — Dans tous les cas, écoute-moi. — J'écoute — Un conseil. — Comment! milord veut me payer et encore me donner un bon conseil! mais milord me comble.

Monk regarda plus fixement que jamais le pêcheur, sur lequel il paraissait toujours conserver quelque soupçon. — Oui, je veux te payer et te donner un conseil, car les deux choses se tiennent. Donc, si tu t'en retournes chez le général Lambert... Le pêcheur fit un mouvement de la tête et des épaules qui signifiait : — S'il y tient, ne le contrarions pas. — Ne traverse pas le marais, continua Monk : tu seras porteur d'argent, et il y a dans le marais quelques embuscades d'Écossais que j'ai placées là. Ce sont gens peu traitables qui comprennent mal la langue que tu parles, quoiqu'elle me paraisse se composer de trois langues, et qui pourraient te reprendre ce que je t'aurais donné, et de retour dans ton pays, tu ne manquerais pas de dire que le général Monk a deux mains, l'une écossaise, l'autre anglaise, et qu'il reprend avec la main écossaise ce qu'il a donné avec la main anglaise. — Oh! général, j'irai où vous voudrez, soyez tranquille, dit le pêcheur avec une crainte trop expressive pour n'être pas exagérée. Je ne demande qu'à rester ici, moi, si vous voulez que je reste. — Je te crois bien, dit Monk avec un imperceptible sourire; mais je ne puis cependant te garder sous ma tente. — Je n'ai pas cette prétention, milord, et désire seulement que Votre Seigneurie m'indique où elle veut que je me poste. Qu'elle ne se gêne pas, pour nous une nuit est bientôt passée. — Alors je vais te faire conduire à ta barque. — Comme il plaira à Votre Seigneurie. Seulement, si Votre Seigneurie voulait me faire reconduire par un charpentier, je lui en serais on ne peut plus reconnaissant. Ces messieurs de votre armée, en faisant remonter la rivière à ma barque, avec le câble que tiraient leurs chevaux, l'ont quelque peu déchirée aux roches de la rive, en sorte que j'ai au moins deux pieds d'eau dans ma cale, milord. — Raison de plus pour que tu veilles sur ton bateau, ce me semble. — Milord, je suis bien à vos ordres, dit le pêcheur. Je vais décharger mes paniers où vous voudrez; puis vous me paierez si cela vous plaît, vous me renverrez si la chose vous convient. Vous voyez que je suis facile à vivre, moi. — Allons, allons, tu es un bon diable, dit Monk, dont le regard scrutateur n'avait pu trouver une seule ombre dans la limpidité de l'œil du pêcheur. Holà! Digby.

Un aide-de-camp parut. — Vous conduirez ce digne garçon et ses compagnons aux petites tentes des cantines, en avant des marais; de cette façon ils seront à portée de joindre leur barque, et cependant ils ne coucheront pas dans l'eau cette nuit. Qu'y a-t-il, Spithead? Spithead était le sergent auquel Monk, pour souper, avait emprunté un morceau de tabac. Spithead, en entrant dans la tente du général sans être appelé, motivait cette question de Monk. — Milord, dit-il, un gentilhomme français vient de se présenter aux avant-postes et demande à parler à Votre Honneur.

Tout cela était dit, bien entendu, en anglais. Quoique la conversation eût lieu en

cette langue, le pêcheur fit un léger mouvement que Monk, occupé de son sergent, ne remarqua point. — Et quel est ce gentilhomme? demanda Monk. — Milord, répondit Spithead, il me l'a dit; mais ces diables de noms français sont si difficiles à prononcer pour un gosier écossais que je n'ai pu le retenir. Au surplus, ce gentilhomme, à ce que m'ont dit les gardes, est le même qui s'est présenté hier à l'étape et que Votre Honneur n'a pas voulu recevoir. — C'est vrai, j'avais conseil d'officiers. — Milord décide-t-il quelque chose à l'égard de ce gentilhomme? — Oui, qu'il soit amené ici. — Faut-il prendre des précautions? — Lesquelles? — Lui bander les yeux, par exemple. — A quoi bon? Il ne verra que ce que je désire qu'on voie, c'est-à-dire que j'ai autour de moi onze mille braves qui ne demandent pas mieux que de se couper la gorge en l'honneur du parlement, de l'Écosse et de l'Angleterre. — Et cet homme, milord? dit Spithead en montrant le pêcheur, qui pendant cette conversation était resté debout et immobile, en homme qui voit, mais ne comprend pas. — Ah! c'est vrai, dit Monk. Puis se retournant vers le marchand de poisson, — Au revoir, mon brave homme, dit-il; je t'ai choisi un gîte. Digby, emmenez-le. Ne crains rien, on t'enverra ton argent tout à l'heure. — Merci, milord, dit le pêcheur. Et après avoir salué il partit accompagné de Digby.

A cent pas de la tente, il retrouva ses compagnons, qui chuchotaient avec une volubilité qui ne paraissait pas exempte d'inquiétude. Mais il leur fit un signe qui parut les rassurer. — Holà! vous autres, dit le patron, venez par ici : Sa Seigneurie le général Monk a la générosité de nous payer notre poisson, et la bonté de nous donner l'hospitalité pour cette nuit.

Les pêcheurs se réunirent à leur chef, et, conduite par Digby, la petite troupe s'achemina vers les cantines, poste qui, on se le rappelle, lui avait été assigné. Tout en cheminant, les pêcheurs passèrent dans l'ombre près de la garde qui conduisait le gentilhomme français au général Monk. Ce gentilhomme était à cheval et enveloppé d'un grand manteau, ce qui fit que le patron ne le put voir, quelle que parût être sa curiosité. Quant au gentilhomme, ignorant qu'il coudoyait des compatriotes, il ne fit pas même attention à cette petite troupe. L'aide-de-camp installa ses hôtes dans une tente assez propre d'où fut délogée une cantinière irlandaise qui s'en alla coucher où elle put avec ses six enfans. Un grand feu brûlait en avant de cette tente et projetait sa lumière pourprée sur les flaques herbeuses du marais que ridait une brise assez fraîche. Puis l'installation faite, l'aide-de-camp souhaita le bonsoir aux matelots en leur faisant observer que l'on voyait du seuil de la tente les mâts de la barque qui se balançait sur la Tweed, preuve qu'elle n'avait pas encore coulé à fond. Cette vue parut réjouir infiniment le chef des pêcheurs.

LE TRÉSOR.

Le gentilhomme français que Spithead avait annoncé à Monk et qui avait passé si bien enveloppé de son manteau près du pêcheur qui sortait de la tente du général cinq minutes avant qu'il y entrât, le gentilhomme français traversa les différens postes sans même jeter les yeux autour de lui, de peur de paraître indiscret. Comme l'ordre en avait été donné, on le conduisit à la tente du général. Le gentilhomme fut laissé seul dans l'antichambre qui précédait la tente, et il attendit Monk, qui ne tarda à paraître

que le temps qu'il mit à entendre le rapport de ses gens et à étudier par la cloison de toile le visage de celui qui sollicitait un entretien.

Sans doute, le rapport de ceux qui avaient accompagné le gentilhomme français établissait la discrétion avec laquelle il s'était conduit, car la première impression que l'étranger reçut de l'accueil fait à lui par le général fut plus favorable qu'il n'avait à s'y attendre en un pareil moment et de la part d'un homme si soupçonneux. Néanmoins, selon son habitude, lorsque Monk se trouva en face de l'étranger, il attacha sur lui ses regards perçans, que, de son côté, l'étranger soutint sans être embarrassé ni soucieux. Au bout de quelques secondes le général fit un geste de la main et de la tête en signe qu'il attendait.

— Milord, dit le gentilhomme en excellent anglais, j'ai fait demander une entrevue à Votre Honneur pour affaire de conséquence. — Monsieur, répondit Monk en français, vous parlez purement notre langue pour un fils du continent. Je vous demande bien pardon, car sans doute la question est indiscrète, parlez-vous le français avec la même pureté? — Il n'y a rien d'étonnant, milord, à ce que je parle anglais assez familièrement: j'ai, dans ma jeunesse, habité l'Angleterre, et depuis j'y ai fait deux voyages.

Ces mots furent dits en français et avec une pureté de langue qui décélait non-seulement un Français, mais un Français des environs de Tours. — Et quelle partie de l'Angleterre avez-vous habitée, Monsieur? — Dans ma jeunesse, Londres, milord, ensuite, vers 1635, j'ai fait un voyage de plaisir en Écosse; enfin, en 1648, j'ai habité quelque temps Newcastle, et particulièrement le couvent dont les jardins sont occupés par votre armée. — Excusez-moi, Monsieur, mais, de ma part, vous comprenez ces questions, n'est-ce pas? — Je m'étonnerais, milord, qu'elles ne me fussent point faites. — Maintenant, Monsieur, que puis-je pour votre service et que désirez-vous de moi? — Voici, milord; mais auparavant, sommes-nous seuls? — Parfaitement seuls, Monsieur, sauf toutefois le poste qui nous garde.

En disant ces mots, Monk écarta la tente de la main et montra au gentilhomme que le factionnaire était placé à dix pas au plus et qu'au premier appel on pouvait avoir main-forte en une seconde. — En ce cas, milord, dit le gentilhomme d'un ton aussi calme que si depuis longtemps il eût été lié d'amitié avec son interlocuteur, je suis très-décidé à parler à Votre Honneur, parce que je vous sais honnête homme. Au reste la communication que je vais vous faire vous prouvera l'estime dans laquelle je vous tiens.

Monk, étonné de ce langage qui établissait entre lui et le gentilhomme français l'égalité au moins, releva son œil perçant sur l'étranger, et avec une ironie sensible par la seule inflexion de sa voix, car pas un muscle de sa physionomie ne bougea. — Je vous remercie, Monsieur, dit-il; mais d'abord qui êtes-vous, je vous prie? — J'ai déjà dit mon nom à votre sergent, milord. — Excusez-le, Monsieur, il est Écossais, il a éprouvé de la difficulté à le retenir. — Je m'appelle le comte de la Fère, Monsieur, dit Athos en s'inclinant. — Le comte de la Fère? dit Monk, cherchant à se souvenir. Pardon, Monsieur; mais il me semble que c'est la première fois que j'entends ce nom. Remplissez-vous quelque poste à la cour de France? — Aucun. Je suis un simple gentilhomme. — Quelque dignité? — Le roi Charles I[er] m'a fait chevalier de la Jarretière, et la reine Anne d'Autriche m'a donné le cordon du Saint-Esprit. Voilà mes seules dignités, Monsieur. — La Jarretière! le Saint-Esprit! Vous êtes chevalier de ces deux ordres, Monsieur? — Oui. — Et à quelle occasion une pareille faveur vous a-t-elle été accordée? — Pour services rendus à Leurs Majestés.

Monk regarda avec étonnement cet homme qui lui paraissait si simple et si grand en

même temps. Puis, comme s'il eût renoncé à pénétrer ce mystère de simplicité et de grandeur, sur lequel l'étranger ne paraissait pas disposé à lui donner d'autres renseignemens que ceux qu'il avait déjà reçus, — C'est bien vous, dit-il, qui hier vous êtes présenté aux avant-postes? — Et qu'on a renvoyé ; oui, milord. — Beaucoup d'officiers, Monsieur, ne laissent entrer personne dans leur camp, surtout à la veille d'une bataille probable. Mais moi je diffère de mes collègues et n'aime à rien laisser derrière moi. Tout avis m'est bon ; tout danger m'est envoyé par Dieu, et je le pèse dans ma main avec l'énergie qu'il m'a donnée. Aussi n'avez-vous été congédié hier qu'à cause du conseil que je tenais. Aujourd'hui, je suis libre, parlez. — Milord, vous avez d'autant mieux fait de me recevoir qu'il ne s'agit en rien ni de la bataille que vous allez livrer au général Lambert, ni de votre camp, et la preuve, c'est que j'ai détourné la tête pour ne pas voir vos hommes, et fermé les yeux pour ne pas compter vos tentes. Non, je viens vous parler, milord, pour moi. — Parlez donc, Monsieur, dit Monk. — Tout à l'heure, continua Athos, j'avais l'honneur de dire à Votre Seigneurie que j'ai longtemps habité Newcastle : c'était au temps du roi Charles Ier et lorsque le feu roi fut livré à M. Cromwell par les Écossais. — Je sais, dit froidement Monk. — J'avais en ce moment une forte somme en or, et à la veille de la bataille, par pressentiment peut-être de la façon dont les choses se devaient passer le lendemain, je la cachai dans la principale cave du couvent de Newcastle, dans la tour dont vous voyez d'ici le sommet argenté par la lune. Mon trésor a donc été enterré là, et je venais prier Votre Honneur de permettre que je le retire avant que peut-être la bataille se portant de ce côté, une mine ou peut-être quelque autre jeu de guerre ne détruise le bâtiment et n'éparpille mon or, ou ne le rende apparent de telle façon que les soldats s'en emparent.

Monk se connaissait en hommes, il voyait sur la physionomie de celui-ci toute l'énergie, toute la raison, toute la circonspection possibles. Il ne pouvait donc attribuer qu'à une magnanime confiance la révélation du gentilhomme français, et il s'en montra profondément touché. — Monsieur, dit-il, vous avez en effet bien auguré de moi. Mais la somme vaut-elle la peine que vous vous exposiez? Croyez-vous même qu'elle soit encore à l'endroit où vous l'avez laissée? — Elle y est, Monsieur, n'en doutez pas. — Voilà pour une question ; mais pour l'autre... Je vous ai demandé si la somme était tellement forte que vous dussiez vous exposer ainsi. — Elle est forte réellement, oui, milord, car c'est un million que j'ai enfermé dans deux barils. — Un million ! s'écria Monk, que cette fois à son tour Athos regardait fixement et longuement. Monk s'en aperçut ; alors sa défiance revint. — Voilà, se dit-il, un homme qui me tend un piége. — Ainsi, Monsieur, reprit-il, vous voudriez retirer cette somme, à ce que je comprends? — S'il vous plaît, milord. — Aujourd'hui? — Ce soir même, et cela à cause des circonstances que je vous ai expliquées. — Mais, Monsieur, objecta Monk, le général Lambert est aussi près de l'abbaye où vous avez affaire que moi-même. Pourquoi donc ne vous êtes-vous pas adressé à lui? — Parce que, milord, quand on agit dans les circonstances importantes, il faut consulter son instinct avant toutes choses. Eh bien, le général Lambert ne m'inspire pas la confiance que vous m'inspirez. — Soit, Monsieur. Je vous ferai retrouver votre argent, si toutefois il y est encore, car enfin il peut n'y être plus. Depuis 1648, douze ans sont révolus et bien des événemens se sont passés.

Monk insistait sur ce point pour voir si le gentilhomme français saisirait l'échappatoire qui lui était ouverte, mais Athos ne sourcilla point. — Je vous assure, milord, dit-il fermement, que ma conviction, à l'endroit des deux barils, est qu'ils n'ont changé ni de place ni de maître. Cette réponse avait enlevé à Monk un soupçon, mais elle lui

en avait suggéré un autre. Sans doute ce Français était quelque émissaire envoyé pour induire en faute le protecteur du parlement; l'or n'était qu'un leurre; sans doute encore à l'aide de ce leurre on voulait exciter la cupidité du général. Cet or ne devait pas exister. Il s'agissait, pour Monk, de prendre en flagrant délit de mensonge et de ruse le gentilhomme français, et de tirer du mauvais pas même où ses ennemis voulaient l'engager, un triomphe pour sa renommée. Monk une fois fixé sur ce qu'il avait à faire, — Monsieur, dit-il à Athos, sans doute vous me ferez l'honneur de partager mon souper ce soir. — Oui, milord, répondit Athos en s'inclinant, car vous me faites un honneur dont je me sens digne par le penchant qui m'entraîne vers vous. — C'est d'autant plus gracieux à vous d'accepter avec cette franchise que mes cuisiniers sont peu nombreux et peu exercés et que mes approvisionneurs sont rentrés ce soir les mains vides; si bien que sans un pêcheur de votre nation qui s'est fourvoyé dans mon camp, le général Monk se couchait sans souper aujourd'hui. J'ai donc du poisson frais, à ce que m'a dit le vendeur. — Milord, c'est principalement pour avoir l'honneur de passer quelques instans de plus avec vous.

Après cet échange de civilités, pendant lequel Monk n'avait rien perdu de sa circonspection, le souper, ou ce qui devait en tenir lieu, avait été servi sur une table de bois de sapin.

Monk fit signe au comte de la Fère de s'asseoir à cette table et prit place en face de lui; un seul plat, couvert de poisson bouilli, offert aux deux illustres convives, promettait plus aux estomacs affamés qu'aux palais difficiles.

Tout en soupant, c'est-à-dire en mangeant ce poisson arrosé de mauvaise ale, Monk se fit raconter les derniers événemens de la Fronde, la réconciliation de M. de Condé avec le roi, le mariage probable de Sa Majesté avec l'infante Marie-Thérèse, mais il évita, comme Athos l'évitait lui-même, toute allusion aux intérêts politiques qui unissaient ou plutôt qui désunissaient en ce moment l'Angleterre, la France et la Hollande.

Monk, dans cette conversation, se convainquit d'une chose qu'il avait déjà remarquée aux premiers mots échangés, c'est qu'il avait affaire à un homme de haute distinction. Celui-là ne pouvait être un assassin, et il répugnait à Monk de le croire un espion, mais il y avait assez de finesse et de fermeté à la fois dans Athos pour que Monk crût reconnaître en lui un conspirateur. Lorsqu'ils eurent quitté la table, — Vous croyez donc à votre trésor, Monsieur? demanda Monk. — Oui, milord. — Sérieusement? — Très-sérieusement. — Et vous croyez retrouver la place à laquelle il a été enterré? — A la première inspection. — Eh bien, Monsieur, dit Monk, par curiosité, je vous accompagnerai. Et il faut d'autant plus que je vous accompagne que vous éprouveriez les plus grandes difficultés à circuler dans le camp sans moi ou l'un de mes lieutenans. — Général, je ne souffrirais pas que vous vous dérangeassiez si je n'avais en effet besoin de votre compagnie; mais comme je reconnais que cette compagnie m'est non-seulement honorable mais nécessaire, j'accepte. — Désirez-vous que nous emmenions du monde? demanda Monk à Athos. — Général, c'est inutile, je crois, si vous-même n'en voyez pas la nécessité. Deux hommes et un cheval suffiront pour transporter les deux barils sur la felouque qui m'a amené. — Mais il faudra piocher, creuser, remuer la terre, fendre des pierres, et vous ne comptez pas faire cette besogne vous-même, n'est-ce pas? — Général, il ne faut ni creuser ni piocher. Le trésor est enfoui dans le caveau des sépultures du couvent; sous une pierre, dans laquelle est scellé un gros anneau de fer, s'ouvre un petit degré de quatre marches. Les deux barils sont là, bout à bout, recouverts d'un enduit de plâtre, ayant la forme d'une bière. Il y a en outre une inscription qui doit me servir à reconnaître la pierre;

et comme je ne veux pas, dans une affaire de délicatesse et de confiance, garder de secrets pour Votre Honneur, voici cette inscription :

« *Hic jacet venerabilis Petrus Guillelmus Scott, canon. honorab. conventûs Novi Castelli. Obiit quartâ et decimâ die feb. ann. Dom.* MDCXLVIII. *Requiescat in pace.* »

Monk ne perdait pas une parole. Il s'étonnait, soit de la duplicité merveilleuse de cet homme et de la façon supérieure dont il jouait son rôle, soit de la bonne foi loyale avec laquelle il présentait sa requête, dans une situation où il s'agissait d'un million aventuré contre un coup de poignard au milieu d'une armée qui eût regardé le vol comme une restitution. — C'est bien, dit-il, je vous accompagne, et l'aventure me paraît si merveilleuse que je veux porter moi-même le flambeau. Et, en disant ces mots, il ceignit une courte épée, plaça un pistolet à sa ceinture, découvrant dans ce mouvement, qui fit entr'ouvrir son pourpoint, les fins anneaux d'une cotte de mailles destinée à le mettre à l'abri du premier coup de poignard d'un assassin.

Après quoi il passa un dirk écossais dans sa main gauche ; puis se tournant vers Athos : — Êtes-vous prêt, Monsieur, dit-il ? je le suis. Athos, au contraire de ce que venait de faire Monk, détacha son poignard, qu'il posa sur la table, désagrafa le ceinturon de son épée qu'il coucha près de son poignard, et sans affectation ouvrant les agrafes de son pourpoint comme pour y chercher son mouchoir, montra sous sa fine chemise de batiste sa poitrine nue et sans armes, offensives et défensives. — Voilà en vérité un singulier homme, dit Monk, il est sans arme aucune ; il a donc une embuscade placée là-bas. — Général, dit-il, comme s'il eût deviné la pensée de Monk, vous voulez que nous soyons seuls, c'est fort bien ; mais un grand capitaine ne doit jamais s'exposer avec témérité : il fait nuit, le passage du marais peut offrir des dangers, faites-vous accompagner. — Vous avez raison, dit-il. Et appelant, — Digby? L'aide-de-camp parut. — Cinquante hommes avec l'épée et le mousquet, dit-il ; et il regardait Athos. — C'est bien peu, dit Athos, s'il y a du danger : c'est trop s'il n'y en a pas. — J'irai seul, dit Monk. Digby, je n'ai besoin de personne. Venez, Monsieur.

LE MARAIS.

Athos et Monk traversèrent, allant du camp vers la Tweed, cette partie de terrain que Digby avait fait traverser aux pêcheurs venant de la Tweed au camp. L'aspect de ce lieu, l'aspect des changemens qu'y avaient apportés les hommes, était de nature à produire le plus grand effet sur une imagination délicate et vive comme celle d'Athos. Athos ne regardait que ces lieux désolés ; Monk ne regardait qu'Athos ; Athos, qui, les yeux tantôt vers le ciel, tantôt vers la terre, cherchait, pensait, soupirait.

Digby, que le dernier ordre du général et surtout l'accent avec lequel il avait été donné, avaient un peu ému d'abord, Digby suivit les nocturnes promeneurs pendant une vingtaine de pas ; mais le général s'étant retourné, comme s'il s'étonnait que l'on n'exécutât point ses ordres, l'aide-de-camp comprit qu'il était indiscret et rentra dans sa tente.

Il supposait que le général voulait faire incognito dans son camp une de ces revues de vigilance que tout capitaine expérimenté ne manque jamais de faire à la veille d'un engagement décisif ; il s'expliquait en ce cas la présence d'Athos, comme un inférieur s'explique tout ce qui est mystérieux de la part du chef. Athos pouvait être, et même

aux yeux de Digby devait être un espion dont les renseignemens allaient éclairer le général.

Au bout de dix minutes de marche à peu près parmi les tentes et les postes, plus serrés aux environs du quartier général, Monk s'engagea sur une petite chaussée qui divergeait en trois branches. Celle de gauche conduisait à la rivière, celle du milieu à l'abbaye de Newcastle sur le marais : celle de droite traversait les premières lignes du camp de Monk, c'est-à-dire les lignes les plus rapprochées de l'armée de Lambert. Au delà de la rivière était un poste avancé appartenant à l'armée de Monk et qui surveillait l'ennemi : il était composé de cent cinquante Écossais. Ils avaient passé la Tweed à la nage, et en cas d'attaque devaient la repasser à la nage en donnant l'alarme : mais comme il n'y avait pas de pont en cet endroit, et que les soldats de Lambert n'étaient pas aussi prompts à se mettre à l'eau que les soldats de Monk, celui-ci ne paraissait pas avoir de grandes inquiétudes de ce côté.

En deçà de la rivière, à cinq cents pas à peu près de la vieille abbaye, les pêcheurs avaient leur domicile au milieu d'une fourmilière de petites tentes élevées par les soldats des clans voisins, qui avaient avec eux leurs femmes et leurs enfans. Tout ce pêle-mêle aux rayons de la lune offrait un coup d'œil saisissant : la pénombre ennoblissait chaque détail, et la lumière, cette flatteuse qui ne s'attache qu'au côté poli des choses, sollicitait sur chaque mousquet rouillé le point encore intact, sur tout haillon de toile la partie plus blanche et moins souillée.

Monk arriva donc avec Athos, traversant ce paysage sombre éclairé d'une double lueur, la lueur argentée de la lune, la lueur rougeâtre des feux mourans au carrefour des trois chaussées. Là il s'arrêta, et s'adressant à son compagnon, — Monsieur, lui dit-il, reconnaîtrez-vous votre chemin ? — Général, si je ne me trompe, la chaussée du milieu conduit droit à l'abbaye. — C'est cela même; mais nous aurions besoin de lumière pour nous guider dans le souterrain.

Monk se retourna. — Ah ! Digby nous a suivis, à ce qu'il paraît, dit-il : tant mieux, il va nous procurer ce qu'il nous faut. — Oui, général, il y a effectivement là-bas un homme qui depuis quelque temps marche derrière nous. — Digby ? cria Monk, Digby, venez, je vous prie.

Mais au lieu d'obéir, l'ombre fit un mouvement de surprise, et reculant au lieu d'avancer, elle se courba et disparut le long de la jetée de gauche, se dirigeant vers le logement qui avait été donné aux pêcheurs. — Il paraît que ce n'était pas Digby, fit Monk.

Tous deux avaient suivi l'ombre qui s'était évanouie. Mais ce n'est pas chose assez rare qu'un homme rôdant à onze heures du soir dans un camp où sont couchés dix ou douze mille hommes pour qu'Athos et Monk s'inquiétassent de cette disparition. — En attendant, comme il nous faut un fallot, une lanterne, une torche quelconque pour voir où mettre nos pieds, cherchons ce fallot, dit Monk. — Général, le premier soldat venu nous éclairera. — Non, dit Monk, pour voir s'il n'y aurait pas quelque connivence entre le comte de la Fère et les pêcheurs. Non, j'aimerais mieux quelqu'un de ces matelots français qui sont venus ce soir me vendre du poisson. Ils partent demain, et le secret sera mieux gardé par eux. Tandis que si le bruit se répand dans l'armée écossaise que l'on trouve des trésors dans l'abbaye de Newcastle, mes higlanders croiront qu'il y a un million sous chaque dalle, et ils ne laisseront pas pierre sur pierre dans le bâtiment. — Faites comme vous voudrez, général, répondit Athos d'un ton de voix si naturel, qu'il était évident que soldat ou pêcheur, tout lui était égal et qu'il n'éprouvait aucune préférence.

Monk s'approcha de la chaussée derrière laquelle avait disparu celui que le général

avait pris pour Digby, et rencontra une patrouille qui, faisant le tour des tentes, se dirigeait vers le quartier général; il fut arrêté avec son compagnon, donna le mot de passe et poursuivit sa marche. Un soldat, réveillé par le bruit, se souleva dans son plaid pour voir ce qui se passait. — Demandez-lui, dit Monk à Athos, où sont les pêcheurs; si je lui faisais cette question, il me reconnaîtrait.

Athos s'approcha du soldat, lequel lui indiqua la tente; aussitôt Monk et Athos se dirigèrent de ce côté. Il sembla au général qu'au moment où il s'avançait, une ombre, pareille à celle qu'il avait déjà vue, se glissait dans cette tente; mais en s'approchant, il reconnut qu'il devait s'être trompé, car tout le monde dormait pêle-mêle, et l'on ne voyait que jambes et que bras entrelacés. Athos, craignant qu'on ne le soupçonnât de connivence avec quelqu'un de ses compatriotes, resta en dehors de la tente. — Holà! dit Monk en français, qu'on s'éveille ici. Deux ou trois dormeurs se soulevèrent. — J'ai besoin d'un homme pour m'éclairer, continua Monk. Tout le monde fit un mouvement, les uns se soulevant, les autres se levant tout à fait. Le chef s'était levé le premier. — Votre Honneur peut compter sur nous, dit-il d'une voix qui fit tressaillir Athos. Où s'agit-il d'aller? — Vous le verrez. Un fallot! allons! vite! — Oui, Votre Honneur. Plaît-il à Votre Honneur que ce soit moi qui l'accompagne? — Toi ou un autre, peu m'importe, pourvu que quelqu'un m'éclaire. — C'est étrange, pensa Athos, quelle voix singulière a ce pêcheur. — Du feu, vous autres! cria le pêcheur; allons, dépêchons!

Puis tout bas, s'adressant à celui de ses compagnons qui était le plus près de lui, — Éclaire, toi, Menneville, dit-il, et tiens-toi prêt à tout. Un des pêcheurs fit jaillir du feu d'une pierre, embrasa un morceau d'amadou, et à l'aide d'une allumette éclaira une lanterne. La lumière envahit aussitôt la tente. — Êtes-vous prêt, Monsieur, dit Monk à Athos, qui se détournait pour ne pas exposer son visage à la clarté. — Oui, général, répliqua-t-il. — Ah! le gentilhomme français! fit tout bas le chef des pêcheurs. Peste! j'ai eu bonne idée de te charger de la commission, Menneville, il n'aurait qu'à me reconnaître, moi. Éclaire, éclaire! Ce dialogue fut prononcé au fond de la tente et si bas que Monk n'en put entendre une syllabe. Il causait d'ailleurs avec Athos. Monk, Athos et le pêcheur quittèrent la tente. — C'était impossible, pensa Athos. Quelle rêverie avais-je donc été me mettre dans la cervelle! — Va devant, suis la chaussée du milieu et allonge les jambes, dit Monk au pêcheur. Ils n'étaient pas à vingt pas, que la même ombre qui avait paru rentrer dans la tente en sortait, rampait jusqu'aux pilotis, et protégée par cette espèce de parapet posé aux alentours de la chaussée, observait curieusement la marche du général.

Tous trois disparurent dans la brume. Ils marchaient vers Newcastle, dont on apercevait déjà les pierres blanches comme des sépulcres. Après une station de quelques secondes sous le porche, ils pénétrèrent dans l'intérieur. La porte était brisée à coups de hache. — Un poste de quatre hommes dormait en sûreté dans un enfoncement, tant on avait de certitude que l'attaque ne pouvait avoir lieu de ce côté. — Ces hommes ne vous gêneront point? dit Monk à Athos. — Au contraire Monsieur, ils aideront à rouler les barils, si Votre Honneur le permet. — Vous avez raison.

Le poste, tout endormi qu'il fût, se réveilla cependant aux premiers pas des deux visiteurs, au milieu des ronces et des herbes qui envahissaient ce porche. Monk donna le mot de passe et pénétra dans l'intérieur du couvent, précédé toujours de son fallot. Il marchait le dernier, surveillant jusqu'au moindre mouvement d'Athos, son dirk tout nu dans sa manche, et prêt à le plonger dans les reins du gentilhomme au premier geste suspect qu'il lui verrait faire. Mais Athos d'un pas ferme et sûr traversa les salles et les cours. Plus une porte, plus une fenêtre dans ce bâtiment. Les

portes avaient été brûlées, quelques-unes sur place, et les charbons en étaient dentelés encore par l'action du feu, qui s'était éteint tout seul, impuissant sans doute à mordre jusqu'au bout ces massives jointures de chêne assemblées par des clous de fer. Quant aux fenêtres, toutes les vitres ayant été brisées, on voyait s'enfuir par les trous des oiseaux de ténèbres que la lueur du fallot effarouchait. En même temps des chauves-souris gigantesques se mirent à tracer autour des deux importuns leurs vastes cercles silencieux, tandis qu'à la lumière projetée sur les hautes parois de pierres on voyait trembloter leur ombre. Ce spectacle était rassurant pour des raisonneurs. Monk conclut qu'il n'y avait aucun homme dans le couvent, puisque les farouches bêtes y étaient encore et s'envolaient à son approche.

Après avoir franchi les décombres et arraché plus d'un lierre qui s'était posé comme gardien de la solitude, Athos arriva aux caveaux situés sous la grande salle, mais dont l'entrée donnait dans la chapelle. Là il s'arrêta. — Nous y voilà, général, dit-il. — Voici donc la dalle? — Oui. — En effet, je reconnais l'anneau, mais l'anneau est scellé à plat. — Il nous faudrait un levier. — C'est chose facile à se procurer.

En regardant autour d'eux, Athos et Monk aperçurent un petit frêne de trois pouces de diamètre qui avait poussé dans un angle du mur, montant jusqu'à une fenêtre que ses branches avaient aveuglée. — As-tu un couteau? dit Monk au pêcheur. — Oui, Monsieur. — Coupe cet arbre, alors. Le pêcheur obéit, mais non sans que son coutelas en fût ébréché. Lorsque le frêne fut arraché, façonné en forme de levier, les trois hommes pénétrèrent dans le souterrain. — Arrête-toi là, dit Monk au pêcheur en lui désignant un coin du caveau, nous avons de la poudre à déterrer, et ton fallot serait dangereux.

L'homme se recula avec une sorte de terreur et garda fidèlement le poste qu'on lui avait assigné, tandis que Monk et Athos tournaient derrière une colonne au pied de laquelle, par un soupirail, pénétrait un rayon de lune reflété précisément par la pierre que le comte de la Fère venait chercher de si loin. — Nous y voici, dit Athos, en montrant au général l'inscription latine. — C'est vrai, dit Monk.

Athos saisit le levier. — Voulez-vous que je vous aide? dit Monk. — Merci, milord, je ne veux pas que Votre Honneur mette la main à une œuvre dont peut-être elle ne voudrait pas prendre la responsabilité si elle en connaissait les conséquences probables. Monk leva la tête. — Que voulez-vous dire, Monsieur? demanda-t-il. — Je veux dire... Mais cet homme... — Attendez, dit Monk, je comprends ce que vous craignez. — Mon ami, dit Monk au pêcheur, remonte cet escalier que nous venons de descendre, et veille à ce que personne ne nous vienne troubler. Le soldat fit un mouvement pour obéir. — Laisse ton fallot, dit Monk, il trahirait ta présence et pourrait te valoir quelque coup de mousquet effarouché. Le pêcheur parut apprécier le conseil, déposa le fallot à terre et disparut sous la voûte de l'escalier.

Monk alla prendre le fallot, qu'il apporta au pied de la colonne. — Ah çà, dit-il, c'est bien de l'argent qui est caché dans cette tombe? — Oui, milord, et dans cinq minutes vous n'en douterez plus. En même temps Athos frappait un coup violent sur le plâtre, qui se fendait en présentant une gerçure au bec du levier. Athos introduisit la pince dans cette gerçure, et bientôt des morceaux tout entiers de plâtre cédèrent, se soulevant comme des dalles arrondies. Alors le comte de la Fère saisit les pierres et les écarta avec des ébranlemens dont on n'aurait pas cru capables des mains aussi délicates que les siennes. — Milord, dit Athos, voici bien la maçonnerie dont j'ai parlé à Votre Honneur. — Oui, mais je ne vois pas encore les barils, dit Monk. — Si j'avais un poignard, dit Athos en regardant autour de lui, vous les verriez bientôt, Monsieur. Malheureusement j'ai oublié le mien dans la tente de Votre Honneur. —



ATHOS ET MONK.

Je vous offrirais bien le mien, dit Monk, mais la lame me semble trop frêle pour la besogne à laquelle vous la destinez.

Athos parut chercher autour de lui un objet quelconque qui pût remplacer l'arme qu'il désirait. Monk ne perdait pas un des mouvemens de ses mains, une des expressions de ses yeux. — Que ne demandez-vous le coutelas du pêcheur? dit Monk, il avait un coutelas. — Ah! c'est juste, dit Athos, puisqu'il s'en est servi pour couper cet arbre. Et il s'avança vers l'escalier. — Mon ami, dit-il au pêcheur, jetez-moi votre coutelas, je vous prie, — j'en ai besoin. Le bruit de l'arme retentit sur les marches. — Prenez, dit Monk, c'est un instrument solide, à ce que j'ai vu, et dont une main ferme peut tirer un bon parti.

Athos ne parut accorder aux paroles de Monk que le sens naturel et simple sous lequel elles devaient être entendues et comprises. Il ne remarqua pas non plus, ou du moins il ne parut pas remarquer que lorsqu'il revint à Monk, Monk s'écarta en portant la main gauche à la crosse de son pistolet; de la droite il tenait déjà son dirk. Il se mit donc à l'œuvre, tournant le dos à Monk et lui livrant sa vie sans défense possible. Alors il frappa pendant quelques secondes si adroitement et si nettement sur le plâtre intermédiaire, qu'il le sépara en deux parties, et que Monk alors put voir deux barils placés bout à bout et que leur poids maintenait immobiles dans leur enveloppe crayeuse. — Milord, dit Athos, vous voyez que mes pressentimens ne m'avaient point trompé. — Oui, Monsieur, fit Monk, et j'ai tout lieu de croire que vous êtes satisfait, n'est-ce pas? — Sans doute; la perte de cet argent m'eût été on ne peut plus sensible; mais j'étais bien certain que Dieu, qui protége la bonne cause, n'aurait pas permis que l'on détournât cet or qui doit la faire triompher.

— Vous êtes, sur mon honneur, aussi mystérieux en paroles qu'en actions, Monsieur, dit Monk. Tout à l'heure je vous ai peu compris, quand vous m'avez dit que vous ne vouliez pas déverser sur moi la responsabilité de l'œuvre que nous accomplissons. — J'avais raison de dire cela, milord. — Et voilà maintenant que vous me parlez de la bonne cause. Qu'entendez-vous par ces mots, la bonne cause? Athos fixa sur Monk un de ces regards profonds qui semblent porter à celui qu'on regarde ainsi le défi de cacher une seule de ses pensées, puis levant son chapeau, il commença d'une voix solennelle, tandis que son interlocuteur, une main sur son visage, laissait cette main longue et nerveuse enserrer sa moustache et sa barbe, en même temps que son œil vague et mélancolique errait dans les profondeurs du souterrain.

LE COEUR ET L'ESPRIT.

— Milord, dit le comte de la Fère, vous êtes un noble Anglais, vous êtes un homme loyal; vous parlez à un noble Français, à un homme de cœur. Cet or contenu dans les deux barils que voici, je vous ai dit qu'il était à moi, j'ai eu tort; c'est le premier mensonge que j'aie fait de ma vie, mensonge momentané, il est vrai : cet or, c'est le bien du roi Charles II, exilé de sa patrie, chassé de son palais, orphelin à la fois de son père et de son trône, et privé de tout, même du triste bonheur de baiser à genoux la pierre sur laquelle la main de ses meurtriers a écrit cette simple épitaphe, qui criera éternellement vengeance contre eux : « Ci-gît le roi Charles Ier. »

Monk pâlit légèrement, et un imperceptible frisson rida sa peau et hérissa sa moustache grise.

— Moi, continua Athos, moi, le comte de la Fère, le seul, le dernier fidèle qui reste au pauvre prince abandonné, je lui ai offert de venir trouver l'homme duquel dépend aujourd'hui le sort de la royauté en Angleterre, et je suis venu, et je me suis placé sous le regard de cet homme, et je me suis mis nu et désarmé dans ses mains en lui disant : Milord, ici est la dernière ressource d'un prince que Dieu fit votre maître, que sa naissance fit votre roi; de vous, de vous seul dépendent sa vie et son avenir. Voulez-vous employer cet argent à consoler l'Angleterre des maux qu'elle a dû souffrir pendant l'anarchie, c'est-à-dire voulez-vous aider, ou sinon aider, du moins laisser faire le roi Charles II? Vous êtes le maître, vous êtes le roi, maître et roi tout-puissant, car le hasard défait parfois l'œuvre du temps et de Dieu. Je suis seul avec vous, milord: si le succès vous effraie étant partagé, si ma complicité vous pèse, vous êtes armé, milord, et voici une tombe toute creusée; si, au contraire, l'enthousiasme de votre cause vous enivre, si vous êtes ce que vous paraissez être, si votre main dans ce qu'elle entreprend obéit à votre esprit, et votre esprit à votre cœur, voici le moyen de perdre à jamais la cause de votre ennemi Charles Stuart. Tuez encore l'homme que vous avez devant les yeux, car cet homme ne retournera pas vers celui qui l'a envoyé sans lui rapporter le dépôt que lui confia Charles Ier, son père, et gardez l'or qui pourrait servir à entretenir la guerre civile. Hélas! milord, c'est la condition fatale de ce malheureux prince. Il faut qu'il corrompe ou qu'il tue; car tout lui résiste, tout le repousse, tout lui est hostile, et cependant il est marqué du sceau divin, et il faut, pour ne pas mentir à son sang, qu'il remonte sur le trône ou qu'il meure sur le sol sacré de la patrie.

Milord, vous m'avez entendu. A tout autre qu'à l'homme illustre qui m'écoute, j'eusse dit : Milord, vous êtes pauvre; milord, le roi vous offre ce million comme arrhes d'un immense marché; prenez-le et servez Charles II comme j'ai servi Charles Ier, et je suis sûr que Dieu, qui nous écoute, qui nous voit, qui lit seul dans votre cœur fermé à tous les regards humains; je suis sûr que Dieu vous donnera une heureuse vie éternelle après une heureuse mort. Mais au général Monk, à l'homme illustre dont je crois avoir mesuré la hauteur, je dis : Milord, il y a pour vous dans l'histoire des peuples et des rois une place brillante, une gloire immortelle, impérissable, si seul, sans autre intérêt que le bien de votre pays et l'intérêt de la justice, vous devenez le soutien de votre roi. Beaucoup d'autres ont été des conquérans et des usurpateurs glorieux. Vous, milord, vous vous serez contenté d'être le plus vertueux, le plus probe et le plus intègre des hommes, vous aurez tenu une couronne dans votre main, et au lieu de l'ajuster à votre front, vous l'aurez déposée sur la tête de celui pour lequel elle avait été faite. Oh! milord, agissez ainsi, et vous léguerez à la postérité le plus envié des noms qu'aucune créature humaine puisse s'enorgueillir de porter.

Athos s'arrêta. Pendant tout le temps que le noble gentilhomme avait parlé, Monk n'avait pas donné un signe d'approbation ni d'improbation : à peine même si, durant cette véhémente allocution, ses yeux s'étaient animés de ce feu qui indique l'intelligence. Le comte de la Fère le regarda tristement, et voyant ce visage morne, sentit le découragement pénétrer jusqu'à son cœur. Enfin Monk parut s'animer, et rompant le silence. — Monsieur, dit-il d'une voix douce et grave, je vais, pour vous répondre, me servir de vos propres paroles. A tout autre qu'à vous, je répondrais par l'expulsion, la prison ou pis encore. Car enfin, vous me tentez et vous me violentez à la fois. Mais vous êtes un de ces hommes, Monsieur, à qui l'on ne peut refuser l'attention et les égards qu'ils méritent, vous êtes un brave gentilhomme, Monsieur, je le dis, et je m'y connais. Tout à l'heure, vous m'avez parlé d'un dépôt que le feu roi vous transmit pour son fils : n'êtes-vous donc pas un de ces Français qui, je l'ai ouï dire, ont

voulu enlever Charles à White-Hall? — Oui, milord, c'est moi qui me trouvais sous l'échafaud pendant l'exécution; moi qui, n'ayant pu le racheter, reçus sur mon front le sang du roi martyr; je reçus en même temps la dernière parole de Charles Ier; c'est à moi qu'il a dit REMEMBER! et en me disant *Souviens-toi!* il faisait allusion à cet argent qui est à vos pieds, milord. — J'ai beaucoup entendu parler de vous, Monsieur, dit Monk, mais je suis heureux de vous avoir apprécié tout d'abord par ma propre inspiration et non par mes souvenirs. Je vous donnerai donc des explications que je n'ai données à personne, et vous apprécierez quelle distinction je fais entre vous et les personnes qui m'ont été envoyées jusqu'ici.

Athos s'inclina, s'apprêtant à absorber avidement les paroles qui tombaient une à une de la bouche de Monk, ces paroles rares et précieuses comme la rosée dans le désert. — Vous me parlez, dit Monk, du roi Charles II; mais je vous prie, Monsieur, dites-moi, que m'importe, à moi, ce fantôme de roi? J'ai vieilli dans la guerre et dans la politique, qui sont aujourd'hui liées si étroitement ensemble, que tout homme d'épée doit combattre en vertu de son droit ou de son ambition, avec un intérêt personnel, et non aveuglément, derrière un officier, comme dans les guerres ordinaires. Moi je ne désire rien peut-être, mais je crains beaucoup. Dans la guerre aujourd'hui réside la liberté de l'Angleterre, et peut-être celle de chaque Anglais. Pourquoi voulez-vous que, libre dans la position que je me suis faite, j'aille tendre la main aux fers d'un étranger? Charles n'est que cela pour moi. Il a livré ici des combats qu'il a perdus, c'est donc un mauvais capitaine; il n'a réussi dans aucune négociation, c'est donc un mauvais diplomate; il a colporté sa misère dans toutes les cours de l'Europe, c'est donc un cœur faible et pusillanime. Rien de noble, rien de grand, rien de fort n'est sorti encore de ce génie qui aspire à gouverner un des plus grands royaumes de la terre. Donc je ne connais ce Charles que sous de mauvais aspects, et vous voudriez que moi, homme de bon sens, j'allasse me faire gratuitement l'esclave d'une créature qui m'est inférieure en capacité militaire, en politique et en dignité! Non, Monsieur, quand quelque grande et noble action m'aura appris à apprécier Charles, je reconnaîtrai peut-être ses droits à un trône dont nous avons renversé le père parce qu'il manquait des vertus qui jusqu'ici manquent au fils; mais jusqu'ici, en fait de droits, je ne reconnais que les miens : la révolution m'a fait général, mon épée me fera protecteur, si je veux. Que Charles se montre, qu'il se présente, qu'il subisse le concours ouvert au génie, et surtout qu'il se souvienne qu'il est d'une race à laquelle on demandera plus qu'à toute autre. Ainsi, Monsieur, n'en parlons plus, je ne refuse ni n'accepte: j'attends, je me réserve.

Athos savait Monk trop bien informé de tout ce qui avait rapport à Charles II pour pousser plus loin la discussion Ce n'était ni l'heure ni le lieu. — Milord, dit-il, je n'ai donc plus qu'à vous remercier. — Et de quoi, Monsieur, de ce que vous m'avez bien jugé et de ce que j'ai agi d'après votre jugement? Oh! vraiment, est-ce la peine? Cet or que vous allez porter au roi Charles va me servir d'épreuves pour lui, en voyant ce qu'il en saura faire. Je prendrai sans doute une opinion que je n'ai pas. — Cependant Votre Honneur ne craint-il pas de se compromettre en laissant partir une somme destinée à servir les armes de son ennemi? — Mon ennemi, dites-vous? Eh! Monsieur, je n'ai pas d'ennemis, moi. Je suis au service du parlement, qui m'ordonne de combattre le général Lambert et le roi Charles, ses ennemis à lui et non les miens. Je combats donc. Si le parlement, au contraire, m'ordonnait de faire pavoiser le port de Londres, de faire assembler les soldats sur le rivage, de recevoir le roi Charles II... — Vous obéiriez? s'écria Athos avec joie.

— Pardonnez-moi, dit Monk en souriant, j'allais, moi, une tête grise; en vérité,

où avais-je l'esprit? j'allais, moi, dire une folie de jeune homme. — Alors vous n'obéiriez pas? dit Athos. — Je ne dis pas cela non plus, Monsieur. Avant tout le salut de ma patrie. Dieu, qui a bien voulu me donner la force, a voulu sans doute que j'eusse cette force pour le bien de tous, et il m'a donné en même temps le discernement Si le parlement m'ordonnait une chose pareille, je réfléchirais. Athos s'assombrit. — Allons, dit-il, je le vois, décidément Votre Honneur n'est point disposé à favoriser le roi Charles II. — Vous me questionnez toujours, Monsieur le comte; à mon tour, s'il vous plaît. — Faites, Monsieur.

— Quand vous aurez reporté ce million à votre prince, quel conseil lui donnerez-vous? Athos fixa sur Monk un regard fier et résolu. — Milord, dit-il, avec ce million que d'autres emploieraient à négocier peut-être, je veux conseiller au roi de lever deux régimens, d'entrer par l'Écosse, que vous venez de pacifier, de donner au peuple les franchises que la révolution lui avait promises et n'a pas tout à fait tenues. Je lui conseillerai de commander en personne cette petite armée, qui se grossirait, croyez-le bien, et de se faire tuer le drapeau à la main et l'épée au fourreau, en disant: « Anglais! voilà le troisième roi de ma race que vous tuez : prenez garde à la justice de Dieu! » Monk baissa la tête et rêva un instant. — S'il réussissait, dit-il, ce qui est invraisemblable, mais non pas impossible, car tout est possible en ce monde, que lui conseilleriez-vous? — De penser que par la volonté de Dieu il a perdu la couronne, mais que par la bonne volonté des hommes il l'a recouvrée.

Un sourire ironique passa sur les lèvres de Monk. — Malheureusement, Monsieur, dit-il, les rois ne savent pas suivre un bon conseil. — Ah! milord, Charles II n'est pas un roi, répliqua Athos en souriant à son tour, mais avec une toute autre expression que n'avait fait Monk. — Voyons, abrégeons, monsieur le comte... C'est votre désir, n'est-il pas vrai? Athos s'inclina. — Je vais donner l'ordre qu'on transporte où il vous plaira ces deux barils. Où demeurez-vous, Monsieur? — Dans un petit bourg à l'embouchure de la rivière, Votre Honneur. Il se compose de cinq ou six maisons. Eh bien! j'habite la première : deux faiseurs de filets l'occupent avec moi; c'est leur barque qui m'a mis à terre. — Mais votre bâtiment à vous, Monsieur? — Mon bâtiment est à l'ancre à un quart de mille en mer et m'attend. — Vous ne comptez cependant point partir tout de suite? — Milord, j'essaierai encore une fois de convaincre Votre Honneur.

— Vous n'y parviendrez pas, répliqua Monk : mais il importe que vous quittiez Newcastle sans y laisser de votre passage le moindre soupçon qui puisse nuire à vous ou à moi. Demain, mes officiers pensent que Lambert m'attaquera. Moi, je garantis au contraire qu'il ne bougera point; c'est à mes yeux impossible. Lambert conduit une armée sans principes homogènes, et il n'y a pas d'armée possible avec de pareils élémens. Moi, j'ai instruit mes soldats à subordonner mon autorité à une autorité supérieure, ce qui fait qu'après moi, autour de moi, au-dessous de moi, ils tentent encore quelque chose. Il en résulte que moi mort, ce qui peut arriver, mon armée ne se démoralisera pas tout de suite; il en résulte que s'il me plaisait de m'absenter, par exemple, comme cela me plaît quelquefois, il n'y aurait pas dans mon camp l'ombre d'une inquiétude ou d'un désordre. Je suis l'aimant, la force sympathique et naturelle des Anglais. Tous ces fers éparpillés qu'on enverra contre moi, je les attirerai à moi. Lambert commande en ce moment dix-huit mille déserteurs. Mais je n'ai point parlé de cela à mes officiers, vous le sentez bien. Rien n'est plus utile à une armée que le sentiment d'une bataille prochaine : tout le monde demeure éveillé, tout le monde se garde. Je vous dis cela à vous pour que vous viviez en toute sécurité. Ne vous hâtez donc pas de repasser la mer : d'ici à huit jours il y aura quelque chose de

nouveau, soit la bataille, soit l'accommodement. Alors, comme vous m'avez jugé honnête homme et confié votre secret, et que j'ai à vous remercier de cette confiance, j'irai vous faire visite ou vous manderai. Ne partez donc pas avant mon avis, je vous en réitère l'invitation. — Je vous le promets, général, s'écria Athos transporté d'une joie si grande que, malgré toute sa circonspection, il ne put s'empêcher de laisser jaillir une étincelle de ses yeux. Monk surprit cette flamme et l'éteignit aussitôt par un de ces muets sourires qui rompaient toujours, chez ses interlocuteurs, le chemin qu'ils croyaient avoir fait dans son esprit.

— Holà! cria le général en français, en s'approchant de l'escalier, holà! pêcheur!

Le pêcheur, engourdi par la fraîcheur de la nuit, répondit d'une voix enrouée en demandant quelle chose on lui voulait. — Va jusqu'au poste, dit Monk, et ordonne au sergent, de la part du général Monk, de venir ici sur-le-champ. C'était une commission facile à remplir, car le sergent, intrigué de la présence du général en cette abbaye déserte, s'était approché peu à peu, et n'était qu'à quelques pas du pêcheur. L'ordre du général parvint donc directement jusqu'à lui et il accourut. — Prends un cheval et deux hommes, dit Monk. — Que ferai-je du cheval, général? — Regarde. Le sergent descendit les trois ou quatre marches qui le séparaient de Monk et apparut sous la voûte. — Tu vois, lui dit Monk, là-bas, où est ce gentilhomme? — Oui, mon général. — Ce sont deux barils contenant, l'un de la poudre, l'autre des balles: je voudrais faire transporter ces barils dans le petit bourg qui est au bord de la rivière, et que je compte faire occuper demain par deux cents mousquets. Tu comprends que la commission est secrète, car c'est un mouvement qui peut décider du gain de la bataille. — Oh! mon général, murmura le sergent. — Bien! Fais donc attacher ces barils sur le cheval et qu'on les escorte, deux hommes et toi, jusqu'à la maison de ce gentilhomme, qui est mon ami. — Oh! oh! les barils sont lourds, dit le sergent, qui essaya d'en soulever un. — Ils pèsent quatre cents livres chacun s'ils contiennent ce qu'ils doivent contenir, n'est-ce pas, Monsieur? — A peu près, dit Athos. — Je vous laisse avec vos hommes, Monsieur, dit Monk, et retourne au camp. Vous êtes en sûreté. — Je vous reverrai donc, milord? demanda Athos. — C'est chose dite, Monsieur, et avec grand plaisir. Monk tendit la main à Athos.

Et saluant Athos, il remonta, croisant au milieu de l'escalier ses hommes qui descendaient. Il n'avait pas fait vingt pas hors de l'abbaye, qu'un petit coup de sifflet lointain et prolongé se fit entendre. Monk dressa l'oreille, mais ne voyant plus rien et n'entendant plus rien, il continua sa route. Alors il se souvint du pêcheur et le chercha des yeux, mais le pêcheur avait disparu. S'il eût cependant regardé avec plus d'attention qu'il ne le fit, il eût vu cet homme courbé en deux, se glissant comme un serpent le long des pierres et se perdant au milieu de la brume rasant la surface du marais. Il eût vu également, essayant de percer cette brume, un spectacle qui eût attiré son attention : c'était la mâture de la barque du pêcheur, qui avait changé de place, et qui se trouvait alors au plus près du bord de la rivière. Mais Monk ne vit rien, et pensant n'avoir rien à craindre, il s'engagea sur la chaussée déserte qui conduisait à son camp. Ce fut alors que cette disparition du pêcheur lui parut étrange et qu'un soupçon réel commença d'assiéger son esprit. Il venait de mettre aux ordres d'Athos le seul poste qui pût le protéger. Il avait un mille de chaussée à traverser pour regagner son camp. Le brouillard montait avec une telle intensité, qu'à peine pouvait-on distinguer les objets à une distance de dix pas. Monk crut alors entendre comme le bruit d'un aviron qui battait sourdement le marais à sa droite.

— Qui va là? cria-t-il.

Mais personne ne répondit. Alors il arma son pistolet, mit l'épée à la main et pressa

le pas sans cependant vouloir appeler personne. Cet appel, dont l'urgence n'était pas absolue, lui paraissait indigne de lui.

LE LENDEMAIN.

Il était sept heures du matin : les premiers rayons du jour éclairaient les étangs, dans lesquels le soleil se reflétait comme un boulet rougi, lorsque Athos, se réveilla. En ouvrant la fenêtre de sa chambre à coucher qui donnait sur les bords de la rivière, il aperçut à quinze pas de distance à peu près, le sergent et les hommes qui l'avaient accompagné la veille, et qui, après avoir déposé les barils chez lui, étaient retournés au camp par la chaussée de droite. Le sergent, la tête haute, paraissait guetter le moment où le gentilhomme paraîtrait pour l'interpeller. Athos, surpris de retrouver là ceux qu'il avait vus s'éloigner la veille, ne put s'empêcher de leur en témoigner son étonnement. — Cela n'a rien de surprenant, Monsieur, dit le sergent, car hier le général m'a recommandé de veiller à votre sûreté, et j'ai dû obéir à cet ordre. — Le général est au camp? demanda Athos. — Sans doute, Monsieur, puisque vous l'avez quitté hier s'y rendant. — Eh bien! attendez-moi: j'y vais aller pour rendre compte de la fidélité avec laquelle vous avez rempli votre mission et pour reprendre mon épée, que j'oubliai hier sur la table. — Cela tombe à merveille, dit le sergent, car nous allions vous en prier.

Athos crut remarquer un certain air de bonhomie équivoque sur le visage de ce sergent, mais l'aventure du souterrain pouvait avoir excité la curiosité de cet homme, et il n'était pas surprenant alors qu'il laissât voir sur son visage un peu des sentimens qui agitaient son esprit. Athos ferma donc soigneusement les portes, et il en confia les clefs à Grimaud, lequel avait élu son domicile sous l'appentis même qui conduisait au cellier où les barils avaient été enfermés. Le sergent escorta le comte de la Fère jusqu'au camp. Là, une garde nouvelle attendait et relaya les quatre hommes qui avaient conduit Athos.

Cette garde nouvelle était commandée par l'aide-de-camp Digby, lequel, durant le trajet, attacha sur Athos des regards si peu encourageans, que le Français se demanda d'où venaient à son endroit cette vigilance et cette sévérité, quand la veille il avait été laissé si parfaitement libre. Il n'en continua pas moins son chemin vers le quartier général, renfermant en lui-même ses observations. Il trouva sous la tente du général, où il avait été introduit la veille, trois officiers supérieurs : c'étaient le lieutenant de Monk et deux colonels. Athos reconnut son épée ; elle était encore sur la table du général, à la place où il l'avait laissée la veille. Aucun des officiers n'avait vu Athos, aucun par conséquent ne le connaissait. Le lieutenant de Monk demanda alors à l'aspect d'Athos si c'était bien là le même gentilhomme avec lequel le général était sorti de la tente. — Oui, Votre Honneur, dit le sergent, c'est lui-même. — Mais, dit Athos avec hauteur, je ne le nie pas, ce me semble; et maintenant, Messieurs, à mon tour, permettez-moi de vous demander à quoi bon toutes ces questions et surtout quelques explications sur le ton avec lequel vous les faites. — Monsieur, dit le lieutenant, si nous vous adressons ces questions, c'est que nous en avons le droit, et si nous vous les faisons avec ce ton, c'est que ce ton convient, croyez-moi, à la situation. — Messieurs, dit Athos, vous ne savez pas qui je suis, mais ce que je dois vous dire, c'est que je ne reconnais ici pour mon égal que le général Monk. Où est-il? qu'on me conduise devant lui, et s'il a, lui, quelque question à m'adresser, je lui répondrai, et

à sa satisfaction, je l'espère. — Eh mordieu! vous le savez mieux que nous où il est! fit le lieutenant. — Moi? — Certainement, vous. — Monsieur, dit Athos, je ne vous comprends pas. — Vous m'allez comprendre, et vous-même d'abord parlez plus bas, Monsieur. Que vous a dit le général hier?

Athos sourit dédaigneusement. — Il ne s'agit pas de sourire, s'écria un des colonels avec emportement, il s'agit de répondre. — Et moi, Messieurs, je vous déclare que je ne vous répondrai point que je ne sois en présence du général. — Mais, répéta le même colonel qui avait déjà parlé, vous savez bien que vous demandez une chose impossible. — Voilà déjà deux fois que l'on fait cette étrange réponse au désir que j'exprime, reprit Athos. Le général est-il absent?

La question d'Athos fut faite de si bonne foi et le gentilhomme avait l'air si naïvement surpris, que les trois officiers échangèrent un regard. Le lieutenant prit la parole par une espèce de convention tacite des deux autres officiers. — Alors, Monsieur, dit-il, vous prétendez ne pas savoir où est le général? — A ceci, je vous ai déjà répondu, Monsieur. — Oui, mais vous avez déjà répondu une chose incroyable. — Elle est vraie cependant, Messieurs. Les gens de ma condition ne mentent point d'ordinaire. Je suis gentilhomme, vous ai-je dit, et quand je porte à mon côté l'épée que, par un excès de délicatesse, j'ai laissée hier sur cette table où elle est encore aujourd'hui, nul, croyez-le bien, ne me dit des choses que je ne veux pas entendre.

— Mais, Monsieur... demanda d'une voix plus courtoise le lieutenant, frappé de la grandeur et du sang-froid d'Athos. — Monsieur, j'étais venu parler confidentiellement à votre général d'affaires d'importance. Devant vos soldats, le général m'a dit d'attendre huit jours, que dans huit jours il me donnerait la réponse qu'il avait à me faire. Me suis-je enfui? Non, j'attends. — Il vous a dit de l'attendre huit jours! s'écria le lieutenant. — Il me l'a si bien dit, Monsieur, que j'ai un sloop à l'ancre à l'embouchure de la rivière, et que je pouvais parfaitement le joindre hier et m'embarquer. Or, si je suis resté, c'est uniquement pour me conformer aux désirs du général. Le lieutenant se retourna vers les deux autres officiers, et à voix basse : — Si ce gentilhomme dit vrai, il y aurait encore de l'espoir, dit-il. Le général aura dû accomplir quelques négociations si secrètes qu'il aurait cru imprudent de prévenir même nous. Puis se retournant vers Athos : — Monsieur, dit-il, votre déclaration est de la plus grave importance; voulez-vous la répéter sous le sceau du serment? — Monsieur, répondit Athos, j'ai toujours vécu dans un monde où ma simple parole a été regardée comme le plus saint des sermens. — Cette fois, cependant, Monsieur, la circonstance est plus grave qu'aucune de celles dans lesquelles vous vous êtes trouvé. Il s'agit du salut de toute une armée. Songez-y bien, le général a disparu, nous sommes à sa recherche. La disparition est-elle naturelle? un crime a-t-il été commis? devons-nous pousser nos investigations jusqu'à l'extrémité? devons-nous attendre avec patience? En ce moment, Monsieur, tout dépend du mot que vous allez prononcer. — Interrogé ainsi, Monsieur, je n'hésite plus, dit Athos; oui, j'étais venu causer confidentiellement avec le général Monk et lui demander une réponse sur certains intérêts; oui, le général, ne pouvant sans doute se prononcer avant la bataille qu'on attend, m'a prié de demeurer huit jours encore dans cette maison que j'habite, me promettant que dans huit jours je le reverrais. Oui, tout cela est vrai, et je le jure sur Dieu, qui est le maître absolu de ma vie et de la vôtre.

Athos prononça ces paroles avec tant de grandeur et de solennité que les trois officiers furent presque convaincus. Cependant un des colonels essaya une dernière tentative. — Monsieur, dit-il, quoique nous soyons persuadés maintenant de la vérité de ce que vous dites, il y a pourtant dans tout ceci un étrange mystère. Hier des pêcheurs

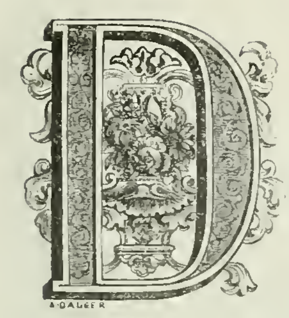
étrangers sont venus vendre ici leur poisson, on les a logés là-bas aux Écossais, c'est-à-dire sur la route qu'a suivie le général pour aller à l'abbaye avec Monsieur et pour en revenir. C'est un de ces pêcheurs qui a accompagné le général avec un fallot. Et ce matin, barque et pêcheurs avaient disparu emportés cette nuit par la marée. — Moi, fit le lieutenant, je ne vois rien là que de bien naturel; car, enfin, ces gens n'étaient pas prisonniers. — Non; mais je le répète, c'est l'un d'eux qui a éclairé le général et Monsieur dans le caveau de l'abbaye, et Digby nous a assurés que le général avait eu sur ces gens-là de mauvais soupçons. Or, qui nous dit que ces pêcheurs n'étaient pas d'intelligence avec Monsieur, et que le coup fait, Monsieur, qui est brave assurément, n'est pas resté pour nous rassurer par sa présence et empêcher nos recherches de se diriger dans la bonne voie?

Ce discours fit impression sur les deux autres officiers. — Monsieur, dit Athos, permettez-moi de vous dire que votre raisonnement, très-spécieux en apparence, manque cependant de solidité quant à ce qui me concerne. Je suis resté, dites-vous, pour détourner les soupçons; eh bien! au contraire, les soupçons me viennent à moi comme à vous, et je vous dis : Oui, il y a un événement étrange dans tout cela; oui, au lieu de demeurer oisifs et d'attendre, il vous faut déployer toute la vigilance, toute l'activité possibles. Je suis votre prisonnier, Messieurs, sur parole ou autrement. Mon honneur est intéressé à ce que l'on sache ce qu'est devenu le général Monk, à ce point que si vous me disiez : Partez, je dirais : Non, je reste, — et si vous me demandiez mon avis, j'ajouterais : Oui, le général est victime de quelque conspiration, car s'il eût dû quitter le camp, il me l'aurait dit. Cherchez donc, fouillez donc, fouillez la terre, fouillez la mer; le général n'est point parti, ou tout au moins n'est pas parti de sa propre volonté.

Le lieutenant fit un signe aux autres officiers. — Non, Monsieur, dit-il, non, à votre tour vous allez trop loin. Le général n'a rien à souffrir des événemens, et sans doute, au contraire, il les a dirigés. Ce que fait Monk à cette heure, il l'a fait souvent. Nous avons donc tort de nous alarmer; son absence sera de courte durée sans doute, aussi gardons-nous bien, par une pusillanimité dont le général nous ferait un crime, d'ébruiter son absence, qui pourrait démoraliser l'armée. Le général nous donne une preuve immense de sa confiance en nous; montrons-nous-en dignes. Messieurs, que le plus profond silence couvre tout ceci d'un voile impénétrable; nous allons garder Monsieur, non pas par défiance de lui relativement au crime, mais pour assurer plus efficacement le secret de l'absence du général en le concentrant parmi nous; aussi, jusqu'à nouvel ordre, Monsieur habitera le quartier général. — Messieurs, dit Athos, vous oubliez que cette nuit le général m'a confié un dépôt sur lequel je dois veiller. Donnez-moi telle garde qu'il vous plaira, enchaînez-moi, s'il vous plaît, mais laissez-moi la maison que j'habite pour prison. Le général, à son retour, vous reprocherait, je vous le jure sur ma foi de gentilhomme, de lui avoir déplu en ceci.

Les officiers se consultèrent un moment; après cette consultation, — Soit, Monsieur, dit le lieutenant; retournez chez vous. Puis ils donnèrent à Athos une garde de cinquante hommes, qui l'enferma dans sa maison, sans le perdre de vue un seul instant.

LA MARCHANDISE DE CONTREBANDE.



Deux jours après les événemens que nous venons de raconter et tandis qu'on attendait à chaque instant dans son camp le général Monk, qui n'y rentrait pas, une petite felouque hollandaise, montée par dix hommes, vint jeter l'ancre sur la côte de Scheveningen, à une portée de canon à peu près de la terre. Il était nuit serrée, l'obscurité était grande, la mer montait dans l'obscurité : c'était une heure excellente pour débarquer passagers et marchandises. La chaloupe se détacha du bâtiment aussitôt que le bâtiment eut jeté l'ancre, et vint avec huit de ses marins, au milieu desquels on distinguait un objet de forme oblongue, une sorte de grand panier ou de ballot.

La rive était déserte : les quelques pêcheurs habitant la dune étaient couchés. Le seul bruit que l'on entendît était donc le sifflement de la brise nocturne courant dans les bruyères de la dune. Mais c'étaient des gens défians sans doute que ceux qui s'approchaient, car ce silence réel et cette solitude apparente ne les rassurèrent point. Aussi leur chaloupe, à peine visible comme un point sombre sur l'Océan, glissa-t-elle sans bruit, évitant de ramer de peur d'être entendue, et vint-elle toucher terre au plus près.

A peine avait-on senti le fond qu'un seul homme sauta hors de l'esquif après avoir donné un ordre bref avec cette voix qui indique l'habitude du commandement. En conséquence de cet ordre, plusieurs mousquets reluisirent immédiatement aux faibles clartés de la mer, ce miroir du ciel, et le ballot oblong dont nous avons déjà parlé, lequel renfermait sans doute quelque objet de contrebande, fut transporté à terre avec des précautions infinies. Aussitôt, l'homme qui avait débarqué le premier courut diagonalement vers le village de Scheveningen, se dirigeant vers la pointe la plus avancée du bois. Là il chercha cette maison qu'une fois déjà nous avons entrevue à travers les arbres, et que nous avons désignée comme la demeure provisoire, demeure bien modeste, de celui qu'on appelait par courtoisie le roi d'Angleterre.

Tout dormait là comme partout : seulement un gros chien de la race de ceux que les pêcheurs de Scheveningen attèlent à de petites charrettes pour porter leur poisson à La Haye, se mit à pousser des aboiemens formidables aussitôt que l'étranger fit entendre son pas devant les fenêtres. Mais cette surveillance, au lieu d'effrayer le nouveau débarqué, sembla au contraire lui causer une grande joie, car sa voix peut-être eût été insuffisante pour réveiller les gens de la maison, tandis qu'avec un auxiliaire de cette importance, sa voix était devenue presque inutile. L'étranger attendit donc que les aboiemens sonores et réitérés eussent, selon toute probabilité, produit leur effet, et alors il hasarda un appel. A sa voix le dogue se mit à rugir avec une telle violence que bientôt à l'intérieur une autre voix se fit entendre apaisant celle du chien. Puis, lors-

que le chien fut apaisé : — Que voulez-vous? demanda cette voix à la fois faible, cassée et polie. — Je demande Sa Majesté le roi Charles II, fit l'étranger. — Que lui voulez-vous? — Je veux lui parler. — Qui êtes-vous? — Ah! mordioux! vous m'en demandez trop: je n'aime pas à dialoguer à travers les portes. — Dites seulement votre nom. — Je n'aime pas davantage à décliner mon nom en plein air: d'ailleurs, soyez tranquille, je ne mangerai pas votre chien, et je prie Dieu qu'il soit aussi réservé à mon égard. — Vous apportez des nouvelles peut-être, n'est-ce pas, Monsieur? reprit la voix patiente et questionneuse comme celle d'un vieillard. — Je vous en réponds, que j'en apporte des nouvelles, et auxquelles on ne s'attend pas, encore! Ouvrez donc, s'il vous plaît, hein! — Monsieur, poursuivit le vieillard, sur votre âme et conscience croyez-vous que vos nouvelles valent la peine de réveiller le roi? — Pour l'amour de Dieu, mon cher monsieur, tirez vos verrous, vous ne serez pas fâché, je vous jure, de la peine que vous aurez prise. Je vaux mon pesant d'or, ma parole d'honneur. — Monsieur, je ne puis pourtant pas ouvrir que vous ne me disiez votre nom. — Eh bien! mon nom, le voici... mais je vous en préviens, mon nom ne vous apprendra absolument rien. — N'importe, dites toujours. — Eh bien! je suis le chevalier d'Artagnan.

La voix poussa un cri. — Ah! mon Dieu! dit le vieillard de l'autre côté de la porte. M. d'Artagnan! quel bonheur! Je me disais bien à moi-même que je connaissais cette voix-là. — Tiens! dit d'Artagnan, on connaît ma voix ici! C'est flatteur. — Oh! oui, on la connaît, dit le vieillard en tirant les verrous, et en voici la preuve. Et à ces mots, il introduisit d'Artagnan, qui, à la lueur de la lanterne qu'il portait à la main, reconnut son interlocuteur obstiné. — Ah! mordioux! s'écria-t-il, c'est Parry! j'aurais dû m'en douter. — Parry, oui, mon cher monsieur d'Artagnan, c'est moi. Quelle joie de vous revoir! — Vous avez bien dit, quelle joie! fit d'Artagnan serrant les mains du vieillard. Çà, vous allez prévenir le roi, n'est-ce pas? — Mais le roi dort, mon cher monsieur. — Mordioux! réveillez-le, et il ne vous grondera pas de l'avoir dérangé, c'est moi qui vous le dis. — Vous venez de la part du comte, n'est-ce pas? — — De quel comte? — Du comte de la Fère. — De la part d'Athos? Ma foi! non, je viens de ma part à moi. Allons, vite, Parry, le roi! il me faut le roi!

Parry ne crut pas devoir résister plus longtemps: il connaissait d'Artagnan de longue main; il savait que, quoique Gascon, ses paroles ne promettaient jamais plus qu'elles ne pouvaient tenir. Il traversa une cour et un petit jardin, apaisa le chien, qui voulait sérieusement goûter du mousquetaire, et alla heurter au volet d'une chambre faisant le rez-de-chaussée d'un petit pavillon. Aussitôt un petit chien habitant cette chambre répondit au grand chien habitant la cour. — Pauvre roi! se dit d'Artagnan, voilà ses gardes du corps; il est vrai qu'il n'en est pas plus mal gardé pour cela. — Que me veut-on? demanda le roi du fond de la chambre. — Sire, c'est M. le chevalier d'Artagnan qui apporte des nouvelles.

On entendit aussitôt du bruit dans cette chambre: une porte s'ouvrit et une grande clarté inonda le corridor et le jardin. Le roi travaillait à la lueur d'une lampe. Des papiers étaient épars sur son bureau, et il avait commencé le brouillon d'une lettre qui accusait par ses nombreuses ratures la peine qu'il avait eue à l'écrire. — Entrez, monsieur le chevalier, dit-il en se retournant. Puis apercevant le pêcheur : — Que me disiez-vous donc, Parry, et où est M. le chevalier d'Artagnan? demanda Charles. — Il est devant vous, sire, dit d'Artagnan. — Sous ce costume? — Oui. Regardez-moi, sire; ne me reconnaissez-vous pas pour m'avoir vu à Blois dans les antichambres du roi Louis XIV? — Si fait, Monsieur, et je me souviens même que j'eus fort à me louer de vous.

D'Artagnan s'inclina. — C'était un devoir pour moi de me conduire comme je l'ai fait, dès que j'ai su que j'avais affaire à Votre Majesté. — Vous m'apportez des nouvelles, dites-vous? — Oui, sire. — De la part du roi de France, sans doute? — Ma foi, non, sire, répliqua d'Artagnan. Votre Majesté a dû voir là-bas que le roi de France ne s'occupait que de Sa Majesté à lui.

Charles leva les yeux au ciel. — Non, continua d'Artagnan, non, sire. J'apporte, moi, des nouvelles toutes composées de faits personnels. Cependant, j'ose espérer que Votre Majesté les écoutera, faits et nouvelles, avec quelque faveur. — Parlez, Monsieur. — Si je ne me trompe, sire, Votre Majesté aurait fort parlé à Blois de l'embarras où sont ses affaires d'Angleterre. Charles rougit. Donc, Votre Majesté se plaignait à son frère Louis XIV de la difficulté qu'elle éprouvait à rentrer en Angleterre et à remonter sur son trône sans hommes et sans argent.

Charles laissa échapper un mouvement d'impatience. — Et le principal obstacle qu'elle rencontrait sur son chemin, continua d'Artagnan, était un certain général commandant les armées du parlement, et qui jouait là-bas le rôle d'un autre Cromwell. Votre Majesté n'a-t-elle pas dit cela? — Oui, mais, Monsieur, ces paroles étaient pour les seules oreilles du roi. — Et vous allez voir, sire, qu'il est bien heureux qu'elles soient tombées dans celles de son lieutenant de mousquetaires. Cet homme si gênant pour Votre Majesté, c'était le général Monk, que je crois; ai-je bien entendu son nom, sire? — Oui, Monsieur, mais encore une fois à quoi bon ces questions? — Oh! je le sais bien, sire, l'étiquette ne veut point que l'on interroge les rois. J'espère que tout à l'heure Votre Majesté me pardonnera ce manque d'étiquette. Votre Majesté ajoutait que si cependant elle pouvait le voir, conférer avec lui, le tenir face à face, elle triompherait, soit par la force, soit par la persuasion, de cet obstacle, le seul sérieux, le seul insurmontable, le seul réel qu'elle rencontrât sur son chemin. — Tout cela est vrai, Monsieur; ma destinée, mon avenir, mon obscurité ou ma gloire dépendent de cet homme; mais que voulez-vous induire de là? — Une seule chose: que si ce général Monk est gênant au point que vous dites, il serait expédient d'en débarrasser Votre Majesté ou de lui en faire un allié. — Monsieur, un roi qui n'a ni armée ni argent, puisque vous avez écouté ma conversation avec mon frère, n'a rien à faire contre un homme comme Monk. — Oui, sire, c'était votre opinion, je le sais bien, mais heureusement pour vous, ce n'était pas la mienne. — Que voulez-vous dire? — Que sans armée et sans million j'ai fait, moi, ce que Votre Majesté ne croyait pouvoir faire qu'avec une armée et un million. — Comment! que dites-vous? Qu'avez-vous fait? — Ce que j'ai fait? Eh bien! sire, je suis allé prendre là-bas cet homme si gênant pour Votre Majesté. — En Angleterre? — Précisément, sire. — Vous êtes allé prendre Monk en Angleterre? — Aurais-je mal fait par hasard? — En vérité, vous êtes fou, Monsieur! — Pas le moins du monde, sire. — Vous avez pris Monk? — Oui, sire. — Où cela? — Au milieu de son camp.

Le roi tressaillit d'impatience et haussa les épaules. — Et l'ayant pris sur la chaussée de Newcastle, dit simplement d'Artagnan, je l'apporte à Votre Majesté. — Vous me l'apportez! s'écria le roi presque indigné de ce qu'il regardait comme une mystification. — Oui, sire, répondit d'Artagnan du même ton, je vous l'apporte; il est là-bas, dans une grande caisse, percée de trous pour qu'il puisse respirer. — Mon Dieu! — Oh! soyez tranquille, sire, on a eu les plus grands soins de lui. Il arrive donc en bon état et parfaitement conditionné. Plaît-il à Votre Majesté de le voir, de causer avec lui ou de le faire jeter à l'eau? — Oh! mon Dieu! répéta Charles, oh! mon Dieu! Monsieur, dites-vous vrai? Ne m'insultez-vous point par quelque indigne plaisanterie? Vous auriez accompli ce trait inouï d'audace et de génie! Impossible! —

Votre Majesté me permet-elle d'ouvrir la fenêtre? dit d'Artagnan en l'ouvrant. Le roi n'eut même pas le temps de dire oui. D'Artagnan donna un coup de sifflet aigu et prolongé qu'il répéta trois fois dans le silence de la nuit. — Là, dit-il, on va l'apporter à Votre Majesté.

OU D'ARTAGNAN COMMENCE A CRAINDRE D'AVOIR PLACÉ SON ARGENT ET CELUI DE PLANCHET A FONDS PERDU.

Le roi ne pouvait revenir de sa surprise, et regardait tantôt le visage souriant du mousquetaire, tantôt cette sombre fenêtre qui s'ouvrait sur la nuit. Mais avant qu'il eût fixé ses idées, six des hommes de d'Artagnan, car deux restèrent pour garder la barque, apportèrent à la maison où Parry le reçut, cet objet de forme oblongue qui renfermait pour le moment les destinées de l'Angleterre.

Avant de partir de Calais, d'Artagnan avait fait confectionner dans cette ville une sorte de cercueil assez large et assez profond pour qu'un homme pût s'y retourner à l'aise. Le fond et les côtés, matelassés proprement, formaient un lit assez doux pour que le roulis ne pût transformer cette espèce de cage en assommoir. La petite grille dont d'Artagnan avait parlé au roi, pareille à la visière d'un casque, existait à la hauteur du visage de l'homme. Elle était taillée de façon à ce qu'au moindre cri une pression subite pût étouffer ce cri et au besoin celui qui eût crié.

D'Artagnan connaissait si bien son équipage et si bien son prisonnier, que pendant toute la route il avait redouté deux choses : ou que le général ne préférât la mort à cet étrange esclavage, et ne se fît étouffer à force de vouloir parler : ou que ses gardiens ne se laissassent tenter par les offres du prisonnier et ne le missent, lui d'Artagnan, dans la boîte, à la place de Monk. Aussi d'Artagnan avait-il passé les deux jours et les deux nuits près du coffre, seul avec le général, lui offrant du vin et des alimens qu'il avait refusés, et essayant éternellement de le rassurer sur la destinée qui l'attendait à la suite de cette singulière captivité. Deux pistolets sur la table et son épée nue rassuraient d'Artagnan sur les indiscrétions du dehors Une fois à Scheveningen, il avait été complétement rassuré. Ses hommes redoutaient fort tout conflit avec les seigneurs de la terre. Il avait d'ailleurs intéressé à sa cause celui qui lui servait moralement de lieutenant, et que nous avons vu répondre au nom de Menneville. Celui-là n'était point un esprit vulgaire et avait plus à risquer que les autres, parce qu'il avait plus de conscience. Il croyait donc à un avenir au service de d'Artagnan, et en conséquence, il se fût fait hacher plutôt que de violer la consigne donnée par le chef. Aussi était-ce à lui, qu'une fois débarqué, d'Artagnan avait confié la caisse et la respiration du général. C'était aussi à lui qu'il avait recommandé de faire apporter la caisse par les sept hommes, aussitôt qu'il entendrait le triple coup de sifflet. On voit que ce lieutenant obéit. Le coffre une fois dans la maison du roi, d'Artagnan congédia ses hommes avec un gracieux sourire et leur dit : — Messieurs, vous avez rendu un grand service à Sa Majesté le roi Charles II, qui, avant six semaines, sera roi d'Angleterre. Votre gratification sera doublée ; retournez m'attendre au bateau. Sur quoi tous partirent avec des transports de joie qui épouvantèrent le chien lui-même.

D'Artagnan avait fait apporter le coffre jusque dans l'antichambre du roi. Il ferma avec le plus grand soin les portes de cette antichambre, après quoi il ouvrit le coffre, et dit au général : — Mon général, j'ai mille excuses à vous faire : mes façons n'ont

pas été dignes d'un homme tel que vous, je le sais bien: mais j'avais besoin que vous me prissiez pour un patron de barque. Et puis l'Angleterre est un pays fort incommode pour les transports. J'espère donc que vous prendrez tout cela en considération. Mais ici, mon général, continua d'Artagnan, vous êtes libre de vous lever et de marcher. Cela dit, il trancha les liens qui attachaient les bras et les mains du général. Celui-ci se leva et s'assit avec la contenance d'un homme qui attend la mort. D'Artagnan ouvrit alors la porte du cabinet de Charles et lui dit : — Sire, voici votre ennemi, M. Monk ; je m'étais promis de faire cela pour votre service. C'est fait, ordonnez présentement. — Monsieur Monk, ajouta-t-il en se tournant vers le prisonnier, vous êtes devant Sa Majesté le roi Charles II, souverain seigneur de la Grande-Bretagne.

Monk leva sur le jeune prince son regard froidement stoïque, et répondit : — Je ne connais aucun roi de la Grande-Bretagne ; je ne connais même ici personne qui soit digne de porter le nom de gentilhomme; car c'est au nom du roi Charles II qu'un émissaire que j'ai pris pour un honnête homme m'est venu tendre un piége infâme. Je suis tombé dans ce piége, tant pis pour moi. Maintenant, vous, le tentateur, dit-il au roi: vous, l'exécuteur, dit-il à d'Artagnan, rappelez-vous ce que je vais vous dire : vous avez mon corps, vous pouvez le tuer, et je vous y engage, car vous n'aurez jamais mon âme, ni ma volonté. Et maintenant, ne me demandez pas une seule parole, car à partir de ce moment je n'ouvrirai plus même la bouche pour crier. J'ai dit. Et il prononça ces paroles avec la farouche et invincible résolution du puritain le le plus gangrené D'Artagnan regarda son prisonnier en homme qui sait la valeur de chaque mot et qui fixe cette valeur d'après l'accent avec lequel il a été prononcé. — Le fait est, dit-il tout bas au roi, que le général est un homme décidé ; il n'a pas voulu prendre une bouchée de pain ni avaler une goutte de vin depuis deux jours. Mais comme à partir de ce moment c'est Votre Majesté qui décide de son sort, je m'en lave les mains, comme dit Pilate.

Monk, debout, pâle et résigné, attendait, l'œil fixe et les bras croisés. D'Artagnan se retourna vers lui. — Vous comprenez parfaitement, lui dit-il, que votre phrase, très-belle du reste, ne peut accommoder personne, pas même vous. Sa Majesté voulait vous parler, vous vous refusiez à une entrevue ; moi, j'ai rendu l'entrevue inévitable. Pourquoi, maintenant que vous voilà face à face, que vous y voilà par une force indépendante de votre volonté, pourquoi nous contraindriez-vous à des rigueurs que je regarde comme inutiles et absurdes? Parlez, que diable! ne fût-ce que pour dire non.

Monk ne desserra pas les lèvres ; Monk ne détourna point les yeux : Monk se caressa la moustache avec un air soucieux qui annonçait que les choses allaient se gâter. Pendant ce temps Charles II était tombé dans une réflexion profonde. Pour la première fois il se trouvait en face de Monk, c'est-à-dire de cet homme qu'il avait tant désiré voir, et avec ce coup d'œil particulier que Dieu a donné à l'aigle et aux rois, il avait sondé l'abîme de son cœur. Il voyait donc Monk résolu bien positivement à mourir, plutôt qu'à parler; ce qui n'était pas extraordinaire de la part d'un homme aussi considérable et dont la blessure devait en ce moment être si cruelle. Charles II prit à l'instant même une de ces déterminations sur lesquelles un homme ordinaire joue sa vie, un général sa fortune, un roi son royaume. — Monsieur, dit-il à Monk, vous avez parfaitement raison sur certains points. Je ne vous demande donc pas de me répondre, mais de m'écouter. Il y eut un moment de silence, pendant lequel le roi regarda Monk, qui resta impassible. — Vous m'avez fait tout à l'heure un douloureux reproche, Monsieur, continua le roi. Vous avez dit qu'un de mes émissaires était

allé à Newcastle vous dresser une embûche, et cela, par parenthèse, n'aura pas été compris par M. d'Artagnan que voici, et auquel, avant toute chose, je dois des remercîments bien sincères pour son généreux, pour son héroïque dévouement.

D'Artagnan salua avec respect, Monk ne sourcilla point. — Car M. d'Artagnan, et remarquez bien, monsieur Monk, que je ne vous dis pas ceci pour m'excuser, — car M. d'Artagnan, continua le roi, est allé en Angleterre de son propre mouvement, sans intérêt, sans ordre, sans espoir, comme un vrai gentilhomme qu'il est, pour rendre service à un roi malheureux, et pour ajouter aux illustres actions d'une existence si bien remplie, un beau fait de plus. D'Artagnan rougit un peu et toussa pour se donner une contenance. Monk ne bougea point. — Vous ne croyez pas à ce que je vous dis, monsieur Monk, reprit le roi. Je comprends cela : de pareilles preuves de dévouement sont si rares, que l'on pourrait mettre en doute leur réalité. — Monsieur aurait bien tort de ne pas vous croire, sire, s'écria d'Artagnan, car ce que Votre Majesté vient de dire est l'exacte vérité, et la vérité si exacte, qu'il paraît que j'ai fait, en allant trouver le général, quelque chose qui contrarie tout. En vérité, si cela est ainsi, j'en suis au désespoir. — Monsieur d'Artagnan, s'écria le roi en prenant la main du mousquetaire, vous m'avez plus obligé, croyez-moi, que si vous eussiez fait réussir ma cause, car vous m'avez révélé un ami inconnu auquel je serai à jamais reconnaissant et que j'aimerai toujours. Et le roi lui serra cordialement la main. — Et, continua-t-il, en saluant Monk, un ennemi que j'estimerai désormais à sa valeur.

Les yeux du puritain lancèrent un éclair, mais un seul, et son visage, un instant illuminé par cet éclair, reprit sa sombre impassibilité. — Donc, monsieur d'Artagnan, poursuivit Charles, voici ce qui allait arriver : M. le comte de la Fère, que vous connaissez, je crois, était parti pour Newcastle... — Athos! s'écria d'Artagnan. — Oui, c'est son nom de guerre, je crois. Le comte de la Fère était donc parti pour Newcastle, et il allait peut-être amener le général à quelque conférence avec moi ou avec ceux de mon parti, quand vous êtes violemment, à ce qu'il paraît, intervenu dans la négociation. — Mordioux! répliqua d'Artagnan, c'était lui sans doute qui entrait dans le camp le soir même où j'y pénétrais avec mes pêcheurs.

Un imperceptible froncement de sourcils de Monk apprit à d'Artagnan qu'il avait deviné juste. — Oui, oui, murmura-t-il, j'avais cru reconnaître sa taille, j'avais cru entendre sa voix. Maudit que je suis! Oh! sire, pardonnez-moi : je croyais cependant avoir bien mené ma barque. — Il n'y a rien de mal, Monsieur, dit le roi, sinon que le général m'accuse de lui avoir fait tendre un piége, ce qui n'est pas. Non, général, ce ne sont pas là les armes dont je comptais me servir avec vous ; vous l'allez voir bientôt. En attendant, quand je vous donne ma foi de gentilhomme, croyez-moi, Monsieur, croyez-moi. Maintenant, monsieur d'Artagnan, un mot. — J'écoute à genoux, sire. — Vous êtes bien à moi, n'est-ce pas? — Votre Majesté l'a vu. Trop. — Bien. D'un homme comme vous un mot suffit. D'ailleurs, à côté du mot il y a les actions. Général, veuillez me suivre. Venez avec nous, monsieur d'Artagnan.

D'Artagnan, assez surpris, s'apprêta à obéir. Charles II sortit, Monk le suivit, d'Artagnan suivit Monk. Charles prit la route que d'Artagnan avait suivie pour venir à lui, et bientôt l'air frais de la mer vint frapper le visage des trois promeneurs nocturnes, et à cinquante pas au delà d'une petite porte que Charles ouvrit, ils se retrouvèrent sur la dune, en face de l'Océan qui, ayant cessé de grandir, se reposait sur la rive comme un monstre fatigué. Charles II, pensif, marchait la tête baissée et la main sous son manteau. Monk le suivait les bras libres et le regard inquiet. d'Artagnan venait ensuite, le poing sur le pommeau de son épée. — Où est le bateau qui vous a amenés, Messieurs? dit Charles au mousquetaire. — Là-bas, sire, j'ai sept

hommes et un officier qui m'attendent dans cette petite barque qui est éclairée par un feu. — Ah! oui, la barque est tirée sur le sable, et je la vois; mais vous n'êtes certainement pas venu de Newcastle sur cette barque. — Non pas, sire, j'avais frété à mon compte une felouque, qui a jeté l'ancre à portée de canon des dunes. C'est dans cette felouque que nous avons fait le voyage. — Monsieur, dit le roi à Monk, vous êtes libre.

Monk, si ferme de volonté qu'il fût, ne put retenir une exclamation. Le roi fit de la tête un mouvement affirmatif et continua : — Nous allons réveiller un pêcheur de ce village, qui mettra son bateau en mer cette nuit même et vous reconduira où vous lui commanderez d'aller. M. d'Artagnan que voici escortera Votre Honneur. Je mets M. d'Artagnan sous la sauvegarde de votre loyauté, monsieur Monk. Monk laissa échapper un murmure de surprise, et d'Artagnan un profond soupir. Le roi, sans paraître rien remarquer, heurta au treillis de bois de sapin qui fermait la cabane du premier pêcheur habitant la dune. — Holà! Keyser, cria-t-il, éveille-toi! — Qui m'appelle? demanda le pêcheur. — Moi, Charles, roi. — Ah! milord, s'écria Keyser en se levant tout habillé de la voile dans laquelle il couchait comme on couche dans un hamac, qu'y a-t-il pour votre service? — Patron Keyser, dit Charles, tu vas appareiller sur-le-champ. Voici un voyageur qui frète ta barque et te paiera bien; sers-le bien. Et le roi fit quelques pas en arrière pour laisser Monk parler librement avec le pêcheur. — Je veux passer en Angleterre, dit Monk, qui parlait hollandais tout autant qu'il fallait pour se faire comprendre. — A l'instant, dit le patron; à l'instant même, si vous voulez. — Mais ce sera bien long? dit Monk. — Pas une demi-heure, Votre Honneur. Mon fils aîné fait en ce moment l'appareillage, attendu que nous devions partir pour la pêche à trois heures du matin. — Eh bien! est-ce fait? demanda Charles en se rapprochant. — Moins le prix, dit le pêcheur; oui, sire. — Cela me regarde, dit Charles; Monsieur est mon ami. Monk tressaillit et regarda Charles à ce mot. — Bien, milord, répliqua Keyser.

Et en ce moment on entendit le fils aîné de Keyser qui sonnait, de la grève, dans une corne de bœuf. — Et maintenant, Messieurs, partez, dit le roi. — Sire, dit d'Artagnan, plaise à Votre Majesté de m'accorder quelques minutes. J'avais engagé des hommes; je pars sans eux, il faut que je les prévienne. — Sifflez-les, dit Charles en souriant. D'Artagnan siffla effectivement, tandis que le patron Keyser répondait à son fils, et quatre hommes, conduit par Menneville, accoururent. — Voici toujours un bon à-compte, dit d'Artagnan leur remettant une bourse qui contenait deux mille cinq cents livres en or. Allez m'attendre à Calais où vous savez. Et d'Artagnan, poussant un profond soupir, lâcha la bourse dans la main de Menneville. — Comment! vous nous quittez? s'écrièrent les hommes. — Pour peu de temps, dit d'Artagnan, ou pour beaucoup, qui sait? Mais avec ces deux mille cinq cents livres et les deux mille cinq cents livres que vous avez déjà reçues, vous êtes payés selon nos conventions. Quittons-nous donc, mes enfans.

D'Artagnan revint à Monk en lui disant : — Monsieur, j'attends vos ordres, car nous allons partir ensemble, à moins que ma compagnie ne vous soit pas agréable. — Au contraire, Monsieur, dit Monk. — Allons, Messieurs, embarquons! cria le fils de Keyser. Charles salua noblement et dignement le général en lui disant : — Vous me pardonnerez le contretemps et la violence que vous avez soufferts, quand vous serez convaincu que je ne les ai point causés. Monk s'inclina profondément sans répondre. De son côté, Charles affecta de ne pas dire un mot en particulier à d'Artagnan; mais tout haut, — Merci encore, monsieur le chevalier, lui dit-il, merci de vos services. Ils vous seront payés par le seigneur Dieu, qui réserve à moi tout seul, je l'espère,

les épreuves et la douleur. Monk suivit Keyser et son fils et s'embarqua avec eux. D'Artagnan les suivit en murmurant : — Ah! mon pauvre Planchet! j'ai bien peur que nous n'ayons fait une mauvaise spéculation!

LES ACTIONS DE LA SOCIÉTÉ PLANCHET ET COMPAGNIE REMONTENT AU PAIR.

Après deux nuits et deux jours de traversée, le patron Keyser toucha terre à l'endroit où Monk, qui avait donné tous les ordres pendant la traversée, avait commandé que l'on débarquât. C'était justement à l'embouchure de cette petite rivière près de laquelle Athos avait choisi son habitation. Le jour baissait, un beau soleil, pareil à un bouclier d'acier rougi, plongeait l'extrémité inférieure de son disque sous la ligne bleue de la mer. La felouque cinglait toujours, en remontant le fleuve, assez large en cet endroit; mais Monk, en son impatience, ordonna de prendre terre, et le canot de Keyser le débarqua, en compagnie de d'Artagnan, sur le bord vaseux de la rivière, au milieu des roseaux.

D'Artagnan, résigné à l'obéissance, suivait Monk absolument comme l'ours enchaîné suit son maître : mais sa position l'humiliait fort, à son tour, et il grommelait tout bas que le service des rois est amer, et que le meilleur de tous ne vaut rien. Monk marchait à grands pas. On eût dit qu'il n'était pas encore bien sûr d'avoir reconquis la terre d'Angleterre, et déjà l'on apercevait distinctement les quelques maisons de marins et de pêcheurs éparses sur le petit quai de cet humble port. Tout à coup d'Artagnan s'écria : — Eh mais, Dieu me pardonne, voilà une maison qui brûle!

Monk leva les yeux. C'était bien en effet le feu qui commençait à dévorer une maison. Il avait été mis à un petit hangar attenant à cette maison, dont il commençait à ronger la toiture. Le vent frais du soir venait en aide à l'incendie. Les deux voyageurs hâtèrent le pas, entendirent de grands cris et virent en s'approchant les soldats qui agitaient leurs armes et tendaient le poing vers la maison incendiée. C'était sans doute cette menaçante occupation qui leur avait fait négliger de signaler la felouque.

Monk s'arrêta court un instant, et pour la première fois formula sa pensée avec des paroles. — Eh! dit-il, ce ne sont peut-être plus mes soldats, mais ceux de Lambert. Ces mots renfermaient tout à la fois une douleur, une appréhension et un reproche que d'Artagnan comprit à merveille. En effet, pendant l'absence du général, Lambert pouvait avoir livré bataille, vaincu, dispersé les troupes parlementaires et pris avec son armée la place de l'armée de Monk, privée de son plus ferme appui. A ce doute qui passa de l'esprit de Monk au sien, d'Artagnan fit ce raisonnement : — Il va arriver de deux choses l'une : ou Monk a dit juste, et il n'y a plus que des lambertistes dans le pays, c'est-à-dire des ennemis qui me recevront à merveille, puisque c'est à moi qu'ils devront leur victoire; ou rien n'est changé, et Monk, transporté d'aise en retrouvant son camp à la même place, ne se montrera pas trop dur dans ses représailles.

Tout en pensant de la sorte, les deux voyageurs avançaient, et ils commençaient à se trouver au milieu d'une petite troupe de marins qui regardaient avec douleur brûler la maison, mais qui n'osaient rien dire, effrayés par les menaces des soldats. Monk s'adressa à l'un de ces marins. — Que se passe-t-il donc? demanda-t-il. — Monsieur, répondit cet homme, ne reconnaissant pas Monk pour un officier, sous l'épais manteau qui l'enveloppait, il y a que cette maison était habitée par un étranger, et que

cet étranger est devenu suspect aux soldats. Alors ils ont voulu pénétrer chez lui sous le prétexte de le conduire au camp, mais lui, sans s'épouvanter de leur nombre, a menacé de mort le premier qui essaierait de franchir le seuil de la porte, et comme il s'en est trouvé un qui a risqué la chose, le Français l'a étendu à terre d'un coup de pistolet. — Ah ! c'est un Français? dit d'Artagnan en se frottant les mains. Bon! — Comment, bon! fit le pêcheur. — Non, je voulais dire... après?.. la langue m'a fourché. — Après, Monsieur? Les autres sont devenus enragés comme des lions, ils ont tiré plus de cent coups de mousquet sur la maison, mais le Français était à l'abri derrière le mur, et chaque fois qu'on voulait entrer par la porte, on essuyait un coup de feu de son laquais, qui tire juste, allez ! Chaque fois qu'on menaçait la fenêtre, on rencontrait le pistolet du maître. Comptez, il y a sept hommes à terre.

— Ah ! mon brave compatriote ! s'écria d'Artagnan, attends, attends, je vais à toi, et nous aurons raison de toute cette canaille. — Un instant, Monsieur, dit Monk ; attendez. — Longtemps? — Non, le temps de faire une question. Puis se tournant vers le marin. — Mon ami, demanda-t-il avec une émotion que malgré toute sa force sur lui-même il ne put cacher, à qui ces soldats, je vous prie? — Et à qui voulez-vous que ce soit, si ce n'est à cet enragé de Monk? — Il n'y a donc pas eu de bataille livrée? — Ah ! bien, oui ! A quoi bon? L'armée de Lambert fond comme la neige en avril. Tout vient à Monk, officiers et soldats. Dans huit jours Lambert n'aura plus cinquante hommes.

Le pêcheur fut interrompu par une nouvelle salve de coups de feu tirés sur la maison, et par un nouveau coup de pistolet qui répondit à cette salve et jeta bas le plus entreprenant des agresseurs. La colère des soldats fut au comble. Le feu montait toujours et un panache de flamme et de fumée tourbillonnait au faîte de la maison. D'Artagnan ne put se contenir plus longtemps. — Mordieux ! dit-il à Monk en le regardant de travers, vous êtes général, et vous laissez vos soldats brûler les maisons et assassiner les gens ! et vous regardez cela tranquillement en vous chauffant les mains au feu de l'incendie ! Mordioux ! vous n'êtes pas un homme ! — Patience, Monsieur, patience, dit Monk en souriant. — Patience, patience jusqu'à ce que ce gentilhomme si brave soit rôti, n'est-ce pas? Et d'Artagnan s'élançait. — Restez, Monsieur, dit impérieusement Monk. Et il s'avança vers la maison. Justement un officier venait de s'en approcher et disait à l'assiégé : — La maison brûle, tu vas être grillé dans une heure. Il est encore temps, voyons, veux-tu nous dire ce que tu sais du général Monk, et nous te laisserons la vie sauve. Réponds, ou par saint Patrick !.. L'assiégé ne répondit pas : sans doute il rechargeait son pistolet. — On est allé chercher du renfort, continua l'officier ; dans un quart d'heure il y aura cent hommes autour de cette maison. — Je veux, pour répondre, dit le Français, que tout le monde soit éloigné : je veux sortir libre, me rendre au camp seul, ou sinon je me ferai tuer ici.

— Mille tonnerres ! s'écria D'Artagnan, mais c'est la voix d'Athos ! Ah ! canailles ! Et l'épée de d'Artagnan flamboya hors du fourreau. Monk l'arrêta et s'avança lui-même ; puis d'une voix sonore, — Holà ! que fait-on ici? Digby, pourquoi ce feu? pourquoi ces cris? — Le général ! cria Digby en laissant tomber son épée. — Le général ! répétèrent les soldats. — Eh bien ! qu'y a-t-il d'étonnant? dit Monk d'une voix calme. Puis le silence étant rétabli, — Voyons, dit-il, qui a allumé ce feu? Les soldats baissèrent la tête. — Quoi ! je demande, et l'on ne me répond pas ! dit Monk. Quoi ! je reproche, et l'on ne répare pas ! Ce feu brûle encore, je crois !

Aussitôt les vingt hommes s'élancèrent cherchant des seaux, des jarres, des tonnes, éteignant l'incendie enfin avec l'ardeur qu'ils mettaient un instant auparavant à le propager. Mais déjà, avant toute chose et le premier, d'Artagnan avait appliqué une

échelle à la maison en criant : — Athos ! c'est moi, moi, d'Artagnan ; ne me tuez pas, cher ami. Et quelques minutes après il serrait le comte dans ses bras.

Pendant ce temps, Grimaud, conservant son air calme, démantelait la fortification du rez-de-chaussée, et après avoir ouvert la porte, se croisait tranquillement les bras sur le seuil. Seulement, à la voix de d'Artagnan, il avait poussé une exclamation de surprise. Le feu éteint, les soldats se présentèrent confus, Digby en tête. — Général, dit celui-ci, excusez-nous. Ce que nous avons fait, c'est par amour pour Votre Honneur, que l'on croyait perdu. — Vous êtes fous, Messieurs. Perdu ! Est-ce que par hasard il ne m'est pas permis de m'absenter à ma guise sans prévenir ? Est-ce qu'un gentilhomme, mon ami, mon hôte, doit être assiégé, traqué, menacé de mort, parce qu'on le soupçonne ? Dieu me damne si je ne fais pas fusiller tout ce que ce brave gentilhomme a laissé de vivant ici ! — Général, dit piteusement Digby, nous étions vingt-huit, et en voilà huit à terre. — J'autorise M. le comte de la Fère à envoyer les vingt autres rejoindre ces huit-là, dit Monk. Et il tendit la main à Athos. — Qu'on rejoigne le camp, dit Monk. Monsieur Digby, vous garderez les arrêts pendant un mois. — Général.... — Cela vous apprendra, Monsieur, à n'agir une autre fois que d'après mes ordres.

Les soldats s'éloignèrent tête baissée. — Maintenant que nous sommes seuls, dit Monk à Athos, veuillez me dire, Monsieur, pourquoi vous vous obstiniez à rester ici, et puisque vous aviez votre felouque.... — Je vous attendais, général, dit Athos. Votre Honneur ne m'avait-il pas donné rendez-vous dans huit jours ? Un regard éloquent de d'Artagnan fit voir à Monk que ces deux hommes si braves et si loyaux n'étaient point d'intelligence pour son enlèvement. Il le savait déjà. — Monsieur, dit-il à d'Artagnan, vous aviez parfaitement raison. Veuillez me laisser causer un moment avec M. le comte de la Fère.

Monk pria Athos de le conduire à la chambre qu'il habitait. Cette chambre était pleine encore de fumée et de débris. Plus de cinquante balles avaient passé par la fenêtre et avaient mutilé les murailles. On y trouva une table, un encrier, et tout ce qu'il faut pour écrire. Monk prit une plume et écrivit une seule ligne, signa, plia le papier, cacheta la lettre avec le cachet de son anneau, et remit la missive à Athos en lui disant : — Monsieur, portez, s'il vous plaît, cette lettre au roi Charles II, et partez à l'instant même si rien ne vous arrête plus ici. — Et les barils ? dit Athos. — Les pêcheurs qui m'ont amené vont vous aider à les transporter à bord. Soyez parti s'il se peut dans une heure. — Oui, général, dit Athos. — Monsieur d'Artagnan ! cria Monk par la fenêtre. D'Artagnan monta précipitamment. — Embrassez votre ami et lui dites adieu, Monsieur, car il retourne en Hollande. — En Hollande ! s'écria d'Artagnan, et moi ? — Vous êtes libre de le suivre, Monsieur, mais je vous prie de rester, dit Monk. Me refusez-vous ? — Oh ! non, général, je suis à vos ordres. D'Artagnan embrassa Athos et n'eut que le temps de lui dire adieu. Monk les observait tous deux. Puis il surveilla lui-même les apprêts du départ, le port des barils à bord, l'embarquement d'Athos, et prenant par le bras d'Artagnan tout ébahi, tout ému, il l'emmena vers Newcastle. Et tout en allant, au bras de Monk, d'Artagnan murmurait tout bas : — Allons, allons, voilà, ce me semble, les actions de la maison Planchet et compagnie qui remontent !

MONK SE DESSINE.

D'Artagnan suivit Monk au milieu de son camp. Le retour du général avait produit un merveilleux effet, car on le croyait perdu. Mais Monk, avec son visage austère et son glacial maintien, semblait demander à ses lieutenans empressés et à ses soldats ravis la cause de cette allégresse. Aussi, au lieutenant qui était venu au-devant de lui et qui lui témoignait l'inquiétude qu'ils avaient ressentie de son départ. — Pourquoi cela? dit-il. Suis-je obligé de vous rendre des comptes? — Mais, Votre Honneur, les brebis sans le pasteur peuvent trembler. — Trembler! répondit Monk avec sa voix calme et puissante: ah! Monsieur, quel mot!... Dieu me damne! si mes brebis n'ont pas dents et ongles, je renonce à être leur pasteur. Ah! vous trembliez, Monsieur! — Général, pour vous... — Mêlez-vous de ce qui vous concerne, et si je n'ai pas l'esprit que Dieu envoyait à Olivier Cromwell, j'ai celui qu'il m'a envoyé: je m'en contente, pour si petit qu'il soit.

L'officier ne répliqua pas, et Monk ayant ainsi imposé silence à ses gens, tous demeurèrent persuadés qu'il avait accompli une œuvre importante ou fait sur eux une épreuve. C'était bien peu connaître ce génie scrupuleux et patient. Monk, s'il avait la bonne foi des puritains, ses alliés, dut remercier avec bien de la ferveur le saint patron qui l'avait sorti de la boîte de M. d'Artagnan. Pendant que ces choses se passaient, notre mousquetaire ne cessait de répéter : — Mon Dieu, fais que M. Monk n'ait pas autant d'amour-propre que j'en ai moi-même, car je le déclare, si quelqu'un m'eût mis dans un coffre avec ce grillage sur la bouche et mené ainsi voituré comme un veau par-delà la mer, je garderais un si mauvais souvenir de ma mine piteuse dans ce coffre et une si laide rancune à celui qui m'aurait enfermé, je craindrais si fort de voir éclore sur le visage de ce malicieux un sourire sarcastique, ou dans son attitude une imitation grotesque de ma position dans la boîte, que, mordioux!... je lui enfoncerais un bon poignard dans la gorge en compensation du grillage, et le clouerais dans une véritable bière en souvenir du faux cercueil où j'aurais moisi deux jours.

Et d'Artagnan était de bonne foi en parlant ainsi, car c'était un épiderme sensible que celui de notre Gascon. Monk avait d'autres idées, heureusement. Il n'ouvrit pas la bouche du passé à son timide vainqueur, mais il l'admit de fort près à ses travaux, l'emmena dans quelque reconnaissance, de façon à obtenir ce qu'il désirait sans doute vivement, une réhabilitation dans l'esprit de d'Artagnan. Celui-ci se conduisit en maître juré flatteur : il admira toute la tactique de Monk et l'ordonnance de son camp. Il plaisanta fort agréablement les circonvallations de Lambert, qui, disait-il, s'était bien inutilement donné la peine de clore un camp pour vingt mille hommes, tandis qu'un arpent de terrain lui eût suffi pour le caporal et les cinquante gardes qui peut-être lui demeureraient fidèles.

Monk, aussitôt son arrivée, avait accepté la proposition d'entrevue faite la veille par Lambert et que les lieutenans de Monk avaient refusée sous prétexte que le général était malade. Cette entrevue ne fut ni longue ni intéressante. Lambert demanda une profession de foi à son rival. Celui-ci déclara qu'il n'avait d'autre opinion que celle de la majorité. Lambert demanda s'il ne serait pas plus expédient de terminer la querelle par une alliance que par une bataille. Monk là-dessus demanda huit jours pour réfléchir. Or, Lambert ne pouvait les lui refuser, et Lambert cependant était

venu en disant qu'il dévorerait l'armée de Monk. Aussi, quand, à la suite de l'entrevue que ceux de Lambert attendaient avec impatience, rien ne se décida, ni traité ni bataille, l'armée rebelle commença, ainsi que l'avait prévu M. d'Artagnan, à préférer la bonne cause à la mauvaise, et le parlement, tout croupion qu'il fût, au néant pompeux des desseins du général Lambert. On se rappelait en outre les bons repas de Londres, la profusion d'ale et de sherry que le bourgeois de la cité payait à ses amis les soldats, on regardait avec terreur le pain noir de la guerre, l'eau trouble de la Tweed, trop salée pour le verre, trop peu pour la marmite, et l'on se disait : Ne serions-nous pas mieux de l'autre côté? Les rôtis ne chauffent-ils pas à Londres pour Monk?

Dès lors on n'entendit plus parler que de désertion dans l'armée de Lambert. Les soldats se laissaient entraîner par la force des principes, qui sont, comme la discipline, le lien obligé de tout corps constitué dans un but quelconque. Monk défendait le parlement, Lambert l'attaquait. Monk n'avait pas plus envie que Lambert de soutenir le parlement, mais il l'avait écrit sur ses drapeaux, en sorte que tous ceux du parti contraire étaient réduits à écrire sur le leur : Rébellion, ce qui sonnait mal aux oreilles puritaines. On vint donc de Lambert à Monk, comme des pécheurs viennent de Baal à Dieu.

Monk fit son calcul : à mille désertions par jour, Lambert en avait pour vingt jours: mais il y a dans les choses qui croulent un tel accroissement du poids et de la vitesse qui se combinent, que cent partirent le premier jour, cinq cents le second, mille le troisième. Monk pensa qu'il avait atteint sa moyenne. Mais de mille la désertion passa vite à deux mille, puis à quatre mille, et huit jours après, Lambert, sentant bien qu'il n'avait plus la possibilité d'accepter la bataille si on la lui offrait, prit le sage parti de décamper pendant la nuit pour retourner à Londres, et prévenir Monk en se reconstruisant une puissance avec les débris du parti militaire.

Mais Monk, libre et sans inquiétudes, marcha sur Londres en vainqueur, grossissant son armée de tous les partis flottants sur son passage. Il vint camper à Barnet, c'est-à-dire à quatre lieues, chéri du parlement, qui croyait voir en lui un protecteur, et attendu par le peuple, qui voulait le voir se dessiner pour le juger. D'Artagnan lui-même n'avait rien pu juger de sa tactique. Il observait, il admirait. Monk ne pouvait entrer à Londres avec un parti pris sans y rencontrer la guerre civile. Il temporisa quelque temps.

Soudain, sans que personne s'y attendît, Monk fit chasser de Londres le parti militaire, s'installa dans la cité au milieu des bourgeois par ordre du Parlement ; puis au moment où les bourgeois criaient contre Monk, au moment où les soldats eux-mêmes accusaient leur chef, Monk se voyant bien sûr de la majorité, déclara au parlement Croupion qu'il fallait abdiquer, lever le siége et céder sa place à un gouvernement qui ne fût pas une plaisanterie. Monk prononça cette déclaration, appuyée sur cinquante mille épées auxquelles, le soir même, se joignirent, avec des hourras de joie délirante, cinq cent mille habitants de la bonne ville de Londres.

Enfin, au moment où le peuple, après son triomphe et ses repas orgiaques en pleine rue, cherchait des yeux le maître qu'il pourrait bien se donner, on apprit qu'un bâtiment venait de partir de La Haye, portant Charles II et sa fortune. — Messieurs, dit Monk à ses officiers, je pars au-devant du roi légitime. Qui m'aime me suive! Une immense acclamation accueillit ces paroles, que d'Artagnan n'entendit pas sans un frisson de plaisir. — Mordioux, dit-il à Monk, c'est hardi, Monsieur. — Vous m'accompagnez, n'est-ce pas? dit Monk. — Pardieu, général! Mais, dites-moi, je vous prie, ce que vous aviez écrit avec Athos, c'est-à-dire avec M. le comte de la Fère.... vous

savez.... le jour de votre arrivée? — Je n'ai pas de secret pour vous, répliqua Monk, j'avais écrit ces mots au roi Charles II :

« Sire, j'attends Votre Majesté dans six semaines à Douvres. »

— Ah ! fit d'Artagnan, je ne dis plus que c'est hardi, mon général, je dis que c'est bien joué. Voilà un beau coup! — Vous vous y connaissez, monsieur d'Artagnan, répliqua Monk.

C'était la seule allusion que le général eût jamais faite à son voyage en Hollande en compagnie du mousquetaire. Ce dernier eut la délicatesse de ne pas paraître l'avoir comprise.



COMMENT ATHOS ET D'ARTAGNAN SE RETROUVÈRENT ENCORE UNE FOIS A L'HOTELLERIE DE LA CORNE DU CERF.



E roi d'Angleterre fit son entrée en grande pompe à Douvres, puis à Londres. Il avait mandé ses frères; il avait amené sa mère et sa sœur. L'Angleterre était depuis si longtemps livrée à elle-même, c'est-à-dire à la tyrannie, à la médiocrité et à la déraison, que ce retour du roi Charles II, que les Anglais ne connaissaient cependant que comme le fils d'un homme auquel ils avaient coupé la tête, fut une fête pour les trois royaumes. Aussi, tous ces vœux, toutes ces acclamations qui accompagnaient son retour, frappèrent tellement le jeune roi, qu'il se pencha à l'oreille de Jacques d'Yorck, son jeune frère, pour lui dire: — En vérité, Jack, il me semble que c'est bien notre faute si nous avons été si longtemps absens d'un pays où l'on nous aime tant.

Le cortége fut magnifique. Un admirable temps favorisait la solennité. Charles avait repris toute sa jeunesse, toute sa belle humeur: il semblait transfiguré; les cœurs lui riaient comme le soleil. Dans cette foule bruyante de courtisans et d'adorateurs, qui ne semblaient pas se rappeler qu'ils avaient conduit à l'échafaud de White-Hall le père du nouveau roi, un homme, en costume de lieutenant de mousquetaires, regardait, le sourire sur ses lèvres minces et spirituelles, tantôt le peuple qui vociférait ses bénédictions, tantôt le prince qui jouait l'émotion et qui saluait surtout les femmes dont les bouquets venaient tomber sous les pieds de son cheval. — Quel beau métier que celui de roi! disait cet homme, entraîné dans sa contemplation et si bien absorbé qu'il s'arrêta au milieu du chemin, laissant défiler le cortége. Voici en vérité un prince cousu d'or et de diamans comme un Salomon, émaillé de fleurs comme une prairie printanière; il va puiser à pleines mains dans l'immense coffre où ses sujets très-fidèles aujourd'hui, naguère très-infidèles, lui ont amassé une ou deux charretées de lingots d'or. On lui jette des bouquets à l'enfouir dessous, et, il y a deux mois, s'il se fût présenté, on lui eût envoyé autant de boulets et de balles qu'aujourd'hui on lui envoie de fleurs. Décidément, c'est quelque chose que de naître d'une certaine façon, n'en déplaise aux vilains qui prétendent que peu importe de naître vilain.

Le cortége défilait toujours, et, avec le roi, les acclamations commençaient à s'éloigner dans la direction du palais, ce qui n'empêchait pas notre officier d'être fort bousculé. — Mordioux! continuait le raisonneur, voilà bien des gens qui me marchent sur les pieds et qui me regardent comme fort peu, ou plutôt comme rien du tout, attendu qu'ils sont Anglais et que je suis Français. Si l'on demandait à tous ces gens-là qu'est-ce que M. d'Artagnan? ils répondraient : *Nescio vos*. Mais qu'on leur dise : Voilà le roi qui passe, voilà M. Monk qui passe, ils vont hurler Vive le roi! Vive M. Monk! jusqu'à ce que leurs poumons leur refusent le service. Cependant, conti-

nuait-il en regardant, de ce regard si fin et parfois si fier, s'écouler la foule, cependant, réfléchissez un peu, bonnes gens, à ce que votre roi Charles a fait, à ce que M. Monk a fait, puis songez à ce qu'a fait ce pauvre inconnu qu'on appelle M. d'Artagnan. Il est vrai que vous ne le savez pas puisqu'il est inconnu, ce qui vous empêche peut-être de réfléchir. Mais, bah! qu'importe! cela n'empêche pas Charles II d'être un grand roi, quoiqu'il ait été exilé douze ans, et M. Monk d'être un grand capitaine, quoiqu'il ait fait le voyage de France dans une boîte. Or donc, *Hurrah for the king Charles II! Hurrah for the captain Monk!*

Et sa voix se mêla aux voix des milliers de spectateurs, qu'elle domina un moment. Et pour mieux faire l'homme dévoué, il leva son feutre en l'air. Quelqu'un lui arrêta le bras au beau milieu de son expansif loyalisme. (On appelait ainsi en 1660 ce qu'on appelle aujourd'hui royalisme.) — Athos! s'écria d'Artagnan. Vous ici! Et les deux amis s'embrassèrent.

D'Artagnan soupira. — Q'avez-vous? dit Athos, en examinant son ami; on dirait que cet heureux retour du roi à Londres vous attriste, vous qui cependant avez fait au moins autant que moi pour Sa Majesté. — N'est-ce pas, répondit d'Artagnan, en riant de son rire gascon, que j'ai fait aussi beaucoup pour Sa Majesté sans que l'on s'en doute? — Oh! oui, s'écria Athos, et le roi le sait bien, mon ami. — Il le sait! fit amèrement le mousquetaire; par ma foi! je ne m'en doutais pas, et je tâchais même en ce moment de l'oublier. — Mais lui, mon ami, n'oubliera point, je vous en réponds. — Vous me dites cela pour me consoler un peu, Athos. — Et de quoi? — Mordioux! de toutes les dépenses que j'ai faites. Je me suis ruiné, mon ami, ruiné pour la restauration de ce jeune prince qui vient de passer en cabriolant sur son cheval isabelle. — Le roi ne sait pas que vous vous êtes ruiné; mon ami; mais il sait qu'il vous doit beaucoup. — Cela m'avance-t-il en quelque chose, Athos, dites? car enfin, je vous rends justice, vous avez noblement travaillé. Mais moi, moi qui, en apparence, ai fait manquer votre combinaison, c'est moi qui en réalité l'ai fait réussir. Suivez bien mon calcul : vous n'eussiez peut-être pas par la persuasion et la douceur convaincu le général Monk, tandis que moi, je l'ai si rudement mené, ce cher général, que j'ai fourni à votre prince l'occasion de se montrer généreux; cette générosité qui lui a été inspirée par le fait de ma bienheureuse bévue, Charles se la voit payer par la restauration que Monk lui a faite.

— Tout cela, cher ami, est d'une vérité frappante, répondit Athos. — Eh bien, toute frappante que soit cette vérité, il n'en est pas moins vrai, cher ami, que je m'en retournerai, maudit par les soldats que j'avais levés dans l'espoir d'une grosse solde, maudit du brave Planchet, à qui j'ai emprunté une partie de sa fortune. — Comment cela? et que diable vient faire Planchet dans tout ceci? — Eh oui, mon cher; ce roi si pimpant, si souriant, si adoré, M. Monk se figure l'avoir rappelé, vous vous figurez l'avoir soutenu, je me figure l'avoir ramené, le peuple se figure l'avoir reconquis, lui-même se figure avoir négocié de façon à être restauré, et rien de tout cela n'est vrai, cependant : Charles II, roi d'Angleterre, d'Écosse et d'Irlande, a été remis sur son trône par un épicier de France, qui demeure rue des Lombards, et qu'on appelle Planchet. Ce que c'est que la grandeur! Vanité! dit l'Écriture; vanité! tout est vanité!

Athos ne put s'empêcher de rire de la boutade de son ami. — Cher d'Artagnan, dit-il en lui serrant affectueusement la main, ne seriez-vous plus philosophe? N'est-ce plus pour vous une satisfaction que de m'avoir sauvé la vie comme vous le fîtes en arrivant si heureusement avec Monk, quand ces damnés parlementaires voulaient me brûler vif? — Voyons, voyons, dit d'Artagnan, vous l'aviez un peu méritée, cette brû-

lure, mon cher comte. — Comment! pour avoir sauvé le million du roi Charles? — Quel million? — Ah! c'est vrai, vous n'avez jamais su cela, vous, mon ami, mais il ne faut pas m'en vouloir, ce n'était pas mon secret. Alors le comte de la Fère raconta à d'Artagnan l'histoire de son expédition. — Ah! très-bien! je comprends, reprit d'Artagnan. Mais ce que je comprends aussi, et ce qu'il y a d'affreux, c'est que, chaque fois que Sa Majesté Charles II pensera à moi, il se dira : « Voilà un homme qui a cependant manqué me faire perdre ma couronne. Heureusement j'ai été généreux, grand, plein de présence d'esprit. » Voilà ce que dira de moi et de lui ce jeune gentilhomme au pourpoint noir très-râpé qui vint au château de Blois, son chapeau à la main, me demander si je voulais bien lui accorder entrée chez le roi de France. — D'Artagnan, d'Artagnan, dit Athos en posant sa main sur l'épaule du mousquetaire, vous n'êtes pas juste. — J'en ai le droit. — Non, car vous ignorez l'avenir. — D'Artagnan regarda son ami entre les yeux et se mit à rire. — En vérité, mon cher Athos, dit-il, vous avez des mots superbes que je n'ai connus qu'à vous et à M. le cardinal Mazarin.

Athos fit un mouvement. — Pardon, continua d'Artagnan en riant, pardon si je vous offense. L'avenir! hou! les jolis mots que les mots qui promettent, et comme ils remplissent bien la bouche à défaut d'autre chose! Mordioux! après en avoir tant trouvé qui promettent, quand donc en trouverai-je un qui donne? Mais laissons cela, continua d'Artagnan. Que faites-vous ici, mon cher Athos? Êtes-vous trésorier du roi? — Comment! trésorier du roi? — Au moins, dites, Athos, si vous n'êtes pas trésorier, vous êtes bien en cour? — Foi de gentilhomme, je n'en sais rien, répondit simplement Athos. — Allons donc! vous n'en savez rien! — Non, je n'ai pas revu le roi depuis Douvres. — Alors, c'est qu'il vous a oublié aussi, mordioux! c'est régalant! — Sa Majesté a eu tant d'affaires!

— Oh! s'écria d'Artagnan avec une de ces spirituelles grimaces comme lui seul savait en faire, voilà, sur mon honneur, que je me reprends d'amour pour monsignor Giulio Mazarini. Comment, mon cher Athos, le roi ne vous a pas revu? — Non. — Et vous n'êtes pas furieux? — Moi, pourquoi? Est-ce que vous vous figurez, mon cher d'Artagnan, que c'est pour le roi que j'ai agi de la sorte? Je ne le connais pas, ce jeune homme. J'ai défendu le père, qui représentait un principe sacré pour moi, et je me suis laissé aller vers le fils toujours par sympathie pour ce même principe. — J'ai toujours dit, répondit d'Artagnan avec un soupir, que le désintéressement était la plus belle chose du monde.

— Eh bien, quoi! cher ami, reprit Athos, vous-même n'êtes-vous pas dans la même situation que moi? Si j'ai bien compris vos paroles, vous vous êtes laissé toucher par le malheur de ce jeune homme; c'est de votre part bien plus beau que de la mienne, car moi j'avais un devoir à accomplir, tandis que vous, vous ne deviez absolument rien au fils du martyr. Vous n'aviez pas, vous, à lui payer le prix de cette précieuse goutte de sang qu'il laissa tomber sur mon front, du plancher de son échafaud. Ce qui vous a fait agir, vous, c'est le cœur uniquement, le cœur noble et bon que vous avez sous votre apparent scepticisme, sous votre sarcastique ironie : vous avez engagé la fortune d'un serviteur, la vôtre peut-être, je vous en soupçonne; bienfaisant avare, et l'on méconnait votre sacrifice. Qu'importe! Voulez-vous rendre à Planchet son argent? Je comprends cela, mon ami, car il ne convient pas qu'un gentilhomme emprunte à son inférieur sans lui rendre capital et intérêts. Eh bien! je vendrai la Fère s'il le faut, ou, s'il n'est besoin, quelque petite ferme. Vous paierez Planchet, et il restera, croyez-moi, encore assez de grain pour nous deux et pour Raoul dans mes greniers. De cette façon, mon ami, vous n'aurez d'obligation qu'à vous-même, et, si

je vous connais bien, ce ne sera pas pour votre esprit une mince satisfaction que de vous dire : « J'ai fait un roi. » Ai-je raison?

— Athos, Athos, murmura d'Artagnan rêveur, le jour où vous me direz qu'il y a un enfer, mordioux! j'aurai peur du gril et des fourches. Vous êtes meilleur que moi, ou plutôt meilleur que tout le monde, et je ne me reconnais qu'un mérite, celui de n'être pas jaloux. Hors ce défaut, Dieu me damne, comme disent les Anglais, j'ai tous les autres. — Je ne connais personne qui vaille d'Artagnan, répliqua Athos, mais nous voici arrivés tout doucement à la maison que j'habite; voulez-vous entrer chez moi, mon ami? — Eh mais, c'est la taverne de la Corne du Cerf, ce me semble, dit d'Artagnan. — Je vous avoue, mon ami, que je l'ai un peu choisie pour cela. J'aime les anciennes connaissances, j'aime à m'asseoir à cette place où je me suis laissé tomber abattu de fatigue, abîmé de désespoir, lorsque vous revîntes le 31 janvier au soir. — Après avoir découvert la demeure du bourreau masqué? Oui, ce fut un terrible jour!

Ils entrèrent dans la salle autrefois commune. La taverne en général, et cette salle commune en particulier, avaient subi de grandes transformations; l'ancien hôte des mousquetaires, devenu assez riche pour un hôtelier, avait fermé boutique et fait de cette salle dont nous parlions un entrepôt de denrées coloniales. Quant au reste de la maison, il le louait tout meublé aux étrangers.

Ce fut avec une indicible émotion que d'Artagnan reconnut tous les meubles de cette chambre du premier étage : les boiseries, les tapisseries et jusqu'à cette carte géographique que Porthos étudiait si amoureusement dans ses loisirs. — Il y a onze ans, s'écria d'Artagnan. Mordioux, il me semble qu'il y a un siècle. — Et à moi qu'il y a un jour, dit Athos. Voyez-vous la joie que j'éprouve, mon ami, à penser que je vous tiens là, que je serre votre main, que je puis jeter bien loin l'épée et le poignard, toucher sans défiance à ce flacon de xérès. Oh! cette joie, en vérité, je ne pourrais vous l'exprimer que si nos deux amis étaient là, aux deux angles de cette table, et Raoul, mon bien-aimé Raoul, sur le seuil, à nous regarder avec ses grands yeux si brillans et si doux. — Oui, oui, dit d'Artagnan fort ému, c'est vrai. J'approuve surtout cette première partie de votre pensée : il est doux de sourire là où nous avons si légitimement frissonné, en pensant que d'un moment à l'autre M. Mordaunt pouvait apparaître là sur le palier.

En ce moment la porte s'ouvrit, et d'Artagnan, tout brave qu'il fût, ne put retenir un léger mouvement d'effroi. Athos le comprit, et souriant, — C'est notre hôte, dit-il, qui m'apporte quelque lettre. — Oui, milord, dit le bonhomme, j'apporte en effet une lettre à Votre Honneur. — Merci, dit Athos, prenant la lettre sans regarder. Dites-moi, mon cher hôte, vous ne reconnaissez pas Monsieur? Le vieillard leva la tête et regarda attentivement d'Artagnan. — Non, dit-il. — C'est, dit Athos, un de ces amis dont je vous ai parlé, et qui logeait ici avec moi il y a onze ans! — Oh! dit le vieillard, il a logé ici tant d'étrangers! — Mais nous y logions, nous, le 30 janvier 1641, ajouta Athos, croyant stimuler par cet éclaircissement la mémoire paresseuse de l'hôte. — C'est possible, répondit-il en souriant, — mais il y a si longtemps!

Il salua et sortit. — Merci, dit d'Artagnan, faites des exploits, accomplissez des révolutions, essayez de graver votre nom dans la pierre ou sur l'airain, avec de fortes épées! il y a quelque chose de plus rebelle, de plus dur, de plus oublieux que le fer, l'airain et la pierre : c'est le crâne vieilli du premier logeur enrichi dans son commerce; il ne me reconnaît pas! Eh bien! moi, je l'eusse vraiment reconnu. Athos, tout en souriant, décachetait la lettre. — Ah! dit-il, une lettre de Parry. — Oh! oh! fit d'Artagnan, lisez, mon ami, lisez; elle contient sans doute du nouveau.

Athos secoua la tête et lut : « Monsieur le comte, le roi a éprouvé bien du re-

« gret de ne pas vous voir aujourd'hui près de lui à son entrée ; Sa Majesté me charge « de vous le mander et de la rappeler à votre souvenir. Sa Majesté attendra Votre « Honneur ce soir même. au palais de Saint-James. entre neuf et onze heures. Je suis « avec respect, monsieur le comte, de Votre Honneur. le très-humble et très-obéis- « sant serviteur, — PARRY. » — Vous le voyez, mon cher d'Artagnan, dit Athos, il ne faut pas désespérer du cœur des rois. — N'en désespérez pas, vous avez raison, repartit d'Artagnan. — Oh! cher, bien cher ami, reprit Athos, à qui l'imperceptible amertume de d'Artagnan n'avait pas échappé. pardon. Aurais-je donc blessé, sans le vouloir, mon meilleur camarade? — Vous êtes fou, Athos, et la preuve, c'est que je vais vous conduire jusqu'au château, jusqu'à la porte, s'entend ; cela me promènera. — Vous entrerez avec moi, mon ami, je veux dire à Sa Majesté... — Allons donc, répliqua d'Artagnan avec une fierté vraie et pure de tout mélange, s'il est quelque chose de pire que de mendier soi-même, c'est de faire mendier par les autres. Çà, partons, mon ami. la promenade sera charmante ; je veux, en passant, vous montrer la maison de M. Monk, qui m'a retiré chez lui : une belle maison, ma foi! Être général en Angleterre rapporte plus que d'être maréchal en France, savez-vous!

Athos se laissa emmener, tout triste de cette gaieté qu'affectait d'Artagnan. Toute la ville était dans l'allégresse : les deux amis se heurtaient à chaque moment contre des enthousiastes qui leur demandaient, dans leur ivresse, de crier Vive le bon roi Charles! D'Artagnan répondait par un grognement, et Athos par un sourire. Ils arrivèrent ainsi jusqu'à la maison de Monk, devant laquelle, comme nous l'avons dit, il fallait passer en effet pour se rendre au palais de Saint-James. — Vous rappelez-vous, Athos, dit d'Artagnan après un moment de silence, ce passage des mémoires de d'Aubigné, dans lequel ce dévoué serviteur, Gascon comme moi, pauvre comme moi, et j'allais presque dire brave comme moi, raconte les ladreries de Henri IV? Mon père m'a toujours dit, je m'en souviens, que M. d'Aubigné était menteur. Mais pourtant, examinez comme tous les princes issus du grand Henri chassent de race! — Allons, allons, d'Artagnan, dit Athos, les rois de France avares! vous êtes fou, mon ami.

— Oh! vous ne convenez jamais des défauts d'autrui, vous qui êtes parfait. Mais, en réalité, Henri IV était avare. Louis XIII, son fils, l'était aussi; nous en savons quelque chose, n'est-ce pas? Gaston poussait ce vice à l'exagération, et s'est fait, sous ce rapport, détester de tout ce qui l'entourait. Henriette, pauvre femme! a bien fait d'être avare, elle qui ne mangeait pas tous les jours et ne se chauffait pas tous les ans; et c'est un exemple qu'elle a donné à son fils Charles deuxième, petit-fils du grand Henri IV, avare comme sa mère et comme son grand-père. Voyons, ai-je bien déduit la généalogie des avares? — D'Artagnan, mon ami, s'écria Athos, vous êtes bien rude pour cette race d'aigle qu'on appelle les Bourbons. — Et j'oubliais le plus beau!... l'autre petit-fils du Béarnais, Louis quatorzième, mon ex-maître. Mais j'espère qu'il est avare, celui-là, qui n'a pas voulu prêter un million à son frère Charles! Bon! je vois que vous vous fâchez. Nous voilà, par bonheur, près de ma maison, ou plutôt près de celle de mon ami M. Monk. Permettez, ajouta-t-il, que je laisse chez moi ma bourse; car si, dans la foule, ces adroits filous de Londres, qui nous sont fort vantés, même à Paris, me volaient le reste de mes pauvres écus, je ne pourrais plus retourner en France. Or, content je suis parti de France, et fou de joie j'y retourne, attendu que toutes mes préventions d'autrefois contre l'Angleterre me sont revenues accompagnées de beaucoup d'autres.

Athos ne répondit rien. Et d'Artagnan franchissait déjà le vestibule, lorsqu'un homme moitié valet, moitié soldat, qui remplissait chez Monk les fonctions de portier et de garde, arrêta notre mousquetaire, en lui disant en anglais : — Pardon, milord d'Ar-

tagnan! — Eh bien, répliqua celui-ci, quoi? Est-ce que le général aussi me congédie?... Il ne me manque plus que d'être expulsé par lui!

Ces mots, dits en français, ne touchèrent nullement celui à qui on les adressait, et qui ne parlait qu'un anglais mêlé de l'écossais le plus rude. Mais Athos en fut navré, car d'Artagnan commençait à avoir l'air d'avoir raison. L'Anglais montra une lettre à d'Artagnan. — From the general, dit-il. — Bien, c'est cela; mon congé, répliqua le Gascon. Faut-il lire, Athos? — Vous devez vous tromper, dit Athos, ou je ne connais plus d'honnêtes gens que vous et moi.

D'Artagnan haussa les épaules et décacheta la lettre, tandis que l'Anglais, impassible, approchait de lui une grosse lanterne dont la lumière devait l'aider à lire. — Eh bien! qu'avez-vous? dit Athos, voyant changer la physionomie du lecteur.—Tenez, lisez vous-même, dit le mousquetaire. Athos prit le papier et lut :

— « Monsieur d'Artagnan, le roi a regretté bien vivement que vous ne fussiez pas venu à Saint-Paul avec son cortége. Sa Majesté dit que vous lui avez manqué comme vous me manquez aussi à moi, cher capitaine. Il n'y a qu'un moyen de réparer tout cela, Sa Majesté m'attend à dix heures au palais de Saint-James; voulez-vous vous y trouver en même temps que moi? Sa très-gracieuse Majesté vous fixe cette heure pour l'audience qu'elle vous accorde. » La lettre était de Monk.

L'AUDIENCE.

— Eh bien? s'écria Athos avec un doux reproche, lorsque d'Artagnan eut lu la lettre qui lui était adressée par Monk. — Eh bien! dit d'Artagnan, rouge de plaisir et un peu de honte de s'être tant pressé d'accuser le roi et Monk, c'est une politesse... qui n'engage à rien, c'est vrai... mais enfin c'est une politesse. — J'avais bien de la peine à croire le jeune prince ingrat, dit Athos. — Le fait est que son présent est bien près encore de son passé, répliqua d'Artagnan; mais enfin, jusqu'ici, tout me donnait raison. — J'en conviens, cher ami, j'en conviens. Ah! voilà votre bon regard revenu; Vous ne sauriez croire combien je suis heureux. — Ainsi, voyez, dit d'Artagnan, Charles II reçoit M. Monk à neuf heures; moi, il me recevra à dix heures, c'est une grande audience, de celles que nous appelons au Louvre distribution d'eau bénite de cour. Allons nous mettre sous la gouttière, mon cher ami, allons.

Athos ne lui répondit rien, et tous deux se dirigèrent, en pressant le pas, vers le palais de Saint-James, que la foule envahissait encore, pour apercevoir aux vitres les ombres des courtisans et les reflets de la personne royale. Huit heures sonnaient quand les deux amis prirent place dans la galerie pleine de courtisans et de solliciteurs Chacun donna un coup d'œil à ces habits simples et à forme étrangère, à ces deux têtes si nobles, si pleines de caractère et de signification. De leur côté, Athos et d'Artagnan, après avoir en deux regards mesuré toute cette assemblée, se remirent à causer ensemble.

Un grand bruit se fit tout à coup aux extrémités de la galerie : c'était le général Monk qui entrait, suivi de plus de vingt officiers qui quêtaient un de ses sourires, car il était la veille encore maître de l'Angleterre, et l'on supposait un beau lendemain au restaurateur de la famille des Stuarts. — Messieurs, dit Monk en se détournant, désormais, je vous prie, souvenez-vous que je ne suis plus rien. Naguère encore je commandais la principale armée de la république; maintenant cette armée est au roi, entre les mains de qui je vais remettre, d'après son ordre, mon pouvoir d'hier.

Une grande surprise se peignit sur tous les visages, et le cercle d'adulateurs et de supplians qui serrait Monk l'instant d'avant s'élargit peu à peu et finit par se perdre dans les grandes ondulations de la foule. Monk allait faire antichambre comme tout le monde. D'Artagnan ne put s'empêcher d'en faire faire la remarque au comte de la Fère, qui fronça le sourcil. Soudain la porte du cabinet de Charles s'ouvrit, et le jeune roi parut, précédé de deux officiers de sa maison. — Bonsoir, Messieurs, dit-il. Le général Monk est-il ici ? — Me voici, sire, répliqua le vieux général. Charles courut à lui et lui prit les mains avec une fervente amitié. — Général, dit tout haut le roi, je venais de signer votre brevet ; vous êtes duc d'Albermale, et mon intention est que nul ne vous égale en puissance et en fortune dans ce royaume, où, le noble Montrose excepté, nul ne vous a égalé en loyauté, en courage et en talent. Messieurs, le duc est commandant général de nos armées de terre et de mer ; rendez-lui vos devoirs, s'il vous plaît, en cette qualité.

Tandis que chacun s'empressait auprès du général, qui recevait tous ces hommages sans perdre un instant son impassibilité ordinaire, d'Artagnan dit à Athos : — Quand on pense que ce duché, ce commandement des armées de terre et de mer, toutes ces grandeurs en un mot, ont tenu dans une boîte de six pieds de long sur trois pieds de large ! — Ami, répliqua Athos, de bien plus imposantes grandeurs tiennent dans des boîtes moins grandes encore : elles renferment pour toujours... Tout à coup Monk aperçut les deux gentilshommes qui se tenaient à l'écart, attendant que le flot se fût retiré. Il se fit passage et alla vers eux en sorte qu'il les surprit au milieu de leurs philosophiques réflexions. — Vous parliez de moi ? dit-il avec un sourire. — Milord, répondit Athos, nous parlions aussi de Dieu.

Monk réfléchit un moment, et reprit gaiement : — Messieurs, parlons aussi un peu du roi, s'il vous plaît ; car vous avez, je crois, audience de Sa Majesté. — A neuf heures, dit Athos. — A dix heures, dit d'Artagnan. — Entrons tout de suite dans ce cabinet, répondit Monk en faisant signe à ses deux compagnons de le précéder, ce à quoi ni l'un ni l'autre ne voulut consentir. Le roi, pendant ce débat tout français, était revenu au centre de la galerie. — Oh ! mes Français, dit-il de ce ton d'insouciante gaieté que, malgré tant de chagrins et de traverses, il n'avait pu perdre. Les Français, ma consolation ! Athos et d'Artagnan s'inclinèrent.

— Duc, conduisez ces messieurs dans ma salle d'étude. Je suis à vous, Messieurs, ajouta-t-il en français. Et il expédia promptement sa cour pour revenir à ses Français comme il les appelait. — Monsieur d'Artagnan, dit-il en entrant dans son cabinet, je suis aise de vous revoir. — Sire, ma joie est au comble de saluer Votre Majesté dans son palais de Saint-James.— Monsieur, vous m'avez voulu rendre un bien grand service, et je vous dois de la reconnaissance. Si je ne craignais pas d'empiéter sur les droits de notre commandant général, je vous offrirais quelque poste digne de vous près de notre personne. — Sire, répliqua d'Artagnan, j'ai quitté le service du roi de France, en faisant à mon prince la promesse de ne servir aucun roi. — Allons, dit Charles, voilà qui me rend très-malheureux ; j'eusse aimé à faire beaucoup pour vous ; vous me plaisez. — Sire... — Voyons, dit Charles avec un sourire, ne puis-je vous faire manquer à votre parole ? Duc, aidez-moi. Si l'on vous offrait, c'est-à-dire, si je vous offrais, moi, le commandement général de mes mousquetaires ?

D'Artagnan, s'inclinant plus bas que la première fois, — J'aurais le regret de refuser ce que Votre Gracieuse Majesté m'offrirait, dit-il ; un gentilhomme n'a que sa parole, et cette parole, j'ai eu l'honneur de le dire à Votre Majesté, est engagée au roi de France. — N'en parlons donc plus, dit le roi en se tournant vers Athos.

Et il laissa d'Artagnan plongé dans les plus vives douleurs du désappointement. —

Ah ! je l'avais bien dit, murmura le mousquetaire ; paroles ! eau bénite de cour ! Les rois ont toujours un merveilleux talent pour nous offrir ce qu'ils savent que nous n'accepterons pas, et se montrer généreux sans risque. Sot !.. triple sot que j'étais d'avoir un moment espéré ! Pendant ce temps Charles prenait la main d'Athos. — Comte, lui dit-il, vous avez été pour moi un second père ; le service que vous m'avez rendu ne se peut payer. J'ai songé à vous récompenser cependant. Vous fûtes créé par mon père chevalier de la Jarretière : c'est un ordre que tous les rois de l'Europe ne peuvent porter ; par la reine-régente, chevalier du Saint-Esprit, qui est un ordre non moins illustre : j'y joins cette Toison d'or que m'a envoyée le roi de France, à qui le roi d'Espagne, son beau-père, en avait donné deux à l'occasion de son mariage ; mais en revanche j'ai un service à vous demander. — Sire, dit Athos avec confusion, la Toison d'or à moi ! quand le roi de France est le seul de mon pays qui jouisse de cette distinction ! — Je veux que vous soyez en votre pays et partout l'égal de tous ceux que les souverains auront honorés de leur faveur, dit Charles en tirant la chaîne de son col : et j'en suis sûr, comte, mon père me sourit du fond de son tombeau. Athos se releva. Charles l'embrassa tendrement. — Général, dit-il à Monk, puis s'arrêtant avec un sourire, pardon, c'est duc que je voulais dire... Voyez-vous, si je me trompe, c'est que le mot duc est encore trop court pour moi.. Je cherche toujours un titre qui l'allonge... J'aimerais à vous voir si près de mon trône que je pusse vous dire, comme à Louis XIV : Mon frère. Oh ! j'y suis, et vous serez presque mon frère, car je vous fais vice-roi d'Irlande et d'Écosse, mon cher duc... De cette façon, désormais je ne me tromperai plus.

Le duc saisit la main du roi, mais sans enthousiasme, sans joie, comme il faisait toute chose. Cependant son cœur avait été remué par cette dernière faveur. Charles, en ménageant habilement sa générosité, avait laissé au duc le temps de désirer... quoiqu'il n'eût pu désirer autant qu'on lui donnait. — Mordioux ! grommela d'Artagnan, voilà l'averse qui recommence. Oh ! c'est à en perdre la cervelle ! Et il se tourna d'un air si contrit et si comiquement piteux que le roi ne put retenir un sourire. Monk se préparait à quitter le cabinet pour prendre congé de Charles. — Eh bien ! quoi ! mon féal, dit le roi au duc, vous partez ? — S'il plaît à Votre Majesté ; car en vérité je suis bien las... l'émotion de la journée m'a exténué : j'ai besoin de repos. — Mais, dit le roi, vous ne partez pas sans M. d'Artagnan, j'espère ? — Pourquoi, sire ? dit le vieux guerrier. — Mais, dit le roi, vous le savez bien pourquoi.

Monk regarda Charles avec étonnement. — J'en demande pardon à Votre Majesté, dit-il, je ne sais pas... ce qu'elle veut dire. — Oh ! c'est possible ; mais si vous oubliez, vous, M. d'Artagnan n'oublie pas. L'étonnement se peignit sur le visage du mousquetaire. — Voyons, duc, dit le roi, n'êtes-vous pas logé avec M. d'Artagnan ? — J'ai l'honneur d'offrir un logement à M. d'Artagnan, oui, sire. — Cette idée vous est venue de vous-même et à vous seul ? — De moi-même et à moi seul, oui, sire. — Eh bien ! mais, il n'en pouvait être différemment... le prisonnier est toujours au logis de son vainqueur. Monk rougit à son tour : — Ah ! c'est vrai, dit-il, je suis le prisonnier de M. d'Artagnan. — Sans doute, Monk, puisque vous ne vous êtes pas encore racheté ; mais ne vous inquiétez pas, c'est moi qui vous ai arraché à M. d'Artagnan, c'est moi qui paierai votre rançon. Les yeux de d'Artagnan reprirent leur gaieté et leur brillant ; le Gascon commençait à comprendre. Charles s'avança vers lui. — Le général, dit-il, n'est pas riche et ne pourrait vous payer ce qu'il vaut. Moi, je suis plus riche certainement ; mais à présent que le voilà duc, et si ce n'est roi, du moins presque roi, il vaut une somme que je ne pourrais peut-être pas payer. Voyons, monsieur d'Artagnan, ménagez-moi ; combien vous dois-je ?

D'Artagnan, ravi de la tournure que prenait la chose, mais se possédant parfaitement, répondit : — Sire, Votre Majesté a tort de s'alarmer. Lorsque j'eus le bonheur de prendre Sa Grâce, M. Monk n'était que général ; ce n'est donc qu'une rançon de général qui m'est due. Mais que le général veuille bien me rendre son épée, et je me tiens pour payé, car il n'y a au monde que l'épée du général qui vaille autant que lui. — Odds-fish ! comme disait mon père, s'écria Charles II ; voilà un galant propos et un galant homme, n'est-ce pas, duc? — Sur mon honneur, répondit le duc, oui, sire. Et il tira son épée. — Monsieur, dit-il à d'Artagnan, voici ce que vous demandez. Beaucoup ont tenu de meilleures lames, mais si modeste que soit la mienne, je ne l'ai jamais rendue à personne.

D'Artagnan prit avec orgueil cette épée qui venait de faire un roi. — Oh ! oh ! s'écria Charles II : quoi ! une épée qui m'a rendu mon trône sortirait de ce royaume et ne figurerait pas un jour parmi les joyaux de ma couronne ! Non, sur mon âme ! cela ne sera pas ! Capitaine d'Artagnan, je donne deux cent mille livres de cette épée ; si c'est trop peu, dites-le-moi. — C'est trop peu, sire, répliqua d'Artagnan avec un sérieux inimitable. Et d'abord je ne veux point la vendre ; mais Votre Majesté désire, et c'est là un ordre. J'obéis donc : mais le respect que je dois à l'illustre guerrier qui m'entend me commande d'estimer à un tiers de plus le gage de ma victoire. Je demande donc trois cent mille livres de l'épée, ou je la donne pour rien à Votre Majesté. Et la prenant par la pointe, il la présenta au roi. Charles II se mit à rire aux éclats. — Galant homme et joyeux compagnon ! Odds-fish, n'est-ce pas, duc ? n'est-ce pas, comte ? Il me plaît et je l'aime. Tenez, chevalier d'Artagnan, dit-il, prenez ceci.

Et allant à une table, il prit une plume et écrivit un bon de trois cent mille livres sur son trésorier. D'Artagnan le prit, et se tournant gravement vers Monk, — J'ai encore demandé trop peu, je le sais, dit-il ; mais croyez-moi, monsieur le duc, j'eusse aimé mieux mourir que de me laisser guider par l'avarice. Le roi se remit à rire comme le plus heureux cokney de son royaume. — Vous reviendrez me voir avant de partir, chevalier, dit-il : j'aurai besoin d'une provision de gaieté, maintenant que mes Français vont être partis. — Ah ! sire ! il n'en sera pas de la gaieté comme de l'épée du duc, et je la donnerai gratis à Votre Majesté, répliqua d'Artagnan, dont les pieds ne touchaient plus la terre. — Et vous, comte, ajouta Charles en se tournant vers Athos, revenez aussi, j'ai un important message à vous confier. Votre main, duc. Monk serra la main du roi. — Adieu, Messieurs, dit Charles en tendant chacune de ses mains aux deux Français, qui y posèrent leurs lèvres. — Eh bien ! dit Athos, quand ils furent dehors, êtes-vous content ? — Chut ! dit d'Artagnan tout ému de joie : je ne suis pas encore revenu de chez le trésorier... la gouttière peut me tomber sur la tête.

DE L'EMBARRAS DES RICHESSES.

D'Artagnan ne perdit pas le temps, et sitôt que la chose fut convenable et opportune, il rendit visite au seigneur trésorier de Sa Majesté. Il eut alors la satisfaction d'échanger un morceau de papier, couvert d'une fort laide écriture, contre une quantité prodigieuse d'écus frappés tout récemment à l'effigie de Sa Très-Gracieuse Majesté Charles II. D'Artagnan se rendait facilement maître de lui-même ; toutefois, en cette occasion, il ne put s'empêcher de témoigner une joie que le lecteur comprendra peut-être, s'il daigne avoir quelque indulgence pour un homme qui, depuis sa naissance, n'avait jamais vu tant de pièces et de rouleaux de pièces juxta-posés dans un ordre vrai-

ment agréable à l'œil. Le trésorier renferma tous ces rouleaux dans des sacs, ferma chaque sac d'une estampille aux armes d'Angleterre, faveur que les trésoriers n'accordent pas à tout le monde; puis impassible et tout juste aussi poli qu'il devait l'être envers un homme honoré de l'amitié du roi, il dit à d'Artagnan : — Emportez votre argent, Monsieur. Votre argent ! Ce mot fit vibrer mille cordes que d'Artagnan n'avait jamais senties en son cœur.

Il fit charger les sacs sur un petit chariot et revint chez lui, méditant profondément. Un homme qui possède trois cent mille livres ne peut plus avoir le front uni : une ride par chaque centaine de mille livres, ce n'est pas trop. D'Artagnan s'enferma, ne dîna point, refusa sa porte à tout le monde, et, la lampe allumée, le pistolet armé sur la table, il veilla toute la nuit, rêvant au moyen d'empêcher que ces beaux écus, qui du coffre royal avaient passé dans ses coffres à lui, ne passassent, de ses coffres, dans les poches d'un larron quelconque. Le meilleur moyen que trouva le Gascon, ce fut d'enfermer son trésor momentanément sous des serrures assez solides pour que nul poignet ne les brisât, assez compliquées pour que nulle clef banale ne les ouvrît.

Le jour même Athos vint rendre visite à son ami et le trouva soucieux au point qu'il lui en manifesta sa surprise. — Comment ! vous voilà riche, dit-il, et pas gai ! vous qui désiriez tant la richesse. — Mon ami, les plaisirs auxquels on n'est pas habitué gênent plus que les chagrins dont on avait l'habitude. Un avis, s'il vous plaît. Je puis vous demander cela à vous, qui avez toujours eu de l'argent : quand on a de l'argent, que fait-on ? — Cela dépend. — Qu'avez-vous fait du vôtre, pour qu'il ne fît de vous ni un avare ni un prodigue? car l'avarice dessèche le cœur, et la prodigalité le noie... n'est-ce pas? — Fabricius ne dirait pas plus juste. Mais, en vérité, mon argent ne m'a jamais gêné. — Voyons, le placez-vous sur les rentes? — Non; vous savez que j'ai une assez belle maison et que cette maison compose le meilleur de mon bien : en sorte que vous serez aussi riche que moi, plus riche même quand vous le voudrez, par le même moyen. — Mais les revenus, les encaissez-vous? — Non. — Que pensez-vous d'une cachette dans un mur plein? — Je n'en ai jamais fait usage. — C'est qu'alors vous avez quelque confident, quelque homme d'affaires sûr, et qui vous paie l'intérêt à un taux honnête. — Pas du tout. — Mon Dieu ! que faites-vous alors? — Je dépense tout ce que j'ai, et je n'ai que ce que je dépense, mon cher d'Artagnan. — Ah ! voilà ! Mais vous êtes un peu prince, vous, et quinze à seize mille livres de revenu vous fondent dans les doigts; et puis vous avez des charges, de la représentation. — Mais je ne vois pas que vous soyez beaucoup moins grand seigneur que moi, mon ami, et votre argent vous suffira bien juste. — Trois cent mille livres ! Il y a là deux tiers de superflu. — Pardon, mais il me semblait que vous m'aviez dit... j'ai cru entendre, enfin... je me figurais que vous aviez un associé...

— Ah ! mordioux ! c'est vrai ! s'écria d'Artagnan en rougissant, il y a Planchet. J'oubliais Planchet, sur ma vie !... Eh bien ! voilà mes cent mille écus entamés... C'est dommage, le chiffre était rond, bien sonnant..... C'est vrai, Athos, je ne suis plus riche du tout. Quelle mémoire vous avez ! — Assez bonne, oui, Dieu merci ! — Ce brave Planchet, grommela d'Artagnan, il n'a pas fait là un mauvais rêve. Quelle spéculation, peste ! Enfin, ce qui est dit, est dit. — Combien lui donnez-vous? — Oh ! fit d'Artagnan, ce n'est pas un mauvais garçon, je m'arrangerai toujours bien avec lui; j'ai eu du mal, voyez-vous, des frais, tout cela doit entrer en ligne de compte. — Mon cher, je suis bien sûr de vous, dit tranquillement Athos, et je n'ai pas peur pour ce bon Planchet; ses intérêts sont mieux dans vos mains que dans les siennes : mais à présent que vous n'avez plus rien à faire ici, nous partirons si vous m'en croyez. Vous irez remercier Sa Majesté, lui demander ses ordres, et, dans six jours

nous pourrons apercevoir les tours de Notre-Dame. — Mon ami, je brûle en effet de partir, et de ce pas je vais présenter mes respects au roi. — Moi, dit Athos, je vais saluer quelques personnes par la ville, et ensuite je suis à vous. — Voulez-vous me prêter Grimaud? — De tout mon cœur... Qu'en comptez-vous faire? — Quelque chose de fort simple et qui ne le fatiguera pas : je le prierai de me garder mes pistolets qui sont sur la table à côté des coffres que voici. — Très-bien, répliqua imperturbablement Athos. — Et il ne s'éloignera point, n'est-ce pas? — Pas plus que les pistolets eux-mêmes. — Alors, je m'en vais chez Sa Majesté. Au revoir.

D'Artagnan arriva en effet au palais de Saint-James, où Charles II, qui écrivait sa correspondance, lui fit faire antichambre une bonne heure. D'Artagnan, tout en se promenant dans la galerie, des portes aux fenêtres et des fenêtres aux portes, crut bien voir un manteau pareil à celui d'Athos traverser les vestibules : mais au moment où il allait vérifier le fait, l'huissier l'appela chez Sa Majesté. Charles II se frottait les mains tout en recevant les remerciemens de notre ami. — Chevalier, dit-il, vous avez tort de m'être reconnaissant; je n'ai pas payé le quart de ce qu'elle vaut l'histoire de la boîte où vous avez mis ce brave général... je veux dire cet excellent duc d'Albermale. Et le roi rit aux éclats. D'Artagnan crut ne pas devoir interrompre Sa Majesté et fit le gros dos avec modestie. — A propos, continua Charles, vous a-t-il vraiment pardonné, notre cher Monk? — Pardonné! mais j'espère que oui, sire. — Eh!..... c'est que le tour était cruel... Odds-fish! encaquer comme un hareng le premier personnage de la révolution anglaise! A votre place, je ne m'y fierais pas, chevalier. — Mais, sire... — Je sais bien que Monk vous appelle son ami... Mais il a l'œil bien profond pour n'avoir pas de mémoire, et le sourcil bien haut pour n'être pas fort orgueilleux, vous savez, *grande supercilium*. — J'apprendrai le latin, bien sûr, se dit d'Artagnan. — Tenez, s'écria le roi enchanté, il faut que j'arrange votre réconciliation; je saurai m'y prendre de telle sorte...

D'Artagnan se mordit la moustache. — Votre Majesté me permet-elle de lui dire la vérité? — Dites, chevalier, dites. — Eh bien, sire, vous me faites une peur affreuse. Si Votre Majesté arrange mon affaire, comme elle paraît en avoir envie, je suis un homme perdu, le duc me fera assassiner. Le roi partit d'un nouvel éclat de rire, qui changea en épouvante la frayeur de d'Artagnan. — Sire, de grâce, promettez-moi de me laisser traiter cette négociation : et puis, si vous n'avez plus besoin de mes services... — Non, chevalier. Vous voulez partir? répondit Charles avec une hilarité de plus en plus inquiétante. — Si Votre Majesté n'a plus rien à me demander. Charles redevint à peu près sérieux. — Une seule chose. Voyez ma sœur, lady Henriette. Vous connaît-elle? — Non, sire; mais... un vieux soldat comme moi n'est pas un spectacle agréable pour une jeune et joyeuse princesse. — Je veux, vous dis-je, que ma sœur vous connaisse : je veux qu'elle puisse au besoin compter sur vous. — Sire, tout ce qui est cher à Votre Majesté sera sacré pour moi. — Bien..... Parry! viens, mon bon Parry.

La porte latérale s'ouvrit, et Parry entra, le visage rayonnant dès qu'il eut aperçu le chevalier. — Que fait Rochester? dit le roi. — Il est sur le canal avec les dames, répliqua Parry. — Et Buckingham? — Aussi. — Voilà qui est au mieux. Tu conduiras le chevalier près de Villiers, c'est le duc de Buckingham, chevalier, et tu prieras le duc de présenter M. d'Artagnan à lady Henriette.

Parry s'inclina et sourit à d'Artagnan. — Chevalier, continua le roi, c'est votre audience de congé; vous pourrez ensuite partir quand il vous plaira. — Sire, merci. — Mais faites bien votre paix avec Monk. — Oh! sire... — Vous savez qu'il y a un de mes vaisseaux à votre disposition? — Mais sire, vous me comblez, et je ne souf-

frirai jamais que des officiers de Votre Majesté se dérangent pour moi. Le roi frappa sur l'épaule de d'Artagnan. — Personne ne se dérange pour vous, chevalier, mais bien pour un ambassadeur que j'envoie en France et à qui vous servirez volontiers, je crois, de compagnon, car vous le connaissez.

D'Artagnan regarda étonné. — C'est un certain comte de la Fère... celui que vous appelez Athos, ajouta le roi en terminant la conversation, comme il l'avait commencée, par un joyeux éclat de rire. Adieu, chevalier; adieu. Aimez-moi comme je vous aime. Et là-dessus, faisant un signe à Parry pour lui demander si quelqu'un n'attendait pas dans un cabinet voisin, le roi disparut dans ce cabinet, laissant la place au chevalier, tout étourdi de cette singulière audience. Le vieillard lui prit le bras amicalement et l'emmena vers les jardins.

SUR LE CANAL.

Sur le canal aux eaux d'un vert opaque, bordé de margelles de marbre, où le temps avait déjà semé ses taches noires et ses touffes d'herbes moussues, glissait majestueusement une longue barque plate, pavoisée aux armes d'Angleterre, surmontée d'un dais et tapissée de longues étoffes damassées qui traînaient leurs franges dans l'eau. Huit rameurs pesant mollement sur les avirons la faisaient mouvoir sur le canal avec la lenteur gracieuse des cygnes, qui, troublés dans leur antique possession par le sillage de la barque, regardaient de loin passer cette splendeur et ce bruit. Nous disons ce bruit, car la barque renfermait quatre joueurs de guitare et de luth, deux chanteurs et plusieurs courtisans, tout chamarrés d'or et de pierreries, lesquels montraient leurs dents blanches à l'envi pour plaire à lady Stuart, petite-fille de Henri IV, fille de Charles Ier, sœur de Charles II, qui occupait sous le dais de cette barque la place d'honneur.

Nous connaissons cette jeune princesse, nous l'avons vue au Louvre, avec sa mère, manquant de bois, manquant de pain, nourrie par le coadjuteur et les parlemens. Elle avait donc, comme ses frères, passé une dure jeunesse; puis tout à coup elle venait de se réveiller de ce long et horrible rêve, assise sur les degrés d'un trône, entourée de courtisans et de flatteurs. Comme Marie Stuart, au sortir de la prison, elle aspirait donc la vie et la liberté, et de plus, la puissance et la richesse.

Lady Henriette en grandissant était devenue une beauté remarquable que la restauration qui venait d'avoir lieu avait rendue célèbre. Le malheur lui avait ôté l'éclat de l'orgueil, mais la prospérité venait de le lui rendre. Elle resplendissait dans sa joie et son bien-être, pareille à ces fleurs de serre qui, oubliées pendant une nuit aux premières gelées d'automne, ont penché la tête, mais qui, le lendemain, réchauffées à l'atmosphère dans laquelle elles sont nées, se relèvent plus splendides que jamais. Lord Villiers de Buckingham, fils de celui qui joue un rôle si célèbre dans les premiers chapitres de cette histoire, lord Villiers de Buckingham, beau cavalier, mélancolique avec les femmes, rieur avec les hommes; et Vilmot de Rochester, rieur avec les deux sexes, se tenaient en ce moment debout devant lady Henriette, et se disputaient le privilége de la faire sourire. Quant à cette jeune et belle princesse, adossée à un coussin de velours brodé d'or, les mains inertes et pendantes qui trempaient dans l'eau, elle écoutait nonchalamment les musiciens sans les entendre, et elle entendait les deux courtisans sans avoir l'air de les écouter.

C'est que lady Henriette, cette créature pleine de charmes, cette femme qui joignait

les grâces de la France à celles de l'Angleterre, n'ayant pas encore aimé, était cruelle dans sa coquetterie. Aussi le sourire, cette naïve faveur des jeunes filles, n'éclairait pas même son visage, et si parfois elle levait les yeux, c'était pour les attacher avec tant de fixité sur l'un ou sur l'autre cavalier, que leur galanterie, si effrontée qu'elle fût d'habitude, s'en alarmait et en devenait timide.

Cependant le bateau marchait toujours, les musiciens faisaient rage et les courtisans commençaient à s'essouffler comme eux. D'ailleurs la promenade paraissait sans doute monotone à la princesse, car secouant tout à coup la tête d'un air d'impatience, — Allons, dit-elle, assez comme cela; Messieurs, rentrons. — Ah! Madame, dit Buckingham, nous sommes bien malheureux, nous n'avons pu réussir à faire trouver la promenade agréable à Votre Altesse. — Ma mère m'attend, répondit lady Henriette : puis, je vous l'avouerai franchement, Messieurs, je m'ennuie.

Et tout en disant ce mot cruel, la princesse essayait de consoler par un regard chacun des deux jeunes gens, qui paraissaient consternés d'une pareille franchise. Le regard produisit son effet, les deux visages s'épanouirent, mais aussitôt, comme si la royale coquette eût pensé qu'elle venait de faire trop pour de simples mortels, elle fit un mouvement, tourna le dos à ses deux adorateurs et parut se plonger dans une rêverie à laquelle il était évident qu'ils n'avaient aucune part. Buckingham se mordit les lèvres avec colère, car il était véritablement amoureux de lady Henriette, et, en cette qualité, il prenait tout au sérieux. Rochester se les mordit aussi: mais comme son esprit dominait toujours son cœur, ce fut purement et simplement pour réprimer un malicieux éclat de rire.

La princesse laissait donc errer le long de la berge aux gazons fins et fleuris ses yeux, qu'elle détournait des deux jeunes gens. Elle aperçut au loin Parry et d'Artagnan. — Qui vient là-bas? demanda-t-elle. Les deux jeunes gens firent volte-face avec la rapidité de l'éclair. — Parry, répondit Buckingham, rien que Parry. — Pardon, dit Rochester, mais je lui vois un compagnon, ce me semble. — Oui, d'abord, reprit la princesse avec langueur; puis que signifient ces mots : « Rien que Parry, » dites, milord? — Parce que, Madame, répliqua Buckingham piqué, parce que le fidèle Parry, l'errant Parry, l'éternel Parry, n'est pas, je crois, de grande importance. — Vous vous trompez, monsieur le duc : Parry, l'errant Parry, comme vous dites, a erré toujours pour le service de ma famille, et voir ce vieillard est toujours pour moi un doux spectacle.

Lady Henriette suivit la progression ordinaire aux jolies femmes, et surtout aux femmes coquettes : elle passait du caprice à la contrariété ; le galant avait subi le caprice, le courtisan devait plier sous l'humeur contrariante. Buckingham s'inclina, mais ne répondit point. — Il est vrai, Madame, dit Rochester en s'inclinant à son tour, que Parry est le modèle des serviteurs: mais, Madame, il n'est plus jeune, et nous ne rions, nous, qu'en voyant les choses gaies. Est-ce bien gai un vieillard? — Assez, milord, dit sèchement lady Henriette, ce sujet de conversation me blesse.

Puis comme se parlant à elle-même, — Il est vraiment inouï, continua-t-elle, combien les amis de mon frère ont peu d'égards pour ses serviteurs! — Ce bon Parry veut me parler, je crois, ajouta-t-elle tout haut. Monsieur de Rochester, faites donc aborder, je vous prie. Rochester s'empressa de répéter le commandement de la princesse. Une minute après, la barque touchait le rivage. — Débarquons, Messieurs, dit lady Henriette en allant chercher le bras que lui offrait Rochester, bien que Buckingham fût plus près d'elle et eût présenté le sien. Alors Rochester, avec un orgueil mal dissimulé qui perça d'outre en outre le cœur du malheureux Buckingham, fit traverser à la princesse le petit pont que les gens de l'équipage avaient jeté du bateau royal



LE DUC DE BUCKINGHAM.

sur la berge. — Où va Votre Grâce? demanda Rochester. — Vous le voyez, milord, vers ce bon Parry qui erre, comme disait milord Buckingham, et me cherche avec ses yeux affaiblis par les larmes qu'il a versées sur nos malheurs. — Oh! mon Dieu! dit Rochester, que Votre Altesse est triste aujourd'hui, Madame! Nous avons, en vérité, l'air de lui paraître des fous ridicules. — Parlez pour vous, milord, interrompit Buckingham avec dépit : moi, je déplais tellement à Son Altesse que je ne lui parais absolument rien. Ni Rochester ni la princesse ne répondirent; on vit seulement lady Henriette entraîner son cavalier d'une course plus rapide. Buckingham resta en arrière et profita de cet isolement pour se livrer, sur son mouchoir, à des morsures tellement furieuses, que la batiste fut mise en lambeaux au troisième coup de dents.

— Parry, bon Parry, dit la princesse avec sa petite voix, viens par ici; je vois que tu me cherches, et je t'attends. — Ah! Madame, dit Rochester venant charitablement au secours de son compagnon, demeuré, comme nous l'avons dit, en arrière, si Parry ne voit pas Votre Altesse, l'homme qui le suit est un guide suffisant, même pour un aveugle, car en vérité, il a des yeux de flammes : c'est un fanal à double lampe que cet homme. — Éclairant une fort belle et fort martiale figure, dit la princesse, décidée à rompre en visière à tout propos.

Rochester s'inclina. — Une de ces vigoureuses têtes de soldat comme on n'en voit qu'en France, ajouta la princesse avec la persévérance de la femme sûre de l'impunité. Rochester et Buckingham se regardèrent comme pour se dire : — Mais qu'a-t-elle donc? — Voyez, monsieur de Buckingham, ce que veut Parry, dit lady Henriette : allez.

Le jeune homme, qui regardait cet ordre comme une faveur, reprit courage et courut au-devant de Parry, qui, toujours suivi par d'Artagnan, s'avançait avec lenteur du côté de la noble compagnie. Parry marchait avec lenteur à cause de son âge. D'Artagnan marchait lentement et noblement, comme devait marcher d'Artagnan doublé d'un tiers de million, c'est-à-dire sans forfanterie, mais aussi sans timidité. — Ah! milord, dit Parry tout essoufflé, Votre Grâce veut-elle obéir au roi? — En quoi, monsieur Parry? demanda le jeune homme avec une sorte de froideur tempérée par le désir d'être agréable à la princesse. — Eh bien! Sa Majesté prie Votre Grâce de présenter Monsieur à lady Henriette Stuart. — Monsieur qui, d'abord? demanda le duc avec hauteur. D'Artagnan, on le sait, était facile à effaroucher; le ton de milord Buckingham lui déplut. Il regarda le courtisan à la hauteur des yeux, et deux éclairs brillèrent sous ses sourcils froncés. Puis faisant un effort sur lui-même, — Monsieur le chevalier d'Artagnan, milord, répondit-il tranquillement. — Pardon, Monsieur, mais ce nom m'apprend votre nom, voilà tout. C'est-à-dire que je ne vous connais pas. — Je suis plus heureux que vous, Monsieur, répondit d'Artagnan, car, moi, j'ai eu l'honneur de connaître beaucoup votre famille et particulièrement milord duc de Buckingham, votre illustre père. — Mon père? fit Buckingham En effet, Monsieur, il me semble maintenant me rappeler... M. le chevalier d'Artagnan, dites-vous?

D'Artagnan s'inclina, — En personne, dit-il. — Pardon; n'êtes-vous point l'un de ces Français qui eurent avec mon père certains rapports secrets? — Précisément, monsieur le duc, je suis un de ces Français-là. — Alors, Monsieur, permettez-moi de vous dire qu'il est étrange que mon père, de son vivant, n'ait jamais entendu parler de vous. — Non, Monsieur, mais il en a entendu parler au moment de sa mort; c'est moi qui lui ai fait passer, par le valet de chambre de la reine Anne d'Autriche, l'avis du danger qu'il courait; malheureusement l'avis est arrivé trop tard. — N'importe, Monsieur, dit Buckingham, je comprends maintenant, qu'ayant eu l'intention de rendre service au père, vous veniez réclamer la protection du fils.

— D'abord, milord, répondit flegmatiquement d'Artagnan, je ne réclame la protection de personne. Sa Majesté le roi Charles II, à qui j'ai eu l'honneur de rendre quelques services — il faut vous dire, Monsieur, que ma vie s'est passée à cette occupation, — le roi Charles II, donc, qui veut bien m'honorer de quelque bienveillance, a désiré que je fusse présenté à lady Henriette, sa sœur, à laquelle j'aurai peut-être aussi le bonheur d'être utile dans l'avenir. Or, le roi vous savait en ce moment auprès de Son Altesse, et m'a adressé à vous par l'entremise de Parry. Il n'y a pas d'autre mystère. Je ne vous demande absolument rien, et si vous ne voulez pas me présenter à Son Altesse, j'aurai la douleur de me passer de vous et la hardiesse de me présenter moi-même. — Au moins, Monsieur, répliqua Buckingham, qui tenait à avoir le dernier mot, vous ne reculerez pas devant une explication provoquée par vous? — Je ne recule jamais, Monsieur, dit d'Artagnan. — Vous devez savoir alors, puisque vous avez eu des rapports secrets avec mon père, quelque détail particulier? — Ces rapports sont déjà bien loin de nous, Monsieur, car vous n'étiez pas encore né, et pour quelques malheureux ferrets de diamans que j'ai reçus de ses mains et rapportés en France, ce n'est vraiment pas la peine de réveiller tant de souvenirs. — Ah! Monsieur, dit vivement Buckingham en s'approchant de d'Artagnan et en lui tendant la main, c'est donc vous! vous que mon père a tant cherché et qui pouviez tant attendre de nous?

— Attendre, Monsieur! en vérité c'est là mon fort, et toute ma vie j'ai attendu. Pendant ce temps, la princesse, lasse de ne pas voir venir à elle l'étranger, s'était levée et s'était approchée. — Au moins, Monsieur, dit Buckingham, n'attendrez-vous point cette présentation que vous réclamez de moi. Alors se retournant et s'inclinant devant lady Henriette : — Madame, dit le jeune homme, le roi votre frère désire que j'aie l'honneur de présenter à Votre Altesse M. le chevalier d'Artagnan. — Pour que Votre Altesse ait au besoin un appui solide et un ami sûr, ajouta Parry. D'Artagnan s'inclina. — Vous avez encore quelque chose à dire, Parry? répondit lady Henriette, souriant à d'Artagnan, tout en adressant la parole au vieux serviteur. — Oui, Madame, le roi désire que Votre Altesse garde religieusement dans sa mémoire le nom et se souvienne du mérite de M. d'Artagnan, à qui Sa Majesté doit, dit-elle, d'avoir recouvré son royaume.

Buckingham, la princesse et Rochester se regardèrent étonnés. — Cela, dit d'Artagnan, est un autre petit secret dont, selon toute probabilité, je ne me vanterai pas au fils de Sa Majesté le roi Charles II, comme j'ai fait à vous à l'endroit des ferrets de diamans. — Madame, dit Buckingham, Monsieur vient, pour la seconde fois, de rappeler à ma mémoire un événement qui excite tellement ma curiosité, que j'oserai vous demander la permission de l'écarter un instant de vous, pour l'entretenir en particulier... — Faites, milord, dit la princesse, mais rendez bien vite à la sœur cet ami si dévoué au frère. Et elle reprit le bras de Rochester, pendant que Buckingham prenait celui de d'Artagnan. — Oh! racontez-moi donc, chevalier, dit Buckingham, toute cette affaire des diamans, que nul ne sait en Angleterre, pas même le fils de celui qui en fut le héros. — Milord, une seule personne avait le droit de raconter toute cette affaire, comme vous dites, c'était votre père, il a jugé à propos de se taire, je vous demanderai la permission de l'imiter.

Et d'Artagnan s'inclina en homme sur lequel il est évident qu'aucune instance n'aura de prise. — Puisqu'il en est ainsi, Monsieur, dit Buckingham, pardonnez-moi mon indiscrétion, je vous prie, et si quelque jour, moi aussi, j'allais en France....

Et il se retourna pour donner un dernier regard à la princesse, qui ne s'inquiétait guère de lui, tout occupée qu'elle était ou paraissait être de la conversation de Rochester.

Buckingham soupira. — Eh bien? demanda d'Artagnan. — Je disais donc que si quelque jour, moi aussi, j'allais en France... — Vous irez, milord, dit en souriant d'Artagnan, c'est moi qui vous en réponds. — Et pourquoi cela? — Oh! j'ai d'étranges manières de prédiction, moi, et une fois que je prédis, je me trompe rarement. Si donc vous venez en France? — Eh bien! Monsieur, vous à qui les rois demandent cette précieuse amitié qui leur rend des couronnes, j'oserai vous demander un peu de ce grand intérêt que vous avez voué à mon père. — Milord, répondit d'Artagnan, croyez que je me tiendrai pour fort honoré, si, là-bas, vous voulez bien encore vous souvenir que vous m'avez vu ici. Et maintenant, permettez... Se retournant alors vers lady Henriette : — Madame, dit-il, Votre Altesse est fille de France, et, en cette qualité, j'espère la revoir à Paris. Un de mes jours heureux sera celui où Votre Altesse me donnera un ordre quelconque qui me rappelle, à moi, qu'elle n'a point oublié les recommandations de son auguste frère. Et il s'inclina devant la jeune princesse, qui lui donna sa main à baiser avec une grâce toute royale. — Ah! Madame, dit tout bas Buckingham, que faudrait-il faire pour obtenir de Votre Altesse une pareille faveur? — Dame! milord, répondit lady Henriette, demandez à M. d'Artagnan, il vous le dira.

COMMENT D'ARTAGNAN TIRA, COMME EUT FAIT UNE FÉE, UNE MAISON DE PLAISANCE D'UNE BOITE DE SAPIN.

Les paroles du roi touchant l'amour-propre de Monk n'avaient pas inspiré à d'Artagnan une médiocre appréhension. Le lieutenant avait eu toute sa vie le grand art de choisir ses ennemis, et lorsqu'il les avait pris implacables et invincibles, c'est qu'il n'avait pu, sous aucun prétexte, faire autrement. Mais les points de vue changent beaucoup dans la vie. C'est une lanterne magique dont l'œil de l'homme modifie chaque année les aspects. Il en résulte que, du dernier jour d'une année où l'on voyait blanc, au premier jour de l'autre où l'on verra noir, il n'y a que l'espace d'une nuit. Or, d'Artagnan, lorsqu'il partit de Calais avec ses dix sacripans, se souciait aussi peu de prendre à partie Goliath, Nabuchodonosor ou Holopherne, que de croiser l'épée avec une recrue, ou que de discuter avec son hôtesse. Alors il ressemblait à l'épervier qui à jeun attaque un bélier. La faim aveugle. Mais d'Artagnan rassasié, d'Artagnan riche, d'Artagnan vainqueur, d'Artagnan fier d'un triomphe si difficile, d'Artagnan avait trop à perdre pour ne pas compter chiffre à chiffre avec la mauvaise fortune probable.

Il songeait donc, tout en revenant de sa présentation, à une seule chose, c'est-à-dire à ménager un homme aussi puissant que Monk, un homme que Charles ménageait aussi, tout roi qu'il était; car, à peine établi, le protégé pouvait encore avoir besoin du protecteur, et ne lui refuserait point par conséquent, le cas échéant, la mince satisfaction de déporter monsieur d'Artagnan, ou de le renfermer dans quelque tour du Middlesex, ou de le faire un peu noyer dans le trajet maritime de Douvres à Boulogne. Ces sortes de satisfactions se rendent de rois à vice-rois, sans tirer autrement à conséquence. — Décidément, pensait le Gascon, — et cette pensée était le résultat des réflexions qu'il venait de faire tout bas, et que nous venons de faire tout haut, — décidément il faut que je me réconcilie avec M. Monk, et que j'acquière la preuve de sa parfaite indifférence pour le passé. Si, ce qu'à Dieu ne plaise, il est encore maussade et réservé dans l'expression de ce sentiment, je donne mon argent à

emporter à Athos, je demeure en Angleterre juste assez de temps pour le dévoiler, puis, comme j'ai l'œil vif et le pied léger, je saisis le premier signe hostile, je décampe, je me cache chez milord de Buckingham, qui me paraît bon diable au fond, et auquel, en récompense de son hospitalité, je raconte alors toute cette histoire de diamans, qui ne peut plus compromettre qu'une vieille reine, laquelle peut bien passer, étant la femme d'un ladre vert comme M. de Mazarin, pour avoir été autrefois la maîtresse d'un beau seigneur comme Buckingham. Mordioux! c'est dit, et ce Monk ne me surmontera pas. Eh! d'ailleurs, une idée!

On sait que ce n'étaient pas, en général, les idées qui manquaient à d'Artagnan. C'est que pendant son monologue, d'Artagnan venait de se boutonner jusqu'au menton, et rien n'excitait en lui l'imagination comme cette préparation à un combat quelconque, nommée accinction par les Romains. Il arriva tout échauffé au logis du duc d'Albermale. On l'introduisit chez le vice-roi avec une célérité qui prouvait qu'on le regardait comme étant de la maison. Monk était dans son cabinet de travail. — Milord, lui dit d'Artagnan avec cette expression de franchise que le Gascon savait si bien étendre sur son visage rusé, milord, je viens demander un conseil à Votre Grâce. Monk, aussi boutonné moralement que son antagoniste l'était physiquement, Monk répondit : — Demandez, mon cher. Et sa figure présentait une expression non moins ouverte que celle de d'Artagnan. — Milord, avant toute chose, promettez-moi secret et indulgence. — Je vous promets tout ce que vous voudrez. Qu'y a-t-il, dites? — Il y a, milord, que je ne suis pas tout à fait content du roi. — Ah! vraiment. Et en quoi, s'il vous plaît, mon cher lieutenant? — En ce que Sa Majesté se livre parfois à des plaisanteries fort compromettantes pour ses serviteurs, et la plaisanterie, milord, est une arme qui blesse fort les gens d'épée comme nous.

Monk fit tous ses efforts pour ne pas trahir sa pensée ; mais d'Artagnan le guettait avec une attention trop soutenue pour ne pas apercevoir une imperceptible rougeur sur ses joues. — Mais quant à moi, dit Monk de l'air le plus naturel du monde, je ne suis pas ennemi de la plaisanterie, mon cher monsieur d'Artagnan ; mes soldats vous diront même que bien des fois, au camp, j'entendais fort indifféremment, et avec un certain goût même, les chansons satiriques qui, de l'armée de Lambert, passaient dans la mienne, et qui, bien certainement, eussent écorché les oreilles d'un général plus susceptible que je ne le suis. — Oh! milord, fit d'Artagnan, je sais que vous êtes un homme complet, je sais que vous êtes placé depuis longtemps au-dessus des misères humaines, mais il y a plaisanteries et plaisanteries, et certaines, quant à moi, ont le privilége de m'irriter au delà de toute expression. — Peut-on savoir lesquelles, *my dear?* — Celles qui sont dirigées contre mes amis ou contre les gens que je respecte, milord.

Monk fit un imperceptible mouvement que d'Artagnan aperçut. — Eh! en quoi, demanda Monk, en quoi le coup d'épingle qui égratigne autrui peut-il vous chatouiller la peau? Contez-moi cela, voyons. — Milord, je vais vous l'expliquer par une seule phrase : il s'agissait de vous. Monk fit un pas vers d'Artagnan. — De moi? dit-il. — Oui, et voilà ce que je ne puis m'expliquer ; mais aussi peut-être est-ce faute de connaître son caractère. Comment le roi a-t-il le cœur de railler un homme qui lui a rendu tant et de si grands services? comment comprendre qu'il s'amuse à mettre aux prises un lion comme vous avec un moucheron comme moi? — Aussi je ne vois cela en aucune façon, dit Monk. — Si fait! Enfin, le roi, qui me devait une récompense, pouvait me récompenser comme un soldat, sans imaginer cette histoire de rançon qui vous touche, milord. — Non, fit Monk en riant, elle ne me touche en aucune façon, je vous jure. — Pas à mon endroit, je le comprends : vous me connaissez, milord,

je suis si discret, que la tombe paraîtrait bavarde auprès de moi ; mais... comprenez-vous, milord? — Non, s'obstina à dire Monk. — Si un autre savait le secret que je sais... — Quel secret? — Eh ! milord, ce malheureux secret de Newcastle. — Ah ! le million de M. le comte de la Fère? — Non, milord, non ; l'entreprise faite sur Votre Grâce. — C'était bien joué, chevalier, voilà tout, et il n'y avait rien à dire : vous êtes un homme de guerre, brave et rusé à la fois, ce qui prouve que vous réunissez les qualités de Fabius et d'Annibal. Donc vous avez usé de vos moyens, de la force et de la ruse ; il n'y a rien à dire à cela, et c'était à moi de me garantir. — Eh ! je le sais, milord, et je n'attendais rien moins de votre impartialité ; aussi, s'il n'y avait que l'enlèvement en lui-même, mordioux ! ce ne serait rien ; mais il y a... — Quoi? — Les circonstances de cet enlèvement. — Quelles circonstances? — Vous savez bien ce que je veux dire, milord. — Non, Dieu me damne ! — Il y a... c'est qu'en vérité c'est fort difficile à dire. — Il y a? — Eh bien ! il y a cette diable de boîte.

Monk rougit visiblement. — Cette indignité de boîte, continua d'Artagnan, de boîte en sapin, vous savez? — Bon ! je l'oubliais ! — En sapin, continua d'Artagnan, avec des trous pour le nez et la bouche. En vérité milord, tout le reste était bien, mais la boîte, la boîte ! décidément c'était une mauvaise plaisanterie. Monk se démenait dans tous les sens. — Et cependant, que j'aie fait cela, reprit d'Artagnan, moi, un capitaine d'aventures, c'est tout simple, parce que, à côté de l'action un peu légère que j'ai commise, mais que la gravité de la situation peut faire excuser, j'ai la circonspection et la réserve. — Oh ! dit Monk, croyez que je vous connais bien, monsieur d'Artagnan, et que je vous apprécie.

D'Artagnan ne perdait pas Monk de vue, étudiant tout ce qui se passait dans l'esprit du général au fur et à mesure qu'il parlait. — Mais il ne s'agit pas de moi, reprit-il. — Enfin, de qui s'agit-il donc? demanda Monk, qui commençait à s'impatienter. — Il s'agit du roi, qui jamais ne retiendra sa langue. — Eh bien ! quand il parlerait, au bout du compte, dit Monk en balbutiant. — Milord, reprit d'Artagnan, ne dissimulez pas, je vous en supplie, avec un homme qui parle aussi franchement que je le fais. Vous avez le droit de hérisser votre susceptibilité, si bénigne qu'elle soit. Que diable ! ce n'est pas la place d'un homme sérieux comme vous, d'un homme qui joue avec des couronnes et des sceptres, comme un bohémien avec des boules ; ce n'est pas la place d'un homme sérieux, disais-je, que d'être enfermé dans une boîte ainsi qu'un objet curieux d'histoire naturelle ; car enfin, vous comprenez, ce serait pour faire crever de rire tous vos ennemis, et vous êtes si grand, si noble, si généreux, que vous devez en avoir beaucoup. Ce secret peut faire crever de rire la moitié du genre humain si l'on vous représentait dans cette boîte. Or, il n'est pas décent que l'on rie ainsi du second personnage de ce royaume.

Monk perdit tout à fait contenance à l'idée de se voir représenté dans sa boîte. Le ridicule, comme l'avait judicieusement prévu d'Artagnan, faisait sur lui ce que ni les hasards de la guerre, ni les désirs de l'ambition, ni la crainte de la mort n'avaient pu faire. — Bon ! pensa le Gascon, il a peur : je suis sauvé. — Oh ! quant au roi, dit Monk, ne craignez rien, cher monsieur d'Artagnan, le roi ne plaisantera pas avec Monk, je vous jure ! L'éclair de ses yeux fut intercepté au passage par d'Artagnan. Monk se radoucit aussitôt. — Le roi, continua-t-il, est d'un trop noble naturel, le roi a un cœur trop haut placé pour vouloir mal à qui lui a fait du bien. — Oh ! certainement, s'écria d'Artagnan. Je suis entièrement dans votre opinion sur le cœur du roi, mais non sur sa tête : il est bon, mais il est léger. — Le roi ne sera pas léger avec Monk, soyez tranquille. — Ainsi, vous êtes tranquille, vous, milord? — De ce côté du moins, oui, parfaitement. — Oh ! je vous comprends, vous êtes tranquille du côté

du roi. — Je vous l'ai dit. — Mais vous n'êtes pas aussi tranquille du mien? — Je croyais vous avoir affirmé que je croyais à votre loyauté et à votre discrétion. — Sans doute, sans doute, mais vous réfléchirez à une chose... — A laquelle? — C'est que je ne suis pas seul, c'est que j'ai des compagnons; et quels compagnons! — Oh! oui, je les connais. — Malheureusement, milord, et ils vous connaissent aussi. — Eh bien? — Eh bien, ils sont là-bas, à Boulogne, ils m'attendent. — Et vous craignez... — Oui, je crains qu'en mon absence... Parbleu! si j'étais près d'eux, je répondrais bien de leur silence.

— Avais-je raison de vous dire que le danger, s'il y avait danger, ne viendrait pas de Sa Majesté, quelque disposée qu'elle soit à la plaisanterie, mais de vos compagnons, comme vous le dites... Être raillé par un roi, c'est tolérable encore, mais par des goujats d'armée... *goddam!* — Oui, je comprends, c'est insupportable: et voilà pourquoi, milord, je venais vous dire : Ne croyez-vous pas qu'il serait bon que je partisse pour la France le plus tôt possible? — Certes, si vous croyez que votre présence... — Impose à tous ces coquins? de cela, oh! j'en suis sûr, milord. — Votre présence n'empêchera point le bruit de se répandre s'il a transpiré déjà. — Oh! il n'a point transpiré, milord, je vous le garantis. En tout cas, croyez que je suis bien déterminé à une chose. — Laquelle? — A casser la tête au premier qui aura propagé ce bruit et au premier qui l'aura entendu. Après quoi, je reviens en Angleterre chercher un asile et peut-être de l'emploi près de Votre Grâce. — Oh! revenez, revenez! — Malheureusement, milord, je ne connais que vous ici, et je ne vous trouverai plus ou vous m'aurez oublié dans vos grandeurs. — Écoutez, monsieur d'Artagnan, répondit Monk, vous êtes un charmant gentilhomme, plein d'esprit et de courage; vous méritez toutes les fortunes de ce monde; venez avec moi en Écosse, et, je vous le jure, je vous y ferai dans ma vice-royauté un sort que chacun enviera. — Oh! milord, c'est impossible à cette heure. A cette heure, j'ai un devoir sacré à remplir; j'ai à veiller autour de votre gloire; j'ai à empêcher qu'un mauvais plaisant ne ternisse aux yeux des contemporains, qui sait? aux yeux de la postérité même, l'éclat de votre nom. — De la postérité, monsieur d'Artagnan? — Eh! sans doute! il faut que pour la postérité tous les détails de cette histoire restent un mystère; car enfin, admettez que cette malheureuse histoire du coffre de sapin se répande, et l'on dira, non pas que vous avez rétabli le roi loyalement, en vertu de votre libre arbitre, mais bien par suite d'un compromis fait entre vous deux à Scheweningen. J'aurai beau dire comment la chose s'est passée, moi qui le sais, on ne me croira pas, et l'on dira que j'ai reçu ma part du gâteau et que je la mange.

Monk fronça le sourcil. — Gloire, honneur, probité, dit-il, vous n'êtes que de vains mots! — Brouillard, répliqua d'Artagnan, brouillard à travers lequel personne ne voit jamais bien clair. — Eh bien! alors, allez en France, mon cher monsieur, dit Monk; allez, et pour vous rendre l'Angleterre plus accessible et plus agréable, acceptez un souvenir de moi. — Mais allons donc! pensa d'Artagnan. — J'ai sur les bords de la Clyde, continua Monk, une petite maison sous des arbres, un cottage, comme on appelle cela ici. A cette maison sont attachés une centaine d'arpens de terre. Acceptez-la. — Oh! milord... — Dame! vous serez là chez vous, et ce sera le refuge dont vous me parliez tout à l'heure. — Moi, je serais votre obligé à ce point, milord! En vérité, j'en ai honte. — Non pas, Monsieur, reprit Monk avec un fin sourire, non pas, c'est moi qui serai le vôtre. Et, serrant la main du mousquetaire, — Je vais faire dresser l'acte de donation, dit-il, et il sortit.

D'Artagnan le regarda s'éloigner, et demeura pensif et même ému. — Enfin, dit-il, voilà pourtant un brave homme. Il est triste de sentir seulement que c'est par peur

de moi et non par affection qu'il agit ainsi. Eh bien ! je veux que l'affection lui vienne. Puis, après un instant de réflexion plus profonde. — Bah ! dit-il, à quoi bon? C'est un Anglais! Et il sortit à son tour un peu étourdi de ce combat. — Ainsi, dit-il, me voilà propriétaire. Mais comment diable partager le cottage avec Planchet ? A moins que je ne lui donne les terres et que je prenne le château, ou bien que ce soit lui qui prenne le château et moi... Fi donc! M. Monk ne souffrirait point que je partageasse une maison qu'il a habitée, avec un épicier! Il est trop fier pour cela! D'ailleurs, pourquoi en parler? Ce n'est point avec l'argent de la société que j'ai acquis cet immeuble; c'est avec ma seule intelligence : il est donc bien à moi. Allons retrouver Athos. Et il se dirigea vers la demeure du comte de la Fère.

COMMENT D'ARTAGNAN RÉGLA LE PASSIF DE LA SOCIÉTÉ AVANT D'ÉTABLIR SON ACTIF.

— Décidément, se dit d'Artagnan, je suis en veine. Cette étoile qui luit une fois dans la vie de tout homme, qui a lui pour Job et pour Irus, le plus malheureux des Juifs et le plus pauvre des Grecs, vient enfin de luire pour moi. Je ne ferai pas de folie, je profiterai; c'est assez tard pour que je sois raisonnable. Il soupa ce soir-là de fort bonne humeur avec son ami Athos, ne lui parla pas de la donation attendue, mais ne put s'empêcher, tout en mangeant, de questionner son ami sur les provenances, les semailles, les plantations. Athos répondit complaisamment, comme il faisait toujours. Son idée était que d'Artagnan voulait devenir propriétaire; seulement il se prit plus d'une fois à regretter l'humeur si vive, les saillies si divertissantes du gai compagnon d'autrefois. D'Artagnan, en effet, profitait du reste de graisse figée sur l'assiette pour y tracer des chiffres et faire des additions d'une rotondité surprenante.

L'ordre ou plutôt la licence d'embarquement arriva chez eux le soir. Tandis qu'on remettait le papier au comte, un autre messager tendait à d'Artagnan une petite liasse de parchemins revêtus de tous les sceaux dont se pare la propriété foncière en Angleterre. Athos le surprit occupé à feuilleter ces différens actes, qui établissaient la transmission de propriété. Le prudent Monk, d'autres eussent dit le généreux Monk, avait commué la donation en une vente, et reconnaissait avoir reçu la somme de quinze mille livres pour prix de la cession. Déjà le messager s'était éclipsé. D'Artagnan lisait toujours, Athos le regardait en souriant. D'Artagnan, surprenant un de ces sourires par-dessus son épaule, renferma toute la liasse dans son étui. — Pardon, dit Athos. — Oh ! vous n'êtes pas indiscret, mon cher, répliqua le lieutenant; je vous dirai... — Non, ne me dites rien, je vous prie; des ordres sont choses si sacrées, qu'à son frère, à son père, le chargé de ces ordres ne doit pas avouer un mot. Ainsi, moi qui vous parle et qui vous aime plus tendrement que frère, père et tout au monde... — Hors votre Raoul ? — J'aimerai plus encore Raoul lorsqu'il sera un homme et que je l'aurai vu se dessiner dans toutes les phases de son caractère et de ses actes... comme je vous ai vu, vous, mon ami. — Vous disiez donc que vous aviez un ordre aussi, et que vous ne me le communiqueriez pas? — Oui, cher d'Artagnan.

Le Gascon soupira. — Il fut un temps, dit-il, où cet ordre, vous l'eussiez mis là, tout ouvert sur la table, en disant : — D'Artagnan, lisez-nous ce grimoire, à Porthos, à Aramis et à moi. — C'est vrai... Oh ! c'était la jeunesse, la confiance, la généreuse saison où le sang commande lorsqu'il est échauffé par la passion ! — Eh bien ! Athos, voulez-vous que je vous dise ? — Dites, ami. — Cet adorable temps, cette généreuse

saison, cette domination du sang échauffé, toutes choses fort belles sans doute, je ne les regrette pas du tout. C'est absolument comme le temps des études... j'ai toujours rencontré quelque part un sot pour me vanter ce temps des pensums, des férules, des croûtes de pain sec... C'est singulier, je n'ai jamais aimé cela, moi, et si actif, si sobre que je fusse (vous savez si je l'étais, Athos), si simple que je parusse dans mes habits, je n'ai pas moins préféré les broderies de Porthos à ma petite casaque poreuse, qui laissait passer la bise en hiver, le soleil en été. Voyez-vous, mon ami, je me défierai toujours de celui qui prétendra préférer le mal au bien. Or, du temps passé, tout fut mal pour moi, du temps passé où chaque mois voyait un trou de plus à ma peau et à ma casaque, un écu d'or de moins dans ma pauvre bourse; de cet exécrable temps de bascules et de balançoires, je ne regrette absolument rien, rien, rien, que notre amitié: car chez moi il y a un cœur; et c'est miracle, ce cœur n'a pas été desséché par le vent de la misère qui passait aux trous de mon manteau, ou traversé par les épées de toute fabrique qui passaient aux trous de ma pauvre chair. — Ne regrettez pas notre amitié, dit Athos; elle ne mourra qu'avec nous. L'amitié se compose surtout de souvenirs et d'habitudes, et si vous avez fait tout à l'heure une petite satire de la mienne parce que j'hésite à vous révéler ma mission en France... — Moi?.. O ciel! si vous saviez, cher et bon ami, comme désormais toutes les missions du monde vont me devenir indifférentes! Et il serra ses parchemins dans sa vaste poche.

Athos se leva de table et appela l'hôte pour payer la dépense. — Depuis que je suis votre ami, dit d'Artagnan, je n'ai jamais payé un écot. Porthos souvent, Aramis quelquefois, et vous, presque toujours, vous tirâtes votre bourse au dessert. Maintenant, je suis riche, et je vais essayer si cela est héroïque de payer. — Faites, dit Athos en remettant sa bourse dans sa poche.

Les deux amis se dirigèrent ensuite vers le port, non sans que d'Artagnan eût regardé en arrière pour surveiller le transport de ses chers écus. La nuit venait d'étendre son voile épais sur l'eau jaune de la Tamise; on entendait ces bruits de tonnes et de poulies, précurseurs de l'appareillage, qui tant de fois avaient fait battre le cœur des mousquetaires, alors que le danger de la mer était le moindre de ceux qu'ils allaient affronter. Cette fois, ils devaient s'embarquer sur un grand vaisseau qui les attendait à Gravesend, et Charles II, toujours délicat dans les petites choses, avait envoyé un de ses yachts, avec douze hommes de sa garde écossaise, pour faire honneur à l'ambassadeur qu'il députait en France. A minuit le yacht avait déposé ses passagers à bord du vaisseau, et à huit heures du matin le vaisseau débarquait l'ambassadeur et son ami devant la jetée de Boulogne.

Tandis que le comte avec Grimaud s'occupait des chevaux pour aller droit à Paris, d'Artagnan courait à l'hôtellerie où, selon ses ordres, sa petite armée devait l'attendre. Ces messieurs déjeunaient d'huîtres, de poissons et d'eau-de-vie aromatisée, lorsque parut d'Artagnan. Ils étaient bien gais, mais aucun n'avait encore franchi les limites de la raison. Un hourrah de joie accueillit le général. — Me voici, dit d'Artagnan; la campagne est terminée. Je viens apporter à chacun le supplément de solde qui était promis. Les yeux brillèrent. — Je gage qu'il n'y a déjà plus cent livres dans l'escarcelle du plus riche de vous. — C'est vrai, s'écria-t-on en chœur. — Messieurs, dit alors d'Artagnan, voici la dernière consigne. Le traité de commerce a été conclu, grâce à ce coup de main qui nous a rendus maîtres du plus habile financier de l'Angleterre; car à présent, je dois vous l'avouer, l'homme qu'il s'agissait d'enlever, c'était le trésorier du général Monk.

Ce mot de trésorier produisit un certain effet dans son armée. D'Artagnan remarqua que les yeux du seul Menneville ne témoignaient pas d'une foi parfaite. — Ce tréso-

rier, continua d'Artagnan, je l'ai emmené sur un terrain neutre, la Hollande; je lui ai fait signer le traité, je l'ai reconduit moi-même à Newcastle, et, comme il devait être satisfait de nos procédés à son égard, comme le coffre de sapin avait été porté toujours sans secousses et rembourré moelleusement, j'ai demandé pour vous une gratification. La voici.

Il jeta un sac assez respectable sur la nappe. Tous étendirent involontairement la main. — Un moment! mes agneaux, dit d'Artagnan; s'il y a les bénéfices, il y a aussi les charges. — Oh! oh! murmura l'assemblée. — Nous allons nous trouver, mes amis, dans une position qui ne serait pas tenable pour des gens sans cervelle; je parle net : nous sommes entre la potence et la Bastille. — Oh! oh! dit le chœur. — C'est aisé à comprendre. Il a fallu expliquer au général Monk la disparition de son trésorier: j'ai attendu pour cela le moment fort inespéré de la restauration du roi Charles II, qui est de mes amis...

L'armée échangea un regard de satisfaction contre le regard assez orgueilleux de d'Artagnan. — Le roi restauré, j'ai rendu à M. Monk son homme d'affaires, un peu déplumé, c'est vrai, mais enfin je le lui ai rendu. Or, le général Monk, en me pardonnant, car il m'a pardonné, n'a pu s'empêcher de me dire ces mots que j'engage chacun de vous à se graver profondément là, entre les yeux, sous la voûte du crâne: « Monsieur, la plaisanterie est bonne, mais je n'aime pas naturellement les plaisan- « teries; si jamais un mot de ce que vous avez fait » (vous comprenez, monsieur de Menneville) « s'échappait de vos lèvres ou des lèvres de vos compagnons, j'ai dans « mon gouvernement d'Écosse et d'Irlande sept cent quarante et une potences en bois « de chêne, chevillées de fer et graissées à neuf toutes les semaines. Je ferais pré- « sent d'une de ces potences à chacun de vous, et, remarquez-le bien, cher mon- « sieur d'Artagnan, ajouta-t-il, » (remarquez-le aussi, cher monsieur Menneville), « il m'en resterait encore sept cent trente pour mes menus plaisirs. De plus... » — Ah! ah! firent les auxiliaires, il y a du plus? — Une misère de plus : « Monsieur « d'Artagnan, j'expédie au roi de France le traité en question, avec une prière de « faire fourrer à la Bastille provisoirement, puis de m'envoyer là-bas tous ceux qui « ont pris part à l'expédition; et c'est une prière à laquelle le roi se rendra certaine- « ment. »

Un cri d'effroi partit de tous les coins de la table. — Là, là, dit d'Artagnan; ce brave M. Monk a oublié une chose, c'est qu'il ne sait le nom d'aucun de vous: moi seul je vous connais, et ce n'est pas moi, vous le croyez bien, qui vous trahirai. Pourquoi faire? Quant à vous, je ne suppose pas que vous soyez jamais assez niais pour vous dénoncer vous-mêmes, car alors le roi, pour s'épargner des frais de nourriture et de logement, vous expédierait en Écosse, où sont les sept cent quarante et une potences. Voilà, Messieurs. Et maintenant je n'ai plus un mot à ajouter à ce que je viens d'avoir l'honneur de vous dire. Je suis sûr que l'on m'a compris parfaitement, n'est-ce pas, monsieur de Menneville? — Parfaitement, répliqua celui-ci — Maintenant les écus! dit d'Artagnan. Fermez les portes.

Il dit et ouvrit le sac sur la table d'où tombèrent plusieurs beaux écus d'or. Chacun fit un mouvement vers le plancher. — Tout beau! s'écria d'Artagnan; que personne ne se baisse et je retrouverai mon compte. Il le retrouva en effet, donna cinquante de ces beaux écus à chacun, et reçut autant de bénédictions qu'il avait donné de pièces. — Maintenant, dit-il, s'il vous était possible de vous ranger un peu, si vous deveniez de bons et honnêtes bourgeois... — C'est bien difficile, dit un des assistans. — Mais pourquoi cela, capitaine? dit un autre. — C'est parce que je vous aurais retrouvés, et, qui sait, rafraîchis de temps en temps par quelque aubaine... Il fit signe

à Menneville, qui écoutait tout cela d'un air composé. — Menneville, dit-il, venez avec moi. Adieu, mes braves; je ne vous recommande pas d'être discrets.

Menneville le suivit, tandis que les salutations des auxiliaires se mêlaient au doux bruit de l'or tintant dans leurs poches. — Menneville, dit d'Artagnan une fois dans la rue, vous n'êtes pas dupe, prenez garde de le devenir; vous ne me faites pas l'effet d'avoir peur des potences de M. Monk ni de la Bastille de Sa Majesté le roi Louis XIV, mais vous me ferez bien la grâce d'avoir peur de moi. Eh bien! écoutez : au moindre mot qui vous échapperait, je vous tuerais comme un poulet. J'ai l'absolution de notre saint-père le pape dans ma poche. — Je vous assure que je ne sais absolument rien, mon cher monsieur d'Artagnan, et que toutes vos paroles sont pour moi articles de foi. — J'étais bien sûr que vous étiez un garçon d'esprit, dit le mousquetaire; il y a vingt-cinq ans que je vous ai jugé. Ces cinquante écus d'or que je vous donne en plus, vous prouveront le cas que je fais de vous. Prenez. — Merci, monsieur d'Artagnan, dit Menneville. — Avec cela vous pouvez réellement devenir honnête homme, répliqua d'Artagnan du ton le plus sérieux. Il serait honteux qu'un esprit comme le vôtre et un nom que vous n'osez plus porter, se trouvassent effacés à jamais sous la rouille d'une mauvaise vie. Devenez galant homme, Menneville, et vivez un an avec ces cent écus d'or : c'est un beau denier : deux fois la solde d'un haut officier. Dans un an, venez me voir, et, mordioux! je ferai de vous quelque chose.

OU L'ON VOIT QUE L'ÉPICIER FRANÇAIS S'ÉTAIT DÉJA RÉHABILITÉ AU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

Une fois ses comptes réglés et ses recommandations faites, d'Artagnan ne songea plus qu'à regagner Paris le plus promptement possible. Athos, de son côté, avait hâte de regagner sa maison et de s'y reposer un peu. Si entiers que soient restés le caractère et l'homme, après les fatigues du voyage, le voyageur s'aperçoit avec plaisir, à la fin du jour, même quand le jour a été beau, que la nuit va venir apporter un peu de sommeil. Aussi, de Boulogne à Paris, chevauchant côte à côte, les deux amis, quelque peu absorbés dans leurs pensées individuelles, ne causèrent-ils pas de choses assez intéressantes pour que nous en instruisions le lecteur : chacun d'eux, livré à ses réflexions personnelles, et se construisant l'avenir à sa façon, s'occupa surtout d'abréger la distance par la vitesse. Athos et d'Artagnan arrivèrent le soir du quatrième jour, après leur départ de Boulogne, aux barrières de Paris.

— Où allez-vous, mon cher ami! demanda Athos. Moi, je me dirige droit vers mon hôtel. — Et moi tout droit chez mon associé. — Chez Planchet? — Mon Dieu, oui : au Pilon-d'Or. — N'est-il pas bien entendu que nous nous reverrons? — Si vous restez à Paris, oui : car j'y reste, moi. — Non, après avoir embrassé Raoul, à qui j'ai fait donner rendez-vous chez moi, dans l'hôtel, je pars immédiatement pour la Fère. — Eh bien! adieu, alors, cher et parfait ami. — Au revoir plutôt, car enfin je ne sais pas pourquoi vous ne viendriez pas habiter avec moi à Blois. Vous voilà libre, vous voilà riche : je vous achèterai, si vous voulez, un beau bien dans les environs de Cheverny ou dans ceux de Bracieux. D'un côté, vous aurez les plus beaux bois du monde, qui vont rejoindre ceux de Chambord, de l'autre des marais admirables. Vous qui aimez la chasse, et qui, bon gré mal gré, êtes poëte, cher ami, vous trouverez des faisans, des râles et des sarcelles, sans compter des couchers de soleil et des promenades en bateau à faire rêver Nemrod et Apollon eux-mêmes. En attendant l'ac-

quisition, vous habiterez la Fère, et nous irons tirer la pie dans les vignes, comme faisait le roi Louis XIII. C'est un sage plaisir pour des vieux comme nous.

D'Artagnan prit les mains d'Athos. — Cher comte, lui dit-il, je ne vous dis ni oui ni non. Laissez-moi passer à Paris le temps indispensable pour régler toutes mes affaires et m'accoutumer peu à peu à la très-lourde et très-reluisante idée qui bat dans mon cerveau et l'éblouit. Je suis riche, voyez-vous, et d'ici à ce que j'aie pris l'habitude de la richesse, je me connais, je serai un animal insupportable. Athos sourit. — Soit, dit-il. Adieu donc, cher ami. A propos, rappelez-moi au souvenir de mons Planchet: c'est toujours un garçon d'esprit, n'est-ce pas?—Et de cœur, Athos. Adieu.

Ils se séparèrent. Pendant toute cette conversation, d'Artagnan n'avait pas une seconde perdu de vue certain cheval de charge dans les paniers duquel, sous du foin, s'épanouissaient les sacoches avec le porte-manteau. Neuf heures du soir sonnaient à Saint-Merri; les garçons de Planchet fermaient la boutique. D'Artagnan arrêta le postillon qui conduisait le cheval de charge au coin de la rue des Lombards, sous un auvent, et appelant un garçon de Planchet, il lui donna à garder non-seulement les deux chevaux, mais encore le postillon; après quoi il entra chez l'épicier, dont le souper venait de finir, et qui, dans son entresol, consultait avec une certaine anxiété le calendrier sur lequel il rayait chaque soir le jour qui venait de finir. Au moment où, selon son habitude quotidienne, Planchet, du dos de sa plume, biffait en soupirant le jour écoulé, d'Artagnan heurta du pied le seuil de la porte, et le choc fit sonner son éperon de fer. — Ah! mon Dieu! cria Planchet. Le digne épicier n'en put dire davantage: il venait d'apercevoir son associé. D'Artagnan entra le dos voûté, l'œil morne. Le Gascon avait son idée à l'endroit de Planchet. — Bon Dieu! pensa l'épicier en regardant le voyageur, il est triste!

Le mousquetaire s'assit. — Cher monsieur d'Artagnan, dit Planchet avec un horrible battement de cœur, vous voilà! et la santé? — Assez bonne, Planchet, assez bonne, dit d'Artagnan en poussant un soupir. — Vous n'avez point été blessé, j'espère? — Peuh! — Ah! je vois, continua Planchet de plus en plus alarmé, l'expédition a été rude? — Oui, fit d'Artagnan. Un frisson courut par tout le corps de Planchet. — Je boirais bien, dit le mousquetaire en levant piteusement la tête.

Planchet courut lui-même à l'armoire et servit du vin à d'Artagnan dans un grand verre. D'Artagnan regarda la bouteille. — Quel est ce vin? demanda-t-il. — Hélas! celui que vous préférez, Monsieur, dit Planchet: ce bon vieux vin d'Anjou qui a failli nous coûter un jour si cher à tous. — Ah! répliqua d'Artagnan avec un sourire mélancolique, ah! mon pauvre Planchet, dois-je boire encore de bon vin? — Voyons, mon cher maître, dit Planchet en faisant un effort surhumain tandis que tous ses muscles contractés, sa pâleur et son tremblement décelaient la plus vive angoisse. Voyons, j'ai été soldat, par conséquent j'ai du courage; ne me faites donc pas languir, cher monsieur d'Artagnan: notre argent est perdu, n'est-ce pas?

D'Artagnan prit, avant de répondre, un temps qui parut un siècle au pauvre épicier: cependant il n'avait fait que se retourner sur sa chaise. — Et si cela était, dit-il avec lenteur et en balançant la tête du haut en bas, que dirais-tu, mon pauvre ami? Planchet, de pâle qu'il était, devint jaune. On eût dit qu'il allait avaler sa langue, tant son gosier s'enflait, tant ses yeux rougissaient. — Vingt mille livres! murmura-t-il, vingt mille livres cependant!..

D'Artagnan, le col détendu, les jambes allongées, les mains paresseuses, ressemblait à une statue du découragement. Planchet arracha un douloureux soupir des cavités les plus profondes de sa poitrine. — Allons, dit-il, je vois ce qu'il en est. Soyons hommes. C'est fini, n'est-ce pas? Le principal, Monsieur, est que vous ayez sauvé

votre vie. — Sans doute, sans doute, c'est quelque chose que la vie, mais en attendant je suis ruiné, moi. — Cordieu! Monsieur, dit Planchet, s'il en est ainsi, il ne faut point se désespérer pour cela; vous vous mettrez épicier avec moi, je vous associe à mon commerce, nous partagerons les bénéfices, et quand il n'y aura plus de bénéfices, eh bien! nous partagerons les amandes, les raisins secs et les pruneaux, et nous grignoterons ensemble le dernier quartier de fromage de Hollande.

D'Artagnan ne put y résister plus longtemps. — Mordioux! s'écria-t-il tout ému, tu es un brave garçon, sur l'honneur, Planchet! Voyons, tu n'as pas joué la comédie? Voyons, tu n'avais pas vu là-bas dans la rue, sous l'auvent, le cheval aux sacoches? — Quel cheval? quelles sacoches? dit Planchet, dont le cœur se serra à l'idée que d'Artagnan devenait fou. — Eh! les sacoches anglaises, mordioux! dit d'Artagnan tout radieux, tout transfiguré. — Ah! mon Dieu! articula Planchet en se reculant devant le feu éblouissant de ses regards. — Imbécile! s'écria d'Artagnan, tu me crois fou. Mordioux! jamais au contraire je n'ai eu la tête plus saine et le cœur plus joyeux. Aux sacoches, Planchet, aux sacoches! — Mais à quelles sacoches, mon Dieu?

D'Artagnan poussa Planchet vers la fenêtre. — Sous l'auvent, là-bas, lui dit-il, vois-tu un cheval? — Oui. — Lui vois-tu le dos embarrassé? — Oui, oui. — Vois-tu un de tes garçons qui cause avec le postillon? — Oui, oui, oui. — Eh bien! tu sais le nom de ce garçon, puisqu'il est à toi. Appelle-le. — Abdon! Abdon! vociféra Planchet par la fenêtre. — Amène le cheval, souffla d'Artagnan. — Amène le cheval! hurla Planchet. — Maintenant, dix livres au postillon, dit d'Artagnan du ton qu'il eût mis à commander une manœuvre; deux garçons pour monter les deux premières sacoches, deux autres pour les deux dernières, et du feu, mordioux! de l'action!

Planchet se précipita par les degrés comme si le diable eût mordu ses chausses. Un moment après, les garçons montaient l'escalier, pliant sous leur fardeau. D'Artagnan les renvoyait à leur galetas, fermait soigneusement la porte, et s'adressant à Planchet, qui à son tour devenait fou: — Maintenant à nous deux, dit-il. Et il étendit à terre une vaste couverture et vida dessus la première sacoche. Autant fit Planchet de la seconde; puis d'Artagnan tout frémissant, éventra la troisième à coups de couteau. Lorsque Planchet entendit le bruit agaçant de l'argent et de l'or, lorsqu'il vit bouillonner hors du sac les écus reluisans qui frétillaient comme des poissons hors de l'épervier, lorsqu'il se sentit trempant jusqu'au mollet dans cette marée toujours montante de pièces fauves ou argentées, le saisissement le prit et il tourna sur lui-même comme un homme foudroyé, et vint s'abattre lourdement sur l'énorme monceau que sa pesanteur fit crouler avec un fracas indescriptible.

Planchet suffoqué par la joie avait perdu connaissance. D'Artagnan lui jeta un verre de vin blanc au visage, ce qui le rappela incontinent à la vie. — Ah! mon Dieu! ah! mon Dieu! ah! mon Dieu! disait Planchet essuyant sa moustache et sa barbe. En ce temps-là comme aujourd'hui, les épiciers portaient la moustache cavalière et la barbe de lansquenet; seulement, les bains d'argent, déjà très-rares en ce temps-là, sont devenus à peu près inconnus aujourd'hui.

— Mordioux! dit d'Artagnan, il y a là cent mille livres à vous, monsieur mon associé. Tirez votre épingle, s'il vous plaît; moi, je vais tirer la mienne. — Oh! la belle somme! monsieur d'Artagnan, la belle somme! — Je regrettais un peu la somme qui te revient il y a une demi-heure, dit d'Artagnan, mais à présent je ne la regrette plus, et tu es un brave épicier, Planchet. Çà, faisons de bons comptes, puisque les bons comptes, dit-on, font les bons amis. — Oh! racontez-moi d'abord toute l'histoire, dit Planchet; ce doit être encore plus beau que l'argent. — Ma foi, répliqua d'Artagnan,

se caressant la moustache, je ne dis pas non, et si jamais historien pense à moi pour le renseigner, il pourra dire qu'il n'aura pas puisé à une mauvaise source. Écoute donc, Planchet, je vais conter. — Et moi faire des piles, dit Planchet. Commencez, mon cher patron. — Voici, dit d'Artagnan en prenant haleine. — Voilà, dit Planchet en ramassant sa première poignée d'écus.



LE JEU DE M. DE MAZARIN.



Dans une grande chambre du Palais-Royal, tendue de velours sombre que rehaussaient les bordures dorées d'un grand nombre de magnifiques tableaux, on voyait, le soir même de l'arrivée de nos deux Français, toute la cour réunie devant l'alcôve de M. le cardinal Mazarin, qui donnait à jouer au roi et à la reine. Un petit paravent séparait trois tables dressées dans la chambre. A l'une de ces tables, le roi et les deux reines étaient assis. Louis XIV, placé en face de la jeune reine, sa femme, lui souriait avec une expression de bonheur très-réel. Anne d'Autriche tenait les cartes contre le cardinal, et sa bru l'aidait au jeu, lorsqu'elle ne souriait pas à son époux. Quant au cardinal, qui était couché avec une figure fort amaigrie, fort fatiguée, son jeu était tenu par la comtesse de Soissons, et il y plongeait un regard incessant plein d'intérêt et de cupidité.

Le cardinal s'était fait farder par Bernouin; mais le rouge qui brillait aux pommettes seules faisait ressortir d'autant plus la pâleur maladive du reste de la figure et le jaune luisant du front. Seulement les yeux en prenaient un éclat plus vif, et sur ces yeux de malade s'attachaient de temps en temps les regards inquiets du roi, des reines et des courtisans. Le fait est que les deux yeux du signor Mazarin étaient les étoiles plus ou moins brillantes sur lesquelles la France du dix-septième siècle lisait sa destinée chaque soir et chaque matin.

Monseigneur ne gagnait ni ne perdait, il n'était donc ni gai ni triste. C'était une stagnation dans laquelle n'eût pas voulu le laisser Anne d'Autriche, pleine de compassion pour lui; mais, pour attirer l'attention du malade par quelque coup d'éclat, il eût fallu gagner ou perdre. Gagner, c'était dangereux, parce que Mazarin eût changé son indifférence en une laide grimace; perdre, c'était dangereux aussi, parce qu'il eût fallu tricher, et que l'infante, veillant au jeu de sa belle-mère, se fût sans doute récriée sur sa bonne disposition pour Mazarin. Profitant de ce calme, les courtisans causaient. A la première table, le jeune frère du roi, Philippe, duc d'Anjou, mirait sa belle figure dans la glace d'une boîte. Son favori, le chevalier de Lorraine, appuyé sur le fauteuil du prince, écoutait, avec une secrète envie, le comte de Guiche, autre favori de Philippe, qui racontait, en des termes choisis, les différentes vicissitudes de fortune du roi aventurier Charles II. Il disait, comme des événemens fabuleux, toute l'histoire de ses pérégrinations dans l'Écosse et ses terreurs quand les partis ennemis le suivaient à la piste; les nuits passées dans des arbres, les jours passés dans la faim et le combat. Peu à peu, le sort de ce roi malheureux avait intéressé les auditeurs à tel point, que le jeu languissait, même à la table royale, et que le jeune roi, pensif, l'œil perdu, suivait, sans paraître y donner d'attention, les moindres détails de cette odyssée fort pittoresquement racontée par le comte de Guiche.

La comtesse de Soissons interrompit le narrateur. — Avouez, comte, dit-elle, que vous brodez. — Madame, je récite, comme un perroquet, toutes les histoires que différens Anglais m'ont racontées. Je dirai même à ma honte que je suis textuel comme une copie. — Charles II serait mort s'il avait enduré tout cela. Louis XIV souleva sa tête intelligente et tière. — Madame, dit-il d'une voix posée qui sentait encore l'enfant timide, monsieur le cardinal vous dira que dans ma minorité les affaires de France ont été à l'aventure... et que si j'eusse été plus grand et obligé de mettre l'épée à la main, ç'aurait été quelquefois pour la soupe du soir. — Dieu merci, repartit le cardinal, qui parlait pour la première fois, Votre Majesté exagère, et son souper a toujours été cuit à point avec celui de ses serviteurs.

Le roi rougit. — Oh! s'écria Philippe étourdiment, de sa place, et sans cesser de se mirer... Je me rappelle qu'une fois, à Melun, ce souper n'était mis pour personne, et que le roi mangea les deux tiers d'un morceau de pain dont il m'abandonna l'autre tiers.

Toute l'assemblée, voyant sourire Mazarin, se mit à rire. On flatte les rois avec le souvenir d'une détresse passée, comme avec l'espoir d'une fortune future. — Toujours est-il que la couronne de France a toujours bien tenu sur la tête des rois, se hâta d'ajouter Anne d'Autriche, et qu'elle est tombée de celle du roi d'Angleterre; et lorsque par hasard cette couronne oscillait un peu, car il y a parfois des tremblemens de trône comme il y a des tremblemens de terre, chaque fois, dis-je, que la rébellion menaçait, une bonne victoire ramenait la tranquillité. — Avec quelques fleurons de plus à la couronne, dit Mazarin. Le comte de Guiche se tut; le roi composa son visage, et Mazarin échangea un regard avec Anne d'Autriche, comme pour la remercier de son intervention. — Il n'importe, dit Philippe en lissant ses cheveux, mon cousin Charles n'est pas beau, mais il est très-brave et s'est battu comme un reître, et s'il continue à se battre ainsi, nul doute qu'il ne finisse par gagner une bataille... comme Rocroy... — Il n'a pas de soldats, interrompit le chevalier de Lorraine. — Le roi de Hollande, son allié, lui en donnera. Moi, je lui en eusse bien donné si j'eusse été roi de France.

Louis XIV rougit excessivement. Mazarin affecta de regarder son jeu avec plus d'attention que jamais. — A l'heure qu'il est, reprit le comte de Guiche, la fortune de ce malheureux prince est accomplie S'il a été trompé par Monk, il est perdu. La prison, la mort peut-être, finiront ce que l'exil, les batailles et les privations avaient commencé. — Mazarin fronça le sourcil. — Est-il bien sûr, dit Louis XIV, que Sa Majesté Charles II ait quitté La Haye? — Très-sûr, Votre Majesté, répliqua le jeune homme. Mon père a reçu une lettre qui lui donne des détails; on sait même que le roi a débarqué à Douvres; des pêcheurs l'ont vu entrer dans le port; le reste est encore un mystère. — Je voudrais bien savoir le reste, dit impétueusement Philippe... Vous savez, vous, mon frère...

Louis XIV rougit encore. C'était la troisième fois depuis une heure. — Demandez à M. le cardinal, répliqua-t-il d'un ton qui fit lever les yeux à Mazarin, à Anne d'Autriche, à tout le monde. — Ce qui veut dire, mon fils, interrompit en riant Anne d'Autriche, que le roi n'aime pas qu'on cause des choses de l'État hors du conseil. Philippe accepta de bonne volonté la mercuriale et fit un grand salut tout en souriant à son frère d'abord, puis à sa mère. Mais Mazarin vit du coin de l'œil qu'un groupe allait se reformer dans un angle de la chambre, et que le duc d'Orléans avec le comte de Guiche et le chevalier de Lorraine, privés de s'expliquer tout haut, pourraient bien tout bas en dire plus qu'il n'était nécessaire. Il commençait donc à leur lancer des œillades pleines de défiance et d'inquiétude, invitant Anne d'Autriche à jeter quelque perturbation dans le conciliabule, quand tout à coup Bernouin, en-

trant sous la portière à la ruelle du lit, vint dire à l'oreille de son maître : — Monseigneur, un envoyé de S. M. le roi d'Angleterre.

Mazarin ne put cacher une légère émotion que le roi saisit au passage. Pour éviter d'être indiscret, moins encore que pour ne pas paraître inutile, Louis XIV se leva donc aussitôt, et, s'approchant de Son Éminence, il lui souhaita le bonsoir. Toute l'assemblée s'était levée avec un grand bruit de chaises roulantes et de tables poussées. — Laissez partir peu à peu tout le monde, dit Mazarin tout bas à Louis XIV, et veuillez m'accorder quelques minutes. J'expédie une affaire dont, ce soir même, je veux entretenir Votre Majesté. — Et les reines? demanda Louis XIV. — Et monsieur le duc d'Anjou, dit Son Éminence. En même temps, il se retourna dans sa ruelle, dont les rideaux, en retombant, cachèrent le lit. Le cardinal, cependant, n'avait pas perdu de vue ses conspirateurs. — Monsieur le comte de Guiche, dit-il d'une voix chevrotante tout en revêtant, derrière le rideau, la robe de chambre que lui tendait Bernouin. — Me voici, monseigneur, dit le jeune homme en approchant. — Prenez mes cartes, vous avez du bonheur, vous.. Gagnez-moi un peu l'argent de ces messieurs. — Oui, monseigneur.

Le jeune homme s'assit à la table, d'où le roi s'éloigna pour causer avec les reines. Une partie assez sérieuse commença entre le comte et plusieurs riches courtisans. Cependant, Philippe causait parures avec le chevalier de Lorraine, et l'on avait cessé d'entendre derrière les rideaux de l'alcôve le frôlement de la robe de soie du cardinal. Son Éminence avait suivi Bernouin dans le cabinet adjacent à la chambre à coucher.

AFFAIRE D'ÉTAT.

Le cardinal, en passant dans son cabinet, trouva le comte de la Fère qui attendait, fort occupé d'admirer un Raphaël très-beau placé au-dessus d'un dressoir garni d'orfèvrerie. Son Éminence arriva doucement, léger et silencieux comme une ombre, et surprit la physionomie du comte, ainsi qu'il avait l'habitude de le faire, prétendant deviner à la simple inspection du visage d'un interlocuteur quel devait être le résultat de la conversation. Mais, cette fois, l'attente de Mazarin fut trompée. Il ne lut absolument rien sur le visage d'Athos, pas même le respect qu'il avait l'habitude de lire sur toutes les physionomies. Athos était vêtu de noir avec une simple broderie d'argent. Il portait le Saint-Esprit, la Jarretière et la Toison d'or, trois ordres d'une telle importance qu'un roi seul ou un comédien pouvait les réunir. Mazarin fouilla longtemps dans sa mémoire un peu troublée, pour se rappeler le nom qu'il devait mettre sur cette figure glaciale, et n'y réussit pas. — J'ai su, dit-il enfin, qu'il m'arrivait un message de l'Angleterre. Et il s'assit, congédiant Bernouin et Brienne, qui se préparait, en sa qualité de secrétaire, à tenir la plume. — De la part de Sa Majesté le roi d'Angleterre, oui, Votre Éminence. — Vous parlez bien purement le français, Monsieur, pour un Anglais, dit gracieusement Mazarin en regardant toujours à travers ses doigts le Saint-Esprit, la Jarretière, la Toison et surtout le visage du messager. — Je ne suis pas Anglais, mais Français, monsieur le cardinal, répondit Athos. — Voilà qui est particulier, le roi d'Angleterre choisissant des Français pour ses ambassades : c'est d'un excellent augure... Votre nom, Monsieur, je vous prie? — Comte de la Fère, répliqua Athos en saluant plus légèrement que ne l'exigeaient le cérémonial et l'orgueil du ministre tout-puissant.

Mazarin plia les épaules comme pour dire : Je ne connais pas ce nom-là. Athos ne

sourcilla point. — Et vous venez, Monsieur, continua Mazarin, pour me dire... — Je venais de la part de Sa Majesté le roi de la Grande-Bretagne annoncer au roi de France... Mazarin fronça le sourcil. — Annoncer au roi de France, poursuivit imperturbablement Athos, l'heureuse restauration de Sa Majesté Charles II sur le trône de ses pères. Cette nuance n'échappa point à la rusée éminence. Mazarin avait trop l'habitude des hommes pour ne pas voir, dans la politesse froide et presque hautaine d'Athos, un indice d'hostilité qui n'était pas la température ordinaire de cette serre chaude qu'on appelle la cour. — Vous avez des pouvoirs, sans doute? demanda Mazarin d'un ton bref et querelleur. — Oui... monseigneur. Ce mot : monseigneur, sortit péniblement des lèvres d'Athos; on eût dit qu'il les écorchait. — En ce cas, montrez-les.

Athos tira d'un sachet de velours brodé qu'il portait sous son pourpoint, une dépêche. Le cardinal étendit la main. — Pardon, monseigneur, dit Athos; mais ma dépêche est pour le roi. — Puisque vous êtes Français, Monsieur, vous devez savoir ce qu'un premier ministre vaut à la cour de France. — Il fut un temps, répondit Athos, où je m'occupais, en effet, de ce que valent les premiers ministres : mais j'ai formé, il y a déjà plusieurs années de cela, la résolution de ne plus traiter qu'avec le roi. — Alors, Monsieur, dit Mazarin, qui commençait à s'irriter, vous ne verrez ni le ministre ni le roi.

Et Mazarin se leva. Athos remit sa dépêche dans le sachet, salua gravement et fit quelques pas vers la porte. Ce sang-froid exaspéra Mazarin. — Quels étranges procédés diplomatiques! s'écria-t-il; sommes-nous encore au temps où M. Cromwell nous envoyait des pourfendeurs en guise de chargés d'affaires? il ne vous manque, Monsieur, que le pot en tête et la Bible à la ceinture. — Monsieur, répliqua sèchement Athos, je n'ai jamais eu comme vous l'avantage de traiter avec M. Cromwell, et je n'ai vu ses chargés d'affaires que l'épée à la main; j'ignore donc comment il traitait avec les premiers ministres. Quant au roi d'Angleterre, Charles II, je sais que quand il écrit à Sa Majesté le roi Louis XIV, ce n'est pas à Son Éminence le cardinal Mazarin; dans cette distinction je ne vois aucune diplomatie.

— Ah! s'écria Mazarin en relevant sa tête amaigrie et en frappant de la main sur sa tête, je me souviens maintenant! Athos le regarda étonné. — Oui, c'est cela! dit le cardinal en continuant de regarder son interlocuteur; oui, c'est bien cela... Je vous reconnais, Monsieur. Ah! diavolo! je ne m'étonne plus. — En effet, je m'étonnais qu'avec l'excellente mémoire de Votre Éminence, répondit en souriant Athos, Votre Éminence ne m'eût pas encore reconnu. — Je m'étonne, dit Mazarin tout joyeux, d'avoir retrouvé la mémoire, et tout hérissé de pointes malicieuses; je m'étonne, monsieur... Athos... qu'un frondeur tel que vous ait accepté une mission près du Mazarin, comme on disait dans le bon temps.

Et Mazarin se mit à rire, malgré une toux douloureuse qui coupait chacune de ses phrases et qui en faisait des sanglots. — Je n'ai accepté de mission qu'auprès du roi de France, monsieur le cardinal, riposta le comte avec moins d'aigreur cependant, car il croyait avoir assez d'avantages pour se montrer modéré. — Il faudra toujours, monsieur le frondeur, dit Mazarin gaiement, que du roi, l'affaire dont vous êtes chargé passe un peu par mes mains... Ne perdons pas un temps précieux... dites-moi les conditions. — J'ai eu l'honneur d'assurer à Votre Éminence que la lettre seule de Sa Majesté le roi Charles II contenait la révélation de son désir. — Tenez! vous êtes ridicule avec votre raideur, monsieur Athos; on voit que vous vous êtes frotté aux puritains de là-bas... Votre secret, je le sais mieux que vous, et vous avez eu tort, peut-être, de ne pas avoir quelques égards pour un homme très-vieux et très-souffrant, qui a beaucoup travaillé dans sa vie et tenu bravement la campagne pour ses

idées, comme vous pour les vôtres... Vous ne voulez rien dire? bien; vous ne voulez pas me communiquer votre lettre?.. à merveille; venez avec moi dans ma chambre, vous allez parler au roi... et devant le roi... Maintenant, un dernier mot : Qui donc vous a donné la Toison? Je me rappelle que vous passiez pour avoir la Jarretière; mais quant à la Toison, je ne savais pas... — Récemment, monseigneur, l'Espagne, à l'occasion du mariage de Sa Majesté Louis XIV, a envoyé au roi Charles II un brevet de la Toison en blanc; Charles II me l'a transmis aussitôt, en remplissant le blanc avec mon nom.

Mazarin se leva, et, s'appuyant sur le bras de Bernouin, il rentra dans sa ruelle, au moment où l'on annonçait dans la chambre : Monsieur le Prince! Le prince de Condé, le premier prince du sang, le vainqueur de Rocroy, de Lens et de Nordlingen, entrait en effet chez monsignor Mazarini, suivi de ses gentilshommes, et déjà il saluait le roi, quand le premier ministre souleva son rideau. Athos eut le temps d'apercevoir Raoul serrant la main du comte de Guiche, et d'échanger un sourire contre son respectueux salut. Il eut le temps de voir aussi la figure rayonnante du cardinal, lorsqu'il aperçut devant lui, sur la table, une masse énorme d'or que le comte de Guiche avait gagnée, par une heureuse veine, depuis que Son Éminence lui avait confié les cartes. Aussi, oubliant ambassadeur, ambassade et prince, sa première pensée fut-elle pour l'or.

— Quoi! s'écria le vieillard; tout cela... de gain? — Quelque chose comme cinquante mille écus; oui, monseigneur, répliqua le comte de Guiche en se levant. Faut-il que je rende la place à Votre Éminence ou que je continue? — Rendez, rendez! Vous êtes un fou. Vous reperdriez tout ce que vous avez gagné, peste! — Monseigneur, dit le prince de Condé en saluant. — Bonsoir, monsieur le prince, dit le ministre d'un ton léger; c'est bien aimable à vous de rendre visite à un ami malade. — — Un ami!... murmura le comte de la Fère en voyant avec stupeur cette alliance monstrueuse de mots : ami! lorsqu'il s'agit de Mazarin et de Condé.

Mazarin devina la pensée de ce frondeur, car il lui sourit avec triomphe, et tout aussitôt, — Sire, dit-il au roi, j'ai l'honneur de présenter à Votre Majesté M. le comte de la Fère, ambassadeur de Sa Majesté Britannique... Affaire d'État! Messieurs, ajouta-t-il en congédiant de la main tous ceux qui garnissaient la chambre, et qui, le prince de Condé en tête, s'éclipsèrent sur le geste seul de Mazarin. Raoul, après un dernier regard jeté au comte de la Fère, suivit M. de Condé. Philippe d'Anjou et la reine parurent alors se consulter comme pour partir. — Affaire de famille, dit subitement Mazarin en les arrêtant sur leurs siéges. Monsieur, que voici, apporte au roi une lettre par laquelle Charles II, complétement restauré sur le trône, demande une alliance entre Monsieur, frère du roi, et mademoiselle Henriette, petite-fille d'Henri IV... Voulez-vous remettre au roi votre lettre de créance, monsieur le comte?

Athos resta un instant stupéfait. Comment le ministre pouvait-il savoir le contenu d'une lettre qui ne l'avait pas quitté un seul instant. Cependant, toujours maître de lui, il tendit sa dépêche au jeune roi Louis XIV, qui la prit en rougissant. Un silence solennel régnait dans la chambre du cardinal. Il ne fut troublé que par le bruit mat de l'or que Mazarin, de sa main jaune et sèche, empilait dans un coffret, pendant la lecture du roi.

LE RÉCIT.

La malice du cardinal ne laissait pas beaucoup de choses à dire à l'ambassadeur ; cependant, le mot de restauration avait frappé le roi, qui s'adressant au comte, sur lequel il avait les yeux fixés depuis son entrée. — Monsieur, dit-il, veuillez nous donner quelques détails sur la situation des affaires en Angleterre. Vous venez du pays, vous êtes Français, et les ordres que je vois briller sur votre personne annoncent un homme de mérite en même temps qu'un homme de qualité.

— Monsieur, dit le cardinal en se tournant vers la reine-mère, est un ancien serviteur de Votre Majesté, monsieur le comte de la Fère. Anne d'Autriche était oublieuse comme une reine dont la vie a été mêlée d'orages et de beaux jours. Elle regarda Mazarin, dont le mauvais sourire lui promettait quelque petite noirceur, puis elle sollicita d'Athos, par un autre regard, une explication. — Monsieur, continua le cardinal, était un mousquetaire Tréville, au service du feu roi... Monsieur connaît parfaitement l'Angleterre, où il a fait plusieurs voyages à diverses époques : c'est un sujet du plus haut mérite. Ces mots faisaient allusion à tous les souvenirs qu'Anne d'Autriche tremblait toujours d'évoquer. L'Angleterre, c'était sa haine pour Richelieu et son amour pour Buckingham ; un mousquetaire Tréville, c'était toute l'odyssée des triomphes qui avaient fait battre le cœur de la jeune femme et des dangers qui avaient à moitié déraciné le trône de la jeune reine. Ces mots avaient bien de la puissance, car ils rendirent muettes et attentives toutes les personnes royales, qui, avec des sentimens bien divers, se mirent à recomposer en même temps les mystérieuses années que les jeunes n'avaient pas vues, que les vieux avaient crues à jamais effacées.

— Parlez, Monsieur, dit Louis XIV, sorti le premier du trouble, des soupçons et des souvenirs. — Sire, dit le comte, une sorte de miracle a changé toute la destinée du roi Charles II. Ce que les hommes n'avaient pu faire jusque-là, Dieu s'est résolu à l'accomplir. Mazarin toussa en se démenant dans son lit. — Le roi Charles II, continua Athos, est sorti de La Haye, non plus en fugitif ou en conquérant, mais en roi absolu qui, après un voyage loin de son royaume, revient au milieu des bénédictions universelles.— Grand miracle en effet, dit Mazarin, car si les nouvelles ont été vraies, le roi Charles II, qui vient de rentrer au milieu des bénédictions, était sorti au milieu des coups de mousquet. Le roi demeura impassible. Philippe, plus jeune et plus frivole, ne put réprimer un sourire qui flatta Mazarin comme un applaudissement de sa plaisanterie.

— En effet, dit le roi, il y a eu miracle ; mais Dieu, qui fait tant pour les rois, monsieur le comte, emploie cependant la main des hommes pour faire triompher ses desseins. A quels hommes principalement Charles II doit-il son rétablissement? — Mais, interrompit le cardinal sans aucun souci de l'amour-propre du roi, Votre Majesté ne sait-elle pas que c'est à M. Monk... — Je dois le savoir, répliqua résolument Louis XIV ; cependant je demande à M. l'ambassadeur les causes du changement de ce M. Monk. — Et Votre Majesté touche précisément la question, répondit Athos, car sans le miracle dont j'ai eu l'honneur de parler, M. Monk demeurait probablement un ennemi invincible pour le roi Charles II. Dieu a voulu qu'une idée étrange, hardie et ingénieuse tombât dans l'esprit d'un certain homme, tandis qu'une idée dévouée, courageuse, tombait en l'esprit d'un certain autre. La combinaison de ces deux idées amena un tel changement dans la position de M. Monk que, d'ennemi acharné, il devint un ami pour le roi déchu.

—Voilà précisément aussi le détail que je demandais, fit le roi... Quels sont ces deux hommes dont vous parlez? — Deux Français, sire. — En vérité, j'en suis heureux. — Et les deux idées? s'écria Mazarin; je suis plus curieux des idées que des hommes, moi. — La deuxième, l'idée dévouée, raisonnable... la moins importante, sire, c'était d'aller déterrer un million en or enfoui par le roi Charles Ier dans Newcastle, et d'acheter, avec cet or, le concours de Monk. —Oh! oh! fit Mazarin ranimé à ce mot million..... mais Newcastle était précisément occupé par ce même Monk. —Oui, monsieur le cardinal, voilà pourquoi j'ai osé appeler l'idée courageuse en même temps que dévouée. Il s'agissait donc, si M. Monk refusait les offres du négociateur, de réintégrer le roi Charles II dans la propriété de ce million que l'on devait arracher à la loyauté et non plus au loyalisme du général Monk .. Cela se fit malgré quelques difficultés; le général fut loyal et laissa emporter l'or.

— Il me semble, dit le roi rêveur et timide, que Charles II n'avait pas connaissance de ce million pendant son séjour à Paris. — Il me semble, ajouta le cardinal malicieusement, que Sa Majesté le roi de la Grande-Bretagne savait parfaitement l'existence du million, mais qu'elle préférait deux millions à un seul. — Sire, répondit Athos avec fermeté, Sa Majesté le roi Charles II s'est trouvé en France tellement pauvre, qu'il n'avait pas d'argent pour prendre la poste; tellement dénué d'espérances, qu'il pensa plusieurs fois à mourir. Il ignorait si bien l'existence du million de Newcastle, que sans un gentilhomme, sujet de Votre Majesté, dépositaire moral du million et qui révéla le secret à Charles II, ce prince végéterait encore dans le plus cruel oubli. — Passons à l'idée ingénieuse, étrange et hardie, interrompit Mazarin, dont la sagacité pressentait un échec. — La voici... M. Monk faisant seul obstacle au rétablissement de Sa Majesté le roi déchu, un Français imagina de supprimer cet obstacle. — Oh! oh! mais c'est un scélérat que ce Français-là, dit Mazarin, et l'idée n'est pas tellement ingénieuse qu'elle ne fasse brancher ou rouer son auteur en place de Grève par arrêt du parlement. — Votre Éminence se trompe, dit sèchement Athos: je n'ai pas dit que le Français en question eût résolu d'assassiner M. Monk, mais bien de le supprimer. Donc, ce gentilhomme français imagina de s'emparer de la personne de M. Monk, et il exécuta son plan.

Le roi s'animait au récit des belles actions. Le jeune frère de Sa Majesté frappa du poing sur la table en s'écriant : — Ah! c'est beau! — Il enleva Monk? dit le roi; mais Monk était dans son camp..... — Et le gentilhomme était seul, sire. — C'est merveilleux! dit Philippe. — En effet, merveilleux! s'écria le roi. — Bon! voilà les deux petits lions déchaînés, murmura le cardinal. Et d'un air de dépit qu'il ne dissimulait pas, — J'ignore ces détails, dit-il; en garantissez-vous l'authenticité, Monsieur? — D'autant plus aisément, monsieur le cardinal, que j'ai vu les événemens. — Vous? — Oui, monseigneur...

Le roi s'était rapproché involontairement du comte, le duc d'Anjou avait fait volte-face, et pressait Athos de l'autre côté. — Après, Monsieur, après! s'écrièrent-ils tous deux en même temps.

— Sire, M. Monk étant pris par le Français, fut amené au roi Charles II à La Haye. Le roi rendit la liberté à M. Monk, et le général, reconnaissant, donna en retour à Charles II le trône de la Grande-Bretagne, pour lequel tant de vaillantes gens ont combattu sans résultat.

Philippe frappa dans ses mains avec enthousiasme. Louis XIV, plus réfléchi, se tourna vers le comte de la Fère. — Cela est vrai, dit-il, dans tous ses détails? — Absolument vrai, sire. — Un de mes gentilshommes connaissait le secret du million et l'avait gardé? — Oui, sire. — Le nom de ce gentilhomme? — C'est votre serviteur,

dit simplement Athos. Un murmure d'admiration vint gonfler le cœur du gentilhomme. Il pouvait être fier à moins. —Monsieur, dit le roi, je chercherai, je tâcherai de trouver un moyen de vous récompenser. Athos fit un mouvement. —Oh! non pas de votre probité; être payé pour cela vous humilierait; mais je vous dois une récompense pour avoir participé à la restauration de mon frère Charles II. —Certainement, dit Mazarin. – Triomphe d'une bonne cause qui comble de joie toute la maison de France, dit Anne d'Autriche.

—Ensuite, dit Louis XIV. Est-il vrai aussi qu'un seul homme ait pénétré jusqu'à Monk, dans son camp, et l'ait enlevé?—Cet homme avait dix auxiliaires pris dans un rang inférieur.—Et vous le nommez?—M. d'Artagnan, autrefois lieutenant de mousquetaires de Votre Majesté. —Anne d'Autriche rougit, Mazarin devint honteux et jaune; Louis XIV s'assombrit, et une goutte de sueur tomba de son front pâle.—Quels hommes! murmura-t-il. Et, involontairement, il lança au ministre un coup d'œil qui l'eût épouvanté, si Mazarin n'eût pas, en ce moment, caché sa tête sous l'oreiller.

—Monsieur, s'écria le jeune duc d'Anjou en posant sa main blanche et fine comme celle d'une femme, sur le bras d'Athos, dites à ce brave homme, je vous prie, que Monsieur, frère du roi, boira demain à sa santé devant cent des meilleurs gentilshommes de France. Et, en achevant ces mots, le jeune homme s'apercevant que l'enthousiasme avait dérangé une de ses manchettes, s'occupa de la rétablir avec le plus grand soin.

—Causons d'affaires, sire, interrompit Mazarin, qui ne s'enthousiasmait pas et qui n'avait pas de manchettes. —Oui, Monsieur, répliqua Louis XIV.... Entamez votre communication, monsieur le comte, ajouta-t-il en se tournant vers Athos. Athos commença, en effet, et proposa solennellement la main de lady Henriette Stuart au jeune prince frère du roi. La conférence dura une heure, après quoi les portes de la chambre furent ouvertes aux courtisans, qui reprirent leurs places comme si rien n'avait été supprimé pour eux dans les occupations de cette soirée.

OU M. DE MAZARIN SE FAIT PRODIGUE.

Pendant que Mazarin cherchait à se remettre de la chaude alarme qu'il venait d'avoir, Athos et Raoul échangeaient quelques mots dans un coin de la chambre. —Vous voilà donc à Paris, Raoul? dit le comte. — Oui, Monsieur, depuis que M. le Prince est revenu. — Je ne puis m'entretenir avec vous en ce lieu, où l'on nous observe, mais je vais tout à l'heure retourner chez moi, et je vous y attends aussitôt que votre service le permettra. Raoul s'inclina. M. le Prince venait droit à eux.

Le prince avait ce regard clair et profond qui distingue les oiseaux de proie de l'espèce noble; sa physionomie elle-même offrait plusieurs traits distinctifs de cette ressemblance. On sait que chez le prince de Condé, le nez aquilin sortait aigu, incisif, d'un front légèrement fuyant et plus bas que haut, ce qui, au dire des railleurs de la cour, gens impitoyables même pour le génie, constituait plutôt un bec d'aigle qu'un nez humain à l'héritier des illustres princes de la maison de Condé. – Ce regard pénétrant, cette expression impérieuse de toute la physionomie troublait ordinairement ceux à qui le prince adressait la parole plus que ne l'eût fait la majesté ou la beauté régulière du vainqueur de Rocroy. D'ailleurs, la flamme montait si vite à ces yeux

saillans, que chez M. le Prince toute animation ressemblait à de la colère. Or, à cause de sa qualité, tout le monde à la cour respectait M. le Prince, et beaucoup même, ne voyant que l'homme, poussaient le respect jusqu'à la terreur.

Donc Louis de Condé s'avança vers le comte de la Fère et Raoul, avec l'intention marquée d'être salué par l'un et d'adresser la parole à l'autre. Nul ne saluait avec plus de grâce réservée que le comte de la Fère. Il dédaignait de mettre dans une révérence toutes les nuances qu'un courtisan n'emprunte d'ordinaire qu'à la même couleur, le désir de plaire. Athos connaissait sa valeur personnelle et saluait un prince comme un homme, corrigeant par quelque chose de sympathique et d'indéfinissable ce que pouvait avoir de blessant pour l'orgueil du rang suprême l'inflexibilité de son attitude.

Le prince allait parler à Raoul. Athos le prévint. — Si M. le vicomte de Bragelonne, dit-il, n'était pas un des très-humbles serviteurs de Votre Altesse, je le prierais de prononcer mon nom devant vous... mon prince. — J'ai l'honneur de parler à monsieur le comte de la Fère, dit aussitôt M. de Condé.— Mon protecteur, ajouta Raoul en rougissant — L'un des plus honnêtes hommes du royaume, continua le prince; l'un des premiers gentilshommes de France, et dont j'ai ouï dire tant de bien que souvent je désirais de le compter au nombre de mes amis. — Honneur dont je ne serais digne, monseigneur, répliqua Athos, que par mon respect et mon admiration pour Votre Altesse.—M. de Bragelonne, dit le prince, est un bon officier qui, on le voit, a été à bonne école. Ah! monsieur le comte, de votre temps les généraux avaient des soldats... — C'est vrai, monseigneur, mais aujourd'hui, les soldats ont des généraux.

Ce compliment, qui sentait si peu son flatteur, fit tressaillir de joie un homme que déjà toute l'Europe regardait comme un héros et qui pouvait être blasé sur la louange. — Il est fâcheux pour moi, repartit le prince, que vous vous soyez retiré du service, monsieur le comte; car, incessamment, il faudra que le roi s'occupe d'une guerre avec la Hollande ou d'une guerre avec l'Angleterre, et les occasions ne manqueront point pour un homme comme vous, qui connaît la Grande-Bretagne comme la France. — Je crois pouvoir vous dire, monseigneur, que j'ai sagement fait de me retirer du service, dit Athos en souriant. La France et la Grande-Bretagne vont désormais vivre comme deux sœurs, si j'en crois mes pressentimens. — Vos pressentimens? — Tenez, monseigneur, écoutez ce qui se dit là-bas à la table de M. le cardinal. Le cardinal venait en effet de se soulever sur un coude et de faire un signe au jeune frère du roi, qui s'approcha de lui. — Monseigneur, dit le cardinal, faites ramasser, je vous prie, tous ces écus d'or. Et il désignait l'énorme amas de pièces fauves et brillantes que le comte de Guiche avait élevé peu à peu devant lui, grâce à une veine des plus heureuses. — A moi! s'écria le duc d'Anjou. — Ces cinquante mille écus, oui, monseigneur, ils sont à vous. — Vous me les donnez? — J'ai joué à votre intention, monseigneur, répliqua le cardinal en s'affaiblissant peu à peu, comme si cet effort de donner de l'argent eût épuisé chez lui toutes les facultés physiques ou morales.

— Oh! mon Dieu, murmura Philippe presque étourdi de joie, la belle journée!

Et lui-même, faisant le râteau avec ses doigts, attira une partie de la somme dans ses poches, qu'il remplit... Cependant plus du tiers restait encore sur la table. — Chevalier, dit Philippe à son favori le chevalier de Lorraine, viens. Le favori accourut. — Empoche le reste, dit le jeune prince. Cette scène singulière ne fut prise par aucun des assistans que comme une touchante fête de famille. Le cardinal se donnait des airs de père avec les fils de France, car les deux jeunes princes avaient grandi sous son aile. Nul n'imputa donc à orgueil ou même à impertinence, comme on le ferait de nos jours, cette libéralité du premier ministre. Les courtisans se contentèrent d'envier... Le roi détourna la tête. — Jamais je n'ai eu tant d'argent, dit

joyeusement le jeune prince en traversant la chambre avec son favori pour aller gagner son carrosse. Non, jamais... Comme c'est lourd, cent cinquante mille écus! — Mais pourquoi M. le cardinal donne-t-il tout cet argent d'un coup? demanda tout bas M. le Prince au comte de la Fère. Il est donc bien malade, ce cher cardinal? — Oui, monseigneur, bien malade sans doute; il a d'ailleurs mauvaise mine, comme Votre Altesse peut le voir. — Certes... Mais il en mourra... Cent cinquante mille livres!... oh! c'est à ne pas croire. Voyons, comte, pourquoi? Trouvez-nous une raison. — Monseigneur, patientez, je vous prie; voilà M. le duc d'Anjou qui vient de ce côté causant avec le chevalier de Lorraine; je ne serais pas surpris qu'ils m'épargnassent la peine d'être indiscret. Écoutez-les.

En effet, le chevalier disait au prince à demi-voix : — Monseigneur, ce n'est pas naturel que M. Mazarin vous donne tant d'argent. Prenez garde, vous allez laisser tomber des pièces, monseigneur. Que vous veut le cardinal pour être si généreux? — Mon cher chevalier, cadeau de noces. — Comment, cadeau de noces! — Eh! oui, je me marie! répliqua le duc d'Anjou, sans s'apercevoir qu'il passait à ce moment même devant M. le Prince et devant Athos, qui tous deux le saluèrent profondément. Le chevalier lança au jeune duc un regard si étrange, si haineux, que le comte de la Fère en tressaillit. — Vous! vous marier! répéta-t-il; oh! c'est impossible... Vous feriez cette folie! — Bah! ce n'est pas moi qui la fais; on me la fait faire, répliqua le duc d'Anjou... mais viens vite, allons dépenser notre argent. Là-dessus, il disparut avec son compagnon riant et causant, tandis que les fronts se courbaient sur son passage.

Alors M. le Prince dit tout bas à Athos : — Voilà donc le secret? — Ce n'est pas moi qui vous l'ai dit, monseigneur. — Il épouse la sœur de Charles II? — Je crois qu'oui.

Le prince réfléchit un moment et son œil lança un vif éclair. — Allons, dit-il avec lenteur comme s'il se parlait à lui-même, voilà encore une fois les épées au croc... pour longtemps! et il soupira. Tout ce que renfermait ce soupir d'ambitions sourdement étouffées, d'illusions éteintes, d'espérances déçues, Athos seul le devina, car seul il avait entendu le soupir. Aussitôt M. le Prince prit congé, le roi partait. Peu à peu la chambre devint déserte, et Mazarin resta seul en proie à des souffrances qu'il ne songeait plus à dissimuler. — Bernouin! Bernouin! cria-t-il d'une voix brisée. — Que veut monseigneur? — Guénaud... qu'on appelle Guénaud, dit l'éminence; il me semble que je vais mourir.

GUÉNAUD.

L'ordre du cardinal était pressant : Guénaud ne se fit pas attendre. Il trouva son malade renversé sur le lit, les jambes enflées, livide, l'estomac comprimé. Mazarin venait de subir une rude attaque de goutte. Il souffrait cruellement et avec l'impatience d'un homme qui n'a pas l'habitude des résistances. A l'arrivée de Guénaud, — Ah! dit-il, me voilà sauvé!

Guénaud était un homme fort savant et fort circonspect, qui n'avait pas besoin des critiques de Boileau pour avoir de la réputation. Lorsqu'il était en face de la maladie, fût-elle personnifiée dans un roi, il traitait le malade de Turc à More. Il ne répliqua donc pas à Mazarin, comme le ministre s'y attendait : Voilà le médecin; adieu la maladie. Tout au contraire, examinant le malade d'un air fort grave. — Oh! oh! dit-il.

— Eh quoi, Guénaud?... Quel air vous avez! — J'ai l'air qu'il faut pour voir votre mal, monseigneur, et un mal fort dangereux. — La goutte... Oh! oui, la goutte. — Avec des complications, monseigneur.

Mazarin se souleva sur un coude, et interrogeant du regard, du geste, — Que me dites-vous là? Suis-je plus malade que je ne crois moi-même? — Monseigneur, dit Guénaud en s'asseyant près du lit, Votre Éminence a beaucoup travaillé dans sa vie; Votre Éminence a souffert beaucoup. — Mais je ne suis pas vieux, ce me semble... M. de Richelieu n'avait que dix-sept mois de moins que moi lorsqu'il est mort, et mort de maladie mortelle. Je suis jeune, Guénaud, songez-y donc, j'ai cinquante-deux ans à peine. — Oh! monseigneur, vous avez bien plus que cela... combien la Fronde a-t-elle duré? — A quel propos, Guénaud, me faites-vous cette question? — Pour un calcul médical, monseigneur. — Mais quelque chose comme dix ans... forte ou faible. — Très-bien; veuillez compter chaque année de Fronde pour trois ans... cela fait trente : or, vingt et cinquante-deux font soixante-douze ans. Vous avez soixante-douze ans, monseigneur. . et c'est un grand âge.

En disant cela, il tâtait le pouls du malade. Ce pouls était rempli de si fâcheux pronostics, que le médecin poursuivit aussitôt, malgré les interruptions du malade : —Mettons les années de Fronde à quatre ans l'une, c'est quatre-vingt-deux que vous avez vécu. Mazarin devint fort pâle, et d'une voix éteinte, il dit : — Vous parlez sérieusement, Guénaud? — Hélas! oui, monseigneur. — Vous prenez alors un détour pour m'annoncer que je suis bien malade? — Ma foi, oui, monseigneur, et avec un homme de l'esprit, du courage de Votre Éminence, on ne devrait pas prendre de détour.

Le cardinal respirait si difficilement qu'il fit pitié même à l'impitoyable médecin. — Il y a maladie et maladie, reprit Mazarin. De certaines on échappe. — C'est vrai, monseigneur. — N'est-ce pas? s'écria Mazarin presque joyeux; car enfin à quoi servirait la puissance, la force de volonté?.. A quoi servirait le génie, votre génie à vous, Guénaud? A quoi enfin servent la science et l'art, si le malade qui dispose de tout cela ne peut se sauver du péril? Guénaud allait ouvrir la bouche. Mazarin continua : — Songez, dit-il, que je suis le plus confiant de vos cliens: songez que je vous obéis en aveugle et que, par conséquent... — Je sais tout cela, dit Guénaud. — Je guérirai alors? — Monseigneur, il n'y a ni force de volonté, ni puissance, ni génie, ni science qui résistent au mal que Dieu envoie sans doute, ou qu'il jette sur la terre à la création, avec plein pouvoir de détruire et de tuer les hommes. Quand le mal est mortel, il tue, et rien n'y fait... — Mon mal... est... mortel? demanda Mazarin. — Oui, monseigneur.

L'Éminence s'affaissa un moment, comme le malheureux qu'une chute de colonne vient d'écraser... Mais c'était une âme bien trempée ou plutôt un esprit bien solide, que l'esprit de M. de Mazarin. — Guénaud, dit-il en se relevant, vous me permettrez bien d'en appeler de votre jugement. Je veux rassembler les plus savans hommes de l'Europe, je veux les consulter... je veux vivre enfin par la vertu de n'importe quel remède. — Monseigneur ne suppose pas, dit Guénaud, que j'aie la prétention d'avoir prononcé tout seul sur une existence précieuse comme la sienne: j'ai assemblé déjà tous les bons médecins et praticiens de France et d'Europe .. Ils étaient douze. — Et ils ont dit?... — Ils ont dit que Votre Éminence était atteinte d'une maladie mortelle; j'ai la consultation signée dans mon portefeuille. Si Votre Éminence veut en prendre connaissance, elle verra le nom de toutes les maladies incurables que nous avons découvertes. Il y a d'abord... — Non! non! s'écria Mazarin, en repoussant le papier. Non, Guénaud, je me rends! je me rends! Et un profond silence, pendant lequel le

cardinal reprenait ses esprits et réparait ses forces, succéda aux agitations de cette scène.

— Il y a autre chose, murmura Mazarin; il y a les empiriques, les charlatans. Dans mon pays, ceux que les médecins abandonnent, courent la chance d'un vendeur d'orviétan, qui dix fois les tue, mais qui cent fois les sauve. — Depuis un mois, Votre Éminence ne s'aperçoit-elle pas que j'ai changé dix fois ses remèdes? — Oui... eh bien? — Eh bien, j'ai dépensé cinquante mille livres à acheter les secrets de tous ces drôles : la liste est épuisée; ma bourse aussi. Vous n'êtes pas guéri, et sans mon art vous seriez mort. — C'est fini, murmura le cardinal; c'est fini...

Il jeta un regard sombre autour de lui, sur ses richesses. — Il faudra quitter tout cela! soupira-t-il. Je suis mort, Guénaud! je suis mort! — Oh! pas encore, monseigneur, dit le médecin. Mazarin lui saisit la main. — Dans combien de temps? demanda-t-il en arrêtant deux grands yeux fixés sur le visage impassible du médecin. — Monseigneur, on ne dit jamais cela. — Aux hommes ordinaires, soit; mais à moi... à moi! dont chaque minute vaut un trésor, dis-le-moi, Guénaud, dis-le-moi! — Non, non, monseigneur. — Je le veux, te dis-je. Oh! donne-moi un mois, et pour chacun de ces trente jours je te paierai cent mille livres. — Monseigneur, répliqua Guénaud d'une voix ferme, c'est Dieu qui vous donne les jours de grâce et non pas moi. Dieu ne vous donne donc que quinze jours!

Le cardinal poussa un douloureux soupir et retomba sur son oreiller en murmurant : Merci, Guénaud, merci! Le médecin allait s'éloigner; le moribond se redressant. — Silence, dit-il avec des yeux de flamme, silence! — Monseigneur, il y a deux mois que je sais ce secret; vous voyez que je l'ai bien gardé. — Allez Guénaud, j'aurai soin de votre fortune; allez, et dites à Brienne de m'envoyer un commis qu'on appelle M. Colbert. Allez.

COLBERT.

Colbert n'était pas loin. Durant toute la soirée il s'était tenu dans un corridor, causant avec Bernouin, avec Brienne, et commentant, avec l'habileté ordinaire des gens de cour, les nouvelles qui se dessinaient comme les bulles d'air sur l'eau à la surface de chaque événement. Il est temps, sans doute, de tracer, en quelques mots, un des portraits les plus intéressans de ce siècle, et de le tracer avec autant de vérité, peut-être, que les peintres contemporains l'ont pu faire. Colbert fut un homme sur lequel l'historien et le moraliste ont un droit égal.

Il avait treize ans de plus que Louis XIV, son maître futur. D'une taille médiocre, plutôt maigre que gras, il avait l'œil enfoncé, la mine basse, les cheveux gros, noirs et rares, ce qui, disent les biographes de son temps, lui fit prendre de bonne heure la calotte. Un regard plein de sévérité, de dureté même, une sorte de raideur qui, pour les inférieurs était de la fierté, pour les supérieurs une affectation de vertu digne; la morgue sur toutes choses, même lorsqu'il était seul à se regarder dans une glace : voilà pour l'extérieur du personnage.

Au moral, on vantait la profondeur de son talent pour les comptes, son ingéniosité à faire produire la stérilité même. Colbert avait imaginé de forcer les gouverneurs des places frontières à nourrir les garnisons sans solde, de ce qu'ils tiraient des contributions. Une si précieuse qualité donna l'idée à M. le cardinal Mazarin de remplacer Joubert, son intendant, qui venait de mourir, par M. Colbert, qui rognait si bien les por-

tions. Colbert peu à peu se lançait à la cour, malgré la médiocrité de sa naissance, car il était fils d'un homme qui vendait du vin comme son père, qui ensuite avait vendu du drap, puis des étoffes de soie. Colbert, destiné d'abord au commerce, avait été commis chez un marchand de Lyon, qu'il avait quitté pour venir à Paris dans l'étude d'un procureur au Châtelet nommé Biterne. C'est ainsi qu'il avait appris l'art de dresser un compte et l'art, plus précieux, de l'embrouiller. Cette raideur de Colbert lui avait fait le plus grand bien, tant il est vrai que la fortune, lorsqu'elle a un caprice, ressemble à ces femmes de l'antiquité dont rien au physique et au moral des choses et des hommes ne rebute la fantaisie. Colbert, placé chez Michel Letellier, secrétaire d'État en 1648, par son cousin Colbert, seigneur de Saint-Pouange, qui le favorisait, reçut un jour du ministre une commission pour le cardinal Mazarin.

Son éminence le cardinal jouissait alors d'une santé florissante, et les mauvaises années de la Fronde n'avaient pas encore compté triple et quadruple pour lui. Il était à Sedan, fort empêché d'une intrigue de cour dans laquelle Anne d'Autriche paraissait vouloir déserter sa cause. Cette intrigue, Letellier en tenait les fils. Il venait de recevoir une lettre d'Anne d'Autriche, lettre fort précieuse pour lui et fort compromettante pour Mazarin; mais comme il jouait déjà le rôle double qui lui servit si bien, et qu'il ménageait toujours deux ennemis pour tirer parti de l'un et de l'autre, soit en les brouillant plus qu'ils ne l'étaient, soit en les réconciliant, Michel Letellier voulut envoyer à Mazarin la lettre d'Anne d'Autriche, afin qu'il en prît connaissance, et par conséquent afin qu'il lui sût gré d'un service aussi galamment rendu. Envoyer la lettre, c'était facile; la recouvrer après communication, c'était la difficulté. Letellier jeta les yeux autour de lui, et voyant le commis noir et maigre qui griffonnait, le sourcil froncé, dans ses bureaux, il le préféra au meilleur gendarme pour l'exécution de ce dessein.

Colbert dut partir pour Sedan avec l'ordre de communiquer la lettre à Mazarin et de la rapporter à Letellier. Il écouta sa consigne avec une attention scrupuleuse, s'en fit répéter la teneur deux fois, insista sur la question de savoir si rapporter était aussi nécessaire que communiquer, et Letellier lui dit : — Plus nécessaire. Alors il partit, voyagea comme un courrier sans souci de son corps, et remit à Mazarin, d'abord une lettre de Letellier qui annonçait au cardinal l'envoi de la lettre précieuse, puis cette lettre elle-même. Mazarin rougit fort en lisant la lettre d'Anne d'Autriche, fit un gracieux sourire à Colbert et le congédia. — A quand la réponse, monseigneur? dit le courrier humblement. — A demain. Le commis tourna les talons en essayant sa plus noble révérence.

Le lendemain il était au poste dès sept heures. Mazarin le fit attendre jusqu'à dix. Colbert ne sourcilla point dans l'antichambre; son tour venu, il entra. Mazarin lui remit alors un paquet cacheté. Sur l'enveloppe de ce cachet étaient écrits ces mots : « A Monsieur Michel Letellier, etc... » Colbert regarda le paquet avec beaucoup d'attention; le cardinal lui fit une charmante mine et le poussa vers la porte. — Et la lettre de la reine-mère, monseigneur? demanda Colbert. — Elle est avec le reste, dans le paquet, dit Mazarin. — Ah! fort bien, répliqua Colbert; et, plaçant son chapeau entre ses genoux, il se mit à décacheter le paquet.

Mazarin poussa un cri. — Que faites-vous donc? dit-il brutalement. — Je décachète le paquet, monseigneur. — Vous défiez-vous de moi, monsieur le cuistre? A-t-on vu pareille impertinence! — Oh! monseigneur, ne vous fâchez pas contre moi! Ce n'est certainement pas la parole de Votre Éminence que je mets en doute, à Dieu ne plaise! — Quoi donc, alors? — C'est l'exactitude de votre chancellerie, monseigneur. Qu'est-ce qu'une lettre! un chiffon. Un chiffon ne peut-il être oublié?.. Et tenez, monsei-



COLBERT.

gneur, tenez, voyez si j'avais tort!.. Vos commis ont oublié le chiffon : la lettre ne se trouve pas dans le paquet. — Vous êtes un insolent, et vous n'avez rien vu! s'écria Mazarin irrité : retirez-vous, et attendez mon plaisir! En disant ces mots, avec une subtilité tout italienne, il arracha le paquet des mains de Colbert et rentra dans ses appartemens. Mais cette colère ne pouvait tant durer qu'elle ne fût remplacée un jour par le raisonnement. Mazarin chaque matin, en ouvrant la porte de son cabinet, trouvait la figure de Colbert en sentinelle derrière la banquette, et cette figure désagréable lui demandait humblement, mais avec ténacité, la lettre de la reine-mère. Mazarin n'y put tenir et dut la rendre. Il accompagna cette restitution d'une mercuriale des plus rudes, pendant laquelle Colbert se contenta d'examiner, de ressaisir, de flairer même le papier, les caractères et la signature, ni plus ni moins que s'il eût eu affaire au dernier faussaire du royaume. Mazarin le traita plus rudement encore, et Colbert, impassible, ayant acquis la certitude que la lettre était la vraie, partit comme s'il eût été sourd.

Cette conduite lui valut plus tard le poste de Joubert, car Mazarin, au lieu d'en garder rancune, l'admira et souhaita de s'attacher une pareille fidélité. Colbert ne fut pas long à s'insinuer dans les bonnes grâces du cardinal : il lui devint même indispensable. Tous ses comptes, le commis les connaissait, sans que le cardinal lui en eût jamais parlé. Ce secret entre eux, à deux, était un lien puissant, et voilà pourquoi, près de paraître devant le maître d'un autre monde, Mazarin voulait prendre un parti et un bon conseil pour disposer du bien qu'il était forcé de laisser en ce monde-ci. Après la visite de Guénaud, il appela donc Colbert, le fit asseoir et lui dit :

— Causons, monsieur Colbert, et sérieusement, car je suis malade et il se pourrait que je vinsse à mourir. — L'homme est mortel, répliqua Colbert. — Je m'en suis toujours souvenu, monsieur Colbert, et j'ai travaillé dans cette prévision... Vous savez que j'ai amassé un peu de bien... — Je le sais, monseigneur. — A combien estimez-vous à peu près ce bien, monsieur Colbert? — A quarante millions cinq cent soixante mille deux cents livres neuf sous et huit deniers, répondit Colbert.

Le cardinal poussa un gros soupir, et regarda Colbert avec admiration, mais il se permit un sourire. — Argent connu, ajouta Colbert en réponse à ce sourire. — Le cardinal fit un soubresaut dans son lit. — Qu'entendez-vous par là? dit-il. — J'entends, dit Colbert, qu'outre ces quarante millions cinq cent-soixante mille deux cent livres neuf sous huit deniers, il y a treize autres millions que l'on ne connaît pas. — Ouf! soupira Mazarin, quel homme!

A ce moment la tête de Bernouin apparut dans l'embrasure de la porte. — Qu'y a-t-il? demanda Mazarin, et pourquoi me trouble-t-on? — Le père théatin directeur de Son Éminence avait été mandé pour ce soir, il ne pourrait revenir qu'après-demain chez monseigneur. Mazarin regarda Colbert, qui aussitôt prit son chapeau en disant : — Je reviendrai, monseigneur. Mazarin hésita. — Non, non, dit-il, j'ai autant affaire de vous que de lui. D'ailleurs, vous êtes mon autre confesseur, vous... et ce que je dis à l'un, l'autre peut l'entendre. Restez là, Colbert. — Mais, monseigneur, le directeur consentira-t-il? — Ne vous inquiétez pas de cela, entrez dans la ruelle, mieux vaut que vous entendiez la confession d'un homme de bien. Colbert s'inclina et passa dans la ruelle. — Introduisez le père théatin, dit Mazarin en fermant les rideaux.

CONFESSION D'UN HOMME DE BIEN.



Le théatin entra délibérément sans trop s'étonner du bruit et du mouvement que les inquiétudes sur la santé du cardinal avaient soulevées dans sa maison. — Venez, mon révérend, dit Mazarin après un dernier regard à la ruelle, venez et soulagez-moi. — C'est mon devoir, monseigneur, répliqua le théatin. — Commencez par vous asseoir commodément, car je vais débuter par une confession générale : vous me donnerez de suite une bonne absolution, et je me croirai plus tranquille. — Monseigneur, dit le révérend, vous n'êtes pas tellement malade qu'une confession générale soit urgente... Et ce sera bien fatigant, prenez garde ! — Vous supposez qu'il y en a long, mon révérend ? — Comment croire qu'il en soit autrement, quand on a vécu aussi complétement que Votre Éminence? — Ah ! c'est vrai... Oui, le récit peut être long. — La miséricorde de Dieu est grande, nasilla le théatin.

— Tenez, dit Mazarin, voilà que je commence à m'effrayer moi-même d'avoir tant laissé passer de choses que le Seigneur pouvait réprouver. — N'est-ce pas ? dit naïvement le théatin, en éloignant de la lampe sa figure fine et pointue comme celle d'une taupe. Les pécheurs sont comme cela : oublieux avant, puis scrupuleux quand il est trop tard. — Les pécheurs ? répliqua Mazarin. Me dites-vous ce mot avec ironie et pour me reprocher toutes les généalogies que j'ai laissé faire sur mon compte ?.. moi, fils de pêcheur, en effet. — Hum ! fit le théatin.

— C'est là un premier péché, mon révérend : car, enfin, j'ai souffert qu'on me fît descendre des vieux consuls de Rome : T. Geganius Macerinus Ier, Macerinus II et Proculus Macerinus III, dont parle la chronique de Haloander... De Macerinus à Mazarin, la proximité était tentante. Macerinus, diminutif, veut dire maigrelet. Oh ! mon révérend, Mazarini peut bien signifier aujourd'hui, à l'augmentatif, maigre comme un Lazare. Voyez ! Et il montra ses bras décharnés et ses jambes dévorées par la fièvre. — Que vous soyez né d'une famille de pêcheurs, reprit le théatin, je n'y vois rien de fâcheux pour vous... car enfin, saint Pierre était un pêcheur, et si vous êtes prince de l'Église, monseigneur, il en a été le chef suprême. Passons, s'il vous plaît. — D'autant plus que j'ai menacé de la Bastille un certain Bonnet, prêtre d'Avignon, qui voulait publier une généalogie de *Caza Mazarini* beaucoup trop merveilleuse... — Pour être vraisemblable ? répliqua le théatin. — Oh ! alors, si j'eusse agi dans cette idée, mon révérend, c'était vice d'orgueil... autre péché. — C'était excès d'esprit, et jamais on ne peut reprocher à personne ces sortes d'abus. Passons, passons.

— J'en étais à l'orgueil... Voyez-vous, mon révérend, je vais tâcher de diviser cela par péchés capitaux. — J'aime les divisions bien faites. — J'en suis aise. Il faut que vous sachiez qu'en 1630 ; hélas ! voilà trente et un ans ! — Vous aviez vingt-neuf



CONFESSION DE MAZARIN.

ans, monseigneur. — Age bouillant. Je tranchais du soldat en me jetant à Casal dans les arquebusades, pour montrer que je montais à cheval aussi bien qu'un officier. Il est vrai que j'apportai la paix aux Espagnols et aux Français. Cela rachète un peu mon péché. — Je ne vois pas le moindre péché à montrer qu'on monte à cheval, dit le théatin: c'est d'un goût parfait, et cela honore notre robe. En ma qualité de chrétien, j'approuve que vous ayez empêché l'effusion du sang, en ma qualité de religieux, je suis fier de la bravoure qu'un collègue a témoignée. — Mazarin fit un humble salut de la tête. — Oui, dit-il, mais les suites! — Quelles suites?.. — Eh! ce damné péché d'orgueil a des racines sans fin... Depuis que je m'étais jeté comme cela entre deux armées, que j'avais flairé la poudre et parcouru des lignes de soldats, je regardais un peu en pitié les généraux. — Ah! — Voilà le mal... en sorte que je n'en ai plus trouvé un seul supportable depuis ce temps-là. — Le fait est, dit le théatin, que les généraux que nous avons eus n'étaient pas forts. — Oh! s'écria Mazarin, il y avait M. le Prince... je l'ai bien tourmenté celui-là! — Il n'est pas à plaindre, il a acquis assez de gloire et assez de bien. — Soit pour M. le Prince: mais M. de Beaufort, par exemple... que j'ai tant fait souffrir au donjon de Vincennes... — Ah! mais c'était un rebelle, et la sûreté de l'État exigeait que vous fissiez le sacrifice... Passons.

— Je crois que j'ai épuisé l'orgueil. Il y a un autre péché que j'ai peur de qualifier... — Je le qualifierai, moi... dites toujours. — Un bien grand péché, mon révérend. — Nous verrons, monseigneur. — Vous ne pouvez manquer d'avoir ouï parler de certaines relations que j'aurais eues... avec Sa Majesté la reine-mère... les malveillans... — Les malveillans, monseigneur, sont des sots... ne fallait-il pas, pour le bien de l'État et pour l'intérêt du jeune roi, que vous vécussiez en bonne intelligence avec la reine? Passons, passons... — Je vous assure, dit Mazarin, que vous m'enlevez de la poitrine un terrible poids. — Vétilles que tout cela!.. Cherchez les choses sérieuses.

— Il y a bien de l'ambition, mon révérend. . — C'est la marche des grandes causes, monseigneur. — Même cette velléité de la tiare... — Être pape c'est être le premier des chrétiens... Pourquoi ne l'eussiez vous pas désiré? — On a imprimé que j'avais, pour en arriver là, vendu Cambrai aux Espagnols. — Vous avez fait peut-être vous-même des pamphlets sans trop persécuter les pamphlétaires? — Alors, mon révérend, j'ai vraiment le cœur bien net. Je ne sens plus que de légères peccadilles. — Dites... — Le jeu. — C'est un peu mondain: mais, enfin, vous étiez obligé, par le devoir de la grandeur, à tenir maison. — J'aimais à gagner... — Il n'est pas de joueur qui joue pour perdre. — Je trichais bien un peu... — Vous preniez votre avantage. Passons.

— Eh bien, mon révérend, je ne sens plus rien du tout sur ma conscience. Donnez-moi l'absolution, et mon âme pourra, lorsque Dieu l'appellera, monter sans obstacle jusqu'à son trône... Le théatin ne remua ni les bras ni les lèvres. — Qu'attendez-vous, mon révérend? dit Mazarin. — J'attends la fin. — Mais j'ai fini... — Oh! non! Votre Éminence fait erreur. — Pas que je sache. — Cherchez bien. — J'ai cherché aussi bien que possible. — Alors je vais aider votre mémoire. — Voyons. Le théatin toussa plusieurs fois. — Vous ne me parlez pas de l'avarice, autre péché capital, ni de ces millions, dit-il. — Quels millions, mon révérend? — Mais ceux que vous possédez, monseigneur. — Mon père, cet argent est à moi; pourquoi vous en parlerais-je? — C'est que, voyez-vous, nos deux opinions diffèrent. Vous dites que cet argent est à vous, et moi je crois qu'il est un peu à d'autres.

Mazarin porta une main froide à son front perlé de sueur. — Comment cela? balbutia-t-il. — Voici. Votre Excellence a gagné beaucoup de biens... au service du roi...

— Hum ! beaucoup.... ce n'est pas trop. — Quoi qu'il en soit, d'où venait ce bien? — De l'État. — L'État c'est le roi.

— Mais, que concluez-vous, mon révérend? dit Mazarin qui commençait à trembler. — Je ne puis conclure sans une liste des biens que vous avez..... Comptons un peu, s'il vous plaît : Vous avez l'évêché de Metz? — Oui. — Les abbayes de Saint-Clément, de Saint-Arnoud et de Saint-Vincent, toujours à Metz? — Oui. — Vous avez l'abbaye de Saint-Denis en France, un beau bien! — Oui, mon révérend. — Vous avez l'abbaye de Cluny, qui est riche! — Je l'ai. — Celle de Saint-Médard, à Soissons, cent mille livres de revenus! — Je ne le nie pas. — Celle de Saint-Victor, à Marseille, une des meilleures du midi! — Oui, mon père. — Un bon million par an. Avec les émolumens du cardinalat et du ministère, c'est peu de dire deux millions par an. — Eh! — Pendant dix ans, c'est vingt millions..... et vingt millions placés à cinquante pour cent donnent, par progression, vingt autres millions en dix ans.

— Comme vous comptez, pour un théatin! — Depuis que Votre Éminence a placé notre ordre dans le couvent que nous occupons près de Saint-Germain-des-Prés, en 1644, c'est moi qui fais les comptes de la société. — Et les miens, à ce que je vois, mon révérend. — Il faut savoir un peu de tout, monseigneur. — Eh bien! concluez à présent. — Je conclus que le bagage est trop gros pour que vous passiez à la porte du paradis. — Je serai damné? — Si vous ne restituez pas, oui.

Mazarin poussa un cri pitoyable. — Restituer! mais à qui, bon Dieu? — Au maître de cet argent, au roi! — Mais c'est le roi qui m'a tout donné... — Un moment! le roi ne signe pas les ordonnances! Mazarin passa des soupirs aux gémissemens. — L'absolution, dit-il. — Impossible, monseigneur..... restituez, restituez, répliqua le théatin. — Mais, enfin, vous m'absolvez de tous les autres péchés, pourquoi pas de celui-là? — Parce que, répondit le révérend, vous absoudre pour ce motif est un péché dont le roi ne m'absoudrait jamais, monseigneur. Là-dessus, le confesseur quitta son pénitent avec une mine pleine de componction, puis il sortit du même pas qu'il était entré. — Oh là! mon Dieu, gémit le cardinal..... Venez çà, Colbert, je suis bien malade, mon ami.

LA DONATION.

Colbert reparut sous les rideaux. — Avez-vous entendu? dit Mazarin. — Hélas! oui, monseigneur. — Est-ce qu'il a raison? Est-ce que tout cet argent est du bien mal acquis? — Un théatin, monseigneur, est un mauvais juge en matière de finances, répondit froidement Colbert. Cependant, il se pourrait que, d'après ses idées théologiques, Votre Éminence eût de certains torts. On en a toujours eu... quand on meurt. — On a d'abord celui de mourir, Colbert. — C'est vrai, monseigneur. Envers qui cependant le théatin vous aurait-il trouvé des torts? Envers le roi?

Mazarin haussa les épaules. — Comme si je n'avais pas sauvé son État et ses finances! — Cela ne souffre pas de controverse, monseigneur. — N'est-ce pas? Donc j'aurais gagné très-légitimement un salaire, malgré mon confesseur? — C'est hors de doute. — Et je pourrais garder pour ma famille, si besogneuse, une bonne partie..... le tout même de ce que j'ai gagné? — Je n'y vois aucun empêchement, monseigneur. — J'étais bien sûr, en vous consultant, Colbert, d'avoir un avis sage, répliqua Mazarin tout joyeux.

Colbert fit sa grimace de pédant. — Monseigneur, interrompit-il, il faudrait bien

voir cependant si ce qu'a dit le théatin n'est pas un piége.—Un piége.... pourquoi? Le théatin est honnête homme.—Il a cru Votre Éminence aux portes du tombeau, puisque Votre Éminence le consultait... Ne l'ai-je pas entendu vous dire : Distinguez ce que le roi vous a donné de ce que vous vous êtes donné vous-même...—Il serait possible.— Auquel cas, monseigneur, je vous regarderais comme mis en demeure par le religieux...—De restituer? s'écria Mazarin tout échauffé.—Eh! je ne dis pas non.—De restituer tout! Vous n'y songez pas .. Vous dites comme le confesseur.—Restituer une partie, c'est-à-dire de faire la part de Sa Majesté, et cela, monseigneur, peut avoir des dangers. Votre Éminence est un politique trop habile pour ignorer qu'à cette heure le roi ne possède pas cent cinquante mille livres nettes dans ses coffres.—Ce n'est pas mon affaire, dit Mazarin, triomphant, c'est celle de M. le surintendant Fouquet, dont je vous ai donné, ces derniers mois, tous les comptes à vérifier.

Colbert pinça ses lèvres à ce seul nom de Fouquet.—Un legs partiel vous déshonore et offense le roi. Une partie léguée à Sa Majesté, c'est l'aveu que cette partie vous a inspiré des doutes comme n'étant pas acquise légitimement.—Monsieur Colbert!...—J'ai cru que Votre Éminence me faisait l'honneur de me demander un conseil?—Oui, mais vous ignorez les principaux détails de la question.—Je n'ignore rien, monseigneur; voilà dix ans que je passe en revue toutes les colonnes de chiffres qui se font en France, et si je les ai péniblement clouées en ma tête, elles y sont si bien rivées à présent que depuis l'office de M. Letellier, qui est sobre, jusqu'aux petites largesses secrètes de M. Fouquet, qui est prodigue, je réciterais chiffre par chiffre, tout l'argent qui se dépense de Marseille à Cherbourg.

—Alors, vous voudriez que je jetasse tout mon argent dans les coffres du roi! s'écria ironiquement Mazarin, à qui la goutte arrachait en même temps plusieurs soupirs douloureux. Certes, le roi ne me reprocherait rien, mais il se moquerait de moi en mangeant mes millions, et il aurait bien raison.—Votre Éminence n'a pas compris. Je n'ai pas prétendu le moins du monde que le roi dût dépenser votre argent.—Vous le dites clairement, ce me semble, en me conseillant de le lui donner.—Ah! répliqua Colbert, c'est que votre Éminence, absorbée qu'elle est par son mal, perd de vue complétement le caractère de Sa Majesté Louis XIV.—Comment cela?—Ce caractère, je crois, si j'ose m'exprimer ainsi, ressemble à celui que monseigneur confessait tout à l'heure au théatin.—C'est?—C'est l'orgueil. Pardon, monseigneur; la fierté, voulais-je dire. Les rois n'ont pas d'orgueil; c'est une passion humaine. Eh bien, monseigneur, si j'ai rencontré juste, Votre Éminence n'a qu'à donner tout son argent au roi, et tout de suite.—Mais pourquoi? dit Mazarin fort intrigué.—Parce que le roi n'acceptera pas le tout.—Oh! un jeune homme qui n'a pas d'argent et qui est rongé d'ambition...Un jeune homme qui désire ma mort.—Monseigneur...—Pour hériter, oui, Colbert; oui, il désire ma mort pour hériter, je le préviendrais!—Précisément. Si la donation est faite dans une certaine forme, il refusera.—Allons donc!—C'est positif. Un jeune homme qui n'a rien fait, qui brûle de devenir illustre, qui brûle de régner seul, ne prendra rien de bâti; il voudra construire lui-même. Ce prince-là, monseigneur, ne se contentera pas du Palais-Royal que M. de Richelieu lui a légué, ni du palais Mazarin que vous avez si superbement fait construire, ni du Louvre que ses ancêtres ont habité, ni de Saint-Germain où il est né. Tout ce qui ne procédera pas de lui, il le dédaignera; je le prédis.

— Et vous garantissez que si je donne mes quarante millions au roi...—En lui disant de certaines choses, je garantis qu'il refusera.—Ces choses... . sont?—Je les écrirai, si monseigneur veut me les dicter.—Mais enfin, quel avantage pour moi?

—Un énorme. Personne ne peut plus accuser votre Éminence de cette injuste avarice que les pamphlétaires ont reprochée au plus brillant esprit de ce siècle.—Tu as raison, Colbert, tu as raison; va trouver le roi de ma part et porte-lui mon testament.—Une donation, monseigneur.—Mais s'il acceptait! s'il allait accepter!—Alors, il resterait treize millions à votre famille, et c'est une jolie somme.—S'il n'accepte pas, vois-tu, je lui veux garantir mes treize millions de réserve.... oui, je le ferai.... oui ... mais voici la douleur qui vient; je vais tomber en faiblesse..... C'est que je suis malade, Colbert, que je suis près de ma fin.

Colbert tressaillit. Le cardinal était bien mal en effet: il suait à grosses gouttes sur son lit de douleur, et cette pâleur effrayante d'un visage ruisselant d'eau était un spectacle que le plus endurci praticien n'eût pas supporté sans compassion. Colbert fut sans doute très-ému, car il quitta la chambre en appelant Bernouin près du moribond et passa dans le corridor.

Tandis que les serviettes brûlantes, les topiques, les révulsifs et Guénaud, rappelé près du cardinal, fonctionnaient avec une activité toujours croissante, Colbert, tenant à deux mains sa grosse tête, pour y comprimer la fièvre des projets enfantés par le cerveau, méditait la teneur de la donation qu'il allait faire écrire à Mazarin dès la première heure de répit que lui donnerait le mal. Il semblait que tous ces cris du cardinal et toutes ces entreprises de la mort sur ce représentant du passé, fussent des stimulans pour le génie de ce penseur aux sourcils épais qui se tournait déjà vers le lever du nouveau soleil d'une société régénérée.

Colbert revint près de Mazarin lorsque la raison fut revenue au malade, et lui persuada de dicter une donation ainsi conçue:

« Près de paraître devant Dieu, maître des hommes, je prie le roi, qui fut mon maître sur la terre, de reprendre les biens que sa bonté m'avait donnés, et que ma famille sera heureuse de voir passer en de si illustres mains. Le détail de mes biens se trouvera,—il est dressé,—à la première réquisition de Sa Majesté, ou au dernier soupir de son plus dévoué serviteur. « JULES, cardinal DE MAZARIN. »

Le cardinal signa en soupirant; Colbert cacheta le paquet et le porta immédiatement au Louvre, où le roi venait de rentrer. Puis il revint à son logis, se frottant les mains avec la confiance d'un ouvrier qui a bien employé sa journée.

COMMENT ANNE D'AUTRICHE DONNA UN CONSEIL A LOUIS XIV ET COMMENT M. FOUQUET LUI EN DONNA UN AUTRE.

La nouvelle de l'extrémité où se trouvait le cardinal s'était déjà répandue, et elle attirait au moins autant de gens au Louvre que la nouvelle du mariage de Monsieur frère du roi, laquelle avait déjà été annoncée à titre de fait officiel. A peine Louis XIV rentrait-il chez lui, tout rêveur encore des choses qu'il avait vues ou entendu dire dans cette soirée, que l'huissier annonça que la même foule de courtisans qui, le matin, s'était empressée à son lever, se représentait de nouveau à son coucher, faveur insigne que depuis le règne du cardinal la cour, fort peu discrète dans ses préférences, avait accordée au ministre sans grand souci de déplaire au roi Mais le ministre avait eu, comme nous l'avons dit, une grave attaque de goutte, et la marée de la flatterie montait vers le trône. Louis XIV comprit que Son Éminence monseigneur le cardinal Mazarin était bien malade.

A peine Anne d'Autriche eut-elle conduit la jeune reine dans ses appartemens et soulagé son front du poids de la coiffure de cérémonie, qu'elle revint trouver son fils dans le cabinet où seul, morne et le cœur ulcéré, il passait sur lui-même, comme pour exercer sa volonté, une de ces colères sourdes et terribles, colères de roi, qui font des événemens quand elles éclatent, et qui, chez Louis XIV, grâce à sa puissance merveilleuse sur lui-même, devinrent des orages si bénins, que sa plus fougueuse, son unique colère, celle que signale Saint-Simon, tout en s'en étonnant, fut cette fameuse colère qui éclata cinquante ans plus tard, à propos d'une cachette de M. le duc du Maine, et qui eut pour résultat une grêle de coups de canne donnés sur le dos d'un pauvre laquais qui avait volé un biscuit.

Le jeune roi était donc, comme nous l'avons vu, en proie à une douloureuse surexcitation, et il se disait, en se regardant dans une glace : — O roi! roi de nom! et non de fait; vain fantôme que tu es! statue inerte qui n'a d'autre puissance que celle de provoquer un salut de la part des courtisans, quand pourras-tu donc lever ton bras de velours, serrer ta main de soie? quand pourras-tu ouvrir, pour autre chose que pour soupirer ou sourire, tes lèvres condamnées à la stupide immobilité des marbres de ta galerie? Alors, passant la main sur son front et cherchant l'air, il s'approcha de la fenêtre et vit au bas quelques cavaliers qui causaient entre eux, quelques groupes timidement curieux. Ces cavaliers, c'était une fraction du guet : ce groupe, c'étaient les empressés du peuple, ceux-là pour qui un roi est toujours une chose curieuse, comme un crocodile ou un serpent.

Il frappa son front du plat de sa main en s'écriant : — Roi de France! quel titre! Peuple de France! quelle masse de créatures! Et voilà que je rentre dans mon Louvre; mes chevaux à peine dételés, fument encore, et j'ai tout juste soulevé assez d'intérêt pour que vingt personnes à peine me regardent passer... Vingt, que dis-je! non, il n'y a pas même vingt curieux pour le roi de France. Il n'y a pas même dix archers pour veiller sur ma maison : archers, peuple, gardes, tout est au Palais-Royal. Pourquoi, mon Dieu? moi, le roi, n'ai-je pas le droit de vous demander cela? — Parce que, dit une voix répondant à la sienne et qui retentit de l'autre côté de la portière du cabinet; parce qu'au Palais-Royal, il y a tout l'or, c'est-à-dire toute la puissance de celui qui veut régner.

Louis se retourna précipitamment. La voix qui venait de prononcer ces paroles était celle d'Anne d'Autriche. Le roi tressaillit, et s'avançant vers sa mère, — J'espère, dit-il, que Votre Majesté n'a pas fait attention aux vaines déclamations dont la solitude et le dégoût familiers aux rois donnent l'idée aux plus heureux caractères. — Je n'ai fait attention qu'à une chose, mon fils, c'est que vous vous plaigniez. — Moi! pas du tout, dit Louis XIV; non, en vérité; vous vous trompez, Madame. — Mon fils, reprit Anne d'Autriche en secouant la tête, vous avez tort de ne vous point fier à ma parole; vous avez tort de ne me point accorder votre confiance. Un jour va venir, jour prochain peut-être, où vous aurez besoin de vous rappeler cet axiome : « L'or est la toute-puissance, et ceux-là seuls sont véritablement rois qui sont tout-puissans.»

— Votre intention, poursuivit le roi, n'était point cependant de jeter un blâme sur les riches de ce siècle? — Non, dit vivement Anne d'Autriche, non, sire; ceux qui sont riches en ce siècle, sous votre règne, sont riches parce que vous l'avez bien voulu, et je n'ai contre eux ni rancunes ni envie; ils ont sans doute assez bien servi Votre Majesté pour que votre Majesté leur ait permis de se récompenser eux-mêmes. Voilà ce que j'entends dire par la parole que vous me semblez reprocher. — A Dieu ne plaise, Madame, que je reproche jamais quelque chose à ma mère. — D'ailleurs, continua la reine-mère, le Seigneur ne donne jamais que pour un temps les biens de

la terre; le Seigneur, comme correctifs aux honneurs et à la richesse, le Seigneur a mis la souffrance, la maladie, la mort; et nul, ajouta Anne d'Autriche avec un douloureux sourire qui prouvait qu'elle faisait à elle-même l'application du funèbre précepte, nul n'emporte son bien ou sa grandeur dans le tombeau. Il en résulte que les jeunes récoltent les fruits de la féconde moisson préparée par les vieux.

Louis écoutait avec une attention croissante ces paroles accentuées par Anne d'Autriche dans un but évidemment consolateur. — Madame, dit Louis XIV, regardant fixement sa mère, on dirait, en vérité, que vous avez quelque chose de plus à m'annoncer. — Je n'ai rien absolument, mon fils; seulement vous aurez remarqué ce soir que M. le cardinal est bien malade. Louis regarda sa mère, cherchant une émotion dans sa voix, une douleur dans sa physionomie. Le visage d'Anne d'Autriche semblait légèrement altéré; mais cette souffrance avait un caractère tout personnel. Peut-être cette altération était-elle causée par le cancer qui commençait à la mordre au sein. — Oui, Madame, dit le roi, oui, M. de Mazarin est bien malade. — Et ce serait une grande perte pour le royaume si Son Éminence venait à être appelée par Dieu. N'est-ce point votre avis comme le mien, mon fils? demanda-t-elle. — Oui, Madame, oui, certainement, ce serait une grande perte pour le royaume, dit Louis en rougissant; mais le péril n'est pas si grand, ce me semble, et d'ailleurs M. le cardinal est jeune encore.

Le roi achevait à peine de parler, qu'un huissier souleva la tapisserie et se tint debout, un papier à la main, en attendant que le roi l'interrogeât. — Qu'est-ce que cela? demanda le roi. — Un message de M. de Mazarin, répondit l'huissier. — Donnez, dit le roi. Et il prit le papier. Mais au moment où il l'allait ouvrir, il se fit à la fois un grand bruit dans la galerie, dans les antichambres et dans la cour. — Ah! ah! dit Louis XIV, qui sans doute reconnut ce triple bruit, que disais-je donc qu'il n'y avait qu'un roi en France! je me trompais, il y en deux.

En ce moment la porte s'ouvrit, et le surintendant des finances Fouquet apparut à Louis XIV. C'était lui qui faisait ce bruit dans la galerie, c'étaient ses laquais qui faisaient ce bruit dans les antichambres; c'étaient ses chevaux qui faisaient ce bruit dans la cour. En outre, on entendait un long murmure sur son passage, qui ne s'éteignait que longtemps après qu'il avait passé. — Celui-là n'est pas précisément un roi comme vous le croyez, dit Anne d'Autriche à son fils; c'est un homme trop riche, voilà tout. Et en disant ces mots, un sentiment amer donnait aux paroles de la reine leur expression la plus haineuse, tandis que le front de Louis, au contraire, resté calme et maître de lui, était pur de la plus légère ride. Il salua donc librement Fouquet de la tête, tandis qu'il continuait de déplier le rouleau que venait de lui remettre l'huissier.

Fouquet vit ce mouvement, et avec une politesse à la fois aisée et respectueuse, il s'approcha d'Anne d'Autriche pour laisser toute sa liberté au roi. Louis avait ouvert le papier, et cependant il ne lisait pas. Il écoutait Fouquet faire à sa mère des complimens adorablement tournés sur sa main et sur ses bras. La figure d'Anne d'Autriche se dérida et passa presque au sourire. Fouquet s'aperçut que le roi, au lieu de lire, le regardait et l'écoutait; il fit un demi-tour, et, tout en continuant pour ainsi dire d'appartenir à Anne d'Autriche, il se retrouva en face du roi. — Vous savez, monsieur Fouquet, dit Louis XIV, que Son Éminence est fort mal? — Oui, sire, je sais cela, dit Fouquet, et en effet il est fort mal. J'étais à ma campagne de Vaux lorsque la nouvelle m'en est venue, si pressante que j'ai tout quitté. — Vous avez quitté Vaux ce soir, Monsieur? — Il y a une heure et demie, oui, Votre Majesté, dit Fouquet, consultant une montre toute garnie de diamans. — Une heure et demie! dit le roi, assez puissant pour maîtriser sa colère, mais non pour cacher son étonne-

ment. — Je comprends, sire. Votre Majesté doute de ma parole, et elle a raison: mais si je suis venu ainsi, c'est vraiment par merveille. On m'avait envoyé d'Angleterre trois couples de chevaux fort vifs, m'assurait-on; ils étaient disposés de quatre lieues en quatre lieues, et je les ai essayés ce soir. Ils sont venus en effet de Vaux au Louvre en une heure et demie, et Votre Majesté voit qu'on ne m'avait pas trompé.

La reine-mère sourit avec une secrète envie. Fouquet alla au-devant de cette mauvaise pensée. — Aussi, Madame, se hâta-t-il d'ajouter, de pareils chevaux sont faits, non pour des sujets, mais pour des rois, car les rois ne doivent jamais le céder à qui que ce soit en quoi que ce soit. Le roi leva la tête. — Cependant, interrompit Anne d'Autriche, vous n'êtes point roi, que je sache, monsieur Fouquet?— Aussi, Madame, les chevaux n'attendent-ils qu'un signe de Sa Majesté pour entrer dans les écuries du Louvre; et si je me suis permis de les essayer, c'était dans la seule crainte d'offrir au roi quelque chose qui ne fût pas précisément une merveille. Le roi était devenu fort rouge.— Vous savez, monsieur Fouquet, dit la reine, que l'usage n'est point à la cour de France qu'un sujet offre quelque chose à son roi. Louis fit un mouvement.— J'espérais, Madame, dit Fouquet fort agité, que mon amour pour Sa Majesté, mon désir incessant de lui plaire, serviraient de contre-poids à cette raison d'étiquette. Ce n'était point d'ailleurs un présent que je me permettais d'offrir, c'était un tribut que je payais. — Merci, monsieur Fouquet, dit poliment le roi, et je vous sais gré de l'intention, car j'aime en effet les bons chevaux; mais vous savez que je suis bien peu riche; vous le savez mieux que personne, vous, mon surintendant des finances. Je ne puis donc, lors même que je le voudrais, acheter un attelage si cher.

Fouquet lança un regard plein de fierté à la reine-mère, qui semblait triompher de la fausse position du ministre. Pendant ce temps, Louis XIV, par contenance, pliait et dépliait le papier de Mazarin, sur lequel il n'avait pas encore jeté les yeux. Sa vue s'y arrêta enfin, et il poussa un petit cri dès la première ligne. — Qu'y a-t-il donc, mon fils? demanda Anne d'Autriche en se rapprochant vivement du roi. — De la part du cardinal, reprit le roi continuant sa lecture. Oui, oui, c'est bien de sa part. — Est-il donc plus mal? — Lisez, acheva le roi en passant le parchemin à sa mère, comme s'il eût pensé qu'il ne fallait rien moins que la lecture pour convaincre Anne d'Autriche d'une chose aussi étonnante que celle renfermée dans ce papier.

Anne d'Autriche lut à son tour. A mesure qu'elle lisait, ses yeux petillaient d'une joie plus vive qu'elle essayait inutilement de dissimuler et qui attira les regards de Fouquet. — Oh! une donation en règle, dit-elle. — Une donation? répéta Fouquet. — Oui! fit le roi, répondant particulièrement au surintendant des finances; oui, sur le point de mourir, M. le cardinal me fait une donation de tous ses biens. — Quarante millions! s'écria la reine. Ah! mon fils, voilà un beau trait de la part de M. le cardinal, et qui va contredire bien des malveillantes rumeurs; quarante millions amassés lentement et qui reviennent d'un seul coup en masse au trésor royal, c'est d'un sujet fidèle et d'un vrai chrétien.

Fouquet avait fait quelques pas en arrière et se taisait. Le roi le regarda et lui tendit le rouleau à son tour. Le surintendant ne fit qu'y arrêter une seconde son regard hautain. Puis s'inclinant, — Oui, sire, dit-il, une donation, je le vois.

— Il faut répondre, mon fils, s'écria Anne d'Autriche; il faut répondre sur-le-champ. — Et comment cela, Madame? — Par une visite au cardinal. — Mais il y a une heure à peine que je quitte Son Éminence, dit le roi. — Écrivez alors, sire. — Écrire! fit le jeune roi avec répugnance. — Enfin, reprit Anne d'Autriche, il me semble, mon fils, qu'un homme qui vient de faire un pareil présent est bien en droit d'attendre qu'on le remercie avec quelque hâte.

Puis se retournant vers le surintendant, — Est-ce que ce n'est point votre avis, monsieur Fouquet? — Le présent vaut la peine, oui, Madame, répliqua le surintendant avec une noblesse qui n'échappa point au roi — Acceptez donc et remerciez, insista Anne d'Autriche. — Que dit monsieur Fouquet? demanda Louis XIV. — Sa Majesté veut savoir ma pensée? — Oui. — Remerciez, sire... — Ah ! fit Anne d'Autriche. — Mais n'acceptez pas, continua Fouquet. — Et pourquoi cela? demanda Anne d'Autriche. — Mais vous l'avez dit vous-même, Madame, répliqua Fouquet, parce que les rois ne doivent ou ne peuvent recevoir de présens de leurs sujets.

Le roi demeurait muet entre ces deux opinions si opposées. — Mais quarante millions! dit Anne d'Autriche du même ton dont la pauvre Marie-Antoinette dit plus tard : « Vous m'en direz tant! » — Je le sais, dit Fouquet en riant; quarante millions font une belle somme, et une pareille somme pourrait tenter même une conscience royale. — Mais, Monsieur, dit Anne d'Autriche, au lieu de détourner le roi de recevoir ce présent, faites donc observer à Sa Majesté, vous dont c'est la charge, que ces quarante millions lui font une fortune. — C'est précisément, Madame, parce que ces quarante millions font une fortune, que je dirai au roi : « Sire, s'il n'est point décent qu'un roi accepte d'un sujet six chevaux de vingt mille livres, il est déshonorant qu'il doive sa fortune à un autre sujet plus ou moins scrupuleux dans le choix des matériaux qui contribuaient à l'édification de cette fortune. » — Il ne vous sied guère, Monsieur, dit Anne d'Autriche, de faire une leçon au roi; procurez-lui plutôt quarante millions, pour remplacer ceux que vous lui faites perdre. — Le roi les aura quand il voudra, dit le surintendant des finances en s'inclinant. — Oui, en pressurant les peuples, fit Anne d'Autriche. — Eh ! ne l'ont-ils pas été, Madame, répondit Fouquet, quand on leur a fait suer les quarante millions donnés par cet acte? Au surplus, Sa Majesté m'a demandé mon avis, le voilà ; que Sa Majesté me demande son concours, il en sera de même — Allons, allons, acceptez, mon fils, dit Anne d'Autriche, vous êtes au-dessus des bruits et des interprétations. — Refusez, sire, dit Fouquet. Tant qu'un roi vit, il n'a d'autre niveau que sa conscience, d'autre juge que son désir; mais, mort, il a la postérité qui applaudit ou qui accuse. — Merci, ma mère, répliqua Louis en saluant respectueusement la reine. Merci, monsieur Fouquet, dit-il en congédiant civilement le surintendant. — Acceptez-vous? demanda encore Anne d'Autriche. — Je réfléchirai, répliqua le roi en regardant Fouquet.

AGONIE.

Le jour même où la donation avait été envoyée au roi, le cardinal s'était fait transporter à Vincennes. Le roi et la cour l'y avaient suivi. Les dernières lueurs de ce flambeau jetaient encore assez d'éclat pour absorber, dans leurs rayonnemens, toutes les autres lumières. Au reste, comme on le voit, satellite fidèle de son ministre, le jeune Louis XIV marchait jusqu'au dernier moment dans le sens de sa gravitation. Le mal, selon les pronostics de Guénaud, avait empiré; ce n'était plus une attaque de goutte, c'était une attaque de mort. Puis, il y avait une chose qui faisait cet agonisant plus agonisant encore, c'était l'anxiété que jetait dans son esprit cette donation envoyée au roi, et qu'au dire de Colbert, le roi devait renvoyer non acceptée au cardinal. Le cardinal avait grande foi, comme nous avons vu, dans les prédictions de son secrétaire; mais la somme était forte, et quel que fût le génie de Colbert, de temps en temps le cardinal pensait, à part lui, que le théatin, lui aussi, avait bien pu se tromper

et qu'il y avait au moins autant de chances pour qu'il ne fût pas damné, qu'il y en avait pour que Louis XIV lui renvoyât ses millions. D'ailleurs, plus la donation tardait à revenir, plus Mazarin trouvait que quarante millions valent bien la peine que l'on risque quelque peu son âme. Mazarin, en sa qualité de cardinal et de premier ministre, était à peu près matérialiste.

A chaque fois que la porte s'ouvrait, il se retournait donc vivement, croyant voir rentrer, par là, sa malheureuse donation ; puis trompé dans son espérance, il se recouchait avec un soupir et reprenait sa douleur d'autant plus vive qu'un instant il l'avait oubliée.

Anne d'Autriche, elle aussi, avait suivi le cardinal ; son cœur, quoique l'âge l'eût fait égoïste, ne pouvait se refuser de témoigner à ce mourant une tristesse qu'elle lui devait en qualité de femme, disent les uns, en qualité de souveraine, disent les autres. Elle avait, en quelque sorte, pris le deuil de la physionomie par avance, et toute la cour le portait comme elle. Louis, pour ne pas montrer sur son visage ce qui se passait au fond de son âme, s'obstinait à rester confiné dans son appartement, où sa nourrice toute seule lui faisait compagnie ; plus il comptait approcher du terme où toute contrainte cesserait pour lui, plus il se faisait humble et patient, se repliant sur lui-même comme tous les hommes forts qui ont quelque dessein, afin de se donner plus de ressort au moment décisif. L'extrême-onction avait été secrètement administrée au cardinal, qui, fidèle à ses habitudes de dissimulation, luttait contre les apparences, et même contre la réalité, recevant dans son lit comme s'il n'eût été atteint que d'un mal passager.

Louis, éloigné du cardinal depuis deux jours ; Louis, l'œil fixé sur cette donation qui préoccupait si fort le cardinal, Louis ne savait point au juste où en était Mazarin. Le fils de Louis XIII, suivant les traditions paternelles, avait été si peu roi jusque-là, que tout en désirant ardemment la royauté, il la désirait avec cette terreur qui accompagne toujours l'inconnu. Aussi, ayant pris sa résolution, qu'il ne communiquait d'ailleurs à personne, se résolut-il à demander à Mazarin une entrevue. Ce fut Anne d'Autriche, qui, toujours assidue près du cardinal, entendit la première cette proposition du roi, et qui la transmit au mourant, qu'elle fit tressaillir. — Sa Majesté sera la bien venue, oui, la très-bien venue, s'écria-t-il en faisant à Colbert, qui était assis au pied du lit, un signe que celui-ci comprit parfaitement. Anne d'Autriche se leva ; elle avait hâte, elle aussi, d'être fixée à l'endroit des quarante millions qui étaient la sourde pensée de tout le monde.

Anne d'Autriche sortie, Mazarin fit un grand effort, et se soulevant vers Colbert. — Eh bien ! Colbert, dit-il, voilà deux jours malheureux ! voilà deux mortels jours, et tu le vois, rien n'est revenu de là-bas. — Patience, monseigneur, dit Colbert. — Es-tu fou, malheureux ! tu me conseilles la patience ! Oh ! en vérité, Colbert, tu te moques de moi : je meurs, et tu me cries d'attendre ! — Monseigneur, dit Colbert avec son sang-froid habituel, il est impossible que les choses n'arrivent pas comme je l'ai dit. Sa Majesté vient vous voir, c'est qu'elle vous rapporte elle-même la donation. — Tu crois, toi ? Eh bien, moi, au contraire, je suis sûr que Sa Majesté vient pour me remercier.

Anne d'Autriche rentra en ce moment. — Je sais, dit-elle en prenant la main du cardinal, je sais que vous avez fait généreusement au roi, non pas une petite donation comme vous dites avec tant de modestie, mais un don magnifique. Je sais combien il vous serait pénible que le roi... — Que le roi ? reprit-il. — Que le roi, continua Anne d'Autriche, n'acceptât point de bon cœur ce que vous offrez si noblement. Mazarin se laissa retomber sur l'oreiller comme Pantalon, c'est-à-dire avec tout le déses-

poir de l'homme qui s'abandonne au naufrage; mais il conserva encore assez de force et de présence d'esprit pour jeter à Colbert un de ces regards qui valent bien dix sonnets, c'est-à-dire dix longs poëmes. — Aussi, reprit-elle, je l'ai circonvenu par de bons conseils, et comme certains esprits, jaloux, sans doute, de la gloire que vous allez acquérir par cette générosité, s'efforçaient de prouver au roi qu'il devait refuser cette donation, j'ai lutté en votre faveur, et lutté si bien, que vous n'aurez pas, je l'espère, cette contrariété à subir. — Ah! murmura Mazarin avec des yeux languissans, ah! que voilà un service que je n'oublierai pas une minute pendant le peu d'heures qui me restent à vivre! — Au reste, je dois le dire, continua Anne d'Autriche, ce n'est point sans peine que je l'ai rendu à Votre Éminence. — Ah peste! je le crois. Ohimé! — Qu'avez-vous, mon Dieu? — Il y a que je brûle. — Vous souffrez donc beaucoup? — Comme un damné.

Colbert eût voulu disparaître sous les parquets. — En sorte, reprit Mazarin, que Votre Majesté pense que le roi... Il s'arrêta quelques secondes... — Que le roi vient ici pour me faire un petit bout de remercîment? — Je le crois, dit la reine. Mazarin foudroya Colbert de son dernier regard.

En ce moment, les huissiers annoncèrent le roi dans les antichambres pleines de monde. Cette annonce produisit un remue-ménage dont Colbert profita pour s'esquiver par la porte de la ruelle. Anne d'Autriche se leva, et debout attendit son fils. Louis XIV parut au seuil de la chambre, les yeux fixés sur le moribond, qui ne prenait plus même la peine de se remuer pour cette majesté de laquelle il pensait n'avoir plus rien à attendre. Un huissier roula un fauteuil près du lit. Louis salua sa mère, puis le cardinal, et s'assit. La reine s'assit à son tour. Puis, comme le roi avait regardé derrière lui, l'huissier comprit ce regard, fit un signe, et ce qui restait de courtisans sous les portières s'éloigna aussitôt. Le silence retomba donc dans la chambre avec les rideaux de velours.

Le roi, encore très-jeune et très-timide devant celui qui avait été son maître depuis sa naissance, le respectait encore bien plus dans cette suprême majesté de la mort; il n'osait donc entamer la conversation, sentant que chaque parole devait avoir une portée, non pas seulement sur les choses de ce monde, mais sur celles de l'autre.

Quant au cardinal, il n'avait qu'une pensée en ce moment : sa donation. Ce n'était point la douleur qui lui donnait cet air abattu et ce regard morne : c'était l'attente de ce remercîment qui allait sortir de la bouche du roi, et couper court à toute espérance de restitution.

Ce fut Mazarin qui rompit le premier le silence. — Votre Majesté, dit-il, est venue s'établir à Vincennes? Louis fit un signe de la tête. — C'est une gracieuse faveur, continua Mazarin, qu'elle accorde à un mourant, et qui lui rendra la mort plus douce. — J'espère, répondit le roi, que je viens visiter, non pas un mourant, mais un malade susceptible de guérison. Mazarin fit un mouvement de tête qui signifiait : Votre Majesté est bien bonne; mais j'en sais plus qu'elle là-dessus. — La dernière visite, dit-il, sire, la dernière. — S'il en était ainsi, monsieur le cardinal, dit Louis XIV, je viendrais une dernière fois prendre les conseils d'un guide à qui je dois tout.

Anne d'Autriche était femme : elle ne put retenir ses larmes. Louis se montra lui-même fort ému, et Mazarin plus encore que ses deux hôtes, mais pour d'autres motifs. Ici le silence recommença. La reine essuya ses joues, et Louis reprit de la fermeté. — Je disais, poursuivit le roi, que je devais beaucoup à Votre Éminence. Les yeux du cardinal dévorèrent Louis XIV, car il sentait venir le moment suprême. — Et, continua le roi, le principal objet de ma visite était un remercîment bien sincère pour le dernier témoignage d'amitié que vous avez bien voulu m'envoyer.

Les joues du cardinal se creusèrent, ses lèvres s'entr'ouvrirent, et le plus lamentable soupir qu'il eût jamais poussé, se prépara à sortir de sa poitrine. — Sire, dit-il, j'aurai dépouillé ma pauvre famille; j'aurai ruiné tous les miens, ce qui peut m'être imputé à mal; mais au moins on ne dira pas que j'ai refusé de tout sacrifier à mon roi. Anne d'Autriche recommença ses pleurs. — Cher monsieur Mazarin, dit le roi d'un ton plus grave qu'on n'eût dû l'attendre de sa jeunesse, vous m'avez mal compris, à ce que je vois. Mazarin se souleva sur son coude. — Il ne s'agit point ici de ruiner votre chère famille, ni de dépouiller vos serviteurs: oh! non, cela ne sera point. — Allons, il va me rendre quelque bribe, pensa Mazarin; tirons donc le morceau le plus large possible. — Le roi va s'attendrir et faire le généreux, pensa la reine; ne le laissons pas s'appauvrir; pareille occasion de fortune ne se représentera jamais.

— Sire, dit tout haut le cardinal, ma famille est bien nombreuse, et mes nièces vont être bien privées, moi n'y étant plus. — Oh! s'empressa d'interrompre la reine, n'ayez aucune inquiétude à l'endroit de votre famille, cher monsieur Mazarin; nous n'aurons pas d'amis plus précieux que vos amis; vos nièces seront mes enfans, les sœurs de Sa Majesté, et s'il se distribue une faveur en France, ce sera pour ceux que vous aimez. — Fumée! pensa Mazarin, qui connaissait mieux que personne le fond que l'on peut faire sur les promesses des rois. Louis lut la pensée du moribond sur son visage. — Rassurez-vous, cher monsieur de Mazarin, lui dit-il avec un demi-sourire triste sous son ironie, mesdemoiselles de Mazarin perdront en vous perdant leur bien le plus précieux, mais elles n'en resteront pas moins les plus riches héritières de France, et puisque vous avez bien voulu me donner leur dot... Le cardinal était haletant. — Je la leur rends, continua Louis en tirant de sa poitrine et en allongeant vers le lit du cardinal le parchemin qui contenait la donation qui depuis deux jours avait soulevé tant d'orages dans l'esprit de Mazarin. — Que vous avais-je dit, monseigneur? murmura dans la ruelle une voix qui passa comme un souffle.

— Votre Majesté me rend ma donation! s'écria Mazarin, si troublé par la joie, qu'il oublia son rôle de bienfaiteur. — Votre Majesté rend les quarante millions! s'écria Anne d'Autriche, si stupéfaite, qu'elle oublia son rôle d'affligée. — Oui, monsieur le cardinal, oui, Madame, répondit Louis XIV en déchirant le parchemin, que Mazarin n'avait pas encore osé reprendre. Oui, j'anéantis cet acte qui spoliait toute une famille. Le bien acquis par Son Éminence à mon service est son bien et non le mien. — Mais, sire, s'écria Anne d'Autriche, Votre Majesté songe-t-elle qu'elle n'a pas dix mille écus dans ses coffres? — Madame, je viens de faire ma première action royale, et, je l'espère, elle inaugurera dignement mon règne. — Ah! sire, vous avez raison, s'écria Mazarin; c'est véritablement grand, c'est véritablement généreux, ce que vous venez de faire là. Et il regardait l'un après l'autre les morceaux de l'acte épars sur son lit, pour se bien assurer qu'on avait déchiré la minute et non pas une copie. Enfin, ses yeux rencontrèrent celui où se trouvait sa signature, et, la reconnaissant, il se renversa tout pâmé sur son chevet. Anne d'Autriche, sans force pour cacher ses regrets, levait les mains et les yeux au ciel. — Ah! sire, s'écria Mazarin, ah! sire, serez-vous béni, mon Dieu! serez-vous aimé par toute ma famille! — *per Baccho*, si jamais un mécontentement vous venait de la part des miens, sire, froncez les sourcils et je sors de mon tombeau.

Cette pantalonade ne produisit pas tout l'effet sur lequel avait compté Mazarin. Louis avait déjà passé à des considérations d'un ordre plus élevé; et, quant à Anne d'Autriche, ne pouvant supporter, sans s'abandonner à la colère qu'elle sentait gronder en elle, et cette magnanimité de son fils et cette hypocrisie du cardinal, elle se leva et

sortit de la chambre, peu soucieuse de trahir ainsi son dépit. Mazarin devina tout, et, craignant que Louis XIV ne revînt sur sa première décision, il se mit, pour entraîner les esprits sur une autre voie, à crier comme plus tard devait le faire Scapin dans cette sublime plaisanterie que le morose et grondeur Boileau osa reprocher à Molière. Cependant, peu à peu les cris se calmèrent, et quand Anne d'Autriche fut sortie de la chambre, ils s'éteignirent même tout à fait.

— Monsieur le cardinal, dit le roi, avez-vous maintenant quelque recommandation à me faire? — Sire, répondit Mazarin, vous êtes déjà la sagesse même, la prudence en personne; quant à la générosité, je n'en parle pas : ce que vous venez de faire dépasse ce que les hommes les plus généreux de l'antiquité et des temps modernes ont jamais fait. Le roi demeura froid à cet éloge. — Ainsi, dit-il, vous vous bornez à un remercîment, Monsieur, et votre expérience, bien plus connue encore que ma sagesse, que ma prudence et que ma générosité, ne vous fournit pas un avis amical qui me serve pour l'avenir?

Mazarin réfléchit un moment — Vous venez, dit-il, de faire beaucoup pour moi, c'est-à-dire pour les miens, sire — Ne parlons pas de cela, dit le roi. — Eh bien! continua Mazarin, je veux vous rendre quelque chose en échange de ces quarante millions que vous abandonnez si royalement. Louis XIV fit un mouvement qui indiquait que toutes ces flatteries le faisaient souffrir. — Je veux, reprit Mazarin, vous donner un avis: oui, un avis, et un avis plus précieux que ces trésors. — J'écoute. — — Approchez-vous, sire, car je m'affaiblis... plus près, sire, plus près. Le roi se courba sur le lit du mourant. — Sire, dit Mazarin, si bas que le souffle de sa parole arriva seul, comme une recommandation du tombeau, aux oreilles attentives du jeune roi... sire, ne prenez jamais de premier ministre.

Louis se redressa étonné. L'avis était une confession. C'était un trésor, en effet, que cette confession sincère de Mazarin. Le legs du cardinal au jeune roi se composait de sept paroles seulement; mais ces sept paroles, Mazarin l'avait dit, elles valaient quarante millions. Louis en resta un instant étourdi. Quant à Mazarin, il semblait avoir dit une chose toute naturelle. — Maintenant, à part votre famille, demanda le jeune roi, avez-vous quelqu'un à me recommander, monsieur de Mazarin? Un petit grattement se fit entendre le long des rideaux de la ruelle. Mazarin comprit. — Oui, oui, s'écria-t-il vivement: oui, sire: je vous recommande un homme sage, un honnête homme, un habile homme. — Dites son nom, monsieur le cardinal. — Son nom vous est presque inconnu encore, sire, c'est celui de M. Colbert, mon intendant. Oh! essayez de lui, ajouta Mazarin d'une voix accentuée: tout ce qu'il m'a prédit est arrivé; il a du coup d'œil et ne s'est jamais trompé, ni sur les choses ni sur les hommes, ce qui est bien plus surprenant encore. Sire, je vous dois beaucoup, mais je crois m'acquitter envers vous en vous donnant Colbert. — Soit, dit faiblement Louis XIV, car, ainsi que le disait Mazarin, ce nom de Colbert lui était bien inconnu, et il prenait cet enthousiasme du cardinal pour le délire d'un mourant. Le cardinal était retombé sur son oreiller. — Pour cette fois, adieu, sire... adieu, murmura Mazarin... Je suis las, et j'ai encore un rude chemin à faire avant de me présenter devant mon nouveau maître... Adieu, sire. — Le jeune roi sentit des larmes dans ses yeux. Il se pencha sur le mourant, déjà à moitié cadavre, puis il s'éloigna précipitamment.

LA PREMIÈRE APPARITION DE COLBERT.



Toute la nuit se passa en angoisses communes au mourant et au roi : le mourant attendait sa délivrance, le roi attendait sa liberté. Louis ne se coucha point. Une heure après sa sortie de la chambre du cardinal, il sut que le mourant, reprenant un peu de forces, s'était fait habiller, farder, peigner, et qu'il avait voulu recevoir les ambassadeurs. Pareil à Auguste, il considérait sans doute le monde comme un grand théâtre, et voulait jouer proprement le dernier acte de sa comédie. Vers minuit, encore tout fardé, Mazarin entra en agonie. Il avait revu son testament, et comme ce testament était l'expression exacte de sa volonté, et qu'il craignait qu'une influence intéressée ne profitât de sa faiblesse pour faire changer quelque chose à ce testament, il avait donné le mot d'ordre à Colbert, lequel se promenait dans le corridor qui conduisait à la chambre à coucher du cardinal, comme la plus vigilante des sentinelles.

Le roi, renfermé chez lui, dépêchait toutes les heures sa nourrice vers l'appartement de Mazarin, avec ordre de lui rapporter le bulletin exact de la santé du cardinal. Après avoir appris que Mazarin s'était fait habiller, farder, peigner, et avait reçu les ambassadeurs, Louis apprit que l'on commençait pour le cardinal les prières des agonisans. A une heure du matin, Guénaud avait essayé le dernier remède, dit remède héroïque. C'était un reste des vieilles habitudes de ce temps d'escrime qui allait disparaître, pour faire place à un autre temps, que de croire que l'on pouvait garder contre la mort quelque bonne botte secrète. Mazarin, après avoir pris le remède, respira pendant près de dix minutes. Aussitôt, il donna l'ordre que l'on répandît en tout lieu et tout de suite le bruit d'une crise heureuse. Le roi, à cette nouvelle, senti passer comme une sueur froide sur son front; il avait entrevu le jour de la liberté; l'esclavage lui paraissait plus sombre et moins acceptable que jamais. Mais le bulletin qui suivit changea entièrement la face des choses. Mazarin ne respirait plus du tout, et suivait à peine les prières que le curé de Saint-Nicolas-des-Champs récitait auprès de lui. Le roi se remit à marcher avec agitation dans sa chambre, et à consulter, tout en marchant, plusieurs papiers tirés d'une cassette dont seul il avait la clef. Une troisième fois la nourrice retourna. M. de Mazarin venait de faire un jeu de mot et d'ordonner que l'on revernît sa Flore de Titien.

Enfin, vers deux heures du matin, le roi ne put résister à l'accablement; depuis vingt-quatre heures il ne dormait pas. Le sommeil, si puissant à son âge, s'empara donc de lui et le terrassa pendant une heure environ. Mais il ne se coucha point pendant cette heure; il dormit sur un fauteuil. Vers quatre heures, la nourrice, en rentrant dans la chambre, le réveilla. — Eh bien? demanda le roi. — Eh bien! mon cher

sire, dit la nourrice en joignant les mains avec un air de commisération, eh bien! il est mort.

Le roi se leva d'un seul coup et comme si un ressort d'acier l'eût mis sur ses jambes.—Mort! s'écria-t-il.—Hélas! oui.—Est-ce donc bien sûr?—Oui.—La nouvelle en est-elle donnée?—Pas encore.—Mais qui t'a dit, à toi, que le cardinal était mort? —M. Colbert.—Et lui-même était sûr de ce qu'il disait?—Il sortait de la chambre et avait tenu pendant quelques minutes une glace devant les lèvres du cardinal.—Ah! fit le roi; et qu'est-il devenu, M. Colbert?—Il vient de quitter la chambre de Son Éminence. – Pour aller où?—Pour me suivre.—De sorte qu'il est.....—Là, mon cher sire, attendant à votre porte que votre bon plaisir soit de le recevoir.

Louis courut à la porte, l'ouvrit lui-même et aperçut dans ce couloir Colbert debout et attendant. Le roi tressaillit à l'aspect de cette statue toute vêtue de noir. Colbert saluant avec un profond respect, fit deux pas vers Sa Majesté. Louis rentra dans la chambre, en faisant à Colbert signe de le suivre. Colbert entra; Louis congédia la nourrice, qui ferma la porte en sortant, Colbert se tint modestement debout près de cette porte —Que venez-vous m'annoncer, Monsieur? dit Louis, fort troublé d'être ainsi surpris dans sa pensée intime, qu'il ne pouvait complétement cacher.—Que M. le cardinal vient de trépasser, sire, et que je vous apporte son dernier adieu.

Le roi demeura un instant pensif. Pendant cet instant, il regardait attentivement Colbert; il était évident que la dernière pensée du cardinal lui revenait à l'esprit.—C'est vous qui êtes M. Colbert? demanda-t-il.—Oui, sire.—Fidèle serviteur de Son Éminence, à ce que Son Éminence m'a dit elle-même?—Oui, sire.—Dépositaire d'une partie de ses secrets?—De tous.—Les amis et les serviteurs de Son Éminence défunte me seront chers, Monsieur, et j'aurai soin que vous soyez placé dans mes bureaux. Colbert s'inclina.

—Vous êtes financier, Monsieur, je crois?—Oui, sire.—Et M. le cardinal vous employait à son économat?—J'ai eu cet honneur, sire.—Jamais vous ne fîtes personnellement rien pour ma maison, je crois?—Pardon, sire; c'est moi qui eus le bonheur de donner à M. le cardinal l'idée d'une économie qui met trois cent mille francs par an dans les coffres de Sa Majesté.—Quelle économie, Monsieur? demanda Louis XIV.—Votre Majesté sait que les cent-suisses ont des dentelles d'argent de chaque côté de leurs rubans?—Sans doute.—Eh bien, sire, c'est moi qui ai proposé que l'on mît à ces rubans des dentelles d'argent faux; cela ne paraît point, et cent mille écus font la nourriture d'un régiment pendant le semestre, ou le prix de dix mille bons mousquets, ou la valeur d'une flûte de dix canons prête à prendre la mer. —C'est vrai, dit Louis XIV, en considérant plus attentivement le personnage, et voilà, ma foi, une économie bien placée; d'ailleurs il était ridicule que des soldats portassent la même dentelle que portent des seigneurs.—Je suis heureux d'être approuvé par Sa Majesté, dit Colbert.

—Est-ce là le seul emploi que vous teniez près du cardinal? demanda le roi.—C'est moi que Son Éminence avait chargé d'examiner les comptes de la surintendance, sire.—Ah! fit Louis XIV, qui s'apprêtait à renvoyer Colbert, et que ce mot arrêta; ah! c'est vous que Son Éminence avait chargé de contrôler M. Fouquet. Et le résultat du contrôle...—Est qu'il y a déficit, sire; mais si Votre Majesté daigne me permettre... —Parlez, monsieur Colbert.—Je dois donner à Votre Majesté quelques explications. —Point du tout, Monsieur; c'est vous qui avez contrôlé ces comptes, donnez-m'en le relevé.—Ce sera facile, sire: vide partout, argent nulle part.—Prenez-y garde, Monsieur; vous attaquez rudement la gestion de M. Fouquet, lequel, à ce que j'ai entendu dire cependant, est un habile homme.

Colbert rougit, puis pâlit, car il sentit que de ce moment il entrait en lutte avec un homme dont la puissance balançait presque la puissance de celui qui venait de mourir. — Oui, sire, un très-habile homme, répéta Colbert en s'inclinant. — Mais si M. Fouquet est un habile homme, et que malgré cette habileté l'argent manque, à qui la faute? — Je n'accuse pas, sire, je constate. — C'est bien; faites vos comptes et présentez-les-moi. Il y a déficit, dites-vous? Un déficit peut être passager; le crédit revient, les fonds rentrent. — Non, sire. — Sur cette année, peut-être, je comprends cela; mais sur l'an prochain? — L'an prochain, sire, est mangé aussi ras que l'an qui court. — Mais l'an d'après, alors? — Comme l'an prochain. — Que me dites vous là, monsieur Colbert? — Je dis qu'il y a quatre années engagées d'avance. — On fera un emprunt, alors. — On en a fait trois, sire. — Je créerai des offices, pour les faire résigner, et l'on encaissera l'argent des charges. — Impossible, sire, car il y a déjà eu créations sur créations d'offices, dont les provisions sont livrées en blanc, en sorte que les acquéreurs en jouissent sans les remplir. Voilà pourquoi Votre Majesté ne peut résigner. De plus, sur chaque traité, M. le surintendant a donné un tiers de remise, en sorte que les peuples sont foulés sans que Votre Majesté en profite.

— Expliquez-moi cela, monsieur Colbert. — Quoi, sire? — Eh bien! par exemple, si aujourd'hui que M. le cardinal est mort et que me voilà roi, si je voulais avoir de l'argent? — Votre Majesté n'en aurait pas. — Oh! voilà qui est étrange. Monsieur; comment, mon surintendant, un habile homme, vous le dites vous-même, mon surintendant ne me trouverait point d'argent? Colbert secoua sa grosse tête. — Qu'est-ce donc, dit le roi, les revenus de l'État sont-ils donc obérés à ce point qu'ils ne soient plus des revenus? — Oui, sire, à ce point.

Le roi fronça le sourcil. — Soit, dit-il, j'assemblerai les ordonnances, pour obtenir des porteurs un dégrèvement, une liquidation à bon marché. — Impossible, car les ordonnances ont été converties en billets, lesquels billets, pour la facilité des transactions, sont coupés en tant de parts, que l'on ne peut plus reconnaître l'original.

Louis, fort agité, se promenait de long et en large, le sourcil toujours froncé. — Mais si cela était comme vous le dites, monsieur Colbert, fit-il en s'arrêtant tout d'un coup, je serais ruiné avant même de régner? — Vous l'êtes en effet, sire, repartit l'impassible aligneur de chiffres.

— Mais cependant, Monsieur, l'argent est quelque part? — Oui, sire, et même pour commencer, j'apporte à Votre Majesté une note de fonds que M. le cardinal Mazarin n'a pas voulu relater dans son testament, ni dans aucun acte quelconque; mais qu'il m'avait confiés, à moi. — A vous? — Oui, sire, avec injonction de les remettre à Votre Majesté. — Comment! outre les quarante millions du testament, M. Mazarin avait encore d'autres fonds? Colbert s'inclina. — Mais c'était donc un gouffre que cet homme! murmura le roi. M. Mazarin d'un côté, M. Fouquet de l'autre; plus de cent millions peut-être à eux deux; cela ne m'étonne point que mes coffres soient vides. Colbert attendait sans bouger.

— Et la somme que vous m'apportez, en vaut-elle la peine? demanda le roi. — Oui, sire, la somme est assez ronde. — Elle s'élève? — A treize millions de livres, sire. — Treize millions! s'écria Louis XIV en frissonnant de joie; vous dites treize millions, monsieur Colbert? — Oui, Votre Majesté. — Que tout le monde ignore? — Tout le monde. — Qui sont en vos mains? — En mes mains, oui, sire. — Et que je puis avoir? — Dans deux heures. — Mais où sont-ils donc? — Dans la cave d'une maison que M. le cardinal possédait en ville, et qu'il veut bien me laisser par une clause particulière de son testament. — Vous connaissez donc le testament du cardinal? — J'en ai un double, signé de sa main. — Un double? — Oui, sire, et le voici.

Colbert tira simplement l'acte de sa poche et le montra au roi. Le roi lut l'article relatif à la donation de cette maison. — Mais, dit-il, il n'est question ici que de la maison, et nulle part l'argent n'est mentionné. — Pardon, sire, il l'est dans ma conscience. — Et M. Mazarin s'en est rapporté à vous? — Pourquoi pas, sire? — Lui, l'homme défiant par excellence! — Il ne l'était pas pour moi, sire, comme Votre Majesté peut le voir.

Louis arrêta avec admiration son regard sur cette tête vulgaire mais expressive. — Vous êtes un honnête homme, monsieur Colbert, dit le roi. — Ce n'est pas une vertu, sire, c'est un devoir, répondit froidement Colbert. — Mais, ajouta Louis XIV, cet argent n'est-il pas à la famille? — Si cet argent était à la famille, il serait porté au testament du cardinal comme le reste de sa fortune. Si cet argent était à la famille, moi, qui ai rédigé l'acte de donation fait en faveur de Votre Majesté j'eusse ajouté la somme de treize millions à celle de quarante millions qu'on vous offrait déjà. — Comment! s'écria Louis XIV, c'est vous qui avez rédigé la donation, monsieur Colbert? — Oui, sire. — Et le cardinal vous aimait? ajouta naïvement le roi. — J'avais répondu à Son Eminence que Votre Majesté n'accepterait point, dit Colbert de ce même ton tranquille que nous avons dit, et qui, même dans les habitudes de la vie, avait quelque chose de solennel.

Louis passa une main sur son front. — Oh! que je suis jeune, murmura-t-il tout bas, pour commander aux hommes!

Colbert attendait la fin de ce monologue intérieur Il vit Louis relever la tête. — A quelle heure enverrai-je l'argent à Votre Majesté? demanda-t-il. — Cette nuit, à onze heures. Je désire que personne ne sache que je possède cet argent. Colbert ne répondit pas plus que si la chose n'avait point été dite pour lui. — Cette somme est-elle en lingots ou en or monnayé? — En or monnayé, sire. — Bien. — Où l'enverrai-je? — Au Louvre. Merci, monsieur Colbert. Colbert s'inclina et sortit.

— Treize millions! s'écria Louis XIV lorsqu'il fut seul : mais c'est un rêve! Puis il laissa tomber son front dans ses mains, comme s'il dormait effectivement. Mais, au bout d'un instant, il releva le front, secoua sa belle chevelure, se leva, et, ouvrant violemment la fenêtre, il baigna son front brûlant dans l'air vif du matin qui lui apportait l'âcre senteur des arbres et le doux parfum des fleurs. Une resplendissante aurore se levait à l'horizon, et les premiers rayons du soleil inondèrent de flamme le front du jeune roi. — Cette aurore est celle de mon règne, murmura Louis XIV. Est-ce un présage que vous m'envoyez, Dieu tout-puissant?...

LE PREMIER JOUR DE LA ROYAUTÉ DE LOUIS XIV.

Le matin, la nouvelle de la mort du cardinal se répandit dans le château, et du château dans la ville. Les ministres Fouquet, Lyonne et Letellier entrèrent dans la salle des séances pour tenir conseil. Le roi les fit mander aussitôt. — Messieurs, dit-il, tant que M. le cardinal a vécu, je l'ai laissé gouverner mes affaires; mais, à présent, j'entends les gouverner moi-même. Vous me donnerez vos avis quand je vous les demanderai. Allez! Les ministres se regardèrent avec surprise. S'ils dissimulèrent un sourire, ce fut un grand effort, car ils savaient que le prince, élevé dans une ignorance absolue des affaires, se chargeait là, par amour-propre, d'un fardeau trop lourd pour ses forces. Fouquet prit congé de ses collègues sur l'escalier en leur disant : — Messieurs, voilà bien de la besogne de moins pour nous. Et il monta tout joyeux dans

son carrosse. Les autres, un peu inquiets de la tournure que prendraient les événemens, s'en retournèrent ensemble à Paris.

Le roi, vers les dix heures, passa chez sa mère, avec laquelle il eut un entretien fort particulier : puis, après le dîner, il monta en voiture fermée et se rendit tout droit au Louvre. Là il reçut beaucoup de monde, et prit un certain plaisir à remarquer l'hésitation de tous et la curiosité de chacun. Vers le soir, il commanda que les portes du Louvre fussent fermées, à l'exception d'une seule, de celle qui donnait sur le quai. Il mit en sentinelle à cet endroit deux cent-suisses qui ne parlaient pas un mot de français, avec consigne de laisser entrer tout ce qui serait ballot, mais rien autre chose, et de ne laisser rien sortir. A onze heures précises, il entendit le roulement d'un pesant chariot sous la voûte, puis d'un autre, puis d'un troisième Après quoi la grille roula sourdement sur ses gonds pour se refermer. Bientôt quelqu'un gratta de l'ongle à la porte du cabinet. Le roi alla ouvrir lui-même, et il vit Colbert, dont le premier mot fut celui-ci : — L'argent est dans la cave de Votre Majesté.

Louis descendit alors et alla visiter lui-même les barriques d'espèces or et argent, que par les soins de Colbert, quatre hommes à lui venaient de rouler dans un caveau dont le roi avait fait passer la clef à Colbert cette matinée même. Cette revue achevée, Louis rentra chez lui, suivi de Colbert qui n'avait pas réchauffé son immobile froideur du moindre rayon de satisfaction personnelle. — Monsieur, lui dit le roi, que voulez-vous que je vous donne en récompense de ce dévouement et de cette probité? — Rien absolument, sire. — Comment rien! pas même l'occasion de me servir? — Votre Majesté ne me fournirait pas cette occasion, que je ne la servirais pas moins. Il m'est impossible de n'être pas le meilleur serviteur du roi. — Vous serez intendant des finances, monsieur Colbert. — Mais il y a un surintendant, sire. — Justement. — Sire, le surintendant est l'homme le plus puissant du royaume. — Ah! s'écria Louis, en rougissant, vous croyez? — Il me broiera en huit jours, sire, car enfin, Votre Majesté me donne un contrôle pour lequel la force est indispensable. Intendant sous un surintendant, c'est l'infériorité. — Vous voulez des appuis... vous ne faites pas fond sur moi. — J'ai eu l'honneur de dire à Votre Majesté que M. Fouquet, du vivant de M. Mazarin, était le second personnage du royaume; mais voilà M. Mazarin mort, et M. Fouquet est devenu le premier.

— Monsieur, je consens à ce que vous me disiez toutes choses aujourd'hui encore; mais demain, songez-y, je ne le souffrirai plus. — Alors je serai inutile à Votre Majesté? — Vous l'êtes déjà, puisque vous craignez de vous compromettre en me servant. — Je crains seulement d'être mis hors d'état de vous servir. — Que voulez-vous alors? — Je veux que Votre Majesté me donne des aides dans le travail de l'intendance. — La place perd de sa valeur. — Elle gagne de la sûreté. — Choisissez vos collègues. — MM. Breteuil, Marin, Hervard. — Demain, l'ordonnance paraîtra. — Sire, merci.

— C'est tout ce que vous demandez? — Non, sire : encore une chose. Laissez-moi composer une chambre de justice. — Pour quoi faire, cette chambre de justice? — Pour juger les traitans et les partisans qui, depuis dix ans, ont malversé. — Mais... que leur fera-t-on? — On en pendra trois, ce qui fera rendre gorge aux autres. — Je ne puis cependant commencer mon règne par des exécutions, monsieur Colbert. — Au contraire, sire, afin de ne le pas finir par des supplices.

Le roi ne répondit pas. — Votre Majesté consent-elle? dit Colbert. — Je réfléchirai, Monsieur. — Il sera trop tard quand la réflexion sera faite. — Pourquoi? — Parce que nous avons affaire à des gens plus forts que nous s'ils sont avertis. — Composez cette chambre de justice, Monsieur. — Je la composerai. — Est-ce tout? — Non,

sire : il y a encore une chose importante... quels droits attache Votre Majesté à cette intendance? — Mais... je ne sais... il y a des usages... — Sire, j'ai besoin qu'à cette intendance soit dévolu le droit de lire la correspondance avec l'Angleterre. — Impossible, Monsieur, car cette correspondance se dépouille au conseil ; M. le cardinal lui-même le faisait. — Je croyais que Votre Majesté avait déclaré ce matin qu'elle n'aurait plus de conseil. — Oui, je l'ai déclaré. — Que Votre Majesté alors veuille bien lire elle-même et toute seule ses lettres, surtout celles d'Angleterre : je tiens particulièrement à ce point. — Monsieur, vous aurez cette correspondance et m'en rendrez compte. — Maintenant, sire, qu'aurai-je à faire aux finances? — Tout ce que M. Fouquet ne fera pas. — C'est là ce que je demandais à Votre Majesté. Merci, je pars tranquille.

Il partit en effet sur ces mots. Louis le regarda partir. Colbert n'était pas encore à cent pas du Louvre que le roi reçut un courrier d'Angleterre. Après avoir regardé, sondé l'enveloppe, le roi la décacheta précipitamment, et trouva tout d'abord une lettre du roi Charles II. Voici ce que le prince anglais écrivait à son royal frère :

« Votre Majesté doit être fort inquiète de la maladie de M. le cardinal Mazarin ; mais l'excès du danger ne peut que vous servir. Le cardinal est condamné par son médecin. Je vous remercie de la gracieuse réponse que vous avez faite à ma communication, touchant lady Henriette Stuart, ma sœur, et dans huit jours la princesse partira pour Paris avec sa cour.

« Il est doux pour moi de reconnaître la paternelle amitié que vous m'avez témoignée, et de vous appeler plus justement encore mon frère. Il m'est doux, surtout, de prouver à Votre Majesté combien je m'occupe de ce qui peut lui plaire. Vous faites sourdement fortifier Belle-Isle-en-mer ; c'est un tort. Jamais nous n'aurons la guerre ensemble. Cette mesure ne m'inquiète pas, elle m'attriste... Vous dépensez là des millions inutiles, dites-le bien à vos ministres, et croyez que ma police est bien informée ; rendez-moi, mon frère, les mêmes services, le cas échéant. »

Le roi sonna violemment, et son valet de chambre parut. — Monsieur Colbert sort d'ici et ne peut être loin... Qu'on l'appelle, s'écria-t-il. Le valet de chambre allait exécuter l'ordre, le roi l'arrêta. — Non, dit-il, non... Je vois toute la trame de cet homme. Belle-Isle est à M. Fouquet ; Belle-Isle fortifiée, c'est une conspiration de M. Fouquet... La découverte de cette conspiration, c'est la ruine du surintendant, et cette découverte résulte de la correspondance d'Angleterre : voilà pourquoi Colbert voulait avoir cette correspondance. Oh! je ne puis cependant mettre toute ma force sur cet homme : il n'est que la tête, il me faut le bras. Louis poussa tout à coup un cri joyeux. — J'avais, dit-il au valet de chambre, un lieutenant de mousquetaires. — Oui, sire : M. d'Artagnan. — Il a quitté momentanément mon service. — Oui, sire. — Qu'on me le trouve, et que demain il soit ici à mon lever. Le valet de chambre s'inclina et sortit. Treize millions dans ma cave, dit alors le roi ; Colbert tenant ma bourse et d'Artagnan portant mon épée : je suis roi!

UNE PASSION.

Le jour même de son arrivée, en revenant du Palais-Royal, Athos, comme nous l'avons vu, rentra en son hôtel de la rue Saint-Honoré. Il y trouva le vicomte de Bragelonne, qui l'attendait dans sa chambre en faisant la conversation avec Grimaud. Ce n'était pas une chose aisée que de causer avec le vieux serviteur : deux hommes seu-

lement possédaient ce secret : Athos et d'Artagnan. Le premier y réussissait parce que Grimaud cherchait à le faire parler lui-même; d'Artagnan, au contraire, parce qu'il savait faire causer Grimaud. Raoul était occupé à se faire raconter le voyage d'Angleterre, et Grimaud l'avait conté dans tous ses détails avec un certain nombre de gestes et huit mots, ni plus ni moins. Il avait d'abord indiqué par un mouvement onduleux de la main que son maître et lui avaient traversé la mer. — Pour quelque expédition? avait demandé Raoul. Grimaud, baissant la tête, avait répondu oui. — Où M. le comte courut des dangers? interrogea Raoul. Grimaud haussa légèrement les épaules comme pour dire : — Ni trop ni trop peu. — Mais encore, quels dangers? insista Raoul. Grimaud montra l'épée, il montra le feu et un mousquet pendu au mur. — M. le comte avait donc là-bas un ennemi? s'écria Raoul. — Monk, répliqua Grimaud. — Il est étrange, continua Raoul, que M. le comte persiste à me regarder comme un novice et à ne pas me faire partager l'honneur ou le danger de ces rencontres. Grimaud sourit.

C'est à ce moment que revint Athos. L'hôte lui éclairait l'escalier, et Grimaud, reconnaissant le pas de son maître, courut à sa rencontre ce qui coupa court à l'entretien. Mais Raoul était lancé; en voie d'interrogation, il ne s'arrêta pas, et, prenant les deux mains du comte avec une tendresse vive, mais respectueuse, — Comment se fait-il, Monsieur, dit-il, que vous partiez pour un voyage dangereux sans me dire adieu, sans me demander l'aide de mon épée, à moi qui dois être pour vous un soutien, depuis que j'ai de la force : à moi que vous avez élevé comme un homme? Ah! Monsieur, voulez-vous donc m'exposer à cette cruelle épreuve de ne plus vous revoir jamais? — Qui vous a dit, Raoul, que mon voyage fût dangereux? répliqua le comte en déposant son manteau et son chapeau dans les mains de Grimaud, qui venait de lui dégrafer l'épée. — Moi, dit Grimaud. — Et pourquoi cela? fit sévèrement Athos.

Grimaud s'embarrassait; Raoul le prévint en répondant pour lui. — Il est naturel, Monsieur, que ce bon Grimaud me dise la vérité sur ce qui vous concerne. Par qui serez-vous aimé, soutenu, si ce n'est par moi? Athos ne répliqua point. Il fit un geste amical qui éloigna Grimaud, puis s'assit dans un fauteuil; tandis que Raoul demeurait debout devant lui. — Toujours est-il, continue Raoul, que votre voyage était une expédition .. et que le fer, le feu vous ont menacé. — Ne parlons plus de cela, vicomte, dit doucement Athos; je suis parti vite, c'est vrai; mais le service du roi Charles II exigeait ce prompt départ. Quant à votre inquiétude, je vous en remercie, et je sais que je puis compter sur vous... Vous n'avez manqué de rien, vicomte, en mon absence? — Non, Monsieur, merci. — J'avais ordonné à Blaisois de vous faire compter cent pistoles au premier besoin d'argent. — Monsieur, je n'ai pas vu Blaisois. — Vous vous êtes passé d'argent, alors? — Monsieur, il me restait trente pistoles de la vente des chevaux que je pris lors de ma dernière campagne, et M. le Prince avait eu la bonté de me faire gagner deux cents pistoles à son jeu, il y a trois mois. — Vous jouez... je n'aime pas cela... Raoul. — Je ne joue jamais, Monsieur, c'est M. le Prince qui m'a ordonné de tenir ses cartes à Chantilly... un soir qu'il lui était venu un courrier du roi, j'ai obéi; le gain de la partie, M. le Prince m'a commandé de le prendre. — Est-ce que c'est une habitude de la maison, Raoul? dit Athos en fronçant le sourcil. — Oui, Monsieur, chaque semaine, M. le Prince fait, sur une cause ou sur une autre, un avantage pareil à l'un de ses gentilshommes. Il y a cinquante gentilshommes chez Son Altesse, mon tour s'est rencontré cette fois. — Bien! Vous allâtes donc en Espagne? — Oui, Monsieur, je fis un fort beau voyage et fort intéressant. — Voilà un mois que vous êtes revenu? — Oui, Monsieur. — Et

depuis ce mois qu'avez-vous fait? — Mon service, Monsieur. — Vous n'avez point été chez moi, à la Fère? Raoul rougit. Athos le regarda de son œil fixe et tranquille.

— Vous auriez tort de ne pas me croire, dit Raoul, je rougis et je le sens bien; c'est malgré moi. La question que vous me faites l'honneur de m'adresser est de nature à soulever en moi beaucoup d'émotions. Je rougis donc parce que je suis ému, non parce que je mens. — Je sais, Raoul, que vous ne mentez jamais. D'ailleurs, mon ami, vous auriez tort; ce que je voulais vous dire... — Je le sais bien, Monsieur, vous voulez me demander si je n'ai pas été à Blois. — Précisément. — Je n'y suis pas allé; je n'ai pas même aperçu la personne dont vous voulez me parler. La voix de Raoul tremblait en prononçant ces paroles. Athos, souverain juge en toute délicatesse, ajouta aussitôt : — Raoul, vous répondez avec un sentiment pénible; vous souffrez. — Beaucoup. Monsieur; vous m'avez défendu d'aller à Blois et de revoir mademoiselle de la Vallière. Ici le jeune homme s'arrêta. Ce doux nom, si charmant à prononcer, déchirait son cœur en caressant ses lèvres. — Et j'ai bien fait, Raoul se hâta de dire Athos. Je ne suis pas un père barbare ni injuste : je respecte l'amour vrai; mais je pense pour vous à un avenir... à un immense avenir. Un règne nouveau va luire comme une aurore; la guerre appelle un jeune roi plein d'esprit chevaleresque. Ce qu'il faut à cette ardeur héroïque, c'est un bataillon de lieutenans, jeunes et libres, qui courent aux coups avec enthousiasme et tombent en criant : *Vive le roi!* au lieu de crier : *Adieu, ma femme!*... Vous comprenez cela, Raoul. Tout brutal que paraisse être mon raisonnement, je vous adjure donc de me croire et de détourner vos regards de ces premiers jours de jeunesse, où vous prîtes l'habitude d'aimer, jours de folle insouciance qui amollissent le cœur et le rendent incapable de contenir ces fortes liqueurs amères qu'on appelle la gloire et l'adversité. Ainsi, Raoul, je vous crois capable de devenir un homme remarquable : marchez seul, vous marcherez mieux et plus vite.

— Vous avez commandé, Monsieur, répliqua Raoul, j'obéis. — Commandé! s'écria Athos, est-ce ainsi que vous me répondez? Je vous ai commandé! Oh! vous détournez mes paroles, comme vous méconnaissez mes intentions! je n'ai pas commandé, j'ai prié. — Non pas. Monsieur. vous avez commandé, dit Raoul avec opiniâtreté... mais n'eussiez-vous fait qu'une prière, votre prière est encore plus efficace qu'un ordre. Je n'ai pas revu mademoiselle de la Vallière. — Mais vous souffrez! vous souffrez! insista Athos. Raoul ne répondit pas. — Je vous trouve pâle, je vous trouve attristé... Ce sentiment est donc bien fort? — C'est une passion, répliqua Raoul. — Non... une habitude.

— Monsieur, vous savez que j'ai voyagé beaucoup, que j'ai passé deux ans loin d'elle. Toute habitude se peut rompre en deux années, je crois... Eh bien, au retour, j'aimais, non pas plus, c'est impossible, mais autant. Mademoiselle de la Vallière est pour moi la compagne par excellence; mais vous êtes pour moi Dieu sur la terre... à vous je sacrifierai tout. — Vous auriez tort, dit Athos; je n'ai plus aucun droit sur vous. L'âge vous a émancipé, vous n'avez plus même besoin de mon consentement. D'ailleurs, le consentement, je ne le refuserai pas, après tout ce que vous venez de me dire. Épousez donc mademoiselle de la Vallière, si vous voulez.

Raoul fit un mouvement, puis soudain, — Vous êtes bon, Monsieur, dit-il, et votre concession me pénètre de reconnaissance : mais je n'accepterai pas. — Voilà que vous refusez à présent! — Oui, Monsieur. — Je ne vous en témoignerai rien, Raoul. — Mais vous avez au fond du cœur une idée contre ce mariage : vous ne me l'avez pas choisi. — C'est vrai — Il suffit pour que je ne persiste pas : j'attendrai. — Prenez-y garde,

Raoul, ce que vous dites est sérieux. — Je le sais bien, Monsieur; j'attendrai, vous dis-je. — Quoi? que je meure? fit Athos très-ému.

— Oh! Monsieur! s'écria Raoul avec des larmes dans la voix, est-il possible que vous me déchiriez le cœur ainsi, à moi qui ne vous ai pas donné un sujet de plainte! — Cher enfant, c'est vrai, murmura Athos, en serrant violemment ses lèvres pour comprimer l'émotion dont il n'allait plus être maître. Non, je ne veux point vous affliger; seulement, je ne comprends pas ce que vous attendrez... Attendrez-vous que vous n'aimiez plus? — Ah! pour cela, non, Monsieur; j'attendrai que vous changiez d'avis. — Je veux faire une épreuve, Raoul, je veux voir si mademoiselle de la Vallière attendra comme vous. — Je l'espère, Monsieur. — Mais, prenez garde, Raoul, si elle n'attendait pas? Ah! vous êtes si jeune, si confiant, si loyal... Les femmes sont changeantes.

— Vous ne m'avez jamais dit de mal des femmes, Monsieur; jamais vous n'avez eu à vous en plaindre; pourquoi vous en plaindre à moi, à propos de mademoiselle de la Vallière? — C'est vrai, dit Athos en baissant les yeux, jamais mademoiselle de la Vallière n'a motivé un soupçon; mais quand on prévoit, il faut aller jusqu'aux exceptions, jusqu'aux improbabilités! Si, dis-je, mademoiselle de la Vallière ne vous attendait pas? — Comment cela, Monsieur? — Si elle tournait ses vues d'un autre côté? — Ses regards sur un autre homme, voulez-vous dire? fit Raoul pâle d'angoisses. — C'est cela. — Eh bien! Monsieur, je tuerais cet homme, dit simplement Raoul, et tous les hommes que mademoiselle de la Vallière choisirait, jusqu'à ce qu'un d'eux m'eût tué ou jusqu'à ce que mademoiselle de la Vallière m'eût rendu son cœur.

Athos tressaillit. — Je croyais, reprit-il d'une voix sourde, que vous m'appeliez tout à l'heure votre dieu, votre loi en ce monde. — Oh! dit Raoul tremblant, vous me défendriez le duel? — Si je le défendais, Raoul? — Vous me défendriez d'espérer, Monsieur, et par conséquent vous ne me défendriez pas de mourir. Athos leva les yeux sur le vicomte. Il avait prononcé ces mots avec une sombre inflexion, qu'accompagnait le plus sombre regard. — Assez, dit Athos, après un long silence, assez sur ce triste sujet, où tous deux nous exagérons. Vivez au jour le jour, Raoul: faites votre service, aimez mademoiselle de la Vallière, en un mot, agissez comme un homme puisque vous avez l'âge d'homme, seulement n'oubliez pas que je vous aime tendrement et que vous prétendez m'aimer. — Ah! monsieur le comte! s'écria Raoul en pressant la main d'Athos sur son cœur.

— Bien, cher enfant, laissez-moi, j'ai besoin de repos. A propos, M. d'Artagnan est revenu d'Angleterre avec moi: vous lui devez une visite. — J'irai la lui rendre, Monsieur, avec une bien grande joie: j'aime tant M. d'Artagnan! — Vous avez raison: c'est un honnête homme et un brave cavalier. — Qui vous aime, dit Raoul — J'en suis sûr... Savez-vous son adresse? — Mais au Louvre, au Palais-Royal, partout où est le roi. Ne commande-t-il pas les mousquetaires? — Non, pour le moment, M. d'Artagnan est en congé; il se repose... Ne le cherchez donc pas aux postes de son service; vous aurez de ses nouvelles chez un certain M. Planchet. — Son ancien laquais? — Précisément, devenu épicier. — Je sais; rue des Lombards? Je trouverai, Monsieur, je trouverai. — Vous lui direz mille choses tendres de ma part et l'amènerez dîner avec moi avant mon départ pour la Fère. Bonsoir, Raoul. — Monsieur, je vous vois un ordre que je ne vous connaissais pas; recevez mes complimens. — La Toison!.. c'est vrai .. Hochet, mon fils... qui n'amuse même plus un vieil enfant comme moi... Bonsoir, Raoul.

LA LEÇON DE M. D'ARTAGNAN.

Raoul ne trouva pas le lendemain M. d'Artagnan comme il l'avait espéré. Il ne rencontra que Planchet dont la joie fut vive en revoyant ce jeune homme et qui sut lui faire deux ou trois complimens guerriers, qui ne sentaient pas du tout l'épicerie. Mais comme Raoul revenait de Vincennes le lendemain, ramenant cinquante dragons que lui avait confiés M. le prince, il aperçut, à la place Baudoyer, un homme qui, le nez en l'air, regardait une maison comme on regarde un cheval qu'on a envie d'acheter. Cet homme, vêtu d'un costume bourgeois boutonné comme un pourpoint de militaire, coiffé d'un tout petit chapeau, et portant au côté une longue épée garnie de chagrin, tourna la tête aussitôt qu'il entendit le pas des chevaux et cessa de regarder la maison pour voir les dragons. C'était tout simplement M. d'Artagnan à pied, les mains derrière le dos, qui passait une petite revue des dragons, après avoir passé une revue des édifices. Pas un homme, pas une aiguillette, pas un sabot de cheval n'échappa à son inspection.

Raoul marchait sur les flancs de sa troupe : d'Artagnan l'aperçut le dernier. — Eh ! fit-il, eh ! mordioux ! — Je ne me trompe pas ? dit Raoul en poussant son cheval. — Non, tu ne te trompes pas : bonjour ! répliqua l'ancien mousquetaire. Et Raoul vint serrer avec effusion, la main de son vieil ami. — Prends garde, Raoul, dit d'Artagnan, le deuxième cheval du cinquième rang sera déferré avant le pont Marie : il n'a plus que deux clous au pied de devant hors montoir. — Attendez-moi, dit Raoul, je reviens. — Tu quittes ton détachement? — Le cornette est là pour me remplacer. — Tu viens dîner avec moi? — Très-volontiers, monsieur d'Artagnan. — Alors fais vite ; quitte ton cheval, ou fais-m'en donner un. — J'aime mieux revenir à pied avec vous.

Raoul se hâta d'aller prévenir le cornette, qui prit rang à sa place ; puis il mit pied à terre, donna son cheval à l'un des dragons, et, tout joyeux, prit le bras de M. d'Artagnan, qui le considérait durant toutes ces évolutions avec la satisfaction d'un connaisseur. — Et tu viens de Vincennes? dit-il d'abord. — Oui, monsieur le chevalier. — — Le cardinal ?... — Est bien malade : on dit même qu'il est mort — Es-tu bien avec M. Fouquet? demanda d'Artagnan, montrant par un dédaigneux mouvement d'épaules que cette mort de Mazarin ne l'affectait pas outre mesure. — Avec M. Fouquet? dit Raoul : je ne le connais pas. — Tant pis, tant pis ; car un nouveau roi cherche toujours à se faire des créatures. — Oh ! le roi ne me veut pas de mal, répliqua le jeune homme. — Je te parle du roi .. Le roi c'est M. Fouquet, à présent que le cardinal est mort .. Il s'agit d'être très-bien avec M. Fouquet, si tu ne veux pas moisir toute ta vie comme j'ai moisi... Il est vrai que tu as d'autres protecteurs, fort heureusement. — Monsieur le Prince d'abord. — Usé, usé, mon ami. — M. le comte de la Fère? — Athos! oh ! c'est différent : oui, Athos... et si tu veux faire un bon chemin en Angleterre, tu ne peux mieux t'adresser. Je te dirai même sans trop de vanité que moi-même j'ai quelque crédit à la cour de Charles II. Voilà un roi, à la bonne heure! — Ah ! fit Raoul avec la curiosité naïve des jeunes gens bien nés qui entendent parler l'expérience et la valeur. — Oui, un roi qui s'amuse, c'est vrai, mais qui a su mettre l'épée à la main et apprécier les hommes utiles. Athos est bien avec Charles II. Prends-moi du service par là, et laisse un peu les cuistres de traitans qui volent aussi bien avec des mains françaises qu'avec des doigts italiens : laisse le petit pleurard de roi,

qui va nous donner un règne de François II. Sais-tu l'histoire, Raoul? — Oui, monsieur le chevalier. — Tu sais que François II avait toujours mal aux oreilles, alors? — Non, je ne le savais pas. — Que Charles IX avait toujours mal à la tête? — Ah! — Et Henri III, toujours mal au ventre.

Raoul se mit à rire. — Eh bien! mon cher ami, Louis XIV a toujours mal au cœur; c'est déplorable à voir, qu'un roi soupire du soir au matin, et ne dise pas une fois dans la journée : Ventre-saint-Gris, ou : Corbœuf! quelque chose qui réveille, enfin. — C'est pour cela, monsieur le chevalier, que vous avez quitté le service? demanda Raoul. — Oui. — Mais vous-même, cher monsieur d'Artagnan, vous jetez le manche après la cognée; vous ne ferez pas fortune. — Oh! moi, répliqua d'Artagnan d'un ton léger, je suis fixé. J'avais quelque bien de ma famille. Raoul le regarda. La pauvreté de d'Artagnan était proverbiale. D'Artagnan surprit ce regard d'étonnement. — Et puis, ton père t'aura dit que j'avais été en Angleterre? — Oui, monsieur le chevalier. — Et que j'avais là fait une heureuse rencontre? — Non. Monsieur, j'ignorais cela. — Oui, un de mes bons amis, un très-grand seigneur, le vice-roi d'Écosse et d'Irlande, m'a fait retrouver un héritage. — Un héritage? — Assez rond. — En sorte que vous êtes riche? — Peuh... — Recevez mes bien sincères complimens.

— Merci... Tiens, voici ma maison. — Place de Grève? — Oui; tu n'aimes pas ce quartier? — Au contraire; l'eau est belle à voir... Oh! la jolie maison antique — L'Image-Notre-Dame, c'est un vieux cabaret que j'ai transformé en maison depuis deux jours. — Mais le cabaret est toujours ouvert? — Pardieu! — Et vous, où logez-vous? — Moi, je loge chez Planchet. — Vous m'avez dit tout à l'heure : Voici ma maison. — Je l'ai dit parce que c'est ma maison en effet... j'ai acheté cette maison. — Ah! fit Raoul.

— Le denier dix, mon cher Raoul; une affaire superbe : j'ai acheté la maison trente mille livres : elle a un jardin sur la rue de la Mortellerie; le cabaret se loue mille livres avec le premier étage; le grenier, ou second étage, cinq cents livres. — Allons donc! — Sans doute. — Un grenier cinq cents livres? Mais ce n'est pas habitable. — Aussi ne l'habite-t-on pas; seulement, tu vois que ce grenier a deux fenêtres sur la place. — Oui, Monsieur. — Eh bien, chaque fois qu'on roue, qu'on pend, qu'on écartèle ou qu'on brûle, les deux fenêtres se louent jusqu'à vingt pistoles. — Oh! fit Raoul avec horreur. — C'est dégoûtant, n'est-ce pas? dit d'Artagnan. — Oh! répéta Raoul. — C'est dégoûtant, mais c'est comme cela... ces badauds parisiens sont parfois de véritables anthropophages. Je ne conçois pas que des hommes, des chrétiens, puissent faire de pareilles spéculations. — C'est vrai. — Quant à moi, continua d'Artagnan, si j'habitais cette maison, je fermerais, les jours d'exécution, jusqu'au trou des serrures; mais je n'habite pas. — Et vous louez cinq cents livres ce grenier? — Au féroce cabaretier qui le sous-loue lui-même... Je disais donc quinze cents livres. — L'intérêt naturel de l'argent, dit Raoul, au denier cinq. — Juste. Il me reste le corps de logis du fond, magasins, logemens et caves inondées chaque hiver, deux cents livres, et le jardin, qui est très-beau, très-bien planté, très-enfoui sous les murs et sous l'ombre du portail de Saint-Gervais-Saint-Protais, treize cents livres. Tiens, prenons la rue de la Vannerie, nous allons droit chez maître Planchet.

D'Artagnan pressa le pas et amena en effet Raoul chez Planchet, dans une chambre que l'épicier avait cédée à son ancien maître. Planchet était sorti, mais le dîner était servi. Il y avait chez cet épicier un reste de la régularité, de la ponctualité militaire. D'Artagnan remit Raoul sur le chapitre de son avenir. — Ton père te tient sévèrement, dit-il. — Justement, monsieur le chevalier. — Oh! je sais qu'Athos est juste, mais serré, peut-être — Une main royale, monsieur d'Artagnan. — Ne te gêne pas, garçon;

si jamais tu as besoin de quelques pistoles, le vieux mousquetaire est là. — Cher monsieur d'Artagnan. — Tu joues bien un peu? — Jamais. — Heureux en femme, alors?... Tu rougis... Oh! petit Aramis, va. Mon cher, cela coûte plus cher encore que le jeu. Il est vrai qu'on se bat quand on a perdu, c'est une compensation. Bah! le petit pleurard de roi fait payer l'amende aux gens qui dégaînent. Quel règne, mon pauvre Raoul, quel règne! — Vous tenez rigueur au roi, cher monsieur d'Artagnan, et vous le connaissez à peine. — Moi! Écoute, Raoul. Jour par jour, heure par heure, prends bien note de mes paroles, je te prédis ce qu'il fera. Le cardinal mort, il pleurera. — Ensuite? — Ensuite, il se fera faire une pension par M. Fouquet et s'en ira composer des vers à Fontainebleau pour des Mancini quelconques à qui la reine arrachera les yeux. — Ensuite? — Ensuite, après avoir fait arracher les galons d'argent de ses Suisses, parce que la broderie coûte trop cher, il mettra les mousquetaires à pied, parce que l'avoine et le foin d'un cheval coûtent cinq sols par jour. — Oh! ne dites pas cela. — Que m'importe, je ne suis plus mousquetaire, n'est-ce pas? — Cher monsieur d'Artagnan, je vous en supplie, ne me dites plus de mal du roi... Je suis presque à son service, et mon père m'en voudrait beaucoup d'avoir entendu, même de votre bouche, des paroles offensantes pour Sa Majesté. — Ton père! .. eh! c'est un chevalier de toute cause véreuse... Pardieu, oui, ton père, un brave, un César! c'est vrai : mais un homme sans coup d'œil.

— Allons, bon! chevalier, dit Raoul en riant, voilà que vous allez dire du mal de mon père, de celui que vous appeliez le grand Athos; vous êtes en veine méchante aujourd'hui, et la richesse vous rend aigre comme les autres la pauvreté. — Tu as pardieu raison; je suis un belître et je radote; je suis un malheureux vieilli, une corde à fourrage effilée, une cuirasse percée, une botte sans semelle, un éperon sans molette; pourtant, votre Mazarin était un croquant : mais je regretterai Mazarin.

En ce moment un des garçons épiciers entra : — Une lettre, Monsieur, dit-il, pour M. d'Artagnan. — Merci... Tiens, s'écria le mousquetaire. — L'écriture de M. le comte, dit Raoul. — Oui, oui. Et d'Artagnan décacheta. « Cher ami, disait Athos, on vient me prier de la part du roi de vous faire chercher. — Moi, dit d'Artagnan, laissant tomber le papier sur la table. Raoul le ramassa et continua de lire tout haut : « Hâtez-vous. Sa Majesté a grand besoin de vous parler, et vous attend au Louvre. » — Moi! répéta encore le mousquetaire. — Hé! hé! dit Raoul. — Oh! oh! répondit d'Artagnan. Qu'est-ce que cela veut dire?

LE ROI.

Le premier mouvement de surprise passé, d'Artagnan relut encore le billet d'Athos. — C'est étrange, dit-il, que le roi me fasse appeler. — Pourquoi? dit Raoul; ne croyez-vous pas, Monsieur, que le roi doive regretter un serviteur tel que vous? — Oh! oh! s'écria l'officier en riant du bout des dents, vous me la donnez belle, maître Raoul. Si le roi m'eût regretté, il ne m'eût pas laissé partir. Non, non, je vois là quelque chose de mieux, ou de pis, si vous voulez. — De pis! Quoi donc, monsieur le chevalier? — Tu es jeune, tu es confiant, tu es admirable... Comme je voudrais être encore où tu en es! Avoir vingt-quatre ans, le front uni ou le cerveau vide de tout, si ce n'est de femme, d'amour ou de bonnes intentions... Oh! Raoul, tant que tu n'auras pas reçu les sourires des rois et les confidences des reines; tant que tu n'au-

ras pas eu deux cardinaux tués sous toi, l'un tigre, l'autre renard; tant que tu n'auras pas... Mais à quoi bon toutes ces niaiseries, il faut nous quitter, Raoul.

— Comme vous me dites cela? quel air grave! — Eh! mais la chose en vaut la peine... Écoute-moi, j'ai une belle recommandation à te faire. — Tu vas prévenir ton père de mon départ. — Vous partez. — Pardieu... Tu lui diras que je suis passé en Angleterre et que j'habite ma petite maison de plaisance. — En Angleterre! vous!... et les ordres du roi! — Je te trouve de plus en plus naïf : tu te figures que je vais comme cela me rendre au Louvre et me mettre à la disposition de ce petit louveteau couronné. — Louveteau! le roi! Mais, monsieur le chevalier, vous êtes fou. — Je ne fus jamais si sage, au contraire : tu ne sais donc pas ce qu'il veut faire de moi ce digne fils de Louis le Juste... Il veut me faire embastiller purement et simplement, vois-tu. — A quel propos! s'écria Raoul effaré de ce qu'il entendait. — A propos de ce que je lui ai dit un certain jour à Blois... J'ai été vif; il s'en souvient. — Vous lui avez dit? — Qu'il était un ladre, un poltron, un niais. — Ah! mon Dieu... fit Raoul : est-il possible que de pareils mots soient sortis de votre bouche! — Peut-être je ne te donne pas la lettre de mon discours, mais au moins je t'en donne le sens. — Mais le roi vous eût fait arrêter tout de suite?

— Par qui? C'était moi qui commandais les mousquetaires; il eût fallu me commander à moi-même de me conduire en prison : je n'y eusse jamais consenti. Et puis, j'ai passé en Angleterre, plus de d'Artagnan... Aujourd'hui, le cardinal est mort ou à peu près. On me sait à Paris; on met la main sur moi. — Le cardinal était donc votre protecteur? — Le cardinal me connaissait; il savait de moi certaines particularités; j'en savais de lui certaines aussi : nous nous appréciions mutuellement... Et puis, en rendant son âme au diable, il aura conseillé à Anne d'Autriche de me faire habiter en lieu sûr. Va donc trouver ton père, conte-lui le fait et adieu. — Mon cher monsieur d'Artagnan, dit Raoul tout ému après avoir regardé par la fenêtre, vous ne pouvez pas même fuir. — Pourquoi donc? — Parce qu'il y a en bas un officier des Suisses qui vous attend. — Eh bien? — Eh bien! il vous arrêtera.

D'Artagnan partit d'un éclat de rire homérique. — Oh! je sais bien que vous lui résisterez, que vous le combattrez même; je sais bien que vous serez vainqueur; mais c'est de la rébellion, cela : et vous êtes officier vous-même, sachant ce que c'est que la discipline. — Diable d'enfant! comme c'est élevé, comme c'est logique! grommela d'Artagnan. — Vous m'approuvez, n'est-ce pas? — Oui. Au lieu de passer par la rue où ce benet m'attend, je vais m'esquiver simplement par les derrières... Ne dis plus qu'une chose à ton père. — Laquelle? — C'est que... ce qu'il sait bien est placé chez Planchet, sauf un cinquième, et que... — Mais, mon cher monsieur d'Artagnan, prenez bien garde, si vous fuyez, on va dire deux choses... D'abord que vous avez eu peur. — Oh! qui donc dira cela? — Le roi tout le premier. — Eh bien! mais... il dira la vérité, j'ai peur. — La seconde, c'est que vous vous sentiez coupable. — Coupable de quoi? — Mais des crimes que l'on voudra bien vous imputer. — C'est encore vrai... Et alors tu me conseilles d'aller me faire embastiller. — M. le comte de la Fère vous le conseillerait comme moi. — Je le sais pardieu bien, dit d'Artagnan rêveur; tu as raison, je ne me sauverai pas. Mais si l'on me jette à la Bastille? — Nous vous en tirerons, dit Raoul d'un air tranquille et calme.

— Mordioux! s'écria d'Artagnan en lui prenant la main, tu as dit cela d'une brave façon, Raoul; c'est de l'Athos tout pur. Eh bien! je pars. N'oublie pas mon dernier mot. — Sauf un cinquième, dit Raoul. — Oui. Tu es un joli garçon, et je veux que tu ajoutes une chose à cette dernière. — Parlez. — C'est que, si vous ne me tirez pas de la Bastille et que j'y meure... Oh! cela s'est vu... Et je serais un détestable prison-

nier, moi qui fus un homme passable... En ce cas, je donne trois cinquièmes à toi et le quatrième à ton père. — Chevalier! — Mordioux! si vous voulez m'en faire dire des messes, vous êtes libres.

Cela dit, d'Artagnan décrocha son baudrier, ceignit son épée, prit un chapeau dont la plume était fraîche, et tendit la main à Raoul, qui se jeta dans ses bras. Une fois dans la boutique, il jeta un coup d'œil sur les garçons, qui considéraient la scène avec un orgueil mêlé de quelque inquiétude, puis plongeant la main dans une caisse de petits raisins secs de Corinthe, il poussa vers l'officier, qui attendait philosophiquement devant la porte de la boutique. — Ces traits!... C'être vous, monsieur de Friedisch, s'écria gaiement le mousquetaire. Eh! eh! nous arrêtons donc nos amis! — Arrêter! firent entre eux les garçons. — C'être moi, dit le Suisse. Ponchour, monsir t'Artagnan. — Faut-il vous donner mon épée? Je vous préviens qu'elle est longue et lourde. Laissez-la-moi jusqu'au Louvre : je suis tout bête quand je n'ai pas d'épée par les rues, et vous seriez encore plus bête que moi d'en avoir deux. — Le roi n'afre bas dit, répliqua le Suisse : cartez tonc votre épée. — Eh bien, c'est fort gentil de la part du roi. Partons vite.

M. de Friedisch n'était pas causeur, et d'Artagnan avait beaucoup trop à penser pour l'être. De la boutique de Planchet au Louvre il n'y a pas loin, on arriva en dix minutes. Il faisait nuit alors. M. de Friedisch voulut entrer par le guichet. — Non, dit d'Artagnan, vous perdrez du temps par là : prenez le petit escalier. Le Suisse fit ce que lui recommandait d'Artagnan et le conduisit au vestibule du cabinet de Louis XIV. Arrivé là, il salua son prisonnier, et sans rien dire retourna à son poste.

D'Artagnan n'avait pas eu le temps de se demander pourquoi on ne lui ôtait pas son épée, que la porte du cabinet s'ouvrit et qu'un valet de chambre appela : Monsieur d'Artagnan. Le mousquetaire prit sa tenue de parade et entra l'œil grand ouvert, le front calme, la moustache raide. Le roi était assis devant sa table et écrivait. Il ne se dérangea point quand le pas du mousquetaire retentit sur le parquet. Il ne tourna même pas la tête. D'Artagnan s'avança jusqu'au milieu de la salle, et voyant que le roi ne faisait pas attention à lui, comprenant d'ailleurs fort bien que c'était de l'affectation, sorte de préambule fâcheux pour l'explication qui se préparait, il tourna le dos au prince et se mit à regarder de tous ses yeux les fresques de la corniche et les lézardes du plafond. Cette manœuvre fut accompagnée de ce petit monologue tacite. — Ah! tu veux m'humilier, toi que j'ai vu tout petit, toi que j'ai sauvé comme mon enfant, toi que j'ai servi comme mon Dieu, — c'est-à-dire pour rien. Attends, attends, tu vas voir ce que peut faire un homme qui a siffloté l'air du branle des Huguenots à la barbe de M. le cardinal, le vrai cardinal.

Louis XIV se retourna en ce moment. — Vous êtes là, monsieur d'Artagnan? dit-il. D'Artagnan vit le mouvement et l'imita. — Oui, sire, dit-il. — Bien : veuillez attendre que j'aie additionné. D'Artagnan ne répondit rien, seulement il s'inclina. — C'est assez poli, pensa-t-il, et je n'ai rien à dire. Louis fit un trait de plume violent et jeta sa plume avec colère. — Va, fâche-toi pour te mettre en train, pensa le mousquetaire, tu me mettras à mon aise; aussi bien je n'ai pas l'autre jour à Blois vidé le fond du sac.

Louis se leva, passa une main sur son front; puis s'arrêtant vis-à-vis de d'Artagnan, il le regarda d'un air impérieux et bienveillant tout à la fois. — Que me veut-il, voyons? qu'il finisse, pensa le mousquetaire.

— Monsieur, dit le roi, vous savez sans doute que M. le cardinal est mort? — Je m'en doute, sire. — Vous savez par conséquent que je suis maître chez moi. — Ce n'est pas une chose qui date de la mort du cardinal, sire : on est toujours maître chez

soi quand on veut. — Oui, mais vous vous rappelez tout ce que vous m'avez dit à Blois? — Nous y voici, pensa d'Artagnan; je ne m'étais pas trompé. Allons, tant mieux, c'est signe que j'ai le flair assez fin encore. — Vous ne me répondez pas, dit Louis. — Sire, je crois me souvenir. — Si vous ne vous rappelez pas, je me souviens, moi. Voici ce que vous m'avez dit : écoutez avec attention. — Oh! j'écoute de toutes mes oreilles, sire, car vraisemblablement la conversation tournera d'une façon intéressante pour moi.

Louis regarda encore une fois le mousquetaire; celui-ci caressa la plume de son chapeau, puis sa moustache, et attendit intrépidement. Louis XIV continua. — Vous avez quitté mon service, Monsieur, après m'avoir dit toute la vérité? — Oui, sire. — C'est-à-dire, après m'avoir déclaré tout ce que vous croyiez être vrai sur ma façon de penser et d'agir.

D'Artagnan mordit sa moustache. — C'est vrai, murmura-t-il. — Vous ne m'avez pas flatté quand j'étais dans la détresse, ajouta Louis XIV. — Mais, dit d'Artagnan relevant la tête avec noblesse, si je n'ai pas flatté Votre Majesté pauvre, je ne l'ai point trahie non plus; j'ai versé mon sang pour rien, j'ai veillé comme un chien à la porte, sachant bien qu'on ne me jetterait ni pain ni os. Pauvre aussi, moi, je n'ai rien demandé que le congé dont Votre Majesté parle. — Je sais que vous êtes un brave homme; mais j'étais un jeune homme, vous deviez me ménager... Qu'aviez-vous à reprocher au roi? qu'il laissait Charles II sans secours... disons plus... qu'il n'épousait point mademoiselle de Mancini? En disant ce mot, le roi fixa sur le mousquetaire un regard profond. — Ah! ah! pensa ce dernier, il fait plus que se souvenir, il devine... diable!... — Votre jugement, continua Louis XIV, tombait sur le roi, et tombait sur l'homme... mais, monsieur d'Artagnan... cette faiblesse, car vous regardiez cela comme une faiblesse... D'Artagnan ne répondit pas. — Vous me la reprochiez aussi à l'égard de M. le cardinal défunt; car M. le cardinal ne m'a-t-il pas élevé, soutenu... en s'élevant, en se soutenant lui-même, je le sais bien; mais enfin, le bienfait demeure acquis; ingrat, égoïste, vous m'eussiez donc plus aimé; mieux servi? — Sire... — Ne parlons plus de cela, Monsieur; ce serait causer à vous trop de regrets, à moi trop de peine.

D'Artagnan n'était pas convaincu. Le jeune roi, en reprenant avec lui un ton de hauteur, n'avançait pas ses affaires. — Vous avez réfléchi depuis? reprit Louis XIV. — A quoi, sire? demanda poliment d'Artagnan. — Mais, à tout ce que je vous dis, Monsieur. — Oui, sire... sans doute. — Et vous n'avez attendu qu'une occasion de revenir sur vos paroles! — Sire... — Vous hésitez, ce me semble... — Je ne comprends pas bien ce que Votre Majesté me fait l'honneur de me dire. Louis fronça le sourcil. — Veuillez m'excuser, sire; j'ai l'esprit particulièrement épais... les choses n'y pénètrent qu'avec difficulté; il est vrai qu'une fois entrées elles y restent. — Alors, donnez-moi vite une solution... Mon temps est cher. Que faites-vous depuis votre congé? — Ma fortune, sire. — Le mot est dur, monsieur d'Artagnan. — Votre Majesté le prend en mauvaise part, certainement. Je n'ai pour le roi qu'un profond respect, et, fussé-je impoli, ce qui peut s'excuser par ma longue habitude des camps et des casernes, Sa Majesté est trop au-dessus de moi pour s'offenser d'un mot échappé innocemment à un soldat.

— En effet, je sais que vous avez fait une action d'éclat en Angleterre, Monsieur. Je regrette seulement que vous ayez manqué à votre promesse. — Moi? s'écria d'Artagnan. — Sans doute.. Vous m'aviez engagé votre foi de ne servir aucun prince en quittant mon service... Or, c'est pour le roi Charles II que vous avez travaillé à l'enlèvement merveilleux de M. Monk... — Pardonnez-moi, sire, c'est pour moi. — Cela

vous a réussi? — Comme aux capitaines du quinzième siècle les coups de main et les aventures. — Qu'appelez-vous une réussite, une fortune? — Cent mille écus, sire, que je possède : c'est, en une semaine, le triple de tout ce que j'avais eu d'argent en cinquante années. — La somme est belle... mais vous êtes ambitieux, je crois? — Moi, sire, le quart me semblait un trésor, et je vous jure bien que je ne pense pas à l'augmenter. — Ah ! vous comptez demeurer oisif? quitter l'épée ? — C'est fait déjà.

— Impossible, monsieur d'Artagnan, dit Louis avec résolution. — Mais, sire... pourquoi ? — Parce que je ne le veux pas! dit le jeune prince d'une voix tellement grave et impérieuse, que d'Artagnan fit un mouvement de surprise, d'inquiétude même. — Votre Majesté me permettra-t-elle un mot de réponse? dit-il. — Dites. — Cette résolution, je l'avais prise étant pauvre et dénué. — Soit. Après? — Or, aujourd'hui que, par mon industrie, j'ai acquis un bien-être assuré, Votre Majesté me dépouillerait de ma liberté, Votre Majesté me condamnerait au moins lorsque j'ai bien gagné le plus. —Qui vous a permis, Monsieur, de sonder mes desseins et de compter avec moi ? reprit Louis d'une voix presque courroucée : qui vous a dit ce que je ferai, ce que vous ferez vous-même? — Sire, dit tranquillement le mousquetaire, la franchise, à ce que je vois, n'est plus à l'ordre de la conversation, comme le jour où nous nous expliquâmes à Blois. — Non, Monsieur, tout est changé. — J'en fais à Votre Majesté mes bien sincères complimens : mais... — Mais vous n'y croyez pas — Je ne suis pas un grand homme d'État, cependant j'ai mon coup d'œil pour les affaires : il ne manque pas de sûreté; or, je ne vois pas tout à fait comme Votre Majesté, sire. Le règne de Mazarin est fini, mais celui des financiers commence. Ils ont l'argent : Votre Majesté ne doit pas en voir souvent. Vivre sous la patte de ces loups affamés, c'est dur pour un homme qui comptait sur l'indépendance.

A ce moment, quelqu'un gratta à la porte du cabinet; le roi leva la tête orgueilleusement. — Pardon, monsieur d'Artagnan, dit-il ; c'est M. Colbert qui veut me faire un rapport. Entrez, monsieur Colbert. D'Artagnan s'effaça Colbert entra des papiers à la main et vint au-devant du roi. Il va sans dire que le Gascon ne perdit pas l'occasion d'appliquer son coup d'œil si fin et si vif sur la nouvelle figure qui se présentait. — L'instruction est donc faite? demanda le roi à Colbert. — Oui, sire. — Et l'avis des instructeurs ? — Est que les accusés ont mérité la confiscation et la mort. — Ah ! ah ! fit le roi sans sourciller, en jetant un regard oblique à d'Artagnan. — Et votre avis à vous, monsieur Colbert? dit le roi.

Colbert regarda d'Artagnan à son tour. Cette figure gênante arrêtait la parole sur ses lèvres. Louis XIV comprit — Ne vous inquiétez pas, dit-il : c'est M. d'Artagnan; ne reconnaissez-vous pas M. d'Artagnan? Ces deux hommes se regardèrent alors : d'Artagnan, l'œil ouvert et flamboyant, Colbert, l'œil à demi couvert et nuageux. La franche intrépidité de l'un déplut à l'autre : la cauteleuse circonspection du financier déplut au soldat. — Ah! ah! c'est Monsieur qui a fait ce beau coup en Angleterre, dit Colbert. Et il salua légèrement d'Artagnan. — Ah! ah! dit le Gascon, c'est Monsieur qui a rogné l'argent des galons des Suisses... Louable économie. Et il salua profondément.

Le financier avait cru embarrasser le mousquetaire ; mais le mousquetaire perçait à jour le financier. — Monsieur d'Artagnan, reprit le roi, qui n'avait pas remarqué toutes les nuances dont Mazarin n'eût pas laissé échapper une seule, il s'agit de traitans qui m'ont volé, que je fais prendre et dont je vais signer l'arrêt de mort. D'Artagnan tressaillit. — Oh! oh! fit-il. — Vous dites?... — Rien, sire ; ce ne sont pas mes affaires. Le roi tenait déjà la plume et l'approchait du papier. —Sire, dit à demi-voix Colbert, je préviens Votre Majesté que si un exemple est nécessaire, cet exemple

peut soulever quelques difficultés dans l'exécution. — Plaît-il? dit Louis XIV. — Ne vous dissimulez pas, continua tranquillement Colbert, que toucher aux traitans, c'est toucher à la surintendance. Les deux malheureux, les deux coupables dont il s'agit sont des amis particuliers d'un puissant personnage, et le jour du supplice, que d'ailleurs on peut étouffer dans le Châtelet, des troubles s'élèveront, à n'en pas douter.

Louis rougit et se retourna vers d'Artagnan, qui rongeait doucement sa moustache, non sans un sourire de pitié pour le financier, comme aussi pour le roi qui l'écoutait si longtemps. Alors Louis XIV saisit la plume, et, d'un mouvement si rapide, que la main lui trembla, il apposa ses deux signatures en bas des pièces présentées par Colbert, puis regardant ce dernier en face : — Monsieur Colbert, dit-il, quand vous me parlerez affaires, effacez souvent le mot difficulté de vos raisonnemens et de vos avis; quant au mot impossibilité, ne le prononcez jamais. Colbert s'inclina, très-humilié d'avoir subi cette leçon devant le mousquetaire; puis il allait sortir, mais, jaloux de réparer son échec : — J'oubliais d'annoncer à Votre Majesté, dit-il, que les confiscations s'élèvent à la somme de cinq millions de livres. — C'est gentil, pensa d'Artagnan. — Ce qui fait en mes coffres? dit le roi. — Dix-huit millions de livres, sire, répliqua Colbert en s'inclinant. — Mordioux! grommela d'Artagnan, c'est beau! — Monsieur Colbert, ajouta le roi, vous traverserez, je vous prie, la galerie où M. de Lyonne attend, et vous lui direz d'apporter ce qu'il a rédigé... par mon ordre. — A l'instant même, sire; Votre Majesté n'a plus besoin de moi, ce soir? — Non, Monsieur; adieu.

Colbert sortit. — Revenons à notre affaire, monsieur d'Artagnan, reprit Louis XIV, comme si rien ne s'était passé. Vous voyez que, quant à l'argent, il y a déjà un changement notable. — Comme de zéro à dix-huit, répliqua gaiement le mousquetaire. Ah! voilà ce qu'il eût fallu à Votre Majesté, le jour où Sa Majesté Charles II vint à Blois. Les deux États ne seraient point en brouille aujourd'hui; car, il faut bien que je le dise, là aussi je vois une pierre d'achoppement. — Et, d'abord, riposta Louis, vous êtes injuste, Monsieur, car si la Providence m'eût permis de donner ce jour-là le million à mon frère, vous n'eussiez pas quitté mon service, et, par conséquent, vous n'eussiez pas fait votre fortune... comme vous disiez tout à l'heure... Mais, outre ce bonheur, j'en ai un autre, et ma brouille avec la Grande-Bretagne ne doit pas vous étonner.

Un valet de chambre interrompit le roi et annonça M. de Lyonne. — Entrez, Monsieur, dit le roi; vous êtes exact, c'est d'un bon serviteur. Voyons votre lettre à mon frère Charles II. D'Artagnan dressa l'oreille. — Un moment, Monsieur, dit négligemment Louis au Gascon; il faut que j'expédie à Londres le consentement au mariage de mon frère, monsieur le duc d'Orléans, avec lady Henriette Stuart. — Il me bat, ce me semble, murmura d'Artagnan, tandis que le roi signait cette lettre et congédiait M. de Lyonne, mais, ma foi, je l'avoue, plus je serai battu, plus je serai content.

Le roi suivit des yeux M. de Lyonne jusqu'à ce que la porte fût bien refermée derrière lui; il fit même trois pas, comme s'il eût voulu suivre son ministre. Mais, après ces trois pas, s'arrêtant, faisant une pause et revenant sur le mousquetaire, — Maintenant, Monsieur, dit-il, hâtons-nous de terminer. Vous me disiez l'autre jour à Blois que vous n'étiez pas riche. Aurez-vous assez de vingt mille livres par an, argent fixe? — Mais, sire... dit d'Artagnan ouvrant de grands yeux. — Aurez-vous assez de quatre chevaux entretenus et fournis, et d'un supplément de fonds tel que vous le demanderez, selon les occasions et les nécessités; ou bien préférez-vous un fixe, qui serait, par exemple, de quarante mille livres? Répondez. — Sire, Votre Majesté... — Oui, vous êtes surpris, c'est tout naturel, et je m'y attendais; répondez, voyons, ou je croirai que vous n'avez plus cette rapidité de jugement que j'ai toujours appréciée en

vous. — Il est certain, sire, que vingt mille livres par an sont une belle somme; mais... — Pas de mais. Oui ou non, est-ce une indemnité honorable? — Oh! certes... — Vous vous en contenterez alors? C'est très-bien. Il vaut mieux d'ailleurs vous compter à part les faux frais: vous vous arrangerez de cela avec Colbert. Maintenant, passons à quelque chose de plus important. — Mais, sire, j'avais dit à Votre Majesté... — Que vous vouliez vous reposer, je le sais bien; seulement, je vous ai répondu que je ne le voulais pas... Je suis le maître, je pense? — Oui, sire. — A la bonne heure. Vous étiez en veine de devenir, autrefois, capitaine de mousquetaires. — Oui, sire. — Eh bien, voici votre brevet signé. Je le mets dans le tiroir. Le jour où vous reviendrez de certaine expédition que j'ai à vous confier, ce jour-là vous prendrez vous-même ce brevet dans le tiroir.

D'Artagnan hésitait encore et tenait sa tête baissée. — Allons, Monsieur, dit le roi, on croirait à vous voir que vous ne savez pas qu'à la cour du roi très-chrétien le capitaine général des mousquetaires a le pas sur les maréchaux de France. — Sire, je le sais. — J'ai voulu vous prouver que vous, si bon serviteur, vous aviez perdu un bon maître: suis-je un peu le maître qu'il vous faut? — Je commence à penser que oui, sire. — Alors, Monsieur, vous allez rentrer en fonctions. Votre compagnie est toute désorganisée depuis votre départ, et les hommes s'en vont flânant et heurtant les cabarets où l'on se bat, malgré mes édits et ceux de mon père. Vous réorganiserez le service au plus vite. — Oui, sire. — Vous ne quitterez plus ma personne. — Bien. — Et vous marcherez avec moi à l'armée, où vous camperez autour de ma tente. — Alors, sire, dit d'Artagnan, si c'est pour m'imposer un service comme celui-là, Votre Majesté n'a pas besoin de me donner vingt mille livres que je ne gagnerai pas. — Je veux que vous ayez un état de maison; je veux que vous teniez table; je veux que mon capitaine de mousquetaires soit un personnage. — Et moi, dit brusquement d'Artagnan, je n'aime pas l'argent trouvé; je veux l'argent gagné! Votre Majesté me donne un métier de paresseux que le premier venu fera pour quatre mille livres.

Louis XIV se mit à rire. — Vous êtes un fin Gascon, monsieur d'Artagnan: vous me tirez mon secret du cœur. — Bah! Votre Majesté a donc un secret? — Oui, Monsieur. — Eh bien! alors, j'accepte les vingt mille livres, car je garderai ce secret, et la discrétion, cela n'a pas de prix par le temps qui court. Votre Majesté veut-elle parler, à présent! — Vous allez vous botter, monsieur d'Artagnan, et monter à cheval. — Tout de suite? — Sous deux jours. — A la bonne heure, sire, car j'ai mes affaires à régler avant le départ, surtout s'il y a des coups à recevoir. — Cela peut se présenter. — On les rendra. Mais, sire, vous avez parlé à l'avarice, à l'ambition, vous avez parlé au cœur de monsieur d'Artagnan, vous avez oublié une chose. — Laquelle? — Vous n'avez pas parlé à la vanité: quand serai-je chevalier des ordres du roi? — Cela vous occupe? — Mais, oui. J'ai mon ami Athos qui est tout chamarré, cela m'offusque. — Vous serez chevalier de mes ordres un mois après avoir pris le brevet de capitaine. — Ah! ah! dit l'officier rêveur, après l'expédition? — Précisément. — Où m'envoie Votre Majesté, alors? — Connaissez-vous la Bretagne? — Non, sire. — Y avez-vous des amis? — En Bretagne? Non, ma foi. — Tant mieux. Vous connaissez-vous en fortifications?

D'Artagnan sourit. — Je crois que oui, sire. — C'est-à-dire que vous pouvez bien distinguer une forteresse d'avec une simple fortification comme on en permet aux châtelains nos vassaux? — Je distingue un fort d'avec un rempart comme on distingue une cuirasse d'avec une croûte de pâté, sire. Est-ce suffisant? — Oui, Monsieur. Vous allez donc partir. — Pour la Bretagne, seul? — Absolument seul. C'est-à-dire que vous ne pourrez même emmener un laquais. — Puis-je demander à Votre Majesté

pour quelle raison? — Parce que, Monsieur, vous ferez bien de vous travestir vous-même quelquefois en valet de bonne maison. Votre visage est fort connu en France, monsieur d'Artagnan. — Et puis, sire? — Et puis, vous vous promènerez par la Bretagne, et vous examinerez soigneusement les fortifications de ce pays. — Les côtes? — Aussi les îles. — Ah! — Vous commencerez par Belle-Isle-en-Mer. — Qui est à M. Fouquet, dit d'Artagnan d'un ton sérieux, en levant sur Louis XIV son œil intelligent? — Je crois que vous avez raison, Monsieur, et que Belle-Isle est, en effet, à M. Fouquet. — Alors Votre Majesté veut que je sache si Belle-Isle est une bonne place? — Oui. — Si les fortifications en sont neuves ou vieilles? — Précisément. — Si, par hasard, les vassaux de M. le surintendant sont assez nombreux pour former garnison? — Voilà ce que je vous demande, Monsieur, vous avez mis le doigt sur la question. — Et si l'on ne fortifie pas, sire? — Vous vous promènerez dans la Bretagne, écoutant et jugeant.

D'Artagnan se chatouilla la moustache. — Je suis espion du roi, dit-il tout net. — Non, Monsieur. — Pardon, sire, puisque j'épie pour le compte de Votre Majesté. — Vous allez à la découverte, Monsieur. Est-ce que si vous marchiez à la tête de mes mousquetaires, l'épée au poing, pour éclairer un lieu quelconque ou une position de l'ennemi... A ce mot, d'Artagnan tressaillit invisiblement. — Est-ce que, continua le roi, vous vous croiriez un espion? — Non, non! dit d'Artagnan pensif, la chose change de face quand on éclaire l'ennemi; non, on n'est qu'un soldat. Et si l'on fortifie Belle-Isle? ajouta-t-il aussitôt. — Vous prendrez un plan exact de la fortification. — On me laissera entrer? — Cela ne me regarde pas, ce sont vos affaires. Vous n'avez donc pas entendu que je vous réservais un supplément de vingt mille livres par an, si vous vouliez? — Si fait, sire, mais si l'on ne fortifie pas? — Vous reviendrez tranquillement, sans fatiguer votre cheval. Vous débuterez, demain, par aller chez M. le surintendant toucher le premier quartier de la pension que je vous fais. Connaissez-vous M. Fouquet? — Fort peu, sire; mais je ferai observer à Votre Majesté qu'il n'est pas très-urgent que je le connaisse. — Je vous demande pardon, Monsieur, car il vous refusera l'argent que je veux vous faire toucher, et c'est ce refus que j'attends.

— Ah! fit d'Artagnan. Après, sire? — L'argent refusé, vous irez le chercher près de M. Colbert. A propos, vous garderez votre logement en ville; je le paierai. Pour le départ, je le fixe à la nuit, attendu que vous devez partir sans être vu de personne, ou si vous êtes vu, sans qu'on sache que vous êtes à moi... Bouche close, Monsieur. — Votre Majesté gâte tout ce qu'elle a dit, par ce seul mot. — Sortez peu, montrez-vous moins encore, et attendez mes ordres. — Il faut que j'aille toucher cependant, sire. — C'est vrai; mais pour aller à la surintendance, où vont tant de gens, vous vous mêlerez à la foule. — Il me manque les bons pour toucher, sire. — Les voici.

Le roi signa. — Adieu, monsieur d'Artagnan, ajouta le roi; je pense que vous m'avez bien compris? — Moi, j'ai compris que Votre Majesté m'envoie à Belle-Isle-en-Mer, voilà tout. — Pour savoir? — Pour savoir comment vont les travaux de M. Fouquet; voilà tout. — Bien; j'admets que vous soyez pris. — Moi, je ne l'admets pas, répliqua hardiment le Gascon. — J'admets que vous soyez tué, poursuivit le roi. — Ce n'est pas probable, sire. — Dans le premier cas, vous ne parlez pas; dans le second, aucun papier ne parle sur vous. D'Artagnan haussa les épaules sans cérémonie, et prit congé du roi en se disant : — La pluie d'Angleterre continue! restons sous la gouttière.

LES MAISONS DE M. FOUQUET.

Tandis que d'Artagnan revenait chez Planchet, la tête bourrelée et alourdie par tout ce qui venait de lui arriver, il se passait une scène d'un tout autre genre, et qui cependant n'est pas étrangère à la conversation que notre mousquetaire venait d'avoir avec le roi: seulement, cette scène avait lieu hors Paris, dans une maison que possédait le surintendant Fouquet dans le village de Saint-Mandé. Le ministre venait d'arriver à cette maison de campagne, suivi de son premier commis, lequel portait un énorme portefeuille plein de papiers à examiner et d'autres attendant la signature. Comme il pouvait être cinq heures du soir, les maîtres avaient dîné : le souper se préparait pour vingt convives subalternes. Le surintendant ne s'arrêta point, en descendant de voiture, il franchit du même bond le seuil de la porte, traversa les appartemens et gagna son cabinet, où il déclara qu'il s'enfermait pour travailler, défendant qu'on le dérangeât pour quelque chose que ce fût, excepté pour ordre du roi.

En effet, aussitôt cet ordre donné, Fouquet s'enferma, et deux valets de pied furent placés en sentinelle à sa porte. Alors Fouquet poussa un verrou qui déplaçait un panneau qui murait l'entrée et qui empêchait que rien de ce qui se passait dans ce cabinet fût vu ou entendu. Puis il alla droit à son bureau, s'y assit, ouvrit le portefeuille et se mit à faire un choix dans la masse énorme de papiers qu'il renfermait. Il n'y avait pas dix minutes qu'il était entré et que toutes les précautions que nous avons dites avaient été prises, quand le bruit répété de plusieurs petits coups égaux frappa son oreille et parut appeler toute son attention. Fouquet redressa la tête, tendit l'oreille et écouta. Les petits coups continuèrent. Alors le travailleur se leva avec un léger mouvement d'impatience et marcha droit à une glace derrière laquelle les coups étaient frappés par une main ou par un mécanisme invisible. C'était une grande glace prise dans un panneau. Trois autres glaces absolument pareilles complétaient la symétrie de l'appartement. Rien ne distinguait celle-là des autres. A n'en pas douter, ces petits coups réitérés étaient un signal, car au moment où Fouquet approchait de la glace en écoutant, le même bruit se renouvela et dans la même mesure. — Oh ! oh ! murmura le surintendant avec surprise, qui donc est là-bas? Je n'attendais personne aujourd'hui. Et, sans doute pour répondre au signal qui avait été fait, le surintendant tira un clou doré dans cette même glace et l'agita trois fois. Puis revenant à sa place et se rasseyant, — Ma foi, qu'on attende, dit-il.

Et se replongeant dans l'océan de papiers déroulé devant lui, il ne parut plus songer qu'au travail. En effet, avec une rapidité incroyable, une lucidité merveilleuse, Fouquet déchiffrait les papiers les plus longs, les écritures les plus compliquées, les corrigeant, les annotant d'une plume emportée comme par la fièvre, et l'ouvrage fondant entre ses doigts, les signatures, les chiffres, les renvois se multipliaient comme si dix commis, c'est-à-dire cent doigts et dix cerveaux, eussent fonctionné, au lieu de cinq doigts et du seul esprit de cet homme. De temps en temps seulement, Fouquet, abîmé dans ce travail, levait la tête pour jeter un coup d'œil furtif sur une horloge placée en face de lui. C'est que Fouquet se donnait sa tâche; c'est que cette tâche une fois donnée, en une heure de travail, il faisait, lui, ce qu'un autre n'eût point accompli dans sa journée : toujours certain, par conséquent, pourvu qu'il ne fût point dérangé, d'arriver au but dans le délai que son activité dévorante avait fixé. Mais au milieu de ce travail ardent les coups secs du petit timbre placé derrière la glace reten-

tirent encore une fois, plus pressés, et par conséquent plus instans. — Allons, il paraît que la dame s'impatiente, dit Fouquet ; voyons, voyons, du calme, ce doit être la comtesse ; mais non, la comtesse est à Rambouillet pour trois jours. La présidente, alors. Oh ! la présidente ne prendrait point de ces grands airs ; elle sonnerait bien humblement, puis elle attendrait mon bon plaisir. Le plus clair de tout cela, c'est que je ne puis pas savoir qui cela peut être, mais que je sais bien qui cela n'est pas. Et puisque ce n'est pas vous, marquise, puisque ce ne peut être vous, foin de toute autre !

Et il poursuivit sa besogne, malgré les appels réitérés du timbre. Cependant, au bout d'un quart d'heure, l'impatience gagna Fouquet à son tour ; il brûla plutôt qu'il n'acheva le reste de son ouvrage, repoussa ses papiers dans le portefeuille, et donnant un coup d'œil à son miroir, tandis que les petits coups continuaient plus pressés que jamais, — Oh ! oh ! dit-il, d'où vient cette fougue ? Qu'est-il arrivé ? Et quelle est l'Ariane qui m'attend avec une pareille impatience ? Voyons. Alors il appuya le bout de son doigt sur le clou parallèle à celui qu'il avait tiré. Aussitôt la glace joua comme le battant d'une porte et découvrit un placard assez profond, dans lequel le surintendant disparut comme dans une vaste boîte. Là il poussa un nouveau ressort, qui ouvrit, non pas une planche, mais un bloc de muraille, et il sortit par cette tranchée, laissant la porte se refermer d'elle-même. Alors Fouquet descendit une vingtaine de marches qui s'enfonçaient en tournoyant sous la terre, et trouva un long souterrain dallé et éclairé par des meurtrières imperceptibles. Les parois de ce souterrain étaient couvertes de nattes, et le sol de tapis.

Ce souterrain passait sous la rue même qui séparait la maison de Fouquet du parc de Vincennes. Au bout du souterrain tournoyait un escalier parallèle à celui par lequel Fouquet était descendu. Il monta cet autre escalier, entra, par le moyen d'un ressort posé dans un placard semblable à celui de son cabinet, et, de ce placard, il passa dans une chambre absolument vide, quoique meublée avec une suprême élégance. Une fois entré, il examina soigneusement si la glace fermait sans laisser de trace, et, content sans doute de son observation, il alla ouvrir, à l'aide d'une petite clef de vermeil, les triples tours d'une porte située en face de lui. Cette fois, la porte ouvrait sur un beau cabinet meublé somptueusement, et dans lequel se tenait assise, sur des coussins, une femme d'une suprême beauté, qui, au bruit des verrous, se précipita vers Fouquet.

— Ah ! mon Dieu, s'écria celui-ci reculant d'étonnement : madame la marquise de Bellières, vous, vous, ici ! — Oui, murmura la marquise ; oui, moi, Monsieur. — Marquise, chère marquise, ajouta Fouquet prêt à se prosterner, ah ! mon Dieu ; mais comment donc êtes-vous venue ? et moi qui vous ai fait attendre ! — Bien longtemps, Monsieur, oh ! oui, bien longtemps. — Je suis assez heureux pour que cette attente vous ait duré, marquise ? — Une éternité, Monsieur ; oh ! j'ai sonné plus de vingt fois ; n'entendiez-vous pas ? — Marquise, vous êtes pâle, vous êtes tremblante. — N'entendiez-vous donc pas qu'on vous appelait ? — Oh ! si fait, j'entendais bien, Madame ; mais je ne pouvais venir. Comment supposer que ce fût vous, après vos rigueurs, après vos refus ? Si j'avais pu soupçonner le bonheur qui m'attendait, croyez-le bien, marquise, j'eusse tout quitté pour venir tomber à vos genoux, comme je le fais en ce moment.

La marquise regarda autour d'elle. — Sommes-nous bien seuls, Monsieur ? demanda-t-elle. — Oh ! oui, Madame, je vous en réponds. — En effet, dit la marquise tristement. — Vous soupirez ? — Que de mystères, que de précautions, dit la marquise avec une légère amertume, et comme on voit que vous craignez de laisser soupçonner vos amours ! — Aimeriez-vous mieux que je les affichasse ? — Oh ! non, et c'est d'un

homme délicat, dit la marquise en souriant. — Voyons, voyons, marquise, pas de reproches, je vous en supplie. — Des reproches, ai-je le droit de vous en faire? — Non, malheureusement non; mais dites-moi, vous, que depuis un an j'aime sans retour et sans espoir... — Vous vous trompez: sans espoir, c'est vrai, mais sans retour, non. Oh! pour moi, à l'amour, il n'y a qu'une preuve, et cette preuve je l'attends encore. — Je viens vous l'apporter, Monsieur.

Fouquet voulut entourer la marquise de ses bras, mais elle se dégagea d'un geste. — Vous tromperez-vous donc toujours, Monsieur, et n'accepterez-vous pas de moi la seule chose que je veuille vous donner, le dévouement? — Ah! vous ne m'aimez pas alors; le dévouement n'est qu'une vertu, l'amour est une passion. — Écoutez-moi, Monsieur, je vous en supplie; je ne serais pas revenue ici sans un motif grave, vous le comprenez bien. — Peu m'importe le motif, puisque vous voilà, puisque je vous parle, puisque je vous vois. — Oui, vous avez raison, le principal est que j'y sois, sans que personne m'ait vue et que je puisse vous parler.

Fouquet se laissa tomber à deux genoux. — Parlez, parlez, Madame, dit-il, je vous écoute. La marquise regardait Fouquet à ses genoux, et il y avait dans les regards de cette femme une étrange expression d'amour et de mélancolie. — Oh! murmura-t-elle enfin, que je voudrais être celle qui a le droit de vous voir à chaque minute, de vous parler à chaque instant! que je voudrais être celle qui veille sur vous, celle qui n'a pas besoin de mystérieux ressorts pour appeler, pour faire apparaître comme un sylphe l'homme qu'elle aime, pour le regarder une heure et puis le voir disparaître dans les ténèbres d'un mystère encore plus étrange à la sortie qu'il n'était à son arrivée. Oh! c'est une femme bien heureuse. — Par hasard, marquise, dit Fouquet en souriant, parleriez-vous de ma femme? — Oui, certes, j'en parle. — Eh bien! n'enviez pas son sort, marquise; de toutes les femmes avec lesquelles je suis en relations, madame Fouquet est celle qui me voit le moins, qui me parle le moins et qui a le moins de confidences avec moi. — Au moins, Monsieur, n'en est-elle pas réduite à ces entrevues mystérieuses; du moins ne lui avez-vous jamais défendu de chercher à percer le secret de ces communications sous peine de voir se rompre à jamais votre liaison avec elle, comme vous le défendez à celles qui sont venues ici avant moi et qui y viendront après moi.

— Ah! chère marquise, que vous êtes injuste, et que vous savez peu ce que vous faites en récriminant contre le mystère! c'est avec le mystère seulement que l'on peut aimer sans trouble. Mais revenons à nous, à ce dévouement dont vous me parliez, ou plutôt trompez-moi, marquise, et me laissez croire que ce dévouement, c'est de l'amour. — Tout à l'heure, reprit la marquise en passant sur ses yeux cette main modelée sur les plus suaves contours de l'antiquité: tout à l'heure, j'étais prête à parler, mes idées étaient nettes, hardies: maintenant, je suis tout interdite, toute troublée, toute tremblante; je crains de venir vous apporter une mauvaise nouvelle. — Si c'est à cette mauvaise nouvelle que je dois votre présence, marquise, que cette mauvaise nouvelle soit la bien venue, ou plutôt, marquise, puisque vous voilà, puisque vous m'avouez que je ne vous suis pas tout à fait indifférent, laissons de côté cette mauvaise nouvelle et ne parlons que de vous. — Non, non, au contraire, demandez-la-moi; exigez que je vous la dise à l'instant, que je ne me laisse détourner par aucun sentiment; Fouquet, mon ami, il y va d'un intérêt immense. — Vous m'étonnez, marquise; je dirai même plus, vous me faites presque peur, vous si sérieuse, si réfléchie, vous qui connaissez si bien le monde où nous vivons. C'est donc grave? — Oh! très-grave, écoutez! — D'abord, comment êtes-vous venue ici? — Vous le saurez tout à l'heure; mais d'abord au plus pressé. Vous savez que M. Colbert est nommé intendant

des finances? — Bah! Colbert, le petit Colbert? — Oui, Colbert, le petit Colbert. — Le factotum de M. de Mazarin? — Justement.

— Eh bien! que voyez-vous là d'effrayant, chère marquise? Le petit Colbert intendant, c'est étonnant, j'en conviens, mais ce n'est pas terrible. — Croyez-vous que le roi ait donné sans motifs pressans une pareille place à celui que vous appelez un petit cuistre? — D'abord, est-ce bien vrai que le roi la lui ait donnée? — On le dit. — Qui le dit? — Tout le monde. — Tout le monde, ce n'est personne; citez-moi quelqu'un qui puisse être bien informé et qui le dise. — Madame Vanel. — Ah! vous commencez à m'effrayer, en effet, dit Fouquet en riant; le fait est que si quelqu'un doit être bien renseigné, c'est la personne que vous nommez.

— Ne dites pas de mal de la pauvre Marguerite, monsieur Fouquet, car elle vous aime toujours. — Bah! vraiment? c'est à ne pas croire. Je pensais que ce petit Colbert, comme vous disiez tout à l'heure, avait passé par-dessus cet amour-là et l'avait empreint d'une tache d'encre ou d'une couche de crasse. — Fouquet, Fouquet, voilà donc comme vous êtes pour celles que vous abandonnez? — Allons, n'allez-vous pas prendre la défense de madame Vanel, marquise? — Oui, je la prendrai; car, je vous le répète, elle vous aime toujours, et la preuve, c'est qu'elle vous sauve. — Par votre entremise, marquise; c'est adroit à elle. Nul ange ne pourrait m'être plus agréable et me mener plus sûrement au salut. Mais d'abord, comment connaissez-vous Marguerite? — C'est mon amie de couvent. — Et vous dites donc qu'elle vous a annoncé que M. Colbert était nommé intendant? — Oui.

— Eh bien, éclairez-moi, marquise; voilà M. Colbert intendant, soit. En quoi un intendant, c'est-à-dire mon subordonné, mon commis, peut-il me porter ombrage ou préjudice, fût-ce M. Colbert? — Vous ne réfléchissez pas, Monsieur, à ce qu'il paraît, répondit la marquise. — A quoi? — A ceci, que M. Colbert vous hait. — Moi! s'écria Fouquet; oh! mon Dieu! marquise, d'où sortez-vous donc? Mais tout le monde me hait, celui-là comme les autres. — Celui-là plus que les autres. — Plus que les autres, soit. — Il est ambitieux. — Qui ne l'est pas, marquise? — Oui; mais à lui son ambition n'a pas de bornes. — Je le vois bien, puisqu'il a tendu à me succéder près de madame Vanel. — Et qu'il a réussi; prenez-y garde. — Voudriez-vous dire qu'il a la prétention de passer d'intendant surintendant? — N'en avez-vous pas eu déjà la crainte? — Oh! oh! fit Fouquet, me succéder près de madame Vanel, soit; mais près du roi, c'est autre chose. La France ne s'achète pas si facilement que la femme d'un maître des comptes. — Eh! Monsieur, tout s'achète; quand ce n'est point par l'or, c'est par l'intrigue. — Vous savez bien le contraire, vous, Madame, vous à qui j'ai offert des millions. — Il fallait, au lieu de ces millions, Fouquet, m'offrir un amour vrai, unique, absolu, j'eusse accepté. Vous voyez bien que tout s'achète, si ce n'est d'une façon, c'est de l'autre.

— Ainsi, M. Colbert, à votre avis, est en train de marchander ma place de surintendant. Allons, allons, marquise, tranquillisez-vous, il n'est pas encore assez riche pour l'acheter. — Mais s'il vous la vole? — Ah! ceci est autre chose. Malheureusement, avant que d'arriver à moi, c'est-à-dire au corps de la place, il faut détruire, il faut battre en brèche les ouvrages avancés, et je suis diablement bien fortifié, marquise. — Et ce que vous appelez vos ouvrages avancés, ce sont vos créatures, n'est-ce pas, ce sont vos amis? — Justement. — Et M. d'Émery est-il de vos créatures? — Oui. — M. Lyodot est-il de vos amis? — Certainement. — M. de Vanin? — Ah! M. de Vanin, qu'on en fasse ce que l'on voudra, mais .. — Mais... — Mais qu'on ne touche pas aux autres. — Eh bien! si vous voulez qu'on ne touche point à MM. d'Émery et Lyodot, il est temps de vous y prendre. — Qui les menace? — Voulez-vous m'en-

tendre maintenant? — Toujours, marquise. — Eh bien! ce matin, Marguerite m'a envoyé chercher. — Et que vous voulait-elle? — Je n'ose voir M. Fouquet moi-même, m'a-t-elle dit.

— Bah! pourquoi pense-t-elle que je lui eusse fait des reproches? Pauvre femme, elle se trompe bien, mon Dieu! — Voyez-le, vous, et dites-lui qu'il se garde de M. de Colbert. — Comment! elle me fait prévenir de me garder de son amant! — Je vous ai dit qu'elle vous aime toujours. — Après, marquise. — M. de Colbert, a-t-elle ajouté, est venu il y a deux heures m'annoncer qu'il était intendant. — Je vous ai déjà dit, marquise, que M. de Colbert n'en serait que mieux sous ma main. — Oui, mais ce n'est pas le tout; Marguerite est liée, comme vous savez, avec madame d'Émery et madame Lyodot. — Oui. — Eh bien! M. de Colbert lui a fait de grandes questions sur la fortune de ces deux messieurs, sur le degré de dévouement qu'ils vous portent. — Oh! quant à ces deux-là, je réponds d'eux; il faudra les tuer pour qu'ils ne soient plus à moi. — Puis, comme madame Vanel a été obligée, pour recevoir une visite, de quitter un instant M. Colbert, et que M. Colbert est un travailleur, à peine le nouvel intendant est-il resté seul, qu'il a tiré un crayon de sa poche, et, comme il y avait du papier sur une table, s'est mis à crayonner des notes. — Des notes sur Émery et Lyodot. — Justement. — Je serais curieux de savoir ce que disaient ces notes. — C'est justement cela que je viens vous apporter.

— Madame Vanel a pris les notes de Colbert et me les envoie? — Non; mais par un hasard qui ressemble à un miracle, elle a un double de ces notes. — Comment cela? — Écoutez. Je vous ai dit que Colbert avait trouvé du papier sur une table: qu'il avait tiré un crayon de sa poche, et avait écrit sur ce papier. — Oui. — Eh bien, ce crayon était de mine de plomb, dur par conséquent. Il a marqué en noir sur la première feuille, et, sur la seconde, a tracé son empreinte en blanc. — Après? — Colbert, en emportant la première feuille, n'a pas songé à la seconde. Eh bien, sur la seconde, on pouvait lire ce qui avait été écrit sur la première: madame Vanel l'a lu et m'a envoyé chercher. — Ah! — Puis quand elle s'est assurée que j'étais pour vous une amie dévouée, elle m'a donné le papier et m'a dit le secret de cette maison. — Et ce papier? dit Fouquet en se troublant quelque peu. — Le voilà, Monsieur, lisez-le, dit la marquise.

Fouquet lut:

« Noms des traitans à faire condamner par la chambre de justice: d'Émery, ami de M. F.; Lyodot, ami de M. F.; de Vanin, indif. »

— D'Émery, Lyodot! s'écria Fouquet en relisant. — Ami de M. F., indiqua du doigt la marquise. — Mais que veulent dire ces mots: « A faire condamner par la chambre de justice? » — Dame! fit la marquise, c'est clair, ce me semble. D'ailleurs, vous n'êtes pas au bout, lisez, lisez.

Fouquet continua:

« Les deux premiers à mort, le troisième à renvoyer avec MM. d'Hautemont et de la Valette, dont les biens seront seulement confisqués. »

— Grand Dieu! s'écria Fouquet, à mort, à mort Lyodot et d'Émery! mais quand même la chambre de justice les condamnerait à mort, le roi ne ratifiera pas leur condamnation, et l'on n'exécute pas sans la signature du roi. — Le roi a fait M. Colbert intendant! — Oh! s'écria Fouquet, comme s'il entrevoyait sous ses pieds un abîme inaperçu, impossible! impossible! Oh! je saurai tout. — Vous ne saurez rien, Monsieur, vous méprisez trop votre ennemi pour cela. — Pardonnez-moi, chère marquise: excusez-moi; oui, M. de Colbert est mon ennemi, je le crois; oui, M. de Colbert est un homme à craindre, je l'avoue: mais, moi, j'ai le temps, et puisque vous voilà, puis-

que vous m'avez assuré de votre dévouement, puisque vous m'avez laissé entrevoir votre amour, puisque nous sommes seuls.... — Je suis venue pour vous sauver, monsieur Fouquet, et non pour me perdre, dit la marquise en se levant; ainsi gardez-vous... — Marquise, en vérité vous vous effrayez par trop, et à moins que cet effroi ne soit un prétexte.... — C'est un cœur profond, que ce M. Colbert; gardez-vous....

Fouquet se redressa à son tour. — Et moi? demanda-t-il. — Oh! vous, vous n'êtes qu'un noble cœur. Gardez-vous, gardez-vous... — Ainsi... — J'ai fait ce que je devais faire, mon ami, au risque de me perdre de réputation. Adieu. — Non pas adieu, au revoir. — Peut-être, dit la marquise. Et donnant sa main à baiser à Fouquet, elle s'avança si résolument vers la porte que Fouquet n'osa lui barrer le passage. Quant à Fouquet, il reprit, la tête inclinée et avec un nuage au front, la route de ce souterrain le long duquel couraient les fils de métal qui communiquaient d'une maison à l'autre, transmettant, au revers des deux glaces, les désirs et les appels des deux correspondans.

L'ABBÉ FOUQUET.

Fouquet se hâta de repasser chez lui par le souterrain, et de faire jouer le ressort du miroir. A peine fut-il dans son cabinet, qu'il entendit heurter à la porte; en même temps une voix bien connue criait : — Ouvrez, monseigneur, je vous prie, ouvrez.

Fouquet, par un mouvement rapide, rendit un peu d'ordre à tout ce qui pouvait déceler son agitation et son absence; il éparpilla les papiers sur le bureau, prit une plume dans sa main, et à travers la porte, pour gagner encore du temps, — Qui êtes-vous? demanda-t-il. — Quoi! monseigneur ne me reconnaît pas? répondit la voix. — Si fait, dit en lui-même Fouquet, si fait, mon ami, je te reconnais à merveille. Et tout haut : N'êtes-vous pas Gourville? — Mais, oui, monseigneur.

Fouquet se leva, poussa le verrou, et Gourville entra. — Ah! monseigneur, monseigneur, dit-il, quelle cruauté! — Pourquoi? — Voilà un quart d'heure que je vous supplie d'ouvrir et que vous ne me répondez même pas. — Une fois pour toutes, vous savez bien que je ne veux pas être dérangé lorsque je travaille; or, bien que vous fassiez exception, Gourville, je veux pour les autres que ma consigne soit respectée. — Monseigneur, en ce moment-ci, consignes, portes, verrous et murailles, j'eusse tout brisé, renversé, enfoncé. — Ah! ah! il s'agit donc d'un grand événement? demanda Fouquet. — Oh! je vous en réponds, monseigneur, dit Gourville. — Et quel est cet événement? reprit Fouquet un peu ému du trouble de son plus intime confident. — Il y a une chambre de justice secrète, monseigneur. — Je le sais bien; mais s'assemble-t-elle, Gourville? — Non-seulement elle s'assemble, mais elle a rendu un arrêt .. monseigneur. — Un arrêt! fit le surintendant avec un frissonnement et une pâleur qu'il ne put cacher. Un arrêt! et contre Lyodot, d'Émery, n'est-ce pas? — — Oui, monseigneur. — Mais arrêt de quoi? — Arrêt de mort. — Rendu! Oh! vous vous trompez, Gourville, et c'est impossible. — Voici la copie de cet arrêt que le roi doit signer aujourd'hui, si toutefois il ne l'a point signé déjà.

Fouquet saisit avidement le papier, le lut et le rendit à Gourville. — Le roi ne signera pas, dit-il. Gourville secoua la tête. — Monseigneur, M. Colbert est un hardi conseiller, ne vous y fiez pas. — Encore M. Colbert! s'écria Fouquet; çà! pourquoi ce nom vient-il à tout propos tourmenter depuis deux ou trois jours mes

oreilles? C'est trop d'importance, Gourville, pour un sujet si mince. Que M. Colbert paraisse, je le regarderai; qu'il lève la tête, je l'écraserai; mais vous comprenez qu'il me faut au moins une aspérité pour que mon regard s'arrête, une surface pour que mon pied se pose. — Patience, monseigneur, car vous ne savez pas ce que vaut Colbert... Étudiez-le vite, il en est de ce sombre financier comme des météores que l'œil ne voit jamais complétement avant leur invasion désastreuse : quand on les sent, on est mort. — Oh! Gourville, c'est beaucoup, répliqua Fouquet en souriant; permettez-moi, mon ami, de ne pas m'épouvanter avec cette facilité; météore, M. Colbert! Corbleu! nous attendrons le météore... Voyons, des actes, et non des mots. Qu'a-t-il fait? — Il a commandé deux potences chez l'exécuteur de Paris, répondit simplement Gourville.

Fouquet leva la tête, et un éclair passa dans ses yeux. — Vous êtes sûr de ce que vous dites? s'écria-t-il. — Voici la preuve, monseigneur. Et Gourville tendit au surintendant une note communiquée par l'un des secrétaires de l'Hôtel-de-Ville qui était à Fouquet. — Oui, c'est vrai, murmura le ministre, l'échafaud se dresse... mais le roi n'a pas signé, Gourville, le roi ne signera pas. — Je le saurai tantôt, dit Gourville. — Comment cela? — Si le roi a signé, les potences seront expédiées ce soir à l'Hôtel-de-Ville, afin d'être tout à fait dressées demain matin. — Mais, non, non, s'écria encore une fois Fouquet, vous vous trompez tous, et me trompez à mon tour; avant-hier matin Lyodot me vint voir; il y a trois jours je reçus un envoi de vin de Syracuse de ce pauvre d'Émery. — Qu'est-ce que cela prouve? répliqua Gourville, sinon que la chambre de justice s'est assemblée secrètement, a délibéré en l'absence des accusés, et que toute la procédure était faite quand on les a arrêtés. — Mais ils sont donc arrêtés? — Sans doute. — Mais où, quand, comment ont-ils été arrêtés? — Lyodot, hier au point du jour; d'Émery, avant-hier au soir, comme il revenait de chez sa maîtresse; leur disparition n'avait inquiété personne; mais tout à coup Colbert a levé le masque et fait publier la chose : on le crie à son de trompe en ce moment dans les rues de Paris, et en vérité, monseigneur, il n'y a plus guère que vous qui ne connaissiez pas l'événement.

Fouquet se mit à marcher dans la chambre avec une inquiétude de plus en plus douloureuse. — Que décidez-vous, monseigneur? dit Gourville. — S'il en était ainsi, j'irais chez le roi, s'écria Fouquet. Mais pour aller au Louvre, je veux passer auparavant à l'Hôtel-de-Ville. Si l'arrêt a été signé, nous verrons! Gourville haussa les épaules. — Incrédulité! dit-il, tu es la peste de tous les grands esprits. — Gourville! — Oui, continua-t-il, et tu les perds, comme la contagion tue les santés les plus robustes, c'est-à-dire en un instant. — Partons, s'écria Fouquet; faites ouvrir, Gourville. — Prenez garde, dit-celui-ci, M. l'abbé Fouquet est là. — Ah! mon frère, répliqua Fouquet d'un ton chagrin, il est là : il sait donc quelque mauvaise nouvelle qu'il est tout joyeux de m'apporter, comme à son habitude? Diable! si mon frère est là, mes affaires vont mal, Gourville : que ne me disiez-vous cela plus tôt, je me fusse plus facilement laissé convaincre. — Monseigneur le calomnie, dit Gourville en riant; s'il vient, ce n'est pas dans une mauvaise intention. — Allons, voilà que vous l'excusez, s'écria Fouquet; un garçon sans cœur, sans suite d'idées, un mangeur de tous biens. — Il vous sait riche. — Et veut ma ruine. — Non : mais il veut votre bourse. Voilà tout. — Assez, assez! cent mille écus par mois pendant deux ans! Corbleu! c'est moi qui paie, Gourville, et je sais mes chiffres. Gourville se mit à rire d'un air silencieux et fin. — Oui, vous voulez dire que c'est le roi, fit le surintendant; ah! Gourville, voilà une vilaine plaisanterie, ce n'est pas le lieu. — Monseigneur, ne vous fâchez pas. — Allons donc! Qu'on renvoie l'abbé Fouquet, je n'ai pas le sou.

Gourville fit un pas vers la porte. — Il est resté un mois sans me voir, continua Fouquet : pourquoi ne resterait-il pas deux mois? — C'est qu'il se repent de vivre en mauvaise compagnie, dit Gourville, et qu'il vous préfère à tous ses bandits. — Merci de la préférence : vous faites un étrange avocat, Gourville, aujourd'hui... avocat de l'abbé Fouquet. — Eh mais! toute chose et tout homme ont leur bon côté; leur côté utile, monseigneur. — Les bandits que l'abbé solde et grise ont leur côté utile? — Vienne la circonstance, monseigneur, et vous serez bien heureux de trouver ces bandits sous votre main. — Alors tu me conseilles de me réconcilier avec M. l'abbé? dit ironiquement Fouquet. — Je vous conseille, monseigneur, de ne pas vous brouiller avec cent ou cent vingt garnemens, qui, en mettant leurs rapières bout à bout, feraient un cordon d'acier capable d'enfermer trois mille hommes.

Fouquet lança un coup d'œil profond à Gourville, et passant devant lui, — C'est bien ; qu'on introduise M. l'abbé Fouquet, dit-il aux valets de pied. Vous avez raison, Gourville.

Deux minutes après, l'abbé parut avec de grandes révérences sur le seuil de la porte. C'était un homme de quarante à quarante-cinq ans, moitié homme d'église, moitié homme de guerre, un spadassin greffé sur un abbé ; on voyait qu'il n'avait pas d'épée au côté, mais on sentait qu'il avait des pistolets. Fouquet le salua en frère aîné moins qu'en ministre. — Qu'y a-t-il pour votre service, dit-il, monsieur l'abbé? —Oh ! oh ! comme vous me dites cela, mon frère ! — Je vous dis cela comme un homme pressé, Monsieur? L'abbé regarda malicieusement Gourville, anxieusement Fouquet et dit : — J'ai trois cents pistoles à payer à M. de Bregi ce soir... dette de jeu, dette sacrée. — Après ? dit Fouquet bravement, car il comprenait que l'abbé Fouquet ne l'eût point dérangé pour une pareille misère. — Mille à mon boucher, qui ne veut plus fournir. — Après? — Douze cents au tailleur d'habits .. continua l'abbé : le drôle m'a fait reprendre sept habits de mes gens, ce qui fait que mes livrées sont compromises, et que ma maîtresse parle de me remplacer par un traitant, ce qui serait humiliant pour l'Église. — Qu'y a-t-il encore? dit Fouquet. — Vous remarquerez, Monsieur, dit humblement l'abbé, que je n'ai rien demandé pour moi. — C'est délicat, Monsieur, répliqua Fouquet : aussi, comme vous voyez, j'attends. — Et je ne demande rien, oh! non .. ce n'est pas faute pourtant de chômes... je vous en réponds.

Le ministre réfléchit un moment. —Douze cents pistoles au tailleur d'habits, dit-il, ce sont bien des habits, ce me semble. — J'entretiens cent hommes, dit fièrement l'abbé : c'est une charge, je crois. — Pourquoi cent hommes? dit Fouquet : est-ce que vous êtes un Richelieu ou un Mazarin pour avoir cent hommes de garde? à quoi vous servent ces cent hommes, parlez, dites? — Vous me le demandez? s'écria l'abbé Fouquet : ah! comment pouvez-vous faire une question pareille, pourquoi j'entretiens cent hommes? Ah! — Mais oui, je vous fais cette question : Qu'avez-vous à faire de cent hommes? répondez! — Ingrat! continua l'abbé s'affectant de plus en plus. — Expliquez-vous. — Mais, monsieur le surintendant, je n'ai besoin que d'un valet de chambre, moi, et encore si j'étais seul, me servirais-je moi-même : mais vous, vous qui avez tant d'ennemis... cent hommes ne me suffisent pas pour vous défendre. Cent hommes!... il en faudrait dix mille. J'entretiens donc tout cela pour que dans les endroits publics, pour que dans les assemblées, nul n'élève la voix contre vous; et sans cela, Monsieur, vous seriez chargé d'imprécations, vous seriez déchiré à belles dents, vous ne dureriez pas huit jours, non, pas huit jours, entendez-vous. — Ah! je ne savais pas que vous me fussiez un pareil champion, monsieur l'abbé. — Vous en doutez! s'écria l'abbé. Écoutez donc ce qui est arrivé. Pas plus tard qu'hier, rue de la Huchette, un homme marchandait un poulet. Le poulet n'était pas gras. L'ache-

teur refusa d'en donner dix-huit sous, en disant qu'il ne pouvait payer dix-huit sous la peau d'un poulet dont M. Fouquet avait pris toute la graisse. — Après? — Le propos fit rire, continua l'abbé, rire à vos dépens, mort de tous les diables! et la canaille s'amassa. Le rieur ajouta ces mots : Donnez-moi un poulet nourri par M. Colbert, à la bonne heure! et je le paierai ce que vous voudrez Et aussitôt l'on battit des mains. Scandale affreux! vous comprenez: scandale qui force un frère à se voiler le visage.

Fouquet rougit. — Et vous vous le voilâtes? — Non, car justement, continua l'abbé, j'avais un de mes hommes dans la foule; une nouvelle recrue qui vient de province, un M Menneville que j'affectionne. Il fendit la presse en disant au rieur : — Mille barbes! monsieur le mauvais plaisant, tope un coup d'épée au Colbert! — Tope et tingue au Fouquet, répliqua le rieur. Sur quoi ils dégainèrent devant la boutique du rôtisseur, avec une haie de curieux autour d'eux et cinq cents curieux aux fenêtres. — Eh bien? dit Fouquet. — Eh bien! Monsieur, mon Menneville embrocha le rieur, au grand ébahissement de l'assistance, et dit au rôtisseur : — Prenez ce dindon, mon ami, il est plus gras que votre poulet.

— Voilà, Monsieur, acheva l'abbé triomphalement, à quoi je dépense mes revenus; je soutiens l'honneur de la famille, Monsieur. Fouquet baissa la tête. — Et j'en ai cent comme cela, poursuivit l'abbé. — Bien, dit Fouquet, donnez votre addition à Gourville et restez ici ce soir, chez moi. On soupe. — Mais la caisse est fermée? — Gourville vous l'ouvrira. L'abbé fit une révérence. — Alors nous voilà amis? dit-il.— Oui, amis. Venez, Gourville.—Vous sortez? Vous ne soupez donc pas, vous? — Je serai ici dans une heure, soyez tranquille, l'abbé. Puis tout bas à Gourville. — Qu'on attèle mes chevaux anglais, dit-il, et qu'on touche à l'hôtel de ville de Paris.

LE VIN DE M. DE LA FONTAINE.

Les carrosses amenaient déjà les convives de Fouquet à Saint-Mandé, déjà toute la maison s'échauffait des apprêts du souper, quand le surintendant lança sur la route de Paris ses chevaux rapides, et prenant par les quais pour trouver moins de monde sur sa route, gagna l'Hôtel-de-Ville. Il était huit heures moins un quart. Fouquet descendit au coin de la rue du Long-Pont, se dirigea vers la place de Grève, à pied, avec Gourville. Au détour de la place, ils virent un homme, vêtu de noir et de violet, d'une bonne mine, qui s'apprêtait à monter dans un carrosse de louage, et disait au cocher de toucher à Vincennes. Il avait devant lui un grand pannier plein de bouteilles qu'il venait d'acheter au cabaret de l'Image-de-Notre-Dame.

— Eh! mais! c'est Vatel! mon maître d'hôtel, dit Fouquet à Gourville. — Oui, monseigneur, répliqua celui-ci. — Que vient-il faire à l'Image-de-Notre-Dame? — Acheter du vin sans doute. — Comment, on achète du vin pour moi au cabaret! dit Fouquet. Ma cave est donc bien misérable! Et il s'avança vers le maître d'hôtel, qui faisait ranger son vin dans le carrosse avec un soin minutieux. — Holà! Vatel, dit-il d'une voix de maître. — Prenez garde, monseigneur, dit Gourville, vous allez être reconnu. — Bon!... que m'importe? Vatel!

L'homme vêtu de noir et de violet se retourna, au son de la voix qui l'interpellait. — Oh! fit-il, monseigneur. — Oui, moi. Que diable faites-vous là, Vatel?..... du vin; vous achetez du vin dans un cabaret de la place de Grève, passe encore pour la *Pomme de Pin* ou les *Barreaux verts*. — Mais, monseigneur, dit Vatel tranquille-

ment, après avoir lancé un regard hostile à Gourville, de quoi se mêle-t-on ici ?..... Est-ce que ma cave est mal tenue ? — Non certes, Vatel, non; mais... — Quoi ! mais... répliqua Vatel.

Gourville toucha le coude du surintendant.

— Ne vous fâchez pas, Vatel, je croyais ma cave, votre cave assez bien garnie pour que je pusse me dispenser de recourir à l'Image-de-Notre-Dame. — Eh ! Monsieur, dit Vatel, tombant du monseigneur au monsieur avec un certain dédain, votre cave est si bien garnie que lorsque certains de vos convives vont dîner chez vous ils ne boivent pas.

Fouquet surpris regarda Gourville, puis Vatel. — Que dites-vous là ? — Je dis que votre sommelier n'avait pas de vins pour tous les goûts, Monsieur, et que M. de la Fontaine, M. Pellisson et M. Conrart ne boivent pas quand ils viennent à la maison. Ces Messieurs n'aiment pas le grand vin, que voulez-vous y faire ? — Et alors ? — Alors j'ai ici un vin de Joigny qu'ils affectionnent. Je sais qu'ils le viennent boire à l'Image-de-Notre-Dame une fois par semaine. Voilà pourquoi je fais ma provision.

Fouquet n'avait plus rien à dire... Il était presque ému. Vatel, lui, avait encore beaucoup à dire sans doute, et l'on vit bien qu'il s'échauffait. — C'est comme si vous me reprochiez, monseigneur, d'aller rue Planche-Mibray chercher moi-même le cidre que boit M. Loret quand il vient dîner à la maison. — Loret boit du cidre chez moi ! s'écria Fouquet en riant. — Et oui, Monsieur, et oui, voilà pourquoi il dîne chez vous avec plaisir.

— Vatel, s'écria Fouquet en serrant la main de son maître d'hôtel, vous êtes un homme ! Je vous remercie, Vatel, d'avoir compris que chez moi M. de la Fontaine, M. Conrart et M. Loret sont autant que des ducs et pairs, autant que des princes, plus que moi. Vatel, vous êtes un bon serviteur, et je double vos honoraires. Vatel ne remercia même pas; il haussa légèrement les épaules en murmurant ce mot superbe : — Être remercié pour avoir fait son devoir, c'est humiliant.

— Il a raison, dit Gourville en attirant l'attention de Fouquet sur un autre point par un seul geste. Il lui montrait en effet un chariot de forme basse, traîné par deux chevaux, sur lequel s'agitaient deux potences toutes ferrées, liées l'une à l'autre et dos à dos par des chaînes, tandis qu'un archer assis sur l'épaisseur de la poutre soutenait, tant bien que mal, la mine un peu basse, les commentaires d'une centaine de vagabonds qui flairaient la destination de ces potences et les escortaient jusqu'à l'Hôtel-de-Ville.

Fouquet tressaillit. — C'est décidé, voyez-vous, dit Gourville. — Mais ce n'est pas fait, répliqua Fouquet. Je vais au Louvre. — Vous n'irez pas. — Vous me conseilleriez cette lâcheté, s'écria Fouquet, vous me conseilleriez d'abandonner mes amis ; vous me conseilleriez, pouvant combattre, de jeter à terre les armes que j'ai dans la main ? — Je ne vous conseille rien de tout cela, monseigneur ; pouvez-vous quitter la surintendance en ce moment ? — Non. — Eh bien ! si le roi vous veut remplacer, cependant ? — Il me remplacera de loin comme de près, et j'aurai été lâche ; or, je ne veux pas que mes amis meurent et ils ne mourront pas. — Pour cela il est nécessaire que vous alliez au Louvre. Prenez garde... une fois au Louvre, ou vous serez forcé de défendre tout haut vos amis, c'est-à-dire de faire une profession de foi, ou vous serez forcé de les abandonner sans retour possible. — Jamais. — Pardonnez-moi... le roi vous proposera forcément l'alternative, ou bien vous la lui proposerez vous-même. Voilà pourquoi il ne faut pas de conflit... Retournons à Saint-Mandé, monseigneur. — Gourville, je ne bougerai pas de cette place où doit s'accomplir le crime, où doit s'accomplir ma honte : je ne bougerai pas, dis-je, que je n'aie trouvé

un moyen de combattre mes ennemis. — Monseigneur, répliqua Gourville, vous me feriez pitié si je ne savais que vous êtes un des bons esprits de ce monde. Vous possédez cent cinquante millions, vous êtes autant que le roi par la position, cent cinquante fois plus par l'argent. M. Colbert n'a pas eu même l'esprit de faire accepter le testament de Mazarin. Or, quand on est le plus riche d'un royaume et qu'on veut se donner la peine de dépenser de l'argent, si l'on ne fait pas ce qu'on veut, c'est qu'on est un pauvre homme. Retournons, vous dis-je, à Saint-Mandé. — Pour consulter Pellisson, oui. — Non, monseigneur, pour compter votre argent. — Allons! dit Fouquet les yeux enflammés; oui! oui! à Saint-Mandé!

LA GALERIE DE SAINT-MANDÉ.

Cinquante personnes attendaient le surintendant. Il ne prit même pas le temps de se confier un moment à son valet de chambre, et du perron passa dans le premier salon. Là ses amis étaient rassemblés et causaient. L'intendant s'apprêtait à faire servir le souper; mais, par-dessus tout, l'abbé Fouquet guettait le retour de son frère et s'étudiait à faire les honneurs de la maison en son absence. Ce fut à l'arrivée du surintendant un murmure de joie et de tendresse : Fouquet, plein d'affabilité, de belle humeur, de munificence, était aimé de ses poëtes, de ses artistes et de ses gens d'affaires. Son front, sur lequel sa petite cour lisait, comme sur celui d'un dieu, tous les mouvemens de son âme, pour en faire des règles de conduite, son front que les affaires ne ridaient jamais, était ce soir-là plus pâle que de coutume, et plus d'un œil ami remarqua cette pâleur.

Fouquet se mit au centre de la table et présida gaiement le souper. Il raconta l'expédition de Vatel à la Fontaine; il raconta l'histoire de Menneville et du poulet maigre à Pellisson, de telle façon que toute la table l'entendit. Ce fut alors une tempête de rires et de railleries qui ne s'arrêta que sur un geste grave et triste de Pellisson. L'abbé Fouquet, ne sachant pas à quel propos son frère avait engagé la conversation sur ce sujet, écoutait de toutes ses oreilles et cherchait sur le visage de Gourville ou sur celui du surintendant une explication.

Pellisson prit la parole. — On parle donc de M. Colbert? dit-il. — Pourquoi non, répliqua Fouquet, s'il est vrai, comme on le dit, que le roi l'ait fait son intendant. A peine Fouquet eut-il laissé échapper cette parole prononcée avec une intention marquée, que l'explosion se fit entendre parmi les convives. — Un avare! dit l'un. — Un croquant! dit l'autre. — Un hypocrite! dit un troisième. Pellisson échangea un regard profond avec Fouquet. — Messieurs, dit-il, en vérité nous maltraitons là un homme que nul ne connaît : ce n'est ni charitable, ni raisonnable, et voilà monsieur le surintendant qui, j'en suis sûr, est de cet avis. — Entièrement, répliqua Fouquet. Laissons les poulets gras de M. Colbert, il ne s'agit aujourd'hui que des faisans truffés de M. Vatel.

Ces mots arrêtèrent le nuage sombre qui précipitait sa marche au-dessus des convives. Gourville anima si bien les poëtes avec le vin de Joigny; l'abbé, intelligent comme un homme qui a besoin des écus d'autrui, anima si bien les financiers et les gens d'épée, que dans les brouillards de cette joie et les rumeurs de la conversation, l'objet des inquiétudes disparut complètement. Le testament du cardinal Mazarin fut le texte de la conversation au second service et au dessert; puis Fouquet commanda qu'on portât les bassins de confitures et les fontaines de liqueurs dans le salon attenant

à la galerie. Il s'y rendit, menant par la main une femme, reine, ce soir-là, par sa préférence. Puis les violons soupèrent, et les promenades dans la galerie, dans le jardin commencèrent, par un ciel de printemps doux et parfumé.

Pellisson vint alors auprès du surintendant et lui dit : — Monseigneur a un chagrin? — Un grand, répondit le ministre; faites-vous conter cela par Gourville. — Il faut envoyer les inutiles au feu d'artifice, dit Pellisson à Gourville, tandis que nous causerons ici. — Soit, répliqua Gourville, qui dit quatre mots à Vatel. Alors on vit ce dernier emmener vers les jardins la majeure partie des muguets, des dames et des babillards, tandis que les hommes se promenaient dans la galerie éclairée de trois cents bougies de cire, au vu de tous les amateurs du feu d'artifice occupés à courir le jardin.

Gourville s'approcha de Fouquet; alors, il lui dit : — Monsieur, nous sommes tous ici. — Tous! dit Fouquet. — Oui, comptez. — Le surintendant se retourna et compta. Il y avait huit personnes.

Pellisson et Gourville marchaient en se tenant par le bras, comme s'ils causaient de sujets vagues et légers. Loret et deux officiers les imitaient en sens inverse. L'abbé Fouquet se promenait seul. Fouquet avec M. de Chanost marchait aussi comme s'il eût été absorbé par la conversation de son gendre.

— Messieurs, dit-il, que personne de vous ne lève la tête en marchant et ne paraisse faire attention à moi; continuez de marcher, nous sommes seuls, écoutez-moi. Un grand silence se fit, troublé seulement par les cris lointains des joyeux convives qui prenaient place dans les bosquets pour mieux voir les fusées. C'était un bizarre spectacle que celui de ces hommes marchant comme par groupes, comme occupés chacun à quelque chose, et pourtant attentifs à la parole d'un seul d'entre eux, qui, lui-même, ne semblait parler qu'à son voisin. — Messieurs, dit Fouquet, vous avez remarqué sans doute que deux de nos amis manquent ce soir à la réunion du mercredi... Pour Dieu! l'abbé, ne vous arrêtez pas, ce n'est pas nécessaire pour écouter; marchez, de grâce, avec vos airs de tête les plus naturels, et comme vous avez la vue perçante, mettez-vous à la fenêtre ouverte, et si quelqu'un revient vers la galerie, prévenez-nous en toussant. L'abbé obéit.

— Je n'ai pas remarqué les absens, dit Pellisson, qui, à ce moment, tournait absolument le dos à Fouquet et marchait en sens inverse. — Moi, dit Loret, je ne vois pas M. Lyodot qui me fait ma pension. — Et moi, dit l'abbé, à la fenêtre, je ne vois pas mon cher d'Émery, qui me doit onze cents livres de notre dernier brelan. — Loret, continua Fouquet en marchant sombre et incliné, vous ne toucherez plus la pension de Lyodot et vous, l'abbé, vous ne toucherez jamais vos onze cents livres d'Émery; car l'un et l'autre vont mourir. — Mourir! s'écria l'assemblée, arrêtée malgré elle dans son jeu de scène par le mot terrible. — Remettez-vous, Messieurs, dit Fouquet, car on nous épie peut-être... J'ai dit : Mourir.

— Mourir! répéta Pellisson, ces hommes que j'ai vus il n'y a pas six jours pleins de santé, de gaieté, d'avenir. Qu'est-ce donc que l'homme, bon Dieu! pour qu'une maladie le jette en bas tout d'un coup? — Ce n'est pas la maladie, dit Fouquet. — De quoi ces Messieurs meurent-ils alors? s'écria un officier. — Demandez à celui qui les tue, répliqua Fouquet. — On les tue? s'écria le chœur épouvanté. — On fait mieux encore : on les pend! murmura Fouquet d'une voix sinistre, qui retentit comme un glas funèbre dans cette riche galerie, tout étincelante de tableaux, de fleurs, de velours et d'or. Involontairement, chacun s'arrêta; l'abbé quitta sa fenêtre; les premières fusées du feu d'artifice commençaient à monter par-dessus la cime des arbres. Un long cri parti des jardins appela le surintendant à jouir du coup d'œil. Il s'appro-

cha d'une fenêtre et, derrière lui, se placèrent ses amis attentifs à ses moindres paroles.

— Messieurs, dit-il, M. Colbert a fait arrêter, juger et fera exécuter à mort mes deux amis : que convient-il que je fasse? — Mordieu! dit l'abbé le premier, il faut faire éventrer M Colbert. — Monseigneur, dit Pellisson, il faut parler à Sa Majesté. — Le roi, mon cher Pellisson, a signé l'ordre d'exécution. — Eh bien, dit le comte de Chanost, il faut que l'exécution n'ait pas lieu, voilà tout. — Impossible, dit Gourville, à moins que l'on ne corrompe les geôliers. — Ou le gouverneur, dit Fouquet. — Cette nuit, l'on peut faire évader les prisonniers. — Qui de vous se charge de la transaction? — Moi, dit l'abbé, je porterai l'argent. — Moi, dit Pellisson, je porterai la parole. — La parole et l'argent, dit Fouquet, cinq cent mille livres au gouverneur de la Conciergerie, c'est assez : cependant on mettra un million s'il le faut. — Un million! s'écria l'abbé, mais pour la moitié moins je ferais mettre à sac la moitié de Paris. — Pas de désordre, dit Pellisson; le gouverneur étant gagné, les deux prisonniers s'évadent : une fois hors de cause, ils ameutent les ennemis de Colbert, et prouvent au roi que sa jeune justice n'est pas infaillible, comme toutes les exagérations. — Allez donc à Paris, Pellisson, dit Fouquet, et ramenez les deux victimes; demain, nous verrons. — Laissez-moi vous aider un peu, dit l'abbé. — Silence! dit Fouquet, on s'approche : ah! le feu d'artifice est d'un effet magique!

A ce moment, une pluie d'étincelles tomba, ruisselante, dans les branchages du bois voisin. Pellisson et Gourville sortirent ensemble par la porte de la galerie; Fouquet descendit au jardin avec les cinq derniers conjurés.

Le feu tiré, la société se dispersa dans les jardins et sous les portiques de marbre, avec cette molle liberté qui décèle, chez le maître de la maison, tant d'oubli de la grandeur, tant de courtoise hospitalité, tant de magnifique insouciance. Les poëtes s'égarèrent, bras dessus, bras dessous, dans les bosquets : quelques-uns s'étendirent sur des lits de mousse, au grand désastre des habits de velours et des frisures, dans lesquelles s'introduisaient les petites feuilles sèches et les brins de verdure.

Au moment où les convives se livraient avec le plus d'abandon aux douceurs de la promenade, on vit Gourville venir de l'autre bout du jardin, s'approcher de Fouquet, qui le couvait des yeux, et, par sa seule présence, le détacher du groupe. Le surintendant conserva sur son visage le rire et tous les caractères de l'insouciance; mais à peine hors de vue, il quitta le masque. — Eh bien, dit-il vivement, où est Pellisson? — Pellisson revient de Paris. — A-t-il ramené les prisonniers? — Il n'a pas seulement pu voir le concierge de la prison. — Quoi! n'a-t-il pas dit qu'il venait de ma part? — Il l'a dit; mais le concierge a fait répondre ceci : Si l'on vient de la part de M. Fouquet, on doit avoir une lettre de M. Fouquet. — Oh! s'écria celui-ci, s'il ne s'agit que de lui donner une lettre... — Jamais, répliqua Pellisson, qui se montra au coin du petit bois, jamais, monseigneur. . Allez vous-même et parlez en votre nom. — Oui, vous avez raison; je rentre chez moi comme pour travailler : laissez les chevaux attelés, Pellisson. Retenez mes amis, Gourville. — Adieu, dit le surintendant; venez avec moi, Pellisson. Gourville, je vous recommande mes convives. Et il partit. Les épicuriens ne s'aperçurent pas que le chef de l'école avait disparu; les violons allèrent toute la nuit.

UN QUART D'HEURE DE RETARD.

Fouquet, hors de sa maison pour la deuxième fois dans cette journée, se sentit moins lourd et moins troublé qu'on eût pu le croire. Il se tourna vers Pellisson, qui, gravement, méditait dans son coin de carrosse quelque bonne argumentation contre les emportemens de Colbert. — Mon cher Pellisson, dit alors Fouquet, c'est bien dommage que vous ne soyez pas une femme. — Je crois que c'est bien heureux, au contraire, répliqua Pellisson; car enfin, monseigneur, je suis excessivement laid. Il n'y a pas d'homme plus malheureux que moi : j'étais beau, la petite vérole m'a rendu hideux; je suis privé d'un grand moyen de séduction; or, je suis votre premier commis ou à peu près, j'ai affaire de vos intérêts, et si, en ce moment, j'étais une jolie femme, je vous rendrais un important service. — Lequel? — J'irais trouver le concierge du Palais, je le séduirais, car c'est un galant homme et un galantin; puis j'emmènerais nos deux prisonniers. — J'espère bien encore le pouvoir moi-même, quoique je ne sois pas une jolie femme, répliqua Fouquet. — D'accord, monseigneur; mais vous vous compromettez beaucoup.

— Oh! s'écria soudain Fouquet, avec un de ces transports secrets comme en soulève dans le cœur le sang généreux de la jeunesse ou le souvenir de quelque douce émotion; oh! je connais une femme qui fera près du lieutenant gouverneur de la Conciergerie le personnage dont nous avons besoin. — Moi, j'en connais cinquante, monseigneur, cinquante trompettes qui instruiront l'univers de votre générosité, de votre dévouement à vos amis, et par conséquent vous perdront tôt ou tard en se perdant. — Je ne parle pas de ces femmes, Pellisson, je parle d'une noble et belle créature, qui joint à l'esprit de son sexe la valeur et le sang-froid du nôtre; d'une femme assez discrète pour que nul ne soupçonne par qui elle aura été envoyée. — Un trésor, dit Pellisson; vous feriez là un fameux cadeau à M. le gouverneur de la Conciergerie. Peste! monseigneur, on lui couperait la tête, cela peut arriver, mais il aurait eu avant de mourir une bonne fortune. — Et j'ajoute, dit Fouquet, que le concierge du Palais n'aurait pas la tête coupée, car il recevrait de moi mes chevaux pour se sauver, et cinq cent mille livres pour vivre honorablement en Angleterre. Allons trouver cette femme, Pellisson.

Le surintendant étendit la main vers le cordon de soie et d'or placé à l'intérieur de son carrosse. Pellisson s'arrêta. — Monseigneur, dit-il, vous allez perdre à chercher cette femme autant de temps que Colomb en mit à trouver le Nouveau-Monde. Or, nous n'avons que deux heures à peine pour réussir; le concierge, une fois couché, comment pénétrer chez lui sans de grands éclats? le jour une fois venu, comment cacher nos démarches? Allez, allez, monseigneur, allez vous-même, et ne cherchez ni ange ni femme pour cette nuit. — Mais, cher Pellisson, nous voilà devant sa porte. — Devant la porte de l'ange? — Eh oui. — C'est l'hôtel de madame de Bellières, cela. — Chut! — Ah! mon Dieu! s'écria Pellisson. Mais déjà Fouquet avait donné l'ordre d'arrêter; le carrosse était immobile. — Montez-vous avec moi? — Non, monseigneur, non. — Mais je ne veux pas que vous m'attendiez, Pellisson, répliqua Fouquet avec une courtoisie sincère. — Raison de plus, monseigneur; sachant que vous me faites attendre, vous resterez moins longtemps là-haut... Prenez garde! vous voyez un carrosse dans la cour : elle a quelqu'un chez elle! Pellisson demeura au fond du carrosse, le sourcil froncé.

Fouquet monta chez la marquise, dit son nom au valet, ce qui excita un empressement et des respects qui témoignaient de l'habitude que la maîtresse de la maison avait prise de faire respecter et aimer ce nom chez elle. — Monsieur le surintendant! s'écria la marquise en s'avançant fort pâle au-devant de Fouquet. Quel honneur! quel imprévu! dit-elle. Puis tout bas. — Prenez garde! ajouta la marquise. Marguerite Vanel est chez moi! — Madame, répondit Fouquet troublé, je venais pour affaires... Un seul mot bien pressant. Et il entra dans le salon. Madame Vanel s'était levée plus pâle, plus livide que l'Envie elle-même. Fouquet lui adressa vainement un salut des plus charmans, des plus pacifiques; elle n'y répondit que par un coup d'œil terrible, lancé sur la marquise et sur Fouquet. Elle fit une révérence *à son amie*, une plus profonde à Fouquet, et prit congé, en prétextant un grand nombre de visites à faire, sans que la marquise, interdite, ni Fouquet, saisi d'inquiétude, eussent songé à la retenir.

A peine fut-elle partie, que Fouquet, resté seul avec la marquise, se mit à ses genoux, sans dire un mot. — Je vous attendais, répondit la marquise avec un doux sourire. — Oh! non, dit-il, car vous eussiez renvoyé cette femme. — Elle arrive depuis un quart d'heure à peine, et je ne pouvais soupçonner qu'elle dût venir ce soir. — Vous m'aimez donc un peu, marquise? — Ce n'est pas de cela qu'il s'agit, Monsieur, mais de vos dangers; où en sont vos affaires? — Je vais ce soir arracher mes amis aux prisons du Palais. — Comment cela? — En achetant, en séduisant le gouverneur. — Il est de mes amis: puis-je vous aider sans vous nuire? — Oh! marquise, ce serait un signalé service, mais comment vous employer sans vous compromettre? Or, jamais ni ma vie, ni ma puissance, ni ma liberté même, ne seront rachetées, s'il faut qu'une douleur obscurcisse votre front. — Monseigneur, ne me dites plus ces mots qui m'enivrent; je suis coupable d'avoir voulu vous servir, sans calculer la portée de ma démarche. Je vous aime, en effet, comme une tendre amie, et comme amie je vous suis reconnaissante de votre délicatesse; mais, hélas!... hélas! jamais vous ne trouverez en moi une maîtresse. — Marquise!... s'écria Fouquet d'une voix désespérée, pourquoi? — Parce que vous êtes trop aimé, dit tout bas la jeune femme, parce que vous l'êtes de trop de gens... parce que l'éclat de la gloire et de la fortune blesse mes yeux, tandis que la sombre douleur les attire; parce qu'enfin moi qui vous ai repoussé dans vos fastueuses magnificences, moi qui vous ai à peine regardé lorsque vous resplendissiez, j'ai été, comme une femme égarée, me jeter, pour ainsi dire, dans vos bras lorsque je vis un malheur planer sur votre tête... Vous me comprenez maintenant, monseigneur... Redevenez heureux pour que je redevienne chaste de cœur et de pensée: votre infortune me perdrait.

— Oh! Madame, dit Fouquet avec une émotion qu'il n'avait jamais ressentie, dussé-je tomber au dernier degré de la misère humaine, j'entendrai de votre bouche ce mot que vous me refusez, et ce jour-là, Madame, vous vous serez abusée dans votre noble égoïsme; ce jour-là, vous croirez consoler le plus malheureux des hommes, et vous aurez dit: Je t'aime! au plus illustre, au plus souriant, au plus triomphant des heureux de ce monde!

Il était encore à ses pieds, lui baisant la main, lorsque Pellisson entra précipitamment en s'écriant avec humeur: — Monseigneur! Madame! par grâce, Madame, veuillez m'excuser... Monseigneur, il y a une demi-heure que vous êtes ici... Oh! ne me regardez pas ainsi tous deux d'un air de reproche... Madame, je vous prie, qui est cette dame qui est sortie de chez vous, à l'entrée de monseigneur? — Madame Vanel, dit Fouquet. — Là, s'écria Pellisson, j'en étais sûr! — Eh bien, quoi! — Eh bien! elle est montée, toute pâle, dans son carrosse et chez M. Colbert! dit Pellisson

d'une voix rauque. — Grand Dieu! partez! partez, monseigneur! répondit la marquise en poussant Fouquet hors du salon, tandis que Pellisson l'entraînait par la main. — En vérité, dit le surintendant, suis-je un enfant à qui l'on fasse peur d'une ombre? — Vous êtes un géant, dit la marquise, qu'une vipère cherche à mordre au talon. — Au Palais! ventre à terre! cria Pellisson au cocher.

Les chevaux partirent comme l'éclair; nul obstacle ne ralentit leur marche un seul instant. Seulement, à l'arcade Saint-Jean, lorsqu'ils allaient déboucher sur la place de Grève, une longue file de cavaliers, barrant le passage étroit, arrêta le carrosse du surintendant. Nul moyen de forcer cette barrière: il fallut attendre que les archers du guet à cheval, car c'étaient eux, fussent passés, avec le chariot massif qu'ils escortaient, et qui remontait rapidement vers la place Baudoyer. Fouquet et Pellisson ne prirent garde à cet événement que pour déplorer la minute de retard qu'ils eurent à subir. Ils entrèrent chez le concierge du Palais cinq minutes après.

Cet officier se promenait encore dans la première cour. Au nom de Fouquet, prononcé à son oreille par Pellisson, le gouverneur s'approcha du carrosse avec empressement, et le chapeau à la main, multiplia les révérences. — Quel honneur pour moi, monseigneur! dit-il. — Un mot, monsieur le gouverneur. Voulez-vous prendre la peine d'entrer dans mon carrosse? L'officier vint s'asseoir en face de Fouquet dans la lourde voiture. — Monsieur, dit Fouquet, j'ai un service à vous demander. — Parlez, monseigneur. — Service compromettant pour vous, Monsieur, mais qui vous assure à jamais ma protection et mon amitié. — Fallût-il me jeter au feu pour vous, monseigneur, je le ferais. — Bien, dit Fouquet: ce que je vous demande est plus simple. — Alors, de quoi s'agit-il, monseigneur? — De me conduire aux chambres de MM. Lyodot et d'Émery. — Monseigneur veut-il m'expliquer pourquoi? — Je vous le dirai en leur présence, Monsieur, en même temps que je vous donnerai tous les moyens de pallier cette évasion. — Évasion! Mais monseigneur ne sait donc pas que MM. Lyodot et d'Émery ne sont plus ici. — Depuis quand? s'écria Fouquet tremblant. — Depuis un quart d'heure. — Où sont-ils donc? — A Vincennes, au donjon. — Qui les a tirés d'ici? — Un ordre du roi. — Malheur! s'écria Fouquet en se frappant le front.

Et sans dire un seul mot de plus au gouverneur, il regagna son carrosse, le désespoir dans l'âme, la mort sur le visage. — Eh bien? fit Pellisson avec anxiété. — Eh bien! nos amis sont perdus! Colbert les emmène au donjon. Ce sont eux qui nous ont croisés sous l'arcade Saint-Jean. Pellisson frappé comme d'un coup de foudre, ne répliqua pas. D'un reproche il eût tué son maître. — Où va monseigneur? demanda le valet de pied. — Chez moi, à Paris; vous, Pellisson, retournez à Saint-Mandé, ramenez moi l'abbé Fouquet sous une heure. Allez!

PLAN DE BATAILLE.

La nuit était déjà avancée quand l'abbé Fouquet arriva près de son frère. Gourville l'avait accompagné. Ces trois hommes, pâles des événemens futurs, ressemblaient moins à trois puissans du jour qu'à trois conspirateurs unis par une même pensée de violence. Fouquet se promena longtemps l'œil fixé sur le parquet, les mains froissées l'une contre l'autre. Enfin prenant son courage au milieu d'un grand soupir, — L'abbé, dit-il, vous m'avez parlé aujourd'hui même de certaines gens que vous entretenez. — Oui, Monsieur, répliqua l'abbé. — Au juste, qui sont ces gens? L'abbé hésitait. —

Voyons! pas de craintes, je ne menace pas; pas de forfanterie, je ne plaisante pas. — Puisque vous demandez la vérité, Monsieur, la voici : j'ai cent vingt amis ou compagnons de plaisir qui sont voués à moi comme les larrons à la potence. — Et vous ne serez pas compromis? — Je ne figurerai même pas — Et ce sont des gens de résolution? — Ils brûleront Paris, si je leur promets qu'ils ne seront pas brûlés.

— La chose que je vous demande, l'abbé, dit Fouquet en essuyant la sueur qui tombait de son visage, c'est de lancer vos cent vingt hommes sur les gens que je désignerai, à un certain moment donné... est-ce possible? — Ce n'est pas la première fois que pareille chose leur sera arrivée, Monsieur. — Bien, mais ces bandits attaqueront-ils... la force armée? — C'est leur habitude. — Alors, rassemblez vos cent vingt hommes, l'abbé. — Bien! Où cela? — Sur le chemin de Vincennes, demain, à deux heures précises. — Pour enlever Lyodot et d'Émery?.. Il y a des coups à gagner. Avez-vous peur? — Pas pour moi, mais pour vous. — Vos hommes sauront donc ce qu'ils font? — Ils sont trop intelligens pour ne pas le deviner. Or, un ministre qui fait émeute contre son roi... s'expose. — Que vous importe si je paie?.. D'ailleurs, si je tombe vous tombez avec moi. — Il serait alors plus prudent, Monsieur, de ne pas remuer, de laisser le roi prendre cette petite satisfaction.

— Pensez bien à ceci, l'abbé, que Lyodot et d'Émery à Vincennes sont un prélude de ruine pour ma maison. Je le répète, moi arrêté, vous serez emprisonné; moi emprisonné, vous serez exilé. — Monsieur, je suis à vos ordres. En avez-vous à me donner? — Ce que j'ai dit, je veux que demain les deux financiers soient arrachés à la fureur de mes ennemis. Prenez vos mesures en conséquence. Est-ce possible? — C'est possible. — Indiquez-moi votre plan. — Il est d'une riche simplicité. La garde ordinaire aux exécutions est de douze archers. — Il y en aura cent demain. — J'y compte. Je dis plus, il y en aura deux cents. — Alors, vous n'avez pas assez de cent vingt hommes? — Pardonnez-moi Dans toute foule composée de cent mille spectateurs, il y a dix mille bandits ou coupeurs de bourse; seulement ils n'osent pas prendre l'initiative. Il y aura donc demain sur la place de Grève, que je choisis pour terrain, dix mille auxiliaires à mes cent vingt hommes. L'attaque commencée par ceux-ci, les autres l'achèveront. — Bien! mais que fera-t-on des prisonniers sur la place de Grève? — Voici : on les fera entrer dans une maison quelconque de la place; là, il faudra un siége pour qu'on puisse les enlever... Et, tenez, autre idée, plus sublime encore : certaines maisons ont deux issues, l'une sur la place, l'autre sur la rue de la Mortellerie, ou de la Vannerie, ou de la Tixeranderie. Les prisonniers entrés par l'une sortiront par l'autre. — Mais, dites quelque chose de positif. — Je cherche. — Et moi, s'écria Fouquet, je trouve; écoutez bien ce qui me vient en ce moment. — J'écoute.

Fouquet fit un signe à Gourville qui parut comprendre. — Un de mes amis me prête parfois les clefs d'une maison qu'il loue rue Baudoyer, et dont les jardins spacieux s'étendent derrière certaine maison de la place de Grève. — Voilà notre affaire, dit l'abbé. Quelle maison? — Un cabaret assez achalandé, dont l'enseigne représente l'image de Notre-Dame. — Je le connais, dit l'abbé. — Ce cabaret a des fenêtres sur la place. Une sortie sur une cour, laquelle doit aboutir aux jardins de mon ami par une porte de communication. — Bon! — Entrez par le cabaret, faites entrer les prisonniers, défendez la porte pendant que vous les ferez fuir par le jardin et la place Baudoyer. — C'est vrai, Monsieur, vous feriez un général excellent, comme M. le Prince. — Avez-vous compris? — Parfaitement. — Combien vous faut-il pour griser vos bandits avec du vin et les satisfaire avec de l'or? — Oh! Monsieur, quelle expression! Oh! Monsieur, s'ils vous entendaient! Quelques-uns parmi eux sont très-susceptibles. — Je veux dire qu'on doit les amener à ne plus reconnaître le ciel d'avec la

terre, car je lutterai demain contre le roi, et quand je lutte je veux vaincre, entendez-vous? — Ce sera fait, Monsieur... Donnez-moi, Monsieur, vos autres idées. — Cela vous regarde. — Alors, donnez-moi votre bourse. — Gourville, comptez cent mille livres à l'abbé. — Bon... et ne ménageons rien, n'est-ce pas? — Rien. — A la bonne heure. — Monseigneur, objecta Gourville, si cela est su nous y perdons la tête. — Eh! Gourville, répliqua Fouquet, pourpre de colère, vous me faites pitié; parlez donc pour vous, mon cher. Mais ma tête à moi ne branle pas comme cela sur mes épaules. Voyons, l'abbé, ne ménagez pas le vin du cabaretier. — Je ne ménagerai ni son vin, ni sa maison, repartit l'abbé en ricanant. J'ai mon plan, vous dis-je; laissez-moi me mettre à l'œuvre, et vous verrez. — Et comment serai-je informé? — Par un courrier, dont le cheval se tiendra dans le jardin même de votre ami. — A propos, le nom de cet ami?

Fouquet regarda encore Gourville. Celui-ci vint au secours du maître en disant: la maison est reconnaissable : l'image de Notre-Dame par devant, un jardin, le seul du quartier, par derrière. — Bon, bon. Je vais prévenir mes soldats. — Accompagnez-le, Gourville, dit Fouquet, et lui comptez l'argent. Un moment... l'abbé... Quelle tournure donne-t-on à cet enlèvement? — Une bien naturelle... Monsieur... L'émeute. — L'émeute à propos de quoi? Car enfin si jamais le peuple de Paris est disposé à faire sa cour au roi, c'est quand il fait pendre des financiers. — J'arrangerai cela... dit l'abbé. — Oui, mais vous l'arrangerez mal et l'on devinera. — Non pas, non pas... J'ai encore une idée : mes hommes crieront Colbert, vive Colbert! et se jetteront sur les prisonniers comme pour les mettre en pièces et les arracher à la potence, supplice trop doux. — Ah! voilà une idée, en effet, dit Gourville. Peste, monsieur l'abbé, quelle imagination! — Monsieur, on est digne de la famille, riposta fièrement l'abbé. — Drôle! murmura Fouquet. Puis il ajouta : — Faites et ne versez pas de sang. Gourville et l'abbé partirent ensemble fort affairés.

LE CABARET DE L'IMAGE-DE-NOTRE-DAME.

A deux heures le lendemain cinquante mille spectateurs avaient pris position sur la place autour de deux potences que l'on avait élevées en Grève entre le quai de la Grève et le quai Pelletier, l'une auprès de l'autre, adossées au parapet de la rivière. Le matin aussi tous les crieurs jurés de la bonne ville de Paris avaient parcouru les quartiers de la cité, surtout les halles et les faubourgs, annonçant de leurs voix rauques et infatigables la grande justice faite par le roi sur deux prévaricateurs, deux larrons, affameurs du peuple, accapareurs d'argent, dilapidateurs des deniers royaux, concussionnaires et faussaires, qui allaient subir la peine capitale en place de Grève, leurs noms affichés sur leurs têtes, disait l'arrêt. Et ce peuple dont on prenait si chaudement les intérêts, pour ne pas manquer de respect à son roi, quittait boutique, étaux, ateliers afin d'aller témoigner un peu de reconnaissance à Louis XIV, absolument comme feraient des invités qui craindraient de faire une impolitesse en ne se rendant pas chez celui qui les aurait conviés. La curiosité des Parisiens était donc à son comble. La nouvelle s'était déjà répandue que les prisonniers, transférés au château de Vincennes, seraient conduits de cette prison à la place de Grève. Aussi le faubourg et la rue Saint-Antoine étaient-ils encombrés, car la population de Paris, dans ces jours de grande exécution, se divise en deux catégories : ceux qui veulent

voir passer les condamnés, ceux-là sont les cœurs timides et doux, mais curieux de philosophie, et ceux qui veulent voir le condamné mourir, ceux-là sont les cœurs avides d'émotions.

Ce jour-là M. d'Artagnan ayant reçu ses dernières instructions du roi et fait ses adieux à ses amis, et pour le moment le nombre en était réduit à Planchet, se traça le plan de sa journée comme doit le faire tout homme occupé et dont les instans sont comptés parce qu'il apprécie leur importance. — Le départ est, dit-il, fixé au point du jour, trois heures du matin; j'ai donc quinze heures devant moi. Otons-en les six heures de sommeil qui me sont indispensables, six; une heure de repas, sept; une heure de visite à Athos, huit; deux heures pour l'imprévu. Total, dix. Restent donc cinq heures. Une heure pour toucher, c'est-à-dire pour me faire refuser l'argent chez M. Fouquet; une autre pour aller chercher cet argent chez M. Colbert et recevoir ses questions et ses grimaces; une heure pour surveiller mes armes, mes habits et faire graisser mes bottes. Il me reste encore deux heures. Mordioux! que je suis riche! Pendant ces deux heures, j'irai, dit le mousquetaire, toucher mon quartier de loyer de l'Image-de-Notre-Dame. Ce sera réjouissant. Trois cent soixante-quinze livres! Mordioux!

En conséquence de cette disposition, d'Artagnan s'en alla donc tout droit chez le comte de la Fère, auquel modestement et naïvement il raconta une partie de ses bonnes aventures. Athos n'était pas sans inquiétude depuis la veille au sujet de cette visite de d'Artagnan au roi; mais quatre mots lui suffirent comme explications. Athos devina que Louis avait chargé d'Artagnan de quelque mission importante et n'essaya pas même de lui faire avouer le secret. Raoul imitait la réserve paternelle. Mais d'Artagnan comprit qu'il était par trop mystérieux de quitter des amis sous un prétexte sans leur dire même la route qu'on prenait. — J'ai choisi le Mans, dit-il à Athos. Est-ce pas un bon pays? — Excellent, mon ami, répliqua le comte, sans lui faire remarquer que le Mans était dans la même direction que la Touraine, et qu'en attendant deux jours au plus, il pourrait faire route avec un ami.

— Je partirai demain au point du jour, dit-il enfin. Jusque-là, Raoul, veux-tu venir avec moi? — Oui, monsieur le chevalier, dit le jeune homme, si M. le comte n'a pas affaire de moi. — Non, Raoul, j'ai audience aujourd'hui de Monsieur, frère du roi, voilà tout. Raoul demanda son épée à Grimaud, qui la lui apporta sur-le-champ. — Alors, ajouta d'Artagnan, ouvrant ses deux bras à Athos, adieu, cher ami. Athos l'embrassa longuement, et le mousquetaire, qui comprit si bien sa discrétion, lui glissa à l'oreille : — Affaire d'État! Ce à quoi Athos ne répondit que par un serrement de main plus significatif encore. Alors ils se séparèrent. Raoul prit le bras de son vieil ami, qui l'emmena par la rue Saint-Honoré. — Je te conduis chez le dieu Plutus, dit d'Artagnan au jeune homme; prépare-toi; toute la journée tu verras empiler des écus. Suis-je changé, mon Dieu!

— Oh! oh! voilà bien du monde dans la rue, dit Raoul. — Est-ce procession, aujourd'hui? demanda d'Artagnan à un flâneur. — Monsieur, c'est pendaison, répliqua le passant. — Comment! pendaison? fit d'Artagnan, en Grève? — Oui, Monsieur. — Diable soit du maraud qui se fait pendre le jour où j'ai besoin d'aller toucher mon terme de loyer! s'écria d'Artagnan. Raoul, as-tu vu pendre? — Jamais, Monsieur... Dieu merci! — Voilà bien la jeunesse. A quelle heure pendra-t-on, Monsieur, s'il vous plaît? — Monsieur, reprit le flâneur avec déférence, charmé qu'il était de lier conversation avec deux hommes d'épée, ce doit être pour trois heures. — Oh! il n'est qu'une heure et demie, allongeons les jambes, nous arriverons à temps pour toucher mes trois cent soixante-quinze livres et repartir avant l'arrivée du patient. — Des pa-

tiens, Monsieur, continua le bourgeois, car ils sont deux. — Monsieur, je vous rends mille grâces, dit d'Artagnan, qui, en vieillissant, était devenu d'une politesse raffinée. Et entraînant Raoul, il se dirigea rapidement vers le quartier de la Grève.

Sans cette grande habitude que le mousquetaire avait de la foule, et ce poignet irrésistible auquel se joignait une souplesse peu commune des épaules, ni l'un ni l'autre des deux voyageurs ne fût arrivé à destination. Ils suivaient le quai, qu'ils avaient gagné en quittant la rue Saint-Honoré, dans laquelle ils s'étaient engagés après avoir pris congé d'Athos. D'Artagnan marchait le premier : son coude, son poignet, son épaule, formaient trois coins qu'il savait enfoncer avec art dans les groupes pour les faire éclater et se disjoindre comme des morceaux de bois. Souvent il usait comme renfort de la poignée en fer de son épée. Il l'introduisait entre des côtes trop rebelles, et la faisant jouer en guise de levier ou de pince, séparait à propos l'époux de l'épouse, l'oncle du neveu, le frère du frère. Tout cela si naturellement et avec de si gracieux sourires qu'il eût fallu avoir des côtes de bronze pour ne pas crier merci quand la poignée faisait son jeu, ou des cœurs de diamant pour ne pas être enchanté quand le sourire s'épanouissait sur les lèvres du mousquetaire. Raoul, suivant son ami, ménageait les femmes, qui admiraient sa beauté, contenait les hommes, qui sentaient la rigidité de ses muscles, et tous deux fendaient, grâce à cette manœuvre, l'onde un peu compacte et un peu bourbeuse du populaire.

Ils arrivèrent en vue des deux potences, et Raoul détourna les yeux avec dégoût. Pour d'Artagnan, il ne les vit même pas; sa maison au pignon dentelé, aux fenêtres pleines de curieux attirait, absorbait même toute l'attention dont il était capable. Il distingua dans la place et autour des maisons bon nombre de mousquetaires en congé, qui, les uns avec des femmes, les autres avec des amis, attendaient l'instant de la cérémonie. Ce qui le réjouit par-dessus tout, ce fut de voir que le cabaretier, son locataire, ne savait auquel entendre. Trois garçons ne pouvaient suffire à servir les buveurs. Il y en avait dans la boutique, dans les chambres, dans la cour même. D'Artagnan fit observer cette affluence à Raoul et ajouta : — Le drôle n'aura pas d'excuse pour ne pas payer son terme. Vois tous ces buveurs, Raoul, on dirait des gens de bonne compagnie. Mordioux! mais on n'a pas de place ici.

Cependant d'Artagnan réussit à attraper le patron par le coin de son tablier et à s'en faire reconnaître. — Ah! monsieur le chevalier, dit le cabaretier à moitié fou, une minute, de grâce! j'ai ici cent enragés qui mettent ma cave sens dessus dessous. — La cave, bon, mais non le coffre-fort. — Oh! Monsieur, vos trente-sept pistoles et demie sont là-haut toutes comptées dans ma chambre; mais il y a dans cette chambre trente compagnons qui sucent les douves d'un petit baril de porto que j'ai défoncé ce matin pour eux... Donnez-moi une minute, rien qu'une minute. — Soit, soit. — Je m'en vais, dit Raoul bas à d'Artagnan: cette joie est ignoble. — Monsieur, répliqua sévèrement d'Artagnan, vous allez me faire le plaisir de rester ici. Tiens, il y a la cour là-bas, et un arbre dans cette cour; viens à l'ombre, nous respirerons mieux que dans cette atmosphère chaude de vins répandus. — Monsieur, dit Raoul, vous ne pressez pas votre locataire, et tout à l'heure les patiens vont arriver. Il y aura une telle presse en ce moment que nous ne pourrons plus sortir. — Tu as raison, dit le mousquetaire. Holà! ho! quelqu'un, mordioux! Mais il eut beau crier, frapper sur les débris de la table, qui tombèrent en poussière sous son poing, nul ne vint

D'Artagnan se préparait à aller trouver lui-même le cabaretier, lorsque la porte de la cour dans laquelle il se trouvait avec Raoul, porte qui communiquait au jardin situé derrière, s'ouvrit en criant péniblement sur ses gonds rouillés, et un homme vêtu en cavalier sortit de ce jardin l'épée au fourreau, mais non à la ceinture, tra-

versa la cour sans refermer la porte, et ayant jeté un regard oblique sur d'Artagnan et son compagnon, se dirigea vers le cabaret même en promenant partout ses yeux, qui semblaient percer les murs et les consciences. — Tiens, se dit d'Artagnan, mes locataires communiquent... Ah! c'est sans doute encore quelque curieux de pendaison. Au même moment les cris et le vacarme des buveurs cessèrent dans les chambres supérieures. Le silence, en pareille circonstance, surprend comme un redoublement de bruit. D'Artagnan voulut voir quelle était la cause de ce silence subit. Il s'aperçut alors que cet homme, en habit de cavalier, venait d'entrer dans la chambre principale et qu'il haranguait les buveurs, qui tous l'écoutaient avec une attention minutieuse. Son allocution, d'Artagnan l'eût entendue, peut-être, sans le bruit dominant des clameurs populaires qui faisait un formidable accompagnement à la harangue de l'orateur. Mais elle finit bientôt, et tous les gens que contenait le cabaret sortirent les uns après les autres par petits groupes; de telle sorte, cependant, qu'il n'en demeura que six dans la chambre: l'un de ces six, l'homme à l'épée, prit à part le cabaretier, l'occupant par des discours plus ou moins sérieux, tandis que les autres allumaient un grand feu dans l'âtre: chose assez étrange par le beau temps et la chaleur.

—C'est singulier, dit d'Artagnan à Raoul: mais je connais ces figures-là.—Ne trouvez-vous pas, dit Raoul, que cela sent la fumée ici? — Je trouve plutôt que cela sent la conspiration, répliqua d'Artagnan. Il n'avait pas achevé que quatre de ces hommes étaient descendus dans la cour, et, sans apparence de mauvais desseins, montaient la garde aux environs de la porte de communication en lançant par intervalles à d'Artagnan des regards qui signifiaient beaucoup de choses. — Mordioux! dit tout bas d'Artagnan à Raoul, il y a ici quelque chose. Es-tu curieux, toi, Raoul? — C'est selon, monsieur le chevalier. — Moi, je suis curieux comme une vieille femme. Viens un peu sur le devant, nous verrons le coup d'œil de la place. Il y a gros à parier que ce coup d'œil en vaut la peine. — Mais vous savez, monsieur le chevalier, que je ne veux pas me faire le spectateur passif et indifférent de la mort de deux pauvres diables. —Et moi, donc! crois-tu que je sois un sauvage? Nous rentrerons quand il sera temps de rentrer. — Viens!

Ils s'acheminèrent donc vers le corps de logis, et se placèrent près de la fenêtre, qui, chose plus étrange encore que le reste, était demeurée inoccupée. Les deux derniers buveurs, au lieu de regarder par cette fenêtre, entretenaient le feu. En voyant entrer d'Artagnan et son ami. — Ah! ah! du renfort, murmurèrent-ils. D'Artagnan poussa le coude de Raoul. — Oui, mes braves, du renfort, dit-il: cordieu! voilà un fameux feu... Qui voulez-vous donc faire cuire?

Les deux hommes poussèrent un éclat de rire jovial, et au lieu de répondre, ajoutèrent du bois au foyer. D'Artagnan ne pouvait se lasser de les regarder.—Voyons, dit un des chauffeurs, on vous a envoyés pour nous dire le moment, n'est-ce pas?—Sans doute, dit d'Artagnan, qui voulait savoir à quoi s'en tenir. Pourquoi serais-je donc ici, si ce n'était pour cela.—Alors, mettez-vous à la fenêtre, s'il vous plaît, et observez. D'Artagnan sourit dans sa moustache, fit signe à Raoul, et se mit complaisamment à la fenêtre.

VIVE COLBERT!

C'était un effrayant spectacle que celui que présentait la Grève en ce moment. Les têtes, nivelées par la perspective, s'étendaient au loin, drues et mouvantes, comme les épis dans une grande plaine. De temps en temps, un bruit inconnu, une rumeur

lointaine, faisait osciller les têtes et flamboyer des milliers d'yeux. Parfois il y avait de grands refoulemens. Tous ces épis se courbaient et devenaient des vagues plus mouvantes que celles de l'Océan, qui roulaient des extrémités au centre, et allaient battre, comme des marées, la haie d'archers qui entourait la potence. Alors les manches des hallebardes s'abaissaient sur la tête ou les épaules des téméraires envahisseurs; parfois aussi c'était le fer au lieu du bois, et dans ce cas il se faisait un large cercle vide autour de la garde: espace conquis au-dessus des extrémités qui subissaient à leur tour l'oppression de ce refoulement subit qui les repoussait contre les parapets de la Seine.

Du haut de sa fenêtre, qui dominait toute la place, d'Artagnan vit avec une satisfaction intérieure que ceux des mousquetaires et des gardes qui se trouvaient pris dans la foule savaient, à coups de poings et de pommeaux d'épée, se faire place. Il remarqua même qu'ils avaient réussi, par suite de cet esprit de corps qui double les forces du soldat, à se réunir en un groupe d'à peu près cinquante hommes; et que, sauf une douzaine d'égarés qu'il voyait encore rouler çà et là, le noyau était compact et à la portée de la voix. Mais ce n'étaient pas seulement les mousquetaires et les gardes qui attiraient l'attention de d'Artagnan. Autour des potences et surtout aux abords de l'arcade Saint-Jean s'agitait un tourbillon bruyant, brouillon, affairé; des figures hardies, des mines résolues se dessinaient, çà et là, au milieu des figures niaises et des mines indifférentes: des signaux s'échangeaient, des mains se touchaient. D'Artagnan remarqua dans les groupes, et même dans les groupes les plus animés, la figure du cavalier qu'il avait vu entrer par la porte de communication de son jardin et qui était monté au premier pour haranguer les buveurs. Cet homme organisait des escouades et distribuait des ordres. — Mordioux! s'écria d'Artagnan, je ne me trompais pas, je connais cet homme, c'est Menneville. Que diable fait-il ici?

Un murmure sourd et qui s'accentuait par degrés arrêta sa réflexion et attira ses regards d'un autre côté. Ce murmure était occasionné par l'arrivée des patiens; un fort piquet d'archers les précédait et parut à l'angle de l'arcade. La foule tout entière se mit à pousser des cris. Tous ces cris formèrent un hurlement immense. D'Artagnan vit Raoul pâlir, il lui frappa rudement sur l'épaule. Les chauffeurs, à ce grand cri, se retournèrent et demandèrent où l'on en était. — Les condamnés arrivent, dit d'Artagnan. — Bien, répondirent-ils en avivant la flamme de la cheminée. — D'Artagnan les regarda avec inquiétude. Les condamnés parurent sur la place. Ils marchaient à pied, le bourreau devant eux; cinquante archers se tenaient en haie à leur droite et à leur gauche. Tous deux étaient vêtus de noir, pâles, mais résolus. Ils regardaient impatiemment au-dessus des têtes en se haussant à chaque pas. D'Artagnan remarqua ce mouvement. — Mordioux! dit-il, ils sont bien pressés de voir la potence.

Raoul se reculait sans avoir la force cependant de quitter tout à fait la fenêtre. La terreur, elle aussi, a son attraction. — A mort! à mort! crièrent cinquante mille voix. — Oui, à mort! hurlèrent une centaine de furieux, comme si la grande masse leur eût donné la réplique. — A la hart! à la hart! cria le grand ensemble; vive le roi! — Non! non! pas de potence! cria la majorité, vive Colbert! — Tiens, murmura d'Artagnan, c'est drôle, j'aurais cru que c'était M. de Colbert qui les faisait pendre, moi. Il y eut en ce moment un refoulement qui arrêta un moment la marche des condamnés. Les gens à mine hardie et résolue qu'avait remarqués d'Artagnan, à force de se presser, de se pousser, de se hausser, étaient parvenus à toucher presque la haie d'archers. Le cortége se remit en marche.

Tout à coup, aux cris de Vive Colbert! ces hommes que d'Artagnan ne perdait pas de vue se jetèrent sur l'escorte, qui essaya vainement de lutter. Derrière ces hommes

il y avait la foule. Alors commença au milieu d'un affreux vacarme un affreuse confusion. Cette fois ce sont mieux que des cris d'attente ou des cris de joie, ce sont des cris de douleur. En effet les hallebardes frappent, les épées trouent, les mousquets commencent à tirer. Il se fit alors un tourbillonnement étrange au milieu desquels d'Artagnan ne vit plus rien. Puis de ce chaos surgit tout à coup comme une intention visible, comme une volonté arrêtée. Les condamnés avaient été arrachés des mains des gardes et on les entraînait vers la maison de l'Image-de-Notre-Dame. Ceux qui les entraînaient criaient : Vive Colbert ! Le peuple hésitait, ne sachant s'il devait tomber sur les archers ou sur les agresseurs. Ce qui arrêtait le peuple, c'est que ceux qui criaient Vive Colbert! commençaient à crier en même temps : Pas de hart ! à bas la potence ! au feu ! au feu ! brûlons les voleurs ! brûlons les affameurs !

Ce cri poussé d'ensemble obtint un succès d'enthousiasme. La populace était venue pour voir un supplice, et voilà qu'on lui offrait l'occasion d'en faire un elle-même. C'était ce qui pouvait être le plus agréable à la populace. Aussi se rangea-t-elle immédiatement du parti des agresseurs contre les archers en criant avec la minorité, devenue, grâce à elle, majorité des plus compactes : — Oui, oui, au feu, les voleurs ! vive Colbert ! — Mordioux ! s'écria d'Artagnan, il me semble que cela devient sérieux. Un des hommes qui se tenaient près de la cheminée s'approcha de la fenêtre, son brandon à la main. — Ah ! ah ! dit-il, cela chauffe. Puis, se retournant vers son compagnon, — Voilà le signal ! dit-il. Et soudain il appuya le tison brûlant à une boiserie.

Ce n'était pas une maison tout à fait neuve que le cabaret de l'Image-Notre-Dame : aussi ne se fit-elle pas prier pour prendre feu. En une seconde les ais craquent et la flamme monte en petillant. Un hurlement du dehors répond aux cris que poussent les incendiaires. D'Artagnan, qui n'a rien vu parce qu'il regarde sur la place, sent à la fois la fumée qui l'étouffe et la flamme qui le grille. — Holà ! s'écrie-t-il en se retournant, le feu est-il ici? êtes-vous fous ou enragés, mes maîtres? Les deux hommes le regardent d'un air étonné. — Eh quoi ! demandent-ils à d'Artagnan, n'est-ce pas chose convenue? — Chose convenue que vous brûlerez ma maison ! vocifère d'Artagnan en arrachant le tison des mains de l'incendiaire et le lui portant au visage. Le second veut porter secours à son camarade, mais Raoul le saisit, l'enlève et le jette par la fenêtre, tandis que d'Artagnan pousse son compagnon par les degrés. Raoul, le premier libre, arrache les lambris, qu'il jette tout fumans par la chambre. D'un coup d'œil d'Artagnan voit qu'il n'y a plus rien à craindre pour l'incendie et court à la fenêtre. Le désordre est à son comble. On crie à la fois : Au feu ! au meurtre ! à la hart ! au bûcher ! vive Colbert et vive le roi ! Le groupe qui arrache les patiens aux mains des archers s'est rapproché vers la maison qui semble le but vers lequel on les entraîne. Menneville est à la tête du groupe criant plus haut que personne : — Au feu ! au feu ! vive Colbert !

D'Artagnan commence à comprendre. On veut brûler les condamnés, et sa maison est le bûcher qu'on leur prépare. — Halte-là ! crie-t-il l'épée à la main et un pied sur la fenêtre. Menneville, que voulez-vous? — Monsieur d'Artagnan, s'écrie celui-ci, passage ! passage ! — Au feu ! au feu, les voleurs ! vive Colbert ! crie la foule. Ces cris exaspèrent d'Artagnan. — Mordioux ! dit-il, brûler ces pauvres diables qui ne sont condamnés qu'à être pendus, c'est infâme ! Cependant devant la porte la masse des curieux refoulée contre les murailles est plus épaisse et ferme la voie. Menneville et ses hommes qui traînent les patiens ne sont plus qu'à dix pas de la porte. Menneville fait un dernier effort. — Passage ! passage ! crie-t-il le pistolet au poing. — Brûlons ! brûlons ! répète la foule. — Le feu est à l'Image-Notre-Dame. — Brûlons les voleurs ! — Brûlons les affameurs dans l'Image-de-Notre-Dame.

Cette fois, il n'y a pas de doute, c'est bien à la maison de d'Artagnan qu'on en veut. D'Artagnan se rappelle l'ancien cri toujours si efficacement poussé par lui. — A moi! mousquetaires!... dit-il d'une voix de géant, d'une de ces voix qui dominent le canon, la mer, la tempête; à moi! mousquetaires!... Et, se pendant par le bras au balcon, il se laisse tomber au milieu de cette foule qui commence à s'écarter de cette maison d'où il pleut des hommes. Raoul est à terre aussitôt que lui. Tous deux ont l'épée à la main. Tout ce qu'il y a de mousquetaires sur la place a entendu ce cri d'appel; tous se sont retournés à ce cri et ont reconnu d'Artagnan. — Au capitaine! au capitaine! crient-ils tous à leur tour. Et la foule s'ouvre devant eux comme devant la proue d'un vaisseau. En ce moment d'Artagnan et Menneville se trouvent face à face. — Passage! passage! s'écrie Menneville en voyant qu'il n'a plus que le bras à étendre pour toucher la porte. — On ne passe pas! dit d'Artagnan. — Tiens, dit Menneville, en lâchant son coup de pistolet presque à bout portant. Mais avant que le rouet n'ait tourné, d'Artagnan a relevé le bras de Menneville avec la poignée de son épée et lui a passé la lame au travers du corps. — Je t'avais bien dit de te tenir tranquille, dit d'Artagnan à Menneville, qui roula à ses pieds.

— Passage! passage! crient les compagnons de Menneville épouvantés d'abord, mais qui se rassurent bientôt en s'apercevant qu'ils n'ont affaire qu'à deux hommes. Mais ces deux hommes sont deux géans à cent bras; l'épée voltige entre leurs mains comme le glaive flamboyant de l'archange. Elle troue avec la pointe, frappe de revers, frappe de taille. Chaque coup renverse son homme. — Pour le roi! crie d'Artagnan à chaque homme qu'il frappe, c'est-à-dire à chaque homme qui tombe. — — Pour le roi! répète Raoul. Ce cri devient le mot d'ordre des mousquetaires, qui, guidés par lui, rejoignent d'Artagnan. Pendant ce temps les archers se remettent de la panique qu'ils ont éprouvée, chargent les agresseurs en queue, foulant et abattant tout ce qu'ils rencontrent. La foule, qui voit reluire les épées, voler en l'air les gouttes de sang, fuit et s'écrase elle-même. Enfin, des cris de miséricorde et de désespoir retentissent, c'est l'adieu des vaincus. Les deux condamnés sont retombés aux mains des archers. D'Artagnan s'approche d'eux, et les voyant pâles et mourans, — Consolez-vous, pauvres gens, dit-il, vous ne subirez pas le supplice affreux dont ces misérables vous menaçaient. Le roi vous a condamnés à être pendus : vous ne serez que pendus.

Il n'y a plus rien à l'Image-Notre-Dame. Le feu a été éteint avec deux tonnes de vin à défaut d'eau. Les conjurés ont fui par le jardin. Les archers entraînent les infortunés patiens aux potences. L'affaire ne fut pas longue à partir de ce moment. L'exécuteur, peu soucieux d'opérer selon les formes de l'art, se hâte et expédie les deux malheureux en une minute. Cependant on s'empresse autour de d'Artagnan; on le félicite, on le caresse. Il essuie son front ruisselant de sueur, son épée ruisselante de sang; et tandis que Raoul détourne les yeux avec compassion, il montre aux mousquetaires qui l'entourent les potences chargées de leurs tristes fruits. — Pauvres diables! dit-il, j'espère qu'ils sont morts en me bénissant, car je leur en ai sauvé de cruelles. — Oh! tout cela est affreux, murmura Raoul; partons, monsieur le chevalier. — Tu n'es pas blessé? demande d'Artagnan. — Non, merci. — Eh bien! tu es un brave, mordioux! C'est la tête du père et le bras de Porthos. Ah! s'il avait été ici, Porthos, tu en aurais vu de belles. Une dernière minute, mon ami, que je prenne mes trente-sept pistoles et demie, et je suis à toi. La maison est d'un bon produit, ajouta d'Artagnan en rentrant à l'Image-de-Notre-Dame; mais décidément, dût-elle être moins productive, je l'aimerais mieux dans un autre quartier.

COMMENT LE DIAMANT DE M. D'ÉMERY PASSA ENTRE LES MAINS DE D'ARTAGNAN.

Tandis que cette scène bruyante et ensanglantée se passait sur la Grève, plusieurs hommes, barricadés derrière la porte de communication du jardin, remettaient leurs épées au fourreau, aidaient l'un d'eux à monter sur son cheval tout sellé qui attendait dans le jardin, et, comme une volée d'oiseaux effarés, s'enfuyaient dans toutes les directions, les uns escaladant les murs, les autres se précipitant par les portes avec toute l'ardeur de la panique. Celui qui monta sur le cheval et qui lui fit sentir l'éperon avec une telle brutalité que l'animal faillit franchir la muraille, ce cavalier, disons-nous, traversa la place Baudoyer, passa comme l'éclair devant la foule des rues, écrasant, culbutant, renversant tout, et dix minutes après arriva aux portes de la surintendance, plus essoufflé encore que son cheval. L'abbé Fouquet, au bruit retentissant des fers sur le pavé, parut à une fenêtre de la cour, et avant même que le cavalier n'eût mis pied à terre : — Eh bien? Danicamp, demanda-t-il, à moitié penché hors de la fenêtre. — Eh bien! c'est fini! répondit le cavalier. — Fini! cria l'abbé, alors ils sont sauvés? — Non pas, Monsieur, répliqua le cavalier. Ils sont pendus.

Une porte latérale s'ouvrit soudain, et Fouquet apparut dans la chambre, pâle, égaré, les lèvres entr'ouvertes par un cri de douleur et de colère. Il s'arrêta sur le seuil, écoutant ce qui se disait de la cour à la fenêtre. — Oh! Lyodot et d'Émery! murmura-t-il le front tout ruisselant de sueur, morts! morts! et moi déshonoré. L'abbé se retourna, et apercevant son frère écrasé, livide : — Allons! allons! dit-il, c'est un coup du sort, Monsieur; il ne faut pas nous lamenter ainsi. Puisque cela ne s'est point fait, c'est que Dieu... — Taisez-vous, l'abbé, taisez-vous! cria Fouquet; vos excuses sont des blasphèmes. Faites monter ici cet homme, et qu'il raconte les détails de l'horrible événement. L'abbé fit un signe, et une demi-minute après on entendit les pas de l'homme dans l'escalier.

En même temps, Gourville apparut derrière Fouquet, pareil à l'ange gardien du surintendant, appuyant un doigt sur ses lèvres pour lui enjoindre de s'observer au milieu des élans mêmes de sa douleur. Le ministre reprit toute la sérénité que les forces humaines peuvent laisser à la disposition d'un cœur à demi brisé par la douleur. Danicamp parut. — Faites votre rapport, dit Gourville. Le messager raconta alors d'une voix animée les scènes de la place et le terrible dénoûment de l'affaire.

Fouquet, malgré sa puissance sur lui-même, ne put s'empêcher de laisser échapper un sourd gémissement. — Et cet homme, le propriétaire de la maison, reprit l'abbé, comment le nomme-t-on? — Je ne vous le dirai pas, n'ayant pas pu le voir; mon poste m'avait été désigné dans le jardin, et je suis resté à mon poste; seulement on est venu me raconter l'affaire. J'avais ordre, la chose une fois finie, de venir vous annoncer en toute hâte de quelle façon elle était finie. Selon l'ordre, je suis parti au galop, et me voilà. — Très-bien, Monsieur, nous n'avons pas autre chose à demander de vous, dit l'abbé, de plus en plus atterré à mesure qu'approchait le moment d'aborder son frère seul à seul. — On vous a payé? demanda Gourville. — Un à-compte, Monsieur, répondit Danicamp. — Voilà vingt pistoles, allez, Monsieur, et n'oubliez pas de toujours défendre, comme cette fois, les véritables intérêts du roi. — Oui, Monsieur, dit l'homme en s'inclinant et en serrant l'argent dans sa poche.

A peine fut-il dehors que Fouquet, qui était resté immobile, s'avança d'un pas rapide et se trouva entre l'abbé et Gourville. Tous deux ouvrirent en même temps la bouche pour parler. — Pas d'excuses ! dit-il, pas de récriminations contre qui que ce soit. Trêve de politique, l'abbé, sortez, je vous prie et que je n'entende plus parler de vous jusqu'à nouvel ordre; il me semble que nous avons besoin de beaucoup de silence et de circonspection. Messieurs, pas de représailles, je vous le défends. — Il n'y a pas d'ordres, grommela l'abbé, qui m'empêche de venger sur un coupable l'affront fait à ma famille. — Et moi, s'écria Fouquet de cette voix impérative à laquelle on sent qu'il n'y a rien à répondre, si vous avez une pensée, une seule, qui ne soit pas l'expression absolue de ma volonté, je vous ferai jeter à la Bastille deux heures après que cette pensée se sera manifestée. Réglez-vous là-dessus, l'abbé. L'abbé s'inclina en rougissant.

Fouquet fit signe à Gourville de le suivre, et déjà il se dirigeait vers son cabinet, lorsque l'huissier annonça d'une voix haute : — M. le chevalier d'Artagnan. — Qu'est-ce? fit négligemment Fouquet à Gourville. — Un ex-lieutenant des mousquetaires de Sa Majesté, répondit Gourville sur le même ton. Fouquet ne prit pas même la peine de réfléchir et se remit à marcher. — Pardon, monseigneur! dit alors Gourville; mais je réfléchis, ce brave garçon a quitté le service du roi, et probablement vient-il toucher un quartier de pension quelconque. — Au diable! dit Fouquet, pourquoi prend-il si mal son temps? — Permettez, monseigneur, que je lui dise un mot de refus alors; car il est de ma connaissance, et c'est un homme qu'il vaut mieux dans les circonstances où nous nous trouvons, avoir pour ami que pour ennemi. — Répondez tout ce que vous voudrez, dit Fouquet. — Eh mon Dieu ! dit l'abbé plein de rancune, comme un homme d'église, — répondez qu'il n'y a pas d'argent, — surtout pour les mousquetaires.

Mais l'abbé n'avait pas plutôt lâché ce mot imprudent que la porte entrebâillée s'ouvrit tout à fait et que d'Artagnan parut. — Eh ! monsieur Fouquet, dit-il, je le savais bien qu'il n'y avait pas d'argent pour les mousquetaires. Aussi je ne venais point pour m'en faire donner, mais bien pour m'en faire refuser. C'est fait, merci. Je vous donne le bonjour et vais en chercher chez M. Colbert. — Et il sortit après un salut assez leste. — Gourville, dit Fouquet, courez après cet homme et me le ramenez. Gourville obéit et rejoignit d'Artagnan sur l'escalier. D'Artagnan entendant des pas derrière lui, se retourna et aperçut Gourville. — Mordioux ! mon cher Monsieur, dit-il, ce sont de tristes façons que celles de messieurs vos gens de finances; je viens chez M. Fouquet pour toucher une somme ordonnancée par Sa Majesté, et l'on m'y reçoit comme un mendiant qui vient pour demander une aumône, ou comme un filou qui vient pour voler une pièce d'argenterie. — Mais vous avez prononcé le nom de M. Colbert, cher monsieur d'Artagnan; vous avez dit que vous alliez chez M. Colbert? — Certainement que j'y vais, ne fût-ce que pour lui demander satisfaction des gens qui veulent brûler les maisons en criant vive Colbert.

Gourville dressa les oreilles. — Oh! oh! dit-il, vous faites allusion à ce qui vient de se passer en Grève. — Oui, certainement. — Et en quoi ce qui vient de se passer vous importe-t-il? — Comment! vous me demandez en quoi il m'importe ou il ne m'importe pas que M. Colbert fasse de ma maison un bûcher? — Ainsi votre maison... C'est votre maison qu'on voulait brûler? — Pardieu ! — Le cabaret de l'Image Notre-Dame est à vous? — Depuis huit jours. — Eh! vous êtes ce brave capitaine, vous êtes cette vaillante épée qui a dispersé ceux qui voulaient brûler les condamnés? — Mon cher monsieur Gourville, mettez-vous à ma place; je suis agent de la force publique et propriétaire. Comme capitaine, mon devoir est de faire accomplir les

ordres du roi. Comme propriétaire, mon intérêt est qu'on ne brûle pas ma maison. J'ai donc suivi à la fois les lois de l'intérêt et du devoir en remettant MM. Lyodot et d'Émery entre les mains des archers. — Ainsi c'est vous qui avez jeté un homme par la fenêtre? — C'est moi-même, répliqua modestement d'Artagnan. — C'est vous qui avez tué Menneville? — J'ai eu ce malheur, fit d'Artagnan, saluant comme un homme que l'on félicite. — C'est vous enfin qui avez été cause que les deux condamnés ont été pendus? — Au lieu d'être brûlés, oui, Monsieur, et je m'en fais gloire. J'ai arraché ces pauvres diables à d'effroyables tortures. Comprenez-vous, mon cher monsieur Gourville, qu'on voulait les brûler vifs? Cela passe toute imagination. — Allez, mon cher monsieur d'Artagnan, allez, dit Gourville, voulant épargner à Fouquet la vue d'un homme qui venait de lui causer une si profonde douleur. — Non pas, dit Fouquet qui avait entendu de la porte de l'antichambre: non pas, monsieur d'Artagnan, venez, au contraire.

D'Artagnan essuya au pommeau de son épée une dernière trace sanglante qui avait échappé à son investigation et rentra. Alors il se retrouva en face de ces trois hommes dont les visages portaient trois expressions bien différentes : chez l'abbé celle de la colère, chez Gourville celle de la stupeur, chez Fouquet celle de l'abattement. — Pardon, monsieur le ministre, dit d'Artagnan, mais mon temps est compté, il faut que je passe à l'intendance pour m'expliquer avec M. Colbert et toucher mon quartier. — Mais, Monsieur, dit Fouquet, il y a de l'argent ici.

D'Artagnan étonné regarda le surintendant. — Il vous a été répondu légèrement, Monsieur, je le sais, je l'ai entendu, dit le ministre; un homme de votre mérite devrait être connu de tout le monde. D'Artagnan s'inclina. — Vous avez une ordonnance? ajouta Fouquet. — Oui, Monsieur. — Donnez, je vais vous payer moi-même: venez. Il fit un signe à Gourville et à l'abbé, qui demeurèrent dans la chambre où ils étaient, et emmena d'Artagnan dans son cabinet. Une fois arrivé : — Combien vous doit-on, Monsieur? — Mais quelque chose comme cinq mille livres, monseigneur. — Pour votre arriéré de solde? — Pour un quartier. — Un quartier de cinq mille livres! dit Fouquet attachant sur le mousquetaire un profond regard; c'est donc vingt mille livres par an que le roi vous donne? — Oui, monseigneur, c'est vingt mille livres; trouvez-vous que cela soit trop? — Moi! s'écria Fouquet, et il sourit amèrement. Si je me connaissais en hommes, si j'étais un esprit prudent et réfléchi, si en un mot j'avais comme certaines gens su arranger ma vie, vous ne recevriez pas vingt mille livres par an, mais cent mille, et vous ne seriez pas au roi, mais à moi!

D'Artagnan rougit légèrement. Il y a dans la façon dont se donne l'éloge, dans la voix du louangeur, dans son accent affectueux, un poison si doux que le plus fort en est parfois enivré. Le surintendant termina cette allocution en ouvrant un tiroir, où il prit quatre rouleaux qu'il posa devant d'Artagnan. Le Gascon en écorna un. — De l'or! dit-il. — Cela vous chargera moins, Monsieur. — Mais alors, Monsieur, cela fait vingt mille livres. — Sans doute. — Mais on ne m'en doit que cinq. — Je veux vous épargner la peine de passer quatre fois à la surintendance. — Vous me comblez, Monsieur. — Je fais ce que je dois, monsieur le chevalier, et j'espère que vous ne me garderez pas rancune pour l'accueil de mon frère. C'est un esprit plein d'aigreur et de caprice. — Monsieur, dit d'Artagnan, croyez que rien ne me fâcherait plus qu'une excuse de vous. — Aussi ne ferai-je plus, et me contenterai-je de vous demander une grâce. — Oh! Monsieur.

Fouquet tira de son doigt un diamant d'environ mille pistoles. — Monsieur, dit-il, la pierre que voici me fut donnée par un ami d'enfance, par un homme à qui vous avez rendu un grand service. La voix de Fouquet s'altéra sensiblement. — Un service!

moi! fit le mousquetaire; j'ai rendu un service à l'un de vos amis? — Vous ne pouvez l'avoir oublié, Monsieur, car c'est aujourd'hui même. — Et cet ami s'appelait?... — M. d'Émery. — L'un des condamnés? — Oui, l'une des victimes. — Eh bien! monsieur d'Artagnan, en faveur du service que vous lui avez rendu, je vous prie d'accepter ce diamant. Faites cela pour l'amour de moi. — Monsieur... — Acceptez, vous dis-je. Je suis aujourd'hui dans un jour de deuil, plus tard vous saurez cela peut-être; aujourd'hui j'ai perdu un ami, eh bien! j'essaie d'en retrouver un autre. — Mais, monsieur Fouquet... — Adieu, monsieur d'Artagnan, adieu, s'écria Fouquet le cœur gonflé, ou plutôt au revoir. Et le ministre sortit de son cabinet, laissant aux mains du mousquetaire la bague et les vingt mille livres. — Oh! oh! dit d'Artagnan après un moment de réflexion sombre, est-ce que je comprendrais? — Mordioux! si je comprends, voilà un bien galant homme!... Je m'en vais me faire expliquer cela par M. Colbert. Et il sortit.

DE LA DIFFÉRENCE NOTABLE QUE D'ARTAGNAN TROUVA ENTRE M. L'INTENDANT ET MONSEIGNEUR LE SURINTENDANT.

M. Colbert demeurait rue Neuve-des-Petits-Champs, dans une maison qui avait appartenu à Beautru. Les jambes de d'Artagnan firent le trajet en un petit quart d'heure. Lorsqu'il arriva chez le nouveau favori, la cour était pleine d'archers et de gens de police, qui venaient, soit le féliciter, soit s'excuser, selon qu'il choisirait éloge ou blâme. Ces gens avaient donc compris qu'il y avait un plaisir à faire à M. Colbert, en lui rendant compte de la façon dont son nom avait été prononcé pendant l'échauffourée.

D'Artagnan se produisit juste au moment où le chef du guet faisait son rapport. D'Artagnan se tint près de la porte, derrière les archers. Cet officier prit Colbert à part, malgré sa résistance et le froncement de ses gros sourcils. — Au cas, dit-il, où vous auriez réellement désiré, Monsieur, que le peuple fît justice de deux traîtres, il eût été sage de nous en avertir, car enfin, Monsieur, malgré notre douleur de vous déplaire ou de contrarier vos vues, nous avions notre consigne à exécuter. — Triple sot! répliqua Colbert furieux, en secouant ses cheveux tassés et noirs comme une crinière, que me racontez-vous là? quoi! j'aurais eu, moi, l'idée d'une émeute! êtes-vous fou ou ivre? — Mais, Monsieur, on a crié : Vive Colbert! répliqua le chef du guet fort ému. — Une poignée de conspirateurs... — Non pas, non pas, une masse de peuple! — Oh! vraiment, dit Colbert en s'épanouissant; une masse de peuple criait : Vive Colbert! Êtes-vous bien sûr de ce que vous dites, Monsieur?... — Il n'y avait qu'à ouvrir les oreilles, ou plutôt à les fermer, tant les cris étaient terribles. — Et c'était du peuple, du vrai peuple? — Certainement, Monsieur : seulement ce vrai peuple nous a battus. — Oh! fort bien, continua Colbert tout à sa pensée. Alors vous supposez que c'est le peuple seul qui voulait faire brûler les condamnés. — Oh! oui, Monsieur. — C'est autre chose... Vous avez donc bien résisté? — Nous avons eu trois hommes étouffés, Monsieur. — Vous n'avez tué personne, au moins? — Monsieur, il est resté sur le carreau quelques mutins, un, entre autres, qui n'était pas un homme ordinaire. — Qui? — Un certain Menneville, sur lequel depuis longtemps la police avait l'œil ouvert. — Menneville! s'écria Colbert; celui qui tua, rue de la Huchette, un brave homme qui demandait un poulet gras? — Oui, Monsieur, c'est le même. —

Et ce Menneville, criait-il aussi Vive Colbert! lui? — Plus fort que tous les autres, comme un enragé.

Le front de Colbert devint nuageux et se rida. L'espèce d'auréole ambitieuse qui éclairait son visage s'éteignit comme le feu des vers luisans qu'on écrase sous l'herbe. — Que disiez-vous donc, reprit alors l'intendant déçu, que l'initiative venait du peuple? Menneville était mon ennemi, je l'eusse fait pendre, et il le savait bien; Menneville était à l'abbé Fouquet .. toute l'affaire vient de Fouquet: ne sait-on pas que les condamnés étaient ses amis d'enfance? — C'est vrai, pensa d'Artagnan, et voilà mes doutes éclaircis. Je le répète, monsieur Fouquet peut être ce qu'on voudra, mais c'est un galant homme. — Et, poursuivit Colbert, pensez-vous être sûr que ce Menneville est mort?

D'Artagnan pensa que le moment était venu de faire son entrée. — Parfaitement, Monsieur, répliqua-t-il en s'avançant tout à coup. — Oh! c'est vous, Monsieur? dit Colbert. — En personne, répliqua le mousquetaire avec son ton délibéré; il paraît que vous aviez dans Menneville un joli petit ennemi. — Ce n'est pas moi, Monsieur, qui avais un ennemi, répondit Colbert, c'est le roi. — Double brute! pensa d'Artagnan, tu fais de la morgue et de l'hypocrisie avec moi. Eh bien! répondit-il, je suis très-heureux d'avoir rendu un si bon office au roi; voudrez-vous vous charger de le dire à Sa Majesté, monsieur l'intendant? Colbert ouvrit de grands yeux et interrogea du regard le chef du guet. — Ah! c'est bien vrai, dit celui-ci, que Monsieur a été notre sauveur. — Que ne disiez-vous, Monsieur, que vous veniez me raconter cela? fit Colbert avec envie; tout s'expliquait, et mieux pour vous que pour tout autre. — Vous faites erreur, monsieur l'intendant, je ne venais pas du tout vous raconter cela. — A quoi dois-je l'honneur de votre visite, alors? — Tout simplement à ceci: le roi m'a commandé de venir vous trouver. — Ah! dit Colbert en reprenant son aplomb, parce qu'il voyait d'Artagnan tirer un papier de sa poche, c'est pour me demander de l'argent. — Précisément, Monsieur. — Veuillez attendre, je vous prie, Monsieur: j'expédie le rapport du guet.

D'Artagnan tourna sur ses talons assez insolemment, et se retrouvant en face de Colbert après ce premier tour, il le salua, puis opérant une seconde évolution, il se dirigea vers la porte d'un bon pas. Colbert fut frappé de cette vigoureuse résistance à laquelle il n'était pas accoutumé. D'ordinaire, les gens d'épée, lorsqu'ils venaient chez lui, avaient un tel besoin d'argent que, leurs pieds eussent-ils dû prendre racine dans le marbre, leur patience ne s'épuisait pas. Colbert pensa que mieux valait secouer toute arrogance et rappeler d'Artagnan. — Hé! monsieur d'Artagnan, cria Colbert, quoi, vous me quittez ainsi?

D'Artagnan se retourna. — Pourquoi non? dit-il tranquillement; nous n'avons plus rien à nous dire, n'est ce pas? — Vous avez au moins de l'argent à toucher, puisque vous avez une ordonnance — Inutile, mon cher monsieur Colbert, dit d'Artagnan, qui jouissait intérieurement du désarroi mis dans les idées de Colbert: ce bon est payé. — Payé! par qui donc? — Mais par le surintendant.

Colbert pâlit. — Expliquez-vous alors, dit-il d'une voix étranglée; si vous êtes payé, pourquoi me montrer ce papier? — Suite de la consigne dont vous parliez si ingénieusement tout à l'heure, cher monsieur Colbert: le roi m'avait dit de toucher un quartier de la pension qu'il veut bien me faire... — Chez moi?... dit Colbert. — Pas précisément. Le roi m'a dit: Allez chez M. Fouquet; le surintendant n'aura peut-être pas d'argent, alors vous irez chez M. Colbert. — Et... il y avait de l'argent chez le surintendant? — Mais, oui, pas mal d'argent, répliqua d'Artagnan... il faut le croire, puisque M. Fouquet, au lieu de me payer un quartier de cinq mille livres... — Un

quartier de cinq mille livres! s'écria Colbert, saisi comme l'avait été Fouquet de l'ampleur d'une somme destinée à payer le service d'un soldat; cela ferait donc vingt mille livres de pension? — Juste, monsieur Colbert: peste! vous comptez comme feu Pythagore: oui, vingt mille livres.

— Dix fois les appointemens d'un intendant des finances; je vous en fais mon compliment, dit Colbert avec un venimeux sourire. — Oh! dit d'Artagnan, le roi s'est excusé de me donner si peu: aussi m'a-t-il fait promesse de réparer cela plus tard, quand il serait riche: mais j'achève, étant fort pressé... — Oui, et malgré l'attente du roi, le surintendant vous a payé? — Oui, c'est ce que vous eussiez fait, vous: et encore, encore... il a fait mieux que cela, cher monsieur Colbert. — Et qu'a-t-il fait? — Il m'a poliment compté la totalité de la somme, en disant que pour le roi les caisses étaient toujours pleines. — La totalité de la somme! M. Fouquet vous a compté vingt mille livres au lieu de cinq mille? — Oui, Monsieur. — Et pourquoi cela? — Afin de m'épargner trois visites à la caisse de la surintendance.

— Monsieur, dit Colbert, ce que M. le surintendant a fait là, il n'avait pas le droit de le faire. — Comment dites-vous? répliqua d'Artagnan — Je dis que votre bordereau. . Voulez-vous me le montrer, s'il vous plaît, votre bordereau? — Très-volontiers: le voici. Colbert saisit le papier avec un empressement que le mousquetaire ne remarqua pas sans inquiétude et surtout sans un certain regret de l'avoir livré. — Eh bien! Monsieur, dit Colbert, l'ordonnance royale porte ceci: « A vue, j'entends qu'il soit payé à M. d'Artagnan la somme de cinq mille livres, formant un quartier de la pension que je lui ai faite. » — C'est écrit, en effet, dit d'Artagnan affectant le calme. — Eh bien! le roi ne vous devait que cinq mille livres; pourquoi vous en a-t-on donné plus? — Parce qu'on avait plus, et qu'on voulait me donner plus; cela ne regarde personne.

— Il est naturel, dit Colbert avec une orgueilleuse aisance, que vous ignoriez les usages de la comptabilité; mais, Monsieur, quand vous avez mille livres à payer, que faites-vous? — Je n'ai jamais mille livres à payer, répliqua d'Artagnan. — Encore... s'écria Colbert irrité, encore, si vous aviez un paiement à faire, ne paieriez-vous que ce que vous devez. — Cela ne prouve qu'une chose, dit d'Artagnan; c'est que vous avez vos habitudes particulières en comptabilité, tandis que M. Fouquet a les siennes. — Les miennes, Monsieur, sont les bonnes. — Je ne dis pas non. — Ainsi donc, Monsieur, vous avez reçu ce qu'on ne vous devait pas.

L'œil de d'Artagnan jeta un éclair. — Ce qu'on ne me devait pas encore, voulez-vous dire, monsieur Colbert. — C'est donc quinze mille livres que vous devez à la caisse, dit l'intendant, emporté par sa jalouse ardeur. — Alors vous me ferez crédit, répliqua d'Artagnan avec son imperceptible ironie. — Pas du tout, Monsieur. — Bon! comment cela?... Vous me reprendrez mes trois rouleaux, vous? — Vous les restituerez à ma caisse. — Moi? Ah! monsieur Colbert, n'y comptez pas..... — Le roi a besoin de son argent, Monsieur. — Et moi, Monsieur, j'ai besoin de l'argent du roi. — Soit; mais vous restituerez. — Pas le moins du monde. J'ai toujours entendu dire qu'en matière de comptabilité, comme vous dites, un bon caissier ne rend et ne reprend jamais.

— Alors, Monsieur, nous verrons ce que dira le roi, à qui je montrerai ce bordereau, qui prouve que M. Fouquet non-seulement paie ce qu'il ne doit pas, mais même ne garde pas quittance de ce qu'il paie. — Ah! je comprends, s'écria d'Artagnan, pourquoi vous m'avez pris ce papier, monsieur Colbert!

Colbert ne saisit pas tout ce qu'il y avait de menace dans son nom prononcé d'une certaine façon. — Vous en verrez l'utilité plus tard, répliqua-t-il en élevant l'ordonnance dans ses doigts. — Oh! s'écria d'Artagnan en attrapant le papier par un geste

rapide, je le comprends parfaitement, monsieur Colbert, et je n'ai pas besoin d'attendre pour cela.

Et il serra dans sa poche le papier qu'il venait de saisir au vol. — Monsieur, monsieur! s'écria Colbert... cette violence. — Allons donc! est-ce qu'il faut faire attention aux manières d'un soldat! répondit le mousquetaire, recevez mes baise-mains, cher monsieur Colbert! Et il sortit en riant au nez du futur ministre. — Cet homme-là va m'adorer, murmura-t-il; c'est bien dommage qu'il me faille lui fausser compagnie.



VOYAGE.



'Artagnan, le lendemain matin, sans éveiller personne, mit son porte-manteau sous son bras, descendit l'escalier de la maison de Planchet sans faire crier une marche, sans troubler un seul des ronflemens sonores étagés du grenier à la cave; puis, ayant sellé son cheval, refermé l'écurie et la boutique, il partit au pas pour son expédition de Bretagne.

C'était la cinquantième fois peut-être, depuis le jour où nous avons ouvert cette histoire, que cet homme au cœur de bronze et aux muscles d'acier avait quitté maison et ami, tout enfin, pour aller chercher la fortune et la mort. L'une, c'est-à-dire la mort, avait constamment reculé devant lui comme si elle en eût eu peur; l'autre, c'est-à-dire la fortune, depuis un mois seulement avait fait réellement alliance avec lui.

Les réflexions profondes que lui suggérait l'étrangeté de sa position à l'égard de M. Fouquet étaient les seuls empêchemens qui pussent retarder l'allure de d'Artagnan. Or, ces réflexions une fois faites, il pressa le pas de sa monture. Maisi si parfait que fût le cheval Zéphyr, il ne pouvait aller toujours. Le lendemain du départ de Paris, il fut laissé à Chartres chez un vieil ami que d'Artagnan s'était fait d'un hôtelier de la ville. Puis, à partir de ce moment, le mousquetaire voyagea sur des chevaux de poste. Grâce à ce mode de locomotion, il traversa donc rapidement l'espace qui sépare Chartres de Châteaubriant.

Dans cette dernière ville, encore assez éloignée des côtes pour que nul ne devinât que d'Artagnan allait gagner la mer, assez éloignée de Paris pour que nul ne soupçonnât qu'il en venait, le messager de Sa Majesté Louis XIV quitta la poste et acheta un bidet de la plus pauvre apparence, une de ces montures que jamais officier de cavalerie ne se permettrait de choisir, de peur d'être déshonoré.

Sauf le pelage, cette nouvelle acquisition rappelait fort à d'Artagnan ce fameux cheval orange avec lequel ou plutôt sur lequel il avait fait son entrée dans le monde. Il est vrai de dire que, du moment où il avait enfourché cette nouvelle monture, ce n'était plus d'Artagnan qui voyageait, c'était un bonhomme vêtu d'un justaucorps gris de fer, d'un haut-de-chausses marron, tenant le milieu entre le prêtre et le laïque; ce qui, surtout, le rapprochait de l'homme d'église, c'est que d'Artagnan avait mis sur son crâne une calotte de velours râpé, et par-dessus la calotte un grand chapeau noir; plus d'épée, un bâton pendu par une corde à son avant-bras, mais auquel il se promettait, comme auxiliaire inattendu, de joindre, à l'occasion, une bonne dague de dix pouces cachée sous son manteau. Le bidet acheté à Châteaubriant

complétait la différence. Il s'appelait, ou plutôt d'Artagnan l'avait appelé Furet. — Si de Zéphyr j'ai fait Furet, dit d'Artagnan, il faut faire de mon nom un diminutif quelconque. Donc, au lieu de d'Artagnan, je serai Agnan tout court; c'est une concession que je dois naturellement à mon habit gris, à mon chapeau rond et à ma calotte râpée.

M. Agnan voyagea donc sans secousse exagérée sur Furet, qui trottait l'amble comme un véritable cheval déluré, et qui, tout en trottant l'amble, faisait gaillardement ses douze lieues par jour, grâce à quatre jambes sèches comme des fuseaux, dont l'art exercé de d'Artagnan avait apprécié l'aplomb et la sûreté sous l'épaisse fourrure qui les cachait. Chemin faisant, le voyageur prenait des notes, étudiait le pays sévère et froid qu'il traversait, tout en cherchant le prétexte le plus plausible d'aller à Belle-Isle-en-mer et de tout voir sans éveiller le soupçon. De cette façon, il put se convaincre de l'importance que prenait l'événement à mesure qu'il s'en approchait. Dans cette contrée reculée, dans cet ancien duché de Bretagne qui n'était pas français à cette époque, et qui ne l'est guère encore aujourd'hui, les peuples ne connaissaient pas le roi de France. Non-seulement ils ne le connaissaient pas, mais même ne voulaient pas le connaître. Leurs anciens ducs ne gouvernaient plus, mais c'était un vide, rien de plus. A la place du duc souverain, les seigneurs de paroisse régnaient sans limite. Et au-dessus de ces seigneurs, Dieu, qui n'a jamais été oublié en Bretagne.

Parmi ces suzerains de châteaux et de clochers, le plus puissant, le plus riche et surtout le plus populaire, c'était M. Fouquet, seigneur de Belle-Isle. Même dans le pays, même en vue de cette île mystérieuse, les légendes et les traditions consacraient ses merveilles. Tout le monde n'y pénétrait pas; l'île, d'une étendue de six lieues de long sur six de large, était une propriété seigneuriale que longtemps le peuple avait respectée, couverte qu'elle était du nom de Retz, si fort redouté dans la contrée. Peu après l'érection de cette seigneurie en marquisat par Charles IX, Belle-Isle était passée à M. Fouquet. La célébrité de l'île ne datait pas d'hier; son nom, ou plutôt sa qualification, remontait à la plus haute antiquité; les anciens l'appelaient Kalonèse, de deux mots grecs qui signifient belle île. Ainsi, à dix-huit cents ans de distance, elle avait dans un autre idiome porté le même nom qu'elle portait encore. C'était donc quelque chose en soi que cette propriété de M. le surintendant, outre sa position à six lieues des côtes de France, position qui la fait souveraine dans sa solitude maritime, comme un majestueux navire qui dédaignerait les rades, et qui jetterait lièrement ses ancres au beau milieu de l'Océan.

D'Artagnan apprit tout cela sans paraître le moins du monde étonné : il apprit aussi que le meilleur moyen de prendre langue était de passer à la Roche-Bernard, ville assez importante sur l'embouchure de la Vilaine. Peut-être là pourrait-il s'embarquer. Sinon, traversant les marais salins, il se rendrait à Guérande ou au Croisic pour attendre l'occasion de passer à Belle-Isle. Il s'apprêta donc à souper d'une sarcelle et d'un tourteau dans un hôtel de la Roche-Bernard, et fit tirer de la cave, pour arroser ces deux mets bretons, un cidre qu'au seul toucher du bout des lèvres il reconnut pour être infiniment plus breton encore.

D'ARTAGNAN COMMENCE SES INVESTIGATIONS.

Au point du jour, d'Artagnan sella lui-même Furet, qui avait fait bombance toute la nuit et dévoré à lui seul les restes de provisions de ses deux compagnons. — Le mousquetaire prit tous ses renseignemens de l'hôte, qu'il trouva fin, défiant et dévoué corps et âme à M. Fouquet. Il en résulta que pour ne donner aucun soupçon à cet homme, il lui conta la fable d'un achat probable de quelques salines. S'embarquer pour Belle-Isle à Roche-Bernard, c'eût été s'exposer à des commentaires que peut-être on avait déjà faits et qu'on allait porter au château. Le mousquetaire se fit donc renseigner sur les salines et prit le chemin des marais, laissant la mer à sa droite et pénétrant dans cette plaine vaste et désolée qui ressemble à une mer de boue, dont çà et là quelques crêtes de sel argentent les ondulations. Furet marchait à merveille avec ses petits pieds nerveux, sur les chaussées larges d'un pied qui divisent les salines. D'Artagnan, rassuré sur les conséquences d'une chute qui aboutirait à un bain froid, le laissait faire, se contentant, lui, de regarder à l'horizon les trois rochers aigus qui sortaient pareils à des fers de lance du sein de la plaine sans verdure. Pirial, le bourg de Batz et le Croisic, semblables les uns aux autres, attiraient et suspendaient son attention. Si le voyageur se retournait pour mieux s'orienter, il voyait de l'autre côté un horizon de trois autres clochers, Guérande, le Pouligben, Saint-Joachim, qui, dans leur circonférence, lui figuraient un jeu de quilles, dont Furet et lui n'étaient que la boule vagabonde. Pirial était le premier petit port sur sa droite. Il s'y rendit, le nom des principaux sauniers à la bouche.

Au moment où il visita le petit port de Pirial, cinq gros chalands chargés de pierres s'en éloignèrent. Il parut étrange à d'Artagnan que des pierres partissent d'un pays où l'on n'en trouve pas. Il eut recours à toute l'aménité de M. Agnan pour demander aux gens du port la cause de cette singularité. Un vieux pêcheur répondit à M. Agnan que les pierres ne venaient pas de Pirial, ni des marais, bien entendu. — D'où viennent-elles alors? demanda le mousquetaire. — Monsieur, elles viennent de Nantes et de Paimbœuf. — Où donc vont-elles? — Monsieur, à Belle-Isle. — Ah! ah! fit d'Artagnan. On travaille donc, à Belle-Isle? — Mais oui-dà! Monsieur. Tous les ans, M. Fouquet fait réparer les murs du château. — Il est en ruines donc? — Il est vieux. — Fort bien.

Un regard de d'Artagnan, regard vif et perçant comme une lame d'épée, ne trouva dans le cœur du vieillard que la confiance naïve, sur ses traits que la satisfaction et l'indifférence. Il disait M. Fouquet veut cela comme il eût dit : Dieu l'a voulu ! D'Artagnan s'était encore trop avancé à cet endroit; d'ailleurs, les chalands partis, il ne restait à Pirial qu'une seule barque, celle du vieillard, et elle ne semblait pas disposée à reprendre la mer sans beaucoup de préparatifs. Aussi, d'Artagnan caressa-t-il Furet, qui, pour nouvelle preuve de son charmant caractère, se remit en marche les pieds dans les salines et le nez au vent très-sec qui courbe les ajoncs et les maigres bruyères de ce pays. Il arriva vers cinq heures au Croisic. Si d'Artagnan eût été poëte, c'était un beau spectacle que celui de ces immenses grèves, d'une lieue et plus, que couvre la mer aux marées, et qui, au reflux, apparaissent grisâtres, désolées, jonchées de polypes et d'algues mortes avec leurs galets épars et blancs, comme des ossemens dans un vaste cimetière. D'Artagnan trouva le ciel bleu, la bise embaumée de parfums

salins et se dit : — Je m'embarquerai à la première marée, fût-ce sur une coque de noix.

Au Croisic, comme à Pirial, il avait remarqué des tas énormes de pierres alignées sur la grève. Ces murailles gigantesques, démolies à chaque marée par les transports qu'on opérait pour Belle-Isle, furent aux yeux du mousquetaire la suite et la preuve de ce qu'il avait si bien deviné à Pirial. Était-ce un mur que M. Fouquet reconstruisait? était-ce une fortification qu'il édifiait? Pour le savoir, il fallait le voir. D'Artagnan mit Furet à l'écurie, soupa, se coucha, et le lendemain, au jour, il se promenait sur le port ou mieux sur les galets. Le Croisic a un port de cinquante pieds, il a une vigie qui ressemble à une énorme brioche élevée sur un plat. C'est ainsi aujourd'hui, c'était ainsi il y a cent quatre-vingts ans, seulement la brioche était moins grosse et l'on ne voyait probablement pas autour de la brioche les treillages de lattes qui en font l'ornement et que l'édilité de cette pauvre et pieuse bourgade a plantés comme garde-fous, le long des allées en limaçon qui aboutissent à la petite terrasse.

Sur les galets, trois à quatre pêcheurs causaient sardines et chevrettes. M. Agnan, l'œil animé d'une bonne grosse gaieté, le sourire aux lèvres, s'approcha des pêcheurs. — Pêche-t-on aujourd'hui? dit-il. — Oui, Monsieur, dit l'un d'eux, et nous attendons la marée. — Où pêchez-vous, mes amis? — Sur les côtes, Monsieur. — Quelles sont les bonnes côtes? — Ah! c'est selon, le tour des îles, par exemple. — Mais c'est loin, les îles. — Pas trop. Quatre lieues. — Quatre lieues! C'est un voyage!... Le pêcheur se mit à rire au nez de M. Agnan. — Écoutez donc, reprit celui-ci, avec sa naïve bêtise, à quatre lieues on perd de vue la côte, n'est-ce pas? — Mais... pas toujours. — Enfin... c'est loin... trop loin même; sans quoi, je vous eusse demandé de me prendre à bord et de me montrer ce que je n'ai jamais vu. — Quoi donc? — Un poisson de mer vivant. — Monsieur est de province? dit un pêcheur. — Oui, je suis de Paris.

Le Breton haussa les épaules: puis, — Avez-vous vu M. Fouquet à Paris? demanda-t-il. — Souvent, répondit Agnan. — Souvent? firent les pêcheurs, en resserrant leur cercle autour du Parisien... Vous le connaissez? — Un peu; il est ami intime de mon maître. — Ah! firent les pêcheurs. — Et, ajouta d'Artagnan, j'ai vu tous ses châteaux de Saint-Mandé, de Vaux et son hôtel de Paris. — C'est beau? — Superbe. — Ce n'est pas si beau que Belle-Isle, dit un pêcheur. — Bah! répliqua M. Agnan en éclatant d'un rire assez dédaigneux, qui courrouça tous les assistans. — On voit bien que vous n'avez pas vu Belle-Isle, répliqua le pêcheur le plus curieux. Savez-vous que cela fait six lieues et qu'il y a des arbres que l'on n'en voit pas de pareils à Nantes sur le fossé? — Des arbres, en mer! s'écria d'Artagnan, je voudrais bien voir cela! — C'est facile, nous pêchons à l'île de Hoedic, venez avec nous. De cet endroit, vous verrez les arbres noirs de Belle-Isle sur le ciel; vous verrez la ligne blanche du château, qui coupe comme une lame l'horizon de la mer. — Oh! fit d'Artagnan, ce doit être beau. Mais il y a cent clochers au château de M. Fouquet, à Vaux, savez-vous?

Le Breton leva la tête avec une admiration profonde, mais ne fut pas convaincu. — Cent clochers! dit-il; c'est égal, Belle-Isle est plus beau. Voulez-vous voir Belle-Isle? — Est-ce que c'est possible? demanda M. Agnan. — Oui, avec la permission du gouverneur. — Mais, je ne le connais pas, moi, ce gouverneur. — Puisque vous connaissez M. Fouquet, vous direz votre nom. — Oh! mes amis, je ne suis pas un gentilhomme, moi! — Tout le monde entre à Belle-Isle, continua le pêcheur dans sa langue forte et pure; pourvu qu'on ne veuille pas de mal à Belle-Isle ni à son seigneur.

Un frisson léger parcourut le corps du mousquetaire. — C'est vrai, pensa-t-il. Puis se reprenant, si j'étais sûr, dit-il, de ne pas souffrir du mal de mer. — Là-dessus, fit le pêcheur, en montrant avec orgueil sa jolie barque au ventre rond. — Allons! vous me persuadez, s'écria M. Agnan ; j'irai voir Belle-Isle, mais de loin, car on ne me laissera pas entrer. — Nous entrons bien, nous. — Vous! pourquoi? — Mais dame!... pour vendre du poisson aux corsaires. — Hé!... des corsaires, que dites-vous? — Je dis que M. Fouquet fait construire deux corsaires pour la chasse aux Hollandais ou aux Anglais, et que nous vendons du poisson aux équipages de ces petits navires. — Tiens!... tiens!... se dit d'Artagnan, de mieux en mieux. des bastions et des corsaires!... Allons, M. Fouquet n'est pas un médiocre ennemi, comme je l'avais présumé. Il vaut la peine qu'on se remue pour le voir de près. — Nous partons à cinq heures et demie, ajouta gravement le pêcheur. — Je suis tout à vous, je ne vous quitte pas.

En effet, d'Artagnan vit les pêcheurs haler avec un tourniquet leurs barques jusqu'au flot ; la mer monta. M. Agnan se laissa hisser jusqu'à bord, non sans jouer la frayeur et prêter à rire aux petits mousses qui le surveillaient de leurs grands yeux intelligens. Il se coucha sur une voile pliée en quatre, laissa l'appareillage se faire, et la barque, avec sa grande voile carrée, prit le large en deux heures de temps. Les pêcheurs, qui faisaient leur état tout en marchant, ne s'aperçurent pas que leur passager n'avait point pâli, point gémi, point souffert : que, malgré l'horrible tangage et le roulis brutal de la barque à laquelle nulle main n'imprimait la direction, le passager novice avait conservé sa présence d'esprit et son appétit. Ils pêchaient, et la pêche était assez heureuse. D'Artagnan leur portait bonheur ; ils le lui dirent. Le soldat trouva la besogne si réjouissante qu'il mit la main à l'œuvre, c'est-à-dire aux lignes, et poussa des rugissemens de joie et des mordioux à étonner ses mousquetaires eux-mêmes, chaque fois qu'une secousse imprimée à la ligne, par une proie conquise, venait déchirer les muscles de son bras et solliciter l'emploi de ses forces et de son adresse. La partie de plaisir lui avait fait oublier la mission diplomatique. Il en était à lutter contre un effroyable congre, à se cramponner au bordage d'une main pour attirer de l'autre la hure béante de son antagoniste, lorsque le patron lui dit : — Prenez garde qu'on ne nous voie de Belle-Isle.

Ces mots firent l'effet à d'Artagnan du premier boulet qui siffle en un jour de bataille : il lâcha le fil et le congre, qui, l'un tirant l'autre, s'en retournèrent à vau-l'eau. D'Artagnan venait d'apercevoir à une demi-lieue au plus la silhouette bleuâtre et accentuée des rochers de Belle-Isle, dominée par la ligne blanche et majestueuse du château. Au loin, la terre, avec des forêts et des plaines verdoyantes ; dans les herbages des bestiaux. Le soleil, parvenu au quart du ciel, lançait des rayons d'or sur la mer et faisait voltiger une poussière resplendissante autour de cette île enchantée. On n'en voyait, grâce à cette lumière éblouissante, que les points aplanis ; toute ombre tranchait durement et zébrait d'une bande de ténèbres le drap lumineux de la prairie ou des murailles. — Eh! eh! fit d'Artagnan à l'aspect de ces masses de roches noires, voilà, ce me semble, des fortifications qui n'ont besoin d'aucun ingénieur pour inquiéter un débarquement. Par où diable peut-on descendre sur cette terre que Dieu a défendue si complaisamment? — Par ici, répliqua le patron de la barque, en changeant la voile et en imprimant au gouvernail une secousse qui mena l'esquif dans la direction d'un joli petit port tout coquet, tout rond et tout crénelé à neuf. — Que diable vois-je là? dit d'Artagnan. — Vous voyez Locmaria, répliqua le pêcheur. — Mais là-bas? — C'est Bangos. — Et plus loin? — Saujen.... puis Palais. — Mordioux! c'est un monde. Ah! voilà des soldats. — Il y a dix-sept cents hommes à Belle-Isle, Monsieur, répliqua le pêcheur avec orgueil. Savez-vous que la moindre garnison est de

vingt-deux compagnies d'infanterie? — Mordioux! s'écria d'Artagnan en frappant du pied, Sa Majesté pourrait bien avoir raison. On aborda.

OU LE LECTEUR SERA SANS DOUTE AUSSI ÉTONNÉ QUE LE FUT D'ARTAGNAN DE RETROUVER UNE ANCIENNE CONNAISSANCE.

Il y a toujours dans un débarquement, fût-ce celui du plus petit esquif de la mer, un trouble et une confusion qui ne laissent pas à l'esprit la liberté dont il aurait besoin pour étudier du premier coup d'œil l'endroit nouveau qui lui est offert. Ce ne fut donc qu'après avoir débarqué et quelques minutes de station sur le rivage que d'Artagnan vit sur le port et surtout dans l'intérieur de l'île, s'agiter un monde de travailleurs. A ses pieds, il reconnut les cinq chalands chargés de moellons qu'il avait vus partir du port de Piriac. Les pierres étaient transportées au rivage à l'aide d'une chaîne formée par vingt-cinq ou trente paysans. Les grosses pierres étaient chargées sur des charrettes qui les conduisaient dans la même direction que les moellons, c'est-à-dire vers des travaux dont d'Artagnan ne pouvait encore apprécier la valeur ni l'étendue. Partout régnait une activité égale à celle que remarqua Télémaque en débarquant à Salente. D'Artagnan avait bonne envie de pénétrer plus avant; mais il ne pouvait, sous peine de défiance, se laisser soupçonner de curiosité. Il n'avançait donc que petit à petit, dépassant à peine la ligne que les pêcheurs formaient sur la plage, observant tout, ne disant rien, et allant au-devant de toutes les suppositions que l'on eût pu faire avec une question niaise ou un salut poli.

Cependant, tandis que ses compagnons faisaient leur commerce, vendant ou vantant leurs poissons aux ouvriers ou aux habitans de la ville, d'Artagnan avait gagné peu à peu du terrain, et, rassuré par le peu d'attention qu'on lui accordait, il commença à jeter un regard intelligent et assuré sur les hommes et les choses qui apparaissaient à ses yeux. Au reste, les premiers regards de d'Artagnan rencontrèrent des mouvemens de terrain auxquels l'œil d'un soldat ne pouvait se tromper. Aux deux extrémités du port, afin que les feux se croisassent sur le grand axe de l'ellipse formée par le bassin, on avait élevé d'abord deux batteries destinées évidemment à recevoir des pièces de côtes, car d'Artagnan vit les ouvriers achever les plates-formes et disposer la demi-circonférence en bois sur laquelle la roue des pièces doit tourner pour prendre toutes les directions au-dessus de l'épaulement. A côté de chacune de ces batteries, d'autres travailleurs garnissaient de gabions remplis de terre le revêtement d'une autre batterie. Celle-ci avait des embrasures, et un conducteur de travaux appelait successivement les hommes qui, avec des harts, liaient des saucissons, et ceux qui découpaient les losanges et les rectangles de gazons destinés à retenir les joues des embrasures.

A l'activité déployée à ces travaux déjà avancés, on pouvait les regarder comme terminés; ils n'étaient point garnis de leurs canons, mais les plates-formes avaient leurs gîtes et leurs madriers tout dressés; la terre, battue avec soin, les avait consolidés, et en supposant l'artillerie dans l'île, en moins de deux ou trois jours, le port pouvait être complétement armé. Ce qui étonna d'Artagnan lorsqu'il reporta ses regards des batteries de côte aux fortifications de la ville, fut de voir que Belle-Isle était défendue par un système tout à fait nouveau dont il avait entendu parler plus d'une



PORTHOS.

fois au comte de la Fère comme d'un grand progrès, mais dont il n'avait point encore vu l'application. Ces fortifications n'appartenaient plus ni à la méthode hollandaise de Marollois, ni à la méthode française du chevalier Antoine de Ville, mais au système de Manesson Mallet, habile ingénieur qui, depuis six ou huit ans à peu près, avait quitté le service du Portugal pour entrer au service de France.

Ces travaux avaient cela de remarquable qu'au lieu de s'élever hors de terre comme faisaient les anciens remparts destinés à défendre la ville des échellades, ils s'y enfonçaient au contraire; et ce qui faisait la hauteur des murailles, c'était la profondeur des fossés. Il ne fallut pas un long temps à d'Artagnan pour reconnaître toute la supériorité d'un pareil système, qui ne donne aucune prise au canon. En outre, comme les fossés étaient au-dessous du niveau de la mer, ces fossés pouvaient être inondés par des écluses souterraines. Au reste, les travaux étaient presque achevés. et un groupe de travailleurs, recevant des ordres d'un homme qui paraissait être le conducteur des travaux, était occupé à poser les dernières pierres. Un pont de planches jeté sur le fossé pour la plus grande commodité des manœuvres conduisant les brouettes, reliait l'intérieur à l'extérieur. D'Artagnan demanda avec une curiosité naïve s'il lui était permis de traverser le pont, et il lui fut répondu qu'aucun ordre ne s'y opposait En conséquence, d'Artagnan traversa le pont et s'avança vers le groupe. Ce groupe était dominé par cet homme qu'avait déjà remarqué d'Artagnan, et qui paraissait être l'ingénieur en chef. Un plan était étendu sur une grosse pierre formant table, et à quelques pas de cet homme une grue fonctionnait.

Cet ingénieur, qui, en raison de son importance, devait tout d'abord attirer l'attention de d'Artagnan, portait un justaucorps qui, par sa somptuosité, n'était guère en harmonie avec la besogne qu'il faisait, laquelle eût plutôt nécessité le costume d'un maître maçon que celui d'un seigneur. C'était, en outre, un homme d'une haute taille, aux épaules larges et carrées, et portant un chapeau tout couvert de panaches. Il gesticulait d'une façon on ne peut plus majestueuse, et paraissait, car on ne le voyait que de dos, gourmander les travailleurs sur leur inertie ou leur faiblesse. D'Artagnan approchait toujours. En ce moment, l'homme au panache avait cessé de gesticuler, et les mains appuyées sur les genoux, il suivait, à demi courbé sur lui-même, les efforts de six ouvriers qui essayaient de soulever une pierre de taille à la hauteur d'une pièce de bois destinée à soutenir cette pierre de façon à ce qu'on pût passer sous elle la corde de la grue. Les six hommes, réunis sur une seule face de la pierre, rassemblaient tous leurs efforts pour la soulever à huit ou dix pouces de terre, suant et soufflant, tandis qu'un septième s'apprêtait, dès qu'il y aurait un jour suffisant, à glisser le rouleau qui devait la supporter. Mais déjà deux fois la pierre leur était échappée des mains avant d'arriver à une hauteur suffisante pour que le rouleau fût introduit. Et cependant lorsque les six hommes s'étaient courbés sur la pierre, l'homme au panache avait lui-même d'une voix puissante articulé le commandement de Ferme qui préside à toutes les manœuvres de force. Alors il se redressa. — Oh! oh! dit-il, qu'est-ce que cela? ai-je donc affaire à des hommes de paille? Corne de bœuf! rangez-vous et vous allez voir comment cela se pratique.

— Peste! dit d'Artagnan, aurait-il la prétention de lever ce rocher? ce serait curieux, par exemple. Les ouvriers interpellés par l'ingénieur, se rangèrent l'oreille basse et secouant la tête, à l'exception de celui qui tenait le madrier et qui s'apprêtait à remplir son office. L'homme au panache s'approcha de la pierre, se baissa, glissa ses mains sous la face qui posait à terre, raidit ses muscles herculéens, et sans secousse, d'un mouvement lent, comme celui d'une machine, il souleva le rocher à un pied de terre. L'ouvrier qui tenait le madrier profita de ce jeu qui lui était donné et

glissa le rouleau sous la pierre. — Voilà ! dit le géant, non pas en laissant retomber le rocher, mais en le reposant sur son support. — Mordioux! s'écria d'Artagnan, je ne connais qu'un homme capable d'un tel tour de force. — Hein? fit le colosse, en se retournant. — Porthos! murmura d'Artagnan, saisi de stupeur, Porthos à Belle-Isle! De son côté, l'homme au panache arrêta ses yeux sur le faux intendant, et malgré son déguisement le reconnut. — D'Artagnan! s'écria-t-il. Et le rouge lui monta au visage. — Chut! fit-il à d'Artagnan. — Chut! lui fit le mousquetaire. En effet, si Porthos venait d'être découvert par d'Artagnan, d'Artagnan venait d'être découvert par Porthos. L'intérêt de leur secret particulier les emporta chacun tout d'abord. Néanmoins, le premier mouvement des deux hommes fut de se jeter dans les bras l'un de l'autre. Ce qu'ils voulaient cacher aux assistans, ce n'était pas leur amitié, c'était leurs noms.

Mais après l'embrassade vint la réflexion. — Pourquoi diantre Porthos est-il à Belle-Isle et lève-t-il des pierres? se dit d'Artagnan. Seulement d'Artagnan se fit cette question tout bas. Moins fort en diplomatie que son ami, Porthos pensa tout haut. — Pourquoi diable êtes-vous à Belle-Isle? demanda-t-il à d'Artagnan, et qu'y venez-vous faire? Il fallait répondre sans hésiter. Hésiter à répondre à Porthos eût été un échec dont l'amour-propre de d'Artagnan n'eût jamais pu se consoler. — Pardieu! mon ami, je suis à Belle-Isle parce que vous y êtes. — Ah bah! fit Porthos, visiblement étourdi de l'argument et cherchant à s'en rendre compte avec cette lucidité de déduction que nous lui connaissons. — Sans doute, continua d'Artagnan qui ne voulait pas donner à son ami le temps de se reconnaître; j'ai été pour vous voir à Pierrefonds. — Vraiment? — Et vous ne m'y avez pas trouvé? — Non, mais j'ai trouvé Mouston. — Mais, enfin, Mouston ne vous a pas dit que j'étais ici. — Pourquoi ne me l'eût-il pas dit? Ai-je par hasard démérité de la confiance de Mouston? — Non; mais il ne le savait pas. — Oh! voilà une raison qui n'a rien d'offensant pour mon amour-propre, au moins. — Mais comment avez-vous fait pour me rejoindre? — Eh! mon cher, un grand seigneur comme vous laisse toujours trace de son passage, et je m'estimerais bien peu si je ne savais pas suivre les traces de mes amis.

Cette explication, toute flatteuse qu'elle fût, ne satisfit pas entièrement Porthos. — Mais je n'ai pu laisser de traces, étant venu déguisé en meunier, dit Porthos. Est-ce qu'un grand seigneur comme vous, Porthos, peut affecter des manières communes au point de tromper les gens. — Eh bien! je vous jure, mon ami, que tout le monde y a été trompé, tant j'ai bien joué mon rôle. — Enfin, pas si bien que je ne vous aie rejoint et découvert? — Justement. Comment m'avez-vous rejoint et découvert? — Attendez donc. J'allais vous raconter la chose. Imaginez-vous que Mouston... — Ah! c'est ce drôle de Mouston, dit Porthos, en plissant les deux arcs de triomphe qui lui servaient de sourcils. — Mais attendez donc, attendez donc. Il n'y a pas de la faute de Mouston, puisqu'il ignorait lui-même où vous étiez. — Sans doute. Voilà pourquoi j'ai si grande hâte de comprendre. — Oh! comme vous êtes impatient, Porthos! — Quand je ne comprends pas, je suis terrible. — Vous allez comprendre. Aramis vous a écrit à Pierrefonds, n'est-ce pas? — Oui. — Eh bien! voilà, dit d'Artagnan, espérant que cette raison suffirait à Porthos.

Porthos parut se livrer à un violent travail d'esprit. — Oh! oui, dit-il, je comprends. Comme Aramis m'écrivait, vous avez compris que c'était pour le rejoindre. Vous vous êtes informé où était Aramis, vous disant : Où sera Aramis sera Porthos. Vous avez appris qu'Aramis était en Bretagne, et vous vous êtes dit : Porthos est en Bretagne. — Eh! justement! En vérité, Porthos, je ne sais comment vous ne vous êtes pas fait devin. Alors, vous comprenez. En arrivant à la Roche-Bernard, j'ai appris les beaux

travaux de fortification que l'on faisait à Belle-Isle. Le récit qu'on m'en a fait a piqué ma curiosité. Je me suis embarqué sur un bâtiment pêcheur, sans savoir le moins du monde que vous étiez ici. Je suis venu, et je vous ai vu. — Voilà comment tout s'explique en effet, dit Porthos. Et il embrassa d'Artagnan avec une si grande amitié que le mousquetaire en perdit la respiration pendant cinq minutes. — Allons, allons, plus fort que jamais, dit d'Artagnan, et toujours dans les bras, heureusement. Porthos salua d'Artagnan avec un gracieux sourire.

Pendant les cinq minutes où d'Artagnan avait repris sa respiration, il avait réfléchi qu'il avait un rôle fort difficile à jouer. Il s'agissait de toujours questionner sans jamais répondre. Quand la respiration lui revint, son plan de campagne était fait.

OU LES IDÉES DE D'ARTAGNAN, D'ABORD FORT TROUBLÉES, COMMENCENT A S'ÉCLAIRCIR UN PEU.

D'Artagnan prit aussitôt l'offensive. — Maintenant que je vous ai tout dit, cher ami, ou plutôt que vous avez tout deviné, dites-moi ce que vous faites ici, couvert de poussière et de boue? Porthos essuya son front, et regardant autour de lui avec orgueil : — Mais il me semble, dit-il, que vous pouvez le voir, ce que je fais ici! — Sans doute, sans doute, vous levez des pierres. — Oh! pour leur montrer ce que c'est qu'un homme, aux fainéans! dit Porthos avec mépris. Mais vous comprenez... —Oui, vous ne faites pas votre état de lever des pierres, quoiqu'il y en ait beaucoup qui en font leur état, et qui ne les lèvent pas comme vous. Voilà donc ce qui me faisait vous demander tout à l'heure : Que faites-vous ici, baron? — J'étudie la topographie, chevalier. — Bah! — Oui, mais vous-même, que faites-vous sous cet habit bourgeois?

D'Artagnan reconnut qu'il avait fait une faute en se laissant aller à son étonnement. Porthos en avait profité pour riposter avec une question. — Mais, répondit d'Artagnan, vous savez que je suis bourgeois. — Allons donc! vous, un mousquetaire! — Vous n'y êtes plus, mon bon ami, j'ai donné ma démission. Ah! mon Dieu, oui!

Porthos leva les bras au ciel comme fait un homme qui apprend une nouvelle inouïe. — Oh! par exemple, voilà qui me confond, dit-il. — C'est pourtant ainsi. — Et qui a pu vous déterminer à cela? — Le roi m'a déplu, Mazarin me dégoûtait depuis longtemps, comme vous savez : j'ai jeté ma casaque aux orties. — Mais Mazarin est mort. — Je le sais parbleu bien; seulement, à l'époque de sa mort, la démission était donnée et acceptée depuis deux mois. C'est alors que me trouvant libre, j'ai couru à Pierrefonds pour voir mon cher Porthos. — Mon ami, vous savez que ce n'est pas pour quinze jours que la maison vous est ouverte; c'est pour un an, c'est pour dix ans, c'est pour la vie. — Merci, Porthos.

— Ah çà! vous n'avez point besoin d'argent? dit Porthos en faisant sonner une cinquantaine de louis que renfermait son gousset. Auquel cas vous savez? — Non, je n'ai besoin de rien. — Bravo! dit Porthos. Mais, qu'avais-je donc à vous raconter? — Vous m'avez donc dit que vous étiez ici pour étudier la topographie? — Justement. — Tudieu! mon ami, les belles choses que vous ferez! Ces fortifications sont admirables. — C'est votre opinion? — Sans doute. En vérité, à moins d'un siége tout à fait en règle, Belle-Isle est imprenable.

Porthos se frotta les mains. — C'est mon avis, dit-il. — Mais qui diable a fortifié

ainsi cette bicoque? Porthos se rengorgea. — Je ne vous l'ai pas dit? Vous ne vous en doutez pas? — Non; tout ce que je puis dire, c'est que c'est un homme qui a étudié tous les systèmes, et qui me paraît s'être arrêté au meilleur. — Chut! dit Porthos, ménagez ma modestie, mon cher d'Artagnan. — Vraiment! répondit le mousquetaire ; ce serait vous... qui... oh!

Porthos conduisit d'Artagnan vers la pierre qui lui servait de table, et sur laquelle le plan était étendu. — Voilà! fit-il. — Diable! dit d'Artagnan, mais c'est un système complet cela, Porthos. — Tout entier, fit Porthos. Voulez-vous que je vous explique...— Non pas, j'en ai lu assez. Et il reposa le plan sur la pierre. Mais si peu de temps qu'il eût eu ce plan entre les mains, d'Artagnan avait pu distinguer sous l'énorme écriture de Porthos une écriture beaucoup plus fine qui lui rappelait certaines lettres à Marie Michon, dont il avait eu connaissance dans sa jeunesse. Seulement la gomme avait passé et repassé sur cette écriture, qui eût échappé à un œil moins exercé que celui de notre mousquetaire. — Bravo, mon ami, bravo! dit d'Artagnan. — Et maintenant, vous savez tout ce que vous vouliez savoir, n'est-ce pas? Eh bien! déjeunons, dit Porthos. — Oui, dit d'Artagnan, déjeunons. — Seulement, dit Porthos, je vous ferai observer, mon ami, que nous n'avons que deux heures pour notre repas. — Que voulez-vous, nous tâcherons d'en faire assez. Mais pourquoi n'avons-nous que deux heures? — Parce que la marée monte à une heure, et qu'avec la marée je pars pour Vannes. Mais comme je reviens demain, cher ami, restez chez moi, vous y serez le maître. J'ai bon cuisinier, bonne cave. — Mais non, interrompit d'Artagnan, mieux que cela. Vous allez à Vannes, dites-vous? — Sans doute. — Pour voir Aramis? — Oui. — Eh bien! moi qui étais venu de Paris exprès pour voir Aramis, je partirai avec vous. — Tiens! c'est cela. — Seulement, je devais commencer par voir Aramis et vous après. Mais l'homme propose et Dieu dispose. J'aurai commencé par vous, je finirai par Aramis.

Deux heures après, à la marée montante, Porthos et d'Artagnan partaient pour Sarzeau.



UNE PROCESSION A VANNES.



a traversée de Belle-Isle à Sarzeau se fit assez rapidement, grâce à l'un de ces petits corsaires dont on avait parlé à d'Artagnan pendant son voyage, et qui, taillés pour la course et destinés à la chasse, s'abritaient momentanément dans la rade de Locmaria, où l'un deux, avec le quart de son équipage de guerre, faisait le service entre Belle-Isle et le continent. D'Artagnan eut l'occasion de se convaincre cette fois encore que Porthos, bien qu'ingénieur et topographe, n'était pas profondément enfoncé dans les secrets d'État. Car d'Artagnan connaissait trop bien tous les plis et replis de son Porthos pour ne pas y trouver un secret s'il y était, comme ces vieux garçons rangés et minutieux savent trouver, les yeux fermés, tel livre sur les rayons de la bibliothèque, telle pièce de linge dans un tiroir de leur commode. — Soit, dit d'Artagnan; j'en saurai plus à Vannes en une demi-heure que Porthos n'en a su à Belle-Isle en deux mois. Seulement, pour que je sache quelque chose, il importe que Porthos n'use pas du seul stratagème dont je lui laisse la disposition. Il faut qu'il ne prévienne point Aramis de mon arrivée.

Tous les soins du mousquetaire se bornèrent donc pour le moment à surveiller Porthos. Et, hâtons-nous de le dire, Porthos ne méritait pas cet excès de défiance. Peut-être, à la première vue, d'Artagnan lui avait-il inspiré un peu de défiance; mais presque aussitôt d'Artagnan avait reconquis dans ce bon et brave cœur la place qu'il y avait toujours occupée, et pas le moindre nuage n'obscurcissait l'œil de Porthos se fixant de temps en temps avec tendresse sur son ami. En débarquant, Porthos s'informa si ses chevaux l'attendaient, et en effet il les aperçut bientôt à la croix du chemin qui tourne autour de Sarzeau et qui, sans traverser cette petite ville, aboutit à Vannes. Ces chevaux étaient au nombre de deux, celui de M. du Vallon et celui de son écuyer. — Eh! mais vous êtes homme de précaution, mon cher Porthos, dit d'Artagnan à son ami, lorsqu'il se trouva en selle sur le cheval de l'écuyer. — Oui, mais c'est une gracieuseté d'Aramis. Je n'ai pas mes équipages ici. Aramis a donc mis ses écuries à ma disposition? — Bons chevaux, mordioux! pour des chevaux d'évêque, dit d'Artagnan. Il est vrai qu'Aramis est un évêque tout particulier. — C'est un saint homme, répondit Porthos d'un ton presque nasillard et en levant les yeux au ciel.— Alors il est donc bien changé, dit d'Artagnan, car nous l'avons connu passablement profane. — La grâce l'a touché, fit Porthos. — Bravo! dit d'Artagnan, cela redouble mon désir de le voir, ce cher Aramis. Et il éperonna son cheval, qui l'emporta avec une nouvelle rapidité.

— Peste! dit Porthos, si nous allons de ce train-là, nous ne mettrons qu'une heure au lieu de deux. Est-ce que vous n'êtes jamais venu à Vannes, d'Artagnan? — Jamais

— Alors vous ne connaissez pas la ville? Eh bien! tenez, dit Porthos en se haussant sur ses étriers, mouvement qui fit fléchir l'avant-main de son cheval, voyez-vous dans le soleil là-bas cette flèche? C'est la cathédrale, Saint-Pierre. Maintenant, là, tenez, dans le faubourg, à gauche, voyez-vous une autre croix? — A merveille. Mon ami, fit d'Artagnan, continuez, je vous prie, votre intéressante démonstration. Qu'est-ce que ce grand bâtiment blanc percé de fenêtres? — Ah! celui-là c'est le collége des jésuites. Pardieu, vous avez la main heureuse. Voyez-vous près du collége une grande maison à clochetons à tourelles et d'un beau style gothique? — Oui, je la vois. Eh bien? — Eh bien, c'est là que loge Aramis. — Quoi! il ne loge pas à l'évêché? — Non, l'évêché est en ruines. L'évêché, d'ailleurs, est dans la ville, et Aramis préfère le faubourg. Voilà pourquoi, vous dis-je, il affectionne Saint-Paterne, parce que Saint Paterne est dans le faubourg. Ensuite, voyez-vous, le faubourg est comme une ville à part. Il a ses murailles, ses tours, ses fossés. Le quai même y aboutit, et les bateaux abordent au quai. Si notre petit corsaire ne tirait pas huit pieds d'eau, nous serions arrivés à pleines voiles jusque sous les fenêtres d'Aramis. — Porthos, Porthos, mon ami, s'écria d'Artagnan, vous êtes un puits de science, une source de réflexions ingénieuses et profondes. — Nous voici arrivés, dit Porthos, détournant la conversation avec sa modestie ordinaire. — Et il était temps, pensa d'Artagnan, car le cheval d'Aramis fond comme un cheval de glace.

Ils entrèrent presqu'au même instant dans le faubourg; mais à peine eurent-ils fait cent pas qu'ils furent surpris de voir les rues jonchées de feuillages et de fleurs. Aux vieilles murailles de Vannes pendaient les plus vieilles et les plus étranges tapisseries de France. Des balcons de fer tombaient de longs draps blancs tout parsemés de bouquets. Les rues étaient désertes, on sentait que toute la population était rassemblée sur un point.

Les jalousies étaient closes, et la fraîcheur pénétrait dans les maisons sous l'abri des tentures, qui faisaient de larges ombres noires entre leurs saillies et les murailles. Soudain, au détour d'une rue, des chants frappèrent les oreilles des nouveaux débarqués. Une foule endimanchée apparut à travers les vapeurs de l'encens qui montait au ciel en bleuâtres flocons et des nuages de feuilles de roses voltigeant jusqu'aux premiers étages.

Au-dessus de toutes les têtes, on distinguait la croix et les bannières, signes sacrés de la religion. Puis au-dessous de ces croix et de ces bannières, et comme protégées par elles, tout un monde de jeunes filles vêtues de blanc et couronnées de bleuets. Aux deux côtés de la rue enfermant le cortége s'avançaient les soldats de la garnison portant des bouquets dans les canons de leurs fusils et à la pointe de leurs lances. C'était une procession.

Tandis que d'Artagnan et Porthos regardaient avec une ferveur de bon goût qui déguisait une extrême impatience de pousser en avant, un dais magnifique s'approchait, précédé de cent jésuites et de cent dominicains, et escorté par deux archidiacres, un trésorier, un pénitencier et douze chanoines. Un chantre à la voix foudroyante, un chantre trié certainement dans toutes les voix de la France, comme l'était le tambour-major de la garde impériale dans tous les géans de l'empire, un chantre escorté de quatre autres chantres qui semblaient n'être là que pour lui servir d'accompagnement, faisait retentir les airs et vibrer les vitres de toutes les maisons.

Sous le dais apparaissait une figure pâle et noble, aux yeux noirs, aux cheveux noirs mêlés de fils d'argent, à la bouche fine et circonspecte, au menton proéminent et anguleux. Cette tête, pleine de gracieuse majesté, était coiffée de la mitre épisco-



L'ÉVÊQUE DE VANNES

(ARAMIS)

pale, coiffure qui lui donnait, outre le caractère de la souveraineté, celui de l'ascétisme et de la méditation évangélique.

— Aramis! s'écria involontairement le mousquetaire quand cette figure altière passa devant lui. Le prélat tressaillit; il parut avoir entendu cette voix, comme un mort ressuscitant entend la voix du Sauveur. Il leva ses grands yeux noirs aux longs cils et les porta sans hésiter vers l'endroit d'où l'exclamation était partie. D'un seul coup d'œil il avait vu Porthos et d'Artagnan près de lui. Une chose surtout avait frappé d'Artagnan. En l'apercevant, Aramis avait rougi, puis il avait à l'instant même concentré sous sa paupière le feu du regard du maître et l'imperceptible affectuosité du regard de l'ami. Il était évident qu'Aramis s'adressait tout bas cette question : — Pourquoi d'Artagnan est-il là avec Porthos et que vient-il faire à Vannes?

Aramis comprit tout ce qui se passait dans l'esprit de d'Artagnan en reportant son regard sur lui et en voyant qu'il n'avait pas baissé les yeux. Il connaît la finesse de son ami et son intelligence; il craint de laisser deviner le secret de sa rougeur et de son étonnement. C'est bien le même Aramis ayant toujours un secret à dissimuler. Aussi, pour en finir avec le regard d'inquisiteur qu'il faut faire baisser à tout prix, comme à tout prix un général éteint le feu d'une batterie qui le gêne, Aramis étend sa belle main blanche à laquelle étincelle l'améthyste de l'anneau pastoral. Il fend l'air avec le signe de la croix et foudroie ses deux amis avec sa bénédiction. Mais peut-être, rêveur et distrait, d'Artagnan, impie malgré lui, ne se fût point baissé sous cette bénédiction sainte; mais Porthos a vu cette distraction, et appuyant amicalement sa main sur le dos de son compagnon, il l'écrase vers la terre. D'Artagnan fléchit; peu s'en faut même qu'il ne tombe à plat ventre. Pendant ce temps, Aramis est passé majestueusement.

D'Artagnan, comme Antée, n'a fait que toucher la terre, et il se retourne vers Porthos, tout prêt à se fâcher. Mais il n'y a pas à se tromper à l'intention du brave hercule. C'est un sentiment de bienséance religieuse qui le pousse. D'ailleurs la parole chez Porthos, au lieu de déguiser la pensée, la complète toujours. — C'est fort gentil à lui, dit-il, de nous avoir donné comme cela une bénédiction à nous tout seuls. Décidément c'est un saint homme et un brave homme. Moins convaincu que Porthos, d'Artagnan ne répondit pas. — Voyez, cher ami, continua Porthos, il nous a vus, et au lieu de continuer à marcher au simple pas de procession, comme tout à l'heure, voilà qu'il se hâte. Voyez-vous comme le cortége double sa vitesse. Il est pressé de nous voir et de nous embrasser, ce cher Aramis. — C'est vrai, répondit d'Artagnan tout haut. Puis tout bas, — Toujours est-il qu'il m'a vu, le renard, et qu'il aura le temps de se préparer à me recevoir.

Mais la procession est passée. Le chemin est libre. D'Artagnan et Porthos marchèrent droit au palais épiscopal, qu'une foule nombreuse entourait pour voir rentrer le prélat. Dix minutes après que les deux amis avaient passé le seuil de l'évêché, Aramis rentra comme un triomphateur; les soldats lui présentaient les armes comme à un supérieur; les bourgeois le saluaient comme un ami, comme un patron plutôt que comme un chef religieux.

Il y avait dans Aramis quelque chose de ces sénateurs romains qui avaient toujours leurs portes encombrées de cliens. Au bas du perron, il eut une conférence d'une demi-minute avec un jésuite qui, pour lui parler plus discrètement, passa la tête sous le dais. Puis il rentra chez lui; les portes se refermèrent lentement, et la foule s'écoula, tandis que les chants et les prières retentissaient encore. C'était une magnifique journée. Il y avait des parfums terrestres, mêlés à des parfums d'air et de mer. La ville respirait le bonheur, la joie, la force. D'Artagnan sentit comme la présence

d'une main invisible qui avait, toute-puissante, créé cette force, cette joie, ce bonheur, et répandu partout ces parfums. — Oh! oh! se dit-il, Aramis a grandi.

LA GRANDEUR DE L'ÉVÊQUE DE VANNES.

Porthos et d'Artagnan étaient entrés à l'évêché par une porte particulière, connue des seuls amis de la maison. On apprit alors que Sa Grandeur venait de rentrer dans ses appartemens, et se préparait à paraître, dans l'intimité, moins majestueuse qu'elle n'avait paru avec ses ouailles. En effet, après un petit quart d'heure d'attente, une porte de la salle s'ouvrit et l'on vit paraître Sa Grandeur vêtue du petit costume complet de prélat.

Aramis portait la tête haute en homme qui a l'habitude du commandement, la robe de drap violet retroussée sur le côté et le poing sur la hanche. En outre, il avait conservé la fine moustache et la royale allongée du temps de Louis XIII. Il exhala en entrant ce parfum délicat qui, chez les hommes élégans, chez les femmes du grand monde, ne change jamais, et semble s'être incorporé dans la personne dont il est devenu l'émanation naturelle. Cette fois seulement le parfum avait retenu quelque chose de la sublimité religieuse de l'encens. Il n'enivrait plus, il pénétrait.

Aramis, en entrant dans la chambre, n'hésita pas un instant, et sans prononcer une parole qui, quelle qu'elle fût, eût été froide en pareille occasion, il vint droit au mousquetaire si bien déguisé sous le costume de M. Agnan, et le serra dans ses bras avec une tendresse que le plus défiant n'eût pas soupçonnée de froideur ou d'affectation. D'Artagnan, de son côté, l'embrassa d'une égale ardeur. Entre deux accolades, Aramis regarda en face d'Artagnan, lui offrit une chaise, et s'assit dans l'ombre, observant que le jour donnait sur le visage de son interlocuteur. D'Artagnan ne fut pas dupe de la manœuvre; mais il ne parut pas s'en apercevoir. Il se sentait pris; mais, justement parce qu'il était pris, il se sentait sur la voie de la découverte, et peu lui importait, vieux condottiere, de se faire battre en apparence, pourvu qu'il tirât de sa prétendue défaite les avantages de la victoire.

Ce fut Aramis qui commença la conversation. — Ah! cher ami! mon bon d'Artagnan! dit-il, quel excellent hasard! — C'est un hasard, mon révérend compagnon, dit d'Artagnan, que j'appellerai de l'amitié. Je vous cherche, comme toujours je vous ai cherché, dès que j'ai eu quelque grande entreprise à vous offrir ou quelques heures de liberté à vous donner. — Ah! vraiment, dit Aramis sans explosion; vous me cherchez! — Et oui, il vous cherche, mon cher Aramis, dit Porthos, et la preuve, c'est qu'il m'a relancé, moi, à Belle-Isle. C'est aimable, n'est-ce pas? — Ah! fit Aramis, certainement à Belle-Isle..... — Bon! se dit d'Artagnan, voilà mon butor de Porthos qui, sans y songer, a tiré du premier coup le canon d'attaque. — A Belle-Isle, dit Aramis, dans ce trou, dans ce désert! C'est aimable, en effet. — Et c'est moi qui lui ai appris que vous étiez à Vannes, continua Porthos du même ton.

D'Artagnan arma sa bouche d'une finesse presque ironique. — Si fait, je le savais, mais j'ai voulu voir, reprit-il, si notre vieille amitié tenait toujours; si, en nous voyant, notre cœur tout racorni qu'il est par l'âge, laissait encore échapper ce bon cri de joie qui salue la venue d'un ami. — Eh bien! vous avez dû être satisfait, demanda Aramis. — Couci-couci. — Comment cela? — Oui, Porthos m'a dit chut! et vous... vous m'avez donné votre bénédiction. — Que voulez-vous! mon ami, dit en

D'ARTAGNAN CHEZ L'ÉVÊQUE DE VANNES.

souriant Aramis, c'est ce qu'un pauvre prélat comme moi a de plus précieux. — On dit cependant à Paris que l'évêché de Vannes est un des meilleurs de France. — Ah! vous voulez parler des biens temporels, dit Aramis d'un air détaché. — Mais certainement j'en veux parler. J'y tiens, moi. — En ce cas, parlons-en, dit Aramis avec un sourire.

— Vous avouez être un des plus riches prélats de France? — Mon cher, puisque vous me demandez mes comptes, je vous dirai que l'évêché de Vannes vaut vingt mille livres de rentes, ni plus ni moins. C'est un diocèse qui renferme cent soixante paroisses. — C'est fort joli. Mais cependant, reprit d'Artagnan, en couvrant Aramis du regard, vous ne vous êtes pas enterré ici à jamais? — Pardonnez-moi. Seulement je n'admets pas le mot enterré. — Mais il me semble qu'à cette distance de Paris on est enterré, ou peu s'en faut.

— Mon ami, je me fais vieux, dit Aramis; le bruit et le mouvement de la ville ne me vont plus. A cinquante-sept ans on doit chercher le calme et la méditation. Je les ai trouvés ici. Quoi de plus beau et de plus sévère à la fois que cette vieille Armorique? Je trouve ici, cher d'Artagnan, tout le contraire de ce que j'aimais autrefois, et c'est ce qu'il faut à la fin de la vie, qui est le contraire du commencement Un peu de mon plaisir d'autrefois vient encore m'y saluer de temps en temps sans me distraire de mon salut. Je suis encore de ce monde, et cependant, chaque pas que je fais je me rapproche de Dieu. — Éloquent, sage, discret, vous êtes un prélat accompli, Aramis, et je vous félicite. — Mais, dit Aramis en souriant, vous n'êtes pas seulement venu, cher ami, pour me faire des complimens. Parlez, qui vous amène? Serais-je assez heureux pour que, d'une façon quelconque, vous eussiez besoin de moi? — Dieu merci non, mon cher ami, dit d'Artagnan, ce n'est rien de cela : je suis riche et libre. — Riche? — Oui, riche pour moi; pas pour vous ni pour Porthos, bien entendu. J'ai une quinzaine de mille livres de rentes.

Aramis le regarda soupçonneux. Il ne pouvait croire surtout, en voyant son ancien ami avec cet humble aspect, qu'il eût fait une si belle fortune. Alors d'Artagnan, voyant que l'heure des explications était venue, raconta son histoire d'Angleterre. Pendant le récit, il vit dix fois briller les yeux et tressaillir les doigts effilés du prélat. Quant à Porthos ce n'était pas de l'admiration qu'il manifestait pour d'Artagnan, c'était de l'enthousiasme, c'était du délire. Lorsque d'Artagnan eut achevé son récit, — Eh bien! fit Aramis. — Eh bien? dit d'Artagnan, vous voyez que j'ai en Angleterre des amis et des propriétés, en France un trésor. Si le cœur vous en dit, je vous les offre. Voilà pourquoi je suis venu.

Si assuré que fût son regard, il ne put soutenir en ce moment le regard d'Aramis. Il laissa donc dévier son œil sur Porthos, comme fait l'épée qui cède à une pression toute-puissante et cherche un autre chemin. — En tout cas, dit l'évêque, vous avez pris un singulier costume de voyage, cher ami. — Affreux! je le sais. Vous comprenez que je ne voulais voyager ni en cavalier ni en seigneur. Depuis que je suis riche, je suis avare. — Et vous dites donc que vous êtes venu à Belle-Isle? fit Aramis sans transition. — Oui, répliqua d'Artagnan, je savais y trouver Porthos et vous. — Moi! s'écria Aramis. Moi! depuis un an que je suis ici je n'ai point une seule fois passé la mer. — Oh! fit d'Artagnan, je ne vous savais pas si casanier.

— Ah! cher ami, c'est qu'il faut vous dire que je ne suis plus l'homme d'autrefois. Le cheval m'incommode, la mer me fatigue; je suis un pauvre prêtre souffreteux, se plaignant toujours, grognant toujours, et enclin aux austérités qui me paraissent des accommodemens avec la vieillesse, des pourparlers avec la mort. Mon cher d'Artagnan, je réside. — Eh bien! tant mieux, mon ami, car nous allons probablement de-

venir voisins. — Bah! dit Aramis, non sans une certaine surprise qu'il ne chercha même pas à dissimuler, vous, mon voisin! — Je vais acheter des salines fort avantageuses qui sont situées entre Piriac et le Croisic. Figurez-vous, mon cher, une exploitation de douze pour cent de revenu clair; jamais de non-valeur, jamais de faux frais; l'Océan fidèle et régulier apporte toutes les six heures son contingent à ma caisse. Je suis le premier Parisien qui ait imaginé une pareille spéculation. N'éventez pas la mine, je vous en prie, et avant peu nous communiquerons. J'aurai trois lieues de pays pour trente mille livres.

Aramis lança un regard à Porthos comme pour lui demander si tout cela était bien vrai, si quelque piége ne se cachait point sous ces dehors de bonhomie. Mais bientôt, comme honteux d'avoir consulté ce pauvre auxiliaire, il rassembla toutes ses forces pour un nouvel assaut ou pour une nouvelle défense. — On m'avait assuré, dit-il, que vous aviez eu quelque démêlé avec la cour, mais que vous en étiez sorti comme vous savez sortir de tout, mon cher d'Artagnan, avec les honneurs de la guerre. — Moi! s'écria le mousquetaire avec un grand éclat de rire insuffisant à cacher son embarras, car, à ces mots d'Aramis, il pouvait le croire instruit de ses dernières relations avec le roi: moi! ah! racontez-moi donc cela, mon cher Aramis. — Oui, on m'avait raconté, à moi, pauvre évêque perdu au milieu des landes, on m'avait dit que le roi vous avait pris pour confident de ses amours. — Avec qui? — Avec mademoiselle de Mancini.

D'Artagnan respira. — Ah! je ne dis pas non, répliqua-t-il. — Il paraît que le roi vous a emmené un matin au delà du pont de Blois pour causer avec sa belle? — C'est vrai, dit d'Artagnan. Ah! vous savez cela! Mais alors vous devez savoir que le jour même j'ai donné ma démission. — Sincère? — Ah! mon ami, on ne peut plus sincère. — C'est alors que vous allâtes chez le comte de la Fère, chez moi et chez Porthos? — Oui. — Était-ce pour nous faire une simple visite? — Non: je ne vous savais point attaché, et je voulais vous emmener en Angleterre.

— Oui, je comprends, et alors vous avez exécuté seul, homme merveilleux, ce que vous vouliez nous proposer d'exécuter à nous quatre. Je me suis douté que vous étiez pour quelque chose dans cette belle restauration, quand j'appris qu'on vous avait vu aux réceptions du roi Charles, lequel vous parlait comme un ami, ou plutôt comme un obligé. — Mais comment diable avez-vous su tout cela? demanda d'Artagnan, qui craignait que les investigations d'Aramis ne s'étendissent plus loin qu'il ne le voulait.

— Cher d'Artagnan, dit le prélat, mon amitié ressemble un peu à la sollicitude de ce veilleur de nuit que nous avons dans la petite tour du môle, à l'extrémité du quai. Ce brave homme allume tous les soirs une lanterne pour éclairer les barques qui viennent de la mer. Il est caché dans sa guérite, et les pêcheurs ne le voient pas; mais lui les suit avec intérêt; il les devine, il les appelle, il les attire dans la voie du port. Je ressemble à ce veilleur; de temps en temps quelques avis m'arrivent et me rappellent au souvenir de tout ce que j'aimais. Alors je suis les amis d'autrefois sur la mer orageuse du monde. Je vous l'ai dit, mon ami, il n'y a plus d'Aramis en moi. — Plus même de l'abbé d'Herblay? — Plus même. Vous voyez un homme que Dieu a pris par la main, qu'il a conduit à une position qu'il ne devait ni n'osait espérer. — Tiens! c'est étrange, on m'avait dit à moi que c'était M. Fouquet. — Qui vous a dit cela? fit Aramis, sans que toute la puissance de sa volonté pût empêcher une légère rougeur de colorer ses joues. — Ma foi, c'est Bazin — Le sot. — Je ne dis pas qu'il soit homme de génie, c'est vrai; mais il me l'a dit, et après lui je vous le répète. — Je n'ai jamais vu M. Fouquet, répondit Aramis avec un regard aussi calme et aussi pur que celui d'une jeune vierge qui n'a jamais menti.

— Dame! écoutez donc, dit d'Artagnan du ton le plus naïf, je vous dis cela, moi, parce que tout le monde ici jure par M. Fouquet. La plaine est à M. Fouquet; les salines que j'ai achetées sont à M. Fouquet; l'île dans laquelle Porthos s'est fait topographe est à M. Fouquet; la garnison est à M Fouquet, les galères sont à M. Fouquet. J'avoue donc que rien ne m'eût surpris dans votre inféodation, ou plutôt dans celle de votre diocèse, à M. Fouquet. C'est un autre maître que le roi, voilà tout; mais aussi puissant qu'un roi. — Dieu merci! je ne suis inféodé à personne, je n'appartiens à personne et suis tout à moi, répondit Aramis, qui, pendant cette conversation, suivait de l'œil chaque geste de d'Artagnan, chaque clin d'œil de Porthos. Mais d'Artagnan était impassible et Porthos immobile, les coups portés habilement étaient parés par un habile adversaire; aucun ne toucha.

Néanmoins chacun sentait la fatigue d'une pareille lutte, et l'annonce du souper fut bien reçue par tout le monde. Le souper changea le cours de la conversation. D'ailleurs ils avaient compris que, sur leurs gardes comme ils étaient chacun de son côté, ni l'un ni l'autre n'en saurait davantage. Aramis faisait l'étonné à chaque mot de politique que risquait d'Artagnan. Cette longue série de surprises augmenta la défiance de d'Artagnan, comme l'éternelle indifférence de d'Artagnan provoquait la défiance d'Aramis. Le souper ou plutôt la conversation se prolongea jusqu'à une heure du matin entre d'Artagnan et Aramis. A dix heures précises, Porthos s'était endormi sur sa chaise et ronflait comme un ogre. A minuit on le réveilla et on l'envoya coucher. — Hum! dit-il, il me semble que je me suis assoupi; c'était pourtant fort intéressant ce que vous disiez.

A une heure Aramis conduisit d'Artagnan dans la chambre qui lui était destinée et qui était la meilleure du palais épiscopal. Deux serviteurs furent mis à ses ordres. — Demain à huit heures, dit-il en prenant congé de d'Artagnan, nous ferons, si vous le voulez, une promenade à cheval avec Porthos. — A huit heures! fit d'Artagnan, si tard? — Vous savez que j'ai besoin de sept heures de sommeil, dit Aramis. — C'est juste. — Bonsoir, cher ami. Et il embrassa le mousquetaire avec cordialité. D'Artagnan le laissa partir. — Bon! dit-il quand sa porte fut fermée derrière Aramis, à cinq heures je serai sur pied.

Puis, cette disposition arrêtée, il se coucha et mit, comme on dit, les morceaux doubles.

OU PORTHOS COMMENCE A ÊTRE FACHÉ D'ÊTRE VENU AVEC D'ARTAGNAN.

A peine d'Artagnan avait-il éteint sa bougie, qu'Aramis, qui guettait à travers ses rideaux le dernier soupir de la lumière chez son ami, traversa le corridor sur la pointe du pied et passa chez Porthos. Le géant, couché depuis une heure et demie à peu près, se prélassait sur l'édredon. Il était dans ce calme heureux du premier sommeil, qui, chez Porthos, résistait au bruit des cloches et du canon; sa tête nageait dans ce doux balancement qui rappelle le mouvement moelleux d'un navire. Une minute de plus, Porthos allait rêver. La porte de sa chambre s'ouvrit doucement sous la pression délicate de la main d'Aramis.

L'évêque s'approcha du dormeur. Un épais tapis assourdissait le bruit de ses pas; d'ailleurs, Porthos ronflait de façon à éteindre tout autre bruit. Il lui posa une main sur l'épaule. — Allons, dit-il, allons, mon cher Porthos.

La voix d'Aramis était douce et affectueuse, mais elle renfermait plus qu'un avis, elle renfermait un ordre. Sa main était légère, mais elle indiquait un danger. Porthos entendit la voix et sentit la main d'Aramis au fond de son sommeil. Il tressaillit. — Qui va là ? dit-il avec sa voix de géant. — Chut! c'est moi, dit Aramis. — Vous, cher ami! et pourquoi diable m'éveillez-vous? — Pour vous dire qu'il faut partir. — Partir? — Oui. Pour Paris.

Porthos bondit dans son lit et retomba assis en fixant sur Aramis ses gros yeux effarés. — Cent lieues! fit-il. — Cent quatre, répliqua l'évêque. — Ah! mon Dieu, soupira Porthos en se recouchant, pareil à ces enfans qui luttent avec leur bonne pour gagner une heure ou deux de sommeil. — Trente heures de cheval, ajouta résolument Aramis. Vous savez qu'il y a de bons relais.

Porthos bougea une jambe en laissant échapper un gémissement. — Allons! allons! cher ami, insista le prélat avec une sorte d'impatience.

Porthos tira l'autre jambe du lit. — Et c'est absolument nécessaire que je parte? dit-il. — De toute nécessité.

Porthos se dressa sur ses jambes et commença d'ébranler le plancher et les murs de son pas de statue. — Chut! pour l'amour de Dieu, mon cher Porthos, dit Aramis, vous allez réveiller quelqu'un. — Ah! c'est vrai, répondit Porthos d'une voix de tonnerre, j'oubliais; mais, soyez tranquille, je m'observerai.

Et en disant ces mots il fit tomber une ceinture chargée de son épée, de ses pistolets et d'une bourse dont les écus s'échappèrent avec un bruit vibrant et prolongé. Ce bruit fit bouillir le sang d'Aramis tandis qu'il provoquait chez Porthos un formidable éclat de rire. — Que c'est bizarre! dit-il de sa même voix. — Plus bas, Porthos, plus bas, donc! — C'est vrai. Et il baissa en effet la voix d'un demi-ton. — Je disais donc, continua Porthos, que c'est bizarre, qu'on ne soit jamais aussi lent que lorsqu'on veut se presser, aussi bruyant que lorsqu'on désire être muet. — Oui, c'est vrai; mais faisons mentir le proverbe, Porthos, hâtons-nous et taisons-nous. — Il paraît que c'est pressé. — C'est plus que pressé, c'est grave, Porthos. — Oh! oh! — D'Artagnan vous a questionné, n'est-ce? — Pas le moins du monde. — Vous en êtes bien sûr, Porthos? — Parbleu! — Il n'a pas vu notre plan de fortifications, par hasard? — Si fait. — Ah! diable! — Mais soyez tranquille, j'avais effacé votre écriture avec de la gomme. Impossible de supposer que vous avez bien voulu me donner quelques avis dans ce travail. — Il a de bien bons yeux, notre ami. — Que craignez-vous? — Je crains que tout ne soit découvert, Porthos; il s'agit donc de prévenir un grand malheur. J'ai donné l'ordre à mes gens de fermer toutes les portes. On ne laissera point sortir d'Artagnan avant le jour. Votre cheval est tout sellé; vous gagnez le premier relais; à cinq heures du matin vous aurez fait quinze lieues. Venez.

On vit alors Aramis vêtir Porthos pièce par pièce avec autant de célérité qu'eût pu le faire le plus habile valet de chambre. Porthos, moitié confus, moitié étourdi, se laissait faire et se confondait en excuses. Lorsqu'il fut prêt, Aramis le prit par la main et l'emmena, en lui faisant poser le pied avec précaution sur chaque marche de l'escalier, l'empêchant de se heurter aux embrasures des portes, le tournant et le retournant comme si lui, Aramis, eût été le géant et Porthos le nain. Un cheval, en effet, attendait tout sellé dans la cour. Porthos se mit en selle. Alors Aramis prit lui-même le cheval par la bride et le guida sur du fumier répandu dans la cour, dans l'intention d'éteindre le bruit. Il lui pinçait en même temps les naseaux pour qu'il ne hennît pas.

Puis une fois arrivé à la porte extérieure, attirant à lui Porthos, qui allait partir sans même lui demander pourquoi. — Maintenant, ami Porthos; maintenant, sans

débrider jusqu'à Paris, lui dit-il à l'oreille; mangez à cheval, buvez à cheval, dormez à cheval, mais ne perdez pas une minute. — C'est dit; on ne s'arrêtera pas. — Cette lettre à M. Fouquet, coûte que coûte; il faut qu'il l'ait demain avant midi. — Il l'aura. — Et pensez à une chose, cher ami. — A laquelle? — C'est que vous courez après votre brevet de duc et pair. — Oh! oh! fit Porthos les yeux étincelans, j'irai en vingt-quatre heures en ce cas. — Tâchez. — Alors lâchez la bride, et en avant, Goliath.

Aramis lâcha effectivement, non pas la bride, mais les naseaux du cheval. Porthos rendit la main, piqua des deux, et l'animal furieux partit au galop sur la terre. Tant qu'il put voir Porthos dans la nuit, Aramis le suivit des yeux; puis, lorsqu'il l'eut perdu de vue, il rentra dans la cour. Rien n'avait bougé chez d'Artagnan. Le valet mis en faction auprès de la porte n'avait vu aucune lumière, n'avait entendu aucun bruit. Aramis referma la porte avec soin, envoya le laquais se coucher, et lui-même se mit au lit.

D'Artagnan ne se doutait réellement de rien; aussi crut-il avoir tout gagné, lorsque le matin il s'éveilla vers quatre heures et demie. Il courut tout en chemise regarder par la fenêtre. La fenêtre donnait sur la cour. Le jour se levait. La cour était déserte, les poules elles-mêmes n'avaient pas encore quitté leurs perchoirs. Pas un valet n'apparaissait. Toutes les portes étaient fermées. — Bon! calme parfait, se dit d'Artagnan. N'importe, me voici réveillé le premier de toute la maison. Habillons-nous; ce sera autant de fait.

Et d'Artagnan s'habilla. Mais cette fois il s'étudia à ne point donner au costume de M. Agnan cette rigidité bourgeoise et presque ecclésiastique qu'il affectait auparavant; il sut même, en se serrant davantage, en se boutonnant d'une certaine façon, en posant son feutre plus obliquement, rendre à sa personne un peu de cette tournure militaire dont l'absence avait effarouché Aramis. Cela fait, il en usa ou plutôt feignit d'en user sans façon avec son hôte, et entra tout à l'improviste dans son appartement.

Aramis dormait ou feignait de dormir. Un grand livre était ouvert sur son pupitre de nuit; la bougie brûlait encore au-dessus de son plateau d'argent. C'était plus qu'il n'en fallait pour prouver à d'Artagnan l'innocence de la nuit du prélat et les bonnes intentions de son réveil. Le mousquetaire fit précisément à l'évêque ce que l'évêque avait fait à Porthos, il lui frappa sur l'épaule. Évidemment Aramis feignait de dormir, car, au lieu de s'éveiller soudain, lui qui avait le sommeil si léger, il se fit réitérer l'avertissement. — Ah! ah! c'est vous, dit-il en allongeant les bras. Quelle bonne surprise! Ma foi, le sommeil m'avait fait oublier que j'eusse le bonheur de vous posséder. Quelle heure est-il? — Je ne sais, dit d'Artagnan un peu embarrassé. De bonne heure, je crois. Mais, vous le savez, cette diable d'habitude militaire de m'éveiller avec le jour me tient encore. — Est-ce que vous voulez déjà que nous sortions, par hasard? demanda Aramis. Il est bien matin, ce me semble. — Ce sera comme vous voudrez.

— Je croyais que nous étions convenus de ne monter à cheval qu'à huit heures. — C'est possible; mais moi j'avais si grande envie de vous voir que je me suis dit : le plus tôt sera le meilleur. Avouez aussi que ce n'était pas pour dormir que vous m'avez demandé jusqu'à huit heures. — J'ai toujours peur que vous ne vous moquiez de moi si je vous dis la vérité. — Dites toujours. — Eh bien! de six heures à huit heures j'ai l'habitude de faire mes dévotions. — Je ne croyais pas qu'un évêque eût des exercices si sévères. — Un évêque, cher ami, a plus à donner aux apparences qu'un simple clerc. — Mordioux! Aramis, voici un mot qui me réconcilie avec Votre Grandeur. C'est un mot de mousquetaire, celui-là, à la bonne heure! — Au lieu de

m'en féliciter, pardonnez-le-moi, d'Artagnan. C'est un mot bien mondain que j'ai laissé échapper là. — Faut-il donc que je vous quitte? — J'ai besoin de recueillement, cher ami. — Bon. Je vous laisse; mais à cause de ce païen qu'on appelle d'Artagnan, abrégez vos *oremus*, je vous prie, j'ai soif de votre parole. — Eh bien! d'Artagnan, je promets que dans une heure et demie... — Une heure et demie de dévotion? Ah! mon ami, passez-moi cela au plus juste; faites-moi le meilleur marché possible. Aramis se mit à rire. — Toujours charmant, toujours jeune, toujours gai, dit-il. Voilà que vous êtes venu dans mon diocèse pour me brouiller avec la grâce. — Bah! — Et vous savez bien que je n'ai jamais résisté à vos entraînemens : vous me coûterez mon salut, d'Artagnan. D'Artagnan se pinça les lèvres. — Allons, dit-il, je prends le péché sur mon compte.

— Chut! dit Aramis, nous ne sommes déjà plus seuls et j'entends des étrangers qui montent. D'Artagnan, qu'allez-vous faire? — Je vais aller réveiller Porthos et attendre dans sa compagnie que vous ayez fini vos conférences.

Aramis ne sourcilla point, ne précipita ni son geste ni sa parole. — Allez, dit-il. D'Artagnan s'avança vers la porte. — A propos, vous savez où loge Porthos? — Non; mais je vais m'en informer. — Prenez le corridor, et ouvrez la deuxième porte à gauche. — Merci, au revoir.

Et d'Artagnan s'éloigna dans la direction indiquée par Aramis. Dix minutes ne s'étaient point écoulées qu'il revint. Il trouva Aramis assis entre le supérieur des dominicains et le principal du collége des jésuites.

Cette compagnie n'effraya pas le mousquetaire. — Qu'est-ce? dit tranquillement Aramis. — C'est, répondit d'Artagnan en regardant Aramis, c'est que Porthos n'est pas chez lui. — Où peut-il être alors? — Je vous le demande. — Et vous ne vous en êtes pas informé? — Si fait. — Et que vous a-t-on répondu? — Que Porthos sortant souvent le matin sans rien dire à personne, il était probablement sorti. — Qu'avez-vous fait alors? — J'ai été à l'écurie, répondit indifféremment d'Artagnan. — Pourquoi faire? — Pour voir si Porthos est sorti à cheval. — Et?... interrogea l'évêque. — Eh bien! il manque un cheval au râtelier, le n° 5, Goliath. — Oh! je vois ce que c'est, dit Aramis après avoir rêvé un moment : Porthos est sorti pour nous faire une surprise. — Une surprise! — Oui. Le canal qui va de Vannes à la mer est très-giboyeux en sarcelles et en bécassines; c'est la chasse favorite de Porthos; il nous en rapportera une douzaine pour notre déjeuner. — Vous croyez? fit d'Artagnan. — J'en suis sûr. Faites une chose, cher ami, montez à cheval et le rejoignez. — Vous avez raison, dit d'Artagnan, j'y vais. — Voulez-vous qu'on vous accompagne? — Non, merci, Porthos est reconnaissable. Je me renseignerai.

Aramis sonna et donna l'ordre de seller le cheval que choisirait M. d'Artagnan. D'Artagnan suivit le serviteur chargé de l'exécution de cet ordre.

Arrivé à la porte, le serviteur se rangea pour laisser passer d'Artagnan. Dans ce moment l'œil du valet rencontra l'œil de son maître. D'Artagnan monta à cheval, Aramis entendit le bruit des fers qui battaient le pavé. Un instant après, le serviteur rentra. — Eh bien? demanda l'évêque. — Monseigneur, il suit le canal et se dirige vers la mer, dit le serviteur. — Bien! dit Aramis. En effet, d'Artagnan, chassant tout soupçon, courait vers l'Océan, espérant toujours voir dans les landes ou sur la grève la colossale silhouette de son ami Porthos. Il s'obstinait à reconnaître des pas de cheval dans chaque flaque d'eau. Quelquefois il se figurait entendre la détonation d'une arme à feu.

Cette illusion dura trois heures. Pendant deux heures d'Artagnan chercha Porthos. Pendant la troisième il revint à la maison. — Nous nous serons croisés, dit-il, et je

vais trouver les deux convives attendant mon retour. Aramis l'attendait au haut de l'escalier avec une mine désespérée. — Ne vous a-t-on pas rejoint, mon cher d'Artagnan? cria-t-il du plus loin qu'il aperçut le mousquetaire. — Non. Auriez-vous fait courir après moi? — Désolé, mon cher ami, désolé de vous avoir fait courir inutilement; mais vers sept heures l'aumônier de Saint-Paterne est venu; il avait rencontré du Vallon qui s'en allait et qui, n'ayant voulu réveiller personne à l'évêché, l'avait chargé de me dire que, craignant qu'on ne lui fît quelque mauvais tour en son absence, il allait profiter de la marée du matin pour faire un tour à Belle-Isle. — Mais, dites-moi, Goliath n'a pas traversé les six lieues de mer, ce me semble? — Aussi, cher ami, dit le prélat avec un doux sourire, Goliath est à l'écurie fort satisfait même, j'en réponds, de n'avoir plus Porthos sur le dos. En effet, le cheval avait été ramené du relais par les soins du prélat, à qui aucun détail n'échappait.

D'Artagnan parut on ne peut plus satisfait de l'explication. Il commençait un rôle de dissimulation qui convenait parfaitement aux soupçons qui s'accentuaient de plus en plus dans son esprit. Il déjeuna entre le jésuite et Aramis, ayant le dominicain en face de lui, et souriant particulièrement au dominicain, dont la bonne grosse figure lui revenait assez. Le repas fut long et somptueux; d'excellent vin d'Espagne, de belles huîtres du Morbihan, les poissons exquis de l'embouchure de la Loire, les énormes crevettes de Paimbœuf et le gibier délicat des bruyères en firent les frais. D'Artagnan mangea beaucoup et but peu. Aramis ne but pas du tout ou du moins ne but que de l'eau. Puis après le déjeuner. — Vous m'avez offert une arquebuse? dit d'Artagnan. Prêtez-la-moi. — Vous voulez chasser? — En attendant Porthos c'est ce que j'ai de mieux à faire, je crois? Venez-vous avec moi? — Hélas! cher ami, ce serait avec grand plaisir, mais la chasse est défendue aux évêques. — Ah! dit d'Artagnan, je ne savais pas. — D'ailleurs, continua Aramis, j'ai affaire jusqu'à midi. — J'irai donc seul? dit d'Artagnan. — Hélas oui! mais revenez dîner surtout. — Pardieu! on mange trop bien chez vous pour que je n'y revienne pas.

Et là-dessus d'Artagnan quitta son hôte, salua les convives, prit son arquebuse, mais au lieu de chasser courut tout droit au petit port de Vannes. Il regarda en vain si on le suivait, il ne vit rien ni personne. Il fréta un petit bâtiment de pêche pour vingt-cinq livres et partit à onze heures et demie, convaincu qu'on ne l'avait pas suivi. On ne l'avait pas suivi, c'était vrai. Seulement un frère jésuite, placé au haut du clocher de son église, n'avait pas, depuis le matin, à l'aide d'une excellente lunette, perdu un seul de ses pas.

Le voyage de d'Artagnan fut rapide, un bon vent nord-nord-est le poussait vers Belle-Isle. Au fur et à mesure qu'il approchait, ses yeux interrogeaient la côte. Il cherchait à voir soit sur le rivage, soit au-dessus des fortifications, l'éclatant habit de Porthos et sa vaste stature, se détachant sur un ciel légèrement nuageux.

D'Artagnan débarqua sans avoir rien vu, et apprit du premier soldat interrogé par lui, que M. du Vallon n'était point encore revenu de Vannes. Alors, sans perdre un instant, d'Artagnan ordonna à sa petite barque de mettre le cap sur Sarzeau. En trois heures, d'Artagnan eut touché le continent; deux autres heures lui suffirent pour gagner Vannes. D'Artagnan ne fit qu'un bond du quai où il était débarqué au palais épiscopal. Il comptait terrifier Aramis par la promptitude de son retour.

Mais il trouva dans le vestibule du palais le valet de chambre qui lui fermait le passage tout en lui souriant d'un air béat. — Monseigneur? cria d'Artagnan en essayant de l'écarter de la main. Un instant ébranlé, le valet reprit son aplomb. — Ne me reconnais-tu pas, imbécile? — Si fait: vous êtes le chevalier d'Artagnan. — Alors, laisse-moi passer. — Inutile. Sa Grandeur n'est point chez elle. — Comment! Sa Grandeur

n'est point chez elle! mais où est-elle donc? — Partie. — Partie? Pour où? — Je n'en sais rien: mais peut-être le dit-elle à M. le chevalier, dans cette lettre qu'elle m'a remise pour M. le chevalier? Et le valet de chambre tira une lettre de sa poche. — Eh! donne donc, maroufle! fit d'Artagnan en la lui arrachant des mains. Et il lut à demi-voix :

« Cher ami,

« Une affaire des plus urgentes m'appelle dans une des paroisses de mon diocèse. J'espérais vous voir avant de partir; mais je perds cet espoir en songeant que vous allez sans doute rester deux ou trois jours à Belle-Isle avec notre cher Porthos.

« Amusez-vous bien, mais n'essayez pas de lui tenir tête à table; c'est un conseil que je n'eusse pas donné, même à Athos, dans son plus beau et son meilleur temps.

« Adieu, cher ami; croyez bien que j'en suis aux regrets de n'avoir pas mieux et plus longtemps profité de votre excellente compagnie. »

— Mordioux! s'écria d'Artagnan, je suis joué. Ah! pécore, brute, triple sot que je suis! mais rira bien qui rira le dernier. Oh! dupé, dupé comme un singe à qui on donne une noix vide! Et, bourrant un coup de poing sur le museau toujours riant du valet de chambre, il s'élança hors du palais épiscopal. Furet, si bon trotteur qu'il fût, n'était plus à la hauteur des circonstances.

D'Artagnan gagna donc la poste, et il y choisit un cheval auquel il fit voir, avec de bons éperons et une main légère, que les cerfs ne sont point les plus agiles coureurs de la création.





D'ARTAGNAN.

OU D'ARTAGNAN COURT, OU PORTHOS RONFLE, OU ARAMIS CONSEILLE.



Trente à trente-cinq heures après les événemens que nous venons de raconter, comme M. Fouquet, selon son habitude, ayant interdit sa porte, travaillait dans ce cabinet de sa maison de Saint-Mandé que nous connaissons déjà, un carrosse attelé de quatre chevaux ruisselant de sueur, entra au galop dans la cour. Ce carrosse était probablement attendu, car trois ou quatre laquais se précipitèrent vers la portière, qu'ils ouvrirent; tandis que M. Fouquet se levait de son bureau et courait lui-même à la fenêtre, un homme sortit péniblement du carrosse, descendant avec difficulté les trois degrés du marchepied et s'appuyant sur l'épaule des laquais.

A peine eut-il dit son nom, que celui sur l'épaule duquel il ne s'appuyait point, s'élança vers le perron et disparut dans le vestibule. Cet homme courait prévenir son maître; mais il n'eut pas besoin de frapper à la porte. Fouquet était debout sur le seuil. — Monseigneur l'évêque de Vannes, dit le laquais. — Bien! dit Fouquet.

Puis, se penchant sur la rampe de l'escalier, dont Aramis commençait à monter les premiers degrés, — Vous, cher ami, dit-il, vous, sitôt? — Oui, moi-même, Monsieur, mais moulu, brisé comme vous voyez. — Oh! pauvre cher, dit Fouquet en lui présentant son bras, sur lequel Aramis s'appuya, tandis que les serviteurs s'éloignèrent avec respect. — Bah! répondit Aramis, ce n'est rien, puisque me voilà; le principal était que j'arrivasse, et me voilà arrivé.

— Parlez vite, dit Fouquet en refermant la porte du cabinet derrière Aramis et lui.

— M. du Vallon est arrivé? — Oui. — Et vous avez reçu ma lettre? — Oui, l'affaire est grave, à ce qu'il paraît, puisqu'elle nécessite votre présence à Paris, dans un moment où votre présence était si urgente là-bas. — Vous avez raison; on ne peut plus grave. — Merci, merci; de quoi s'agit-il? Mais, pour Dieu, et avant toute chose, respirez, cher ami; vous êtes pâle à faire frémir. — Je souffre, en effet; mais, par grâce, ne faites pas attention à moi. M. du Vallon ne vous a-t-il rien dit encore en vous remettant sa lettre? — Non, j'ai entendu un grand bruit, je me suis mis à la fenêtre, j'ai vu, au pied du perron, une espèce de cavalier de marbre; je suis descendu, il m'a tendu la lettre, et son cheval est tombé mort. — Mais lui? — Lui, est tombé avec le cheval; on l'a enlevé pour le porter dans les appartemens; la lettre lue, j'ai voulu monter près de lui pour avoir de plus amples nouvelles; mais il était endormi de telle façon qu'il a été impossible de le réveiller. J'ai eu pitié de lui, et j'ai ordonné qu'on lui ôtât ses bottes et qu'on le laissât tranquille.

— Bien; maintenant, voici ce dont il s'agit, monseigneur. Vous avez vu M. d'Arta-

gnan à Paris, n'est-ce pas? — Certes, et c'est un homme d'esprit et même un homme de cœur, bien qu'il m'ait fait tuer nos chers amis Lyodot et d'Émery. — Hélas! oui, je le sais; j'ai rencontré à Tours le courrier qui m'apportait la lettre de Gourville et les dépêches de Pellisson. Avez-vous bien réfléchi à cet événement, Monsieur? — Oui. — Et vous avez compris que c'était une attaque directe à votre souveraineté? — Eh bien, je vous l'avouerai, cette sombre idée m'est venue à moi aussi. — Ne vous aveuglez pas, Monsieur, au nom du ciel: écoutez bien .. j'en reviens à d'Artagnan. Dans quelle circonstance l'avez-vous vu? — Il est venu chercher de l'argent. — Avec quelle ordonnance? — Avec un bon du roi. — Direct? — Signé de Sa Majesté. — Voyez-vous! Eh bien, d'Artagnan est venu à Belle-Isle; il était déguisé, il passait pour un intendant quelconque chargé par son maître d'acheter des salines. Or, d'Artagnan n'a pas d'autre maître que le roi : il venait donc comme envoyé du roi. Il a vu M. du Vallon à Belle-Isle, et il sait, comme vous et moi, que Belle-Isle est fortifiée. — Et vous croyez que le roi l'aurait envoyé, dit Fouquet tout pensif. — Assurément. — Et d'Artagnan aux mains du roi est un instrument dangereux? — Le plus dangereux de tous. — Je l'ai donc bien jugé du premier coup d'œil. — Comment cela? — J'ai voulu me l'attacher. — Si vous avez jugé que ce fût l'homme de France le plus brave, le plus fin et le plus adroit, vous l'avez bien jugé. — Que concluez-vous de cela? dit Fouquet avec inquiétude. — Que pour le moment il s'agit de parer un coup terrible. D'Artagnan va venir rendre compte au roi de sa mission. — Oh! nous avons le temps d'y penser. Vous avez bonne avance sur lui, je présume? — Dix heures à peu près. — Eh bien, en dix heures...

Aramis secoua sa tête pâle. — Voyez ces nuages qui courent au ciel, ces hirondelles qui fendent l'air; d'Artagnan va plus vite que le nuage et que l'oiseau : d'Artagnan, c'est le vent qui les emporte. — Allons donc! — Je vous dis que c'est quelque chose de surhumain que cet homme, Monsieur. — Eh bien? — Eh bien! écoutez mon calcul, Monsieur; je vous ai expédié M. du Vallon à deux heures de la nuit; M. du Vallon avait huit heures d'avance sur moi. Quand M. du Vallon est-il arrivé? — Voilà quatre heures à peu près. — Vous voyez bien, j'ai gagné quatre heures sur lui, et cependant c'est un rude cavalier que Porthos, et il a tué sur la route huit chevaux dont j'ai retrouvé les cadavres. Moi, j'ai couru la poste cinquante lieues, mais j'ai la goutte, la gravelle, que sais-je! de sorte que la fatigue me tue. J'ai dû descendre à Tours; depuis, roulant en carrosse à moitié mort, à moitié versé, parfois traîné sur les flancs de la voiture, toujours au galop de quatre chevaux furieux, je suis arrivé, gagnant quatre heures sur Porthos; mais, voyez-vous, d'Artagnan ne pèse pas trois cents comme Porthos, d'Artagnan n'a pas la goutte et la gravelle comme moi; d'Artagnan arrivera deux heures après moi. — Quel homme! bon Dieu! — Oui, c'est un homme que j'aime et que j'admire; je l'aime, parce qu'il est bon, grand, loyal; je l'admire, parce qu'il représente pour moi le point culminant de la puissance humaine; mais tout en l'aimant, tout en l'admirant, je le crains et je le préviens. Donc, je me résume, Monsieur : dans deux heures d'Artagnan sera ici; prenez les devans, courez au Louvre; voyez le roi avant que le roi ne voie d'Artagnan. — Que dirai-je au roi? — Rien; donnez-lui Belle-Isle.

— Oh! monsieur d'Herblay, s'écria Fouquet, que de projets manqués tout à coup! — Après un projet avorté, il y a toujours un autre projet que l'on peut mener à bien: ne désespérons jamais, et allez, Monsieur, allez vite. — Mais cette garnison si soigneusement triée, le roi la fera changer tout de suite. — Allez au roi, Monsieur, allez, le temps s'écoule, et d'Artagnan, pendant que nous perdons notre temps, vole comme une flèche sur le grand chemin. — Monsieur d'Herblay, vous savez que toute parole

de vous est un germe qui fructifie dans ma pensée ; je vais au Louvre. Je ne vous demande que le temps de changer d'habits. — Rappelez-vous que d'Artagnan n'a point besoin de passer par Saint-Mandé, lui ; mais qu'il se rendra tout droit au Louvre : c'est une heure à retrancher sur l'avance qui nous reste.— D'Artagnan peut tout avoir excepté mes chevaux anglais ; je serai au Louvre dans vingt-cinq minutes. Et, sans perdre une seconde, Fouquet commanda le départ. Aramis n'eut que le temps de lui dire : — Revenez aussi vite que vous serez parti, car je vous attends avec impatience.

Cinq minutes après, le surintendant volait vers Paris. Pendant ce temps, Aramis se faisait indiquer la chambre où reposait Porthos. — A la porte du cabinet de Fouquet, il fut serré dans les bras de Pellisson, qui venait d'apprendre son arrivée et quittait les bureaux pour le voir.

Aramis reçut avec cette dignité amicale qu'il savait si bien prendre ces caresses aussi respectueuses qu'empressées ; mais tout à coup, s'arrêtant sur le palier, — Qu'entends-je là-haut? demanda-t-il.

On entendait, en effet, un rauquement sourd pareil à celui d'un tigre affamé ou d'un lion impatient —Oh ! ce n'est rien, dit Pellisson en riant. C'est M. du Vallon qui ronfle. — En effet, dit Aramis, il n'y avait que lui capable de faire un tel bruit. Vous permettez, Pellisson, que je m'informe s'il ne manque de rien? — Et vous, permettez-vous que je vous accompagne ! — Comment donc ! Tous deux entrèrent dans la chambre.

Porthos était étendu sur un lit, la face violette plutôt que rouge, les yeux gonflés, la bouche béante. Ce rugissement qui s'échappait des profondes cavités de sa poitrine faisait vibrer les carreaux des fenêtres. A ses muscles tendus et sculptés en saillie sur sa face, à ses cheveux collés de sueur, aux énergiques soulèvemens de son menton et de ses épaules, on ne pouvait refuser une certaine admiration : les jambes et les pieds herculéens de Porthos avaient, en se gonflant, fait craquer ses bottes de cuir ; toute la force de son énorme corps s'était convertie en une rigidité de pierre. Porthos ne remuait pas plus que le géant de granit couché dans la plaine d'Agrigente.

Sur l'ordre de Pellisson, un valet de chambre s'occupa de couper les bottes de Porthos, car nulle puissance au monde n'eût pu les lui arracher. Quatre laquais y avaient essayé en vain, tirant à eux comme des cabestans. Ils n'avaient pas même réussi à réveiller Porthos. On lui enleva ses bottes par lanières, et ses jambes retombèrent sur le lit; on lui coupa le reste de ses habits, on le porta dans un bain, on l'y laissa une heure, puis on le revêtit de linge blanc et on l'introduisit dans un lit bassiné, le tout avec des efforts et des peines qui eussent incommodé un mort, mais qui ne firent pas même ouvrir l'œil à Porthos et n'interrompirent pas une seconde l'orgue formidable de ses ronflemens.

Aramis voulait, de son côté, nature sèche et nerveuse, armée d'un courage exquis, braver aussi la fatigue et travailler avec Gourville et Pellisson, mais il s'évanouit sur la chaise où il s'était obstiné à rester. On l'enleva pour le porter dans une chambre voisine, où le repos du lit ne tarda point à provoquer le calme de la tête.

OU M. FOUQUET AGIT.

Cependant Fouquet courait vers le Louvre au grand galop de son attelage anglais. Le roi travaillait avec Colbert. Tout à coup le roi demeura pensif. Ces deux arrêts de mort qu'il avait signés en montant sur le trône, lui revenaient parfois en mémoire.

C'étaient deux taches de deuil qu'il voyait les yeux ouverts; deux taches de sang qu'il voyait les yeux fermés. — Monsieur, dit-il tout à coup à l'intendant, il me semble parfois que ces deux hommes que vous avez fait condamner n'étaient pas de bien grands coupables. — Sire, ils avaient été choisis dans le troupeau des traitans, qui avait besoin d'être décimé. — Choisis par qui? — Par la nécessité, sire, répondit froidement Colbert. — La nécessité! grand mot! murmura le jeune roi. — Grande déesse, sire. — C'étaient des amis fort dévoués au surintendant, n'est-ce pas? — Oui, sire, des amis qui eussent donné leur vie pour M. Fouquet. — Ils l'ont donnée, Monsieur, dit le roi. — C'est vrai, mais inutilement, par bonheur, ce qui n'était pas leur intention. — Combien ces hommes avaient-ils dilapidé d'argent? — Dix millions peut-être, dont six ont été confisqués sur eux. — Et cet argent est dans mes coffres? demanda le roi avec un certain sentiment de répugnance. — Il y est, sire; mais cette confiscation, tout en menaçant M. Fouquet, ne l'a point atteint. — Vous concluez, monsieur Colbert? — Que si M. Fouquet a soulevé contre Votre Majesté une troupe de factieux pour arracher ses amis au supplice, il soulèvera une armée quand il s'agira de se soustraire lui-même au châtiment.

Le roi fit jaillir sur son confident un de ces regards qui ressemblent au feu sombre d'un éclair d'orage; un de ces regards qui vont illuminer les ténèbres des plus profondes consciences. — Je m'étonne, dit-il, que, pensant sur M. Fouquet de pareilles choses, vous ne veniez pas me donner un avis. — Quel avis, sire? — Dites-moi, d'abord, clairement et précisément, ce que vous pensez, monsieur Colbert. — Sur quoi? — Sur la conduite de M. Fouquet. — Je pense, sire, que M. Fouquet, non content d'attirer à lui l'argent, comme faisait M. de Mazarin, et de priver, par là, Votre Majesté d'une partie de sa puissance; veut encore attirer à lui tous les amis de la vie facile et des plaisirs, de ce qu'enfin les fainéans appellent la poésie, et les politiques la corruption; je pense qu'en soudoyant les sujets de Votre Majesté il empiète sur la prérogative royale, et ne peut, si cela continue ainsi, tarder à reléguer Votre Majesté parmi les plus faibles monarques. — Comment qualifie-t-on tous ces projets, monsieur Colbert? — On les nomme crimes de lèse-majesté. — Et que fait-on aux criminels de lèse-majesté? — On les arrête, on les juge, on les punit. — Vous êtes bien sûr que M. Fouquet a conçu la pensée du crime que vous lui imputez? — Je dirai plus, sire, il y a eu chez lui commencement d'exécution. — Eh bien, j'en reviens à ce que je disais, monsieur Colbert. Donnez-moi un conseil.

— Pardon, sire, mais auparavant j'ai encore quelque chose à ajouter. — Dites. — Une preuve évidente, palpable, matérielle de trahison. — Laquelle? — Je viens d'apprendre que M. Fouquet fait fortifier Belle-Isle-en-mer. — Ah! vraiment! — Et dans quel but ferait-il cela? — Dans le but de se défendre un jour contre son roi. — Mais s'il en est ainsi, monsieur Colbert, dit Louis, il faut faire tout de suite comme vous disiez : il faut arrêter M. Fouquet. — Impossible! — Je croyais vous avoir déjà dit, Monsieur, que je supprimais ce mot dans mon service. — Le service de Votre Majesté ne peut empêcher M. Fouquet d'être surintendant général. — Eh bien? — Et que par conséquent, par cette charge, il n'ait pour lui tout le parlement, comme il a toute l'armée par ses largesses, toute la littérature par ses grâces, toute la noblesse par ses présens. — C'est-à-dire alors que je ne puis rien contre M. Fouquet? — Rien absolument, du moins à cette heure, sire. — Vous êtes un conseiller stérile, monsieur Colbert. — Oh! non pas, sire, car je ne me bornerai plus à montrer le péril à Votre Majesté. — Allons donc! Par où peut-on saper le colosse, voyons! Et le roi se mit à rire avec amertume. — Il a grandi par l'argent, tuez-le par l'argent, sire. Ruinez-le. — Comment cela? — Les occasions ne vous manqueront pas, profitez de toutes les

occasions. — Indiquez-les-moi. — En voici une d'abord. Son Altesse Royale Monsieur va se marier, ses noces doivent être magnifiques. C'est une belle occasion pour Votre Majesté de demander un million à M. Fouquet. — C'est bien, je le lui demanderai, fit Louis XIV. — Si Votre Majesté veut signer l'ordonnance, je ferai prendre l'argent moi-même.

Et Colbert poussa devant le roi un papier et lui présenta une plume.

En ce moment, l'huissier entr'ouvrit la porte et annonça M. le surintendant. Louis pâlit. Colbert laissa tomber la plume et s'écarta du roi, sur lequel il étendait ses ailes noires de mauvais ange.

Le surintendant fit son entrée en homme de cour, à qui un seul coup d'œil suffit pour apprécier une situation. Cette situation n'était pas rassurante pour Fouquet, quelle que fût la conscience de sa force Le petit œil noir de Colbert dilaté par l'envie, et l'œil limpide de Louis XIV enflammé par la colère, signalaient un danger pressant.

Les courtisans sont, pour les bruits de cour, comme les vieux soldats, qui distinguent à travers les rumeurs du vent et des feuillages le retentissement lointain des pas d'une troupe armée; ils peuvent, après avoir écouté, dire à peu près combien d'hommes marchent, combien d'armes résonnent, combien de canons roulent. Fouquet n'eut donc qu'à interroger le silence qui s'était fait à son arrivée : il le trouva gros de menaçantes révélations.

Le roi lui laissa tout le temps de s'avancer jusqu'au milieu de la chambre. Fouquet saisit hardiment l'occasion. — Sire, dit-il, j'étais impatient de voir Votre Majesté. — — Et pourquoi? demanda Louis. — Pour lui annoncer une bonne nouvelle.

Colbert, moins la grandeur de la personne, moins la largesse du cœur, ressemblait en beaucoup de points à Fouquet. Même pénétration, même habitude des hommes. De plus, cette grande force de contraction qui donne aux hypocrites le temps de réfléchir et de se ramasser pour prendre du ressort. Il devina que Fouquet marchait au-devant du coup qu'il allait lui porter. Ses yeux brillèrent. — Quelle nouvelle? demanda le roi.

Fouquet déposa un rouleau de papier sur la table. — Que Votre Majesté veuille bien jeter les yeux sur ce travail, dit-il.

Le roi déplia lentement le rouleau. — Des plans? dit-il. — Oui, sire. — Et quels sont ces plans? — Une fortification nouvelle, sire. — Ah! ah! fit le roi, vous vous occupez donc de tactique et de stratégie, monsieur Fouquet? — Je m'occupe de tout ce qui peut être utile au règne de Votre Majesté, répliqua Fouquet. — Belles images! dit le roi en regardant le dessin. — Votre Majesté comprend sans doute, dit Fouquet en s'inclinant sur le papier; ici est la ceinture de muraille, ici les forts, là les ouvrages avancés. — Et que vois-je là, Monsieur? — La mer. — La mer tout autour? — Oui, sire. — Et quelle est donc cette place dont vous me montrez le plan? — Sire, c'est Belle-Isle-en-mer, répondit Fouquet avec simplicité.

A ce mot, à ce nom, Colbert fit un mouvement si marqué, que le roi se retourna pour lui recommander la réserve. Fouquet ne parut pas s'être ému le moins du monde du mouvement de Colbert ni du signe du roi. — Monsieur, continua Louis, vous avez donc fait fortifier Belle-Islé? — Oui, sire, et j'en apporte les devis et les comptes à Votre Majesté, répliqua Fouquet; j'ai dépensé seize cent mille livres à cette opération. — Pourquoi faire? répliqua froidement Louis, qui avait puisé de l'initiative dans un regard haineux de l'intendant. — Pour un but assez facile à saisir, répondit Fouquet. Votre Majesté était en froid avec la Grande-Bretagne. — Oui, mais depuis la restauration du roi Charles II, j'ai fait alliance avec elle. — Depuis un mois, sire, Votre Majesté l'a bien dit; mais il y a près de six mois que les fortifications de Belle-

Isle sont commencées. — Alors elles sont devenues inutiles. — Sire, des fortifications ne sont jamais inutiles. J'avais fortifié Belle-Isle contre MM. Monk et Lambert et tous ces bourgeois de Londres qui jouaient au soldat. Belle-Isle se trouvera toute fortifiée contre les Hollandais, à qui ou l'Angleterre ou Votre Majesté ne peut manquer de faire la guerre.

Le roi se tut encore une fois et regarda en dessous Colbert. — Belle-Isle, je crois, ajouta Louis, est à vous, monsieur Fouquet? — Non, sire. — A qui donc alors? — A Votre Majesté.

Colbert fut saisi d'effroi comme si un gouffre se fût ouvert sous ses pieds. Louis tressaillit d'admiration, soit pour le génie, soit pour le dévouement de Fouquet. — Expliquez-vous, Monsieur, dit-il. — Rien de plus facile, sire. Belle-Isle est une terre à moi; je l'ai fortifiée de mes deniers. Mais comme rien au monde ne peut s'opposer à ce qu'un sujet fasse un humble présent à son roi, j'offre à Votre Majesté la propriété de la terre, dont elle me laissera l'usufruit. Belle-Isle, place de guerre, doit être occupée par le roi: Sa Majesté, désormais, pourra y tenir une sûre garnison.

Colbert eut besoin, pour ne pas tomber, de se retenir aux colonnes de la boiserie. — C'est une grande habileté d'homme de guerre que vous avez témoignée là, Monsieur, dit Louis XIV. — Sire, l'initiative n'est pas venue de moi, répondit Fouquet; beaucoup d'officiers me l'ont inspirée. Les plans eux-mêmes ont été faits par un ingénieur des plus distingués. — Son nom? — M. du Vallon. — M. du Vallon? reprit Louis; je ne le connais pas. Il est fâcheux, monsieur Colbert, continua-t-il, que je ne connaisse pas le nom des hommes de talent qui honorent mon règne. Et en disant ces mots, il se retourna vers Colbert.

Celui-ci se sentait écrasé, la sueur lui coulait du front, aucune parole ne se présentait à ses lèvres, il souffrait un martyre inexprimable. — Vous retiendrez ce nom, ajouta Louis XIV.

Colbert s'inclina plus pâle que ses manchettes de dentelles de Flandres.

Fouquet continua: — Les maçonneries sont de mastic romain: des architectes me l'ont composé d'après les relations de l'antiquité. — Et les canons? demanda Louis. — Oh! sire, ceci regarde Votre Majesté, il ne m'appartient pas de mettre des canons chez moi, sans que Votre Majesté m'ait dit qu'elle était chez elle.

Louis commençait à flotter indécis entre la haine que lui inspirait cet homme si puissant et la pitié que lui inspirait cet autre homme abattu, qui lui semblait la contrefaçon du premier. Mais la conscience de son devoir de roi l'emporta sur les sentimens de l'homme. Il allongea son doigt sur le papier. — Ces plans ont dû vous coûter beaucoup d'argent à exécuter? dit-il. — Je croyais avoir eu l'honneur de dire le chiffre à Votre Majesté. — Redites, je l'ai oublié. — Seize cent mille livres. — Seize cent mille livres! vous êtes énormément riche, monsieur Fouquet. — C'est Votre Majesté qui est riche, dit le surintendant, puisque Belle-Isle est à elle. — Oui, merci; mais si riche que je sois, monsieur Fouquet... Le roi s'arrêta.

— Eh bien! sire?.. demanda le surintendant. — Je prévois le moment où je manquerai d'argent. — Vous, sire? Et à quel moment donc? — Demain, par exemple. — Que Votre Majesté me fasse l'honneur de s'expliquer. — Mon frère épouse Madame d'Angleterre. Je dois faire à la jeune princesse une réception digne de la petite-fille de Henri IV. — C'est trop juste, sire. — J'ai donc besoin d'argent. Et il me faudrait... Louis XIV hésita. La somme qu'il avait à demander était juste celle qu'il avait été obligé de refuser à Charles II. Il se tourna vers Colbert pour qu'il donnât le coup. — Il me faudrait demain... répéta-t-il en regardant Colbert. — Un million, dit brutalement celui-ci, enchanté de reprendre sa revanche.

Fouquet tournait le dos à l'intendant pour écouter le roi. Il ne se retourna même point, et attendit que le roi répétât ou plutôt murmurât : — Un million. — Oh ! sire, répondit dédaigneusement Fouquet, un million ! Que fera Votre Majesté avec un million ? — Il me semble cependant... dit Louis XIV. — C'est ce qu'on dépense aux noces du plus petit prince d'Allemagne. Il faut deux millions au moins à Votre Majesté. Les chevaux seuls emporteront cinq cent mille livres. J'aurai l'honneur d'envoyer ce soir seize cent mille livres à Votre Majesté. — Comment, dit le roi, seize cent mille livres ! — Attendez, sire, répondit Fouquet sans même se retourner vers Colbert, je sais qu'il manque quatre cent mille livres. Mais ce Monsieur de l'intendance (et par-dessus son épaule il montrait du pouce Colbert qui pâlissait derrière lui), mais ce Monsieur de l'intendance... a dans sa caisse neuf cent mille livres à moi. Le roi se retourna pour regarder Colbert. — Monsieur, poursuivit Fouquet toujours parlant indirectement à Colbert, Monsieur a reçu il y a huit jours seize cent mille livres : il a payé cent mille livres aux gardes, soixante-quinze mille aux hôpitaux, vingt-cinq mille aux Suisses, cent trente mille aux vivres, mille aux armes, dix mille aux menus frais ; je ne me trompe donc point en comptant sur neuf cent mille livres qui restent.

Alors se tournant à demi vers Colbert, comme fait un chef dédaigneux vers son inférieur. — Ayez soin, Monsieur, dit-il, que ces neuf cent mille livres soient remises ce soir en or à Sa Majesté. — Mais, dit le roi, cela fera deux millions cinq cent mille livres. — Sire, les cinq cent mille livres de surplus seront la monnaie de poche de Son Altesse Royale.

Et sur ces mots, saluant le roi avec respect, le surintendant fit à reculons sa sortie, sans honorer d'un seul regard l'envieux auquel il venait de raser à moitié la tête. Colbert déchira de rage son point de Flandres et mordit ses lèvres jusqu'au sang.

Fouquet n'était pas à la porte du cabinet que l'huissier, passant à côté de lui, cria : — Un courrier de Bretagne pour Sa Majesté. — M. d'Herblay avait raison, murmura Fouquet en tirant sa montre : une heure cinquante-cinq minutes, il était temps !

OU D'ARTAGNAN FINIT PAR METTRE ENFIN LA MAIN SUR SON BREVET DE CAPITAINE.

Le lecteur sait d'avance qui l'huissier annonçait en annonçant le messager de Bretagne.

C'était d'Artagnan, l'habit poudreux, le visage enflammé, les cheveux dégouttans de sueur, les jambes raidies ; il levait péniblement les pieds à la hauteur de chaque marche sur laquelle résonnaient ses éperons ensanglantés. Il aperçut sur le seuil, au moment où il le franchissait, le surintendant. Fouquet salua avec un sourire celui qui, une heure plus tôt, lui amenait la ruine ou la mort.

En ce moment même, le roi flottait entre la surprise où venaient de le jeter les dernières paroles de Fouquet, et le plaisir du retour de d'Artagnan. Sans être courtisan, d'Artagnan avait le regard aussi sûr et aussi rapide que s'il l'eût été. Il lut en entrant l'humiliation dévorante imprimée au front de Colbert. Il put même entendre ces mots que lui disait le roi : — Ah ! monsieur Colbert, vous aviez donc neuf cent mille livres à la surintendance ? Colbert, suffoqué, s'inclinait sans répondre.

Le premier mot de Louis XIV à son mousquetaire, comme s'il eût voulu faire op-

position à ce qu'il disait en ce moment, fut un bonjour affectueux. Puis son second un congé à Colbert. Ce dernier sortit du cabinet du roi, livide et chancelant, tandis que d'Artagnan retroussait les crocs de sa moustache.

— J'aime à voir dans ce désordre un de mes serviteurs, dit le roi, admirant la martiale souillure des habits de son envoyé. — En effet, sire, dit d'Artagnan, j'ai cru ma présence assez urgente au Louvre pour me présenter ainsi devant vous. — Vous m'apportez donc de grandes nouvelles, Monsieur? demanda le roi en souriant. — Sire, voici la chose en deux mots : Belle-Isle est fortifiée, admirablement fortifiée; Belle-Isle a une double enceinte, une citadelle, deux forts détachés; son port renferme trois corsaires, et ses batteries de côte n'attendent plus que du canon. — Je sais tout cela, Monsieur, répondit le roi. — Ah! Votre Majesté sait tout cela? fit le mousquetaire stupéfait. — J'ai le plan des fortifications de Belle-Isle, dit le roi. — Votre Majesté a le plan... — Le voici. — En effet, sire, dit d'Artagnan, c'est bien cela, et là-bas j'ai vu le pareil. Le front de d'Artagnan se rembrunit. — Ah! dit-il, je comprends. Votre Majesté ne s'est pas fiée à moi seul, et elle a envoyé quelqu'un, dit-il d'un ton plein de reproche. — Qu'importe, Monsieur, de quelle façon j'aie appris ce que je sais, du moment que je sais? — Soit, sire, reprit le mousquetaire, sans chercher même à déguiser son mécontentement; mais je me permettrai de dire à Votre Majesté que ce n'était point la peine de me faire tant courir, de risquer vingt fois de me rompre les os, pour me saluer en arrivant ici d'une pareille nouvelle. Sire, quand on se défie des gens, ou quand on les croit insuffisans, on ne les emploie pas. Et d'Artagnan, par un mouvement tout militaire, frappa du pied et fit tomber sur le parquet une poussière sanglante.

Le roi le regardait et jouissait intérieurement de son premier triomphe.

— Monsieur, dit-il au bout d'un instant, non-seulement Belle-Isle m'est connue, mais encore Belle-Isle est à moi. — C'est bon, c'est bon, sire; je ne vous en demande pas davantage, répondit d'Artagnan. Mon congé. — Comment! votre congé? — Sans doute. Je suis trop fier pour manger le pain du roi sans le gagner, ou plutôt pour le gagner mal. — Vous vous fâchez, Monsieur? — Il y a de quoi, mordioux! je reste en selle trente-deux heures, je cours jour et nuit, je fais des prodiges de vitesse, j'arrive raide comme un pendu, et un autre est arrivé avant moi! Allons, je suis un niais : mon congé, sire! — Monsieur d'Artagnan, dit Louis XIV en appuyant sa main blanche sur le bras poudreux du mousquetaire, ce que je viens de vous dire ne nuira en rien à ce que je vous ai promis. Parole donnée, parole tenue.

Et le jeune roi allant droit à sa table, ouvrit un tiroir et y prit un papier plié en quatre. — Voici votre brevet de capitaine des mousquetaires; vous l'avez gagné, dit-il, monsieur d'Artagnan.

D'Artagnan ouvrit vivement le papier et le regarda à deux fois. Il ne pouvait en croire ses yeux. — Et ce brevet, continua le roi, vous est donné, non-seulement pour votre voyage à Belle-Isle, mais encore pour votre brave intervention à la place de Grève. Là, en effet, vous m'avez servi bien vaillamment. — Ah! ah! dit d'Artagnan, sans que sa puissance sur lui-même pût empêcher une certaine rougeur de lui monter aux yeux; vous savez aussi cela, sire? — Oui, je le sais.

Le roi avait le regard perçant et le jugement infaillible, quand il s'agissait de lire dans une conscience. — Vous avez quelque chose, dit-il au mousquetaire, quelque chose à dire et que vous ne dites pas. Voyons, parlez franchement, Monsieur. — Eh bien! sire, ce que j'ai, c'est que j'aimerais mieux être nommé capitaine des mousquetaires pour avoir chargé à la tête de ma compagnie, fait taire une batterie ou pris une ville que pour avoir fait pendre deux malheureux.

Le roi garda un moment le silence. — Et votre compagnon, monsieur d'Artagnan, partage-t-il votre repentir? — Mon compagnon? — Oui. Vous n'étiez pas seul, ce me semble, à la place de Grève. — Non, sire, non, dit d'Artagnan, rougissant au soupçon que le roi pouvait avoir l'idée que lui, d'Artagnan, avait voulu accaparer pour lui seul la gloire qui revenait à Raoul; non, mordioux! et, comme le dit Votre Majesté, j'avais un compagnon, et même un bon compagnon. — Un jeune homme? — Oui, sire, un jeune homme. — Enfin, il paraît que ce jeune homme est un brave, dit Louis XIV pour aiguiser un sentiment qu'il prenait pour du dépit. — Un brave? Oui, sire, répéta d'Artagnan, enchanté, de son côté, de pousser le roi sur le compte de Raoul. — Savez-vous son nom? le connaissez-vous. — Depuis à peu près vingt-cinq ans, oui, sire. — Mais il a vingt-cinq ans à peine! s'écria le roi. — Eh bien, sire, je le connais depuis sa naissance, voilà tout. — Vous m'affirmez cela?

— Sire, dit d'Artagnan, Votre Majesté m'interroge avec une défiance dans laquelle je reconnais un tout autre caractère que le sien. M. Colbert, qui vous a si bien instruit, a-t-il donc oublié de vous dire que ce jeune homme était le fils de mon ami intime? — Le vicomte de Bragelonne? — Eh certainement, sire, le vicomte de Bragelonne a pour père M. le comte de la Fère, qui a si puissamment aidé à la restauration du roi Charles II. Oh! Bragelonne est d'une race de vaillans, sire. — Alors il est fils de ce seigneur qui m'est venu trouver, ou plutôt qui est venu trouver M. de Mazarin, de la part du roi Charles II, pour nous offrir son alliance? — Justement. — Et c'est un brave que ce comte de la Fère, dites-vous? — Sire, c'est un homme qui a plus de fois tiré l'épée pour le roi votre père qu'il n'y a encore eu de jours dans la vie bienheureuse de Votre Majesté.

Ce fut Louis XIV qui se mordit les lèvres à son tour. — Bien, monsieur d'Artagnan, bien! Et M. le comte de la Fère est votre ami? — Mais depuis tantôt quarante ans, oui, sire. Votre Majesté voit que je ne lui parle pas d'hier. — Seriez-vous content de voir ce jeune homme, monsieur d'Artagnan? — Enchanté, sire.

Le roi frappa sur son timbre. Un huissier parut. — Appelez M. de Bragelonne, dit le roi. — Ah! ah! il est ici? dit d'Artagnan. — Il est de garde aujourd'hui au Louvre avec la compagnie des gentilshommes de M. le Prince.

Le roi achevait à peine, quand Raoul se présenta, et, voyant d'Artagnan, lui sourit de ce charmant sourire qu'on ne trouve que sur les lèvres de la jeunesse. — Allons, allons, dit familièrement d'Artagnan à Raoul, le roi permet que tu m'embrasses; seulement, dis à Sa Majesté que tu la remercies.

Raoul s'inclina si gracieusement que Louis, à qui toutes les supériorités savaient plaire lorsqu'elles n'affectaient rien contre la sienne, admira cette beauté, cette vigueur et cette modestie. — Monsieur, dit le roi, s'adressant à Raoul, j'ai demandé à M. le Prince qu'il veuille bien vous céder à moi; j'ai reçu sa réponse, vous m'appartenez donc dès ce matin. M. le Prince était bon maître, mais j'espère bien que vous ne perdez pas au change. — Sire, dit Bragelonne d'une voix douce et pleine de charmes, avec cette élocution naturelle et facile qu'il tenait de son père; sire, ce n'est point d'aujourd'hui que je suis à Votre Majesté. — Oh! je sais cela, dit le roi, et vous voulez parler de votre expédition de la Grève. Ce jour-là, en effet, vous fûtes bien à moi, Monsieur. — Sire, ce n'est point non plus de ce jour que je parle; il ne me siérait point de rappeler un service si minime, en présence d'un homme comme M. d'Artagnan: je voulais parler d'une circonstance qui fait époque dans ma vie, et qui m'a consacré, dès l'âge de seize ans, au service dévoué de Votre Majesté. — Ah! ah! dit le roi, et quelle est cette circonstance? dites, Monsieur. — La voici... Lorsque je partis pour ma première campagne, c'est-à-dire pour rejoindre l'armée de M. le

Prince, M. le comte de la Fère me vint conduire jusqu'à Saint-Denis, où les restes du roi Louis XIII attendent, sur les derniers degrés de la basilique funèbre, un successeur que Dieu ne lui enverra point, je l'espère, avant longues années. Alors, il me fit jurer, sur la cendre de nos maîtres, de servir la royauté, représentée par vous, incarnée en vous, sire, de la servir en pensées, en paroles et en actions. Je jurai. Dieu et les morts ont reçu mon serment. Depuis dix ans, sire, je n'ai point eu aussi souvent que je l'eusse désiré l'occasion de le tenir : je suis un soldat de Votre Majesté, pas autre chose, et en m'appelant près d'elle, je ne change pas de maître, mais seulement de garnison.

Raoul se tut et s'inclina. Il avait fini que Louis XIV écoutait encore. — Mordioux! s'écria d'Artagnan, c'est bien dit, n'est-ce pas, Votre Majesté? Bonne race, sire, grande race! — Oui, murmura le roi ému, sans oser cependant manifester son émotion, car elle n'avait d'autre cause que le contact d'une nature éminemment aristocratique. Oui, Monsieur, vous dites vrai; partout où vous étiez, vous étiez au roi. Mais en changeant de garnison, vous trouverez, croyez-moi, un avancement dont vous êtes digne.

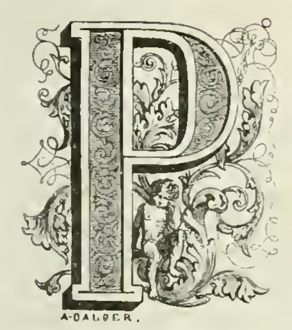
Raoul vit que là s'arrêtait ce que le roi avait à lui dire. Et avec le tact parfait qui caractérisait cette nature exquise, il s'inclina et sortit.

— Vous reste-t-il quelque chose à m'apprendre, Monsieur? dit le roi lorsqu'il se retrouva seul avec d'Artagnan. — Oui, sire, et j'avais gardé cette nouvelle pour la dernière, car elle est triste et va vêtir la royauté européenne de deuil. — Que me dites-vous? — Sire, en passant à Blois, un mot, un triste mot, écho du palais, est venu frapper mon oreille. — En vérité, vous m'effrayez, monsieur d'Artagnan. — Sire, ce mot était prononcé par un piqueur qui portait un crêpe au bras. — Mon oncle, Gaston d'Orléans, peut-être? — Sire, il a rendu le dernier soupir. — Et je ne suis pas prévenu! s'écria le roi, dont la susceptibilité royale voyait une insulte dans l'absence de cette nouvelle. — Oh! ne vous fâchez point, sire, dit d'Artagnan, les courriers de Paris et les courriers du monde entier ne vont point comme votre serviteur; le courrier de Blois ne sera pas ici avant deux heures, et il court bien, je vous en réponds, attendu que je ne l'ai rejoint qu'au delà d'Orléans.

— Mon oncle Gaston! murmura Louis en appuyant la main sur son front et en enfermant dans ses trois mots tout ce que sa mémoire lui rappelait à ce nom de sentimens opposés. — Eh! oui, sire, c'est ainsi, dit philosophiquement d'Artagnan, répondant à la pensée royale, le passé s'envole. — C'est vrai, Monsieur, c'est vrai; mais il nous reste, Dieu merci, l'avenir, et nous tâcherons de ne pas le faire trop sombre. — Je m'en rapporte pour cela à Votre Majesté, dit le mousquetaire en s'inclinant; et maintenant... — Oui, vous avez raison, Monsieur, j'oublie les cent dix lieues que vous venez de faire. Allez, Monsieur, prenez soin d'un de mes meilleurs soldats, et quand vous serez reposé, venez vous mettre à mes ordres. — Sire, absent ou présent, j'y suis toujours. D'Artagnan s'inclina et sortit.

Puis, comme s'il fût arrivé de Fontainebleau seulement, il se mit à arpenter le Louvre pour rejoindre Bragelonne.

OU L'ON VOIT ENFIN REPARAITRE LA VÉRITABLE HÉROINE DE CETTE HISTOIRE.



Pendant que les bougies brûlaient dans le château de Blois autour du corps inanimé de Gaston d'Orléans, ce dernier représentant du passé ; pendant que les bourgeois de la ville faisaient son épitaphe, qui était loin d'être un panégyrique ; pendant que Madame douairière, ne se souvenant plus que durant ses jeunes années elle avait aimé ce cadavre gisant, au point de fuir pour le suivre le palais paternel, faisait à vingt pas de la salle funèbre ses petits calculs d'intérêt et ses petits sacrifices d'orgueil, d'autres intérêts et d'autres orgueils s'agitaient dans toutes les parties du château où avait pu pénétrer une âme vivante.

Ni les sons lugubres des cloches, ni les voix des chantres, ni l'éclat des cierges à travers les vitres, ni les préparatifs de l'ensevelissement n'avaient le pouvoir de distraire deux personnes placées à une fenêtre de la cour intérieure, fenêtre que nous connaissons déjà, et qui éclairait une chambre faisant partie de ce qu'on appelait les petits appartemens.

Au reste un rayon joyeux de soleil, car le soleil paraissait fort peu s'inquiéter de la perte que venait de faire la France ; un rayon de soleil, disons-nous, descendait sur eux, tirant les parfums des fleurs voisines et animant les murailles elles-mêmes.

Ces deux personnes si occupées, non par la mort du duc, mais de la conversation qui était la suite de cette mort : ces deux personnes étaient une jeune fille et un jeune homme.

Ce dernier personnage, garçon de vingt-cinq à vingt-six ans à peu près, à la mine tantôt éveillée, tantôt sournoise, faisant jouer à propos deux yeux immenses recouverts de longs cils, était petit et brun de peau : il souriait avec une bouche énorme, mais bien meublée, et son menton pointu, qui semblait jouir d'une mobilité que la nature n'accorde pas d'ordinaire à cette portion du visage, s'allongeait parfois très-amoureusement vers son interlocutrice, qui, disons-le, ne se reculait pas toujours aussi rapidement que les strictes bienséances avaient le droit de l'exiger.

La jeune fille, nous la connaissons, car nous l'avons déjà vue à cette même fenêtre, à la lueur de ce même soleil. La jeune fille offrait un singulier mélange de finesse et de réflexion. Elle était charmante quand elle riait, belle quand elle devenait sérieuse ; mais, hâtons-nous de le dire, elle était plus souvent charmante que belle.

Les deux personnes qui n'étaient autres que mademoiselle Aure de Montalais et son amoureux M. Malicorne, paraissaient avoir atteint le point culminant d'une discussion moitié railleuse, moitié grave, quand le bruit d'un pas retentit dans l'escalier. Un grand cri suivi d'injures retentit aussitôt. — C'est encore ce vaurien ! s'écria la vieille

madame de Saint-Remy, toujours là ! — Ah ! Madame ! répondit Malicorne d'une voix respectueuse : il y a huit grands jours que je ne suis venu ici.

Derrière madame de Saint-Remy montait mademoiselle de la Vallière. Elle entendit l'explosion de la colère maternelle, et comme elle en devinait la cause, elle entra toute tremblante dans la chambre et aperçut le malheureux Malicorne, dont la contenance désespérée eût attendri ou égayé quiconque l'eût observé de sang-froid.

En effet, il s'était vivement retranché derrière une grande chaise, comme pour éviter les premiers assauts de madame de Saint-Remy ; il n'espérait pas la fléchir par la parole, car elle parlait plus haut que lui et sans interruption, mais il comptait sur l'éloquence de ses gestes.

La vieille dame n'écoutait et ne voyait rien ; Malicorne depuis longtemps était une de ses antipathies. Mais sa colère était trop grande pour ne pas déborder de Malicorne sur sa complice.

Montalais eut son tour.

— Et vous, Mademoiselle, et vous, comptez-vous que je n'avertirai point Madame de ce qui se passe chez une de ses filles d'honneur ? — Oh ! ma mère, s'écria mademoiselle de la Vallière, par grâce, épargnez ... — Taisez-vous, Mademoiselle, et ne vous fatiguez pas inutilement à intercéder pour des sujets indignes ; qu'une fille honnête comme vous subisse le mauvais exemple, c'est déjà certes un assez grand malheur ; mais qu'elle l'autorise par son indulgence, c'est ce que je ne souffrirai pas. — Mais, en vérité, dit Montalais se rebellant enfin, je ne sais pas sous quel prétexte vous me traitez ainsi. Je ne fais point de mal, je suppose ? — Et ce grand fainéant, Mademoiselle, reprit madame de Saint-Remy montrant Malicorne, est-il ici pour faire le bien, je vous le demande ? — Il n'est ici ni pour le bien, ni pour le mal, Madame ; il vient me voir, voilà tout. — C'est bien, c'est bien, dit madame de Saint-Remy, Son Altesse Royale sera instruite, et elle jugera. — En tout cas, je ne vois pas pourquoi, répondit Montalais, il serait défendu à M. Malicorne d'avoir dessein sur moi, si son dessein est honnête. — Dessein honnête, avec une pareille figure ! s'écria madame de Saint-Remy. — Je vous remercie au nom de ma figure, Madame, dit avec sang froid Malicorne.

— Venez, ma fille, venez, continua madame de Saint-Remy ; allons prévenir Madame qu'au moment même où elle pleure un époux, au moment où nous pleurons un maître dans ce vieux château de Blois, séjour de la douleur, il y a des gens qui s'amusent et se réjouissent. — Oh ! firent d'un seul mouvement les deux accusés — Une fille d'honneur ! une fille d'honneur ! s'écria la vieille dame en levant les mains au ciel. — Eh bien, c'est ce qui vous trompe, Madame, dit Montalais exaspérée, je ne suis plus fille d'honneur, de Madame, du moins. — Vous donnez votre démission, Mademoiselle ? Très-bien, je ne puis qu'applaudir à une telle détermination — Je ne donne point ma démission, Madame, je prends un autre service, voilà tout. — Dans la bourgeoisie ou dans la robe ? demanda madame de Saint-Remy avec dédain. — Apprenez, Madame, dit Montalais, que je ne suis point fille à servir des bourgeoises ni des robines, et qu'au lieu de la cour misérable où vous végétez, je vais habiter une cour presque royale. — Ah ! ah ! une cour royale, dit madame de Saint-Remy, en s'efforçant pour rire, une cour royale, qu'en pensez-vous, ma fille ?

Et elle se retournait vers mademoiselle de la Vallière, qu'elle voulait à toute force entraîner contre Montalais, et qui, au lieu d'obéir à l'impulsion de madame de Saint-Remy, regardait tantôt sa mère, tantôt Montalais avec ses beaux yeux conciliateurs.

— Je n'ai point dit une cour royale, Madame, répondit Montalais, parce que Madame Henriette d'Angleterre, qui va devenir la femme de Son Altesse Royale Monsieur,

n'est point une reine. J'ai dit presque royale, et j'ai dit juste, puisqu'elle va être la belle-sœur du roi.

La foudre tombant sur le château de Blois n'eût point étourdi madame de Saint-Remy comme le fit cette dernière phrase de Montalais. — Que parlez-vous de Son Altesse Royale Madame Henriette? balbutia la vieille dame. — Je dis que je vais entrer chez elle comme demoiselle d'honneur, voilà ce que je dis. — Comme demoiselle d'honneur! s'écrièrent à la fois madame de Saint-Remy avec désespoir et mademoiselle de la Vallière avec joie. — Oui, Madame, comme demoiselle d'honneur.

La vieille dame baissa la tête comme si le coup eût été trop fort pour elle.

Cependant presque aussitôt elle se redressa pour lancer un dernier projectile à son adversaire. — Oh! oh! dit-elle, on parle beaucoup de ces sortes de promesses à l'avance, on se flatte souvent d'espérances folles, et au dernier moment, lorsqu'il s'agit de tenir ces promesses, de réaliser ces espérances, on est tout surpris de voir se réduire en vapeur le grand crédit sur lequel on comptait. — Oh! Madame, le crédit de mon protecteur, à moi, est incontestable et ses promesses valent des actes. — Et ce protecteur si puissant, serait-ce indiscret de vous demander son nom! — Oh! mon Dieu, non : c'est Monsieur que voilà, dit Montalais en montrant Malicorne, qui pendant toute cette scène avait conservé le plus imperturbable sang-froid et la plus comique dignité. — Monsieur, s'écria madame de Saint-Remy avec une explosion d'hilarité, Monsieur est votre protecteur! Cet homme dont le crédit est si puissant, dont les promesses valent des actes, c'est M. Malicorne. Malicorne salua.

Quant à Montalais, pour toute réponse, elle tira le brevet de sa poche, et le montrant à la vieille dame, — Voici le brevet, dit-elle.

Pour le coup, tout fut fini. Dès qu'elle eut parcouru du regard le bienheureux parchemin, la bonne dame joignit les mains; une expression indicible d'envie et de désespoir contracta son visage, et elle fut obligée de s'asseoir pour ne point s'évanouir. Montalais n'était point assez méchante pour se réjouir outre mesure de sa victoire et accabler l'ennemi vaincu, surtout lorsque cet ennemi c'était la mère de son amie; elle usa donc, mais n'abusa point du triomphe.

Malicorne fut moins généreux; il prit des poses nobles sur son fauteuil et s'étendit avec une familiarité qui, deux heures plus tôt, lui eut attiré la menace du bâton.

— Dame d'honneur de la jeune Madame! répétait madame de Saint-Remy, encore mal convaincue. — Oui, Madame, et par la protection de M. Malicorne, encore. — C'est incroyable! répétait la vieille dame, n'est-ce pas, Louise, que c'est incroyable?

Mais Louise ne répondit pas : elle était inclinée, rêveuse, presque affligée; une main sur son beau front, elle soupirait.

— Enfin, Monsieur, dit tout à coup madame de Saint-Remy, comment avez-vous fait pour obtenir cette charge? — Je l'ai demandée, Madame. — A qui? — A un de mes amis. — Et vous avez des amis assez bien en cour pour vous donner de pareilles preuves de crédit? — Dame! il paraît. — Et peut-on savoir le nom de ces amis? — Je n'ai pas dit que j'eusse plusieurs amis, Madame, j'ai dit un ami. — Et cet ami s'appelle? — Peste, Madame, comme vous y allez! quand on a un ami aussi puissant que le mien, on ne le produit pas comme cela au grand jour pour qu'on vous le vole. — Vous avez raison, Monsieur, de taire le nom de cet ami, car je crois qu'il vous serait assez difficile de le dire.

— En tout cas, dit Montalais, si l'ami n'existe pas, le brevet existe, et voilà qui tranche la question. — Alors je conçois, dit madame de Saint-Remy avec le sourire gracieux du chat qui va griffer, quand j'ai trouvé Monsieur chez vous tout à l'heure. — Eh bien? — Il vous apportait votre brevet. — Justement, Madame, vous avez de-

viné. — Mais c'est on ne peut plus moral, alors. — Je le crois, Madame. — Et j'ai eu tort, à ce qu'il paraît, de vous faire des reproches, Mademoiselle. — Très-grand tort, Madame; mais je suis tellement habituée à vos reproches que je vous les pardonne. — En ce cas, allons-nous-en. Louise, nous n'avons plus qu'à nous retirer. Eh bien! — Madame! fit la Vallière en tressaillant, vous dites? — Tu n'écoutais pas, à ce qu'il paraît, mon enfant? — Non, Madame, je pensais.

— Tu ne m'en veux pas au moins, Louise? s'écria Montalais lui pressant la main. — Et de quoi t'en voudrais-je, ma chère Aure? répondit la jeune fille avec sa voix douce comme une musique. — Dame! reprit madame de Saint-Remy, quand elle vous en voudrait un peu, pauvre enfant! elle n'aurait pas tout à fait tort. — Et pourquoi m'en voudrait-elle, bon Dieu? — Il me semble qu'elle est d'aussi bonne famille et aussi jolie que vous. — Ma mère! s'écria Louise. — Plus jolie cent fois, Madame; de meilleure famille, non; mais cela ne me dit point pourquoi Louise doit m'en vouloir. — Croyez-vous donc que ce soit amusant pour elle de s'enterrer à Blois, quand vous allez briller à Paris? — Mais, Madame, ce n'est point moi qui empêche Louise de m'y suivre, à Paris; au contraire, je serais certes bien heureuse qu'elle y vînt. — Mais il me semble que M. Malicorne, qui est tout-puissant à la cour.. .. — Ah! tant pis, Madame, fit Malicorne, chacun pour soi en ce pauvre monde. — Malicorne! fit Montalais.

Puis se baissant vers le jeune homme, — Occupez madame de Saint-Remy, soit en disputant, soit en vous raccommodant avec elle: il faut que je cause avec Louise. Et, en même temps, une douce pression de main récompensait Malicorne de sa future obéissance.

Malicorne se rapprocha tout grognant de madame de Saint-Remy, tandis que Montalais disait à son amie, en lui jetant un bras autour du col :

— Qu'as-tu, voyons? Est-il vrai que tu ne m'aimerais plus parce que je brillerais, comme dit ta mère? — Oh! non, répondit la jeune fille, retenant à peine ses larmes, je suis bien heureuse de ton bonheur, au contraire. — Heureuse! et l'on dirait que tu es prête à pleurer. — Ne pleure-t-on que d'envie? — Ah! oui, je comprends, je vais à Paris, et ce mot : Paris, te rappelle certain cavalier..... — Aure! — Certain cavalier qui, autrefois, habitait Blois, et qui aujourd'hui habite Paris. — Je ne sais, en vérité, ce que j'ai, mais j'étouffe. — Pleure alors, puisque tu ne peux pas me sourire.

Louise releva son visage si doux que des larmes, roulant l'une après l'autre, illuminaient comme des diamans. — Voyons, avoue, dit Montalais. — Que veux-tu que j'avoue? — Ce qui te fait pleurer; on ne pleure pas sans cause. Je suis ton amie; tout ce que tu voudras que je fasse, je le ferai. Malicorne est plus puissant qu'on ne croit, va! Veux-tu venir à Paris? — Hélas! fit Louise. — Veux-tu venir à Paris? — Rester seule ici, dans ce vieux château, moi qui avais cette douce habitude d'entendre tes chansons, de te presser la main, de courir avec vous toutes dans ce parc; oh! comme je vais m'ennuyer, comme je vais mourir vite! — Veux-tu venir à Paris?

Louise poussa un soupir. — Tu ne réponds pas. — Que veux-tu que je te réponde? — Oui ou non; ce n'est pas bien difficile, ce me semble. — Oh! tu es bien heureuse, Montalais! — Allons, ce qui veut dire que tu voudrais être à ma place. Louise se tut.

— Petite obstinée! dit Montalais; a-t-on jamais vu avoir des secrets pour une amie! mais avoue donc que tu voudrais venir à Paris, avoue donc que tu meurs d'envie de revoir Raoul? — Je ne puis avouer cela. — Et tu as tort. — Pourquoi? — Parce que; vois-tu ce brevet? — Sans doute, que je le vois. — Eh bien! je t'en eusse fait avoir un pareil. — Par qui? — Par Malicorne. — Aure, dis-tu vrai; serait-ce possible?... — Dame! Malicorne est là, et ce qu'il a fait pour moi, il faudra bien qu'il le fasse pour toi.

Malicorne venait d'entendre prononcer deux fois son nom; il était enchanté d'avoir une occasion d'en finir avec madame de Saint-Remy, et il se retourna. — Qu'y a-t-il, Mademoiselle? — Venez çà. Malicorne, fit Montalais avec un geste impératif. Malicorne obéit. — Un brevet pareil, dit Montalais. — Comment cela? — Un brevet pareil à celui-ci; c'est clair. — Mais... — Il me le faut. — Oh! oh! il vous le faut! — Oui. — Il est impossible, n'est-ce pas, monsieur Malicorne? dit Louise avec sa douce voix. — Dame! si c'est pour vous, Mademoiselle .. — Pour moi. Oui, monsieur Malicorne, ce serait pour moi. — Et si mademoiselle de Montalais le demande en même temps que vous... — Mademoiselle de Montalais ne le demande pas, elle l'exige. — Eh bien! on verra à vous obéir, Mademoiselle. — Et vous la ferez nommer? — On tâchera. — Pas de réponse évasive. Louise de la Vallière sera demoiselle d'honneur de Madame Henriette avant huit jours. — Comme vous y allez! — Avant huit jours, ou bien... — Ou bien? — Vous reprendrez votre brevet, monsieur Malicorne: je ne quitte pas mon amie. — Chère Montalais! — C'est bien, gardez votre brevet; mademoiselle de la Vallière sera dame d'honneur. — Est-ce vrai? — C'est vrai. — Je puis donc espérer d'aller à Paris. — Comptez-y. — Oh! monsieur Malicorne, quelle reconnaissance! s'écria Louise en joignant les mains et en bondissant de joie. — Petite dissimulée! dit Montalais, essaie encore de me faire croire que tu n'es pas amoureuse de Raoul.

Louise rougit comme la rose de mai; mais au lieu de répondre, elle alla embrasser sa mère — Madame, lui dit-elle, vous savez que M. Malicorne va me faire nommer demoiselle d'honneur? — M. Malicorne est un prince déguisé, répliqua la vieille dame, il a tous les pouvoirs. — Voulez-vous aussi être demoiselle d'honneur? demanda Malicorne à madame de Saint-Remy. Pendant que j'y suis, autant que je fasse nommer tout le monde .

Et, sur ce, il sortit laissant la pauvre dame toute déferrée, comme dirait Tallemand des Réaux. — Allons, murmura Malicorne en descendant les escaliers, allons, c'est encore un billet de mille livres que cela va me coûter; mais il faut en prendre son parti, mon ami Manicamp ne fait rien pour rien.

MALICORNE ET MANICAMP.

L'introduction de ces deux nouveaux personnages dans cette histoire, et cette affinité mystérieuse de noms et de sentimens méritent quelque attention de la part de l'historien et du lecteur. Malicorne avait fait le voyage d'Orléans pour aller chercher ce brevet destiné à mademoiselle de Montalais, et dont l'arrivée venait de produire une si vive sensation au château de Blois. C'est qu'à Orléans se trouvait, pour le moment, M. de Manicamp. Singulier personnage s'il en fut que ce M. de Manicamp : garçon de beaucoup d'esprit, toujours à sec, toujours besoigneux, bien qu'il puisât à volonté dans la bourse de M. le comte de Guiche, l'une des bourses les mieux garnies de l'époque. C'est que M. le comte de Guiche avait eu pour compagnon d'enfance de Manicamp, pauvre gentillâtre vassal né des Grammont. C'est que M. de Manicamp, avec son esprit, s'était créé un revenu dans l'opulente famille du maréchal.

Dès l'enfance, il avait, par un calcul fort au-dessus de son âge, prêté son nom et sa complaisance aux folies du comte de Guiche. Son noble compagnon avait-il dérobé un fruit destiné à madame la maréchale, avait-il brisé une glace, éborgné un chien, Manicamp se déclarait coupable du crime commis, et recevait la punition qui n'en était

pas plus douce pour tomber sur l'innocent. Mais aussi, ce système d'abnégation lui était payé. Au lieu de porter des habits médiocres comme la fortune paternelle lui en faisait une loi, il pouvait paraître éclatant, superbe, comme un jeune seigneur de cinquante mille livres de revenus.

Ce n'est point qu'il fût vil de caractère ou humble d'esprit: non, il était philosophe, ou plutôt il avait l'indifférence, l'apathie et la rêverie qui éloignent chez l'homme tout sentiment du monde hiérarchique. Sa seule ambition était de dépenser de l'argent. Mais, sous ce rapport, c'était un gouffre que ce bon M. de Manicamp.

Trois ou quatre fois régulièrement par année il épuisait le comte de Guiche, et, quand le comte de Guiche était bien épuisé, qu'il avait retourné ses poches et sa bourse devant lui, et déclaré qu'il fallait au moins quinze jours à la munificence paternelle pour remplir bourse et poches, de Manicamp perdait toute son énergie, il se couchait, restait au lit, ne mangeait plus, et vendait ses beaux habits, sous prétexte que, restant couché, il n'en avait plus besoin. Pendant cette prostration de force et d'esprit, la bourse du comte de Guiche se remplissait, et une fois remplie, débordait dans celle de Manicamp, qui rachetait de nouveaux habits, se rhabillait et recommençait la même vie qu'auparavant.

Cette manie de vendre ses habits neufs le quart de ce qu'ils valaient avait rendu notre héros assez célèbre dans Orléans, ville où en général, nous serions fort embarrassé de dire pourquoi, il venait de passer ses jours de pénitence. Des débauchés de province, les petits maîtres à six cents livres par an, se partageaient les bribes de son opulence.

Parmi les admirateurs de ces splendides toilettes brillait notre ami Malicorne, fils d'un syndic de la ville, à qui M. le prince de Condé, toujours besoigneux comme un Condé, empruntait souvent de l'argent à gros intérêt. M. Malicorne, fils, tenait la caisse paternelle. C'est dire qu'en ce temps de facile morale, il se faisait de son côté, en suivant l'exemple de son père et en prêtant à la petite semaine, un revenu de dix-huit cents livres, sans compter six cents autres livres que fournissait la générosité du syndic, de sorte que Malicorne était le roi des raffinés d'Orléans, ayant deux mille quatre cents livres à dilapider, à gaspiller, à éparpiller en folies de tout genre. Mais, tout au contraire de Manicamp, Malicorne était effroyablement ambitieux. Il aimait par ambition, il dépensait par ambition, il se fût ruiné par ambition.

Malicorne avait résolu de parvenir à quelque prix que ce fût; et pour cela, à quelque prix que ce fût, il s'était donné une maîtresse et un ami. La maîtresse, mademoiselle de Montalais, lui était cruelle dans les dernières faveurs de l'amour, mais c'était une fille noble, et cela suffisait à Malicorne.

L'ami n'avait pas d'amitié, mais c'était le favori du comte de Guiche, ami lui-même de Monsieur, frère du roi, et cela suffisait à Malicorne. Seulement, au chapitre des charges, mademoiselle Montalais coûtait par an: Rubans, gants et sucreriés, mille livres. De Manicamp coûtait, argent prêté, jamais rendu, de douze à quinze cents livres par an. Il ne restait donc rien à Malicorne. Ah! si fait, nous nous trompons, il lui restait la caisse paternelle.

Il usa d'un procédé sur lequel il garda le plus profond secret, et qui consistait à s'avancer à lui-même, sur la caisse du syndic, une demi-douzaine d'années, c'est-à-dire une quinzaine de mille livres, se jurant, bien entendu à lui-même, de combler ce déficit aussitôt que l'occasion s'en présenterait. L'occasion devait être la concession d'une belle charge dans la maison de Monsieur, quand on monterait cette maison à l'époque de son mariage.

Cette époque était venue, et l'on allait enfin monter la maison. Une bonne charge

chez un prince du sang, lorsqu'elle est donnée par le crédit et sur la recommandation d'un ami tel que le comte de Guiche, c'est au moins douze mille livres par an, et, moyennant cette habitude qu'avait prise Malicorne de faire fructifier ses revenus, douze mille livres pouvaient s'élever à vingt.

Alors une fois titulaire de cette charge, Malicorne épouserait mademoiselle de Montalais; mademoiselle de Montalais, d'une famille où le ventre anoblissait, non-seulement serait dotée, mais encore ennoblissait Malicorne. Mais pour que mademoiselle de Montalais, qui n'avait pas grande fortune patrimoniale quoiqu'elle fût fille unique, fût convenablement dotée, il fallait qu'elle appartînt à quelque grande princesse aussi prodigue que Madame douairière était avare. Et afin que la femme ne fût point d'un côté pendant que le mari serait de l'autre, situation qui présente de graves inconvéniens, surtout avec des caractères comme étaient ceux des futurs conjoints, Malicorne avait imaginé de mettre le point central de réunion dans la maison même de Monsieur, frère du roi. Mademoiselle de Montalais serait fille d'honneur de Madame, M. Malicorne serait officier de Monsieur.

On voit que le plan venait d'une bonne tête, on voit aussi qu'il avait été bravement exécuté. Malicorne avait demandé à Manicamp de demander au comte de Guiche un brevet de fille d'honneur. Et le comte de Guiche avait demandé ce brevet à Monsieur, lequel l'avait signé sans hésitation.

Le plan moral de Malicorne, car on pense bien que les combinaisons d'un esprit aussi actif que le sien ne se bornaient point au présent et s'étendaient à l'avenir, le plan moral de Malicorne, disons-nous, était celui-ci : Faire entrer chez Madame Henriette une femme dévouée à lui; spirituelle, jeune, jolie et intrigante : savoir, par cette femme, tous les secrets féminins du jeune ménage, tandis que lui, Malicorne et son ami Manicamp, sauraient à eux deux tous les mystères masculins de la jeune communauté.

C'était par ces moyens qu'on arriverait à une fortune rapide et splendide à la fois. Malicorne était un vilain nom : celui qui le portait avait trop d'esprit pour se dissimuler cette vérité : mais on achetait une terre, dont le nom sonnait fort noblement à l'oreille. Certes, ce plan se présentait hérissé de difficultés; mais la plus grande de toutes, c'était mademoiselle de Montalais elle même.

Amour à part, Malicorne était heureux; mais cet amour, qu'il ne pouvait s'empresser de ressentir, il avait la force de le cacher avec soin, persuadé qu'au moindre relâchement de ces liens, dont il avait garrotté son Protée femelle, le démon le terrassait et se moquait de lui.

Voilà en deux mots quelle était la trame de petits intérêts et de petites conspirations qui unissait Blois à Orléans et Orléans à Paris, et qui allait amener dans cette dernière ville, la pauvre petite la Vallière.

MANICAMP ET MALICORNE.

Donc, Malicorne partit, comme nous l'avons dit, et alla trouver son ami Manicamp, en retraite momentanée dans la ville d'Orléans. C'était juste au moment où ce jeune seigneur s'occupait de vendre le dernier habit un peu propre qui lui restât.

Il avait, quinze jours auparavant, tiré du comte de Guiche cent pistoles, les seules qui pussent l'aider à se mettre en campagne, pour aller au-devant de Madame, qui

arrivait au Havre. Il avait tiré de Malicorne, trois jours auparavant, cinquante pistoles, prix du brevet obtenu pour Montalais.

Il ne s'attendait donc plus à rien, ayant épuisé toutes les ressources, sinon à vendre un bel habit de drap et de satin, tout brodé et passementé d'or, qui avait fait l'admiration de la cour. Mais pour être en mesure de vendre cet habit, le dernier qui lui restât, comme nous avons été forcé de l'avouer au lecteur, Manicamp avait été contraint de prendre le lit. Plus de feu, plus d'argent de poche, plus d'argent de promenade, plus rien que le sommeil pour remplacer les repas, les compagnies et les bals. On a dit : Qui dort dîne; mais on n'a pas dit : Qui dort joue ou qui dort danse.

Manicamp, réduit à cette extrémité de ne plus jouer ou de ne plus danser de huit jours au moins, était donc fort triste. Il attendait un usurier et vit entrer Malicorne. Un cri de détresse lui échappa. — Eh quoi! dit-il d'un ton que rien ne pourrait rendre, c'est encore vous, cher ami! — Bon! vous êtes poli! dit Malicorne. — Ah! voyez-vous, c'est que j'attendais de l'argent, et, au lieu d'argent, vous arrivez. — Et si je vous en apportais, de l'argent? — Oh! alors, c'est autre chose. Soyez le bienvenu, cher ami. Et il tendit la main, non pas à la main de Malicorne, mais à sa bourse.

Malicorne fit semblant de s'y tromper et lui donna la main. — Et l'argent? fit Manicamp. — Mon cher ami, si vous voulez l'avoir, gagnez-le. — Que faut-il faire pour cela? — Oh! c'est rude, je vous en avertis. — Diable! — Il faut quitter le lit et aller trouver sur-le-champ M. le comte de Guiche. — Moi, me lever? fit Manicamp en se détirant voluptueusement dans son lit; oh! non pas. — Vous avez donc vendu tous vos habits? — Non, il m'en reste un, le plus beau même, mais j'attends acheteur. — Et des chausses? — Il me semble que vous les voyez sur cette chaise. — Eh bien! puisqu'il vous reste des chausses et un pourpoint, chaussez les unes et endossez l'autre, faites seller un cheval et mettez-vous en chemin. — Morbleu! vous ne savez donc pas que M. de Guiche est à Étampes? — Non, je le croyais à Paris, moi; vous n'aurez que quinze lieues à faire au lieu de trente. — Vous êtes charmant! Si je fais quinze lieues avec mon habit, il ne sera plus mettable, et, au lieu de le vendre trente pistoles, je serai obligé de le donner pour quinze. — Donnez-le pour ce que vous voudrez, mais il me faut une seconde commission de fille d'honneur. — Bon! pour qui? La Montalais est donc double? — Méchant homme! c'est vous qui l'êtes. Vous engloutissez deux fortunes : la mienne et celle de M. le comte de Guiche. — Vous pourriez bien dire celle de M. de Guiche et la vôtre. — C'est juste, à tout seigneur tout honneur; mais j'en reviens à mon brevet. — Mon ami, il n'y aura que douze filles d'honneur pour Madame; j'ai déjà obtenu pour vous ce que douze cents femmes se disputent, et pour cela, il m'a fallu déployer une diplomatie... — Oui, je sais que vous avez été héroïque, cher ami, mais il s'agit de me procurer une seconde charge de fille d'honneur. — Mon ami, vous me promettriez le ciel que je ne me dérangerais pas dans ce moment-ci.

Malicorne fit sonner sa poche. — Il y a là vingt pistoles, dit Malicorne. — Et que voulez-vous faire de vingt pistoles, mon Dieu? — Eh! dit Malicorne un peu fâché, quand ce ne serait que pour les ajouter aux cinq cents que vous me devez déjà! — Vous avez raison, reprit Manicamp en tendant de nouveau la main, et sous ce point de vue je puis les accepter. Donnez-les-moi. — Un instant, que diable! il ne s'agit pas seulement de tendre la main; si je vous donne les vingt pistoles, aurai-je mon brevet? — Sans doute. — Bientôt? — Aujourd'hui. — Oh! prenez garde, monsieur de Manicamp; vous vous engagez beaucoup, et je ne vous en demande pas si long. Trente lieues en un jour, c'est trop, et vous vous tueriez. — Pour obliger un ami, je ne trouve rien d'impossible. — Vous êtes héroïque. — Où sont les vingt pistoles? — Les

voici, fit Malicorne en les montrant. — Bien. — Mais, mon cher monsieur Manicamp, vous allez les dévorer rien qu'en chevaux de poste. — Non pas; soyez tranquille. — Pardonnez-moi. — Quinze lieues d'ici à Étampes... — Quatorze.

— Soit; quatorze lieues font sept postes : à vingt sous la poste, sept livres, sept livres de courrier, quatorze; autant pour revenir, vingt-huit; coucher et souper autant, c'est une soixantaine de livres que vous coûtera cette complaisance.

Manicamp s'allongea comme un serpent dans son lit, et fixant ses deux grands yeux sur Malicorne, — Vous avez raison, dit-il, je ne pourrai pas revenir avant demain. Et il prit les vingt pistoles. — Alors partez. — Puisque je ne pourrai revenir que demain, nous avons le temps. — Le temps de quoi faire? — Le temps de jouer. — Que voulez-vous jouer? — Vos vingt pistoles, pardieu! — Non pas, vous gagnerez toujours. — Je vous les gage alors. — Contre quoi? — Contre vingt autres. — Et quel sera l'objet du pari? — Voici. Nous avons dit quatorze lieues pour aller à Étampes. Quatorze lieues pour revenir. Par conséquent vingt-huit lieues. Pour ces vingt-huit lieues, vous m'accordez bien quatorze heures? — Je vous les accorde. — Une heure pour trouver le comte de Guiche? — Soit. — Et une heure pour lui faire écrire la lettre à Monsieur? — A merveille. — Seize heures en tout. — Vous comptez comme M. Colbert. — Il est midi? — Et demi. — Tiens! vous avez une belle montre. — Vous disiez? fit Malicorne en remettant sa montre dans son gousset. — Ah! c'est vrai; je vous offrais de vous gager vingt pistoles contre celles que vous m'avez prêtées, que vous aurez la lettre du comte de Guiche dans... — Dans combien? — Dans huit heures. Pariez-vous toujours? — J'aurai la lettre du comte dans huit heures? — Oui. — Signée? En main? — Oui. — Eh bien, soit, je parie, dit Malicorne, curieux de savoir comment son vendeur d'habits se tirerait de là. — Passez-moi la plume, l'encre et le papier. — Voici. — Ah!

Manicamp se souleva avec un soupir, et s'accoudant sur son bras gauche, de sa plus belle écriture il traça les lignes suivantes :

« Bon pour une charge de fille d'honneur de Madame que M. le comte de Guiche se chargera d'obtenir à première vue.

« DE MANICAMP. »

Ce travail pénible accompli, Manicamp se recoucha tout de son long. — Eh bien! demanda Malicorne, qu'est-ce que cela veut dire? — Cela veut dire que si vous êtes pressé d'avoir la lettre du comte de Guiche pour Monsieur, j'ai gagné mon pari. — Comment cela? — C'est limpide, ce me semble. vous prenez ce papier, vous partez à ma place. — Ah! — Vous lancez vos chevaux à fond de train. Dans six heures vous êtes à Étampes, dans sept heures vous avez la lettre du comte, et j'ai gagné mon pari sans avoir bougé de mon lit, ce qui m'accommode tout à la fois et vous aussi, j'en suis bien sûr. — Décidément, Manicamp, vous êtes un grand homme. — Je le sais bien. — Je pars donc pour Étampes. Je vais trouver le comte de Guiche avec ce bon. — Il vous en donne un pareil pour Monsieur. — Je pars pour Paris. — Vous allez trouver Monsieur avec le bon du comte de Guiche. — Monsieur approuve. — A l'instant même. — Et j'ai mon brevet. — J'espère que je suis gentil, hein? — Adorable! — Merci. — Vous faites donc du comte de Guiche tout ce que vous voulez, mon cher Manicamp? — Tout, excepté de l'argent. — Diable! l'exception est fâcheuse; mais enfin, si au lieu de lui demander de l'argent, vous lui demandiez... — Quoi? — Quelque chose d'important. — Qu'appelez-vous important? — Enfin, si un de vos amis vous demandait un service? — Je ne le lui rendrais pas. — Égoïste! — Ou du moins je lui demanderais quel service il me rendrait en échange. — A la bonne heure, eh bien! cet ami vous parle. — Ah çà, vous êtes donc bien riche? — J'ai encore cin-

quante pistoles. — Juste la somme dont j'ai besoin. Où sont ces cinquante pistoles? — Là, dit Malicorne en frappant sur son gousset. — Alors parlez, mon cher ; que vous faut-il?

Malicorne reprit l'encre, la plume et le papier et présenta le tout à Manicamp. — Écrivez, lui dit-il. « Bon pour une charge dans la maison de Monsieur. » — Oh! fit Manicamp en levant la plume, une charge dans la maison de Monsieur pour cinquante pistoles! — Vous avez mal entendu, mon cher. — Comment avez-vous dit? — J'ai dit cinq cents.

Malicorne tira de sa poche un rouleau d'or qu'il écorna par un bout. — Les voilà!

Manicamp dévora des yeux le rouleau; mais, cette fois, Malicorne le tenait à distance. — Ah! qu'en dites-vous? Cinq cents pistoles... — Je dis que c'est pour rien, mon cher, dit Manicamp en reprenant la plume, et que vous userez mon crédit ; dictez.

Malicorne continua. « Que mon ami le comte de Guiche obtiendra de Monsieur pour mon ami Malicorne. » — Voilà, dit Manicamp. Les cinq cents pistoles? — En voilà deux cent cinquante. — Et les deux cent cinquante autres? — Quand je tiendrai ma charge.

Manicamp fit la grimace. — En ce cas, rendez-moi la recommandation, dit-il. — Pourquoi faire? — Pour que j'y ajoute un mot. — Lequel? — « Pressé. » — Bon! fit Malicorne en reprenant le papier.

Manicamp se mit à compter les pistoles. — Il en manque vingt, dit-il. — Comment cela? — Les vingt que j'ai gagnées en pariant que vous auriez la lettre du duc de Guiche dans huit heures. — C'est juste. Et il lui donna les vingt pistoles.

Manicamp se mit à prendre son or à pleines mains et le fit pleuvoir en cascades sur son lit. — Voilà une seconde charge, murmurait Malicorne, en faisant sécher son papier qui, au premier abord, paraît me coûter plus que la première, mais...

Il s'arrêta, prit à son tour la plume et écrivit à Montalais :

« Mademoiselle, annoncez à votre amie que sa commission ne peut tarder à lui arriver ; je pars pour la faire signer : c'est quatre-vingt-six lieues que j'aurai faites pour l'amour de vous... »

Puis avec son sourire de démon, reprenant la phrase interrompue : — Voilà, dit-il, une charge qui, au premier abord, paraît me coûter plus cher que la première ; mais... le bénéfice sera, je l'espère, dans la proportion de la dépense, et mademoiselle de la Vallière me rapportera plus que mademoiselle de Montalais, ou bien, ou bien je ne m'appelle plus Malicorne. Adieu, Manicamp. Et il sortit.



LA COUR DE L'HOTEL GRAMMONT.



Lorsque Malicorne arriva à Orléans, il apprit que le comte de Guiche venait de partir pour Paris. Malicorne prit deux heures de repos et s'apprêta à continuer son chemin. Il arriva dans la nuit à Paris, descendit à un petit hôtel dont il avait l'habitude lors de ses voyages dans la capitale, et le lendemain, à huit heures, il se présenta à l'hôtel Grammont.

Il était temps que Malicorne arrivât. Le comte de Guiche se préparait à faire ses adieux à Monsieur avant de partir pour le Havre, où l'élite de la noblesse française allait chercher Madame à son arrivée d'Angleterre. Malicorne prononça le nom de Manicamp, et fut introduit à l'instant même.

Le comte de Guiche était dans la cour de l'hôtel Grammont, visitant ses équipages, que des piqueurs et des écuyers faisaient passer en revue devant lui. Le comte louait ou blâmait devant ses fournisseurs et ses gens les habits, les chevaux et les harnais qu'on venait de lui apporter, lorsqu'au milieu de cette importante occupation on lui jeta le nom de Manicamp. — Manicamp! s'écria-t-il, qu'il entre, parbleu, qu'il entre. Et il fit quatre pas vers la porte.

Malicorne se glissa par cette porte demi-ouverte, et regardant le comte de Guiche, surpris de voir un visage inconnu en place de celui qu'il attendait, — Pardon, monsieur le comte, dit-il, mais je crois qu'on a fait erreur : on vous a annoncé Manicamp lui-même, et ce n'est que son envoyé. — Ah! ah! fit de Guiche un peu refroidi : et vous m'apportez? — Une lettre, monsieur le comte.

Malicorne présenta le premier bon et observa le visage du comte. Celui-ci lut et se mit à rire. — Encore! dit-il, encore une fille d'honneur. Ah çà, mais, ce drôle de Manicamp protége donc toutes les filles d'honneur de France. Malicorne salua. — Et pourquoi ne vient-il pas lui-même? demanda-t-il. — Il est au lit. — Ah diable! il n'a donc pas d'argent? Guiche haussa les épaules. Mais qu'en fait-il donc de son argent?

Malicorne fit un mouvement qui voulait dire que sur cet article-là il était aussi ignorant que le comte. — Mais alors il ne se trouvera donc pas au Havre? Autre mouvement de Malicorne. — C'est impossible, tout le monde y sera. — J'espère, monsieur le comte, qu'il ne négligera point une si belle occasion. — Il devrait déjà être à Paris. — Il prendra la traverse pour regagner le temps perdu. — Et où est-il? — A Orléans. — — Monsieur, dit de Guiche en saluant, vous me paraissez homme de bon goût, Malicorne avait l'habit de Manicamp. Il salua à son tour. — Vous me faites grand honneur, Monsieur, dit-il. — A qui ai-je le plaisir de parler? — Je me nomme Mali-

corne, Monsieur. — Monsieur de Malicorne, comment trouvez-vous les fontes de ces pistolets?

Malicorne était homme d'esprit; il comprit la situation. D'ailleurs le *de* mis avant son nom venait de l'élever à la hauteur de celui qui lui parlait. Il regarda les fontes en connaisseur, et sans hésiter : — Un peu lourdes, Monsieur, dit-il. — Vous voyez, fit de Guiche au sellier, Monsieur, qui est un homme de goût, trouve vos fontes lourdes, que vous avais-je dit tout à l'heure? Le sellier s'excusa. — Et ce cheval, qu'en dites-vous? demanda Guiche, c'est encore une emplette que je viens de faire. — A la vue, il me paraît parfait, monsieur le comte, mais il faudrait que je le montasse, pour vous en dire mon avis. — Eh bien! montez-le, monsieur de Malicorne, et faites-lui faire deux ou trois fois le tour du manége.

La cour de l'hôtel était en effet disposée de manière à servir de manége en cas de besoin.

Malicorne, sans embarras, assembla la bride et le bridon, prit la crinière de la main gauche, plaça son pied à l'étrier, s'enleva et se mit en selle. La première fois, il fit faire au cheval le tour de la cour au pas. La seconde fois, au trot. Et la troisième fois, au galop. Puis il s'arrêta près du comte, remit pied à terre et jeta la bride aux mains d'un palefrenier. — Eh bien! dit le comte, qu'en pensez-vous, monsieur de Malicorne? — Monsieur le comte, fit Malicorne, ce cheval est de race mecklembourgeoise. En regardant si le mors reposait bien sur les branches, j'ai vu qu'il prenait sept ans. C'est l'âge auquel il faut préparer le cheval de guerre. L'avant-main est léger. Cheval à tête plate, dit-on, ne fatigue jamais la main du cavalier. Le garrot est un peu bas. L'avalement de la croupe me ferait douter de la pureté de la race allemande. Il doit avoir du sang anglais. L'animal est droit sur ses aplombs, mais il chasse au trot; il doit se couper. Attention à la ferrure. Il est au reste maniable. Dans les voltes et les changemens de pied, je lui ai trouvé les aides fines.

— Bien jugé, monsieur de Malicorne, fit le comte. Vous êtes connaisseur.

Puis se retournant vers le nouvel arrivé : — Vous avez là un habit charmant, dit Guiche à Malicorne. Il ne vient pas de province, je présume : on ne taille point dans ce goût-là à Tours ou à Orléans. — Non, monsieur le comte, cet habit vient en effet de Paris. — Oui, cela se voit... Mais retournons à notre affaire... Manicamp veut donc faire une seconde fille d'honneur? — Vous voyez ce qu'il vous écrit, monsieur le comte. — Qui était la première, déjà?

Malicorne sentit le rouge lui monter au visage. — Une charmante fille d'honneur, se hâta-t-il de répondre, mademoiselle de Montalais. — Ah! ah! vous la connaissiez, Monsieur? — Oui, c'est ma fiancée, ou à peu près. — C'est autre chose, alors... Mille complimens! s'écria Guiche, sur les lèvres duquel voltigeait déjà un sourire. — Et le second brevet, pour qui est-ce? demanda Guiche. Est-ce pour la fiancée de Manicamp?... En ce cas, je la plains. Pauvre fille! elle aura pour mari un méchant sujet. — Non, monsieur le comte... Le second brevet est pour mademoiselle la Baume le Blanc de la Vallière. — Inconnue, fit Guiche. — Inconnue? oui, Monsieur, fit Malicorne en souriant à son tour. — Bon! je vais en parler à Monsieur. A propos, elle est demoiselle? — De très-bonne maison, fille d'honneur de Madame douairière. — Très-bien! voulez-vous m'accompagner chez Monsieur? — Volontiers, si vous me faites cet honneur. Guiche fourra, en la froissant, la lettre de Manicamp dans sa poche. — Monsieur, dit timidement Malicorne, je crois que vous n'avez pas tout lu. — Comment, je n'ai pas tout lu. — Non, il y avait deux billets dans la même enveloppe. — Ah! ah! vous êtes sûr! Voyons donc. Et le comte rouvrit le cachet. — Ah! fit-il, c'est ma foi vrai. Et il déplia le papier. Je m'en doutais, dit-il, un autre bon pour une

charge chez Monsieur ; oh ! mais c'est un gouffre que ce Manicamp. Oh ! le scélérat, il en fait donc commerce. — Non, monsieur le comte, il veut en faire don. — A qui? — A moi, Monsieur. — Mais que ne disiez-vous cela tout de suite, mon cher monsieur de Mauvaisecorne. — Malicorne ! — Ah ! pardon ; c'est le latin qui me brouille, l'affreuse habitude des étymologies. Pourquoi diantre fait-on apprendre le latin aux jeunes gens de famille? *Mala :* mauvaise. Vous comprenez, c'est tout un. Vous me pardonnez, n'est-ce pas, monsieur de Malicorne? — Votre bonté me touche. Monsieur, mais c'est une raison pour que je vous dise une chose tout de suite. — Quelle chose, Monsieur? — Je ne suis pas gentilhomme : j'ai bon cœur, un peu d'esprit, mais je m'appelle Malicorne tout court. — Eh bien ! s'écria Guiche en regardant la malicieuse figure de son interlocuteur, vous me faites l'effet, Monsieur, d'un aimable homme. J'aime votre figure, monsieur Malicorne ; il faut que vous ayez de furieusement bonnes qualités pour avoir plu à cet égoïste de Manicamp. Soyez franc ; vous êtes quelque saint descendu sur la terre. — Pourquoi cela ? — Morbleu ! pour qu'il vous donne quelque chose. N'avez-vous pas dit qu'il voulait vous faire don d'une charge chez le roi? — Pardon, monsieur le comte ; si j'obtiens cette charge, ce ne sera point lui qui me l'aura donnée, ce sera vous. — Et puis il ne vous l'aura peut-être pas donnée pour rien tout à fait? — Monsieur le comte...

— Attendez donc : il y a un Malicorne à Orléans. Parbleu, c'est cela ! qui prête de l'argent à M. le Prince. — Je crois que c'est mon père, Monsieur. — Ah ! voilà ! M. le Prince a le père, et cet affreux dévorateur de Manicamp a le fils. Prenez garde, Monsieur, je le connais ; il vous rongera, mordieu, jusqu'aux os. — Seulement, je prête sans intérêt, moi, Monsieur, dit en souriant Malicorne. — Je disais bien que vous étiez un saint ou quelque chose d'approchant. Monsieur Malicorne, vous aurez votre charge ou j'y perdrai mon nom. — Oh ! monsieur le comte ! quelle reconnaissance ! dit Malicorne transporté. — Allons chez le Prince, mon cher monsieur Malicorne, allons chez le Prince.

Et de Guiche se dirigea vers la porte en faisant signe à Malicorne de le suivre. Mais au moment où ils allaient en franchir le seuil, un jeune homme apparut de l'autre côté.

C'était un cavalier de vingt-quatre à vingt-cinq ans, au visage pâle, aux lèvres minces, aux yeux brillans, aux cheveux et aux sourcils bruns. — Eh ! bonjour, dit-il tout à coup en repoussant pour ainsi dire Guiche dans l'intérieur de la cour. — Ah ! ah ! vous ici, de Wardes. Vous, botté, éperonné et le fouet à la main ! — C'est la tenue qui convient à un homme qui part pour le Havre. Demain il n'y aura plus personne à Paris. Et le nouveau venu salua cérémonieusement Malicorne, à qui son bel habit donnait des airs de prince. — Monsieur Malicorne, dit Guiche à son ami. De Wardes salua. — Monsieur de Wardes, dit Guiche à Malicorne. Malicorne salua à son tour.

— Voyons, de Wardes, continua Guiche, dites-nous cela, vous qui êtes à l'affût de ces sortes de choses, quelles charges y a-t-il encore à donner à la cour, ou plutôt dans la maison de Monsieur? — Dans la maison de Monsieur, dit de Wardes en levant les yeux en l'air pour chercher, attendez donc, celle de grand écuyer, je crois. — Oh ! s'écria Malicorne, ne parlons point de pareils postes, Monsieur, mon ambition ne va pas au quart du chemin. Wardes avait le coup d'œil plus défiant que Guiche, il devina tout de suite Malicorne. — Le fait est, dit-il en le toisant, que, pour occuper cette charge, il faut être duc et pair. — Tout ce que je demande, moi, dit Malicorne, c'est une charge très-humble ; je suis peu et ne m'estime point au-dessus de ce que je suis. — Monsieur Malicorne que vous voyez, dit Guiche à de Wardes, est un charmant garçon qui n'a d'autre malheur que de ne pas être gentilhomme. Mais, vous le savez,

moi, je fais peu de cas de l'homme qui n'est que gentilhomme. — D'accord, dit de Wardes; mais seulement je vous ferai observer, mon cher comte, que sans qualité on ne peut raisonnablement espérer d'entrer chez Monsieur. — C'est vrai, dit le comte, l'étiquette est formelle. Diable! diable! nous n'avions pas pensé à cela! — Hélas! voilà un grand malheur pour moi, dit Malicorne en pâlissant légèrement, un grand malheur, monsieur le comte. — Mais qui n'est pas sans remède, j'espère, répondit de Guiche. — Pardieu! s'écria de Wardes, le remède est tout trouvé, on vous fera gentilhomme, mon cher Monsieur : Son Éminence le cardinal Mazarini ne faisait pas autre chose du matin au soir. — Paix! paix! de Wardes! dit le comte, pas de mauvaise plaisanterie; ce n'est point entre nous qu'il convient de plaisanter de la sorte; la noblesse peut s'acheter, c'est vrai; mais c'est un assez grand malheur pour que les nobles n'en rient pas. — Ma foi! cher comte, tu es bien puritain, comme disent les Anglais.

— M. le vicomte de Bragelonne! annonça un valet dans la cour, comme il eût fait dans un salon. — Ah! cher Raoul, viens, viens donc. Tout botté aussi! tout éperonné aussi! Tu pars donc? Bragelonne s'approcha du groupe de jeunes gens, et salua de cet air grave et doux qui lui était particulier. Son salut s'adressa surtout à de Wardes qu'il ne connaissait point, et dont les traits s'étaient armés d'une étrange froideur en voyant apparaître Raoul. — Mon ami, dit-il à de Guiche, je viens te demander ta compagnie. Nous partons pour le Havre, je présume? — Ah! c'est au mieux! c'est charmant! Nous allons faire un merveilleux voyage. Monsieur Malicorne. M. Bragelonne. Ah! M. de Wardes que je te présente.

Les jeunes gens échangèrent un salut compassé. Les deux natures semblaient dès l'abord disposées à se discuter l'une l'autre. De Wardes était souple, fin, dissimulé; Raoul, sérieux, élevé, droit. — Mets-nous d'accord, de Wardes et moi, Raoul. — A quel propos? — A propos de noblesse. — Qui s'y connaîtra, si ce n'est un Grammont? — Je ne te demande pas de complimens, je te demande ton avis. — Encore faut-il que je connaisse l'objet de la discussion. — De Wardes prétend que l'on fait abus de titres; moi, je prétends que le titre est inutile à l'homme. — Et tu as raison, dit tranquillement Bragelonne. — Mais, moi aussi, reprit de Wardes avec une espèce d'obstination. Moi aussi, monsieur le vicomte, je prétends que j'ai raison. — Que disiez-vous, Monsieur? — Je disais, moi, que l'on fait tout ce qu'on peut en France pour humilier les gentilshommes. — Et qui donc cela? demanda Raoul. — Le roi lui-même; il s'entoure de gens qui ne feraient pas preuve de quatre quartiers. — Allons donc! fit de Guiche, je ne sais pas où diable vous avez vu cela, de Wardes. — Un seul exemple. Et de Wardes couvrit Bragelonne tout entier de son regard. — Dis. — Sais-tu qui vient d'être nommé capitaine général des mousquetaires, charge qui vaut plus que la pairie, charge qui donne le pas sur les maréchaux de France?

Raoul commença de rougir, car il voyait où de Wardes en voulait venir. — Non; qui a-t-on nommé? Il n'y a pas longtemps en tout cas, car il y a huit jours la charge était encore vacante; à telle enseigne que le roi l'a refusée à Monsieur qui la demandait pour un de ses protégés. — Eh bien! mon cher, le roi l'a refusée au protégé de Monsieur pour la donner au chevalier d'Artagnan, à un cadet de Gascogne qui a traîné l'épée trente ans dans les antichambres. — Pardon, Monsieur, si je vous arrête, dit Raoul en lançant un regard plein de sévérité à de Wardes; mais vous me faites l'effet de ne pas connaître celui dont vous parlez. — Je ne connais pas M. d'Artagnan! Eh! mon Dieu! qui donc ne le connaît pas? — Ceux qui le connaissent, Monsieur, reprit Raoul avec plus de calme et de froideur, sont tenus de dire que s'il n'est pas aussi bon gentilhomme que le roi, ce qui n'est point sa faute, il égale tous les rois du monde en



LE CHEVALIER DE LORRAINE.

courage et en loyauté. Voilà mon opinion à moi, Monsieur, et, Dieu merci, je connais M. d'Artagnan depuis ma naissance.

De Wardes allait répliquer, mais de Guiche l'interrompit.

LE PORTRAIT DE MADAME.

La discussion allait s'aigrir, de Guiche l'avait parfaitement compris. Sans se rendre compte des divers sentimens qui agitaient ses deux amis, il songea à parer le coup qu'il sentait prêt à être porté par l'un ou par l'autre, et peut-être par tous les deux.

— Messieurs, dit-il, nous devons nous quitter, il faut que je passe chez Monsieur. Prenons nos rendez-vous; toi, de Wardes, viens avec moi au Louvre: toi, Raoul, demeure le maître de la maison, et comme tu es le conseil de tout ce qui se fait ici, tu donneras le dernier coup d'œil à mes préparatifs de départ. A propos, pardon, j'oubliais de te demander des nouvelles de M. le comte de la Fère.

Et tout en prononçant ces derniers mots, il observait de Wardes et essayait de saisir l'effet que produirait sur lui le nom du père de Raoul.—Merci, répondit le jeune homme, M. le comte se porte bien. Un éclair de haine passa dans les yeux de de Wardes.

De Guiche ne parut pas remarquer cette lueur funèbre, et allant donner une poignée de main à Raoul: — C'est convenu, n'est-ce pas, Bragelonne, dit-il, tu viens nous rejoindre dans la cour du Palais-Royal? Puis faisant signe de le suivre à de Wardes qui se balançait tantôt sur un pied tantôt sur l'autre, — Nous partons, dit-il; venez, monsieur Malicorne.

Ce nom fit tressaillir Raoul. Il lui sembla qu'il avait déjà entendu prononcer ce nom une fois; mais il ne put se rappeler dans quelle occasion.

Tandis qu'il cherchait, moitié rêveur, moitié irrité de sa conversation avec de Wardes, les trois jeunes gens s'acheminaient vers le Palais-Royal où logeait Monsieur.

Malicorne comprit deux choses. La première, c'est que les jeunes gens avaient quelque chose à se dire. La seconde, c'est qu'il ne devait pas marcher sur le même rang qu'eux. Il demeura en arrière.

— Etes-vous fou? dit de Guiche à son compagnon, lorsqu'ils eurent fait quelques pas hors de l'hôtel de Grammont; vous attaquez M. d'Artagnan, et cela devant Raoul. — Eh bien, après? fit de Wardes. — Mais vous savez bien que M. d'Artagnan fait le quart de ce tout si glorieux et si redoutable qu'on appelait les Mousquetaires. — Soit: mais je ne vois pas pourquoi cela peut m'empêcher de haïr M. d'Artagnan. — Que vous a-t-il fait? — Oh! à moi, rien. — Alors, pourquoi le haïr? — Demandez cela à l'ombre de mon père. — En vérité, mon cher de Wardes, vous m'étonnez. M. d'Artagnan n'est point de ces hommes qui laissent derrière eux une inimitié sans apurer leur compte. Votre père, m'a-t-on dit, était de son côté haut la main. Or, il n'est si rudes inimitiés qui ne se lavent dans le sang d'un bon et loyal coup d'épée. — Que voulez-vous, cher ami? cette haine existait entre mon père et M. d'Artagnan; il m'a tout enfant entretenu de cette haine, et c'est un legs particulier qu'il m'a laissé au milieu de son héritage. — Et cette haine avait pour objet M. d'Artagnan seul? — Oh! M. d'Artagnan était trop bien incorporé dans ses trois amis pour que le trop-plein n'en rejaillisse pas sur eux, et elle est de mesure, croyez-moi, à ce que les autres, le cas échéant, n'aient point à se plaindre de leur part.

De Guiche avait les yeux fixés sur de Wardes : il frissonna en voyant le pâle sourire du jeune homme.

Or, comme ce n'était point Raoul qu'il soupçonnait de trahison ou d'intrigue, ce fut pour Raoul que de Guiche frissonna.

Mais tandis que ces sombres pensées obscurcissaient le front de de Guiche, de Wardes était redevenu complétement maître de lui-même. — Au reste, dit-il, ce n'est pas que j'en veuille personnellement à M. de Bragelonne, je ne le connais pas. — En tout cas, de Wardes, dit de Guiche avec une certaine sévérité, n'oubliez pas une chose, c'est que Raoul est le meilleur de mes amis. De Wardes s'inclina.

La conversation en demeura là quoique de Guiche fît tout ce qu'il put pour lui tirer son secret du cœur : mais de Wardes avait sans doute résolu de n'en pas dire davantage, et il demeura impénétrable. De Guiche se promit d'avoir plus de satisfaction avec Raoul.

Sur ces entrefaites on arriva au Palais-Royal qui était entouré d'une foule de curieux. La maison de Monsieur attendait ses ordres pour monter à cheval et faire escorte aux ambassadeurs chargés de ramener la jeune princesse.

M. de Guiche laissa de Wardes et Malicorne au bas du grand escalier, mais lui qui partageait la faveur de Monsieur avec le chevalier de Lorraine, qui lui faisait les blanches dents mais ne pouvait le souffrir, il monta droit chez Monsieur.

Il trouva le jeune prince qui se mirait en se posant du rouge. Dans l'angle du cabinet, sur des coussins, M. le chevalier de Lorraine était étendu, venant de faire friser ses longs cheveux blonds avec lesquels il jouait comme eût fait une femme.

Le prince se retourna au bruit, et apercevant le comte : — Ah ! c'est toi, Guiche, dit-il : viens çà et dis-moi la vérité. — Oui, monseigneur, vous savez que c'est mon défaut. — Figure-toi, Guiche, que ce méchant chevalier me fait de la peine. Le chevalier haussa les épaules. — Et comment cela, demanda Guiche, ce n'est pas l'habitude de M. le chevalier. — Eh bien ! il prétend, continua le prince, il prétend que Mademoiselle Henriette est mieux comme femme que je ne suis comme homme. — Prenez garde, monseigneur, dit de Guiche en fronçant le sourcil, vous m'avez demandé la vérité. — Oui, dit Monsieur presque tremblant. — Eh bien ! je vais vous la dire. — Ne te hâte pas, Guiche, s'écria le prince ; tu as le temps ; regarde-moi avec attention et rappelle-toi bien Madame, d'ailleurs, voici son portrait ; tiens. Et il lui tendit une miniature du plus fin travail.

De Guiche prit le portrait et le considéra longtemps. — Sur ma foi, dit-il, voilà, monseigneur, une adorable figure. — Mais regarde-moi à mon tour, regarde-moi donc, s'écria le prince, essayant de ramener à lui l'attention du comte, absorbée tout entière par le portrait. — En vérité, c'est merveilleux, murmura Guiche. — Et ne dirait-on pas, continua Monsieur, que tu n'as jamais vu cette petite fille ! — Je l'ai vue, monseigneur, c'est vrai, mais il y a cinq ans de cela, et il s'opère de grands changemens entre une enfant de douze ans et une jeune fille de dix-sept. — Enfin, ton opinion, dis-la, parle, voyons. — Mon opinion est que le portrait doit être flatté, monseigneur. — Oh ! d'abord oui, dit le prince triomphant, il l'est certainement ; mais enfin, suppose qu'il ne soit point flatté, et dis-moi ton avis. — Monseigneur, Votre Altesse est bien heureuse d'avoir une si charmante fiancée. — Soit, c'est ton avis sur elle, mais sur moi. — Mon avis, monseigneur, est que vous êtes beaucoup trop beau pour un homme.

Le chevalier de Lorraine se mit à rire aux éclats. Monsieur comprit tout ce qu'il y avait de sévère pour lui dans l'opinion du comte de Guiche. Il fronça le sourcil. — J'ai des amis peu bienveillans, dit-il.



MONSIEUR (FRÈRE DU ROI).

De Guiche regarda encore le portrait, mais après quelques secondes de contemplation, le rendant avec effort à Monsieur : — Décidément, dit-il, monseigneur, j'aimerais mieux contempler dix fois Votre Altesse, qu'une fois de plus Madame. Monsieur continua à se mettre du rouge; puis, quand il eut fini, il regarda encore le portrait, puis se mira dans la glace et sourit. Sans doute il était satisfait de la comparaison.

— Au reste, tu es bien gentil d'être venu, dit-il à Guiche; je craignais que tu ne partisses sans venir me dire adieu. — Monseigneur me connaît trop pour croire que j'eusse commis une pareille inconvenance. — Et puis, tu as bien quelque chose à me demander avant de quitter Paris? — Eh bien! Votre Altesse a deviné juste; j'ai en effet une requête à lui présenter. — Bon, parle.

Le chevalier de Lorraine devint tout yeux et tout oreille; il lui semblait que chaque grâce obtenue par un autre était un vol qui lui était fait. Et comme Guiche hésitait, — Est-ce de l'argent? demanda le prince, cela tomberait à merveille, je suis richissime; M. le surintendant des finances m'a fait remettre cinquante mille pistoles. — Merci à Votre Altesse, mais il ne s'agit point d'argent. — Et de quoi s'agit-il, voyons? — D'un brevet de fille d'honneur. — Tudieu! Guiche, quel protecteur tu fais, dit le prince avec dédain, ne me parleras-tu donc jamais que de péronnelles?

Le chevalier de Lorraine sourit; il savait que c'était déplaire à monseigneur que de protéger les dames. — Monseigneur, dit le comte, ce n'est pas moi qui protége directement la personne dont je viens vous parler; c'est un de mes amis. — Ah! c'est différent; et comment se nomme la protégée de ton ami? — Mademoiselle de la Baume le Blanc de la Vallière, déjà fille d'honneur de Madame douairière. — Fi! une boiteuse, dit le chevalier de Lorraine en s'allongeant sur son coussin. — Une boiteuse, répéta le prince, Madame aurait cela sous les yeux? ma foi non, ce serait trop dangereux pour ses grossesses.

Le chevalier de Lorraine éclata de rire. — Monsieur le chevalier, dit Guiche, ce que vous faites là n'est point généreux: je sollicite et vous me nuisez. — Ah! pardon, monsieur le comte, dit le chevalier de Lorraine inquiet du ton avec lequel le comte avait accentué ses paroles, telle n'était pas mon intention, et au fait je crois que je confonds cette demoiselle avec une autre. — Assurément, et je vous affirme, moi, que vous confondez. — Voyons, y tiens-tu beaucoup, Guiche? demanda le prince. — Beaucoup, monseigneur. — Eh bien, accordé, mais ne demande plus de brevet, il n'y a plus de place. — Ah! s'écria le chevalier, midi déjà, c'est l'heure fixée pour le départ. — Vous me chassez, Monsieur, demanda de Guiche. — Oh! comte, comme vous me maltraitez aujourd'hui, répondit affectueusement le chevalier. — Pour Dieu, comte! Pour Dieu, chevalier, dit Monsieur, ne vous disputez donc pas ainsi; ne voyez-vous pas que cela me fait de la peine. — Ma signature? demanda de Guiche. — Prends un brevet dans ce tiroir, et donne-le-moi.

Guiche prit le brevet indiqué d'une main, et de l'autre présenta une plume toute trempée dans l'encre à Monsieur. Le prince signa.

— Tiens, dit-il en lui rendant le brevet, mais c'est à une condition. — Laquelle? — C'est que tu feras ta paix avec le chevalier. — Volontiers, dit Guiche.

Et il tendit la main au chevalier avec une indifférence qui ressemblait à du mépris.

— Allez, comte, dit le chevalier sans paraître aucunement remarquer le dédain du comte; allez, et ramenez-nous une princesse qui ne jure pas trop avec son portrait. — Oui, pars et fais diligence. A propos, qui emmènes-tu? — Bragelonne et de Wardes. — Deux braves compagnons. — Trop braves, dit le chevalier; tâchez de les ramener tous deux, comte. — Vilain cœur, murmura de Guiche; il flaire le mal partout et avant tout. Puis, saluant Monsieur, il sortit.

En arrivant sous le vestibule, il éleva en l'air le brevet tout signé. Malicorne se précipita et le reçut tout tremblant de joie.

Mais après l'avoir reçu, de Guiche s'aperçut qu'il attendait quelque chose encore

— Patience, Monsieur. patience, dit-il à son client; mais M. le chevalier de Lorraine était là, et j'ai craint d'échouer si je demandais trop à la fois. Attendez donc à mon retour. Adieu. — Adieu, monsieur le comte; mille grâces. dit Malicorne. — Et envoyez-moi Manicamp. A propos. est-ce vrai, Monsieur, que mademoiselle de la Vallière est boiteuse.

Au moment où il prononçait ces mots, un cheval s'arrêtait derrière lui. Il se retourna et vit pâlir Bragelonne, qui entrait au moment même dans la cour. Le pauvre amant avait entendu.

Il n'en était pas de même de Malicorne, qui était déjà hors de la portée de la voix.

— Pourquoi parle-t-on ici de Louise? se demanda Raoul; oh! qu'il n'arrive jamais à ce de Wardes, qui sourit là-bas, de dire un mot d'elle devant moi. — Allons, allons, Messieurs, cria le comte de Guiche, en route.

En ce moment le prince dont la toilette était terminée, parut à la fenêtre.

Toute l'escorte le salua de ses acclamations, et dix minutes après, bannières, écharpes et plumes flottaient à l'ondulation du galop des coursiers.



AU HAVRE.



OUTE cette cour, si brillante, si gaie, si animée de sentimens divers, arriva au Havre quatre jours après son départ de Paris. C'était vers les cinq heures du soir, on n'avait encore aucune nouvelle de Madame.

On chercha des logemens; mais dès lors commença une grande confusion parmi les maîtres, de grandes querelles entre les laquais. Au milieu de tout ce conflit, le comte de Guiche crut reconnaître Manicamp.

C'était, en effet, lui qui était venu; mais comme Malicorne s'était accommodé de son plus bel habit, il n'avait pu trouver, lui, à racheter qu'un habit de velours violet brodé d'argent. Guiche le reconnut autant à son habit qu'à son visage. Il avait vu très-souvent à Manicamp cet habit violet, sa dernière ressource.

Manicamp se présenta au comte sous une voûte de flambeaux qui incendiaient plutôt qu'ils n'illuminaient le porche par lequel on entrait au Havre et qui était situé près de la tour de François I[er].

Le comte en voyant la figure attristée de Manicamp, ne put s'empêcher de rire. — Eh! mon pauvre Manicamp, dit-il, comme te voilà violet: tu es donc en deuil? — Je suis en deuil, oui, répondit Manicamp. — De qui? — De mon habit bleu et or, qui a disparu, et à la place duquel je n'ai plus trouvé que celui-ci; et encore m'a-t-il fallu économiser à force pour le racheter. — Vraiment! — Pardieu, étonne-toi de cela! tu me laisses sans argent. — Enfin, te voilà, c'est le principal. — Par des routes exécrables. — Où es-tu logé? — Mais je ne suis pas logé.

De Guiche se mit à rire. — Alors, où logeras-tu? — Où vous logerez. — Alors je ne sais pas. — Tu n'as donc pas retenu un hôtel? — Moi? — Toi ou Monsieur? — Nous n'y avons pensé ni l'un ni l'autre. Le Havre est grand, je suppose, et pourvu qu'il y ait une écurie pour douze chevaux et une maison propre dans un bon quartier..... — Oh! il y a des maisons très-propres. Mais pas pour nous. — Comment, pas pour nous! Et pour qui? — Pour les Anglais, parbleu! Elles sont toutes louées. — Par qui? — Par M. de Buckingham. — Plaît-il, fit de Guiche, à qui ce mot fit dresser l'oreille. — Eh oui, mon cher, par M. de Buckingham. Sa Grâce s'est fait précéder d'un courrier; ce courrier est arrivé depuis trois jours, et il a retenu tous les logemens logeables qui se trouvaient dans la ville. — Impossible! — Mais, entêté que tu es, quand je te dis que M. de Buckingham a loué toutes les maisons qui entourent celle où doit descendre Sa Majesté la reine douairière d'Angleterre et la princesse sa fille. — Ah! par exemple, voilà qui est particulier, dit de Wardes en caressant le cou de son cheval. — C'est ainsi, Monsieur. — Vous en êtes bien sûr, monsieur de Manicamp?

Et en faisant cette question, il regardait sournoisement de Guiche, comme pour l'interroger sur le degré de confiance qu'on pouvait avoir dans la raison de son ami.

Pendant ce temps, la nuit était venue, et les flambeaux, les pages, les laquais, les écuyers, les chevaux et les carrosses encombraient la porte et la place; les torches se reflétaient dans le chenal qu'emplissait la marée montante, tandis que de l'autre côté de la jetée on apercevait mille figures curieuses de matelots et de bourgeois qui cherchaient à ne rien perdre du spectacle.

Pendant toutes ces hésitations, Bragelonne, comme s'il y eût été étranger, se tenait à cheval un peu en arrière de Guiche, et regardait les jeux de la lumière qui montaient dans l'eau, en même temps qu'il respirait avec délices le parfum salin de la vague qui roule bruyante sur les grèves les galets et l'algue, et jette à l'air son écume, à l'espace son bruit.

— Mais enfin, s'écria de Guiche, quelle raison M. de Buckingham a-t-il eue pour faire cette provision de logemens? — Oh! une excellente, répondit Manicamp. — Mais enfin, la connais-tu? — Je crois la connaître. — Parle donc. — Penche-toi. — Diable! cela ne peut se dire que tout bas? — Tu en jugeras toi-même. De Guiche se pencha. — L'amour, dit Manicamp. — Explique-toi. — Eh bien! il passe pour certain, monsieur le comte, que S. A. R. Monsieur, sera le plus infortuné des maris. — Comment, le duc de Buckingham?... — Ce nom porte malheur aux princes de la maison de France. — Ainsi le duc?... — Serait amoureux fou de la jeune Madame, à ce qu'on assure, et ne voudrait point que personne approchât d'elle, si ce n'est lui.

De Guiche rougit. — Bien, bien, merci, dit-il en serrant la main de Manicamp. Puis se relevant : — Pour l'amour de Dieu, dit-il à Manicamp, fais en sorte que ce projet du duc de Buckingham n'arrive point à des oreilles françaises, ou sinon, Manicamp, il reluira au soleil de ce pays des épées qui n'ont pas peur de la trempe anglaise. — Après tout, dit Manicamp, cet amour ne m'est point prouvé à moi, et n'est peut-être qu'un conte. — Non, dit de Guiche, ce doit être une vérité.

Et malgré lui, les dents du jeune homme se serraient. — Eh bien! après tout, qu'est-ce que cela te fait, à toi? qu'est-ce que cela me fait, à moi, que Monsieur soit ce que le feu roi fut? Buckingham père, pour la reine, Buckingham fils, pour la jeune Madame, rien pour tout le monde. — Silence! dit le comte. Allons! allons! en avant, Messieurs, en avant!

Et là-dessus, écartant les chevaux et les pages, il se fit une route jusqu'à la place au milieu de la foule, attirant après lui tout le cortége des Français.

Une grande porte donnant sur une cour était ouverte; Guiche entra dans cette cour; Bragelonne, de Wardes, Manicamp et trois ou quatre autres gentilshommes l'y suivirent.

Là se tint une espèce de conseil de guerre; on délibéra sur le moyen qu'il fallait employer pour sauver la dignité de l'ambassade.

De Guiche rêva quelque temps, puis à haute voix : — Qui m'aime me suive, dit il. — Les gens aussi, demanda un page qui s'était approché du groupe. — Tout le monde, s'écria le fougueux jeune homme. Allons, Manicamp, conduis-nous à la maison que Son Altesse Madame doit occuper.

Sans rien deviner du projet du comte, ses amis le suivirent escortés d'une foule de peuple dont les acclamations et la joie formaient un présage heureux pour le projet encore inconnu que poursuivait cette ardente jeunesse. Le vent soufflait bruyamment du port et grondait par lourdes rafales.



BRAGELONNE ET DE GUICHE SE RENDANT AU-DEVANT DE MADAME.

EN MER.

Le jour suivant se leva un peu plus calme quoique le vent soufflât toujours. Cependant le soleil s'était levé dans un lit de nuages rouges découpant ses rayons ensanglantés sur la crête des vagues noires. Du haut des vigies on guettait impatiemment.

Vers onze heures du matin un bâtiment fut signalé : ce bâtiment arrivait à pleines voiles : deux autres le suivaient à la distance d'un demi-nœud.

Ils venaient comme des flèches lancées par un vigoureux archer, et cependant la mer était si grosse que la rapidité de leur marche n'ôtait rien aux mouvemens du roulis qui couchaient les navires tantôt à droite, tantôt à gauche.

Bientôt la forme des vaisseaux et la couleur des flammes firent connaître la flotte anglaise. En tête marchait le bâtiment monté par la princesse, portant le pavillon de l'amirauté.

Aussitôt le bruit se répandit que la princesse arrivait. Toute la noblesse française courut au port; le peuple se porta sur les quais et sur les jetées.

Deux heures après, les vaisseaux avaient rallié le vaisseau amiral, et tous les trois, n'osant sans doute pas se hasarder à entrer dans l'étroit goulet du port, jetaient l'ancre entre le Havre et la Hève.

Aussitôt la manœuvre achevée, le vaisseau amiral salua la France de douze coups de canon, qui lui furent rendus coup pour coup par le fort François Ier. Aussitôt, cent embarcations prirent la mer, elles étaient tapissées de riches étoffes, elles étaient destinées à porter les gentilshommes français jusqu'aux vaisseaux mouillés.

Mais, en les voyant même dans le port, se balancer violemment, en voyant au delà de la jetée, les vagues s'élever en montagnes et venir se briser sur la grève avec un rugissement terrible, on comprenait bien qu'aucune de ces barques n'atteindrait le quart de la distance qu'il y avait à parcourir pour arriver aux vaisseaux sans avoir chaviré. Cependant, un bateau-pilote, malgré le vent et la mer, s'apprêtait à sortir du port pour aller se mettre à la disposition de l'amiral anglais.

De Guiche avait cherché parmi toutes ces embarcations un bateau un peu plus fort que les autres, qui lui donnât chance d'arriver jusqu'aux bâtimens anglais, lorsqu'il aperçut le pilote-côtier qui appareillait. — Raoul, dit-il, ne trouves-tu point qu'il est honteux pour des créatures intelligentes et fortes comme nous de reculer devant cette force brutale du vent et de l'eau? — C'est la réflexion que justement je faisais tout bas, répondit Bragelonne. — Eh bien ! veux-tu que nous montions ce bateau et que nous poussions en avant? Veux-tu, de Wardes? — Prenez garde, vous allez vous faire noyer, dit Manicamp. — Et pour rien, dit de Wardes, attendu qu'avec le vent debout comme vous l'aurez, vous n'arriverez jamais aux vaisseaux. — Ainsi tu refuses? — Oui, ma foi; je perdrais volontiers la vie dans une lutte contre les hommes, dit-il en regardant obliquement Bragelonne; mais me battre à coups d'aviron contre les flots d'eau salée, je n'y ai pas le moindre goût. — Et moi, dit Manicamp, dussé-je arriver jusqu'aux bâtimens, je me soucierais peu de perdre le seul habit propre qui me reste : l'eau salée rejaillit, et elle tache. — Mais voyez donc, s'écria de Guiche; vois donc, de Wardes, vois donc, Manicamp : là-bas, sur la dunette du vaisseau amiral, les princesses nous regardent. — Raison de plus, cher ami, pour ne pas prendre un bain ridicule devant elles. — Alors j'irai tout seul. — Non pas, dit Raoul, je vais avec toi : il me semble que c'est chose convenue.

Le fait est que Raoul, libre de toute passion, mesurant le danger avec sang-froid, voyait le danger imminent; mais il se laissait entraîner volontiers à faire une chose devant laquelle reculait de Wardes.

Le bateau se mettait en route; de Guiche appela le pilote-côtier. — Holà de la barque, dit-il, il nous faut deux places! Et roulant cinq ou six pistoles dans un morceau de papier, il les jeta du quai dans le bateau. — Il paraît que vous n'avez pas peur de l'eau salée, mes jeunes maîtres, dit le patron. — Nous n'avons peur de rien, répondit de Guiche. — Alors venez, mes gentilshommes.

Le pilote s'approcha du bord, et l'un après l'autre, avec une légèreté pareille, les deux jeunes gens sautèrent dans le bateau. — Allons, courage, enfans! dit de Guiche, il y a encore vingt pistoles dans cette bourse, et si nous atteignons le vaisseau amiral, elles sont à vous.

Aussitôt les rameurs se courbèrent sur leurs rames, et la barque bondit sur la cime des flots.

Tout le monde avait pris intérêt à ce départ si hasardé; la population du Havre se pressait sur les jetées: il n'y avait pas un regard qui ne fût pour la barque.

Parfois, la frêle embarcation demeurait un instant comme suspendue aux crêtes écumeuses, puis tout à coup elle glissait au fond d'un abîme mugissant, et semblait être précipitée.

Néanmoins, après une heure de lutte, elle arriva dans les eaux du vaisseau amiral, dont se détachaient déjà deux embarcations destinées à venir à son aide.

Sur le gaillard d'arrière du vaisseau amiral, abritées par un dais de velours et d'hermine, que soutenaient de puissantes attaches, Madame Henriette douairière et la jeune Madame, ayant auprès d'elles l'amiral comte de Norfolk, regardaient avec terreur cette barque tantôt enlevée au ciel, tantôt engloutie jusqu'aux enfers, contre la voile sombre de laquelle brillaient, comme deux lumineuses apparitions, les deux nobles figures des deux gentilshommes français.

L'équipage, appuyé sur les bastingages et grimpé dans les haubans, applaudissait à la bravoure de ces deux intrépides, à l'adresse du pilote et à la force des matelots.

Un hourra de triomphe accueillit leur arrivée à bord. Le comte de Norfolk, beau jeune homme de vingt-six à vingt-huit ans, s'avança au-devant d'eux. De Guiche et Bragelonne montèrent lestement l'escalier de tribord, et conduits par le comte de Norfolk, qui reprit sa place auprès d'elles, ils vinrent saluer les princesses.

Le respect, et surtout une certaine crainte dont il ne se rendait pas compte, avait empêché jusque-là le comte de Guiche de regarder attentivement la jeune Madame. Celle-ci, tout au contraire, l'avait distingué tout d'abord et avait demandé à sa mère: — N'est-ce point Monsieur que nous apercevions sur cette barque?

Madame Henriette, qui connaissait Monsieur mieux que sa fille, avait souri à cette erreur de son amour-propre et avait répondu: — Non, c'est M. de Guiche, son favori, voilà tout. A cette réponse, la princesse avait été forcée de contenir l'instinctive bienveillance provoquée par l'audace du comte.

Ce fut au moment où la princesse faisait cette question que de Guiche, osant enfin lever les yeux sur elle, put comparer l'original au portrait.

Lorsqu'il vit ce visage pâle, ces yeux animés, ces adorables cheveux châtains, cette bouche frémissante et ce geste si éminemment royal qui semblait remercier et encourager tout à la fois, il fut saisi d'une telle émotion que sans Raoul, qui lui prêta son bras, il eût chancelé.

Le regard étonné de son ami, le geste bienveillant de la reine rappelèrent de Guiche à lui. En peu de mots il expliqua sa mission, dit comment il était l'envoyé de Mon-

sieur et salua, selon leur rang et les avances qu'ils lui firent, l'amiral et les différens seigneurs anglais qui se groupaient autour des princesses.

Raoul fut présenté à son tour et gracieusement accueilli : tout le monde savait la part que le comte de la Fère avait prise à la restauration du roi Charles I[er] ; en outre, c'était encore le comte qui avait été chargé de cette négociation du mariage qui ramenait en France la petite-fille de Henri IV. Raoul parlait parfaitement anglais; il se constitua l'interprète de son ami près les jeunes seigneurs anglais auxquels notre langue n'était point familière.

En ce moment parut un jeune homme d'une beauté remarquable et d'une splendide richesse de costume et d'armes. Il s'approcha des princesses qui causaient avec le comte de Norfolk, et d'une voix qui déguisait mal son impatience : — Allons, Mesdames, dit-il, il faut descendre à terre.

A cette invitation, la jeune Madame se leva et elle allait accepter la main que le jeune homme lui tendait avec une vivacité pleine d'expressions diverses, lorsque l'amiral s'avança entre la jeune Madame et le nouveau venu. — Un moment, s'il vous plaît, milord de Buckingham, dit-il : le débarquement n'est point possible à cette heure pour des femmes. La mer est trop grosse; mais, vers quatre heures, il est probable que le vent tombera; on ne débarquera donc que ce soir. — Permettez, milord, dit Buckingham avec une irritation qu'il ne chercha point même à déguiser. Vous retenez ces dames et vous n'en avez point le droit. De ces dames, l'une appartient, hélas! à la France, et vous le voyez, la France la réclame par la voix de ses ambassadeurs. Et de la main le comte de Norfolk montra de Guiche et Raoul qu'il saluait en même temps.

Un regard dérobé de Madame surprit la rougeur qui couvrait les joues du comte. Ce regard échappa à Buckingham. Il n'avait d'yeux que pour surveiller Norfolk. Il était évidemment jaloux de l'amiral, et semblait brûler du désir d'arracher les princesses à ce sol mouvant des vaisseaux sur lequel l'amiral était roi. — Au reste, reprit Buckingham, j'en appelle à Madame elle-même. — Et moi, milord, répondit l'amiral, j'en appelle à ma conscience et à ma responsabilité. J'ai promis de rendre saine et sauve Madame à la France; je tiendrai ma promesse. — Mais cependant, Monsieur... — Milord, permettez-moi de vous rappeler que je commande seul ici — Milord, savez-vous ce que vous dites, répondit avec hauteur Buckingham. — Parfaitement, et je le répète. Je commande seul ici, milord, et tout m'obéit : la mer, le vent, les navires et les hommes.

Cette parole était grande et noblement prononcée. Raoul en observa l'effet sur Buckingham. Celui-ci frissonna par tout le corps; ses yeux s'injectèrent de sang, et sa main se porta sur la garde de son épée. — Milord, dit la reine, permettez-moi de vous dire que je suis en tout point de l'avis du comte de Norfolk; puis le temps, au lieu de se couvrir de vapeur comme il le fait en ce moment, fût-il parfaitement pur et favorable, nous devons bien quelques heures à l'officier qui nous a conduites si heureusement et avec des soins si empressés jusqu'en vue des côtes de France où il doit nous quitter.

Buckingham, au lieu de répondre, consulta le regard de Madame.

Madame, à demi cachée sous les courtines de velours et d'or qui l'abritaient, n'écoutait rien de ce débat, occupée qu'elle était à regarder le comte de Guiche qui s'entretenait avec Raoul.

Ce fut un nouveau coup pour Buckingham, qui crut découvrir dans le regard de Madame Henriette un sentiment plus profond que celui de la curiosité. Il se retira tout chancelant et alla heurter le grand mât. — M. de Buckingham n'a pas le pied

marin, dit en français la reine-mère; voilà sans doute pourquoi il désire si fort toucher la terre ferme.

Le jeune homme entendit ces mots, pâlit, laissa tomber ses mains avec découragement à ses côtés, et se retira confondant dans un soupir ses anciennes amours et ses haines nouvelles.

Cependant l'amiral, sans se préoccuper autrement de cette mauvaise humeur de Buckingham, fit passer les princesses dans la chambre de poupe où le dîner avait été servi avec une magnificence digne de tous les convives. L'amiral prit place à droite de Madame et mit le comte de Guiche à sa gauche. C'était la place qu'occupait d'ordinaire Buckingham.

Aussi, lorsqu'il entra dans la salle à manger, fut-ce une douleur pour lui que de se voir relégué par l'étiquette, cette autre reine à qui il devait le respect, à un rang inférieur à celui qu'il avait tenu jusque-là.

De son côté, de Guiche, plus pâle encore peut-être de son bonheur, que son rival ne l'était de sa colère, s'assit en tressaillant près de la princesse, dont la robe de soie, en effleurant son corps, faisait passer dans tout son être des frissons d'une amertume et d'une volupté jusqu'alors inconnues.

Après le repas, Buckingham s'élança pour donner la main à Madame.

Mais ce fut au tour de Guiche de faire la leçon au duc. — Milord, dit-il, soyez assez bon, à partir de ce moment, pour ne plus vous interposer entre Son Altesse Royale Madame et moi. A partir de ce moment, en effet, Son Altesse Royale appartient à la France, et c'est la main de Monsieur, frère du roi, qui touche la main de la princesse quand Son Altesse Royale me fait l'honneur de me toucher la main.

Et en prononçant ces paroles, il présenta lui-même sa main à la jeune Madame avec une timidité si visible et en même temps une noblesse si courageuse, que les Anglais firent entendre un murmure d'admiration, tandis que Buckingham laissait échapper un soupir de douleur. — Raoul aimait; Raoul comprit tout.

Il attacha sur son ami un de ces regards profonds que l'ami seul ou la mère étendent comme protecteur ou comme surveillant sur l'enfant ou sur l'ami qui s'égare.

Vers deux heures, enfin, le soleil parut, le vent tomba, la mer devint unie comme une large nappe de cristal, la brume, qui couvrait les côtes, se déchira comme un voile qui s'envole en lambeaux. Alors les rians côteaux de la France apparurent avec leur mille maisons blanches, se détachant, ou sur le vert des arbres, ou sur le bleu du ciel.

LES TENTES.

L'amiral, comme nous l'avons vu, avait pris le parti de ne plus faire attention aux yeux menaçans et aux emportemens convulsifs de Buckingham. En effet, depuis le départ d'Angleterre, il devait s'y être tout doucement habitué.

De Guiche n'avait point encore remarqué en aucune façon cette animosité que le jeune lord paraissait avoir contre lui, mais il ne se sentait d'instinct aucune sympathie pour le favori de Charles II. La reine-mère, avec une expérience plus grande et un sens plus froid, dominait toute la situation, et, comme elle en comprenait le danger, elle s'apprêtait à en trancher le nœud lorsque le moment en serait venu.

Ce moment arriva.

Le calme était rétabli partout, excepté dans le cœur de Buckingham, et celui-ci, dans son impatience, répétait à demi-voix à la jeune princesse : — Madame, Madame, au nom du ciel, rendons-nous à terre, je vous en supplie. Ne voyez-vous pas que ce fat de comte de Norfolk me fait mourir avec ses soins et ses adorations pour vous ?

Henriette entendit ces paroles ; elle sourit, et sans se retourner, donnant seulement à sa voix cette inflexion de doux reproche et de langoureuse impertinence avec lesquels la coquetterie sait donner un acquiescement tout en ayant l'air de formuler une défense : — Mon cher lord, murmura-t-elle, je vous ai déjà dit que vous étiez fou.

Enfin l'amiral, avec une lenteur étudiée, donna les derniers ordres pour le départ des canots.

A la voix du comte de Norfolk, une grande barque toute pavoisée descendit lentement des flancs du vaisseau amiral : elle pouvait contenir vingt rameurs et quinze passagers.

Des tapis de velours, des housses brodées aux armes d'Angleterre, des guirlandes de fleurs, car en ce temps on cultivait assez volontiers la parabole au milieu des alliances politiques, formaient le principal ornement de cette barque vraiment royale.

A peine la barque était-elle à flot, à peine les rameurs avaient-ils dressé leurs avirons, attendant, comme des soldats au port d'armes, l'embarquement de la princesse, que Buckingham courut à l'escalier pour prendre sa place dans le canot. Mais la reine l'arrêta. — Milord, dit-elle, il ne convient pas que vous laissiez aller ma fille et moi à terre sans que les logemens soient préparés d'une façon certaine. Je vous prie donc, milord, de nous devancer au Havre, et de veiller à ce que tout soit en ordre à notre arrivée.

Ce fut un nouveau coup pour le duc, coup d'autant plus terrible qu'il était inattendu. Il balbutia, rougit, mais ne put répondre.

Il avait cru pouvoir se tenir près de Madame pendant le trajet, et savourer ainsi jusqu'au dernier des momens qui lui étaient donnés par la fortune. Mais l'ordre était exprès. L'amiral, qui l'avait entendu, s'écria aussitôt : — Le petit canot à la mer! L'ordre fut exécuté avec cette rapidité particulière aux manœuvres des bâtimens de guerre. Buckingham, désolé, s'arrêta, mais regardant autour de lui, et tentant un dernier effort, — Et vous, Messieurs, demanda-t-il tout suffoqué par tant d'émotions diverses, vous, monsieur de Guiche, vous, monsieur de Bragelonne, ne m'accompagnez-vous point? De Guiche s'inclina. — Je suis ainsi que M. de Bragelonne aux ordres de la reine, dit-il, ce qu'elle nous commandera de faire nous le ferons. Et il regarda la jeune princesse qui baissa les yeux.

— Pardon, monsieur de Buckingham, dit la reine, mais M. de Guiche représente ici Monsieur, c'est lui qui doit nous faire les honneurs de la France, comme vous nous avez fait les honneurs de l'Angleterre; il ne peut donc se dispenser de nous accompagner ; nous devons bien d'ailleurs cette légère faveur au courage qu'il a eu de nous venir trouver par ce mauvais temps.

Buckingham ouvrit la bouche comme pour répondre, mais soit qu'il ne trouvât point de pensée ou point de mots pour formuler cette pensée, aucun son ne tomba de ses lèvres, et se retournant comme en délire, il sauta du bâtiment dans le canot. Les rameurs n'eurent que le temps de le retenir et de se retenir eux-mêmes, car le poids et le contre-coup avaient failli faire chavirer la barque. — Décidément milord est fou, dit tout haut l'amiral à Raoul. — J'en ai peur pour milord, répondit Bragelonne.

Pendant tout le temps que le canot mit à gagner la terre, le duc ne cessa de couvrir de ses regards le vaisseau amiral, comme ferait un avare qu'on arracherait à son coffre ; une mère qu'on éloignerait de sa fille pour la conduire à la mort. Mais rien

ne répondit à ses signaux, à ses manifestations, à ses lamentables attitudes. Buckingham en fut tellement étourdi, qu'il se laissa tomber sur un banc, enfonçant sa main dans ses cheveux, tandis que les matelots insoucieux faisaient voler le canot sur les vagues.

En arrivant, il était dans une torpeur telle, que s'il n'eût pas rencontré sur le port le messager auquel il avait fait prendre les devans comme maréchal des logis, il n'eût pas su demander son chemin. Une fois arrivé à la maison qui lui était destinée, il s'y enferma comme Achille dans sa tente.

Cependant le canot qui portait les princesses quittait le bord du vaisseau amiral au moment même où Buckingham mettait pied à terre. Une barque suivait, remplie d'officiers, de courtisans et d'amis empressés.

Toute la population du Havre, embarquée à la hâte sur des bateaux de pêche et des barques plates ou sur de longues péniches normandes, accourut au-devant du bateau royal. Le canon des forts retentissait; le vaisseau amiral et les deux autres échangeaient leurs salves, et les nuages de flamme s'envolaient, des bouches béantes, en flocons ouatés de fumée au-dessus des flots, puis s'évaporaient dans l'azur du ciel.

La princesse descendit aux degrés du quai. Une musique joyeuse l'attendait à terre et accompagnait chacun de ses pas.

Tandis que s'avançant dans le centre de la ville, elle foulait de son pied délicat les riches tapisseries et les jonchées de fleurs, de Guiche et Raoul, se dérobant du milieu des Anglais, prenaient leur chemin par la ville et s'avançaient rapidement vers l'endroit désigné pour la résidence de Madame. — Hâtons-nous, disait Raoul à de Guiche, car, du caractère que je lui connais, ce Buckingham nous fera quelque malheur en voyant le résultat de notre délibération d'hier. — Oh! dit le comte, nous avons là de Wardes, qui est la fermeté en personne, et Manicamp, qui est la douceur même. De Guiche n'en fit pas moins diligence, et cinq minutes après ils étaient en vue de l'Hôtel-de-Ville.

Ce qui les frappa d'abord, c'était une grande quantité de gens assemblés sur la place. — Bon, dit de Guiche, il paraît que nos logemens sont construits.

En effet, devant l'hôtel, sur la place même, s'élevaient huit tentes de la plus grande élégance, surmontées des pavillons de France et d'Angleterre unis. L'Hôtel-de-Ville était entouré par des tentes comme d'une ceinture bigarrée; dix pages et douze chevau-légers donnés pour escorte aux ambassadeurs montaient la garde devant ces tentes.

Le spectacle était curieux, étrange; il avait quelque chose de féerique.

Ces habitations improvisées avaient été construites dans la nuit. Revêtues au dedans et au dehors des plus riches étoffes que de Guiche avait pu se procurer au Havre, elles encerclaient entièrement l'Hôtel-de-Ville, c'est-à-dire la demeure de la jeune princesse; elles étaient réunies les unes aux autres par de simples câbles de soie, tendus et gardés par des sentinelles, de sorte que le plan de Buckingham se trouvait complétement renversé, si ce plan avait été réellement de garder pour lui et ses Anglais les abords de l'Hôtel-de-Ville.

Le seul passage qui donnât accès aux degrés de l'édifice, et qui ne fût point fermé par cette barricade soyeuse, était gardé par deux tentes pareilles à deux pavillons et dont les portes s'ouvraient aux deux côtés de cette entrée. Ces deux tentes étaient celles de de Guiche et de Raoul, et en leur absence devaient toujours être occupées: celle de Guiche, par de Wardes; celle de Raoul, par Manicamp. Tout autour de ces deux tentes et des six autres, une centaine d'officiers, de gentilshommes et de pages reluisaient de soie et d'or, bourdonnant comme des abeilles autour de leur ruche. Tout

cela, l'épée à la hanche, était prêt à obéir à un signe de Guiche ou de Bragelonne, les deux chefs de l'ambassade.

Au moment même où les deux jeunes gens apparaissaient à l'extrémité d'une rue aboutissant sur la place, ils aperçurent, traversant cette même place au galop de son cheval, un jeune gentilhomme d'une merveilleuse élégance. Il fendait la foule des curieux, et à la vue de ces bâtisses improvisées, il poussa un cri de colère et de désespoir. C'était Buckingham, Buckingham sorti de la stupeur pour revêtir un éblouissant costume et pour venir attendre Madame et la reine à l'Hôtel-de-Ville. Mais à l'entrée des tentes, on lui barra le passage, et force lui fut de s'arrêter. Buckingham exaspéré leva son fouet; deux officiers lui saisirent le bras.

Des deux gardiens un seul était là. De Wardes, monté dans l'intérieur de l'Hôtel-de-Ville, transmettait quelques ordres donnés par de Guiche.

Au bruit que faisait Buckingham, Manicamp, couché paresseusement sur les coussins d'une des deux tentes d'entrée, se souleva avec sa nonchalance ordinaire, et s'apercevant que le bruit continuait, apparut sous les rideaux. — Qu'est-ce, dit-il avec douceur, et qui donc mène tout ce grand bruit? Le hasard fit qu'au moment où il commençait à parler, le silence venait de renaître, et que bien que son accent fût doux et modéré, tout le monde entendit sa question.

Buckingham se retourna, regarda ce grand corps maigre et ce visage indolent. Probablement la personne de notre gentilhomme, vêtue, d'ailleurs, assez simplement comme nous l'avons dit, ne lui inspira pas grand respect, car il répondit dédaigneusement : — Qui êtes-vous, Monsieur? Manicamp s'appuya au bras d'un énorme chevau-léger solide comme un pilier de cathédrale, et répondit du même ton tranquille : — Et vous, Monsieur? — Moi, je suis milord duc de Buckingham. J'ai loué toutes les maisons qui entourent l'Hôtel-de-Ville où j'ai affaire; or, puisque ces maisons sont louées, elles sont à moi, et puisque je les ai louées pour avoir le passage libre à l'Hôtel-de-Ville, vous n'avez pas le droit de me fermer ce passage. — Mais, Monsieur, qui vous empêche de passer? demanda Manicamp. — Mais vos sentinelles. — Parce que vous voulez passer à cheval, Monsieur, et que la consigne est de ne laisser passer que les piétons. — Nul n'a le droit de donner de consigne ici, excepté moi, dit Buckingham. — Comment cela, Monsieur? demanda Manicamp avec sa voix douce; faites-moi la grâce de m'expliquer cette énigme? — Parce que, comme je vous l'ai dit, j'ai loué toutes les maisons de la place. — Nous le savons bien, puisqu'il ne nous est resté que la place elle-même. — Vous vous trompez, Monsieur, la place est à moi comme les maisons. — Oh! pardon, Monsieur, vous faites erreur. On dit chez nous le pavé du roi, donc la place est au roi; donc, puisque nous sommes les ambassadeurs du roi, la place est à nous. — Monsieur, je vous ai déjà demandé qui vous étiez? s'écria Buckingham exaspéré du sang-froid de son interlocuteur. — On m'appelle Manicamp, répondit le jeune homme d'une voix éolienne, tant elle était harmonieuse et suave. Buckingham haussa les épaules. — Bref, dit-il, quand j'ai loué les maisons qui entourent l'Hôtel-de-Ville, la place était libre; ces baraques obstruent ma vue, ôtez ces baraques!

Un sourd et menaçant murmure courut dans la foule des auditeurs.

De Guiche arrivait en ce moment; il écarta cette foule qui le séparait de Buckingham, et, suivi de Raoul, il arriva d'un côté, tandis que de Wardes arrivait de l'autre. — Pardon, milord, dit-il; mais si vous avez quelque réclamation à faire, ayez l'obligeance de la faire à moi, attendu que c'est moi qui ai donné les plans de cette construction. Vous disiez donc, Monsieur? continua de Guiche. — Je disais, monsieur le comte, reprit Buckingham avec un accent de colère encore sensible, quoi-

qu'il fût tempéré par la présence d'un égal, je disais qu'il est impossible que ces tentes demeurent où elles sont. — Impossible! fit de Guiche, et pourquoi? — Parce qu'elles me gênent.

De Guiche laissa échapper un mouvement d'impatience, mais le coup d'œil froid de Raoul le retint. — Elles doivent moins vous gêner, Monsieur, que cet abus de la priorité que vous vous êtes permis... — Un abus? — Mais sans doute. Vous envoyez ici un messager qui loue, en votre nom, toute la ville du Havre, sans s'inquiéter des Français qui doivent venir au-devant de Madame. C'est peu fraternel, monsieur le duc, pour le représentant d'une nation amie. — La terre est au premier occupant, dit Buckingham. — Pas en France, Monsieur. — Et pourquoi pas en France? — Parce que c'est le pays de la politesse. — Qu'est-ce à dire? s'écria Buckingham d'une façon si emportée que les assistans se reculèrent, s'attendant à une collision immédiate. — C'est-à-dire, Monsieur, répondit Guiche en pâlissant, que j'ai fait construire ce logement pour moi et mes amis, comme l'asile des ambassadeurs de France, comme le seul abri que votre exigence nous ait laissé dans la ville, et que dans ce logement j'habiterai moi et les miens, à moins qu'une volonté plus puissante et surtout plus souveraine que la vôtre ne me renvoie. — C'est-à-dire ne nous déboute, comme on dit au palais, fit doucement Manicamp. — J'en connais un, Monsieur, qui sera tel, je l'espère, que vous le désirez, dit Buckingham en mettant la main à la garde de son épée.

En ce moment, et comme la déesse Discorde allait, enflammant les esprits, tourner toutes les épées contre des poitrines humaines, Raoul posa doucement sa main sur l'épaule de Buckingham. — Un mot, milord, dit-il. — Mon droit! mon droit d'abord! s'écria le fougueux jeune homme. — C'est justement sur ce point que je vais avoir l'honneur de vous entretenir, dit Raoul. — Soit, mais pas de longs discours, Monsieur. — Une seule question; vous voyez qu'on ne peut pas être plus bref. — Parlez, j'écoute. — Est-ce vous ou M. le duc d'Orléans qui allez épouser la petite-fille du roi Henri IV? — Plaît-il? demanda Buckingham, en se reculant tout effaré. — Répondez-moi, je vous prie, Monsieur, insista tranquillement Raoul. — Votre intention est-elle de me railler, Monsieur? demanda Buckingham. — C'est toujours répondre, Monsieur, et cela me suffit. Donc, vous l'avouez, ce n'est pas vous qui allez épouser la princesse d'Angleterre. — Vous le savez bien, Monsieur, ce me semble. — Pardon; mais c'est que d'après votre conduite, la chose n'était plus claire. — Voyons, au fait, que prétendez-vous dire, Monsieur?

Raoul se rapprocha du duc. — Vous avez, dit-il en baissant la voix, des fureurs qui ressemblent à des jalousies; savez-vous cela, milord? Or, ces jalousies, à propos d'une femme, ne vont point à quiconque n'est ni son amant, ni son époux; à bien plus forte raison, je suis sûr que vous comprendrez cela, milord, quand cette femme est une princesse. — Monsieur, s'écria Buckingham, insultez-vous Madame Henriette? — C'est vous, répondit froidement Bragelonne, c'est vous qui l'insultez, milord, prenez-y garde. Tout à l'heure, sur le vaisseau amiral, vous avez poussé à bout la reine et lassé la patience de l'amiral. Je vous observais, milord, et vous ai cru fou, d'abord, mais depuis j'ai deviné le caractère réel de cette folie. — Monsieur! — Attendez, car j'ajouterai un mot. J'espère être le seul parmi les Français qui l'ai deviné.

— Mais savez-vous, Monsieur, dit Buckingham frissonnant de colère et d'inquiétude à la fois, savez-vous que vous tenez là un langage qui mérite répression. — Pesez vos paroles, milord, dit Raoul avec hauteur; je ne suis pas d'un sang dont les vivacités se laissent réprimer, tandis qu'au contraire, vous, vous êtes d'une race dont les passions sont suspectes aux bons Français; je vous le répète donc pour la seconde fois, prenez garde, milord. — A quoi, s'il vous plaît? me menaceriez-vous, par hasard?

— Je suis le fils du comte de la Fère, monsieur de Buckingham, et je ne menace jamais, parce que je frappe d'abord. Ainsi, entendons-nous bien, la menace que je vous fais — la voici :

Buckingham serra les poings, mais Raoul continua comme s'il ne s'apercevait de rien. — Au premier mot hors des bienséances que vous vous permettrez envers Son Altesse Royale... Oh ! soyez patient, monsieur de Buckingham, je le suis bien, moi. Tant que Madame a été sur le sol anglais, je me suis tu; mais, à présent qu'elle a touché le sol de la France, maintenant que nous l'avons reçue au nom du prince, à la première insulte que, dans votre étrange attachement, vous commettrez envers la maison royale de France, — j'ai deux partis à prendre, — ou je déclare devant tous la folie dont vous êtes affecté en ce moment et je vous fais renvoyer honteusement en Angleterre, — ou, si vous le préférez, je vous donne du poignard dans la gorge en pleine assemblée. Au reste, ce second moyen me paraît le plus convenable, et je crois que je m'y tiendrai.

Buckingham était devenu plus pâle que le flot de dentelles d'Angleterre qui entourait son col. — Monsieur de Bragelonne, dit-il, est-ce bien un gentilhomme qui parle? — Oui, seulement ce gentilhomme parle à un fou. Guérissez, milord, et il vous tiendra un autre langage. — Oh ! mais, monsieur de Bragelonne, murmura le duc d'une voix étranglée et en portant la main à son cou, vous voyez bien que je me meurs. — Si la chose arrivait en ce moment, Monsieur, dit Raoul avec son inaltérable sang-froid, je regarderais en vérité cela comme un grand bonheur, car cet événement préviendrait toutes sortes de mauvais propos sur votre compte et sur celui des personnes illustres que votre dévouement compromet si follement. — Oh ! vous avez raison, vous avez raison, dit le jeune homme éperdu; oui, oui, mourir! oui, mieux vaut mourir que souffrir ce que je souffre en ce moment. Et il porta la main sur un charmant poignard au manche tout garni de pierreries qu'il tira à moitié de sa poitrine. Raoul lui repoussa la main. — Prenez garde, Monsieur, dit-il; si vous ne vous tuez pas, vous faites un acte ridicule; si vous vous tuez, vous tachez de sang la robe nuptiale de la princesse d'Angleterre.

Buckingham demeura une minute haletant. Pendant cette minute, on vit ses lèvres trembler, ses joues frémir, ses yeux vaciller, comme dans le délire. Puis, tout à coup, — Monsieur de Bragelonne, dit-il, je ne connais pas un plus noble esprit que vous; vous êtes le digne fils du plus parfait gentilhomme que l'on connaisse. Habitez vos tentes! Et il jeta ses deux bras autour du cou de Raoul.

Toute l'assistance émerveillée de ce mouvement auquel on ne se pouvait guère attendre, vu les trépignemens de l'un des adversaires et la rude insistance de l'autre, l'assemblée se mit à battre des mains, et mille vivats, mille applaudissemens joyeux s'élancèrent vers le ciel.

Guiche embrassa à son tour Buckingham, un peu à contre-cœur, mais enfin il l'embrassa. Ce fut le signal, Anglais et Français qui, jusque-là, s'étaient regardés avec inquiétude, fraternisèrent à l'instant même.

Sur ces entrefaites, arriva le cortége des princesses, qui, sans Bragelonne, eussent trouvé deux armées aux prises et du sang sur les fleurs. Tout se remit à l'aspect des premières bannières.

LA NUIT.



a concorde était revenue s'asseoir au milieu des tentes.... Anglais et Français rivalisaient de galanterie auprès des illustres voyageuses et de politesse entre eux.

Les Anglais envoyèrent aux Français des fleurs dont ils avaient fait provision pour fêter l'arrivée de la jeune princesse; les Français invitèrent les Anglais à un souper qu'ils devaient donner le lendemain.

Madame recueillit donc sur son passage d'unanimes félicitations. Elle apparaissait comme une reine, à cause du respect de tous; comme une idole, à cause de l'adoration de quelques-uns. La reine-mère fit aux Français l'accueil le plus affectueux. La France était son pays, à elle, et elle avait été trop malheureuse en Angleterre pour que l'Angleterre lui pût faire oublier la France. Elle apprenait donc à sa fille, par son propre amour, l'amour du pays où toutes deux avaient trouvé l'hospitalité et où elles allaient trouver la fortune d'un brillant avenir.

Lorsque l'entrée fut faite et les spectateurs un peu disséminés, lorsqu'on n'entendit plus que de loin les fanfares et le bruissement de la foule, lorsque la nuit tomba, enveloppant de ses voiles étoilées la mer, le port, la ville et la campagne encore émue de ce grand événement, de Guiche rentra dans sa tente et s'assit sur un large escabeau avec une telle expression de douleur que Bragelonne le suivit du regard jusqu'à ce qu'il l'eût entendu soupirer; alors il s'approcha.

Le comte était renversé en arrière, l'épaule appuyée à la paroi de la tente, le front dans ses mains.

—Tu souffres, ami? lui demanda Raoul.—Cruellement.—Du corps, n'est-ce pas? —Du corps, oui.—La journée a été fatigante, en effet, continua le jeune homme les yeux fixés sur celui qu'il interrogeait.—Oui, et le sommeil me rafraîchirait.—Veux-tu que je te laisse?—Non, j'ai à te parler.—Je ne te laisserai parler qu'après t'avoir interrogé moi-même, Guiche.—Interroge.—Sais-tu pourquoi Buckingham était si furieux?—Je m'en doute.—Il aime Madame, n'est-ce pas?—Du moins on en jurerait, à le voir.—Eh bien, il n'en est rien.—Oh! cette fois, tu te trompes, Raoul, et j'ai bien lu sa peine dans ses yeux, dans son geste, dans toute sa vie depuis ce matin. —Voyons, Guiche, tu crois ne pas te tromper?—Oh! j'en suis sûr! s'écria vivement le comte.—Dis-moi, comte, demanda Raoul avec un profond regard, qui te rend si clairvoyant?—Mais, répondit de Guiche en hésitant, l'amour-propre.—L'amour-propre! c'est un mot bien long, Guiche.—Que veux-tu dire?

—Écoute, cher ami, nous avons fait campagne ensemble, nous nous sommes vus à cheval pendant dix-huit heures, trois chevaux écrasés de lassitude ou mourant de faim, tombaient sous nous, que nous riions encore. Ce n'est point la fatigue qui te

rend triste, comte. — Alors c'est la contrariété. — La folie de lord Buckingham? — Eh sans doute; n'est-il point fâcheux pour nous, Français représentant notre maître, de voir un Anglais courtiser notre future maîtresse, la seconde dame du royaume? — Oui, tu as raison; mais je crois que lord Buckingham n'est pas dangereux. — Non, mais il est importun. En arrivant ici, n'a-t-il pas failli tout troubler entre les Anglais et nous, et sans toi, sans ta prudence si admirable et ta fermeté si étrange, nous tirions l'épée en pleine ville. — Il a changé, tu vois. — Oui, certes, mais de là même vient ma stupéfaction. Tu lui as parlé bas, que lui as-tu dit?

— Ce que je lui ai dit, comte, répondit Raoul, je vais te le répéter à toi. Écoute bien, le voici : — Monsieur, vous regardez d'un air d'envie, d'un air de convoitise injurieuse la sœur de votre prince, laquelle ne vous est pas fiancée, laquelle n'est pas, laquelle ne peut pas être votre maîtresse; vous faites donc affront à ceux qui, comme nous, viennent chercher une jeune fille pour la conduire à son époux. — Tu lui as dit cela? demanda de Guiche rougissant. — En propres termes; j'ai même été plus loin.

Guiche fit un mouvement. – Je lui ai dit : De quel œil nous regarderiez-vous, si vous aperceviez parmi nous un homme assez insensé, assez déloyal pour concevoir d'autres sentimens que le plus pur respect à l'égard d'une princesse destinée à notre maître?

Ces paroles étaient tellement à l'adresse de de Guiche, que de Guiche pâlit, et, saisi d'un tremblement subit, ne put que tendre machinalement une main vers Raoul, tandis que de l'autre il se couvrait les yeux et le front. — Mais, continua Raoul sans s'arrêter à cette démonstration de son ami, Dieu merci, les Français que l'on proclame légers, indiscrets, inconsidérés, savent appliquer un jugement sain et une saine morale à l'examen des questions de haute convenance. Or, ai-je ajouté, sachez, monsieur de Buckingham, que nous autres gentilshommes de France, nous servons nos rois en leur sacrifiant nos passions aussi bien que notre fortune et notre vie; et quand, par hasard, le démon nous suggère une de ces mauvaises pensées qui incendient le cœur, nous éteignons cette flamme, fût-ce en l'arrosant de notre sang. Voilà, mon cher Guiche, ce que j'ai dit à M. de Buckingham.

De Guiche, courbé jusqu'alors sous la parole de Raoul, se redressa, les yeux fiers et la main fiévreuse; il saisit la main de Raoul; les pommettes de ses joues, après avoir été froides comme la glace, étaient de flammes. — Et tu as bien parlé, dit-il d'une voix étranglée; et tu es un brave ami, Raoul, merci; maintenant, je t'en supplie, laisse-moi seul, j'ai besoin de repos. Beaucoup de choses ont ébranlé aujourd'hui ma tête et mon cœur; demain, quand tu reviendras, je ne serai plus le même homme. — Eh bien! soit, je te laisse, dit Raoul en se retirant.

Le comte fit un pas vers son ami, et l'étreignit cordialement entre ses bras. Mais, dans cette étreinte amicale, Raoul put distinguer le frissonnement d'une grande passion combattue.

La nuit était fraîche, étoilée, splendide; après la tempête, la chaleur du soleil avait ramené partout la vie, la joie et la sécurité. Il s'était formé au ciel quelques nuages longs et effilés dont la blancheur azurée promettait une série de beaux jours tempérés par une brise de l'est. Sur la place de l'hôtel, de grandes ombres coupées de larges rayons lumineux formaient comme une gigantesque mosaïque aux dalles noires et blanches.

Bientôt tout s'endormit dans la ville; il resta une faible lumière dans l'appartement de Madame qui donnait sur la place, et cette douce clarté de la lampe affaiblie semblait une image de ce calme sommeil d'une jeune fille, dont la vie à peine se mani-

feste, à peine est sensible, et dont la flamme se tempère aussi quand le corps est endormi. Bragelonne sortit de sa tente avec la démarche lente et mesurée de l'homme curieux de voir et jaloux de n'être point vu. Alors, abrité derrière les rideaux épais, embrassant toute la place d'un seul coup d'œil, il vit, au bout d'un instant, les rideaux de la tente de de Guiche s'entr'ouvrir et s'agiter.

Derrière les rideaux se dessinait l'ombre de de Guiche, dont les yeux brilaient dans l'obscurité, attachés ardemment sur le salon de Madame, illuminé doucement par la lumière intérieure de l'appartement.

Cette douce lueur qui colorait les vitres était l'étoile du comte. On voyait monter jusqu'à ses yeux l'aspiration de son âme tout entière. Raoul, perdu dans l'ombre, devinait toutes les pensées passionnées qui établissaient entre la tente du jeune ambassadeur et le balcon de la princesse un lien mystérieux et magique de sympathies; lien formé par des pensées empreintes d'une telle volonté, d'une telle obsession, qu'elles sollicitaient certainement les rêves amoureux à descendre sur cette couche parfumée que le comte dévorait avec les yeux de l'âme. Mais de Guiche et Raoul n'étaient pas les seuls qui veillassent. La fenêtre d'un des bâtimens de la place était ouverte; c'était la fenêtre d'une maison habitée par Buckingham. Sur la lumière qui jaillissait hors de cette dernière fenêtre, se détachait en vigueur la silhouette du duc, qui mollement appuyé sur la traverse sculptée et garnie de velours, envoyait aussi au balcon de Madame ses vœux et les folles visions de son amour. Bragelonne ne put s'empêcher de sourire. — Voilà un pauvre cœur bien assiégé, dit-il en songeant à Madame, et un mari bien menacé. Puis, après avoir fait sa provision de mélancolie nocturne, il rentra se coucher en songeant, pour son propre compte, que peut-être quatre ou six yeux tout aussi ardens que ceux de de Guiche et de Buckingham couvaient son idole à lui dans le château de Blois. — Et ce n'est pas une bien solide garnison que mademoiselle de Montalais, dit-il tout bas en soupirant.

DU HAVRE A PARIS.

Le lendemain, les fêtes eurent lieu avec toute la pompe et toute l'allégresse que les ressources de la ville et la disposition des esprits pouvaient donner. Pendant les dernières heures passées au Havre, le départ avait été préparé.

Madame, après avoir fait ses adieux à la flotte anglaise et salué une dernière fois la patrie en saluant son pavillon, monta en carrosse au milieu d'une brillante escorte. De Guiche espérait que le duc de Buckingham retournerait avec l'amiral en Angleterre; mais Buckingham parvint à prouver à la reine que ce serait une inconvenance de laisser arriver Madame presque abandonnée à Paris.

Ce point une fois arrêté que Buckingham accompagnerait Madame, le jeune duc se choisit une cour de gentilshommes et d'officiers destinés à lui faire cortége à lui-même, en sorte que ce fut une armée qui s'achemina vers Paris, semant l'or et jetant les démonstrations brillantes au milieu des villes et des villages qu'elle traversait.

Le temps était beau. La France est belle à voir, surtout de cette route que traversait le cortége. Le printemps jetait ses fleurs et ses feuillages embaumés sur les pas de cette jeunesse. Toute la Normandie, aux végétations plantureuses, aux horizons bleus, aux fleuves argentés, se présentait comme un paradis pour la nouvelle sœur du roi.

Ce n'étaient que fêtes et enivremens sur la route. Guiche et Buckingham oubliaient tout ; Guiche pour réprimer les nouvelles tentatives de l'Anglais, Buckingham pour réveiller dans le cœur de la princesse un souvenir plus vif de la patrie à laquelle se rattachait la mémoire des jours heureux.

Mais, hélas! le pauvre duc pouvait s'apercevoir que l'image de sa chère Angleterre s'effaçait de jour en jour dans l'esprit de Madame, à mesure que s'y imprimait plus profondément l'amour de la France.

En effet, tous ses petits soins ne semblaient éveiller aucune reconnaissance, et il avait beau cheminer avec grâce sur l'un des plus fougueux coursiers du Yorkshire, ce n'était que par hasard et accidentellement que les yeux de la princesse s'arrêtaient sur lui.

En vain essayait-il, pour fixer sur lui un de ses regards égarés dans l'espace ou arrêtés ailleurs, de faire produire à la nature animale tout ce qu'elle peut réunir de force, de vigueur, de colère et d'adresse; en vain, surexcitant le cheval aux narines de feu, le lançait-il au risque de se briser mille fois contre les arbres ou de rouler dans les fossés, par-dessus les barrières et sur la déclivité des rapides collines, Madame, attirée par le bruit, tournait un moment la tête, puis, souriant légèrement, revenait à ses gardiens fidèles, Raoul et Guiche, qui chevauchaient tranquillement aux portières de son carrosse.

Alors Buckingham se sentait en proie à toutes les tortures de la jalousie, une douleur inconnue, brûlante, se glissait dans ses veines et allait assiéger son cœur; alors, pour prouver qu'il comprenait sa folie, et qu'il voulait racheter par la plus humble soumission ses torts d'étourderie, il domptait son cheval et le forçait, tout ruisselant de sueur, tout blanchi d'une écume épaisse, à ronger son frein près du carrosse, dans la foule des courtisans.

Quelquefois il obtenait pour récompense un mot de Madame, et encore ce mot lui semblait-il un reproche. — Bien, monsieur de Buckingham, disait-elle, vous voilà raisonnable. Ou un mot de Raoul. — Vous tuez votre cheval, monsieur de Buckingham. Et Buckingham écoutait patiemment Raoul, car il sentait que Raoul était le modérateur des sentimens de Guiche, et que, sans Raoul, déjà quelque folle démarche, soit du comte, soit de lui Buckingham, eût amené une rupture, un éclat, un exil peut-être.

Depuis la fameuse conversation que les deux jeunes gens avaient eue devant les tentes du Havre, et dans laquelle Raoul avait fait sentir au duc l'inconvenance de ses manifestations, Buckingham était comme malgré lui attiré vers Raoul.

Souvent il engageait la conversation avec lui, et presque toujours c'était pour lui parler, ou de son père, ou de d'Artagnan, leur ami commun, dont Buckingham était presque aussi enthousiaste que Raoul.

Raoul affectait principalement de ramener l'entretien sur ce sujet devant de Wardes, qui pendant tout le voyage avait été blessé de la supériorité de Bragelonne, et surtout de son influence sur l'esprit de Guiche.

De Wardes avait cet œil fin et inquisiteur qui distingue toute mauvaise nature; il avait remarqué sur-le-champ la tristesse de Guiche et ses aspirations amoureuses vers la princesse.

Or, il arriva qu'un soir, pendant une halte à Mantes, Guiche et de Wardes causant ensemble appuyés à une barrière, Buckingham et Raoul causant de leur côté en se promenant, Manicamp faisant sa cour aux princesses, qui déjà le traitaient sans conséquence à cause de la souplesse de son esprit, de la bonhomie civile de ses manières et de son caractère conciliant : — Avoue, dit de Wardes au comte, que te voilà bien

malade et que ton pédagogue ne te guérit pas. — Je ne te comprends pas, dit le comte. — C'est bien facile, cependant, tu dessèches d'amour. — Folie, de Wardes, folie! — Ce serait folie, en effet, j'en conviens, si Madame était indifférente à ton martyre, mais elle le remarque à un tel point qu'elle se compromet, et je tremble vraiment qu'en arrivant à Paris, ton pédagogue, M. de Bragelonne, ne vous dénonce tous les deux. — De Wardes! de Wardes! encore une attaque à Bragelonne! — Allons! trêve d'enfantillage, reprit à demi-voix le mauvais génie du comte; tu sais aussi bien que moi tout ce que je veux dire: tu vois bien d'ailleurs que le regard de la princesse s'adoucit en te parlant: tu comprends au son de sa voix qu'elle se plaît à entendre la tienne; tu sens qu'elle entend les vers que tu lui récites, et tu ne nieras point que chaque matin elle ne te dise qu'elle a mal dormi. — De Wardes! à quoi bon me dire tout cela? — N'est-il pas important de voir clairement les choses? Guiche se retourna avec inquiétude du côté de la princesse, comme si, tout en repoussant les insinuations de de Wardes, il eût voulu en chercher la confirmation dans ses yeux. — Tiens, tiens, dit de Wardes, regarde, elle t'appelle, entends-tu! Allons, profite de l'occasion, le pédagogue n'est pas là.

Guiche n'y put tenir; une attraction invincible l'attirait vers la princesse. De Wardes le regarda s'éloigner en souriant. — Vous vous trompez, Monsieur, dit tout à coup Raoul en enjambant la barrière où un instant auparavant s'adossaient les deux causeurs, le pédagogue est là et il vous écoute.

De Wardes, à la voix de Raoul qu'il reconnut sans avoir besoin de le regarder, tira son épée à demi. — Rentrez votre épée, dit Raoul; vous savez bien que pendant le voyage que nous accomplissons toute démonstration de ce genre serait inutile. Rentrez votre épée, mais aussi rentrez votre langue. En vérité, Monsieur, vous seriez un lâche et un traître à mes yeux, si bien plus justement je ne vous regardais comme un fou.

— Monsieur, s'écria de Wardes exaspéré, je ne m'étais donc pas trompé en vous appelant un pédagogue! Ce ton que vous affectez, cette forme dont vous faites la vôtre est celle d'un jésuite fouetteur et non celle d'un gentilhomme. Quittez donc, je vous prie, vis-à-vis de moi cette forme et ce ton. Je hais M. d'Artagnan parce qu'il a commis une lâcheté envers mon père. — Vous mentez, Monsieur, dit froidement Raoul. — Oh! s'écria de Wardes, vous me donnez un démenti, Monsieur! Vous me donnez un démenti et vous ne mettez pas l'épée à la main! — Monsieur, je me suis promis à moi-même de ne vous tuer que lorsque nous aurions remis Madame à son époux. — Me tuer! Oh! votre poignée de verges ne tue point ainsi, monsieur le pédant. — Non, répliqua froidement Raoul, mais l'épée de M. d'Artagnan tue: et non-seulement j'ai cette épée, Monsieur, mais c'est lui qui m'a appris à m'en servir, et c'est avec cette épée, Monsieur, que je vengerai en temps utile son nom outragé par vous. — Monsieur! Monsieur! s'écria de Wardes, prenez garde! Si vous ne me rendez pas raison sur-le-champ, tous les moyens me seront bons pour me venger!

— Oh! oh! Monsieur, fit Buckingham en apparaissant tout à coup sur le théâtre de la scène, voilà une menace qui frise l'assassinat, et qui, par conséquent, est d'assez mauvais goût pour un gentilhomme. — Vous dites, monsieur le duc! dit de Wardes en se retournant. — Je dis que vous venez de prononcer des paroles qui sonnent mal à mes oreilles anglaises. — Eh bien! Monsieur, si ce que vous dites est vrai, s'écria de Wardes exaspéré, tant mieux, je trouverai au moins en vous un homme qui ne me glissera pas entre les doigts. Prenez donc mes paroles comme vous l'entendrez. — Je les prends comme il faut, Monsieur, répondit Buckingham avec ce ton hautain qui lui était particulier, et qui donnait même dans la conversation ordinaire le ton du défi

à ce qu'il disait; M. de Bragelonne est mon ami, vous insultez M. de Bragelonne, vous me rendrez raison de cette insulte.

De Wardes jeta un regard sur Bragelonne qui, fidèle à son rôle, demeurait calme et froid, même devant le défi du duc. — Et d'abord, il paraît que je n'insulte pas M. de Bragelonne, puisque M. de Bragelonne, qui a une épée au côté, ne se regarde pas comme insulté. — Mais enfin, vous insultez quelqu'un? — Oui, j'insulte M. d'Artagnan, reprit de Wardes, qui avait remarqué que ce nom était le seul aiguillon avec lequel il pût éveiller la colère de Raoul. — Alors, dit Buckingham, c'est autre chose. — N'est-ce pas? dit de Wardes; c'est donc aux amis de M. d'Artagnan de le défendre. — Je suis tout à fait de votre avis, Monsieur, répondit l'Anglais, qui avait retrouvé tout son flegme; pour M. de Bragelonne offensé, je ne pouvais raisonnablement prendre le parti de M. de Bragelonne, puisqu'il est là; mais dès qu'il est question de M. d'Artagnan... — Vous me laissez la place, n'est-ce pas, Monsieur? dit de Wardes. — Non pas, au contraire, je dégaîne, dit Buckingham en tirant son épée du fourreau; car si M. d'Artagnan a offensé monsieur votre père, il a rendu, ou du moins tenté de rendre un grand service au mien.

De Wardes fit un mouvement. — M. d'Artagnan, poursuivit Buckingham, est le plus galant gentilhomme que je connaisse. Je serai donc enchanté, lui ayant des obligations personnelles, de vous les payer à vous d'un coup d'épée. Et en même temps Buckingham tira gracieusement son épée, salua Raoul et se mit en garde.

De Wardes fit un pas pour croiser le fer. — Là, là, Messieurs, dit Raoul en s'avançant et en posant à son tour son épée nue entre les combattans, tout cela ne vaut pas la peine qu'on s'égorge presque aux yeux de la princesse. M. de Wardes dit du mal de M. d'Artagnan, mais il ne connaît même pas M. d'Artagnan. — Oh! oh! fit de Wardes en grinçant des dents et en abaissant la pointe de son épée sur le bout de sa botte; vous dites que moi je ne connais pas M. d'Artagnan? — Sans doute, il faut bien que cela soit ainsi, puisque vous cherchez à son propos querelle à des étrangers, au lieu d'aller trouver M. d'Artagnan où il est.

De Wardes pâlit. — Eh bien! je vais vous le dire moi, Monsieur, où il est, continua Raoul : M. d'Artagnan est à Paris; il loge au Louvre quand il est de service, rue des Lombards, quand il ne l'est pas. Donc, ayant tous les griefs que vous avez contre lui, vous n'êtes point un galant homme en ne l'allant pas chercher pour qu'il vous donne la satisfaction que vous semblez demander à tout le monde, excepté à lui.

De Wardes essuya son front ruisselant de sueur. — Fi! monsieur de Wardes, continua Raoul, il ne sied point d'être ainsi ferrailleur quand nous avons des édits contre les duels. Songez-y; le roi nous en voudrait de notre désobéissance, surtout dans un pareil moment, et le roi aurait raison. — Excuses! murmura de Wardes, prétextes! — Allons donc! reprit Raoul, vous dites là des billevesées, mon cher monsieur de Wardes; vous savez bien que M. le duc de Buckingham est un galant homme qui a tiré l'épée dix fois et qui se battra bien onze. Quant à moi, n'est-ce pas, vous savez bien que je me bats aussi. Je me suis battu à Sens, à Bleneau, aux Dunes, en avant des canonniers, à cent pas en avant de la ligne, tandis que vous, par parenthèse, vous étiez à cent pas en arrière. Il est vrai que là-bas il y avait beaucoup trop de monde pour que l'on vît votre bravoure, c'est pourquoi vous la cachiez; mais ici ce serait un spectacle, un scandale; vous voulez faire parler de vous, n'importe de quelle façon. Eh bien! ne comptez pas sur moi, monsieur de Wardes, pour vous aider dans ce projet, je ne vous donnerai pas ce plaisir. — Ceci est plein de raison, dit Buckingham en rengaînant son épée, et je vous demande pardon, monsieur de Bragelonne, de m'être laissé entraîner à un premier mouvement.

Mais, au contraire, de Wardes furieux fit un bond en avant et, l'épée haute, menaça Raoul, qui n'eut que le temps d'arriver à une parade de quarte. — Eh! Monsieur, dit tranquillement Bragelonne, prenez donc garde, vous allez m'éborgner. — Mais vous ne voulez pas vous battre! s'écria M. de Wardes. — Non, pas pour le moment; mais voilà ce que je vous promets aussitôt notre arrivée à Paris : je vous mènerai à M. d'Artagnan, auquel vous conterez les griefs que vous pourrez avoir contre lui. M. d'Artagnan demandera au roi la permission de vous allonger un coup d'épée. Le roi la lui accordera, et le coup d'épée reçu, eh bien! mon cher monsieur de Wardes, vous considérerez d'un œil plus calme les préceptes de l'Évangile qui commandent l'oubli des injures. — Ah! s'écria de Wardes, furieux de ce sang-froid, on voit bien que vous êtes à moitié bâtard, monsieur de Bragelonne!

Raoul devint pâle comme le col de sa chemise; son œil lança un éclair qui fit reculer de Wardes.

Buckingham lui-même en fut ébloui et se jeta entre les deux adversaires, qu'il s'attendait à voir se précipiter l'un sur l'autre.

De Wardes avait réservé cette injure pour la dernière; il serrait convulsivement son épée et attendait le choc. — Vous avez raison, Monsieur, dit Raoul en faisant un violent effort sur lui-même, je ne connais que le nom de mon père; mais je sais trop combien M. le comte de la Fère est homme de bien et d'honneur, pour craindre un seul instant qu'il y ait une tache sur ma naissance, comme vous semblez le dire. Cette ignorance où je suis du nom de ma mère est donc seulement pour moi un malheur et non un opprobre. Or, vous manquez de loyauté, Monsieur; vous manquez de courtoisie en me reprochant un malheur. N'importe, l'insulte existe, et cette fois, je me tiens pour insulté! Donc, c'est chose convenue, après avoir vidé votre querelle avec M. d'Artagnan, vous aurez affaire à moi, s'il vous plaît. — Oh! oh! répondit de Wardes avec un sourire amer, j'admire votre prudence, Monsieur tout à l'heure vous me promettiez un coup d'épée de M. d'Artagnan, et c'est après ce coup d'épée déjà reçu par moi que vous m'offrez le vôtre. — Ne vous inquiétez point, répondit Raoul avec une sourde colère, M. d'Artagnan est un habile homme en fait d'armes, et je lui demanderai cette grâce qu'il fasse pour vous ce qu'il a fait pour monsieur votre père, c'est-à-dire qu'il ne vous tue pas tout à fait, afin qu'il me laisse le plaisir, quand vous serez guéri, de vous tuer sérieusement, car vous êtes un méchant cœur, monsieur de Wardes, et l'on ne saurait, en vérité, prendre trop de précautions contre vous. — Monsieur, j'en prendrai contre vous-même, dit de Wardes, soyez tranquille. — Monsieur, fit Buckingham, permettez-moi de traduire vos paroles par un conseil que je vais donner à M. de Bragelonne : Monsieur de Bragelonne, portez une cuirasse.

De Wardes serra les poings. — Ah! je comprends, dit-il, ces Messieurs attendent le moment où ils auront pris cette précaution pour se mesurer contre moi. — Allons, Monsieur, dit Raoul, puisque vous le voulez absolument, finissons-en. Et il fit un pas vers de Wardes en étendant son épée. — Que faites-vous? demanda Buckingham. — Soyez tranquille, dit Raoul, ce ne sera pas long. De Wardes tomba en garde : les fers se croisèrent.

De Wardes s'élança avec une telle précipitation sur Raoul qu'il fut au premier froissement de fer évident pour Buckingham que Raoul ménageait son adversaire. Buckingham recula d'un pas et regarda la lutte.

Raoul était calme comme s'il eût joué avec un fleuret, au lieu de jouer avec une épée; il dégagea son arme engagée jusqu'à la poignée en faisant un pas de retraite, para avec des contre les trois ou quatre coups que lui porta de Wardes, puis, sur

une menace en quarte basse que de Wardes para par le cercle, il lia l'épée et l'envoya à vingt pas de l'autre côté de la barrière.

Puis, comme de Wardes demeurait désarmé et étourdi, Raoul remit son épée au fourreau, le saisit au collet et à la ceinture, et le jeta de l'autre côté de la barrière, frémissant et hurlant de rage. — Au revoir, au revoir! murmura de Wardes en se relevant et en ramassant son épée. — Et pardieu! dit Raoul, je ne vous répète pas autre chose depuis une heure. Puis se retournant vers Buckingham : — Duc, dit-il, pas un mot de tout cela, je vous en supplie; je suis honteux d'en être venu à cette extrémité, mais la colère m'a emporté, je vous en demande pardon; oubliez. — Ah! cher vicomte, dit le duc en serrant cette main si rude et si loyale à la fois, vous me permettrez bien de me souvenir au contraire et de me souvenir de votre salut, cet homme est dangereux, il vous tuera. — Mon père, répondit Raoul, a vécu vingt ans sous la menace d'un ennemi bien plus redoutable et il n'est pas mort. Je suis d'un sang que Dieu favorise, monsieur le duc. — Votre père avait de bons amis, vicomte. — Oui, soupira Raoul, des amis comme il n'y en a plus. — Oh! ne dites point cela, je vous en supplie, au moment où je vous offre mon amitié. Et Buckingham ouvrit ses bras à Bragelonne, qui reçut avec joie l'alliance offerte. — Dans ma famille, ajouta Buckingham, on meurt pour ceux que l'on aime, vous savez cela, monsieur de Bragelonne. — Oui, duc, je le sais, répondit Raoul.

CE QUE LE CHEVALIER DE LORRAINE PENSAIT DE MADAME.

Rien ne troubla plus la sécurité de la route.

Sous un prétexte qui ne fit pas grand bruit, M. de Wardes s'échappa pour prendre les devans. Il emmena Manicamp, dont l'humeur égale et rêveuse lui servait de balance. Il est à remarquer que les esprits querelleurs et inquiets trouvent toujours une association à faire avec des caractères doux et timides, comme si les uns cherchaient dans le contraste un repos à leur humeur, les autres une défense pour leur propre faiblesse.

Buckingham et Bragelonne, initiant de Guiche à leur amitié, formaient tout le long de la route un concert de louanges en l'honneur de la princesse. Seulement Bragelonne avait obtenu que ce concert fût donné par trios au lieu de procéder par solos comme Guiche et son rival semblaient en avoir la dangereuse habitude.

Cette méthode d'harmonie plut beaucoup à Madame Henriette, la reine-mère; elle ne fut peut-être pas autant du goût de la jeune princesse qui était coquette comme un démon et qui cherchait les occasions du péril. Elle avait en effet un de ces cœurs vaillans et téméraires qui se plaisent dans les extrêmes de la délicatesse et cherchent le fer avec un certain appétit de la blessure.

Aussi ses regards, ses sourires, ses toilettes, projectiles inépuisables, pleuvaient-ils sur les trois jeunes gens, les criblaient-ils à jour, et de cet arsenal sans fond sortaient encore des œillades, des baisemains et mille autres délices qui allaient férir à distance les gentilshommes de l'escorte; les bourgeois, les officiers des villes que l'on traversait, les pages, le peuple, les laquais, c'était un ravage général, une dévastation universelle.

Lorsque Madame arriva à Paris elle avait fait en chemin cent mille amoureux, et

ramenait à Paris une demi-douzaine de fous et deux aliénés. Raoul seul devinant toute la séduction de cette femme, et parce qu'il avait le cœur rempli, n'offrant aucun vide où pût se placer une flèche, Raoul arriva froid et défiant dans la capitale du royaume.

Parfois en route il causait avec la reine d'Angleterre de ce charme enivrant que laissait Madame autour d'elle, et la mère, que tant de malheurs et de déceptions faisaient expérimentée, lui répondait : — Henriette devait être une illustre, soit qu'elle fût née sur le trône, soit qu'elle fût née dans l'obscurité; car elle est femme d'imagination, de caprice et de volonté.

De Wardes et Manicamp, éclaireurs et courriers, avaient annoncé l'arrivée de la princesse. Le cortége vit à Nanterre apparaître une brillante escorte de cavaliers et de carrosses. C'était Monsieur qui, suivi du chevalier de Lorraine et de ses favoris, suivis eux-mêmes d'une partie de la maison militaire du roi, venait saluer sa royale fiancée.

Dès Saint-Germain, la princesse et sa mère avaient changé le coche de voyage, un peu lourd, un peu fatigué par la route, contre un élégant et riche coupé traîné par six chevaux harnachés de blanc et d'or.

Dans cette sorte de calèche apparaissait, comme sur un trône, sous le parasol de soie brodée à longues franges de plumes, la jeune et belle princesse, dont le visage radieux recevait les reflets rosés si doux à sa peau de nacre.

Monsieur, en arrivant près du carrosse, fut frappé de cet éclat; il témoigna son admiration en termes assez explicites pour que le chevalier de Lorraine haussât les épaules dans le groupe des courtisans, et pour que le comte de Guiche et Buckingham fussent frappés au cœur.

Après les civilités faites et le cérémonial accompli, tout le cortége reprit plus lentement la route de Paris. Les présentations avaient eu lieu légèrement. M. de Buckingham avait été désigné à Monsieur avec les autres gentilshommes anglais. Monsieur n'avait donné à tous qu'une attention assez légère. Mais, en chemin, comme il vit le duc s'empresser avec la même ardeur que d'habitude aux portières de la calèche, — Quel est ce cavalier? demanda-t-il au chevalier de Lorraine, son inséparable. — On l'a présenté tout à l'heure à Votre Altesse, répliqua le chevalier, c'est le beau duc de Buckingham. — Ah! c'est vrai. — Le chevalier de Madame, ajouta le favori avec un tour et un ton que les seuls envieux peuvent donner aux phrases les plus simples. — Comment! que veux-tu dire? répliqua le prince toujours chevauchant. — J'ai dit le chevalier. — Madame a-t-elle donc un chevalier attitré? — Dame! il me semble que vous le voyez comme moi; regardez-les seulement rire, et folâtrer, et faire du Cyrus tous les deux. — Tous les trois. — Comment, tous les trois? — Sans doute, tu vois bien que de Guiche en est. — Certes!... oui, je le vois bien... Mais qu'est-ce que cela prouve? — Que Madame a deux chevaliers au lieu d'un. — Tu envenimes tout, vipère. — Je n'envenime rien... Ah! monseigneur, que vous avez l'esprit mal fait! Voilà qu'on fait les honneurs du royaume de France à votre femme, et vous n'êtes pas content.

Le duc d'Orléans redoutait la verve satirique du chevalier lorsqu'il la sentait montée à un certain degré de vigueur. Il coupa court. — La princesse est jolie, dit-il négligemment comme s'il s'agissait d'une étrangère. — Oui, répliqua sur le même ton le chevalier. — Tu dis ce oui comme un non. Elle a des yeux noirs fort beaux, ce me semble. — Petits. — C'est vrai; mais brillans. — Elle est d'une taille avantageuse. — — La taille est un peu gâtée, monseigneur. — Je ne dis pas non. L'air est noble. — Mais le visage est maigre. — Les dents m'ont paru admirables. — On les voit. La

bouche est assez grande, Dieu merci! Décidément, monseigneur, j'avais tort, vous êtes plus beau que votre femme. — Et trouves-tu aussi que je sois plus beau que Buckingham, dis? — Oh! oui, et il le sent bien, allez, car, voyez-le, il redouble de soins près de Madame pour que vous ne l'effaciez pas.

Monsieur fit un mouvement d'impatience, mais comme il vit un sourire de triomphe passer sur les lèvres du chevalier, il remit son cheval au pas. — Au fait, dit-il pourquoi m'occuperais-je plus longtemps de ma cousine? Est-ce que je ne la connais pas? Est-ce que je n'ai pas été élevé avec elle? Est-ce que je ne l'ai pas vue tout enfant au Louvre? — Ah! pardon, mon prince, il y a un changement d'opéré en elle, fit le chevalier. A cette époque dont vous parlez, elle était un peu moins brillante, — et surtout beaucoup moins fière. Ce soir surtout, vous en souvient-il, monseigneur, où le roi ne voulait pas danser avec elle, parce qu'il la trouvait laide et mal vêtue?

Ces mots firent froncer le sourcil au duc d'Orléans. Il était en effet assez peu flatteur pour lui d'épouser une princesse dont le roi n'avait fait grand cas dans sa jeunesse. Peut-être allait-il répondre, mais en ce moment Guiche quittait le carrosse pour se rapprocher du prince. De loin il avait vu le prince et le chevalier, et il semblait, l'oreille inquiète, chercher à deviner les paroles qui venaient d'être échangées entre Monsieur et son favori.

Ce dernier, soit perfidie, soit imprudence, ne prit pas la peine de dissimuler. — Comte, dit-il, vous êtes de bon goût. — Merci du compliment, répondit Guiche; mais à quel propos me dites-vous cela? — Dame! j'en appelle à Son Altesse. — Sans doute, dit Monsieur, et Guiche sait bien que je pense qu'il est un parfait cavalier. — Ceci posé, je reprends, comte. Vous êtes auprès de Madame depuis huit jours, n'est-ce pas? — Sans doute, répondit Guiche rougissant malgré lui. — Eh bien! dites-nous franchement ce que vous pensez de sa personne? — De sa personne? reprit Guiche stupéfait. — Oui, de sa personne, de son esprit, d'elle enfin...

Étourdi de cette question, Guiche hésita à répondre. — Allons donc, allons donc, Guiche, reprit le chevalier en riant, dis ce que tu penses, sois franc; Monsieur l'ordonne. — Oui, oui, sois franc, dit le prince. Guiche balbutia quelques mots inintelligibles. — Je sais bien que c'est délicat, reprit Monsieur; mais enfin tu sais qu'on peut tout me dire, à moi. Comment la trouves-tu?

Pour cacher ce qui se passait en lui, de Guiche eut recours à la seule défense qui soit au pouvoir de l'homme surpris, il mentit. — Je ne trouve Madame ni bien ni mal, mais cependant mieux que mal. — Eh! cher comte, s'écria le chevalier, vous qui avez fait tant d'extases et de cris à la vue de son portrait!

De Guiche rougit jusqu'aux oreilles. Heureusement son cheval un peu vif lui servit, par un écart, à dissimuler cette rougeur. — Le portrait... murmura-t-il en se rapprochant, quel portrait?

Le chevalier ne l'avait pas quitté du regard. — Oui, le portrait. La miniature n'était-elle donc pas ressemblante? — Je ne sais. J'ai oublié ce portrait; il s'est effacé de mon esprit. — Il avait fait pourtant sur vous une bien vive impression, dit le chevalier. — C'est possible. — A-t-elle de l'esprit, au moins? demanda le duc. — Je le crois, monseigneur. — Et M. de Buckingham, en a-t-il? dit le chevalier. — Je ne sais. — Moi je suis d'avis qu'il en a, répliqua le chevalier, car il fait rire Madame, et elle paraît prendre beaucoup de plaisir en sa société, ce qui n'arrive jamais à une femme d'esprit quand elle se trouve dans la compagnie d'un sot. — Alors c'est qu'il a de l'esprit, dit naïvement de Guiche, au secours duquel Raoul arriva soudain, le voyant aux prises avec ce dangereux interlocuteur, dont il s'empara, et qu'il força ainsi de changer d'entretien.

L'entrée se fit brillante et joyeuse. Le roi, pour fêter son frère, avait ordonné que les choses fussent magnifiquement traitées. Madame et sa mère descendirent au Louvre, à ce Louvre où, pendant les temps d'exil, elles avaient supporté si douloureusement l'obscurité, la misère, les privations.

Ce palais inhospitalier pour la malheureuse fille de Henri IV, ces murs nus, ces parquets effondrés, ces plafonds tapissés de toiles d'araignée, ces vastes cheminées aux marbres écornés, ces âtres froids que l'aumône du parlement avait à peine réchauffés pour elles, tout avait changé de face.

Tentures splendides, tapis épais, dalles reluisantes, peintures fraîches aux larges bordures d'or; partout des candélabres, des glaces, des meubles somptueux; partout des gardes aux fières tournures, aux panaches flottans, un peuple de valets et de courtisans dans les antichambres et sur les escaliers.

Dans ces cours où naguère l'herbe poussait encore, comme si cet ingrat Mazarin eût jugé bon de prouver aux Parisiens que la solitude et le désordre devaient être, avec la misère et le désespoir, le cortége des monarchies abattues; dans ces cours immenses, muettes, désolées, paradaient des cavaliers dont les chevaux arrachaient aux pavés brillans des milliers d'étincelles.

Des carrosses étaient peuplés de femmes belles et jeunes, qui attendaient, pour la saluer au passage, la fille de cette fille de France qui, durant son veuvage et son exil, n'avait quelquefois pas trouvé un morceau de bois pour son foyer, un morceau de pain pour sa table, et que dédaignaient les plus humbles serviteurs du château. Aussi Madame Henriette rentra-t-elle au Louvre avec le cœur plus gonflé de douleur et d'amers souvenirs que sa fille, nature oublieuse et variable, n'y revint avec triomphe et joie.

Elle savait bien que l'accueil brillant s'adressait à l'heureuse mère d'un roi replacé sur le second trône de l'Europe, tandis que l'accueil mauvais s'était adressé à elle, fille de Henri IV, punie d'avoir été malheureuse.

Après que les princesses eurent été installées, après qu'elles eurent pris quelque repos, les hommes, qui s'étaient aussi remis de leurs fatigues, reprirent leurs habitudes et leurs travaux.

Bragelonne commença par aller voir son père. Athos était reparti pour Blois. Il voulut aller trouver M. d'Artagnan. Mais celui-ci, occupé de l'organisation d'une nouvelle maison militaire du roi, était devenu introuvable. Bragelonne se rabattit sur de Guiche. Mais le comte avait avec ses tailleurs et avec Manicamp des conférences qui absorbaient sa journée entière.

C'était bien pis avec le duc de Buckingham.

Celui-ci achetait chevaux sur chevaux, diamans sur diamans. Tout ce que Paris renferme de brodeuses, de lapidaires, de tailleurs, il l'accaparait. C'était entre Guiche et lui un assaut plus ou moins courtois pour le succès duquel le duc voulait dépenser un million, tandis que le maréchal de Grammont avait donné soixante mille louis seulement à Guiche.

Buckingham riait et dépensait son million.

Guiche soupirait et se fût arraché les cheveux sans les conseils de de Wardes. — Un million! répétait tous les jours de Guiche; j'y succomberai. Pourquoi M. le maréchal ne veut-il pas m'avancer ma part de succession? — Parce que tu la dévorerais, disait Raoul. — Eh! que lui importe! Si j'en dois mourir, j'en mourrai. Alors je n'aurai plus besoin de rien. — Mais, quelle nécessité de mourir? disait Raoul. — Je ne veux pas être vaincu en élégance par un Anglais. — Mon cher comte, dit alors Manicamp, l'élégance n'est pas une chose coûteuse, ce n'est qu'une chose difficile.

— Oui, mais les choses difficiles coûtent fort cher, et je n'ai que soixante mille livres. — Pardieu! dit de Wardes, tu es bien embarrassé; dépense autant que Buckingham: ce n'est que neuf cent quarante mille livres de différence. — Où les trouver? — Fais des dettes. — J'en ai déjà. — Raison de plus.

Ces avis finirent par exciter tellement de Guiche qu'il fit des folies quand Buckingham ne faisait que des dépenses.

Le bruit de ces prodigalités épanouissait la mine de tous les marchands de Paris, et de l'hôtel de Buckingham à l'hôtel de Grammont on rêvait des merveilles.

Pendant ce temps Madame se reposait et Bragelonne écrivait à mademoiselle de la Vallière.

Quatre lettres s'étaient déjà échappées de sa plume, et pas une réponse n'arrivait, lorsque le matin même de la cérémonie du mariage, qui devait avoir lieu au Palais-Royal, dans la chapelle, Raoul, à sa toilette, entendit annoncer par son valet: — Monsieur de Malicorne. — Que me veut ce Malicorne? pensa Raoul. — Faites attendre, dit-il au laquais. — C'est un monsieur de Blois, dit le valet. — Ah! faites entrer! s'écria Raoul vivement.

Malicorne entra, beau comme un astre et porteur d'une épée superbe. Après avoir salué fort gracieusement, — Monsieur de Bragelonne, dit-il, je vous apporte mille civilités de la part d'une dame. Raoul rougit. — D'une dame, dit-il, d'une dame de Blois? — Oui, Monsieur, de mademoiselle de Montalais. — Ah! merci, Monsieur, je vous reconnais maintenant, dit Raoul. Et que désire de moi mademoiselle de Montalais?

Malicorne tira de sa poche quatre lettres qu'il offrit à Raoul. — Mes lettres! est-il possible! dit celui-ci en pâlissant; mes lettres encore cachetées! — Monsieur, ces lettres n'ont plus trouvé à Blois les personnes à qui vous les destiniez: on vous les retourne. — Mademoiselle de la Vallière est partie de Blois! s'écria Raoul. — Il y a huit jours. — Et où est-elle? — Elle doit être à Paris, Monsieur. — Mais commen sait-on que ces lettres venaient de moi? — Mademoiselle de Montalais a reconnu votre écriture et votre cachet, dit Malicorne. Raoul rougit et sourit. — C'est fort aimable à mademoiselle Aure, dit-il; elle est toujours bonne et charmante. — Toujours, Monsieur. — Elle eût bien dû me donner un renseignement précis sur mademoiselle de la Vallière. Je ne chercherais pas dans cet immense Paris.

Malicorne tira de sa poche un autre paquet. — Peut-être, dit-il, trouverez-vous dans cette lettre ce que vous souhaitez de savoir.

Raoul rompit précipitamment le cachet. L'écriture était de mademoiselle Aure et voici ce que renfermait la lettre: « Paris, Palais-Royal, jour de la bénédiction nuptiale. » — Que signifie cela? demanda Raoul à Malicorne; vous le savez, vous, Monsieur? — Oui, monsieur le vicomte. — De grâce, dites-le-moi, alors. — Impossible, Monsieur. — Pourquoi? — Parce que mademoiselle Aure m'a défendu de le dire.

Raoul regarda ce singulier personnage et resta muet. — Au moins, reprit-il, est-ce heureux ou malheureux pour moi? — Vous verrez. — Vous êtes sévère dans vos discrétions. — Monsieur, une grâce. — En échange de celle que vous ne me faites pas? — Précisément. — Parlez. — J'ai le plus vif désir de voir la cérémonie et je n'ai pas de billet d'admission, malgré toutes les démarches que j'ai faites pour m'en procurer. Pourriez-vous me faire entrer? — Certes. — Faites cela pour moi, monsieur le vicomte, je vous en supplie. — Je le ferai volontiers, Monsieur; accompagnez-moi. — Monsieur, je suis votre humble serviteur. — Je vous croyais ami de M. de Manicamp? — Oui, Monsieur. Mais ce matin, j'ai, en le regardant s'habiller, fait tomber une bouteille de vernis sur son habit neuf, et il m'a chargé l'épée à la main, si bien

que j'ai dû m'enfuir. Voilà pourquoi je ne lui ai pas demandé de billet. Il m'eût tué.
— Cela se conçoit, dit Raoul. Je connais Manicamp capable de tuer l'homme assez malheureux pour commettre le crime que vous avez à vous reprocher à ses yeux, mais je réparerai le mal vis-à-vis de vous; j'agrafe mon manteau, et suis prêt à vous servir de guide et d'introducteur.



LA SURPRISE DE MADEMOISELLE DE MONTALAIS.



Madame fut mariée au Palais-Royal, dans la chapelle, devant un monde de courtisans sévèrement choisis.

Cependant, malgré la haute faveur qu'indiquait une invitation, Raoul, fidèle à sa promesse, fit entrer Malicorne, désireux de jouir de ce curieux coup d'œil.

Lorsqu'il eut acquitté cet engagement, Raoul se rapprocha de de Guiche qui, pour contraste avec ses habits splendides, montrait un visage tellement bouleversé par la douleur, que le duc de Buckingham seul pouvait lui disputer en pâleur et en abattement.

— Prends garde, comte, dit Raoul en s'approchant de son ami et en s'apprêtant à le soutenir, au moment où l'archevêque bénissait les deux époux.

En effet, on voyait M. le prince de Condé regarder d'un œil curieux ces deux images de la désolation, debout comme des cariatides, aux deux côtés de la nef.

La cérémonie terminée, le roi et la reine passèrent dans le grand salon, où ils se firent présenter Madame et sa suite.

On observa que le roi, qui avait paru très-émerveillé à la vue de sa belle-sœur, lui fit les complimens les plus sincères.

On observa que la reine-mère, attachant sur Buckingham un regard long et rêveur, se pencha vers madame de Motteville pour lui dire : — Ne trouvez-vous pas qu'il ressemble à son père?

On observa enfin que Monsieur observait tout le monde et paraissait assez mécontent.

Après la réception des princes et des ambassadeurs, Monsieur demanda au roi la permission de lui présenter, ainsi qu'à Madame, les personnes de sa maison nouvelle.

— Savez-vous, vicomte, demanda tout bas M. le Prince à Raoul, si la maison a été formée par une personne de goût, et si nous aurons quelques visages assez propres?

— Je l'ignore absolument, monseigneur, répondit Raoul. — Nous allons bien en juger, nous n'aurons pas longtemps à attendre : Voici l'escadron volant qui s'avance, comme disait la bonne reine Catherine. Tudieu ! les jolis visages !

Une troupe de jeunes filles s'avançait en effet dans la salle sous la conduite de madame de Navailles, et nous devons le dire en l'honneur de Manicamp, c'était un coup d'œil fait pour enchanter ceux qui, comme M. le Prince, étaient appréciateurs de tous les genres de beauté.

Une jeune femme blonde, qui pouvait avoir vingt à vingt-un ans, et dont les grands yeux bleus dégageaient en s'ouvrant des flammes éblouissantes, marchait la première et fut présentée la première. — Mademoiselle de Tonnay-Charente, dit à Monsieur la

vieille madame de Navailles. Et Monsieur répéta en saluant Madame : — Mademoiselle de Tonnay-Charente. — Ah! ah! celle-ci me paraît assez agréable, dit M. le Prince en se retournant vers Raoul... Et d'une. — En effet, dit Raoul, elle est jolie, quoiqu'elle ait l'air un peu hautain. — Bah! nous connaissons ces airs-là, vicomte: dans trois mois elle sera apprivoisée; mais regardez donc, voici encore une beauté. — Tiens, dit Raoul, et une beauté de ma connaissance même. — Mademoiselle Aure de Montalais, dit madame de Navailles. — Grand Dieu! s'écria Raoul, fixant des yeux effarés sur la porte d'entrée. — Qu'y a-t-il? demanda le prince, et serait-ce mademoiselle Aure de Montalais qui vous fait pousser un pareil *grand Dieu?* — Non, monseigneur, non, répondit Raoul tout pâle et tout tremblant. — Alors si ce n'est mademoiselle Aure de Montalais, c'est cette charmante blonde qui la suit. De jolis yeux, ma foi; un peu maigre, mais beaucoup de charmes. — Mademoiselle de la Baume le Blanc de la Vallière, dit madame de Navailles.

A ce nom retentissant jusqu'au fond du cœur de Raoul, un nuage monta de sa poitrine à ses yeux. Dès lors il ne vit plus rien et n'entendit plus rien, de sorte que M. le Prince ne trouvant plus en lui qu'un écho muet à ses railleries, s'en alla voir de plus près les belles jeunes filles que son premier coup d'œil avait déjà détaillées. — Louise ici, Louise demoiselle d'honneur de Madame! murmurait Raoul.

Et ses yeux, qui ne suffisaient pas à convaincre sa raison, erraient de Louise à Montalais.

Au reste, cette dernière s'était déjà défait de sa timidité d'emprunt, timidité qui ne devait lui servir qu'au moment de la présentation et pour les révérences. De son petit coin à elle, elle regardait donc avec assez d'assurance tous les assistans, et ayant retrouvé Raoul, elle s'amusait de l'étonnement profond où sa présence et celle de son amie avaient jeté le pauvre amoureux. Cet œil mutin, malicieux, railleur, que Raoul voulait éviter, et qu'il revenait interroger sans cesse, mettait Raoul au supplice.

Quant à Louise, soit timidité naturelle, soit toute autre raison dont Raoul ne pouvait se rendre compte, elle tenait constamment les yeux baissés, et intimidée, éblouie, la respiration brève, elle se retirait le plus qu'elle pouvait à l'écart, impassible même aux coups de coude de Montalais.

Tout cela était pour Raoul une véritable énigme dont le pauvre vicomte eût donné bien des choses pour savoir le mot. Mais nul n'était là pour le lui donner, pas même Malicorne, qui, un peu inquiet de se trouver avec tant de gentilshommes et assez effaré des regards railleurs de Montalais, avait décrit un cercle, et peu à peu s'était allé placer à quelques pas de M. le Prince, derrière le groupe des filles d'honneur, presqu'à la portée de la voix de mademoiselle Aure, planète autour de laquelle, humble satellite, il semblait graviter forcément.

En revenant à lui, Raoul crut reconnaître à sa gauche des voix connues. C'étaient en effet de Wardes, de Guiche et le chevalier de Lorraine qui causaient. Il est vrai qu'ils causaient si bas qu'à peine si l'on entendait le souffle de leurs paroles dans la vaste salle.

Parler ainsi de sa place, du haut de sa taille, sans se pencher, sans regarder son interlocuteur, c'était un talent dont les nouveaux venus ne pouvaient atteindre du premier coup la sublimité. Aussi fallait-il une longue étude à ces causeries, qui, sans regards, sans ondulation de tête, semblaient la conversation d'un groupe de statues.

En effet, aux grands cercles du roi et des reines, tandis que Leurs Majestés parlaient et que tous paraissaient les écouter dans un religieux silence, il se tenait bon nombre de ces silencieux colloques dans lesquels l'adulation n'était point la note dominante. — Qu'est-ce que cette Montalais? demandait de Wardes. Qu'est-ce que cette la Val-

lière? Qu'est-ce que cette province qui nous arrive? — La Montalais, dit le chevalier de Lorraine, je la connais : c'est une bonne fille qui amusera la cour. La Vallière, c'est une charmante boiteuse. — Peuh! dit de Wardes. — N'en faites pas fi, de Wardes: il y a, sur les boiteuses, des axiomes latins très-ingénieux et surtout fort caractéristiques. — Messieurs, Messieurs, dit de Guiche en regardant Raoul avec inquiétude, un peu de mesure, je vous prie.

Mais l'inquiétude du comte, en apparence du moins, était inopportune. Raoul avait gardé la contenance la plus ferme et la plus indifférente, quoiqu'il n'eût pas perdu un mot de ce qui venait de se dire. Il semblait tenir registre des insolences des deux provocateurs pour régler avec eux son compte à l'occasion.

De Wardes devina sans doute cette pensée et continua : — Quels sont les amans de ces demoiselles? — De la Montalais? fit le chevalier. — Oui, de la Montalais d'abord. — Eh bien! vous, moi, Guiche, qui voudra, pardieu! — Et de l'autre? — De mademoiselle de la Vallière? — Oui. — Prenez garde, Messieurs, s'écria de Guiche pour couper court à la réponse de de Wardes; prenez garde, Madame nous écoute.

Raoul enfonçait sa main jusqu'au poignet dans son justaucorps et ravageait sa poitrine et ses dentelles. Mais cet acharnement qu'il voyait se dresser contre de pauvres femmes, lui fit prendre une résolution sérieuse. — Cette pauvre Louise, se dit-il à lui-même, n'est venue ici que dans un but honorable et sous une honorable protection; mais il faut que je connaisse ce but; il faut que je sache qui la protége. Et, imitant la manœuvre de Malicorne, il se dirigea vers le groupe des filles d'honneur. Bientôt la présentation fut terminée. Le roi, qui n'avait cessé de regarder et d'admirer Madame, sortit alors de la salle de réception avec les deux reines.

Le chevalier de Lorraine reprit sa place à côté de Monsieur, et, tout en l'accompagnant, il lui glissa dans l'oreille quelques gouttes de ce poison qu'il avait amassé depuis une heure, en regardant de nouveaux visages et en soupçonnant quelques cœurs d'être heureux.

Le roi, en sortant, avait entraîné derrière lui une partie des assistans; mais ceux qui, parmi les courtisans, faisaient profession d'indépendance ou de galanterie, commencèrent à s'approcher des dames.

M. le Prince complimenta mademoiselle de Tonnay-Charente. Buckingham fit la cour à madame de Chalais et à madame de la Fayette, que déjà Madame avait distinguées et qu'elle aimait. Quant au comte de Guiche, abandonnant Monsieur depuis qu'il pouvait se rapprocher seul de Madame, il s'entretenait vivement avec madame de Valentinois sa sœur, et mesdemoiselles de Créquy et de Châtillon.

Au milieu de tous ces intérêts politiques ou amoureux, Malicorne voulait s'emparer de Montalais; mais celle-ci aimait bien mieux causer avec Raoul, ne fût-ce que pour jouir de toutes ses questions et de toutes ses surprises.

Raoul était allé droit à mademoiselle de la Vallière, et l'avait saluée avec le plus profond respect. Ce que voyant, Louise rougit et balbutia; mais Montalais s'empressa d'arriver à son secours. — Eh bien, dit-elle, nous voilà, monsieur le vicomte. — Je vous vois bien, dit en souriant Raoul, et c'est justement sur votre présence que je viens vous demander une petite explication.

Malicorne s'approcha avec son plus charmant sourire. — Éloignez-vous donc, monsieur Malicorne, dit Montalais. En vérité, vous êtes fort indiscret.

Malicorne se pinça les lèvres et fit deux pas en arrière sans dire un seul mot. Seulement son sourire changea d'expression, et d'ouvert qu'il était, devint railleur. — Vous voulez une explication, monsieur Raoul? demanda Montalais. — Certainement, la chose en vaut la peine, il me semble; mademoiselle de la Vallière, fille d'honneur de Ma-

dame. — Pourquoi ne serait-elle pas fille d'honneur aussi bien que moi? demanda Montalais. — Recevez mes compliments, Mesdemoiselles, dit Raoul, qui crut s'apercevoir qu'on ne voulait pas lui répondre directement. — Vous dites cela d'un air fort peu complimenteur, monsieur le vicomte. — Moi? — Dame! j'en appelle à Louise. — M. de Bragelonne pense peut-être que la place est au-dessus de ma condition, dit Louise en balbutiant. — Oh! non pas, Mademoiselle, répliqua vivement Raoul; vous savez très-bien que tel n'est pas mon sentiment: je ne m'étonnerais pas que vous occupassiez la place d'une reine, à plus forte raison celle-ci. La seule chose dont je m'étonne, c'est de l'avoir appris aujourd'hui seulement et par accident.

— Ah! c'est vrai, répondit Montalais avec son étourderie ordinaire. Tu ne comprends rien à cela, et, en effet, tu n'y dois rien comprendre. M. de Bragelonne t'avait écrit quatre lettres, mais ta mère seule était restée à Blois; il fallait éviter que ces lettres tombassent entre ses mains: je les ai interceptées et renvoyées à M. Raoul, de sorte qu'il le croyait à Blois quand tu étais à Paris, et ne savait pas surtout que tu fusses montée en dignité. — Eh quoi! tu n'avais pas fait prévenir M. Raoul comme je t'en avais priée? s'écria Louise. — Bon, pour qu'il fît de l'austérité, pour qu'il prononçât des maximes, pour qu'il défît ce que nous avions eu tant de peine à faire. ah! non certes. — Je suis donc bien sévère demanda Raoul. — D'ailleurs, fit Montalais, cela me convenait ainsi. Je partais pour Paris, vous n'étiez pas là, Louise pleurait à chaudes larmes; interprétez cela comme vous voudrez: j'ai prié mon protecteur, celui qui m'avait fait obtenir mon brevet, d'en demander un pour Louise: le brevet est venu. Louise est partie pour commander ses habits; moi, je suis restée en arrière, attendu que j'avais les miens; j'ai reçu vos lettres, je vous les ai renvoyées en y ajoutant un mot qui vous promettait une surprise. Votre surprise, mon cher Monsieur, la voilà; elle me paraît bonne, ne demandez pas autre chose. Allons, monsieur Malicorne, il est temps que nous laissions ces jeunes gens ensemble; ils ont une foule de choses à se dire; donnez-moi votre main; j'espère que voilà un grand honneur que l'on vous fait, monsieur Malicorne.

— Pardon, Mademoiselle, fit Raoul en arrêtant la folle jeune fille, et en donnant à ses paroles une intonation dont la gravité contrastait avec celle de Montalais; pardon, mais pourrais-je savoir le nom de ce protecteur; car si l'on vous protége, vous, Mademoiselle, et avec toutes sortes de raisons. — Raoul s'inclina, — je ne vois pas les mêmes raisons pour que mademoiselle de la Vallière soit protégée. — Mon Dieu! monsieur Raoul, dit naïvement Louise, la chose est bien simple, et je ne vois pas pourquoi je ne vous le dirais pas moi-même... Mon protecteur, — c'est M. Malicorne.

Raoul resta un instant stupéfait, se demandant si l'on se jouait de lui; puis il se retourna pour interpeller Malicorne. Mais celui-ci était déjà loin, entraîné qu'il était par Montalais.

Mademoiselle de la Vallière fit un mouvement pour suivre son amie, mais Raoul la retint avec une douce autorité.

— Je vous en supplie, Louise, dit-il, un mot. — Mais, monsieur Raoul, dit Louise toute rougissante, nous sommes seuls... Tout le monde est parti... On va s'inquiéter, nous chercher. — Ne craignez rien, dit le jeune homme en souriant, nous ne sommes ni l'un ni l'autre personnages assez importans pour que notre absence se remarque. — Mais mon service, monsieur Raoul? — Tranquillisez-vous, Mademoiselle, je connais les usages de la cour; votre service ne doit commencer que demain; il vous reste donc quelques minutes, pendant lesquelles vous pouvez me donner l'éclaircissement que je vais avoir l'honneur de vous demander. — Comme vous êtes sérieux, monsieur Raoul, dit Louise tout inquiète. — C'est que la circonstance est sérieuse, Made-

moiselle. M'écoutez-vous? — Je vous écoute ; seulement, Monsieur, je vous le répète, nous sommes bien seuls. — Vous avez raison, dit Raoul.

Et, lui offrant la main, il conduisit la jeune fille dans la galerie voisine de la salle de réception, et dont les fenêtres donnaient sur la place.

Tout le monde se pressait à la fenêtre du milieu, qui avait un balcon extérieur d'où l'on pouvait voir dans tous leurs détails les lents préparatifs du départ.

Raoul ouvrit une des fenêtres latérales, et là, seul avec mademoiselle de la Vallière : — Louise, dit-il, vous savez que dès mon enfance, je vous ai chérie comme une sœur et que vous avez été la confidente de tous mes chagrins, la dépositaire de toutes mes espérances. — Oui, répondit-elle bien bas, oui, monsieur Raoul, je sais cela. — Vous aviez l'habitude, de votre côté, de me témoigner la même amitié, la même confiance ; pourquoi en cette rencontre n'avez-vous pas été mon amie, pourquoi vous êtes-vous défiée de moi?

La Vallière ne répondit point. — J'ai cru que vous m'aimiez, dit Raoul, dont la voix devenait de plus en plus tremblante : j'ai cru que vous aviez consenti à tous les plans faits en commun pour notre bonheur, alors que tous deux nous nous promenions dans les grandes allées de Cour-Cheverny et sous les peupliers de l'avenue qui conduit à Blois. Vous ne répondez pas, Louise?

Il s'interrompit. — Serait-ce, demanda-t-il en respirant à peine, que vous ne m'aimeriez plus. — Je ne dis point cela, répliqua tout bas Louise. — Oh! dites-le-moi bien, je vous en prie ; j'ai mis tout l'espoir de ma vie en vous, je vous ai choisie pour vos habitudes douces et simples. Ne vous laissez pas éblouir, Louise, à présent que vous voilà au milieu de la cour, où tout ce qui est pur se corrompt, où tout ce qui est jeune vieillit vite. Louise, fermez vos oreilles pour ne pas entendre les paroles, fermez vos yeux pour ne pas voir les exemples, fermez vos lèvres pour ne point respirer les souffles corrupteurs. Sans mensonges, sans détours, Louise, faut-il que je croie ces mots de mademoiselle de Montalais? Louise, êtes-vous venue à Paris parce que je n'étais plus à Blois?

La Vallière rougit et cacha son visage dans ses mains. — Oui, n'est-ce pas, s'écria Raoul exalté, oui, c'est pour cela que vous êtes venue! Oh! je vous aime comme jamais je ne vous ai aimée! Merci, Louise, de ce dévouement : mais il faut que je prenne un parti pour vous mettre à couvert de toute insulte, pour vous garantir de toute tache ; Louise, une fille d'honneur, à la cour d'une jeune princesse, en ce temps de mœurs faciles et d'inconstantes amours, une fille d'honneur est placée dans le centre des attaques sans avoir aucune défense : cette condition ne peut convenir : il faut que vous soyez mariée pour être respectée. — Mariée? — Oui. — Mon Dieu! — Voici ma main, Louise, laissez-y tomber la vôtre. — Mais votre père? — Mon père me laisse libre. — Cependant... — Je comprends ce scrupule, Louise ; je consulterai mon père. — Oh! monsieur Raoul, réfléchissez, attendez. — Attendre, c'est impossible ; réfléchir, Louise, réfléchir, quand il s'agit de vous! ce serait vous insulter ; votre main, chère Louise, je suis maître de moi : mon père dira oui, je vous le promets : votre main, ne me faites point attendre ainsi, répondez vite un mot, un seul, sinon je croirais que pour vous changer à jamais il a suffi d'un seul pas dans le palais, d'un seul souffle de la faveur, d'un seul sourire des reines, d'un seul regard du roi.

Raoul n'avait pas prononcé ce dernier mot que la Vallière était devenue pâle comme la mort, sans doute par la crainte qu'elle avait de voir s'exalter le jeune homme.

Aussi, par un mouvement rapide comme la pensée, jeta-t-elle ses deux mains dans celles de Raoul.

Puis elle s'enfuit sans ajouter une syllabe et disparut sans avoir regardé en arrière.

Raoul sentit tout son corps frissonner au contact de cette main. Il reçut le serment, comme un serment solennel arraché par l'amour à la timidité virginale.

LE CONSENTEMENT D'ATHOS.

Raoul était sorti du Palais-Royal avec des idées qui n'admettaient point de délais dans leur exécution.

Il monta donc à cheval dans la cour même et prit la route de Blois, tandis que s'accomplissaient avec une grande allégresse des courtisans, et une grande désolation de Guiche et de Buckingham, les noces de Monsieur et de la princesse d'Angleterre.

Raoul fit diligence; en dix-huit heures il arriva à Blois.

Il avait préparé en route ses meilleurs argumens.

La fièvre aussi est un argument sans réplique, et Raoul avait la fièvre.

Athos était dans son cabinet, ajoutant quelques pages à ses mémoires, lorsque Raoul entra conduit par Grimaud.

Le clairvoyant gentilhomme n'eut besoin que d'un coup d'œil pour reconnaître quelque chose d'extraordinaire dans l'attitude de son fils. — Vous me paraissez venir pour affaire de conséquence, dit-il en montrant un siége à Raoul après l'avoir embrassé. — Oui, Monsieur, répondit le jeune homme, et je vous supplie de me prêter cette bienveillante attention qui ne m'a jamais fait défaut. — Parlez, Raoul. — Monsieur, voici le fait dénué de tout préambule indigne d'un homme comme vous; mademoiselle de la Vallière est à Paris en qualité de fille d'honneur de Madame; je me suis bien consulté, j'aime mademoiselle de la Vallière par-dessus tout, et il ne me convient pas de la laisser dans un poste où sa réputation, sa vertu, peuvent être exposées, je désire donc l'épouser, Monsieur, et je viens vous demander votre consentement à ce mariage.

Athos avait gardé pendant cette communication un silence et une réserve absolus.

Raoul avait commencé son discours avec l'affectation du sang-froid, et il avait fini par laisser voir à chaque mot une émotion des plus manifestes.

Athos fixa sur Bragelonne un regard profond, voilé d'une certaine tristesse — Donc, vous avez bien réfléchi? demanda-t-il. — Oui, Monsieur. — Il me semblait vous avoir déjà dit mon sentiment à propos de cette alliance. — Je le sais, Monsieur, répondit Raoul bien bas; mais vous avez répondu que si j'insistais... — Et vous insistez?

Bragelonne balbutia un oui presque inintelligible. — Il faut, en effet, Monsieur, continua tranquillement Athos, que votre passion soit bien forte, puisque, malgré ma répugnance pour cette union, vous persistez à la désirer.

Raoul passa sur son front une main tremblante, il essuyait ainsi la sueur qui l'inondait.

Athos le regarda, et la pitié descendit au fond de son cœur. Il se leva. — C'est bien, dit-il, mes sentimens personnels, à moi, ne signifient rien, puisqu'il s'agit des vôtres; vous me requérez; je suis à vous: au fait, voyons, que désirez-vous de moi? — Oh! votre indulgence, Monsieur, votre indulgence d'abord, dit Raoul en lui prenant les mains. — Vous vous méprenez sur mes sentimens pour vous, Raoul; il y a mieux que cela dans mon cœur, répliqua le comte.

Raoul baisa la main qu'il tenait, comme eût pu le faire l'amant le plus passionné.

— Allons, allons, dit Athos : dites, Raoul, me voilà prêt, que faut-il signer? — Oh! rien, Monsieur, rien; seulement il serait bon que vous prissiez la peine d'écrire au roi, et de demander pour moi, à Sa Majesté, à laquelle j'appartiens, la permission d'épouser mademoiselle de la Vallière. — Bien, vous avez là une bonne pensée, Raoul. En effet, après moi, ou plutôt avant moi, vous avez un maître, ce maître, c'est le roi; vous vous soumettez donc volontairement à une double épreuve; c'est loyal. — Oh! Monsieur! — Je vais sur-le-champ acquiescer à votre demande, Raoul.

Le comte s'approcha de la fenêtre et se penchant légèrement en dehors. — Grimaud, cria-t-il.

Grimaud montra sa tête à travers une tonnelle de jasmin qu'il émondait. — Mes chevaux, continua le comte. — Que signifie cet ordre, Monsieur? — Que nous partons dans deux heures pour Paris. — Comment, pour Paris? Vous venez à Paris, Monsieur? — Le roi n'est-il pas à Paris? — Sans doute. — Eh bien! ne faut-il pas que nous y allions, et avez-vous perdu le sens? — Mais, Monsieur, dit Raoul presque effrayé de cette condescendance paternelle, je ne vous demande point un pareil dérangement, et une simple lettre... — Raoul, vous vous méprenez sur mon importance; il n'est point convenable qu'un simple gentilhomme comme moi écrive à son roi. Je dois parler à Sa Majesté. Je le ferai. Nous partirons ensemble, Raoul. — Oh! que de bontés, Monsieur! — Vous voulez une formalité de consentement, je vous le donne, c'est acquis, n'en parlons plus. Venez voir mes nouvelles plantations, Raoul.

Le jeune homme savait qu'après l'expression d'une volonté du comte, il n'y avait plus de place pour la controverse. Il baissa la tête et suivit son père au jardin.

Athos lui montra lentement les greffes, les pousses et les quinconces.

Cette tranquillité déconcertait de plus en plus Raoul; l'amour qui remplissait son cœur lui semblait assez grand pour que le monde pût le contenir à peine.

Aussi, rassemblant toutes ses forces, s'écria-t-il tout à coup : — Monsieur, il est impossible que vous n'ayez pas quelque raison de repousser mademoiselle de la Vallière! au nom du ciel, elle est si bonne, si douce, si pure, que votre esprit, plein d'une suprême sagesse, devrait l'apprécier à sa valeur. Existe-t-il entre vous et sa famille quelque secrète inimitié, quelque haine héréditaire? — Voyez, Raoul, la belle planche de muguet, dit Athos, voyez comme l'ombre et l'humidité lui vont bien, cette ombre surtout des feuilles de sycomores, par l'échancrure desquelles filtre la chaleur et non la flamme du soleil.

Raoul s'arrêta, se mordit les lèvres, puis sentant le sang affluer à ses tempes : — Monsieur, dit-il bravement, une explication, je vous en supplie; vous ne pouvez oublier que votre fils est un homme. — Alors, répondit Athos en se redressant avec sévérité, alors prouvez-moi que vous êtes un homme, car vous ne prouvez point que vous êtes un fils. Je vous priais d'attendre le moment d'une illustre alliance, je vous eusse trouvé une femme dans les premiers rangs de la riche noblesse; je voulais que vous puissiez briller de ce double éclat que donnent la gloire et la fortune, puisque vous avez la noblesse de la robe. — Monsieur, s'écria Raoul emporté par un premier mouvement, l'on m'a reproché l'autre jour de ne pas connaître ma mère.

Athos pâlit, puis fronçant le sourcil comme le dieu suprême de l'antiquité. — Il me tarde de savoir ce que vous avez répondu, Monsieur, demanda-t-il majestueusement. — Oh! pardon... pardon... murmura le jeune homme, tombant du haut de son exaltation. — Qu'avez-vous répondu, Monsieur? demanda le comte en frappant du pied. — Monsieur, j'avais l'épée à la main, celui qui m'insultait était en garde, j'ai fait sauter son épée par-dessus une palissade, et je l'ai envoyé rejoindre son épée. — Et pourquoi ne l'avez-vous pas tué? — Sa Majesté défend le duel, Monsieur, et j'étais en

ce moment ambassadeur de Sa Majesté. — C'est bien, dit Athos, mais raison de plus pour que j'aille parler au roi. Raoul, je prierai Sa Majesté de signer à votre contrat de mariage, mais à une condition. — Avez-vous besoin de condition vis-à-vis de moi; ordonnez, Monsieur, et j'obéirai. — A la condition, continua Athos, que vous me direz le nom de celui qui a ainsi parlé de... votre mère. — Mais, Monsieur, qu'avez-vous besoin de savoir ce nom? c'est à moi que l'offense a été faite, et une fois la permission obtenue de Sa Majesté, c'est moi que la vengeance regarde. — Son nom, Monsieur. — Vous l'exigez? — Je le veux. — Le vicomte de Wardes. — Ah! dit tranquillement Athos, c'est bien, je le connais: mais nos chevaux sont prêts, Monsieur, au lieu de partir dans deux heures, nous partirons tout de suite. A cheval, Monsieur, à cheval.



MONSIEUR EST JALOUX DU DUC DE BUCKINGHAM.



Tandis que M. le comte de la Fère s'acheminait vers Paris, accompagné de Raoul, le Palais-Royal était le théâtre d'une scène que Molière eût appelée de bonne comédie.

C'était quatre jours après son mariage. Monsieur, après avoir déjeuné à la hâte, passa dans ses antichambres, les lèvres en moue, le sourcil froncé. Monsieur courut plutôt qu'il ne marcha vers l'antichambre, et trouvant un huissier, il le chargea d'un ordre à voix basse. Puis, rebroussant chemin, pour ne pas passer par la salle à manger, il traversa ses cabinets, dans l'intention d'aller trouver la reine-mère dans son oratoire, où elle se tenait habituellement. Il pouvait être dix heures du matin. Anne d'Autriche écrivait lorsque Monsieur entra.

La reine-mère aimait beaucoup ce fils, qui était beau de visage et doux de caractère. Monsieur, en effet, était plus tendre et si l'on veut plus efféminé que le roi. Il avait pris sa mère par les petites sensibleries de femmes, qui plaisent toujours aux femmes; Anne d'Autriche, qui eût fort aimé avoir une fille, trouvait presque en ce fils les attentions, les petits soins et les mignardises d'un enfant de douze ans.

Ainsi, Monsieur employait tout le temps qu'il passait chez sa mère à admirer ses beaux bras, à lui donner des conseils sur ses pâtes et des recettes sur ses essences, où elle se montrait fort recherchée, puis il lui baisait les mains et les yeux avec un enfantillage charmant, avait toujours quelque sucrerie à lui offrir, quelque ajustement nouveau à lui recommander.

Anne d'Autriche aimait le roi, ou plutôt la royauté dans son fils aîné: Louis XIV lui représentait la légitimité divine. Elle était reine-mère avec le roi; elle était mère seulement avec Philippe. Et ce dernier savait que de tous les abris le sein d'une mère est le plus doux et le plus sûr.

Aussi tout enfant allait-il se réfugier là quand des orages s'étaient élevés entre son frère et lui; souvent après les gourmades qui constituaient de sa part crime de lèse-majesté, après les combats à coups de poings et d'ongles, que le roi et son sujet très-insoumis se livraient en chemise sur un lit contesté, ayant le valet de chambre Laporte pour tout juge du camp, Philippe vainqueur, mais épouvanté de sa victoire, était allé demander du renfort à sa mère, ou au moins l'assurance d'un pardon que Louis XIV n'accordait que difficilement et à distance.

Anne avait réussi par cette habitude d'intervention pacifique à concilier tous les différends de ses fils et à participer par la même occasion à tous leurs secrets.

Le roi, un peu jaloux de cette sollicitude maternelle qui s'épandait surtout sur son frère, se sentait disposé envers Anne d'Autriche à plus de soumissions et de préve-

nances qu'il n'était dans son caractère d'en avoir. Anne d'Autriche avait surtout pratiqué ce système de politique envers la jeune reine. Aussi régnait-elle presque despotiquement sur le ménage royal, et dressait-elle déjà toutes ses batteries pour régner avec le même absolutisme sur le ménage de son second fils.

Anne d'Autriche était presque fière lorsqu'elle voyait entrer chez elle une mine allongée, des joues pâles et des yeux rouges, comprenant qu'il s'agissait d'un secours à donner au plus faible ou au plus mutin.

Elle écrivait, disons-nous, lorsque Monsieur entra dans son oratoire, non pas les yeux rouges, non pas les joues pâles, mais inquiet, dépité, agacé. Il baisa distraitement les bras de sa mère, et s'assit avant qu'elle ne lui en eût donné l'autorisation.

Avec les habitudes d'étiquette établies à la cour d'Anne d'Autriche, cet oubli des convenances était un signe d'égarement de la part surtout de Philippe, qui pratiquait si volontiers l'adulation du respect. Mais s'il manquait si notoirement à tous ces principes, c'est que la cause en devait être grave. — Qu'avez-vous, Philippe? demanda Anne d'Autriche en se tournant vers son fils. — Ah! Madame, bien des choses, murmura le prince d'un air dolent. — Vous ressemblez, en effet, à un homme fort affairé, dit la reine en posant la plume dans l'écritoire. Philippe fronça le sourcil, mais ne répondit point. — Dans toutes les choses qui remplissent votre esprit, dit Anne d'Autriche, il doit cependant s'en trouver quelqu'une qui vous occupe plus que les autres. — Une, en effet, m'occupe plus que les autres, oui, Madame. — Je vous écoute.

Philippe ouvrit la bouche pour donner passage à tous les griefs qui se pressaient dans son esprit et semblaient n'attendre qu'une issue pour s'exhaler. Mais tout à coup il se tut, et tout ce qu'il avait sur le cœur se résuma par un soupir. — Voyons, Philippe, voyons, de la fermeté, dit la reine-mère. Une chose dont on se plaint, c'est presque toujours une personne qui gêne, n'est-ce pas? — Je ne dis point cela, Madame. — De qui voulez-vous parler? Allons, allons, résumez-vous? — Mais c'est qu'en vérité, Madame, ce que j'aurais à dire est fort discret. — Ah! mon Dieu. — Sans doute, car, enfin, une femme.. — Ah! vous voulez parler de Madame? demanda la reine-mère avec un vif sentiment de curiosité. — Oui, oui, sans doute. — Eh bien! si c'est de Madame que vous voulez me parler, mon fils, ne vous gênez pas. Je suis votre mère, et Madame n'est pour moi qu'une étrangère. Cependant, comme elle est ma bru, ne doutez point que je n'écoute avec intérêt, ne fût-ce que pour vous, tout ce que vous m'en direz. — Voyons, à votre tour, Madame, dit Philippe, avouez-moi si vous n'avez pas remarqué quelque chose? — Quelque chose, Philippe... Vous avez des mots d'un vague effrayant... Quelque chose, et de quelle sorte est ce quelque chose? — Madame est jolie, enfin. — Mais, oui. — Cependant, ce n'est point une beauté. — Non, mais en grandissant elle peut singulièrement embellir encore. Vous avez bien vu les changemens que quelques années déjà ont apportés sur son visage. Eh bien! elle se développera de plus en plus, elle n'a que seize ans. A quinze ans, moi aussi j'étais fort maigre; mais enfin telle qu'elle est, Madame est jolie. — Par conséquent on peut l'avoir remarquée — Sans doute, on remarque une femme ordinaire, à plus forte raison une princesse. — Elle a été bien élevée, n'est-ce pas, Madame? — Madame Henriette, sa mère, est une femme un peu froide, un peu prétentieuse, mais une femme pleine de beaux sentimens. L'éducation de la jeune princesse peut avoir été négligée, mais quant aux principes, je les crois bons; telle était du moins mon opinion sur elle lors de son séjour en France; depuis, elle est retournée en Angleterre, et je ne sais ce qui s'est passé. — Que voulez-vous dire? — Eh! mon Dieu, je veux dire que certaines têtes, un peu légères, sont facilement tour-

nées par la prospérité. — Eh bien ! Madame, vous avez dit le mot; je crois à la princesse une tête un peu légère, en effet.

— Il ne faudrait pas exagérer, Philippe : elle a de l'esprit et une certaine dose de coquetterie très-naturelle chez une jeune femme ; mais, mon fils, chez les personnes de haute qualité ce défaut tourne à l'avantage d'une cour. Une princesse un peu coquette se fait ordinairement une cour brillante; un sourire d'elle fait éclore partout le luxe, l'esprit et le courage même; la noblesse se bat mieux pour un prince dont la femme est belle. — Grand merci, Madame, dit Philippe avec humeur ; en vérité vous me faites là des peintures fort alarmantes, ma mère. — En quoi? demanda la reine-mère avec une feinte naïveté. — Ma foi! Madame, je vous le dirai franchement, je n'ai point compris la vie comme on me la fait. — Expliquez-vous.

— Ma femme n'est point à moi, en vérité ; elle m'échappe en toute circonstance. Le matin ce sont les visites, les correspondances, les toilettes : le soir, ce sont les bals et les concerts. — Vous êtes jaloux, Philippe! — Moi! Dieu m'en préserve! A d'autres qu'à moi ce sot rôle de mari jaloux; mais je suis contrarié.. — Philippe, ce sont toutes choses innocentes que vous reprochez là à votre femme, et tant que vous n'aurez rien de plus considérable... — Écoutez donc, sans être coupable une femme peut inquiéter : il est de certaines fréquentations, de certaines préférences que les jeunes femmes affichent et qui suffisent pour faire donner au diable les maris les moins jaloux. — Ceci est plus sérieux. Madame aurait-elle donc de ces sortes de torts envers vous? — Précisément. — Quoi ! votre femme, après quatre jours de mariage, vous préférerait quelqu'un, fréquenterait quelqu'un? Prenez-y garde, Philippe, vous exagérez ses torts; à force de vouloir prouver on ne prouve rien.

Le prince, effarouché du sérieux de sa mère, voulut répondre, mais il ne put que balbutier quelques paroles inintelligibles. — Voilà que vous reculez, dit Anne d'Autriche, j'aime mieux cela ; c'est une reconnaissance de vos torts. — Non! s'écria Philippe, non, je ne recule pas, et je vais le prouver. J'ai dit préférences, n'est-ce-pas? j'ai dit fréquentation, n'est-ce pas? Eh bien! écoutez.

Anne d'Autriche s'apprêta complaisamment à écouter avec ce plaisir de commère que la meilleure femme, que la meilleure mère, fût-elle reine, trouve toujours dans son immixtion à de petites querelles de ménage. — Eh bien! reprit Philippe, dites-moi une chose. — Laquelle? — Pourquoi ma femme a-t-elle conservé une cour anglaise, dites?

Et Philippe se croisa les bras en regardant sa mère, comme s'il eût été convaincu qu'elle ne trouverait rien à répondre à ce reproche. — Mais, reprit Anne d'Autriche, c'est tout simple, parce que les Anglais sont ses compatriotes, parce qu'ils ont dépensé beaucoup d'argent pour l'accompagner en France, et qu'il serait peu poli, peu politique même, de congédier brusquement une noblesse qui n'a reculé devant aucun dévouement, devant aucun sacrifice. — Eh ! ma mère, le beau sacrifice, en vérité, que de se déranger d'un vilain pays pour venir dans une belle contrée, où l'on fait, avec un écu, plus d'effet qu'autre part avec quatre! Le beau dévouement, n'est-ce pas, que de faire cent lieues pour accompagner une femme dont on est amoureux? — Amoureux, Philippe! songez-vous à ce que vous dites? — Parbleu. — Et qui donc est amoureux de Madame? — Le beau duc de Buckingham. N'allez-vous pas aussi défendre celui-là, ma mère?

Anne d'Autriche rougit et sourit en même temps. Ce nom de duc de Buckingham lui rappelait à la fois de si doux et de si tristes souvenirs ! — Le duc de Buckingham? murmura-t-elle. Puis, faisant effort sur elle-même, — Les Buckingham sont loyaux et braves, dit courageusement Anne d'Autriche. — Allons, bien ; voilà ma mère qui

défend contre moi le galant de ma femme! s'écria Philippe tellement exaspéré que sa nature frêle en fut ébranlée jusqu'aux larmes. — Mon fils! mon fils! s'écria Anne d'Autriche, l'expression n'est pas digne de vous. Votre femme n'a point de galant, et si elle en devait avoir un, ce ne serait pas M. de Buckingham ; les gens de cette race, je vous le répète, sont loyaux et discrets ; l'hospitalité leur est sacrée. — Eh ! Madame ! s'écria Philippe , M. de Buckingham est un Anglais, et les Anglais respectent-ils si fort religieusement le bien des princes français ?

Anne rougit sous ses coiffes pour la seconde fois , et se retourna sous prétexte de tirer sa plume de l'écritoire, mais, en réalité, pour cacher sa rougeur aux yeux de son fils. — En vérité, Philippe, dit-elle , vous savez trouver des mots qui me confondent, et votre colère vous aveugle, comme elle m'épouvante ; réfléchissez, voyons. — Madame, je n'ai pas besoin de réfléchir, je vois. — Et que voyez-vous? — Je vois que M. de Buckingham ne quitte point ma femme. Il ose lui faire des présens, elle ose les accepter. Hier, elle parlait de sachets à la violette : or, nos parfumeurs français, vous le savez bien, Madame, vous qui en avez demandé tant de fois sans pouvoir en obtenir ; or, nos parfumeurs français n'ont jamais pu trouver cette odeur. Eh bien, le duc, lui aussi, avait sur lui un sachet à la violette. C'était donc de lui que venait celui de ma femme. — En vérité, Monsieur, dit Anne d'Autriche, vous bâtissez des pyramides sur des pointes d'aiguille : prenez garde. Ces idées étranges, je vous le jure, me rappellent douloureusement votre père, qui m'a fait souvent souffrir avec injustice. — Le père de M. de Buckingham était sans doute plus réservé , plus respectueux que son fils , dit étourdiment Philippe , sans voir qu'il touchait rudement au cœur de sa mère.

La reine pâlit et appuya une main crispée sur sa poitrine, mais, se remettant promptement. — Enfin , dit-elle, vous êtes venu ici dans une intention quelconque? Expliquez-vous. — Je suis venu, Madame, dans l'intention de me plaindre énergiquement, et pour vous prévenir que je n'endurerai rien de la part de M. de Buckingham. — Que ferez-vous? — Je me plaindrai au roi.— Et que voulez-vous que vous réponde le roi ? — Eh bien ! dit Monsieur avec une expression de féroce fermeté qui faisait un étrange contraste avec la douceur habituelle de sa physionomie, eh bien ! je me ferai justice moi-même. — Qu'appelez-vous vous faire justice vous-même? demanda Anne d'Autriche avec un certain effroi. — Je veux que M. de Buckingham quitte Madame, je veux que M. de Buckingham quitte la France, et je lui ferai signifier ma volonté.— Vous ne ferez rien signifier du tout, Philippe, dit la reine, car si vous agissiez de la sorte, si vous violiez à ce point l'hospitalité, j'invoquerais contre vous la sévérité du roi.

— Vous me menacez, ma mère! s'écria Philippe éploré ; vous me menacez quand je me plains. — Non , je ne vous menace pas, je mets une digue à votre emportement. Philippe fit un mouvement. — D'ailleurs, continua la reine, l'injure n'est ni vraie ni possible, et il ne s'agit que d'une jalousie ridicule. — Madame, je sais ce que je sais. — Et moi, quelque chose que vous sachiez, je vous exhorte à la patience. — Mais, Madame, s'écria Philippe en frappant ses mains l'une contre l'autre, soyez ma mère et non la reine, puisque je vous parle en fils ; entre M. de Buckingham et moi, c'est l'affaire d'un entretien de quatre minutes. — C'est justement cet entretien que je vous interdis, Monsieur, dit la reine reprenant son autorité, ce n'est pas digne de vous. — Eh bien soit, je ne paraîtrai pas, mais j'intimerai mes volontés à Madame. — Oh! fit Anne d'Autriche avec la mélancolie du souvenir, ne tyrannisez jamais une femme, mon fils ; ne commandez jamais trop haut et trop impérativement à la vôtre. Femme vaincue n'est pas toujours femme convaincue. — Que faire alors? — Laissez-moi le



ANNE D'AUTRICHE.

soin de cette affaire. Philippe, vous désirez que le duc de Buckingham s'éloigne, n'est-ce pas? — Au plus tôt, Madame. — Eh bien! envoyez-moi le duc, mon fils; souriez-lui, ne témoignez rien à votre femme, au roi, à personne. Des conseils, n'en recevez que de moi. Hélas! je sais ce que c'est qu'un ménage troublé par des conseillers. — J'obéirai, ma mère. — Et vous serez satisfait, Philippe. Trouvez-moi le duc. — Oh! ce ne sera point difficile. — Où croyez-vous donc qu'il soit? — Pardieu, à la porte de Madame, dont il attend le lever : c'est hors de doute. — Bien, fit Anne d'Autriche avec calme. Veuillez dire au duc que je le prie de me venir voir. Philippe baisa la main de sa mère et partit à la recherche de M. de Buckingham.

FOR EVER.

Milord Buckingham, soumis à l'invitation de la reine-mère, se présenta chez elle une demi-heure après le départ du duc d'Orléans.

Lorsque son nom fut prononcé par l'huissier, la reine, qui s'était accoudée sur sa table, la tête dans ses mains, se releva et reçut avec un sourire le salut plein de grâce et de respect que le duc lui adressait.

Anne d'Autriche était belle encore. On sait qu'à cet âge déjà avancé ses longs cheveux cendrés, ses belles mains, ses lèvres vermeilles, faisaient encore l'admiration de tous ceux qui la voyaient.

En ce moment, tout entière à un souvenir qui remuait le passé dans son cœur, elle était aussi belle qu'aux jours de sa jeunesse, alors que son palais s'ouvrait pour recevoir, jeune et passionné, le père de ce Buckingham, cet infortuné qui avait vécu pour elle, qui était mort en prononçant son nom.

Anne d'Autriche attacha donc sur Buckingham un regard si tendre, que l'on y découvrait à la fois la complaisance d'une affection maternelle et quelque chose de doux comme une coquetterie d'amante.

— Votre Majesté, dit Buckingham avec respect, a désiré me parler? — Oui, duc, répliqua la reine en anglais. Veuillez vous asseoir. Cette faveur que faisait Anne d'Autriche au jeune homme, cette caresse de la langue du pays dont le duc était sevré depuis son séjour en France remuèrent profondément son âme. Il devina sur-le-champ que la reine avait quelque chose à lui demander.

Après avoir donné les premiers momens à l'oppression insurmontable qu'elle avait ressentie, la reine reprit son air riant. — Monsieur, dit-elle en français, comment trouvez-vous la France? — Un beau pays, Madame, répliqua le duc. — L'aviez-vous déjà vue? — Déjà une fois, oui, Madame. — Mais, comme tout bon Anglais, vous préférez l'Angleterre? — J'aime mieux ma patrie que la patrie d'un Français, répondit le duc; mais si Votre Majesté me demande lequel des deux séjours je préfère, Londres ou Paris, je répondrai Paris.

Anne d'Autriche remarqua le ton plein de chaleur avec lequel ces paroles avaient été prononcées. — Vous avez, m'a-t-on dit, milord, de beaux biens chez vous, vous habitez un palais riche et ancien? — Le palais de mon père, répliqua Buckingham en baissant les yeux. — Ce sont là des avantages précieux et des souvenirs, répliqua la reine. — En effet, dit le duc subissant l'influence mélancolique de ce préambule, les gens de cœur rêvent autant par le passé ou par l'avenir que par le présent. —

C'est vrai, dit la reine à voix basse. — Il en résulte, ajouta-t-elle, que vous, milord, qui êtes un homme de cœur… vous quitterez bientôt la France… pour vous renfermer dans vos richesses, dans vos reliques. Buckingham leva la tête. — Je ne crois pas, dit-il, Madame. — Comment? — Je pense, au contraire, que je quitterai l'Angleterre pour venir habiter la France.

Ce fut au tour d'Anne d'Autriche à manifester son étonnement. — Quoi! dit-elle, vous ne vous trouvez donc pas dans la faveur du nouveau roi? — Au contraire, Madame, Sa Majesté m'honore d'une bienveillance sans bornes. — Il ne se peut, dit la reine, que votre fortune soit diminuée; on la disait considérable. — Ma fortune, Madame, n'a jamais été plus florissante. — Il faut alors que ce soit quelque cause secrète. — Non, Madame, dit vivement Buckingham, il n'est rien dans la cause de ma détermination qui soit secret. J'aime le séjour de France, j'aime une cour pleine de goût et de politesse; j'aime enfin, Madame, ces plaisirs un peu sérieux qui ne sont pas les plaisirs de mon pays et qu'on trouve en France.

Anne d'Autriche sourit avec finesse. — Les plaisirs sérieux! dit-elle; avez-vous bien réfléchi, monsieur de Buckingham, à ce sérieux-là? Le duc balbutia. — Il n'est pas de plaisir si sérieux, continua la reine, qui doive empêcher un homme de votre rang… — Madame, interrompit le duc, Votre Majesté insiste beaucoup sur ce point, ce me semble. — Vous trouvez, duc? — C'est, n'en déplaise à Votre Majesté, la deuxième fois qu'elle vante les attraits de l'Angleterre aux dépens du charme qu'on éprouve à vivre en France.

Anne d'Autriche s'approcha du jeune homme, et posant sa belle main sur son épaule qui tressaillit au contact: — Monsieur, dit-elle, croyez-moi, rien ne vaut le séjour du pays natal. Il m'est arrivé, à moi, bien souvent de regretter l'Espagne. J'ai vécu longtemps, milord, bien longtemps pour une femme, et je vous avoue qu'il ne s'est point passé d'année que je n'aie regretté l'Espagne. — Pas une année! Madame, dit froidement le jeune duc; pas une de ces années où vous étiez reine de beauté, comme vous êtes encore, du reste. — Oh! pas de flatterie, duc; je suis une femme qui serait votre mère! Elle mit, sur ces derniers mots, un accent, une douceur qui pénétrèrent le cœur de Buckingham. — Oui, dit-elle, je serais votre mère, et voilà pourquoi je vous donne un bon conseil. — Le conseil de m'en retourner à Londres! s'écria-t-il. — Oui, milord, dit-elle.

Le duc joignit les mains d'un air effrayé, qui ne pouvait manquer son effet sur cette femme disposée à des sentimens tendres par de tendres souvenirs. — Il le faut, ajouta la reine. — Comment! s'écria-t-il encore, l'on me dit sérieusement qu'il *faut* que je parte, qu'il faut que je m'exile! — Que vous vous exiliez! avez-vous dit. Ah! milord, on croirait que la France est votre patrie. — Madame, le pays des gens qui aiment, c'est le pays de ceux qu'ils aiment. — Pas un mot de plus, milord, dit la reine, vous oubliez à qui vous parlez!

Buckingham se mit à deux genoux. — Madame, Madame, vous êtes une source d'esprit, de bonté, de clémence: Madame, vous n'êtes pas seulement la première de ce royaume par le rang, vous êtes la première du monde par les qualités qui vous font divine; je n'ai rien dit, Madame. Ai-je dit quelque chose à quoi vous puissiez me répondre une aussi cruelle parole? Est-ce que je me suis trahi, Madame? — Vous oubliez que vous avez parlé, pensé devant une femme, et d'ailleurs… — D'ailleurs, interrompit-il vivement, nul ne sait que vous m'écoutez. — On le sait, au contraire, duc; vous avez les défauts et les qualités de la jeunesse. — On m'a trahi! on m'a dénoncé! — Qui cela? — Ceux qui déjà au Havre avaient, avec une infernale perspicacité, lu dans mon cœur à livre ouvert. — Je ne sais de qui vous

entendez parler. — Oh! Madame, si quelqu'un avait eu l'audace de voir en moi ce que je n'y veux point voir moi-même... — Que feriez-vous, duc? — Il est des secrets qui tuent ceux qui les trouvent. — Celui qui a trouvé votre secret, fou que vous êtes, celui-là n'est pas tué encore; il y a plus, vous ne le tuerez pas; celui-là est armé de tous droits, c'est un mari, c'est un jaloux, c'est le second gentilhomme de France, c'est mon fils, le duc d'Orléans.

Le duc pâlit. — Que vous êtes cruelle, Madame! dit-il. Anne courut à lui et lui prit la main. — Villiers, dit-elle en anglais avec une véhémence à laquelle nul n'eût pu résister, que demandez-vous? A une mère, de sacrifier son fils; à une reine, de consentir au déshonneur de sa maison! Vous êtes un enfant, n'y pensez pas! Quoi! pour vous épargner une larme, je commettrais ces deux crimes, Villiers! Vous parlez des morts; les morts du moins furent respectueux et soumis; les morts s'inclinaient devant un ordre d'exil; ils emportaient leur désespoir comme une richesse en leur cœur, parce que le désespoir venait de la femme aimée, parce que la mort, ainsi trompeuse, était comme un don, comme une faveur.

Buckingham se leva les traits altérés, les mains sur le cœur. — Vous avez raison, Madame, dit-il; mais ceux dont vous parlez avaient reçu l'ordre d'exil d'une bouche aimée; on ne les chassait point : on les priait de partir, on ne riait pas d'eux. — Non, l'on se souvenait! murmura Anne d'Autriche. Mais qui vous dit qu'on vous chasse, qu'on vous exile; qui vous dit qu'on ne se souvienne pas de votre dévouement? Je ne parle pour personne, Villiers, je parle pour moi, partez! Rendez-moi ce service, faites-moi cette grâce; que je doive cela encore à quelqu'un de votre nom. — C'est donc pour vous, Madame? — Pour moi seule. — Il n'y aura derrière moi aucun homme qui rira, aucun prince qui dira : J'ai voulu! — Duc! écoutez-moi.

Et ici la figure auguste de la vieille reine prit une expression solennelle. Je vous jure que nul ici ne commande, si ce n'est moi; je vous jure que non-seulement personne ne rira, ne se vantera, mais que personne même ne manquera au devoir que votre rang impose. Comptez sur moi, duc, comme j'ai compté sur vous. — Vous ne vous expliquez point, Madame: je suis au désespoir, la consolation, si douce et si complète qu'elle soit, ne me paraîtra pas suffisante. — Ami, avez-vous connu votre mère? répliqua la reine avec un caressant sourire. — Oh! bien peu, Madame; mais je me rappelle que cette noble dame me couvrait de baisers et de pleurs quand je pleurais. — Villiers! murmura la reine en passant son bras au cou du jeune homme, je suis une mère pour vous, et, croyez-moi bien, jamais personne ne fera pleurer mon fils. — Merci, Madame, merci, dit le jeune homme attendri et suffoquant d'émotions; je sens qu'il y avait place encore dans mon cœur pour un sentiment plus doux, plus noble que l'amour.

La reine-mère le regarda et lui serra la main. — Allez, dit-elle. — Quand faut-il que je parte? ordonnez. — Mettez le temps convenable, milord, reprit la reine; vous partez, mais vous choisissez votre jour... Ainsi, partez après-demain au soir; seulement, annoncez dès aujourd'hui votre volonté. — Ma volonté! murmura le jeune homme. — Oui, duc. — Et... je ne reviendrai jamais en France? Anne d'Autriche réfléchit un moment, et s'absorba dans la douloureuse gravité de sa méditation. — Il me sera doux, dit-elle, que vous reveniez le jour où j'irai dormir éternellement à Saint-Denis près du roi mon époux. — Qui vous fit tant souffrir! dit Buckingham. — Qui était le roi de France, répliqua la reine. — Madame, vous êtes pleine de bonté, vous entrez dans la prospérité, vous nagez dans la joie; de longues années vous sont promises. — Eh bien, vous viendrez tard alors, dit la reine en essayant de sourire. — Je ne reviendrai pas, dit tristement Buckingham, moi qui suis jeune. La reine fit un

mouvement. — La mort, Madame, ne compte pas les années; elle est impartiale; on meurt quoique jeune, on vit quoique vieillard.

— Duc, plus de sombres idées ; je vais vous égayer. Venez dans deux ans! je vois sur votre charmante figure que les idées qui vous font si lugubre aujourd'hui, seront des idées décrépites avant six mois. — Je crois que vous me jugiez mieux tout à l'heure, Madame, répliqua le jeune homme, quand vous disiez que sur nous autres de la maison de Buckingham le temps n'a pas de prise. — Silence! oh! silence! fit la reine en embrassant le duc sur le front avec une tendresse qu'elle ne put réprimer; allez : allez! ne m'attendrissez point, ne vous oubliez plus, je suis la reine! vous êtes sujet du roi d'Angleterre; le roi Charles vous attend; adieu, adieu, Villiers, *farewell*, Villiers! — *For ever!* répliqua le jeune homme, et il s'enfuit en dévorant ses larmes. Anne appuya ses mains sur son front, puis se regardant au miroir, — On a beau dire, murmura-t-elle, pauvre reine, la femme est toujours jeune; on a toujours vingt ans dans quelque coin du cœur!



OU SA MAJESTÉ LOUIS XIV NE TROUVE MADEMOISELLE DE LA VALLIÈRE NI ASSEZ RICHE, NI ASSEZ JOLIE POUR UN GENTILHOMME DU RANG DU VICOMTE DE BRAGELONNE.



Raoul et le comte de la Fère arrivèrent à Paris le soir du jour où Buckingham avait eu cet entretien avec la reine-mère.

A peine arrivé, le comte fit demander par Raoul une audience au roi.

Le roi avait passé une partie de la journée à regarder avec Madame et les dames de la cour des étoffes de Lyon dont il faisait présent à sa belle-sœur. Il y avait eu ensuite dîner à la cour, puis jeu, et selon son habitude, le roi quittant le jeu à huit heures, avait passé dans son cabinet pour travailler avec M. Colbert et M. Fouquet.

Raoul était dans l'antichambre au moment où les deux ministres sortirent, et le roi l'aperçut par la porte entrebâillée. — Que veut monsieur de Bragelonne? demanda-t-il.

Le jeune homme s'approcha. — Sire, répliqua-t-il, une audience pour M. le comte de la Fère, qui arrive de Blois avec grand désir d'entretenir Votre Majesté. — J'ai une heure avant le jeu et mon souper, dit le roi. M. de la Fère est-il prêt? — M. le comte est en bas, aux ordres de Votre Majesté. — Qu'il monte!

Cinq minutes après Athos entrait chez Louis XIV.

Accueilli par le maître avec cette gracieuse bienveillance que Louis, avec un tact au-dessus de son âge, réservait pour s'acquérir les hommes que l'on ne conquiert point avec des faveurs ordinaires, — Comte, dit le roi, laissez-moi espérer que vous venez me demander quelque chose. — Je ne le cacherai point à Votre Majesté, répliqua le comte; je viens en effet solliciter. — Voyons! dit le roi d'un air joyeux. — Ce n'est pas pour moi, sire. — Tant pis: mais enfin, pour votre protégé, comte, je ferai ce que vous me refusez de faire pour vous. — Votre Majesté me console... Je viens parler au roi pour le vicomte de Bragelonne. — Comte, c'est comme si vous parliez pour vous. — Pas tout à fait, sire... Ce que je désire obtenir de vous, je ne le puis pour moi-même. Le vicomte pense à se marier. — Il est jeune encore: mais qu'importe... C'est un homme distingué, je lui veux trouver une femme. — Il l'a trouvée, sire, et ne cherche que l'assentiment de Votre Majesté. — Ah! il ne s'agit que de signer un contrat de mariage? — Athos s'inclina. — A-t-il choisi sa fiancée riche et d'une qualité qui vous agrée?

Athos hésita un moment. — La fiancée est demoiselle, répliqua-t-il; mais pour riche, elle ne l'est pas. — C'est un mal auquel nous voyons remède. — Votre Majesté

me pénètre de reconnaissance. — Comment s'appelle la fiancée? — C'est, dit Athos froidement, mademoiselle de la Vallière de la Baume le Blanc. — Ah! fit le roi en cherchant dans sa mémoire; je connais ce nom; un marquis de la Vallière... — Oui, sire, c'est sa fille. — Il est mort! — Oui, sire. — Et la veuve s'est remariée à M. de Saint-Remy, maitre d'hôtel de Madame douairière? — Votre Majesté est bien informée. — C'est cela, c'est cela!... Il y a plus: la demoiselle est entrée dans les filles d'honneur de Madame la jeune. — Votre Majesté sait mieux que moi toute l'histoire.

Le roi réfléchit encore, et regardant à la dérobée le visage assez soucieux d'Athos, — Comte, dit-il, elle n'est pas fort jolie, cette demoiselle, il me semble? — Je ne sais trop, répondit Athos. — Moi, je l'ai regardée: elle ne m'a point frappé. — C'est un air de douceur et de modestie, mais peu de beauté, sire. — De beaux cheveux blonds, cependant? — Je crois que oui. — Et d'assez beaux yeux bleus? — C'est cela même. — Donc, sous le rapport de la beauté, le parti est ordinaire. Passons à l'argent. Quinze à vingt mille livres de dot au plus, sire, mais les amoureux sont désintéressés: moi-même je fais peu de cas de l'argent. — Le superflu, voulez-vous dire; mais le nécessaire c'est urgent. Avec quinze mille livres de dot, sans apanages, une femme ne peut aborder la cour. Nous y suppléerons; je veux faire cela pour Bragelonne. Athos s'inclina.

Le roi remarqua encore sa froideur. — Passons de l'argent à la qualité, dit Louis XIV; fille du marquis de la Vallière, c'est bien; mais nous avons ce bon Saint-Remy qui gâte un peu la maison, par les femmes, je le sais, enfin cela gâte; et vous, comte, vous tenez fort, je crois, à votre maison. — Moi, sire, je ne tiens plus à rien du tout qu'à mon dévouement pour Votre Majesté. Le roi s'arrêta encore. — Tenez, dit-il, Monsieur, vous me surprenez beaucoup depuis le commencement de votre entretien. Vous venez me faire une demande en mariage et vous paraissez fort affligé de faire cette demande. Oh! je me trompe rarement, tout jeune que je suis, car avec les uns, je mets mon amitié au service de l'intelligence; avec les autres, je mets ma défiance que double la perspicacité. Je le répète, vous ne faites point cette demande de bon cœur. — Eh bien! sire, c'est vrai. — Alors, je ne vous comprends point; refusez. — Non, sire; j'aime Bragelonne de tout mon amour; il est épris de mademoiselle de la Vallière, il se forge des paradis pour l'avenir; je ne suis pas de ceux qui veulent briser les illusions de la jeunesse. — Voyons, voyons, comte, l'aime-t-elle? — Si Votre Majesté veut que je lui dise la vérité, je ne crois pas à l'amour de mademoiselle de la Vallière; elle est jeune, elle est enfant, elle est enivrée; le plaisir de voir la cour, l'honneur d'être au service de Madame, balanceront dans sa tête ce qu'elle pourrait avoir de tendresse dans le cœur; ce sera donc un mariage comme Votre Majesté en voit beaucoup à la cour; mais Bragelonne le veut: que cela soit ainsi. — Vous ne ressemblez cependant pas à ces pères faciles qui se font esclaves de leurs enfans, dit le roi. — Sire, j'ai de la volonté contre les méchans, je n'en ai point contre les gens de cœur. Raoul souffre, il prend du chagrin; je ne veux pas priver Votre Majesté des services qu'il peut rendre.

— Je vous comprends, dit le roi, et je comprends surtout votre cœur. — Alors, répliqua le comte, je n'attends plus, sire, que la signature de Votre Majesté. Raoul aura l'honneur de se présenter devant vous, et recevra votre consentement. — Vous vous trompez, comte, dit fermement le roi; je viens de vous dire que je voulais le bonheur du vicomte; aussi m'opposé-je en ce moment à son mariage. — Mais, sire! s'écria Athos, Votre Majesté m'a promis... — Non pas cela, comte; je ne vous l'ai point promis, car cela est opposé à mes vues.

— Je comprends tout ce que l'initiative de Votre Majesté a de bienveillant et de

généreux pour moi ; mais je prends la liberté de vous rappeler que j'ai pris l'engagement de venir en ambassadeur. — Un ambassadeur, comte, demande souvent et n'obtient pas toujours. — Ah ! sire, quel coup pour Bragelonne ! — Je donnerai le coup, je parlerai au vicomte. Ne vous inquiétez plus à ce sujet. J'ai des vues sur Bragelonne ; je ne dis pas qu'il n'épousera pas mademoiselle de la Vallière ; mais je ne veux point qu'il se marie si jeune ; je ne veux point qu'il l'épouse avant qu'elle n'ait fait fortune, et lui, de son côté, mérite mes bonnes grâces, telles que je veux les lui donner. En un mot, comte, je veux qu'on attende. — Sire, encore une fois... — Monsieur le comte, vous êtes venu, disiez-vous, me demander une faveur ? — Oui, certes. — Eh bien ! accordez-m'en une, ne parlons plus de cela. Il est possible qu'avant un long temps je fasse la guerre ; j'ai besoin de gentilshommes libres autour de moi. J'hésiterais à envoyer sous les balles et le canon un homme marié, un père de famille ; j'hésiterais aussi pour Bragelonne à doter, sans raison majeure, une jeune fille inconnue : cela sèmerait de la jalousie dans ma noblesse. Athos s'inclina et ne répondit rien.

— Est-ce tout ce qu'il vous importait de me demander, ajouta Louis XIV ? — Tout absolument, sire, et je prends congé de Votre Majesté. Mais faut-il que je prévienne Raoul ? — Épargnez-vous ce soin, épargnez-vous cette contrariété. Dites au vicomte que demain, à mon lever, je lui parlerai ; quant à ce soir, comte, vous êtes de mon jeu. — Je suis en habit de voyage, sire. — Un jour viendra, j'espère, où vous ne me quitterez pas. Avant peu, comte, la monarchie sera établie de façon à offrir une digne hospitalité à tous les hommes de votre mérite. — Sire, pourvu qu'un roi soit grand dans le cœur de ses sujets, peu importe le palais qu'il habite, puisqu'il est adoré dans un temple.

En disant ces mots, Athos sortit du cabinet et retrouva Bragelonne qui l'attendait. — Eh bien, Monsieur, dit le jeune homme. — Raoul, le roi est bien bon pour nous ; peut-être pas dans le sens que vous croyez, mais il est bon et généreux pour notre maison. — Monsieur, vous avez une mauvaise nouvelle à m'apprendre, fit le jeune homme en pâlissant. — Le roi vous dira demain au matin que ce n'est pas une mauvaise nouvelle. — Mais enfin, Monsieur, le roi n'a pas signé ? — Le roi veut faire votre contrat lui-même, Raoul ; et il veut le faire si grand que le temps lui manque. Prenez-vous-en à votre impatience bien plutôt qu'à la bonne volonté du roi.

Raoul consterné, parce qu'il connaissait la franchise du comte et en même temps son habileté, demeura plongé dans une morne stupeur.

— Vous ne m'accompagnez pas chez moi ? dit Athos. — Pardonnez-moi, Monsieur, je vous suis, balbutia-t-il, et il descendit les degrés derrière Athos. — Oh ! pendant que je suis ici, fit tout à coup ce dernier, ne pourrais-je voir M. d'Artagnan ? — Voulez-vous que je vous mène à son appartement ? dit Bragelonne. — Oui, certes. — C'est dans l'autre escalier, alors.

Et ils changèrent de chemin ; mais arrivés au palier de la grande galerie, Raoul aperçut un laquais à la livrée du comte de Guiche qui courut aussitôt vers lui en entendant sa voix. — Qu'y a-t-il ? dit Raoul. — Ce billet, Monsieur. Monsieur le comte a su que vous étiez de retour, et il vous a écrit sur-le-champ ; je vous cherche depuis une heure.

Raoul se rapprocha d'Athos pour décacheter la lettre. — Vous permettez, Monsieur, dit-il. — Faites.

« Cher Raoul, disait le comte de Guiche, j'ai une affaire d'importance à traiter sans retard ; je sais que vous êtes arrivé, venez vite. »

Il achevait de lire, lorsque, débouchant de la galerie, un valet, à la livrée de Buckingham, reconnaissant Raoul, s'approcha de lui respectueusement. — De la part

de milord duc, dit-il. — Ah! s'écria Athos, je vois, Raoul, que vous êtes déjà en affaire comme un général d'armée; je vous laisse, je trouverai seul M. d'Artagnan. — Veuillez m'excuser, je vous prie, dit Raoul. — Oui, oui, je vous excuse: adieu, Raoul. Vous me retrouverez chez moi jusque demain: au jour, je pourrais partir pour Blois, à moins de contre-ordre — Monsieur, je vous présenterai demain mes respects. Athos partit.

Raoul ouvrit la lettre de Buckingham.

« Monsieur de Bragelonne, disait le duc, vous êtes de tous les Français que j'ai vus, celui qui me plaît le plus: je vais avoir besoin de votre amitié. Il m'arrive certain message écrit en bon français. Je suis Anglais, moi, et j'ai peur de ne pas assez bien comprendre. La lettre est signée d'un bon nom, voilà tout ce que je sais. Serez-vous assez obligeant pour me venir voir, car j'apprends que vous êtes arrivé de Blois.

« Votre dévoué, VILLIERS, DUC DE BUCKINGHAM. »

— Je vais trouver ton maître, dit Raoul au valet de Guiche en le congédiant. — Et, dans une heure, je serai chez M. de Buckingham, ajouta-t-il en faisant de la main un signe au messager du duc.

UNE FOULE DE COUPS D'ÉPÉE DANS L'EAU.

Raoul, en se rendant chez de Guiche, trouva celui-ci causant avec de Wardes et Manicamp.

De Wardes, depuis l'aventure de la barrière, traitait Raoul en étranger. Ils avaient l'air de ne pas se connaître.

Raoul entra, Guiche marcha au-devant de lui.

Raoul, tout en serrant la main de son ami, jeta un regard rapide sur les deux jeunes gens. Il espérait lire sur leur visage ce qui s'agitait dans leur esprit.

De Wardes était froid et impénétrable.

Manicamp semblait perdu dans la contemplation d'une garniture qui l'absorbait.

Guiche emmena Raoul dans un cabinet voisin et le fit asseoir.

— Comme tu as bonne mine! lui dit-il. — C'est assez étrange, répondit Raoul, car je suis assez peu joyeux. — C'est comme moi, n'est-ce pas, Raoul? l'amour va mal. — Tant mieux, de ton côté, comte; la pire nouvelle, celle qui pourrait le plus m'attrister serait une bonne nouvelle. — Oh! alors, ne t'afflige pas, car non-seulement je suis très-malheureux, mais encore je vois des gens heureux autour de moi. — Explique-toi, mon ami, dit Raoul.

— Tu vas comprendre. J'ai vainement combattu le sentiment que tu as vu naître en moi et s'emparer de moi; j'ai appelé à la fois tous tes conseils et toute ma force; j'ai bien considéré le malheur où je m'engageais; je l'ai sondé, c'est un abîme, je le sais, mais n'importe, je poursuivrai mon chemin. — Insensé, tu ne peux faire un pas de plus sans vouloir aujourd'hui ta ruine, demain ta mort. — Advienne que pourra! — Guiche! — Toutes réflexions sont faites, écoute. — Oh! tu crois réussir, tu crois que Madame t'aimera. — Raoul, je ne crois rien, j'espère, parce que l'espoir est dans

l'homme et qu'il y vit jusqu'au tombeau.—Mais j'admets que tu obtiennes ce bonheur que tu espères, reprit Raoul, mais tu es plus sûrement perdu encore que si tu ne l'obtiens pas.

— Je t'en supplie, ne m'interromps plus, Raoul; tu ne me convaincrais point, car je te le dis d'avance, je ne veux pas être convaincu. J'ai tellement marché que je ne puis reculer; j'ai tellement souffert que la mort me paraîtrait un bienfait. Je ne suis plus seulement amoureux jusqu'au délire, Raoul, je suis jaloux jusqu'à la fureur.

Raoul frappa l'une contre l'autre ses deux mains avec un sentiment qui ressemblait à de la colère.

— Bien, dit-il. — Bien ou mal, peu importe. Voilà ce que je réclame de toi, de mon ami, de mon frère. Depuis trois jours, Madame est en fêtes, en ivresse. Le premier jour, je n'ai point osé la regarder; je la haïssais de ne pas être aussi malheureuse que moi. Le lendemain, je ne la pouvais plus perdre de vue; et de son côté, — oui, je crus le remarquer du moins, Raoul, — de son côté, elle me regarda, sinon avec quelque pitié, du moins avec quelque douceur. Mais entre ses regards et les miens vint s'interposer une ombre; le sourire d'un autre provoque son sourire. A côté de son cheval galope éternellement un cheval qui n'est pas le mien; à son oreille vibre incessamment une voix caressante qui n'est pas ma voix. Raoul, depuis trois jours ma tête est en feu; c'est de la flamme qui coule dans mes veines. Cette ombre, il faut que je la chasse; ce sourire, que je l'éteigne; cette voix, que je l'étouffe. — Tu veux tuer Monsieur? s'écria Raoul. — Eh! non. Je ne suis pas jaloux de Monsieur; je ne suis pas jaloux du mari; je suis jaloux de l'amant. — Tu es jaloux de M. de Buckingham? — A en mourir! — Encore. — Oh! cette fois la chose sera facile à régler entre nous, j'ai pris les devans, je lui ai fait passer un billet. — Tu lui as écrit, c'est toi. — Comment sais-tu cela? — Je le sais parce qu'il me l'a fait dire. Tiens.

Et il tendit à de Guiche la lettre qu'il avait reçue presque en même temps que la sienne. De Guiche la lut avidement. — C'est d'un brave homme et surtout d'un galant homme, dit-il. Tu l'iras trouver de ma part. — Mais c'est presque impossible. — Comment? — Le duc me consulte, et toi aussi. — Oh! tu me donneras la préférence, je suppose. Écoute, voici ce que je te prie de dire à Sa Grâce... C'est bien simple... Un de ces jours, aujourd'hui, demain, après-demain, le jour qui lui conviendra, je veux le rencontrer à Vincennes. — Le duc est étranger; il a une mission qui le fait inviolable... Vincennes est tout près de la Bastille. — Les conséquences me regardent. — Mais la raison de cette rencontre? quelle raison veux-tu que je lui donne? — Il ne t'en demandera pas, sois tranquille... Le duc doit être aussi las de moi que je le suis de lui. Ainsi, je t'en supplie, va trouver le duc, et, s'il faut que je le supplie d'accepter ma proposition, je le supplierai. — C'est inutile... Le duc m'a prévenu qu'il me voulait parler. Le duc est au jeu du roi .. Allons-y tous deux. Je le tirerai à quartier dans la galerie. Tu resteras à l'écart. Deux mots suffiront. — C'est bien. Je vais emmener de Wardes et Manicamp.

Tous quatre descendirent. Le carrosse de Guiche attendait à la porte et les conduisit au Palais-Royal.

En chemin, Raoul se forgeait un thème. Seul dépositaire des deux secrets, il ne désespérait pas de conclure un accommodement entre les deux parties.

En arrivant dans la galerie, resplendissante de lumière, où les femmes les plus belles et les plus illustres de la cour s'agitaient comme des astres dans leur atmosphère de flammes, Raoul ne put s'empêcher d'oublier un instant de Guiche pour regarder Louise, qui, au milieu de ses compagnes, pareille à une colombe fascinée, dévorait des yeux le cercle royal, tout éblouissant de diamans et d'or.

Les hommes étaient debout, le roi seul était assis. Raoul aperçut Buckingham. Il était à dix pas de Monsieur, dans un groupe de Français et d'Anglais, qui admiraient le grand air de sa personne et l'incomparable magnificence de ses habits.

Quelques-uns des vieux courtisans se rappelaient avoir vu le père, et ce souvenir ne faisait aucun tort au fils.

Buckingham causait avec Fouquet. Fouquet lui parlait tout haut de Belle-Isle. — Je ne puis l'aborder dans ce moment, dit Raoul. — Attends et choisis ton occasion, mais termine tout sur l'heure. Je brûle. — Tiens, voici notre sauveur, dit Raoul apercevant d'Artagnan, qui, dans son habit neuf de capitaine des mousquetaires, venait de faire dans la galerie une entrée de conquérant. Et il se dirigea vers d'Artagnan. — Le comte de la Fère vous cherchait, chevalier, dit Raoul. — Oui, répondit d'Artagnan, je le quitte. — J'avais cru comprendre que vous deviez passer une partie de la nuit ensemble. — Rendez-vous est pris pour nous retrouver.

— Monsieur le chevalier, dit Raoul, il n'y a que vous qui puissiez me rendre un service. — Lequel? mon cher vicomte. — Il s'agit d'aller déranger M. de Buckingham à qui j'ai deux mots à dire, et comme M. de Buckingham cause avec M. Fouquet, vous comprenez que ce n'est point moi qui puis me jeter au milieu de la conversation. — Ah! ah! M. Fouquet; il est là, demanda d'Artagnan? Et tu crois que j'ai plus de droit que toi? — Vous êtes un homme plus considérable. — Ah! c'est vrai, je suis capitaine des mousquetaires; il y a si longtemps qu'on me promettait ce grade et si peu de temps que je l'ai que j'oublie toujours ma dignité. — Vous me rendrez ce service, n'est-ce pas? — M. Fouquet, diable! — Avez-vous quelque chose contre lui? — Non, ce serait plutôt lui qui aurait quelque chose contre moi; enfin, comme il faudra qu'un jour ou l'autre... — Tenez, je crois qu'il vous regarde; ou bien serait-ce... — Non, non, tu ne te trompes pas, c'est bien à moi qu'il fait cet honneur. — Le moment est bon, alors. — Tu crois? — Allez, je vous en prie. — J'y vais.

Guiche ne perdait pas de vue Raoul; Raoul lui fit signe que tout était arrangé. D'Artagnan marcha droit au groupe, et salua civilement M. Fouquet comme les autres. — Bonjour, monsieur d'Artagnan. Nous parlions de Belle-Isle-en-mer, dit Fouquet avec cet usage du monde et cette science du regard qui demandent la moitié de la vie pour être bien appris, et à laquelle certaines gens, malgré toute leur étude, n'arrivent jamais. — De Belle-Isle-en-mer! Ah! ah! fit d'Artagnan. C'est à vous, je crois, monsieur Fouquet? — Monsieur vient de me dire qu'il l'avait donnée au roi, dit Buckingham. — Connaissez-vous Belle-Isle, chevalier? demanda Fouquet au mousquetaire. — J'y ai été une seule fois, Monsieur, répondit d'Artagnan en homme d'esprit et en galant homme. — Y êtes-vous resté longtemps? — A peine une journée, monseigneur. — Et vous y avez vu? — Tout ce qu'on peut voir en un jour. — C'est beaucoup d'un jour quant à votre regard, Monsieur. D'Artagnan s'inclina.

Pendant ce temps, Raoul faisait signe à Buckingham. — Monsieur le surintendant, dit Buckingham, je vous laisse le capitaine qui se connaît mieux que moi en bastion, en escarpe et en contre-escarpe, et je vais rejoindre un ami qui me fait signe. Vous comprenez...

En effet, Buckingham se détacha du groupe et s'avança vers Raoul, mais tout en s'arrêtant un instant à la table où jouaient Madame la reine-mère, la jeune reine et le roi. — Allons, Raoul, dit Guiche, le voilà, ferme et vite.

Buckingham, en effet, après avoir présenté un compliment à Madame, continuait son chemin vers Raoul. Raoul vint au-devant de lui. Guiche demeura à sa place. Il les suivit des yeux.

La manœuvre était combinée de telle façon que la rencontre des deux jeunes gens

eût lieu dans l'espace vide entre le groupe du jeu et la galerie où se promenaient en s'arrêtant de temps en temps pour causer quelques graves gentilshommes.

Mais au moment où les deux lignes allaient s'unir, elles furent rompues par une troisième. C'était Monsieur qui s'avançait vers le duc de Buckingham.

Monsieur avait sur ses lèvres roses et pommadées son plus charmant sourire. — Eh! mon Dieu! dit-il avec une affectueuse politesse, que vient-on de m'apprendre, mon cher duc?

Buckingham se retourna : il n'avait pas vu venir Monsieur; il avait entendu sa voix, voilà tout. Il tressaillit malgré lui. Une légère pâleur envahit ses joues. — Monseigneur, demanda-t-il, qu'a-t-on dit à Votre Altesse qui paraisse lui causer ce grand étonnement? — Une chose qui me désespère, Monsieur, dit le Prince, une chose qui sera un deuil pour toute la cour. — Ah! Votre Altesse est trop bonne, dit Buckingham, car je vois qu'elle veut parler de mon départ. — Justement. — Hélas! monseigneur, à Paris depuis cinq ou six jours à peine, mon départ ne peut être un deuil que pour moi.

Guiche entendit le mot de la place où il était resté et tressaillit à son tour. — Son départ! murmura-t-il. Que dit-il donc?

Philippe continua avec son même air gracieux : — Que le roi de la Grande-Bretagne vous rappelle, Monsieur, je conçois cela; on sait que Sa Majesté Charles II, qui se connaît en gentilshommes, ne peut se passer de vous. Mais que nous vous perdions sans regret, cela ne se peut comprendre; recevez donc l'expression des miens. — Monseigneur, dit le duc, croyez que si je quitte la cour de France... — C'est qu'on vous rappelle; je comprends cela; mais enfin si vous croyez que mon désir ait quelque poids près du roi, je m'offre à supplier Sa Majesté Charles II de vous laisser avec nous quelque temps encore. — Tant d'obligeance me comble, monseigneur, répondit Buckingham, mais j'ai reçu des ordres précis. Mon séjour en France était limité, je l'ai prolongé au risque de déplaire à mon gracieux souverain. Aujourd'hui seulement je me rappelle que depuis quatre jours je devrais être parti. — Oh! fit Monsieur. — Oui, mais, ajouta Buckingham en élevant la voix, même de manière à être entendu des princesses, mais je ressemble à cet homme de l'Orient, qui, pendant plusieurs jours, devint fou d'avoir fait un beau rêve, et qui, un beau matin, se réveilla guéri, c'est-à-dire raisonnable. La cour de France a des enivremens qui peuvent ressembler à ce rêve, monseigneur, mais on se réveille enfin et l'on part. Je ne saurais donc prolonger mon séjour comme Votre Altesse veut bien me le demander. — Et quand partez-vous? demanda Philippe d'un air plein de sollicitude. — Demain, monseigneur... Mes équipages sont prêts depuis trois jours.

Le duc d'Orléans fit un mouvement de tête qui signifiait : — Puisque c'est une résolution prise, duc, il n'y a rien à dire. Buckingham lui rendit ce geste en cachant sous un sourire le serrement de son cœur. Monsieur s'éloigna par où il était venu. Mais en même temps, du côté opposé, s'avançait Guiche. Raoul craignit que l'impatient jeune homme ne vînt faire la proposition lui-même, et se jeta au-devant de lui. — Non, non, Raoul, tout est inutile maintenant, dit Guiche en tendant ses deux mains au duc et en l'entraînant derrière une colonne. — Oh! duc, duc! dit Guiche, pardonnez-moi ce que je vous ai écrit; j'étais un fou! Rendez-moi ma lettre! — C'est vrai, répliqua le jeune duc avec un sourire mélancolique, vous ne pouvez plus m'en vouloir. — Oh! duc, excusez-moi!... Mon amitié, mon amitié éternelle... — Pourquoi, en effet, m'en voudriez-vous, comte, du moment où je la quitte, du moment où je ne la verrai plus.

Raoul entendit ces mots, et comprenant que sa présence était désormais inutile entre

les deux jeunes gens qui n'avaient plus que des paroles amies, il recula de quelques pas. Ce mouvement le rapprocha de de Wardes.

De Wardes parlait du départ de Buckingham. Son interlocuteur était le chevalier de Lorraine. — Sage retraite! disait de Wardes. — Pourquoi cela? — Parce qu'il économise un coup d'épée au cher duc. Et tous se mirent à rire. Raoul indigné se retourna le sourcil froncé, le sang aux tempes, la bouche dédaigneuse. Le chevalier de Lorraine pivota sur ses talons; de Wardes demeura ferme et attendit. — Monsieur, dit Raoul à de Wardes, vous ne vous déshabituerez donc pas d'insulter les absens : hier c'était M. d'Artagnan, aujourd'hui c'est M. de Buckingham. — Monsieur, Monsieur, dit de Wardes, vous savez bien que parfois aussi j'insulte ceux qui sont là.

De Wardes touchait Raoul, leurs épaules s'appuyaient l'une à l'autre, leurs visages se penchaient l'un vers l'autre comme pour s'embraser réciproquement du feu de leur souffle et de leur colère.

On sentait que l'un était au sommet de sa haine, l'autre au bout de sa patience.

Tout à coup ils entendirent une voix pleine de grâce et de politesse qui disait derrière eux : — On m'a nommé, je crois.

Ils se retournèrent, c'était d'Artagnan qui, l'œil souriant et la bouche en cœur, venait de poser sa main sur l'épaule de de Wardes.

Raoul s'écarta d'un pas pour faire place au mousquetaire.

—De Wardes frissonna par tout le corps, pâlit, mais ne bougea point.

D'Artagnan, toujours avec son sourire, prit la place que Raoul lui abandonnait. — — Merci, mon cher Raoul, dit-il. Monsieur de Wardes, j'ai à causer avec vous. Ne vous éloignez pas, Raoul; tout le monde peut entendre ce que j'ai à dire à M. de Wardes.

Puis son sourire s'effaça, et son regard devint froid et aigu comme une lame d'acier. — Je suis à vos ordres, Monsieur, dit de Wardes.

— Monsieur, reprit d'Artagnan, depuis longtemps je cherchais l'occasion de causer avec vous; aujourd'hui seulement je l'ai trouvée. Quant au lieu, il est mal choisi, j'en conviens; mais si vous voulez vous donner la peine de venir jusque chez moi, mon chez moi est justement dans l'escalier qui aboutit à la galerie. — Je vous suis, Monsieur, dit de Wardes. — Est-ce que vous êtes seul ici, Monsieur? fit d'Artagnan. — Non pas, j'ai MM. Manicamp et de Guiche, deux de mes amis. — Bien, dit d'Artagnan, mais deux personnes c'est peu. Vous en trouverez bien encore quelques-unes, n'est-ce pas? — Certes! dit le jeune homme qui ne savait pas où d'Artagnan voulait en venir. Tant que vous en voudrez. — Des amis? — Oui, Monsieur. — De bons amis? — Sans doute. — Eh bien, faites-en provision, je vous prie. Et vous, Raoul, venez... Amenez aussi M. de Guiche; amenez M. de Buckingham, s'il vous plaît. — Oh! mon Dieu, Monsieur, que de tapage! répondit de Wardes en essayant de sourire.

Le capitaine lui fit de la main un petit signe pour lui recommander la patience. Et il se dirigea du côté de son appartement.



DE WARDES.

SUITE D'UNE FOULE DE COUPS D'ÉPÉE DANS L'EAU.

La chambre de d'Artagnan n'était point solitaire : le comte de la Fère attendait assis dans l'embrasure d'une fenêtre. — Eh bien ! demanda-t-il à d'Artagnan en le voyant rentrer. — Eh bien ! dit celui-ci, M. de Wardes veut bien m'accorder l'honneur de me faire une petite visite, en compagnie de quelques-uns de ses amis et des nôtres.

En effet, derrière le mousquetaire apparurent de Wardes et Manicamp.

Guiche et Buckingham les suivaient, assez surpris et ne sachant ce qu'on leur voulait.

Raoul venait avec deux ou trois gentilshommes. Son regard erra en entrant sur toutes les parties de la chambre. Il aperçut le comte et alla se placer près de lui.

D'Artagnan recevait ses visiteurs avec toute la courtoisie dont il était capable.

Il avait conservé sa physionomie calme et polie.

Tous ceux qui se trouvaient là étaient des hommes de distinction occupant un poste à la cour.

Puis, lorsqu'il eut fait à chacun ses excuses du dérangement qu'il lui causait, il se retourna vers de Wardes, qui, malgré sa puissance sur lui-même, ne pouvait empêcher sa physionomie d'exprimer une surprise mêlée d'inquiétude. — Monsieur, dit-il, maintenant que nous voici hors du palais du roi ; maintenant que nous pouvons causer tout haut sans manquer aux convenances, je vais vous faire savoir pourquoi j'ai pris la liberté de vous prier de passer chez moi et d'y convoquer en même temps ces Messieurs. J'ai appris, par M. le comte de la Fère, mon ami, les bruits injurieux que vous semiez sur mon compte : vous m'avez dit que vous me teniez pour votre ennemi mortel, attendu que j'étais, dites-vous, celui de votre père. — C'est vrai, Monsieur, j'ai dit cela, reprit de Wardes, dont la pâleur se colora d'une légère flamme. — Ainsi vous m'accusez d'un crime, d'une faute ou d'une lâcheté. Je vous prie de préciser votre accusation. — Devant témoins, Monsieur ! — Oui, sans doute, devant témoins, et vous voyez que je les ai choisis experts en matière d'honneur. — Vous n'appréciez pas ma délicatesse, Monsieur. — Je vous ai accusé, c'est vrai, mais j'ai gardé le secret sur l'accusation. Je ne suis entré dans aucun détail, je me suis contenté d'exprimer ma haine devant des personnes pour lesquelles c'était presque un devoir de vous la faire connaître. Vous ne m'avez pas tenu compte de ma discrétion, quoique vous fussiez intéressé à mon silence. Je ne reconnais point là votre prudence habituelle, monsieur d'Artagnan.

D'Artagnan se mordit le coin de la moustache. — Monsieur, dit-il, j'ai déjà eu l'honneur de vous prier d'articuler les griefs que vous avez contre moi. — Ah ! — Parlez, Monsieur, fit d'Artagnan en s'inclinant, nous vous écoutons tous. — Eh bien, Monsieur, il s'agit, non pas d'un tort envers moi, mais d'un tort envers mon père. — Vous l'avez déjà dit. — Oui, mais il y a certaines choses qu'on n'aborde qu'avec hésitation. — Si cette hésitation existe réellement, je vous prie de la surmonter, Monsieur. — Même dans le cas où il s'agirait d'une action honteuse ? — Dans tous les cas.

Les témoins de cette scène commencèrent par se regarder entre eux avec une certaine inquiétude. Cependant ils se rassurèrent en voyant que le visage de d'Artagnan

ne manifestait aucune émotion. — Eh bien, écoutez. Mon père aimait une femme, une femme noble, cette femme aimait mon père. D'Artagnan échangea un regard avec Athos.

De Wardes continua : — M. d'Artagnan surprit des lettres qui indiquaient un rendez-vous, se substitua, sous un déguisement, à celui qui était attendu, et abusa de l'obscurité. — C'est vrai, dit d'Artagnan.

Un léger murmure se fit entendre parmi les assistans. — Oui, j'ai commis cette mauvaise action. Vous auriez dû ajouter, Monsieur, puisque vous êtes si impartial, qu'à l'époque où se passa l'événement que vous me reprochez, je n'avais point encore vingt-un ans. — L'action n'en est pas moins honteuse, dit de Wardes, et l'âge de raison suffit à un gentilhomme pour ne pas commettre une indélicatesse.

Un nouveau murmure se fit entendre, mais d'étonnement et presque de doute. — C'était une supercherie honteuse, en effet, dit d'Artagnan, et je n'ai point attendu que M. de Wardes me la reprochât pour me la reprocher moi-même, et bien amèrement. L'âge m'a fait plus raisonnable, plus probe surtout, et j'ai expié ce tort par de longs regrets. Mais j'en appelle à vous, Messieurs; cela se passait en 1626, et c'était un temps, — heureusement pour vous, vous ne savez cela que par tradition — et c'était un temps où l'amour n'était pas scrupuleux, où les consciences ne distillaient pas comme aujourd'hui le venin et la myrrhe. Nous étions de jeunes soldats toujours battant, toujours battus, toujours l'épée hors du fourreau, ou tout au moins à moitié tirée; toujours entre deux morts, la guerre nous faisait durs, et le cardinal nous faisait pressés. Enfin, je me suis repenti, et il y a plus, je me repens encore, monsieur de Wardes. — Oui, Monsieur, je comprends cela, car l'action comportait le repentir, mais vous n'en avez pas moins causé la perte d'une femme. Celle dont vous parlez, voilée par sa honte, courbée sous son affront, celle dont vous parlez a fui, elle a quitté la France, et l'on n'a jamais su ce qu'elle était devenue. — Oh! fit le comte de la Fère en étendant le bras vers de Wardes avec un sinistre sourire, si fait, Monsieur, on l'a vue, et il est même ici quelques personnes qui en ayant entendu parler peuvent la reconnaître au portrait que j'en vais faire.

C'était une femme de vingt-cinq ans, mince, pâle et blonde, qui s'était mariée en Angleterre. — Mariée! fit de Wardes. — Ah! vous ignoriez qu'elle était mariée! Vous voyez que nous sommes mieux instruits que vous, monsieur de Wardes. Savez-vous qu'on l'appelait habituellement Milady, sans ajouter aucun nom à cette qualification? — Oui, Monsieur, je sais cela. — Mon Dieu! murmura Buckingham. — Eh bien! cette femme, qui venait d'Angleterre, retourna en Angleterre, après avoir trois fois conspiré la mort de M. d'Artagnan. C'était justice, n'est-ce pas? Je le veux bien; M. d'Artagnan l'avait insultée. Mais ce qui n'est plus justice, c'est qu'en Angleterre, par ses séductions, cette femme conquit un jeune homme qui était au service de lord de Winter, et que l'on nommait Felton. Vous pâlissez, milord de Buckingham; vos yeux s'allument à la fois de colère et de douleur. Alors, achevez le récit, milord, et dites à M. de Wardes quelle était cette femme qui mit le couteau à la main de l'assassin de votre père.

Un cri s'échappa de toutes les bouches. Le jeune duc passa un mouchoir sur son front inondé de sueur.

Un grand silence s'était fait parmi tous les assistans.

— Vous voyez, monsieur de Wardes, dit d'Artagnan, que ce récit avait d'autant plus impressionné que ses propres souvenirs se ravivaient aux paroles d'Athos. Vous voyez que mon crime n'est point la cause d'une perte d'âme, et que l'âme était bel et bien perdue auparavant. C'est donc bien un acte de conscience. Or, maintenant que ceci est établi,

il me reste, monsieur de Wardes, à vous demander bien humblement pardon de cette action honteuse, comme bien certainement j'eusse demandé pardon à monsieur votre père, s'il vivait encore, et si je l'eusse rencontré après mon retour en France depuis la mort de Charles Ier. — Mais c'est trop, monsieur d'Artagnan, s'écrièrent vivement plusieurs voix. — Non, Messieurs, dit le capitaine. Maintenant, monsieur de Wardes, j'espère que tout est fini entre nous deux et qu'il ne vous arrivera plus de mal parler de moi. C'est une affaire purgée, n'est-ce pas ?

De Wardes s'inclina en balbutiant. — J'espère aussi, continua d'Artagnan en se rapprochant du jeune homme, que vous ne parlerez plus mal de personne comme vous en avez la fâcheuse habitude, car un homme aussi consciencieux, aussi puritain que vous l'êtes, vous qui reprochez une vétille de jeunesse à un vieux soldat de trente-cinq ans ; vous! dis-je, qui arborez cette pureté de conscience, vous prenez de votre côté l'engagement tacite de ne rien faire contre la conscience et l'honneur. Or, écoutez bien ce qui me reste à vous dire, monsieur de Wardes : Gardez-vous qu'une histoire où votre nom figurera ne parvienne à mes oreilles. — Monsieur, dit de Wardes, il est inutile de menacer pour rien. — Oh! je n'ai point fini, monsieur de Wardes, reprit d'Artagnan, et vous êtes condamné à m'entendre encore.

Le cercle se rapprocha curieusement. — Vous parliez haut tout à l'heure de l'honneur d'une femme et de l'honneur de votre père ; vous nous avez plu en parlant ainsi, car il est doux de songer que ce sentiment de délicatesse et de probité qui ne vivait pas à ce qu'il paraît dans notre âme, vit dans l'âme de nos enfans, et il est beau enfin de voir un jeune homme, à l'âge où d'habitude on se fait le larron de l'honneur des femmes, il est beau de voir ce jeune homme le respecter et le défendre.

De Wardes serrait les lèvres et les poings, évidemment fort inquiet de savoir comment finirait ce discours dont l'exorde s'annonçait si mal. — Comment se fait-il donc alors, continua d'Artagnan, que vous vous soyez permis de dire à M. le vicomte de Bragelonne qu'il ne connaissait point sa mère?

Les yeux de Raoul étincelèrent. — Oh ! s'écria-t-il en s'élançant, monsieur le chevalier, monsieur le chevalier, c'est une affaire qui m'est personnelle.

De Wardes sourit méchamment.

D'Artagnan repoussa Raoul du bras. — Ne m'interrompez pas, jeune homme, dit-il.

Et dominant de Wardes du regard : — Je traite ici une question qui ne se résout point par l'épée, continua-t-il. Je la traite devant des hommes d'honneur qui tous ont mis plus d'une fois l'épée à la main. Je les ai choisis exprès. Or, ces messieurs savent que tout secret pour lequel on se bat cesse d'être un secret. Je réitère donc ma question à monsieur de Wardes. A quel propos avez-vous offensé ce jeune homme en offensant à la fois son père et sa mère? — Mais il me semble, dit de Wardes, que les paroles sont libres, quand on offre de les soutenir par tous les moyens qui sont à la disposition d'un galant homme.

— Ah ! Monsieur, quels sont les moyens, dites-moi, à l'aide desquels un galant homme peut soutenir une méchante parole? — Par l'épée. — Vous manquez non-seulement de logique en disant cela, mais de religion et d'honneur; vous exposez la vie de plusieurs hommes, sans parler de la vôtre qui me paraît fort aventurée. Or, toute mode passe, Monsieur, et la mode est passée des rencontres, sans compter les édits de Sa Majesté qui défendent le duel. — Donc, pour être conséquent avec vos idées de chevalerie, vous allez présenter vos excuses à M. Raoul de Bragelonne; vous lui direz que vous regrettez d'avoir tenu un propos léger, — que la noblesse et la pureté de sa race sont écrites non-seulement dans son cœur, mais encore dans toutes

les actions de sa vie. Vous allez faire cela, monsieur de Wardes, comme je l'ai fait tout à l'heure, moi, vieux capitaine, devant votre moustache d'enfant.

—Et si je ne le fais pas? demanda de Wardes. —Eh bien! il arrivera... —Ce que vous croyez empêcher, dit de Wardes en riant; il arrivera que votre logique de conciliation aboutira à une violation des défenses du roi. — Non, Monsieur, dit tranquillement le capitaine, et vous êtes dans l'erreur. — Qu'arrivera-t-il donc alors? — Il arrivera que j'irai trouver le roi, avec qui je suis assez bien; le roi à qui j'ai eu le bonheur de rendre quelques services qui datent d'un temps où vous n'étiez pas encore né; le roi, enfin, qui, sur ma demande, vient de m'envoyer un ordre en blanc pour M. Baisemeaux de Montlezun, gouverneur de la Bastille, et que je dirai au roi : « Sire, un homme a insulté lâchement M. de Bragelonne dans la personne de sa mère. J'ai écrit le nom de cet homme sur la lettre de cachet que Votre Majesté a bien voulu me donner, de sorte que M. de Wardes est à la Bastille pour trois ans. »

Et d'Artagnan, tirant de sa poche l'ordre signé du roi, le tendit à de Wardes. Puis voyant que le jeune homme n'était pas bien convaincu et prenait l'avis pour une menace vaine, il haussa les épaules et se dirigea froidement vers la table sur laquelle était une écritoire et une plume dont la longueur eût épouvanté le topographe Porthos.

Alors de Wardes vit que la menace était on ne peut plus sérieuse, la Bastille à cette époque était déjà chose effrayante.

Il fit un pas vers Raoul, et d'une voix presque inintelligible : — Monsieur, dit-il, je vous fais les excuses que m'a dictées tout à l'heure M. d'Artagnan, et que force m'est de vous faire. — Un instant, un instant, Monsieur, dit le mousquetaire avec la plus grande tranquillité, vous vous trompez sur les termes. Je n'ai pas dit : *Et que force m'est de vous faire;* j'ai dit : *Et que ma conscience me porte à vous faire.* Ce mot vaut mieux que l'autre, croyez-moi : il vaudra d'autant mieux qu'il sera l'expression plus vraie de vos sentimens. — J'y souscris donc, dit de Wardes. Mais en vérité, Messieurs, avouez qu'un coup d'épée au travers du corps, comme on se le donnait autrefois, valait mieux qu'une pareille tyrannie. — Non, Monsieur, répondit Buckingham, car le coup d'épée ne signifie pas, si vous le recevez, que vous avez tort ou raison; — il signifie seulement que vous êtes plus ou moins adroit. — Monsieur! s'écria de Wardes. — Ah! vous allez dire quelque mauvaise chose, interrompit d'Artagnan coupant la parole à de Wardes, et je vous rends service en vous arrêtant là. — Est-ce tout, Monsieur? demanda de Wardes. — Absolument tout, répondit d'Artagnan, et ces Messieurs et moi sommes satisfaits de vous. — Croyez-moi, Monsieur, répondit de Wardes, vos conciliations ne sont pas heureuses! — Et pourquoi cela? — Parce que nous allons nous séparer, je le gagerais, M. de Bragelonne et moi, plus ennemis que jamais. — Vous vous trompez quant à moi, Monsieur, répondit Raoul, et je ne conserve pas contre vous un atome de fiel dans le cœur.

Ce dernier coup écrasa de Wardes. Il jeta les yeux autour de lui en homme égaré.

D'Artagnan salua gracieusement les gentilshommes qui avaient bien voulu assister à l'explication, et chacun se retira en lui donnant la main.

Pas une main ne se tendit vers de Wardes. — Oh! s'écria le jeune homme succombant à la rage qui lui mangeait le cœur; — Oh! je ne trouverai donc personne sur qui je puisse me venger! — Si fait, Monsieur, car je suis là, moi, dit à son oreille une voix toute chargée de menaces.

De Wardes se retourna et vit le duc de Buckingham, qui, resté sans doute dans cette intention, venait de s'approcher de lui. — Vous, Monsieur? s'écria de Wardes. — Oui, moi. Je ne suis pas sujet du roi de France, moi, Monsieur: moi, je ne reste

pas sur le territoire, puisque je pars pour l'Angleterre. J'ai amassé aussi du désespoir et de la rage, moi; j'ai donc, comme vous, besoin de me venger sur quelqu'un. J'approuve fort les principes de M. d'Artagnan, mais je ne suis pas tenu de les appliquer à vous. Je suis Anglais, et je viens vous proposer à mon tour ce que vous avez inutilement proposé aux autres. — Monsieur le duc. — Allons, cher monsieur de Wardes, puisque vous êtes si fort courroucé, prenez-moi pour quintaine. Je serai à Calais dans trente-quatre heures. Venez avec moi, la route nous paraîtra moins longue ensemble que séparés. Nous tirerons l'épée là-bas, — sur le sable que couvre la marée, — et qui six heures par jour est le territoire de la France, mais pendant six autres heures le territoire de Dieu.

— C'est bien, répliqua de Wardes; j'accepte. — Pardieu, dit le duc, si vous me tuez, mon cher monsieur de Wardes, vous me rendrez, je vous en réponds, un signalé service. — Je ferai ce que je pourrai pour vous être agréable, duc, dit de Wardes. — Ainsi, c'est convenu, je vous emmène. — Je serai à vos ordres; pardieu, j'avais besoin pour me calmer d'un bon danger, d'un péril mortel. — Eh bien, je crois que vous avez trouvé votre affaire. Serviteur, monsieur de Wardes; demain au matin mon valet de chambre vous dira l'heure précise du départ; nous voyagerons ensemble comme deux bons amis. Je voyage d'ordinaire en homme pressé. Adieu!

Buckingham salua de Wardes et rentra chez le roi. De Wardes exaspéré sortit du Palais-Royal et prit rapidement le chemin de la maison qu'il habitait.



BAISEMEAUX DE MONTLEZUN.



Après la leçon un peu dure donnée à de Wardes, Athos et d'Artagnan descendirent ensemble l'escalier qui conduit à la cour du Palais-Royal en continuant un entretien commencé : — Quant à moi, je veux retourner à Blois, disait le comte. Toute cette élégance fardée de cour, toutes ces intrigues me dégoûtent. Je ne suis plus un jeune homme pour pactiser avec les mesquineries d'aujourd'hui. J'ai lu dans le grand livre de Dieu beaucoup de choses trop belles et trop larges pour m'occuper avec intérêt des petites phrases que se chuchotent ces hommes quand ils veulent se tromper. J'ai des ambitions plus grandes, ami. Être ministre, être esclave, allons donc! Ne suis-je pas plus grand? je ne suis rien. Je me souviens de vous avoir entendu m'appeler quelquefois le grand Athos. Or, je vous défie, si j'étais ministre, de me confirmer cette épithète. Non, non je ne me livre pas ainsi.

— Alors n'en parlons plus; abdiquez tout, même la fraternité! — Oh! cher ami, c'est presque dur ce que vous me dites là.

D'Artagnan serra vivement la main d'Athos. — Non, non, abdiquez sans crainte. Raoul peut se passer de vous; je suis à Paris. — Eh bien! alors je retournerai à Blois. Ce soir vous me direz adieu; demain au point du jour je remonterai à cheval. — Vous ne pouvez pas rentrer seul à votre hôtel; pourquoi n'avez-vous pas amené Grimaud? — Mon ami, Grimaud dort; il se couche de bonne heure. Mon pauvre vieux se fatigue aisément. Il est venu avec moi de Blois, et je l'ai forcé de garder le logis; car s'il lui fallait, pour reprendre haleine, remonter les quarante lieues qui nous séparent de Blois, il en mourrait sans se plaindre. Mais je tiens à mon Grimaud. — Je vais vous donner un mousquetaire pour porter le flambeau. Holà! quelqu'un! Et d'Artagnan se pencha sur la rampe dorée.

Sept à huit têtes de mousquetaires apparurent. — Quelqu'un de bonne volonté pour escorter M. le comte de la Fère, cria d'Artagnan. — Merci de votre empressement, Messieurs, dit Athos, je ne saurais déranger ainsi des gentilshommes.

— J'escorterais bien Monsieur, dit quelqu'un, si je n'avais à parler à M. d'Artagnan. — Qui est là? fit d'Artagnan en cherchant dans la pénombre. — Moi, cher monsieur d'Artagnan. — Dieu me pardonne! si ce n'est pas la voix de Baisemeaux. — Moi-même, Monsieur. — Eh! mon cher Baisemeaux, que faites-vous là dans la cour? — J'attends vos ordres, mon cher monsieur d'Artagnan.

— Ah! malheureux que je suis, pensa d'Artagnan; c'est vrai, vous avez été prévenu pour une arrestation, mais venir vous même au lieu d'envoyer un écuyer! —

Je suis venu parce que j'avais à vous parler. — Et vous ne m'avez pas fait prévenir — J'attendais, dit timidement M. Baisemeaux.

— Je vous quitte : Adieu, d'Artagnan, fit Athos à son ami. — Pas avant que je ne vous présente M. Baisemeaux de Montlezun, gouverneur du château de la Bastille.

Baisemeaux salua, Athos également. — Mais vous devez vous connaître, ajouta d'Artagnan. — J'ai un vague souvenir de Monsieur, dit Athos. — Vous savez bien, mon cher ami Baisemeaux, ce garde du roi avec qui nous fîmes de si bonnes parties autrefois sous le cardinal. — Parfaitement, dit Athos en prenant congé avec affabilité. — M. le comte de la Fère, qui avait nom de guerre Athos, dit d'Artagnan à l'oreille de Baisemeaux. — Oui, oui, un galant homme, un des quatre fameux, dit Baisemeaux. — Précisément. Mais voyons, mon cher Baisemeaux, causons-nous? — S'il vous plaît.

— D'abord, quant aux ordres, c'est fait, pas d'ordres. Le roi renonce à faire arrêter la personne en question. — Ah! tant pis, dit Baisemeaux avec un soupir. — Comment! tant pis, s'écria d'Artagnan en riant. — Sans doute, s'écria le gouverneur de la Bastille, mes prisonniers sont mes rentes, à moi. — Eh! c'est vrai. Je ne voyais pas la chose sous ce jour-là. — Donc, pas d'ordres! Et Baisemeaux soupira encore. — C'est vous, reprit-il, qui avez une belle position, capitaine: lieutenant des mousquetaires! — C'est assez bon, oui. Mais je ne vois pas ce que vous avez à m'envier : gouverneur de la Bastille, qui est le premier château de France. — Je le sais bien, dit tristement Baisemeaux. — Vous dites cela comme un pénitent, mordioux! Je changerai mes bénéfices contre les vôtres, si vous voulez? — Ne parlons pas bénéfices, dit Baisemeaux, si vous ne voulez pas me fendre l'âme. — Mais vous regardez de droite et de gauche comme si vous aviez peur d'être arrêté, vous qui gardez ceux qu'on arrête. — Je regarde qu'on nous voit et qu'on nous entend, et qu'il serait plus sûr de causer à l'écart, si vous m'accordiez cette faveur. — Voyons, venez dans la cour, nous nous prendrons par le bras; il fait un clair de lune superbe, et le long des chênes, sous les arbres, vous me conterez votre histoire lugubre. Venez.

— Allons, flamberge au vent! dit-il, dégoisez, Baisemeaux, que voulez-vous me dire? Gage que vous vous faites cinquante mille livres sur vos pigeons de la Bastille.

Le petit Baisemeaux frappa du pied. — Là, là, dit d'Artagnan, je m'en vais vous faire votre compte. Là, j'espère, vous êtes nourri, logé, vous avez six mille livres de traitement. — Soit. — Bon an, mal an, cinquante prisonniers qui, l'un dans l'autre, vous rapportent mille livres. — Je n'en disconviens pas. — C'est bien cinquante mille livres par an; vous occupez depuis trois ans, c'est donc cent cinquante mille livres que vous avez. — Vous oubliez un détail, cher monsieur d'Artagnan. C'est que vous, vous avez reçu la charge de capitaine des mains du roi. Tandis que moi, j'ai reçu celle de gouverneur de MM. Tremblay et Louvière. — C'est juste, et Tremblay n'était pas un homme à vous laisser sa charge pour rien. — Oh! Louvière non plus. Il en résulte que j'ai donné soixante-quinze mille livres à Tremblay pour sa part. — Joli!... et à Louvière? — Autant. — Tout de suite? — Non pas, c'eût été impossible. Le roi ne voulait pas, ou plutôt M. Mazarin ne voulait pas paraître destituer ces deux gaillards issus de la barricade; il a donc souffert qu'ils fissent pour se retirer des conditions léonines. — Quelles conditions? — Frémissez!... trois années du revenu comme pot-de-vin. — Diable! en sorte que les cent cinquante mille livres ont passé dans leurs mains. — Juste. — Et outre cela? — Une somme de cinquante mille écus ou quinze mille pistoles, comme il vous plaira, en trois paiemens. — C'est exorbi-

tant. — Ce n'est pas tout. Faute à moi de remplir l'une des conditions, ces messieurs rentrent dans leur charge. On a fait signer cela au roi. — C'est énorme! c'est incroyable! — C'est comme cela.

— Je vous plains, mon pauvre Baisemeaux. Mais alors, cher ami, pourquoi diable M. Mazarin vous a-t-il accordé cette prétendue faveur? Il était plus simple de vous la refuser. — Oh! oui! mais il a eu la main forcée par mon protecteur. — Votre protecteur! qui cela? — Parbleu, un de vos amis, M. d'Herblay. — Aramis! — Aramis, précisément, il a été charmant pour moi. — Charmant! de vous faire passer sous ces fourches? — Écoutez donc! je voulais quitter le service du cardinal. M. d'Herblay parla pour moi à Louvière et à Tremblay; ils résistèrent; j'avais envie de la place, car je sais ce qu'elle peut donner; je m'ouvris à M. d'Herblay sur ma détresse: il m'offrit de répondre pour moi à chaque paiement. — Bah! Aramis. Oh! vous me stupéfiez. Aramis répondit pour vous. — En galant homme, Tremblay et Louvière se démirent; j'ai fait payer vingt-cinq mille livres chaque année de bénéfices à un de ces deux messieurs; chaque année aussi, le 31 mai, M. d'Herblay vint lui-même à la Bastille m'apporter cinq mille pistoles pour distribuer à mes crocodiles. — Alors, vous devez cent cinquante mille livres à Aramis. — Et voilà mon désespoir, je ne lui en dois que cent mille. — Je ne vous comprends pas parfaitement. — Eh! sans doute, il n'est venu que deux ans. Mais aujourd'hui nous sommes le 31 mai, et il n'est pas venu, et c'est demain l'échéance, à midi. Et demain, si je n'ai pas payé, ces messieurs, aux termes du contrat, peuvent rentrer dans le marché; je serai dépouillé et j'aurai travaillé trois ans et donné deux cent cinquante mille livres pour rien, mon cher monsieur d'Artagnan, pour rien absolument. — Voilà qui est curieux, murmura d'Artagnan.

— Concevez-vous maintenant que je puisse avoir un pli sur le front? — Oh! oui. — Je suis donc venu à vous, monsieur d'Artagnan, car vous seul pouvez me tirer de peine. — Comment cela? — Vous connaissez l'abbé d'Herblay? vous le connaissez mystérieux? — Oh! oui. — Vous pouvez me donner l'adresse de son presbytère, car j'ai cherché à Noisy-le-Sec, et il n'y est plus. — Parbleu! il est évêque de Vannes. — Vannes, en Bretagne? — Oui.

Le petit homme se mit à s'arracher les cheveux. — Hélas! dit-il, comment aller à Vannes d'ici à demain à midi... Je suis un homme perdu! — Votre désespoir me fait mal. — Vannes! Vannes! criait Baisemeaux. — Écoutez donc, un évêque ne réside pas toujours; monseigneur d'Herblay pourrait n'être pas si loin que vous le craignez. — Oh! dites-moi son adresse. — Je ne sais, mon ami. — Décidément me voilà perdu! Je vais aller me jeter aux pieds du roi. — Mais, Baisemeaux, vous m'étonnez: comment la Bastille pouvant produire cinquante mille livres, n'avez-vous pas poussé la vis pour en faire produire cent mille. — Parce que je suis un honnête homme, cher monsieur d'Artagnan, et que mes prisonniers sont nourris comme des potentats. — Pardieu! vous voilà bien avancé. Voyons, Baisemeaux, avez-vous une parole d'honneur? — Oh! capitaine! — Eh bien! donnez-moi votre parole que vous n'ouvrirez la bouche à personne de ce que je vais vous dire. — Jamais! jamais! — Vous voulez mettre la main sur Aramis? — A tout prix. — Eh bien, allez trouver M. Fouquet. — Quel rapport... — Allez dire tout simplement à M. Fouquet que vous désirez parler à M. d'Herblay. — C'est vrai! c'est vrai! s'écria Baisemeaux transporté. — Eh, fit d'Artagnan en l'arrêtant avec un regard sévère, la parole d'honneur? — Oh! sacrée! répliqua le petit homme en s'apprêtant à courir. — Où allez-vous? — Chez M. Fouquet. — Non pas, M. Fouquet est au jeu du roi. Que vous alliez chez M. Fouquet

demain de bonne heure, c'est tout ce que vous pouvez faire. — J'irai; merci. — Bonne chance! — Merci.

— Voilà une drôle d'histoire, murmura d'Artagnan qui, après avoir quitté Baisemeaux, remonta lentement son escalier. Quel diable d'intérêt Aramis peut-il avoir à obliger ainsi Baisemeaux! Hein!... nous saurons cela un jour ou l'autre.

LE JEU DU ROI.

Fouquet assistait, comme l'avait dit d'Artagnan, au jeu du roi.

Il semblait que le départ de Buckingham eût jeté du baume sur tous les cœurs ulcérés la veille.

Monsieur, rayonnant, faisait mille signes affectueux à sa mère.

Le comte de Guiche ne pouvait se séparer de Buckingham, et tout en jouant il s'entretenait avec lui des éventualités de son voyage.

Buckingham, rêveur et affectueux comme un homme de cœur qui a pris son parti, écoutait le comte et adressait de temps en temps à Madame un regard de regrets et de tendresse éperdue.

La princesse, au sein de son enivrement, partageait encore sa pensée entre le roi qui jouait avec elle, Monsieur qui la raillait doucement sur des gains considérables, et Guiche qui témoignait une joie extravagante.

Pour Buckingham, elle s'en occupait légèrement; pour elle, ce fugitif, ce banni, était un souvenir, non plus un homme.

Les cœurs légers sont ainsi faits, entiers au présent ils rompent violemment avec tout ce qui peut déranger leurs petits calculs de bien-être égoïste.

Le duc ne se dissimula point ce changement, son cœur en fut mortellement blessé.

Nature délicate, fière et susceptible de profond attachement, il maudit le jour où la passion était entrée dans son cœur.

Les regards qu'il envoyait à Madame se refroidirent peu à peu au souffle glacial de sa pensée. Il ne pouvait mépriser encore, mais il fut assez fort pour imposer silence aux cris tumultueux de son cœur.

A mesure que Madame devinait ce changement, elle redoublait d'activité pour recouvrer le rayonnement qui lui échappait; son esprit timide et indécis d'abord se fit jour en brillans éclats; il fallait à tout prix qu'elle fût remarquée par-dessus tout, par-dessus le roi lui-même. Elle le fut.

Les reines, raides et guindées dès l'abord, s'humanisèrent et rirent. Madame Henriette, reine-mère, fut éblouie de cet éclat qui revenait sur sa race, grâce à l'esprit de la petite-fille de Henri IV.

Le roi, si jaloux comme jeune homme, si jaloux comme roi de toutes les supériorités qui l'entouraient, ne put s'empêcher de rendre les armes à cette pétulance française dont l'humeur anglaise rehaussait encore l'énergie. Il fut saisi comme un enfant par cette radieuse beauté que suscitait l'esprit.

Les yeux de Madame lançaient des éclairs. La gaieté s'échappait de ses lèvres de pourpre comme la persuasion des lèvres du vieux grec Nestor.

Autour des reines et du roi, toute la cour, soumise à ces enchantemens, s'apercevait

pour la première fois qu'on pouvait rire devant le plus grand roi du monde, comme des gens dignes d'être appelés les plus polis et les plus spirituels du monde.

Madame eut, dès ce soir, un succès capable d'étourdir quiconque n'eût pas pris naissance dans ces régions élevées qu'on appelle un trône, et qui sont à l'abri de semblables vertiges malgré leur hauteur.

A partir de ce moment, Louis XIV regarda Madame comme un personnage.

Buckingham la regarda comme une coquette digne des plus cruels supplices.

Guiche la regarda comme une divinité.

Les courtisans, comme un astre dont la lumière devait devenir un foyer pour toute faveur, pour toute puissance.

Cependant Louis XIV, quelques années auparavant, n'avait pas seulement daigné donner la main à ce *laideron* pour un ballet.

Cependant Buckingham avait adoré cette coquette à deux genoux.

Cependant Guiche avait regardé cette divinité comme une femme.

Cependant les courtisans n'avaient pas osé applaudir sur le passage de cet astre dans la crainte de déplaire au roi à qui cet astre avait autrefois déplu.

Voilà ce qui se passait dans cette mémorable soirée au jeu du roi.

La jeune reine, quoique Espagnole et nièce d'Anne d'Autriche, aimait le roi et ne savait pas dissimuler.

Anne d'Autriche, observatrice comme toute femme et impérieuse comme toute reine, sentit la puissance de Madame et s'inclina tout aussitôt.

Ce qui détermina la jeune reine à lever le siége et à rentrer chez elle.

A peine le roi fit-il attention à ce départ, malgré les symptômes affectés d'indisposition qui l'accompagnaient.

Fort des lois de l'étiquette qu'il commençait à introduire chez lui comme élément de toute relation, Louis XIV ne s'émut point; il offrit la main à Madame sans regarder Monsieur, son frère, et conduisit la jeune princesse jusqu'à la porte de son appartement.

On remarqua que sur le seuil de la porte Sa Majesté, libre de toute contrainte ou moins forte que la situation, laissa échapper un énorme soupir.

Les femmes, car elles remarquent tout, mademoiselle de Montalais, par exemple, ne manquèrent pas de dire à leurs compagnes : — Le roi a soupiré. — Madame a soupiré.

C'était vrai Madame avait soupiré sans bruit, mais avec un accompagnement bien plus dangereux pour le repos du roi.

Madame avait soupiré en fermant ses beaux yeux noirs, puis elle les avait rouverts, et, tout chargés qu'ils étaient d'une indicible tristesse, elle les avait relevés sur le roi, dont le visage à ce moment s'était empourpré visiblement.

Il résultait de cette rougeur, de ces soupirs échangés et de tout ce mouvement royal, que Montalais avait commis une indiscrétion, et que cette indiscrétion avait certainement affecté sa compagne, car mademoiselle de la Vallière, moins perspicace sans doute, pâlit quand rougit le roi, et son service l'appelant chez Madame, entra toute tremblante derrière la princesse sans songer à prendre les gants, ainsi que le cérémonial le voulait.

Il est vrai que cette provinciale pouvait alléguer pour excuse le trouble où la jetait la majesté royale. En effet, mademoiselle de la Vallière, tout occupée de refermer la porte, avait involontairement les yeux attachés sur le roi, qui marchait à reculons

Le roi rentra dans la salle de jeu : il voulut parler à diverses personnes, mais l'on put voir qu'il n'avait pas l'esprit fort présent.

Il brouilla divers comptes de jeu dont profitèrent divers seigneurs qui avaient retenu ces habitudes depuis M. de Mazarin, mauvaise mémoire, mais bonne arithmétique.

Ainsi Manicamp, distrait personnage s'il en fut, que le lecteur ne s'y trompe pas, Manicamp, l'homme le plus honnête du monde, ramassa purement et simplement vingt mille livres qui traînaient sur le tapis, et dont la propriété ne paraissait légitimement acquise à personne.

Ainsi M. de Wardes, qui avait la tête un peu embarrassée par les affaires de la soirée, laissa-t-il soixante louis doubles qu'il avait gagnés à M. de Buckingham, et que celui-ci, incapable comme son père de salir ses mains avec une monnaie quelconque, abandonna au chandelier, ce chandelier dût-il être vivant.

Le roi ne recouvra un peu de son attention qu'au moment où M. Colbert, qui guettait depuis quelques instans, s'approcha et, fort respectueusement sans doute, mais avec insistance, déposa un de ses conseils dans l'oreille encore bourdonnante de Sa Majesté.

Louis, jetant aussitôt ses regards devant lui : — Est-ce que M. Fouquet, dit-il, n'est plus là? — Si fait, si fait, sire, répliqua la voix du surintendant, occupé avec Buckingham. Et il s'approcha.

Le roi fit un pas vers lui d'un air charmant et plein de négligence. — Pardon, monsieur le surintendant, si je trouble votre conversation, dit Louis; mais je vous réclame partout où j'ai besoin de vous. — Mes services sont au roi toujours, répliqua Fouquet. — Et surtout votre caisse, dit le roi, en riant d'un sourire faux. — Ma caisse, plus encore que le reste, dit froidement Fouquet. — Voici le fait, Monsieur : Je veux donner une fête à Fontainebleau. Quinze jours de maison ouverte. J'ai besoin de...

Il regarda obliquement Colbert.

Fouquet attendit sans se troubler. — De..... dit-il. — De quatre millions, fit le roi, répondant au sourire cruel de Colbert. — Quatre millions, dit Fouquet, en s'inclinant profondément.

Et ses ongles, entrant dans sa poitrine, y creusèrent un sillon sanglant, sans que la sérénité de son visage en fût un moment altérée. — Oui, Monsieur, dit le roi. — Quand, sire? — Mais... prenez votre temps. . C'est-à-dire... non .... le plus tôt possible. — Il faut le temps. — Le temps! s'écria Colbert triomphant. — Le temps de compter les écus, fit le surintendant avec un majestueux mépris; l'on ne tire et l'on ne pèse qu'un million par jour, Monsieur. — Quatre jours, alors, dit Colbert. — Oh! répliqua Fouquet, en s'adressant au roi, mes commis font des prodiges pour le service de Sa Majesté. La somme sera prête dans trois jours.

Colbert pâlit à son tour.

Fouquet se retira sans forfanterie, sans faiblesse, souriant aux nombreux amis dans le regard desquels, seul, il lisait une véritable amitié, un intérêt allant jusqu'à la compassion.

Il ne fallait pas juger Fouquet sur le sourire, Fouquet avait en réalité la mort dans le cœur.

Quelques gouttes de sang tachaient sous son habit le fin tissu qui couvrait sa poitrine. L'habit cachait le sang, le sourire la rage.

A la façon dont il aborda son carrosse, ses gens devinèrent que le maître n'était pas de joyeuse humeur. Il résulta de cette découverte que les ordres s'exécutèrent avec cette précision de manœuvres que l'on trouve sur un vaisseau de guerre, commandé pendant l'orage par un capitaine irrité.

Le carrosse ne roula point, il vola. A peine si Fouquet eut le temps de se recueillir durant le trajet.

En arrivant il monta chez Aramis.

Aramis n'était point encore couché.

Quant à Porthos, il avait soupé fort convenablement d'un gigot braisé, de deux faisans rôtis et d'une montagne d'écrevisses : puis il s'était fait oindre le corps avec des huiles parfumées, à la façon des lutteurs antiques : puis l'onction achevée, il s'était étendu dans des flanelles et fait transporter dans un lit bassiné.

Aramis, nous l'avons dit, n'était point couché. A l'aise dans une robe de chambre de velours, il écrivait lettres sur lettres de cette écriture si fine et si pressée, dont une page tient un quart de volume.

La porte s'ouvrit précipitamment ; le surintendant parut pâle, agité, soucieux.

Aramis releva la tête. — Bonsoir, cher hôte, dit-il. Et son regard observateur devina toute cette tristesse, tout ce désordre. — Beau jeu chez le roi ? demanda Aramis pour engager la conversation.

Fouquet s'assit et du geste montra la porte au laquais qui l'avait suivi. Puis, quand le laquais fut sorti : — Très-beau ! dit-il.

Et Aramis, qui le suivait de l'œil, le vit avec une impatience fébrile s'allonger sur les coussins. — Vous avez perdu comme toujours, demanda Aramis, sa plume à la main. — Mieux que toujours, répliqua Fouquet. — Mais on sait que vous supportez bien la perte, vous. — Quelquefois. — Bon ! M. Fouquet mauvais joueur ! — Il y a jeu et jeu, monsieur d'Herblay. — Combien avez-vous donc perdu, monseigneur ? demanda Aramis avec une certaine inquiétude.

Fouquet se recueillit un moment pour poser convenablement sa voix, puis, sans émotion aucune : — La soirée me coûte quatre millions ? dit-il. Et un rire amer se perdit sur la dernière vibration de ses paroles.

Aramis ne s'attendait point à un pareil chiffre, il laissa tomber sa plume. — Quatre millions ! dit-il. Vous avez joué quatre millions ! Impossible ! — M. Colbert tenait mes cartes, répondit le surintendant avec le même rire sinistre. — Ah ! je comprends maintenant, monseigneur. Ainsi, nouvel appel de fonds ? — Oui, mon ami. — Par le roi ? — De sa bouche même. Il est impossible d'assommer un homme avec un plus beau sourire. Que pensez-vous de cela ? — Parbleu ! je pense que l'on veut vous ruiner : c'est clair. — Ainsi, c'est toujours votre avis ? — Toujours. Il n'y a rien là d'ailleurs qui doive vous étonner, puisque c'est ce que nous avons prévu. — Soit ; mais je ne m'attendais pas aux quatre millions. — Il est vrai que la somme est lourde ; mais enfin, quatre millions ne sont point la mort d'un homme, c'est là le cas de le dire, surtout quand cet homme s'appelle M. Fouquet. — Si vous connaissiez le fond du coffre, mon cher d'Herblay, vous seriez moins tranquille. — Et vous avez promis ? — Que vouliez-vous que je fisse ? — C'est vrai. — Le jour où je refuserai, Colbert en trouvera, où, je n'en sais rien, mais il en trouvera, et je serai perdu. — Incontestablement. Et dans combien de jours avez-vous promis ces quatre millions ? — Dans trois jours. Le roi paraît fort pressé. — Dans trois jours ! — Oh ! mon ami, reprit Fouquet, quand on pense que tout à l'heure, quand je passais dans la rue, des gens criaient : voilà le riche M. Fouquet qui passe ! En vérité, cher d'Herblay, c'est à en perdre la tête. — Oh ! non, monseigneur, halte-là ! la chose n'en vaut pas la peine, dit flegmatiquement Aramis en versant de la poudre sur la lettre qu'il venait d'écrire. — Alors un remède ! un remède à ce mal sans remède ! — Il n'y en a qu'un. Payez. — Mais à peine si j'ai la somme. Tout doit être épuisé ; on a payé Belle-Isle ; on a payé

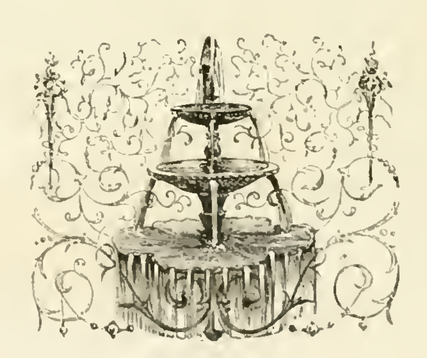
la pension : l'argent, depuis les recherches des traitans, est rare. En admettant qu'on paie cette fois, comment paiera-t-on l'autre? car, croyez-le bien, nous ne sommes pas au bout! Quand les rois ont goûté de l'argent, c'est comme les tigres quand ils ont goûté de la chair, ils dévorent! Un jour, il faudra bien que je dise : Impossible, sire. Eh bien! ce jour-là je serai perdu.

Aramis haussa légèrement les épaules. — Un homme dans votre position, monseigneur, dit-il, n'est perdu que lorsqu'il veut l'être. — Un homme, dans quelque position qu'il soit, ne peut lutter contre un roi. — Bah! dans ma jeunesse, j'ai bien lutté avec le cardinal de Richelieu, moi! qui était roi de France, plus cardinal! — Ai-je des armées, des troupes, des trésors? Je n'ai même plus Belle-Isle! — Bah! la nécessité est la mère de l'invention, quand vous croirez tout perdu... on découvrira quelque chose d'inattendu qui sauvera tout. — Et qui découvrira ce merveilleux quelque chose? — Vous. — Moi! Je donne ma démission d'inventeur. — Alors, moi. — Soit. Mais alors, mettez-vous à l'œuvre sans retard. — Ah! nous avons bien le temps. — Vous me tuez avec votre flegme, d'Herblay, dit le surintendant en passant son mouchoir sur son front. — Ne vous souvenez-vous donc pas de ce que je vous ai dit un jour? — Que m'avez-vous dit? — De ne pas vous inquiéter, si vous avez du courage. En avez-vous? — Je le crois. — Ne vous inquiétez donc pas.

— Alors, c'est dit, au moment suprême, vous venez à mon aide, d'Herblay? — Ce ne sera que vous rendre ce que je vous dois, monseigneur. — C'est le métier des gens de finance que d'aller au-devant des besoins des hommes comme vous, d'Herblay. — Si l'obligeance est le métier des hommes de finance, la charité est la vertu des gens d'église. Seulement, cette fois encore, exécutez-vous, monseigneur. Vous n'êtes pas encore assez bas; au dernier moment, nous verrons. — Nous verrons dans peu alors. — Soit. Maintenant, permettez-moi de vous dire que, personnellement, je regrette beaucoup que vous soyez si fort à court d'argent. — Pourquoi cela? — Parce que j'allais vous en demander, donc. — Pour vous? — Pour moi ou pour les miens, pour les miens ou pour les nôtres. — Quelle somme? — Oh! tranquillisez-vous; une somme rondelettte, il est vrai, mais peu exorbitante. — Dites le chiffre. — Oh! cinquante mille livres. — Misère! — Vraiment! — Sans doute, on a toujours cinquante mille livres. Ah! pourquoi ce coquin, que l'on nomme Colbert, ne se contente-t-il pas comme vous, je me mettrais moins en peine que je ne le fais? Et quand vous faut-il cette somme? — Pour demain matin. — Bien, et... — Ah! c'est vrai; la destination, vous voulez dire? — Non, chevalier, non, je n'ai pas besoin d'explication. — Si fait; c'est demain le 1er juin, échéance d'une de nos obligations. — Nous avons donc des obligations? — Sans doute, nous payons demain notre dernier tiers. — Quel tiers? — Des cent cinquante mille livres de Baisemeaux. — Baisemeaux! Qui cela? — Le gouverneur de la Bastille. — Ah! oui, c'est vrai : vous me faites payer cent cinquante mille francs pour cet homme. Mais à quel propos? — A propos de sa charge qu'il a achetée, ou plutôt que nous avons achetée à Louvière et à Tremblay. — Tout cela est fort vague dans mon esprit. — Je conçois cela, vous avez tant d'affaires. Cependant je ne crois pas que vous en ayez de plus importante que celle-ci. — Alors dites-moi à quel propos nous avons acheté cette charge. — Mais pour lui être utile. — Ah! — A lui d'abord. — Et puis ensuite? — Ensuite à nous. — Comment à nous? — Monseigneur, il y a des temps où un gouverneur de la Bastille est une fort belle connaissance. — J'ai le bonheur de ne pas vous comprendre, d'Herblay. — Monseigneur, nous avons nos poëtes, notre ingénieur, notre architecte, nos musiciens, notre imprimeur, nos peintres; il nous fallait notre gouverneur de la Bastille. — Ah! vous

croyez? — Monseigneur, ne nous faisons pas illusion; nous sommes fort exposés à aller à la Bastille... cher monsieur Fouquet, ajouta le prélat en montrant sous ses lèvres pâles des dents qui étaient encore ces belles dents adorées trente ans auparavant par Marie Michon. — Et vous croyez que ce n'est pas trop de cent cinquante mille livres pour cela, d'Herblay. Je vous assure que d'ordinaire vous placez mieux votre argent. — Un jour viendra où vous reconnaîtrez votre erreur. — Mon cher d'Herblay, le jour où l'on entre à la Bastille on n'est plus protégé par le passé. — Si fait, si les obligations souscrites sont bien en règle; et puis, croyez-moi, cet excellent Baisemeaux n'a pas un cœur de courtisan. Je suis sûr qu'il me gardera bonne reconnaissance de cet argent, sans compter, comme je vous le dis, monseigneur, que je garde les titres. — Quelle diable d'affaire! de l'usure en matière de bienfaisance! — Monseigneur, monseigneur, ne vous mêlez point de tout cela; s'il y a usure, c'est moi qui la fais seul; nous en profitons à nous deux, voilà tout. Ainsi je puis compter demain sur les cinq mille pistoles. — Les voulez-vous ce soir? — Ce serait encore mieux, car je veux me mettre en chemin de bonne heure; ce pauvre Baisemeaux, qui ne sait pas ce que je suis devenu, il est sur des charbons ardens. — Vous aurez la somme dans une heure. Ah! d'Herblay, l'intérêt de vos cent cinquante mille francs ne paiera jamais mes quatre millions, dit Fouquet en se levant. — Pourquoi pas, monseigneur? — Bonsoir, j'ai affaire aux commis avant de me coucher. — Bonne nuit, monseigneur. — D'Herblay, vous me souhaitez l'impossible. — J'aurai mes cinquante mille livres ce soir? — Oui. — Eh bien! dormez sur les deux oreilles, c'est moi qui vous le dis. Bonne nuit, monseigneur.

Malgré cette assurance et le ton avec lequel elle était donnée, Fouquet sortit en hochant la tête et en poussant un soupir.



LES PETITS COMPTES DE M. BAISEMEAUX DE MONTLEZUN.



Sept heures sonnaient à Saint-Paul, lorsqu'Aramis à cheval, en costume de bourgeois, c'est-à-dire vêtu de drap de couleur, ayant pour toute distiuction une espèce de couteau de chasse au côté, passa devant la rue du Petit-Muse et vint s'arrêter en face de la rue des Tournelles, à la porte du château de la Bastille.

Deux factionnaires gardaient cette porte.

Ils ne firent aucune difficulté pour admettre Aramis, qui entra tout à cheval comme il était, et le conduisirent du geste par un long passage bordé de bâtimens à droite et à gauche. Ce passage conduisait jusqu'au pont-levis, c'est-à-dire jusqu'à la véritable entrée.

Le pont-levis était baissé, le service de la place commençait à se faire.

La sentinelle du corps de garde extérieur arrêta Aramis et lui demanda d'un ton assez brusque quelle était la cause qui l'amenait.

Aramis expliqua avec sa politesse habituelle que la cause qui l'amenait était le désir de parler à M. Baisemeaux de Montlezun.

Le premier factionnaire appela un second factionnaire placé dans une cage intérieure.

Celui-ci mit la tête à son guichet et regarda fort attentivement le nouveau venu.

Aramis réitéra l'expression de son désir.

Le factionnaire appela aussitôt un bas officier qui se promenait dans une cour assez spacieuse, lequel, apprenant ce dont il s'agissait, courut chercher un officier de l'état-major du gouverneur.

Ce dernier, après avoir écouté la demande d'Aramis, le pria d'attendre un moment, fit quelques pas et revint pour lui demander son nom. — Je ne puis vous le dire, Monsieur, dit Aramis; seulement sachez que j'ai des choses d'une telle importance à communiquer à M. le gouverneur, que je puis répondre d'avance d'une chose, c'est que M. de Baisemeaux sera enchanté de me voir. Il y a plus, c'est que lorsque vous lui aurez dit que c'est la personne qu'il attend au 1er juin, je suis convaincu qu'il accourra lui-même.

L'officier ne pouvait faire entrer dans sa pensée qu'un homme aussi important que M. le gouverneur se dérangeât pour un autre homme aussi peu important que paraissait l'être ce petit bourgeois à cheval. — Justement, Monsieur, cela tombe à merveille. M. le gouverneur se préparait à sortir, et vous voyez son carrosse attelé dans la cour

du Gouvernement; il n'aura donc pas besoin de venir au-devant de vous, mais il vous verra en passant.

Aramis fit de la tête un signe d'assentiment : il ne voulait pas donner de lui-même une trop haute idée : il attendit donc patiemment et en silence, penché sur les arçons de son cheval.

Dix minutes ne s'étaient pas écoulées que l'on vit s'ébranler le carrosse du gouverneur. Il s'approcha de la porte. Le gouverneur sortit, monta dans le carrosse qui s'apprêta à sortir.

Mais alors la même cérémonie eut lieu pour le maître du logis que pour un étranger suspect; la sentinelle de la cage s'avança au moment où le carrosse allait passer sous la voûte, et le gouverneur ouvrit sa portière pour obéir le premier à la consigne.

De cette façon la sentinelle put se convaincre que nul ne sortait de la Bastille en fraude.

Le carrosse roula sous la voûte.

Mais au moment où on ouvrait la grille, l'officier s'approcha du carrosse arrêté pour la seconde fois, et dit quelques mots au gouverneur.

Aussitôt le gouverneur passa la tête hors de la portière et aperçut Aramis à cheval à l'extrémité du pont-levis.

Il poussa aussitôt un grand cri de joie et sortit ou plutôt s'élança de son carrosse, et vint tout courant saisir les mains d'Aramis en lui faisant mille excuses. Peu s'en fallut qu'il ne la lui baisât. — Que de mal pour entrer à la Bastille! monsieur le gouverneur. Est-ce de même pour ceux qu'on y envoie malgré eux que pour ceux qui y viennent volontairement? — Pardon, pardon. Ah! monseigneur, que de joie j'éprouve à voir Votre Grandeur. — Chut! Y songez-vous, mon cher monsieur de Baisemeaux? Que voulez-vous qu'on pense de voir un évêque dans l'attirail où je suis? — Ah! pardon, excuse, je n'y songeais pas. — Le cheval de Monsieur à l'écurie! cria Baisemeaux. — Non pas, non pas, dit Aramis, peste! — Pourquoi cela? — Parce qu'il y a cinq mille pistoles dans le porte-manteau.

Le visage du gouverneur devint si radieux, que les prisonniers, s'ils l'eussent vu, eussent pu croire qu'il lui arrivait quelque prince du sang. — Oui, oui, vous avez raison : au gouvernement, le cheval. Voulez-vous, mon cher monsieur d'Herblay, que nous remontions en voiture pour aller jusque chez moi? — Monter en voiture pour traverser une cour, monsieur le gouverneur, me croyez-vous donc si invalide? Non pas, à pied, monsieur le gouverneur, à pied.

Baisemeaux offrit alors son bras comme appui, mais le prélat n'en fit point usage.

Ils arrivèrent ainsi au gouvernement, Baisemeaux se frottant les mains et lorgnant le cheval du coin de l'œil, Aramis regardant les murailles noires et nues.

Un vestibule assez grandiose, un escalier droit en pierres blanches, conduisaient aux appartemens de Baisemeaux.

Celui-ci traversa l'antichambre, la salle à manger, où l'on apprêtait le déjeuner, ouvrit une petite porte dérobée, et s'enferma avec son hôte dans un grand cabinet dont les fenêtres s'ouvraient obliquement sur les cours et les écuries.

Baisemeaux installa le prélat avec cette obséquieuse politesse dont un bon homme ou un homme reconnaissant connaissent seuls le secret.

Fauteuil à bras, coussin sous les pieds, table roulante pour appuyer la main, le gouverneur prépara tout lui-même.

Lui-même aussi plaça sur cette table avec un soin religieux le sac d'or qu'un de

ses soldats avait monté avec non moins de respect qu'un prêtre apporte le saint sacrement.

Le soldat sortit. Baisemeaux alla fermer derrière lui la porte, tira un rideau de la fenêtre et regarda dans les yeux d'Aramis pour voir si le prélat ne manquait de rien. — Eh bien! monseigneur, dit-il sans s'asseoir, vous continuez donc à être le plus fidèle des gens de parole. — En affaires, cher monsieur de Baisemeaux, l'exactitude n'est pas une vertu, mais un simple devoir. — Oui, en affaires, je comprends; mais ce n'est point une affaire que vous faites avec moi, monseigneur, c'est un service que vous me rendez. — Allons, allons, cher monsieur Baisemeaux, avouez que malgré cette exactitude, vous n'avez point été sans quelque inquiétude. — Sur votre santé, oui certainement, balbutia Baisemeaux. — Je voulais venir hier, mais je n'ai pu, étant trop fatigué, continua Aramis.

Baisemeaux s'empressa de glisser un autre coussin sous les reins de son hôte. — Mais, reprit Aramis, je me suis promis de venir vous visiter aujourd'hui de bon matin. — Vous êtes excellent, monseigneur. — Et bien m'a pris de ma diligence, ce me semble. — Comment cela? — Oui, vous alliez sortir. Baisemeaux rougit. — En effet, dit-il, je sortais. — Alors, je vous dérange? L'embarras de Baisemeaux devint visible. — Alors je vous gêne, continua-t-il en fixant son regard incisif sur le pauvre gouverneur. Si j'eusse su cela, je ne fusse point venu. — Ah! monseigneur, comment pouvez-vous croire que vous me gênez jamais, vous! — Avouez que vous alliez en quête d'argent. — Non, balbutia Baisemeaux; non, je vous jure; j'allais...

— Monsieur le gouverneur va-t-il toujours chez M. Fouquet? cria d'en bas la voix du major. Baisemeaux courut comme un fou à la fenêtre. — Non, non, cria-t-il désespéré, qui diable parle donc de M. Fouquet; est-on ivre là bas; pourquoi me dérange-t-on quand je suis en affaire? — Vous alliez chez M. Fouquet, dit Aramis en se pinçant les lèvres, chez l'abbé ou chez le surintendant?

Baisemeaux avait bonne envie de mentir, mais il n'en eut pas le courage. — Chez M. le surintendant, dit-il. — Alors, vous voyez bien que vous aviez besoin d'argent puisque vous alliez chez celui qui en donne. — Mais non, monseigneur. — Allons, vous vous défiez de moi. — Mon cher seigneur, la seule incertitude, la seule ignorance où j'étais du lieu que vous habitez. — Oh! vous eussiez eu de l'argent chez M. Fouquet, cher monsieur Baisemeaux, c'est un homme qui a la main ouverte. — Je vous jure que je n'eusse jamais osé demander de l'argent à M. Fouquet. Je lui voulais demander votre adresse, voilà tout. — Mon adresse chez M. Fouquet, s'écria Aramis en ouvrant, malgré lui, les yeux. — Mais, fit Baisemeaux troublé par le regard du prélat, oui, sans doute, chez M. Fouquet. — Il n'y a pas de mal à cela, cher monsieur Baisemeaux; seulement, je me demande pourquoi chercher mon adresse chez M. Fouquet. — Pour vous écrire. — Je comprends, fit Aramis en souriant; aussi, n'était-ce pas cela que je voulais dire; je ne vous demande pas pourquoi faire vous cherchiez mon adresse, je vous demande à quel propos vous alliez la chercher chez M. Fouquet. — Ah! dit Baisemeaux, parce que M. Fouquet ayant Belle-Isle... — Eh bien? — Belle-Isle, qui est du diocèse de Vannes, et que comme vous êtes évêque de Vannes... — Cher monsieur de Baisemeaux, puisque vous saviez que j'étais évêque de Vannes, vous n'avez point besoin de demander mon adresse à M. Fouquet. — Enfin, Monsieur, dit Baisemeaux aux abois, ai-je commis une inconséquence? En ce cas, je vous en demande bien pardon. — Allons donc! Et en quoi pouviez-vous avoir commis une inconséquence? demanda tranquillement Aramis.

Et tout en rassérénant son visage, et tout en souriant au gouverneur, Aramis se de-

mandait comment Baisemeaux, qui ne savait pas son adresse, savait cependant que Vannes était sa résidence. — J'éclaircirai cela, dit-il en lui-même. Puis, tout haut : — Voyons, mon cher gouverneur, dit-il, voulez-vous que nous fassions nos petits comptes? — A vos ordres, monseigneur. Mais auparavant, dites-moi, monseigneur... — Quoi? — Ne me ferez-vous point l'honneur de déjeuner avec moi comme d'habitude? — Si fait, très-volontiers. — A la bonne heure!

Baisemeaux frappa trois coups sur un timbre. — Cela veut dire? demanda Aramis. — Que j'ai quelqu'un à déjeuner et que l'on agisse en conséquence. — Ah! diable! Et vous frappez trois fois! Vous m'avez l'air, savez-vous bien, mon cher gouverneur, de faire des façons avec moi. — Oh! par exemple! D'ailleurs, c'est bien le moins que je vous reçoive du mieux que je puis. Car il n'y a pas de prince qui ait fait pour moi ce que vous avez fait, vous! — Allons. Parlons d'autre chose. Ou plutôt, dites-moi : faites-vous vos affaires à la Bastille? — Mais oui. — Le prisonnier donne donc? — — Pas trop. — Diable! — M. de Mazarin n'était pas assez rude. — Ah! oui, il vous faudrait un gouvernement soupçonneux, notre ancien cardinal. — Oui, sous celui-là cela allait bien. Le frère de son éminence grise y a fait sa fortune.

— Croyez-moi, mon cher gouverneur, dit Aramis en se rapprochant de Baisemeaux, un jeune roi vaut un vieux cardinal. La jeunesse a ses défiances, ses colères, ses passions, si la vieillesse a ses haines, ses précautions, ses craintes. Avez-vous payé vos trois ans de bénéfice à Louvière et à Tremblay. — Oh! mon Dieu, oui. — De sorte qu'il ne vous reste plus à leur donner que les cinquante mille livres que je vous apporte? — Oui. — Ainsi, pas d'économies? — Ah! monseigneur, en donnant cinquante mille livres de mon côté à ces messieurs, je vous jure que je leur donne tout ce que je gagne. C'est ce que je disais encore hier soir à M. d'Artagnan — Ah! fit Aramis dont les yeux brillèrent mais s'éteignirent à l'instant, ah! hier, vous avez vu d'Artagnan : et comment se porte-t-il ce cher ami? — A merveille. — Et que lui disiez-vous, monsieur de Baisemeaux? — Je lui disais, continua le gouverneur sans s'apercevoir de son étourderie, je lui disais que je nourrissais trop bien mes prisonniers. — Combien en avez-vous? demanda négligemment Aramis. — Soixante. — Eh! eh! c'est un chiffre assez rond. — Ah! monseigneur, autrefois il y avait des années de deux cents. — Mais enfin un minimum de soixante. Voyons, il n'y a pas encore à se plaindre. — Non, sans doute, car à tout autre que moi chacun devrait rapporter cent cinquante pistoles. — Cent cinquante pistoles! — Dame! calculez : pour un prince du sang, par exemple, j'ai cinquante livres par jour. — Seulement vous n'avez pas de prince du sang, à ce que je suppose du moins, fit Aramis avec un léger tremblement dans la voix. — Non, Dieu merci! c'est-à-dire non, malheureusement. — Comment, malheureusement? — Sans doute, ma place en serait bonifiée. — C'est vrai. — J'ai donc par prince du sang cinquante livres. — Oui. — Par maréchal de France trente-six livres. — Mais pas plus de maréchal de France en ce moment que de prince du sang, n'est-ce pas? — Hélas! non; il est vrai que les lieutenans-généraux et les brigadiers sont à vingt-quatre livres, et que j'en ai deux. — Ah! ah! — Il y a après cela les conseillers au parlement qui me rapportent quinze livres. — Et combien en avez-vous? — J'en ai quatre. — Je ne savais pas que les conseillers fussent d'un si bon rapport, dit Aramis. — Oui, mais de quinze livres, je tombe de suite à dix. — A dix? — Oui, pour un juge ordinaire, pour un homme défendeur, pour un ecclésiastique, dix livres. — Et vous en avez sept? Bonne affaire! — Non, mauvaise! — En quoi? — Comment voulez-vous que je ne traite pas ces pauvres, qui sont quelque chose enfin, comme je traite un conseiller au parlement? — En effet, vous avez

raison, je ne vois pas cinq livres de différence entre eux. — Vous comprenez; si j'ai un beau poisson je le paie toujours quatre ou cinq livres; si j'ai un bon poulet, il me coûte une livre et demie. J'engraisse bien des élèves de basse-cour; mais il me faut acheter le grain, et vous ne pouvez vous imaginer l'armée de rats que nous avons ici. — Eh bien! pourquoi ne pas leur opposer une demi-douzaine de chats? — Ah! bien oui, des chats, ils les mangent; j'ai été forcé d'y renoncer; jugez comme ils traitaient mon grain. Je suis forcé d'avoir des terriers que je fais venir d'Angleterre pour étrangler les rats. Les chiens ont un appétit féroce; ils mangent autant qu'un prisonnier de cinquième ordre, sans compter qu'ils m'étranglent mes lapins et mes poules quelquefois.

Aramis écoutait-il, n'écoutait-il pas? nul n'eût su le dire : ses yeux baissés annonçaient l'homme attentif, sa main inquiète annonçait l'homme absorbé. Aramis méditait. — Je vous disais donc, continua Baisemeaux, qu'une volaille passable me revenait à une livre et demie, et qu'un bon poisson me coûtait quatre ou cinq livres. On fait trois repas à la Bastille; les prisonniers n'ayant rien à faire mangent toujours; un homme de dix livres me coûte sept livres et dix sous. — Mais vous me disiez que ceux de dix livres vous les traitiez comme ceux de quinze livres? — Oui, certainement. — Très-bien! alors vous gagnez sept livres dix sous sur ceux de quinze livres? — Il faut bien compenser, dit Baisemeaux, qui vit qu'il s'était laissé prendre. — Vous avez raison, cher gouverneur; mais est-ce que vous n'avez pas de prisonniers au-dessous de dix livres? — Oh! que si fait; nous avons le bourgeois et l'avocat. — A la bonne heure. Taxés à combien? — A cinq livres. — Est-ce qu'ils mangent, ceux-là? — Pardieu; seulement vous comprenez qu'on ne leur donne pas tous les jours une sole ou un poulet dégraissé, ni des vins d'Espagne à tous leurs repas; mais enfin ils voient encore trois fois la semaine un bon plat à leur dîner. — Mais c'est de la philanthropie, cela, mon cher gouverneur, et vous devez vous ruiner. — Non. Comprenez bien : quand le quinze livres n'a pas achevé sa volaille ou que le dix livres a laissé un bon reste, je l'envoie au cinq livres; c'est une ripaille pour le pauvre diable. Que voulez-vous? il faut être charitable. — Et qu'avez-vous à peu près sur les cinq livres? — Trente sous. — Allons, vous êtes un honnête homme, Baisemeaux. — Merci. — Non, en vérité, je le déclare. — Merci, merci, monseigneur. Mais je crois que vous avez raison, maintenant. Savez-vous pour qui je souffre? — Non. — Eh bien! c'est pour les petits bourgeois et les clercs d'huissiers taxés à trois livres Ceux-là ne voient pas souvent des carpes du Rhin ni des esturgeons de la Manche. — Bon! Est-ce que les cinq livres ne feraient pas de restes, par hasard? — Oh! monseigneur! ne croyez pas que je sois ladre à ce point, et je comble de bonheur le petit bourgeois ou le clerc d'huissier, en lui donnant une aile de perdrix rouge, un filet de chevreuil, une tranche de pâté aux truffes, des mets qu'il n'a jamais vus qu'en songe; enfin ce sont les restes des vingt-quatre livres; il mange, il boit, au dessert il crie Vive le roi! et bénit la Bastille; avec deux bouteilles d'un joli vin de Champagne qui me revient à cinq sous, je le grise chaque dimanche. Oh! ceux-là me bénissent, ceux-là regrettent la prison lorsqu'ils le quittent. Savez-vous ce que j'ai remarqué? — Non, en vérité. — Eh bien! j'ai remarqué... Savez-vous que c'est un honneur pour ma maison? Eh bien! j'ai remarqué que certains prisonniers libérés se sont fait réincarcérer presque aussitôt. Pourquoi serait-ce faire, sinon pour goûter de ma cuisine? Oh! mais c'est à la lettre! Aramis sourit d'un air de doute. — Vous souriez? — Oui. — Je vous dis que nous avons des noms portés trois fois dans l'espace de deux ans. — Il faudrait que je le visse pour la croire. — Oh! l'on peut vous montrer cela, quoiqu'il soit défendu de communiquer

les registres aux étrangers. — Je le crois. — Mais vous, monseigneur, si vous tenez à voir la chose de vos yeux... — J'en serais enchanté, je l'avoue. — Eh bien ! soit!

Baisemeaux alla vers une armoire et en tira un grand registre.

Aramis le suivait ardemment des yeux.

Baisemeaux revint, posa le registre sur la table, le feuilleta un instant et s'arrêta à la lettre M. — Tenez, dit-il, par exemple, vous voyez bien? — Quoi? — Martinier, janvier 1659. — Martinier, juin 1660. — Martinier, mars 1661, pamphlets, mazarinades, etc. Vous comprenez que ce n'est qu'un prétexte : on n'était pas embastillé pour des mazarinades; le compère allait se dénoncer lui-même pour qu'on l'embastillât. Et dans quel but, Monsieur? Dans le but de revenir manger de ma cuisine à trois livres. — A trois livres! le malheureux! — Oui, monseigneur; le poëte est au dernier degré, cuisine du petit bourgeois et du clerc d'huissier; mais je vous le disais, c'est justement à ceux-là que je fais des surprises.

Et Aramis, machinalement, tournait les feuillets du registre, continuant de lire sans paraître seulement s'intéresser aux noms qu'il lisait. — En 1661, vous voyez, dit Baisemeaux, quatre-vingts écrous; en 1659, quatre-vingts. — Ah! Seldon, dit Aramis; je connais ce nom, ce me semble. N'est-ce pas vous qui m'aviez parlé d'un jeune homme?... — Oui, oui, un pauvre diable d'étudiant qui fit... Comment appelez-vous ça, deux vers latins qui se touchent? — Un distique. — Oui, c'est cela. — Le malheureux! pour un distique? — Peste! comme vous y allez! Savez-vous qu'il l'a fait contre les jésuites, ce distique? — Ah! ah! c'est égal, la punition me paraît bien sévère. — Ne le plaignez pas, l'année passée vous avez paru vous intéresser à lui. Eh bien! comme votre intérêt est tout-puissant ici, monseigneur, depuis ce jour je le traite comme un quinze livres. — Alors, comme celui-ci, dit Aramis qui avait continué de feuilleter, et qui s'était arrêté à un des noms qui suivaient celui de Martinier. — Justement, comme celui-ci. — Est-ce un Italien que ce Marchiali? demanda Aramis en montrant du bout du doigt le nom qui avait attiré son attention. — Chut, fit Baisemeaux. — Comment, chut! dit Aramis en crispant involontairement sa main blanche. — Je croyais vous avoir déjà parlé de ce Marchiali. — Non, c'est la première fois que j'entends prononcer son nom. — C'est possible, je vous en aurai parlé sans vous le nommer. — Et c'est un vieux pécheur celui-là? demanda Aramis en essayant de sourire. — Non, il est tout jeune, au contraire. — Ah! ah! son crime est donc bien grand! — Impardonnable! — Il a assassiné? — Bah! — Incendié? — Eh! non. C'est celui qui...

Et Baisemeaux s'approcha de l'oreille d'Aramis en faisant de ses deux mains un cornet d'acoustique. — C'est celui qui se permet de ressembler au... — Ah! oui, oui, dit Aramis. Je sais en effet, vous m'en aviez déjà parlé l'an dernier; mais le crime m'avait paru si léger. — Léger! — Ou plutôt si involontaire. — Monseigneur, ce n'est pas involontairement que l'on surprend une pareille ressemblance. — Enfin je l'avais oublié, voilà le fait. Mais tenez, mon cher hôte, dit Aramis en fermant le registre, voilà, je crois, que l'on nous appelle. Baisemeaux prit le registre, le reporta vivement vers l'armoire, qu'il ferma et dont il mit la clef dans sa poche. — Vous plaît-il que nous déjeunions, Monseigneur? dit-il, car vous ne vous trompez pas, on nous appelle pour le déjeuner. — A votre aise, mon cher gouverneur. Et ils passèrent dans la salle à manger.

LE DÉJEUNER DE M. DE BAISEMEAUX.

Aramis était sobre d'ordinaire, mais cette fois, tout en se ménageant fort sur le vin, il fit honneur au déjeuner de Baisemeaux, qui d'ailleurs était excellent.

Celui-ci, de son côté, s'animait d'une gaieté folâtre; l'aspect des cinq mille pistoles, sur lesquelles il tournait de temps en temps les yeux, épanouissait son cœur.

Il regardait de temps en temps Aramis avec un doux attendrissement.

Celui-ci se renversait sur sa chaise et prenait du bout des lèvres dans son verre quelques gouttes de vin qu'il savourait en connaisseur. — Qu'on ne vienne plus me dire du mal de l'ordinaire de la Bastille, dit-il en clignant les yeux; heureux les prisonniers qui ont par jour seulement une demi-bouteille de ce bourgogne! — Tous les quinze livres en boivent, dit Baisemeaux. C'est un volnay fort vieux. — Ainsi notre pauvre écolier, notre pauvre Seldon, en a de cet excellent volnay? — Non pas! non pas! — Je croyais vous avoir entendu dire qu'il était à quinze livres. — Lui! jamais! un homme qui fait des districts... Comment dites-vous cela? — Des distiques. — A quinze livres! allons donc! C'est son voisin qui est à quinze livres. — Lequel? — L'autre; le deuxième Bertaudière. — Mon cher gouverneur, excusez-moi, mais vous parlez une langue pour laquelle il faut un certain apprentissage. — C'est vrai, pardon; deuxième Bertaudière, voyez-vous, veut dire celui qui occupe le deuxième étage de la tour de la Bertaudière.

— Ainsi la Bertaunière est le nom d'une des tours de la Bastille? J'ai, en effet, entendu dire que chaque tour avait son nom. Et où est cette tour? — Tenez, venez, dit Baisemeaux en allant à la fenêtre. C'est cette tour à gauche, la deuxième. — Très-bien. Ah! c'est là qu'est le prisonnier à quinze livres? — Oui. — Et depuis combien de temps y est-il? — Ah! dame! depuis sept ou huit ans à peu près. — Comment, à peu près, vous ne savez pas plus sûrement vos dates? — Ce n'était pas de mon temps, cher monsieur d'Herblay. — Mais Louvière, mais Tremblay, ils me semblent qu'ils eussent dû vous instruire. — Oh! les secrets de la Bastille ne se transmettent pas avec les clefs du gouvernement. — Ah çà! c'est donc un mystère que ce prisonnier, un secret d'État? — Oh! un secret d'État, non, je ne crois pas; c'est un secret comme tout ce qui se fait à la Bastille. — Très-bien, dit Aramis, mais alors pourquoi parlez-vous plus librement de Seldon que de... — Que du deuxième Bertaudière? — Oui. — Mais parce qu'à mon avis le crime d'un homme qui a fait un distique est moins grand que celui d'un homme qui ressemble au... — Oui, oui, je vous comprends, mais les guichetiers... Ils causent avec vos prisonniers? — Sans doute. — Alors vos prisonniers doivent leur dire qu'ils ne sont pas coupables. — Ils ne leur disent que cela, c'est la formule générale, c'est l'antienne universelle. — Oui, mais maintenant cette ressemblance dont vous parliez tout à l'heure, ne peut-elle pas frapper vos guichetiers? — Oh! mon cher monsieur d'Herblay, il faut être homme de cour comme vous pour s'occuper de tous ces détails-là. — Vous avez mille fois raison, mon cher monsieur de Baisemeaux. Encore une goutte de ce volnay, je vous prie. — Pas une goutte, un verre. — Non, non. Vous êtes resté mousquetaire jusqu'au bout des ongles,

tandis que moi je suis devenu évêque. Une goutte pour moi, un verre pour vous. — Soit.

L'évêque et le gouverneur trinquèrent. — Et puis, dit Aramis en fixant son regard brillant sur le rubis en fusion élevé par sa main à la hauteur de son œil, comme s'il eût voulu jouir par tous les sens à la fois : et puis ce que vous appelez une ressemblance, vous, un autre ne la remarquerait peut-être pas. — Oh ! que si, tout autre qui connaîtrait, enfin, la personne à laquelle il ressemble. — Je crois, cher monsieur de Baisemeaux, que c'est tout simplement un jeu de votre esprit. — Non pas, sur ma parole.

—Écoutez, continua Aramis : j'ai vu beaucoup de gens ressembler à celui que nous disons, mais par respect on n'en parlait pas. — Sans doute, parce qu'il y a ressemblance et ressemblance, celle-là est frappante, et si vous le voyiez... — Eh bien ! — Vous en conviendriez vous-même. — Si je le voyais, dit Aramis d'un air dégagé : mais je ne le verrai pas, selon toute probabilité. — Et pourquoi? — Parce que si je mettais seulement le pied dans une de ces horribles chambres, je me croirais à tout jamais enterré. — Eh non ! l'habitation est bonne. — Nenni. — Comment, nenni. — Je ne vous crois pas sur parole, voilà tout. — Permettez, permettez, ne dites pas de mal de la deuxième Bertaudière. Peste ! c'est une bonne chambre, meublée fort agréablement, ayant un tapis. — Diable ! — Oui ! oui ! il n'a pas été malheureux, ce garçon-là, le meilleur logement de la Bastille a été pour lui.

— Allons, allons, dit froidement Aramis, vous ne ferez jamais croire qu'il y ait de bonnes chambres à la Bastille, et quant à vos tapis... — Quant à mes tapis... — Eh bien ! ils n'existent que dans votre imagination : je vois des araignées, des rats, des crapauds même. — Des crapauds ! — Dans les cachots. — Êtes-vous homme à vous convaincre par vos yeux ? dit Baisemeaux avec entraînement. — Non ! oh ! pardieu, non ! — Même pour vous assurer de cette ressemblance, que vous niez comme les tapis. — Quelque spectre, quelque ombre, un malheureux mourant. — Non pas, non pas. Un gaillard se portant comme le Pont-Neuf. — Triste, maussade. — Pas du tout, folâtre. — Allons donc ! — C'est le mot. Venez avec moi. — Quoi faire ? — Un tour de Bastille. Vous verrez, vous verrez par vous-même, vous verrez de vos yeux. — Et les règlemens? — Oh ! qu'à cela ne tienne. C'est jour de sortie de mon major ; le lieutenant est en ronde sur les bastions ; nous sommes maîtres chez nous. — Non, non, cher gouverneur ; rien que de penser au bruit des verrous qu'il nous faudra tirer, j'en ai le frisson. — Allons donc ! — Vous n'auriez qu'à m'oublier dans quelque troisième ou quatrième Bertaudière... Brounn... — Vous voulez rire? — Non, je vous parle sérieusement. — Vous refusez une occasion unique. Savez-vous que, pour obtenir la faveur que je vous propose gratis, certains princes du sang ont offert jusqu'à cinquante mille livres. — Décidément, c'est donc bien curieux ? — Le fruit défendu ! monseigneur : le fruit défendu ! vous qui êtes d'église, vous devez savoir cela. — Non. Si j'avais quelque curiosité, moi, ce serait pour le pauvre écolier du distique — Eh bien ! voyons celui-là ; il habite la troisième Bertaudière justement. — Pourquoi dites-vous justement? — Parce que moi, si j'avais une curiosité, ce serait pour la belle chambre tapissée et pour son locataire. Un quinze livres, monseigneur, un quinze livres, c'est toujours intéressant.

— Eh ! justement, j'oublais de vous interroger là-dessus. Pourquoi quinze livres à celui-là et trois livres seulement au pauvre Seldon ? — Ah ! voyez, c'est une chose chose superbe que cette distinction, mon cher monsieur, et voilà où l'on voit éclater la bonté du roi, du cardinal, je veux dire ; ce malheureux, s'est dit M. de Mazarin,

ce malheureux est destiné à demeurer toujours en prison. — Pourquoi? — Dame! il me semble que son crime est éternel et que par conséquent le châtiment doit l'être aussi. — Éternel! — Sans doute. S'il n'a pas le bonheur d'avoir la petite vérole, vous comprenez; et cette chance même lui est difficile, car on n'a pas de mauvais air à la Bastille.

— Votre raisonnement est on ne peut plus ingénieux, cher monsieur Baisemeaux. — N'est-ce pas? — Vous voulez donc dire que ce malheureux devait souffrir sans trêve et sans fin. — Souffrir, je n'ai pas dit cela, monseigneur, un quinze livres ne souffre pas. — Souffrir la prison au moins. — Sans doute, c'est une fatalité; mais cette souffrance, on la lui adoucit. Enfin, vous en conviendrez, ce gaillard-là n'était pas venu au monde pour manger toutes les bonnes choses qu'il mange. Pardieu, vous allez voir : nous avons ici ce pâté intact, ces écrevisses auxquelles nous avons à peine touché, des écrevisses de Marne grosses comme des langoustes, voyez. Eh bien! tout cela va prendre le chemin de la deuxième Bertaudière avec une bouteille de ce volnay que vous trouvez si bon. Ayant vu, vous ne douterez plus, j'espère. — Non, mon cher gouverneur, non; mais dans tout cela vous ne pensez qu'au bienheureux quinze livres et vous oubliez toujours le pauvre Seldon, mon protégé. — Soit! à votre considération, jour de fête pour lui : il aura des biscuits et des confitures, avec ce flacon de Porto. — Vous êtes un brave homme; je vous l'ai déjà dit et je vous le répète, mon cher Baisemeaux.

— Partons, partons, dit le gouverneur un peu étourdi; moitié étourdi par le vin qu'il avait bu, moitié par les éloges d'Aramis. — Ma foi, c'est pour vous obliger ce que j'en fais, dit le prélat. — Oh! vous me remercierez en rentrant. — Partons donc. — Attendez que je prévienne le porte-clefs. Baisemeaux sonna deux coups : un homme parut. — Je vais aux tours! cria le gouverneur. Pas de gardes, pas de tambours, pas de bruit enfin.

Le porte-clefs précéda le gouverneur, Aramis prit la droite, quelques soldats épars dans la cour se rangèrent fermes comme des pieux sur le passage du gouverneur.

Baisemeaux fit franchir à son hôte plusieurs marches qui menaient à une espèce d'esplanade; de là on vint au pont-levis, sur lequel les factionnaires reçurent le gouverneur et le reconnurent.

— Monsieur, dit alors le gouverneur en se retournant du côté d'Aramis et en parlant de façon à ce que les factionnaires ne perdissent point une de ses paroles, Monsieur, vous avez bonne mémoire, n'est-ce pas? — Pourquoi? demanda Aramis. — Pour vos plans et pour vos mesures, car vous savez qu'il n'est pas permis, même aux architectes, d'entrer chez les prisonniers avec du papier, des plumes ou du crayon. — Bon! se dit Aramis à lui-même, il paraît que je suis un architecte. N'est-ce pas encore là une plaisanterie de d'Artagnan, qui m'a vu ingénieur de Belle-Isle?

Puis tout haut : — Tranquillisez-vous, monsieur le gouverneur; dans notre état le coup d'œil et la mémoire suffisent. — Eh bien! allons d'abord à la Bertaudière, dit Baisemeaux toujours avec l'intention d'être entendu des factionnaires. — Allons, répondit Aramis.

Puis au porte-clefs : — Tu profiteras de cela, dit-il, pour porter au numéro deux les friandises que j'ai désignées. — Le numéro trois, cher monsieur de Baisemeaux, le numéro trois, vous l'oubliez toujours.

Ils montèrent.

Ce qu'il y avait de verrous, de grilles et de serrures pour cette seule cour eût suffi à la sûreté d'une ville entière.

Aramis n'était ni un rêveur, ni un homme sensible; mais lorsqu'il posa le pied sur les marches de pierre usées par lesquelles avaient passé tant d'infortunes, lorsqu'il se sentit imprégné de l'atmosphère de ces sombres voûtes humides de larmes, il fut sans nul doute attendri, car son front se baissa, car ses yeux se troublèrent, et il suivit Baisemeaux sans lui adresser une parole.

LE DEUXIÈME DE LA BERTAUDIÈRE.

Au deuxième étage, soit fatigue, soit émotion, la respiration manqua au visiteur. Il s'adossa contre le mur.

— Voulez-vous commencer par celui-ci? dit Baisemeaux. Il y a d'ailleurs aussi certaines réparations à faire dans cette chambre, se hâta-t-il d'ajouter à l'intention du guichetier qui se trouvait à la portée de la voix. — Non! non! s'écria vivement Aramis; plus haut, plus haut, monsieur le gouverneur, s'il vous plaît; le haut est le plus pressé.

Ils continuèrent de monter. — Demandez les clefs au geôlier, souffla tout bas Aramis. — Volontiers.

Baisemeaux prit les clefs et ouvrit lui-même la porte de la troisième chambre. Le porte-clefs entra le premier et déposa sur une table les provisions que le bon gouverneur appelait des friandises. Puis il sortit.

Le prisonnier n'avait pas fait un mouvement.

Alors Baisemeaux entra à son tour, tandis qu'Aramis se tenait sur le seuil.

De là il vit un jeune homme, un enfant de dix-huit ans qui, levant la tête au bruit inaccoutumé, se jeta en bas de son lit en apercevant le gouverneur, et joignant les mains se mit à crier : Ma mère! ma mère!

L'accent de ce jeune homme contenait tant de douleur qu'Aramis se sentit frissonner malgré lui.

— Mon cher hôte! lui dit Baisemeaux en essayant de sourire, je vous apporte à la fois une distraction et un extra. La distraction pour l'esprit, l'extra pour le corps. Voilà Monsieur qui va prendre des mesures sur vous, et voilà des confitures pour votre dessert. — Oh! Monsieur! Monsieur! dit le jeune homme, laissez-moi seul pendant un an, nourrissez-moi de pain et d'eau pendant un an, mais dites-moi qu'au bout d'un an je sortirai d'ici, dites-moi qu'au bout d'un an je reverrai ma mère. — Mais, mon cher ami, dit Baisemeaux, je vous ai entendu dire à vous-même qu'elle était fort pauvre votre mère, que vous étiez fort mal logé chez elle, tandis qu'ici, peste! — Si elle était pauvre, Monsieur, raison de plus pour qu'on lui rende son soutien; mal logé chez elle, oh! Monsieur, on est toujours bien logé quand on est libre. — Enfin, puisque vous dites vous-même que vous n'avez fait que ce malheureux distique... — Et sans intention, Monsieur, sans intention aucune, je lisais Martial quand l'idée m'en est venue. Oh! Monsieur, qu'on me punisse, moi, qu'on me coupe la main avec laquelle je l'ai écrit, je travaillerai de l'autre; mais qu'on me rende ma mère. — Mon enfant, dit Baisemeaux, vous savez que cela ne dépend pas de moi; je ne puis que vous augmenter votre ration, vous donner un petit verre de Porto, vous glisser un



LE PRISONNIER DE LA BASTILLE

biscuit entre deux assiettes. — O mon Dieu! mon Dieu! s'écria le jeune homme en se renversant en arrière et en se roulant sur le parquet.

Aramis, incapable de supporter plus longtemps cette scène, se retira jusque sur le palier. — Le malheureux! murmurait-il tout bas. — Oh! oui, Monsieur, il est bien malheureux; mais c'est la faute de ses parens. — Comment cela? — Sans doute... Pourquoi lui faisait-on apprendre le latin?... Trop de science, voyez-vous, Monsieur, ça nuit... Moi, je ne sais ni lire ni écrire : aussi je ne suis pas en prison.

Aramis regarda cet homme, qui appelait n'être pas en prison être geôlier à la Bastille...

Quant à Baisemeaux, voyant le peu d'effet de ses conseils et de son vin de Porto, il sortit tout troublé. — Eh bien! et la porte! la porte! dit le geôlier; vous oubliez de refermer la porte. — C'est vrai, dit Baisemeaux. Tiens, voilà les clefs. — Je demanderai la grâce de cet enfant, dit Aramis. — Et si vous ne l'obtenez pas, dit Baisemeaux, demandez au moins qu'on le porte à dix livres, cela fait que nous y gagnerons tous les deux. Si l'autre prisonnier appelle aussi sa mère, fit Aramis, j'aime mieux ne pas entrer, je prendrai mesure du dehors. — Oh! oh! dit le geôlier, n'ayez pas peur, monsieur l'architecte, celui-là il est doux comme un agneau; pour appeler sa mère, il faudrait qu'il parlât, et il ne parle jamais. — Alors entrons, dit sourdement Aramis. — Oh! Monsieur, dit le porte-clefs, vous êtes architecte des prisons et vous n'êtes pas plus habitué à la chose, c'est étonnant!

Aramis vit que pour ne pas inspirer de soupçons, il lui fallait appeler toute sa force à son secours.

Baisemeaux avait les clefs, il ouvrit la porte. — Reste dehors, dit-il au porte-clefs, et attends-nous au bas du degré.

Le porte-clefs obéit et se retira.

Baisemeaux passa le premier et ouvrit lui-même la deuxième porte.

Alors on vit dans le carré de lumière qui filtrait par la fenêtre grillée un beau jeune homme, de petite taille, aux cheveux courts, à la barbe déjà croissante; il était assis sur un escabeau le coude dans un fauteuil auquel s'appuyait tout le haut de son corps.

Son habit, jeté sur le lit, était de fin velours noir, et il aspirait l'air frais qui venait s'engouffrer dans sa poitrine par une chemise de la plus belle batiste que l'on ait pu trouver.

Lorsque le gouverneur entra, ce jeune homme tourna la tête avec un mouvement plein de nonchalance, et, comme il reconnut Baisemeaux, il se leva et salua courtoisement.

Mais quand ses yeux se portèrent sur Aramis, demeuré dans l'ombre, celui-ci frissonna; il pâlit, et son chapeau qu'il tenait à la main, lui échappa comme si tous ses muscles venaient de se détendre à la fois.

Baisemeaux pendant ce temps, habitué à la présence de son prisonnier, semblait ne partager aucune des sensations qu'éprouvait Aramis; il étalait sur la table son pâté et ses écrevisses, comme eût pu faire un serviteur plein de zèle. Ainsi occupé, il ne remarquait point le trouble de son hôte.

Mais quand il eut fini, adressant la parole au jeune prisonnier :

— Vous avez bonne mine, dit-il, cela va bien. — Très-bien, Monsieur, merci, répondit le jeune homme.

Cette voix faillit renverser Aramis. Malgré lui il fit un pas en avant les yeux dilatés, les lèvres frémissantes.

Ce mouvement était si visible qu'il ne put échapper à Baisemeaux, tout préoccupé qu'il fût. —Voici un architecte qui va examiner votre cheminée, dit Baisemeaux: fume-t-elle? — Jamais, Monsieur. — Vous disiez qu'on ne pouvait pas être heureux en prison, dit le gouverneur en se frottant les mains; voici pourtant un prisonnier qui l'est. Vous ne vous plaignez pas, j'espère? — Jamais. — Vous ne vous ennuyez pas? dit Aramis. — Jamais. — Hein! fit tout bas Baisemeaux, avais-je raison! — Dame! que voulez-vous, mon cher gouverneur, il faut bien se rendre à l'évidence. Est-il permis de lui faire des questions? —Tout autant qu'il vous plaira. — Eh bien! faites-moi donc le plaisir de lui demander s'il sait pourquoi il est ici. — Monsieur me charge de vous demander, dit Baisemeaux, si vous connaissez la cause de votre détention. — Non, Monsieur, dit simplement le jeune homme, je ne la connais pas. —Mais c'est impossible! dit Aramis emporté malgré lui. Si vous ignoriez la cause de votre détention, vous seriez furieux. — Je l'ai été pendant les premiers jours. — Pourquoi ne l'êtes-vous plus? — Parce que j'ai réfléchi.

— C'est étrange, dit Aramis. — N'est-ce pas qu'il est étonnant? fit Baisemeaux. — Et à quoi avez-vous réfléchi, demanda Aramis, peut-on vous le demander, Monsieur? — J'ai réfléchi que n'ayant commis aucun crime Dieu ne pouvait me châtier. —Mais qu'est-ce donc que la prison, demanda Aramis, si ce n'est un châtiment? — Hélas! dit le jeune homme, je ne sais. — A vous entendre, Monsieur, à voir votre résignation, on serait tenté de croire que vous aimez la prison.—Je la supporte. —C'est dans la certitude d'être libre un jour? — Je n'ai pas de certitude, Monsieur, de l'espoir, voilà tout: et cependant, chaque jour, je l'avoue, cet espoir se perd. — Mais enfin, pourquoi ne seriez-vous pas libre, puisque vous l'avez déjà été? — C'est justement, répondit le jeune homme, la raison qui m'empêche d'attendre la liberté; pourquoi m'eût-on emprisonné, si l'on avait l'intention de me faire libre plus tard? — Quel âge avez-vous? — Je ne sais. —Comment vous nommez-vous? — J'ai oublié le nom qu'on me donnait. —Vos parens? — Je ne les ai jamais connus. — Mais ceux qui vous ont élevé? —Ne m'appelaient pas leur fils. — Aimiez-vous quelqu'un avant de venir ici? — J'aimais ma nourrice et mes fleurs. — Est-ce tout? —J'aimais aussi mon valet. —Vous regrettez cette nourrice et ce valet? —J'ai beaucoup pleuré quand ils sont morts. — Sont-ils morts depuis que vous êtes ici ou avant que vous y fussiez? — Ils sont morts tous deux en même temps, la veille du jour où l'on m'a enlevé.— Et comment vous enleva-t-on? — Un homme me vint chercher, me fit monter dans un carrosse qui se trouva fermé avec des serrures et m'amena ici. — Cet homme, le reconnaîtriez-vous? — Il avait un masque.

—N'est-ce pas que cette histoire est extraordinaire? dit tout bas Baisemeaux à Aramis.

Aramis pouvait à peine respirer. — Oui, extraordinaire, murmura-t-il. — Mais ce qu'il y a de plus extraordinaire encore, c'est que jamais il ne m'en a dit autant qu'il vient de vous en dire. — Peut-être cela tient-il aussi à ce que vous ne l'avez jamais questionné, dit Aramis. — C'est possible, répondit Baisemeaux : je ne suis pas curieux. Au reste, vous voyez la chambre : elle est belle, n'est-ce pas? — Fort belle. — Un tapis... —Superbe. — Je gage qu'il n'en avait point de pareil avant de venir ici. — Je le crois.

Puis, se retournant vers le jeune homme, —Ne vous rappelez-vous point avoir été jamais visité par quelque étranger ou quelque étrangère? demanda Aramis au jeune homme. — Oh! si fait, trois fois par une femme, qui chaque fois s'arrêta en voiture à la porte, entra couverte d'un voile qu'elle ne leva que lorsque nous fûmes enfermés et seuls. — Vous vous rappelez cette femme? — Oui. — Que vous disait-elle?

Le jeune homme sourit tristement. — Elle me demandait ce que vous me demandez, si j'étais heureux et si je m'ennuyais. — Et lorsqu'elle arrivait ou partait? — Elle me pressait dans ses bras, me serrait sur son cœur, m'embrassait. — Vous vous la rappelez? — A merveille. — Je vous demande si vous vous rappelez les traits de son visage. — Oui. — Donc vous la reconnaîtriez si le hasard l'amenait devant vous ou vous conduisait à elle? — Oh! bien certainement.

Un éclair de fugitive satisfaction passa sur le visage d'Aramis.

En ce moment Baisemeaux entendit le porte-clefs qui remontait. — Voulez-vous que nous sortions? dit-il vivement à Aramis.

Probablement Aramis savait tout ce qu'il voulait savoir. — Quand il vous plaira, dit-il.

Le jeune homme les vit se disposer à partir et les salua poliment.

Baisemeaux répondit par une simple inclinaison de tête.

Aramis, rendu respectueux par le malheur sans doute, salua profondément le prisonnier.

— Eh bien! fit Baisemeaux dans l'escalier, que dites-vous de tout cela? — J'ai découvert le secret, mon cher gouverneur, dit-il. — Bah! Et quel est ce secret? — Il y a eu un assassinat commis dans cette maison. — Allons donc! — Comprenez-vous, le valet et la nourrice morts le même jour! — Eh bien! — Poison. — Ah! ah! — Qu'en dites-vous? — Que cela pourrait bien être vrai. — Quoi! ce jeune homme serait un assassin? — Eh qui vous dit cela? Comment voulez-vous que le pauvre enfant soit un assassin. — C'est ce que je me disais. — Le crime a été commis dans sa maison, c'est assez; peut-être a-t-il vu les criminels, et l'on craint qu'il ne parle. — Diable.... si je savais cela... Je redoublerais de surveillance. — Oh! il n'a pas l'air d'avoir envie de se sauver. — Ah! les prisonniers, vous ne les connaissez pas. — A-t-il des livres? — Jamais; défense absolue de lui en donner. — Absolue? — De la main même de M. de Mazarin. — Et vous avez cette note? — Oui, monseigneur; la voulez-vous voir en revenant prendre votre manteau? — Je le veux bien, les autographes me plaisent fort. — Celui-là est d'une certitude superbe; il n'y a qu'une rature. — Ah! ah! et à quel propos cette rature? — A propos d'un chiffre. — D'un chiffre? — Oui. Voilà ce qu'il y avait d'abord : Pension à cinquante livres. — Comme les princes du sang, alors? — Mais le cardinal aura vu qu'il se trompait, vous comprenez bien : il a biffé le zéro et a ajouté un un devant le cinq. Mais à propos... — Quoi? — Vous ne parlez pas de la ressemblance. — Je n'en parle pas, cher monsieur de Baisemeaux, par une raison bien simple : je n'en parle pas parce qu'elle n'existe pas. — Oh! par exemple! — Ou que si elle existe, c'est dans votre imagination, et que même existât-elle ailleurs, je crois que vous feriez bien de n'en point parler. — Vraiment! — Le roi Louis XIV, vous le comprenez bien, vous en voudrait mortellement s'il apprenait que vous contribuez à répandre le bruit qu'un de ses sujets a l'audace de lui ressembler. — C'est vrai, c'est vrai, dit Baisemeaux tout effrayé, mais je n'ai parlé de la chose qu'à vous, et vous comprenez, monseigneur, que je compte assez sur votre discrétion. — Oh! soyez tranquille. — Voulez-vous toujours voir la note? dit Baisemeaux ébranlé. — Sans doute.

En causant ainsi ils étaient rentrés; Baisemeaux tira de l'armoire un registre particulier pareil à celui qu'il avait déjà montré à Aramis, mais fermé par une serrure. La clef qui ouvrait cette serrure faisait partie d'un petit trousseau que Baisemeaux portait toujours sur lui.

Puis, posant le livre sur la table, il l'ouvrit à la lettre M et montra à Aramis cette note à la colonne des observations :

« Jamais de livres, linge de la plus grande finesse; habits recherchés; pas de pro-
« menades, pas de changement de geolier, pas de communications.

« Instrumens de musique: toute licence pour le bien-être; quinze livres de nour-
« riture M. le gouverneur peut réclamer si les quinze livres ne lui suffisent pas. »

— Tiens, au fait, dit Baisemeaux, j'y songe : je réclamerai. Aramis referma le livre. — Oui, dit-il, c'est bien de la main de M. de Mazarin; je reconnais son écriture. Maintenant, mon cher gouverneur, continua-t-il, comme si cette dernière communication avait épuisé son intérêt, passons, si vous le voulez bien, à nos petits arrangemens. — Eh bien! quel terme voulez-vous que je prenne? Fixez vous-même. — Ne prenez pas de terme: faites-moi une reconnaissance pure et simple de cent cinquante mille livres. — Exigible?... — A ma volonté. Mais, vous comprenez, je ne voudrai que lorsque vous voudrez vous-même. — Oh! je suis bien tranquille, dit Baisemeaux en souriant, mais je vous ai déjà donné deux reçus. — Aussi, vous voyez, je les déchire. Et Aramis, après avoir montré les deux reçus au gouverneur, les déchira en effet

Vaincu par une pareille marque de confiance, Baisemeaux souscrivit sans hésitation une obligation de cent cinquante mille francs remboursables à la volonté du prélat.

Aramis, qui avait suivi la plume par-dessus l'épaule du gouverneur, mit l'obligation dans sa poche sans avoir l'air de l'avoir lue, ce qui donna toute tranquillité à Baisemeaux. — Maintenant, dit Aramis, vous ne m'en voudrez point, n'est-ce pas, si je vous enlève quelque prisonnier. — Comment cela? — Sans doute, en obtenant sa grâce. Ne vous ai-je pas dit, par exemple, que le pauvre Seldon m'intéressait. — Ah! c'est vrai! — Eh bien! — C'est votre affaire; agissez comme vous l'entendrez. Je vois que vous avez le bras long et la main large. — Adieu, adieu.

Et Aramis partit emportant les bénédictions du gouverneur.



LES DEUX AMIES.



l'heure où M. de Baisemeaux montrait à Aramis les prisonniers de la Bastille, un carrosse s'arrêtait devant la porte de madame de Bellières, et à cette heure encore matinale déposait au perron une jeune femme enveloppée de coiffes de soie.

Lorsqu'on annonça madame Vanel à madame de Bellières, celle-ci s'occupait ou plutôt s'absorbait à lire une lettre qu'elle cacha précipitamment.

Elle achevait à peine sa toilette du matin, ses femmes étaient encore dans la chambre voisine.

Au nom, au pas de Marguerite Vanel, madame de Bellières courut à sa rencontre. Elle crut voir dans les yeux de son amie un éclat qui n'était pas celui de la santé ou de la joie.

Marguerite l'embrassa, lui serra les mains, lui laissa à peine le temps de parler. — Ma chère, dit-elle, tu m'oublies donc? Tu es donc tout entière aux plaisirs de la cour? — Je n'ai pas vu seulement les fêtes du mariage. — Que fais-tu alors? — Je me prépare à aller à Bellières. — Campagnarde alors. J'aime à te voir dans ces dispositions. Mais tu es pâle. — Non, je me porte à ravir. — Tant mieux, j'étais inquiète. Tu ne sais pas ce qu'on m'avait dit? — On dit tant de choses. — Oh! celle-là est extraordinaire. — Comme tu sais faire languir ton auditoire, Marguerite. — M'y voici. C'est que j'ai peur de te fâcher. — Oh! jamais. Tu admires toi-même mon égalité d'humeur. — Eh bien! on dit que... Ah! vraiment, je ne pourrai jamais t'avouer cela.

— N'en parlons plus alors, fit madame de Bellières, qui devinait une méchanceté sous ces préambules, mais qui cependant se sentait dévorée de curiosité. — Eh bien, ma chère marquise, on dit que depuis quelque temps, tu regrettes beaucoup moins M. de Bellières, le pauvre homme! — C'est un mauvais bruit, Marguerite, je regrette et regretterai toujours mon mari. Mais, voilà deux ans qu'il est mort. Je n'en ai que vingt-huit, et la douleur de sa perte ne doit pas dominer toutes les actions, toutes les pensées de ma vie. Je le dirais, que toi, Marguerite, la femme par excellence, tu ne me croirais pas. — Pourquoi? Tu as le cœur si tendre! répliqua méchamment madame Vanel. — Tu l'as aussi, Marguerite, et je n'ai pas vu que tu te laissasses abattre par le chagrin quand le cœur était blessé.

Ces mots étaient une allusion directe à la rupture de Marguerite avec le surintendant. Ils étaient aussi un reproche voilé, mais direct, fait au cœur de la jeune femme.

Comme si elle n'eût attendu que ce signal pour décocher sa flèche, Marguerite

s'écria : — Eh bien, Élise, on dit que tu es amoureuse. Et elle dévora du regard madame de Bellières qui rougit sans pouvoir s'en empêcher. — On ne se fait jamais faute de calomnier les femmes, répliqua la marquise après un instant de silence. — Oh ! l'on ne te calomnie pas, Élise. — Comment! l'on dit que je suis amoureuse, et l'on ne me calomnie pas! — D'abord, si c'est vrai, il n'y a pas de calomnie, il n'y a que médisance. Ensuite, car tu ne me laisses pas achever, le public ne dit pas que tu t'abandonnes à cet amour. Il te peint au contraire comme une vertueuse amante, armée de griffes et de dents, te renfermant chez toi comme dans une forteresse, et dans une forteresse autrement impénétrable que celle de Danaé, bien que la tour de Danaé fût faite d'airain. — Tu as de l'esprit, Marguerite, dit madame de Bellières tremblante. — Tu m'as toujours flattée, Élise. Bref, on te dit incorruptible et inaccessible. Tu vois si l'on te calomnie... Mais à quoi rêves-tu pendant que je te parle? — Moi? — Oui, tu es toute rouge et toute muette. — Je cherche, dit la marquise, relevant ses beaux yeux brillans d'un commencement de colère, je cherche à quoi tu as pu faire allusion, toi, si savante dans la mythologie, en me comparant à Danaé. — Ah ! ah ! fit Marguerite en riant, tu cherches cela ? — Eh bien! on ne dit pas que je sois amoureuse d'une abstraction. Il y a bien un nom dans tout ce bruit? — Certes oui, il y a un nom. — Eh bien, ma chère, il n'est pas étonnant que je doive chercher ce nom puisque tu ne me le dis pas. — Ma chère marquise, en te voyant rougir je croyais que tu ne chercherais pas longtemps. — C'est ton mot Danaé qui m'a surprise Qui dit Danaé dit pluie d'or, n'est-ce pas? — C'est-à-dire que le Jupiter de Danaé se changea pour elle en pluie d'or. — Mon amant alors... celui que tu me donnes... — Oh ! pardon; moi je suis ton amie et ne te donne personne. — Soit !... mais les ennemis — Veux-tu que je te dise le nom? — Il y a une demi-heure que tu me le fais attendre. — Tu vas l'entendre. Ne t'effarouche pas, c'est un homme puissant. — Bon!

La marquise s'enfonçait dans les mains ses ongles effilés, comme le patient à l'approche du fer. — C'est un homme très-riche, continua Marguerite; le plus riche peut-être. C'est enfin... La marquise ferma un instant les yeux. — C'est le duc de Buckingham, dit Marguerite en riant aux éclats.

La perfidie avait été calculée avec une adresse incroyable. Ce nom, qui tombait à faux à la place du nom que la marquise attendait, faisait bien l'effet sur la pauvre femme de ces haches mal aiguisées qui avaient déchiqueté, sans les tuer, MM. de Chalais et de Thou sur leurs échafauds.

Elle se remit pourtant. — J'avais bien raison, dit-elle, de t'appeler une femme d'esprit; tu me fais passer un agréable moment. La plaisanterie est charmante... Je n'ai jamais vu M. de Buckingham. — Jamais! fit Marguerite en contenant ses éclats. — Je n'ai pas mis le pied hors de chez moi depuis que le duc est à Paris. — Oh! reprit madame Vanel en allongeant son pied mutin vers un papier qui frissonnait près de la fenêtre sur un tapis. On peut ne pas se voir, mais on s'écrit.

La marquise frémit.

Ce papier était l'enveloppe de la lettre qu'elle lisait à l'arrivée de son amie. Cette enveloppe était cachetée aux armes du surintendant.

En se reculant sur son sofa, madame de Bellières fit rouler sur ce papier les plis épais de sa large robe de soie, et l'ensevelit ainsi. — Voyons, dit-elle alors, voyons, Marguerite, est-ce pour me dire toutes ces folies que tu es venue de si bon matin? — Non, je suis venue pour te voir d'abord et pour te rappeler nos anciennes habitudes, si douces et si bonnes, tu sais, lorsque nous allions nous promener à Vincennes. —

Tu me proposes une promenade. — J'ai mon carrosse et trois heures de liberté. — Je ne suis pas vêtue, Marguerite... et... si tu veux que nous causions, sans aller au bois de Vincennes, nous trouverons dans le jardin de l'hôtel un bel arbre, des charmilles touffues, un gazon semé de pâquerettes, et toute cette violette qu'on sent d'ici. — Ma chère marquise, je regrette que tu me refuses... J'avais besoin d'épancher mon cœur dans le tien. — Je te le répète, Marguerite, mon cœur est à toi, aussi bien dans cette chambre. — Pour moi, ce n'est plus la même chose... En me rapprochant de Vincennes, marquise, je rapprochais mes soupirs du but vers lequel ils tendent depuis quelques jours.

La marquise leva tout à coup la tête. — Cela t'étonne, n'est-ce pas... que je pense encore à Saint-Mandé? — A Saint-Mandé! s'écria madame de Bellières. Et les regards des deux femmes se croisèrent comme deux épées inquiètes au premier engagement du combat. — Toi, si fière!... dit avec dédain la marquise. — Moi... si fière... répliqua madame Vanel. Je suis ainsi faite... Je ne pardonne pas l'oubli, je ne supporte pas l'infidélité. Quand je quitte et qu'on pleure, je suis tentée d'aimer encore; mais quand on me quitte et qu'on rit, j'aime éperdument.

Madame de Bellières fit un mouvement involontaire. — Elle est jalouse, se dit Marguerite. — Alors, dit la marquise, tu es éperdument éprise... de M de Buckingham... non, je me trompe.... de M. Fouquet. Et tu voulais aller à Vincennes... à Saint-Mandé même... — Je ne sais ce que je voulais; tu m'eusses conseillée peut-être. — Certes ce n'eût point été en cette occasion, — car moi je ne pardonne pas comme toi. — J'aime moins, peut-être, mais quand mon cœur a été froissé c'est pour toujours. — Mais M. Fouquet ne t'a pas froissée, dit avec une naïveté de vierge Marguerite Vanel. — Tu comprends parfaitement ce que je veux te dire. — M. Fouquet ne m'a pas froissée; — il ne m'est connu ni par faveur, ni par injure, mais tu as à te plaindre de lui. Tu es mon amie, je ne te conseillerais donc pas comme tu voudrais. — Ah! tu préjuges. — Les soupirs dont tu parlais sont plus que des indices.

— Ah! mais tu m'accables, fit tout à coup la jeune femme en rassemblant toutes ses forces comme le lutteur qui s'apprête à porter le dernier coup; tu ne comptes qu'avec mes mauvaises passions et mes faiblesses. Quant à ce que j'ai de sentimens purs et généreux, tu n'en parles point. Si je me sens entraînée en ce moment vers M. le surintendant, si je fais même un pas vers lui, ce qui est probable, je te le confesse, c'est que le sort de M. Fouquet me touche profondément, c'est qu'il est, selon moi, un des hommes les plus malheureux qui soient. — Ah! fit la marquise en appuyant une main sur son cœur, il y a donc quelque chose de nouveau? — Tu ne sais donc pas? — Je ne sais rien, dit madame de Bellières avec cette palpitation de l'angoisse qui suspend la pensée et la parole, qui suspend jusqu'à la vie. — Ma chère, il y a d'abord que toute la faveur du roi s'est retirée de M. Fouquet pour passer à M. Colbert. — Oui, on le dit. — C'est tout simple, depuis la découverte du complot de Belle-Isle. — On m'avait assuré que cette découverte de fortifications avait tourné à l'honneur de M. Fouquet.

Marguerite se mit à rire d'une façon si cruelle que madame de Bellières lui eût en ce moment plongé avec joie un poignard dans le cœur. — Ma chère, continua Marguerite, il ne s'agit plus même de l'honneur de M. Fouquet; il s'agit de son salut. Avant trois jours la ruine du surintendant est consommée. — Oh! fit la marquise en souriant à son tour, c'est aller un peu vite. — J'ai dit trois jours parce que j'aime à me leurrer d'une espérance. Mais très-certainement la catastrophe ne passera pas vingt-quatre heures. — Et pourquoi? — Par la plus humble de toutes les raisons :

M. Fouquet n'a plus d'argent. — Dans la finance, ma chère Marguerite, tel n'a pas d'argent aujourd'hui qui demain fait rentrer des millions. — Il est bien fâcheux que tu ne sois pas l'Égérie de M. Fouquet, tu lui indiquerais la source où il pourra puiser des millions que le roi lui a demandés hier. — Des millions! fit la marquise avec effroi. — Quatre... c'est un nombre pair. — Infâme! murmura madame de Bellières torturée par cette féroce joie. M. Fouquet a bien quatre millions, je pense, répliqua-t-elle courageusement. — S'il a ceux que le roi lui demande aujourd'hui, dit Marguerite, peut-être n'aura-t-il pas ceux que le roi lui demandera dans un mois. — Le roi lui redemandera de l'argent? — Sans doute. Par orgueil, il fournira de l'argent, et quand il n'en aura plus il tombera. — C'est vrai, dit la marquise en frissonnant; le plan est fort.... Dis-moi, M. Colbert hait donc bien M. Fouquet? — Je crois qu'il ne l'aime pas... Or, c'est un homme puissant que M. Colbert; il gagne à être vu de près : des conceptions gigantesques, de la volonté, de la discrétion; il ira loin. — Il sera surintendant? — C'est probable... Voilà pourquoi, ma bonne marquise, je me sentais émue en faveur de ce pauvre homme qui m'a aimée, adorée même; voilà pourquoi, le voyant si malheureux, je me pardonnais son infidélité... dont il se repent, j'ai lieu de le croire : voilà pourquoi je n'eusse pas été éloignée de lui porter une consolation, un bon conseil; il aurait compris ma démarche et m'en aurait su gré. C'est doux d'être aimée, vois-tu. Les hommes apprécient fort l'amour quand ils ne sont plus aveuglés par la puissance.

La marquise étourdie, écrasée par ces atroces attaques calculées avec la justesse et la précision d'un tir d'artillerie, ne savait plus comment répondre; elle ne savait plus comment penser.

La voix de la perfide avait pris les intonations les plus affectueuses : elle parlait comme une femme et cachait les instincts d'une panthère.

Elle se leva en souriant comme pour prendre congé. La marquise n'eut pas la force de l'imiter.

Marguerite fit quelques pas pour continuer à jouir de l'humiliante douleur où sa rivale était plongée; puis soudain, — Tu ne me reconduis pas? dit-elle.

La marquise se leva pâle et froide sans s'inquiéter davantage de cette enveloppe qui l'avait si fort préoccupée au commencement de la conversation et que son premier pas laissa à découvert.

Puis elle ouvrit la porte de son oratoire, et sans même retourner la tête du côté de Marguerite Vanel, elle s'y enferma.

Mais aussitôt que la marquise eut disparu, son envieuse ennemie ne put résister au désir de s'assurer que ses soupçons étaient fondés, elle s'allongea comme une panthère et saisit l'enveloppe. — Ah! dit-elle en grinçant les dents, c'était bien une lettre de lui qu'elle lisait quand je suis arrivée! Et elle s'élança à son tour hors de la chambre.

Pendant ce temps, la marquise, arrivée derrière le rempart de sa porte, sentait qu'elle était au bout de ses forces : un instant elle resta raide, pâle et immobile comme une statue; puis elle chancela et tomba inanimée sur le tapis.

Le bruit de sa chute retentit en même temps que retentissait le roulement de la voiture de Marguerite sortant de l'hôtel.

L'ARGENTERIE DE MADAME DE BELLIÈRES.

Le coup avait été d'autant plus douloureux qu'il était inattendu; la marquise fut donc quelque temps à se remettre, — mais, une fois remise, elle se prit aussitôt à réfléchir sur les événemens tels qu'ils s'annonçaient.

Alors elle reprit, dût sa vie se briser encore en chemin, cette ligne d'idées que lui avait fait suivre son implacable amie

Trahison; puis noires menaces voilées sous un semblant d'intérêt public, voilà pour les manœuvres de Colbert.

Joie odieuse d'une chute prochaine, efforts incessans pour arriver à ce but, séductions non moins coupables que le crime lui-même, voilà ce que Marguerite mettait en œuvre.

La marquise vit avec tristesse encore plus qu'avec indignation, que le roi trempât dans un complot qui décélait la duplicité de Louis XIII déjà vieux, et l'avarice de Mazarin, lorsqu'il n'avait pas encore eu le temps de se gorger de l'or français.

Mais bientôt l'esprit de cette courageuse femme reprit toute son énergie et cessa de s'arrêter aux spéculations rétrogrades de la compassion.

Elle appuya pendant dix minutes à peu près son front dans ses mains glacées, puis, relevant le front, elle sonna ses femmes d'une main ferme et avec un geste plein d'énergie. Sa résolution était prise. — A-t-on tout préparé pour mon départ? demanda-t-elle à une de ses femmes qui entrait. — Oui, Madame, mais on ne comptait pas que madame la marquise dût partir pour Bellières avant trois jours. — Cependant tout ce qui est parures et valeurs est en caisse? — Oui, Madame, mais nous avons l'habitude de laisser tout cela à Paris. Madame, ordinairement, n'emporte pas ses pierreries à la campagne. — Et tout cela est rangé, dites-vous? — Dans le cabinet de Madame. — Et l'orfévrerie? — Dans les coffres. — Et l'argenterie? — Dans la grande armoire de chêne.

La marquise se tut; puis, d'une voix tranquille : — Que l'on fasse venir mon orfévre, dit-elle.

Cependant la marquise était entrée dans son cabinet, et avec le plus grand soin considérait ses écrins.

Jamais elle n'avait donné pareille attention à ces richesses qui font l'orgueil d'une femme; jamais elle n'avait regardé ces parures que pour les choisir selon leurs montures ou leurs couleurs. Aujourd'hui elle admirait la grosseur des rubis et la limpidité des diamans; elle se désolait d'une tache, d'un défaut; elle trouvait l'or trop faible et les pierres misérables.

L'orfévre la surprit dans cette occupation lorsqu'il arriva. — Monsieur Faucheux, dit-elle, vous m'avez fourni mon orfévrerie, je crois? — Oui, madame la marquise. — Je ne me souviens plus à combien se montait la note. — De la nouvelle, Madame, ou de celle que M. de Bellières vous donna en vous épousant? car j'ai fourni les deux. — Eh bien, de la nouvelle d'abord. — Madame, les aiguières, les gobelets et les plats avec leurs étuis, le surtout et les mortiers à glace, les bassins à confitures et les fontaines ont coûté à madame la marquise soixante mille livres. — Rien que

cela, mon Dieu? — Madame trouva ma note bien chère. — C'est vrai! c'est vrai! Je me souviens qu'en effet c'était cher, le travail, n'est-ce pas? — Oui, Madame, gravures, ciselures, formes nouvelles. — Le travail entre pour combien dans le prix? N'hésitez pas. — Un tiers de la valeur, Madame. Mais... — Nous avons encore l'autre service, le vieux, celui de mon mari. — Oh! Madame, il est moins ouvré que celui dont je vous parle. Il ne vaut que trente mille livres, valeur intrinsèque.

— Soixante-dix, murmura la marquise. Mais, monsieur Faucheux, il y a encore l'argenterie de ma mère; vous savez, tout ce massif dont je n'ai pas voulu me défaire à cause du souvenir? — Ah! Madame, par exemple, c'est là une fameuse ressource pour des gens qui, comme madame la marquise, ne seraient pas libres de garder leur vaisselle. En ce temps, Madame, on ne travaillait pas léger comme aujourd'hui. On travaillait dans des lingots. Mais cette vaisselle n'est plus présentable; seulement elle pèse. — Voilà tout! voilà tout ce qu'il faut. Combien pèse-t-elle? — Cinquante mille livres, au moins. Je ne parle pas des énormes vases de buffet, qui seuls pèsent cinq mille livres d'argent, soit dix mille francs les deux. — Cent trente, murmura la marquise. Vous êtes sûr de ces chiffres, monsieur Faucheux. — Sûr, Madame. D'ailleurs ce n'est pas difficile à peser. — Les quantités sont écrites sur mes livres. — Oh! vous êtes une femme d'ordre, madame la marquise. — Passons à autre chose, dit madame de Bellières. Et elle ouvrit un écrin. — Je reconnais ces émeraudes, dit le marchand, c'est moi qui les ai fait monter : ce sont les plus belles de la cour; c'est-à-dire non : les plus belles sont à madame de Châtillon; elles lui viennent de MM. de Guise; mais les vôtres, Madame, sont les secondes. — Elles valent? — Montées? — Non: supposez qu'on voulût les vendre. — Je sais bien qui les achèterait, s'écria M. Faucheux — Voilà précisément ce que je vous demande. On les achèterait donc?... — On achèterait toutes vos pierreries, Madame; on sait que vous avez le plus bel écrin de Paris. Vous n'êtes pas de ces femmes qui changent; quand vous achetez, c'est du beau; lorsque vous possédez, vous gardez. — Donc, on paierait ces émeraudes? — Cent trente mille livres. La marquise écrivit sur des tablettes avec un crayon le chiffre cité par l'orfèvre. — Ce collier de rubis? dit-elle. — Des rubis balais? — Les voici. — Ils sont beaux, ils sont superbes. Je ne vous connaissais pas ces pierres, Madame. — Estimez. — Deux cent mille livres. Celui du milieu en vaut cent à lui seul. — Oui, oui, c'est ce que je pensais, dit la marquise. Les diamans, oh! j'en ai beaucoup : bagues, chaînes, pendans et girandoles, agrafes, ferrets! Estimez, monsieur Faucheux, estimez.

L'orfèvre prit sa loupe, ses balances, pesa, lorgna, et tout bas faisant son addition, — Voilà des pierres, dit-il, qui coûtent à madame la marquise quarante mille livres de rente. — Vous estimez huit cent mille livres?... — A peu près. — C'est bien ce que je pensais. Mais les montures sont à part. — Comme toujours, Madame. Et si j'étais appelé à vendre ou à acheter, je me contenterais pour bénéfice de l'or seul de ces montures: j'aurais encore vingt-cinq bonnes mille livres. — C'est joli! — Oui, Madame, très-joli. — Acceptez-vous le bénéfice, à la condition de faire argent comptant des pierreries? — Mais, Madame, s'écria l'orfèvre effaré, vous ne vendez pas vos diamans, je suppose?

— Silence, monsieur Faucheux, ne vous inquiétez pas de cela, rendez-moi seulement réponse. Vous êtes honnête homme, fournisseur de ma maison depuis trente ans, vous avez connu mon père et ma mère, que servaient votre père et votre mère. Je vous parle comme à un ami; acceptez-vous l'or des montures contre une somme comptant que vous verserez entre mes mains? — Huit cent mille livres! mais c'est

énorme. — Je le sais. — Impossible à trouver. — Oh! que non! — Mais, Madame, songez à l'effet que ferait dans le monde le bruit d'une vente de vos pierreries! — Nul ne le saurait... Vous me ferez fabriquer autant de parures fausses semblables aux fines. Ne répondez rien : je le veux. Vendez en détail, vendez seulement les pierres. — Comme cela, c'est facile... Monsieur cherche des écrins, des pierres nues, pour la toilette de Madame. Il y a concours. Je placerai facilement chez Monsieur pour six cent mille livres. Je suis sûr que les vôtres sont les plus belles. — Quand cela? — Sous trois jours. — Eh bien! le reste vous le placerez à des particuliers. Pour le présent, faites-moi un contrat de vente garanti .. Paiement sous quatre jours. — Madame, Madame, réfléchissez, je vous en conjure... Vous perdrez là cent mille livres, si vous vous hâtez. — J'en perdrai deux cents, s'il le faut. Je veux que tout soit fait ce soir. Acceptez-vous? — J'accepte, madame la marquise .. Je ne dissimule pas que je gagnerai à cela cinq mille pistoles. — Tant mieux. Comment aurai-je l'argent? — En or ou en billets de la banque de Lyon payables chez M. Colbert. — J'accepte, dit vivement la marquise; retournez chez vous et apportez vite la somme en billets, entendez-vous? — Oui, Madame; mais, de grâce... — Plus un mot, monsieur Faucheux. A propos, l'argenterie que j'oubliais... Pour combien en ai-je? — Cinquante mille livres, Madame. — C'est un million, se dit tout bas la marquise. Monsieur Faucheux, vous ferez prendre aussi l'orfévrerie et l'argenterie avec toute la vaisselle. Je prétexte une refonte pour des modèles plus à mon goût .. Fondez, dis-je, et rendez-moi la valeur en or... sur-le-champ. — Bien, madame la marquise. — Vous mettrez cet or dans un coffre; vous ferez accompagner cet or d'un de vos commis, et sans que mes gens le voient; ce commis m'attendra dans un carrosse. — Celui de madame Faucheux? dit l'orfévre. — Si vous le voulez, je le prendrai chez vous. — Oui, madame la marquise. — Prenez trois de mes gens pour porter chez vous l'argenterie. — Oui, Madame. La marquise sonna. — Le fourgon, dit-elle, à la disposition de M. Faucheux.

L'orfévre salua et sortit en commandant que le fourgon le suivît de près et en annonçant lui-même que la marquise faisait fondre sa vaisselle pour en avoir de plus nouvelle.

Trois heures après, elle se rendait chez M. Faucheux et recevait de lui huit cent mille livres en billets de la banque de Lyon, deux cent cinquante mille livres en or renfermées dans un coffre que portait péniblement un commis jusqu'à la voiture de madame Faucheux.

Car madame Faucheux avait un coche. Fille d'un président des comptes, elle avait apporté trente mille écus à son mari, syndic des orfévres. Les trente mille écus avaient fructifié depuis vingt ans. L'orfévre était millionnaire et modeste. Pour lui, il avait fait l'emplète d'un vénérable carrosse fabriqué en 1648, dix années après la naissance du roi. Ce carrosse, ou plutôt cette maison roulante, faisait l'admiration du quartier; elle était couverte de peintures allégoriques et de nuages semés d'étoiles d'or et d'argent doré.

C'est dans cet équipage, un peu grotesque, que la noble femme monta, en regard du commis, qui dissimulait ses genoux, de peur d'effleurer la robe de la marquise.

C'est ce même commis qui dit au cocher, fier de conduire une marquise : — Route de Saint-Mandé.

LA DOT.

Les chevaux de M. Faucheux étaient d'honnêtes chevaux du Perche ayant de gros genoux et des jambes tant soit peu engorgées. Comme la voiture, ils dataient de l'autre moitié du siècle.

Ils ne couraient donc pas comme les chevaux anglais de M. Fouquet.

Aussi mirent-ils deux heures à se rendre à Saint-Mandé.

On peut dire qu'ils marchaient majestueusement.

La majesté exclut le mouvement.

La marquise s'arrêta devant une porte bien connue, quoiqu'elle ne l'eût vue qu'une fois, et on se le rappelle, dans une circonstance non moins pénible que celle qui l'amenait cette fois encore.

Elle tira de sa poche une clef, l'introduisit de sa petite main blanche dans la serrure, poussa la porte qui céda sans bruit et donna l'ordre au commis de monter le coffret au premier étage.

Mais le poids de ce coffret était tel que le commis fut forcé de se faire aider par le cocher.

Le coffret fut déposé dans ce petit cabinet, antichambre ou plutôt boudoir attenant au salon où nous avons vu M. Fouquet aux pieds de la marquise.

Madame de Bellières donna un louis au cocher, un sourire charmant au commis et les congédia tous deux.

Derrière eux, elle referma la porte et attendit ainsi seule et barricadée.

Nul domestique n'apparaissait à l'intérieur.

Mais toute chose était apprêtée comme si un génie invisible eût deviné les besoins et les désirs de l'hôte, ou plutôt de l'hôtesse qui était attendue.

Le feu préparé, les bougies aux candélabres, les rafraîchissemens sur l'étagère, les livres sur les tables, les fleurs fraîches dans les vases du Japon.

On eût dit une maison enchantée.

La marquise alluma les candélabres, respira le parfum des fleurs, s'assit et tomba bientôt dans une profonde rêverie.

Mais cette rêverie, toute mélancolique, était imprégnée d'une certaine douceur.

Elle voyait devant elle un trésor étalé dans cette chambre. Un million qu'elle avait arraché de sa fortune comme la moissonneuse arrache un bluet de sa couronne.

Elle se forgeait les plus doux songes.

Elle songeait surtout et avant tout au moyen de laisser tout cet argent à M. Fouquet sans qu'il pût savoir d'où venait le don. Ce moyen était celui qui naturellement s'était présenté le premier à son esprit.

Mais quoiqu'en y réfléchissant la chose lui eût paru difficile, elle ne désespérait point de parvenir à ce but.

Elle devait sonner pour appeler M. Fouquet, et s'enfuir plus heureuse que si, au lieu de donner un million, elle trouvait un million elle-même.

Mais depuis qu'elle était arrivée là, depuis qu'elle avait vu ce boudoir si coquet, qu'on eût dit qu'une femme de chambre venait d'en enlever jusqu'au dernier atome



MADAME DE BELLIÈRE.

de poussière ; quand elle avait vu ce salon si bien tenu, qu'on eût dit qu'elle en avait chassé les fées qui l'habitaient, elle se demanda si déjà les regards de ceux qu'elle avait fait fuir, génies, fées, lutins ou créatures humaines ne l'avaient pas reconnue.

Alors Fouquet saurait tout ; ce qu'il ne saurait pas, il le devinerait ; Fouquet refuserait d'accepter comme don ce qu'il eût peut-être accepté à titre de prêt, et, ainsi menée, l'entreprise manquerait de but comme de résultat.

Il fallait donc que la démarche fût faite sérieusement pour réussir. Il fallait que le surintendant comprît toute la gravité de sa position pour se soumettre au caprice généreux d'une femme ; il fallait enfin, pour le persuader, tout le charme d'une éloquente amitié, et si ce n'était point assez, tout l'enivrement d'un ardent amour que rien ne détournerait dans son absolu désir de convaincre.

En effet, le surintendant n'était-il pas connu pour un homme plein de délicatesse et de dignité ? Se laisserait-il charger des dépouilles d'une femme ? Non, il lutterait ; et si une voix au monde pouvait vaincre sa résistance, c'était la voix de la femme qu'il aimait.

Maintenant autre doute, doute cruel qui passait dans le cœur de madame de Bellières avec la douleur et le froid aigu d'un poignard.

Aimait-il ? — Eh bien ! c'est de cela qu'il faut que je m'éclaircisse, c'est sur cela qu'il faut que je le juge, dit la marquise. Qui sait si ce cœur tant convoité n'est pas un cœur vulgaire et plein d'alliage, qui sait si cet esprit ne se trouvera pas être, quand j'y appliquerai la pierre de touche, d'une nature triviale et inférieure.

— Allons ! allons ! s'écria-t-elle, c'est trop de doute, trop d'hésitation, l'épreuve ?

Elle regarda la pendule. — Voilà sept heures, il doit être arrivé ; c'est l'heure des signatures. Allons !

Et, se levant avec une fébrile impatience, elle marcha vers la glace, dans laquelle elle se souriait avec l'énergique sourire du dévouement ; elle fit jouer le ressort et tira le bouton de la sonnette.

Puis, comme épuisée à l'avance par la lutte qu'elle venait d'engager, elle alla s'agenouiller éperdue devant un vaste fauteuil, où sa tête s'ensevelit dans ses mains tremblantes.

Dix minutes après, elle entendit grincer le ressort de la porte.

La porte roula sur ses gonds invisibles.

Fouquet parut.

Il était pâle ; il était courbé sous le poids d'une pensée amère.

Il n'accourait pas ; il venait, voilà tout.

Il fallait que sa préoccupation fût bien puissante pour que cet homme de plaisir, pour qui le plaisir était tout, vînt si lentement à un semblable appel.

En effet, la nuit féconde en rêves douloureux, avait amaigri ses traits d'ordinaire si noblement insoucieux, avait tracé autour de ses yeux des orbites de bistre.

Il était toujours beau, toujours noble, et l'expression mélancolique de sa bouche, expression si rare chez cet homme, donnait à sa physionomie un caractère nouveau qui la rajeunissait.

Vêtu de noir, la poitrine toute gonflée de dentelles ravagées par sa main inquiète, le surintendant s'arrêta l'œil plein de rêverie au seuil de cette chambre où tant de fois il était venu chercher le bonheur attendu.

Cette douceur morne, cette tristesse souriante remplaçant l'exaltation de la joie, firent sur madame de Bellières qui le regardait de loin, un effet indicible.

L'œil d'une femme sait lire tout orgueil ou toute souffrance sur les traits de l'homme

qu'elle aime; on dirait qu'en raison de leur faiblesse, Dieu a voulu accorder aux femmes plus qu'il n'accorde aux autres créatures.

Elles peuvent cacher leurs sentimens à l'homme; l'homme ne peut leur cacher les siens.

La marquise devina d'un seul coup d'œil tout le malheur du surintendant.

Elle devina une nuit passée sans sommeil,

Un jour passé en déceptions.

Elle se releva, et s'approchant de lui : — Vous m'écriviez ce matin, dit-elle, que vous commenciez à m'oublier, et que moi, que vous n'aviez pas revue, j'avais sans doute fini de penser à vous. Je viens vous démentir, Monsieur, et cela d'autant plus sûrement que je lis dans vos yeux une chose. — Laquelle, Madame? demanda Fouquet étonné. — C'est que vous ne m'avez jamais tant aimé qu'à cette heure; de même que vous devez lire dans ma démarche à moi, que je ne vous ai point oublié. — Oh! vous, marquise, dit Fouquet, dont un éclair de joie illumina un instant la noble figure, vous, vous êtes un ange, et les hommes n'ont pas le droit de douter de vous! Ils n'ont donc qu'à s'humilier et à demander grâce! — Grâce vous soit donc accordée alors!

Fouquet voulut se mettre à genoux. — Non, dit-elle, à côté de moi, asseyez-vous. Ah! voilà une pensée mauvaise qui passe dans votre esprit! — Et à quoi voyez-vous cela, Madame? — A votre sourire qui vient de gâter toute votre physionomie. Voyons, à quoi songez-vous? Dites, soyez franc, pas de secrets entre amis? — Eh bien! Madame, dites-moi alors pourquoi cette rigueur de trois ou quatre mois. — Cette rigueur? — Oui; ne m'avez-vous pas défendu de vous visiter? — Hélas! mon ami, dit madame de Bellières avec un profond soupir, parce que votre visite chez moi vous a causé un grand malheur, parce que l'on veille sur ma maison, parce que les mêmes yeux qui vous ont vu pourraient vous voir encore, parce que je trouve moins dangereux pour vous, à moi de venir ici, qu'à vous de venir chez moi, enfin, parce que je vous trouve assez malheureux pour ne pas vouloir augmenter encore votre malheur.

Fouquet tressaillit.

Ces mots venaient de le rappeler aux soucis de la surintendance, lui qui pendant quelques minutes ne se souvenait plus que de l'espérance de l'amant. — Malheureux, moi? dit-il en essayant un sourire; mais en vérité, marquise, vous me le feriez croire avec votre tristesse. Ces beaux yeux ne sont-ils donc levés sur moi que pour me plaindre; oh! j'attends d'eux un autre sentiment. — Ce n'est pas moi qui suis triste, Monsieur, regardez dans cette glace; c'est vous. — Marquise, je suis un peu pâle, c'est vrai, mais c'est l'excès du travail; le roi m'a demandé hier de l'argent. — Oui! quatre millions; je sais cela. — Vous le savez! s'écria Fouquet surpris. Et comment le savez-vous? c'est au jeu seulement, après le départ des reines et en présence d'une seule personne que le roi... — Vous voyez que je le sais, cela suffit, n'est-ce pas? Eh bien! continuez, mon ami, cet argent que le roi vous a demandé.... — Eh bien! vous comprenez, marquise, il a fallu se le procurer, puis le faire compter, puis le faire enregistrer, c'est long. Depuis la mort de M. de Mazarin, il y a un peu de fatigue et d'embarras dans le service des finances. Mon administration se trouve surchargée, voilà pourquoi j'ai veillé cette nuit. — De sorte que vous avez la somme? demanda la marquise inquiète. — Il ferait beau voir, marquise, répliqua gaiement Fouquet, qu'un surintendant des finances n'eût pas quatre millions dans ses coffres. — Oui, je crois que vous les avez ou que vous les aurez. — Comment, que je les aurai! — Il n'y a pas longtemps qu'il vous en avait déjà fait demander deux. — Il me semble au contraire qu'il

y a un siècle, marquise; mais ne parlons plus argent, s'il vous plaît. — Au contraire, parlons-en, mon ami. — Oh ! — Écoutez, je ne suis venue que pour cela. — Mais que voulez-vous donc dire? demanda le surintendant dont les yeux exprimèrent une inquiète curiosité. — Monsieur, est-ce une charge inamovible que la surintendance? — Marquise! — Vous voyez que je vous réponds, et franchement même. — Marquise, vous me surprenez, vous me parlez comme un commanditaire. — C'est tout simple : je veux placer de l'argent chez vous, et, naturellement, je désire savoir si vous êtes sûr? — En vérité, marquise, je m'y perds et ne sais plus où vous en voulez venir. — Sérieusement, mon cher monsieur Fouquet, j'ai quelques fonds qui m'embarrassent. Je suis lasse d'acheter des terres et désire charger un ami de faire valoir mon argent. — Mais cela ne presse pas, j'imagine? dit Fouquet. — Au contraire, cela presse et beaucoup. — Eh bien! nous en causerons plus tard. — Non, pas plus tard, car mon argent est là.

La marquise montra le coffret au surintendant, et l'ouvrant, lui fit voir des liasses de billets et une masse d'or. Fouquet s'était levé en même temps que madame de Bellières. Il demeura un instant pensif; puis, tout à coup se reculant, il pâlit et tomba sur une chaise en cachant son visage dans ses mains. — Oh! marquise! marquise! murmura-t-il; quelle opinion avez-vous donc de moi pour me faire une pareille offre? — Mais que pensez-vous donc vous-même, voyons? — Cet argent, vous me l'apportez pour moi; vous me l'apportez parce que vous me savez embarrassé. Oh! ne niez pas. Je devine. Est-ce que je ne connais pas votre cœur? — Eh bien! si vous connaissez mon cœur, vous voyez que c'est mon cœur que je vous offre. — J'ai donc deviné! s'écria Fouquet. Oh! Madame, en vérité, je ne vous ai jamais donné le droit de m'insulter ainsi. — Vous insulter! dit-elle en pâlissant. Étrange délicatesse humaine! Vous m'aimez, m'avez-vous dit? Vous m'avez demandé au nom de cet amour ma réputation, mon honneur? Et quand je vous offre mon argent, vous me refusez.

— Marquise, marquise, vous avez été libre de garder ce que vous appelez votre réputation et votre honneur. Laissez-moi la liberté de garder les miens. Laissez-moi me ruiner, laissez-moi succomber sous le fardeau des haines qui m'environnent, sous le fardeau des fautes que j'ai commises, sous le fardeau de mes remords même; mais, au nom du ciel, marquise, ne m'écrasez pas sous ce dernier coup. — Vous avez manqué tout à l'heure d'esprit, monsieur Fouquet, dit-elle, et maintenant voilà que vous manquez de cœur.

Fouquet comprima de sa main crispée sa poitrine haletante. — Accablez-moi, dit-il, Madame, je n'ai rien à répondre. — Je vous ai offert mon amitié, monsieur Fouquet. — Oui, Madame, mais vous vous êtes bornée là. — Ce que je fais est-il d'une amie? — Sans doute. — Et vous refusez cette preuve de mon amitié? — Je la refuse. — Regardez-moi, monsieur Fouquet.

Les yeux de la marquise étincelaient. — Je vous offre mon amour. — Oh! Madame, dit Fouquet. — Je vous aime, entendez-vous, depuis longtemps; les femmes ont comme les hommes leur fausse délicatesse. Depuis longtemps je vous aime, mais je ne voulais pas vous le dire. — Oh! fit Fouquet en joignant les mains. — Eh bien! je vous le dis. Vous m'avez demandé cet amour à genoux, je vous l'ai refusé; j'étais aveugle comme vous l'étiez tout à l'heure. Mon amour, je vous l'offre. — Oui, votre amour, mais votre amour seulement. — Mon amour, ma personne, ma vie! Tout, tout, tout! — Oh! mon Dieu! s'écria Fouquet ébloui. Oh! mais vous m'accablez sous le poids de mon bonheur! — Serez-vous heureux, dites, dites... si je suis à vous, tout entière à vous? — C'est la félicité suprême! — Mais si je vous fais le sacrifice d'un

préjugé, faites-moi celui d'un scrupule. — Madame, Madame, ne me tentez pas — Mon ami, mon ami, ne me refusez pas. — Oh! faites attention à ce que vous me proposez! — Fouquet, un mot... Non... et j'ouvre cette porte.

Elle montra celle qui conduisait à la rue. — Et vous ne me verrez plus. Un autre mot... Oui, et je vous suis où vous voudrez les yeux fermés, sans défense, sans refus, sans remords. — Élise... Élise .. mais ce coffret. — C'est ma dot. — C'est votre ruine! s'écria Fouquet en bouleversant l'or et les papiers; il y a là un million... — Juste... Mes pierreries qui ne me serviront plus si vous ne m'aimez pas; qui ne me serviront plus si vous m'aimez comme je vous aime! — Oh! c'en est trop! c'en est trop! s'écria Fouquet; je cède, je cède, ne fût-ce que pour consacrer un pareil dévouement.

LE TERRAIN DE DIEU.

Pendant ce temps Buckingham et de Wardes faisaient en bons compagnons et en harmonie parfaite la route de Paris à Calais.

Buckingham s'était hâté de faire ses adieux, de sorte qu'il en avait brusqué la meilleure partie.

Les visites à Monsieur et à Madame, à la jeune reine et à la reine douairière avaient été collectives.

Prévoyance de la reine-mère qui lui épargnait la douleur de causer encore en particulier avec Monsieur, qui lui épargnait le danger de revoir Madame.

Les fourgons avaient déjà pris les devans; il partit le soir en carrosse avec toute sa maison.

De Wardes fit son porte-manteau, prit deux chevaux, et suivi d'un seul laquais, s'achemina vers la barrière où le carrosse de Buckingham le devait prendre.

Le duc reçut son adversaire comme il eût fait de la plus aimable connaissance, se rangea pour le faire asseoir, lui offrit des sucreries, étendit sur lui le manteau de marte zibeline, jeté sur le siége de devant. Puis on causa.

Aussi le voyage, qui se faisait à petites journées, fut-il charmant.

Le duc ressemblait un peu à ce beau fleuve de Seine, qui embrasse mille fois la France dans ses méandres amoureux avant de se décider à gagner l'Océan.

Mais en quittant la France, c'était surtout la Française nouvelle qu'il avait amenée à Paris que Buckingham regrettait, pas une de ses pensées qui ne fût un souvenir et par conséquent un regret.

Aussi quand, parfois, malgré sa force sur lui-même, il s'abîmait dans ses pensées, de Wardes le laissait-il tout entier à ses rêveries.

Cette délicatesse eût certainement touché Buckingham et changé ses dispositions à l'égard de de Wardes, si celui-ci, tout en gardant le silence, eût eu l'œil moins méchant et le sourire moins faux.

Après avoir épuisé toutes les distractions que présentait la route, on arriva, comme nous l'avons dit, à Calais.

C'était vers la fin du sixième jour.

Dès la veille, les gens du duc avaient pris les devans et avaient frété une barque.

Cette barque était destinée à aller joindre le petit yacht qui courait des bordées en vue, ou s'embossait, lorsqu'il sentait ses ailes blanches fatiguées, à deux ou trois portées du canon de la jetée.

Cette barque allant et venant devait porter à bord tous les équipages du duc.

Les chevaux avaient été embarqués, on les hissait de la barque sur le pont du bâtiment dans des paniers faits exprès et ouatés de telle façon que leurs membres, dans les plus violentes crises même de terreur ou d'impatience, ne quittaient pas l'appui moelleux des parois et que leur poil n'était pas même rebroussé.

Huit de ces paniers juxta-posés emplissaient la cale. On sait que pendant les courtes traversées, les chevaux tremblans ne mangent point et frissonnent en présence des meilleurs alimens qu'ils eussent convoités sur terre

Peu à peu l'équipage entier du duc fut transporté à bord du yacht, et alors ses gens revinrent lui annoncer que tout était prêt et que lorsqu'il voudrait s'embarquer avec le gentilhomme français on n'attendait plus qu'eux.

Car nul ne supposait que le gentilhomme français pût avoir à régler avec milord-duc autre chose que des comptes d'amitié.

Buckingham fit répondre au patron du yacht qu'il eût à se tenir prêt, mais que la mer étant belle, que la journée promettant un coucher de soleil magnifique, il comptait ne s'embarquer que la nuit et profiter de la soirée pour faire une promenade sur la grève.

En disant cela il montra aux gens qui l'entouraient le magnifique spectacle du ciel empourpré à l'horizon et d'un amphithéâtre de nuages floconneux qui montaient du disque du soleil jusqu'au zénith, en affectant les formes d'une chaîne de montagnes aux sommets entassés les uns sur les autres.

Tout cet amphithéâtre était teint à sa base d'une espèce de mousse sanglante, se fondant dans des teintes d'opale et de nacre au fur et à mesure que le regard montait de la base au sommet. La mer, de son côté, se teignait de ce même reflet, et sur chaque cime de vague bleue dansait un point lumineux comme un rubis exposé au reflet d'une lampe.

Tiède soirée, parfums salins chers aux rêveuses imaginations, vent d'est épais et soufflant en harmonieuses rafales, puis au loin le yacht se profilant en noir avec ses agrès à jour, sur le fond empourpré du ciel, et çà et là sur l'horizon les voiles latines courbées sous l'azur comme l'aile d'une mouette qui plonge.

Le spectacle, en effet, valait bien qu'on l'admirât.

La foule des curieux suivit les valets dorés, parmi lesquels voyant l'intendant et le secrétaire, elle croyait voir le maître et son ami.

Quant à Buckingham, simplement vêtu d'une veste de satin gris et d'un pourpoint de petit velours violet, le chapeau sur les yeux, sans ordres ni broderies, il ne fut pas plus remarqué que de Wardes, vêtu de noir comme un procureur.

Les gens du duc avaient reçu l'ordre de tenir une barque prête au môle et de surveiller l'embarquement de leur maître, sans venir à lui avant que lui ou son ami appelât. — Quelques choses qu'ils vissent, avait-il ajouté en appuyant sur ces mots de façon à ce qu'ils fussent compris.

Après quelques pas faits sur la plage, — Je crois, Monsieur, dit Buckingham à de Wardes, je crois qu'il va falloir nous faire nos adieux. Vous le voyez, la mer monte; dans dix minutes elle aura tellement imbibé le sable où nous marchons que nous serons hors d'état de sentir le sol. — Milord, je suis à vos ordres, mais... — Mais nous sommes encore sur le terrain du roi, n'est-ce pas? — Sans doute.

— Eh bien! venez; il y a là-bas, comme vous le voyez, une espèce d'île entourée par une grande flaque circulaire; la flaque va s'augmentant et l'île disparaissant de minute en minute. Cette île est bien à Dieu, car elle est entre deux mers, et le roi ne l'a point sur ses cartes. La voyez-vous? — Je la vois. Nous ne pouvons même guère l'atteindre maintenant sans nous mouiller les pieds. — Oui, mais remarquez qu'elle forme une éminence assez élevée, et que la mer monte de chaque côté en épargnant sa cime. Il en résulte que nous serons à merveille sur ce petit théâtre. Que vous en semble? — Je serai bien partout où mon épée aura l'honneur de rencontrer la vôtre, milord. — Eh bien! allons donc. Je suis désespéré de vous faire mouiller les pieds, monsieur de Wardes; mais il est nécessaire, je crois, que vous puissiez dire au roi: Sire, je ne me suis point battu sur la terre de Votre Majesté. C'est peut-être un peu bien subtil, mais depuis Port-Royal vous nagez dans les subtilités. Oh! ne nous en plaignons pas, cela vous donne un fort charmant esprit, et qui n'appartient qu'à vous autres. Si vous voulez bien, nous nous hâterons, monsieur de Wardes, car voici la mer qui monte et la nuit qui vient. — Si je ne marchais pas plus vite, milord, c'était pour ne point passer devant Votre Grâce. Êtes-vous à pied sec, monsieur le duc? — Oui, jusqu'à présent. Regardez donc là-bas: voici mes drôles qui ont peur de nous voir nous noyer et qui viennent faire une croisière avec le canot. Voyez donc comme ils dansent sur la pointe des lames, c'est curieux; mais cela me donne le mal de mer. Voudrez-vous me permettre de leur tourner le dos? — Vous remarquerez qu'en leur tournant le dos vous aurez le soleil en face, milord. — Oh! il est bien faible à cette heure et aura bien vite disparu; ne vous inquiétez donc point de cela. — Comme vous voudrez, milord; ce que j'en disais c'était par délicatesse. — Je le sais, monsieur de Wardes, et j'apprécie votre observation. Voulez-vous ôter nos pourpoints? — Décidez, milord. — C'est plus commode. — Alors, je suis tout prêt. — Dites-moi, là, sans façon, monsieur de Wardes, si vous vous sentez mal sur le sable mouillé, ou si vous vous croyez encore un peu trop sur le territoire français? Nous nous battrons en Angleterre ou sur mon yacht.

— Nous sommes fort bien ici, milord; seulement j'aurai l'honneur de vous faire observer que comme la mer monte, nous avons à peine le temps...

Buckingham fit un signe d'assentiment, ôta vivement son pourpoint et le jeta sur le sable.

De Wardes en fit autant.

Les deux corps, blancs comme deux fantômes pour ceux qui les regardaient du rivage, se dessinaient sur l'ombre d'un rouge violet qui descendait du ciel. — Ma foi, monsieur le duc, nous ne pouvons guère rompre, dit de Wardes. Sentez-vous comme nos pieds tiennent dans le sable? — J'y suis enfoncé jusqu'à la cheville, dit Buckingham, sans compter que voilà l'eau qui nous gagne. — Elle m'a gagné déjà... Quand vous voudrez, monsieur le duc.

De Wardes mit l'épée à la main. Le duc l'imita. — Monsieur de Wardes, dit alors Buckingham; un dernier mot, s'il vous plaît... Je me bats contre vous parce que je ne vous aime pas, parce que vous m'avez déchiré le cœur en raillant certaine passion que j'ai, que j'avoue en ce moment, et pour laquelle je serais très-heureux de mourir. Vous êtes un méchant homme, monsieur de Wardes, et je veux faire tous mes efforts pour vous tuer; car, je le sens, si vous ne mourez pas de ce coup, vous ferez dans l'avenir beaucoup de mal à mes amis. Voilà ce que j'avais à vous dire, monsieur de Wardes.

Et Buckingham salua. — Et moi, milord, voici ce que j'ai à vous répondre: Je ne

LE TERRAIN DE DIEU.

vous haïssais pas, mais maintenant que vous m'avez deviné, je vous hais, et vais faire tout ce que je pourrai pour vous tuer.

Et de Wardes salua Buckingham.

Au même instant les fers se croisèrent; deux éclairs se joignirent dans la nuit.

Les épées se cherchaient, se devinaient, se touchaient.

Tous deux étaient habiles tireurs; les premières passes n'eurent aucun résultat.

La nuit s'était avancée rapidement; la nuit était si sombre qu'on attaquait et se défendait d'instinct.

Tout à coup de Wardes sentit son fer arrêté; il venait de piquer l'épaule de Buckingham.

L'épée du duc s'abaissa avec son bras. — Oh! fit-il. — Touché, n'est-ce pas, milord? dit de Wardes en reculant de deux pas. — Oui, Monsieur, mais légèrement. — Cependant, vous avez quitté la garde. — C'est le premier effet du froid du fer, mais je suis remis. Recommençons, s'il vous plaît, Monsieur.

Et dégageant, avec un sinistre froissement de lame, le duc déchira la poitrine du marquis. — Touché aussi, dit-il — Non, dit de Wardes, restant ferme à sa place. — Pardon, mais voyant votre chemise toute rouge... dit Buckingham — Alors, dit de Wardes furieux, alors... à vous.

Et se fendant à fond, il traversa l'avant-bras de Buckingham. L'épée passa entre les deux os.

Buckingham sentit son bras droit paralysé, il avança le bras gauche, saisit son épée prête à tomber de sa main inerte, et avant que de Wardes ne se fût remis en garde, il lui traversa la poitrine.

De Wardes chancela, ses genoux plièrent, et laissant son épée engagée encore dans le bras du duc; il tomba dans l'eau, qui se rougit d'un reflet plus réel que celui que lui envoyaient les nuages.

De Wardes n'était pas mort. Il sentit le danger effroyable dont il était menacé, la mer montait.

Le duc sentit le danger aussi. Avec un effort et un cri de douleur, il arracha le fer demeuré dans son bras, puis se retournant vers de Wardes : — Est-ce que vous êtes mort, marquis? dit-il. — Non, répliqua de Wardes d'une voix étouffée par le sang qui montait de ses poumons à sa gorge, mais peu s'en faut. — Eh bien, qu'y a-t-il à faire? Voyons, pouvez-vous marcher? Buckingham le souleva sur un genou. — Impossible, dit-il. Puis retombant, — Appelez vos gens, fit-il, ou je me noie. — Holà! cria Buckingham, holà de la barque, nagez vivement, nagez...

La barque fit force de rames. Mais la mer montait plus vite que la barque ne marchait.

Buckingham vit de Wardes prêt à être recouvert par une vague, de son bras gauche, sain et sans blessures, il lui fit une ceinture et l'enleva.

La vague monta jusqu'à mi-corps, mais ne put l'ébranler.

Le duc se mit aussitôt à marcher vers la terre.

Mais à peine eut-il fait dix pas, qu'une seconde vague, accourant plus haute, plus menaçante, plus furieuse que la première, vint le frapper à la hauteur de la poitrine, le renversa, l'ensevelit.

Puis le reflux l'emportant, elle laissa un instant à découvert le duc et de Wardes couchés sur le sable.

De Wardes était évanoui.

En ce moment quatre matelots du duc, qui comprirent le danger, se jetèrent à la mer et en une seconde furent près du duc.

Leur terreur fut grande lorsqu'ils virent leur maître se couvrir de sang à mesure que l'eau dont il était imprégné coulait vers les genoux et les pieds.

Ils voulurent l'emporter. — Non. non! dit le duc; à terre, à terre! le marquis! — A mort! à mort le Français! crièrent sourdement les Anglais. — Misérables drôles! s'écria le duc, se dressant avec un geste superbe qui les arrosa de sang, obéissez. M. de Wardes à terre, M. de Wardes en sûreté avant toutes choses, ou je vous fais pendre!

La barque s'était approchée pendant ce temps. Le secrétaire et l'intendant sautèrent à leur tour à la mer et s'approchèrent du marquis.

Il ne donnait plus signe de vie. — Je vous recommande cet homme sur votre tête, dit le duc. Au rivage, M. de Wardes, au rivage.

On le prit à bras et on le porta jusqu'au sable sec où la mer ne monte jamais.

Quelques curieux et cinq ou six pêcheurs s'étaient groupés sur le rivage, attirés par le singulier spectacle de deux hommes se battant avec de l'eau jusqu'aux genoux.

Les pêcheurs voyant venir à eux un groupe d'hommes portant un blessé, entrèrent de leur côté jusqu'à mi-jambe dans la mer.

Les Anglais leur remirent le blessé au moment où celui-ci commençait à rouvrir les yeux.

L'eau salée de la mer et le sable fin s'étaient introduits dans ses blessures, et lui causaient d'inexprimables souffrances.

Le secrétaire du duc tira de sa poche une bourse pleine et la remit à celui qui paraissait le plus considérable d'entre les assistans. — De la part de mon maître, milord-duc de Buckingham, dit-il, pour que l'on prenne de M. le marquis de Wardes tous les soins imaginables.

Et il s'en retourna suivi des siens jusqu'au canot que Buckingham avait regagné à grand'peine; mais seulement lorsqu'il avait vu de Wardes hors de danger.



TRIPLE AMOUR.



Depuis le départ de Buckingham, Guiche se figurait que la terre lui appartenait sans partage.

Monsieur, qui n'avait plus le moindre sujet de jalousie, et qui d'ailleurs se laissait accaparer par le chevalier de Lorraine, accordait dans sa maison autant de liberté que les plus exigeans pouvaient en souhaiter.

De son côté, le roi, qui avait pris goût à la société de Madame, imaginait plaisirs sur plaisirs pour égayer le séjour de Paris, en sorte qu'il ne se passait pas un jour sans une fête au Palais-Royal ou une réception chez Monsieur. Le roi faisait disposer Fontainebleau pour y recevoir la cour, et tout le monde s'employait pour être du voyage. Madame menait la vie la plus occupée. Sa voix, sa plume ne s'arrêtaient pas un moment.

Les conversations avec Guiche prenaient peu à peu l'intérêt auquel on ne peut méconnaître les préludes des grandes passions.

Lorsque les yeux languissent à propos d'une discussion sur des couleurs d'étoffes, lorsque l'on passe une heure à analyser les mérites et le parfum d'un sachet ou d'une fleur, il y a dans ce genre de conversation des mots que tout le monde peut entendre; mais il y a des gestes ou des soupirs que tout le monde ne peut voir.

Quand Madame avait bien causé avec M. de Guiche, elle causait avec le roi qui lui rendait visite régulièrement chaque jour. On jouait, on faisait des vers, on choisissait des devises et des emblèmes; ce printemps n'était pas seulement le printemps de la nature, c'était la jeunesse de tout un peuple dont cette cour formait la tête.

Le roi était beau, jeune, galant plus que tout le monde. Il aimait amoureusement toutes les femmes, même la reine, sa femme.

Seulement le grand roi était le plus timide ou le plus réservé de son royaume, tant qu'il ne s'était pas avoué à lui-même ses sentimens.

Cette timidité le retenait dans les limites de la simple politesse, et nulle femme ne pouvait se vanter d'avoir la préférence sur une autre.

On pouvait pressentir que le jour où il se déclarerait serait l'aurore d'une souveraineté nouvelle; mais il ne se déclarait pas.

M. de Guiche en profitait pour être le roi de toute la cour amoureuse.

On l'avait dit au mieux avec mademoiselle de Montalais, on l'avait dit assidu près de mademoiselle de Châtillon; maintenant il n'était plus même civil avec aucune femme de la cour. Il n'avait d'yeux, d'oreilles que pour une seule.

Aussi prenait-il insensiblement sa place chez Monsieur, qui l'aimait et le retenait le plus possible dans sa maison.

Naturellement sauvage, il s'éloignait trop avant l'arrivée de Madame; une fois que Madame était arrivée il ne s'éloignait plus assez.

Ce qui, remarqué de tout le monde, le fut particulièrement du mauvais génie de la maison, le chevalier de Lorraine, à qui Monsieur témoignait un vif attachement, parce qu'il avait l'humeur joyeuse, même dans ses méchancetés, et qu'il ne manquait jamais d'idée pour employer le temps.

Le chevalier de Lorraine, disons-nous, voyant que Guiche menaçait de le supplanter, eut recours au grand moyen. Il disparut laissant Monsieur bien empêché.

Le premier jour de sa disparition, Monsieur ne le chercha presque pas, car de Guiche était là, et sauf les entretiens avec Madame, il consacrait bravement les heures du jour et de la nuit au prince.

Mais le second jour Monsieur ne trouvant personne sous sa main, demanda où était le chevalier.

Il lui fut répondu que l'on ne savait pas.

Monsieur, ne sachant plus où porter son ennui, s'en alla en robe de chambre et coiffé chez Madame.

Il y avait là grand cercle de gens qui riaient et chuchotaient à tous les coins : ici un groupe de femmes autour d'un homme et des éclats étouffés; là Manicamp et Malicorne pillés par Montalais, mademoiselle de Tonnay-Charente et deux autres rieuses.

Plus loin Madame, assise sur des coussins, et de Guiche éparpillant, à genoux près d'elle, une poignée de perles et de pierres dans lesquelles le doigt fin et blanc de la princesse désignait celles qui lui plaisaient le plus.

Dans un autre coin, un joueur de guitare qui chantonnait des séguedillas espagnoles dont Madame raffolait depuis qu'elle les avait entendu chanter à la jeune reine avec une certaine mélancolie; seulement ce que l'Espagnole avait chanté avec des larmes dans la paupière, l'Anglaise les fredonnait avec un sourire qui laissait voir ses dents de nacre.

Ce cabinet ainsi habité présentait la plus riante image du plaisir.

En entrant, Monsieur fut frappé de voir tant de gens qui se divertissaient sans lui. Il en fut tellement jaloux qu'il ne put s'empêcher de dire comme un enfant : — Eh quoi! vous vous amusez ici, et moi je m'ennuie tout seul.

Sa voix fut comme le coup de tonnerre qui interrompt le gazouillement d'oiseaux sous le feuillage, il se fit un grand silence.

Guiche fut debout en un moment.

Malicorne se fit petit derrière les jupes de Montalais.

Manicamp se redressa et prit ses grands airs de cérémonies

Le guitarero fourra sa guitare sous une table et tira le tapis pour la dissimuler aux yeux du prince.

Madame seule ne bougea point, et souriant à son époux, lui répondit : — Est-ce que ce n'est pas l'heure de votre toilette? — Que l'on choisit pour se divertir, grommela le prince.

Ce mot malencontreux fut le signal de la déroute; les femmes s'enfuirent comme une volée d'oiseaux effrayés; le joueur de guitare s'évanouit comme une ombre; Malicorne, toujours protégé par Montalais qui élargissait sa robe, se glissa derrière une tapisserie. Pour Manicamp, il vint en aide à de Guiche, qui naturellement restait

auprès de Madame, et tous deux soutinrent bravement le choc avec la princesse.

Le comte était trop heureux pour en vouloir au mari : mais Monsieur en voulait à sa femme.

Il lui fallait un motif de querelle ; il le cherchait, et le départ précipité de cette foule si joyeuse avant son arrivée et si troublée par sa présence lui servit de prétexte. — Pourquoi donc prend-on la fuite à mon aspect ? dit-il d'un ton rogue.

Madame répliqua froidement que toutes les fois que le maître paraissait la famille se tenait à l'écart par respect.

Et en disant ces mots, elle fit une mine si drôle et si plaisante que Guiche et Manicamp ne purent se retenir. Ils éclatèrent de rire. Madame les imita, l'accès gagna Monsieur lui-même, qui fut forcé de s'asseoir parce qu'en riant il perdait trop de sa gravité.

Enfin il cessa, mais sa colère s'était augmentée. Il était encore plus furieux de s'être laissé aller à rire qu'il ne l'avait été de voir rire les autres.

Il regardait Manicamp avec de gros yeux, n'osant pas montrer sa colère au comte de Guiche.

Mais, sur un signe qu'il fit avec trop de dépit, Manicamp et de Guiche sortirent.

En sorte que Madame, demeurée seule, se mit à ramasser tristement ses perles, ne rit plus du tout et parla encore moins. — Je suis bien aise de voir, dit le duc, que l'on me traite comme un étranger chez vous, Madame. Et il sortit exaspéré.

En chemin, il rencontra Montalais qui veillait dans l'antichambre. — Il fait beau venir vous voir, dit-il, mais à la porte. Montalais fit la révérence la plus profonde.— Je ne comprends pas bien, dit-elle, ce que Votre Altesse Royale me fait l'honneur de me dire. — Je dis, Mademoiselle, que quand vous riez tous ensemble, dans l'appartement de Madame, est mal venu celui qui ne reste pas dehors. — Votre Altesse Royale ne pense pas et ne parle pas ainsi pour elle, sans doute ? — Au contraire, Mademoiselle, c'est pour moi que je parle, c'est à moi que je pense. Certes, je n'ai pas lieu de m'applaudir des réceptions qui me sont faites ici. Comment ! pour un jour qu'il y a chez Madame, chez moi, musique et assemblée, pour un jour que je compte me divertir un peu à mon tour, on s'éloigne !... Ah çà ! craignait-on donc de me voir, que tout le monde a pris la fuite en me voyant ?... On fait donc mal... quand je suis absent ? — Mais, repartit Montalais, on ne fait pas aujourd'hui, monseigneur, autre chose que l'on ne fasse les autres jours. — Quoi ! tous les jours on rit comme cela ? — Mais oui, monseigneur. — Tous les jours ce sont des groupes comme ceux que je viens de voir ? — Absolument pareils, monseigneur. — Et enfin tous les jours on râcle le boyau. — Monseigneur, la guitare est d'aujourd'hui ; mais quand nous n'avons pas de guitare, nous avons les violons et les flûtes ; des femmes s'ennuient sans musique. — Peste ! et les hommes ? — Quels hommes, monseigneur ? — M. de Guiche, M. de Manicamp et les autres, Monsieur... — Tous de la maison de monseigneur. — Oui, oui, vous avez raison, Mademoiselle.

Et le prince rentra dans ses appartemens ; il était tout rêveur. Il se précipita dans le plus profond de ses fauteuils, sans se regarder au miroir. — Où peut-être le chevalier ? dit-il.

Il y avait un serviteur auprès du prince. Sa question fut entendue. — On ne sait, monseigneur. — Encore cette réponse !... Le premier qui me répondra : « Je ne sais, » je le chasse.

Tout le monde, à cette parole, s'enfuit de chez Monsieur comme on s'était enfui de chez Madame.

Alors le prince entra dans une colère inexprimable. Il donna du pied dans un chiffonnier, qui roula sur le parquet brisé en trente morceaux.

Puis, du plus grand sang-froid, il alla aux galeries, et renversa l'un sur l'autre un vase d'émail, une aiguière de porphyre et un candélabre de bronze. Le tout fit un fracas effroyable. Tout le monde parut aux portes. — Que veut monseigneur? se hasarda de dire timidement le capitaine des gardes. — Je me donne la musique, répliqua Monsieur en grinçant des dents.

Le capitaine des gardes envoya chercher le médecin de Son Altesse Royale.

Mais, avant le médecin, arriva Malicorne qui dit au prince : — Monseigneur, M. le chevalier de Lorraine me suit.

Le duc regarda Malicorne et lui sourit.

Le chevalier entra en effet.

LA JALOUSIE DE M. DE LORRAINE.

Le duc d'Orléans poussa un cri de satisfaction en apercevant le chevalier de Lorraine. — Ah! c'est heureux, dit-il, par quel hasard vous voit-on? N'étiez-vous pas disparu comme on le disait? — Mais, oui, monseigneur. — Un caprice? — Un caprice! moi, avoir des caprices avec Votre Altesse! Le respect... — Laisse là le respect, auquel tu manques tous les jours. Je t'absous. Pourquoi étais-tu parti? — Parce que j'étais parfaitement inutile à monseigneur. — Explique-toi? — Monseigneur a près de lui des gens plus divertissans que je ne le serai jamais. Je ne me sens pas de force à lutter, moi; je me suis retiré. — Toute cette réserve n'a pas le sens commun. Quels sont ces gens contre qui tu ne veux pas lutter? Guiche? — Je ne nomme personne. — Guiche te gêne? — Je ne dis pas cela, monseigneur; ne me faites pas parler : vous savez bien que Guiche est de nos bons amis. — Qui alors? — De grâce, monseigneur, brisons là : je vous en supplie.

Le chevalier savait bien que l'on irrite la curiosité comme la soif en éloignant le breuvage ou l'explication. — Non, je veux savoir pourquoi tu as disparu? — Eh bien, je vais vous le dire; mais ne le prenez pas en mauvaise part. Je me suis aperçu que je gênais. — Qui? — Madame. — Comment cela? dit le duc étonné. — C'est tout simple : Madame est peut-être jalouse de l'attachement que vous voulez bien avoir pour moi. — Elle te le témoigne. — Monseigneur, Madame ne m'adresse jamais la parole, surtout depuis un certain temps. — Depuis quel temps? — Depuis que M. de Guiche lui ayant plu mieux que moi, elle le reçoit à toute heure.

Le duc rougit. — A toute heure... Qu'est-ce que ce mot-là, chevalier? dit-il sévèrement. — Je ne dirai plus rien, fit le chevalier avec un salut plein de cérémonie. — Au contraire, j'entends que vous parliez. Si vous vous êtes retiré pour cela, vous êtes donc bien jaloux? — Il faut être jaloux quand on aime, monseigneur; est-ce que Votre Altesse n'est pas jalouse de Madame? est-ce que Votre Altesse, si elle voyait toujours quelqu'un près de Madame, et quelqu'un traité favorablement, ne prendrait pas de l'ombrage? On aime ses amis comme ses amours. — Oui, oui, mais voilà encore un mot équivoque; chevalier, vous avez la conversation malheureuse. Vous avez dit :

Traité favorablement... Qu'entendez-vous par ce *favorablement?* — Rien que de fort simple, monseigneur, dit le chevalier avec une grande bonhomie. Ainsi, par exemple, quand un mari voit sa femme appeler de préférence tel ou tel homme près d'elle; quand cet homme se trouve toujours à la tête de son lit ou bien à la portière de son carrosse ; lorsqu'il y a toujours une petite place pour le pied de cet homme dans la circonférence des robes de la femme ; lorsque les gens se rencontrent hors des appels de la conversation ; lorsque le bouquet de celle-ci est de la couleur des rubans de celui-là ; lorsque les musiques sont dans l'appartement, les soupers dans les ruelles; lorsque, le mari paraissant, tout se tait chez la femme... — Alors, achève. — Alors, je dis, monseigneur, qu'on est peut-être jaloux.

Le duc s'agitait et se combattait évidemment. — Vous ne me dites pas, finit-il par dire, pourquoi vous vous éloignâtes; tout à l'heure vous disiez que c'était dans la crainte de gêner, vous ajoutiez même que vous aviez remarqué de la part de Madame un penchant à fréquenter M. de Guiche. — Ah ! monseigneur, je n'ai pas dit cela. — Si fait. — Mais si je l'ai dit, je ne voyais rien que d'innocent. — Enfin, vous voyiez quelque chose? — Monseigneur m'embarrasse. — Qu'importe? parlez. Si vous dites la vérité, pourquoi vous embarrasser? — Je dis toujours la vérité, monseigneur, mais j'hésite toujours aussi quand il s'agit de répéter ce que disent les autres. — Ah ! vous répétez... Il paraît qu'on a dit alors? — J'avoue qu'on m'a parlé. — Qui?

Le chevalier prit un air presque courroucé. — Monseigneur, dit-il, vous me soumettez à une question, vous me traitez comme un accusé sur la sellette... et les bruits qui effleurent en passant l'oreille d'un gentilhomme n'y séjournent pas. Votre Altesse veut que je grandisse le bruit à la hauteur d'un événement. — Enfin, s'écria le duc avec dépit, un fait constant c'est que vous vous êtes retiré à cause de ce bruit. — Je dois dire la vérité : on m'a parlé des assiduités de M. de Guiche près de Madame, rien de plus, plaisir innocent, je le répète, et, de plus, permis; mais, monseigneur, ne soyez pas injuste et ne poussez pas les choses à l'excès. Cela ne vous regarde pas. — Il ne me regarde pas qu'on parle des assiduités de Guiche chez Madame?.. — Non, monseigneur, non; et ce que je vous dis, je le dirais à Guiche lui-même, tant je vois en beau la cour qu'il fait à Madame; je le lui dirais à elle-même. Seulement vous comprenez ce que je crains? je crains de passer pour un jaloux de faveur, quand je ne suis qu'un jaloux d'amitié Je connais votre faible, je sais que quand vous aimez, vous êtes exclusif. Or, vous aimez Madame, et d'ailleurs qui ne l'aimerait pas? Suivez bien le cercle où je vous promène : Madame a distingué dans vos amis le plus beau et le plus attrayant : elle va vous influencer de telle façon au sujet de celui-là que vous négligerez les autres Un dédain de vous me ferait mourir; c'est assez déjà de supporter ceux de Madame. J'ai donc pris mon parti, monseigneur, de céder la place au favori dont j'envie le bonheur, tout en professant pour lui amitié sincère et sincère admiration. Voyons, avez-vous quelque chose contre ce raisonnement? Est-il d'un galant homme? La conduite est-elle d'un brave ami? Répondez au moins, vous qui m'avez si rudement interrogé.

Le duc s'était assis, il tenait sa tête à deux mains et ravageait sa coiffure.

Après un silence assez long pour que le chevalier eût pu apprécier tout l'effet de ses combinaisons oratoires, monseigneur se releva. — Voyons, dit-il, et sois franc. — Comme toujours. — Bon. Tu sais que nous avons déjà remarqué quelque chose au sujet de cet extravagant de Buckingham. — Oh ! monseigneur, n'accusez pas Madame, ou je prends congé de vous. Quoi ! vous allez à ces systèmes? quoi! vous soupçonnez? — Non, non, chevalier! je ne soupçonne pas Madame. Mais, enfin... je vois... je com-

pare... — Buckingham était un fou ! — Un fou sur lequel tu m'as parfaitement ouvert les yeux. — Non ! non ! dit vivement le chevalier, ce n'est pas moi qui vous ai ouvert les yeux : c'est Guiche. Oh ! ne confondons pas. Et il se mit à rire de ce rire strident qui ressemble au sifflet d'une couleuvre. — Oui, oui, en effet... tu dis quelques mots, mais Guiche se montra le plus jaloux. — Je crois bien, continua le chevalier sur le même ton ; il combattait pour l'autel et le foyer. — Plaît-il ? fit impérieusement le duc révolté de cette plaisanterie perfide. — Sans doute, M. de Guiche n'est-il pas premier gentilhomme de votre maison ?

— Enfin, répliqua le duc un peu plus calme, cette passion de Buckingham avait été remarquée ? — Certes ! — Eh bien ! dit-on que celle de M. de Guiche soit remarquée autant ? — Mais, monseigneur, vous retombez encore, on ne dit pas que M. de Guiche ait de passion. — C'est bien ! c'est bien ! — Vous voyez, monseigneur, qu'il valait mieux, cent fois mieux me laisser dans ma retraite que d'aller vous forger avec mes scrupules des soupçons que Madame regardera comme des crimes, et elle aura raison. — Que ferais-tu, toi ? — Une chose raisonnable. — Laquelle ? — Je ne ferais plus la moindre attention à la société de ces épicuriens nouveaux, et de cette façon les bruits tomberont. — Je verrai, je me consulterai.

Mais l'heure du dîner étant arrivée, monseigneur envoya prévenir Madame. Il fut répondu que Madame ne pouvait assister au grand couvert et qu'elle dînerait chez elle. — Cela n'est pas ma faute, dit le duc ; ce matin, tombant au milieu de toutes leurs musiques, j'ai fait le jaloux et on me boude. — Nous dînerons seuls, dit le chevalier avec un soupir ; je regrette Guiche. — Oh ! Guiche ne boudera pas longtemps, c'est un bon naturel. — Monseigneur, dit tout à coup le chevalier, il me vient une bonne idée : tantôt, dans notre conversation, j'ai pu aigrir Votre Altesse et donner sur lui des ombrages. Il convient que je sois le médiateur... Je vais aller à la recherche du comte et je le ramènerai. — Ah ! chevalier, tu es une bonne âme. — Votre Altesse veut bien me faire la grâce d'attendre ici quelques momens. — Volontiers, va... J'essaierai mes habits de Fontainebleau.

Le chevalier parti, il appela ses gens avec un grand soin, comme s'il leur donnait divers ordres.

Tous partirent dans différentes directions. Mais il retint son valet de chambre. — Sache, dit-il, et sache tout de suite si M. de Guiche n'est pas chez Madame. Vois comment savoir cela ? — Facilement, monsieur le chevalier ; je le demanderai à Malicorne, qui le saura de mademoiselle de Montalais.

Dix minutes ne s'étaient pas écoulées que le valet de chambre revint. Il attira mystérieusement son maître dans un escalier de service et le fit entrer dans une petite chambre dont la fenêtre donnait sur le jardin. — Qu'y a-t-il ? dit le chevalier : pourquoi tant de précautions ? — Regardez, Monsieur, dit le valet de chambre, sous le marronnier, en bas. — Bien... Ah ! mon Dieu ! je vois Manicamp qui attend : qu'attend-il ? — Vous allez voir si vous prenez patience... Là, voyez-vous, maintenant ? — Je vois un, deux, quatre musiciens avec leurs instrumens, et derrière eux, les poussant, Guiche en personne. Mais que fait-il là ? — Il attend qu'on lui ouvre la petite porte de l'escalier des dames d'honneur ; il montera par là chez Madame, où l'on va faire entendre une nouvelle musique pendant le dîner. — C'est superbe ce que tu dis là. — N'est-ce pas, Monsieur ? — Et c'est M. Malicorne, qui t'a dit cela ? — Lui-même. — Il t'aime donc ? — Il aime Monsieur. — Pourquoi ? — Parce qu'il veut être de sa maison. — Mordieu ! il en sera. — Voyez-vous, la petite porte s'ouvre, une femme fait entrer les musiciens... — C'est la Montalais ? — Tout beau, Monsieur, ne criez pas

ce nom; qui dit Montalais dit Malicorne. Si vous vous brouillez avec l'un, vous serez mal avec l'autre. — Bien, je n'ai rien vu.

Le chevalier ayant la certitude que Guiche était entré, revint chez Monsieur qu'il trouva splendidement vêtu et rayonnant de joie comme de beauté. — Et Guiche? fit le duc. — Introuvable. Il a fui, il a évaporé. Votre algarade du matin l'a effarouché. On ne l'a pas trouvé chez lui. — Bah! il est capable, ce cerveau fêlé, d'avoir pris la poste pour aller dans ses terres. Pauvre garçon, nous le rappellerons, va. Dînons. — Monseigneur, c'est le jour des idées; j'en ai encore une. — Laquelle? — Monseigneur, Madame vous boude, et elle a raison. Vous lui devez une revanche; allez dîner avec elle. — Oh! c'est d'un mari faible. — C'est d'un bon mari. La princesse s'ennuie : elle va pleurer dans son assiette, elle aura les yeux rouges. Voyons, voyons, monseigneur, nous serons tristes; j'aurai le cœur gros de savoir que Madame est seule : vous, tout féroce que vous voudrez être, vous soupirerez. Emmenez-moi au dîner de Madame, et ce sera une charmante surprise. Je gage que nous nous divertirons. — Chevalier, chevalier! tu me conseilles mal. — Je vous conseille bien, vous êtes dans vos avantages : votre habit pensée, brodé d'or, vous va divinement. Madame sera encore plus subjuguée par l'homme que par le procédé. Voyons, monseigneur. — Tu me décides, partons.

Le duc sortit, avec le chevalier, de son appartement et se dirigea vers celui de Madame.

Le chevalier glissa ces mots à l'oreille de son valet : — Du monde devant la petite porte! Que nul ne puisse s'échapper par là! cours.

Et derrière le duc il parvint aux antichambres de Madame. Les huissiers allaient annoncer. — Que nul ne bouge, dit le chevalier en riant, monseigneur veut faire une surprise.

MONSIEUR EST JALOUX DE GUICHE.

Monsieur entra brusquement comme les gens qui ont une bonne intention et qui croient faire plaisir, ou comme ceux qui espèrent surprendre quelque secret, triste aubaine des jaloux.

Madame, enivrée par les premières mesures de la musique, dansait comme une folle, laissant là son dîner commencé.

Son danseur était M. de Guiche, les bras en l'air, les yeux à demi fermés, le genou en terre, comme ces danseurs espagnols, aux regards voluptueux, au geste caressant.

La princesse tournait autour de lui avec le même sourire et la même séduction provocante.

Montalais admirait. La Vallière, assise dans un coin, regardait toute rêveuse.

Il est impossible d'exprimer l'effet que produisit sur ces gens heureux la présence de Monsieur. Il serait tout aussi impossible d'exprimer l'effet que produisit sur Philippe la vue de ces gens heureux.

Le comte de Guiche n'eut pas la force de se relever, Madame demeura au milieu de son pas et de son attitude sans pouvoir articuler un mot.

Le chevalier de Lorraine, adossé au chambranle de la porte, souriait comme un homme plongé dans la plus naïve admiration.

La pâleur du prince, le tremblement convulsif de ses mains et de ses jambes fut le premier symptôme qui frappa les assistans. Un profond silence succéda au bruit de la danse.

Le chevalier de Lorraine profita de cet intervalle pour venir saluer respectueusement Madame et Guiche, en affectant de les confondre dans ses révérences, comme les deux maîtres de la maison

Monsieur s'approchant à son tour, — Je suis enchanté, dit-il d'une voix rauque; j'arrivais ici croyant vous trouver malade et triste, je vous vois livrée à de nouveaux plaisirs; en vérité, c'est heureux! ma maison est la plus joyeuse de l'univers.

Se retournant vers Guiche. — Comte, dit-il, je ne vous savais pas un si brave danseur.

Puis revenant à sa femme. — Soyez meilleure pour moi, dit-il avec une amertume qui voilait sa colère: chaque fois qu'on se réjouira chez vous, invitez-moi... Je suis un prince fort abandonné.

Guiche avait repris toute son assurance, et une fierté naturelle qui lui allait bien. — Monseigneur, dit-il, sait bien que toute ma vie est à son service; quand il s'agira de la donner, je suis prêt: pour aujourd'hui, il ne s'agit que de danser, je danse. — Et vous avez raison, dit froidement le prince. Et puis, Madame, continua-t-il, vous ne remarquez point que vos dames m'enlèvent mes amis: M. de Guiche n'est pas à vous, Madame, mais à moi. Si vous voulez dîner sans moi, vous avez vos dames. Quand je dîne seul, j'ai mes gentilshommes; ne me dépouillez pas tout à fait.

Madame sentit le reproche et la leçon.

La rougeur monta soudain jusqu'à ses yeux. — Monsieur, répliqua-t-elle, j'ignorais en venant à la cour de France que les princesses de mon rang dussent être considérées comme les femmes de Turquie. J'ignorais qu'il fût défendu de voir des hommes; mais puisque telle est votre volonté, je m'y conformerai; de plus, ne vous gênez point si vous voulez faire griller mes fenêtres.

Cette riposte, qui fit sourire Montalais et Guiche, ramena dans le cœur du prince la colère, dont une bonne partie venait de s'évaporer en paroles. — Très-bien, dit-il d'un ton concentré, voilà comme on me respecte chez moi! — Monseigneur! monseigneur! murmura le chevalier à l'oreille de Monsieur, de façon à ce que tout le monde remarquât bien qu'il le modérait. — Venez! répliqua le duc pour toute réponse, en l'entraînant et en pirouettant par un mouvement brusque, au risque de heurter Madame.

Le chevalier suivit son maître jusque dans l'appartement, où le prince ne fut pas plutôt assis, qu'il donna un libre cours à sa fureur.

Le chevalier levait les yeux au ciel, joignait les mains et ne disait mot. — Ton avis! s'écria Monsieur, sur tout ce qui se passe ici? — Oh! monseigneur, c'est grave. — C'est odieux! — Voyez comme c'est malheureux, dit le chevalier, nous espérions avoir la tranquillité après le départ de ce fou de Buckingham. — Et c'est pire! — Je ne dis pas cela, monseigneur. — Oui, mais je le dis, moi, car Buckingham n'eût jamais osé faire le quart de ce que nous avons vu. Se cacher pour danser, feindre une indisposition pour dîner en tête-à-tête. — Oh! monseigneur, oh! non! non! — Si! si! cria le prince en s'excitant lui-même comme les enfans volontaires; mais je n'endurerai pas plus longtemps, il faut qu'on sache ce qui se passe. — Monseigneur, un éclat... —

Pardieu ! dois-je me gêner quand on se gêne si peu avec moi. Attends-moi ici, chevalier, attends-moi !

Le prince disparut dans la chambre voisine, et s'informa de l'huissier si la reine-mère était revenue de la chapelle.

Anne d'Autriche était chez elle. Tout à coup le duc d'Orléans entra. — Ma mère, s'écria-t-il en fermant vivement les portières, les choses ne peuvent subsister ainsi.

Anne d'Autriche leva sur lui ses beaux yeux, et avec une inaltérable douceur, — De quelles choses voulez-vous parler? dit-elle. — Je veux parler de Madame. — Votre femme? — Oui, ma mère — Je gage que ce fou de Buckingham lui aura écrit quelque lettre d'adieu. — Ah ! bien oui, ma mère, est-ce qu'il s'agit de Buckingham ! — Et de quoi donc alors? — Ma mère, Madame a déjà remplacé M. de Buckingham. — Philippe, que dites-vous? vous prononcez là des paroles légères. — Non pas, non pas. Madame a si bien fait, que je suis encore jaloux. — Et de qui, bon Dieu? — Vous n'avez pas vu que M. de Guiche est toujours chez elle, toujours avec elle.

La reine frappa ses deux mains l'une contre l'autre et se mit à rire. — Philippe, dit-elle, ce n'est pas un défaut que vous avez là, c'est une maladie. — Allons, voilà que vous allez recommencer pour celui-ci ce que vous disiez pour celui-là. Et si je cite des faits, dit-il, croirez-vous? — Mon fils, pour toute autre chose que la jalousie, je vous croirais sans l'allégation des faits, mais pour la jalousie je ne vous promets rien. — Alors c'est comme si Votre Majesté m'ordonnait de me taire et me renvoyait hors de cause. — Nullement; vous êtes mon fils, je vous dois toute l'indulgence d'une mère, mais n'exagérez pas, Philippe, et prenez garde de me représenter votre femme comme un esprit dépravé... — Mais les faits ! — J'écoute.

— Ce matin on faisait de la musique chez Madame, à dix heures. — C'est innocent. — M. de Guiche causait seul avec elle... Ah ! j'oublie de vous dire que depuis huit jours il ne la quitte pas plus que son ombre. — Mon ami, s'ils faisaient mal ils se cacheraient. — Bon, s'écria le duc; je vous attendais là. Retenez bien ce que vous venez de dire. Ce matin, dis-je, je les surpris, et témoignai vivement mon mécontentement. — Soyez sûr que cela suffira, c'est peut-être même trop. Ces jeunes femmes sont ombrageuses. Leur reprocher le mal qu'elles n'ont pas fait, c'est parfois leur dire qu'elles pourraient le faire. — Bien. bien, attendez. Retenez aussi ce que vous venez de dire, Madame. Or, tantôt, me repentant de cette vivacité du matin et sachant que Guiche boudait chez lui, j'allai chez Madame. Devinez ce que j'y trouvai. D'autres musiques, des danses, et Guiche; on l'y cachait.

Anne d'Autriche fronça le sourcil. — C'est imprudent, dit-elle. Qu'a dit Madame? — Rien. — Et Guiche? — De même... Si fait... il a balbutié quelques impertinences. — Que concluez-vous, Philippe? — Que j'étais joué, que Buckingham n'était qu'un prétexte, et que le vrai coupable c'est Guiche.

Anne haussa les épaules. — Après? — Je veux que Guiche sorte de chez moi comme Buckingham, et je le demanderai au roi, à moins que... — A moins que? — Vous ne fassiez vous-même, Madame, vous qui êtes si spirituelle et si bonne, la commission. — Je ne la ferai point. — Bien, je sais ce que je ferai, moi, dit le prince impétueusement.

Anne le regarda inquiète. — Et que ferez-vous? dit-elle. — Je le ferai noyer dans mon bassin la première fois que je le trouverai chez moi.

Et cette menace lancée, le prince en attendit l'effet. La reine fut impassible. — Faites, dit-elle.

Philippe était faible comme une femme, il se mit à hurler. — J'irai au roi. —

J'allais vous le proposer. J'attends Sa Majesté ici, c'est l'heure de sa visite; expliquez-vous.

Elle n'avait pas fini, que Philippe entendit la porte de l'antichambre s'ouvrir bruyamment.

La peur le prit. On distinguait le pas du roi, dont les semelles craquaient sur les tapis.

Le duc s'enfuit par une petite porte, laissant la reine aux prises.

Anne d'Autriche se mit à rire, et riait encore lorsque le roi entra.

Il venait très-affectueusement savoir des nouvelles de la santé déjà chancelante de la reine-mère. Il venait lui annoncer aussi que tous les préparatifs pour le voyage de Fontainebleau étaient terminés.

La voyant rire, il sentit diminuer son inquiétude et l'interrogea lui-même en riant.

Anne d'Autriche lui prit la main, et d'une voix pleine d'enjouement : — Savez-vous, dit-elle, que je suis fière d'être Espagnole. — Pourquoi, Madame? — Parce que les Espagnoles valent mieux au moins que les Anglaises. — Expliquez-vous. — Depuis que vous êtes marié, vous n'avez pas eu un seul reproche à faire à la reine. — Non, certes. — Et voilà un certain temps que vous êtes marié. Votre frère, au contraire, est marié depuis quinze jours, il se plaint de Madame pour la seconde fois. — Quoi! encore Buckingham? — Non, un autre. Guiche. — Ah çà, mais c'est donc une coquette que Madame? — Je le crains. — Mon pauvre frère! dit le roi en riant. — Vous excusez la coquetterie, à ce que je vois? — Chez Madame, oui. Madame n'est pas coquette au fond. — Soit, mais votre frère en perdra la tête. — Que demande-t-il? — Il veut faire noyer Guiche. — C'est violent. — Ne riez pas, il est exaspéré. Avisez à quelques moyens. — Pour sauver Guiche, volontiers.

— Oh! si votre frère vous entendait, il conspirerait contre vous comme faisait votre oncle, Monsieur, contre le roi votre père. — Non, Philippe m'aime trop, et je l'aime trop de mon côté, nous vivrons bons amis. Le résumé de la requête? — C'est que vous empêchiez Madame d'être coquette et Guiche d'être aimable. — Rien que cela; mon frère se fait une bien haute idée du pouvoir royal. Corriger une femme! Passe encore pour un homme. — Comment vous y prendrez-vous? — Avec un mot dit à Guiche, qui est un garçon d'esprit, je le persuaderai. — Mais Madame? — C'est plus difficile; un mot ne suffira pas; je composerai une homélie, je la prêcherai. — Cela presse. — Oh! j'y mettrai toute la diligence possible. Nous avons répétition de ballet cette après-dînée. — Vous prêcherez en dansant? — Oui, Madame. — Vous promettez de convertir? — J'extirperai l'hérésie par la conviction ou par le feu. — A la bonne heure! Ne me mêlez point dans tout cela, Madame ne me le pardonnerait de sa vie. Et belle-mère, je dois bien vivre avec ma bru. — Madame, ce sera le roi qui prendra tout sur lui. Voyons, je réfléchis. — A quoi? — Il serait peut-être mieux que j'allasse trouver Madame chez elle. — C'est un peu solennel. — Oui, mais la solennité ne messied pas aux prédicateurs, et puis le violon du ballet mangerait la moitié de mes argumens. En outre, il s'agit d'empêcher quelque violence de mon frère... Madame est-elle chez elle? — Je le crois.

— L'exposition des griefs, s'il vous plaît? — En deux mots. Voici : Musique perpétuelle... assiduité de Guiche... soupçons de cachotteries et de complots. — Les preuves? — Aucune. — Bien; je me rends chez Madame. Et le roi se prit à regarder dans les glaces sa toilette qui était riche et son visage qui resplendissait comme ses diamans. — On éloigne bien un peu Monsieur? dit-il. — Oh! l'eau et le feu ne se fuient pas avec plus d'acharnement. — Il suffit. Ma mère, je vous baise les mains... les plus belles

mains de France. — Réussissez, sire... Soyez le pacificateur du ménage. — Je n'emploie pas d'ambassadeur, répliqua Louis. C'est vous dire que je réussirai.

Il sortit en riant, et s'épousseta soigneusement tout le long du chemin.

LE MÉDIATEUR.

Quand le roi parut chez Madame, tous les courtisans que la nouvelle d'une scène conjugale avait disséminés autour des appartemens, commencèrent à concevoir les plus graves inquiétudes.

Il se formait un orage dont le chevalier de Lorraine, au milieu des groupes, analysait avec joie tous les élémens, grossissant les plus faibles et relevant les plus forts, afin de produire les plus méchans effets possibles.

Ainsi que l'avait annoncé Anne d'Autriche, la présence du roi donna un caractère solennel à l'événement.

Ce n'était pas une petite affaire, en 1662, que le mécontentement de Monsieur contre Madame, et l'intervention du roi dans les affaires privées de Monsieur.

Aussi vit-on les plus hardis qui entouraient le comte de Guiche, dès le premier moment, s'éloigner de lui avec une sorte d'épouvante, et le comte lui-même, gagné par la panique générale, se retirer chez lui tout seul.

Le roi entra chez Madame en saluant, comme il avait toujours l'habitude de le faire. Les dames d'honneur étaient rangées en file sur son passage, dans la galerie.

Si fort préoccupée que fût Sa Majesté, elle donna un coup d'œil de maître à ces deux rangs de jeunes et charmantes femmes qui baissaient modestement les yeux.

Toutes étaient rouges de sentir sur elles le regard du roi. Une seule, dont les longs cheveux se roulaient en boucles soyeuses sur la plus belle peau du monde, une seule était pâle et se soutenait à peine, malgré les coups de coude de sa compagne.

C'était la Vallière, que Montalais étayait de la sorte en lui soufflant tout bas le courage dont elle-même était si abondamment pourvue.

Le roi ne put s'empêcher de se retourner. Tous les fronts, qui déjà s'étaient relevés, se baissèrent de nouveau, mais la seule tête blonde demeura immobile, comme si elle eût épuisé tout ce qui lui restait de force et d'intelligence.

En entrant chez Madame, Louis trouva sa belle-sœur à demi couchée sur les coussins de son cabinet. Elle se souleva et fit une révérence profonde en balbutiant quelques remercîmens sur l'honneur qu'elle recevait.

Puis elle se rassit vaincue par une faiblesse affectée sans doute, car un coloris charmant animait ses joues, et ses yeux encore rouges de quelques larmes répandues récemment, n'avaient que plus de feu.

Quand le roi fut assis et qu'il eut remarqué, avec cette sûreté d'observation qui le caractérisait, le désordre de la chambre et celui non moins grand du visage de Madame, il prit un air enjoué. — Ma sœur, dit-il, à quelle heure vous plaît-il que nous répétions le ballet d'aujourd'hui?

Madame secouant lentement et languissamment sa tête charmante : — Ah! sire,

dit-elle, veuillez m'excuser pour cette répétition : j'allais faire prévenir Votre Majesté que je ne saurais aujourd'hui. — Comment, dit le roi avec une surprise modérée ; ma sœur, seriez-vous indisposée? — Oui, sire. — Je vais faire appeler vos médecins, alors. — Non, car les médecins ne peuvent rien à mon mal. — Vous m'effrayez! — Sire, je veux demander à Votre Majesté la permission de m'en retourner en Angleterre.

Le roi fit un mouvement. — En Angleterre! Dites-vous bien ce que vous voulez dire, Madame? — Je le dis à contre-cœur, sire, répliqua la petite-fille de Henri IV avec résolution, et elle fit étinceler ses beaux yeux noirs. Oui, je regrette de faire à Votre Majesté des confidences de ce genre; mais je me trouve trop malheureuse à la cour de Votre Majesté : je veux retourner dans ma famille. — Madame! Madame!

Et le roi s'approcha. — Écoutez-moi, sire, continua la jeune femme en prenant peu à peu sur son interlocuteur l'ascendant que lui donnaient sa beauté, sa nerveuse nature, je suis accoutumée à souffrir. Jeune encore, j'ai été humiliée, j'ai été dédaignée. Oh! ne me démentez pas, sire, dit-elle avec un sourire. Le roi rougit. — Alors, dis-je, j'ai pu croire que Dieu m'avait fait naître pour cela, moi, fille d'un roi puissant; mais puisqu'il avait frappé la vie dans mon père, il pouvait bien frapper en moi l'orgueil. J'ai bien souffert; j'ai bien fait souffrir ma mère, mais j'ai juré que si jamais Dieu me rendait une position indépendante, fût-ce celle de l'ouvrière du peuple qui gagne son pain avec son travail, je ne souffrirais plus la moindre humiliation. Ce jour est arrivé, j'ai recouvré la fortune due à mon rang, à ma naissance; j'ai remonté jusqu'aux degrés du trône, j'ai cru que m'alliant à un prince français je trouverais en lui un parent, un ami, un égal; mais je m'aperçois que je n'ai trouvé qu'un maître, et je me révolte, sire. Ma mère n'en saura rien. Vous que je respecte et que... j'aime...

Le roi tressaillit; nulle voix n'avait ainsi chatouillé son oreille. — Vous, dis-je, sire, qui savez tout, puisque vous venez ici, vous me comprendrez peut-être. Si vous ne fussiez pas venu, j'allais à vous. C'est l'autorisation de partir librement que je veux. J'abandonne à votre délicatesse, à vous l'homme par expérience, de me disculper et de me protéger.

— Ma sœur! ma sœur! balbutia le roi courbé par cette rude attaque, avez-vous bien réfléchi à l'énorme difficulté du projet que vous formez? — Sire, je ne réfléchis pas, je sens. — Mais que vous a-t-on fait, voyons?

La princesse venait, on le voit, par cette manœuvre particulière aux femmes, d'éviter tout reproche et d'en formuler un plus grave; d'accusée elle devenait accusatrice.

Le roi ne s'aperçut pas qu'il était venu chez elle pour lui dire : — Qu'avez-vous fait à mon frère? Et qu'il se réduisait à dire : — Que vous a-t-on fait? — Ce qu'on m'a fait? répliqua Madame; oh! il faut être femme pour le comprendre, sire, on m'a fait pleurer. Et d'un doigt qui n'avait pas son égal en finesse et en blancheur nacrée, elle montrait des yeux brillans noyés dans le fluide et elle recommençait à pleurer. — Ma sœur, je vous en supplie, dit le roi en s'avançant pour lui prendre une main qu'elle lui abandonna moite et palpitante. — Sire, on m'a tout d'abord privée de la présence d'un ami de mon frère. Milord duc de Buckingham était pour moi un hôte agréable, enjoué, un compatriote qui connaissait mes habitudes. Je dirai presque un compagnon, tant nous avons passé de jours ensemble avec nos autres amis sur nos belles eaux de Saint-James. — Mais, ma sœur, Villiers était amoureux de vous? — Prétexte! Que fait cela, dit-elle sérieusement, que M. de Buckingham ait été ou non

amoureux de moi. Est-ce donc dangereux pour moi, un homme amoureux... Ah! sire, il ne suffit pas qu'un homme vous aime.

Et elle sourit si tendrement, si finement, que le roi sentit son cœur battre et défaillir dans sa poitrine. — Enfin, si mon frère était jaloux, interrompit le roi. — Bien, voilà une raison, et l'on a chassé M. de Buckingham... — Chassé!...... oh! non. — Expulsé, évincé, congédié, si vous aimez mieux, sire; un des premiers gentilshommes de l'Europe s'est vu forcé de quitter la cour du roi de France, de Louis XIV, comme un manant, à propos d'une œillade ou d'un bouquet. C'est peu digne de la cour la plus galante... Pardon, sire, j'oubliais qu'en parlant ainsi j'attentais à votre souverain pouvoir. — Ma foi non, ma sœur, ce n'est pas moi qui ai congédié M. de Buckingham... Il me plaisait fort. — Ce n'est pas vous? dit habilement Madame; ah! tant mieux!

Il y eut un silence de quelques minutes.

Elle reprit : — M. de Buckingham parti... je sais à présent pourquoi et par qui... je croyais avoir recouvré la tranquillité... Point... Voilà que Monsieur trouve un autre prétexte; voilà que... — Voilà que, dit le roi avec enjouement, un autre se présente. Et c'est naturel; vous êtes belle, Madame; on vous aimera toujours. — Alors, s'écria la princesse, je ferai la solitude autour de moi. Oh! c'est bien ce qu'on veut, c'est bien ce qu'on me prépare; mais, non, je préfère retourner à Londres. Là on me connaît, on m'apprécie. J'aurai mes amis sans craindre que l'on ose les nommer mes amans. Fi! c'est un indigne soupçon, et de la part d'un gentilhomme. Oh! Monsieur a tout perdu dans mon esprit depuis que je le vois, depuis qu'il s'est révélé à moi comme le tyran d'une femme.

— Là! là! Mon frère n'est coupable que de vous aimer. — M'aimer! Monsieur m'aimer! Ah! sire...

Et elle rit aux éclats. — Monsieur n'aimera jamais une femme, dit-elle; Monsieur s'aime trop lui-même; non, malheureusement pour moi, Monsieur est de la pire espèce des jaloux : jaloux sans amour. — Avouez cependant, dit le roi qui commençait à s'animer dans cet entretien brûlant, avouez que Guiche vous aime. — Ah! sire, je n'en sais rien. — Vous devez le voir. Un homme qui aime se trahit. — Monsieur de Guiche ne s'est pas trahi. — Ma sœur, ma sœur, vous défendez M. de Guiche. — Moi! par exemple; moi! Oh! sire, il ne manquerait plus à mon infortune qu'un soupçon de vous. — Non, Madame, non, reprit vivement le roi. Ne vous affligez pas. Oh! vous pleurez. Je vous en conjure, calmez-vous.

Elle pleurait cependant, de grosses larmes coulaient sur ses mains. Le roi prit une de ses mains et but une de ses larmes.

Elle le regarda si tristement et si tendrement qu'il en fut frappé au cœur. — Vous n'avez rien pour Guiche? dit-il plus inquiet qu'il ne convenait à son rôle de médiateur. — Mais rien, rien. — Alors je puis rassurer mon frère. — Eh! sire, rien ne le rassurera. Ne croyez donc pas qu'il soit jaloux. Monsieur a reçu de mauvais conseils, et Monsieur est d'un caractère inquiet. — On peut l'être lorsqu'il s'agit de vous.

Madame baissa les yeux et se tut. Le roi fit comme elle. Il lui tenait toujours la main.

Ce silence d'une minute dura un siècle.

Madame retira doucement sa main. Elle était sûre désormais du triomphe. Le champ de bataille était à elle. — Monsieur se plaint, dit timidement le roi, que vous préférez à son entretien, à sa société, des sociétés particulières. — Sire, Monsieur passe sa vie à regarder sa figure dans un miroir et à comploter des méchancetés contre les femmes avec M. le chevalier de Lorraine. — Oh! vous allez un peu loin. — Je dis ce qui est.

Observez, vous verrez, sire, si j'ai raison. — J'observerai. Mais, en attendant, quelle satisfaction donner à mon frère? — Mon départ. — Vous répétez ce mot! s'écria imprudemment le roi, comme si depuis dix minutes un changement tel eût été produit que Madame en eût eu toutes ses idées retournées. — Sire, je ne puis plus être heureuse ici, dit-elle. M. de Guiche gêne Monsieur. Le fera-t-on partir aussi? — S'il le faut, pourquoi pas? répondit en souriant Louis XIV. — Eh bien! après M. de Guiche?.. que je regretterai du reste, je vous en préviens, sire. — Ah! vous le regretterez? — Sans doute; il est aimable, il a pour moi de l'amitié, il me distrait. — Ah! si Monsieur vous entendait! fit le roi piqué. Savez-vous que je ne me chargerais point de vous raccommoder, et que je ne le tenterais même pas. — Sire, à l'heure qu'il est, pouvez-vous empêcher Monsieur d'être jaloux du premier venu? Je sais bien que M. de Guiche n'est pas le premier venu. — Encore : je vous préviens qu'en bon frère je vais prendre M. de Guiche en horreur. — Ah! sire, dit Madame, ne prenez, je vous en supplie, ni les sympathies ni les haines de Monsieur. Restez le roi; mieux vaudra pour vous et pour tout le monde.

Vous êtes une adorable railleuse, Madame, et je comprends que ceux même que vous raillez vous adorent. — Et voilà pourquoi, vous, sire, que j'eusse pris pour mon défenseur, vous allez vous joindre à ceux qui me persécutent, dit Madame. — Moi, votre persécuteur! Dieu m'en garde! — Alors, continua-t-elle languissamment, accordez-moi ma demande. — Que demandez-vous? — A retourner en Angleterre. — Oh! cela, jamais! jamais! s'écria Louis XIV. — Je suis donc prisonnière? — En France, oui. — Que faut-il que je fasse alors? — Eh bien! ma sœur, je vais vous le dire. — J'écoute Votre Majesté en humble servante. — Au lieu de vous livrer à des intimités un peu inconséquentes, au lieu de nous alarmer par votre isolement, montrez-vous à nous toujours, ne nous quittez pas, vivons en famille. Certes, M. de Guiche est aimable; mais, enfin, si nous n'avons pas son esprit... — Oh! sire, vous savez bien que vous faites le modeste. — Non, je vous jure. On peut être roi et sentir soi-même que l'on a moins de chance de plaire que tel ou tel gentilhomme. — Je jure bien que vous ne croyez pas un seul mot de ce que vous dites là, sire.

Le roi regarda Madame tendrement. — Voulez-vous me promettre une chose? dit-il. — Laquelle? — C'est de ne plus perdre dans votre cabinet avec des étrangers le temps que vous nous devez. Voulez-vous que nous fassions contre l'ennemi commun une alliance offensive et défensive? — Une alliance avec vous, sire? — Pourquoi pas? N'êtes-vous pas une puissance? — Mais vous, sire, êtes-vous un allié bien fidèle? — Vous verrez, Madame. — Et de quel jour datera cette alliance? — D'aujourd'hui. — Je rédigerai le traité. — Très-bien! — Et vous le signerez. — Aveuglément. — Oh! alors, sire, je vous promets merveille, vous êtes l'astre de la cour, quand vous paraîtrez... — Eh bien! — Tout resplendira. — Oh! Madame, Madame, dit Louis XIV, vous savez bien que toute lumière vient de vous, et que si je prends le soleil pour devise, ce n'est qu'un emblème.

— Sire, vous flattez votre alliée, donc vous voulez la tromper, dit Madame en menaçant le roi de son doigt mutin. — Comment, vous croyez que je vous trompe lorsque je vous assure de mon affection! — Oui. — Et qui vous fait douter? — Une chose. — Laquelle? Je serai bien malheureux si je ne triomphe pas d'une seule chose. — Cette chose n'est point en votre pouvoir, sire, pas même au pouvoir de Dieu. — Et quelle est cette chose? — Le passé. — Madame, je ne comprends pas, dit le roi, justement parce qu'il avait trop bien compris.

La princesse lui prit la main. — Sire, dit-elle, j'ai eu le malheur de vous déplaire

si longtemps, que j'ai presque le droit de me demander aujourd'hui comment vous avez pu m'accepter comme belle-sœur. — Me déplaire! vous m'avez déplu! — Allons, ne le niez pas. — Permettez... — Non, non, je me rappelle. — Notre alliance date d'aujourd'hui, s'écria le roi avec une chaleur qui n'était pas feinte; vous ne vous souvenez donc plus du passé. Ni moi non plus, mais je me souviens du présent. Je l'ai sous les yeux, le voici; regardez.

Et il mena la princesse devant une glace où elle se vit rougissante et belle à faire succomber un saint. — C'est égal, murmura-t-elle, ce ne sera pas là une bien vaillante alliance. — Faut-il jurer? demanda le roi, enivré par la tournure voluptueuse qu'avait prise tout cet entretien. — Oh! je ne refuse pas un bon serment, dit Madame. C'est toujours un semblant de sûreté.

Le roi s'agenouilla sur un carreau et prit la main de Madame.

Elle, avec un sourire qu'un peintre ne rendrait point et qu'un poëte ne pourrait qu'imaginer, lui donna ses deux mains dans lesquelles il cacha son front brûlant.

Ni l'un ni l'autre ne put trouver une parole.

Le roi sentit que Madame retirait ses mains en lui effleurant les joues.

Il se releva aussitôt et sortit de l'appartement.

Les courtisans remarquèrent sa rougeur et en conclurent que la scène avait été orageuse.

Mais le chevalier de Lorraine se hâta de dire : — Oh! non, Messieurs, rassurez-vous. Quand Sa Majesté est en colère, elle est pâle.

LES CONSEILLEURS.

Le roi quitta Madame dans un état d'agitation qu'il eût eu peine à s'expliquer lui-même.

Il est impossible, en effet, d'expliquer le jeu secret de ces sympathies étranges qui s'allument subitement et sans cause après de nombreuses années passées dans le plus grand calme, dans la plus grande indifférence de deux cœurs destinés à s'aimer.

Pourquoi Louis avait-il autrefois dédaigné, presque haï Madame? Pourquoi maintenant trouvait-il cette même femme si belle, si désirable, et pourquoi non-seulement s'occupait-il, mais encore était-il si occupé d'elle?

Il ne faut pas croire que Louis se proposât à lui-même un plan de séduction; le lien qui unissait Madame à son frère était, ou du moins lui semblait une barrière infranchissable; il était même encore trop loin de cette barrière pour s'apercevoir qu'elle existât. Mais sur la pente de ces passions dont le cœur se réjouit, vers lesquelles la jeunesse nous pousse, nul ne peut dire où il s'arrêtera, pas même celui qui, d'avance, a calculé toutes les chances de succès ou de chute.

Quant à Madame, on expliquera facilement son penchant pour le roi : elle était jeune, coquette et passionnée pour inspirer de l'admiration.

C'était une de ces natures à élans impétueux qui, sur un théâtre, franc iraient de brasiers ardens pour arracher un cri d'applaudissement aux spectateurs.

Il n'était donc pas surprenant que, progression gardée, après avoir été adorée de Buckingham, de Guiche, qui était supérieur à Buckingham, ne fût-ce que par ce grand mérite si bien apprécié des femmes, la nouveauté; il n'était donc pas étonnant, disons-nous, que la princesse élevât son ambition jusqu'à être admirée par le roi, qui était non-seulement le premier du royaume, mais un des plus beaux et des plus spirituels.

Quant à la soudaine passion de Louis pour sa belle-sœur, la physiologie en donnerait l'explication par des banalités, et la nature par quelques-unes de ses affinités mystérieuses. Madame avait les plus beaux yeux noirs, Louis les plus beaux yeux bleus du monde.

Madame était rieuse et expansive, Louis mélancolique et discret. Appelés à se rencontrer pour la première fois sur le terrain d'un intérêt et d'une curiosité commune, ces deux natures opposées s'étaient enflammées par le contact de leurs aspérités réciproques.

Louis donc, de retour chez lui, s'aperçut que Madame était la femme la plus séduisante de la cour.

Madame, demeurée seule, songea toute joyeuse qu'elle avait produit sur le roi une vive impression.

Mais ce sentiment chez elle devait être passif, tandis que chez le roi il ne pouvait manquer d'agir avec toute la véhémence naturelle à l'esprit inflammable d'un jeune homme, d'un jeune homme qui n'a qu'à vouloir pour voir ses volontés exécutées.

Le roi annonça d'abord à Monsieur que tout était pacifié: que Madame avait pour lui le plus grand respect, la plus sincère affection; mais que c'était un caractère altier, ombrageux même, et dont il fallait soigneusement ménager les susceptibilités.

Monsieur répliqua sur le ton aigre-doux qu'il prenait d'ordinaire avec son frère, qu'il ne s'expliquait pas bien les susceptibilités d'une femme dont la conduite pouvait, à son avis, donner prise à quelque censure, et que si quelqu'un avait droit d'être blessé, c'était à lui, Monsieur, que ce droit appartenait sans conteste.

Mais alors le roi répondit d'un ton assez vif et qui prouvait tout l'intérêt qu'il prenait à sa belle-sœur : — Madame est au-dessus des censures, Dieu merci. — Des autres, oui, j'en conviens, dit Monsieur, mais pas des miennes, je présume. — Eh bien! dit le roi, à vous, mon frère, je dirai que la conduite de Madame ne mérite pas vos censures. Oui, c'est sans doute une jeune femme fort distraite et fort étrange, mais qui fait profession des meilleurs sentimens. Le caractère anglais n'est pas toujours bien compris en France, mon frère, et la liberté des mœurs anglaises étonne parfois ceux qui ne savent point combien cette liberté est rehaussée d'innocence. — Ah! dit Monsieur de plus en plus piqué, dès que Votre Majesté absout ma femme que j'accuse, ma femme n'est pas coupable, et je n'ai plus rien à dire. — Mon frère, repartit le roi, qui sentait la voix de la conscience murmurer tout bas à son cœur que Monsieur n'avait pas tout à fait tort; mon frère, ce que j'en dis et surtout ce que j'en fais, c'est pour votre bonheur. J'ai appris que vous vous étiez plaint d'un manque de confiance ou d'égards de la part de Madame, et je n'ai point voulu que votre inquiétude se prolongeât plus longtemps. Il entre dans mon devoir de surveiller votre maison. J'ai donc vu avec le plus grand plaisir que vos alarmes n'avaient aucun fondement. — Et, continua Monsieur d'un ton interrogateur et en fixant les yeux sur son frère, ce que Votre Majesté a reconnu pour Madame, et je m'incline devant votre sagesse royale, l'avez-vous aussi vérifié pour ceux qui ont été la cause du scandale dont je me plains. — Vous avez raison, mon frère, dit le roi; j'aviserai.

Ces mots renfermaient un ordre en même temps qu'une consolation. Le prince le sentit et se retira.

Quant à Louis, il alla retrouver sa mère; il sentait qu'il avait besoin d'une absolution plus complète que celle qu'il venait de recevoir de son frère.

Anne d'Autriche n'avait pas pour M. de Guiche les mêmes raisons d'indulgence qu'elle avait eues pour Buckingham.

Elle vit, aux premiers mots, que Louis n'était pas disposé à être sévère, elle le fut.

C'était une des ruses habituelles de la bonne reine pour arriver à connaître la vérité.

Mais Louis n'en était plus à son apprentissage : depuis près d'un an déjà il était roi. Pendant cette année il avait eu le temps d'apprendre à dissimuler.

Écoutant Anne d'Autriche afin de la laisser dévoiler toute sa pensée, l'approuvant seulement du regard et du geste, il se convainquit à certains coups d'œil profonds, à certaines insinuations habiles, que la reine, si perspicace en matière de galanterie, avait sinon deviné, du moins soupçonné sa faiblesse pour Madame.

De toutes ses auxiliaires, Anne d'Autriche devait être la plus importante : de toutes ses ennemies Anne d'Autriche eût été la plus dangereuse.

Louis changea donc de manœuvre.

Il chargea Madame, approuva Monsieur, écouta ce que sa mère disait de Guiche comme il avait écouté ce qu'elle avait dit de Buckingham.

Puis, quand il vit qu'elle croyait avoir remporté sur lui une victoire complète, il la quitta.

Toute la cour, c'est-à-dire tous les favoris et les familiers, et ils étaient nombreux, puisque l'on comptait déjà cinq maîtres, se réunirent au soir pour la répétition du ballet.

Cet intervalle avait été rempli pour le pauvre Guiche par quelques visites qu'il avait reçues.

Au nombre de ces visites, il en était une qu'il espérait et craignait presque d'un égal sentiment.

C'était celle du chevalier de Lorraine.

Vers les trois heures de l'après-midi le chevalier de Lorraine entra chez Guiche.

Son aspect était des plus rassurans. — Monsieur, dit-il à Guiche, était de charmante humeur, et l'on n'eût pas dit que le moindre nuage eût passé sur le ciel conjugal.

D'ailleurs, Monsieur avait si peu de rancune.

Depuis très-longtemps à la cour, le chevalier de Lorraine avait établi que, des deux fils de Louis XIII, Monsieur était celui qui avait pris le caractère paternel, le caractère flottant, irrésolu; bon par élans, mauvais au fond; mais certainement nul pour ses amis.

Il avait surtout ranimé Guiche en lui démontrant que Madame arriverait avant peu à mener son mari, et que, par conséquent, celui-là gouvernerait Monsieur qui parviendrait à gouverner Madame.

Ce à quoi Guiche, plein de défiance et de présence d'esprit, avait répondu : — Oui, chevalier; mais je crois Madame fort dangereuse. — Et en quoi? — En ce qu'elle a vu que Monsieur n'était pas d'un caractère très-passionné pour les femmes. — C'est vrai, dit en riant le chevalier de Lorraine. — Et alors... — Eh bien? — Eh bien! Madame choisit le premier venu pour en faire l'objet de ses préférences et ramener son mari par la jalousie. — Profond! profond! s'écria le chevalier. — Vrai! répondit Guiche.

Et ni l'un ni l'autre ne disait sa pensée.

Guiche, au moment où il attaquait ainsi le caractère de Madame, lui en demandait mentalement pardon du fond du cœur.

Le chevalier, en admirant la profondeur de vue de Guiche, le conduisait les yeux fermés au précipice.

Guiche alors l'interrogea plus directement sur l'effet produit par la scène du matin, sur l'effet plus sérieux encore produit par la scène du dîner.

— Mais je vous ai déjà dit qu'on en riait, répondit le chevalier de Lorraine, et Monsieur tout le premier. — Cependant, hasarda Guiche, on m'a parlé d'une visite du roi à Madame. — Eh bien ! précisément ; Madame était la seule qui ne rît pas, et le roi est passé chez elle pour la faire rire. — En sorte que?... — En sorte que rien n'est changé aux dispositions de la journée. — Et l'on répète le ballet ce soir? — Certainement. — Vous en êtes sûr? — Très-sûr. En ce moment de la conversation des deux jeunes gens, Raoul entra le front soucieux. En l'apercevant, le chevalier qui avait pour lui, comme pour tout noble caractère, une haine secrète, le chevalier se leva. — Vous me conseillez donc, alors... demanda Guiche au chevalier. — Je vous conseille de dormir tranquille, mon cher comte. — Et moi, Guiche, dit Raoul, je vous donnerai un conseil tout contraire. — Lequel, ami? — Celui de monter à cheval, et de partir pour une de vos terres ; arrivé là, si vous voulez suivre le conseil du chevalier, vous y dormirez aussi longtemps et aussi tranquillement que la chose pourra vous être agréable. — Comment ! partir, s'écria le chevalier en jouant la surprise, et pourquoi Guiche partirait-il? — Parce que, et vous ne devez pas l'ignorer, vous, surtout, parce que tout le monde parle déjà d'une scène qui se serait passée ici entre Monsieur et Guiche. Guiche pâlit. — Nullement, répondit le chevalier, nullement, et vous avez été mal instruit, monsieur de Bragelonne. — J'ai été parfaitement instruit, au contraire, Monsieur, répondit Raoul, et le conseil que je donne à Guiche est un conseil d'ami.

Pendant ce débat, Guiche, un peu altéré, regardait alternativement l'un et l'autre de ses deux conseillers.

Il sentait en lui-même qu'un jeu important pour le reste de sa vie se jouait à ce moment-là. — N'est-ce pas, dit le chevalier interpellant le comte lui-même, n'est-ce pas, Guiche, que la scène n'a pas été aussi orageuse que semble le penser M. le vicomte de Bragelonne, qui, d'ailleurs, n'était pas là? — Monsieur, insista Raoul, orageuse ou non, ce n'est pas précisément de la scène elle-même que je parle, mais des suites qu'elle peut avoir. Je sais que Monsieur a menacé : je sais que Madame a pleuré. — Madame a pleuré! s'écria imprudemment Guiche en joignant les mains. — Ah! par exemple, dit en riant le chevalier, voilà un détail que j'ignorais. Vous êtes décidément mieux instruit que moi, monsieur de Bragelonne. — Et c'est aussi comme étant mieux instruit que vous, chevalier, que j'insiste pour que Guiche s'éloigne. — Mais non, non, encore une fois, je regrette de vous contredire, monsieur le vicomte, mais ce départ est inutile. — Il est urgent. — Mais pourquoi s'éloignerait-il, voyons? — Mais le roi; le roi! — Le roi! s'écria de Guiche. — Eh! oui, te dis-je, le roi prend l'affaire à cœur. — Bah! dit le chevalier, le roi aime Guiche, et surtout son père; songez que si le comte partait, ce serait avouer qu'il a fait quelque chose de répréhensible. — Comment cela? — Sans doute, quand on fuit, c'est qu'on est coupable ou qu'on a peur. — Ou bien que l'on boude, comme un homme accusé à tort, dit Bragelonne; donnons à son départ le caractère de la bouderie, rien n'est plus facile ; nous dirons que nous avons fait tous deux ce que nous avons pu pour le retenir, et

vous au moins vous ne mentirez pas. Allons! allons! Guiche, vous êtes innocent, et comme innocent, la scène d'aujourd'hui a dû vous blesser. Partez, partez, Guiche. — Eh! non, Guiche, restez, dit le chevalier, restez, justement, comme le disait M. de Bragelonne, parce que vous êtes innocent. Pardon, encore une fois, vicomte; mais je suis d'un avis tout opposé au vôtre. — Libre à vous, Monsieur; mais remarquez bien que l'exil que Guiche s'imposera lui-même sera un exil de courte durée. Il le fera cesser lorsqu'il voudra, et, revenant d'un exil volontaire, il trouvera le sourire sur toutes les bouches; tandis qu'au contraire une mauvaise humeur du roi peut amener un orage dont personne n'oserait prévoir le terme.

Le chevalier sourit. — C'est pardieu bien ce que je veux, murmura-t-il tout bas, et pour lui-même.

Et, en même temps, il haussait les épaules.

Ce mouvement n'échappa pas au comte; il craignit, s'il quittait la cour, de paraître céder à un sentiment de crainte. — Non, non! s'écria-t-il; c'est décidé. Je reste, Bragelonne. — Prophète je suis, dit tristement Raoul. Malheur à toi, Guiche, malheur! — Moi aussi je suis prophète, — mais pas prophète de malheur; — au contraire, comte, et je vous dis, restez, restez. — Le ballet se répète toujours, demanda Guiche, vous en êtes sûr? — Parfaitement sûr. — Eh bien! tu le vois, Raoul, reprit Guiche en s'efforçant de sourire, tu le vois, ce n'est pas une cour bien sombre et bien préparée aux guerres intestines qu'une cour où l'on danse avec une telle assiduité. — Voyons, avoue cela, Raoul?

Raoul secoua la tête. — Je n'ai plus rien à dire, répliqua-t-il. — Mais enfin, demanda le chevalier curieux de savoir à quel source Raoul avait puisé des renseignemens dont il était forcé de reconnaître intérieurement l'exactitude, — vous vous dites bien informé, monsieur le vicomte; comment le seriez-vous mieux que moi qui suis des plus intimes du prince? — Monsieur, répondit Raoul, devant une pareille déclaration, je m'incline. Oui, vous devez être parfaitement informé, je le reconnais, et comme un homme d'honneur est incapable de dire autre chose que ce qu'il sait, de parler autrement qu'il ne le pense, je me tais, me reconnais vaincu, et vous laisse le champ de bataille.

Et effectivement, Raoul, en homme qui paraît ne désirer que le repos, s'enfonça dans un vaste fauteuil, tandis que le comte appelait ses gens pour se faire habiller.

Le chevalier sentait l'heure s'écouler et désirait partir; mais il craignait aussi que Raoul, demeuré seul avec Guiche, ne le décidât à rompre la partie.

Il usa donc de sa dernière ressource. — Madame sera resplendissante, dit-il; elle essaie aujourd'hui son costume de Pomone. — Ah! c'est vrai, s'écria le comte. — Oui, oui, continua le chevalier; elle vient de donner ses ordres en conséquence. Vous savez, monsieur de Bragelonne, que c'est le roi qui fait le Printemps? — Ce sera admirable, dit Guiche, et voilà une raison meilleure que toutes celles que vous m'avez données pour rester; c'est que comme c'est moi qui fais Vertumne et qui danse le pas avec Madame, je ne puis m'en aller sans un ordre du roi, attendu que mon départ désorganiserait le ballet. — Et moi, dit le chevalier, je fais un simple Égypan; il est vrai que je suis un mauvais danseur, et que j'ai la jambe mal faite. Messieurs, au revoir. N'oubliez pas la corbeille de fruits que vous devez offrir à Pomone, comte. — Oh! je n'oublierai rien, soyez tranquille, dit Guiche transporté. — Oh! je suis bien sûr qu'il ne partira plus, maintenant, murmura en sortant le chevalier de Lorraine.

Raoul, une fois le chevalier parti, n'essaya pas même de dissuader son ami; il sentait que c'eût été peine perdue.

— Comte, lui dit-il seulement de sa voix triste et mélodieuse, comte, vous vous embarquez dans une passion terrible. Je vous connais; vous êtes extrême en tout; celle que vous aimez l'est aussi... Eh bien! j'admets pour un instant qu'elle vienne à vous aimer... — Oh! jamais! s'écria Guiche. — Pourquoi dites-vous jamais? — Parce que ce serait un grand malheur pour tous deux. — Alors, cher ami, au lieu de vous regarder comme un imprudent, permettez-moi de vous regarder comme un fou. — Pourquoi? — Êtes-vous bien assuré, voyons, répondez franchement, de ne rien désirer de celle que vous aimez? — Oh! oui, bien sûr. — Alors aimez-la de loin. — Comment, de loin. — Sans doute; que vous importe la présence ou l'absence, puisque vous ne désirez rien d'elle. Aimez un portrait, aimez un souvenir. — Raoul! — Aimez une ombre, une illusion, une chimère; aimez l'amour, en mettant un nom sur votre idéalité. Ah! vous détournez la tête, vos valets arrivent. Je ne dis plus rien. Dans la bonne ou dans la mauvaise fortune, comptez sur moi, Guiche. — Pardieu! si j'y compte. — Eh bien! voilà tout ce que j'avais à vous dire. Faites-vous beau, Guiche, faites-vous très-beau. Adieu. — Vous ne viendrez pas à la répétition du ballet, vicomte? — Non, j'ai une visite à faire en ville. Embrassez-moi, Guiche. Adieu.

La réunion avait lieu chez le roi.

Les reines d'abord, puis Madame, quelques dames d'honneur choisies. Bon nombre de courtisans choisis également préludaient aux exercices de la danse par des conversations comme on savait en faire dans ce temps-là.

Nulle des dames invitées n'avait revêtu le costume de fête, mais on causait beaucoup des ajustemens riches et ingénieux dessinés par différens peintres pour le ballet des Demi-Dieux. Ainsi appelait-on les rois et les reines dont Fontainebleau allait être le Panthéon.

Monsieur arriva tenant à la main le dessin qui représentait son personnage: il avait le front encore un peu soucieux; son salut à la jeune reine et à sa mère fut plein de courtoisie et d'affection. Il salua presque cavalièrement Madame, et pirouetta sur ses talons. — Ce geste et cette froideur furent remarqués.

M. de Guiche dédommagea la princesse par son regard plein de flammes, et Madame, il faut le dire, en relevant les paupières, le lui rendit avec usure.

Il faut le dire aussi, jamais Guiche n'avait été si beau; le regard de Madame avait en quelque sorte illuminé le visage du fils du maréchal de Grammont. La belle-sœur du roi sentait un orage gronder au-dessus de sa tête, elle sentait aussi que pendant cette journée, si féconde en événemens futurs, elle avait envers celui qui l'aimait avec tant d'ardeur et de passion commis une injustice sinon une grave trahison.

Le moment lui semblait venu de rendre compte au pauvre sacrifié de cette injustice de la matinée. Le cœur de Madame parlait alors, et parlait au nom de Guiche. Le comte était sincèrement plaint, le comte l'emportait donc sur tous.

Il n'était plus question de Monsieur, du roi, de milord de Buckingham. Guiche à ce moment régnait sans partage.

Cependant Monsieur était aussi bien beau; mais il était impossible de le comparer au comte. On le sait, toutes les femmes le disent, il y a toujours une différence énorme entre la beauté de l'amant et celle d'un mari.

Or, dans la situation présente, après la sortie de Monsieur, après cette salutation courtoise et affectueuse à la jeune reine et à la reine-mère, après ce salut leste et cavalier fait à Madame, et dont tous les courtisans avaient fait la remarque, tous ces motifs, disons-nous, dans cette réunion, donnaient l'avantage à l'amant sur l'époux.

Monsieur était trop grand seigneur pour remarquer ce détail. Il n'est rien d'efficace comme l'idée bien arrêtée de la supériorité pour assurer l'infériorité de l'homme qui garde cette opinion de lui-même.

Le roi arriva. Tout le monde chercha les événemens dans le coup d'œil qui commençait à remuer le monde comme le sourcil de Jupiter tonnant.

Louis n'avait rien de la tristesse de son frère; il rayonnait.

Ayant examiné la plupart des dessins qu'on lui montrait de tous côtés, il donna ses conseils ou ses critiques et fit des heureux et des infortunés avec un seul mot.

Tout à coup, son œil, qui souriait obliquement vers Madame, remarqua la muette correspondance établie entre la princesse et le comte.

La lèvre royale se pinça, et lorsqu'elle fut rouverte une fois encore pour donner passage à quelques phrases banales :

— Mesdames, dit le roi en s'avançant vers les reines, je reçois la nouvelle que tout est préparé selon mes ordres à Fontainebleau.

Un murmure de satisfaction partit des groupes. Le roi lut sur tous les visages le désir violent de recevoir une invitation pour les fêtes. — Je partirai dès demain, ajouta-t-il.

Silence profond dans l'assemblée. — Et j'engage, termina le roi, les personnes qui m'entourent à se préparer pour m'accompagner.

Le sourire illuminait toutes les physionomies. Celle de Monsieur seule garda son caractère de mauvaise humeur.

Alors on vit successivement défiler devant le roi et les dames les seigneurs qui se hâtaient de remercier Sa Majesté du grand honneur de l'invitation.

Quand ce fut au tour de Guiche : — Ah! Monsieur, lui dit le roi, je ne vous avais pas vu.

Le comte salua, Madame pâlit.

De Guiche allait ouvrir la bouche pour formuler son remercîment. — Comte, dit le roi, voici le temps des secondes semailles. Je suis sûr que vos fermiers de Normandie vous verront avec plaisir.

Et le roi tourna le dos au malheureux après cette brutale attaque.

Ce fut au tour de Guiche à pâlir; il fit deux pas vers le roi, oubliant qu'on ne parle jamais à Sa Majesté sans avoir été interrogé. — J'ai mal compris, peut-être, balbutia-t-il.

Le roi tourna légèrement la tête, et de ce regard froid et triste qui plongeait comme une épée inflexible dans le cœur des disgraciés. — J'ai dit vos terres, répéta-t-il lentement en laissant tomber ses paroles une à une.

Une sueur froide monta au front du comte, ses mains s'ouvrirent et laissèrent tomber le chapeau qu'il tenait entre ses doigts tremblans.

Louis chercha le regard de sa mère, comme pour lui montrer qu'il était le maître. Il chercha le regard triomphant de son frère, comme pour lui demander si la vengeance était de son goût. Enfin il arrêta les yeux sur Madame.

La princesse souriait et causait avec madame de Noailles.

Elle n'avait rien entendu ou plutôt avait feint de ne rien entendre.

Le chevalier de Lorraine regardait aussi avec une de ces instances ennemies qui semblent donner au regard d'un homme la puissance du levier lorsqu'il soulève, arrache et fait jaillir au loin l'obstacle.

M. de Guiche demeura seul dans le cabinet du roi; tout le monde s'était évaporé. Devant les yeux du malheureux dansaient des ombres.

Soudain il s'arracha au fixe désespoir qui le dominait, et courut d'un trait s'enfermer chez lui où l'attendait encore Raoul, tourmenté dans ses sombres pressentimens. — Eh bien, murmura celui-ci en voyant son ami entrer tête nue, l'œil égaré, la démarche chancelante. — On m'exile!...

Et Guiche n'en put dire davantage, et tomba épuisé sur les coussins. — Et elle... demanda Raoul. — Elle ! s'écria l'infortuné en levant vers le ciel un poing crispé par la colère. Elle!... — Que dit-elle? — Elle dit que sa robe lui va bien. — Que fait-elle? — Elle rit.

Et un accès de rire extravagant fit bondir tous les nerfs du pauvre exilé. Il tomba bientôt à la renverse ; il était anéanti.



FONTAINEBLEAU.



EPUIS quatre jours, tous les enchantemens réunis dans les magnifiques jardins de Fontainebleau faisaient de ce séjour un lieu de délices.

M. Colbert se multipliait... Le matin, compte des dépenses de la nuit : le jour, programmes, essais, enrôlemens, paiemens.

M. Colbert avait ses quatre millions, et les disposait avec une savante économie.

Il s'épouvantait des frais auxquels conduit la mythologie... Tout sylvain, toute dryade, ne coûtait pas moins de cent livres par jour. Le costume revenait à trois cents livres.

Ce qui se brûlait de poudre et de soufre en feux d'artifice montait chaque nuit à cent mille livres. Il y avait en outre des illuminations sur les bords de la pièce d'eau pour trente mille livres par soirée.

Ces fêtes avaient paru magnifiques. Colbert ne se possédait plus de joie.

Il voyait à tous momens Madame et le roi sortir pour des chasses ou pour des réceptions de personnages fantastiques, solennités qu'on improvisait depuis quinze jours et qui faisaient briller l'esprit de Madame et la munificence du roi.

Car, Madame, héroïne de la fête, répondait aux harangues de ces députations de peuples inconnus, qui semblaient sortir de terre pour venir la féliciter, et à chaque représentant de ces peuples le roi donnait quelque diamant ou quelque meuble de valeur.

Alors les députés comparaient, en vers plus ou moins grotesques, le roi au Soleil, Madame à Phœbé sa sœur, et l'on ne parlait pas plus des reines ou de Monsieur, que si le roi eût épousé Madame Henriette d'Angleterre et non Marie-Thérèse d'Autriche.

Le couple heureux, se tenant les mains, se serrant imperceptiblement les doigts, buvait à longues gorgées ce breuvage si doux de l'adulation, que rehaussent la jeunesse, la beauté, la puissance et l'amour.

Chacun s'étonnait à Fontainebleau du degré d'influence que Madame avait si rapidement acquis sur le roi.

Chacun se disait tout bas que Madame était véritablement la reine.

Et, en effet, le roi proclamait cette étrange vérité par chacune de ses pensées, par chacune de ses paroles et par chacun de ses regards.

Il puisait ses volontés, il cherchait ses inspirations dans les yeux de Madame ; et il s'enivrait de sa joie lorsque Madame daignait sourire.

Madame, de son côté, s'enivrait-elle de son pouvoir en voyant tout le monde à ses pieds ?

Elle ne pouvait le dire elle-même ; mais ce qu'elle savait, c'est qu'elle ne formait aucun désir, c'est qu'elle se trouvait parfaitement heureuse.

Il résultait de toutes ces transpositions, dont la source était dans la volonté royale, que Monsieur, au lieu d'être le second personnage du royaume, en était réellement devenu le troisième.

C'était bien pis que du temps où Guiche faisait sonner ses guitares chez Madame. Alors, Monsieur avait au moins la satisfaction de faire peur à celui qui le gênait.

Mais depuis le départ de l'ennemi chassé par son alliance avec le roi, Monsieur avait sur les épaules un joug bien autrement lourd qu'auparavant.

Chaque soir Madame rentrait excédée.

Le cheval, les spectacles, les dîners sous les feuilles, les bals au bord du grand canal, les concerts, c'eût été assez pour tuer, non pas une femme mince et frêle, mais le plus robuste suisse du château.

Il est vrai qu'en fait de danses, de concerts, de promenades, une femme est bien autrement forte que le plus vigoureux enfant des treize cantons.

Quant à Monsieur, il n'avait pas même la satisfaction de voir Madame abdiquer sa royauté le soir.

Le soir, Madame habitait au pavillon Royal avec la jeune reine et la reine-mère.

Il va sans dire que M. le chevalier de Lorraine ne quittait pas Monsieur et venait verser sa goutte de fiel sur chaque blessure qu'il recevait.

Il en résulta que Monsieur, qui s'était trouvé d'abord tout hilare depuis le départ de Guiche, retomba dans la mélancolie trois jours après l'installation de la cour à Fontainebleau.

Or, il arriva qu'un jour, vers deux heures, Monsieur qui s'était levé tard, qui avait mis plus de soin encore que d'habitude à sa toilette ; il arriva que Monsieur, qui n'avait entendu parler de rien pour la journée, forma le projet de réunir sa cour à lui et d'emmener Madame souper à Moret, où il avait une belle maison de campagne.

Il s'achemina donc vers le pavillon des reines, et entra, fort étonné de ne trouver là aucun homme du service royal.

Il entra tout seul dans l'appartement.

Une porte ouvrait à gauche sur le logis de Madame, une à droite sur celui de la jeune reine.

Monsieur apprit chez sa femme, d'une lingère qui travaillait, que tout le monde était parti à onze heures pour s'aller baigner à la Seine, qu'on avait fait de cette partie une grande fête, que toutes les calèches avaient été disposées aux portes du parc, et que le départ s'était effectué depuis plus d'une heure. — Bon, se dit Monsieur, l'idée est heureuse ; il fait une chaleur lourde, — je me baignerai volontiers.

Et il appela ses gens... Personne ne vint.

Il appela chez Madame, tout le monde était sorti.

Il descendit aux remises.

Un palefrenier lui apprit qu'il n'y avait plus de calèches ni de carrosses.

Alors, il commanda qu'on lui sellât deux chevaux, un pour lui, un pour son valet de chambre.

Le palefrenier lui répondit poliment qu'il n'y avait plus de chevaux.

Monsieur, pâle de colère, remonta chez les reines.

Il entra jusque dans l'oratoire d'Anne d'Autriche.

De l'oratoire, à travers une tapisserie entr'ouverte, il aperçut sa jeune belle-sœur agenouillée devant la reine-mère, et qui paraissait tout en larmes.

Il n'avait été ni vu ni entendu.

Il s'approcha doucement de l'ouverture et écouta; le spectacle de cette douleur piquait sa curiosité.

Non-seulement la jeune reine pleurait, mais elle se plaignait. — Oui, disait-elle, le roi me néglige, le roi ne s'occupe plus que de plaisirs, et de plaisirs auxquels je ne participe point. — Patience, patience, ma fille, répliquait Anne d'Autriche en espagnol.

Puis, en espagnol encore, elle ajoutait des conseils que Monsieur ne comprenait pas.

La reine y répondait par des accusations mêlées de soupirs et de larmes, parmi lesquelles Monsieur distinguait souvent le mot *banos*, que Marie-Thérèse accentuait avec le dépit de la colère.

— Les bains, se disait Monsieur, les bains. Il paraît que c'est aux bains qu'elle en a.

Monsieur craignait d'être surpris écoutant à la porte, il prit le parti de tousser.

Les deux reines se retournèrent au bruit.

A la vue du prince, la jeune reine se releva précipitamment et essuya ses yeux.

Monsieur savait trop bien son monde pour questionner, et savait trop bien la politesse pour rester muet, il salua donc.

La reine-mère lui sourit agréablement. — Que voulez-vous, mon fils? dit-elle. — Moi... rien... balbutia Monsieur, je cherchais... — Qui? — Ma mère, je cherchais Madame. — Madame est aux bains. — Et le roi? dit Monsieur d'un ton qui fit trembler la reine. — Le roi aussi, toute la cour aussi, répliqua Anne d'Autriche. — Hors vous, Madame? dit Monsieur. — Oh! moi, fit la jeune reine, je suis l'effroi de tous ceux qui se divertissent. — Et moi aussi, à ce qu'il paraît, reprit Monsieur.

Anne d'Autriche fit un signe muet à sa bru, qui se retira en fondant en larmes.

Monsieur fronça le sourcil. — Voilà une triste maison, dit-il. Qu'en pensez-vous, ma mère? — Mais... non... non... tout le monde ici cherche son plaisir. — C'est pardieu bien ce qui attriste tous ceux que ce plaisir gêne. — Expliquez-vous, qu'y a-t-il? — Mais demandez à ma belle-sœur qui tout à l'heure vous contait ses peines. Oui, j'écoutais: par hasard, je l'avoue, mais enfin j'écoutais... Eh bien! j'ai trop entendu ma sœur se plaindre des fameux bains de Madame. — Ah! folie... — Je vous répète, mon fils, dit Anne d'Autriche, que votre belle-sœur est d'une jalousie puérile. — En ce cas, Madame, répondit le prince, je m'accuse bien humblement d'avoir le même défaut qu'elle. — Vous aussi vous êtes jaloux de ces bains? — Comment! le roi va se baigner avec ma femme et n'emmène pas la reine. Comment! Madame va se baigner avec le roi et l'on ne me fait pas l'honneur de me prévenir! Et vous voulez que ma belle-sœur soit contente, et vous voulez que je sois content!

— Mais, mon cher Philippe, dit Anne d'Autriche, vous extravaguez; vous avez fait chasser M. de Buckingham, vous avez fait exiler M. de Guiche; ne voulez-vous pas maintenant renvoyer le roi de Fontainebleau? — Oh! telle n'est point ma prétention, Madame, dit aigrement Monsieur. Mais je puis bien me retirer, moi, et je me retirerai. — Jaloux du roi! jaloux de votre frère! — Jaloux de mon frère! du roi! oui, Madame, jaloux! jaloux! jaloux! — Ma foi, Monsieur, s'écria Anne d'Autriche en jouant l'indignation et la colère, je commence à vous croire fou et ennemi juré de

mon repos, et vous quitte la place n'ayant pas de défense contre de pareilles imaginations.

Elle dit, leva le siége et laissa Monsieur en proie au plus furieux emportement.

Monsieur resta un instant tout étourdi ; puis, revenant à lui, pour retrouver toutes ses forces, il descendit de nouveau à l'écurie, retrouva le palefrenier, lui redemanda un carrosse, lui redemanda un cheval ; et sur sa double réponse qu'il n'y avait ni cheval ni carrosse, Monsieur arracha une chambrière aux mains d'un valet d'écurie et se mit à poursuivre le pauvre diable à grands coups de fouet tout autour de la cour des communs, malgré ses cris et ses excuses ; puis, essoufflé, hors d'haleine, ruisselant de sueur, tremblant de tous ses membres, il remonta chez lui, mit en pièces ses plus charmantes porcelaines, puis se coucha, tout botté, tout éperonné dans son lit, en criant au secours !

LE BAIN.

A Valvins, sous des voûtes impénétrables d'osiers fleuris, de saules qui, inclinant leurs têtes vertes, trempaient les extrémités de leur feuillage dans l'onde bleue, une barque, longue et plate avec des échelles couvertes de longs rideaux bleus, servait de refuge aux Dianes baigneuses que guettaient à leur sortie de l'eau vingt Actéons empanachés qui galopaient, ardens et pleins de convoitise, sur le bord moussu et parfumé de la rivière.

Mais Diane, même la Diane pudique, vêtue de la longue chlamyde, était moins chaste, moins impénétrable que Madame, jeune et belle comme la déesse. Car malgré la fine tunique de la chasseresse, on voyait son genou rond et blanc ; malgré le carquois sonore, on apercevait ses brunes épaules ; tandis qu'un long voile cent fois roulé enveloppait Madame, alors qu'elle se remettait aux bras de ses femmes, et la rendait inabordable aux plus indiscrets comme aux plus pénétrans regards.

Lorsqu'elle remonta l'escalier, les poëtes présens, et tous étaient poëtes quand il s'agissait de Madame, les vingt poëtes galopant s'arrêtèrent, et d'une voix commune s'écrièrent que ce n'était pas des gouttes d'eau, mais bien des perles qui tombaient du corps de Madame et s'allaient perdre dans l'heureuse rivière.

Le roi, centre de ces poésies et de ces hommages, imposa silence aux amplificateurs dont la verve n'eût pas tari, et tourna bride de peur d'offenser même sous les rideaux de soie la modestie de la femme et la dignité de la princesse.

Il se fit donc un grand vide dans la scène et un grand silence dans la barque. Aux mouvemens, au jeu des plis, aux ondulations des rideaux, on devinait les allées et venues des femmes empressées pour leur service.

Le roi écoutait en souriant les propos de ses gentilshommes, mais l'on pouvait deviner en le regardant que son attention n'était point à leurs discours.

En effet, à peine le bruit des anneaux glissant sur les tringles eut-il annoncé que Madame était vêtue et que la déesse allait paraître, que le roi se retournant sur-le-champ et courant au plus près du rivage, donna le signal à tous ceux que leur service ou leur plaisir appelaient auprès de Madame.



MADAME HENRIETTE D'ANGLETERRE.

On vit les pages se précipiter, amenant avec eux les chevaux de main ; on vit les calèches, restées à couvert sous les branches, s'avancer auprès de la tente, puis cette nuée de valets, de porteurs, de femmes qui, pendant le bain des maîtres, avaient échangé à l'écart leurs observations, leurs critiques. Tout ce monde encombrant les bords de la rivière, sans compter une foule de paysans attirés par le désir de voir le roi et la princesse, tout ce monde fut, pendant huit ou dix minutes, le plus désordonné, le plus agréable pêle-mêle qu'on pût imaginer.

Le roi avait mis pied à terre ; tous les courtisans l'avaient imité, il avait offert la main à Madame, dont un riche habit de cheval développait la taille élégante, qui ressortait sous ce vêtement de fine laine brochée d'argent.

Ses cheveux, humides encore, mouillaient son col si blanc et si pur. La joie et la santé brillaient dans ses beaux yeux, elle était reposée, nerveuse, elle aspirait l'air à longs traits sous le parasol brodé que lui portait un page.

Rien de plus tendre, de plus gracieux, de plus poétique que ces deux figures noyées sous l'ombre rose du parasol : le roi, dont les dents blanches éclataient dans un continuel sourire, Madame, dont les yeux noirs brillaient comme deux escarboucles au reflet micacé de la soie changeante.

Quand Madame fut arrivée à son cheval, magnifique haquenée andalouse, d'un blanc sans tache, un peu lourde peut-être, mais à la tête intelligente et fine, dans laquelle on retrouvait le mélange de sang arabe si heureusement uni au sang espagnol, et à la longue queue balayant la terre, comme la princesse se faisait paresseuse pour atteindre l'étrier, le roi la prit dans ses bras, de telle façon, que le bras de Madame se trouva comme un cercle de feu au cou du roi.

Louis, en se retirant, effleura involontairement de ses lèvres ce bras qui ne s'éloignait pas. Puis, la princesse ayant remercié son royal écuyer, tout le monde fut en selle au même instant.

Le roi et Madame se rangèrent pour laisser passer les calèches, les piqueurs, les courriers.

Bon nombre de cavaliers, affranchis du joug de l'étiquette, rendirent la main à leurs chevaux et s'élancèrent après les carrosses qui emportaient les filles d'honneur, fraîches comme autant d'Oreades autour de Diane, et les tourbillons, riant, jasant, bruissant, s'envolèrent.

Le roi et Madame maintinrent leurs chevaux au pas.

Derrière Sa Majesté et la princesse sa belle-sœur, mais à une respectueuse distance, les courtisans, graves ou désireux de se tenir à la portée et sous les regards du roi, suivirent, retenant leurs chevaux impatiens, réglant leur allure sur celle du coursier du roi et de Madame, et se livrèrent à tout ce que présente de douceur et d'agrément le commerce des gens d'esprit qui débitent avec courtoisie mille atroces noirceurs sur le compte du prochain.

Dans les petits rires étouffés, dans les réticences de cette hilarité sardonique, Monsieur, ce pauvre absent, ne fut pas ménagé.

Mais on s'apitoya, on gémit sur le sort de de Guiche, et, il faut l'avouer, la compassion n'était pas là déplacée.

Cependant le roi et Madame ayant mis leurs chevaux en haleine, prirent le petit galop de chasse, et alors on entendit résonner sous le poids de cette cavalerie les allées profondes de la forêt.

Aux entretiens à voix basse, aux discours en forme de confidences, aux paroles échangées avec une sorte de mystère, succédèrent les bruyans éclats ; depuis les pi-

queurs jusqu'aux princes, la gaieté s'épandit. Tout le monde se mit à rire et à s'écrier. On vit les pies et les geais s'enfuir avec leurs cris gutturaux sous les voûtes ondoyantes des chênes, le coucou interrompit sa monotone plainte au fond des bois, les pinsons et les mésanges s'envolèrent en nuées, pendant que les daims, les chevreuils et les biches bondissaient effarés au milieu des halliers.

Cette foule, répandant comme entraînée, la joie, le bruit et la lumière sur son passage, fut précédée, pour ainsi dire, au château, par son propre retentissement.

Le roi et Madame entrèrent dans la ville, salués tous deux par les acclamations universelles de la foule.

Madame se hâta d'aller trouver Monsieur. Elle comprenait instinctivement qu'il était resté trop longtemps en dehors de cette joie.

Le roi alla rejoindre les reines; il savait leur devoir, à une surtout, un dédommagement de sa longue absence.

Mais Madame ne fut pas reçue chez Monsieur. Il lui fut répondu que Monsieur dormait.

Le roi, au lieu de rencontrer Marie-Thérèse souriante comme toujours, trouva dans la galerie Anne d'Autriche qui guettait son arrivée, s'avança au-devant de lui, le prit par la main et l'emmena chez elle.

Ce qu'ils se dirent, où plutôt ce que la reine-mère dit à Louis XIV, nul ne l'a jamais su, mais on aurait pu bien certainement le deviner à la figure contrariée du roi à la sortie de cet entretien.

LA CHASSE AUX PAPILLONS.

Le roi, en rentrant chez lui pour donner quelques ordres et pour asseoir ses idées, trouva sur sa toilette un petit billet dont l'écriture semblait déguisée.

Il l'ouvrit et lut : « Venez vite, j'ai mille choses à vous dire. »

Il n'y avait pas assez longtemps que le roi et Madame s'étaient quittés pour que ces mille choses fussent la suite des trois mille que l'on s'était dites pendant la route qui sépare Valvins de Fontainebleau.

Aussi la confusion du billet et sa précipitation donnèrent-ils beaucoup à penser au roi.

Il s'occupa quelque peu de sa toilette et partit pour aller rendre visite à Madame.

La princesse, qui n'avait pas voulu paraître l'attendre, était descendue aux jardins avec toutes ses dames.

Quand le roi eut appris que Madame avait quitté ses appartemens pour se rendre à la promenade, il recueillit tous les gentilshommes qu'il put trouver sous sa main et les convia à le suivre aux jardins.

Madame faisait la chasse aux papillons sur une grande pelouse bordée d'héliotropes et de genets.

Elle regardait courir les plus intrépides et les plus jeunes de ses dames, et, le dos tourné à la charmille, attendait fort impatiemment l'arrivée du roi, auquel elle avait assigné ce rendez-vous.

Le craquement de plusieurs pas sur le sable la fit retourner. Louis XIV était nu-tête : il avait abattu de sa canne un papillon petit-paon que M. de Saint-Aignan avait ramassé tout étourdi sur l'herbe. — Vous voyez, Madame, dit le roi, que moi aussi je chasse pour vous. Et il s'approcha. — Messieurs, dit-il en se tournant vers les gentilshommes qui formaient sa suite, rapportez-en chacun autant à ces dames. C'était congédier tout le monde.

On vit alors un spectacle assez curieux : les vieux courtisans, les courtisans obèses, coururent après les papillons en perdant leurs chapeaux et en chargeant canne levée les myrtes et les genets comme ils eussent fait les Espagnols.

Le roi offrit la main à Madame, choisit avec elle, pour centre d'observation, un banc couvert d'une toiture de mousse, sorte de chalet ébauché par le génie timide de quelque jardinier qui avait inauguré le pittoresque et la fantaisie dans le style sévère du jardinage d'alors.

Cet auvent garni de capucines et de rosiers grimpans recouvrait un banc sans dossier, de manière que les spectateurs, isolés au milieu de la pelouse, voyaient et étaient vus de tous côtés, mais ne pouvaient être entendus, sans voir eux-mêmes ceux qui se fussent approchés pour entendre.

De ce siége sur lequel les deux intéressés se placèrent, le roi fit un signe d'encouragement aux chasseurs ; puis, comme s'il eût disserté avec Madame sur le papillon traversé d'une épingle d'or et fixé à son chapeau : — Ne sommes-nous pas bien ici pour causer? dit-il. — Oui, sire, car j'avais besoin d'être entendue de vous seul et vue de tout le monde. — Et moi aussi, dit Louis. — Mon billet vous a surpris? — Épouvanté. Mais ce que j'ai à vous dire est plus important. — Oh! non pas. Savez-vous que Monsieur m'a fermé sa porte? — A vous! et pourquoi? — Ne le devinez-vous pas? — Ah! Madame! mais alors nous avions tous les deux la même chose à nous dire. — Que vous est-il donc arrivé, à vous? — Vous voulez que je commence? — Oui ; moi, j'ai tout dit. — A mon tour, alors. Sachez qu'en arrivant j'ai trouvé ma mère qui m'a entraîné chez elle. — Oh! la reine-mère, fit Madame avec inquiétude ; c'est sérieux. — Je le crois bien. Voici ce qu'elle m'a dit... Mais d'abord, permettez-moi un préambule. — Parlez, sire. — Est-ce que Monsieur vous a parlé de sa jalousie? — Oh! souvent. — A mon égard? — Non pas, mais à l'égard... — Oui, je sais, de Buckingham, de Guiche. — Précisément. — Eh bien! Madame, voilà que Monsieur s'avise à présent d'être jaloux de moi. — Voyez! répliqua en souriant malicieusement la princesse. — Enfin, ce me semble, nous n'avons jamais donné lieu... — Jamais! moi, du moins... Mais comment avez-vous su la jalousie de Monsieur? — Ma mère m'a représenté que Monsieur était entré chez elle comme un furieux, qu'il avait exhalé mille plaintes contre votre... Pardonnez-moi... — Dites, dites. — Sur votre coquetterie. Il paraît que Monsieur se mêle aussi d'injustice. — Vous êtes bien bon, sire. — Ma mère l'a rassuré, mais il a prétendu qu'on le rassurait trop souvent, et qu'il ne voulait plus l'être. — N'eût-il pas mieux fait de ne pas s'inquiéter du tout? — C'est ce que j'ai dit. — Avouez, sire, que le monde est bien méchant. Quoi! un frère, une sœur ne peuvent causer ensemble, se plaire dans la société l'un de l'autre, sans donner lieu à des commentaires, à des soupçons? Car enfin, sire, nous ne faisons pas de mal, nous n'avons nulle envie de faire mal.

Et elle regardait le roi de cet œil fier et provocateur qui allume les flammes du désir chez les plus froids et les plus sages. — Non, c'est vrai, soupira Louis. — Savez-vous bien, sire, que si cela continuait, je serais forcée de faire un éclat. Voyons, jugez notre conduite : est-elle ou n'est-elle pas régulière! — Oh! certes, elle est régulière.

— Seuls souvent, car nous nous plaisons aux mêmes choses, nous pourrions nous égarer aux mauvaises : l'avons-nous fait?... Pour moi, vous êtes un frère, rien de plus.

Le roi fronça le sourcil. Elle continua : — Votre main, qui rencontre souvent la mienne, ne me produit pas ces tressaillemens, cette émotion .... que des amans, par exemple... — Oh! assez, assez, je vous en conjure! dit le roi au supplice. Vous êtes impitoyable, et vous me ferez mourir. — Quoi donc? — Enfin, vous dites clairement que vous n'éprouvez rien auprès de moi. — Oh! sire .. je ne dis pas cela... mon affection... — Henriette... assez... je vous le demande encore... Si vous me croyez de marbre comme vous, détrompez-vous. — Je ne vous comprends pas. — C'est bien, soupira le roi en baissant les yeux... Ainsi, nos rencontres, nos serremens de mains, nos regards échangés..... Pardon, pardon..... Oui, vous avez raison, et je sais ce que vous voulez dire.

Il cacha sa tête dans ses mains. — Prenez garde, sire, dit vivement Madame, voici que M. de Saint-Aignan vous regarde. — C'est vrai! s'écria Louis en fureur; jamais l'ombre de la liberté! jamais de sincérité dans les relations!... On croit trouver un ami, l'on n'a qu'un espion..... une amie, l'on n'a qu'une..... sœur.

Madame se tut; elle baissa les yeux. — Monsieur est jaloux, murmura-telle avec un accent dont rien ne saurait rendre la douceur et le charme. — Oh! s'écria soudain le roi, vous avez raison! — Vous, fit-elle en le regardant de manière à lui brûler le cœur, vous êtes libre, on ne vous soupçonne pas, on n'empoisonne pas toute la joie de votre maison. — Hélas! vous ne savez encore rien, c'est que la reine est jalouse. — Marie-Thérèse! — Jusqu'à la folie. Cette jalousie de Monsieur est née de la sienne; elle pleurait, elle se plaignait à ma mère, elle nous reprochait ces parties de bains si douces pour moi. — Pour moi, fit le regard de Madame. — Tout à coup Monsieur aux écoutes, surprit le mot *banos* que prononçait la reine avec amertume; cela l'éclaira, il entra effaré, se mêla aux entretiens et querella ma mère si âprement qu'elle dut fuir sa présence, en sorte que vous avez affaire à un mari jaloux, et que je vais voir se dresser devant moi perpétuellement, inexorablement le spectre de la jalousie aux yeux gonflés, aux joues amaigries, à la bouche sinistre. — Pauvre roi! murmura Madame en laissant sa main effleurer celle de Louis.

Il retint cette main, et pour la serrer sans donner d'ombrage aux spectateurs qui ne cherchaient pas si bien les papillons qu'ils ne cherchassent aussi les nouvelles, et à comprendre quelque mystère dans l'entretien du roi et de Madame, Louis rapprocha de sa belle-sœur le papillon expirant, tous deux se penchèrent comme pour compter les mille yeux de ses ailes ou les grains de leur poussière d'or.

Seulement ni l'un ni l'autre ne parla; leurs cheveux se touchaient, leur haleine se mêlait, leurs mains brûlaient l'une dans l'autre.

Cinq minutes s'écoulèrent ainsi.

CE QUE L'ON PREND EN CHASSANT AUX PAPILLONS.

Les deux jeunes gens restèrent un instant la tête inclinée, sous cette double pensée d'amour naissant qui fait naître tant de fleurs dans les imaginations de vingt ans.

Madame Henriette regardait Louis de côté. C'était une de ces natures bien organisées qui savent à la fois regarder en elles-mêmes et dans les autres. Elle voyait l'amour au fond du cœur de Louis, comme un plongeur habile voit une perle au fond de la mer.

Elle comprit que Louis était dans l'hésitation, sinon dans le doute et qu'il fallait pousser en avant ce cœur paresseux ou timide. — Ainsi?... dit-elle, interrogeant en même temps qu'elle rompait le silence. — Que voulez-vous dire? demanda Louis, après avoir attendu un instant. — Je veux dire qu'il me faudra revenir à la résolution que j'avais prise, le jour où nous nous expliquâmes à propos des jalousies de Monsieur. — Que me disiez-vous donc ce jour-là? demanda Louis inquiet. — Vous ne vous en souvenez plus, sire? — Hélas! si c'est un malheur encore, je m'en souviendrai toujours assez tôt! — Oh! ce n'est un malheur que pour moi, sire, répondit Madame Henriette; mais c'est un malheur nécessaire. — Mon Dieu! — Et je le subirai. L'absence! — Oh! encore cette méchante résolution! — Sire, croyez que je ne l'ai point prise sans lutter violemment contre moi-même.... Sire, il me faut, croyez-moi, retourner en Angleterre. — Oh! jamais, jamais je ne permettrai que vous quittiez la France! s'écria le roi.

— Et cependant, dit Madame, en affectant une douce et triste fermeté, cependant, sire, rien n'est plus urgent; et il y a plus, je suis persuadée que telle est la volonté de votre mère. — La volonté! s'écria le roi. Oh, oh! chère sœur, vous avez dit là un singulier mot devant moi. — Mais, répondit en souriant Madame Henriette, n'êtes-vous pas heureux de subir les volontés d'une bonne mère? — Assez, je vous en conjure, vous me déchirez le cœur. — Moi! — Sans doute, vous parlez de ce départ avec tranquillité.

— Je ne suis pas née pour être heureuse, sire, répondit mélancoliquement la princesse, et j'ai pris toute jeune l'habitude de voir mes plus chères pensées contrariées. — Dites-vous vrai? et votre départ contrarierait-il une pensée qui vous soit chère? — Si je vous répondais oui, n'est-il pas vrai, sire, que vous prendriez déjà votre mal en patience? — Cruelle. — Prenez garde, sire, on se rapproche de nous.

Le roi regarda autour de lui. — Non, dit-il.

Puis revenant à Madame, — Voyons, Henriette, au lieu de chercher à combattre la jalousie de Monsieur par un départ qui me tuerait...

Henriette haussa légèrement les épaules, en femme qui doute. — Oui, qui me tuerait, répéta Louis. Voyons, au lieu de vous arrêter à ce départ, est-ce que votre imagination... ou plutôt est-ce que votre cœur ne vous suggérerait rien? — Et que voulez-vous que mon cœur me suggère, mon Dieu? — Mais enfin, dites, comment prouve-t-on à quelqu'un qu'il a tort d'être jaloux? — D'abord, sire, en ne lui donnant aucun motif de jalousie, c'est-à-dire en n'aimant que lui. — Oh! j'attendais mieux. — Qu'attendiez-vous? — Que vous répondriez tout simplement qu'on tranquillise les

jaloux en dissimulant l'affection que l'on porte à l'objet de leur jalousie. — Dissimuler est difficile, sire. — C'est pourtant par les difficultés vaincues qu'on arrive à tout bonheur. Quant à moi, je vous jure que je démentirai mes jaloux, s'il le faut, en affectant de vous traiter comme toutes les autres femmes. — Mauvais moyen, faible moyen, dit la jeune femme en secouant sa charmante tête.

— Vous trouvez tout mauvais, chère Henriette, dit Louis mécontent. Vous détruisez tout ce que je propose. Mettez donc au moins quelque chose à la place. Voyons, cherchez. Je me fie beaucoup aux inventions des femmes. — Eh bien! je trouve ceci. Écoutez-vous, sire? — Vous le demandez! Vous parlez de ma vie ou de ma mort et vous me demandez si j'écoute! — Eh bien! j'en juge par moi-même. S'il s'agissait de me donner le change sur les intentions de mon mari à l'égard d'une autre femme, une chose me rassurerait par-dessus tout. — Laquelle? — Ce serait de voir d'abord qu'il ne s'occupe pas de cette femme. — Eh bien! voilà précisément ce que je vous disais tout à l'heure. — Soit. Mais je voudrais, pour être pleinement rassurée, le voir s'occuper d'une autre.

— Ah! je vous comprends, répondit Louis en souriant. Mais, dites-moi, chère Henriette… — Quoi? — Si le moyen est ingénieux, il n'est guère charitable. — Pourquoi? — En guérissant l'appréhension de la blessure dans l'esprit du jaloux, vous lui en faites une au cœur. Il n'a plus la peur, c'est vrai, mais il a le mal, ce qui me semble bien pis. — D'accord, mais au moins il ne surprend pas, il ne soupçonne pas l'ennemi réel : il concentre toutes ses forces du côté où ses forces ne feront tort à rien ni à personne. En un mot, sire, mon système, que je m'étonne de vous voir combattre, je l'avoue, fait du mal aux jaloux, c'est vrai, mais fait du bien aux amans. Or, je vous le demande, sire, excepté vous peut-être, qui a jamais songé à plaindre les jaloux? Ne sont-ce pas des bêtes mélancoliques toujours aussi malheureuses sans sujet qu'avec sujet; ôtez le sujet, vous ne détruirez pas leur affliction. Cette maladie gît dans l'imagination, et, comme toutes les maladies imaginaires, elle est incurable. Tenez, il me souvient à ce propos, très-cher sire, d'un aphorisme de mon pauvre médecin Dawley, savant et spirituel docteur, que, sans mon frère, qui ne peut se passer de lui, j'aurais maintenant près de moi; lorsque vous souffrirez de deux affections, me disait-il, choisissez celle qui vous gêne le moins, je vous laisserai celle-là : car, par Dieu! disait-il, celle-là m'est souverainement utile pour que j'arrive à vous extirper l'autre. — Bien dit, bien jugé, chère Henriette, répondit le roi en souriant. — Oh! nous avons d'habiles gens à Londres, sire. — Et ces habiles gens font d'adorables élèves; ce Dawley, eh bien! je lui ferai une pension dès demain pour son aphorisme : vous, Henriette, commencez, je vous prie, par choisir le moindre de vos maux. Vous ne répondez pas, vous souriez, je devine; le moindre de vos maux, n'est-ce pas, c'est votre séjour en France? Je vous laisserai ce mal-là, et pour débuter dans la cure de l'autre, je veux chercher dès aujourd'hui un sujet de divagation pour les jaloux de tout sexe qui nous persécutent. — Chut, cette fois-ci on vient bien réellement, dit Madame.

Et elle se baissa pour cueillir une pervenche dans le gazon touffu.

On venait en effet, car soudain se précipitèrent par le sommet du monticule une foule de jeunes femmes que suivaient les cavaliers; la cause de toute cette irruption était un magnifique sphinx des vignes aux ailes supérieures semblables au plumage du chat-huant, aux ailes inférieures pareilles à des feuilles de rose.

Cette proie opime était tombée dans les filets de mademoiselle de Tonnay-Charente qui le montrait avec fierté à ses rivales moins bonnes chercheuses qu'elle.

La reine de la chasse s'assit à vingt pas à peu près du banc où se tenaient Louis et Madame Henriette, s'adossa à un magnifique chêne enlacé de lierres et piqua le papillon sur le jonc de sa longue canne.

Mademoiselle de Tonnay-Charente était fort belle, aussi les hommes désertèrent-ils les autres femmes pour venir, sous prétexte de lui faire compliment sur son adresse, se presser en cercle autour d'elle.

Le roi et la princesse regardaient sournoisement cette scène, comme les spectateurs d'un autre âge regardent les jeux des petits enfans. — On s'amuse là-bas, dit le roi. — Beaucoup, sire; j'ai toujours remarqué qu'on s'amusait là où était la jeunesse et la beauté. — Que dites-vous de mademoiselle de Tonnay-Charente, Henriette? demanda le roi. — Je dis qu'elle est un peu blonde, répondit Madame, tombant du premier coup sur le seul défaut que l'on pût trouver à la beauté presque parfaite de la future madame de Montespan. — Un peu blonde, soit: mais belle, ce me semble, malgre cela. — Est-ce votre avis, sire? — Mais oui — Eh bien! alors c'est le mien aussi. — Et recherchée, vous voyez. — Oh! pour cela oui, les amans voltigent. Si nous faisions la chasse aux amans au lieu de faire la chasse aux papillons, voyez donc la belle capture que nous ferions autour d'elle. — Voyons, Henriette, que dirait-on si le roi se mêlait à tous ces amans et laissait tomber son regard de ce côté? Serait-on encore jaloux là-bas? — Oh! sire, mademoiselle de Tonnay-Charente est un remède bien efficace, dit Madame avec un soupir; elle guérirait le jaloux, c'est vrai, mais elle pourrait bien faire une jalouse. — Henriette! Henriette! s'écria Louis, vous m'emplissez le cœur de joie! Oui, oui, vous avez raison, mademoiselle de Tonnay-Charente est trop belle pour servir de manteau. — Manteau de roi, dit en souriant Madame Henriette, manteau de roi doit être beau. — Me le conseillez-vous? demanda Louis. — Oh! moi, que vous dirais-je, sire, sinon que donner un pareil conseil serait donner des armes contre moi. Ce serait folie ou orgueil que vous conseiller de prendre pour héroïne d'un faux amour une femme plus belle que celle pour laquelle vous prétendez éprouver un amour vrai.

Le roi chercha la main de Madame avec la main, les yeux avec les yeux, puis il balbutia quelques mots si tendres, mais en même temps prononcés si bas, que l'historien, qui doit tout entendre, ne les entendit point.

Puis tout haut, — Eh bien! dit-il, choisissez-moi vous-même celle qui pourra guérir nos jaloux. A celle-là tous mes soins, toutes mes attentions, tout le temps que je vole aux affaires; à celle-là, Henriette, la fleur que je cueillerai pour vous, les pensées de tendresse que vous ferez naître en moi; à celle-là le regard que je n'oserai vous adresser et qui devrait aller vous éveiller dans votre insouciance. Mais choisissez-la bien, de peur qu'en essayant de la regarder, de peur qu'en voulant songer à elle, de peur qu'en lui offrant la rose détachée par mes doigts, je ne me trouve vaincu par vous-même, et que l'œil, la main, les lèvres ne retournent sur-le-champ à vous, dût l'univers tout entier deviner mon secret.

Pendant que ces paroles s'échappaient de la bouche du roi, comme un flot d'amour, Madame rougissait, palpitait, heureuse, fière, enivrée; elle ne trouva rien à répondre, son orgueil et sa soif des hommages étaient satisfaits. — J'échouerai, dit-elle, en relevant ses beaux yeux, mais non pas comme vous m'en priez, car tout cet encens que vous voulez brûler sur l'autel d'une autre déesse, ah! sire, j'en suis jalouse aussi et je veux qu'il me revienne, et je ne veux pas qu'il s'en égare un atome en chemin. Donc, sire, je choisirai, avec votre royale permission, ce qui me paraîtra le moins capable de vous distraire, et qui laissera mon image bien intacte dans votre âme. —

Heureusement, dit le roi, que votre cour n'est point mal composée, sans cela je frémirais de la menace que vous me faites; heureusement autour de vous, comme autour de moi, il serait difficile de rencontrer un fâcheux visage.

Pendant que le roi parlait ainsi, Madame s'était levée, avait parcouru des yeux toute la pelouse, et après un examen détaillé et silencieux, appelant à elle le roi : — Tenez, sire, dit-elle, voyez-vous, sur le penchant de la colline, près de ce massif de boules de neiges cette belle arriérée qui va seule, tête baissée, bras pendans, cherchant dans les fleurs qu'elle foule aux pieds, comme ceux qui ont perdu leur pensée. — Mademoiselle de la Vallière? fit le roi. — Oui. — Oh! — Ne vous convient-elle pas, sire? — Mais voyez donc la pauvre enfant, elle est maigre, presque décharnée. — Bon! suis-je grasse, moi? — Mais elle est triste à mourir. — Cela fera contraste avec moi, que l'on accuse d'être trop gaie. — Mais elle boite. — Vous croyez? — Sans doute. Voyez donc, elle a laissé passer tout le monde de peur que sa disgrâce ne fût remarquée. — Eh bien! elle courra moins vite que Daphné et ne pourra pas fuir Apollon.

— Henriette! Henriette! fit le roi tout maussade, vous avez été justement me chercher la plus défectueuse de vos filles d'honneur. — Oui, mais c'est une de mes filles d'honneur, notez cela. — Sans doute. Que voulez-vous dire? — Je veux dire que pour visiter cette divinité nouvelle, vous ne pourrez vous dispenser de venir chez moi, et que la décence interdisant à votre flamme d'entretenir particulièrement la déesse, vous serez contraint de la voir à mon cercle, de me parler en lui parlant. Je veux dire, enfin, que les jaloux auront tort s'ils croient que vous venez chez moi pour moi, puisque vous y viendrez pour mademoiselle de la Vallière. — Qui boite. — A peine. — Qui n'ouvre jamais la bouche. — Mais qui, quand elle l'ouvre, montre des dents charmantes. — Henriette! — Enfin, vous m'avez laissée maîtresse! — Hélas! oui. — Eh bien! c'est mon choix; je vous l'impose, subissez-le. — Oh! je subirais une des furies si vous me l'imposiez.

— La Vallière est douce comme un agneau; ne craignez pas qu'elle vous contredise jamais quand vous lui direz que vous l'aimez.

Et Madame se mit à rire.

— Oh! vous n'avez pas peur que je lui dise trop, n'est-ce pas! — C'était dans mon droit. — Soit. — C'est donc un traité fait? — Signé. — Vous me conserverez une amitié de frère, une assiduité de frère, une galanterie de roi, n'est-ce pas? — Je vous conserverai un cœur qui n'a déjà plus l'habitude de battre qu'à votre commandement. — Eh bien, voyez-vous l'avenir assuré de cette façon? — Je l'espère. — Votre mère cessera-t-elle de me regarder en ennemie? — Oui. — Marie-Thérèse cessera-t-elle de parler espagnol devant Monsieur, qui a horreur de colloques faits en langues étrangères, parce qu'il croit toujours qu'on l'y maltraite? — Hélas! a-t-il tort? murmura le roi tendrement. — Et pour terminer, fit la princesse, accusera-t-on encore le roi de songer à des affections illégitimes, quand il est vrai que nous n'éprouvons rien l'un pour l'autre, si ce n'est des sympathies pures de toute arrière-pensée? — Oui, oui, balbutia le roi. Mais on dira encore autre chose. — Et que dira-t-on, sire? en vérité, nous ne serons donc jamais en repos? — On dira, continua le roi, que j'ai bien mauvais goût, mais qu'est-ce que mon amour-propre auprès de votre tranquillité? — De mon honneur, sire, et de celui de notre famille, voulez-vous dire. D'ailleurs, croyez-moi, ne vous hâtez point ainsi de vous piquer contre la Vallière; elle boite, c'est vrai, mais elle ne manque pas d'un certain charme. Tout ce que le roi touche d'ailleurs se convertit en or.

— Enfin, Madame, soyez certaine d'une chose, c'est que je vous suis encore reconnaissant; vous pouviez me faire payer plus cher encore votre séjour en France. — Sire, on vient à nous. — Un dernier mot. — Lequel? — Vous êtes prudent et sage, sire, mais c'est ici qu'il faudra appeler à votre secours toute votre prudence, toute votre sagesse. — Oh! s'écria Louis en riant, je commence dès ce soir à jouer mon rôle, et vous verrez si j'ai de la vocation pour représenter les bergers. Nous avons grande promenade dans la forêt après le goûter, puis nous avons souper et ballet à dix heures. Or, ma flamme va ce soir même éclater plus haut que les feux d'artifice, briller plus clairement que les lampions de notre ami Colbert. — Prenez garde, sire, prenez garde. Voilà que je vais retirer mes complimens de tout à l'heure... Vous, prudent! vous sage! ai-je dit... Mais vous débutez par d'abominables folies! Est-ce qu'une passion s'allume ainsi, comme une torche, en une seconde? est-ce que, sans préparation aucune, un roi, fait comme vous, tombe aux pieds d'une fille comme la Vallière! — Oh! Henriette! Henriette! Henriette! je vous y prends! .. Nous n'avons pas encore commencé la campagne, et vous me pillez! — Non, mais je vous rappelle aux idées saines. Allumez progressivement votre flamme, au lieu de la faire éclater ainsi tout à coup. Jupiter tonne et fait briller l'éclair avant d'incendier les palais. Toute chose a son prélude. Si vous vous échauffez ainsi, nul ne vous croira épris, et tout le monde vous croira fou. A moins toutefois qu'on ne vous devine. Les gens sont moins sots parfois qu'ils n'en ont l'air.

Le roi fut obligé de convenir que Madame était un ange de savoir et un diable d'esprit. Il s'inclina. — Eh bien! soit, dit-il, je ruminerai mon plan d'attaque: les généraux, mon cousin de Condé, par exemple, pâlissent sur leurs cartes stratégiques avant de faire mouvoir un seul de ces pions qu'on appelle des corps d'armée; moi je veux dresser tout un plan d'attaque, vous savez que le Tendre est subdivisé en toutes sortes de circonscriptions. Eh bien! je m'arrêterai au village de Petits-Soins, au hameau de Billets-Doux, avant de prendre la route de Visible-Amour; — le chemin est tout tracé, vous le savez, — et cette pauvre mademoiselle de Scudéry ne me pardonnerait point de brûler les étapes. — Nous voilà revenus en de bons chemins, sire. Maintenant, vous plaît-il que nous nous séparions? — Hélas! il le faut bien; car, tenez, on nous sépare. — Ah! oui, dit Madame Henriette, en effet, voilà qu'on nous apporte le sphinx de mademoiselle de Tonnay-Charente, avec les sons de trompe en usage chez les grands-veneurs. J'aborderai donc ce soir la Vallière au milieu de ses compagnes et lancerai le premier trait. — Soyez adroit, dit Madame en riant, ne manquez pas le cœur.

Et la princesse prit congé du roi pour aller au-devant de la troupe joyeuse.

LE BALLET DES SAISONS.



près la collation qui eut lieu vers cinq heures, le roi entra dans son cabinet où l'attendaient les tailleurs.

Il s'agissait d'essayer enfin ce fameux habit du Printemps qui avait coûté tant d'imagination, tant d'efforts de pensée aux dessinateurs et aux ornementistes de la cour.

Quant au ballet lui-même, tout le monde savait son pas et pouvait figurer. Le roi avait résolu d'en faire l'objet d'une surprise.

Aussi à peine eut-il terminé sa conférence et fut-il rentré chez lui qu'il manda ses deux maîtres de cérémonie, Villeroy et Saint-Aignan. Tous deux lui répondirent qu'on n'attendait que son ordre, et qu'on était prêt à commencer, mais cet ordre, pour qu'il le donnât, il fallait du beau temps et une nuit propice.

Le roi ouvrit sa fenêtre, la poudre d'or du soir tombait à l'horizon par les déchirures du bois, blanche comme une neige, la lune se dessinait déjà au ciel.

Pas un pli sur la surface des eaux vertes, les cygnes eux-mêmes reposant sur leurs ailes fermées comme des navires à l'ancre, semblaient se pénétrer de la chaleur de l'air, de la fraîcheur de l'eau et du silence d'une admirable soirée.

Le roi ayant vu toutes ces choses, contemplé ce magnifique tableau, donna l'ordre que demandaient MM. de Villeroy et de Saint-Aignan.

Pour que cet ordre fût exécuté royalement, une dernière question était nécessaire. Louis XIV la posa à ses deux gentilshommes.

La question avait quatre mots : — Avez-vous de l'argent? — Sire, répondit Saint-Aignan, nous nous sommes entendus avec M. Colbert. — Ah! fort bien. — Oui, sire, et M. Colbert a dit qu'il serait auprès de Votre Majesté aussitôt que Votre Majesté manifesterait l'intention de donner suite aux fêtes dont elle a donné le programme. — Qu'il vienne alors.

Comme si Colbert eût écouté aux portes pour se maintenir au courant de la conversation, il entra dès que le roi eut prononcé son nom devant les deux courtisans. — Ah! fort bien, monsieur Colbert, dit Sa Majesté. A vos postes donc, Messieurs!

Saint-Aignan et Villeroy prirent congé.

Le roi s'assit dans un fauteuil près de la fenêtre. — Je danse ce soir mon ballet, monsieur Colbert, dit-il. — Alors, sire, c'est demain que je paie les notes. — Comment cela? — J'ai promis aux fournisseurs de solder leurs comptes le lendemain du jour où le ballet aurait eu lieu. — Soit, monsieur Colbert, vous avez promis, payez.

— Très-bien, sire : mais pour payer, comme disait M. de Lesdiguières, il faut de l'argent. — Quoi ! les quatre millions promis par M. Fouquet n'ont-ils donc pas été remis? J'avais oublié de vous en demander compte. — Sire, ils étaient chez Votre Majesté à l'heure dite. — Eh bien? — Eh bien ! sire, les verres de couleurs, les feux d'artifice, les violons et les cuisiniers ont mangé quatre millions en huit jours. — Entièrement? — Jusqu'au dernier sou. Chaque fois que Votre Majesté a ordonné d'illuminer les bords du grand canal, cela a brûlé autant d'huile qu'il y a d'eau dans les bassins. — Bien, bien, monsieur Colbert. Enfin vous n'avez plus d'argent? — Oh ! je n'en ai plus, sire, mais M. Fouquet en a.

Et le visage de Colbert s'éclaira d'une joie sinistre. — Que voulez-vous dire? demanda Louis. — Sire, nous avons déjà fait donner six millions à M. Fouquet. Il les a donnés de trop bonne grâce pour n'en pas donner encore d'autres si besoin était. Besoin est aujourd'hui. Donc, il faut qu'il s'exécute.

Le roi fronça le sourcil. — Monsieur Colbert, dit-il en accentuant le nom du financier, ce n'est point ainsi que je l'entends : je ne veux pas employer contre un de mes serviteurs des moyens de pression qui le gênent et qui entravent son service. M. Fouquet a donné six millions en huit jours, c'est une somme.

Colbert pâlit. — Cependant, fit-il, Votre Majesté ne parlait pas ce langage il y a quelque temps; lorsque les nouvelles de Belle-Isle arrivèrent par exemple. — Vous avez raison, monsieur Colbert. — Rien n'est changé depuis cependant, bien au contraire. — Dans ma pensée, Monsieur, tout est changé. — Comment, sire, Votre Majesté ne croit plus aux tentatives? — Mes affaires me regardent, monsieur le sous-intendant, et je vous ai déjà dit que je les faisais moi-même. — Alors je vois que j'ai eu le malheur, dit Colbert en tremblant de rage et de peur, de tomber dans la disgrâce de Votre Majesté. — Nullement ; vous m'êtes au contraire fort agréable. — Eh ! sire, dit le ministre avec cette brusquerie affectée si habile quand il s'agissait de flatter l'amour-propre de Louis, à quoi bon être agréable à Votre Majesté si on ne lui est plus utile ? — Je réserve vos services pour une occasion meilleure, et, croyez-moi, ils n'en vaudront que mieux. Vous avez besoin d'argent, monsieur Colbert? — De sept cent mille livres, sire. — Vous les prendrez dans mon trésor particulier.

Colbert s'inclina. — Et, ajouta Louis, comme il me paraît difficile que, malgré votre économie, vous satisfassiez avec une somme aussi exiguë aux dépenses que je veux faire, je vais vous signer une cédule de trois millions.

Le roi prit une plume et signa aussitôt. Puis remettant le papier à Colbert. — Soyez tranquille, dit-il, le plan que j'ai adopté est un plan de roi, monsieur Colbert.

Et sur ces mots prononcés avec toute la majesté que le jeune prince savait prendre dans ces circonstances, il congédia Colbert, pour donner audience aux tailleurs.

L'ordre donné par le roi était connu dans tout Fontainebleau ; on savait déjà que le roi essayait son habit et que le ballet serait dansé le soir.

Cette nouvelle courut avec la rapidité de l'éclair, et sur son passage elle alluma toutes les coquetteries, tous les désirs, toutes les folles ambitions.

A l'instant même, et comme par enchantement, tout ce qui savait tenir une aiguille, tout ce qui savait distinguer un pourpoint d'avec un haut-de-chausses, comme dit Molière, fut convoqué pour servir d'auxiliaire aux élégans et aux dames.

Le roi eut achevé sa toilette à neuf heures ; il parut dans son carrosse découvert et orné de feuillages et de fleurs.

Les reines avaient pris place à une magnifique estrade disposée, sur les bords de l'étang, dans un théâtre d'une merveilleuse élégance.

En cinq heures les ouvriers charpentiers avaient assemblé toutes les pièces de rapport de ce théâtre, les tapissiers avaient tendu leurs tapisseries, dressé leurs siéges, et, comme au signal d'une baguette d'enchanteur, mille bras s'aidant les uns les autres au lieu de se gêner, avaient construit l'édifice dans ce lieu, au son des musiques, pendant que déjà les artificiers illuminaient le théâtre et les bords de l'étang par un nombre incalculable de bougies.

Comme le ciel s'étoilait et n'avait pas un nuage, comme on n'entendait pas un souffle d'air dans les grands bois, comme si la nature elle-même s'était accommodée à la fantaisie du prince, on avait laissé ouvert le fond de ce théâtre. En sorte que derrière les premiers plans du décor on apercevait pour fond ce beau ciel ruisselant d'étoiles, cette nappe d'eau embrasée de feux qui s'y réfléchissaient et les silhouettes bleuâtres des grandes masses de bois aux cimes arrondies.

Quand le roi parut, toute la salle était pleine, et présentait un groupe étincelant de pierreries et d'or, dans lequel le premier regard ne pouvait distinguer aucune physionomie.

Peu à peu, quand la vue s'accoutumait à tant d'éclat, les plus rares beautés apparaissaient, comme dans le ciel du soir les étoiles, une à une, pour celui qui a fermé ses yeux et qui les rouvre.

Le théâtre représentait un bocage; quelques Faunes levant leurs pieds fourchus sautillaient çà et là; une Dryade apparaissant, les excitait à la poursuite; d'autres se joignaient à elle pour la défendre, et l'on se querellait en dansant.

Soudain devaient paraître, pour ramener l'ordre et la paix, le Printemps et toute sa cour.

Les Élémens, les puissances subalternes de la mythologie avec leurs attributs se précipitaient sur les traces de leur gracieux souverain.

Les Saisons, alliées du Printemps, venaient à ses côtés former un quadrille, qui, sur des paroles plus ou moins flatteuses, entamait la danse. La musique, hautbois, flûtes et violes, peignait les plaisirs champêtres.

Déjà le roi entrait au milieu d'un tonnerre d'applaudissemens.

Il était vêtu d'une tunique de fleurs, qui dégageait, au lieu de l'alourdir, sa taille svelte et bien prise. Sa jambe, une des plus élégantes de la cour, paraissait avec avantage dans un bas de soie couleur chair, soie si fine et si transparente que l'ont eût dit la chair elle-même.

Les plus charmans souliers de satin lilas clair, à bouffettes de fleurs et de feuilles, emprisonnaient son petit pied.

Le buste était en harmonie avec cette base, de beaux cheveux ondoyans, un air de fraîcheur rehaussé par l'éclat de beaux yeux bleus qui brûlaient doucement les cœurs, une bouche aux lèvres appétissantes, qui daignait s'ouvrir pour sourire, tel était le prince de l'année, qu'on eût, et à juste titre ce soir-là nommé le roi de tous les amours.

Il y avait dans sa démarche quelque chose de la légère majesté d'un dieu. Il ne dansait pas, il planait.

Cette entrée fit donc l'effet le plus brillant. Soudain, comme nous l'avons dit, on aperçut le comte de Saint-Aignan qui cherchait à s'approcher du roi ou de Madame.

La princesse, vêtue d'une robe longue diaphane et légère comme les plus fines résilles que tissent les savantes Malinaises, le genou parfois dessiné sous les plis de la tunique, son petit pied chaussé de soie, s'avançait radieuse avec son cortége de Bacchantes et touchait déjà la place qui lui était assignée pour danser.

Les applaudissemens durèrent si longtemps, que le comte eut tout le loisir de joindre le roi arrêté sur une pointe. — Qu'y a-t-il, Saint-Aignan? fit le Printemps. — Mon Dieu! sire, répliqua le courtisan tout pâle, il y a que Votre Majesté n'a pas songé au pas des Fruits. — Si fait; il est supprimé. — Non pas, sire. Votre Majesté n'en a point donné l'ordre, et la musique l'a conservé. — Voilà qui est fâcheux! murmura le roi. Ce pas n'est pas exécutable, puisque M. de Guiche est absent. Il faudra le supprimer. — Oh! sire, un quart d'heure de musique sans danses, ce sera froid à tuer le ballet. — Mais, comte, alors... — Oh! sire, mais... — Mais quoi? — C'est que M. de Guiche est ici. — Ici? répliqua le roi en fronçant le sourcil. Ici?... vous êtes sûr ... — Tout habillé pour le ballet, sire.

Le roi sentit le rouge lui monter au visage. — Vous vous serez trompé, dit-il. — Si peu, sire, que Votre Majesté peut regarder à sa droite. Le comte attend.

Louis se tourna vivement de ce côté, et, en effet, à sa droite, éclatant de beauté sous son habit de Vertumne, Guiche attendait que le roi le regardât pour lui adresser la parole.

Dire la stupéfaction du roi, celle de Monsieur, qui s'agita dans sa loge, dire les chuchottemens, l'oscillation des têtes dans la salle, dire l'étrange saisissement de Madame à la vue de son partner, c'est une tâche que nous laissons à de plus habiles.

Le roi était demeuré bouche béante et regardait le comte.

Celui-ci s'approcha, respectueux, courbé. — Sire, dit-il, le plus humble sujet de Votre Majesté vient lui faire service en ce jour, comme il a fait aux jours de bataille. Le roi, en manquant ce pas des Fruits perdait la plus belle scène de son ballet. Je n'ai pas voulu qu'un semblable dommage résultât par moi, pour la beauté, l'adresse et la bonne grâce du roi; j'ai quitté mes fermiers, afin de venir en aide à mon prince.

Chacun de ces mots tombait, mesuré, harmonieux, éloquent, dans l'oreille de Louis XIV. La flatterie lui plut autant que le courage l'étonna. Il se contenta de répondre : — Je ne vous avais pas dit de revenir, comte. — Assurément, sire, mais Votre Majesté ne m'avait pas dit de rester.

Le roi sentait le temps courir. La scène, en se prolongeant, pouvait tout brouiller. Une seule ombre à ce tableau le gâtait sans ressource.

Le roi d'ailleurs avait le cœur tout plein de bonnes idées; il venait de puiser dans les yeux si éloquens de Madame une inspiration nouvelle.

Ce regard de Henriette lui avait dit : — Puisqu'on est jaloux de vous, divisez les soupçons: qui se défie de deux rivaux ne se défie d'aucun.

Madame, avec cette habile diversion, l'emporta.

Le roi sourit à Guiche.

Guiche ne comprit pas un mot au langage muet de Madame. Seulement, il vit bien qu'elle affectait de ne le point regarder... Sa grâce obtenue il l'attribua au cœur du monarque. Le roi en sut gré à tout le monde.

Monsieur seul ne comprit pas.

Le ballet commença; il fut splendide.

Quand les violons enlevèrent par leurs élans ces illustres danseurs, quand la pantomime naïve de cette époque, bien plus naïve encore par le jeu fort médiocre des augustes histrions, fut parvenue à son point culminant de triomphe, la salle faillit crouler sous les applaudissemens.

Guiche brilla comme un soleil, mais comme un soleil courtisan qui se résigne au deuxième rôle.

Dédaigneux de ce succès, dont Madame ne lui témoignait aucune reconnaissance,

il ne songea plus qu'à reconquérir bravement la préférence ostensible de la princesse.

Elle ne lui donna pas un seul regard.

Peu à peu, toute sa joie, tout son brillant s'éteignirent dans la douleur et dans l'inquiétude, en sorte que ses jambes devinrent molles, ses bras lourds, sa tête hébétée.

Le roi, dès ce moment, fut réellement le premier danseur du quadrille.

Il jeta un regard de côté sur son rival vaincu.

Guiche n'était même plus courtisan; il dansait mal sans adulation; bientôt il ne dansa plus du tout.

Le roi et Madame triomphèrent.

LES NYMPHES DU PARC DE FONTAINEBLEAU.

Le roi demeura un instant à jouir de son triomphe qui, nous l'avons dit, était aussi complet que possible.

Puis il se retourna vers Madame pour l'admirer aussi un peu à son tour.

Louis pensait donc à Madame: mais seulement après avoir bien pensé à lui-même, et Madame pensait beaucoup à elle-même, peut-être sans penser le moins du monde au roi.

Mais la victime, au milieu de tous ces amours et amours-propres royaux, c'était Guiche.

Aussi, tout le monde put-il remarquer, à la fois, l'agitation et la prostration du pauvre gentilhomme. On n'était pas d'ordinaire inquiet sur son compte quand il s'agissait d'une question d'élégance et de goût.

Aussi la défaite de Guiche fut-elle attribuée par le plus grand nombre à son habileté de courtisan.

Mais d'autres aussi, — les yeux sont clairvoyans à la cour, — mais d'autres aussi remarquèrent sa pâleur et son atonie, pâleur et atonie qu'il ne pouvait ni feindre ni cacher, et ils en conclurent avec raison que Guiche ne jouait pas une comédie d'adulation.

Ces souffrances, ces succès, ces commentaires furent enveloppés, confondus, perdus dans le bruit des applaudissemens.

Mais quand les reines eurent témoigné leur satisfaction, les spectateurs leur enthousiasme; quand le roi se fut rendu à sa loge pour changer de costume, tandis que Monsieur, habillé en femme, selon son habitude, dansait à son tour, Guiche, rendu à lui-même, s'approcha de Madame qui, assise au fond du théâtre, attendait la deuxième entrée et s'était fait une solitude au milieu de la foule comme pour méditer à l'avance ses effets chorégraphiques.

On comprend qu'absorbée par cette grave méditation, elle ne vit point ou fit semblant de ne pas voir ce qui se passait autour d'elle.

Deux de ses demoiselles d'honneur vêtues en hamadryades, voyant Guiche s'approcher, se reculèrent par respect.

Guiche s'avança donc au milieu du cercle et salua Son Altesse Royale.

Mais Son Altesse Royale, qu'elle eût remarqué ou non le salut, ne tourna même point la tête.



MADEMOISELLE DE TONNAY-CHARENTE.

Un frisson passa dans les veines du malheureux comte; il ne s'attendait point à une aussi complète indifférence; lui qui n'avait rien vu, lui qui n'avait rien appris, lui qui, par conséquent, ne pouvait rien deviner.

Donc, voyant que son salut n'obtenait aucune réponse, il fit un pas de plus, et, d'une voix qu'il s'efforçait, mais inutilement, de rendre calme : — J'ai l'honneur, dit-il, de présenter mes bien humbles respects à Madame.

Cette fois Son Altesse Royale daigna tourner ses yeux languissans. — Ah! monsieur de Guiche, dit-elle, c'est vous, bonjour! Et elle se retourna.

La patience faillit manquer au comte. — Votre Altesse Royale a dansé à ravir tout à l'heure, dit-il. — Vous trouvez? fit négligemment Madame. — Oui, le personnage est tout à fait celui qui convient au caractère de Son Altesse Royale.

Madame se retourna tout à fait, et regardant Guiche avec son œil clair et fixe. — Comment cela? dit-elle. — Sans doute. — Expliquez-vous. — Vous représentez une divinité, belle, dédaigneuse et légère, fit-il. — Vous parlez de Pomone, monsieur le comte. — Je parle de la déesse que représente Votre Altesse Royale.

Madame demeura un instant les lèvres crispées. — Mais vous-même, Monsieur, dit-elle, n'êtes-vous pas aussi un danseur parfait? — Oh! moi, Madame, je suis de ceux qu'on ne distingue point, et qu'on oublie si par hasard on les a distingués

Et sur ces paroles, accompagnées d'un de ces soupirs profonds qui font tressaillir les dernières fibres de l'être, le cœur plein d'angoisses et de palpitations, la tête en feu, l'œil vacillant, il salua, haletant, et se retira derrière le buisson de toile.

Madame, pour toute réponse, haussa légèrement les épaules.

Et comme ses dames d'honneur s'étaient, ainsi que nous l'avons dit, retirées par discrétion durant le colloque, elle les rappela du regard.

C'étaient mesdemoiselles de Tonnay-Charente et de Montalais.

Toutes deux s'approchèrent avec empressement. — Avez-vous entendu, Mesdemoiselles? demanda la princesse. — Quoi? Madame. — Ce que M. le comte de Guiche a dit. — Non. — En vérité c'est une chose remarquable, continua la princesse avec l'accent de la compassion, combien l'exil a fatigué l'esprit de ce pauvre M. de Guiche!

Et plus haut encore, de peur que le malheureux perdît une parole : — Il a mal dansé d'abord, continua-t-elle; puis ensuite il n'a dit que des pauvretés.

Puis elle se leva, fredonnant l'air sur lequel elle allait danser.

Guiche avait tout entendu. Le trait pénétra au plus profond de son cœur et le déchira.

Alors, au risque d'interrompre tout l'ordre de la fête par son dépit, il s'enfuit mettant son bel habit de Vertumne en lambeaux et semant sur son chemin les pampres, les mûres, les feuilles d'amandier, et tous les petits attributs artificiels de sa divinité.

Un quart d'heure après il était de retour sur le théâtre. Mais il était facile de comprendre qu'il n'y avait qu'un puissant effort de la raison sur la folie qui avait pu le ramener, — ou peut-être, le cœur est ainsi fait, — l'impossibilité même de rester plus longtemps éloigné de celle qui lui brisait le cœur.

Madame achevait son pas.

Elle le vit, mais ne le regarda point, et lui, irrité, furieux, lui tourna le dos à son tour lorsqu'elle passa escortée de ses nymphes et suivie de cent flatteurs.

Pendant ce temps, à l'autre bout du théâtre, près de l'étang, une femme était assise, les yeux fixés sur une des fenêtres du théâtre.

De cette fenêtre s'échappaient des flots de lumière.

Cette fenêtre, c'était celle de la loge royale.

Guiche, en quittant le théâtre, Guiche en allant chercher l'air dont il avait si grand besoin, Guiche passa près de cette femme et la salua.

Elle, de son côté, en apercevant le jeune homme, s'était levée comme une femme surprise au milieu d'idées qu'elle voudrait se cacher à elle-même.

Guiche la reconnut. Il s'arrêta. — Bonsoir, Mademoiselle, dit-il vivement. — Bonsoir, monsieur le comte. — Ah! mademoiselle de la Vallière, continua Guiche, que je suis heureux de vous rencontrer! — Et moi aussi, monsieur le comte, je suis heureuse de ce hasard, dit la jeune fille en faisant un mouvement pour se retirer. — Oh! non! non! ne me quittez pas, dit Guiche en étendant la main vers elle; car vous démentiriez ainsi les bonnes paroles que vous venez de dire. Restez, je vous en supplie; il fait la plus belle soirée du monde. Vous fuyez le bruit, vous! Vous aimez votre société à vous seule, vous! Eh bien! oui, je comprends cela; toutes les femmes qui ont du cœur sont ainsi. Jamais on n'en verra une s'ennuyer loin du tourbillon de tous ces plaisirs bruyans! Oh! Mademoiselle! Mademoiselle! — Mais qu'avez-vous donc, monsieur le comte? demanda la Vallière avec un certain effroi; vous semblez agité. — Moi. Non pas; non. — Alors, monsieur de Guiche, permettez-moi de vous faire ici le remercîment que je me proposais de vous faire à la première occasion. C'est à votre protection, je le sais, que je dois d'avoir été admise parmi les filles d'honneur de Madame? — Ah! oui, vraiment, je m'en souviens et je m'en félicite, Mademoiselle. Aimez-vous quelqu'un, vous? — Moi! — Oh! pardon, je ne sais ce que je dis; pardon mille fois; Madame avait raison, bien raison; cet exil brutal a complétement bouleversé mon esprit. — Mais le roi vous a bien reçu, ce me semble, monsieur le comte. — Trouvez-vous?... bien reçu... peut-être... oui. — Sans doute, bien reçu, car enfin vous revenez sans congé de lui. — C'est vrai, et je crois que vous avez raison, Mademoiselle. Mais n'avez-vous point vu par ici M. le vicomte de Bragelonne? La Vallière tressaillit à ce nom. — Pourquoi cette question? demanda-t-elle. — Oh! mon Dieu! vous blesserais-je encore? fit Guiche; en ce cas je suis bien malheureux, bien à plaindre! — Oui, bien malheureux, bien à plaindre, monsieur de Guiche, car vous paraissez horriblement souffrir. — Oh! Mademoiselle, que n'ai-je une sœur dévouée, une amie véritable! — Vous avez des amis, monsieur de Guiche, et M. le vicomte de Bragelonne, dont vous parliez tout à l'heure, est, il me semble, un de ces bons amis. — Oui, oui, en effet, c'est un de mes bons amis. Adieu, Mademoiselle, adieu; recevez tous mes respects. Et il s'enfuit comme un fou le long de l'étang.

Son ombre noire glissait grandissante parmi les ifs lumineux et les larges moires resplendissantes de l'eau.

La Vallière le regarda quelque temps avec compassion. — Oh! oui, oui, dit-elle, il souffre, et je commence à comprendre pourquoi.

Elle achevait à peine, lorsque ses compagnes, mesdemoiselles de Montalais et de Tonnay-Charente, accoururent.

Elles avaient fini leur service, dépouillé leurs habits de nymphes, et, joyeuses de cette belle nuit, du succès de la soirée, elles revenaient trouver leur compagne. — Eh quoi, déjà! lui dirent-elles. Nous croyions arriver les premières au rendez-vous. — J'y suis depuis un quart d'heure, répondit la Vallière. — Est-ce que la danse ne vous a point amusée? — Non. — Et tout le spectacle? — Non plus. En fait de spectacle, j'aime bien mieux celui de ces bois noirs au fond desquels brille çà et là une lumière qui passe comme un œil rouge, tantôt ouvert, tantôt fermé. — Elle est poëte, cette la Vallière, dit Tonnay-Charente. — C'est-à-dire insupportable, fit Montalais.

Toutes les fois qu'il s'agit de rire un peu ou de s'amuser de quelque chose, la Vallière pleure; toutes les fois qu'il s'agit de pleurer, pour nous autres femmes, chiffons perdus, amour-propre piqué, parure sans effet, la Vallière rit. — Oh! quant à moi, je ne puis être de ce caractère, dit mademoiselle de Tonnay-Charente. Je suis femme et femme comme on ne l'est pas; qui m'aime me flatte, qui me flatte me plaît par sa flatterie, et qui me plaît... — Eh bien, tu n'achèves pas, dit Montalais. — C'est trop difficile, répliqua mademoiselle de Tonnay-Charente en riant aux éclats. Achève pour moi, toi qui as tant d'esprit.

—Et vous, Louise, dit Montalais, vous plaît-on? — Cela ne regarde personne, dit la jeune fille en se levant du banc de mousse où elle était restée étendue pendant tout le temps qu'avait duré le ballet. Maintenant, Mesdemoiselles, nous avons formé le projet de nous divertir cette nuit sans surveillans et sans escorte. Nous sommes trois, il fait un temps superbe; regardez là-bas, voyez la lune qui monte doucement au ciel et argente les cimes des marronniers et des chênes. Oh! la belle promenade! oh! la belle liberté! la belle herbe fine des bois, prenons-nous par le bras et gagnons les grands arbres. Ils sont tous en ce moment attablés et actifs là-bas? occupés à se parer pour une promenade d'apparat; on selle les chevaux, on attèle les voitures; les mules de la reine ou les quatre cavales blanches de Madame. Nous, gagnons vite un endroit où nul œil ne nous devine, où nul pas ne marche dans notre pas. Vous rappelez-vous, Montalais, les bois de Cheverny et de Chambord, les peupliers sans fin de Blois? Nous avons échangé là-bas bien des espérances! — Bien des confidences aussi. — Oui. — Moi, dit mademoiselle de Tonnay-Charente, je pense beaucoup aussi; mais, prenez garde... — Elle ne dit rien, fit Montalais, de sorte que ce que pense mademoiselle de Tonnay-Charente, Athénaïs seule le sait.

— Chut! s'écria mademoiselle de la Vallière, j'entends des pas qui viennent de ce côté. — Eh! vite! vite! dans les roseaux, dit Montalais; baissez-vous, Athénaïs, vous qui êtes si grande.

Mademoiselle de Tonnay-Charente se baissa.

Presque aussitôt on vit en effet deux gentilshommes s'avancer, la tête inclinée, les bras entrelacés, et marchant sur le sable fin de l'allée parallèle au rivage.

Les femmes se firent petites, imperceptibles. — C'est M. de Guiche, dit Montalais à l'oreille de mademoiselle de Tonnay-Charente. — C'est M. de Bragelonne, dit celle-ci à l'oreille de la Vallière.

Les deux jeunes gens continuaient de s'approcher en causant d'une voix animée. — C'est par ici qu'elle était tout à l'heure, dit le comte. Si je n'avais fait que la voir, je dirais que c'est une apparition; mais je lui ai parlé. — Ainsi, vous êtes sûr. — Oui, mais peut-être aussi lui ai-je fait peur. — Comment cela? — Eh! mon Dieu, j'étais encore fou de ce que vous savez, de sorte qu'elle n'aura rien compris à mon fiévreux monologue et à mes gestes. — Oh! dit Bragelonne, ne vous inquiétez pas, mon ami. Elle est bonne, elle excusera: elle a de l'esprit, elle comprendra. — Oui. Mais si elle a compris, et qu'elle parle? — Oh! vous ne connaissez pas Louise, comte, dit Raoul. Louise a toutes les vertus, et n'a pas un seul défaut.

Et les jeunes gens passèrent là-dessus, et comme ils s'éloignaient leurs voix se perdirent peu à peu.

— Comment, la Vallière, dit mademoiselle de Tonnay-Charente, M. le vicomte de Bragelonne a dit Louise en parlant de vous. Comment cela se fait-il? — Nous avons été élevés ensemble, répondit mademoiselle de la Vallière, tout enfans nous nous connaissions. — Et puis M. de Bragelonne est ton fiancé, chacun sait cela. —

Oh! je ne le savais pas, moi. Est-ce vrai, Mademoiselle? — C'est-à-dire, répondit Louise en rougissant, c'est-à-dire que M. de Bragelonne m'a fait l'honneur de me demander ma main... Mais... — Mais quoi? — Mais il paraît que le roi... — Eh bien! — Que le roi ne veut pas consentir à ce mariage. — Eh! pourquoi le roi! et qu'est-ce que le roi? s'écria Aure avec aigreur: le roi a-t-il donc le droit de se mêler de ces choses-là, bon Dieu!... La *poulitique* est la *poulitique*, comme disait M. Mazarin; ma l'amor, il est l'amor. Si donc tu aimes M. de Bragelonne, et s'il t'aime, épousez-vous. Je vous donne mon consentement, moi.

Athénaïs se mit à sourire. — Oh! je parle sérieusement, répondit Montalais, et mon avis en ce cas vaut bien l'avis du roi, je suppose, n'est-ce pas, Louise?

— Voyons, voyons, ces messieurs sont passés, dit la Vallière: profitons donc de la solitude pour traverser la prairie et nous jeter dans le bois. — D'autant mieux, dit Athénaïs, que voilà des lumières qui partent du château et du théâtre, et qui me font l'effet de précéder quelque illustre compagnie. — Courons, dirent-elles toutes trois.

Et relevant gracieusement les longs plis de leurs robes de soie, elles franchirent lestement l'espace qui s'étendait entre l'étang et la partie la plus ombragée du parc. Montalais, légère comme une biche, Athénaïs, ardente comme une jeune louve, bondissaient dans l'herbe sèche, et parfois un Actéon téméraire eût pu apercevoir dans la pénombre leur jambe pure et hardie se dessinant sous l'épais contour des jupes de satin.

La Vallière, plus délicate et plus pudique, laissait flotter ses robes; retardée aussi par la faiblesse de son pied, elle ne tarda point à demander grâce.

Et demeurée en arrière elle força ses deux compagnes à l'attendre

En ce moment, un homme caché dans un fossé plein de jeunes pousses de saules remonta vivement sur le talus de ce fossé et se mit à courir dans la direction du château.

Les trois femmes, de leur côté, atteignirent les lisières du parc, dont toutes les allées leur étaient connues.

De grandes haies fleuries s'élevaient autour des fossés: des barrières fermées protégeaient de ce côté les promeneurs contre l'envahissement des chevaux et des calèches.

En effet, on entendait rouler dans le lointain, sur le sol ferme des chemins les carrosses des reines et de Madame. Plusieurs cavaliers les suivaient avec le bruit si bien imité par les vers cadencés de Virgile.

Quelques musiques lointaines répondaient au bruit, et quand les harmonies cessaient, le rossignol, chanteur plein d'orgueil, envoyait à la compagnie qu'il sentait rassemblée sous les ombrages les chants les plus compliqués, les plus suaves et les plus savans.

Autour du chanteur, brillaient dans le fond noir des gros arbres, les yeux de quelque chat-huant sensible à l'harmonie.

De sorte que cette fête de toute la cour était aussi la fête des hôtes mystérieux des bois; car assurément la biche écoutait dans sa fougère, le faisan sur sa branche, le renard dans son terrier.

On devinait la vie de toute cette population nocturne et invisible aux brusques mouvemens qui s'opéraient tout à coup dans les feuilles.

Alors les nymphes des bois poussaient un petit cri; puis, rassurées à l'instant même, riaient et reprenaient leur marche.

Elles arrivèrent ainsi au chêne royal, vénérable reste d'un chêne qui, dans sa

jeunesse, avait entendu les soupirs de Henri II pour la belle Diane de Poitiers, et plus tard ceux de Henri IV pour la belle Gabrielle d'Estrées.

Sous ce chêne, les jardiniers avaient accumulé la mousse et le gazon de telle sorte, que jamais siége circulaire n'avait mieux reposé les membres fatigués d'un roi.

Le tronc de l'arbre formait un dossier rugueux, mais suffisamment large pour quatre personnes.

Sous les rameaux qui obliquaient vers le tronc, les voix se perdaient en filtrant vers les cieux.

CE QUI SE DISAIT SOUS LE CHÊNE ROYAL.

Il y avait dans la douceur de l'air, dans le silence du feuillage, un muet engagement pour ces jeunes femmes à changer tout de suite la conversation badine en une conversation plus sérieuse.

Celle même dont le caractère était le plus enjoué, Montalais, par exemple, y penchait la première.

Elle débuta par un gros soupir. — Quelle joie, dit-elle, de nous sentir ici, libres, seules, et en droit d'être franches, surtout envers nous-mêmes. — Oui, dit mademoiselle Tonnay-Charente, car la cour, si brillante qu'elle soit, cache toujours un mensonge sous les plis de velours ou sous les feux de diamans. — Moi, répliqua la Vallière, je ne mens jamais; quand je ne puis dire la vérité, je me tais. — Vous ne serez pas longtemps en faveur, ma chère, dit Montalais; ce n'est point ici comme à Blois, où nous disions à la vieille Madame tous nos dépits et toutes nos envies. Madame avait ses jours où elle se souvenait d'avoir été jeune. Ces jours-là quiconque causait avec Madame, trouvait une amie sincère. Madame nous contait ses amours avec Monsieur, et nous, nous lui contions ses amours avec d'autres, ou du moins les bruits qu'on avait fait courir sur ses galanteries. Pauvre femme! Si innocente! elle en riait, nous aussi, où est-elle à présent! — Ah! Montalais, rieuse Montalais, s'écria la Vallière, voilà que tu soupires encore; les bois t'inspirent, et tu es presque raisonnable ce soir.

— Mesdemoiselles, dit Athénaïs, vous ne devez pas tellement regretter la cour de Blois, que vous ne vous trouviez heureuses chez nous. Une cour, c'est l'endroit où viennent les hommes et les femmes pour causer de choses que les mères et les tuteurs, que les confesseurs surtout défendent avec sévérité. A la cour, on se dit ces choses sous privilége du roi et des reines, n'est-ce pas agréable? — Oh! Athénaïs, dit Louise en rougissant. — Athénaïs est franche ce soir, dit Montalais, profitons-en. — Oui, profitons-en, car on m'arracherait ce soir les plus intimes secrets de mon cœur. — Ah! si M. de Montespan était là! dit Montalais. — Vous croyez que j'aime M. de Montespan? murmura la belle jeune fille. — Il est beau, je suppose. — Oui, et ce n'est pas un mince avantage à mes yeux. — Vous voyez bien. — Je dirai plus, il est, de tous les hommes qu'on voit ici, le plus beau et le plus... — Qu'entend-on là? dit la Vallière en faisant sur le banc de mousse un brusque mouvement. — Quelque daim qui fuit dans les branches. — Je n'ai que peur des hommes, dit Athénaïs. — Quand ils ne ressemblent pas à M. de Montespan. — Finissez cette raillerie... M. de Montespan est aux soins pour moi; mais cela n'engage à rien. N'avons-

nous pas ici M. de Guiche qui est aux soins pour Madame? — Pauvre, pauvre garçon! dit la Vallière. — Pourquoi pauvre?... Madame est assez belle et assez grande dame, je suppose.

La Vallière secoua douloureusement la tête. — Quand on aime, dit-elle, ce n'est ni la belle ni la grande dame; mes chères amies, quand on aime, ce doit être le cœur et les yeux seuls de celui ou de celle qu'on aime.

Montalais se mit à rire bruyamment. — Cœur, yeux, oh! sucrerie, dit-elle. — Je parle pour moi, répliqua la Vallière. — Nobles sentimens! dit Athénaïs d'un air protecteur, mais froid. — Ne les avez-vous pas, Mademoiselle? fit Louise. — Parfaitement, Mademoiselle; mais je continue : comment peut-on plaindre un homme qui rend des soins à une femme comme Madame? S'il y a disproportion, c'est du côté du comte. — Oh! non, non, fit la Vallière; c'est du côté de Madame. — Expliquez-vous. — Je m'explique. Madame n'a pas même le désir de savoir ce que c'est que l'amour. Elle joue avec ce sentiment, comme les enfans avec les artifices dont une étincelle embraserait un palais. Cela brille, voilà tout ce qu'il lui faut. Or, joie et amour, est le tissu dont elle veut que soit tramée sa vie. M. de Guiche aimera cette dame illustre; elle ne l'aimera jamais

Athénaïs partit d'un éclat de rire dédaigneux. — Est-ce qu'on aime? dit-elle : où sont vos nobles sentimens de tout à l'heure? La vertu d'une femme n'est-elle point dans le courageux refus de toute intrigue à conséquence. Une femme bien organisée et douée d'un cœur généreux doit regarder les hommes, s'en faire aimer, adorer même, et dire une fois au plus dans sa vie : Tiens! il me semble que si je n'eusse pas été ce que je suis, j'eusse moins détesté celui-là que les autres. — Alors, s'écria la Vallière en joignant les mains, voilà ce que vous promettez à M. de Montespan! — Eh! certes, à lui comme à tout autre. Quoi! je vous ai dit que je lui reconnaissais une certaine supériorité, et cela ne suffirait pas! Ma chère, on est femme, c'est-à-dire reine dans tout le temps que nous donne la nature pour occuper cette royauté, de quinze à trente-cinq ans Libre à vous d'avoir du cœur après, quand vous n'aurez plus que cela. — Oh! oh! murmura la Vallière. — Parfait! s'écria Montalais; voilà une maîtresse femme. Athénaïs, vous irez loin! — Ne m'approuvez-vous point? — Oh! des pieds et des mains, dit la railleuse. — Vous plaisantez, n'est-ce pas, Montalais? dit Louise. — Non, non, j'approuve tout ce que vient de dire Athénaïs; seulement... — Seulement quoi? — Eh bien! je ne puis le mettre en action. J'ai les plus complets principes; je me fais des résolutions près desquelles les projets du stathouder et ceux du roi d'Espagne sont des jeux d'enfant; puis, le jour de la mise à exécution, rien. — Vous faiblissez? dit Athénaïs avec dédain. — Indignement. — Malheureuse nature, reprit Athénaïs. Mais au moins vous choisissez? — Ma foi... ma foi, non. Le sort se plaît à me contrarier en tout : je rêve des empereurs et je trouve des .. — Aure! Aure! s'écria la Vallière? par pitié ne sacrifiez pas, au plaisir de dire un mot, ceux qui vous aiment d'une affection si dévouée. — Oh! pour cela je m'en embarrasse peu; ceux qui m'aiment sont assez heureux que je ne les chasse point, ma chère. Tant pis pour moi si j'ai une faiblesse, mais tant pis pour eux si je m'en venge sur eux. Ma foi, je m'en venge. — Aure!...

— Vous avez raison, dit Athénaïs, et peut-être aussi arriverez-vous au même but. Cela s'appelle être coquette, voyez-vous, Mesdemoiselles. Les hommes, qui sont des sots en beaucoup de choses, le sont surtout en celle-ci qu'ils confondent sous ce mot de coquetterie la fierté d'une femme et sa variabilité. Moi, je suis fière, c'est-à-dire imprenable, je rudoie les prétendans, mais sans aucune espèce de prétention à les rete-



LE CHÊNE ROYAL.

nir. Les hommes disent que je suis coquette parce qu'ils ont l'amour-propre de croire que je les désire. D'autres femmes, Montalais, par exemple, se sont laissé entamer par les adulations; elles seraient perdues sans le bienheureux ressort de l'instinct qui les pousse à changer soudain et à châtier celui dont elles acceptaient naguère l'hommage. — Savante dissertation, dit Montalais d'un ton de gourmet qui se délecte. — Odieuse! murmura Louise. — Grâce à cette coquetterie, car voilà la véritable coquetterie, poursuivit mademoiselle de Tonnay-Charente, l'amant bouffi d'orgueil il y a une heure, maigrit en une minute de toute l'enflure de son amour-propre. Il prenait déjà des airs vainqueurs, il recule; il allait nous protéger, il se prosterne de nouveau. Il en résulte qu'au lieu d'avoir un mari jaloux, incommode, habitué, nous avons un amant toujours tremblant, toujours convoiteux, toujours soumis, par cette seule raison qu'il trouve, lui, une maîtresse toujours nouvelle. Voilà, et soyez-en persuadées, Mesdemoiselles, ce que veut la coquetterie. C'est avec cela qu'on est reine entre les femmes, quand on n'a pas reçu de Dieu la faculté si précieuse de tenir en bride son cœur et son esprit. — Oh! que vous êtes habile! dit Montalais, et que vous comprenez bien le devoir des femmes. — Je m'arrange un bonheur particulier, dit Athénaïs avec modestie; je me défends, comme tous les animaux faibles, contre l'oppression des plus forts. — La Vallière ne dit pas un mot. Est-ce qu'elle ne nous approuve point? — Moi je ne comprends seulement pas, dit Louise. Vous parlez comme des êtres qui ne seraient point appelés à vivre ailleurs que sur cette terre. — Elle est jolie, votre terre, dit Montalais. — Une terre, reprit Athénaïs, où l'homme encense la femme pour la faire tomber étourdie, où il l'insulte quand elle est tombée. — Qui vous parle de tomber? dit Louise. — Ah! voilà une théorie nouvelle, ma chère; indiquez-moi, s'il vous plaît, votre moyen pour ne pas être vaincue, si vous vous laissez entraîner par l'amour.

— Oh! s'écria la jeune fille en levant au ciel noir ses beaux yeux humides. Oh! si vous saviez ce que c'est qu'un cœur, je vous expliquerais et je vous convaincrais; un cœur aimant est plus fort que toute votre coquetterie et plus que toute votre fierté. Jamais une femme n'est aimée, je le crois, et Dieu m'entend; jamais un homme n'aime avec idolâtrie que s'il se sent aimé. Laissez aux vieillards de la comédie de se croire adorés par des coquettes. Le jeune homme s'y connaît, lui, il ne s'abuse point; s'il a pour la coquette un désir, une effervescence, une rage, vous voyez que je vous fais le champ libre et vaste; si, en un mot, la coquette peut le rendre fou, jamais elle ne le rend amoureux. L'amour, voyez-vous, tel que je le conçois, c'est un sacrifice incessant, absolu, entier; mais ce n'est pas le sacrifice d'une seule des deux parties unies. C'est l'abnégation complète des deux âmes qui veulent se fondre en une seule. Si j'aime jamais, je supplierai mon amant de me laisser libre et pure; je lui dirai, ce qu'il comprendra, que mon âme est déchirée par le refus que je fais, et lui, lui, qui m'aimera, sentant la douloureuse grandeur de mon sacrifice, à son tour il se dévouera comme moi, il me respectera, il ne cherchera point à me faire tomber, pour m'insulter quand je serai tombée, ainsi que vous le disiez tout à l'heure en blasphémant contre l'amour. Voilà, moi, comment j'aime. Maintenant, venez me dire que mon amant me méprisera; je l'en défie, à moins qu'il ne soit le plus vil des hommes, et mon cœur m'est garant que je ne choisirai pas ces gens-là. Mon regard lui paiera ses sacrifices ou lui imposera des vertus qu'il n'eût jamais cru avoir.

— Mais, Louise, s'écria Montalais, vous nous dites cela, et vous ne le pratiquez point. — Que voulez-vous dire? — Vous êtes adorée de Raoul de Bragelonne, aimée à deux genoux. Le pauvre garçon est victime de votre vertu comme il le serait, plus

qu'il ne le serait même de ma coquetterie ou de la fierté d'Athénaïs. — Ceci est tout simplement une subdivision de la coquetterie, dit Athénaïs, et Mademoiselle, à ce que je vois, la pratique sans s'en douter. — Oh! fit la Vallière. — Oui, cela s'appelle l'instinct, parfaite sensibilité, exquise recherche de sentimens, montre perpétuelle d'élans passionnés qui n'aboutissent jamais. Oh! c'est fort habile aussi et très-efficace. J'eusse même, maintenant que j'y réfléchis, préféré cette tactique à ma fierté pour combattre les hommes parce qu'elle offre l'avantage de faire croire parfois à la conviction; mais dès à présent, sans passer condamnation tout à fait pour moi-même, je la déclare supérieure à la simple coquetterie de Montalais.

Les deux jeunes filles se mirent à rire.

La Vallière garda le silence et secoua la tête.

Puis après un instant, — Si vous me disiez ce que vous venez de me dire devant un homme, fit-elle, ou même que je fusse persuadée que vous le pensez, je mourrais de honte et de douleur sur cette place. — Eh bien! mourez, tendre petite, répondit mademoiselle de Tonnay-Charente; car s'il n'y a pas d'hommes ici, il y a au moins deux femmes vos amies qui vous déclarent atteinte et convaincue d'être une coquette d'instinct, une coquette naïve; c'est-à-dire la plus dangereuse espèce de coquette qui existe au monde. — Oh! Mesdemoiselles! répondit la Vallière rougissante et prête à pleurer.

Ses deux compagnes éclatèrent de rire. — Eh bien, je demanderai des renseignemens à Bragelonne. — A Bragelonne? fit Athénaïs. — Eh oui! à ce grand garçon courageux comme César, fin et spirituel comme M. Fouquet, à ce pauvre garçon qui depuis douze ans te connaît, t'aime, et qui cependant, s'il faut t'en croire, n'a jamais baisé le bout de tes doigts. — Expliquez-nous cette cruauté, vous la femme de cœur, dit Athénaïs à la Vallière. — Je l'expliquerai par un seul mot: la vertu. Nierez-vous la vertu par hasard? — Voyons, Louise, ne mens pas, dit Aure en lui prenant la main. — Mais que voulez-vous donc que je vous dise? s'écria la Vallière. — Ce que vous voudrez. Mais vous aurez beau dire, je persiste dans mon opinion sur vous. Coquette d'instinct, coquette naïve, c'est-à-dire, je l'ai dit et je le redis, la plus dangereuse de toutes les coquettes. — Oh! non, non, par grâce, ne croyez pas cela. — Comment, douze ans de rigueur absolue. — Oh! il y a douze ans, j'en avais cinq. L'abandon d'un enfant ne peut pas être compté à la jeune fille. — Eh bien! vous avez dix-sept ans, trois ans au lieu de douze. Depuis trois ans vous avez été constamment et entièrement cruelle. Quand vous aviez contre vous les muets ombrages de Blois, les rendez-vous où l'on compte les étoiles, les séances nocturnes sous les platanes, ses vingt ans parlant à vos quatorze ans, le feu de ses yeux vous parlant à vous-même. — Soit, soit, mais il en est ainsi. — Allons donc, impossible! — Mais, mon Dieu! pourquoi donc impossible? — Dis-nous des choses croyables, ma chère, et nous te croirons. — Mais enfin, supposez une chose. — Laquelle? voyons. — Achevez, ou nous supposerons bien plus que vous ne voudrez. — Supposons alors: supposons que je croyais aimer, et que je n'aime pas. — Comment, tu n'aimes pas! — Que voulez-vous, si j'ai été autrement que ne sont les autres quand elles aiment, c'est que je n'aime pas; c'est que mon heure n'est pas encore venue. — Louise! Louise! dit Montalais, prends garde, je vais te retourner ton mot de tout à l'heure. Raoul n'est pas là, ne l'accable pas en son absence; sois charitable, et si en y regardant de bien près, tu penses ne pas l'aimer, dis-le-lui à lui-même. Pauvre garçon!

Et elle se mit à rire. — Mademoiselle plaignait tout à l'heure M. de Guiche, dit Athénaïs; ne pourrait-on pas trouver l'explication de cette indifférence pour l'un dans cette compassion pour l'autre? — Accablez-moi, Mesdemoiselles, fit tristement la Val-

lière, accablez-moi, puisque vous ne me comprenez pas. — Oh! oh! répondit Montalais, de l'humeur, du chagrin, des larmes; nous rions, Louise, et ne sommes pas, je t'assure, tout à fait les monstres que tu crois: regarde Athénaïs, la fière, comme on l'appelle, elle n'aime pas M. de Montespan, c'est vrai, mais elle serait au désespoir que M. de Montespan ne l'aimât pas... Regarde-moi, je ris de M. Malicorne, mais ce pauvre Malicorne dont je ris, sait bien quand il veut faire aller ma main sur ses lèvres. Et puis la plus âgée de nous n'a pas vingt ans... Quel avenir!

— Folles! folles que vous êtes, murmura Louise. — C'est vrai, fit Montalais, et toi seule as dit des paroles de sagesse. —Certes! —Accordé, répondit Athénaïs. Ainsi, décidément, vous n'aimez pas ce pauvre M. de Bragelonne? — Peut-être! dit Montalais; elle n'en est pas encore bien sûre. Mais, en tout cas, écoute. Athénaïs: si M. de Bragelonne devient libre, je te donne un conseil d'amie — Lequel? — C'est de bien le regarder avant de te décider pour M. de Montespan. — Oh! si vous le prenez par là, ma chère, M. de Bragelonne n'est pas le seul que l'on puisse trouver du plaisir à regarder. Et, par exemple, M. de Guiche a bien son prix. — Il n'a pas brillé ce soir, dit Montalais, et je sais de bonne part que Madame l'a trouvé odieux. — Mais M. de Saint-Aignan, il a brillé, lui, et, j'en suis certaine, plus d'une de celles qui l'ont vu danser ne l'oublieront pas de sitôt. N'est-ce pas, la Vallière? — Pourquoi m'adressez-vous cette question, à moi? Je ne l'ai pas vu, je ne le connais pas. — Vous n'avez pas vu M. de Saint-Aignan? Vous ne le connaissez pas? — Non. — Voyons, voyons, n'affectez pas cette vertu plus farouche que nos fiertés; vous avez des yeux, n'est-ce pas? — Excellens. — Alors vous avez vu tous nos danseurs ce soir. — Oui! à peu près. — Voilà un à peu près bien impertinent pour eux. Eh bien, voyons, parmi tous ces gentilshommes que vous avez à peu près vus, lequel préférez-vous? — Oui, dit Montalais, oui, de M. de Saint-Aignan, de M. de Guiche, de M... — Je ne préfère personne, Mesdemoiselles, je les trouve également bien. — Alors dans toute cette brillante assemblée, au milieu de cette cour, la première du monde, personne ne vous a plu? — Je ne dis pas cela. — Parlez donc alors, voyons, faites-nous part de votre idéal. — Ce n'est pas un idéal. — Alors cela existe. — En vérité, Mesdemoiselles, s'écria la Vallière poussée à bout, je n'y comprends rien. Quoi, comme moi vous avez un cœur, comme moi vous avez des yeux, et vous parlez de M. de Guiche, de M. de Saint-Aignan, de M... qui sais-je, quand le roi était là!

Ces mots, jetés avec précipitation par une voix troublée, ardente, firent à l'instant même éclater aux deux côtés de la jeune fille une exclamation dont elle eut peur. — Le roi! s'écrièrent à la fois Montalais et Athénaïs.

La Vallière laissa tomber sa tête dans ses deux mains. — Oh! oui, le roi! le roi! murmura-t-elle; avez-vous donc jamais vu quelque chose de pareil au roi? — Vous aviez raison de dire tout à l'heure que vous aviez des yeux excellens, Mademoiselle, car vous voyez loin, trop loin. Hélas! le roi n'est pas de ceux sur lesquels nos pauvres yeux, à nous, ont le droit de se fixer. — Oh! c'est vrai, c'est vrai! s'écria la Vallière: il n'est pas donné à tous les yeux de regarder en face le soleil; mais je le regarde, moi, dussé-je en être aveuglée!

En ce moment, et comme s'il eût été causé par les paroles qui venaient de s'échapper de la bouche de la Vallière, un bruit de feuilles et de froissemens soyeux retentit derrière le buisson voisin.

Les jeunes filles se levèrent effrayées. Elles virent distinctement remuer les feuilles, mais sans voir l'objet qui les faisait remuer. — Oh! un loup ou un sanglier! s'écria Montalais: fuyons, Mesdemoiselles, fuyons.

Et les trois jeunes filles se levèrent en proie à une terreur indicible, s'enfuirent par la première allée qui s'offrit à elles, et ne s'arrêtèrent qu'à la lisière du bois.

Là, hors d'haleine, appuyées les unes aux autres, sentant mutuellement palpiter leurs cœurs, elles essayèrent de se remettre, mais elles n'y réussirent qu'au bout de quelques instans.

Enfin, apercevant des lumières du côté du château, elles se décidèrent à marcher vers les lumières.

La Vallière était épuisée de fatigue. Aure et Athénaïs la soutenaient. — Oh! nous l'avons échappé belle, dit Montalais. — Mesdemoiselles! Mesdemoiselles! dit la Vallière, j'ai bien peur que ce ne soit pis qu'un loup. Quant à moi, je le dis comme je le pense, j'aimerais mieux avoir couru le risque d'être dévorée toute vive par un animal féroce que d'avoir été écoutée et entendue. Oh! folle! folle que je suis! Comment ai-je pu penser, comment ai-je pu dire de pareilles choses!

Et là-dessus son front plia comme la tête d'un roseau; elle sentit ses jambes fléchir, et toutes ses forces l'abandonnant, elle glissa presque inanimée des bras de ses compagnes sur l'herbe de l'allée.



L'INQUIÉTUDE DU ROI.



AISSONS la pauvre la Vallière à moitié évanouie entre ses deux compagnes, et revenons aux environs du chêne royal.

Les trois jeunes filles n'avaient pas fait vingt pas en fuyant, que le bruit qui les avait si fort épouvantées redoubla dans le feuillage.

La forme se dessina plus distincte, et écartant les branches du massif, apparut sur la lisière du bois, et, voyant la place vide, partit d'un éclat de rire.

Il est inutile de dire que cette forme était celle d'un jeune et beau gentilhomme, lequel incontinent fit signe à un autre qui parut à son tour.

— Eh bien, sire, dit la seconde forme en s'avançant avec timidité, est-ce que Votre Majesté aurait fait fuir nos jeunes amoureuses? — Eh! mon Dieu, oui, dit le roi, tu peux te montrer en toute liberté, Saint-Aignan. — Voilà une rencontre heureuse, sire, et si j'osais donner un conseil à Votre Majesté, nous devrions les poursuivre. — Elles sont loin. — Bah! elles se laisseraient facilement rejoindre, surtout si elles savaient quels sont ceux qui les poursuivent. — Comment cela, monsieur le fat? — Dame! il y en a une qui me trouve de son goût et l'autre qui vous a comparé au soleil. — Raison de plus pour que nous demeurions cachés, Saint-Aignan. Le soleil ne se montre pas la nuit. — Par ma foi, sire, Votre Majesté n'est pas curieuse. A sa place, moi, je voudrais connaître quelles sont les deux nymphes, les deux dryades, les deux hamadryades qui ont si bonne opinion de nous. — Oh! je les reconnaîtrai bien sans courir après elles, je t'en réponds. — Et comment cela? — Parbleu, à la voix! Elles sont de la cour; et celle qui parlait de moi avait une voix charmante. — Ah! voilà Votre Majesté qui se laisse influencer par la flatterie. — On ne dira pas que c'est le moyen que tu emploies, toi. — Oh! pardon, sire, je suis un niais. — Voyons, viens, et cherchons où je t'ai dit. — Et cette passion dont vous m'aviez fait confidence, sire, est-elle donc déjà oubliée? — Oh! par exemple, non. Comment veux-tu qu'on oublie des yeux comme ceux de mademoiselle de la Vallière? — Oh! l'autre a une si charmante voix. — Laquelle? — Celle qui aime le soleil. — Monsieur de Saint-Aignan! — Pardon, sire.

— D'ailleurs, je ne suis pas fâché que tu croies que j'aime autant les douces voix que les beaux yeux. Je te connais, tu es un affreux bavard, et demain je paierai cher la confiance que j'ai eue en toi. — Comment cela? — Je dis que demain tout le monde

saura que j'ai des idées sur cette petite la Vallière ; mais prends garde, Saint-Aignan, je n'ai confié mon secret qu'à toi, et si une seule personne m'en parle, je saurai qui a trahi mon secret. — Oh! quelle chaleur, sire. — Non, mais tu comprends, je ne veux pas compromettre cette pauvre fille. — Sire, ne craignez rien. — Tu me promets? — Sire, je vous engage ma parole.

— Bon, pensa le roi, riant en lui-même, tout le monde saura demain que j'ai couru cette nuit après la Vallière.

Puis essayant de s'orienter. — Ah çà, mais nous sommes perdus, dit-il. — Oh! pas bien dangereusement. — Où va-t-on par cette pente? — Au grand Rond-Point, sire. — Où nous nous rendions quand nous avons entendu des voix de femmes. — Oui, sire, et cette fin de conversation où j'ai eu l'honneur d'entendre prononcer mon nom à côté du nom de Votre Majesté. — Tu reviens bien souvent là-dessus, Saint-Aignan. — Que Votre Majesté me pardonne, mais je suis enchanté de savoir qu'il y a une femme occupée de moi, sans que je le sache et sans que j'aie rien fait pour cela. Votre Majesté ne comprend pas cette satisfaction, elle dont le rang et le mérite attirent l'attention et forcent l'amour. — Eh bien! non, Saint-Aignan, tu me croiras si tu veux, dit le roi, s'appuyant familièrement sur le bras de Saint-Aignan, et prenant le chemin qu'il croyait devoir conduire du côté du château, mais cette naïve confidence, cette préférence toute désintéressée d'une femme qui peut-être n'attirera jamais mes yeux... en un mot, le mystère de cette aventure me pique, et en vérité, si je n'étais pas si occupé de la Vallière... — Oh! que cela n'arrête point Votre Majesté, elle a du temps devant elle. — Comment cela! — On dit la Vallière fort rigoureuse. — Tu me piques, Saint-Aignan, et il me tarde de la retrouver. Allons, allons.

Le roi mentait; rien au contraire ne lui tardait moins, mais il avait un rôle à jouer.

Et il se mit à marcher vivement. Saint-Aignan le suivit en conservant une légère distance.

Tout à coup, le roi s'arrêtant, le courtisan imita son exemple. — Saint-Aignan, dit-il, n'entends-tu pas des soupirs? — Moi? — Oui, écoute. — En effet, et même des cris, ce me semble. — C'est de ce côté, dit le roi en indiquant une direction. — On dirait des larmes, des sanglots de femme, fit M. de Saint-Aignan. — Courons!

Et le roi et le favori prenant un petit chemin de traverse coururent dans l'herbe.

A mesure qu'ils avançaient les cris devenaient plus distincts. — Au secours! au secours! disaient deux voix.

Les deux jeunes gens redoublèrent de vitesse. Au fur et à mesure qu'ils approchaient, les soupirs devenaient des cris. — Au secours! au secours! répétait-on.

Et ces cris doublaient la rapidité de la course du roi et de son compagnon.

Tout à coup, au revers d'un fossé, sous des saules aux branches échevelées, ils aperçurent une femme à genoux tenant une autre femme évanouie.

A quelques pas de là, une troisième appelait au secours au milieu du chemin. En apercevant les deux gentilshommes dont elle ignorait la qualité, les cris de la femme qui appelait du secours redoublèrent.

Le roi devança son compagnon, franchit le fossé et se trouva auprès du groupe au moment où, par l'extrémité de l'allée qui donnait du côté du château, s'avançaient une douzaine de personnes attirées par les mêmes cris qui avaient attiré le roi et M. de Saint-Aignan. — Qu'y a-t-il donc, Mesdemoiselles? demanda Louis. — Le roi! s'écria mademoiselle de Montalais en abandonnant dans son étonnement la tête de la Vallière qui tomba entièrement couchée sur le gazon. — Oui, le roi. Mais ce n'est pas une raison pour abandonner votre compagne. Qui est-elle? — C'est mademoiselle de

la Vallière, sire. — Mademoiselle de la Vallière! — Qui vient de s'évanouir!... — Ah! mon Dieu, dit le roi, pauvre enfant! Et vite, vite, un chirurgien!

Mais avec quelque empressement que le roi eût prononcé ces paroles, il n'avait pas si bien veillé sur lui-même qu'elles ne dussent paraître, ainsi que le geste qui les accompagnait, un peu froides à M. de Saint-Aignan qui avait reçu la confidence de ce grand amour dont le roi était atteint. — Saint-Aignan, continua le roi, veillez sur mademoiselle de la Vallière, je vous prie. Appelez un chirurgien. Moi, je cours prévenir Madame de l'accident qui vient d'arriver à sa demoiselle d'honneur.

En effet, tandis que M. de Saint-Aignan s'occupait de faire transporter mademoiselle de la Vallière au château, le roi s'élançait en avant, heureux de trouver cette occasion de se rapprocher de Madame et d'avoir à lui parler sous un prétexte spécieux.

Heureusement un carrosse passait ; on fit arrêter le cocher, et les personnes qui le montaient ayant appris l'accident, s'empressèrent de céder la place à mademoiselle de la Vallière.

Le courant d'air provoqué par la rapidité de la course rappela promptement la malade à l'existence.

Arrivée au château, elle put, quoique très-faible, descendre du carrosse, et gagner, avec l'aide d'Athénaïs et de Montalais, l'intérieur des appartemens.

On la fit asseoir dans une chambre attenant aux salons du rez-de-chaussée.

Ensuite, comme cet accident n'avait pas produit beaucoup d'effet sur les promeneurs, la promenade fut reprise

Pendant ce temps, le roi avait retrouvé Madame sous un quinconce ; il s'était assis près d'elle, et son pied cherchait doucement celui de la princesse sous la chaise de celle-ci. — Prenez garde, sire, lui dit Henriette tout bas, vous ne paraissez pas un homme indifférent. — Hélas! répondit Louis XIV sur le même diapason, j'ai bien peur que nous n'ayons fait une convention au-dessus de nos forces.

Puis, tout haut : — Vous savez l'accident, dit-il? — Quel accident? — Oh! mon Dieu, en vous voyant j'oubliais que j'étais venu tout exprès pour vous le raconter. J'en suis pourtant affecté douloureusement ; une de vos demoiselles d'honneur, la pauvre la Vallière, vient de perdre connaissance. — Ah! pauvre enfant, dit tranquillement la princesse, et à quel propos? Puis, tout bas : — Mais vous n'y pensez pas, sire, vous prétendez faire croire à une passion pour cette fille, et vous demeurez ici quand elle se meurt là-bas. — Ah! Madame, Madame, dit en soupirant le roi, que vous êtes bien mieux que moi dans votre rôle, et comme vous pensez à tout. Et il se leva.

— Madame, dit-il assez haut pour que tout le monde l'entendît, permettez que je vous quitte; mon inquiétude est grande, et je veux m'assurer par moi-même si les soins ont été donnés convenablement.

Et le roi partit pour se rendre de nouveau près de la Vallière, tandis que tous les assistans commentaient ce mot du roi : — Mon inquiétude est grande.

LE SECRET DU ROI.

En chemin Louis rencontra le comte de Saint-Aignan. — Eh bien, Saint-Aignan, demanda-t-il avec affectation, comment se trouve la malade? — Mais, sire, balbutia Saint-Aignan, j'avoue à ma honte que je l'ignore. — Comment, vous l'ignorez! fit le roi feignant de prendre au sérieux ce manque d'égards pour l'objet de sa prédilection. — Sire, pardonnez-moi : mais je venais de rencontrer une de nos trois causeuses, et j'avoue que cela m'a distrait. — Ah! vous avez trouvé? dit vivement le roi.

— Celle qui daignait parler si avantageusement de moi, et ayant trouvé la mienne je cherchais la vôtre, sire, lorsque j'ai eu le bonheur de rencontrer Votre Majesté. — C'est bien ; mais avant tout mademoiselle de la Vallière, dit le roi fidèle à son rôle.

— Oh! que voilà une belle intéressante, dit Saint-Aignan, et comme son évanouissement était de luxe, puisque Votre Majesté s'occupait d'elle avant cela. — Et le nom de votre belle, à vous, Saint-Aignan; est-ce un secret? — Sire, ce devrait être un secret, et un très-grand même : mais pour vous, Votre Majesté sait bien qu'il n'existe pas de secrets. — Son nom alors? — C'est mademoiselle de Tonnay-Charente. — Elle est belle. — Par-dessus tout, oui, sire, et j'ai reconnu la voix qui disait si tendrement mon nom. Alors je l'ai abordée, questionnée autant que j'ai pu le faire au milieu de la foule, et elle m'a dit, sans se douter de rien, que tout à l'heure elle était au Grand-Chêne avec deux amies, lorsque l'apparition d'un loup ou d'un voleur les avait épouvantées et mises en fuite. — Mais, demanda vivement le roi, le nom de ces deux amies? — Sire, dit Saint-Aignan, que Votre Majesté me fasse mettre à la Bastille. — Pourquoi cela? — Parce que je suis un égoïste et un sot. Ma surprise était si grande d'une pareille conquête et d'une si heureuse découverte que j'en suis resté là. D'ailleurs je n'ai pas cru que, préoccupée comme elle l'était de mademoiselle de la Vallière, Votre Majesté attachât une grande importance à ce qu'elle avait entendu ; puis mademoiselle de Tonnay-Charente m'a quitté précipitamment pour retourner près de mademoiselle de la Vallière. — Allons, espérons que j'aurai une chance égale à la tienne. Viens, Saint-Aignan. — Mon roi a de l'ambition, à ce que je vois, et il ne veut permettre à aucune conquête de lui échapper. Eh bien! je lui promets que je vais chercher consciencieusement, et d'ailleurs, par l'une des trois Grâces on saura le nom des autres, et par le nom le secret. — Oh! moi aussi, dit le roi ; je n'ai besoin que d'entendre sa voix pour la reconnaître. Allons, brisons là-dessus et conduis-moi près de cette pauvre la Vallière.

— Eh! mais, pensa Saint-Aignan, voilà en vérité une passion qui se dessine; et pour cette petite fille, c'est extraordinaire; je ne l'eusse jamais cru.

Et comme en pensant cela il avait montré au roi la salle dans laquelle on avait conduit la Vallière, le roi était entré. Saint-Aignan le suivit.

Dans une salle basse, auprès d'une grande fenêtre donnant sur les parterres, la Vallière, placée dans un vaste fauteuil, aspirait à longs traits l'air embaumé de la nuit.

De sa poitrine desserrée les dentelles tombaient froissées parmi les boucles de ses beaux cheveux blonds épars sur ses blanches épaules.

L'œil languissant, chargé de feux mal éteints, noyé dans de grosses larmes, elle ne

vivait plus que comme ces belles visions de nos rêves qui passent toutes pâles et toutes poétiques devant les yeux fermés du dormeur, entr'ouvrant leurs ailes sans les mouvoir, leurs lèvres sans faire entendre un son.

Cette pâleur nacrée de la Vallière avait un charme que rien ne saurait rendre ; la souffrance de l'esprit et du corps avait fait à cette douce physionomie une harmonie de noble douleur; l'inertie absolue de ses bras et de son buste la rendait plus semblable à une trépassée qu'à un être vivant; elle semblait n'entendre ni les chuchotements de ses compagnes, ni le bruit lointain qui montait des environs. Elle s'entretenait avec elle-même, et ses belles mains longues et fines tressaillaient de temps en temps comme au contact d'invisibles pressions.

Le roi entra sans qu'elle s'aperçût de son arrivée, tant elle était accablée dans sa rêverie.

Il vit de loin cette figure adorable sur laquelle la lune ardente versait la pure lumière de sa lampe d'argent. — Mon Dieu ! s'écria-t-il avec un involontaire effroi, elle est morte ! — Non, non, sire, dit tout bas Montalais, elle va mieux, au contraire. N'est-ce pas, Louise, que tu vas mieux? La Vallière ne répondit point. — Louise, continua Montalais, c'est le roi qui daigne s'inquiéter de ta santé.

— Le roi ! s'écria Louise en se redressant soudain, comme si une source de flamme eût remonté des extrémités à son cœur : le roi s'inquiète de ma santé ? — Oui, dit Montalais. — Le roi est donc ici? dit la Vallière sans oser regarder autour d'elle. — Cette voix ! cette voix ! dit vivement Louis à l'oreille de Saint-Aignan. — Eh ! mais, répliqua Saint-Aignan, Votre Majesté a raison, c'est l'amoureuse du soleil. — Chut ! dit le roi.

Puis s'approchant de la Vallière : — Vous êtes indisposée, Mademoiselle? Tout à l'heure, dans le parc, je vous ai même vue évanouie. Comment cela vous a-t-il pris? — Sire, balbutia la pauvre enfant tremblante et sans couleur, en vérité, je ne saurais le dire. — Vous aurez trop marché, dit le roi, et peut-être la fatigue... — Non, sire, répliqua vivement Montalais, répondant pour son amie, ce ne peut être la fatigue, car nous avons passé une partie de la soirée assises sous le chêne royal. — Sous le chêne royal, reprit le roi en tressaillant. Je ne m'étais pas trompé, et c'est bien cela. Et il adressa au comte un coup d'œil d'intelligence. — Ah ! oui, dit Saint-Aignan, sous le chêne royal, avec mademoiselle de Tonnay-Charente. — Comment savez-vous cela? demanda Montalais. — Mais je le sais d'une façon bien simple ; mademoiselle de Tonnay-Charente me l'a dit. — Alors elle vous a dû apprendre aussi la cause de l'évanouissement de la Vallière? — Dame ! elle m'a parlé d'un loup ou d'un voleur, je ne sais plus trop.

La Vallière écoutait les yeux fixes, la poitrine haletante, comme si elle eût pressenti une partie de la vérité, grâce à un redoublement d'intelligence.

Louis prit cette attitude et cette agitation pour la suite d'un effroi mal éteint. — Ne craignez rien, Mademoiselle, dit-il avec un commencement d'émotion qu'il ne pouvait cacher; ce loup qui vous a fait si grand'peur était tout simplement un loup à deux pieds. — C'était un homme ! c'était un homme ! s'écria Louise; il y avait là un homme aux écoutes. — Eh bien, Mademoiselle, quel grand mal voyez-vous donc à avoir été écoutée; auriez-vous dit, selon vous, des choses qui ne pouvaient être entendues?

La Vallière frappa ses deux mains l'une contre l'autre et les porta vivement à son front dont elle essaya de cacher ainsi la rougeur. — Oh ! demanda-t-elle, au nom du ciel, qui donc était caché, qui donc a entendu? Le roi s'avança pour prendre une de ses mains. — C'était moi, Mademoiselle, dit-il en s'inclinant avec un doux respect ; vous ferais-je peur, par hasard?

La Vallière poussa un grand cri, pour la seconde fois, ses forces l'abandonnèrent,

et froide, gémissante, désespérée, elle retomba tout d'une pièce dans son fauteuil.

Le roi eut le temps d'étendre le bras, de sorte qu'elle se trouva à moitié soutenue par lui.

A deux pas du roi et de la Vallière, mesdemoiselles de Tonnay-Charente et Montalais, immobiles et comme pétrifiées au souvenir de leur conversation avec la Vallière, ne songeaient même pas à lui porter secours, retenues qu'elles étaient par la présence du roi, qui, un genou en terre, tenait la Vallière à bras le corps. — Vous avez entendu, sire? murmura Athénaïs.

Mais le roi ne répondit pas, il avait les yeux fixés sur les yeux à moitié fermés de la Vallière, il tenait sa main pendante dans sa main. — Parbleu! répliqua Saint-Aignan, qui, espérant de son côté l'évanouissement de mademoiselle Tonnay-Charente, s'avançait les bras ouverts, nous n'en avons même pas perdu un mot. Mais la fière Athénaïs n'était pas femme à s'évanouir ainsi, elle lança un regard terrible à Saint-Aignan et s'enfuit.

Montalais, plus courageuse, s'avança vivement vers Louise, et la reçut des mains du roi, qui déjà perdait la tête en se sentant le visage inondé des cheveux parfumés de la mourante. — A la bonne heure, dit Saint-Aignan, voilà une aventure, et si je ne suis pas le premier à la raconter, j'aurai du malheur. — Le roi s'approcha de lui, la voix tremblante, la main furieuse. — Comte, dit-il, pas un mot.

Le pauvre roi oubliait qu'une heure auparavant il faisait au même homme la même recommandation avec le désir tout opposé, c'est-à-dire que cet homme fût indiscret.

Aussi cette recommandation fut-elle tout aussi superflue que la première.

Une demi-heure après tout Fontainebleau savait que mademoiselle de la Vallière avait eu sous le chêne royal une conversation avec Montalais et Tonnay-Charente, et que dans cette conversation elle avait avoué son amour pour le roi.

On savait aussi que le roi, après avoir manifesté toute l'inquiétude que lui inspirait l'état de mademoiselle de la Vallière, avait pâli et tremblé en recevant dans ses bras la belle évanouie ; de sorte qu'il fut bien arrêté chez tous les courtisans que le plus grand événement de l'époque venait de se révéler : que Sa Majesté aimait mademoiselle de la Vallière et que par conséquent Monsieur pouvait dormir parfaitement tranquille.

C'est au reste ce que la reine-mère, aussi surprise que les autres de ce brusque revirement, se hâta de déclarer à la jeune reine et à Philippe d'Orléans.

Seulement elle opéra d'une façon différente en s'attaquant à ces deux intérêts. A sa bru. — Voyez, Thérèse, dit-elle, si vous n'aviez pas grandement tort d'accuser le roi ; voilà qu'on lui donne aujourd'hui une nouvelle maîtresse ; pourquoi celle d'aujourd'hui serait-elle plus vraie que celle d'hier, et celle d'hier que celle d'aujourd'hui?

Et à Monsieur, en lui racontant l'aventure du chêne royal : — Êtes-vous absurde dans vos jalousies, mon cher Philippe! Il est avéré que le roi perd la tête pour cette petite la Vallière. N'allez pas en parler à votre femme ; la reine le saurait tout de suite.

Cette dernière confidence eut son ricochet immédiat.

Monsieur, rasséréné, triomphant, vint retrouver sa femme, et comme il n'était pas encore minuit et que la fête devait durer jusqu'à deux heures du matin, il lui offrit la main pour la promenade.

Mais au bout de quelques pas, la première chose qu'il fit fut de désobéir à sa mère. — N'allez pas dire à la reine au moins tout ce que l'on raconte du roi, fit-il mystérieusement. — Et que raconte-t-on? demanda Madame. — Que mon frère s'est épris tout à coup d'une passion étrange. — Pour qui? — Pour cette petite la Vallière. Il faisait nuit, Madame put sourire à son aise. — Ah! dit-elle, et depuis quand cela le

tient-il? — Depuis quelques jours, à ce qu'il paraît. Mais ce n'était que fumée, et c'est seulement ce soir que la flamme s'est révélée. — Le roi a bon goût, dit Madame, et à mon avis la petite est charmante. — Vous m'avez bien l'air de vous moquer, ma toute chère. — Moi! et comment cela? — En tous cas, cette passion fera toujours le bonheur de quelqu'un, ne fût-ce que celui de la Vallière. — Mais, reprit la princesse, en vérité, vous parlez, Monsieur, comme si vous aviez lu au fond de l'âme de ma fille d'honneur. Qui vous dit qu'elle consent à répondre à la passion du roi? — Et qui vous dit à vous qu'elle n'y répondra pas? — Elle aime le vicomte de Bragelonne. — Ah! vous croyez? — Elle est même sa fiancée. — Elle l'était. — Comment cela? — Mais quand on est venu demander au roi la permission de conclure le mariage, il a refusé cette permission. — Refusé! — Oui, quoique ce fût au comte de la Fère lui-même, que le roi honore, vous le savez, d'une grande estime pour le rôle qu'il a joué dans la restauration de votre frère et dans quelques autres événemens encore arrivés depuis longtemps. — Eh bien! les pauvres amoureux attendront qu'il plaise au roi de changer d'avis : ils sont jeunes, ils ont le temps.

— Ah! ma mie, dit Philippe en riant à son tour, je vois que vous ne savez pas le plus beau de l'affaire. — Non. — Ce qui a le plus profondément touché le roi. — Le roi a été profondément touché? — Au cœur. — Mais de quoi? dites vite, voyons! — D'une aventure on ne peut plus romanesque. — Vous savez combien j'aime ces aventures-là, et vous me faites attendre, dit la princesse avec impatience. — Eh bien! voilà... Et Monsieur fit une pause. — J'écoute. — Sous le chêne royal... Vous savez où est le chêne royal? — Peu importe! sous le chêne royal, dites-vous? — Eh bien! mademoiselle de la Vallière se croyant seule avec deux amies, leur a fait confidence de sa passion pour le roi. — Ah!... fit Madame avec un commencement d'inquiétude, de sa passion pour le roi! — Oui. — Et quand cela? — Il y a une heure. Madame tressaillit. — Et cette passion, personne ne la connaissait? — Personne. — Pas même Sa Majesté? — Pas même sa Majesté. La petite personne gardait son secret entre cuir et chair, quand tout à coup son secret a été plus fort qu'elle et lui a échappé. — Et de qui tenez-vous cette absurdité? — Mais, comme tout le monde, de la Vallière elle-même, qui avouait cet amour à Montalais et à Tonnay-Charente, ses compagnes.

Madame s'arrêta, et par un brusque mouvement lâcha la main de son mari. — Il y a une heure qu'elle faisait cet aveu? demanda-t-elle. — A peu près. — Et le roi en a-t-il eu connaissance? — Mais voilà où est justement le romanesque de la chose, c'est que le roi était avec Saint-Aignan derrière le chêne royal, et qu'il a entendu toute cette intéressante conversation sans en perdre un seul mot.

Madame se sentit frappée d'un coup au cœur. — Mais j'ai vu le roi depuis, dit-elle étourdiment, et il ne m'a pas dit un mot de tout cela. — Parbleu! dit Monsieur, naïf comme un mari qui triomphe, il n'avait garde de vous en parler lui-même, puisqu'il recommandait à tout le monde de ne pas vous en parler. — Plaît-il! s'écria Madame irritée. — Je dis qu'on voulait vous escamoter la chose. — Et pourquoi donc se cacherait-on de moi? — Dans la crainte que votre amitié ne vous entraînât à révéler quelque chose à la jeune reine, voilà tout.

Madame baissa la tête : elle était blessée mortellement.

Alors elle n'eut plus de repos qu'elle n'eût rencontré le roi.

Comme un roi est tout naturellement le dernier du royaume qui sache ce que l'on dit de lui, comme un amant est le seul qui ne sache point ce que l'on dit de sa maîtresse, quand le roi aperçut Madame qui le cherchait, il vint à elle un peu troublé, mais toujours empressé et gracieux.

Madame attendit qu'il parlât le premier de la Vallière.

Puis comme il n'en parlait pas. — Et cette petite? demanda-t-elle. — Quelle petite? fit le roi. — La Vallière.... ne m'avez-vous pas dit, sire, qu'elle avait perdu connaissance? — Et elle est toujours fort mal, dit le roi en affectant la plus grande indifférence. — Mais voilà qui va nuire au bruit que vous deviez répandre, sire. — A quel bruit? — Que vous vous occupiez d'elle. — Oh! j'espère qu'il se répandra la même chose, répondit le roi distraitement.

Madame attendit encore; elle voulait savoir si le roi lui parlerait de l'aventure du chêne royal.

Mais le roi n'en dit pas un mot.

Madame, de son côté, n'ouvrit pas la bouche de l'aventure, de sorte que le roi prit congé d'elle sans lui avoir fait la moindre confidence.

A peine eut-elle vu le roi s'éloigner qu'elle chercha Saint-Aignan. Saint-Aignan était facile à trouver, il était comme les bâtimens de suite qui marchent toujours de conserve avec les gros vaisseaux.

Saint-Aignan était bien l'homme qu'il fallait à Madame dans la disposition d'esprit où Madame se trouvait.

Il ne cherchait qu'une oreille un peu plus digne que les autres pour y raconter l'événement dans tous ses détails.

Aussi ne fit-il pas grâce à Madame d'un seul mot. Puis quand il eut fini : — Avouez, dit Madame, que voilà un charmant conte. — Conte, non; histoire, oui. — Avouez, conte ou histoire, qu'on vous l'a dit comme vous me le dites à moi, mais que vous n'y étiez pas. — Madame, sur l'honneur j'y étais. — Et vous croyez que ces aveux auraient fait impression sur le roi? — Comme ceux de mademoiselle de Tonnay-Charente sur moi, répliqua Saint-Aignan; écoutez donc, Madame, mademoiselle la Vallière a comparé le roi au soleil, c'est flatteur! — Le roi ne se laisse pas prendre à de pareilles flatteries. — Madame, le roi est au moins autant homme que soleil, et je l'ai bien vu tout à l'heure quand la Vallière est tombée dans ses bras. — La Vallière est tombée dans les bras du roi? — Oh! c'était un tableau des plus gracieux; imaginez-vous que la Vallière était renversée et que... — Eh bien! qu'avez-vous vu? dites, parlez. — J'ai vu ce que dix autres personnes ont vu en même temps que moi, j'ai vu que lorsque la Vallière est tombée dans ses bras, le roi a failli s'évanouir.

Madame poussa un petit cri, seul indice de sa sourde colère. — Merci, dit-elle en riant convulsivement, vous êtes un charmant conteur, monsieur de Saint-Aignan.

Et elle s'enfuit seule et étouffant vers le château.

COURSES DE NUIT.



Monsieur avait quitté la princesse de la plus belle humeur du monde, et comme il avait beaucoup fatigué dans la journée, il était rentré chez lui, laissant chacun achever la nuit comme il lui plairait.

En rentrant, Monsieur s'était mis à sa toilette de nuit avec un soin qui redoublait encore dans ses paroxysmes de satisfaction.

Aussi chanta-t-il pendant tout le travail de ses valets de chambre les principaux airs du ballet que les violons avaient joué et que le roi avait dansé.

Puis il appela ses tailleurs, se fit montrer ses habits du lendemain, et comme il était très-satisfait d'eux, il leur distribua quelques gratifications.

Enfin, comme le chevalier de Lorraine, l'ayant vu rentrer, rentrait à son tour, Monsieur combla d'amitiés le chevalier de Lorraine.

Celui-ci, après avoir salué le prince, garda un instant le silence, comme un chef de tirailleurs qui étudie pour savoir sur quel point il commencera le feu; puis, paraissant se décider :

— Avez-vous remarqué une chose singulière, monseigneur? dit-il. — Non, laquelle? — C'est la mauvaise réception que Sa Majesté a faite en apparence au comte de Guiche. — En apparence? — Oui, sans doute, puisqu'en réalité il lui a rendu sa faveur. — Mais je n'ai pas vu cela, moi, dit le prince. — Comment, vous n'avez pas vu qu'au lieu de le renvoyer dans son exil, comme cela était naturel, il l'a autorisé dans son étrange résistance en lui permettant de reprendre sa place au ballet? — Et vous trouvez que le roi a eu tort, chevalier? demanda Monsieur. — N'êtes-vous point de mon avis, prince? — Pas tout à fait, mon cher chevalier, et j'approuve le roi de n'avoir point fait rage contre un malheureux plus fou que malintentionné. — Ma foi, dit le chevalier, quant à moi, j'avoue que cette magnanimité m'étonne au plus haut point. — Et pourquoi cela? demanda Philippe. — Parce que j'eusse cru le roi plus jaloux, répliqua méchamment le chevalier.

Depuis quelques instans Monsieur sentait quelque chose d'irritant remuer sous les paroles de son favori; ce dernier mot mit le feu aux poudres. — Jaloux! s'écria le prince. Jaloux! que veut dire ce mot-là? jaloux de quoi, s'il vous plaît, ou jaloux de qui?

Le chevalier s'aperçut qu'il venait de laisser échapper un de ces mots méchants comme parfois il les faisait. Il essaya donc de le rattraper tandis qu'il était encore à portée de sa main. — Jaloux de son autorité, dit-il avec une naïveté affectée : de quoi

voulez-vous que le roi soit jaloux? — Ah ! fit monseigneur, très-bien. — Est-ce que, continua le chevalier, Votre Altesse Royale aurait demandé la grâce de ce cher comte de Guiche. — Ma foi non, dit Monsieur. Guiche est un garçon d'esprit et de courage, mais il a été léger avec Madame et je ne lui veux ni mal ni bien.

Le chevalier allait envenimer sur Guiche comme il avait essayé d'envenimer sur le roi, mais il crut s'apercevoir que le temps était à l'indulgence, et même à l'indifférence la plus absolue, et que pour éclairer la question, force lui serait de mettre la lampe sous le nez même du mari.

Avec ce jeu on brûle quelquefois les autres, mais souvent l'on se brûle soi-même. — C'est bien, c'est bien, se dit en lui-même le chevalier, j'attendrai de Wardes; il fera plus en un jour que moi en un mois; car je crois, Dieu me pardonne! ou plutôt, Dieu lui pardonne! qu'il est encore plus jaloux que je ne le suis.

Et puis ce n'est pas de Wardes qui m'est nécessaire, c'est un événement, et dans tout cela je n'en vois point.

Que Guiche soit revenu lorsqu'on l'avait chassé, certes, cela est grave; mais toute gravité disparaît quand on réfléchit que Guiche est revenu au moment où Madame ne s'occupe plus de lui.

En effet, Madame s'occupe du roi; c'est clair.

Mais outre que mes dents ne sauraient mordre et n'ont pas besoin de mordre sur le roi, voilà que Madame ne pourra plus longtemps s'occuper du roi si, comme on le dit, le roi ne s'occupe plus de Madame.

Il résulte de tout ceci que nous devons demeurer tranquille et attendre la venue d'un nouveau caprice, celui-là déterminera le résultat.

Et là-dessus le chevalier s'étendit avec résignation dans le fauteuil où Monsieur lui permettait de s'asseoir en sa présence, et n'ayant plus de méchancetés à dire il se trouva que le chevalier de Lorraine n'eut plus d'esprit.

Fort heureusement, Monsieur avait sa provision de bonne humeur, comme nous avons dit, et il en eut pour deux jusqu'au moment où, congédiant valets et officiers, il passa dans sa chambre à coucher.

En se retirant, il chargea le chevalier de faire ses complimens à Madame et de lui dire que la lune étant fraîche, Monsieur, qui craignait pour ses dents, ne descendrait plus dans le parc de tout le reste de la nuit.

Le chevalier entra précisément chez la princesse au moment où celle-ci rentrait elle-même.

Il s'acquitta de sa commission en fidèle messager, et remarqua tout d'abord l'indifférence, le trouble même avec lesquels Madame accueillit la communication de son époux.

Cela lui parut renfermer quelque nouveauté.

Si Madame fût sortie de chez elle avec cet air étrange, il l'eût suivie.

Mais Madame rentrait, rien donc à faire. Puis il pirouetta sur ses talons comme un héron désœuvré, interrogea l'air, la terre et l'eau, secoua la tête et s'orienta machinalement de manière à se diriger vers les parterres.

Il n'eut point fait cent pas qu'il rencontra deux jeunes gens qui se tenaient par le bras et qui marchaient tête baissée en crossant du pied les petits cailloux qui se trouvaient devant eux et qui de ce vague amusement accompagnaient leurs pensées.

C'étaient MM. de Guiche et de Bragelonne.

Leur vue opéra comme toujours sur le chevalier de Lorraine un effet d'instinctive répulsion.

Il ne leur en fit pas moins un grand salut qui lui fut rendu avec les intérêts.

Puis, voyant que le parc se dépeuplait, que les illuminations commençaient à s'éteindre, que la bise du matin commençait à souffler, il prit à gauche et rentra au château par la petite cour.

Eux tirèrent à droite et continuèrent leur chemin vers le grand parc.

Au moment où le chevalier montait le petit escalier qui conduisait à l'entrée dérobée, il vit une femme suivie d'une autre femme, apparaître sous l'arcade qui donnait passage de la petite dans la grande cour.

Ces deux femmes accéléraient leur marche que le froissement de leur robe de soie trahissait dans l'obscurité de la nuit.

Cette forme de mantelet, cette taille élégante, cette allure mystérieuse et hautaine à la fois qui distinguaient ces deux femmes, et surtout celle qui marchait la première, frappèrent le chevalier. — Voilà deux femmes que je connais certainement, se dit-il en s'arrêtant sur la dernière marche du petit perron.

Puis, comme avec son instinct de limier il s'apprêtait à les suivre, un de ses laquais qui courait après lui depuis quelques instans, l'arrêta. — Monsieur, dit-il, le courrier est arrivé. — Bon! bon! fit le chevalier. Nous avons le temps; à demain. — C'est qu'il y a des lettres pressées que monsieur le chevalier sera peut-être bien aise de lire. — Ah! fit le chevalier, et d'où viennent-elles? — Une vient d'Angleterre, et l'autre de Calais; cette dernière arrive par estafette, et paraît être fort importante. — De Calais! Et qui diable m'écrit de Calais? — J'ai cru reconnaître l'écriture de votre ami M. le comte de Wardes. — Oh! je monte, en ce cas, s'écria le chevalier oubliant son projet d'espionnage à l'instant même.

Et il monta en effet, tandis que les deux dames inconnues disparaissaient à l'extrémité de la cour opposée à celle par laquelle elles venaient d'entrer.

Ce sont elles que nous suivrons laissant le chevalier tout entier à sa correspondance.

Arrivées au quinconce, la première s'arrêta un peu essoufflée et relevant avec précaution sa coiffe : — Sommes-nous encore loin de cet arbre? dit-elle. — Oh! oui, Madame, à plus de cinq cents pas; mais, que Madame s'arrête un instant : elle ne pourrait marcher longtemps de ce pas. — Vous avez raison. Et la princesse, car c'était elle, s'appuya contre un arbre. — Voyons, Mademoiselle, reprit-elle après avoir soufflé un instant, ne me cachez rien, dites-moi la vérité. — Oh! Madame, vous voilà déjà sévère, dit la jeune fille d'une voix émue. — Non, ma chère Athénaïs; rassurez-vous donc, car je ne vous en veux nullement. Ce ne sont point mes affaires, après tout. Vous êtes inquiète de ce que vous avez pu dire sous ce chêne; vous craignez d'avoir blessé le roi, et je veux vous tranquilliser en m'assurant par moi-même si vous pouvez avoir été entendue. — Oh! oui, Madame, le roi était si près de nous. — Mais enfin, vous ne parliez pas tellement haut que quelques paroles n'aient pu se perdre? — Madame, nous nous croyions absolument seules. — Et vous étiez trois? — Oui, la Vallière, Montalais et moi. — De sorte que vous avez, vous personnellement, parlé légèrement du roi? — J'en ai peur. Mais, en ce cas, Votre Altesse aurait la bonté de de faire ma paix avec Sa Majesté, n'est-ce pas, Madame? — Si besoin est, je vous le promets. Cependant, comme je vous le disais, mieux vaut ne pas aller au-devant du mal et se bien assurer surtout si le mal a été fait. Il fait nuit sombre, et plus sombre encore sous ces grands bois. Vous n'aurez pas été reconnue du roi Le prévenir en parlant la première, c'est vous dénoncer vous-même. — Oh! Madame! Madame! Si l'on a reconnu mademoiselle de la Vallière, on m'aura reconnue aussi. D'ailleurs, M. de Saint-Aignan ne m'a point laissé de doute à ce sujet. — Mais enfin, vous disiez donc

des choses bien désobligeantes pour le roi. — Nullement, Madame, nullement. C'est une autre qui disait des choses trop obligeantes, et alors mes paroles auront fait contraste avec les siennes. — Cette Montalais est si folle, dit Madame. — Oh! ce n'est pas Montalais. Montalais n'a rien dit, elle. c'est la Vallière.

Madame tressaillit comme si elle ne l'eût pas déjà su parfaitement. — Oh! non, non, dit-elle, le roi n'aura pas entendu. D'ailleurs nous allons faire l'épreuve pour laquelle nous sommes sorties. Montrez-moi le chêne. Et Madame se remit en marche. — Savez-vous où il est? continua-t-elle. — Hélas! oui, Madame. Je le trouverais les yeux fermés. — Alors c'est à merveille, vous vous asseoierez sur le banc où vous étiez, où était la Vallière, et vous parlerez du même ton et dans le même sens; moi, je me cacherai dans le buisson, et si l'on entend, je vous le dirai bien. — Oui, Madame. — Il s'ensuit que si vous avez effectivement parlé assez haut pour que le roi vous ait entendue, eh bien... Athénaïs parut attendre avec anxiété la fin de la phrase commencée. — Eh bien! dit Madame d'une voix étouffée sans doute par la rapidité de sa course; eh bien! je vous défendrai...

Et Madame doubla encore le pas. Tout à coup elle s'arrêta. — Il me vient une idée! dit-elle. — Oh! une bonne idée, assurément, répondit mademoiselle de Tonnay-Charente. — Montalais doit être aussi embarrassée que vous deux. — Moins; car elle est moins compromise, ayant moins dit. — N'importe, elle vous aidera bien par un petit mensonge. — Oh! surtout si elle sait que Madame veut bien s'intéresser à moi. — Bien! j'ai, je crois, trouvé ce qu'il nous faut, mon enfant. — Quel bonheur! — Vous direz que vous saviez parfaitement toutes trois la présence du roi derrière cet arbre, ainsi que celle de M. de Saint-Aignan. — Oui, Madame. — Car, ne vous le dissimulez pas, Athénaïs, Saint-Aignan prend avantage de quelques mots très-flatteurs pour lui que vous auriez prononcés. — Eh! Madame! vous voyez bien qu'on entend, s'écria Athénaïs, puisque M. de Saint-Aignan a entendu.

Madame avait dit une légèreté, elle se mordit les lèvres. —Oh! vous savez bien comme est Saint-Aignan! dit-elle, la faveur du roi le rend fou, et il parle à tort et à travers; souvent même il invente. Là d'ailleurs n'est point la question : Le roi a-t-il entendu ou n'a-t-il pas entendu? Voilà le fait. — Eh bien! oui, Madame! il a entendu! fit Athénaïs désespérée. — Alors, faites ce que je disais, soutenez hardiment que vous connaissiez toutes trois, entendez-vous, toutes trois, car si l'on doute pour l'une on doutera pour les autres. Soutenez, dis-je, que vous connaissiez toutes trois la présence du roi et de M. de Saint-Aignan, et que vous avez voulu vous divertir aux dépens des écouteurs. — Oh! Madame, aux dépens du roi; jamais nous n'oserons dire cela! — Mais, plaisanterie, plaisanterie pure; raillerie innocente et bien permise à des femmes que des hommes veulent surprendre. De cette façon tout s'explique. Ce que Montalais a dit de Malicorne, raillerie; ce que vous avez dit de M. de Saint-Aignan, raillerie; ce que la Vallière a pu dire... — Et qu'elle voudrait bien rattraper. — En êtes-vous sûre? — Oh! oui, j'en réponds. — Eh bien! raison de plus, raillerie que tout cela. M. de Saint-Aignan sera confondu, on rira de lui au lieu de rire de vous. Enfin, le roi sera puni de sa curiosité peu digne de son rang. Que l'on rie un peu du roi en cette circonstance, et je ne crois pas qu'il s'en plaigne.

—Ah! Madame, vous êtes en vérité un ange de bonté et d'esprit. — C'est mon intérêt. —Comment cela? — Vous me demandez comment c'est mon intérêt d'épargner à mes demoiselles d'honneur des quolibets, des désagrémens, des calomnies peut-être. Hélas! vous le savez, mon enfant, la cour n'a pas d'indulgence pour ces sortes de peccadilles. Mais voilà déjà longtemps que nous marchons, ne sommes-nous donc point



LE COMTE DE GUICHE

bientôt arrivées? — Encore cinquante ou soixante pas. Tournons à gauche, Madame, s'il vous plaît. — Ainsi, vous êtes sûre de Montalais? dit Madame. Elle fera tout ce que vous voudrez? — Tout. Elle sera enchantée. — Quant à la Vallière... hasarda la princesse. — Oh! pour elle, ce sera plus difficile, Madame, elle répugne à mentir. — Mais cependant lorsqu'elle y trouvera son intérêt... — J'ai peur que cela ne change absolument rien à ses idées. — Oui, oui, dit Madame, on m'avait déjà prévenue de cela; c'est une de ces mijaurées qui mettent Dieu en avant pour se cacher derrière lui. Mais si elle ne veut pas mentir, comme elle s'exposera aux railleries de toute la cour, comme elle aura provoqué le roi par un aveu aussi ridicule qu'indécent, mademoiselle la Baume le Blanc de la Vallière trouvera bon que je la renvoie à ses pigeons, afin que là-bas, en Touraine, ou dans le Blaisois, je ne sais où, elle puisse tout à son aise faire du sentiment et de la bergerie.

Ces paroles furent dites avec une véhémence et une dureté qui effraya mademoiselle de Tonnay-Charente.

En conséquence, elle se promit quant à elle de mentir autant qu'il le faudrait.

Ce fut dans ces bonnes dispositions que Madame et sa compagne arrivèrent aux environs du chêne royal. — Nous y voilà, dit Montalais. — Nous allons bien voir si l'on entend, répondit Madame. — Chut! fit la jeune fille en retenant Madame avec une rapidité assez oublieuse de l'étiquette. Madame s'arrêta. — Voyez-vous que l'on entend, dit Athénaïs. — Comment cela? — Écoutez.

Madame retint son souffle, et l'on entendit en effet ces mots prononcés par une voix suave et triste flotter dans l'air :

« Oh! je te dis, vicomte, je te dis que je l'aime éperdument; je te dis que je l'aime à en mourir. »

A cette voix, Madame tressaillit, et sous sa mante un rayon joyeux illumina son visage.

Elle arrêta sa compagne à son tour, et d'un pas léger la reconduisant à vingt pas en arrière, c'est-à-dire hors de la portée de la voix. — Demeurez là, lui dit-elle, ma chère Athénaïs, et que nul ne puisse nous surprendre. Je pense qu'il est question de vous dans cet entretien. — De moi? Madame. — De vous, oui... ou plutôt de votre aventure. Je vais écouter : à deux nous serions découvertes. Allez chercher Montalais et revenez m'attendre avec elle sur la lisière du bois.

Puis, comme Athénaïs hésitait, — Allez! dit la princesse d'une voix qui n'admettait pas d'observations.

Elle rangea donc ses jupes bruyantes, et, par un sentier qui coupait le massif, elle regagna le parterre.

Quant à Madame, elle se blottit dans le buisson, adossée à un gigantesque châtaignier, dont une des tiges avait été coupée à la hauteur d'un siége.

Et là, pleine d'anxiété et de crainte, — Voyons, dit-elle, voyons, puisque l'on entend d'ici, écoutons ce que va dire de moi à M. de Bragelonne cet autre fou amoureux qu'on appelle le comte de Guiche.

OU MADAME ACQUIERT LA PREUVE QUE L'ON PEUT EN ÉCOUTANT ENTENDRE CE QUI SE DIT.

Il se fit un instant de silence comme si tous les bruits mystérieux de la nuit s'étaient tus pour écouter en même temps que Madame cette juvénile et amoureuse confidence.

C'était à Raoul de parler.

Il s'appuya paresseusement au tronc du grand chêne et répondit de sa voix douce et harmonieuse : — Hélas ! mon cher Guiche, c'est un grand malheur. — Oh ! oui, s'écria celui-ci, bien grand. — Vous ne m'entendez pas, Guiche, ou plutôt vous ne me comprenez pas. Je dis qu'il vous arrive un grand malheur, non pas d'aimer, mais de ne savoir point cacher votre amour. — Comment cela ? s'écria Guiche. — Oui, vous ne vous apercevez point d'une chose, c'est que maintenant ce n'est plus à votre seul ami, c'est-à-dire à un homme qui se ferait tuer plutôt que de vous trahir, vous ne vous apercevez point, dis-je, que c'est à votre seul ami que vous faites confidence de vos amours, mais au premier venu. — Au premier venu ! s'écria Guiche, êtes-vous fou, Bragelonne, de me dire de pareilles choses ? Comment et de quelle façon serais-je donc devenu indiscret à ce point ? — Je veux dire, mon ami, que vos yeux, vos gestes, vos soupirs parlent malgré vous ; que toute passion exagérée conduit et entraîne l'homme hors de lui-même. Alors cet homme ne s'appartient plus ; il est en proie à une folie qui lui fait raconter sa peine aux arbres, aux chevaux, à l'air, du moment où il n'a aucun être intelligent à la portée de sa voix. Or, mon pauvre ami, rappelez-vous ceci : qu'il est bien rare qu'il n'y ait pas toujours là quelqu'un pour entendre particulièrement les choses qui ne doivent pas être entendues.

Guiche poussa un profond soupir. — Tenez, continua Bragelonne, en ce moment vous me faites peine ; depuis votre retour ici vous avez cent fois et de cent manières différentes raconté votre amour pour elle ; et cependant, n'eussiez-vous rien dit, votre retour seul était déjà une indiscrétion terrible. J'en reviens donc à conclure ceci : que si vous ne vous observez mieux que vous ne le faites, un jour ou l'autre arrivera qui amènera une explosion. Qui vous sauvera alors ? dites, répondez-moi. Qui la sauvera elle-même ? Car, toute innocente qu'elle sera de votre amour, votre amour sera aux mains de ses ennemis une accusation contre elle. — Hélas ! mon Dieu ! murmura Guiche. Et un profond soupir accompagna ces paroles. — Ce n'est point répondre, cela, Guiche. — Si fait. — Eh bien ! voyons, que répondez-vous ? — Je réponds que ce jour-là, mon ami, je ne serai pas plus mort que je ne le suis aujourd'hui. — Je ne comprends pas.

— Oui ! tant d'alternatives m'ont usé. Aujourd'hui, je ne suis plus un être pensant, agissant ; aujourd'hui, je ne vaux plus un homme, si médiocre qu'il soit ; aussi, vois-tu, aujourd'hui mes dernières forces se sont éteintes, mes dernières résolutions se sont évanouies, et je renonce à lutter. Quand on est au camp, comme nous y avons été ensemble, et qu'on part seul pour escarmoucher, parfois on rencontre un parti de cinq ou six fourrageurs, et, quoique seul, on se défend : alors, il en survient six autres ; on s'irrite et l'on persévère ; mais s'il en arrive encore six, huit, dix autres à la traverse, on se met à piquer son cheval ; si l'on a encore un cheval, ou bien on se fait

tuer pour ne pas fuir. Eh bien ! j'en suis là, j'ai d'abord lutté contre moi-même ; puis, contre Buckingham ; maintenant, le roi est venu, je ne lutterai pas contre le roi, ni même, je me hâte de te le dire, le roi se retirât-il, ni même contre le caractère tout seul de cette femme. Oh ! je ne m'abuse point, entré au service de cet amour, je m'y ferai tuer. — Ce n'est point à elle qu'il faut faire des reproches, répondit Raoul, c'est à toi. — Pourquoi cela ? — Comment, tu connais la princesse ! un peu légère, fort éprise de nouveautés, sensible à la louange, dût la louange lui venir d'un aveugle ou d'un enfant, et tu prends feu au point de te consumer toi-même. Regarde la femme, aime-la, car quiconque n'a pas le cœur pris ailleurs, ne peut la voir sans l'aimer. Mais, tout en l'aimant, respecte en elle d'abord le rang de son mari, puis lui-même, puis enfin ta propre sûreté. — Merci, Raoul. — Et de quoi ? — De ce que voyant que je souffre par cette femme, tu me consoles, de ce que tu me dis d'elle tout le bien que tu en penses, et peut-être même celui que tu ne penses pas. — Oh ! fit Raoul, tu te trompes, Guiche, ce que je pense je ne le dis pas toujours, mais alors je ne dis rien ; mais quand je parle, qui m'écoute peut me croire.

Pendant ce temps, Madame, le cou tendu, l'oreille avide, l'œil dilaté et cherchant à voir dans l'obscurité, pendant ce temps Madame aspirait avidement jusqu'au moindre souffle qui bruissait dans les branches. — Oh ! je la connais mieux que toi, alors ! s'écria Guiche. Elle n'est pas légère, elle est frivole ; elle n'est pas éprise de nouveautés, elle est sans mémoire et sans foi ; elle n'est pas purement et simplement sensible aux louanges, mais elle est coquette avec raffinement et cruauté. Mortellement coquette ! oh ! oui, je le sais. Tiens, crois-moi, Bragelonne, je souffre tous les tourmens de l'enfer ; brave, aimant passionnément le danger, je trouve un danger plus grand que ma force et mon courage. Mais, vois-tu, Raoul, je me réserve une victoire qui lui coûtera bien des larmes.

Raoul regarda son ami, et comme celui-ci, presque étouffé par l'émotion, renversait sa tête contre le tronc du chêne : — Une victoire, demanda-t-il, et laquelle ?

— Un jour, je l'aborderai, un jour je lui dirai : J'étais jeune, j'étais fou d'amour ; j'avais pourtant assez de respect pour tomber à vos pieds et y demeurer le front dans la poussière si vos regards ne m'eussent relevé jusqu'à votre main. Je crus comprendre vos regards, je me relevai, et alors, sans que je vous eusse rien fait que vous aimer plus encore, si c'était possible, alors vous m'avez de gaieté de cœur terrassé par un caprice, femme sans cœur, femme sans foi, femme sans amour. Vous n'êtes pas digne, toute princesse de sang royal que vous êtes, vous n'êtes pas digne de l'amour d'un honnête homme ; et je me punis de mort pour vous avoir trop aimée, et je meurs en vous haïssant. — Oh ! s'écria Raoul épouvanté de l'accent de profonde vérité qui perçait dans les paroles du jeune homme, oh ! je te l'avais bien dit, Guiche, que tu étais fou. — Oui, oui, s'écria Guiche poursuivant son idée, puisque nous n'avons plus de guerres ici, j'irai là-bas, dans le Nord, demander du service à l'Empire, et quelque Hongrois, quelque Croate, quelque Turc me fera bien la charité d'une balle.

Guiche paraissait absorbé dans sa sombre pensée ; mais un bruit le fit tressaillir qui mit Raoul sur pied au même moment. Quant à Guiche, il resta assis la tête comprimée entre ses deux mains. Les buissons s'ouvrirent, et une femme apparut devant les deux jeunes gens, pâle, en désordre. D'une main elle écartait les branches qui eussent fouetté son visage, et de l'autre elle relevait le capuchon de la mante dont ses épaules étaient couvertes. A cet œil humide et flamboyant, à cette démarche royale, à la hauteur de ce geste souverain, et bien plus encore qu'à tout cela, au battement de

son cœur. Guiche reconnut Madame, et poussant un cri, il ramena ses mains de ses tempes sur ses yeux.

Raoul, tremblant, décontenancé, roulait son chapeau dans ses doigts, balbutiant quelques vagues formules de respect. — Monsieur de Bragelonne, dit la princesse, veuillez, je vous prie, voir si mes femmes ne sont point quelque part là-bas dans les allées ou dans les quinconces; et vous, monsieur le comte, demeurez : je suis lasse, vous me donnerez votre bras.

La foudre tombant aux pieds du malheureux jeune homme l'eût moins épouvanté que cette froide et sévère parole.

Néanmoins, comme, ainsi qu'il venait de le dire, il était brave; comme il venait au fond du cœur de prendre toutes ses résolutions, Guiche se redressa, et voyant l'hésitation de Bragelonne, lui adressa un coup d'œil plein de résignation et de suprêmes remercîmens.

Au lieu de répondre à l'instant même à Madame, il fit même un pas vers le vicomte, et lui tendant la main que la princesse lui avait demandée, il serra la main toute loyale de son ami avec un soupir, dans lequel il semblait donner à l'amitié tout ce qui restait de vie au fond de son cœur.

Madame attendit, elle si fière, elle qui ne savait pas attendre, Madame attendit que ce colloque muet fût achevé.

Sa main, sa royale main, demeura suspendue en l'air, et quand Raoul fut parti retomba sans colère, mais non sans émotion dans celle de Guiche.

Ils étaient seuls au milieu de la forêt sombre et muette, et l'on n'entendait plus que le pas de Raoul s'éloignant avec précipitation par les sentiers ombreux.

Sur leur tête s'étendait la voûte épaisse et odorante du feuillage de la forêt par les déchirures duquel on voyait briller çà et là quelque étoile.

Madame entraîna doucement Guiche à une centaine de pas de cet arbre indiscret qui avait entendu et laissé entendre tant de choses dans cette soirée, et le conduisant à une clairière voisine qui permettait de voir à une certaine distance autour de soi : — Je vous amène ici, dit-elle toute frémissante, parce que là-bas où nous étions, toute parole s'entend. — Toute parole s'entend, dites-vous, Madame, répéta machinalement le jeune homme. — Oui. — Ce qui veut dire, murmura Guiche. — Ce qui veut dire que j'ai entendu toutes vos paroles. — Oh! mon Dieu! mon Dieu! il me manquait encore cela, balbutia Guiche. Et il baissa la tête comme fait le nageur fatigué sous le flot qui l'engloutit. — Ainsi, dit Madame, vous me jugez comme vous avez dit?

Guiche pâlit, détourna la tête et ne répondit rien; il se sentait prêt à s'évanouir. — C'est fort bien, continua la princesse d'un son de voix plein de douceur, j'aime mieux cette franchise qui doit me blesser, qu'une flatterie qui me tromperait. Soit! selon vous, monsieur de Guiche, je suis donc coquette et vile. — Vile! s'écria le jeune homme, vile, vous! oh! je n'ai certes pas dit, je n'ai certes pas pu dire que ce qu'il y a au monde de plus précieux pour moi fût une chose vile; non, non, je n'ai pas dit cela. — Une femme qui voit périr un homme consumé du feu qu'elle a allumé et qui n'éteint pas cette flamme, est, à mon avis, une femme vile. — Oh! que vous importe ce que j'ai dit, reprit le comte. Que suis-je, mon Dieu! près de vous, et comment vous inquiétez-vous même si j'existe ou si je n'existe pas? — Monsieur de Guiche, vous êtes un homme comme je suis une femme, et vous connaissant ainsi que je vous connais, je ne veux point vous exposer à mourir; je change avec vous de conduite et de caractère. Je serai, non pas franche, je le suis toujours, mais vraie. Je

vous supplie donc, monsieur le comte, de ne plus m'aimer et d'oublier tout à fait que je vous aie jamais adressé une parole ou un regard.

Guiche se retourna, couvrant Madame d'un regard passionné. — Vous, dit-il, vous vous excusez, vous me suppliez, vous! — Oui, sans doute, puisque j'ai fait le mal, je dois réparer le mal. Ainsi, monsieur le comte, voilà qui est convenu. Vous me pardonnerez ma frivolité, ma coquetterie. Ne m'interrompez pas. Je vous pardonnerai, moi, d'avoir dit que j'étais frivole et coquette, quelque chose de pis peut-être, et vous renoncerez à votre idée de mort, et vous conserverez à votre famille, au roi et aux dames, un cavalier que tout le monde estime et que beaucoup chérissent.

Et Madame prononça ce dernier mot avec un tel accent de franchise et même de tendresse, que le cœur du jeune homme sembla prêt à s'élancer de sa poitrine. — Oh! Madame, Madame... balbutia-t-il. — Écoutez encore, continua-t-elle. Quand vous aurez renoncé à moi par nécessité d'abord, puis pour vous rendre à ma prière, alors vous me jugerez mieux, et, j'en suis sûr, vous remplacerez cet amour, pardon, cette folie, par une sincère amitié que vous viendrez m'offrir, et qui, je vous le jure, sera cordialement acceptée.

Guiche, la sueur au front, la mort au cœur, le frisson dans les veines, se mordait les lèvres, frappait du pied, dévorait en un mot toutes ses douleurs. — Madame, dit-il, ce que vous m'offrez là est impossible, et je n'accepte point un pareil marché. — Eh quoi! dit Madame, vous refusez mon amitié? — Non! non! pas d'amitié, Madame, j'aime mieux mourir d'amour que vivre d'amitié. — Monsieur le comte! — Oh! Madame, s'écria Guiche, j'en suis arrivé à ce moment suprême où il n'y a plus d'autre considération, d'autre respect que le respect et la considération d'un honnête homme envers une femme adorée. Chassez-moi, maudissez-moi, dénoncez-moi, vous serez juste; je me suis plaint de vous, mais je ne m'en suis plaint si amèrement que parce que je vous aime; je vous ai dit que je mourrais, je mourrai; vivant, vous m'oublierez; mort, vous ne m'oublierez point, j'en suis sûr.

Et cependant, elle, qui se sentait debout et toute rêveuse et aussi agitée que le jeune homme, détourna un moment la tête, comme un instant auparavant il venait de la détourner lui-même.

Puis, après un silence: — Vous m'aimez donc bien? demanda-t-elle. — Oh! follement. Au point d'en mourir, comme vous le disiez. Au point d'en mourir, soit que vous me chassiez, soit que vous m'écoutiez encore. — Alors, c'est un mal sans espoir, dit-elle d'un air enjoué; un mal qu'il convient de traiter par les adoucissans. Çà, donnez-moi votre main... Elle est glacée.

Guiche s'agenouilla, collant sa bouche, non pas sur l'une, mais sur les deux mains brûlantes de Madame. — Allons, aimez-moi donc, dit la princesse, puisqu'il n'en saurait être autrement. Et elle lui serra les doigts presque imperceptiblement, le relevant ainsi, moitié comme eût fait une reine, et moitié comme eût fait une amante.

De Guiche frissonna par tout le corps.

Madame sentit courir ce frisson dans les veines du jeune homme, et comprit que celui-là aimait véritablement. — Votre bras, comte, dit-elle, et rentrons. — Ah! Madame, lui dit-il chancelant, ébloui, un nuage de flamme sur les yeux. Ah! vous avez trouvé un autre moyen de me tuer. — Heureusement que c'est le plus long, n'est-ce pas? répliqua-t-elle.

Et elle l'entraîna vers le quinconce.

LA CORRESPONDANCE D'ARAMIS.



ANDIS que les affaires de Guiche, raccommodées ainsi tout à coup sans qu'il pût deviner la cause de cette amélioration, prenaient cette tournure inespérée que nous leur avons vu prendre, Raoul, ayant compris l'invitation de Madame, s'était éloigné pour ne pas troubler cette explication dont il était loin de deviner les résultats, et il avait rejoint les dames d'honneur éparses dans le parterre.

Pendant ce temps, le chevalier de Lorraine, remonté dans sa chambre, lisait avec surprise la lettre de Wardes, laquelle lui racontait ou plutôt lui faisait raconter par la main de son valet de chambre le coup d'épée reçu à Calais et tous les détails de cette aventure, avec invitation d'en communiquer à Guiche et à Monsieur ce qui, dans cet événement, pouvait être particulièrement désagréable à chacun d'eux.

De Wardes s'attachait surtout à démontrer au chevalier la violence de cet amour de Buckingham pour Madame et il terminait sa lettre en annonçant qu'il croyait cette passion payée de retour.

A la lecture de ce dernier paragraphe, le chevalier haussa les épaules; en effet, de Wardes était fort arriéré, comme on a pu le voir.

De Wardes n'en était encore qu'à Buckingham.

Le chevalier jeta par-dessus son épaule le papier sur une table voisine, et d'un ton dédaigneux :

— En vérité, dit-il, c'est incroyable; ce pauvre de Wardes est pourtant un garçon d'esprit, mais, en vérité, il n'y paraît pas, tant on s'encroûte vite en province. Que le diable emporte ce benet qui devait m'écrire des choses importantes, et qui m'écrit de pareilles niaiseries. Au lieu de cette pauvreté de lettre qui ne signifie rien, j'eusse trouvé là-bas dans les quinconces une bonne petite intrigue qui eût compromis une femme, valu peut-être un coup d'épée à un homme et diverti Monsieur pendant trois jours.

Il regarda sa montre. — Maintenant, fit-il, il est trop tard. Une heure du matin, tout le monde doit être rentré chez le roi où l'on achève la nuit; allons, c'est une piste perdue, et à moins de chance extraordinaire...

Et, en disant ces mots, comme pour en appeler à sa bonne étoile, le chevalier s'approcha avec dépit de la fenêtre qui donnait sur une portion assez solitaire du jardin.

Aussitôt, et comme si un mauvais génie eût été à ses ordres, il aperçut, revenant vers le château en compagnie d'un homme, une mante de soie de couleur sombre et reconnut cette tournure qui l'avait frappé une demi-heure auparavant. — Eh! mon Dieu! pensa-t-il en frappant des mains, Dieu me damne! comme dit notre ami Buckingham, voici mon mystère.

Et il s'élança précipitamment à travers les degrés dans l'espérance d'arriver à temps dans la cour pour reconnaître la femme à la mante et son compagnon.

Mais en arrivant à la porte de la petite cour, il se heurta presque avec Madame, dont le visage radieux apparaissait plein de révélations charmantes sous cette mante qui l'abritait sans le cacher.

Malheureusement Madame était seule.

Le chevalier comprit que puisqu'il l'avait vue, il n'y avait pas cinq minutes, avec un gentilhomme, le gentilhomme ne devait pas être bien loin.

En conséquence, il prit à peine le temps de saluer la princesse, tout en se rangeant pour la laisser passer; puis, lorsqu'elle eut fait quelques pas avec la rapidité d'une femme qui craint d'être reconnue, lorsque le chevalier vit qu'elle était trop préoccupée d'elle-même pour s'inquiéter de lui, il s'élança dans le jardin, regardant rapidement de tous côtés et embrassant le plus d'horizon qu'il pouvait dans son regard.

Il arrivait à temps, le gentilhomme qui avait accompagné Madame était encore à portée de vue; seulement, il s'avançait rapidement vers une des ailes du château derrière laquelle il allait disparaître.

Il n'y avait plus une minute à perdre, le chevalier s'élança à sa poursuite, quitte à ralentir le pas en s'approchant de l'inconnu, mais quelque diligence qu'il fît, l'inconnu avait tourné le perron avant lui.

Cependant, il était évident que comme comme celui que le chevalier poursuivait marchait doucement, une fois l'angle tourné, à moins qu'il ne fût entré par quelque porte, le chevalier ne pouvait manquer de le rejoindre.

C'est ce qui fût certainement arrivé si, au moment où il tournait cet angle, le chevalier ne se fût jeté dans deux personnes qui le tournaient elles-mêmes dans le sens opposé.

Le chevalier était tout prêt à faire un assez mauvais parti à ces deux fâcheux, lorsqu'en relevant la tête il reconnut M. le surintendant.

Fouquet était accompagné d'une personne que le chevalier voyait pour la première fois.

Cette personne, c'était Sa Grandeur l'évêque de Vannes.

Arrêté par l'importance du personnage, et forcé par les convenances à faire des excuses là où il s'attendait à en recevoir, le chevalier fit un pas en arrière; et comme M. Fouquet avait sinon l'amitié, du moins les respects de tout le monde; comme le roi lui-même, quoiqu'il fût plutôt son ennemi que son ami, traitait M. Fouquet en homme considérable, le chevalier fit ce que le roi eût fait, il salua M. Fouquet qui le saluait avec une bienveillante politesse, voyant que ce gentilhomme l'avait heurté par mégarde et sans mauvaise intention aucune.

Puis, presque aussitôt, ayant reconnu le chevalier de Lorraine, il lui fit quelques complimens auxquels force fut au chevalier de répondre.

Si court que fut le dialogue, le chevalier de Lorraine vit peu à peu avec un déplaisir mortel son inconnu diminuer et s'effacer dans l'ombre.

Le chevalier se résigna, et une fois résigné revint complétement à Fouquet. — Ah! Monsieur, dit-il, vous arrivez bien tard. On s'est fort occupé ici de votre absence, et

j'ai entendu Monsieur s'étonner de ce qu'ayant été invité par le roi, vous n'étiez pas venu. — La chose m'a été impossible, Monsieur, et aussitôt libre j'arrive. — Paris est tranquille? — Parfaitement. Paris a fort bien reçu sa dernière taxe. — Ah! je comprends que vous ayez voulu vous assurer de ce bon vouloir avant de venir prendre part à nos fêtes. — Je n'en arrive pas moins un peu tard. Je m'adresserai donc à vous, Monsieur, pour vous demander si le roi est dehors ou au château, si je pourrai le voir ce soir ou si je dois attendre à demain. — Nous avons perdu le roi de vue depuis une demi-heure à peu près, dit le chevalier. — Il sera peut-être chez Madame? demanda Fouquet. — Chez Madame, je ne crois pas, car je viens de rencontrer Madame qui rentrait par le petit escalier, et à moins que ce gentilhomme que vous venez de croiser tout à l'heure ne fût le roi en personne...

Et le chevalier attendit, espérant qu'il saurait ainsi le nom de celui qu'il avait poursuivi.

Mais Fouquet, qu'il eût reconnu ou non Guiche, se contenta de répondre : — Non, Monsieur, ce n'était pas lui.

Le chevalier désappointé salua; mais, tout en saluant, ayant jeté un dernier coup d'œil autour de lui et ayant aperçu M. Colbert au milieu d'un groupe : — Tenez, Monsieur, dit-il au surintendant, voici là-bas sous les arbres quelqu'un qui vous renseignera mieux que moi. — Qui? demanda Fouquet, dont la vue faible ne perçait pas les ombres. — M. Colbert, répondit le chevalier. — Ah! fort bien. Cette personne qui parle là-bas à ces hommes portant des torches, c'est M. Colbert? — Lui-même. Il donne ses ordres pour demain aux dresseurs d'illumination. — Merci, Monsieur.

Et Fouquet fit un mouvement de tête qui indiquait qu'il avait appris tout ce qu'il désirait savoir.

De son côté le chevalier, qui, tout au contraire, n'avait rien appris, se retira sur un profond salut.

A peine fut-il éloigné que Fouquet, fronçant le sourcil, tomba dans une muette rêverie.

Aramis le regarda un instant avec une espèce de compassion pleine de tristesse. — Eh bien! lui dit-il, vous voilà ému au seul nom de cet homme. Eh quoi! triomphant et joyeux tout à l'heure, voilà que vous vous rembrunissez à l'aspect de ce médiocre fantôme. Voyons, Monsieur, croyez-vous en votre fortune? — Non! répondit tristement Fouquet. — Et pourquoi? — Parce que je suis trop heureux en ce moment, répliqua-t-il d'une voix tremblante. Ah! mon cher d'Herblay, vous qui êtes si savant, vous devez connaître l'histoire d'un certain tyran de Samos. Que puis-je jeter à la mer qui désarme le malheur à venir! Oh! je vous le répète, mon ami, je suis trop heureux! si heureux que je ne désire plus rien au delà de ce que j'ai... Je suis monté si haut... Vous savez ma devise : *Quò non ascendam.* Je suis monté si haut que je n'ai plus qu'à descendre. Il m'est donc impossible de croire au progrès d'une fortune qui est déjà plus qu'humaine.

Aramis sourit en fixant sur Fouquet son œil si caressant et si fin. — Si je connaissais votre bonheur, dit-il, je craindrais peut-être votre disgrâce; mais vous me jugez en véritable ami, c'est-à-dire que vous me trouvez bon pour l'infortune, voilà tout. C'est déjà immense et précieux, je le sais; mais en vérité j'ai bien le droit de vous demander de me confier de temps en temps les choses heureuses qui vous arrivent et auxquelles je prendrais part, vous le savez, plus qu'à celles qui m'arriveraient à moi-même. — Mon cher prélat, dit en riant Fouquet, mes secrets sont par trop profanes pour les confier à un évêque, si mondain qu'il soit. — Bah! en confession.

— Oh ! je rougirais trop si vous étiez mon confesseur. Et Fouquet se mit à soupirer.

Aramis le regarda encore sans autre manifestation de sa pensée que son muet sourire. — Allons, dit-il, c'est une grande vertu que la discrétion.

— Silence, dit Fouquet. Voici cette venimeuse bête qui m'a reconnu et qui s'approche de nous. — Colbert ? — Oui ; écartez-vous, mon cher d'Herblay, je ne veux pas que ce cuistre vous voie avec moi, il vous prendrait en aversion. Aramis lui serra la main. — Qu'ai-je besoin de son amitié? dit-il, n'êtes-vous pas là ? — Oui, mais peut-être n'y serai-je pas toujours, répondit mélancoliquement Fouquet. — Ce jour-là, si ce jour-là vient jamais, dit tranquillement Aramis, nous aviserons à nous passer de l'amitié ou à braver l'aversion de M. Colbert. Mais, dites-moi, cher monsieur Fouquet, au lieu de vous entretenir avec ce cuistre, comme vous lui faites l'honneur de l'appeler, conversation dont je ne sens pas l'utilité, que ne vons rendez-vous, sinon auprès du roi, du moins auprès de Madame? — De Madame ! fit le surintendant distrait par ses souvenirs. Oui, sans doute, près de Madame. — Vous vous rappelez, continua Aramis, qu'on nous a appris la grande faveur dont Madame jouit depuis deux ou trois jours. Il entre, je crois, dans votre politique et dans nos plans que vous fassiez assidûment votre cour aux amies de Sa Majesté. C'est le moyen de balancer l'autorité naissante de M. Colbert. Rendez-vous donc le plus tôt possible près de Madame et ménagez-nous cette alliée. — Mais, dit Fouquet, êtes-vous bien sûr que c'est véritablement sur elle que le roi a les yeux fixés en ce moment? — Si l'aiguille avait tourné, ce serait depuis ce matin. Vous savez que j'ai ma police. — Bien, j'y vais de ce pas, et à tout hasard j'aurai mon moyen d'introduction : c'est une magnifique paire de camées antiques enchâssés dans des diamans. — Je l'ai vue, rien de plus riche et de plus royal.

Ils furent interrompus en ce moment par un laquais conduisant un courrier. — Pour monsieur le surintendant, dit tout haut ce courrier en présentant à Fouquet une lettre. — Pour monseigneur l'évêque de Vannes, dit tout bas le laquais en remettant une lettre à Aramis.

Et comme le laquais portait une torche, il se plaça entre le surintendant et l'évêque, afin que tous deux pussent lire en même temps.

A l'aspect de l'écriture fine et serrée de l'enveloppe, Fouquet tressaillit de joie, ceux-là seuls qui aiment ou qui ont aimé comprendront son inquiétude d'abord, puis son bonheur ensuite.

Il décacheta vivement la lettre qui ne renfermait que ces seuls mots : « Il y a une heure que je t'ai quitté, il y a un siècle que je ne t'ai dit je t'aime. » C'était tout.

Madame de Bellières avait, en effet, quitté Fouquet depuis une heure, après avoir passé deux jours avec lui, et de peur que son souvenir ne s'écartât trop longtemps du cœur qu'elle regrettait, elle lui envoyait un courrier porteur de cette importante missive. Fouquet baisa la lettre et la paya d'une poignée d'or.

Quant à Aramis, il lisait, comme nous avons dit, de son côté, mais avec plus de froideur et de réflexion, le billet suivant :

« Le roi a été frappé ce soir d'un coup étrange : une femme l'aime. Il l'a su par hasard en écoutant la conversation de cette jeune fille avec ses compagnes. De sorte que le roi est tout entier à ce nouveau caprice. La femme s'appelle mademoiselle de la Vallière et est d'une assez médiocre beauté pour que ce caprice devienne une grande passion. Prenez garde à mademoiselle de la Vallière ! » Pas un mot de Madame.

Aramis replia lentement le billet et le mit dans sa poche.

Quant à Fouquet, il savourait toujours les parfums de sa lettre. — Monseigneur, dit Aramis, touchant le bras de Fouquet. — Hein ? demanda celui-ci. — Il me vient une

idée. Connaissez-vous une petite fille qu'on appelle la Vallière? — Ma foi, non. — Cherchez bien. — Ah! oui, je crois, une des filles d'honneur de Madame. — Ce doit être cela. — Eh bien! après? — Eh bien! monseigneur, c'est à cette petite fille qu'il faut que vous rendiez une visite ce soir. — Bah! et comment? — Et de plus c'est à cette petite fille qu'il faut que vous donniez vos camées. — Allons donc! — Vous savez, monseigneur, que je suis de bon conseil. — Mais cet imprévu. . — C'est mon affaire. Vite une cour en règle à la petite la Vallière, monseigneur. Je me ferai garant près de madame de Bellières que c'est une cour toute politique. — Que dites-vous là! mon ami, s'écria vivement Fouquet, et quel nom avez-vous prononcé? — Un nom qui doit vous prouver, monsieur le surintendant, que bien instruit pour vous, je puis être aussi bien instruit pour les autres. Faites la cour à la petite la Vallière. — Je ferai la cour à qui vous voudrez, répondit Fouquet avec le paradis dans le cœur. — Voyons, voyons, redescendez sur la terre, voyageur du septième ciel, dit Aramis, voici M. de Colbert. Oh! mais il a recruté tandis que nous lisions: il est entouré, loué, congratulé, décidément c'est une puissance.

En effet, Colbert s'avançait escorté de tout ce qui restait de courtisans dans les jardins, et chacun lui faisait sur l'ordonnance de la fête des complimens dont il s'enflait à éclater. — Si la Fontaine était là, dit en souriant Fouquet, quelle belle occasion pour lui de réciter la fable de sa grenouille qui veut se faire aussi grosse qu'un bœuf.

Colbert arriva dans un cercle éblouissant de lumière. Fouquet l'attendit impassible et légèrement railleur.

Colbert, lui, souriait aussi, il avait vu son ennemi déjà depuis près d'un quart d'heure, il s'approchait tortueusement aussi.

Le sourire de Colbert présageait quelque hostilité. — Oh! oh! dit Aramis tout bas au surintendant, le coquin va vous demander encore quelques millions pour payer ses artifices et ses verres de couleur.

Colbert salua le premier d'un air qu'il s'efforçait de rendre respectueux.

Fouquet remua la tête à peine. — Eh bien! monseigneur, demanda Colbert, que disent vos yeux? Avons-nous eu bon goût? — Un goût parfait, répondit Fouquet, sans qu'on pût remarquer, dans ces paroles, la moindre raillerie. — Oh! dit Colbert, méchamment, vous y mettez de l'indulgence... Nous sommes pauvres, nous autres gens du roi, et Fontainebleau n'est pas un séjour comparable à Vaux. — C'est vrai, répondit flegmatiquement Fouquet, qui dominait tous les acteurs de cette scène. — Que voulez-vous, monseigneur, continua Colbert, nous avons agi selon nos petites ressources.

Fouquet fit un geste d'assentiment. — Mais, poursuivit Colbert, il serait digne de votre magnificence, monseigneur, d'offrir à Sa Majesté une fête dans vos merveilleux jardins... dans ces jardins qui vous ont coûté soixante millions. — Soixante-douze, dit Fouquet. — Raison de plus, reprit Colbert. Voilà qui serait vraiment magnifique.

— Mais croyez-vous, Monsieur, dit Fouquet, que Sa Majesté daignât accepter mon invitation. — Oh! je n'en doute pas! s'écria vivement Colbert, et je m'en porterai caution. — C'est fort aimable à vous, dit Fouquet. J'y puis donc compter? — Oui, monseigneur, oui, certainement. — Alors je me consulterai, dit Fouquet. — Acceptez, acceptez, dit tout bas et vivement Aramis. — Vous vous consulterez, répéta Colbert.. — Oui, répondit Fouquet, pour savoir quel jour je pourrai faire mon invitation au roi. — Oh! dès ce soir, monseigneur, dès ce soir. — Accepté, fit le surintendant. Messieurs, je voudrais vous faire mes invitations, mais vous savez que par-

tout où va le roi, le roi est chez lui; c'est donc à vous de vous faire inviter par Sa Majesté.

Il y eut une rumeur joyeuse dans la foule.

Fouquet salua et partit.

— Misérable orgueilleux! dit Colbert, tu acceptes, et tu sais que cela te coûtera dix millions. — Vous m'avez ruiné, dit tout bas Fouquet à Aramis. — Je vous ai sauvé, répliqua celui-ci, tandis que Fouquet montait les degrés du perron et faisait demander au roi s'il était encore visible.

LE COMMIS D'ORDRE.

Le roi, pressé de se retrouver seul avec lui-même pour étudier ce qui se passait dans son propre cœur, s'était retiré chez lui où M. de Saint-Aignan était venu le retrouver après sa conversation avec Madame.

Nous avons rapporté cette conversation.

Le favori, fier de sa double importance et sentant que depuis deux heures il était devenu le confident du roi, commençait, tout respectueux qu'il fût, à traiter d'un peu haut les affaires de cour, et du point où il s'était mis, ou plutôt où le hasard l'avait placé, il ne voyait qu'amour et guirlandes autour de lui.

L'amour du roi pour Madame, celui de Madame pour le roi, celui de Guiche pour Madame, celui de la Vallière pour le roi, celui de Malicorne pour Montalais, celui de mademoiselle de Tonnay-Charente pour lui Saint-Aignan, n'était-ce pas véritablement plus qu'il n'en fallait pour faire tourner une tête de courtisan.

Or, Saint-Aignan était le modèle des courtisans passés, présens et futurs.

Au reste, Saint-Aignan se montra si bon narrateur et appréciateur si subtil, que le roi l'écouta en marquant beaucoup d'intérêt, surtout lorsqu'il conta la façon passionnée avec laquelle Madame avait recherché sa conversation à propos des affaires de mademoiselle de la Vallière.

Quand le roi n'eût plus rien ressenti pour Madame Henriette de ce qu'il avait avait éprouvé, il y avait dans cet ardeur de Madame à se faire donner ces renseignemens une satisfaction d'amour-propre qui ne pouvait échapper au roi. Il éprouva donc cette satisfaction, mais voilà tout, et son cœur ne fut point un seul instant alarmé de ce que Madame pouvait penser ou ne point penser de toute cette aventure

Seulement, lorsque Saint-Aignan eut fini, le roi, tout en se préparant à sa toilette de nuit, demanda : — Maintenant, Saint-Aignan, tu sais ce que c'est que mademoiselle de la Vallière, n'est-ce pas? — Non-seulement ce qu'elle est, mais ce qu'elle sera. — Que veux-tu dire? — Je veux dire qu'elle est tout ce qu'une femme peut désirer d'être, c'est-à-dire aimée de Votre Majesté: je veux dire qu'elle sera tout ce que Votre Majesté voudra qu'elle soit. — Ce n'est pas cela que je te demande... Je ne veux pas savoir ce qu'elle est aujourd'hui ni ce qu'elle sera demain : tu l'as dit, cela me regarde: mais ce qu'elle était hier. Répète-moi donc ce qu'on dit d'elle. — On dit qu'elle est sage. — Oh! fit le roi en souriant, c'est un bruit. — Assez rare à la cour, sire, pour qu'il soit cru quand on le répand. — Vous avez peut-être raison, mon cher... Et de bonne naissance? — Excellente; fille du marquis de la Vallière et

belle-fille de cet excellent M. de Saint-Remy. — Ah! oui, le majordome de ma tante... Je me rappelle cela, et je me souviens maintenant, je l'ai vue en passant à Blois. Elle a été présentée aux reines. J'ai même à me reprocher, à cette époque, de n'avoir pas fait à elle toute l'attention qu'elle méritait. — Oh! sire, je m'en rapporte à Votre Majesté pour réparer le temps perdu. — Et le bruit serait donc, dites-vous, que mademoiselle de la Vallière n'aurait pas d'amant? — En tout cas je ne crois pas que Votre Majesté s'effrayât beaucoup de la rivalité. — Attends donc, s'écria tout à coup le roi avec un accent des plus sérieux. — Plaît-il, sire? — Je me souviens. — Ah! — Si elle n'a pas d'amant, elle a un fiancé. — Un fiancé! — Comment! tu ne sais pas cela, comte? toi, l'homme aux nouvelles. — Votre Majesté m'excusera. Et le roi connaît ce fiancé? — Pardieu! son père est venu me demander de signer au contrat : c'est...

Le roi allait sans doute prononcer le nom du vicomte de Bragelonne, quand il s'arrêta en fronçant le sourcil. — C'est... répéta Saint-Aignan. — Je ne me rappelle plus, répondit Louis XIV essayant de cacher une émotion qu'il dissimulait avec peine. — Puis-je mettre Votre Majesté sur la voie? demanda le comte de Saint-Aignan. — Non, car je ne sais plus moi-même de qui je voulais parler; non, en vérité, je me rappelle bien vaguement qu'une des filles d'honneur devait épouser... mais le nom m'échappe — Était-ce mademoiselle de Tonnay-Charente qu'il devait épouser, demanda Saint-Aignan. — Peut-être, fit le roi. — Alors le futur était M. de Montespan; mais mademoiselle de Tonnay-Charente n'en a point parlé, ce me semble, de manière à effrayer les prétendans. — Enfin, dit le roi, je ne sais rien, ou presque rien sur mademoiselle de la Vallière. Saint-Aignan, je te charge d'avoir des renseignemens sur elle. — Oui, sire, et quand aurai-je l'honneur de revoir Votre Majesté pour les lui fournir? — Quand tu les auras. — Je les aurai vite, si les renseignemens vont aussi vite que mon désir de revoir le roi. — Bien parlé! A propos, est-ce que Madame a témoigné quelque chose contre cette pauvre fille? — Rien, sire. — Madame, ne s'est point fâchée? — Je ne sais, seulement elle a toujours ri. — Très-bien, mais j'entends du bruit dans les antichambres, ce me semble, on me vient sans doute annoncer quelque courrier. — En effet, sire. — Informe-toi, Saint-Aignan.

Le comte courut à la porte et échangea quelques mots avec l'huissier. — Sire, dit-il en revenant, c'est M. Fouquet qui arrive à l'instant même sur un ordre du roi, à ce qu'il dit. Il s'est présenté, mais l'heure avancée fait qu'il n'insiste pas même pour avoir audience ce soir, il se contente de constater sa présence. — M. Fouquet! Je lui ai écrit à trois heures en l'invitant à être à Fontainebleau le lendemain matin, il arrive à Fontainebleau à deux heures. C'est du zèle! s'écria le roi radieux de se voir si bien obéi. Eh bien! au contraire, M. Fouquet aura son audience. Je l'ai mandé, je le recevrai. Qu'on l'introduise. Toi, comte, aux recherches et à demain. Le roi mit un doigt sur ses lèvres et Saint-Aignan s'esquiva la joie dans le cœur en donnant l'ordre à l'huissier d'introduire M. Fouquet.

Fouquet fit alors son entrée dans la chambre royale. Louis XIV se leva pour le recevoir. — Bonsoir, monsieur Fouquet, dit-il avec un aimable sourire Je vous félicite de votre ponctualité; mon message a dû vous arriver tard cependant? — A neuf heures du soir, sire. — Vous avez beaucoup travaillé ces jours-ci, monsieur Fouquet, car on m'a assuré que vous n'aviez pas quitté votre cabinet de Saint-Mandé depuis trois ou quatre jours — Je me suis en effet enfermé trois jours, sire, répliqua Fouquet en s'inclinant.

— Savez-vous, monsieur Fouquet, que j'avais beaucoup de choses à vous dire?

continua le roi de son air le plus gracieux. — Votre Majesté me comble, et puisqu'elle est si bonne pour moi, me permet-elle de lui rappeler une promesse d'audience qu'elle m'avait faite? — Ah! oui, quelqu'un d'église qui croit avoir à me remercier, n'est-ce pas? — Justement, sire. L'heure est peut-être mal choisie, mais le temps de celui que j'amène est précieux, et comme Fontainebleau est sur la route de son diocèse... — Qui donc déjà? — Le dernier évêque de Vannes, que Votre Majesté, à ma recommandation, a daigné investir il y a trois mois. — C'est possible, dit le roi qui avait signé sans lire; et il est là? — Oui, sire; Vannes est un diocèse important: les ouailles de ce pasteur ont besoin de sa parole divine; ce sont des sauvages qu'il importe de toujours polir en les instruisant, et M. d'Herblay n'a pas son égal pour ces sortes de missions. — M. d'Herblay! dit le roi en cherchant au fond de ses souvenirs, comme si ce nom, entendu depuis longtemps, ne lui était cependant pas inconnu. — Oh! fit vivement Fouquet, Votre Majesté ne connaît pas ce nom obscur d'un de ses plus fidèles et de ses plus précieux serviteurs. — Non, je l'avoue... Et il veut repartir! — C'est-à-dire qu'il a reçu aujourd'hui des lettres qui nécessiteront peut-être son départ, de sorte qu'avant de se remettre en route pour le pays perdu qu'on appelle la Bretagne, il désirait présenter ses respects à Votre Majesté. — Et il attend? — Il est là, sire. — Faites-le entrer.

Fouquet fit un signe à l'huissier qui attendait derrière la tapisserie.

La porte s'ouvrit, Aramis entra.

Le roi lui laissa dire son compliment et attacha un long regard sur cette physionomie que nul ne pouvait oublier après l'avoir vue. — Vannes! dit-il : vous êtes évêque de Vannes, Monsieur? — Oui, sire. — Vannes est en Bretagne? Aramis s'inclina. — Près de la mer? Aramis s'inclina encore. — A quelques lieues de Belle-Isle? — Oui, sire, répondit Aramis... à six lieues, je crois. — Six lieues, c'est un pas, fit Louis XIV. — Non pas pour nous autres, pauvres Bretons, sire, dit Aramis; six lieues, au contraire, c'est une distance, si ce sont six lieues de terre; si ce sont six lieues de mer, c'est une immensité. Or, j'ai eu l'honneur de le dire au roi, on compte six lieues de la rivière à Belle-Isle. — On dit que M. Fouquet a là une fort belle maison? demanda le roi. — Oui, on le dit, répondit Aramis en regardant tranquillement Fouquet. — Comment, on le dit? s'écria le roi. — Oui, sire. — En vérité, monsieur Fouquet, une chose m'étonne, je vous l'avoue. — Laquelle? — Comment, vous avez à la tête de vos paroisses un homme tel que M. d'Herblay, et vous ne lui avez pas montré Belle-Isle? — Oh! sire, répliqua l'évêque sans donner à Fouquet le temps de répondre, nous autres, pauvres prélats bretons, nous pratiquons la résidence. — Monsieur de Vannes, dit le roi, je punirai M. Fouquet de son insouciance. — Et comment cela, sire? — Je vous changerai.

Fouquet se mordit la lèvre, Aramis sourit. — Combien rapporte Vannes? continua le roi. — Six mille livres, sire, dit Aramis. — Ah mon Dieu! si peu de chose; mais vous avez du bien, monsieur de Vannes? — Je n'ai rien, sire, seulement M. Fouquet me compte douze cents livres par an pour son banc d'œuvres. — Allons, allons, monsieur d'Herblay, je vous promets mieux que cela. — Sire... — Je songerai à vous.

Aramis s'inclina.

De son côté, le roi le salua presque respectueusement, comme c'était au reste son habitude de faire avec les femmes et avec les gens d'église.

Aramis comprit que son audience était finie; il prit congé par une phrase des plus simples, par une véritable phrase de pasteur campagnard, et disparut. — Voilà une remarquable figure, dit le roi en le suivant des yeux aussi longtemps qu'il le put voir,

et même en quelque sorte lorsqu'il ne le voyait plus. — Sire, répondit Fouquet, si cet évêque avait l'instruction première, nul prélat en ce royaume ne mériterait comme lui les premières distinctions. — Il n'est pas savant? — Il a changé l'épée pour la chasuble, et cela un peu tard. Mais n'importe, si Votre Majesté me permet de lui reparler de M. de Vannes en temps et lieux... — Je vous en prie. Mais avant de parler de lui, parlons de vous, monsieur Fouquet. — De moi, sire? — Oui, j'ai mille compliments à vous faire. — Je ne saurais, en vérité, exprimer à Votre Majesté la joie que je ressens. — Oui, monsieur Fouquet, je comprends. Oui, j'ai eu contre vous des préventions. — Alors, j'étais bien malheureux, sire. — Mais elles sont passées. Ne vous êtes-vous pas aperçu... — Si fait, sire; mais j'attendais avec résignation le jour de la vérité. Il paraît que ce jour est venu. — Ah! vous saviez être en ma disgrâce. — Hélas! oui, sire. — Et savez-vous pourquoi? — Parfaitement, le roi me croyait un dilapidateur. — Oh! non. — Ou plutôt un administrateur médiocre. Enfin, Votre Majesté croyait que les peuples n'ayant pas d'argent, le roi n'en aurait pas non plus. — Oui, je l'ai cru; mais je suis détrompé. Fouquet s'inclina. — Et pas de rébellions, pas de plaintes. — Et de l'argent, dit Fouquet. — Le fait est que vous m'en avez prodigué le mois dernier. — J'en ai encore, non-seulement pour tous les besoins, mais pour tous les caprices de Votre Majesté.

— Dieu merci, monsieur Fouquet, répliqua le roi sérieusement, je ne vous mettrai point à l'épreuve. D'ici à deux mois je ne veux rien vous demander. — J'en profiterai pour amasser au roi cinq ou six millions qui lui serviront de premiers fonds en cas de guerre. — Cinq ou six millions! — Pour sa maison seulement, bien entendu. — Vous croyez donc à la guerre, monsieur Fouquet? — Je crois que si Dieu a donné à l'aigle un bec et des serres, c'est pour qu'il s'en serve à montrer sa royauté. Le roi rougit de plaisir.

— Nous avons beaucoup dépensé tous ces jours-ci, monsieur Fouquet, ne me gronderez-vous pas? — Sire, Votre Majesté a encore vingt ans de jeunesse et un milliard à dépenser pendant ces vingt ans. — Un milliard, c'est beaucoup, monsieur Fouquet, dit le roi. — J'économiserai, sire. D'ailleurs Votre Majesté a en M. Colbert et en moi deux hommes précieux. L'un lui fera dépenser son argent, et ce sera moi, si toutefois mon service agrée toujours à Sa Majesté; l'autre le lui économisera, et ce sera M. Colbert. — M. Colbert? reprit le roi étonné. — Sans doute, sire, M. Colbert compte parfaitement bien.

A cet éloge fait de l'ennemi par l'ennemi lui-même, le roi se sentit pénétré de confiance et d'admiration.

C'est qu'en effet il n'y avait ni dans la voix ni dans le regard de Fouquet rien qui détruisît une lettre des paroles qu'il avait prononcées: il ne faisait point un éloge pour avoir le droit de placer deux reproches.

Le roi comprit, et rendant les armes à tant de générosité ou d'esprit : — Vous louez M. Colbert? dit-il. — Oui, sire, je le loue; car outre que c'est un homme de mérite, je le crois très-dévoué aux intérêts de Votre Majesté. — Est-ce parce que souvent il a heurté vos vues? dit le roi en souriant. — Précisément, sire. — Expliquez-moi cela. — C'est bien simple. Moi je suis l'homme qu'il faut pour faire entrer l'argent, lui l'homme qu'il faut pour l'empêcher de sortir. — Allons, allons, monsieur le surintendant, que diable! vous me direz bien quelque chose qui corrige toute cette bonne opinion? — Administrativement, sire? — Oui. — Pas le moins du monde, sire. — Vraiment. — Sur l'honneur, je ne connais pas en France un meilleur commis que M. Colbert.

Ce mot commis n'avait pas, en 1661, la signification un peu subalterne qu'on lui donne aujourd'hui ; mais en passant par la bouche de Fouquet que le roi venait d'appeler M. le surintendant, il prit quelque chose d'humble et de petit qui mettait admirablement Fouquet à sa place et Colbert à la sienne. — Eh bien! dit Louis XIV, c'est cependant lui qui, tout économe qu'il soit, a ordonné mes fêtes de Fontainebleau ; et je vous assure, monsieur Fouquet, qu'il n'a pas du tout empêché mon argent de sortir. Fouquet s'inclina, mais sans répondre. — N'est-ce pas votre avis? dit le roi. — Je trouve, sire, répondit-il, que M. Colbert a fait les choses avec infiniment d'ordre, et mérite, sous ce rapport, toutes les louanges de Votre Majesté.

Ce mot *ordre* fit le pendant de *commis*.

Nulle organisation, plus que celle du roi, n'avait cette vive sensibilité, cette finesse de tact qui perçoit et saisit l'ombre des sensations avant les sensations mêmes.

Louis XIV comprit donc que le commis avait eu pour Fouquet trop d'ordre, c'est-à-dire que les fêtes si splendides de Fontainebleau eussent pu être plus splendides encore.

Le roi sentit, en conséquence, que quelqu'un pouvait reprocher quelque chose à ses divertissemens; il éprouva un peu du dépit de ce provincial qui, paré des plus sublimes habits de sa garde-robe, arrive à Paris, où l'homme élégant le regarde trop ou trop peu.

Cette partie de la conversation si sobre, mais si fine de Fouquet, donna encore au roi plus d'estime pour le caractère de l'homme et la capacité du ministre.

Fouquet prit congé à deux heures du matin, et le roi se mit au lit un peu inquiet, un peu confus de la leçon voilée qu'il venait de recevoir, et deux bons quarts d'heure furent employés par lui à se remémorer les broderies, les tapisseries, les menus des collations, les architectures des arcs de triomphe, les dispositions d'illuminations et d'artifices imaginés par l'ordre du commis Colbert.

Il en résulta que le roi repassant sur tout ce qui s'était passé depuis huit jours, trouva quelques taches à ses fêtes.

Mais Fouquet par sa politesse, par sa bonne grâce et par sa générosité venait d'entamer Colbert plus profondément que celui-ci avec sa fourbe, sa méchanceté, sa persévérante haine n'avait jamais réussi à entamer Fouquet.



FONTAINEBLEAU A DEUX HEURES DU MATIN.



Comme nous l'avons vu, Saint-Aignan avait quitté la chambre du roi au moment où le surintendant y faisait son entrée.

Saint-Aignan était chargé d'une mission pressée; c'est dire que M. de Saint-Aignan allait faire tout son possible pour tirer bon parti de son temps.

C'était un homme rare que celui que nous avons introduit comme l'ami du roi; un de ces courtisans précieux, dont la vigilance et la netteté d'intention faisaient dès cette époque ombrage à tout favori passé ou futur, et balançait par son exactitude la servilité de Dangeau.

Aussi Dangeau n'était-il pas le favori, c'était le complaisant du roi.

M. de Saint-Aignan s'orienta donc. Il pensa que les premiers renseignemens qu'il avait à recevoir lui devaient venir de Guiche. Il courut donc après Guiche.

Guiche que nous avons vu disparaître à l'aile du château et qui avait tout l'air de rentrer chez lui, Guiche n'était pas rentré. Saint-Aignan se mit en quête de Guiche.

Après avoir bien tourné, viré, cherché, Saint-Aignan aperçut quelque chose comme une forme humaine appuyée à un arbre.

Cette forme avait l'immobilité d'une statue et paraissait fort occupée à regarder une fenêtre, quoique les rideaux de cette fenêtre fussent hermétiquement fermés.

Comme cette fenêtre était celle de Madame, Saint-Aignan pensa que cette forme devait être celle de Guiche. Il s'approcha doucement et vit qu'il ne se trompait point.

Guiche avait emporté de son entretien avec Madame une telle charge de bonheur que toute sa force d'âme ne pouvait suffire à la porter.

De son côté, Saint-Aignan savait que Guiche avait été pour quelque chose dans l'introduction de la Vallière chez Madame; un courtisan sait tout et se souvient de tout. Seulement, il avait toujours ignoré à quel titre et à quelles conditions Guiche avait accordé sa protection à la Vallière. Mais comme en questionnant beaucoup, il est rare que l'on n'apprenne point un peu, Saint-Aignan comptait apprendre peu ou point, en questionnant Guiche avec toute la délicatesse, et en même temps avec toute l'insistance dont il était capable.

Le plan de Saint-Aignan était celui-ci : Si les renseignemens étaient bons, dire avec effusion au roi qu'il avait mis la main sur une perle, et réclamer le privilége d'enchâsser cette perle dans la couronne royale.

Si les renseignemens étaient mauvais, chose possible après tout, examiner à quel

point le roi tenait à la Vallière, et diriger le compte-rendu de façon à expulser la petite fille pour se faire un mérite de cette expulsion près de toutes les femmes qui pouvaient avoir des prétentions sur le cœur du roi, à commencer par Madame et à finir par la reine.

Au cas où le roi se montrerait tenace dans son désir, dissimuler les mauvaises notes; faire savoir à la Vallière que ces mauvaises notes, sans aucune exception, habitent un tiroir secret de la mémoire du confident; étaler ainsi de la générosité aux yeux de la malheureuse fille, et la tenir perpétuellement suspendue par la reconnaissance et la crainte, de manière à s'en faire une amie de cour, intéressée comme une complice à faire la fortune de son complice tout en faisant sa propre fortune.

Quant au jour où la bombe du passé éclaterait, en supposant que cette bombe éclatât jamais, Saint-Aignan se promettait bien d'avoir pris toutes les précautions et de faire l'ignorant près du roi.

Auprès de la Vallière, il aurait encore ce jour-là même un superbe rôle de générosité.

C'est avec toutes ces idées, écloses en une demi-heure au feu de la convoitise, que Saint-Aignan, le meilleur fils du monde, comme eût dit la Fontaine, s'en allait avec l'intention bien arrêtée de faire parler Guiche, c'est-à-dire de le troubler dans son bonheur, bonheur qu'au reste Saint-Aignan ignorait.

Il était une heure du matin quand Saint-Aignan aperçut Guiche debout, immobile, appuyé au tronc d'un arbre et les yeux cloués sur cette fenêtre lumineuse.

Une heure du matin, c'est-à-dire l'heure la plus douce de la nuit, celle que les peintres couronnent de myrtes et de pavots naissans, l'heure aux yeux battus, au cœur palpitant, à la tête alourdie, qui jette sur le jour écoulé un regard de regret, qui adresse un salut amoureux au jour nouveau.

Pour Guiche, c'était l'aurore d'un ineffable bonheur : il eût donné un trésor au mendiant dressé sur son chemin pour obtenir qu'il ne le dérangeât point en ses rêves.

Ce fut justement à cette heure que Saint-Aignan, mal conseillé, l'égoïsme conseille toujours mal, vint lui frapper sur l'épaule au moment où il murmurait un mot ou plutôt un nom. — Ah! s'écria-t-il lourdement, je vous cherchais. — Moi? dit Guiche tressaillant. — Oui, et je vous trouve rêvant à la lune. Seriez-vous atteint, par hasard, du mal de poésie, mon cher comte, et feriez-vous des vers?

Le jeune homme força sa physionomie à sourire, tandis que mille et mille contradictions grondaient contre Saint-Aignan au plus profond de son cœur. — Peut-être, dit-il. Mais quel heureux hasard... — Ah! voilà qui me prouve que vous m'avez mal entendu. — Comment cela? — Oui, j'ai débuté par vous dire que je vous cherchais. — Vous me cherchiez. — Oh! et je vous y prends. — A quoi, je vous prie? — Mais à chanter Philis. — C'est vrai, je n'en disconviens pas, dit Guiche en riant; oui, mon cher comte, je chante Philis. — Cela vous est acquis. — A moi? — Sans doute, à vous. A vous, l'intrépide protecteur de toute femme belle et spirituelle — Que diable me venez-vous conter là? — Des vérités reconnues, je le sais bien. Mais attendez, je suis amoureux. — Vous? — Oui. — Tant mieux, cher comte. Venez et contez-moi cela.

Et Guiche, craignant un peu tard peut-être que Saint-Aignan ne remarquât cette fenêtre éclairée, prit le bras du comte et essaya de l'entraîner. — Oh! dit celui-ci en résistant, ne me menez point du côté de ces bois noirs, il fait trop humide par là. Restons à la lune, voulez-vous?

Et tout en cédant à la pression du bras de Guiche, il demeura dans les parterres qui avoisinaient le château. — Voyons, dit Guiche résigné, conduisez-moi où il vous plaira, et demandez-moi ce qui vous est agréable. — On n'est pas plus charmant.

Puis après une seconde de silence, — Cher comte, continua Saint-Aignan, je vou-

drais que vous me disiez deux mots sur une certaine personne que vous avez protégée. — Et que vous aimez? — Je ne dis ni oui ni non, très-cher. Vous comprenez qu'on ne place pas ainsi son cœur à fonds perdu, et qu'il faut bien prendre à l'avance ses sûretés. — Vous avez raison, dit Guiche avec un soupir, c'est précieux, un cœur. — Le mien surtout, il est tendre, et je vous le donne comme tel. — Oh! vous êtes connu, comte. Après. — Voici : il s'agit tout simplement de mademoiselle de Tonnay-Charente. — Ah çà, mon cher Saint-Aignan, vous devenez fou, je présume! — Pourquoi cela? — Je n'ai jamais protégé mademoiselle de Tonnay-Charente, moi! — Bah! ce n'est pas vous qui avez fait entrer mademoiselle de Tonnay-Charente chez Madame? — Mademoiselle de Tonnay-Charente, et vous devez savoir cela mieux que personne, mon cher comte, est d'assez bonne maison pour qu'on la désire, à plus forte raison pour qu'on l'admette. — Vous me raillez. — Non, sur l'honneur, je ne sais ce que vous voulez dire. — Ainsi, vous n'êtes pour rien dans son admission? — Non. — Vous ne la connaissiez pas? — Je l'ai vue pour la première fois le jour de sa présentation à Madame. Ainsi, comme je ne l'ai pas protégée, comme je ne la connais pas, je ne saurais vous donner sur elle, mon cher comte, les éclaircissemens que vous désirez.

Et Guiche fit un mouvement pour quitter son interlocuteur.

— Là! là! dit Saint-Aignan, un instant, mon cher comte; vous ne m'échapperez point ainsi. — Pardon, mais il me semblait qu'il était l'heure de rentrer chez soi. — Vous ne rentriez pas cependant, quand je vous ai, non pas rencontré, mais trouvé. — Aussi, mon cher comte, du moment où vous avez encore quelque chose à me dire, je me mets à votre disposition. — Eh! vous faites bien, pardieu! une demi-heure de plus ou de moins. Vos dentelles n'en seront ni plus ni moins fripées. Jurez-moi que vous n'aviez pas de mauvais rapports à me faire sur son compte, et que ces mauvais rapports que vous eussiez pu me faire ne sont point la cause de votre silence. — Oh! la chère enfant, je la crois pure comme un cristal. — Vous me comblez de joie. Cependant je ne veux pas avoir l'air près de vous d'un homme si mal renseigné que je parais. Il est certain que vous avez fourni la maison de la princesse de dames d'honneur. On a même fait une chanson sur cette fourniture. — Vous savez, mon cher ami, que l'on fait des chansons sur tout. — Vous la connaissez? — Non, mais chantez-la-moi, je ferai sa connaissance. — Je ne saurais vous dire comment elle commence, mais je me rappelle comment elle finit. — Bon, c'est déjà quelque chose.

— Des demoiselles d'honneur,
Guiche est nommé fournisseur.

— L'idée est faible et la rime pauvre. — Ah! que voulez-vous, mon cher, ce n'est ni de Racine ni de Molière, c'est de la Feuillade, et un grand seigneur ne peut pas rimer comme un croquant. — C'est fâcheux, en vérité, que vous ne vous souveniez que de la fin. — Attendez, attendez, voilà le commencement du second couplet qui me revient. — J'écoute.

— Il a rempli la volière.
Montalais et ..

— Pardieu! et la Vallière! s'écria Guiche impatienté, et surtout ignorant complétement où Saint-Aignan en voulait venir. — Oui, oui, c'est cela, la Vallière. Vous avez trouvé la rime, mon cher. — Belle trouvaille, ma foi! — Montalais et la Vallière, c'est cela. Ce sont ces deux petites filles que vous avez protégées. Et Saint-

Aignan se mit à rire. — Donc vous ne trouvez pas dans la chanson mademoiselle de Tonnay-Charente? dit Guiche. — Non, ma foi. — Vous êtes satisfait alors. — Sans doute; mais j'y trouve Montalais, dit Saint-Aignan en riant toujours. — Oh! vous la trouverez partout. C'est une demoiselle fort remuante. — Vous la connaissez? — Par intermédiaire, elle était protégée par un certain Malicorne que protége Manicamp; Manicamp m'a fait demander un poste de demoiselle d'honneur pour Montalais dans la maison de Madame, et une place d'officier pour Malicorne dans la maison de Monsieur. J'ai demandé, vous savez bien que j'ai un faible pour ce drôle de Manicamp. — Et vous avez obtenu. — Pour Montalais, oui; pour Malicorne, oui et non, il n'est encore que toléré; est-ce tout ce que vous voulez savoir? — Reste la rime. — Quelle rime? — La rime que vous avez trouvée. — La Vallière. — Oui.

Et Saint-Aignan reprit son rire qui agaçait tant de Guiche. — Eh bien, dit ce dernier, je l'ai fait entrer chez Madame, c'est vrai. — Ah! ah! ah! fit Saint-Aignan. — Mais, continua Guiche de son air le plus froid, vous me ferez très-heureux, cher comte, si vous ne plaisantez point sur ce nom. Mademoiselle la Baume le Blanc de la Vallière est une personne parfaitement sage. — Parfaitement sage? — Oui. — Mais vous ne savez donc pas le nouveau bruit? s'écria Saint-Aignan. — Non, et même vous me rendrez service, mon cher comte, en gardant ce bruit pour vous et pour ceux qui le font courir. — Ah! bah! vous prenez la chose si sérieusement. — Oui, mademoiselle de la Vallière est aimée par un de mes bons amis.

Saint-Aignan tressaillit. — Oh! oh! fit-il. — Oui, comte, continua Guiche. Par conséquent, vous comprenez, vous l'homme le plus poli de France, je ne puis laisser faire à mon ami une position ridicule. — Oh! à merveille.

Et Saint-Aignan se rongeait les doigts, moitié dépit, moitié curiosité déçue.

Guiche lui fit un beau salut. — Vous me chassez, dit Saint-Aignan qui mourait d'envie de savoir le nom de l'ami. — Je ne vous chasse point, très-cher... J'achève mes vers à Philis. — Et ces vers... — Sont un quatrain. Vous comprenez, n'est-ce pas, un quatrain c'est sacré? — Ma foi, oui. — Et comme, sur quatre vers dont il doit naturellement se composer, il me reste encore trois vers et un hémistiche à faire, j'ai besoin de toute ma tête. — Cela se comprend. Adieu, comte. — Adieu. — A propos... — Quoi? — Avez-vous de la facilité? — Énormément. — Aurez-vous bien fini vos trois vers et demi demain matin? — Je l'espère. — Eh bien! à demain. — A demain; adieu.

Force était à Saint-Aignan d'accepter le congé; il l'accepta et disparut derrière la charmille.

La conversation avait entraîné Guiche et Saint-Aignan assez loin du château.

Tout mathématicien, tout poëte et tout rêveur a ses distractions. Saint-Aignan se trouvait donc, quand le quitta Guiche, aux limites du quinconce, à l'endroit où les communs commencent et où, derrière de grands bouquets d'acacias et de marronniers croisant leurs grappes, sous des monceaux de clématites et de vignes vierges, s'élève le mur de séparation entre les bois et la cour des communs.

Saint-Aignan laissé seul prit le chemin de ces bâtimens: Guiche tourna en sens inverse. L'un revenait donc vers les parterres, tandis que l'autre allait aux murs.

Saint-Aignan marchait sous une impénétrable voûte de sorbiers, de lilas et d'aubépine gigantesque, les pieds sur un sable mou, enfoui dans l'ombre, étouffé dans la mousse.

Il ruminait une revanche qui lui paraissait difficile à prendre, et tout déferré, comme eût dit Tallemand des Réaux, de n'en avoir pas appris davantage sur la Vallière, malgré l'ingénieux détour qu'il avait pris pour arriver jusqu'à elle.

Tout à coup un gazouillement de voix humaines parvint à son oreille. C'était comme des chuchotemens, comme des plaintes féminines mêlées d'interpellations; c'étaient de petits rires, des soupirs, des cris de surprise étouffés; mais par-dessus tout la voix féminine dominait.

Saint-Aignan s'arrêta pour s'orienter; il reconnut avec la plus vive surprise que les voix venaient, non pas de la terre, mais du sommet des arbres.

Il leva la tête en se glissant sous l'allée et aperçut à la crête du mur une femme juchée sur une échelle, en grande communication de gestes et de paroles avec un homme perché sur un arbre, et dont on ne voyait que la tête, perdu qu'était le corps dans l'ombre d'un marronnier.

La femme était en deçà du mur; l'homme au delà.

LE LABYRINTHE.

Saint-Aignan ne cherchait que des renseignemens et trouvait une aventure. C'était du bonheur.

Curieux de savoir pourquoi et surtout de quoi cet homme et cette femme causaient à une pareille heure et dans une si singulière situation, Saint-Aignan se fit tout petit et arriva presque sous les bâtons de l'échelle.

Alors, prenant ses mesures pour être le plus confortablement possible, il s'appuya contre un arbre et écouta.

Il entendit le dialogue suivant. C'était la femme qui parlait.

—En vérité, monsieur Manicamp, disait-elle d'une voix qui, au milieu des reproches, conservait un singulier accent de coquetterie, en vérité, vous êtes de la plus dangereuse indiscrétion. Nous ne pouvons causer longtemps ainsi sans être surpris.—C'est très-probable, interrompit l'homme du ton le plus flegmatique.—Eh bien alors, que dira-t-on? Oh! si quelqu'un me voyait, je vous déclare que j'en mourrais de honte. —Oh! ce serait un grand enfantillage, et dont je vous crois incapable.—Passe encore s'il y avait quelque chose entre nous; mais se faire tort gratuitement, en vérité je suis bien sotte. Adieu, monsieur Manicamp.—Bon, je connais l'homme; à présent je vais voir la femme, dit Saint-Aignan guettant aux bâtons de l'échelle l'extrémité de deux jambes élégamment chaussées dans des souliers de satin bleu de ciel et dans des bas couleur de chair.—Oh! voyons, voyons; par grâce, ma chère Montalais, s'écria Manicamp, ne fuyez pas, que diable! j'ai encore des choses de la plus haute importance à vous dire.—Montalais, pensa tout bas Saint-Aignan; et de trois. Les trois commères ont chacune leur aventure; seulement, il m'avait semblé que l'aventure de celle-ci s'appelait Malicorne et non Manicamp.

A cet appel de son interlocuteur, Montalais s'arrêta au milieu de sa descente.

On vit alors l'infortuné Manicamp grimper d'un étage dans son marronnier, soit pour s'avantager, soit pour combattre la lassitude de sa mauvaise position.—Voyons, dit-il, écoutez-moi, vous savez bien, je l'espère, que je n'ai aucun mauvais dessein.—Sans doute. Mais enfin pourquoi cette lettre que vous m'écrivez, en stimulant ma reconnaissance? Pourquoi ce rendez-vous que vous me demandez à une pareille heure



MADEMOISELLE DE MONTALAIS.

et dans un pareil lieu? — J'ai stimulé votre reconnaissance en vous rappelant que c'était moi qui vous avais fait entrer chez Madame, parce que, désirant vivement l'entrevue que vous avez bien voulu m'accorder, j'ai employé pour l'obtenir le moyen qui m'a paru le plus sûr. Pourquoi je vous l'ai demandée à une pareille heure et dans un pareil lieu, c'est que l'heure m'a paru discrète et le lieu solitaire. Or, j'avais à vous demander de ces choses qui réclament à la fois la discrétion et la solitude. — Monsieur Manicamp! — En tout bien tout honneur, chère demoiselle. — Monsieur Manicamp, je crois qu'il serait plus convenable que je me retire.

— Écoutez-moi, ou je saute de mon nid dans le vôtre, et prenez garde de me défier, car il y a juste dans ce moment une branche de marronnier qui m'est gênante et qui me provoque à des excès. N'imitez pas cette branche et écoutez-moi. — Je vous écoute, j'y consens, mais soyez bref, car si vous avez une branche qui vous provoque, j'ai, moi, un échelon triangulaire qui s'introduit dans la plante de mes pieds. Mes souliers sont minces, je vous en préviens. — Faites-moi l'amitié de me donner la main, Mademoiselle. — Et pourquoi? — Donnez toujours. — Voici ma main; mais que faites-vous donc? — Je vous tire à moi. — Dans quel but? Vous ne voulez pas que j'aille vous rejoindre dans votre arbre, j'espère? — Non, mais je désire que vous vous asseyiez sur le mur; là, bien! la place est large et belle, et je donnerais beaucoup pour que vous me permissiez de m'y asseoir à côté de vous. — Non pas, vous êtes bien où vous êtes; on nous verrait. — Croyez-vous? demanda Manicamp d'une voix insinuante. — J'en suis sûre. — Soit! je reste sur mon marronnier, quoique j'y sois on ne peut plus mal.

— Monsieur Manicamp! monsieur Manicamp! nous nous éloignons du fait. — C'est juste. — Vous m'avez écrit? — Très bien. — Mais, pourquoi m'avez-vous écrit? — Imaginez-vous qu'aujourd'hui, à deux heures, Guiche est parti. Le voyant partir, je l'ai suivi, comme c'est mon habitude. — Je le vois bien, puisque vous voilà. — Attendez donc. Vous savez, n'est-ce pas, que ce pauvre Guiche était jusqu'au cou dans la disgrâce? C'était donc le comble de l'imprudence à lui de venir trouver à Fontainebleau ceux qui l'avaient exilé à Paris, et surtout ceux dont on l'éloignait. — Vous raisonnez comme feu Pythagore, monsieur Manicamp. — Or, Guiche est têtu comme un amoureux; il n'écouta donc aucune de mes remontrances. Je le priai, je le suppliai, il ne voulut entendre à rien. Ah! diable! — Qu'avez-vous? — Pardon, Mademoiselle, mais c'est cette maudite branche dont j'ai déjà eu l'honneur de vous entretenir et qui vient de déchirer mon haut-de-chausses. — Il fait nuit, répliqua Montalais en riant; continuons, monsieur Manicamp.

— Guiche partit donc à cheval tout courant, et moi je le suivis, mais au pas. Vous comprenez, s'aller jeter à l'eau avec un ami aussi vite qu'il y va lui-même, c'est d'un sot ou d'un insensé. Je laissai donc Guiche prendre les devans et cheminai avec une sage lenteur, persuadé que j'étais que le malheureux ne serait pas reçu, ou s'il l'était tournerait bride au premier coup de boutoir et que je le verrais revenir encore plus vite qu'il n'était allé, sans avoir été plus loin, moi, que Ris ou Melun, et c'était déjà trop, vous en conviendrez, que onze lieues pour aller et autant pour revenir.

Montalais haussa les épaules. — Riez tant qu'il vous plaira, Mademoiselle, mais si au lieu d'être carrément assise sur la tablette d'un mur comme vous êtes, vous vous trouviez à cheval sur la branche que voici, vous seriez comme Auguste, vous aspireriez à descendre. — Un peu de patience, mon cher monsieur Manicamp, un instant est bientôt passé : vous disiez donc que vous aviez dépassé Ris et Melun. — Oui, j'ai dépassé Ris et Melun; j'ai donc continué de marcher, toujours étonné de ne point le

voir revenir ; enfin, me voici à Fontainebleau, je m'informe, je m'enquiers partout de Guiche, personne ne l'a vu, personne ne lui a parlé dans la ville ; il est arrivé au grand galop, est entré dans le château et a disparu. Depuis huit heures du soir je suis à Fontainebleau, demandant Guiche à tous les échos d'alentour. Je meurs d'inquiétude, vous comprenez que je n'ai point été me jeter dans la gueule du loup, en entrant moi-même au château, comme a fait mon imprudent ami ; je suis venu droit aux communs et je vous ai fait parvenir une lettre. Maintenant, Mademoiselle, au nom du ciel, tirez-moi d'inquiétude.

— Ce ne sera pas difficile, mon cher monsieur Manicamp : votre ami Guiche a été reçu admirablement. — Bah ! — Le roi, qui l'avait exilé, lui a fait fête. Madame lui a souri ; Monsieur paraît l'aimer plus que devant. — Ah ! ah ! fit Manicamp, cela m'explique pourquoi et comment il est resté. Et il n'a point parlé de moi ? — Il n'en a pas dit un mot. — C'est mal à lui. Que fait-il en ce moment ? — Selon toute probabilité, il dort, ou s'il ne dort pas, il rêve. — Et qu'a-t-on fait pendant toute la soirée ? — On a dansé. — Le fameux ballet ? Comment a été Guiche ? — Superbe. — Ce cher ami. Maintenant, pardon, Mademoiselle, mais il me reste à passer de chez moi chez vous. — Comment cela ? — Vous comprenez, je ne présume pas que l'on m'ouvre la porte du château à cette heure, et quant à coucher sur cette branche, je le voudrais bien, mais je déclare la chose impossible à tout autre animal qu'à un papegeai. — Mais moi, monsieur Manicamp, je ne puis pas comme cela introduire un homme par-dessus un mur.

— Deux, Mademoiselle, dit une seconde voix, mais avec un accent si timide que l'on comprenait que son propriétaire sentait toute l'inconvenance d'une pareille demande. — Bon Dieu ! s'écria Montalais essayant de plonger son regard jusqu'au pied du marronnier ; qui me parle ? — Moi, Mademoiselle. Moi, Malicorne, votre très-humble serviteur. Et Malicorne, tout en disant ces paroles, se hissa de la terre aux premières branches, et des premières branches à la hauteur du mur. — Monsieur Malicorne ! bonté divine ! mais vous êtes enragés tous les deux ! — Comment vous portez-vous, Mademoiselle ? demanda Malicorne avec force civilités. — Celui-là me manquait ! s'écria Montalais désespérée. — Oh ! Mademoiselle, murmura Malicorne, ne me soyez pas si rude, je vous en supplie ! — Enfin, Mademoiselle, dit Manicamp, nous sommes vos amis, et l'on ne peut désirer la mort de ses amis. Or, nous laisser passer la nuit où nous sommes, c'est nous condamner à mort. — Oh ! fit Montalais, M. Malicorne est robuste, et il ne mourra pas pour une nuit passée à la belle étoile. Ce sera une juste punition de son escapade. — Soit ! que Malicorne s'arrange donc comme il voudra avec vous ; moi je passe, dit Manicamp.

Et courbant cette fameuse branche contre laquelle il avait porté des plaintes si amères, il finit, en s'aidant de ses mains et de ses pieds, par s'asseoir côte à côte de Montalais.

Montalais voulut repousser Manicamp, Manicamp chercha à se maintenir.

Ce conflit, qui dura quelques secondes, eut son côté pittoresque, côté auquel l'œil de M. de Saint-Aignan trouva certainement son compte.

Mais Manicamp l'emporta. Maître de l'échelle, il y posa le pied, puis il offrit galamment la main à son ennemie.

Pendant ce temps Malicorne s'installait dans le marronnier, à la place qu'avait occupée Manicamp, se promettant en lui-même de lui succéder en celle qu'il occupait.

Manicamp et Montalais descendirent quelques échelons, Manicamp insistant, Montalais riant et se défendant.

On entendit alors la voix de Malicorne qui suppliait. — Mademoiselle, disait Malicorne, ne m'abandonnez pas, je vous en supplie. Ma position est fausse et je ne puis sans accident parvenir seul de l'autre côté du mur; que Manicamp déchire ses habits, très-bien : il a ceux de M. de Guiche; mais moi, je n'aurai pas même ceux de Manicamp, puisqu'ils seront déchirés. — M'est avis, dit Manicamp, sans s'occuper des lamentations de Malicorne, m'est avis que le mieux est que j'aille trouver Guiche à l'instant même. Plus tard peut-être ne pourrais-je plus pénétrer chez lui. — C'est mon avis aussi, répliqua Montalais; allez donc, monsieur Manicamp. — Mille grâces. Au revoir, Mademoiselle, dit Manicamp en sautant à terre, on n'est pas plus aimable que vous.

— Monsieur de Manicamp, votre servante, je vais maintenant me débarrasser de M. Malicorne.

Malicorne poussa un soupir. — Allez, allez, continua Montalais.

Manicamp fit quelques pas ; puis, revenant au pied de l'échelle, — A propos, Mademoiselle, dit-il, par où va-t-on chez M. de Guiche? — Ah ! c'est vrai... rien de plus simple. Vous suivez la charmille... — Oh ! très-bien. — Vous arrivez au carrefour vert... — Bon. — Vous y trouvez quatre allées. . — A merveille. — Vous en prenez une... — Laquelle? — Celle de droite. — Celle de droite? — Non, celle de gauche. — Ah ! diable. — Non, non... attendez donc... — Vous ne paraissez pas très-sûre... Remémorez-vous, je vous prie, Mademoiselle. — Celle du milieu. — Il y en a quatre. — C'est vrai. Tout ce que je sais, c'est que sur les quatre il y en a une qui mène droit chez Madame; celle-là, je la connais. — Mais M. de Guiche n'est point chez Madame, n'est-ce pas? — Dieu merci, non. — Celle qui mène chez Madame m'est donc inutile, et je désirerais la troquer contre celle qui mène chez M. de Guiche. — Oui, certainement; mais quant à l'indiquer d'ici la chose me paraît impossible. — Mais, enfin, Mademoiselle, supposons que j'aie trouvé cette bienheureuse allée. — Alors, vous êtes arrivé. — Bien. — Oui, vous n'avez plus à traverser que le labyrinthe. — Plus que cela. Diable ! il y a encore un labyrinthe? — Assez compliqué, oui; le jour même, on s'y trompe parfois: ce sont des tours et des détours sans fin; il faut d'abord faire trois tours à droite, puis deux tours à gauche, puis un tour... est-ce un tour ou deux tours, attendez donc; enfin, en sortant du labyrinthe, vous trouvez une allée de sycomores, et cette allée de sycomores vous conduit tout droit au pavillon qu'habite M. de Guiche.

— Mademoiselle, dit Manicamp, voici une admirable indication, et je ne doute pas que guidé par elle je ne me perde à l'instant même. J'ai en conséquence un petit service à vous demander. — Lequel? — C'est de m'offrir votre bras et de me guider vous-même comme une autre... Je savais cependant ma mythologie, Mademoiselle, mais la gravité des événemens me l'a fait oublier; venez donc, je vous en supplie — Et moi, s'écria Malicorne, et moi l'on m'abandonne donc? — Eh ! Monsieur, impossible! dit Montalais à Manicamp, on peut me voir avec vous à une pareille heure, et jugez donc ce que l'on dira. — Vous aurez votre conscience pour vous, Mademoiselle, dit sentencieusement Manicamp.— Impossible, Monsieur, impossible.— Alors, laissez-moi aider Malicorne à descendre; c'est un garçon très-intelligent et qui a beaucoup de flair; il me guidera, et si nous nous perdons, nous nous perdrons à deux et nous nous sauverons l'un et l'autre. A deux, si nous sommes rencontrés, nous aurons l'air de quelque chose, tandis que seul j'aurai l'air d'un amant ou d'un voleur. Venez, Malicorne, voici l'échelle. — Monsieur Malicorne, s'écria Montalais, je vous défends de quitter votre arbre, et cela sous peine d'encourir toute ma colère.

Malicorne avait déjà allongé vers le faîte du mur une jambe qu'il retira tristement.

— Chut! dit tout bas Manicamp. — Qu'y a-t-il? demanda Montalais. — J'entends des pas. — Oh! mon Dieu!

En effet, les pas soupçonnés devinrent un bruit manifeste; le feuillage s'ouvrit et Saint-Aignan parut, l'œil riant et la main étendue, surprenant chacun dans la position où il était: c'est-à-dire Malicorne sur son arbre et le cou tendu, Montalais sur son échelon et collée à l'échelle, Manicamp à terre et le pied en avant prêt à se mettre en route.

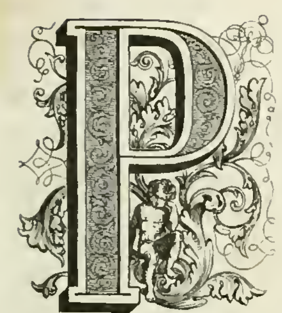
— Eh! bonsoir, Manicamp, dit le comte; soyez le bien venu cher ami, vous nous manquiez ce soir, et l'on vous demandait; mademoiselle de Montalais, votre très-humble serviteur. Montalais rougit. — Ah! mon Dieu! balbutia-t-elle en cachant sa tête dans ses deux mains. — Mademoiselle, dit Saint-Aignan, rassurez-vous; je connais toute votre innocence et j'en rendrai bon compte. Manicamp, suivez-moi. Charmille, carrefour et labyrinthe me connaissent; je serai votre Ariane. Hein? Voici votre nom mythologique retrouvé. — C'est ma foi vrai, comte, merci. — Mais par la même occasion, comte, dit Montalais, emmenez aussi M. Malicorne. — Non pas, non pas, dit Malicorne. M. Manicamp a causé avec vous tant qu'il a voulu: à mon tour, s'il vous plaît, Mademoiselle, j'ai de mon côté une multitude de choses à vous dire concernant notre avenir. — Vous entendez, dit le comte en riant; demeurez avec lui, Mademoiselle. Ne savez-vous pas que cette nuit est la nuit aux secrets.

Et prenant le bras de Manicamp, le comte l'emmena d'un pas rapide dans la direction du chemin que Montalais connaissait si bien et indiquait si mal.

Montalais les suivit des yeux aussi longtemps qu'elle put les apercevoir.



COMMENT MALICORNE AVAIT ÉTÉ DÉLOGÉ DE L'HOTEL DU BEAU-PAON.



PENDANT que Montalais suivait des yeux le comte et Manicamp, Malicorne avait profité de la distraction de la jeune fille pour se faire une position plus tolérable.

En se retournant, cette différence qui s'était faite dans la position de Malicorne frappa donc immédiatement ses yeux.

Malicorne, était assis comme une manière de singe, le derrière sur le mur, les pieds sur le premier échelon.

Les pampres sauvages et les chèvrefeuilles le coiffaient comme un faune, les torsades de la vigne vierge figuraient assez bien ses pieds de bouc.

Quant à Montalais, rien ne lui manquait pour qu'on pût la prendre pour une dryade accomplie. — Çà, dit-elle en remontant un échelon, me rendez-vous malheureuse, me persécutez-vous assez, tyran que vous êtes! — Moi, fit Malicorne, moi, un tyran! — Oui, vous me compromettez sans cesse, monsieur Malicorne, vous êtes un monstre de méchanceté. — Moi! — Qu'aviez-vous à faire à Fontainebleau, dites? est-ce que votre domicile n'est point à Orléans? — Ce que j'ai à faire ici, demandez-vous? mais j'ai affaire de vous voir. — Ah! la belle nécessité. — Pas pour vous, peut-être, Mademoiselle, mais bien certainement pour moi. Quant à mon domicile, vous savez bien que je l'ai abandonné, et que je n'ai plus dans l'avenir d'autre domicile que celui que vous avez vous-même. Donc votre domicile étant pour le moment à Fontainebleau, à Fontainebleau je suis venu.

Montalais haussa les épaules. — Vous vouliez me voir, n'est-ce pas? — Sans doute. — Eh bien, vous m'avez vue, vous êtes content, partez. — Oh! non, fit Malicorne. — Comment! oh non! — Je ne suis pas venu seulement pour vous voir; je suis venu pour causer avec vous. — Eh bien! nous causerons plus tard et dans un autre endroit. — Plus tard! Dieu sait si je vous rencontrerai plus tard, dans un autre endroit! Nous n'en trouverons jamais de plus favorable que celui-ci. — Mais je ne puis ce soir, je ne puis en ce moment. — Pourquoi cela? — Parce qu'il est arrivé cette nuit mille choses. — Eh bien! ma chose, à moi, fera mille et une. — Non, non, mademoiselle de Tonnay-Charente m'attend dans notre chambre pour une communication de la plus haute importance. — Depuis longtemps? — Depuis une heure au moins. — Alors, dit tranquillement Malicorne, elle attendra quelques minutes de plus. — Mon-

sieur Malicorne, dit Montalais, vous vous oubliez. — C'est-à-dire que vous m'oubliez, Mademoiselle, et que moi je m'impatiente du rôle que vous me faites jouer ici. mordieu! Mademoiselle, depuis huit jours que je rôde parmi vous toutes, sans que vous ayez daigné une seule fois vous apercevoir que j'étais là. — Vous rôdez ici, vous, depuis huit jours. — Comme un loup-garou : brûlé ici par les feux d'artifice qui m'ont roussi deux perruques, noyé là dans les osiers par l'humidité du soir ou la vapeur des jets d'eau, toujours affamé, toujours échiné, avec la perspective d'un mur ou la nécessité d'une escalade. Morbleu! ce n'est pas un sort ceci, Mademoiselle, pour une créature qui n'est ni écureuil, ni salamandre, ni loutre : mais puisque vous poussez l'inhumanité jusqu'à vouloir me faire renier ma condition d'homme, je l'arbore. Homme je suis, mordieu! et homme je resterai, à moins d'ordres supérieurs.

— Eh bien! voyons, que désirez-vous, que voulez-vous, qu'exigez-vous? dit Montalais soumise. — N'allez-vous pas me dire que vous ignoriez que j'étais à Fontainebleau? — Je... — Soyez franche. — Je m'en doutais. — Eh bien! depuis huit jours, ne pouviez-vous pas me voir une fois par jour au moins? — J'ai toujours été empêchée, monsieur Malicorne. — Tarare! — Demandez à ces demoiselles si vous ne me croyez pas. — Je ne demande jamais d'explication sur les choses que je sais mieux que personne. — Calmez-vous, monsieur Malicorne, cela changera. — Il le faudra bien. — Vous savez, qu'on vous voie ou qu'on ne vous voie point, vous savez que l'on pense à vous, dit Montalais avec son air câlin. — Oh! l'on pense à moi... — Parole d'honneur. — Et rien de nouveau sur ma charge dans la maison de Monsieur? — Ah! mon cher monsieur Malicorne, on n'abordait pas Son Altesse Royale pendant ces jours passés. — Et maintenant? — Maintenant, c'est autre chose : depuis hier il n'est plus jaloux. — Bah! Et comment la jalousie lui est-elle passée? — Il y a eu diversion. — Contez-moi cela.

— On a répandu le bruit que le roi avait jeté les yeux sur une autre femme, et Monsieur s'en est trouvé calmé tout d'un coup.

Montalais baissa la voix. — Entre nous, dit-elle, je crois que Madame et le roi s'entendent. — Ah! ah! fit Malicorne, c'était le seul moyen. Mais M. de Guiche, le pauvre soupirant? — Oh! celui-là, il est tout à fait délogé. — S'est-on écrit? — Mon Dieu non, je ne leur ai pas vu tenir une plume aux uns ni aux autres depuis huit jours. — Comment êtes-vous avec Madame? — Au mieux. — Et avec le roi? — Le roi me fait des sourires quand je passe. — Bien! sur quelle femme les deux amans ont-ils jeté leur dévolu pour leur servir de paravent? — Sur la Vallière. — Oh! oh! pauvre fille! mais il faudrait empêcher cela, ma mie. — Pourquoi? — Parce que M. Raoul de Bragelonne la tuera ou se tuera s'il a un soupçon. — Raoul! ce bon Raoul! vous croyez? — Les femmes ont la prétention de se connaître en passions, dit Malicorne, et les femmes ne savent pas seulement lire elles-mêmes ce qu'elles pensent dans leurs propres yeux ou dans leur propre cœur. Eh bien! je vous dis, moi, que M. de Bragelonne aime la Vallière à tel point que, si elle fait mine de le tromper, il se tuera ou la tuera. — Le roi est là pour la défendre, dit Montalais. — Le roi! s'écria Malicorne. Eh! Raoul tuera le roi comme un reître! — Bonté divine! fit Montalais, mais vous devenez fou, monsieur Malicorne? — Non pas, tout ce que je vous dis est, au contraire, du plus grand sérieux, ma mie, et pour mon compte, je sais une chose; c'est que je préviendrai tout doucement Raoul de la plaisanterie.

— Chut! malheureux, fit Montalais en remontant encore un échelon pour se rapprocher d'autant de Malicorne, n'ouvrez point la bouche à ce pauvre Bragelonne. — Pourquoi cela? — Parce que vous ne savez rien encore. — Qu'y a-t-il donc? — Il y



MADEMOISELLE DE MONTALAIS.

a que ce soir... Personne ne nous écoute? — Non. — Il y a que ce soir, sous le chêne royal, la Vallière a dit tout haut et tout naïvement ces paroles : « Je ne conçois pas que lorsqu'on a vu le roi on puisse jamais aimer un autre homme. »

Malicorne fit un bond sur son mur. — Ah! mon Dieu? dit-il, elle a dit cela, la malheureuse? — Mot pour mot. — Et elle le pense? — La Vallière pense toujours ce qu'elle dit. — Mais cela crie vengeance! mais les femmes sont des serpens, dit Malicorne. — Calmez-vous, mon cher Malicorne, calmez-vous. — Non pas; coupons le mal dans sa racine, au contraire. Prévenons Raoul, il est temps. — Maladroit, c'est qu'au contraire il n'est plus temps, répondit Montalais. — Comment cela? — Ce mot de la Vallière... — Oui. — Ce mot à l'adresse du roi... — Eh bien? — Eh bien! il est arrivé à son adresse. — Le roi le connaît? Il a été rapporté au roi? — Le roi l'a entendu. — Ohimè! comme disait M. le cardinal. — Le roi était précisément caché dans le massif le plus voisin du chêne royal. — Il en résulte, dit Malicorne, que dorénavant le plan du roi et de Madame va marcher sur des roulettes, en passant sur le corps du pauvre Bragelonne. — Vous l'avez dit. — C'est affreux. — C'est comme cela.

— Ma foi, dit Malicorne après une minute de silence donnée à la méditation, entre un gros chêne et un grand roi, ne mettons pas notre pauvre personne, nous y serions broyés, ma mie. — C'est ce que je voulais vous dire. — Songeons à nous. — C'est ce que je pensais. — Ouvrez donc vos jolis yeux. — Et vous, vos grandes oreilles. — Approchez votre petite bouche pour un bon gros baiser. — Voici, dit Montalais, qui paya sur-le-champ en espèces sonnantes. — Maintenant, voyons. Voilà M. de Guiche qui aime Madame ; voilà la Vallière qui aime le roi; voilà le roi qui aime Madame et la Vallière; voilà Monsieur qui n'aime personne que lui. Entre tous ces amours, un imbécile ferait sa fortune, à plus forte raison des personnes de sens comme nous. — Vous voilà encore avec vos rêves. — C'est-à-dire avec mes réalités; laissez-vous conduire par moi, ma mie, vous ne vous en êtes pas trop mal trouvée jusqu'à présent, n'est-ce pas? — Non. — Eh bien! l'avenir vous répond du passé, seulement puisque chacun pense à soi ici, pensons à nous. — C'est trop juste. — Mais à nous seuls. — Soit! — Alliance offensive et défensive! — Je suis prêt à la jurer. — Étendez la main : c'est cela : Tout pour Malicorne! — Tout pour Malicorne! — Tout pour Montalais! répondit Malicorne en étendant la main à son tour. — Maintenant que faut-il faire? — Avoir incessamment les yeux ouverts, les oreilles ouvertes, amasser des armes contre les autres, n'en jamais laisser traîner qui puissent servir contre nous-mêmes. — Convenu. — Arrêté. — Juré. Et maintenant que le pacte est fait, adieu. — Comment, adieu! — Sans doute. Retournez à votre auberge. — A mon auberge! — Oui. N'êtes-vous pas logé au Beau-Paon?

— Montalais, Montalais, vous le voyez bien que vous connaissiez ma présence à Fontainebleau! — Qu'est-ce que cela prouve? Qu'on s'occupe de vous au delà de vos mérites, ingrat? — Hum! — Retournez donc au Beau-Paon. — Eh bien, voilà justement... C'est devenu chose impossible. — N'aviez-vous point une chambre? — Oui, mais je ne l'ai plus. — Vous ne l'avez plus? et qui vous l'a prise? — Attendez. Tantôt je revenais de courir après vous, j'arrivais tout essoufflé à l'hôtel, lorsque j'aperçois une civière sur laquelle quatre paysans apportaient un moine malade. — Un moine? — Oui, un vieux franciscain à barbe grise. Comme je regardais ce moine malade, on l'entre dans l'auberge. Comme on lui faisait monter l'escalier, je le suis, et comme j'arrive au haut de l'escalier, je m'aperçois qu'on le fait entrer dans ma chambre. — Dans votre chambre? — Oui, dans ma propre chambre. Je crois que c'est une erreur, j'interpelle l'hôte, l'hôte me déclare que la chambre louée par moi depuis huit jours

était louée à ce franciscain pour le neuvième. — Oh ! oh ! — C'est justement ce que je fis. Je fis même plus encore, je voulus me fâcher. Je remontai. Je m'adressai au franciscain lui-même. Je voulus lui remontrer l'inconvenance de son procédé, mais ce moine, tout moribond qu'il paraissait être, se souleva sur son coude, fixa sur moi deux yeux flamboyans, et d'une voix qui eût avantageusement commandé une charge de cavalerie : — « Jetez-moi ce drôle à la porte, » dit-il.

Ce qui fut à l'instant même exécuté par l'hôte et par les quatre porteurs qui me firent descendre l'escalier un peu plus vite qu'il n'était convenable. Voilà comment il se fait, ma mie, que je n'ai plus de gîte. — Mais qu'est-ce que c'est que ce franciscain ? demanda Montalais. C'est donc un général? — Justement, il me semble que c'est là le titre qu'un des porteurs lui a donné en lui parlant à demi-voix. — De sorte que... dit Montalais. — De sorte que je n'ai plus de chambre, plus d'auberge, plus de gîte, et que je suis aussi décidé que l'était tout à l'heure mon ami Manicamp, à ne pas coucher dehors. — Comment faire? s'écria Montalais. — Voilà ! dit Malicorne.

— Mais rien de plus simple, dit une troisième voix. Montalais et Malicorne poussèrent un cri simultané.

Saint-Aignan parut. — Cher monsieur Malicorne, dit Saint-Aignan, un heureux hasard me ramène ici pour vous tirer d'embarras... Venez, je vous offre une chambre chez moi, et celle-là, je vous le jure, personne ne vous l'ôtera. Quant à vous, ma chère demoiselle, rassurez-vous, j'ai déjà le secret de mademoiselle de la Vallière, celui de mademoiselle de Tonnay-Charente ; vous venez d'avoir la bonté de me confier le vôtre, merci : j'en garderai aussi bien trois qu'un seul.

Malicorne et Montalais se regardèrent comme deux écoliers pris en maraude ; mais comme au bout du compte Malicorne voyait un grand avantage dans la proposition qui lui était faite, il fit à Montalais un signe de résignation que celle-ci lui rendit.

Puis Malicorne descendit l'échelle échelon à échelon, réfléchissant à chaque degré au moyen d'arracher bribe par bribe à M. de Saint-Aignan tout ce qu'il pourrait savoir sur le fameux secret.

Montalais était déjà partie légère comme une biche, et ni carrefour ni labyrinthe n'eurent le pouvoir de la tromper.

Quant à Saint-Aignan, il ramena en effet Malicorne chez lui, en lui faisant mille politesses, enchanté qu'il était de tenir sous sa main les deux hommes qui, en supposant que Guiche restât muet, pouvaient le mieux renseigner sur le compte des filles d'honneur.

CE QUI S'ÉTAIT PASSÉ A L'AUBERGE DU BEAU-PAON.

D'abord, donnons à nos lecteurs quelques détails sur l'auberge du Beau-Paon, puis nous passerons au signalement des voyageurs qui l'habitaient.

L'auberge du Beau-Paon, comme toute auberge, devait son nom à son enseigne.

Cette enseigne représentait un paon faisant la roue.

Seulement, à l'instar de quelques peintres qui ont donné la figure d'un joli garçon au serpent qui tente Ève, le peintre de l'enseigne avait donné au beau paon une figure de femme.

Cette auberge, épigramme vivante contre cette moitié du genre humain qui fait le charme de la vie, dit M. Legouvé, s'élevait à Fontainebleau dans la première rue latérale de gauche qui coupait en venant de Paris cette grande artère qui forme à elle seule la ville tout entière de Fontainebleau.

La rue latérale s'appelait alors la rue de Lyon, sans doute parce que géographiquement elle s'avançait dans la direction de la seconde capitale du royaume.

Cette rue se composait de deux maisons habitées par des bourgeois, maisons séparées l'une de l'autre par deux grands jardins bordés de haies.

En apparence il semblait y avoir cependant trois maisons dans la rue. Expliquons comment malgré ce semblant il n'y en avait que deux.

L'auberge du Beau-Paon avait sa façade principale sur la grande rue, mais en retour sur la rue de Lyon deux corps de bâtimens, divisés par des cours, renfermaient de grands logemens propres à recevoir tous voyageurs soit à pied soit à cheval, soit même en carrosses, et à fournir non-seulement logis et table, mais encore promenade et solitude aux plus riches courtisans, lorsque, après un échec à la cour, ils désireraient se renfermer avec eux-mêmes pour dévorer l'affront ou méditer la vengeance.

Des fenêtres de ce corps de bâtiment en retour les voyageurs apercevaient la rue d'abord, avec son herbe croissant entre les pavés qu'elle disjoignait peu à peu.

Ensuite les belles haies de sureau et d'aubépine, qui enfermaient comme entre deux bras verts et fleuris ces maisons bourgeoises dont nous avons parlé.

Puis, dans les intervalles de ces maisons, formant fond de tableau et se dessinant comme un horizon infranchissable, une ligne de bois touffus, plantureux, premières sentinelles de la vaste forêt qui se déroule en avant de Fontainebleau.

On pouvait donc, pour peu qu'on eût un appartement faisant angle, par la grande rue de Paris, participer à la vue et au bruit des passans et des fêtes, et, par la rue de Lyon, à la vue et au calme de la campagne.

Sans compter qu'en cas d'urgence, au moment où l'on frappait à la grande porte de la rue de Paris, on pouvait s'esquiver par la petite porte de la rue de Lyon, et, longeant les jardins des maisons bourgeoises, gagner les premiers taillis de la forêt.

Malicorne qui, le premier, on se le rappelle, nous a parlé de cette auberge du Beau-Paon pour en déplorer son expulsion, Malicorne, préoccupé de ses propres affaires, était bien loin d'avoir dit à Montalais tout ce qu'il y avait à dire sur cette curieuse auberge.

Nous allons essayer de remplir cette fâcheuse lacune laissée par Malicorne.

Malicorne avait oublié de dire, par exemple, de quelle façon il était entré dans l'auberge du Beau-Paon.

En outre, à part le franciscain dont il avait dit un mot, il n'avait donné aucun renseignement sur les voyageurs qui habitaient cette auberge.

La façon dont ils étaient entrés, la façon dont ils vivaient, la difficulté qu'il y avait pour toute autre personne que les voyageurs privilégiés d'entrer dans l'hôtel sans mot d'ordre, et d'y séjourner sans certaines précautions préparatoires, avaient cependant dû frapper, et avaient même, nous oserions en répondre, frappé certainement Malicorne.

Mais, comme nous l'avons dit, Malicorne avait des préoccupations personnelles qui l'empêchaient de remarquer bien des choses.

En effet, tous les appartemens de l'hôtel du Beau-Paon étaient occupés et retenus par des étrangers sédentaires et d'un commerce fort calme, porteurs de visages prévenans, dont aucun n'était connu de Malicorne.

Tous ces voyageurs étaient arrivés à l'hôtel depuis qu'il y était arrivé lui-même, chacun y était entré avec une espèce de mot d'ordre, qui avait d'abord préoccupé Malicorne ; mais il s'était informé indirectement et il avait su que l'hôte donnait pour raison de cette espèce de surveillance que la ville pleine, comme elle l'était, de riches seigneurs, devait l'être aussi d'adroits et d'ardens filous.

Il allait donc de la réputation d'une maison honnête comme celle du Beau-Paon de ne pas laisser voler les voyageurs.

Aussi, Malicorne se demandait-il parfois lorsqu'il rentrait en lui-même et sondait sa position à l'hôtellerie du Beau-Paon, comment on l'avait laissé entrer dans cette hôtellerie, tandis que depuis qu'il y était entré il avait vu refuser la porte à tant d'autres.

Il se demandait surtout comment Manicamp, qui, selon lui, devait être un seigneur en vénération à tout le monde, ayant voulu faire manger son cheval au Beau-Paon dès son arrivée, cheval et cavalier avaient été éconduits avec un *nescio vos* des plus intraitables.

C'était donc pour Malicorne un problème, que du reste, occupé comme il l'était d'intrigue amoureuse et ambitieuse, il ne s'était point appliqué à approfondir.

L'eût-il voulu que, malgré l'intelligence que nous lui connaissons, nous n'oserions dire qu'il eût réussi.

Quelques mots prouveront au lecteur qu'il n'eût fallu rien moins qu'Œdipe en personne pour résoudre une pareille énigme.

Depuis huit jours étaient entrés dans cette hôtellerie sept voyageurs, tous arrivés le lendemain du bienheureux jour où Malicorne avait jeté son dévolu sur le Beau-Paon.

Ces sept personnages, venus avec un train raisonnable, étaient :

D'abord, un brigadier des armées allemandes, son secrétaire, son médecin, trois laquais et sept chevaux.

Ce brigadier se nommait le comte de Wostput.

Un cardinal espagnol avec deux neveux, deux secrétaires, un officier de sa maison et douze chevaux.

Ce cardinal se nommait monseigneur Herrebia.

Un riche négociant de Brême avec son laquais et deux chevaux.

Ce négociant se nommait meinheer Bonstett.

Un sénateur vénitien avec sa femme et sa fille, toutes deux d'une parfaite beauté.

Ce sénateur se nommait il signor Marini.

Un laird d'Écosse avec sept montagnards de son clan ; tous à pied.

Le laird se nommait Mac Cumnor.

Un Autrichien de Vienne, sans titre ni blason, venu en carrosse ; il avait beaucoup du prêtre, un peu du soldat.

On l'appelait le conseiller.

Enfin une dame flamande, avec un laquais, une femme de chambre et une demoiselle de compagnie. Grand train, grande mine, grands chevaux.

On l'appelait la dame flamande.

Tous ces voyageurs étaient arrivés le même jour, comme nous avons dit ; et cependant leur arrivée n'avait causé aucun embarras dans l'auberge, aucun encombrement dans la rue, leurs logemens ayant été marqués d'avance sur la demande de leurs courriers ou de leurs secrétaires, arrivés la veille ou le matin même.

Malicorne, arrivé un jour avant eux et voyageant sur un maigre cheval chargé d'une mince valise, s'était annoncé à l'hôtel du Beau-Paon comme l'ami d'un seigneur curieux de voir les fêtes, et qui lui, à son tour, devait arriver incessamment.

L'hôte, à ces paroles, avait souri comme s'il connaissait beaucoup soit Malicorne, soit le seigneur son ami, et il lui avait dit : — Choisissez, Monsieur, tel appartement qui vous conviendra, puisque vous arrivez le premier.

Et cela avec cette obséquiosité si significative chez les aubergistes, et qui veut dire : Soyez tranquille, Monsieur, on sait à qui l'on a affaire, et l'on vous traitera en conséquence.

Ces mots et le geste qui les accompagnait avaient paru bienveillans, mais peu clairs à Malicorne. Or, comme il ne voulait pas faire une grosse dépense, et que demandant une petite chambre il eût sans doute été refusé à cause de son peu d'importance même, il se hâta de ramasser au bond les paroles de l'aubergiste, et de le duper avec sa propre finesse.

Aussi, souriant en homme pour lequel on ne fait qu'absolument ce que l'on doit faire : — Mon cher hôte, dit-il, je prendrai l'appartement le meilleur et le plus gai. — Avec écuries? — Avec écuries. — Pour quel jour? — Pour tout de suite, si c'est possible. — A merveille. — Seulement, se hâta d'ajouter Malicorne : je n'occuperai pas incontinent le grand appartement. — Bon, fit l'hôte avec un air d'intelligence. — Certaines raisons, que vous comprendrez plus tard, me forcent de ne mettre à mon compte que cette petite chambre. Mon ami, quand il viendra, prendra le grand appartement, et naturellement, comme ce grand appartement sera sien, il règlera directement. — Très-bien, fit l'hôte, très-bien, c'était convenu ainsi. — C'était convenu ainsi? — Mot pour mot. — C'est extraordinaire, murmura Malicorne. Ainsi, vous comprenez? — Oui. — C'est tout ce qu'il faut. Maintenant que vous comprenez... car vous comprenez bien, n'est-ce pas? — Parfaitement. — Eh bien! vous allez me conduire à ma chambre.

L'hôte du Beau-Paon marcha devant Malicorne son bonnet à la main.

Malicorne s'installa dans sa chambre et y demeura tout surpris de voir l'hôte, à chaque ascension ou à chaque descente, lui faire de ces petits clignemens d'yeux qui indiquent la meilleure intelligence entre deux correspondans. — Il y a quelque méprise là-dessous, se disait Malicorne, mais en attendant qu'elle s'éclaircisse, j'en profite, et c'est ce qu'il y a de mieux à faire.

Et de sa chambre il s'élançait comme un chien de chasse à la piste des nouvelles et des curiosités de la cour, se faisant rôtir ici et noyer là, comme il avait dit à mademoiselle de Montalais.

Le lendemain de son installation, il avait vu arriver successivement les sept voyageurs qui remplissaient toute l'hôtellerie.

A l'aspect de tout ce monde, de tous ces équipages, de tout ce train, Malicorne se frotta les mains, en songeant que, faute d'un jour, il n'eût pas trouvé un nid pour se reposer au retour de ses explorations.

Après que tous les étrangers se furent casés, l'hôte entra dans sa chambre, et avec sa gracieuseté habituelle : — Mon cher monsieur, lui dit-il, il vous reste le grand appartement du troisième corps de logis, vous savez cela? — Sans doute, je le sais. — Et c'est un véritable cadeau que je vous fais. — Merci. — De sorte que lorsque votre ami viendra il sera content de moi, ou, dans le cas contraire, c'est qu'il sera bien difficile. — Pardon! voulez-vous me permettre de dire quelques mots à propos de mon ami? — Dites, pardieu! vous êtes bien le maître. — Il devait venir, comme vous savez. — Et il le doit toujours. — C'est qu'il pourrait avoir changé d'avis. — Non, non. — Vous en êtes sûr? — J'en suis sûr. — C'est que dans le cas où vous auriez quelque doute, je vous dirais, moi, je ne vous réponds pas qu'il vienne. — Mais il vous a dit cependant...

— Certainement il m'a dit, mais vous savez, l'homme propose et Dieu dispose, *verba volant, scripta manent* — Ce qui veut dire? — Les mots s'envolent les écrits restent : et comme il ne m'a pas écrit, qu'il s'est contenté de me dire, je vous autoriserai donc, sans cependant vous y inviter ; vous sentez, c'est fort embarrassant. — A quoi m'autorisez-vous? — Dame ! à louer son appartement si vous en trouvez un bon prix. — Moi, jamais, Monsieur, jamais je ne ferai une pareille chose, s'il ne vous a pas écrit, à vous? Il m'a écrit à moi — Ah ! — Oui. — Et dans quels termes? Voyons si sa lettre s'accorde avec ses paroles — En voici à peu près le texte : « A Monsieur le propriétaire de l'hôtel du Beau-Paon. Vous devez être prévenu du rendez-vous pris dans votre hôtellerie par quelques personnages d'importance; je fais partie de la société qui se réunit à Fontainebleau. Retenez donc à la fois et une petite chambre pour un ami qui arrivera avant moi ou après moi...

— C'est vous cet ami, n'est-ce pas? fit en s'interrompant l'hôte du Beau-Paon. Malicorne s'inclina modestement.

L'hôte reprit : « Et un grand appartement pour moi. Le grand appartement me regarde, mais je désire que le prix de la chambre soit modique, cette chambre étant destinée à un pauvre diable. » — C'est toujours bien vous, n'est-ce pas? dit l'hôte. — Oui, certes, dit Malicorne. — Alors, nous sommes d'accord : votre ami soldera le prix de son appartement et vous le prix du vôtre.

— Je veux être roué vif, se dit en lui-même Malicorne, si je comprends quelque chose à ce qui m'arrive!

Puis tout haut, — Et, dites-moi, vous avez été content du nom... du nom qui terminait la lettre? Il vous a présenté toute garantie? — J'allais vous le demander, dit l'hôte. — Comment! la lettre n'était pas signée? — Non, fit l'hôte en ouvrant des yeux pleins de mystère et de curiosité. — Alors, répliqua Malicorne, imitant ce geste et ce mystère, s'il ne s'est pas nommé, vous comprendrez qu'il doit avoir ses raisons pour cela. — Sans doute. — Et que je n'irai pas, moi, son ami, moi, son confident, trahir son incognito. — C'est juste, Monsieur, répondit l'hôte : aussi je n'insiste pas. — J'apprécie cette délicatesse. Quant à moi, comme l'a dit mon ami, ma chambre est à part. Convenons-en bien. — Monsieur, c'est tout convenu. — Vous comprenez, les bons comptes font les bons amis. Comptons donc. — Ce n'est pas pressé. — Comptons toujours. Chambre, nourriture pour moi, place à la mangeoire et nourriture de mon cheval. Combien par jour? — Quatre livres, Monsieur. — Cela fait donc douze livres pour les trois jours écoulés? — Douze livres; oui, Monsieur. — Voici vos douze livres.

— Eh! Monsieur, à quoi bon payer tout de suite? — Parce que, dit Malicorne en baissant la voix et en recourant au mystérieux, puisqu'il voyait le mystérieux réussir, parce que si l'on avait à partir soudain, à décamper d'un moment à l'autre, ce serait tout compte fait. — Monsieur, vous avez raison. — Donc, je suis chez moi. — Vous êtes chez vous. — Eh bien ! à la bonne heure ! Adieu.

L'hôte se retira.

Resté seul, Malicorne se fit le raisonnement suivant : — Il n'y a que M. de Guiche et Manicamp capables d'avoir écrit à mon hôte; M. de Guiche, parce qu'il veut se ménager un logement hors de cour, en cas de succès ou d'insuccès; Manicamp, parce qu'il aura été chargé de cette commission par M. de Guiche.

Voici donc ce que M. de Guiche ou Manicamp auront imaginé : Le grand appartement pour recevoir d'une façon convenable quelque dame épais voilée, avec réserve pour la susdite dame d'une double sortie sur une rue à peu près déserte et aboutissant

à la forêt. La chambre pour abriter momentanément soit Manicamp, confident de M. de Guiche et vigilant gardien de la porte, soit M. de Guiche lui-même, jouant à la fois pour plus de sûreté le rôle de maître et celui de confident. Mais cette réunion qui doit avoir lieu, qui a eu effectivement lieu dans l'hôtel? Ce sont sans doute gens qui doivent être présentés au roi. Mais ce pauvre diable à qui la chambre est destinée? Ruse pour mieux cacher Guiche ou Manicamp. S'il en est ainsi, comme c'est chose probable, il n'y a que demi-mal; de Manicamp à M. de Guiche, il n'y a que la main, et de Manicamp à Malicorne, il n'y a que la bourse.

Depuis ce raisonnement, Malicorne avait dormi sur les deux oreilles, laissant les sept étrangers occuper et arpenter en tous sens les sept logemens de l'hôtellerie du Beau-Paon.

Lorsque rien ne l'inquiétait à la cour, lorsqu'il était las d'excursions et d'inquisitions, las d'écrire des billets que jamais il n'avait l'occasion de remettre à leur adresse, alors il rentrait dans sa bienheureuse petite chambre, et, accoudé sur le balcon garni de capucines et d'œillets palissés, il s'occupait de ces étranges voyageurs pour qui Fontainebleau semblait n'avoir ni lumières, ni joies, ni fêtes.

Cela dura ainsi jusqu'au septième jour, jour que nous avons détaillé longuement avec sa nuit dans les précédens chapitres.

Cette nuit-là, Malicorne prenait le frais à sa fenêtre vers une heure du matin, quand Manicamp parut à cheval, le nez au vent, l'air soucieux et ennuyé. — Bon, se dit Malicorne en le reconnaissant du premier coup, voilà mon homme qui vient réclamer son appartement, c'est-à-dire ma chambre. Et il appela Manicamp.

Manicamp leva la tête. — Ah! pardieu! dit celui-ci en se déridant, soyez le bien venu, Malicorne. Je rôde dans Fontainebleau cherchant trois choses que je ne puis trouver : Guiche, une chambre et une écurie. — Quant à M. de Guiche, je ne puis vous en donner ni bonnes ni mauvaises nouvelles, car je ne l'ai point vu; mais quant à votre chambre et à une écurie, c'est autre chose. — Ah! — Oui; c'est ici qu'elles ont été retenues. — Retenues, et par qui? — Par vous, ce me semble. — Par moi? — N'avez-vous donc point retenu un logement? — Pas le moins du monde.

L'hôte, en ce moment, parut sur le seuil. — Une chambre, demanda Manicamp. — L'avez-vous retenue, Monsieur? — Non. — Alors, pas de chambre. — S'il en est ainsi, j'ai retenu une chambre, dit Manicamp. — Une chambre ou un logement? — Tout ce que vous voudrez. — Par lettre? demanda l'hôte. Malicorne fit de la tête un signe affirmatif à Manicamp — Eh! sans doute, fit Manicamp. N'avez-vous pas reçu une lettre de moi? — En date de quel jour? demanda l'hôte, à qui les hésitations de Manicamp donnaient du soupçon.

Manicamp se gratta l'oreille et regarda à la fenêtre de Malicorne; mais Malicorne avait quitté sa fenêtre et descendait l'escalier pour venir en aide à son ami.

Juste au même moment un voyageur, enveloppé dans une longue cape à l'espagnole, apparaissait sous le porche, à portée d'entendre le colloque. — Je vous demande à quelle date vous m'avez écrit cette lettre pour retenir un logement chez moi? répéta l'hôte en insistant. — A la date de mercredi dernier, dit d'une voix douce et polie l'étranger mystérieux en touchant l'épaule de l'hôte.

Manicamp se recula, et Malicorne, qui apparaissait sur le seuil, se gratta l'oreille à son tour.

L'hôte salua le nouveau venu en homme qui reconnaît son véritable voyageur. — Monsieur, lui dit-il civilement, votre appartement vous attend, ainsi que vos écuries. Seulement...

Il regarda autour de lui. — Vos chevaux? demanda-t-il. — Mes chevaux arriveront ou n'arriveront pas. La chose vous importe peu, n'est-ce pas, pourvu qu'on vous paie ce qui a été retenu?

L'hôte salua plus bas. — Vous m'avez, en outre, continua le voyageur inconnu, gardé la petite chambre que je vous ai demandée?—Aïe! fit Malicorne en essayant de se dissimuler. — Monsieur, votre ami l'occupe depuis huit jours, dit l'hôte en montrant Malicorne qui se faisait le plus petit qu'il lui était possible.

Le voyageur en ramenant son manteau jusqu'à la hauteur de son nez, jeta un coup d'œil rapide sur Malicorne. — Monsieur n'est pas mon ami, dit-il.

L'hôte fit un bond. —Je ne connais pas Monsieur, continua le voyageur. — Comment, s'écria l'aubergiste s'adressant à Malicorne, comment, vous n'êtes pas l'ami de Monsieur? — Que vous importe, pourvu que l'on vous paie, dit Malicorne, parodiant majestueusement l'étranger.—Il m'importe si bien, dit l'hôte qui commençait à s'apercevoir qu'il y avait substitution de personnage, que je vous prie, Monsieur, de vider des lieux retenus d'avance et par un autre que par vous. —Mais enfin, dit Malicorne, Monsieur n'a pas besoin tout à la fois d'une chambre au premier et d'un appartement au second... Si Monsieur prend la chambre, je prends, moi, l'appartement; si Monsieur choisit l'appartement, je garde la chambre.—Je suis désespéré, Monsieur, dit le voyageur de sa voix douce; mais j'ai besoin à la fois de la chambre et de l'appartement.—Mais enfin, pour qui? demanda Malicorne.— De l'appartement, pour moi. —Soit, mais de la chambre?— Regardez, dit le voyageur en étendant la main vers une espèce de cortége qui s'avançait.

Malicorne suivit du regard la direction indiquée et vit arriver sur une civière un franciscain, dont il avait, avec quelques détails ajoutés par lui, raconté à Montalais l'installation dans sa chambre, et qu'il avait si inutilement essayé de convertir à de plus humbles vues.

Le résultat de l'arrivée du voyageur inconnu et du franciscain malade fut l'expulsion de Malicorne, maintenu sans aucun égard hors de l'auberge du Beau-Paon par l'hôte et les paysans qui servaient de porteurs au franciscain.

Il a été donné connaissance au lecteur des suites de cette expulsion, de la conversation de Manicamp avec Montalais, que Manicamp, plus adroit que Malicorne, avait su trouver pour avoir des nouvelles de de Guiche, de la conversation subséquente de Montalais avec Malicorne, enfin du double billet de logement fourni à Manicamp et à Malicorne par le comte de Saint-Aignan.

Il nous reste à apprendre à nos lecteurs ce qu'étaient le voyageur au manteau, principal locataire du double appartement dont Malicorne avait occupé une portion, et le franciscain, tout aussi mystérieux, dont l'arrivée combinée avec celle du voyageur au manteau, avait eu le malheur de déranger les combinaisons des deux amis.

UN JÉSUITE DE LA ONZIÈME ANNÉE.

Le voyageur au manteau rabattu sur le nez n'était autre qu'Aramis qui, après avoir quitté Fouquet et tiré d'un porte-manteau ouvert par son laquais un costume complet de cavalier, était sorti du château et s'était rendu à l'hôtellerie du Beau-Paon, où par lettre, depuis sept jours, il avait bien, ainsi que l'avait annoncé l'hôte, commandé une chambre et un appartement.

Aramis, aussitôt l'expulsion de Malicorne et de Manicamp, s'approcha du franciscain, et lui demanda lequel il préférait de l'appartement ou de la chambre.

Le franciscain demanda où étaient placés l'un et l'autre.

On lui répondit que la chambre était au premier et l'appartement au second. — Alors la chambre, dit-il.

Aramis n'insista point, et avec une entière soumission ; — La chambre, dit-il à l'hôte. Et saluant avec respect, il se retira dans l'appartement.

Le franciscain fut aussitôt porté dans la chambre.

Maintenant n'est-ce pas une chose étonnante que ce respect d'un prélat pour un simple moine, et pour un moine d'un ordre mendiant, auquel on donnait ainsi, sans même qu'il l'eût demandé, une chambre qui faisait l'ambition de tant de voyageurs. Comment expliquer aussi cette arrivée inattendue d'Aramis à l'hôtel du Beau-Paon, lui qui, entré avec M. Fouquet au château, pouvait loger au château avec M. Fouquet.

Le franciscain supporta le transport dans l'escalier sans pousser une plainte, quoique l'on vît que sa souffrance était grande et qu'à chaque heurt de la civière contre la muraille ou contre la rampe de l'escalier il éprouvait par tout son corps une secousse terrible.

Enfin, lorsqu'il fut arrivé dans la chambre, — Aidez-moi à me mettre sur ce fauteuil, dit-il aux porteurs.

Ceux-ci déposèrent la civière sur le sol, et soulevant le plus doucement qu'il leur fut possible le malade, ils le déposèrent sur le fauteuil qu'il avait désigné et qui était placé à la tête du lit. — Maintenant, ajouta-t-il avec une grande douceur de geste et de paroles, faites-moi monter l'hôte. Ils obéirent.

Cinq minutes après, l'hôte du Beau-Paon apparaissait sur le seuil de la porte. — Mon ami, lui dit le franciscain, congédiez, je vous prie, ces braves gens ; ce sont des vassaux de la vicomté de Melun. Ils m'ont trouvé évanoui de chaleur sur la route, et, sans se demander si leur peine serait payée, ils m'ont voulu porter chez eux. Mais je sais ce que coûte aux pauvres l'hospitalité qu'ils donnent à un malade, et j'ai préféré l'hôtellerie, où d'ailleurs j'étais attendu.

L'hôte regarda le franciscain avec étonnement.

Le franciscain fit avec son pouce et d'une certaine façon le signe de la croix sur sa poitrine.

L'hôte répondit en faisant le même signe sur son épaule gauche. —Oui, c'est vrai, dit-il, vous étiez attendu, mon père ; mais nous espérions que vous arriveriez en meilleur état.

Et comme les paysans regardaient avec étonnement cet hôtelier si fier, devenu tout à coup respectueux en présence d'un pauvre moine, le franciscain tira de sa longue poche deux ou trois pièces d'or qu'il montra. — Voilà, mes amis, dit-il, de quoi payer les soins qu'on me donnera. Ainsi tranquillisez-vous et ne craignez pas de me laisser ici. Ma compagnie, pour laquelle je voyage, ne veut pas que je mendie: seulement, comme les soins qui m'ont été donnés par vous méritent aussi récompense, prenez ces deux louis et retirez-vous en paix.

Les paysans n'osaient accepter; l'hôte prit les deux louis de la main du moine, et les mit dans celle d'un paysan.

Les quatre porteurs se retirèrent en ouvrant des yeux plus grands que jamais.

La porte refermée et tandis que l'hôte se tenait respectueusement debout près de cette porte, le franciscain se recueillit un instant.

Puis il passa sur son front jauni une main sèche de fièvre, et de ses doigts crispés frotta en tremblant les boucles grisonnantes de sa barbe.

Ses grands yeux creusés par la maladie et l'agitation semblaient suivre dans le vague une idée douloureuse et inflexible. — Quels médecins avez-vous à Fontainebleau? demanda-t-il enfin. — Nous en avons trois, mon père. — Comment les nommez-vous? — Luiniguet d'abord. — Ensuite. — Puis un frère carme nommé frère Hubert. — Ensuite. — Ensuite un séculier nommé Grisart. — Ah! Grisart? murmura le moine. Appelez vite M. Grisart. L'hôte fit un mouvement d'obéissance empressée. — A propos, quels prêtres a-t-on sous la main ici? — Quels prêtres? — Oui, de quels ordres? — Il y a des jésuites, des augustins et des cordeliers; mais, mon père, les jésuites sont les plus près d'ici. J'appellerai donc un confesseur jésuite, n'est-ce pas? — Oui, allez.

L'hôte sortit.

On devine qu'au signe de croix échangé entre eux, l'hôte et le malade s'étaient reconnus pour deux affiliés de la redoutable compagnie de Jésus.

Resté seul, le franciscain tira de sa poche une liasse de papiers dont il parcourut quelques-uns avec une attention scrupuleuse. Cependant la force du mal vainquit son courage; ses yeux tournèrent: une sueur froide coula de son front, et il se laissa aller, presque évanoui, la tête renversée en arrière, les bras pendans aux deux côtés de son fauteuil.

Il était depuis cinq minutes sans mouvemens aucuns, lorsque l'hôte rentra conduisant le médecin auquel il avait à peine donné le temps de s'habiller.

Le bruit de leur entrée, le courant d'air qu'occasionna l'ouverture de la porte réveillèrent les sens du malade. Il saisit à la hâte ses papiers épars, et de sa main longue et décharnée les cacha sous les coussins du fauteuil.

L'hôte sortit, laissant ensemble le malade et le médecin. — Voyons, dit le franciscain au docteur, voyons, monsieur Grisart, approchez-vous, car il n'y a pas de temps à perdre; palpez, auscultez, jugez et prononcez la sentence. — Notre hôte, répondit le médecin, m'a assuré que j'avais le bonheur de donner mes soins à un affilié. — A un affilié, oui, répondit le franciscain. Dites-moi donc la vérité; je me sens bien mal; il me semble que je vais mourir.

Le médecin prit la main du moine et lui tâta le pouls. — Oh! oh! dit-il, fièvre dangereuse. — Qu'appelez-vous une fièvre dangereuse? demanda le malade avec un regard impérieux. — A un affilié de la première ou de la seconde année, répondit le médecin en interrogeant le moine des yeux, je dirais fièvre curable. — Mais à moi, dit le franciscain.

Le médecin hésita. — Regardez mon poil gris et mon front bourré de pensées, con-

tinua-t-il, regardez les rides par lesquelles je compte mes épreuves, je suis un jésuite de la onzième année, monsieur Grisart.

Le médecin tressaillit.

En effet, un jésuite de la onzième année, c'était un de ces hommes initiés à tous les secrets de l'ordre, un de ces hommes pour lesquels la science n'a plus de secrets, la société n'a plus de barrières, l'obéissance temporelle plus de liens. — Ainsi, dit Grisart en saluant avec respect, je me trouve en face d'un maître? — Oui, agissez donc en conséquence. — Et vous voulez savoir... — Ma situation réelle. — Eh bien! dit le médecin, c'est une fièvre cérébrale, autrement dit une méningite aiguë, arrivée à son plus haut point d'intensité. — Alors, il n'y a pas d'espoir, n'est-ce pas? demanda le franciscain d'un ton bref. — Je ne dis pas cela, répondit le docteur; cependant, eu égard au désordre du cerveau, à la brièveté du souffle, à la précipitation du pouls, à l'incandescence de la terrible fièvre qui vous dévore.. — Et qui m'a terrassé trois fois depuis ce matin, dit le frère. — Aussi l'appellai-je terrible. Mais comment n'êtes-vous pas demeuré en route? — J'étais attendu ici, il fallait que j'arrivasse. — Dussiez-vous mourir? — Dussé-je mourir. — Eh bien, eu égard à tous ces symptômes, je vous dirai que la situation est presque désespérée.

Le franciscain sourit d'une façon étrange. — Ce que vous me dites là est peut-être assez pour ce qu'on doit à un affilié, même de la onzième année, mais pour ce qu'on me doit, à moi, maître Grisart, c'est trop peu, et j'ai le droit d'exiger davantage. Voyons, soyons encore plus vrai que cela, soyons franc, comme s'il s'agissait de parler à Dieu. D'ailleurs, j'ai déjà fait appeler un confesseur. — Oh! j'espère cependant, balbutia le docteur. — Répondez, dit le malade en montrant avec un geste de dignité un anneau d'or dont le chaton avait jusque-là été tourné en dedans, et qui portait gravé le signe représentatif de la société de Jésus.

Grisart poussa une exclamation. — Le général! s'écria-t-il. — Silence, dit le franciscain, vous comprenez qu'il s'agit d'être vrai. — Seigneur, seigneur, appelez le confesseur, murmura Grisart, car dans deux heures, au premier redoublement, vous serez pris du délire, et vous passerez dans la crise. — A la bonne heure, dit le malade dont les sourcils se froncèrent un moment, j'ai donc deux heures? — Oui, surtout si vous prenez la potion que je vais vous envoyer. — Et elle me donnera deux heures? — Deux heures. — Je la prendrai, fût-elle du poison, car ces deux heures sont nécessaires non-seulement à moi, mais à la gloire de l'ordre. — Oh! quelle perte! murmura le médecin, quelle catastrophe pour nous! — C'est la perte d'un homme, voilà tout, répondit le franciscain, et Dieu pourvoira à ce que le pauvre moine qui vous quitte trouve un digne successeur. Adieu, monsieur Grisart; c'est déjà une permission du Seigneur que je vous aie rencontré. Un médecin qui n'eût point été affilié à notre sainte congrégation m'eût laissé ignorer mon état, et comptant encore sur des jours d'existence, je n'eusse pu prendre les précautions nécessaires. Vous êtes savant, monsieur Grisart, cela nous fait honneur à tous : il m'eût répugné de voir un des nôtres médiocre dans sa profession. Adieu, maître Grisart, adieu, et envoyez-moi vite votre cordial. — Bénissez-moi, du moins, seigneur. — D'esprit, oui... allez... d'esprit, vous dis-je... *Animo*, maître Grisart... *viribus impossibile.*

Et il retomba sur son fauteuil, presque évanoui de nouveau.

Maître Grisart balança pour savoir s'il lui porterait un secours momentané, ou s'il courrait lui préparer le cordial promis. Sans doute se décida-t-il en faveur du cordial, car il s'élança hors de la chambre et disparut dans l'escalier.

LE SECRET DE L'ÉTAT.

Quelques momens après la sortie du docteur Grisart, le confesseur arriva.

A peine eut-il dépassé le seuil de la porte que le franciscain attacha sur lui son regard profond.

Puis secouant sa tête pâle : — Voilà un pauvre esprit, murmura-t-il, et j'espère que Dieu me pardonnera de mourir sans le secours de cette infirmité vivante.

Le confesseur, de son côté, regardait avec étonnement, presque avec terreur le moribond. Il n'avait jamais vu yeux si ardens au moment de se fermer, regards si terribles au moment de s'éteindre.

Le franciscain fit de la main un signe rapide et impératif. — Asseyez-vous là, mon père, dit-il, et m'écoutez.

Le confesseur jésuite, bon prêtre, simple et naïf initié, qui des mystères de l'ordre n'avait vu que l'initiation, obéit à la supériorité du pénitent. — Il y a dans cette hôtellerie plusieurs personnes, continua le franciscain. — Mais, demanda le jésuite, je croyais être venu pour une confession. Est-ce une confession que vous me faites là? — Pourquoi cette question? — Pour savoir si je dois garder secrètes vos paroles. — Mes paroles sont termes de confession ; je les fie à votre devoir de confesseur. — Très-bien, dit le prêtre s'installant dans le fauteuil que le franciscain venait de quitter à grand'peine pour s'étendre sur le lit.

Le franciscain continua. — Il y a, vous disais-je, plusieurs personnes dans cette hôtellerie. — Je l'ai entendu dire. — Ces personnes doivent être au nombre de huit. Le jésuite fit signe qu'il comprenait. — La première à laquelle je veux parler, dit le moribond, est un Allemand de Vienne, et s'appelle le baron de Wostpur. Vous me ferez le plaisir de l'aller trouver, et de lui dire que celui qu'il attendait est arrivé.

Le confesseur, étonné, regarda son pénitent ; la confession lui paraissait singulière. — Obéissez, dit le franciscain avec le ton irrésistible du commandement.

Le bon jésuite, entièrement subjugué, se leva et quitta la chambre.

Une fois le jésuite sorti, le franciscain reprit les papiers qu'une crise de fièvre l'avait forcé déjà de quitter une première fois. — Le baron de Wostpur! Bon! dit-il : ambitieux, sot, étroit.

Il replia les papiers qu'il poussa sous son traversin.

Des pas rapides se faisaient entendre au bout du corridor.

Le confesseur rentra suivi du baron de Wostpur, lequel marchait tête levée, comme s'il se fût agi de crever le plafond avec son plumet.

Aussi, à l'aspect de ce franciscain au regard sombre, et de cette simplicité de la chambre, — Qui m'appelle? demanda l'Allemand. — Moi, fit le franciscain. Puis se tournant vers le confesseur : — Bon père, lui dit-il, laissez-nous un instant seuls; quand Monsieur sortira, vous rentrerez.

Le jésuite sortit, et sans doute profita de cet exil momentané de la chambre de son moribond pour demander à l'hôte quelques explications sur cet étrange pénitent, qui traitait son confesseur comme on traite un valet de chambre.

Le baron s'approcha du lit et voulut parler, mais de la main le franciscain lui im-

posa silence. — Les momens sont précieux, dit ce dernier à la hâte. Vous êtes venu ici pour le concours, n'est-ce pas? — Oui, mon père. — Vous espérez être élu général? — Je l'espère. — Vous savez à quelles conditions seulement on peut parvenir à ce haut grade, qui fait un homme le maître des rois, l'égal des papes? — Qui êtes-vous, demanda le baron, pour me faire subir cet interrogatoire? — Je suis celui que vous attendez — L'électeur général? — Je suis l'élu. — Vous êtes...

Le franciscain ne lui donna point le temps d'achever; il étendit sa main amaigrie, à sa main brillait l'anneau du généralat.

Le baron recula de surprise; puis, tout aussitôt, s'inclinant avec un profond respect, — Quoi! s'écria-t-il, vous ici, monseigneur, vous dans cette pauvre chambre, vous sur ce misérable lit, vous cherchant et choisissant le général futur, c'est-à-dire votre successeur! — Ne vous inquiétez point de cela, Monsieur, remplissez vite la condition principale qui est de fournir à l'ordre un secret d'une importance telle que l'une des plus grandes cours de l'Europe soit par votre entremise, à jamais inféodée à l'ordre. Eh bien, avez-vous ce secret comme vous avez promis de l'avoir dans votre demande adressée au grand conseil? — Monseigneur...

— Mais procédons par ordre. Vous êtes bien le baron de Wostpur? — Oui monseigneur. — Cette lettre est bien de vous?

Le général des jésuites tira un papier de sa liasse et le présenta au baron.

Le baron y jeta les yeux et avec un signe affirmatif, — Oui, monseigneur, cette lettre est bien de moi, dit-il. — Et vous pouvez me montrer la réponse faite par le secrétaire du grand conseil? — La voici, monseigneur.

Le baron tendit au franciscain une lettre portant cette simple adresse: « A Son Excellence le baron de Wostpur. » Et contenant cette seule phrase: «Du 15 au 22 mai, Fontainebleau, hôtel du Beau-Paon. [A. M. D. G.]* — Bien, dit le franciscain, nous voici en présence, parlez. — J'ai un corps de troupes composé de cinquante mille hommes; tous les officiers en sont gagnés. Je campe sur le Danube. Je puis en quatre jours renverser l'empereur, opposé, comme vous le savez, au progrès de notre ordre, et le remplacer par celui des princes de sa famille que l'ordre nous désignera.

Le franciscain écoutait sans donner signe d'existence. — C'est tout? dit-il. — Il y a une révolution européenne dans mon plan, dit le baron. — C'est bien, monsieur de Wostpur, vous recevrez la réponse; rentrez chez vous, et soyez parti de Fontainebleau dans un quart d'heure.

Le baron sortit à reculons et aussi obséquieux que s'il eût pris congé de cet empereur qu'il allait trahir. — Ce n'est pas là un secret, murmura le franciscain, c'est un complot. — D'ailleurs, ajouta-t-il après un moment de réflexion, l'avenir de l'Europe n'est plus aujourd'hui dans la maison d'Autriche.

Et d'un crayon rouge qu'il tenait à la main il raya sur la liste le nom du baron de Wostpur. — Au cardinal, maintenant, dit-il; du côté de l'Espagne nous devons avoir quelque chose de plus sérieux.

Levant alors les yeux, il aperçut le confesseur qui attendait ses ordres, soumis comme un écolier. — Ah! ah! dit-il, remarquant cette soumission, vous avez parlé à l'hôte. — Oui, monseigneur, et au médecin. — A Grisart? — Oui. — Il est donc là? — Il attend, avec la potion promise. — C'est bien! si besoin est, j'appellerai; maintenant, vous comprenez toute l'importance de ma confession, n'est-ce pas? — Oui, monseigneur. — Alors, allez me quérir le cardinal espagnol Herrebia. Hâtez-

* *Ad majorem Dei gloriam.*

vous; cette fois seulement, comme vous savez ce dont il s'agit, vous resterez près de moi, car j'éprouve des défaillances. — Faut-il appeler le médecin? — Pas encore, pas encore... Le cardinal espagnol, voilà tout... Allez.

Cinq minutes après, le cardinal entrait, pâle et inquiet, dans la petite chambre. — J'apprends, monseigneur... balbutia le cardinal. — Au fait, dit le franciscain d'une voix éteinte.

Et il montra au cardinal une lettre écrite par ce dernier au grand conseil. — Est-ce votre écriture? demanda-t-il. — Oui, mais... — Et votre convocation?

Le cardinal hésitait à répondre. Sa pourpre se révoltait contre la bure du pauvre franciscain

Le moribond étendit la main et montra l'anneau.

L'anneau fit son effet, plus grand à mesure que grandissait le personnage sur lequel le franciscain s'exerçait. — Le secret, le secret, vite! demanda le malade en s'appuyant sur son confesseur. — *Coram isti?* demanda le cardinal inquiet. — Parlez espagnol, dit le franciscain en prêtant la plus vive attention.

— Vous savez, monseigneur, dit le cardinal, continuant la conversation en castillan, que la condition du mariage de l'infante avec le roi de France est une renonciation absolue des droits de ladite infante; comme aussi du roi Louis à tout apanage de la couronne d'Espagne.

Le franciscain fit un signe affirmatif. — Il en résulte, continua le cardinal, que la paix et l'alliance entre les deux royaumes dépendent de l'observation de cette clause du contrat.

Même signe du franciscain. — Non-seulement la France et l'Espagne, dit le cardinal, mais encore l'Europe tout entière seraient ébranlées par l'infidélité d'une des parties.

Nouveau mouvement de tête du malade. — Il en résulte, continua l'orateur, que celui qui pourrait prévoir les événemens et donner comme certain ce qui n'est jamais qu'un nuage dans l'esprit de l'homme, c'est-à-dire l'idée du bien ou du mal à venir, préserverait le monde d'une immense catastrophe, ou ferait tourner au profit de l'ordre l'événement deviné dans le cerveau même de celui qui le prépare. — ***Pronto, pronto!*** murmura le franciscain qui pâlit et se pencha sur le prêtre.

Le cardinal s'approcha de l'oreille du moribond. — Eh bien! monseigneur, dit-il, je sais que le roi de France a décidé qu'au premier prétexte, une mort, par exemple, soit celle du roi d'Espagne, soit celle d'un frère de l'infante, la France revendiquera, les armes à la main, l'héritage, et je tiens tout préparé le plan politique arrêté par Louis XIV à cette occasion. — Ce plan? dit le franciscain. — Le voici, dit le cardinal. — De quelle main est-il écrit? — De la mienne. — N'avez-vous rien de plus à me dire? — Je crois avoir dit beaucoup, monseigneur, répondit le cardinal. — C'est vrai, vous avez rendu un grand service à l'ordre. Mais comment vous êtes-vous procuré les détails à l'aide desquels vous avez bâti ce plan? — J'ai à ma solde les bas valets du roi de France et je tiens d'eux tous les papiers d'usage rebutant que la cheminée a épargnés. — C'est ingénieux, murmura le franciscain en essayant de sourire; monsieur le cardinal, vous partirez de cette hôtellerie dans un quart d'heure; réponse vous sera faite, allez! Le cardinal se retira. — Appelez-moi Grisart, et allez me chercher le Vénitien Marini, dit le malade.

Pendant que le confesseur obéissait, le franciscain, au lieu de biffer le nom du cardinal comme il avait fait de celui du baron, traça une croix à côté de ce nom.

Puis, épuisé par l'effort, il tomba sur son lit en murmurant le nom du docteur Grisart.

Quand il revint à lui, il avait bu moitié d'une potion dont le reste attendait dans un verre, et il était soutenu par le médecin, tandis que le Vénitien et le confesseur se tenaient près de la porte.

Le Vénitien passa par les mêmes formalités que ses deux concurrens, hésita comme eux à la vue des deux étrangers, et, rassuré par l'ordre du général, révéla que le pape, effrayé de la puissance de l'ordre, ourdissait un plan d'expulsion générale des jésuites, et pratiquait les cours de l'Europe à l'effet d'obtenir leur aide. Il indiqua les auxiliaires du pontife, ses moyens d'action, et désigna l'endroit de l'Archipel où, par un coup de main, deux cardinaux adeptes de la onzième année, et par conséquent chefs supérieurs, devaient être déportés avec trente-deux des principaux affiliés de Rome.

Le franciscain remercia le signor Marini. Ce n'était pas un mince service rendu à la société que la dénonciation de ce projet pontifical.

Après quoi le Vénitien reçut l'ordre de partir dans un quart d'heure, et partit radieux, comme s'il tenait déjà l'anneau, insigne du commandement de la société.

Mais tandis qu'il s'éloignait, le franciscain murmurait sur son lit : — Tous ces hommes sont des espions ou des sbires, pas un n'est un général; tous ont découvert un complot, pas un n'a un secret. Ce n'est point avec la ruine, avec la guerre, avec la force que doit gouverner la société de Jésus, c'est avec l'influence mystérieuse que donne une supériorité morale. Non, l'homme n'est pas trouvé, et pour comble de malheur Dieu me frappe, et je meurs. Oh! faudra-t-il que la société tombe avec moi faute d'une colonne : faut-il que la mort qui m'attend dévore avec moi l'avenir de l'ordre? Cet avenir que dix ans de ma vie eussent éternisé, car il s'ouvre radieux et splendide, cet avenir, avec le règne du nouveau roi.

Ces mots à demi pensés, à demi prononcés, le bon jésuite les écoutait avec épouvante comme on écoute les divagations d'un fiévreux, tandis que Grisart, esprit plus élevé, les dévorait comme les révélations d'un monde inconnu où son regard plongeait sans que sa main pût y atteindre. Soudain le franciscain se releva. — Terminons, dit-il, la mort me gagne. Oh! tout à l'heure, je mourais tranquille, j'espérais... maintenant, je tombe désespéré, à moins que dans ceux qui restent... Grisart! Grisart! faites-moi vivre une heure encore!

Grisart s'approcha du moribond et lui fit avaler quelques gouttes, non pas de la potion qui était dans le verre, mais du contenu d'un flacon qu'il portait sur lui. — Appelez l'Écossais! s'écria le franciscain : appelez le marchand de chrême! Appelez! appelez! Jésus! je me meurs! Jésus! j'étouffe.

Le confesseur s'élança pour aller chercher du secours, comme s'il y eût eu une force humaine qui pût soulever le doigt de la mort qui s'appesantissait sur le malade; mais sur le seuil de la porte il trouva Aramis, qui, un doigt sur les lèvres, comme la statue d'Harpocrate, dieu du silence, le repoussa du regard jusqu'au fond de la chambre.

Le médecin et le confesseur firent cependant un mouvement, après s'être consultés des yeux, pour écarter Aramis. Mais celui-ci, avec deux signes de croix faits chacun d'une façon différente, les cloua tous deux à leur place. — Un chef, murmurèrent-ils tous deux.

Aramis pénétra lentement dans la chambre où le moribond luttait contre les premières atteintes de l'agonie.

Quant au franciscain, soit que l'elixir fît son effet, soit que cette apparition d'Aramis lui rendît des forces, il fit un mouvement et l'œil ardent, la bouche entr'ouverte, les cheveux humides de sueur, il se dressa sur le lit.

Aramis sentit que l'air de cette chambre était étouffant; toutes les fenêtres étaient

closes, du feu brûlait dans l'âtre, deux bougies de cire jaune se répandaient en nappe sur les chandeliers de cuivre et chauffaient encore l'atmosphère de leur vapeur épaisse.

Aramis ouvrit la fenêtre, et fixant sur le moribond un regard plein d'intelligence et de respect, — Monseigneur, lui dit-il, je vous demande pardon d'arriver ainsi sans que vous m'ayez mandé, mais votre état m'effraie, et j'ai pensé que vous pouviez être mort avant de m'avoir vu, car je ne venais que le sixième sur votre liste.

Le moribond tressaillit et regarda sa liste. — Vous êtes donc celui qu'on a appelé autrefois Aramis et depuis le chevalier d'Herblay? Vous êtes donc l'évêque de Vannes? — Oui, monseigneur. — Je vous connais, je vous ai vu. — Au jubilé dernier, nous nous sommes trouvés ensemble chez le saint père. — Ah! oui! c'est vrai, je me rappelle; et vous vous mettez sur les rangs? — Monseigneur, j'ai ouï dire que l'ordre avait besoin de posséder un grand secret d'État, et sachant que par modestie vous aviez résigné d'avance vos fonctions en faveur de celui qui apporterait ce secret, j'ai écrit que j'étais prêt à concourir, possédant seul un secret que je crois important. — Parlez, dit le franciscain, je suis prêt à vous entendre et à juger de l'importance de ce secret. — Monseigneur, un secret de la valeur de celui que je vais avoir l'honneur de vous confier ne se dit point avec la parole. Toute idée qui est sortie une fois des limbes de la pensée et s'est vulgarisée par une manifestation quelconque, n'appartient plus même à celui qui l'a enfantée. La parole peut être récoltée par une oreille attentive et ennemie; il ne faut donc point la semer au hasard, car alors le secret ne s'appelle plus un secret. — Comment donc alors comptez-vous me transmettre votre secret? demanda le moribond.

Aramis fit d'une main signe au médecin et au confesseur de s'éloigner, et de l'autre il tendit au franciscain un papier qu'une double enveloppe recouvrait. — Et l'écriture, demanda le franciscain, n'est-elle pas plus dangereuse encore que la parole, dites? — Non, monseigneur, dit Aramis, car vous trouverez dans cette enveloppe des caractères que vous seul et moi pouvons comprendre.

Le franciscain regardait Aramis avec un étonnement toujours croissant. — C'est, continua celui-ci, le chiffre que vous aviez en 1655, et que votre secrétaire seul, Juan Jujan, qui est mort, pourrait seul déchiffrer s'il revenait au monde. — Vous connaissiez donc ce chiffre, vous? — C'est moi qui le lui avais donné.

Et Aramis, s'inclinant avec une grâce pleine de respect, s'avança vers la porte comme pour sortir.

Mais un geste du franciscain, accompagné d'un cri d'appel, le retint. — Jésus, dit-il, *ecce homo!*

Puis, relisant une seconde fois le papier, — Venez vite, dit-il, venez.

Aramis se rapprocha du franciscain avec le même visage calme et le même air respectueux.

Le franciscain, le bras étendu, brûlait à la bougie le papier que lui avait remis Aramis.

Alors, prenant la main d'Aramis et l'attirant à lui, — Comment et par qui avez-vous pu savoir un pareil secret? demanda-t-il. — Par madame de Chevreuse, l'amie intime, la confidente de la reine. — Et madame de Chevreuse... — Elle est morte. — Et d'autres, d'autres savaient-ils?... — Un homme et une femme du peuple seulement. — Quels étaient-ils? — Ceux qui l'avaient élevé. — Que sont-ils devenus? — Morts aussi... Ce secret brûle comme le feu. — Et vous avez survécu? — Tout le monde ignore que je le connaisse. — Depuis combien de temps avez-vous ce secret? — Depuis quinze ans. — Et vous l'avez gardé? — Je voulais vivre. — Et vous le

donnez à l'ordre, sans ambition, sans retour? — Je le donne à l'ordre avec ambition et avec retour, dit Aramis, car si vous vivez, monseigneur, vous ferez de moi, maintenant que vous me connaissez, ce que je puis, ce que je dois être. — Et comme je meurs, s'écria le franciscain, je fais de toi mon successeur... Tiens! Et arrachant la bague, il la passa au doigt d'Aramis.

Puis se retournant vers les deux spectateurs de cette scène, — Soyez témoins, dit-il, et attestez dans l'occasion que, malade de corps, mais sain d'esprit, j'ai librement et volontairement remis cet anneau, marque de la toute-puissance, à monseigneur d'Herblay, évêque de Vannes, que je nomme mon successeur, et devant lequel moi, humble pécheur, prêt à paraître devant Dieu, je m'incline le premier, pour donner l'exemple à tous.

Et le franciscain s'inclina effectivement, tandis que le jésuite et le médecin tombaient à genoux.

Aramis, tout en devenant plus pâle que le moribond lui-même, étendit successivement son regard sur tous les acteurs de cette scène.

L'ambition satisfaite affluait avec le sang vers son cœur. — Hâtons-nous, dit le franciscain; ce que j'avais à faire ici me presse! me dévore! Je n'y parviendrai jamais. — Je le ferai, moi, dit Aramis. — C'est bien, dit le franciscain. Puis s'adressant au jésuite et au médecin : — Laissez-nous seuls, dit-il. Tous deux obéirent. — Avec ce signe, dit-il, vous êtes l'homme qu'il faut pour remuer la terre; avec ce signe vous renversez; avec ce signe vous édifiez : *In hoc signo vinces!* Fermez la porte, dit le franciscain à Aramis.

Aramis poussa les verrous et revint près du franciscain. — Le pape a conspiré contre l'ordre, dit le franciscain, le pape doit mourir. — Il mourra, dit tranquillement Aramis. — Il est dû sept cent mille livres à un marchand, à Brême, nommé Donstett, qui venait ici chercher la garantie de ma signature. — Il sera payé, dit Aramis. — Six chevaliers de Malte, dont voici les noms, ont découvert, par l'indiscrétion d'un affilié de onzième année, les troisièmes mystères; il faut savoir ce que ces hommes ont fait du secret, le reprendre et l'éteindre. — Cela sera fait — Trois affiliés dangereux doivent être renvoyés dans le Thibet pour y périr; ils sont condamnés. Voici leurs noms — Je ferai exécuter la sentence. – Enfin, il y a une dame d'Anvers, petite nièce de Ravaillac; elle a certains papiers qui compromettent l'ordre entre ses mains. Il y a dans la famille depuis cinquante-un ans une pension de cinquante mille livres. La pension est lourde; l'ordre n'est pas riche... Racheter les papiers pour une somme d'argent une fois donnée, ou, en cas de refus, supprimer la pension... sans risque. — J'aviserai, dit Aramis. — Un navire venant de Lima a dû entrer la semaine dernière dans le port de Lisbonne; il est chargé ostensiblement de chocolat, en réalité d'or. Chaque lingot est caché sous une couche de chocolat. Ce navire est à l'ordre; il vaut dix-sept millions de livres. Vous le ferez réclamer : voici les lettres de charge. — Dans quel port le ferai-je venir? — A Bayonne. — Sauf vents contraires, avant trois semaines il y sera. Est-ce tout?

Le franciscain fit de la tête un signe affirmatif, car il ne pouvait plus parler, le sang envahissait sa gorge et sa tête, et jaillit par la bouche, par les narines et par les yeux, Le malheureux n'eut que le temps de presser la main d'Aramis et tomba tout crispé de son lit sur le plancher.

Aramis lui mit la main sur le cœur. le cœur avait cessé de battre.

En se baissant, Aramis remarqua qu'un fragment du papier qu'il avait remis au franciscain avait échappé aux flammes.

Il le ramassa et le brûla jusqu'au dernier atome.

Puis, rappelant le confesseur et le médecin. — Votre pénitent est avec Dieu, dit-il au confesseur; il n'a plus besoin que des prières et de la sépulture des morts. Allez tout préparer pour un enterrement simple, et tel qu'il convient de le faire à un pauvre moine... Allez. Le jésuite sortit.

Alors se tournant vers le médecin, et voyant sa figure pâle et anxieuse : — Monsieur Grisart, dit-il tout bas, videz ce verre et le nettoyez : il y reste trop de ce que le grand conseil vous avait commandé d'y mettre.

Grisart, étourdi, atterré, écrasé, faillit tomber à la renverse.

Aramis haussa les épaules en signe de pitié, prit le verre, et en vida le contenu dans les cendres du foyer. Puis il sortit, emportant les papiers du mort.



MISSION.



Le lendemain ou plutôt le jour même, car les événemens que nous venons de raconter avaient pris fin à trois heures du matin seulement, avant le déjeuner, et comme le roi partait pour la messe avec les deux reines, comme Monsieur, avec le chevalier de Lorraine et quelques autres familiers, montait à cheval pour se rendre à la rivière afin d'y prendre un de ces fameux bains dont les dames étaient folles, comme il ne restait enfin au château que Madame, qui, sous prétexte d'indisposition, ne voulut pas sortir, on vit ou plutôt on ne vit pas Montalais se glisser hors de la chambre des filles d'honneur, attirant après elle la Vallière qui se cachait le plus possible, et toutes deux s'esquivant par les jardins, parvinrent, tout en regardant autour d'elles, à gagner les quinconces.

Le temps était nuageux, un vent de flammes courbait les fleurs et les arbustes; la poussière brûlante arrachée aux chemins montait par tourbillons sur les arbres. Montalais, qui pendant toute la marche avait rempli les fonctions d'un éclaireur habile, Montalais fit quelques pas encore, et, se retournant pour être sûre que personne n'écoutait ni ne venait : — Allons, dit-elle, Dieu merci ! nous sommes bien seules. Depuis hier tout le monde nous espionne ici, et l'on forme un cercle autour de nous comme si vraiment nous étions pestiférées. La Vallière baissa la tête et poussa un soupir. — Enfin, c'est inouï, continua Montalais, depuis M. Malicorne jusqu'à M. de Saint-Aignan, tout le monde en veut à notre secret. Voyons, Louise, recordons-nous un peu, que je sache à quoi m'en tenir.

La Vallière leva sur sa compagne ses beaux yeux purs et profonds comme l'azur d'un ciel de printemps. — Et moi, dit-elle, je te demanderai pourquoi nous avons été appelées chez Madame, pourquoi nous avons couché chez elle au lieu de coucher comme d'habitude chez nous; pourquoi tu es rentrée si tard, et d'où viennent les mesures de surveillance qui ont été prises ce matin à notre égard. — Ma chère Louise, tu réponds à ma question par une question ou plutôt par dix questions, ce qui n'est pas répondre. Je te dirai cela plus tard, et comme ce sont des choses de secondaire importance, tu peux attendre. Ce que je te demande, car tout découlera de là, c'est s'il y a ou s'il n'y a pas secret. — Je ne sais s'il y a secret, dit la Vallière, mais ce que je sais, de ma part, du moins, c'est qu'il y a eu imprudence depuis ma sotte parole et mon plus sot évanouissement d'hier ; chacun ici fait des commentaires sur nous. — Parle pour toi, ma chère, dit Montalais en riant, pour toi et pour Tonnay-Charente, qui

avez fait chacune hier vos déclarations aux nuages, déclarations qui malheureusement ont été interceptées.

La Vallière baissa la tête. — En vérité, dit-elle, tu m'accables. — Moi? — Oui, ces plaisanteries me font mourir. — Écoute, écoute, Louise. Ce ne sont point des plaisanteries, et rien n'est plus sérieux, au contraire. Je ne t'ai pas arrachée au château, je n'ai pas manqué la messe, je n'ai pas feint une migraine comme Madame, migraine que Madame n'avait pas plus que moi, je n'ai pas enfin déployé dix fois plus de diplomatie que M. Colbert n'en a hérité de M. de Mazarin et n'en pratique vis-à-vis de M. Fouquet, pour parvenir à te confier mes quatre douleurs, à cette seule fin que lorsque nous sommes seules, que personne ne nous écoute, tu viennes jouer au fin avec moi. Non, non, crois-le bien, quand je t'interroge, ce n'est pas seulement par curiosité, c'est parce que en vérité la situation est critique. On sait ce que tu as dit hier; on jase sur ce texte. Chacun brode de son mieux et des fleurs de sa fantaisie; tu as eu l'honneur cette nuit, et tu as encore l'honneur ce matin d'occuper toute la cour, ma chère, et le nombre de choses tendres et spirituelles qu'on te prête ferait crever de dépit mademoiselle Scudéry et son frère, si elles leur étaient fidèlement rapportées. — Eh! ma bonne Montalais, dit la pauvre enfant, tu sais mieux que personne ce que j'ai dit, puisque c'est devant toi que je le disais. — Oui, je le sais. Mon Dieu! la question n'est pas là. Je n'ai même pas oublié une seule des paroles que tu as dites; mais pensais-tu ce que tu disais?

Louise se troubla. — Encore des questions! s'écria-t-elle. Mon Dieu! quand je donnerais tout au monde pour oublier ce que j'ai dit... comment se fait-il donc que chacun se donne le mot pour m'en faire souvenir. Oh! voilà une chose affreuse. — Laquelle, voyons? — C'est d'avoir une amie qui me devrait épargner, qui pourrait me conseiller, m'aider a me sauver, et qui me tue, qui m'assassine! — Là! là! fit Montalais, voilà qu'après avoir dit trop peu, tu dis trop maintenant. Personne ne songe à te tuer, pas même à te voler, même ton secret: on veut l'avoir de bonne volonté, et non pas autrement; car ce n'est pas seulement de tes affaires qu'il s'agit, c'est des nôtres; et Tonnay-Charente te le dirait comme moi si elle était là. Car enfin, hier soir elle m'avait demandé un entretien dans notre chambre, et je m'y rendais après les colloques manicampiens et malicorniens, quand j'apprends à mon retour, un peu attardé, c'est vrai, que Madame a séquestré les filles d'honneur, et que nous couchons chez elle au lieu de coucher chez nous. Or, Madame a séquestré les filles d'honneur pour qu'elles n'aient pas le temps de se recorder, et, ce matin, elle s'est enfermée avec Tonnay-Charente dans ce même but. Dis-moi donc, chère amie, quel fonds Athénaïs et moi pouvons faire sur toi, comme nous te dirons quel fonds tu peux faire sur nous. — Je ne comprends pas bien la question que tu me fais, dit Louise très-agitée. — Hum! tu m'as l'air au contraire de très-bien comprendre. Mais je veux préciser mes questions afin que tu n'aies pas la ressource du moindre faux-fuyant. Écoute donc: *Aimes-tu M. de Bragelonne?* C'est clair, cela, hein?

A cette question qui tomba comme le premier projectile d'une armée assiégeante dans une place assiégée, Louise fit un mouvement. — Si j'aime Raoul! s'écria-t-elle, mon ami d'enfance, mon frère! — Eh! non, non, non! Voilà encore que tu m'échappes, ou que plutôt tu veux m'échapper. Je ne te demande pas si tu aimes Raoul, ton ami d'enfance et ton frère; je te demande si tu aimes M. le vicomte de Bragelonne, ton fiancé. — Oh! mon Dieu! ma chère, dit Louise, quelle sévérité dans ta parole. — Pas de rémission; je ne suis ni plus ni moins sévère que de coutume. Je t'adresse une question; réponds à cette question. — Assurément, dit Louise d'une voix étranglée,

tu ne me parles pas en amie, mais je te répondrai, moi, en amie sincère. — Réponds.

— Eh bien! je porte un cœur plein de scrupules et de ridicules fiertés à l'endroit de tout ce qu'une femme doit garder secret, et nul n'a jamais lu sous ce rapport jusqu'au fond de mon âme. — Je le sais bien. Si j'y avais lu, je ne t'interrogerais pas, je te dirais simplement : Ma bonne Louise, tu as le bonheur de connaître M. de Bragelonne, qui est un gentil garçon et un parti avantageux pour une fille sans fortune. M. de la Fère laissera quelque chose comme quinze mille livres de rentes à son fils. Tu auras donc un jour quinze mille livres de rentes comme la femme de ce fils; c'est admirable. Ne va donc ni à droite ni à gauche, va franchement à M. de Bragelonne, c'est-à-dire à l'autel où il doit te conduire. Après, eh bien! après, selon son caractère, tu seras ou émancipée ou esclave, c'est-à-dire que tu auras le droit de faire toutes les folies que font les gens trop libres ou trop esclaves. Voilà donc, ma chère Louise, ce que je te dirais d'abord si j'avais lu au fond de ton cœur. — Et je te remercierais, balbutia Louise, quoique le conseil ne me paraisse pas complétement bon. — Attends, attends... Mais tout de suite après te l'avoir donné, j'ajouterais : Louise, il est dangereux de passer des journées entières la tête inclinée sur son sein, les mains inertes, l'œil vague; il est dangereux de chercher les allées sombres et de ne plus sourire aux divertissemens qui épanouissent tous les cœurs de jeunes filles; il est dangereux, Louise, d'écrire avec le bout du pied, comme tu le fais, sur le sable, des lettres que tu as beau effacer, mais qui paraissent encore sous le talon, surtout quand ces lettres ressemblent plus à des L qu'à des B; il est dangereux enfin de se mettre dans l'esprit mille imaginations bizarres, fruits de la solitude et de la migraine, ces imaginations creusent les joues d'une pauvre fille en même temps qu'elles creusent sa cervelle : de sorte qu'il n'est point rare, en ces occasions, de voir la plus agréable personne du monde en devenir la plus maussade, de voir la plus spirituelle en devenir la plus niaise.

— Merci, mon Aure chérie, répondit doucement la Vallière, il est dans ton caractère de me parler ainsi, et je te remercie de me parler selon ton caractère. — Et c'est pour les songe-creux que je parle, ne prends donc de mes paroles que ce que tu croiras devoir en prendre; tiens, je ne sais plus quel conte me revient à la mémoire d'une fille vaporeuse ou mélancolique, car M. Dangeau m'expliquait l'autre jour que mélancolie devait grammaticalement s'écrire mélancholie, avec un h, attendu que le mot français est formé de deux mots grecs, dont l'un veut dire *noir* et l'autre *bile*. Je rêvais donc à cette jeune personne qui mourut de *bile noire* pour s'être imaginée que le prince, que le roi, ou que l'empereur... ma foi, n'importe lequel, s'en allait l'adorant, tandis que le prince, le roi ou l'empereur... comme tu voudras, aimait visiblement ailleurs, et, chose singulière, chose dont elle ne s'apercevait pas, tandis que tout le monde s'en apercevait autour d'elle, la prenait pour paravent d'amour. Tu ris, comme moi, de cette pauvre folle, n'est-ce pas, la Vallière? — Je ris, balbutia Louise pâle comme une morte, oui, certainement je ris. — Et tu as raison, car la chose est divertissante. L'histoire ou le conte, comme tu voudras, m'a plu; voilà pourquoi je l'ai retenu et je te le raconte. Te figures-tu, ma bonne Louise, le ravage que ferait dans ta cervelle, par exemple, une mélancolie de cette espèce-là? Quant à moi, j'ai résolu de te raconter la chose; car, si la chose arrivait à l'une de nous, il faudrait qu'elle fût bien convaincue de cette vérité : aujourd'hui c'est un leurre; demain, ce sera une risée; après-demain, ce sera la mort.

La Vallière tressaillit et pâlit encore, si c'était possible. — Quand un roi s'occupe de nous, continua Montalais, il nous le fait bien voir, et si nous sommes le bien qu'il

convoite, il sait se ménager son bien. Tu vois donc, Louise, qu'en pareilles circonstances, entre jeunes filles exposées à un semblable danger, il faut se faire toute confidence, afin que les cœurs non mélancoliques surveillent les cœurs qui le peuvent devenir. — Silence! silence! s'écria la Vallière, on vient. — On vient, en effet, dit Montalais, mais qui peut venir? tout le monde est à la messe avec le roi ou au bain avec Monsieur.

Au bout de l'allée, les jeunes filles aperçurent presque aussitôt sous l'arcade verdoyante la démarche gracieuse et la riche stature d'un jeune homme qui, son épée sous le bras et un manteau dessus, tout botté et tout éperonné, les saluait de loin avec un doux sourire. — Raoul! s'écria Montalais. — M. de Bragelonne! murmura Louise. — C'est un juge tout naturel qui nous vient pour notre différend, dit Montalais. — Oh! Montalais! Montalais! par pitié! s'écria la Vallière, après avoir été cruelle, ne sois point inexorable.

Ces mots, prononcés avec toute l'ardeur d'une prière, effacèrent du visage, sinon du cœur de Montalais toute trace d'ironie. — Oh! que vous voilà beau comme Amadis, monsieur de Bragelonne! cria-t-elle à Raoul, et tout armé, tout botté comme lui. — Mille respects, Mesdemoiselles, répondit Bragelonne en s'inclinant. — Mais enfin, pourquoi ces bottes? répéta Montalais, tandis que la Vallière, tout en regardant Raoul avec un étonnement pareil à celui de sa compagne, gardait néanmoins le silence. — Pourquoi? demanda Raoul. — Oui, hasarda la Vallière à son tour. — Parce que je pars, dit Bragelonne en regardant Louise.

La jeune fille se sentit frappée d'une superstitieuse terreur et chancela. — Vous partez, Raoul, s'écria-t-elle, et où donc allez-vous? — Ma chère Louise, dit le jeune homme avec cette placidité qui lui était naturelle, je vais en Angleterre. — Et qu'allez-vous faire en Angleterre? — Le roi m'y envoie. — Le roi! exclamèrent à la fois Louise et Aure, qui involontairement échangèrent un coup d'œil, se rappelant l'une et l'autre l'entretien qui venait d'être interrompu.

Ce coup d'œil, Raoul l'intercepta, mais il ne pouvait le comprendre.

Il l'attribua donc tout naturellement à l'intérêt que lui portaient les deux jeunes filles. — Sa Majesté, dit-il, a bien voulu se souvenir que M. le comte de la Fère est bien vu du roi Charles II. Ce matin donc, au départ pour la messe, le roi, me voyant sur son chemin, m'a fait un signe de tête. Alors, je me suis approché. — « Monsieur de Bragelonne, m'a-t-il dit, vous passerez chez M. Fouquet, qui a reçu de moi des lettres pour le roi de la Grande-Bretagne : ces lettres, vous les porterez. » Je m'inclinai. — Ah! avant que de partir, ajouta-t-il, vous voudrez bien prendre les commissions de Madame pour le roi son frère. » — Mon Dieu! murmura Louise toute nerveuse et toute pensive à la fois. — Si vite! On vous ordonne de partir si vite! dit Montalais paralysée par cet événement étrange. — Pour bien obéir à ceux qu'on respecte, dit Raoul, il faut obéir vite. Dix minutes après l'ordre reçu, j'étais prêt. Madame, prévenue, écrit la lettre dont elle veut me faire l'honneur de me charger. Pendant ce temps, sachant de mademoiselle de Tonnay-Charente que vous deviez être du côté des quinconces, j'y suis venu, et je vous trouve toutes deux. — Et toutes deux assez souffrantes, comme vous voyez, dit Montalais pour venir en aide à Louise, dont la physionomie s'altérait visiblement. — Souffrantes! répéta Raoul en pressant avec une tendre curiosité la main de Louise de la Vallière. Oh! en effet, votre main est glacée. — Ce n'est rien. — Ce froid ne va pas jusqu'au cœur, n'est-ce pas Louise? demanda le jeune homme avec un doux sourire.

Louise releva vivement la tête, comme si cette question eût été inspirée par un soup-

çon et eût provoqué un remords. — Oh! vous savez, dit-elle avec effort, que jamais mon cœur ne sera froid pour un ami tel que vous, monsieur de Bragelonne. — Merci, Louise. Je connais et votre cœur et votre âme, et ce n'est point au contact de la main, je le sais, que l'on juge une tendresse comme la vôtre. Louise, vous savez combien je vous aime, avec quelle confiance et quel abandon je vous ai donné ma vie, vous me pardonnerez donc, n'est-ce pas, de vous parler un peu en enfant? — Parlez, monsieur Raoul, dit Louise toute tremblante; je vous écoute. — Je ne puis m'éloigner de vous en emportant un tourment absurde, je le sais, mais qui cependant me déchire. — Vous éloignez-vous donc pour longtemps? demanda la Vallière d'une voix oppressée, tandis que Montalais détournait la tête. — Non, et je ne serai probablement pas même quinze jours absent.

La Vallière appuya une main sur son cœur qui se brisait.

— C'est étrange, poursuivit Raoul en regardant mélancoliquement la jeune fille; souvent je vous ai quittée pour aller en des rencontres périlleuses. Je partais joyeux alors, le cœur libre, l'esprit tout enivré de joies à venir, de futures espérances, et cependant alors il s'agissait pour moi d'affronter les balles des Espagnols ou les dures hallebardes des Wallons. Aujourd'hui, je vais sans nul danger, sans nulle inquiétude, chercher par le plus facile chemin du monde une belle récompense que me promet cette faveur du roi, je vais vous conquérir peut-être; car quelle autre faveur plus précieuse que vous-même le roi pourrait-il m'accorder! eh bien! Louise, je ne sais en vérité comment cela se fait, mais tout ce bonheur, tout cet avenir fuit devant mes yeux comme une vaine fumée, comme un rêve chimérique, et j'ai là, j'ai là au fond du cœur, voyez-vous, un grand chagrin, un inexprimable abattement, quelque chose de morne, d'inerte et de mort, comme un cadavre. Oh! je sais bien pourquoi, Louise; c'est parce que je ne vous ai jamais tant aimée que je le fais en ce moment. Oh! mon Dieu!

A cette dernière exclamation sortie d'un cœur brisé, Louise fondit en larmes et se renversa dans les bras de Montalais.

Celle-ci, qui cependant n'était pas des plus tendres, sentit ses yeux se mouiller et son cœur se serrer dans un cercle de fer.

Raoul vit les pleurs de sa fiancée. Son regard ne pénétra point, ne chercha pas même à pénétrer au delà de ses pleurs. Il fléchit un genou devant elle et lui baisa tendrement la main. On voyait que dans ce baiser il mettait tout son cœur. — Relevez-vous, relevez-vous, lui dit Montalais, prête à pleurer elle-même, car voici Athénaïs qui nous arrive.

Raoul essuya son genou du revers de sa manche, sourit encore une fois à Louise qui ne le regardait plus, et ayant serré la main de Montalais avec effusion, il se retourna pour saluer mademoiselle de Tonnay-Charente, dont on commençait à entendre la robe soyeuse effleurant le sable des allées. — Madame a-t-elle achevé sa lettre? lui demanda-t-il, lorsque la jeune fille fut à la portée de sa voix. — Oui, monsieur le vicomte, la lettre est achevée, cachetée, et Son Altesse Royale vous attend.

Raoul, à ce mot, prit à peine le temps de saluer Athénaïs, jeta un dernier regard à Louise, fit un dernier signe à Montalais et s'éloigna dans la direction du château.

Mais tout en s'éloignant, il se retournait encore.

Enfin, au détour de la grande allée, il eut beau se retourner, il ne vit plus rien.

De leur côté, les trois jeunes filles, avec des sentimens bien divers, l'avaient regardé disparaître. — Enfin, dit Athénaïs, rompant la première le silence, enfin, nous voilà seules, libres de causer de la grande affaire d'hier, et de nous expliquer sur la

conduite qu'il importe que nous suivions. Or, si vous voulez me prêter attention, continua-t-elle en regardant de tous côtés, je vais vous expliquer le plus brièvement possible, d'abord notre devoir comme je l'entends, et si vous ne me comprenez pas à demi-mot, la volonté de Madame.

Et mademoiselle de Tonnay-Charente appuya sur ces derniers mots de manière à ne pas laisser de doute à ses compagnes sur le caractère officiel dont elle était revêtue. — La volonté de Madame! s'écrièrent à la fois Montalais et Louise. — Ultimatum! répliqua diplomatiquement mademoiselle de Tonnay-Charente. — Mais, mon Dieu, Mademoiselle, murmura la Vallière... Madame sait donc... — Madame en sait plus que nous n'en avons dit, articula nettement Athénaïs. Ainsi, Mesdemoiselles, tenons-nous bien. — Oh! oui, fit Montalais. Aussi j'écoute de toutes mes oreilles. Parle, Athénaïs. — Mon Dieu! mon Dieu! murmura Louise toute tremblante, survivrai-je à cette cruelle soirée? — Oh! ne vous effarouchez point ainsi, dit Athénaïs, nous avons le remède.

Et s'asseyant au milieu de ses deux compagnes, à qui elle prit chacune une main qu'elle réunit dans les siennes, elle commença. Sur le chuchotement de ses premières paroles, on eût pu entendre le bruit d'un cheval qui galopait sur le pavé de la grande route, hors des grilles du château

HEUREUX COMME UN PRINCE.

Au moment où il allait rentrer au château, Bragelonne avait rencontré Guiche.

Mais avant d'être rencontré par Raoul, Guiche avait rencontré Manicamp, lequel avait rencontré Malicorne.

Comment Malicorne avait-il rencontré Manicamp? Rien de plus simple : il l'avait attendu à son retour de la messe, à laquelle il avait été en compagnie de M. de Saint-Aignan.

Réunis, ils s'étaient félicités sur cette bonne fortune, et Manicamp avait profité de la circonstance pour demander à son ami si quelques écus n'étaient pas restés au fond de sa poche.

Celui-ci, sans s'étonner de la question, à laquelle il s'attendait peut-être, avait répondu que toute poche dans laquelle on puise toujours sans jamais y rien mettre ressemble aux puits qui fournissent encore de l'eau pendant l'hiver, mais que les jardiniers finissent par épuiser l'été; que sa poche, à lui Malicorne, avait certainement de la profondeur, et qu'il y aurait plaisir à y puiser en temps d'abondance, mais que malheureusement l'abus avait amené la stérilité.

Ce à quoi Manicamp, tout rêveur, avait répliqué : — C'est juste. — Il s'agirait donc de la remplir, avait ajouté Malicorne. — Sans doute; mais comment? — Mais rien de plus facile, cher monsieur Manicamp. — Bon! dites. — Un office chez Monsieur, et la poche est pleine. — Cet office, vous l'avez. — C'est-à-dire que j'ai le titre. — Eh bien? — Oui, mais le titre sans l'office, c'est la bourse sans l'argent. — C'est juste, avait répondu une seconde fois Manicamp. — Poursuivons donc l'office, avait insisté

le titulaire. — Cher, très-cher, soupira Manicamp, un office chez Monsieur, c'est une des graves difficultés de notre situation. — Oh! oh! — Sans doute, nous ne pouvons rien demander à Monsieur en ce moment-ci. — Pourquoi donc? — Parce que nous sommes en froid avec lui. — Chose absurde, articula nettement Malicorne. — Bah! et si nous faisons la cour à Madame, dit Manicamp, est-ce que franchement nous pouvons agréer à Monsieur? — Justement, si nous faisons la cour à Madame et que nous soyons adroits, nous devons être adorés de Monsieur. — Hum! — Ou nous sommes des sots; dépêchez-vous donc, monsieur Manicamp, vous qui êtes un grand politique, de raccommoder M. de Guiche avec S. A. R. — Voyons, que vous a appris M. de Saint-Aignan, à vous, Malicorne? — A moi, rien; il m'a questionné, voilà tout. — Eh bien! il a été moins discret avec moi. — Il vous a appris, à vous? — Que le roi est amoureux fou de mademoiselle de la Vallière. — Nous savions cela, pardieu! répliqua ironiquement Malicorne, et chacun le crie assez haut pour que, tous le sachent, mais en attendant, faites, je vous prie, comme je vous conseille; parlez à M. de Guiche, et tâchez d'obtenir de lui qu'il fasse une démarche vers Monsieur. Que diable! il doit bien cela à S. A. R. — Mais il faudrait voir Guiche, disait Manicamp. — Il me semble qu'il n'y a point là une grande difficulté; faites pour le voir, vous, ce que j'ai fait pour vous voir, moi; attendez-le, vous savez qu'il est promeneur de son naturel. — Oui, mais où se promène-t-il? — La belle demande, par ma foi! il est amoureux de Madame, n'est-ce pas? — On le dit. — Eh bien! il se promène du côté des appartemens de Madame. — Eh! tenez, mon cher Malicorne, vous ne vous trompiez pas, le voici qui vient. — Et pourquoi voulez-vous que je me trompe. Avez-vous remarqué que ce soit mon habitude, dites? Voyons, il n'est tel que de s'entendre, vous avez besoin d'argent? — Ah! fit lamentablement Manicamp. — Moi, j'ai besoin de mon office. Que Malicorne ait l'office, Manicamp aura de l'argent. Ce n'est pas plus difficile que cela. — Eh bien! alors, soyez tranquille. Je vais faire de mon mieux. — Faites.

Guiche s'avançait, Malicorne tira de son côté, Manicamp happa Guiche.

Le comte était rêveur et sombre. — Dites-moi quelle rime vous cherchez, mon cher comte, dit Manicamp. J'en tiens une excellente pour faire le pendant de la vôtre, surtout si la vôtre est en *âme*.

Guiche secoua la tête, et reconnaissant un ami, il lui prit le bras. — Mon cher Manicamp, dit-il, je cherche autre chose qu'une rime. — Que cherchez-vous? — Et vous allez m'aider à trouver ce que je cherche, continua le comte, vous qui êtes un paresseux, c'est-à-dire un esprit plein d'ingéniosité. — J'apprête mon ingéniosité, cher comte. — Voici le fait : Je veux me rapprocher d'une maison où j'ai affaire. — Il faut aller du côté de cette maison, dit Manicamp. — Bon. Mais cette maison est habitée par un mari jaloux. — Est-il plus jaloux que le chien Cerberus? — Non, pas plus, mais autant. — A-t-il trois gueules, comme ce désespérant gardien des enfers? Oh! ne haussez pas les épaules, mon cher comte; je fais cette question avec une raison parfaite, attendu que les poëtes prétendent que pour fléchir mons Cerberus, il faut que le voyageur apporte un gâteau. Or, moi qui vois la chose du côté de la prose, c'est-à-dire du côté de la réalité, je dis : Un gâteau c'est bien peu pour trois gueules. Si votre jaloux a trois gueules, comte, demandez trois gâteaux. — Manicamp, des conseils comme celui-là, j'en irai chercher chez M. de Beautru. — Pour en avoir de meilleurs, monsieur le comte, dit Manicamp avec un sérieux comique, vous adopterez alors une formule plus nette que celle que vous m'avez exposée. — Ah! si Raoul était là, dit de Guiche, il me comprendrait, lui. — Je le crois, surtout si vous lui disiez :

J'aimerais fort à voir *Madame* de plus près, mais je crains *Monsieur*, qui est jaloux. — Manicamp! s'écria le comte avec colère et en essayant d'écraser le railleur sous son regard.

Mais le railleur ne parut pas ressentir la plus petite émotion. — Qu'y a-t-il donc, mon cher comte? demanda Manicamp. — Comment! c'est ainsi que vous blasphémez les noms les plus sacrés! s'écria Guiche. — Quels noms? — Monsieur! Madame! les premiers noms du royaume. — Mon cher comte, vous vous trompez étrangement, et je ne vous ai pas nommé les premiers noms du royaume. Je vous ai répondu à propos d'un mari jaloux que vous ne me nommiez pas, mais qui nécessairement a une femme. Je vous ai, dis-je, répondu : « Pour voir *madame*, rapprochez-vous de *monsieur*...»

— Mauvais plaisant, dit en souriant le comte, est-ce cela que tu as dit? — Pas autre chose. — Bien, alors. — Maintenant, ajouta Manicamp, voulez-vous qu'il s'agisse de madame la duchesse... et de M. le duc... soit, je vous dirai : Rapprochons-nous de cette maison quelle qu'elle soit; car c'est une tactique qui dans aucun cas ne peut être défavorable à votre amour. — Ah! Manicamp, un prétexte, un bon prétexte, trouvez-le-moi. — Un prétexte, pardieu! cent prétextes, mille prétextes! Si Malicorne était là, c'est lui qui vous aurait déjà trouvé cinquante mille prétextes excellens! — Qu'est-ce que Malicorne? dit Guiche en clignant des yeux comme un homme qui cherche; il me semble que je connais ce nom-là... — Si vous le connaissez! je crois bien : vous devez trente mille écus à son père. — Ah! oui; c'est ce digne garçon d'Orléans... — A qui vous avez promis un office chez Monsieur; pas le mari jaloux, l'autre. — Eh bien! puisqu'il a tant d'esprit, ton ami Malicorne, qu'il me trouve donc un moyen d'être adoré de Monsieur, qu'il me trouve un prétexte pour faire ma paix avec lui. Soit, je lui en parlerai. — Mais qui nous arrive là? — C'est le vicomte de Bragelonne. — Raoul! oui, en effet.

Et Guiche marcha rapidement au-devant du jeune homme. — C'est vous, mon cher Raoul! dit Guiche. — Oui, je vous cherchais pour vous faire mes adieux, cher ami! répliqua Raoul en serrant la main du comte. Bonjour, monsieur Manicamp. — Comment! tu pars, vicomte? — Oui, je pars... mission du roi. — Où vas-tu? — Je vais à Londres. De ce pas je vais chez Madame; elle doit me remettre une lettre pour Sa Majesté le roi Charles II. — Tu la trouveras seule, car Monsieur est sorti. — Pour aller... — Pour aller au bain. — Alors, cher ami, toi qui es des gentilshommes de Monsieur, charge-toi de lui faire mes excuses. Je l'eusse attendu pour prendre ses ordres, si le désir de mon prompt départ ne m'avait été manifesté par M. Fouquet, et de la part de Sa Majesté.

Manicamp poussa Guiche du coude. — Voilà le prétexte, dit-il. — Lequel? — Les excuses de M. de Bragelonne. — Faible prétexte, dit Guiche. — Excellent, si Monsieur ne vous en veut pas? méchant comme tout autre, si Monsieur vous en veut. — Vous avez raison, Manicamp, un prétexte quel qu'il soit, c'est tout ce qu'il me faut. Ainsi donc, bon voyage, cher Raoul.

Et là-dessus les deux amis s'embrassèrent.

Cinq minutes après, Raoul entrait chez Madame, comme l'y avait invité mademoiselle de Montalais.

Madame était encore à la table où elle avait écrit sa lettre. Devant elle brûlait la bougie de cire rose qui lui avait servi à la cacheter. Seulement, dans sa préoccupation, car Madame paraissait fort préoccupée, elle avait oublié de souffler cette bougie.

Bragelonne était attendu : on l'annonça aussitôt qu'il parut.

Bragelonne était l'élégance même : il était impossible de le voir une fois sans se le rappeler toujours; et non-seulement Madame l'avait vu une fois, mais encore, on se

le rappelle, c'était un des premiers qui eût été au-devant d'elle, et il l'avait accompagnée du Havre à Paris.

Madame avait donc conservé un excellent souvenir de Bragelonne. — Ah! lui dit-elle, vous voilà, Monsieur; vous allez voir mon frère, qui sera heureux de payer au fils une portion de la dette de reconnaissance qu'il a contractée envers le père. — Le comte de la Fère, Madame, a été largement récompensé du peu qu'il a eu le bonheur de faire pour le roi par les bontés que le roi a eues pour lui, et c'est moi qui vais lui porter l'assurance du respect, du dévouement et de la reconnaissance du père et du fils. — Connaissez-vous mon frère, monsieur le vicomte? — Non, Votre Altesse; c'est la première fois que j'aurai le bonheur de voir Sa Majesté. — Vous n'avez pas besoin d'être recommandé près de lui. Mais enfin, si vous doutiez de votre valeur personnelle, prenez-moi hardiment pour votre répondant, je ne vous démentirai point. — Oh! Votre Altesse est trop bonne! — Non, monsieur de Bragelonne. Je me souviens que nous avons fait route ensemble, et que j'ai remarqué votre grande sagesse au milieu des suprêmes folies que faisaient, à votre droite et à votre gauche, deux des plus grands fous de ce monde, MM. de Guiche et de Buckingham. Mais ne parlons pas d'eux; parlons de vous. Allez-vous en Angleterre pour y chercher un établissement? Excusez ma question : ce n'est point la curiosité, mais le désir de vous être bonne à quelque chose qui me la dicte. — Non, Madame; je vais en Angleterre pour remplir une mission qu'a bien voulu me confier Sa Majesté, voilà tout. — Et vous comptez revenir en France? — Aussitôt cette mission remplie, à moins que Sa Majesté le roi Charles II ne me donne d'autres ordres. — Il vous fera tout au moins la prière, j'en suis sûre, de rester près de lui le plus longtemps possible. — Alors, comme je ne saurais pas refuser, je prierai d'avance Votre Altesse Royale de vouloir bien rappeler au roi de France qu'il a loin de lui un de ses serviteurs les plus dévoués. — Prenez garde que lorsqu'il vous rappellera vous ne regardiez son ordre comme un abus de pouvoir. — Je ne comprends pas, Madame. — La cour de France est incomparable, je le sais bien, mais nous avons quelques jolies femmes aussi à la cour d'Angleterre.

Raoul sourit. — Oh! dit Madame, voilà un sourire qui ne présage rien de bon à mes compatriotes. C'est comme si vous leur disiez, monsieur de Bragelonne : Je viens à vous, mais je laisse mon cœur de l'autre côté du détroit. N'est-ce point cela que signifiait votre sourire? — Votre Altesse a le don de lire jusqu'au plus profond des âmes; elle comprendra donc pourquoi maintenant tout séjour prolongé à la cour d'Angleterre serait une douleur pour moi. — Et je n'ai pas besoin de m'informer si un brave cavalier est payé de retour? — Madame, j'ai été élevé avec celle que j'aime, et je crois qu'elle a pour moi les mêmes sentimens que j'ai pour elle. — Eh bien! partez vite, monsieur de Bragelonne, revenez vite, et à votre retour nous verrons deux heureux, car j'espère qu'il n'y a aucun obstacle à votre bonheur? — Il y en a un grand, Madame. — Bah! et lequel? — La volonté du roi. — La volonté du roi... Le roi s'oppose à votre mariage? — Ou du moins il le diffère. J'ai fait demander au roi son agrément par le comte de la Fère, et, sans le refuser tout à fait, il a au moins dit positivement qu'il le lui ferait attendre.

— La personne que vous aimez est-elle donc indigne de vous? — Elle est digne de l'amour d'un roi, Madame. — Je veux dire : Peut-être n'est-elle point d'une noblesse égale à la vôtre? — Elle est d'excellente famille. — Jeune, belle? — Dix-sept ans, et pour moi belle à ravir. — Est-elle en province ou à Paris? — Elle est à Fontainebleau, Madame. — A la cour? — Oui. — Je la connais? — Elle a l'honneur de faire

partie de la maison de Votre Altesse Royale. — Son nom? demanda la princesse avec anxiété, si toutefois, ajouta-t-elle en se reprenant vivement, son nom n'est pas un secret. — Non, Madame, mon amour est assez pur pour que je n'en fasse de secret pour personne, et à plus forte raison à Votre Altesse, si parfaitement bonne pour moi. C'est mademoiselle Louise de la Vallière.

Madame ne put retenir un cri dans lequel il y avait plus que de l'étonnement. — Ah! dit-elle... la Vallière... celle qui hier... elle s'arrêta; s'est trouvée indisposée, je crois, continua-t-elle. — Oui, Madame; j'ai appris l'accident qui lui était arrivé ce matin seulement. — Et vous l'avez vue avant que de venir ici? — J'ai eu l'honneur de lui faire mes adieux. — Et vous dites, fit Madame en faisant effort sur elle-même, que le roi a... ajourné votre mariage avec cette enfant? — Oui, Madame, ajourné. — Et a-t-il donné quelque raison à cet ajournement? — Aucune. — Il y a longtemps que le comte de la Fère lui a fait cette demande? — Il y a plus d'un mois, Madame. — C'est étrange, fit la princesse. Et quelque chose comme un nuage passa sur ses yeux. — Un mois, répéta-t-elle. — A peu près. — Vous avez raison, monsieur le vicomte, dit la princesse avec un sourire dans lequel Bragelonne eût pu remarquer quelque contrainte, il ne faut pas que mon frère vous garde trop longtemps là-bas, partez donc vite, et dans la première lettre que j'écrirai en Angleterre, je vous réclamerai au nom du roi.

Et Madame se leva pour remettre sa lettre aux mains de Bragelonne.

Raoul comprit que son audience était finie; il prit la lettre, s'inclina devant la princesse et sortit. — Un mois! murmura la princesse: aurais-je donc été aveugle à ce point, et l'aimerait-il depuis un mois?

Et comme Madame n'avait rien à faire, elle se mit à commencer pour son frère la lettre dont le *post-scriptum* devait rappeler Bragelonne.

Le comte de Guiche avait, comme nous l'avons vu, cédé aux instances de Manicamp et s'était laissé entraîner par lui jusqu'aux écuries où ils firent seller leurs chevaux: après quoi, par la petite allée dont nous avons déjà donné la description à nos lecteurs, ils s'avancèrent au-devant de Monsieur qui, sortant du bain, s'en revenait tout frais vers le château, ayant sur le visage un voile de femme, afin que le soleil déjà chaud ne hâlât pas son teint.

Monsieur était dans un de ces accès de belle humeur que lui inspirait parfois l'admiration de sa propre beauté. Il avait dans l'eau pu comparer la blancheur de son corps à celle du corps de ses courtisans, et, grâces au soin que Son Altesse Royale prenait d'elle-même, nul n'avait pu, même le chevalier de Lorraine, soutenir la concurrence.

Monsieur avait de plus nagé avec un certain succès, et tous les nerfs tendus dans une sage mesure par cette salutaire immersion de l'eau fraîche, tenaient son corps et son esprit dans un heureux équilibre.

Aussi, à la vue de Guiche qui venait au petit galop au-devant de lui sur un magnifique cheval blanc, le prince ne put-il retenir une joyeuse exclamation. — Il me semble que cela va bien, dit Manicamp qui crut lire cette bienveillance sur la physionomie de Son Altesse Royale. — Ah! bonjour, Guiche, bonjour, mon pauvre Guiche! s'écria le prince. — Salut à monseigneur! répondit Guiche encouragé par le ton de voix de Philippe, santé, joie, bonheur et prospérité à Votre Altesse! — Sois le bienvenu, Guiche, et prends ma droite, mais tiens ton cheval en bride, car je veux revenir au pas sous ces voûtes fraîches. — A vos ordres, monseigneur.

Et Guiche se rangea à la droite du prince comme il venait d'y être invité. —

Voyons, mon cher Guiche, dit le prince, voyons, donne-moi un peu des nouvelles de ce Guiche que j'ai connu autrefois et qui faisait la cour à ma femme?

Guiche rougit jusqu'au blanc des yeux, tandis que Monsieur éclatait de rire comme s'il eût fait la plus spirituelle plaisanterie du monde.

Les quelques privilégiés qui entouraient Monsieur crurent devoir l'imiter, quoiqu'ils n'eussent pas entendu ses paroles, et ils poussèrent un bruyant éclat de rire qui prit au premier, traversa le cortége et ne s'éteignit qu'au dernier.

Guiche, tout rougissant qu'il était, fit cependant bonne contenance : Manicamp le regardait. — Ah! monseigneur, répondit Guiche, soyez charitable à un malheureux; ne m'immolez pas à M. le chevalier de Lorraine! – Comment cela? — S'il vous entend me railler, il renchérira sur Votre Altesse et me raillera sans pitié. — Sur ton amour, sur la princesse? — Oh ! monseigneur, par pitié! — Voyons, voyons, Guiche, avoue que tu as fait les doux yeux à Madame. — Jamais je n'avouerai une pareille chose, monseigneur. — Par respect pour moi. Eh bien, je t'affranchis du respect, Guiche. Avoue comme s'il s'agissait de mademoiselle de Chalais et de mademoiselle de la Vallière. Puis s'interrompant : — Allons, bon ! dit-il en recommençant à rire, voilà que je joue avec une épée à deux tranchans, moi. Je frappe sur toi et je frappe sur mon frère, Chalais et la Vallière, ta fiancée à toi et sa future à lui. — En vérité, monseigneur, dit le comte, vous êtes aujourd'hui d'une adorable humeur. — Ma foi oui, je me sens bien, et puis ta vue me fait plaisir. — Merci, monseigneur. — Tu m'en voulais? — Moi, monseigneur! Et de quoi, mon Dieu? — De ce que j'avais interrompu tes sarabandes et tes espagnoleries. — Oh ! Votre Altesse ! — Voyons, ne nie point. Tu es sorti ce jour-là de chez la princesse avec des yeux furibonds ; cela t'a porté malheur, mon cher, et tu as dansé le ballet d'hier d'une pitoyable façon. Ne boude pas, Guiche, cela te nuit en ce que tu prends l'air d'un ours. Si la princesse t'a bien regardé hier, je suis sûr d'une chose. — De laquelle, monseigneur? Votre Altesse m'effraie. — Elle t'aura tout à fait renié. Et le prince de rire de plus belle. — Décidément, pensa Manicamp, le rang n'y fait rien, et ils sont tous pareils.

Le prince continua : — Enfin, te voilà revenu ; il y a espoir que le chevalier redevienne aimable. — Comment cela, monseigneur, et par quel miracle puis-je avoir cette influence sur M. de Lorraine? — C'est tout simple, il est jaloux de toi. — Ah! bah ! vraiment? — C'est comme je te le dis. — Il me fait trop d'honneur. — Tu comprends, quand tu es là, il me caresse ; quand tu es parti, il me martyrise. Je règne par bascule. Et puis, tu ne sais pas l'idée qui m'est venue? — Je ne m'en doute pas, monseigneur. — Eh bien ! quand tu étais en exil, car tu as été exilé, mon pauvre Guiche... — Pardieu! monseigneur, à qui la faute? dit Guiche en affectant un air bourru. — Oh! ce n'est certainement pas moi, cher comte, répliqua Son Altesse Royale. Je n'ai pas demandé au roi de t'exiler, foi de prince! — Non, pas vous, monseigneur, je le sais bien, mais... — Mais, Madame ; oh! quant à cela, je ne dis pas non. Que diable lui as-tu donc fait, à Madame? — En vérité, monseigneur... — Les femmes ont leurs rancunes, je le sais bien, et la mienne n'est pas exempte de ce travers. Mais si elle t'a fait exiler, elle, je ne t'en veux pas, moi. — Alors, monseigneur, dit Guiche, je ne suis qu'à moitié malheureux.

Manicamp, qui venait derrière Guiche et qui ne perdait pas une parole de ce que disait le prince, plia les épaules jusque sur le cou de son cheval pour cacher le rire qu'il ne pouvait réprimer. — D'ailleurs, ton exil m'a fait pousser un projet dans la tête. — Bon ! — Quand le chevalier, ne te voyant plus là et sûr de régner seul, me malmenait, voyant, au contraire de ce méchant garçon, ma femme si aimable et si

bonne pour moi qui la néglige, j'eus l'idée de me faire un mari modèle, une rareté, une curiosité de cour : j'eus l'idée d'aimer ma femme.

Guiche regarda le prince avec un air de stupéfaction qui n'avait rien de joué. — Oh ! balbutia Guiche tremblant : cette idée-là, monseigneur, elle ne vous est pas venue sérieusement. — Ma foi, si. J'ai du bien que mon frère m'a donné au moment de mon mariage ; elle a de l'argent, elle, et beaucoup, puisqu'elle en tire tout à la fois de son frère d'Angleterre et de son beau-frère de France. Eh bien ! nous eussions quitté la cour. Je me fusse retiré au château de Villers-Coterets, qui est de mon apanage, au milieu d'une forêt, dans laquelle nous eussions filé le parfait amour aux mêmes endroits que faisait mon grand-père Henri IV avec la belle Gabrielle. . Que dis-tu de cette idée, Guiche? — Je dis que c'est à faire frémir, monseigneur, répondit Guiche qui frémissait réellement. — Ah ! je vois que tu ne supporterais pas d'être exilé une seconde fois. — Moi, monseigneur? — Je ne t'emmènerais donc pas avec nous comme j'en avais eu le dessein d'abord. — Comment, avec vous, monseigneur? — Oui, si par hasard l'idée me reprend de bouder la cour. — Oh ! monseigneur, qu'à cela ne tienne, je suivrai Votre Altesse jusqu'au bout du monde.

— Maladroit que vous êtes! grommela Manicamp en poussant son cheval sur Guiche, de façon à le désarçonner.

Puis, en passant près de lui comme s'il n'était pas maître de son cheval, — Mais pensez donc à ce que vous dites, lui glissa-t-il tout bas. — Alors, dit le prince, c'est convenu ; puisque tu m'es si dévoué, je t'emmène. — Partout, monseigneur, partout, répliqua joyeusement Guiche; partout, à l'instant même. Êtes-vous prêt?

Et Guiche rendit en riant la main à son cheval, qui fit deux bonds en avant. — Un instant, un instant, dit le prince; passons par le château. — Pourquoi faire? — Pour prendre ma femme, parbleu! — Comment? demanda Guiche. — Sans doute, puisque je te dis que c'est un projet d'amour conjugal ; il faut bien que j'emmène ma femme. — Alors, monseigneur, répondit le comte, j'en suis désespéré; mais pas de Guiche pour vous. — Bah ! — Oui. Pourquoi emmenez-vous Madame? — Tiens! parce que je m'aperçois que je l'aime.

Guiche pâlit légèrement, en essayant toutefois de conserver son apparente gaieté. — Si vous aimez Madame, monseigneur, dit-il, cet amour doit vous suffire, et vous n'avez plus besoin de vos amis. — Pas mal, pas mal, murmura Manicamp. — Allons, voilà ta peur de Madame qui te reprend, répliqua le prince. — Écoutez donc, monseigneur, je suis payé pour cela ; une femme qui m'a fait exiler. — Oh ! mon Dieu, le vilain caractère que tu as, Guiche; comme tu es rancunier, mon ami. — Je voudrais bien vous y voir, vous, monseigneur. — Décidément, c'est à cause de cela que tu as si mal dansé hier; tu voulais te venger en faisant faire à Madame de fausses figures; ah ! Guiche, ceci est mesquin, et je le dirai à Madame. — Oh ! vous pouvez lui dire tout ce que vous voudrez, monseigneur. Son Altesse ne me haïra point plus qu'elle ne le fait. — Là, là, tu exagères, pour quinze pauvres jours de campagne forcée qu'elle t'a imposés. — Monseigneur, quinze jours sont quinze jours, et quand on les passe à s'ennuyer, quinze jours sont une éternité. — De sorte que tu ne lui pardonneras pas? — Jamais. — Allons, allons, Guiche, sois meilleur garçon, je veux faire ta paix avec elle; tu reconnaîtras, en la fréquentant, qu'elle n'a point de méchanceté et qu'elle est pleine d'esprit. — Monseigneur... — Tu verras qu'elle sait recevoir comme une princesse et rire comme une bourgeoise; tu verras qu'elle fait, quand elle le veut, que les heures s'écoulent comme des minutes. Guiche, mon ami, il faut que tu reviennes sur le compte de ma femme.

— Décidément, se dit Manicamp, voilà un mari à qui le nom de sa femme portera malheur, et feu le roi Candaule était un véritable tigre auprès de monseigneur. — Enfin, ajouta le prince, tu reviendras sur le compte de ma femme, Guiche; je te le garantis. Seulement, il faut que je te montre le chemin. Elle n'est point banale, et ne parvient pas qui veut à son cœur.—Monseigneur...—Pas de résistance, Guiche, ou nous nous fâcherons, répliqua le prince.—Mais puisqu'il le veut, murmura Manicamp à l'oreille de Guiche, satisfaites-le donc. — Monseigneur, dit le comte, j'obéirai. — Et pour commencer, reprit monseigneur, on joue ce soir chez Madame, tu dîneras avec moi et je te conduirai chez elle. — Oh! pour cela, monseigneur, objecta Guiche, vous me permettrez de résister. — Encore! mais c'est de la rébellion. — Madame m'a trop mal reçu hier devant tout le monde. — Vraiment! dit le prince en riant. — A ce point qu'elle ne m'a pas même répondu quand je lui ai parlé: il peut être bon de n'avoir pas d'amour-propre, mais trop peu, c'est trop peu, comme on dit. — Comte, après le dîner tu iras t'habiller chez toi et tu viendras me reprendre, je t'attendrai.— Puisque Votre Altesse le commande absolument. — Absolument. — Il n'en démordra point, se dit Manicamp, et ces sortes de choses sont de celles qui tiennent le plus obstinément à la tête des maris. Ah! pourquoi donc M. Molière n'a-t-il pas entendu celui-là, il l'aurait mis en vers.

Le prince et sa cour ainsi devisant rentrèrent dans les plus frais appartemens du château.—A propos, dit Guiche sur le seuil de la porte, j'avais une commission pour Votre Altesse Royale. — Fais ta commission. — M. de Bragelonne est parti pour Londres avec un ordre du roi, et il m'a chargé de tous ses respects pour monseigneur. — Bien, bon voyage au vicomte que j'aime fort. Allons, va t'habiller, Guiche, et reviens-nous. Et si tu ne reviens pas... — Qu'arrivera-t-il, monseigneur? — Il arrivera que je te fais jeter à la Bastille. —Allons, décidément, dit Guiche en riant, Son Altesse Royale Monsieur est la contre-partie de Son Altesse Royale Madame. Madame me fait exiler parce qu'elle ne m'aime pas assez, Monsieur me fait emprisonner parce qu'il m'aime trop. Merci, Monsieur. Merci, Madame.

— Allons, allons, dit le prince, tu es un charmant ami, et tu sais bien que je ne puis me passer de toi. Reviens vite. — Soit, mais il me plaît de faire de la coquetterie à mon tour, monseigneur. — Bah! — Aussi je ne rentre chez Votre Altesse qu'à une seule condition. — Laquelle? — J'ai l'ami d'un de mes amis à obliger. — Tu l'appelles? — Malicorne. — Vilain nom. – Très-bien porté, monseigneur. — Soit. Eh bien? — Eh bien! je dois à M. Malicorne une place chez vous, monseigneur. — Une place de quoi? — Une place quelconque; une surveillance, par exemple. — Parbleu! cela se trouve bien, j'ai congédié hier le maître des appartemens. — Va pour le maître des appartemens, monseigneur. Qu'a-t-il à faire? — Rien, sinon à regarder et à rapporter. — Police intérieure? — Justement. — Oh! comme cela va bien à Mâlicorne, se hasarda de dire Manicamp. — Vous connaissez celui dont il s'agit, monsieur Manicamp? demanda le prince. — Intimement, monseigneur. C'est moi l'ami. — Et votre opinion est? — Que monseigneur n'aura jamais un maître des appartemens pareil à celui-là. — Combien rapporte l'office? demanda le comte au prince. — Je l'ignore; seulement on m'a toujours dit qu'il ne pouvait assez se payer quand il était bien occupé. — Qu'appelez-vous bien occupé? prince. — Cela va sans dire quand le fonctionnaire est homme d'esprit. — Alors, je crois que monseigneur sera content, car Malicorne a de l'esprit comme un diable. — Bon, l'office me coûtera cher en ce cas, répliqua le prince en riant. Tu me fais là un véritable cadeau, comte. — Je le crois, monseigneur. — Eh bien! va donc annoncer à ton monsieur Mélicorne... — Malicorne,

monseigneur. — Je ne me ferai jamais à ce nom-là. — Vous dites bien Manicamp, monseigneur. — Oh ! je dirais très-bien aussi Malicorne. L'habitude m'aiderait. — Dites, dites, monseigneur, je vous promets que votre inspecteur des appartemens ne se fâchera point; il est du plus heureux caractère qui se puisse voir.

— Eh bien, alors, mon cher Guiche, annoncez-lui sa nomination... Mais, attendez... — Quoi, monseigneur? — Je veux le voir auparavant. S'il est aussi laid que son nom, je me dédis. — Monseigneur le connaît. — Moi? — Sans doute, monseigneur l'a déjà vu au Palais-Royal, à telles enseignes que c'est même moi qui le lui ai présenté. — Ah ! fort bien, je me rappelle... c'est, peste ! un charmant garçon ! — Je savais bien que monseigneur avait dû le remarquer. — Oui, oui, oui ! Vois-tu, Guiche, je ne veux pas que ma femme ni moi nous ayons des laideurs devant les yeux. Ma femme prendra pour demoiselles d'honneur, toutes filles jolies; moi tous gentilshommes bien faits. De cette façon, vois-tu, Guiche, si je fais des enfans, ils seront d'une bonne inspiration, et si ma femme en fait, elle aura vu de beaux modèles. — C'est puissamment raisonné, monseigneur, dit Manicamp, approuvant de l'œil et de la voix en même temps. Quant à Guiche, sans doute ne trouva-t-il pas le raisonnement aussi heureux, car il opina seulement du geste, et encore le geste garda-t-il un caractère marqué d'indécision.

Manicamp s'en alla prévenir Malicorne de la bonne nouvelle qu'il venait d'apprendre.

Guiche parut s'en aller à contre-cœur faire sa toilette de cour.

Monsieur, chantant, riant et se mirant, atteignit l'heure du dîner, dans des dispositions qui eussent justifié ce proverbe : « Heureux comme un prince. »



HISTOIRE D'UNE DRYADE ET D'UNE NAÏADE.



Tout le monde avait fait collation au château, et après la collation toilette de cour.

La collation avait lieu d'habitude à cinq heures.

Mettons une heure de collation et deux heures de toilette. Chacun était donc prêt vers les huit heures du soir.

Aussi vers huit heures du soir commençait-on à se présenter chez Madame.

Car, ainsi que nous l'avons dit, c'était Madame qui recevait ce soir-là.

Et aux soirées de Madame nul n'avait garde de manquer, car les soirées passaient chez elle avec tout le charme que la reine, cette pieuse et excellente princesse, n'avait pu, elle, donner à ses réunions. Car c'est malheureusement un des avantages de la bonté d'amuser moins qu'un méchant esprit.

Et cependant, hâtons-nous de le dire, méchant esprit n'était pas une épithète que l'on pût appliquer à Madame.

Cette nature toute d'élite renfermait trop de générosité véritable, trop d'élans nobles et de réflexions distinguées pour qu'on pût l'appeler une méchante nature.

Mais Madame avait le don de la résistance, don si souvent fatal à celui qui le possède, car il se brise où un autre eût plié; il en résultait que les coups ne s'émoussaient point sur elle comme sur cette conscience ouatée de Marie-Thérèse.

Son cœur rebondissait à chaque attaque, et pareille aux quintaines agressives des jeux de bague, Madame, si on ne la frappait pas de manière à l'étourdir, rendait coup pour coup à l'imprudent quel qu'il fût qui osait jouter contre elle.

Était-ce méchanceté, était-ce tout simplement malice? Nous estimons, nous, que les riches et puissantes natures sont celles qui, pareilles à l'arbre de la science, produisent à la fois le bien et le mal, double rameau toujours fleuri, toujours fécond, dont savent distinguer le bon fruit ceux qui en ont faim, dont meurent pour avoir mangé le mauvais, les inutiles et les parasites, ce qui n'est pas un mal.

Donc Madame, qui avait son plan de seconde reine, ou même de première reine, bien arrêté dans son esprit, Madame, disons-nous, rendait sa maison agréable par la conversation, par les rencontres, par la liberté parfaite qu'elle laisait à chacun de placer son mot, à la condition, toutefois, que le mot fût joli ou utile. Et, le croira-t-on, par cela même on parlait peut-être moins chez Madame qu'ailleurs.

Madame haïssait les bavards et se vengeait cruellement d'eux.

Elle les laissait parler.

Elle haïssait aussi la prétention et ne passait pas même ce défaut au roi.

C'était la maladie de Monsieur, et la princesse avait entrepris cette tâche exorbitante de l'en guérir.

Au reste, poëtes, hommes d'esprit, femmes belles, elle accueillait tout en maîtresse supérieure à ses esclaves. Assez rêveuse au milieu de toutes ses espiègleries, pour faire rêver les poëtes; assez forte de ses charmes pour briller même au milieu des plus jolies; assez spirituelle pour que les plus remarquables l'écoutassent avec plaisir.

On conçoit ce que des réunions pareilles à celles qui se tenaient chez Madame devaient attirer de monde, la jeunesse y affluait. Quand le roi est jeune, tout est jeune à la cour.

Aussi voyait-on bouder les vieilles dames, têtes fortes de la régence ou du dernier règne; mais on répondait à leurs bouderies en riant de ces vénérables personnes qui avaient poussé l'esprit de domination jusqu'à commander des parties de soldats dans la guerre de la fronde, afin, disait Madame, de ne pas perdre tout empire sur les hommes.

A huit heures sonnant, Son Altesse Royale entra dans le grand salon avec ses dames d'honneur et trouva plusieurs courtisans qui attendaient déjà depuis plus dix minutes.

Parmi tous ces précurseurs de l'heure dite, elle chercha celui qu'elle croyait devoir être arrivé le premier de tous. Mais elle ne le trouva point.

Mais presque au même instant où elle achevait cette investigation, on annonça Monsieur.

Monsieur était splendide à voir. Toutes les pierreries du cardinal Mazarin, celles bien entendu que le ministre n'avait pu faire autrement que de laisser, toutes les pierreries de la reine-mère, quelques-unes même de sa femme, Monsieur les portait ce jour-là. Aussi Monsieur brillait-il comme un soleil.

Derrière lui, à pas lents et avec un air de componction parfaitement joué, venait Guiche, vêtu d'un habit de velours gris-perle, brodé d'argent et à rubans bleus.

Guiche portait en outre des malines aussi belles dans leur genre que les pierreries de Monseigneur l'étaient dans le leur.

La plume de son chapeau était rouge.

Madame avait plusieurs couleurs.

Elle aimait le rouge en tentures, le gris en vêtemens, le bleu en fleurs.

M. de Guiche, ainsi vêtu, était d'une beauté que tout le monde pouvait remarquer. Certaine pâleur intéressante, certaine langueur d'yeux, des mains mates de blancheur sous de grandes dentelles, la bouche mélancolique; il ne fallait, en vérité que voir M. de Guiche pour avouer que peu d'hommes à la cour de France valaient celui-là.

Il en résulta que Monsieur, qui eût eu la prétention d'éclipser une étoile si une étoile se fût mise en parallèle avec lui, fut, au contraire, complétement éclipsé dans toutes les imaginations, lesquelles sont des juges fort silencieux, certes, mais aussi fort altiers dans leur jugement.

Madame avait regardé vaguement Guiche, mais si vague que fut ce regard, il amena une charmante rougeur sur son front. — Madame, en effet, avait trouvé Guiche si beau et si élégant qu'elle en était presque à ne plus regretter la conquête royale qu'elle sentait être sur le point de lui échapper.

Son cœur laissa donc malgré lui refluer tout son sang jusqu'à ses joues.

Monsieur alors, prenant son air mutin, s'approcha d'elle. Il n'avait pas vu la rou-

geur de la princesse, ou s'il l'avait vue, il était bien loin de l'attribuer à sa véritable cause.

— Madame, dit-il en baisant la main de sa femme, il y a ici un disgracié, un malheureux exilé que je prends sur moi de vous recommander. Faites bien attention, je vous prie, qu'il est de mes meilleurs amis, et que votre accueil me touchera beaucoup. — Quel exilé? quel disgracié? demanda Madame en regardant tout autour d'elle et sans plus s'arrêter au comte qu'aux autres.

C'était le moment de pousser son protégé. Le prince s'effaça et laissa passer Guiche, qui, d'un air assez maussade, s'approcha de Madame et lui fit sa révérence. — Eh quoi? demanda Madame, comme si elle éprouvait le plus vif étonnement, c'est M. le comte de Guiche qui est le disgracié, l'exilé? — Oui-da! reprit le duc. — Eh! dit Madame, on ne voit que lui ici. — Ah! Madame, vous êtes injuste, fit le prince. — Moi? — Sans doute. Voyons, pardonnez-lui à ce pauvre garçon. — Lui pardonner quoi? Qu'ai-je donc à pardonner à M. de Guiche, moi? — Mais au fait, explique-toi, Guiche? que veux-tu qu'on te pardonne? demanda le prince. — Hélas! Son Altesse Royale le sait bien, répliqua celui-ci hypocritement. — Allons, allons, donnez-lui votre main, Madame, dit Philippe. — Si cela vous fait plaisir, Monsieur.

Et avec un indescriptible mouvement des yeux et des épaules, Madame tendit sa belle main parfumée au jeune homme qui y appuya ses lèvres.

Il faut croire qu'il les appuya longtemps et que Madame ne retira pas trop vite sa main, car le duc ajouta : — Guiche n'est point méchant, Madame, et il ne vous mordra certainement pas.

On prit prétexte, dans la galerie, de ce mot qui n'était peut-être pas fort risible, pour rire à l'excès.

En effet, la situation était remarquable, et quelques bonnes âmes l'avaient remarquée.

Monsieur jouissait donc encore de l'effet de son mot quand on annonça le roi.

En ce moment, l'aspect du salon était celui que nous allons essayer de décrire.

Au centre, devant la cheminée encombrée de fleurs, se tenait Madame, avec ses demoiselles d'honneur formées en deux ailes sur les lignes desquelles voltigeaient les papillons de cour.

D'autres groupes occupaient les embrasures des fenêtres, comme font dans leurs tours réciproques les postes d'une même garnison, et de leurs places respectives percevaient les mots partis du groupe principal.

De l'un de ces groupes, le plus rapproché de la cheminée, Malicorne, promu, séance tenante, par Manicamp et Guiche au poste de maître des appartemens, Malicorne, dont l'habit d'officier était prêt depuis tantôt deux mois, flamboyait dans ses dorures et rayonnait sur Montalais, extrême gauche de Madame, avec tout le feu de ses yeux et tout le reflet de son velours.

Madame causait avec mademoiselle de Chatillon et mademoiselle de Créquy, ses deux voisines, et renvoyait quelques paroles à Monsieur qui s'effaça aussitôt que cette annonce fut faite : — Le roi!

Mademoiselle de la Vallière était, comme Montalais à la gauche de Madame, c'est-à-dire l'avant-dernière de la ligne; à sa droite, on avait placé mademoiselle de Tonnay-Charente. Elle se trouvait donc dans la situation de ces corps de troupe dont on soupçonne la faiblesse, et que l'on place entre deux forces éprouvées.

Ainsi flanquée de ses deux compagnes d'aventure, la Vallière, soit qu'elle fût chagrine de voir partir Raoul, soit qu'elle fût encore émue des événemens récens qui

commençaient à populariser son nom dans le monde des courtisans, la Vallière, disons-nous, cachait derrière son éventail ses yeux un peu rougis et paraissait prêter une grande attention aux paroles que Montalais et Athénaïs lui glissaient alternativement dans l'une et l'autre oreille.

Lorsque le nom du roi retentit, un grand mouvement se fit dans le salon.

Madame, comme la maîtresse du logis, se leva pour recevoir le royal visiteur; mais en se levant, si préoccupée qu'elle dût être, elle lança un regard à sa droite et ce regard, que le présomptueux Guiche interpréta comme envoyé à son adresse, s'arrêta pourtant en faisant le tour du cercle sur la Vallière, dont il put remarquer la vive rougeur et l'inquiète émotion.

Le roi entra au milieu du groupe devenu général, par un mouvement qui s'opéra naturellement de la circonférence au centre.

Tous les fronts s'abaissaient devant Sa Majesté; les femmes ployant comme de frêles et magnifiques lys devant le roi Aquilo.

Sa Majesté n'avait rien de farouche, nous pourrions même dire rien de royal ce soir-là, n'étaient cependant sa jeunesse et sa beauté.

Certain air de joie vive et de bonne disposition mirent en éveil toutes les cervelles; et voilà que chacun se promit une charmante soirée rien qu'à voir le désir qu'avait Sa Majesté de s'amuser chez Madame.

Si quelqu'un pouvait par sa joie et sa belle humeur balancer le roi, c'était M. de Saint-Aignan, rose d'habits, de figure et de rubans, rose d'idées surtout; et ce soir-là M. de Saint-Aignan avait beaucoup d'idées.

Ce qui avait donné une floraison nouvelle à toutes ces idées qui germaient dans son esprit riant, c'est qu'il venait de s'apercevoir que mademoiselle de Tonnay-Charente était comme lui vêtue de rose. Nous ne voudrions pas dire cependant que le rusé courtisan ne sût pas d'avance que la belle Athénaïs dût revêtir cette couleur. Il connaissait très-bien l'art de faire jaser un tailleur ou une femme de chambre sur les projets de sa maîtresse.

Il envoya tout autant d'œillades assassines à mademoiselle Athénaïs qu'il avait de nœuds de rubans aux chausses et au pourpoint, c'est-à-dire qu'il en décocha une quantité furieuse.

Le roi ayant fait ses complimens à Madame, et Madame ayant été invitée à s'asseoir, le cercle se forma aussitôt.

Louis demanda à Monsieur des nouvelles du bain; il raconta, tout en regardant les dames, que des poëtes s'occupaient de mettre en vers ce galant divertissement des bains de Valvins, et que l'un d'eux surtout, M. Loret, semblait avoir reçu les confidences d'une nymphe des eaux tant il avait dit de vérités dans ses rimes.

Plus d'une dame crut devoir rougir.

Le roi profita de ce moment pour regarder à son aise; Montalais seule ne rougissait pas assez pour ne pas regarder le roi, et elle le vit dévorer du regard mademoiselle de la Vallière.

Cette hardie fille d'honneur, que l'on nommait la Montalais, fit baisser les yeux au roi et sauva ainsi Louise de la Vallière d'un feu sympathique qui lui fût peut-être arrivé par ce regard.

Louis était pris par Madame qui l'accablait de questions, et nulle personne au monde ne savait questionner comme elle.

Mais lui cherchait à rendre la conversation générale, et, pour y réussir, il redoubla d'esprit et de galanterie.

Madame voulait des complimens; elle se résolut à en arracher à tout prix, et s'adressant au roi :

— Sire, dit-elle, Votre Majesté, qui sait tout ce qui se passe en son royaume, doit savoir d'avance les vers contés à M. Loret par cette nymphe; Votre Majesté veut-elle bien nous en faire part? — Madame, répliqua le roi avec une grâce parfaite, je n'ose... il est certain que pour vous, personnellement, il y aurait de la confusion à écouter certains détails... mais Saint-Aignan conte assez bien et retient parfaitement les vers; s'il ne les retient pas, il en improvise. Je vous le certifie poëte renforcé.

Saint-Aignan, mis en scène, fut contraint de se produire le moins désavantageusement possible. Malheureusement pour Madame, il ne songea qu'à ses affaires particulières, c'est-à-dire qu'au lieu de rendre à Madame les complimens dont elle se faisait fête, il s'ingéra de se prélasser un peu lui-même dans sa bonne fortune.

Lançant donc un centième coup d'œil à la belle Athénaïs qui pratiquait tout au long sa théorie de la veille, c'est-à-dire qui ne daignait pas regarder son adorateur, — Sire, dit-il, Votre Majesté me pardonnera sans doute d'avoir trop peu retenu les vers dictés à Loret par la nymphe; mais où le roi n'a rien retenu, qu'eussé-je fait, moi chétif?

Madame accueillit avec peu de faveur cette défaite de courtisan. — Ah! Madame, ajouta Saint-Aignan, c'est qu'il ne s'agit plus aujourd'hui de ce que disent les nymphes d'eau douce. En vérité, on serait tenté de croire qu'il ne se fait plus rien d'intéressant dans les royaumes liquides. C'est sur terre, Madame, que les grands événemens arrivent. Ah! sur terre, Madame, que de récits pleins de... — Bon, fit Madame, et que se passe-t-il donc sur terre? — C'est aux dryades qu'il faut le demander, répliqua le comte; les dryades habitent les bois, comme Votre Altesse Royale le sait. — Je sais même qu'elles sont naturellement bavardes, monsieur de Saint-Aignan. — C'est vrai, Madame; mais quand elles ne rapportent que de jolies choses, on aurait mauvaise grâce à les accuser de bavardage. — Elles rapportent donc de jolies choses? demanda nonchalamment la princesse. En vérité, monsieur de Saint-Aignan, vous piquez ma curiosité, et si j'étais le roi, je vous sommerais sur-le-champ de nous raconter les jolies choses que disent mesdames les dryades, puisque vous seul ici semblez connaître leur langage. — Oh! pour cela, Madame, je suis bien aux ordres de Sa Majesté, répliqua vivement le comte. — Il comprend le langage des dryades? dit Monsieur. Est-il heureux, ce Saint-Aignan! — Comme le français, monseigneur. — Contez alors, dit Madame.

Le roi se sentit embarrassé; nul doute que son confident ne l'allât embarquer dans une affaire difficile.

Il le sentait bien à l'attention universelle excitée par le préambule de Saint-Aignan, excitée par l'attitude particulière de Madame. Les plus discrets semblaient prêts à dévorer chaque parole que le comte allait prononcer.

On toussa, on se rapprocha, on regarda, du coin de l'œil, certaines dames d'honneur qui elles-mêmes pour soutenir plus décemment ou avec plus de fermeté ce regard inquisiteur si pesant, arrangèrent leurs éventails, et se composèrent un maintien de duelliste qui va essuyer le feu de son adversaire.

En ce temps on avait tellement l'habitude des conversations ingénieuses et des récits épineux que là où tout un salon moderne flairerait scandale, éclat, tragédie, et s'enfuirait d'effroi, le salon de Madame s'accommodait à ses places, afin de ne pas perdre un mot, un geste de la comédie composée à son profit par M. de Saint-Aignan, et dont le dénoûment, quels que fussent le style et l'intrigue, devait nécessairement être parfait de calme et d'observation.

Le comte était connu pour un homme poli et un parfait conteur. Il commença donc bravement au milieu d'un silence profond et partant redoutable pour tout autre que lui.

— « Madame, le roi permet que je m'adresse d'abord à Votre Altesse Royale, puisqu'elle se proclame la plus curieuse de son cercle ; j'aurai donc l'honneur de dire à Votre Altesse Royale que la dryade habite plus particulièrement le creux des chênes, et comme les dryades sont de belles créatures mythologiques, elles habitent de très-beaux arbres, c'est-à-dire les plus gros qu'elles puissent trouver. »

A cet exorde qui rappelait, sous un voile transparent la fameuse histoire du chêne royal, qui avait joué un si grand rôle dans la dernière soirée, tant de cœurs battirent de joie ou d'inquiétude que si Saint-Aignan n'eût pas eu la voix bonne et sonore, ce battement des cœurs eût été entendu par-dessus sa voix. — Il doit y avoir des dryades à Fontainebleau, dit Madame d'un ton parfaitement calme, car jamais de ma vie je n'ai vu de plus beaux chênes que dans le parc royal.

Et en disant ces mots, elle envoya droit et à l'adresse de Guiche un regard dont celui-ci n'eut pas à se plaindre comme du précédent, qui, nous l'avons dit, avait conservé certaine nuance de vague bien pénible pour un cœur aussi aimant.

— Précisément, Madame, c'est de Fontainebleau que j'allais parler à Votre Altesse Royale, dit Saint-Aignan, car la dryade dont le récit nous occupe habite le parc du château de Sa Majesté.

L'affaire était engagée; l'action commençait : auditeurs et narrateur, personne ne pouvait plus reculer. — Écoutons, dit Madame, car l'histoire m'a l'air d'avoir non-seulement tout le charme d'un récit national, mais encore d'une chronique très-contemporaine. « — Je dois commencer par le commencement, dit le comte. Donc, à Fontainebleau, dans une chaumière de belle apparence, habitent des bergers.

« L'un est le berger Tircis, auquel appartiennent les plus riches domaines, transmis par l'héritage de ses parens.

« Tircis est jeune et beau, et ses qualités en font le premier des bergers de la contrée. On peut donc dire hardiment qu'il en est le roi. »

Un léger murmure d'approbation encouragea le narrateur, qui continua : — « Sa force égale son courage; nul n'a plus d'adresse à la chasse des bêtes sauvages, nul n'a plus de sagesse dans les conseils. Manœuvre-t-il un cheval dans les belles plaines de son héritage, conduit-il aux jeux d'adresse et de vigueur les bergers qui lui obéissent, on dirait le dieu Mars agitant sa lance dans les plaines de la Thrace, ou mieux encore Apollon, dieu du jour, lorsqu'il rayonne sur la terre avec ses dards enflammés. »

Chacun comprend que ce portrait allégorique du roi n'était pas le pire exorde que le conteur eût pu choisir. Aussi ne manqua-t-il son effet ni sur les assistans, qui, par devoir et par plaisir, y applaudirent à tout rompre; ni sur le roi lui-même, à qui la louange plaisait fort lorsqu'elle était délicate, et ne déplaisait pas toujours lors même qu'elle était un peu outrée. Saint-Aignan poursuivit : — « Ce n'est pas seulement, Mesdames, aux jeux de gloire que le berger Tircis a acquis cette renommée qui en fait le roi des bergers. » — Des bergers de Fontainebleau, dit le roi en souriant à Madame. — Oh! s'écria Madame, Fontainebleau est pris arbitrairement par le poëte; moi, je dis : des bergers du monde entier.

Le roi oublia son rôle d'auditeur passif et s'inclina.

— « C'est, poursuivit Saint-Aignan au milieu d'un murmure flatteur, c'est auprès des belles surtout que le mérite de ce roi des bergers éclate le plus manifestement.

C'est un berger dont l'esprit est fin comme le cœur est pur : il sait débiter un compliment avec une grâce qui charme invinciblement, et il sait aimer avec une discrétion qui promet à ses aimables et heureuses conquêtes le sort le plus digne d'envie. Jamais un éclat, jamais un oubli. Quiconque a vu Tircis et l'a entendu doit l'aimer ; quiconque l'aime et est aimé de lui a rencontré le bonheur. »

Saint-Aignan fit là une pause ; il savourait le plaisir des complimens, et ce portrait tout grotesquement ampoulé qu'il fût, avait trouvé grâce devant de certaines oreilles, surtout pour qui les mérites du berger ne semblaient point avoir été exagérés. Madame engagea l'orateur à continuer. — « Tircis, dit le comte, avait un fidèle compagnon, ou plutôt un serviteur dévoué qui s'appelait... Amyntas. » — Ah ! voyons le portrait d'Amyntas ! dit malicieusement Madame ; vous êtes si bon peintre, monsieur de Saint-Aignan ! — Madame ! — Oh ! comte de Saint-Aignan, n'allez pas, je vous prie, sacrifier ce pauvre Amyntas ! je ne vous le pardonnerais jamais ! — Madame, Amyntas est de condition trop inférieure, surtout près de Tircis, pour que son portrait puisse avoir l'honneur d'un parallèle. Il en est de certains amis comme de ces serviteurs de l'antiquité, qui se faisaient enterrer vivans aux pieds de leur maître. Aux pieds de Tircis, là est la place d'Amyntas ; il n'en réclame pas d'autre, et si quelquefois l'illustre héros ..— Illustre berger, voulez-vous dire, fit Madame feignant de reprendre M. de Saint-Aignan. — Votre Altesse Royale a raison, je me trompais, reprit le courtisan ; si, dis-je, le berger Tircis daigne parfois appeler Amyntas son ami et lui ouvrir son cœur, c'est une faveur nonpareille, dont le dernier fait cas comme de la plus insigne félicité. — Tout cela, interrompit Madame, établit le dévouement absolu d'Amyntas à Tircis, mais ne nous donne pas le portrait d'Amyntas. Comte, ne le flattez pas, si vous voulez, mais peignez-nous-le ; je veux le portrait d'Amyntas.

Saint-Aignan s'exécuta, après s'être incliné profondément devant la belle-sœur de Sa Majesté. — « Amyntas, dit-il, est un peu plus âgé que Tircis ; ce n'est pas un berger tout à fait disgracié de la nature ; même on dit que les Muses ont daigné sourire à sa naissance comme Hébé sourit à la jeunesse. Il n'a point l'ambition de briller, il a celle d'être aimé, et peut-être n'en serait-il pas indigne s'il était bien connu. »

Ce dernier paragraphe renforcé d'une œillade meurtrière, fut envoyé droit à mademoiselle de Tonnay-Charente qui supporta le choc sans s'émouvoir.

Mais la modestie et l'adresse de l'allusion avaient produit un bon effet ; Amyntas en recueillit le fruit en applaudissemens : la tête de Tircis lui-même en donna le signal par un consentement plein de bienveillance.

— « Or, continua Saint-Aignan, Tircis et Amyntas se promenaient un soir dans la forêt en causant de leurs chagrins amoureux. Notez que c'est déjà le récit de la dryade, Mesdames ; autrement, eût-on pu savoir ce que disaient Tircis et Amyntas, les deux plus discrets de tous les bergers de la terre. Ils gagnèrent donc l'endroit le plus touffu de la forêt pour s'isoler et se confier plus librement leurs peines, lorsque tout à coup leurs oreilles furent frappées d'un bruit de voix. » — Ah ! ah ! fit-on autour du narrateur. Voilà qui devient on ne peut plus intéressant.

Ici, Madame, semblable au général vigilant qui inspecte son armée, redressa d'un coup d'œil Montalais et Tonnay-Charente qui pliaient sous l'effort.

— « Ces voix harmonieuses, reprit Saint-Aignan, étaient celles de quelques bergères qui avaient voulu, elles aussi, jouir de la fraîcheur des ombrages, et qui, sachant l'endroit écarté, presque inabordable, s'y étaient réunies pour mettre en commun quelques idées sur la bergerie. »

Un immense éclat de rire soulevé par cette phrase de Saint-Aignan, un impercep-

tible sourire du roi en regardant Tonnay-Charente, tels furent les résultats de la sortie. «— La dryade assure, continua Saint-Aignan, que les bergères étaient trois, et que toutes trois étaient jeunes et belles. — Leurs noms, dit Madame tranquillement. — Leurs noms! fit Saint-Aignan, qui se cabra contre cette indiscrétion. — Sans doute. Vous avez appelé vos bergers Tircis et Amyntas; appelez vos bergères d'une façon quelconque. — Oh! Madame, je ne suis pas un inventeur, un trouvère, comme on disait autrefois; je raconte sous la dictée de la dryade — Comment votre dryade nommait-elle ces bergères? En vérité voilà une mémoire bien rebelle. Cette dryade-là était donc brouillée avec la déesse Mnémosyne. — Madame, ces bergères... Faites bien attention que révéler des noms de femmes est un crime. — Dont une femme vous absout, comte, à la condition que vous nous révélerez le nom des bergères. —« Elles se nommaient Philis, Amaryllis et Galathée. » — A la bonne heure! elles n'ont pas perdu pour attendre, dit Madame, et voilà trois noms charmans. Maintenant les portraits?

Saint-Agnan fit encore un mouvement. — Oh! procédons par ordre, je vous en prie, comte, reprit Madame. N'est-ce pas, sire, qu'il nous faut le portrait des bergères?

Le roi, qui s'attendait à cette insistance, et qui commençait à ressentir quelques vagues inquiétudes, ne crut pas devoir piquer une aussi dangereuse interrogatrice. Il pensait d'ailleurs que Saint-Aignan, dans ses portraits, trouverait le moyen de glisser quelques traits délicats dont feraient leur profit les oreilles que Sa Majesté avait intérêt à charmer. C'est dans cet espoir, c'est avec cette crainte que Louis autorisa Saint-Aignan à tracer le portrait des bergères Philis, Amaryllis et Galatée. — Eh bien donc, soit! dit Saint-Aignan, comme un homme qui prend son parti: et il commença.

FIN DE L'HISTOIRE D'UNE NAÏADE ET D'UNE DRYADE.

« Philis, dit Saint-Aignan en jetant un coup d'œil provocateur à Montalais, à peu près comme fait dans un assaut un maître d'armes qui invite un rival digne de lui à se mettre en garde, Philis n'est ni brune ni blonde, ni grande ni petite, ni froide ni exaltée, elle est, toute bergère qu'elle est, spirituelle comme une princesse et coquette comme un démon. Sa vue est excellente. Tout ce qu'embrasse sa vue son cœur le désire. C'est comme un oiseau qui, gazouillant toujours, tantôt rase l'herbe, tantôt s'enlève voletant à la poursuite d'un papillon, tantôt se perche au plus haut d'un arbre, et de là défie tous les oiseleurs, ou de venir le prendre, ou de le faire tomber dans leurs filets. »

Le portrait était si ressemblant que tous les yeux se tournèrent sur Montalais qui, l'œil éveillé, le nez au vent, écoutait M. de Saint-Aignan comme s'il était question d'une personne qui lui fût tout à fait étrangère. — Est-ce tout, monsieur de Saint-Aignan? demanda la princesse. — Oh! Votre Altesse Royale, le portrait n'est qu'esquissé, et il y aurait bien des choses à dire Mais je crains de lasser la patience de Votre Altesse ou de blesser la modestie de la bergère, de sorte que je passe à sa com-

pagne Amaryllis. — C'est cela, dit Madame, passez à Amaryllis, monsieur de Saint-Aignan, nous vous suivons.

— « Amaryllis est la plus âgée des trois; et cependant, se hâta de dire Saint-Aignan, ce grand âge n'atteint pas vingt ans. »

Le sourcil de mademoiselle de Tonuay-Charente, qui s'était froncé au début du récit, se défronça avec un léger sourire.

« Elle est grande, avec d'immenses cheveux qu'elle renoue à la manière des statues de la Grèce; elle a la démarche majestueuse et le geste altier : aussi a-t-elle bien plutôt l'air d'une déesse que d'une simple mortelle, et, parmi les déesses, celle à qui elle ressemble le plus, c'est à Diane chasseresse; avec cette seule différence que la cruelle bergère ayant un jour dérobé le carquois de l'amour, tandis que le pauvre Cupido dormait dans un buisson de roses, au lieu de diriger ses traits sur les hôtes des forêts, les décoche impitoyablement sur tous les pauvres bergers qui passent à la portée de son arc et de ses yeux. »

— Oh! la méchante bergère, dit Madame, ne se piquera-t-elle point quelques jours avec un de ces traits qu'elle lance si impitoyablement à droite et à gauche. — C'est l'espoir de tous les bergers en général, dit Saint-Agnan. — Et celui du berger Amyntas en particulier, n'est-ce pas? dit Madame. — Le berger Amyntas est si timide, reprit Saint-Aignan de l'air le plus modeste qu'il put prendre, que s'il a cet espoir, nul n'en a jamais rien su, car il le cache au plus profond de son cœur.

Un murmure des plus flatteurs accueillit cette profession de foi du narrateur à propos du berger. — Et Galatée, demanda Madame, je suis impatiente de voir une main aussi habile reprendre le portrait où Virgile l'a laissé, et l'achever à nos yeux. — Madame, dit Saint-Aignan, près du grand Virgilius Maro votre humble serviteur n'est qu'un bien pauvre poëte. Cependant, encouragé par votre ordre, je ferai de mon mieux. — Nous écoutons, dit Madame.

Saint-Aignan allongea le pied, la main et les lèvres. — « Blanche comme le lait, dit-il, dorée comme les épis, elle secoue dans l'air les parfums de sa blonde chevelure. Alors on se demande si ce n'est point cette belle Europe qui donna de l'amour à Jupiter lorsqu'elle se jouait avec ses compagnes dans les prés en fleurs. De ses yeux bleus comme l'azur du ciel dans les plus beaux jours d'été, tombe une douce flamme, la rêverie l'alimente, l'amour la dispense. Quand elle fronce le sourcil ou qu'elle penche son front vers la terre, le soleil se voile en signe de deuil. Lorsqu'elle sourit, au contraire, toute la nature reprend sa joie, et les oiseaux, un moment muets, recommencent leurs chants au sein des arbres. Celle-là surtout, dit Saint-Aignan pour en finir, celle-là est digne des adorations du monde; et si jamais son cœur se donne, heureux le mortel dont son amour virginal consentira à faire un dieu. »

Madame, en écoutant ce portrait que chacun écouta comme elle, se contenta de marquer son approbation aux endroits les plus poétiques par quelques hochemens de tête, mais il était impossible de dire si ces marques d'assentiment étaient données au talent du narrateur ou à la ressemblance du portrait.

Il en résulta que Madame n'applaudissant pas ouvertement, personne ne se permit d'applaudir, pas même Monsieur, qui trouvait au fond du cœur que Saint-Aignan s'appesantissait trop sur les portraits des bergères, après avoir passé un peu vivement sur les portraits des bergers.

L'assemblée parut donc glacée.

Saint-Aignan qui avait épuisé sa rhétorique et ses pinceaux à nuancer le portrait de Galatée, et qui pensait, d'après la faveur qui avait accueilli les autres morceaux,

entendre des trépignemens pour le dernier, Saint-Aignan fut encore plus glacé que le roi et toute la compagnie.

Il y eut un instant de silence qui fut enfin rompu par Madame. — Eh bien, sire, demanda-t-elle, que dit Votre Majesté de ces trois portraits?

Le roi voulut venir au secours de Saint-Aignan sans se compromettre. — Mais Amaryllis est belle, dit-il, à mon avis. — Moi, j'aime mieux Philis, dit Monsieur, c'est une bonne fille, ou plutôt un bon garçon de nymphe. Et chacun de rire.

Cette fois, les regards furent si directs que Montalais sentit le rouge lui monter au visage en flammes violettes. — Donc, reprit Madame, ces bergères se disaient...

Mais Saint-Aignan, frappé dans son amour-propre, n'était pas en état de soutenir une attaque de troupes fraîches et reposées. — Madame, dit-il, « ces bergères s'avouaient réciproquement leurs petits penchans. » — Allez, allez, monsieur de Saint-Aignan, vous êtes un fleuve de poésie pastorale, dit Madame avec un aimable sourire qui reconforta un peu le narrateur.

— « Elles se dirent que l'amour est un danger, mais que l'absence de l'amour est la mort du cœur. » — De sorte qu'elles conclurent?... demanda Madame — De sorte qu'elles conclurent qu'on devait aimer. — Très-bien! Y mettaient-elles des conditions? — La condition de choisir, dit Saint-Aignan. Je dois même ajouter, c'est la dryade qui parle, qu'une des bergères, Amaryllis, je crois, s'opposait complétement à ce qu'on aimât, et cependant elle ne se défendait pas trop d'avoir laissé pénétrer jusqu'à son cœur l'image de certain berger. — Amyntas ou Tircis? — « Amyntas, Madame, dit modestement Saint-Aignan. Mais aussitôt Galatée, la douce Galatée aux yeux purs, répondit que ni Amyntas, ni Alphésibée, ni Tityre, ni aucun des bergers les plus beaux de la contrée ne pourraient être comparés à Tircis, que Tircis effaçait tous les hommes, de même que le chêne efface en grandeur tous les arbres, le lys en majesté toutes les fleurs. Elle fit même de Tircis un tel portrait, que Tircis qui l'écoutait dut véritablement être flatté malgré sa grandeur. Ainsi Tircis et Amyntas avaient été distingués par Philis et Galatée. Ainsi le secret des deux cœurs avait été révélé sous l'ombre de la nuit et dans le secret des bois. »

— Voilà, Madame, ce que la dryade m'a raconté, elle qui sait tout ce qui se passe dans le creux des chênes et dans les touffes de l'herbe; elle qui connaît les amours des oiseaux, qui sait ce que veulent dire leurs chants; elle qui comprend enfin le langage du vent dans les branches et le bourdonnement des insectes d'or ou d'émeraude dans la corolle des fleurs sauvages; elle me l'a redit, et moi je le répète.

— Et maintenant vous avez fini, n'est-ce pas, monsieur de Saint-Aignan? dit Madame avec un sourire qui fit trembler le roi. — J'ai fini, oui, Madame, répondit Saint-Aignan; heureux si j'ai pu distraire Votre Altesse pendant quelques instans. — Instans trop courts, répondit la princesse, car vous avez parfaitement raconté tout ce que vous savez; mais, mon cher monsieur de Saint-Aignan, vous avez eu le malheur de ne vous renseigner qu'à une seule dryade, n'est-ce pas? — Oui, Madame, à une seule, je l'avoue. — Il en résulte que vous êtes passé près d'une petite naïade qui n'avait l'air de rien, et qui en savait bien autrement long que votre dryade, mon cher comte. — Une naïade, répétèrent plusieurs voix qui commençaient à se douter que l'histoire allait avoir une suite. — Sans doute, à côté de ce chêne dont vous parlez, et qui s'appelle le chêne royal, à ce que je crois du moins, n'est-ce pas, monsieur de Saint-Aignan? Saint-Aignan et le roi se regardèrent. — Oui, Madame, répondit Saint-Aignan. — Eh bien! il y a une jolie petite source qui gazouille sur des cailloux, au milieu des myosotis et des pâquerettes.

— Je crois que Madame a raison, dit le roi toujours inquiet et suspendu aux lèvres de sa belle-sœur —Oh ! il y en a une, c'est moi qui vous en réponds, dit Madame ; et la preuve c'est que la naïade qui règne sur cette source m'a arrêtée au passage, moi qui vous parle. — Bah ! fit Saint-Aignan. — Oui, continua la princesse, et cela pour me conter une quantité de choses que M. de Saint-Aignan n'a pas mises dans son récit.

— Oh ! racontez vous-même, dit Monsieur, vous racontez d'une façon toute charmante. La princesse s'inclina devant le compliment conjugal. — Je n'aurai pas la poésie du comte et son talent pour faire ressortir tous les détails. — Vous ne serez pas écoutée avec moins d'intérêt, dit le roi, qui sentait d'avance quelque chose d'hostile dans le récit de sa belle-sœur. — Je parle d'ailleurs, continua Madame, au nom de cette pauvre petite naïade qui est bien la plus charmante demi-déesse que j'aie jamais rencontrée. Or, elle riait tant pendant le récit qu'elle m'a fait, qu'en vertu de cet axiome médical : le rire est contagieux, je vous demande la permission de rire un peu moi-même, quand je me rappelle ses paroles.

Le roi et Saint-Aignan, qui virent sur beaucoup de physionomies s'épanouir un commencement d'hilarité pareille à celle que Madame annonçait, finirent par se regarder entre eux et se demander du regard s'il n'y aurait pas là-dessous quelque petite conspiration.

Mais Madame était bien décidée à tourner et à retourner le couteau dans la plaie; aussi reprit-elle avec son air de naïve candeur, c'est-à-dire avec le plus dangereux de tous ses airs : — « Donc je passais par là, dit-elle, et comme je trouvais sous mes pas beaucoup de fleurs fraîches écloses, nul doute que Philis, Amaryllis, Galatée et toutes vos bergères n'eussent passé sur le chemin avant moi. »

Le roi se mordit les lèvres. Le récit devenait de plus en plus menaçant. — « Ma petite naïade, contina Madame, roucoulait sa petite chanson sur le lit de son ruisselet; comme je vis qu'elle m'accostait en touchant le bas de ma robe, je ne songeai pas à lui faire un mauvais accueil, et cela d'autant mieux, après tout, qu'une divinité, fût-elle de second ordre, vaut toujours mieux qu'une princesse mortelle. Donc, j'abordai la naïade, et voici ce qu'elle me dit en éclatant de rire :

— « Figurez-vous, princesse..... » — Vous comprenez, sire, c'est la naïade qui parle.

Le roi fit un signe d'assentiment. Madame reprit : — « Figurez-vous, princesse, que les rives de mon ruisseau viennent d'être témoin d'un spectacle des plus amusans. Deux bergers curieux, curieux jusqu'à l'indiscrétion, se sont fait mystifier d'une façon réjouissante par trois nymphes ou trois bergères. » — Je vous demande pardon, mais je ne me rappelle plus si c'est nymphe ou bergère qu'elle a dit. Mais il importe peu, n'est-ce pas? Passons donc.

A ce préambule, le roi rougit visiblement, et Saint-Aignan, perdant toute contenance, se mit à écarquiller les yeux le plus anxieusement du monde.

— « Les deux bergers, poursuivit ma petite naïade en riant toujours, suivaient la trace des trois demoiselles; non, je veux dire des trois nymphes; pardon, je me trompe, des trois bergères » Cela n'est pas toujours sensé, cela peut gêner celles que l'on suit. J'en appelle à toutes ces dames, et pas une de celles qui sont ici ne me démentira, j'en suis certaine.

Le roi, fort en peine de ce qui allait suivre, opina du geste.

« Mais, continua la naïade, les bergères avaient vu Tircis et Amyntas se glisser dans le bois : et la lune aidant, elles les avaient reconnus à travers les quinconces »

— Ah! vous riez, interrompit Madame. Attendez, attendez, vous n'êtes pas au bout.

Le roi pâlit, Saint-Aignan essuya son front humide de sueur.

Il y avait dans les groupes des femmes de petits rires étouffés, des chuchotemens furtifs.

— « Les bergères, disais-je, voyant l'indiscrétion des deux bergers, les bergères s'allèrent asseoir au pied du chêne royal, et lorsqu'elles sentirent leurs indiscrets écouteurs à portée de ne pas perdre un mot de ce qui allait se dire, elles leur adressèrent innocemment, le plus innocemment du monde, une déclaration incendiaire dont l'amour-propre naturel à tous les hommes, et même aux bergers les plus sentimentals, fit paraître aux deux auditeurs les termes doux comme des rayons de miel. »

Le roi, à ces mots que l'assemblée ne put écouter sans rire, laissa échapper un éclair de ses yeux.

Quant à Saint-Aignan, il laissa tomber sa tête sur sa poitrine, et voila, sous un amer éclat de rire, le dépit profond qu'il ressentait. — Oh! fit le roi en se redressant de toute sa taille, voilà sur ma parole une plaisanterie charmante, assurément, et racontée par vous, Madame, d'une façon non moins charmante; mais réellement, bien réellement, avez-vous compris la langue des naïades? — Mais le comte prétend bien avoir compris celle des dryades, repartit vivement Madame. — Sans doute, dit le roi. Mais, vous le savez, le comte a la faiblesse de viser à l'Académie, de sorte qu'il a appris, dans ce but, toutes sortes de choses que bien heureusement vous ignorez, et il se serait pu que la langue de la nymphe des eaux fût au nombre des choses que vous n'avez pas étudiées.

— Vous comprenez, sire, répondit Madame, que pour de pareils faits on ne s'en fie pas à soi toute seule; l'oreille d'une femme n'est pas chose infaillible, a dit saint Augustin: aussi ai-je voulu m'éclairer d'autres opinions que de la mienne, et comme ma naïade, qui, en qualité de déesse, est polyglotte... N'est-ce point ainsi que cela se dit, M. de Saint-Aignan? — Oui, Madame, dit Saint-Aignan tout déferré. — Et, continua la princesse, comme ma naïade, qui, en qualité de déesse, est polyglotte, m'avait d'abord parlé en anglais, je craignis, comme vous dites, d'avoir mal entendu, et fis venir mesdemoiselles de Montalais, de Tonnay-Charente et de la Vallière, priant ma naïade de me refaire en langue française le récit qu'elle m'avait déjà fait en anglais. — Et elle le fit? demanda le roi. — Oh! c'est la plus complaisante divinité qui existe... Oui, sire, elle le refit. De sorte qu'il n'y a aucun doute à conserver. N'est-ce pas, Mesdemoiselles, dit la princesse en se tournant vers la gauche de son armée, n'est-ce pas que la naïade a parlé absolument comme je raconte, et que je n'ai en aucune façon failli à la vérité, Philis?... Pardon, je me trompe... mademoiselle Aure de Montalais, est-ce vrai? — Oh! absolument, Madame, articula nettement mademoiselle de Montalais. — Est-ce vrai, mademoiselle de Tonnay-Charente? — Vérité pure, répondit Athénaïs d'une voix moins ferme, mais cependant non moins intelligible. — Et vous, la Vallière? demanda Madame.

La pauvre enfant sentait le regard ardent du roi dirigé sur elle; elle n'osait pas nier, elle n'osait pas mentir; elle baissa la tête en signe d'acquiescement.

Seulement sa tête ne se releva point, à demi glacée qu'elle était par un froid plus douloureux que celui de la mort.

Ce triple témoignage écrasa le roi. Quant à Saint-Aignan, il n'essayait même pas de dissimuler son désespoir, et, sans savoir ce qu'il disait, il bégayait. — Excellente plaisanterie! bien joué! mesdames les bergères. — Juste punition de la curiosité, dit

le roi d'une voix rauque. Oh ! qui s'aviserait, après le châtiment de Tircis et d'Amyntas, qui s'aviserait de chercher à surprendre ce qui se passe dans le cœur des bergères ! Certes, ce ne sera pas moi... Et vous, Messieurs? — Ni moi ! ni moi ! répéta en chœur le groupe des courtisans.

Madame triomphait de ce dépit du roi ; elle se délectait, croyant que son récit avait été ou devait être le dénoûment de tout.

Quant à Monsieur, qui avait ri de ce double récit sans y rien comprendre, il se tourna vers Guiche : — Eh ! comte, lui dit-il, tu ne dis rien ; tu ne trouves donc rien à dire? Est-ce que tu plaindrais MM. Tircis et Amyntas, par hasard? — Je les plains de toute mon âme, répondit Guiche ; car, en vérité, l'amour est une si douce chimère, que le perdre, toute chimère qu'il soit, c'est perdre plus que la vie. Donc, si ces deux bergers ont cru être aimés, s'il s'en sont trouvés heureux, et qu'au lieu de ce bonheur ils rencontrent non-seulement le vide qui égale la mort, mais une raillerie de l'amour qui vaut cent mille morts... eh bien ! je dis que Tircis et Amyntas sont les deux hommes les plus malheureux que je connaisse. — Et vous avez raison, monsieur de Guiche, dit le roi ; car enfin la mort, c'est bien dur pour un peu de curiosité ! — Alors, c'est donc à dire que l'histoire de ma naïade a déplu au roi? demanda naïvement Madame. — Oh ! Madame, détrompez-vous, dit Louis en prenant la main de la princesse, votre naïade m'a plu d'autant mieux qu'elle a été plus véridique, et que son récit, je dois le dire, est appuyé par d'irrécusables témoignages.

Et ces mots tombèrent sur la Vallière avec un regard que nul, depuis Socrate jusqu'à Montaigne, n'eût pu définir parfaitement.

Ce regard et ces mots achevèrent d'accabler la malheureuse jeune fille, qui, appuyée sur l'épaule de Montalais, semblait avoir perdu connaissance.

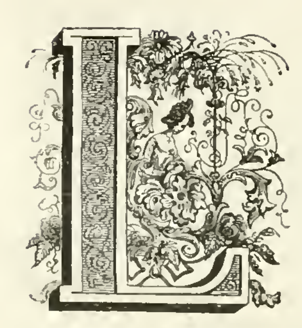
Le roi se leva sans remarquer cet incident, auquel, nul, au reste, ne prit garde ; et contre sa coutume, car d'ordinaire il demeurait tard chez Madame, il prit congé pour rentrer dans ses appartemens.

Saint-Aignan le suivit, tout aussi désespéré à sa sortie qu'il s'était montré joyeux à son entrée.

Mademoiselle de Tonnay-Charente, moins sensible que la Vallière aux émotions, ne s'effraya guère et ne s'évanouit point.

Cependant le coup d'œil suprême de Saint-Aignan avait été autrement majestueux que le dernier regard du roi.

PSYCHOLOGIE ROYALE.



Le roi rentra dans ses appartemens d'un pas rapide.

Peut-être Louis XIV marchait-il si vite pour ne pas chanceler. Il laissait derrière lui comme la trace d'un deuil mystérieux.

Cette gaieté, que chacun avait remarquée dans son attitude à son arrivée et dont chacun s'était réjoui, nul ne l'avait peut-être approfondie dans son véritable sens; mais ce départ si orageux, ce visage si bouleversé, chacun le comprit, ou du moins le crut comprendre facilement.

La légèreté de Madame, ses plaisanteries un peu rudes pour un caractère ombrageux, et surtout pour un caractère de roi; l'assimilation trop familière, sans doute, de ce roi à un homme ordinaire; voilà les raisons que l'assemblée se donna du départ précipité et inattendu de Louis XIV.

Madame, plus clairvoyante d'ailleurs, n'y vit cependant point d'abord autre chose. C'était assez pour elle d'avoir rendu quelque petite torture d'amour-propre à celui qui, oubliant si promptement des engagemens contractés, semblait avoir pris à tâche de conquérir et de dédaigner les plus nobles et les plus illustres cœurs.

Il n'était pas sans une certaine importance pour Madame, dans la situation où se trouvaient les choses, de faire voir au roi la différence qu'il y avait à aimer en haut lieu ou à courir l'amourette comme un cadet de province.

Avec ces grandes amours, sentant leur royauté et leur toute-puissance, ayant en quelque sorte leur étiquette et leur ostentation, un roi, non-seulement ne dérogeait point, mais encore trouvait repos, sécurité, mystère et respect général.

Dans l'abaissement des vulgaires amours, au contraire, il rencontrait, même chez les plus humbles sujets, la glose et le sarcasme; il perdait son caractère d'infaillible et d'inviolable. Descendu dans la région des petites misères humaines, il en subissait les pauvres orages.

En un mot, faire du roi-dieu un simple mortel en le touchant au cœur, ou plutôt même au visage, comme le dernier de ses sujets, c'était porter un coup terrible à l'orgueil de ce sang généreux : on captivait Louis plus encore par l'amour-propre que par l'amour. Madame avait sagement calculé sa vengeance; aussi, comme on l'a vu, s'était-elle vengée.

Qu'on n'aille pas croire cependant que Madame eût les passions terribles des hé-

roïnes du moyen âge et qu'elle vît les choses sous leur aspect sombre ; Madame, au contraire, jeune, gracieuse, spirituelle, coquette, amoureuse, plutôt de fantaisie, d'imagination ou d'ambition que de cœur, Madame, au contraire, inaugurait cette époque de plaisirs faciles et passagers qui signala les cent-vingt ans qui s'écoulèrent entre la moitié du dix-septième siècle, et les trois quarts du dix-huitième.

Madame voyait donc ou plutôt croyait voir les choses sous leur véritable aspect ; elle savait que le roi, son auguste beau-frère, avait ri le premier de l'humble la Vallière, et que, selon ses habitudes, il n'était pas probable qu'il adorât jamais la personne dont il avait pu rire, ne fût-ce qu'un instant.

D'ailleurs l'amour-propre n'était-il pas là, ce démon souffleur qui joue un si grand rôle dans cette comédie dramatique qu'on appelle la vie d'une femme ; l'amour-propre ne disait-il point tout haut, tout bas, à demi-voix, sur tous les tons possibles, qu'elle ne pouvait véritablement, elle princessse, jeune, belle, riche, être comparée à la pauvre la Vallière, aussi jeune qu'elle, c'est vrai, mais bien moins jolie, mais tout à fait pauvre ? Et que cela n'étonne point de la part de Madame : on le sait, les plus grands caractères sont ceux qui se flattent le plus dans la comparaison qu'ils font d'eux aux autres, des autres à eux.

Peut-être demandera-t-on ce que voulait Madame avec cette attaque si savamment combinée ? Pourquoi tant de forces déployées s'il ne s'agissait de débusquer sérieusement le roi d'un cœur tout neuf dans lequel il comptait se loger ? Madame avait-elle donc besoin de donner une pareille importance à la Vallière si elle ne redoutait pas la Vallière ?

Non, Madame ne redoutait pas la Vallière au point de vue où un historien qui sait les choses voit l'avenir ou plutôt le passé ; Madame n'était point un prophète ou une sibylle ; Madame ne pouvait pas plus qu'un autre lire dans ce terrible et fatal livre de l'avenir qui garde en ses plus secrètes pages les plus sérieux événemens.

Non, Madame voulait purement et simplement punir le roi de lui avoir fait une cachotterie toute féminine ; elle voulait lui prouver clairement que, s'il usait de ce genre d'armes offensives, elle, femme d'esprit et de race, trouverait certainement dans l'arsenal de son imagination des armes défensives à l'épreuve même des coups d'un roi.

Et d'ailleurs elle voulait lui prouver que, dans ces sortes de guerres, il n'y a plus de rois, ou tout au moins que les rois, combattant pour leur propre compte comme des hommes ordinaires, peuvent voir leur couronne tomber au premier choc, qu'enfin, s'il avait espéré être adoré tout d'abord, de confiance, à son seul aspect, par toutes les femmes de sa cour, c'était une prétention hautaine, téméraire, insultante pour certaines, plus haut placées que les autres, et que la leçon tombant à propos sur cette tête royale, trop haute et trop fière, serait efficace.

Voilà certainement quelles étaient les réflexions de Madame à l'égard du roi.

Ainsi, l'on voit qu'elle avait agi sur l'esprit de ses filles d'honneur et avait préparé dans tous ses détails la comédie qui venait de se jouer et que Saint-Aignan avait si malencontreusement amenée.

Le roi en fut tout étourdi. Depuis qu'il avait échappé à M. de Mazarin, il se voyait pour la première fois traité en homme.

Une pareille sévérité, de la part de ses sujets, lui eût fourni matière à résistance. Les pouvoirs croissent dans la lutte.

Mais s'attaquer à des femmes, être attaqué par elles, avoir été joué par de petites provinciales arrivées de Blois tout exprès pour cela, c'était le comble du déshonneur

pour un jeune roi plein de la vanité que lui inspiraient à la fois et ses avantages personnels et son pouvoir royal.

Rien à faire, ni de reproches, ni exil, ni même bouderie.

Bouder, c'eût été avouer qu'on avait été touché, comme Hamlet, par une arme démouchetée, l'arme du ridicule.

Bouder des femmes! quelle humiliation! surtout quand ces femmes ont le rire pour vengeance.

Oh! si, au lieu d'en laisser toute la responsabilité à des femmes, quelque courtisan se fût mêlé à cette intrigue, avec quelle joie Louis XIV eût saisi cette occasion d'utiliser la Bastille!

Mais là encore la colère royale s'arrêtait repoussée par le raisonnement.

Avoir une armée, des prisons, une puissance presque divine, et mettre cette toute-puissance au service d'une misérable rancune, c'était indigne, non-seulement d'un roi, mais même d'un homme.

Il s'agissait donc purement et simplement de dévorer en silence cet affront et d'afficher sur son visage la même mansuétude, la même urbanité.

Il s'agissait de traiter Madame en amie. En amie!... Et pourquoi pas?

Ou Madame était l'instigatrice de l'événement, ou l'événement l'avait trouvée passive.

Si elle avait été instigatrice, c'était bien hardi à elle, mais enfin n'était-ce pas son rôle naturel?

Qui l'avait été chercher dans le plus doux moment de la lune conjugale pour lui parler un langage amoureux? Qui avait osé calculer les chances de l'adultère, bien plus, de l'inceste? qui, retranché derrière son omnipotence royale, avait dit à cette jeune femme : ne craignez rien, aimez le roi de France, il est au-dessus de tous, et un geste de son bras armé du sceptre vous protégera contre tous, même contre vos remords.

Donc la jeune femme avait obéi à cette parole royale, ou avait cédé à cette voix corruptrice, et maintenant qu'elle avait fait le sacrifice moral de son honneur, elle se voyait payée de ce sacrifice par une infidélité d'autant plus humiliante qu'elle avait pour cause une femme bien inférieure à celle qui avait d'abord cru être aimée.

Ainsi, Madame eût-elle été l'instigatrice de la vengeance, Madame eût encore eu raison.

Si, au contraire, elle était passive dans tout cet événement, quel sujet avait le roi de lui en vouloir?

Devait-elle, ou plutôt pouvait-elle arrêter l'essor de quelques langues provinciales? devait-elle, par un excès de zèle mal entendu, réprimer, au risque de l'envenimer, l'impertinence de trois petites filles?

Tous ces raisonnemens étaient autant de piqûres sensibles à l'orgueil du roi; mais quand il avait bien repassé tous ces griefs dans son esprit, Louis XIV s'étonnait, réflexions faites, c'est-à-dire après la plaie pansée, de sentir d'autres douleurs sourdes, insupportables, inconnues.

Et voilà ce qu'il n'osait s'avouer à lui-même, c'est que ces lancinantes atteintes avaient leur siége au cœur.

Et, en effet, il faut bien que l'historien l'avoue au lecteur, comme le roi se l'avouait à lui-même, il s'était laissé chatouiller le cœur par cette naïve déclaration de la Vallière : il avait cru à de l'amour pur, à de l'amour pour l'homme non pour le roi, à de l'amour dépouillé de tout intérêt; et son âme, plus jeune et surtout plus naïve qu'il

ne le supposait, avait bondi au-devant de cette autre âme qui venait de se révéler à lui par ses aspirations.

La chose la moins ordinaire dans l'histoire si complexe de l'amour, c'est la double inoculation de l'amour dans deux cœurs : pas plus de simultanéité que d'égalité ; l'un aime presque toujours avant l'autre, comme l'un finit presque toujours d'aimer après l'autre.

Aussi le courant électrique s'établit-il en raison de l'intensité de la première passion qui s'allume.

Plus mademoiselle de la Vallière avait montré d'amour, plus le roi en avait ressenti.

Et voilà justement ce qui étonnait le roi.

Car il lui était bien démontré qu'aucun courant sympathique n'avait pu entraîner son cœur, puisque cet aveu n'était pas de l'amour, puisque cet aveu n'était qu'une insulte faite à l'homme et au roi, puisque enfin c'était, — et le mot surtout brûlait comme un fer rouge, — puisque enfin c'était une mystification.

Ainsi cette petite fille à laquelle, à la rigueur, on pouvait tout refuser, beauté, naissance, esprit ; ainsi cette petite fille, choisie par Madame elle-même en raison de son humilité, avait non-seulement provoqué le roi, mais encore dédaigné le roi, c'est-à-dire un homme qui, comme un sultan d'Asie, n'avait qu'à chercher des yeux, qu'à étendre la main, qu'à laisser tomber le mouchoir.

Et, depuis la veille, il avait été préoccupé de cette petite fille au point de ne penser qu'à elle, de ne rêver que d'elle : depuis la veille son imagination s'était amusée à parer son image de tous les charmes qu'elle n'avait point ; il avait enfin, lui que tant d'affaires réclamaient, que tant de femmes appelaient, il avait, depuis la veille, consacré toutes les minutes de sa vie, tous les battemens de son cœur, à cette unique rêverie.

En vérité, c'était trop ou trop peu.

Et l'indignation du roi lui faisant oublier toutes choses, et entre autres que Saint-Aignan était là ; l'indignation du roi s'exhalait dans les plus violentes imprécations.

Il est vrai que Saint-Aignan était tapi dans un coin, et de ce coin regardait passer la tempête.

Son désappointement à lui lui paraissait misérable à côté de la colère royale.

Il comparait à son petit amour-propre l'immense orgueil de ce roi offensé, et connaissant le cœur des rois en général et celui des puissans en particulier, il se demandait si bientôt ce poids de fureur suspendu jusque-là sur le vide, ne finirait point par tomber sur lui, par cela même que d'autres étaient coupables et lui innocent.

En effet, tout à coup le roi s'arrêta dans sa marche immodérée, et fixant sur Saint-Aignan un regard courroucé : — Et toi, Saint-Aignan ! s'écria-t-il. Saint-Aignan fit un mouvement qui signifiait : Eh bien, sire ? — Oui, tu as été aussi sot que moi, n'est-ce pas ? — Sire, balbutia Saint-Aignan. — Tu t'es laissé prendre à cette grossière plaisanterie. — Sire, dit Saint-Aignan, dont le frisson commençait à secouer les membres, que Votre Majesté ne se mette point en colère : les femmes, elle le sait, sont des créatures imparfaites créées pour le mal; donc leur demander le bien, c'est exiger d'elles la chose impossible.

Le roi qui avait un profond respect de lui-même et qui commençait à prendre sur ses passions cette puissance qu'il conserva sur elles toute sa vie, le roi sentit qu'il se déconsidérait à montrer tant d'ardeur pour un si mince objet. — Non, dit-il vivement, non, tu te trompes, Saint-Aignan, je ne me mets pas en colère ; j'admire seulement que nous ayons été joués avec tant d'adresse et d'audace par ces deux petites filles.

J'admire surtout que pouvant nous instruire, nous ayons fait la folie de nous en rapporter à notre propre cœur. — Oh ! le cœur, sire, le cœur, c'est un organe qu'il faut absolument réduire à ses fonctions physiques, mais qu'il faut destituer de toutes ses fonctions morales. J'avoue, quant à moi, que lorsque j'ai vu le cœur de Votre Majesté si fort préoccupé de cette petite... — Préoccupé, moi ; mon cœur préoccupé : mon esprit, peut-être, mais quant à mon cœur... il était...

Louis s'aperçut cette fois encore que pour couvrir un vide il en allait découvrir un autre. — Au reste, ajouta-t-il, je n'ai rien à reprocher à cette enfant. Je savais bien qu'elle en aimait un autre. — Le vicomte de Bragelonne, oui. J'en avais prévenu Votre Majesté. — Sans doute. Mais tu n'étais pas le premier. Le comte de la Fère m'avait demandé la main de mademoiselle de la Vallière pour son fils. Eh bien, à son retour d'Angleterre, je les marierai, puisqu'ils s'aiment. — En vérité, je reconnais là toute la générosité du roi. — Tiens, Saint-Aignan, crois-moi, ne nous occupons plus de ces sortes de choses, dit Louis. — Oui, digérons l'affront, sire, dit le courtisan résigné. — Au reste, ce sera chose facile, fit le roi en modulant un soupir. — Et pour commencer, moi, dit Saint-Aignan... — Eh bien? — Eh bien ! je vais faire quelque bonne épigramme sur le trio. J'appellerai cela naïade et dryade : cela fera plaisir à Madame. — Fais, Saint-Aignan, fais, murmura le roi. Tu me liras tes vers, cela me distraira. Ah ! n'importe, n'importe, Saint-Aignan, ajouta le roi comme un homme qui respire avec peine, le coup demande une force surhumaine pour être dignement soutenu.

Et comme le roi achevait ainsi en se donnant les airs de la plus angélique patience, un des valets de service vint gratter à la porte de la chambre.

Saint-Aignan s'écarta par respect. — Entrez, fit le roi. Le valet entrebâilla la porte. — Que veut-on? demanda Louis.

Le valet montra une lettre pliée en forme de triangle. — Pour Sa Majesté, dit-il. — De quelle part? — Je l'ignore ; il a été remis par un des officiers de service.

Le roi fit signe, le valet apporta le billet.

Le roi s'approcha des bougies, ouvrit le billet, lut la signature et laissa échapper un cri.

Saint-Aignan était assez respectueux pour ne pas regarder ; mais sans regarder il voyait et entendait.

Il accourut.

Le roi, d'un geste, congédia le valet. — Oh ! mon Dieu ! fit le roi en lisant. — Votre Majesté se trouve-t-elle indisposée? demanda Saint-Aignan les bras étendus. — Non, non, Saint-Aignan ; lis !

Et il lui passa le billet.

Les yeux de Saint-Aignan se portèrent à la signature. — La Vallière ! s'écria-t-il. Oh ! sire ! — Lis ! lis !

Et Saint-Aignan lut :

« Sire, pardonnez-moi mon importunité, pardonnez-moi surtout le défaut de formalités qui accompagne cette lettre : un billet me semble plus pressé et plus pressant qu'une dépêche ; je me permets donc d'adresser un billet à Votre Majesté.

« Je rentre chez moi brisée de douleur et de fatigue, sire, et j'implore de Votre Majesté la faveur d'une audience dans laquelle je pourrai dire la vérité à mon roi.

« Signé : Louise de la Vallière. »

— Eh bien ! demanda le roi en reprenant la lettre des mains de Saint-Aignan tout étourdi de ce qu'il venait de lire. — Eh bien? répéta Saint-Aignan. — Que penses-tu

de cela? — Je ne sais trop. — Mais enfin? — Sire, la petite aura entendu gronder la foudre, et elle aura eu peur. — Peur de quoi? demanda noblement Louis. — Dame! que voulez-vous, sire, Votre Majesté a mille raisons d'en vouloir à l'auteur ou aux auteurs d'une si méchante plaisanterie, et la mémoire de Votre Majesté, ouverte dans le mauvais sens, est une éternelle menace pour l'imprudente. — Saint-Aignan, je ne vois pas comme vous. — Le roi doit voir mieux que moi.

— Eh bien, je vois dans ces lignes de la douleur, de la contrainte, et maintenant surtout que je me rappelle certaines particularités de la scène qui s'est passée ce soir chez Madame... enfin...

Le roi s'arrêta sur ce sens suspendu. — Enfin, reprit Saint-Aignan, Votre Majesté va donner l'audience, voilà ce qu'il y a de plus clair dans tout cela. — Je ferai mieux, Saint-Aignan. — Que ferez-vous, sire? — Prends ton manteau. — Mais, sire... — Tu sais où est la chambre des filles de Madame? — Certes. — Tu sais un moyen d'y pénétrer? — Oh! quant à cela, non. — Mais enfin tu dois connaître quelqu'un par là? — En vérité Votre Majesté est la source de toute bonne idée. — Tu connais quelqu'un? — Oui. — Qui connais-tu? voyons. — Je connais certain garçon qui est au mieux avec certaine fille. — D'honneur? — Oui, d'honneur, sire. — Avec Tonnay-Charente? demanda Louis en riant. — Non, malheureusement, avec Montalais. — Il s'appelle? — Malicorne. — Bon... et tu peux compter sur lui? — Je le crois, sire. Il doit bien avoir quelque clef... Et s'il en a une, comme je lui ai rendu service... eh bien! il m'en fera part. — C'est au mieux. Partons! — Je suis aux ordres de Votre Majesté.

Le roi jeta son propre manteau sur les épaules de Saint-Aignan et lui demanda le sien. Puis tous deux gagnèrent le vestibule.

CE QUE N'AVAIENT PRÉVU NI NAIADE NI DRYADE.

Saint-Aignan s'arrêta au pied de l'escalier qui conduisait, aux entresols chez les filles d'honneur, au premier chez Madame.

De là, par un valet qui passait, il fit prévenir Malicorne qui était encore chez Monsieur.

Au bout de dix minutes, Malicorne arriva le nez au vent et flairant dans l'ombre.

Le roi se recula, gagnant la partie la plus obscure du vestibule.

Au contraire, Saint-Aignan s'avança.

Mais aux premiers mots par lesquels il formula son désir, Malicorne recula tout net. — Oh! oh! dit-il, vous me demandez à être introduit dans la chambre des filles d'honneur? — Oui. — Vous comprenez que je ne puis faire une pareille chose sans savoir dans quel but vous la désirez. — Malheureusement, cher monsieur Malicorne, il m'est impossible de donner aucune explication; il faut donc que vous vous fiez à moi comme à un ami qui vous a tiré d'embarras hier et qui vous prie de l'en tirer aujourd'hui. — Mais moi, Monsieur, je vous disais ce que je voulais; ce que je voulais, c'était ne point coucher à la belle étoile, et tout honnête homme peut avouer un pareil désir, tandis

que vous, vous n'avouez rien. — Croyez, mon cher monsieur Malicorne, insista Saint-Aignan, que s'il m'était permis de m'expliquer, je m'expliquerais. — Alors, mon cher monsieur, impossible que je vous permette d'entrer chez mademoiselle de Montalais? — Pourquoi? — Vous le savez mieux que personne, puisque vous m'avez pris sur un mur faisant la cour à mademoiselle de Montalais : or, ce serait trop complaisant à moi, vous en conviendrez, lui faisant la cour, de vous ouvrir la porte de sa chambre. — Eh! qui vous dit que ce soit pour elle que je vous demande la clef? — Pour qui donc alors? — Elle ne loge pas seule, ce me semble? — Non, sans doute, elle loge avec mademoiselle de la Vallière. Mais vous n'avez pas plus à faire réellement à mademoiselle de la Vallière qu'à mademoiselle de Montalais, et il n'y a que deux hommes à qui je donnerais cette clef : c'est à M. de Bragelonne, s'il me priait de la lui donner : c'est au roi, s'il me l'ordonnait.

— Eh bien, donnez-moi donc cette clef, Monsieur, je vous l'ordonne, dit le roi en s'avançant hors de l'obscurité et entr'ouvrant son manteau. Mademoiselle de Montalais descendra près de vous, tandis que nous monterons près de mademoiselle de la Vallière : c'est en effet à elle seule que nous avons affaire. — Le roi! s'écria Malicorne en se courbant jusqu'aux genoux du roi. — Oui, le roi, dit Louis en souriant, le roi qui vous sait aussi bon gré de votre résistance que de votre capitulation. Relevez-vous, Monsieur, rendez-nous le service que nous vous demandons. — Sire, à vos ordres! dit Malicorne en montant l'escalier. — Faites descendre mademoiselle de Montalais, dit le roi, et ne lui sonnez mot de ma visite.

Malicorne s'inclina en signe d'obéissance et continua de monter.

Mais le roi, par une vive réflexion, le suivit, et cela avec une rapidité si grande, que quoique Malicorne eût déjà la moitié des escaliers d'avance, il arriva en même temps que lui à la chambre.

Il vit alors par la porte demeurée entr'ouverte derrière Malicorne, la Vallière toute renversée dans un fauteuil, et à l'autre coin Montalais qui peignait ses cheveux, en robe de chambre, debout devant une grande glace et tout en parlementant avec Malicorne.

Le roi ouvrit brusquement la porte et entra.

Montalais poussa un cri au bruit que fit la porte, et reconnaissant le roi elle s'esquiva.

A cette vue la Vallière, de son côté, se dressa comme une morte galvanisée et retomba sur son fauteuil.

Le roi s'avança lentement vers elle. — Vous vouliez une audience, Mademoiselle, lui dit-il avec froideur, me voilà prêt à vous entendre. Parlez.

Saint-Aignan, fidèle à son rôle de sourd, d'aveugle et de muet, Saint-Aignan s'était placé lui dans une encoignure de porte, sur un escabeau que le hasard lui avait procuré tout exprès.

Abrité sous la tapisserie qui servait de portière, adossé à la muraille même, il écouta ainsi sans être vu. Se résignant au rôle de bon chien de garde qui attend et qui veille sans jamais gêner le maître.

La Vallière, frappée de terreur à l'aspect du roi irrité, se leva une seconde fois, et demeurant dans une posture humble et suppliante. — Sire, balbutia-t-elle, pardonnez-moi. — Eh! Mademoiselle, que voulez-vous que je vous pardonne? demanda Louis XIV. — Sire, j'ai commis une grande faute, plus qu'une grande faute, un grand crime. — Vous? — Sire, j'ai offensé Votre Majesté. — Pas le moins du monde, répondit Louis XIV. — Sire, je vous en supplie, ne gardez point vis-à-vis de moi

cette terrible gravité qui décèle la colère bien légitime du roi. Je sens que je vous ai offensé, sire; mais j'ai besoin de vous expliquer comment je ne vous ai pas offensé de mon plein gré.

— Et d'abord, Mademoiselle, dit le roi, en quoi m'auriez-vous offensé? je ne le vois pas. Est-ce par une plaisanterie de jeune fille, plaisanterie fort innocente? Vous vous êtes raillée d'un jeune homme crédule; c'est bien naturel; toute autre femme à votre place eût fait ce que vous avez fait. — Oh! Votre Majesté m'écrase avec ses paroles. — Et pourquoi donc? — Parce que si la plaisanterie fût venue de moi, elle n'eût pas été innocente. — Enfin, Mademoiselle, reprit le roi, est-ce là tout ce que vous aviez à me dire en me demandant une audience?

Et le roi fit presque un pas en arrière.

Alors la Vallière, avec une voix brève et entrecoupée, avec des yeux desséchés par le feu des larmes, fit à son tour un pas vers le roi. — Votre Majesté a tout entendu? dit-elle. — Tout, quoi? — Tout ce qui a été dit par moi au chêne royal. — Je n'en ai pas perdu une seule parole, Mademoiselle. — Et Votre Majesté, lorsqu'elle m'eut entendue, a pu croire un instant que j'avais abusé de sa crédulité? — Oui, crédulité, c'est bien cela, vous avez dit le mot. — Et Votre Majesté n'a pas soupçonné qu'une pauvre fille comme moi peut être forcée quelquefois de subir la volonté d'autrui. — Pardon, mais je ne comprendrai jamais que celle dont la volonté semblait s'exprimer si librement sous le chêne royal se laissât influencer à ce point par la volonté d'autrui. — Oh! mais la menace, sire! — La menace! Qui vous menaçait, qui osait vous menacer? — Ceux qui ont le droit de le faire, sire. — Je ne reconnais à personne le droit de menace dans mon royaume — Pardonnez-moi, sire, il y a près de Votre Majesté même des personnes assez haut placées pour avoir ou pour se croire le droit de perdre une fille sans avenir, sans fortune, et n'ayant que sa réputation. — Et comment la perdre? — En lui faisant perdre cette réputation par une honteuse expulsion.

— Oh! Mademoiselle, dit le roi avec une amertume profonde, j'aime fort les gens qui se disculpent sans incriminer les autres. — Sire! — Oui, et il m'est pénible, je l'avoue, de voir qu'une justification facile, comme pourrait l'être la vôtre, se vienne compliquer devant moi d'un tissu de reproches et d'imputations. — Auxquelles vous n'ajoutez pas foi alors! s'écria la Vallière. Le roi garda le silence. — Oh! dites-le donc! répéta la Vallière avec véhémence. — Je regrette de vous l'avouer, répéta le roi en s'inclinant avec froideur.

La jeune fille poussa une profonde exclamation, et frappant ses mains l'une dans l'autre : — Ainsi vous ne me croyez pas, dit-elle.

Le roi ne répondit rien.

Les traits de la Vallière s'altérèrent à ce silence. — Ainsi vous supposez que moi, moi! dit-elle, j'ai ourdi ce ridicule, cet infâme complot de me jouer aussi impudemment de Votre Majesté? — Eh! mon Dieu, ce n'est ni ridicule ni infâme, dit le roi; ce n'est pas même un complot : c'est une raillerie plus ou moins plaisante, voilà tout. — Oh! murmura la jeune fille désespérée, le roi ne me croit pas, le roi ne veut pas me croire. — Mais non, je ne veux pas vous croire. — Mon Dieu! mon Dieu! — Écoutez : quoi de plus naturel, en effet? Le roi me suit, m'écoute, me guette: le roi veut peut-être s'amuser à mes dépens, amusons-nous aux siens, et comme le roi est un homme de cœur, prenons-le par le cœur.

La Vallière cacha sa tête dans ses mains en étouffant un sanglot.

Le roi continua impitoyablement; il se vengeait sur la pauvre victime de tout ce

qu'il avait souffert. — Supposons donc cette fable que je l'aime et que je l'ai distingué. Le roi est si naïf et si orgueilleux à la fois qu'il me croira, et alors nous irons raconter cette naïveté du roi, et nous rirons. — Oh ! s'écria la Vallière, penser cela, penser cela, c'est affreux. — Et, poursuivit le roi, ce n'est pas tout; si ce prince orgueilleux vient à prendre au sérieux la plaisanterie, s'il a l'imprudence d'en témoigner publiquement quelque chose comme de la joie, eh bien ! devant toute la cour, le roi sera humilié; or, ce sera un jour un récit charmant à faire à mon amant, une part de dot à apporter à mon mari que cette aventure d'un roi joué par une malicieuse jeune fille.

— Sire ! s'écria la Vallière égarée, délirante, pas un mot de plus, je vous en supplie ; vous ne voyez donc pas que vous me tuez? — Oh ! raillerie, murmura le roi, qui commençait cependant à s'émouvoir.

La Vallière tomba à genoux, et cela si rudement que ses genoux résonnèrent sur le parquet.

Puis joignant les mains : — Sire, dit-elle, je préfère la honte à la trahison. — Que faites-vous? demanda le roi, mais sans faire un mouvement pour relever la jeune fille. — Sire, quand je vous aurai sacrifié mon honneur et ma raison, vous croirez peut-être à ma loyauté. Le récit qui a vous été fait chez Madame et par Madame est un mensonge ; ce que j'ai dit sous le grand chêne... — Eh bien ? — Cela seulement c'était la vérité. — Mademoiselle? s'écria le roi.

— Sire, s'écria la Vallière entraînée par la violence de ses sensations, sire, dussé-je mourir de honte à cette place où sont enracinés mes deux genoux, je vous le répéterai jusqu'à ce que la voix me manque : j'ai dit que je vous aimais... eh bien ! je vous aime ! — Vous ! — Je vous aime, sire, depuis le jour où je vous ai vu, depuis qu'à Blois, où je languissais, votre regard royal est tombé sur moi, lumineux et vivifiant; je vous aime ! sire. C'est un crime de lèse-majesté, je le sais, qu'une pauvre fille comme moi aime son roi et le lui dise. Punissez-moi de cette audace, méprisez-moi pour cette impudence; mais ne dites jamais, mais ne croyez jamais que je vous ai raillé, que je vous ai trahi. Je suis d'un sang fidèle à la royauté, sire : et j'aime... j'aime mon roi !... Oh ! je me meurs!

Et tout à coup, épuisée de force, de voix, d'haleine, elle tomba pliée en deux, pareille à cette fleur dont parle Virgile et qu'a touchée en passant la faux du moissonneur.

Le roi, à ces mots, à cette véhémente supplique, n'avait gardé ni rancune ni doute; son cœur tout entier s'était ouvert au souffle ardent de cet amour qui parlait un si noble et si courageux langage.

Aussi, lorsqu'il entendit l'aveu passionné de cet amour, il faiblit, et voila son visage dans ses mains.

Mais lorsqu'il sentit les mains de la Vallière cramponnées à ses mains, lorsque la tiède pression de l'amoureuse jeune fille eût gagné ses artères, il s'embrasa à son tour, et saisissant la Vallière à bras le corps, il la releva et la serra contre son cœur.

Mais elle, mourante, laissant aller sa tête vacillante sur ses épaules, ne vivait plus.

Alors, le roi effrayé appela Saint-Aignan.

Saint-Aignan, qui avait poussé la discrétion jusqu'à rester immobile dans son coin en feignant d'essuyer une larme, accourut à cet appel du roi.

Alors il aida Louis à faire asseoir la jeune fille sur un fauteuil, lui frappa dans les mains, lui répandit sur le visage de l'eau de la reine de Hongrie en lui répétant : — Mademoiselle, allons, Mademoiselle, c'est fini, le roi vous croit, le roi vous pardonne.

Eh ! là, là, prenez garde, vous allez émouvoir trop violemment le roi ; Mademoiselle, Sa Majesté est sensible, Sa Majesté a un cœur. Ah ! diable, Mademoiselle, faites-y attention, le roi est fort pâle.

En effet, le roi pâlissait visiblement.

Quant à la Vallière, elle ne bougeait pas. — Mademoiselle ! Mademoiselle ! en vérité, continuait Saint-Aignan, revenez à vous, je vous en prie, je vous en supplie, il est temps ; songez à une chose, c'est que si le roi se trouvait mal, je serais obligé d'appeler son médecin. Ah ! quelle extrémité, mon Dieu, Mademoiselle, chère Mademoiselle, revenez vite à vous, faites un effort, vite, vite.

Il était difficile de déployer plus d'éloquence persuasive que ne le faisait Saint-Aignan, mais quelque chose de plus énergique et de plus actif encore que cette éloquence réveilla la Vallière.

Le roi s'était agenouillé devant elle, et lui imprimait dans la paume de la main ces baisers brûlans qui sont aux mains ce que le baiser des lèvres est au visage.

Elle revint enfin à elle, rouvrit languissamment les yeux, et, avec un mourant regard : — Oh ! sire, murmura-t-elle, Votre Majesté m'a donc pardonné?

Le roi ne répondit pas... Il était encore trop ému.

Saint-Aignan crut devoir s'éloigner encore... Il avait deviné la flamme qui jaillissait des yeux de Sa Majesté.

La Vallière se leva. — Et maintenant, sire, dit-elle avec courage, maintenant que je me suis justifiée, je l'espère du moins, aux yeux de Votre Majesté, accordez-moi de me retirer dans un couvent. J'y bénirai mon roi toute ma vie, et j'y mourrai en aimant Dieu, qui m'a fait un jour de bonheur. — Non, non, répondit le roi, non, vous vivrez ici en bénissant Dieu, au contraire, mais en aimant Louis qui vous fera toute une existence de félicité, Louis qui vous aime, Louis qui vous le jure ! — Oh ! sire, sire !...

Et sur ce doute de la Vallière, les baisers du roi devinrent si brûlans que Saint-Aignan crut qu'il était de son devoir de passer de l'autre côté de la tapisserie.

Mais ces baisers, qu'elle n'avait pas eu la force de repousser d'abord, commencèrent à brûler la jeune fille. — Oh ! sire, s'écria-t-elle alors, ne me faites pas repentir d'avoir été si loyale, car ce serait me prouver que Votre Majesté me méprise encore.

— Mademoiselle, dit soudain le roi en se reculant plein de respect, je n'aime et n'honore rien au monde plus que vous, et rien à ma cour ne sera, j'en jure Dieu, aussi estimé que vous le serez désormais ; je vous demande donc pardon de mon emportement, Mademoiselle, il venait d'un excès d'amour, mais je puis vous prouver que j'aimerai encore davantage en vous respectant autant que vous pourrez le désirer.

Puis, s'inclinant devant elle et lui prenant la main : — Mademoiselle, lui dit-il, voulez-vous me faire cet honneur d'agréer le baiser que je dépose sur votre main ?

Et la lèvre du roi se posa respectueusement et légère sur la main frissonnante de la jeune fille. — Désormais, ajouta Louis en se relevant et en couvrant la Vallière de son regard, désormais vous êtes sous ma protection. Ne parlez à personne du mal que je vous ai fait, pardonnez aux autres celui qu'ils ont pu vous faire. A l'avenir, vous serez tellement au-dessus de ceux-là, que loin de vous inspirer de la crainte, ils ne vous feront plus même pitié.

Et il salua religieusement comme au sortir d'un temple.

Puis appelant Saint-Aignan qui s'approcha tout humble, — Comte, dit-il, j'espère que Mademoiselle voudra bien vous accorder un peu de son amitié en retour de celle que je lui ai vouée à jamais.

Saint-Aignan fléchit le genou devant la Vallière. — Quelle joie pour moi, murmura-t-il, si Mademoiselle me fait un pareil honneur! — Je vais vous renvoyer votre compagne, dit le roi. Adieu, Mademoiselle, ou plutôt au revoir : faites-moi la grâce de ne pas m'oublier dans votre prière. — Oh! sire, dit la Vallière, soyez tranquille : vous êtes avec Dieu dans mon cœur.

Ce dernier mot enivra le roi, qui tout joyeux entraîna Saint-Aignan par les degrés.

Madame n'avait pas prévu ce dénoûment-là : ni naïade ni dryade n'en avait parlé.

LE NOUVEAU GÉNÉRAL DES JÉSUITES.

Tandis que la Vallière et le roi confondaient dans leur premier aveu tous les chagrins du passé, tout le bonheur du présent, toutes les espérances de l'avenir, Fouquet, rentré chez lui, c'est-à-dire dans l'appartement qui lui avait été départi au château, Fouquet s'entretenait avec Aramis, justement de tout ce que le roi négligeait en ce moment. — Vous me direz, commença Fouquet, lorsqu'il eut installé son hôte dans un fauteuil et pris place lui-même à ses côtés, vous me direz, monsieur d'Herblay, où nous en sommes maintenant de l'affaire de Belle-Isle, et si vous en avez reçu quelques nouvelles. — Monsieur le surintendant, répondit Aramis, tout va de ce côté comme nous le désirons; les dépenses ont été soldées, rien n'a transpiré de nos desseins. — Mais les garnisons que le roi voulait y mettre. — J'ai reçu ce matin la nouvelle qu'elles y étaient arrivées depuis quinze jours. — Et on les a traitées... — A merveille. — Mais l'ancienne garnison, qu'est-elle devenue? — Elle a repris terre à Sarzeau, et on l'a immédiatement dirigée sur Quimper. — Et les nouveaux garnisaires? — Sont à nous à cette heure. — Vous êtes sûr de ce que vous dites, mon cher monsieur de Vannes? — Sûr, et vous allez voir d'ailleurs comment les choses se sont passées. — Mais de toutes les garnisons, vous savez cela, Belle-Isle est justement la plus mauvaise. — Je sais cela et j'agis en conséquence; pas d'espace, pas de communications, pas de femmes, pas de jeu; or, aujourd'hui, c'est grand'pitié, ajouta Aramis avec un de ces sourires qui n'appartenaient qu'à lui, de voir combien les jeunes gens cherchent à se divertir, et combien, en conséquence, ils inclinent vers celui qui paie les divertissemens. — Mais s'ils s'amusent à Belle-Isle? — S'ils s'amusent de par le roi, ils aimeront le roi, mais s'ils s'ennuient de par le roi et s'amusent de par M. Fouquet, ils aimeront M. Fouquet. — Et vous avez prévenu mon intendant, afin qu'aussitôt leur arrivée... — Non pas, on les a laissés huit jours s'ennuyer tout à leur aise, mais au bout de huit jours ils ont réclamé, disant que les derniers officiers s'amusaient plus qu'eux. On leur a répondu alors que les anciens officiers avaient su se faire un ami de M. Fouquet, et que M. Fouquet les connaissant pour des amis, leur avait dès lors voulu assez de bien pour qu'ils ne s'ennuyassent point sur ses terres.

Alors ils ont réfléchi.

Mais aussitôt l'intendant a ajouté que, sans préjuger les ordres de M. Fouquet, il connaissait assez son maître pour savoir que tout gentilhomme au service du roi l'intéressait, et qu'il ferait, bien qu'il ne connût pas les nouveaux venus, autant pour

eux qu'il avait fait pour les autres. — A merveille, et là-dessus les effets ont suivi les promesses, j'espère : je désire, vous le savez, qu'on ne promette jamais en mon nom sans tenir. — Là-dessus on a mis à la disposition des officiers nos deux corsaires et vos chevaux ; on leur a donné les clefs de la maison principale, en sorte qu'ils y font des parties de chasse et de promenades avec ce qu'ils trouvent de dames à Belle-Isle et ce qu'ils ont pu en recruter, ne craignant pas le mal de mer dans les environs. — Et il y en a bon nombre à Sarzeau et à Vannes, n'est-ce pas, Votre Grandeur? — Oh ! sur toute la côte, répondit tranquillement Aramis. — Maintenant, pour les soldats? — Tout est relatif, vous comprenez ; pour les soldats, du vin, des vivres excellens et une haute paie. — Très-bien! en sorte?.. — En sorte que nous pouvons compter sur cette garnison, qui est déjà meilleure que l'autre. — Bien. — Il en résulte que si Dieu consent à ce que l'on nous renouvelle ainsi les garnisaires seulement tous les deux mois, au bout de trois ans l'armée y aura passé, si bien qu'au lieu d'avoir un régiment à nous, nous aurons cinquante mille hommes.

— Oui, je savais bien, dit Fouquet, que nul autant que vous, monsieur d'Herblay, n'était un ami précieux, impayable, mais dans tout cela, ajouta-t-il en riant, nous oublions notre ami du Vallon ; que devint-il pendant ces trois jours que j'ai passés à Saint-Mandé? j'ai tout oublié, je l'avoue. — Oh ! je ne l'oublie pas, moi, repartit Aramis. Porthos est à Saint-Mandé, graissé sur toutes les articulations, choyé en nourriture, soigné en vins ; je lui ai fait donner la promenade du petit parc, promenade que vous vous êtes réservée pour vous seul ; il en use. Il recommence à marcher, il exerce sa force en courbant de jeunes ormes ou en faisant éclater de vieux chênes, comme faisait Milon de Crotone, et comme il n'y a pas de lions dans le parc, il est probable que nous le retrouverons entier. C'est un brave que notre Porthos. — Oui, mais en attendant il va s'ennuyer. — Oh ! jamais. — Il va questionner? — Il ne voit personne. — Mais, enfin, il attend ou espère quelque chose? — Je lui ai donné un espoir que nous réaliserons quelque matin. Et il vit là-dessus. — Lequel? — Celui d'être présenté au roi. — Oh ! oh ! en quelle qualité? — D'ingénieur de Belle-Isle, pardieu. — Est-ce possible? — C'est vrai. — Certainement, maintenant ne serait-il point nécessaire qu'il retournât à Belle-Isle? — Indispensable ; je songe même à l'y renvoyer le plus tôt possible. Porthos a beaucoup de représentation : c'est un homme dont d'Artagnan, Athos et moi connaissons seuls le faible. Porthos ne se livre jamais ; il est plein de dignité ; devant les officiers, il fera l'effet d'un paladin du temps des croisades. Il grisera l'état-major sans se griser et sera pour tout le monde un objet d'admiration et de sympathie ; puis, s'il arrivait que nous eussions un ordre à faire exécuter, Porthos est une consigne vivante, et il faudra toujours en passer par où il voudra. — Donc renvoyez-le. — Aussi est-ce mon dessein, mais dans quelques jours seulement, car il faut que je vous dise une chose. — Laquelle? — C'est que je me défie de d'Artagnan. Il n'est pas à Fontainebleau comme vous l'avez pu remarquer, et d'Artagnan n'est jamais absent ou oisif impunément. Aussi maintenant que mes affaires sont faites, je vais tâcher de savoir quelles sont les affaires que fait d'Artagnan.

— Vos affaires sont faites, dites-vous? — Oui. — Vous êtes bien heureux en ce cas, et j'en voudrais pouvoir dire autant. — J'espère que vous ne vous inquiétez plus. — Hum ! — Le roi vous reçoit à merveille. — Oui. — Et Colbert vous laisse en repos? — A peu près. — En ce cas, dit Aramis avec cette suite d'idées qui faisait sa force, en ce cas, nous pouvons donc songer à ce que je vous disais hier à propos de la petite. — Quelle petite? — Vous avez déjà oublié? — Oui. — A propos de la Vallière. — Ah ! c'est juste. — Vous répugne-t-il donc de gagner cette fille? — Sur un seul point. —

Lequel? — C'est que le cœur est intéressé autre part, et que je ne ressens absolument rien pour cette enfant.

— Oh! oh! dit Aramis; occupé par le cœur, avez-vous dit? — Oui. — Diable! il faut prendre garde à cela. — Pourquoi? — Parce qu'il serait terrible d'être occupé par le cœur, quand, ainsi que vous, on a tant besoin de sa tête. — Vous avez raison. Aussi, vous le voyez, à votre premier appel j'ai tout quitté. Mais revenons à la petite. Quelle utilité voyez-vous à ce que je m'occupe d'elle? — Le voici. Le roi, dit-on, a un caprice pour cette petite, à ce que l'on croit du moins. — Et vous qui savez tout, vous savez autre chose. — Je sais que le roi a changé bien rapidement: qu'avant-hier le roi était tout feu pour Madame; qu'il y a déjà quelques jours, Monsieur s'est plaint de ce feu à la reine-mère; qu'il y a eu des brouilles conjugales, des gronderies maternelles. — Comment savez-vous tout cela? — Je le sais, enfin. — Eh bien? — Eh bien! à la suite de ces brouilles et de ces gronderies, le roi n'a plus adressé la parole, n'a plus fait attention à Son Altesse Royale. — Après? — Après il s'est occupé de mademoiselle de la Vallière. Mademoiselle de la Vallière est fille d'honneur de Madame. Savez-vous ce qu'en amour on appelle un chaperon? — Sans doute. — Eh bien! mademoiselle de la Vallière est le chaperon de Madame. Profitez de cette position. Vous n'avez pas besoin de cela. Mais enfin, l'amour-propre blessé rendra la conquête plus facile; la petite aura le secret du roi et de Madame. Vous ne savez pas ce qu'un homme intelligent fait avec un secret. — Mais comment arriver à elle? — Vous me demandez cela? fit Aramis. — Sans doute. Je n'aurai pas le temps de m'occuper d'elle. — Elle est pauvre, elle est humble, vous lui créerez une position, et soit qu'elle subjugue le roi comme maîtresse, soit qu'elle ne se rapproche de lui que comme confidente, vous aurez fait une nouvelle adepte.

— C'est bien, dit Fouquet. Que ferons-nous à l'égard de cette petite? — Quand vous avez désiré une femme, qu'avez-vous fait, monsieur le surintendant? — Je lui ai écrit. J'ai fait mes protestations d'amour. J'y ai ajouté mes offres de service, et j'ai signé Fouquet. — Et nulle n'a résisté? — Une seule, dit Fouquet. Mais il y a quatre jours qu'elle a cédé comme les autres. — Voulez-vous prendre la peine d'écrire? dit Aramis à Fouquet en lui présentant une plume.

Fouquet la prit. — Dictez, dit-il. J'ai tellement la tête occupée ailleurs, que je ne saurais tracer deux lignes. — Soit, fit Aramis. Écrivez.

Et il dicta:

« Mademoiselle, je vous ai vue, et vous ne serez point étonnée que je vous aie trouvée belle.

« Mais vous ne pouvez, faute d'une position digne de vous, que végéter à la cour.

« L'amour d'un honnête homme, au cas où vous auriez quelque ambition, pourrait servir d'auxiliaire à votre esprit et à vos charmes.

« Je mets mon amour à vos pieds; mais comme un amour si humble et si discret qu'il soit, peut compromettre l'objet de son culte, il ne sied pas qu'une personne de votre mérite risque d'être compromise sans résultat sur son avenir.

« Si vous daignez répondre à mon amour, mon amour vous prouvera sa reconnaissance en vous faisant à tout jamais libre et indépendante. »

Après avoir écrit, Fouquet regarda Aramis. — Signez, dit celui-ci. — Est-ce bien nécessaire? — Votre signature au bas de cette lettre vaut un million; vous oubliez cela, mon cher surintendant.

Fouquet signa. — Maintenant, par qui enverrez-vous la lettre? demanda Aramis. — Mais par un valet excellent. — Dont vous êtes sûr? — C'est mon grison ordinaire.

— Très-bien. Au reste, nous jouons de ce côté-là un jeu qui n'est pas lourd. — Comment cela? — Si ce que vous dites est vrai des complaisances de la petite pour le roi et pour Madame, le roi lui donnera tout l'argent qu'elle peut désirer. — Le roi a donc de l'argent? demanda Aramis. — Dame! il faut croire, il n'en demande plus. — Oh! il en redemandera, soyez tranquille. — Il y a même plus, j'eusse cru qu'il me parlerait de cette fête de Vaux. — Eh bien? — Il n'en a point parlé. — Il en parlera. — Oh! vous croyez le roi bien cruel, mon cher d'Herblay. — Pas lui. — Il est jeune, donc il est bon. — Il est jeune, donc il est faible ou passionné; et M. Colbert tient dans sa vilaine main sa faiblesse ou ses passions. — Vous voyez bien que vous le craignez. — Je ne le nie pas. — Alors, je suis perdu. — Comment cela. — Je n'étais fort auprès du roi que par l'argent. — Après. — Et je suis ruiné. — Non. — Comment, non? savez-vous mes affaires mieux que moi. — Peut-être. — Et cependant s'il demande cette fête? — Vous la donnerez. — Mais, de l'argent? — En avez-vous jamais manqué? — Oh! si vous saviez à quel prix je me suis procuré le dernier. — Le prochain ne vous coûtera rien. — Qui donc me le donnera? — Moi. — Vous me donnerez six millions? — Oui — Vous, six millions? — Dix, s'il le faut.

— En vérité, mon cher d'Herblay, dit Fouquet, votre confiance m'épouvante encore plus que la colère du roi. — Bah! — Qui donc êtes-vous? — Vous me connaissez, ce me semble. — Je me trompe; alors, que voulez-vous? — Je veux sur le trône de France un roi qui soit dévoué à M. Fouquet, et je veux que M. Fouquet me soit dévoué. — Oh! s'écria Fouquet en lui serrant la main, quant à vous appartenir, je vous appartiens bien; mais, croyez-le bien, mon cher d'Herblay, vous vous faites illusion. — En quoi? — Jamais le roi ne me sera dévoué. — Je ne vous ai pas dit que le roi vous serait dévoué, ce me semble. — Mais si, au contraire, vous venez de le dire. — Je n'ai pas dit le roi. J'ai dit un roi. — N'est-ce pas tout un? — Au contraire, c'est fort différent. — Je ne comprends pas. — Vous allez comprendre : Supposez que ce roi soit un autre homme que Louis XIV. — Un autre homme? — Oui, qui tienne tout de vous. — Impossible. — Même son trône. — Oh! vous êtes fou. Il n'y a pas d'autre homme que le roi Louis XIV qui puisse s'asseoir sur le trône de France. Je n'en vois pas, pas un seul. — J'en vois un, moi. — A moins que ce soit Monsieur, dit Fouquet en regardant Aramis avec inquiétude... Mais Monsieur... — Ce n'est pas Monsieur.

— Mais comment voulez-vous qu'un prince qui ne soit pas de la race; comment voulez-vous qu'un prince qui n'aura aucun droit... — Mon roi à moi, ou plutôt votre roi à vous sera tout ce qu'il faut qu'il soit, soyez tranquille. — Prenez garde, prenez garde, monsieur d'Herblay, vous me donnez le frisson, vous me donnez le vertige. Aramis sourit. — Vous avez le frisson et le vertige à peu de frais, répliqua-t-il. — Oh! encore une fois, vous m'épouvantez. Aramis sourit. — Vous riez? demanda Fouquet. — Et le jour venu, vous rirez comme moi; seulement, je dois maintenant être seul à rire. — Mais expliquez-vous? — Au jour venu, je m'expliquerai, ne craignez rien. Vous n'êtes pas plus saint Pierre que je ne suis Jésus, et je vous dirai pourtant : « Homme de peu de foi, pourquoi doutez-vous? » — Eh, mon Dieu, je doute... je doute, parce que je ne vois pas. — C'est qu'alors vous êtes aveugle : je ne vous traiterai donc plus en saint Pierre, mais en saint Paul, et je vous dirai : « Un jour viendra où tes yeux s'ouvriront. » — Oh! dit Fouquet, que je voudrais croire. — Vous ne croyez pas! vous à qui j'ai fait dix fois traverser l'abîme, où seul vous vous fussiez engouffré; vous ne croyez pas, vous qui de procureur général êtes monté au rang d'intendant, du rang d'intendant au rang de premier ministre, et qui du rang de premier

ministre passerez à celui de maire du palais. Mais, non, dit-il avec son éternel sourire... Non, non, vous ne pouvez voir, et par conséquent vous ne pouvez croire cela.

Et Aramis se leva pour se retirer.

— Un dernier mot, dit Fouquet, vous ne m'avez jamais parlé ainsi, vous ne vous êtes jamais montré si confiant ou plutôt si téméraire. — Parce que pour parler haut, il faut avoir la voix libre. — Vous l'avez donc? — Oui. — Depuis peu de temps alors? — Depuis hier. — Oh! monsieur d'Herblay, prenez garde, vous poussez la sécurité jusqu'à l'audace. — Parce que l'on peut être audacieux quand on est puissant. — Vous êtes puissant? — Je vous ai offert dix millions, je vous les offre encore.

Fouquet se leva tout troublé à son tour. — Voyons, dit-il, voyons : vous avez parlé de renverser des rois, de les remplacer par d'autres rois, Dieu me pardonne! mais voilà, si je ne suis fou, ce que vous avez dit tout à l'heure. — Vous n'êtes pas fou, et j'ai véritablement dit cela tout à l'heure. — Et pourquoi l'avez-vous dit? — Parce que l'on peut parler ainsi de trônes renversés et de rois créés quand on est soi-même au-dessus des rois et des trônes... de ce monde. — Alors vous êtes tout-puissant! s'écria Fouquet. — Je vous l'ai déjà dit et je vous le répète, répondit Aramis l'œil brillant et la lèvre frémissante.

Fouquet se rejeta sur son fauteuil et laissa tomber sa tête dans ses mains.

Aramis le regarda un instant comme eût fait l'ange des destinées humaines à l'égard d'un simple mortel. — Adieu, lui dit-il, dormez tranquille, et envoyez votre lettre à la Vallière. Demain, nous nous reverrons, n'est-ce pas? — Oui, demain, dit Fouquet en secouant la tête comme un homme qui revient à lui. Mais où cela nous reverrons-nous? — A la promenade du roi, si vous voulez. — Fort bien.

Et ils se séparèrent.



L'ORAGE.



Le lendemain, le jour s'était levé sombre et blafard, et comme chacun savait la promenade arrêtée dans le programme royal, le regard de chacun, en ouvrant les yeux, se porta sur le ciel.

Au haut des arbres stationnait une vapeur épaisse et ardente qui avait à peine eu la force de s'élever à trente pieds de terre sous les rayons d'un soleil qu'on n'apercevait qu'à travers le voile d'un lourd et épais nuage.

Ce matin-là, pas de rosée. Les gazons étaient restés secs, les fleurs altérées. Les oiseaux chantaient avec plus de réserve qu'à l'ordinaire dans le feuillage immobile comme s'il était mort. Les murmures étranges, confus, pleins de vie, qui semblent naître et exister par le soleil, cette respiration de la nature qui parle incessante au milieu de tous les autres bruits, ne se faisait pas entendre : le silence n'avait jamais été si grand.

Cette tristesse du ciel frappa les yeux du roi lorsqu'il se mit à la fenêtre à son lever.

Mais comme tous les ordres étaient donnés pour la promenade, comme tous les préparatifs étaient faits, comme, chose bien plus péremptoire, Louis comptait sur cette promenade pour répondre aux promesses de son imagination, et nous pouvons même déjà le dire, aux besoins de son cœur, le roi décida sans hésitation que l'état du ciel n'avait rien à faire dans tout cela, que la promenade était décidée, et que quelque temps qu'il fît, la promenade aurait lieu.

Au reste, il y a dans certains règnes terrestres privilégiés du ciel des heures où l'on croirait que la volonté du roi terrestre a son influence sur la volonté divine. Auguste avait Virgile pour lui dire : *Nocte placet tota redeunt spectacula mane*, Louis XIV avait Boileau qui devait lui dire bien autre chose, et Dieu, qui se devait montrer presque aussi complaisant pour lui que Jupiter l'avait été pour Auguste.

Louis entendit la messe comme à son ordinaire, mais, il faut l'avouer, quelque peu distrait de la présence du Créateur par le souvenir de la créature. Il s'occupa durant l'office à calculer plus d'une fois le nombre des minutes, puis des secondes qui le séparaient du bienheureux moment où la promenade allait commencer, c'est-à-dire du moment où Madame se mettrait en chemin avec ses filles d'honneur.

Au reste, il va sans dire que tout le monde au château ignorait l'entrevue qui avait eu lieu la veille entre la Vallière et le roi. Montalais peut-être, avec son bavardage habituel, l'eût répandue ; mais Montalais, dans cette circonstance, était corrigée par Malicorne, lequel lui avait mis aux lèvres le cadenas de l'intérêt commun.

Quant à Louis XIV, il était si heureux qu'il avait pardonné, ou à peu près, à Madame sa petite méchanceté de la veille. En effet, il avait plutôt à s'en louer qu'à s'en plaindre. Sans cette méchanceté, il ne recevait pas la lettre de la Vallière; sans cette lettre, il n'y avait pas d'audience, et sans cette audience il demeurait dans l'indécision. Il entrait donc trop de félicité dans son cœur pour que la rancune pût y tenir, en ce moment au moins.

Donc, au lieu de froncer le sourcil en apercevant sa belle-sœur, Louis se promit de lui montrer encore plus d'amitié et de gracieux accueil que d'ordinaire. Peut-être dans sa pensée réservait-il une terrible revanche de l'affaire de la naïade.

Voici les choses auxquelles Louis pensait durant la messe, et qui, il faut le dire, lui faisaient pendant le saint exercice oublier celles auxquelles il eût dû songer en sa qualité de roi très-chrétien et de fils aîné de l'Église.

Cependant Dieu est si bon pour les jeunes erreurs; tout ce qui est amour, même amour coupable, trouve si facilement grâce à ses regards paternels, qu'au sortir de la messe, Louis, en levant ses yeux au ciel, put voir à travers les déchirures d'un nuage un coin de ce tapis d'azur que foule le pied du Seigneur.

Il rentra au château, et, comme la promenade était indiquée pour midi seulement et qu'il n'était que dix heures, il se mit à travailler d'acharnement avec Colbert et Lyonne.

Mais comme tout en travaillant Louis allait de la table à la fenêtre, attendu que cette fenêtre donnait sur le pavillon de Madame, il put voir dans la cour M. Fouquet, dont les courtisans depuis sa faveur de la veille faisaient plus de cas que jamais, qui venait de son côté d'un air affable et tout à fait heureux faire sa cour au roi.

Instinctivement, en voyant Fouquet, le roi se retourna vers Colbert.

Colbert souriait et paraissait lui-même plein d'aménité et de jubilation. Ce bonheur lui était venu depuis qu'un de ses secrétaires était entré et lui avait remis un portefeuille que sans l'ouvrir Colbert avait introduit dans la vaste poche de son haut-de-chausses.

Mais comme il y avait toujours quelque chose de sinistre au fond de la joie de Colbert, Louis opta entre les deux sourires pour celui de Fouquet.

Il fit signe au surintendant de monter, puis se retournant vers Lyonne et Colbert, — Achevez, dit-il, ce travail, posez-le sur mon bureau, je le lirai à tête reposée. Et il sortit.

Au signe du roi, Fouquet s'était hâté de monter. Quant à Aramis, qui accompagnait le surintendant, il s'était gravement replié au milieu du groupe de courtisans vulgaires et s'y était perdu sans même avoir été remarqué par le roi.

Le roi et Fouquet se rencontrèrent au haut de l'escalier. — Sire, dit Fouquet en voyant le gracieux accueil que lui préparait Louis, sire, depuis quelques jours Votre Majesté me comble. Ce n'est plus un jeune roi, c'est un jeune dieu qui règne sur la France, le dieu du plaisir, du bonheur et de l'amour.

Le roi rougit. Pour être flatteur, le compliment n'en était pas moins un peu direct.

Le roi conduisit Fouquet dans un petit salon qui séparait son cabinet de travail de sa chambre à coucher. — Savez-vous bien pourquoi je vous appelle? dit le roi en s'asseyant sur le bord de la croisée de façon à ne rien perdre de ce qui se passerait dans les parterres sur lesquels donnait la seconde entrée du pavillon de Madame. — Non, sire, mais c'est pour quelque chose d'heureux, j'en suis certain, d'après le gracieux sourire de Votre Majesté. — Ah! vous préjugez. — Non, sire, je regarde et je vois —

Alors vous vous trompez. — Moi, sire? — Car je vous appelle, au contraire, pour vous faire une querelle. — A moi, sire! — Oui, et des plus sérieuses. — En vérité, Votre Majesté m'effraie... et cependant j'attends plein de confiance dans sa justice et dans sa bonté. — Que me dit-on, monsieur Fouquet, que vous préparez une grande fête à Vaux?

Fouquet sourit comme fait le malade au premier frisson d'une fièvre oubliée et qui revient. — Et vous ne m'invitez pas? continua le roi. — Sire, répondit Fouquet, je ne songeais pas à cette fête, et c'est hier soir seulement qu'un *de mes amis*, Fouquet appuya sur le mot, a bien voulu m'y faire songer. — Mais hier soir je vous ai vu et vous ne m'avez parlé de rien, monsieur Fouquet. — Sire, comment espérer que Votre Majesté descendrait à ce point des hautes régions où elle vit jusqu'à honorer ma demeure de sa présence royale? — Excuse, monsieur Fouquet, vous ne m'avez point parlé de votre fête. — Je n'ai point parlé de cette fête, je le répète, au roi d'abord, parce que rien n'était décidé à l'égard de cette fête, ensuite parce que je craignais un refus. — Et quelle chose vous faisait craindre ce refus, monsieur Fouquet? Prenez garde, je suis décidé à vous pousser à bout. — Sire, le profond désir que j'avais de voir le roi agréer mon invitation... — Eh bien, monsieur Fouquet, rien de plus facile, je le vois, que de nous entendre. Vous avez le désir de m'inviter à votre fête, j'ai le désir d'y aller; invitez-moi et j'irai. — Quoi! Votre Majesté daignerait accepter? murmura le surintendant. — En vérité, Monsieur, dit le roi en riant, je crois que je fais plus qu'accepter : je crois que je m'invite moi-même.

— Votre Majesté me comble d'honneur et de joie! s'écria Fouquet; mais je vais être forcé de répéter ce que M. de la Vieuville disait à votre aïeul Henri IV : *Domine, non sum dignus.* — Ma réponse à ceci, monsieur Fouquet, c'est que, si vous donnez une fête, invité ou non invité, j'irai à votre fête. — Oh! merci, merci, mon roi! dit Fouquet en relevant la tête sous cette faveur, qui, dans son esprit, était sa ruine. Mais comment Votre Majesté a-t-elle été prévenue? — Par le bruit public, monsieur Fouquet, qui dit des merveilles de vous et des miracles de votre maison. Cela vous rendra-t-il fier, monsieur Fouquet, que le roi soit jaloux de vous? — Cela me rendra le plus heureux homme du monde, sire, puisque le jour où le roi sera jaloux de Vaux, j'aurai quelque chose de digne de lui à offrir à mon roi. — Eh bien, monsieur Fouquet, préparez votre fête et ouvrez à deux battans les portes de votre maison. — Et vous, sire, dit Fouquet, fixez le jour. — D'aujourd'hui en un mois. — Sire, Votre Majesté n'a-t-elle rien autre chose à désirer? — Rien, monsieur le surintendant, sinon d'ici là de vous avoir près de moi le plus qu'il vous sera possible. — Sire, j'ai l'honneur d'être de la promenade de Votre Majesté. — Très-bien; je sors en effet, monsieur Fouquet, et voici ces dames qui vont au rendez-vous.

Le roi à ces mots, avec toute l'ardeur, non-seulement d'un jeune homme, mais d'un jeune homme amoureux, se retira de la fenêtre pour prendre ses gants et sa canne que lui tendait son valet de chambre.

On entendait en dehors le piétinement des chevaux et le roulement des roues sur le sable de la cour.

Le roi descendit. Au moment où il apparut sur le perron, chacun s'arrêta. Le roi marcha droit à la jeune reine. Quant à la reine-mère, toujours souffrante de plus en plus de la maladie dont elle était atteinte, elle n'avait pas voulu sortir.

Marie-Thérèse monta en carrosse avec Madame et demanda au roi de quel côté il désirait que la promenade fût dirigée.[1]

Le roi, qui venait de voir la Vallière, toute pâle encore des événemens de la veille,

monter dans une calèche avec trois de ses compagnes, répondit à la reine, qu'il n'avait point de préférence, et qu'il serait bien partout où elle serait.

La reine commanda alors que les piqueurs tournassent vers Apremont.

Les piqueurs partirent en avant.

Le roi monta à cheval. Il suivit pendant quelques minutes la voiture de la reine et de Madame en se tenant à la portière.

Le temps s'était à peu près éclairci; cependant une espèce de voile poussiéreux, semblable à une gaze salie, s'étendait sur toute la surface du ciel : le soleil faisait reluire des atomes micacés dans le périple de ses rayons.

La chaleur était étouffante.

Mais, comme le roi ne paraissait pas faire attention à l'état du ciel, nul ne parut s'en inquiéter, et la promenade, selon l'ordre qui en avait été donné par la reine, marcha vers Apremont.

La troupe des courtisans était bruyante et joyeuse, on voyait que chacun tendait à oublier et à faire oublier aux autres les aigres discussions de la veille.

Madame, surtout, était charmante.

En effet, Madame voyait le roi à sa portière, et comme elle ne supposait pas qu'il fût là pour la reine, elle espérait que son prince lui était revenu.

Mais, après un quart de lieue à peu près fait sur la route, le roi, après un gracieux sourire, salua et tourna bride, laissant filer le carrosse de la reine, puis celui des premières dames d'honneur, puis tous les autres successivement qui, le voyant arrêté, voulaient s'arrêter à leur tour.

Mais le roi leur faisait signe de la main qu'ils eussent à continuer leur chemin.

Lorsque passa le carrosse de la Vallière, le roi s'approcha.

Le roi salua les dames et se disposait à suivre le carrosse des filles d'honneur de Madame comme il avait suivi celui de Madame, lorsque la file des carrosses s'arrêta tout à coup.

Sans doute Madame, inquiète de l'éloignement du roi, venait de donner l'ordre d'accomplir cette évolution.

On se rappelle que la direction de la promenade lui avait été accordée.

Le roi lui fit demander quel était son désir en arrêtant les voitures. — De marcher à pied, répondit-elle.

Sans doute espérait-elle que le roi, qui suivait à cheval le carrosse des filles d'honneur, n'oserait à pied suivre les filles d'honneur elles-mêmes.

On était au milieu de la forêt.

La promenade en effet s'annonçait belle, belle surtout pour des rêveurs ou des amans

Trois belles allées, longues, ombreuses et accidentées, partaient du petit carrefour où l'on venait de faire halte.

Ces allées vertes de mousse, dentelées de feuillage, ayant chacune un petit horizon d'un pied de ciel entrevu sous l'entrelacement des arbres, voilà quel était l'aspect des localités.

Au fond de ces allées passaient et repassaient, avec des signes manifestes d'inquiétude, les chevreuils effarés qui après s'être arrêtés un instant au milieu du chemin et avoir relevé la tête, fuyaient comme des flèches, rentrant d'un seul bond dans l'épaisseur des bois où ils disparaissaient, tandis que de temps en temps on apercevait un lapin philosophe, debout sur son derrière, se grattant le museau avec les pattes de devant et interrogeant l'air pour reconnaître si tous ces gens qui s'approchaient et qui

venaient troubler ainsi ses méditations, ses repas ou ses amours, n'étaient pas suivis par quelque chien à jambes torses ou ne portaient point quelque fusil sous le bras.

Toute la compagnie, au reste, était descendue de carrosse en voyant descendre la reine.

Marie-Thérèse prit le bras d'une de ses dames d'honneur, et après un oblique coup d'œil donné au roi, qui ne parut point s'apercevoir qu'il fût le moins du monde l'objet de l'attention de la reine, elle s'enfonça dans la forêt par le premier sentier qui s'ouvrit devant elle.

Deux piqueurs marchaient devant Sa Majesté avec des cannes dont ils se servaient pour relever les branches ou écarter les ronces qui pouvaient embarrasser le chemin.

En mettant pied à terre, Madame trouva à ses côtés M. de Guiche, qui s'inclina devant elle et se mit à sa disposition.

Monsieur, enchanté de son bain de la surveille, avait déclaré qu'il optait pour la rivière, et tout en donnant congé à Guiche, il était resté au château avec le chevalier de Lorraine et Manicamp.

Il n'éprouvait plus ombre de jalousie.

On l'avait donc cherché inutilement dans le cortége : mais comme Monsieur était un prince fort personnel qui concourait d'habitude fort médiocrement au plaisir général, son absence avait été plutôt un sujet de satisfaction que de regret.

Chacun avait suivi l'exemple donné par la reine et par Madame, s'accommodant à sa guise, selon le hasard ou selon son goût.

Le roi, nous l'avons dit, était demeuré près de la Vallière; et descendant de cheval au moment où l'on ouvrait la portière du carrosse, il lui avait offert la main.

Aussitôt Montalais et Tonnay-Charente s'étaient éloignées, la première par calcul et l'autre par discrétion.

Seulement il y avait cette différence entre elles deux que l'une s'éloignait dans le désir d'être agréable au roi, et l'autre dans celui de lui être désagréable.

Pendant la dernière demi-heure, le temps, lui aussi, avait pris ses dispositions : tout ce voile, comme poussé par un vent de chaleur, s'était massé à l'occident; puis, repoussé par un courant contraire, s'avançait lentement, lourdement.

On sentait s'approcher l'orage, mais comme le roi ne le voyait pas, personne ne se croyait le droit de le voir.

La promenade fut donc continuée; quelques esprits inquiets levaient cependant de temps en temps les yeux au ciel.

D'autres, plus timides encore, se promenaient sans s'écarter des voitures, où ils comptaient aller chercher un abri en cas d'orage.

Mais la plus grande partie du cortége, en voyant le roi entrer bravement dans le bois avec la Vallière, la plus grande partie du cortége, disons-nous, suivit le roi.

Ce que voyant le roi, il prit la main de la Vallière et l'entraîna dans une allée latérale où cette fois personne n'osa le suivre.

LA PLUIE.

En ce moment, et dans la direction même que venaient de prendre le roi et la Vallière, seulement marchant sous bois au lieu de suivre l'allée, deux hommes marchaient fort insoucieux de l'état du ciel.

Ils tenaient leurs têtes inclinées comme des gens qui pensent à de graves intérêts. Ils n'avaient vu ni Guiche ni Madame, ni le roi ni la Vallière.

Tout à coup quelque chose passa dans l'air comme une bouffée de flammes suivie d'un grondement sourd et lointain. — Ah! dit l'un des deux en relevant la tête, voici l'orage. Regagnons-nous les carrosses, mon cher d'Herblay?

Aramis leva les yeux en l'air et interrogea le temps. — Oh! dit-il, rien ne presse encore.

Puis, reprenant la conversation où il l'avait sans doute laissée, — Vous dites donc que la lettre que nous avons écrite hier soir doit être à cette heure parvenue à sa destination. — Je dis qu'elle l'est certainement. — Par qui l'avez-vous fait remettre? — Par mon grison, ainsi que j'avais l'honneur de vous le dire. — A-t-il rapporté réponse? — Je ne l'ai pas revu; sans doute la petite était à son service près de Madame ou s'habillait chez elle; elle l'aura fait attendre. L'heure de partir est venue et nous sommes partis. Je ne puis en conséquence savoir ce qui s'est passé là-bas.

— Vous avez vu le roi avant le départ? — Oui. — Comment l'avez-vous trouvé? — Parfait ou infâme, selon qu'il aurait été vrai ou hypocrite. — Et la fête? — Aura lieu dans un mois. — Il s'y est invité? — Avec une insistance où j'ai reconnu Colbert. — C'est bien. — La nuit ne vous a point enlevé vos illusions? — Sur quoi? — Sur le secours que vous pouvez m'apporter en cette circonstance. — Non, j'ai passé la nuit à écrire, et tous les ordres sont donnés. — La fête coûtera plusieurs millions, ne vous le dissimulez pas. — J'en ferai six... Faites-en de votre côté deux ou trois, à tout hasard. — Vous êtes un homme miraculeux, mon cher d'Herblay. Aramis sourit. — Mais, demanda Fouquet avec un reste d'inquiétude, puisque vous remuez ainsi les millions, pourquoi, il y a quelques jours, n'avez-vous pas donné de votre poche les cinquante mille francs à Baisemeaux? — Parce que, il y a quelques jours, j'étais pauvre comme Job. — Et aujourd'hui? — Aujourd'hui, je suis plus riche que le roi. — Très-bien, fit Fouquet, je me connais en homme. Je sais que vous êtes incapable de me manquer de parole; je ne veux point vous arracher votre secret: n'en parlons plus.

En ce moment un grondement sourd se fit entendre qui éclata tout à coup en un violent coup de tonnerre. — Oh! oh! fit Fouquet, je vous le disais bien. — Allons, dit Aramis, rejoignons les carrosses. — Nous n'aurons pas le temps, dit Fouquet, voilà la pluie.

En effet, comme si le ciel se fût ouvert, une ondée aux larges gouttes fit tout à coup résonner le dôme de la forêt. — Oh! dit Aramis, nous avons le temps de regagner les voitures avant que le feuillage ne soit inondé. — Mieux vaudrait, dit Fouquet, nous retirer dans quelque grotte. — Oui; mais où y a-t-il une grotte? demanda Aramis. — Moi, dit Fouquet avec un sourire, j'en connais une à dix pas d'ici. Puis s'orientant:



L'ORAGE.

— Oui, dit-il, c'est bien cela. — Que vous êtes heureux d'avoir si bonne mémoire, dit Aramis en souriant à son tour; mais ne craignez-vous pas que, ne nous voyant pas reparaître, votre cocher croie que nous avons pris une route de retour et ne suive les voitures de la cour? — Oh! dit Fouquet, il n'y a pas de danger: quand je poste mon cocher et ma voiture à un endroit quelconque, il n'y a qu'un ordre exprès du roi qui puisse les faire déguerpir, et encore; d'ailleurs il me semble que nous ne sommes pas les seuls qui nous soyons si fort avancés. J'entends des pas et un bruit de voix.

Et en disant ces mots, Fouquet se retourna, ouvrant de sa canne une masse de feuillage qui lui masquait la route.

Le regard d'Aramis plongea en même temps que le sien par l'ouverture. — Une femme! dit Aramis. — Un homme! dit Fouquet. — La Vallière! — Le roi! — Oh! oh! dit Aramis, est-ce que le roi aussi connaîtrait votre caverne: cela ne m'étonnerait pas. il me paraît en commerce assez bien réglé avec les nymphes de Fontainebleau. — N'importe, dit Fouquet, gagnons-la toujours; s'il ne la connaît pas, nous verrons ce qu'il devient; s'il la connaît, comme elle a deux ouvertures, tandis qu'il entrera par l'une nous sortirons par l'autre. — Est-elle loin? demanda Aramis, voici la pluie qui filtre. — Nous y sommes.

Fouquet écarta quelques branches et l'on put apercevoir une excavation de roche que des bruyères, du lierre et une épaisse glandée cachaient entièrement. Fouquet montra le chemin. Aramis le suivit.

Au moment d'entrer dans la grotte Aramis se retourna. — Oh! oh! dit-il, les voilà qui entrent dans le bois, les voilà qui se dirigent de ce côté. — Eh bien, cédons-leur la place, fit Fouquet souriant et tirant Aramis par son manteau; mais je ne crois pas que le roi connaisse ma grotte. — En effet, dit Aramis, ils cherchent, mais un arbre plus épais, voilà tout.

Aramis ne se trompait pas, le roi regardait en l'air et non pas autour de lui.

Il tenait le bras de la Vallière sous le sien, il tenait sa main sur la sienne. La Vallière commençait à glisser sur l'herbe humide.

Louis regarda encore avec plus d'attention autour de lui, et apercevant un chêne énorme au feuillage touffu, il entraîna la Vallière sous l'abri de ce chêne.

La pauvre enfant regardait autour d'elle; elle semblait à la fois craindre et désirer d'être suivie.

Le roi la fit adosser au tronc de l'arbre, dont la vaste circonférence, protégée par l'épaisseur du feuillage, était aussi sèche que si, en ce moment même, la pluie n'eût point tombé par torrens.

Lui-même se tint devant elle nu-tête.

Au bout d'un instant, quelques gouttes filtrèrent à travers les ramures de l'arbre et vinrent tomber sur le front du roi qui n'y fit pas même attention. — Oh! sire, murmura la Vallière en poussant le chapeau du roi.

Mais le roi s'inclina et refusa obstinément de se couvrir. — C'est le cas ou jamais d'offrir votre place, dit Fouquet à l'oreille d'Aramis. — C'est le cas ou jamais d'écouter et de ne pas perdre une parole de ce qu'ils vont se dire, répondit Aramis à l'oreille de Fouquet.

En effet, tous deux se turent, et la voix du roi put parvenir jusqu'à eux. — Oh! mon Dieu! Mademoiselle, dit le roi, je vois ou plutôt je devine votre inquiétude: croyez que je regrette bien sincèrement de vous avoir isolée du reste de la compagnie, et cela pour vous mener dans un endroit où vous allez souffrir de la pluie. Vous êtes

mouillée déjà : vous avez froid peut-être? — Non, sire. — Vous tremblez cependant? — Sire, c'est la crainte que l'on interprète à mal mon absence au moment où tout le monde est réuni certainement. — Je vous proposerais bien de retourner aux voitures, Mademoiselle, mais en vérité regardez et écoutez, et dites-moi s'il est possible de tenter la moindre course en ce moment?

En effet, le tonnerre grondait et la pluie ruisselait par torrens.

— D'ailleurs; continua le roi, il n'y a pas d'interprétation possible en votre défaveur. N'êtes-vous pas avec le roi de France, c'est-à-dire avec le premier gentilhomme du royaume? — Certainement, sire, répondit la Vallière, et c'est un honneur bien grand pour moi; aussi n'est-ce point pour moi que je crains les interprétations. — Pour qui donc alors? — Pour vous, sire. — Pour moi, Mademoiselle? dit le roi en souriant. Je ne vous comprends pas. — Votre Majesté a-t-elle donc déjà oublié ce qui s'est passé hier chez Son Altesse Royale? — Oh! oublions cela, je vous prie, plutôt permettez-moi de ne me souvenir que pour vous remercier encore une fois de votre lettre, et... — Sire, interrompit la Vallière, voilà l'eau qui tombe, et Votre Majesté demeure tête nue. — Je vous prie, ne nous occupons que de vous, Mademoiselle. — Oh! moi, dit la Vallière en souriant, moi je suis une paysanne habituée à courir par les prés de la Loire et par les jardins de Blois, quelque temps qu'il fasse. Et quant à mes habits, ajouta-t-elle en regardant sa simple toilette de mousseline, Votre Majesté voit qu'ils n'ont pas grand'chose à risquer.

— En effet, Mademoiselle; j'ai déjà remarqué plus d'une fois que vous deviez à peu près tout à vous-même et rien à la toilette. Vous n'êtes point coquette, et c'est pour moi une grande qualité. — Sire, ne me faites pas meilleure que je ne suis, et dites seulement : Vous ne pouvez pas être coquette. — Pourquoi cela? — Mais, dit en souriant la Vallière, parce que je ne suis pas riche. — Alors vous avouez que vous aimez les belles choses, s'écria vivement le roi. — Sire, je ne trouve beau que les choses auxquelles je puis atteindre. Tout ce qui est trop haut pour moi... — Vous est indifférent. — M'est étranger comme m'étant défendu. — Et moi, Mademoiselle, dit le roi, je ne trouve point que vous soyez à ma cour sur le pied où vous devriez y être. On ne m'a certainement point assez parlé des services de votre famille. La fortune de votre maison a été cruellement négligée par mon oncle. — Oh! non pas, sire Son Altesse Royale monseigneur le duc d'Orléans a toujours été parfaitement bon pour M. de Saint-Remy, mon beau-père. Les services étaient humbles, et l'on peut dire que nous avons été payés selon nos œuvres. Tout le monde n'a pas le bonheur de trouver des occasions de servir son roi avec éclat. Certes, je ne doute pas que si les occasions se fussent rencontrées, ma famille eût eu le cœur aussi grand que son désir. Mais nous n'avons pas eu ce bonheur.

— Eh bien! Mademoiselle, c'est au roi à corriger le hasard, et je me charge bien joyeusement de réparer au plus vite, à votre égard, les torts de la fortune. — Non, sire, non! s'écria vivement la Vallière; vous laisserez, s'il vous plaît, les choses en l'état où elles sont. — Quoi! Mademoiselle! vous refusez ce que je dois, ce que je veux faire pour vous? — On a fait tout ce que je désirais, sire, lorsqu'on m'a accordé cet honneur de faire partie de la maison de Madame. — Mais si vous refusez pour vous, acceptez au moins pour les vôtres. — Sire, votre intention si généreuse m'éblouit et m'effraie, car, en faisant pour ma maison ce que votre bonté vous pousse à faire, Votre Majesté nous créera des envieux, et à elle des ennemis. Laissez-moi, sire, dans ma médiocrité: laissez à tous les sentimens que je puis ressentir, la joyeuse délicatesse du désintéressement. — Oh! voilà un langage bien admirable, dit le roi.

— C'est vrai, murmura Aramis à l'oreille de Fouquet, et il n'y doit pas être habitué. — Mais, répondit Fouquet, si elle fait une pareille réponse à mon billet? — Bon, dit Aramis, ne préjugeons pas et attendons la fin. — Et puis, cher monsieur d'Herblay, ajouta le surintendant peu payé pour croire à tous les sentimens que venait d'exprimer la Vallière, c'est un habile calcul souvent que de paraître désintéressé avec les rois. — C'est justement ce que je pensais à la minute, dit Aramis. Écoutons.

Le roi se rapprocha de la Vallière, et comme l'eau filtrait de plus en plus à travers le feuillage du chêne, il tint son chapeau suspendu au-dessus de la tête de la jeune fille.

La jeune fille leva ses beaux yeux bleus vers ce chapeau royal qui l'abritait et secoua la tête en poussant un soupir. — Oh! mon Dieu, dit le roi, quelle triste pensée peut donc parvenir jusqu'à votre cœur quand je lui fais un rempart du mien. — Sire, je vais vous le dire. J'avais déjà abordé cette question si difficile à discuter par une jeune fille de mon âge, mais Votre Majesté m'a imposé silence. Sire, Votre Majesté ne s'appartient pas. Sire, Votre Majesté est mariée, tout sentiment qui écarterait Votre Majesté de la reine en portant Votre Majesté à s'occuper de moi, sera pour la reine la source d'un profond chagrin.

Le roi essaya d'interrompre la jeune fille, mais elle continua avec un geste suppliant. — La reine Anne. Votre Majesté, avec une tendresse qui se comprend, la reine suit des yeux Votre Majesté à chaque pas qui l'écarte d'elle. Ayant eu le bonheur de rencontrer un tel époux, elle demande au ciel avec des larmes de lui en conserver la possession, et elle est jalouse du moindre mouvement de votre cœur.

Le roi voulut parler encore, mais cette fois encore la Vallière osa l'arrêter. — Ne serait-ce pas une bien coupable action, lui dit-elle, si, voyant une tendresse si vive et si noble, Votre Majesté donnait à la reine un sujet de jalousie! Oh! pardonnez-moi ce mot, sire. Oh! mon Dieu! je sais bien qu'il est impossible, ou plutôt qu'il devrait être impossible que la plus grande reine du monde fût jalouse d'une pauvre fille comme moi. Mais elle est femme, cette reine, et comme celui d'une simple femme son cœur peut s'ouvrir à des soupçons que les méchans envenimeraient. Au nom du ciel! sire, ne vous occupez donc pas de moi, je ne le mérite pas. — Oh! Mademoiselle, s'écria le roi, vous ne songez donc point qu'en parlant comme vous le faites, vous changez mon estime en admiration. — Sire, vous prenez mes paroles pour ce qu'elles ne sont point; vous me voyez meilleure que je ne suis; vous me faites plus grande que Dieu m'a faite. Grâce pour moi, sire! car si je ne savais le roi le plus généreux homme de son royaume, je croirais que le roi veut se railler de moi. — Oh! certes! vous ne craignez pas une pareille chose, j'en suis bien certain, s'écria Louis. — Sire, je serais forcé de le croire si le roi continuait à me tenir un pareil langage. — Je suis donc un bien malheureux prince, dit le roi avec une tristesse qui n'avait rien d'affecté, le plus malheureux prince de la chrétienté, puisque je n'ai pas pouvoir de donner créance à mes paroles devant la personne que j'aime le plus au monde et qui me brise le cœur en refusant de croire à mon amour.

— Oh! sire, dit la Vallière, écartant doucement le roi qui s'était de plus en plus rapproché d'elle, voilà, je crois, l'orage qui se calme et la pluie qui cesse.

Mais au moment même où la pauvre enfant, pour fuir son pauvre cœur, trop d'accord sans doute avec celui du roi, prononçait ses paroles, l'orage se chargeait de lui donner un démenti; un éclair bleuâtre illumina la forêt d'un reflet fantastique, et un coup de tonnerre pareil à une décharge d'artillerie éclata sur la tête des deux jeunes gens, comme si la hauteur du chêne qui les abritait eût provoqué le tonnerre.

La jeune fille ne put retenir un cri d'effroi.

Le roi d'une main la rapprocha de son cœur et étendit l'autre au-dessus de sa tête comme pour la garantir de la foudre.

Il y eut un moment de silence où ce groupe charmant, comme tout ce qui est jeune et aimé, demeura immobile, tandis que Fouquet et Aramis le contemplaient non moins immobiles que la Vallière et le roi. — Oh! sire! sire! murmura la Vallière, entendez-vous?

Et elle laissa tomber sa tête sur son épaule. — Oui, dit le roi, vous voyez bien que l'orage ne se passe pas. — Sire, c'est un avertissement.

Le roi sourit. — Sire, c'est la voix de Dieu qui menace. — Eh bien, dit le roi, j'accepte effectivement ce coup de tonnerre pour un avertissement et même pour une menace si d'ici à cinq minutes il se renouvelle avec une pareille force et une égale violence, mais s'il n'en est rien, permettez-moi de penser que l'orage est l'orage et rien autre chose.

Et en même temps le roi leva la tête comme pour interroger le ciel.

Mais comme si le ciel eût été complice de Louis, pendant les cinq minutes de silence qui suivirent l'explosion qui avait épouvanté les deux amans, aucun grondement nouveau ne se fit entendre, et lorsque le tonnerre retentit de nouveau, ce fut en s'éloignant d'une manière visible, et comme si pendant ces cinq minutes l'orage, mis en fuite, eût parcouru des lieux fouettés par l'aile du vent. — Eh bien! Louise, dit tout bas le roi, me menacerez-vous encore de la colère céleste; et puisque vous avez voulu faire de la foudre un pressentiment, douterez-vous encore qu'au moins ce ne soit point un pressentiment de malheur.

La jeune fille releva la tête; pendant ce temps l'eau avait percé la voûte de feuillage et ruisselait sur le visage du roi. — Oh! sire, sire! dit-elle, avec un accent de crainte irrésistible, qui émut le roi au dernier point. — Et c'est pour moi, murmura-t-elle, que le roi reste ainsi découvert et exposé à la pluie, mais que suis-je donc? — Vous êtes, vous le voyez, dit le roi, la divinité qui fait fuir l'orage, la déesse qui ramène le beau temps.

En effet, un rayon de soleil filtrant à travers la forêt faisait tomber comme autant de diamans les gouttes d'eau qui roulaient sur les feuilles ou qui tombaient verticalement dans les interstices du feuillage. — Sire, dit la Vallière presque vaincue mais faisant un suprême effort, sire, une dernière fois, songez aux douleurs que Votre Majesté va avoir à subir à cause de moi. En ce moment, mon Dieu! on vous cherche, on vous appelle. La reine doit être inquiète, et Madame, oh! Madame! s'écria la jeune fille avec un sentiment qui ressemblait à de l'effroi.

Ce nom fit un certain effet sur le roi: il tressaillit et lâcha la Vallière qu'il avait jusque-là tenue embrassée.

Puis il s'avança du côté du chemin pour regarder, et revint presque soucieux à la Vallière. — Madame, avez-vous dit? fit le roi. — Oui, Madame; Madame qui est jalouse aussi, dit la Vallière avec un accent profond.

Et ses yeux, si timides, si chastement fugitifs, osèrent un instant interroger les yeux du roi. — Mais, reprit Louis en faisant un effort sur lui-même, Madame, ce me semble, n'a aucun sujet d'être jalouse de moi, Madame n'a aucun droit... — Hélas! murmura la Vallière. — Oh! Mademoiselle, dit le roi presque avec l'accent du reproche, seriez-vous de ceux qui pensent que la sœur a le droit d'être jalouse du frère? — Sire, il ne m'appartient point de percer les secrets de Votre Majesté. — Oh! vous le croyez comme les autres, s'écria le roi. — Je crois que Madame est jalouse, oui, sire, répondit fermement la Vallière. — Mon Dieu, fit le roi avec inquiétude, vous en

apercevriez-vous donc à ses façons envers vous? Madame a-t-elle pour vous quelque mauvais procédé que vous puissiez attribuer à cette jalousie? — Nullement, sire, je suis si peu de chose, moi. — Oh! c'est que s'il en est ainsi, s'écria Louis avec une force singulière... — Sire, interrompit la jeune fille, il ne pleut plus; on vient, on vient, je crois.

Et oubliant toute étiquette elle avait saisi le bras du roi. — Eh bien, Mademoiselle, répliqua le roi, laissons venir; qui donc oserait trouver mauvais que j'eusse tenu compagnie à mademoiselle de la Vallière? — Par pitié! sire; oh! l'on trouvera étrange que vous soyez mouillé ainsi, que vous vous soyez sacrifié pour moi. — Je n'ai fait que mon devoir de gentilhomme, dit Louis, et malheur à celui qui ne ferait pas le sien en critiquant la conduite de son roi.

En effet, en ce moment on voyait apparaître dans l'allée quelques têtes empressées et curieuses qui semblaient chercher, et qui ayant aperçu le roi et la Vallière, parurent avoir trouvé ce qu'elles cherchaient.

C'étaient les envoyés de la reine et de Madame, qui mirent le chapeau à la main en signe qu'ils avaient vu Sa Majesté.

Mais Louis ne quitta point, quelle que fût la confusion de la Vallière, son attitude respectueuse et tendre.

Puis, quand tous les courtisans furent réunis dans l'allée, quand tout le monde eut pu voir la marque de déférence qu'il avait donnée à la jeune fille en restant debout et tête nue devant elle pendant l'orage, il lui offrit le bras, la ramena vers le groupe qui attendait, répondit de la tête au salut que chacun lui faisait, et, son chapeau toujours à la main, il la reconduisit jusqu'à son carrosse.

Et comme la pluie continuait de tomber encore, dernier adieu de l'orage qui s'enfuyait, les autres dames, que le respect avait empêché de monter en voiture avant le roi, recevaient sans cape et sans mantelet cette pluie dont le roi, avec son chapeau, garantissait autant qu'il était en son pouvoir la plus humble d'entre elles.

La reine et Madame durent, comme les autres, voir cette courtoisie exagérée du roi; Madame en perdit connaissance au point de pousser la reine du coude, en lui disant : — Regardez, mais regardez donc!

La reine ferma les yeux comme si elle eût éprouvé un vertige. Elle porta la main à son visage et remonta en carrosse.

Madame monta après elle.

Le roi se remit à cheval, et sans s'attacher de préférence à aucune portière, il revint à Fontainebleau, les rênes sur le cou de son cheval, rêveur et tout absorbé.

Quand la foule se fut éloignée, quand ils eurent entendu le bruit des chevaux et des carrosses qui allait s'éteignant, quand ils furent sûrs enfin que personne ne les pouvait voir, Aramis et Fouquet sortirent de leur grotte.

Puis, en silence, tous deux gagnèrent l'allée.

Aramis plongea son regard, non-seulement dans toute l'étendue qui se déroulait devant lui et derrière lui, mais encore dans l'épaisseur des bois. — Monsieur Fouquet, dit-il quand il se fut bien assuré que tout était solitaire, il faut à tout prix ravoir votre lettre à la Vallière. — Ce sera chose facile, dit Fouquet, si le grison ne l'a pas rendue. — Il faut en tout cas que ce soit chose possible, comprenez-vous? — Oui, le roi aime cette fille, n'est-ce pas? — Beaucoup, et ce qu'il y a de pis, c'est que de son côté cette fille aime le roi passionnément. — Ce qui veut dire que nous changeons de tactique, n'est-ce pas? — Sans aucun doute, vous n'avez pas de temps à perdre, il faut que vous voyiez la Vallière et que sans plus songer à devenir son amant, ce qui est im-

possible, vous vous déclariez son plus cher ami et son plus humble serviteur. — Ainsi ferai-je, répondit Fouquet, et ce sera sans répugnance, cette enfant me semble pleine de cœur. — Ou d'adresse, dit Aramis, mais alors raison de plus.

Puis il ajouta après un instant de silence : — Ou je me trompe ou cette petite fille sera la grande passion du roi. Remontons en voiture et ventre à terre jusqu'au château.

TOBIE.

Deux heures après que la voiture du surintendant était partie sur l'ordre d'Aramis, les emportant tous deux vers Fontainebleau avec la rapidité des nuages qui couraient au ciel sous le dernier souffle de la tempête, la Vallière était chez elle, en simple peignoir de mousseline, et achevant sa collation sur une petite table de marbre.

Tout à coup sa porte s'ouvrit, et un valet de chambre la prévint que M. Fouquet demandait la permission de lui rendre ses devoirs.

Elle fit répéter deux fois; la pauvre enfant ne connaissait M. Fouquet que de nom et ne savait pas deviner ce qu'elle pouvait avoir de commun avec un surintendant des finances.

Cependant, comme il pouvait venir de la part du roi, et d'après la conversation que nous avons rapportée, la chose était bien possible, elle jeta un coup d'œil sur son miroir, allongea encore les longues boucles de ses cheveux et donna l'ordre qu'il fût introduit.

La Vallière cependant ne pouvait s'empêcher d'éprouver un certain trouble. La visite du surintendant n'était pas un événement vulgaire dans la vie d'une femme de la cour. Fouquet, si célèbre par sa générosité, sa galanterie et sa délicatesse avec les femmes, avait reçu plus d'invitations qu'il n'avait demandé d'audiences.

Dans beaucoup de maisons, la présence du surintendant avait signifié fortune. Dans bon nombre de cœurs, elle avait signifié amour.

Fouquet entra respectueusement chez la Vallière, se présentant avec cette grâce qui était le caractère distinctif des hommes éminens de ce siècle, et qui aujourd'hui ne se comprend plus, même dans les portraits de l'époque où le peintre a essayé de les faire vivre.

La Vallière répondit au salut cérémonieux de Fouquet par une révérence de pensionnaire, et lui indiqua un siége.

Mais Fouquet s'inclinant. — Je ne m'asseoirai pas, Mademoiselle, dit-il, que vous ne m'ayez pardonné. — Moi? demanda la Vallière. — Oui, vous. — Et pardonné quoi, mon Dieu?

Fouquet fixa son plus perçant regard sur la jeune fille et ne crut voir sur son visage que le plus naïf étonnement. — Je vois, Mademoiselle, dit-il, que vous avez autant de générosité que d'esprit, et je lis dans vos yeux le pardon que je sollicitais. Mais il ne me suffit pas du pardon des lèvres, je vous en préviens, il me faut encore le pardon du cœur et de l'esprit. — Sur ma parole, Monsieur, dit la Vallière, je vous jure que je ne vous comprends pas. — C'est encore une délicatesse qui me charme, répondit

Fouquet, et je vois que vous ne voulez point que j'aie à rougir devant vous. — Rougir! rougir devant moi! mais voyons, dites, de quoi rougiriez-vous? — Me tromperais-je, dit Fouquet, et aurais-je le bonheur que mon procédé envers vous ne vous eût pas désobligée?

La Vallière haussa les épaules. — Décidément, Monsieur, dit-elle, vous parlez par énigmes, et je suis trop ignorante à ce qu'il paraît pour vous comprendre. — Soit, dit Fouquet, je n'insisterai pas. Seulement, dites-moi, je vous en supplie, que je puis compter sur votre pardon plein et entier. — Monsieur, dit la Vallière avec une sorte d'impatience, je ne puis vous faire qu'une réponse, et j'espère qu'elle vous satisfera. Si je savais quel tort vous avez envers moi, je vous le pardonnerais. A plus forte raison vous comprenez bien, ne connaissant pas ce tort...

Fouquet pinça ses lèvres comme eût fait Aramis. — Alors, dit-il, je puis espérer que nonobstant ce qui est arrivé, nous resterons en bonne intelligence, et que vous voudrez bien me faire la grâce de croire à ma respectueuse amitié.

La Vallière crut qu'elle commençait à comprendre. — Oh! se dit-elle en elle-même, je n'eusse pas cru M. Fouquet si avide de rechercher les sources d'une faveur si nouvelle.

Puis tout haut : — Votre amitié, Monsieur! dit-elle, vous m'offrez votre amitié; mais en vérité, c'est pour moi tout l'honneur, et vous me comblez. — Je sais, Mademoiselle, répondit Fouquet, que l'amitié du maître peut paraître plus brillante et plus désirable que celle du serviteur, mais je vous garantis que cette dernière sera tout aussi dévouée, tout aussi fidèle et absolument désintéressée.

La Vallière s'inclina : il y avait en effet beaucoup de conviction et de dévouement réel dans la voix du surintendant.

Aussi lui tendit-elle la main. — Je vous crois, dit-elle.

Fouquet prit vivement la main que lui tendait la jeune fille. — Alors, ajouta-t-il, vous ne verrez aucune difficulté, n'est-ce pas, à me rendre cette malheureuse lettre? — Quelle lettre? demanda la Vallière.

Fouquet l'interrogea, comme il avait déjà fait, de toute la puissance de son regard. Même naïveté de physionomie, même candeur de visage. — Allons, Mademoiselle, dit-il après cette dénégation, je suis forcé d'avouer que votre système est le plus délicat du monde, et je ne serais pas moi-même un honnête homme, si je redoutais quelque chose d'une femme aussi généreuse que vous. — En vérité, monsieur Fouquet, répondit la Vallière, c'est avec un profond regret que je suis forcée de vous répéter que je ne comprends absolument rien à vos paroles. — Mais, enfin, sur l'honneur, vous n'avez donc reçu aucune lettre de moi, Mademoiselle? — Sur l'honneur, aucune, répondit fermement la Vallière. — C'est bien; cela me suffit; Mademoiselle, permettez-moi de vous renouveler l'assurance de toute mon estime et de tout mon respect.

Puis, s'inclinant, il sortit pour aller retrouver Aramis qui l'attendait chez lui, et laissant la Vallière se demander si le surintendant était devenu fou. — Eh bien! demanda Aramis qui attendait Fouquet avec impatience, êtes-vous content de la favorite? — Enchanté, répondit Fouquet, c'est une femme pleine d'esprit et de cœur. — Elle ne s'est point fâchée? — Loin de là, elle n'a pas même eu l'air de comprendre. — De comprendre quoi? — De comprendre que je lui eusse écrit. — Cependant, il a bien fallu qu'elle vous comprît pour vous rendre la lettre, car je présume qu'elle vous l'a rendue. — Mais pas le moins du monde. — Au moins, vous êtes-vous assuré qu'elle l'avait brûlée. — Mon cher monsieur d'Herblay, il y a déjà une heure que je

joue aux propos interrompus, et je commence à avoir assez de ce jeu, si amusant qu'il soit. Comprenez-moi donc bien : la petite a feint de ne pas comprendre ce que je lui disais; elle a nié avoir reçu aucune lettre; donc, ayant nié positivement la réception, elle n'a pu ni me la rendre ni la brûler. — Oh! oh! dit Aramis avec inquiétude, que me dites-vous là? — Je vous dis qu'elle m'a juré sur ses grands dieux n'avoir reçu aucune lettre. — Oh! c'est trop fort. Et vous n'avez pas insisté? — J'ai insisté au contraire, et même jusqu'à l'impertinence. — Et elle a toujours nié? — Toujours. — Elle ne s'est pas démentie un seul instant? — Pas un instant. — Mais alors, mon cher, vous lui avez laissé notre lettre entre les mains. — Il l'a, pardieu! bien fallu. — Oh! c'est une grande faute. — Que diable eussiez-vous fait à ma place, vous? — Certes on ne pouvait la forcer, mais cela est inquiétant; une pareille lettre ne peut demeurer contre nous. — Oh! cette jeune fille est généreuse. — Si elle l'eût été réellement, elle vous eût rendu votre lettre. — Je vous dis qu'elle est généreuse: j'ai vu ses yeux, je m'y connais. — Alors vous la croyez de bonne foi? — Oh! de tout mon cœur. — Eh bien, moi, je crois que nous nous trompons. — Comment cela? — Je crois qu'effectivement, comme elle vous l'a dit, elle n'a point reçu la lettre. — Comment! point reçu la lettre? — Non. — Supposeriez-vous... — Je suppose que par un motif que nous ignorons, votre homme n'a pas remis la lettre.

Fouquet frappa sur un timbre. Un valet parut. — Faites venir Tobie, dit-il.

Un instant après parut un homme à l'œil inquiet, à la bouche fine, aux bras courts, au dos voûté.

Aramis attacha sur lui son œil perçant. — Voulez-vous me permettre de l'interroger moi-même? demanda Aramis. — Faites, dit Fouquet.

Aramis fit un mouvement pour adresser la parole au laquais, mais il s'arrêta. — Non, dit-il, il verrait que nous attachons trop d'importance à sa réponse, interrogez-le, vous; moi, je vais feindre d'écrire.

Aramis se mit en effet à une table, le dos tourné au grison dont il examinait chaque geste et chaque regard dans une glace parallèle.

— Viens ici, Tobie, dit Fouquet. — Le laquais s'approcha d'un pas assez ferme. — Comment as-tu fait ma commission? lui demanda Fouquet. — Mais, comme à l'ordinaire, monseigneur, répliqua l'homme. — Enfin, dis. — J'ai pénétré chez mademoiselle la Vallière, qui était à la messe, et j'ai mis le billet sur sa toilette. N'est-ce point ce que vous m'aviez dit? — Si fait: et c'est tout? — Absolument tout, monseigneur. — Personne n'était là? — Personne. — T'es-tu caché comme je te l'avais dit alors? — Oui. — Et elle est rentrée? — Dix minutes après. — Et personne n'a pu prendre la lettre? — Personne, car personne n'est entré. — Du dehors, mais de l'intérieur? — De l'endroit où j'étais caché, je pouvais voir jusqu'au fond de la chambre. — Écoute, dit Fouquet en regardant fixement le laquais, si cette lettre s'est trompée de destination, avoue-le-moi; car s'il faut qu'une erreur ait été commise, tu la paieras de ta tête.

Tobie tressaillit, mais se remit aussitôt. — Monseigneur, dit-il, j'ai déposé la lettre à l'endroit où j'ai dit, et je ne demande qu'une demi-heure pour vous prouver que la lettre est entre les mains de mademoiselle la Vallière ou pour vous rapporter la lettre elle-même.

Aramis observait curieusement le laquais.

Fouquet était facile dans sa confiance; vingt ans cet homme l'avait bien servi. — Va, dit-il, c'est bien; mais apporte-moi la preuve que tu dis. Le laquais sortit.

— Eh bien! qu'en pensez-vous? demanda Fouquet à Aramis. — Je pense qu'il faut,

par un moyen quelconque, vous assurer de la vérité. Je pense que la lettre est ou n'est pas pas parvenue à la Vallière. Que, dans le premier cas, il faut que la Vallière vous la rende ou vous donne la satisfaction de la brûler devant vous; que, dans le second, il faut ravoir la lettre, dût-il nous en coûter un million. Voyons, n'est-ce pas votre avis? — Oui, mais cependant, mon cher évêque, je crois que vous vous exagérez la situation. — Aveugle, aveugle que vous êtes! murmura Aramis. — La Vallière, que nous prenons pour une politique de première force, est tout simplement une coquette qui espère que je lui ferai la cour parce que je la lui ai déjà faite, et qui, maintenant qu'elle a reçu confirmation de l'amour du roi, espère me tenir en lisière avec la lettre. C'est naturel.

Aramis secoua la tête. — Ce n'est point votre avis? dit Fouquet. — Elle n'est pas coquette, dit-il. — Laissez-moi vous dire... — Oh! je me connais en femmes coquettes, fit Aramis. — Mon ami! mon ami! — Il y a longtemps que j'ai fait mes études, voulez-vous dire. Oh! les femmes ne changent pas. — Oui, mais les hommes changent, et vous êtes aujourd'hui plus soupçonneux qu'autrefois. Puis, se mettant à rire : — Voyons, dit-il, si la Vallière veut m'aimer pour un tiers et le roi pour deux tiers, trouvez-vous la condition acceptable?

Aramis se leva avec impatience. — La Vallière, dit-il, n'a jamais aimé et n'aimera jamais que le roi. — Mais enfin, dit Fouquet, que feriez-vous? — Demandez-moi plutôt ce que j'eusse fait. — Eh bien! qu'eussiez-vous fait? — D'abord je n'eusse point laissé sortir cet homme. — Tobie! — Oui, Tobie; c'est un traître! — Oh! — J'en suis sûr! Je ne l'eusse point laissé sortir qu'il ne m'eût avoué la vérité. — Il est encore temps. — Comment cela? — Rappelons-le, et interrogez-le à votre tour. — Soit! — Mais je vous assure que la chose est bien inutile. Je l'ai depuis vingt ans, et jamais il ne m'a fait la moindre confusion, et cependant, ajouta Fouquet en riant, c'était facile. — Rappelez-le toujours. Ce matin, il m'a semblé voir ce visage-là en grande conférence avec un des hommes de M. Colbert.—Où donc cela?—En face des écuries. — Bah! tous mes gens sont à couteaux tirés avec ceux de ce cuistre. — Je l'ai vu, vous dis-je, et sa figure, qui devait m'être inconnue quand il est entré tout à l'heure, m'a frappé désagréablement. — Pourquoi n'avez-vous rien dit pendant qu'il était là? — Parce que c'est à la minute seulement que je vois clair dans mes souvenirs. — Oh! oh! voilà que vous m'effrayez, dit Fouquet.

Et il frappa sur le timbre. — Pourvu qu'il ne soit pas déjà trop tard, dit Aramis.

Fouquet frappa une seconde fois.

Le valet de chambre ordinaire parut. — Tobie! dit Fouquet, faites venir Tobie.

Le valet de chambre referma la porte. — Vous me laissez carte blanche, n'est-ce pas? — Entière. — Je puis employer tous les moyens pour savoir la vérité? — Tous. — Même l'intimidation? — Je vous fais procureur général à ma place. On attendit dix minutes, mais inutilement.

Fouquet impatienté frappa de nouveau sur le timbre. — Tobie, cria-t-il. — Mais, monseigneur, dit le valet, on le cherche. — Il ne peut être loin, je ne l'ai chargé d'aucun message. — Je vais voir, monseigneur, et le valet de chambre referma la porte.

Aramis, pendant ce temps, se promenait impatiemment, mais silencieusement, dans le cabinet.

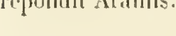
On attendit dix minutes encore.

Fouquet sonna de manière à réveiller toute une nécropole.

Le valet de chambre rentra assez tremblant pour faire croire à une mauvaise nou-

velle. — Monseigneur se trompe, dit-il avant même que Fouquet l'interrogeât, monseigneur aura donné une commission à Tobie, car il a été aux écuries prendre le meilleur coureur de monseigneur, il l'a sellé lui-même. — Eh bien? — Il est parti. — Parti! s'écria Fouquet. Que l'on coure, qu'on le rattrape! — Là, là! dit Aramis en le prenant par la main: calmons-nous : maintenant le mal est fait. — Le mal est fait? — Sans doute; j'en étais sûr. Maintenant ne donnons pas l'éveil; calculons le résultat du coup et parons-le, si nous pouvons. — Après tout, dit Fouquet, le mal n'est pas grand. — Vous trouvez cela? dit Aramis. — Sans doute. Il est bien permis à un homme d'écrire un billet d'amour à une femme. — A un homme, oui: à un sujet, non! surtout quand cette femme est celle que le roi aime. — Eh! mon ami, le roi n'aimait pas la Vallière il y a huit jours; il ne l'aimait même pas hier, et la lettre est d'hier : je ne pouvais pas deviner l'amour du roi, quand l'amour du roi n'existait pas encore. — Soit, répliqua Aramis; mais la lettre n'est malheureusement pas datée. Voilà ce qui me tourmente surtout. Ah! si elle était datée d'hier seulement, je n'aurais pas pour vous l'ombre d'une inquiétude.

Fouquet haussa les épaules. — Suis-je donc en tutelle, dit-il, et le roi est-il roi de mon cerveau et de ma chair? — Vous avez raison, répliqua Aramis, ne donnons pas aux choses plus d'importance qu'il ne convient; puis d'ailleurs... Eh bien! si nous sommes menacés nous avons des moyens de défense. — Oh! menacés, dit Fouquet, vous ne mettez pas cette piqûre de fourmi au nombre des menaces qui peuvent compromettre ma fortune et ma vie, n'est-ce pas? — Eh! pensez-y, monsieur Fouquet, la piqûre d'une fourmi peut tuer un géant, si la fourmi est venimeuse. — Mais cette toute-puissance dont vous parliez; voyons, est-elle déjà évanouie? — Je suis tout-puissant, soit; mais je ne suis pas immortel. Voyons, retrouver Tobie serait le plus pressé, ce me semble. N'est-ce point votre avis? — Oh! quant à cela, vous ne le retrouverez pas, dit Aramis, et s'il vous était précieux, faites-en votre deuil. — Enfin, il est quelque part dans le monde, dit Fouquet. — Vous avez raison; laissez-moi faire, répondit Aramis.





LES QUATRE CHANCES DE MADAME.



La reine Anne avait fait prier la jeune reine de venir lui rendre visite.

Depuis quelque temps, souffrante et tombant du haut de sa beauté, de sa jeunesse, avec cette rapidité du déclin qui signale la décadence des femmes qui ont beaucoup lutté, Anne d'Autriche voyait se joindre au mal physique la douleur de ne plus compter que comme un souvenir vivant au milieu des jeunes beautés, des jeunes esprits et des jeunes puissances de sa cour.

Les avis de son médecin, ceux de son miroir, la désolaient bien moins que ces avertissemens inexorables de la société des courtisans qui, pareils aux rats du navire, abandonnent la cale où l'eau va pénétrer, grâce aux avaries de la vétusté.

Anne d'Autriche ne se trouvait pas satisfaite des heures que lui donnait son fils aîné.

Le roi, bon fils, plus encore avec affectation qu'avec affection, venait d'abord passer chez sa mère une heure le matin et une heure le soir; mais, depuis qu'il s'était chargé des affaires de l'État, la visite du matin et celle du soir s'étaient réduites d'une demi-heure; puis, peu à peu, la visite du matin avait été supprimée.

On se voyait à la messe; la visite même du soir était remplacée par une entrevue soit chez le roi en assemblée, soit chez Madame, où la reine venait assez complaisamment par égard pour ses deux fils.

Il en résultait cet ascendant immense sur la cour que Madame avait conquis et qui faisait de sa maison la véritable réunion royale.

Anne d'Autriche le sentit.

Se voyant souffrante et condamnée par la souffrance à de fréquentes retraites, elle fut désolée de prévoir que la plupart de ses journées, de ses soirées s'écouleraient solitaires, inutiles, désespérées.

Elle se rappelait avec terreur l'isolement où jadis la laissait le cardinal de Richelieu, fatales et insupportables soirées pendant lesquelles pourtant elle avait pour se consoler la jeunesse, la beauté, qui sont toujours accompagnées de l'espérance.

Alors elle forma le projet de transporter la cour chez elle et d'attirer Madame, avec sa brillante escorte, dans la demeure sombre et déjà triste où la veuve d'un roi de France, la mère d'un roi de France était réduite à consoler de son veuvage anticipé, la femme toujours larmoyante d'un roi de France.

Anne réfléchit.

Elle avait beaucoup intrigué dans sa vie. Dans le beau temps, alors que sa jeune tête enfantait des projets toujours heureux, elle avait près d'elle, pour stimuler son ambition et son amour, une amie plus ardente, plus ambitieuse qu'elle-même, une amie qui l'avait aimée, chose rare à la cour, et que de mesquines considérations avaient éloignée d'elle.

Mais depuis tant d'années, excepté madame de Motteville, excepté la Molena, cette nourrice espagnole, confidente en sa qualité de compatriote et de femme, qui pouvait se flatter d'avoir donné un bon avis à la reine?

Qui donc aussi, parmi toutes ces jeunes têtes, pouvait lui rappeler le passé par lequel seulement elle vivait?

Anne d'Autriche se souvint de madame de Chevreuse, d'abord exilée plutôt de sa volonté à elle-même plutôt que de celle du roi, puis morte en exil femme d'un gentilhomme obscur.

Elle se demanda ce que madame de Chevreuse lui eût conseillé autrefois en pareil cas dans leurs communs embarras d'intrigues, et, après une sérieuse méditation, il lui sembla que cette femme rusée, pleine d'expérience et de sagacité, lui répondait de sa voix ironique : — Tous ces petits jeunes gens sont pauvres et avides.

Ils ont besoin d'or et de rentes pour alimenter leurs plaisirs, prenez-les-moi par l'intérêt.

Anne d'Autriche adopta ce plan.

Sa bourse était bien garnie, elle disposait d'une somme considérable amassée par Mazarin pour elle et mise en lieu sûr.

Elle avait les plus belles pierreries de France et surtout des perles d'une telle grosseur qu'elles faisaient soupirer le roi chaque fois qu'il les voyait, parce que les perles de sa couronne n'étaient que des grains de mil auprès de celles-là.

Anne d'Autriche n'avait plus de beauté ni de charmes à sa disposition. Elle se fit riche et proposa pour appât à ceux qui viendraient chez elle, soit de bons écus d'or à gagner au jeu, soit de bonnes donations habilement faites les jours de bonne humeur, soit des aubaines de rentes qu'elle arrachait au roi en sollicitant, ce qu'elle s'était décidée à faire pour entretenir son crédit.

Et d'abord elle essaya de ce moyen sur Madame, dont la possession lui était la plus précieuse de toutes.

Madame, malgré l'intrépide confiance de son esprit et de sa jeunesse, donna tête baissée dans le panneau qui était ouvert devant elle. Enrichie peu à peu par des dons, par des cessions, elle prit goût à ces héritages anticipés.

Anne d'Autriche usa du même moyen sur Monsieur et sur le roi lui-même.

Elle institua chez elle des loteries.

Le jour où nous sommes arrivés, il s'agissait d'un médianoche chez la reine-mère, et cette princesse mettait en loterie deux bracelets fort beaux en brillans et d'un travail exquis.

Les médaillons étaient des camées antiques de la plus grande valeur; comme revenu, les diamans ne représentaient pas une somme bien considérable, mais l'originalité, la rareté de ce travail étaient telles qu'on désirait à la cour non-seulement posséder, mais voir ces bracelets aux bras de la reine, et que les jours où elle les portait, c'était une faveur que d'être admis à les admirer en lui baisant les mains.

Les courtisans avaient même à ce sujet adopté des variantes de galanterie pour établir cet aphorisme, que les bracelets eussent été sans prix s'ils n'avaient le malheur de se trouver en contact avec des bras pareils à ceux de la reine.

Ce compliment avait eu l'honneur d'être traduit dans toutes les langues de l'Europe, plus de mille distiques latins et français circulaient sur cette matière.

Le jour où Anne d'Autriche se décida pour la loterie, c'était un moment décisif; le roi n'était pas venu depuis deux jours chez sa mère.

Madame boudait après la grande scène des dryades et des naïades.

Le roi ne boudait plus, mais une distraction toute-puissante l'enlevait au-dessus des orages et des plaisirs de la cour.

Anne d'Autriche opéra sa diversion en annonçant la fameuse loterie chez elle pour le soir suivant.

Elle vit, à cette effet, la jeune reine, à qui, comme nous l'avons dit, elle demanda une visite le matin. — Ma fille, lui dit-elle, je vous annonce une bonne nouvelle. Le roi m'a dit de vous les choses les plus tendres. Le roi est jeune et facile à détourner; mais tant que vous vous tiendrez près de moi, il n'osera s'écarter de vous, à qui d'ailleurs il est attaché par une très-vive tendresse. Ce soir il y a loterie chez moi: vous y viendrez?

— On m'a dit, fit la jeune reine avec une sorte de reproche timide, que Votre Majesté mettait en loterie ses beaux bracelets qui sont d'une telle rareté, que nous n'eussions pas dû les faire sortir du garde meuble de la couronne, ne fût-ce que parce qu'ils vous ont appartenu. — Ma fille, dit alors Anne d'Autriche qui entrevit toute la pensée de la jeune reine et voulut la consoler de n'avoir pas reçu ce présent, il fallait que j'attirasse chez moi à tout jamais Madame. — Madame! fit en rougissant la jeune reine. — Sans doute; n'aimez-vous pas mieux avoir chez vous une rivale pour la surveiller et la dominer, que de savoir le roi chez elle toujours disposé à courtiser comme à l'être? Cette loterie est l'attrait dont je me sers pour cela: me blâmez-vous? — Oh! non! fit Marie-Thérèse en frappant dans ses mains avec cet enfantillage de la joie espagnole. — Et vous ne regrettez plus, ma chère, que je ne vous aie pas donné ces bracelets, comme c'était d'abord mon intention? — Oh! non! oh! non! ma bonne mère!... — Eh bien! ma chère fille, faites-vous bien belle, et que notre médianoche soit brillant; plus vous y serez gaie, plus y paraîtrez charmante, et vous éclipserez toutes les femmes par votre éclat comme par votre rang.

Marie-Thérèse partit enthousiasmée.

Une heure après, Anne d'Autriche recevait chez elle Madame, et la couvrant de caresses, — Bonnes nouvelles! disait-elle, le roi est charmé de ma loterie. — Moi, dit Madame, je n'en suis pas aussi charmée; voir de beaux bracelets comme ceux-là aux bras d'une autre femme que vous ou moi, ma reine, voilà ce à quoi je ne puis m'habituer. — Là! là! dit Anne d'Autriche en cachant sous un sourire une violente douleur qu'elle venait de sentir, ne vous révoltez pas, jeune femme... et n'allez pas tout de suite prendre les choses au pis. — Ah! Madame, le sort est aveugle... et vous avez, m'a-t-on dit, deux cents billets? — Tout autant. Mais vous n'ignorez pas qu'il n'y en aura qu'un gagnant? — Sans doute. A qui tombera-t-il? le pouvez-vous dire? fit Madame désespérée. — Vous me rappelez que j'ai fait un rêve cette nuit... Ah! mes rêves sont bons... je dors si peu. — Quel rêve?... vous souffrez? — Non, dit la reine en étouffant avec une constance admirable une nouvelle torture d'élancement dans le sein... J'ai donc rêvé que le roi gagnait les bracelets. — Le roi! — Vous m'allez demander ce que le roi peut faire de bracelets, n'est-ce pas? — C'est vrai. — Et vous ajouterez cependant qu'il serait fort heureux que le roi gagnât, car ayant ces bracelets, il serait forcé de les donner à quelqu'un. — De vous les rendre par exemple. — Auquel cas je les donnerais immédiatement, car vous ne pensez pas, dit la reine en

riant, que je mette ces bracelets en loterie par gêne. C'est pour les donner sans faire de jalousie, mais si le hasard ne voulait pas me tirer de peine, eh bien! je corrigerais le hasard... je sais bien à qui j'offrirais les bracelets.

Ces mots furent accompagnés d'un sourire si expressif, que Madame dut le payer par un baisement de remercîment. — Mais, ajouta Anne d'Autriche, ne savez-vous pas aussi bien que moi que le roi ne me rendrait pas les bracelets s'il les gagnait? — Il les donnerait à la reine, alors. — Non. Par la même raison qui fait qu'il ne me les rendrait pas, attendu que si j'eusse voulu les donner à la reine, je n'avais pas besoin de lui pour cela.

Madame jeta un regard de côté sur les bracelets qui, dans leur écrin, scintillaient sur une console voisine. — Qu'ils sont beaux! dit-elle en soupirant. Eh! mais, dit Madame, voilà-t-il pas que nous oublions que le rêve de Votre Majesté n'est qu'un rêve. — Il m'étonnerait fort, repartit Anne d'Autriche, que mon rêve fût trompeur; cela m'est arrivé rarement. — Alors vous pouvez être prophète. — Je vous ai dit, ma fille, que je ne rêve presque jamais: mais c'est une coïncidence si étrange que celle de ce rêve avec mes idées! il entre si bien dans mes combinaisons! — Quelles combinaisons? — Celle-ci, par exemple, que vous gagnerez les bracelets. — Alors ça ne sera pas le roi. — Oh! dit Anne d'Autriche, il n'y a pas tellement loin du cœur de Sa Majesté à votre cœur... à vous qui êtes sa sœur chérie... Il n'y a pas, dis-je, tellement loin qu'on puisse dire que le rêve est menteur. Voyez pour vous les belles chances; comptez-les bien. — Je les compte. — D'abord celle du rêve. Si le roi gagne, il est certain qu'il vous donne les bracelets. — J'admets cela pour une. — Si vous les gagnez, vous les avez. — Naturellement; c'est encore admissible. — Enfin, si Monsieur les gagnait! — Oh! dit Madame en riant aux éclats, il les donnerait au chevalier de Lorraine.

Anne d'Autriche se mit à rire comme sa bru, c'est-à-dire de si bon cœur que sa douleur reparut et la fit blêmir au milieu de l'accès d'hilarité. — Qu'avez-vous? dit Madame effrayée. — Rien, rien, le point de côté... J'ai trop ri... Nous en étions à la quatrième chance. — Oh! celle-là je ne la vois pas. — Pardonnez-moi, je ne me suis pas exclue des gagnans, et si je gagne, vous êtes sûre de moi. — Merci, merci! s'écria Madame. — J'espère que vous voilà favorisée, et qu'à présent le rêve commence à prendre les solides contours de la réalité. — En vérité, vous me donnez espoir et confiance, dit Madame, et les bracelets ainsi gagnés me seront cent fois plus précieux. — A ce soir donc? — A ce soir. Et les deux princesses se séparèrent.

Anne d'Autriche, après avoir quitté sa bru, se dit en examinant les bracelets: — Ils sont bien précieux, en effet, puisque par eux, ce soir, je me serai concilié un cœur en même temps que j'aurai deviné un secret.

Puis se tournant vers son alcôve déserte: — Est-ce ainsi que tu aurais joué, ma pauvre Chevreuse? dit-elle au vide... Oui, n'est-ce pas?

Et comme un parfum d'autrefois, toute sa jeunesse, toute sa folle imagination, tout le bonheur lui revinrent avec l'écho de cette invocation.

LA LOTERIE.

Le soir, à huit heures, tout le monde était rassemblé chez la reine-mère.

Anne d'Autriche, en grand habit de cérémonie, belle des restes de sa beauté et de toutes les ressources que la coquetterie peut mettre en des mains habiles, dissimulait, ou plutôt essayait de dissimuler à cette foule de jeunes courtisans qui l'entouraient et qui l'admiraient encore, grâce aux combinaisons que nous avons indiquées dans le chapitre précédent, les ravages déjà visibles de cette souffrance à laquelle elle devait succomber quelques années plus tard. Madame, presque aussi coquette qu'Anne d'Autriche, la reine, simple et naturelle comme toujours, était assise à ses côtés et se disputait ses bonnes grâces.

Les dames d'honneur, réunies en corps d'armée pour résister avec plus de force, et par conséquent avec plus de succès aux malicieux propos que les jeunes gens tenaient sur elles, se prêtaient, comme fait un bataillon carré, le secours mutuel d'une bonne garde et d'une bonne riposte.

Montalais, savante dans cette guerre de tirailleur, protégeait toute la ligne par le feu roulant qu'elle dirigeait sur l'ennemi.

Saint-Aignan, au désespoir de la rigueur insolente à force d'être obstinée de mademoiselle de Tonnay-Charente, essayait de lui tourner le dos, mais vaincu par l'éclat irrésistible des deux grands yeux de la belle, il revenait à chaque instant consacrer sa défaite par de nouvelles soumissions auxquelles mademoiselle de Tonnay-Charente ne manquait pas de riposter par de nouvelles impertinences.

Saint-Aignan ne savait à quel saint se vouer.

La Vallière avait, non pas une cour, mais des commencemens de courtisans.

Saint-Aignan espérant par cette manœuvre attirer les yeux d'Athénaïs de son côté, était venu saluer la jeune fille avec un respect qui à quelques esprits retardataires avait fait croire à la volonté de balancer Athénaïs par Louise.

Mais ceux-là, c'étaient ceux qui n'avaient ni vu ni entendu raconter la scène de la pluie. Seulement, comme la majorité était déjà informée, et bien informée, sa faveur déclarée avait attiré à elle les plus habiles comme les plus sots de la cour.

Les premiers, parce qu'ils disaient les uns comme Montaigne : Que sais-je ?

Les autres, parce qu'ils disaient comme Rabelais : Peut-être.

Le plus grand nombre avait suivi ceux-là comme, dans les chasses, cinq ou six limiers habiles suivent seuls la fumée de la bête, tandis que tout le reste de la meute ne suit que la fumée des limiers.

Mesdames et la reine examinaient les toilettes de leurs filles et de leurs dames d'honneur, ainsi que celles des autres dames ; et elles daignaient oublier qu'elles étaient reines pour se souvenir qu'elles étaient femmes.

C'est-à-dire qu'elles déchiraient impitoyablement tout porte-jupe, comme eût dit Molière.

Les regards des deux princesses tombèrent simultanément sur la Vallière qui, ainsi que nous l'avons dit, était fort entourée en ce moment.

Madame fut sans pitié. — En vérité, dit-elle en se penchant vers la reine-mère, si le sort était juste, il favoriserait cette pauvre petite la Vallière. — Ce n'est pas possible, dit la reine-mère en souriant. — Comment cela? — Il n'y a que deux cents billets, de sorte que tout le monde n'a pu être porté sur la liste. — Elle n'y est pas alors? — Non. — Quel dommage! elle eût pu les gagner et les vendre. — Les vendre! s'écria la reine. — Oui, cela lui aurait fait une dot et elle n'eût pas été obligée de se marier sans trousseau, comme cela arrivera probablement. — Oh bah! vraiment, pauvre petite! dit la reine-mère. N'a-t-elle pas de robes? Et elle prononça ces mots en femme qui n'a jamais pu savoir ce que c'était que la médiocrité. — Dame! voyez, je crois, Dieu me pardonne, qu'elle a la même jupe ce soir qu'elle avait ce matin à la promenade, et qu'elle aura pu conserver, grâce au soin que le roi a pris de la mettre à l'abri de la pluie.

Au moment même où Madame prononçait ces paroles le roi entrait.

Les deux princesses ne se fussent peut-être point aperçues de cette arrivée, tant elles étaient occupées à médire. Mais Madame vit tout à coup la Vallière, qui était debout en face de la galerie, se troubler et dire quelques mots aux courtisans qui l'entouraient; ceux-ci s'écartèrent aussitôt. Ce mouvement ramena les yeux de Madame vers la porte. En ce moment le capitaine des gardes annonça le roi.

A cette annonce la Vallière, qui jusque-là avait tenu les yeux fixés sur la galerie, les abaissa tout à coup.

Le roi entra. Il était vêtu avec une magnificence pleine de goût et causait avec Monsieur et le duc de Roquelaure, qui tenaient, Monsieur sa droite, le duc de Roquelaure à gauche.

Le roi s'avança d'abord vers les reines, qu'il salua avec un gracieux respect. Il prit la main de sa mère qu'il baisa, adressa quelques complimens à Madame sur l'élégance de sa toilette, et commença de faire le tour de l'assemblée.

La Vallière fut saluée, comme les autres, pas plus, pas moins que les autres.

Puis Sa Majesté revint à sa mère et à sa femme.

Lorsque les courtisans virent que le roi n'avait adressé qu'une phrase banale à cette jeune fille si recherchée le matin, ils tirèrent sur-le-champ une conclusion de cette froideur.

Cette conclusion fut que le roi avait eu un caprice, mais que ce caprice était déjà évanoui.

Cependant on eût dû remarquer une chose, c'est que près de la Vallière, au nombre des courtisans, se trouvait M. Fouquet, dont la respectueuse politesse servit de maintien à la jeune fille au milieu des différentes émotions qui l'agitaient visiblement.

M. Fouquet s'apprêtait, au reste, à causer plus intimement avec mademoiselle de la Vallière, lorsque M. de Colbert s'approcha, et après avoir fait sa révérence à Fouquet dans toutes les règles de la politesse la plus respectueuse, il parut décidé à s'établir près de la Vallière pour lier conversation avec elle.

Fouquet quitta aussitôt la place.

Tout ce manége était dévoré des yeux par Montalais et par Malicorne, qui se renvoyaient l'un à l'autre leurs observations.

Guiche, placé dans une embrasure de fenêtre, ne voyait que Madame. Mais comme Madame, de son côté, arrêtait fréquemment son regard sur la Vallière, les yeux de Guiche, guidés par les yeux de Madame, se portaient de temps en temps aussi sur la jeune fille.

La Vallière sentait instinctivement s'alourdir sur elle le poids de tous ces regards,

chargés, les uns d'intérêt, les autres d'envie. Elle n'avait pour compenser cette souffrance ni un mot d'intérêt de la part de ses compagnes ni un regard d'amour du roi.

Aussi ce que souffrait la pauvre enfant, nul ne pourrait l'exprimer.

La reine-mère fit approcher le guéridon sur lequel étaient les billets de loterie au nombre de deux cents, et pria madame de Motteville de lire la liste des élus.

Il va sans dire que cette liste était dressée selon les lois de l'étiquette : le roi venait d'abord, puis la reine-mère, puis la reine, puis Monsieur, puis Madame, et ainsi de suite.

Les cœurs palpitaient à cette lecture. Il y avait bien trois cents invités chez la reine. Chacun se demandait si son nom devait rayonner au nombre des noms privilégiés.

Le roi écoutait avec autant d'attention que les autres.

Le dernier nom prononcé, il vit que la Vallière n'avait pas été portée sur la liste.

Chacun au reste put remarquer cette omission.

Le roi rougit comme lorsqu'une contrariété l'assaillait.

La Vallière, douce et résignée, ne témoigna rien.

Pendant toute la lecture, le roi ne l'avait point quittée du regard; la jeune fille se dilatait sous cette heureuse influence qu'elle sentait rayonner autour d'elle, trop joyeuse et trop pure qu'elle était pour qu'une pensée autre que d'amour pénétrât dans son esprit ou dans son cœur.

Payant par la durée de son attention cette touchante abnégation, le roi montrait à son amante qu'il en comprenait l'étendue et la délicatesse.

La liste close, toutes les figures de femmes omises ou oubliées se laissèrent aller au désappointement.

Malicorne aussi fut oublié dans le nombre des hommes, et sa grimace dit clairement à Montalais oubliée aussi : — Est-ce que nous ne nous arrangerons pas avec la fortune de manière à ce qu'elle ne nous oublie pas, elle? — Oh! que si fait, répliqua le sourire intelligent de mademoiselle Aure.

Les billets furent distribués à chacun selon son numéro.

Le roi reçut le sien d'abord, puis la reine-mère, puis Monsieur, puis la reine et Madame, et ainsi de suite.

Alors Anne d'Autriche ouvrit un sac de peau d'Espagne, dans lequel se trouvaient deux cents numéros gravés sur des boules de nacre, et présenta le sac tout ouvert à la plus jeune de ses filles d'honneur pour qu'elle y prît une boule.

L'attente, au milieu de tous ces préparatifs pleins de lenteur, était plus encore celle de l'avidité que celle de la curiosité.

Saint-Aignan se pencha à l'oreille de mademoiselle de Tonnay-Charente. — Puisque nous avons chacun un numéro, Mademoiselle, lui dit-il, unissons nos deux chances. A vous le bracelet si je gagne; à moi, si vous gagnez, un seul regard de vos beaux yeux. — Non pas, dit Athénaïs; à vous le bracelet, si vous le gagnez. Chacun pour soi. — Vous êtes impitoyable, dit Saint-Aignan, et je vous punirai par un quatrain :

Belle Iris, à mes vœux
Vous êtes trop rebelle...

— Silence, dit Athénaïs, vous allez m'empêcher d'entendre le numéro gagnant. — Numéro un, dit la jeune fille qui avait tiré la boule de nacre du sac de peau d'Espagne.

— Le roi! s'écria la reine-mère. — Le roi a gagné, répéta la reine joyeuse. — Oh! le roi! votre rêve, dit à l'oreille d'Anne d'Autriche Madame toute joyeuse.

Le roi seul ne fit éclater aucune satisfaction.

Il remercia seulement la fortune de ce qu'elle faisait pour lui en adressant un petit salut à la jeune fille qui avait été choisie comme mandataire de la rapide déesse.

Puis, recevant des mains d'Anne d'Autriche, au milieu des murmures de convoitise de toute l'assemblée, l'écrin qui renfermait les bracelets : — Ils sont donc réellement beaux, ces bracelets? dit-il — Regardez-les, dit Anne d'Autriche, et jugez-en vous-même.

Le roi les regarda. — Oui, dit-il, et voilà, en effet, un admirable médaillon. Quel fini! — Quel fini! répéta Madame.

La reine Marie-Thérèse vit facilement et du premier coup d'œil que le roi ne lui offrirait pas les bracelets; mais comme il ne paraissait pas non plus songer le moins du monde à les offrir à Madame, elle se tint pour satisfaite ou à peu près.

Le roi s'assit.

Les plus familiers parmi les courtisans vinrent successivement admirer de près la merveille, qui bientôt, avec la permission du roi, passa de mains en mains.

Aussitôt tous, connaisseurs ou non, exclamèrent de surprise et accablèrent le roi de félicitations.

Il y avait, en effet, de quoi admirer pour tout le monde : les brillans pour ceux-ci, la gravure pour ceux-là.

Les dames manifestaient visiblement leur impatience de voir un pareil trésor accaparé par les cavaliers. — Messieurs, Messieurs, dit le roi à qui rien n'échappait, on dirait en vérité que vous portez des bracelets comme les Sabins, passez-les donc un peu aux dames qui me paraissent avoir à juste titre la prétention de s'y connaître mieux que vous.

Ces mots semblèrent à Madame le commencement d'une décision qu'elle attendait.

Elle puisait d'ailleurs cette bienheureuse croyance dans les yeux de la reine-mère.

Le courtisan qui les tenait au moment où le roi jetait cette observation au milieu de l'agitation générale, se hâta de déposer les bracelets entre les mains de la reine Marie-Thérèse, qui sachant bien, pauvre femme, qu'ils ne lui étaient pas destinés, les regarda à peine et les passa presque aussitôt à Madame.

Celle-ci, et plus particulièrement qu'elle encore, Monsieur, donna aux bracelets un long regard de convoitise.

Puis elle passa les joyaux aux dames ses voisines en prononçant ce seul mot, mais avec un accent qui valait une longue phrase : — Magnifiques!

Les dames qui avaient reçu les bracelets des mains de Madame, mirent le temps qui leur convint à les examiner, puis elles les firent circuler en les poussant à droite.

Pendant ce temps le roi s'entretenait tranquillement avec Guiche et Fouquet.

Il laissait parler plutôt qu'il n'écoutait.

Habituée à certains tours de phrases, son oreille, comme celle de tous les hommes qui exercent sur d'autres hommes une supériorité incontestable, ne prenait des discours semés çà et là que l'indispensable mot qui mérite une réponse.

Quant à son attention elle était autre part.

Elle errait avec ses yeux.

Mademoiselle de Tonnay-Charente était la dernière des dames inscrites pour les billets, et comme si elle eût pris rang selon son inscription sur la liste, elle n'avait après elle que Montalais et la Vallière.

Lorsque les bracelets arrivèrent à ces deux dernières, on parut ne plus s'en occuper.

L'humilité des mains qui maniaient momentanément ces joyaux leur ôtait toute leur importance.

Ce qui n'empêcha point Montalais de tressaillir de joie, d'envie et de cupidité à la vue de ces belles pierres, plus encore que de ce magnifique travail.

Il est évident que mise en demeure, entre la valeur pécuniaire et la beauté artistique, Montalais eût sans hésitation préféré les diamans aux camées.

Aussi eut-elle grand'peine à les passer à sa compagne la Vallière.

La Vallière attacha sur les bijoux un regard presque indifférent. — Oh! que ces bracelets sont riches, que ces bracelets sont magnifiques! s'écria Montalais; et tu ne t'extasies pas sur eux, Louise? Mais, en vérité, tu n'es donc pas femme? — Si fait, répondit la jeune fille avec un accent d'adorable mélancolie. Mais pourquoi désirer ce qui ne peut nous appartenir.

Le roi, la tête penchée en avant, écoutait ce que la jeune fille allait dire.

A peine la vibration de cette voix eut-elle frappé son oreille qu'il se leva tout rayonnant, et traversant tout le cercle pour aller de sa place à la Vallière : — Mademoiselle, dit-il, vous vous trompez, vous êtes femme, et toute femme a droit à des bijoux de femme. — Oh! sire, dit la Vallière, Votre Majesté ne veut donc pas croire absolument à ma modestie? — Je crois que vous avez toutes les vertus, Mademoiselle, la franchise comme les autres; je vous adjure donc de dire franchement ce que vous pensez de ces bracelets? — Qu'ils sont si beaux, sire, qu'ils ne peuvent être offerts qu'à une reine. — Cela me ravit que votre opinion soit telle, Mademoiselle; les bracelets sont à vous et le roi vous prie de les accepter.

Et comme, avec un mouvement qui ressemblait à de l'effroi, la Vallière tendait vivement l'écrin au roi, le roi repoussa doucement de sa main la main tremblante de la Vallière.

Un silence d'étonnement plus funèbre qu'un silence de mort régnait dans l'assemblée. Et cependant on n'avait pas, du côté des reines, entendu ce qu'il avait dit ni compris ce qu'il avait fait.

Une charitable amie se chargea de répandre la nouvelle.

Ce fut Tonnay-Charente, à qui Madame avait fait signe de s'approcher. — Ah! mon Dieu! s'écria Tonnay-Charente, est-elle heureuse, cette la Vallière, le roi vient de lui donner les bracelets.

Madame se mordit les lèvres avec une telle force, que le sang apparut à la surface de la peau.

La jeune reine regarda alternativement la Vallière et Madame, et se mit à sourire.

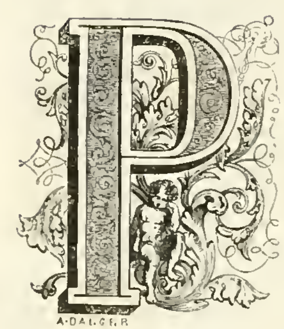
Anne d'Autriche appuya son menton sur sa belle main blanche et demeura longtemps absorbée par un soupçon qui lui mordait l'esprit et par une douleur atroce qui lui mordait le cœur.

Guiche, en voyant pâlir Madame, en devinant ce qui la faisait pâlir, Guiche quitta précipitamment l'assemblée et disparut.

Malicorne put alors se glisser jusqu'à Montalais, et à l'aide du tumulte général des conversations : — Aure, lui dit-il, tu as près de toi notre fortune et notre avenir. — Oui, répondit celle-ci.

Et elle embrassa tendrement la Vallière, qu'intérieurement elle était tentée d'étrangler.

MALAGA.



PENDANT tout ce long et violent débat des ambitions de cour contre les amours de cœur, un de nos personnages, le moins à négliger peut-être, était négligé, fort oublié, fort malheureux.

En effet d'Artagnan, d'Artagnan, car il faut le nommer par son nom pour qu'on se rappelle qu'il a existé, d'Artagnan n'avait absolument rien à faire dans ce monde brillant et léger. Après avoir suivi le roi pendant deux jours à Fontainebleau, et avoir regardé toutes les bergerades et tous les travestissemens héroï-comiques de son souverain, le mousquetaire avait senti que cela ne suffisait point à remplir sa vie.

Accosté à chaque instant par des gens qui lui disaient : — Comment trouvez-vous que m'aille cet habit, monsieur d'Artagnan? Il leur répondait de sa voix placide et railleuse : — Mais je trouve que vous êtes aussi bien habillé que le plus beau singe de la foire Saint-Laurent.

C'était un compliment comme les faisait d'Artagnan quand il n'en voulait pas faire d'autre : bon gré mal gré il fallait donc s'en contenter.

Et quand on lui demandait : — Monsieur d'Artagnan, comment vous habillez-vous ce soir?

Il répondait : — Je me déshabillerai.

Ce qui faisait rire même les dames.

Mais après deux jours passés ainsi, le mousquetaire voyant que rien de sérieux ne s'agitait là-dessous, et que le roi avait complétement, ou du moins paraissait avoir complétement oublié Paris, Saint-Mandé et Belle-Isle,

Que M. Colbert rêvait lampions et feux d'artifice,

Que les dames en avaient pour un mois au moins d'œillades à rendre et à donner, d'Artagnan demanda au roi un congé pour affaires de famille.

Au moment où d'Artagnan lui faisait cette demande, le roi se couchait rompu d'avoir dansé. — Vous voulez me quitter, monsieur d'Artagnan? demanda-t-il d'un air étonné.

Louis XIV ne comprenait jamais que l'on se séparât de lui quand on pouvait avoir l'insigne honneur de demeurer près de lui. — Sire, dit d'Artagnan, je vous quitte parce que je ne vous sers à rien. Ah! si je pouvais vous tenir le balancier tandis que vous dansez, ce serait autre chose. — Mais, mon cher monsieur d'Artagnan, répondit

gravement le roi, on danse sans balancier. — Ah! tiens, dit le mousquetaire continuant son ironie insensible, tiens, je ne savais pas, moi! — Vous ne m'avez donc pas vu danser? demanda le roi. — Oui; mais j'ai cru que cela irait toujours de plus fort en plus fort. Je me suis trompé : raison de plus pour que je me retire. Sire, je le répète, vous n'avez pas besoin de moi ; d'ailleurs, si Votre Majesté en avait besoin, elle saurait où me trouver. — C'est bien, dit le roi. Et il accorda le congé.

Nous ne chercherons donc pas d'Artagnan à Fontainebleau, ce serait chose inutile; mais, avec la permission de nos lecteurs, nous le retrouverons rue des Lombards, au Pilon-d'Or, chez notre vénérable ami Planchet.

Il est huit heures du soir, il fait chaud; une seule fenêtre est ouverte : c'est celle d'une chambre de l'entresol.

Un parfum d'épiceries, mêlé au parfum moins exotique, mais plus pénétrant, de la fange de la rue, monte aux narines du mousquetaire.

D'Artagnan, couché sur une immense chaise à dossier plat, les jambes, non pas allongées, mais posées sur un escabeau, forme l'angle le plus obtus qui se puisse voir.

Ses deux bras sont croisés sur sa tête, sa tête est penchée sur l'épaule gauche, comme celle d'Alexandre le Grand.

L'œil, si fin et si mobile d'habitude, est fixe, presque voilé, et a pris pour but invariable le petit coin du ciel bleu que l'on aperçoit derrière la déchirure des cheminées; il y a du bleu et tout juste ce qu'il en faudrait pour mettre une pièce à l'un des sacs de lentilles ou de haricots qui forment le principal ameublement de la boutique du rez-de-chaussée.

Ainsi étendu, ainsi abruti dans son observation transfenestrale, d'Artagnan n'est plus homme de guerre, d'Artagnan n'est plus un officier du palais, c'est un bourgeois croupissant entre le dîner et le souper, entre le souper et le coucher; un de ces braves cerveaux ossifiés qui n'ont plus de place pour une seule idée, tant la matière guette avec férocité aux portes de l'intelligence, et surveille la contrebande qui pourrait se faire en introduisant dans le crâne un symptôme de pensée.

Nous avons dit qu'il faisait nuit, les boutiques s'allumaient tandis que les fenêtres des appartemens supérieurs se fermaient, une patrouille de soldats du guet faisait entendre le bruit irrégulier de son pas.

D'Artagnan continuait à ne rien entendre et à ne rien regarder que le coin bleu de son ciel.

A deux pas de lui, tout à fait dans l'ombre, couché sur un sac de maïs, Planchet, le ventre sur ce sac, les deux bras sous son menton, regardait d'Artagnan penser, rêver ou dormir les yeux ouverts.

L'observation durait déjà depuis fort longtemps.

Planchet commença par faire : — Hum! hum!

D'Artagnan ne bougea point.

Planchet vit alors qu'il fallait trouver un moyen plus efficace : après mûres réflexions, ce qu'il trouva de plus ingénieux dans les circonstances présentes, fut de se laisser rouler de son sac sur le parquet, en murmurant contre lui-même le mot : — Imbécile.

Mais quelque fût le bruit produit par la chute de Planchet, d'Artagnan qui, dans le cours de son existence, avait entendu bien d'autres bruits, ne parut pas faire le moindre cas de ce bruit-là.

D'ailleurs, une énorme charrette chargée de pierres, débouchant de la rue Saint-Médéric, absorba dans le bruit de ses roues le bruit de la chute de Planchet.

Cependant Planchet crut, en signe d'approbation tacite, le voir imperceptiblement sourire au mot imbécile.

Ce qui l'enhardissant lui fit dire : — Est-ce que vous dormez, monsieur d'Artagnan?

— Non, Planchet, je ne dors *même* pas, répondit le mousquetaire. — J'ai le désespoir, fit Planchet, d'avoir entendu le mot *même!* — Eh bien, quoi! est-ce que ce mot n'est pas français, mons Planchet? — Si fait, monsieur d'Artagnan. — Eh bien! — Eh bien! ce mot m'afflige. — Développe-moi ton affliction, Planchet, dit d'Artagnan. — Si vous dites que vous ne dormez même pas, c'est comme si vous disiez que vous n'avez même pas la consolation de dormir. Ou mieux, c'est comme si vous disiez, en d'autres termes : Planchet, je m'ennuie à crever. — Planchet, tu sais que je ne m'ennuie jamais. — Excepté aujourd'hui, hier et avant-hier. — Bah! — Monsieur d'Artagnan, voilà huit jours que vous êtes revenu de Fontainebleau; voilà huit jours que vous n'avez plus ni vos ordres à donner, ni votre compagnie à faire manœuvrer. Le bruit des mousquets, des tambours et de toute la royauté vous manque : et d'ailleurs, moi qui ai porté le mousquet, je conçois cela. — Planchet, répondit d'Artagnan, je t'assure que je ne m'ennuie pas le moins du monde. — Que faites-vous, en ce cas, couché là comme un mort? — Mon ami Planchet, il y avait au siége de La Rochelle, quand j'y étais, quand tu y étais, quand nous y étions enfin; il y avait au siége de La Rochelle un Arabe qu'on renommait pour sa façon de pointer les couleuvrines. C'était un garçon d'esprit, quoiqu'il fût d'une singulière couleur, couleur de tes olives. Eh bien! cet Arabe, quand il avait mangé ou travaillé, se couchait comme je suis couché en ce moment, et mettait je ne sais quelles feuilles magiques dans un grand tube à bout d'ambre, et si quelque chef venant à passer, lui reprochait de toujours dormir, il répondait tranquillement : Mieux vaut être assis que debout, couché qu'assis, mort que couché. — C'était un Arabe lugubre et par sa couleur et par ses sentences, dit Planchet, je me le rappelle parfaitement. Il coupait les têtes des protestans avec beaucoup de satisfaction. — Précisément, et il les embaumait quand elles en valaient la peine. — Oui, et quand il travaillait à cet embaumement avec toutes ses herbes et toutes ses grandes plantes, il avait l'air d'un vannier qui fait des corbeilles. — Oui, Planchet, oui, c'est bien cela. — Oh! moi aussi j'ai de la mémoire. — Je n'en doute pas, mais que dis-tu de son raisonnement? — Monsieur, je le trouve parfait d'une part, mais stupide de l'autre. — Devise, Planchet, devise. — Eh bien! Monsieur, en effet, mieux vaut être assis que debout, c'est constant, surtout lorsqu'on est fatigué dans certaines circonstances, et Planchet sourit d'un air coquin : mieux vaut être couché qu'assis; mais quant à la dernière proposition, mieux vaut être mort que couché, je déclare que je la trouve absurde, que ma préférence incontestable est pour le lit, et que si vous n'êtes point de mon avis, c'est que, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, vous vous ennuyez à crever. — Planchet, tu connais M. la Fontaine? — Le pharmacien du coin de la rue Saint-Médéric? — Non, le fabuliste. — Ah! maître Corbeau. — Justement; eh bien! je suis comme son lièvre. — Il a donc un lièvre aussi? — Il a toutes sortes d'animaux. — Eh bien! que fait-il, son lièvre? — Il songe. — Ah! ah! — Planchet, je suis comme le lièvre de M. la Fontaine, je songe. — Vous songez? fit Planchet inquiet. — Oui, ton logis, Planchet, est assez triste pour pousser à la méditation, tu conviendras de cela, je l'espère. — Cependant, Monsieur, vous avez vue sur la rue. — Pardieu! voilà qui est récréatif, hein? — Il n'en est pas moins vrai, Monsieur, que si vous logiez sur le derrière, vous vous ennuieriez; non, je veux dire, vous songeriez encore plus. — Ma foi, je ne sais pas, Planchet. — En-

core, fit l'épicier, si vos songeries étaient du genre de celle qui vous a conduit à la restauration du roi Charles II.

Et Planchet fit entendre un petit rire qui n'était point sans signification. — Ah! Planchet, mon ami, dit d'Artagnan, vous devenez ambitieux. — Est-ce qu'il n'y a pas quelque autre roi à restaurer, monsieur d'Artagnan. quelque autre Monk à mettre en boîte? — Non, mon cher Planchet répliqua d'Artagnan, tous les rois sont sur leurs trônes... moins bien peut-être que je ne suis sur cette chaise; mais, enfin, ils y sont...

Et d'Artagnan poussa un soupir. — Monsieur d'Artagnan, fit Planchet, vous me faites de la peine. — Tu es bien bon, Planchet. — J'ai un soupçon, Dieu me pardonne! — Lequel? — Monsieur d'Artagnan, vous maigrissez. — Oh! fit d'Artagnan frappant sur son thorax qui résonna comme une cuirasse vide, c'est impossible, Planchet. — Ah! voyez-vous, dit Planchet avec effusion, c'est que si vous maigrissiez chez moi... — Eh bien! — Eh bien! je ferais un malheur. — Allons, bon! — Oui.— Que ferais-tu? voyons. — Je trouverais celui qui cause votre chagrin. — Voilà que j'ai un chagrin maintenant. — Oui, vous en avez un. — Non, Planchet, non. — Je vous dis que si, moi... Vous avez un chagrin, et vous maigrissez — Je maigris, tu es sûr? — A vue d'œil... Malaga! si vous maigrissez encore, je prends ma rapière, et je m'en vais tout droit couper la gorge à M. d'Herblay. — Hein? fit d'Artagnan en bondissant sur sa chaise, que dites-vous là, Planchet? et que fait le nom de M. d'Herblay dans votre épicerie? — Bon, bon! fâchez-vous si vous voulez, injuriez-moi si vous voulez; mais, morbleu! je sais ce que je sais.

D'Artagnan s'était, pendant cette seconde sortie de Planchet, placé de manière à ne pas perdre un seul de ses regards; c'est-à-dire qu'il était assis les deux mains appuyées sur ses deux genoux, le cou tendu vers le digne épicier. — Voyons, explique-toi, dit-il, et dis-moi comment tu as pu proférer un blasphème de cette force. M. d'Herblay, ton ancien chef, mon ami, un homme d'église, un mousquetaire devenu évêque, tu lèverais l'épée sur lui, Planchet? — Je lèverais l'épée sur mon père, quand je vous vois dans ces états-là. —M. d'Herblay, un gentilhomme! — Cela m'est bien égal, à moi, qu'il soit gentilhomme. Il vous fait rêver noir, voilà ce que je sais. Et de rêver noir, on maigrit, Malaga! je ne veux pas que monsieur d'Artagnan sorte de chez moi plus maigre qu'il n'y est entré. — Comment me fait-il rêver noir? Voyons, explique, explique. — Voilà trois nuits que vous avez le cauchemar. — Moi? — Oui, vous, et que dans votre cauchemar vous répétez : « Aramis! sournois d'Aramis! » — Ah! j'ai dit cela? fit d'Artagnan inquiet.— Vous l'avez dit, foi de Planchet.— Eh bien! après? Tu sais le proverbe, mon ami : tout songe est mensonge. » — Non pas; car chaque fois que depuis trois jours vous êtes sorti, vous n'avez pas manqué de me demander au retour : As-tu vu M. d'Herblay? Ou bien encore : As-tu reçu pour moi des lettres de M. d'Herblay? — Mais il me semble qu'il est naturel que je m'intéresse à ce cher ami, dit d'Artagnan. — D'accord, mais pas au point d'en diminuer. — Planchet, j'engraisserai, je t'en donne ma parole d'honneur. — Bien, Monsieur. je l'accepte, car je sais que lorsque vous donnez votre parole d'honneur, c'est sacré. — Je ne rêverai plus d'Aramis. — Très-bien! — Je ne te demanderai plus s'il y a des lettres de M. d'Herblay. — Parfaitement. — Mais tu m'expliqueras une chose. — Parlez, Monsieur. — Je suis observateur... — Je le sais bien. — Et tout à l'heure tu as dit un juron singulier... — Oui. — Dont tu n'as pas l'habitude. — Malaga! vous voulez dire! — Justement. — C'est mon juron depuis que je suis épicier. — C'est juste, c'est un nom de raisin sec. — C'est mon juron de férocité, quand une fois j'ai dit

Malaga, je ne suis plus un homme. — Mais enfin je ne te connaissais pas ce juron-là. — C'est juste, Monsieur, on me l'a donné.

Et Planchet en prononçant ces paroles cligna de l'œil avec un petit air de finesse qui appela toute l'attention de d'Artagnan. — Eh ! eh ! fit-il.

Planchet répéta : — Eh ! eh ! — Tiens, tiens, monsieur Planchet. — Dame ! Monsieur, dit Planchet, je ne suis pas comme vous, moi, je ne passe pas ma vie à songer. — Tu as tort. — Je veux dire à m'ennuyer, Monsieur : nous n'avons qu'un faible temps à vivre, pourquoi ne pas en profiter. — Tu es philosophe épicurien, à ce qu'il paraît, Planchet ? — Pourquoi pas. La main est bonne, on écrit et l'on pèse du sucre et des épices ; le pied est sûr, on danse ou l'on se promène ; l'estomac a des dents, on dévore et l'on digère ; le cœur n'est pas trop racorni. Eh bien, Monsieur ? — Eh bien, quoi ? Planchet. — Ah ! voilà !... fit l'épicier en se frottant les mains.

D'Artagnan croisa une jambe sur l'autre. — Planchet, mon ami, dit-il, vous m'abrutissez de surprise. — Pourquoi ? — Parce que vous vous révélez à moi sous un jour absolument nouveau.

Planchet, flatté au dernier point, continua de se frotter les mains à s'enlever l'épiderme. — Ah ! ah ! dit-il, parce que je ne suis qu'une bête, vous croyez que je serai un imbécile. — Bien, Planchet, voilà un raisonnement. — Suivez bien mon idée, Monsieur. Je me suis dit, continua Planchet, sans plaisir il n'est pas de bonheur sur la terre. — Oh ! que c'est bien vrai, ce que tu dis là, Planchet ! interrompit d'Artagnan. — Or, prenons, sinon du plaisir, le plaisir n'est pas chose si commune, mais du moins des consolations. — Et tu te consoles. — Justement. — Explique-moi ta manière de te consoler. — Je mets un bouclier pour aller combattre l'ennui. Je règle mon temps de patience, et à la veille juste du jour où je sens que je vais m'ennuyer, je m'amuse. — Ce n'est pas plus difficile que cela ? — Non. — Et tu as trouvé cela tout seul ? — Tout seul. — C'est miraculeux. — Qu'en dites-vous ? — Je dis que ta philosophie n'a pas sa pareille au monde. — Eh bien alors, suivez mon exemple. — C'est tentant. — Faites comme moi. — Je ne demanderais pas mieux, mais toutes les âmes n'ont pas la même trempe, et peut-être que s'il fallait que je m'amusasse comme toi, je m'ennuierais horriblement. — Bah ! essayez d'abord. — Que fais-tu ? voyons. — Avez-vous remarqué que je m'absente ? — Oui. — D'une certaine façon ? — Périodiquement. — C'est cela, ma foi ! Vous l'avez remarqué ? — Mon cher Planchet, tu comprends que lorsqu'on se voit à peu près tous les jours, quand l'un s'absente, celui-là manque à l'autre ? Est-ce que je ne te manque pas, à toi, quand je suis en campagne ? — Immensément : c'est-à-dire que je suis comme un corps sans âme. — Ceci convenu, continuons. — A quelle époque est-ce que je m'absente ? — Le 15 et le 30 de chaque mois. — Et je reste dehors ? — Tantôt deux, tantôt trois, tantôt quatre jours. — Qu'avez-vous cru que j'allais faire ? — Les recettes. — Et en revenant vous m'avez trouvé le visage ?... — Fort satisfait. — Vous voyez, vous le dites vous-même, toujours satisfait. Et vous avez attribué cette satisfaction ?... — A ce que ton commerce allait bien ; à ce que les achats de riz, de pruneaux, de cassonade, de poires tapées et de mélasse allaient à merveille. Tu as toujours été fort pittoresque de caractère, Planchet, aussi n'ai-je pas été surpris un instant de te voir opter pour l'épicerie, qui est un des commerces les plus variés et les plus doux au caractère, en ce qu'on y manie presque toutes choses naturelles et parfumées. — C'est bien dit, Monsieur ; mais quelle erreur est la vôtre ! — Comment, j'erre ? — Quand vous croyez que je vais comme cela tous les quinze jours en recettes ou en achats. — Oh ! oh ! Monsieur, comment diable avez-vous pu croire une pareille chose ? Oh ! oh ! oh !

Et Planchet se mit à rire de façon à inspirer à d'Artagnan les doutes les plus injurieux sur sa propre intelligence. — J'avoue, dit le mousquetaire, que je ne suis pas à la hauteur. — Monsieur, c'est vrai. — Comment, c'est vrai? — Il faut bien que ce soit vrai, puisque vous le dites; mais remarquez bien que cela ne vous fait rien perdre dans mon esprit. — Ah! c'est bien heureux! — Non, vous êtes un homme de génie, vous; et quand il s'agit de guerre, de tactique, de surprise et de coups de main, dame! les rois sont bien peu de chose à côté de vous; mais, pour le repos de l'âme, les soins du corps, les confitures de la vie, si cela peut se dire, ah! Monsieur, ne me parlez pas des hommes de génie, ils sont leurs propres bourreaux. — Bon, Planchet, dit d'Artagnan pétillant de curiosité, voilà que tu m'intéresses au plus haut point. — Vous vous ennuyez déjà moins que tout à l'heure, n'est-ce pas? — Je ne m'ennuyais pas; cependant, depuis que tu me parles, je m'amuse plus. — Allons donc! bon commencement! Je vous guérirai, j'en réponds. — Je ne demande pas mieux. — Voulez-vous que j'essaie? — A l'instant. — Soit! Avez-vous ici des chevaux? — Oui, dix, vingt, trente. — Il n'en est point besoin de tant que cela; deux, voilà tout. — Ils sont à ta disposition, Planchet. — Bon, je vous emmène. — Quand cela? — Demain. — Où? — Ah! vous m'en demandez trop. — Cependant tu m'avoueras qu'il est important que je sache où je vais. — Aimez-vous la campagne? — Médiocrement, Planchet. — Alors vous aimez la ville? — C'est selon. — Eh bien! je vous mène dans un endroit moitié ville, moitié campagne. — Bon! — Dans un endroit où vous vous amuserez, j'en suis sûr. — A merveille. — Et, miracle, dans un endroit d'où vous revenez pour vous y être ennuyé. — Moi? — Mortellement. — C'est donc à Fontainebleau que tu vas? — A Fontainebleau, juste! — Tu vas à Fontainebleau, toi? — J'y vais. — Et que vas-tu faire à Fontainebleau, bon Dieu?

Planchet répondit à d'Artagnan par un clignement d'yeux plein de malice. — Tu as quelque terre par là, scélérat! — Oh! une misère, une bicoque. — Je t'y prends. — Mais c'est gentil, parole d'honneur. — Je vais à la campagne de Planchet! s'écria d'Artagnan. — Quand vous voudrez. — N'avons-nous pas dit demain. — Demain, soit: et puis d'ailleurs, demain, c'est le 14, c'est-à-dire la veille du jour où j'ai peur de m'ennuyer. Ainsi donc, c'est convenu. — Convenu. — Vous me prêtez un de vos chevaux? — Le meilleur. — Non, je préfère le plus doux, je n'ai jamais été excellent cavalier, vous le savez, et dans l'épicerie je me suis encore rouillé, et puis... — Et puis quoi? — Et puis, ajouta Planchet avec un autre clin d'œil, et puis je ne veux pas me fatiguer. — Et pourquoi? se hasarda à demander d'Artagnan. — Parce que je ne m'amuserais plus, répondit Planchet.

Et là-dessus il se leva de dessus son sac de maïs en s'étirant et en faisant craquer tous ses os les uns après les autres avec une sorte d'harmonie. — Planchet! Planchet! s'écria d'Artagnan, je déclare qu'il n'est point sur la terre de sybarite qui puisse vous être comparé. Ah! Planchet, on voit bien que nous n'avons pas encore mangé l'un près de l'autre un tonneau de sel. — Et pourquoi cela, Monsieur? — Parce que je ne te connais pas encore, dit d'Artagnan, et que décidément j'en reviens à croire définitivement ce que j'avais pensé un instant le jour où, à Boulogne, tu as étranglé ou peu s'en faut Lubin, le valet de M. de Wardes. Planchet, c'est que tu es un homme de ressource.

Planchet se mit à rire d'un rire plein de fatuité, donna le bonsoir au mousquetaire et descendit dans son arrière-boutique, qui lui servait de chambre à coucher.

D'Artagnan reprit sa première position sur sa chaise, et son front déridé un instant devint plus pensif que jamais. — Il avait déjà oublié les folies et les rêves de Plan-

chet. — Oui, se dit-il, en ressaisissant le fil de ses pensées interrompues par cet agréable colloque auquel nous venons de faire participer le public. Oui, tout est là : 1° Savoir ce que Baisemeaux voulait à Aramis ; 2° savoir pourquoi Aramis ne me donne point de ses nouvelles; 3° savoir où est Porthos. Sous ces trois points gît le mystère. Or, continua d'Artagnan, puisque nos amis ne nous avouent rien, ayons recours à notre pauvre intelligence. On fait ce qu'on peut, mordioux! ou Malaga ! comme dit Planchet.

LA LETTRE DE M. DE BAISEMEAUX.

D'Artagnan, fidèle à son plan, alla dès le lendemain matin rendre visite à M. de Baisemeaux.

C'était jour de propreté à la Bastille; les canons étaient brossés, fourbis, les escaliers grattés; les porte-clefs semblaient occupés du soin de polir leurs clefs elles-mêmes.

Quant aux soldats de la garnison, ils se promenaient dans leurs cours sous prétexte qu'ils étaient assez propres.

Le commandant Baisemeaux reçut d'Artagnan d'une façon plus que polie, mais il fut avec lui d'une réserve tellement serrée, que toute la finesse de d'Artagnan ne lui tira pas une syllabe.

Plus il se retenait dans ses limites, plus la défiance de d'Artagnan croissait.

Ce dernier crut même remarquer que le commandant agissait en vertu d'une recommandation récente.

Baisemeaux n'avait pas été, au Palais-Royal, avec d'Artagnan, l'homme froid et impénétrable que celui-ci trouva dans le Baisemeaux de la Bastille.

Quand d'Artagnan voulut le faire parler sur les affaires si pressantes d'argent qui avaient amené Baisemeaux à la recherche d'Aramis et le rendaient expansif malgré tout ce soir-là, Baisemeaux prétexta des ordres à donner dans la prison même et laissa d'Artagnan se morfondre si longtemps à l'attendre, que notre mousquetaire, certain de ne point obtenir un mot de plus, partit de la Bastille sans que Baisemeaux fût revenu de son inspection.

Mais il avait un soupçon, d'Artagnan, et une fois le soupçon éveillé, l'esprit de d'Artagnan ne dormait plus.

Il était aux hommes ce que le chat est aux quadrupèdes, l'emblème de l'inquiétude à la fois et de l'impatience.

Un chat inquiet ne demeure pas plus en place que le flocon de soie qui se balance à tout souffle d'air.

Un chat qui guette est mort devant son poste d'observation, et ni la faim ni la soif ne savent le tirer de sa méditation.

D'Artagnan qui brûlait d'impatience secoua tout à coup ce sentiment comme un manteau trop lourd. Il se dit que la chose qu'on lui cachait était précisément celle qu'il importait de savoir.

En conséquence, il réfléchit que Baisemeaux ne manquerait pas de faire prévenir

Aramis, si Aramis lui avait donné une recommandation quelconque. C'est ce qui arriva.

Baisemeaux avait à peine eu le temps matériel de revenir du donjon, que d'Artagnan s'était mis en embuscade près la rue du Petit-Muse de façon à voir tous ceux qui sortiraient de la Bastille.

Après une heure de station à la Herse-d'Or, sous l'auvent où l'on prenait un peu d'ombre, d'Artagnan vit sortir un soldat de garde.

Or, c'était le meilleur indice qu'il pût désirer. Tout gardien ou porte-clefs a ses jours de sortie et même ses heures à la Bastille, puisque tous sont astreints à n'avoir ni femmes ni logemens dans le château, ils peuvent donc sortir sans exciter la curiosité.

Mais un soldat caserné est renfermé pour vingt-quatre heures lorsqu'il est de garde, on le sait bien, et d'Artagnan mieux que personne. Ce soldat ne devait donc sortir en tenue de service que pour un ordre exprès et pressé.

Le soldat, disons-nous, partit de la Bastille, et lentement, lentement, comme un heureux mortel à qui au lieu d'une faction devant un insipide corps de garde, ou sur un bastion non moins ennuyeux, arrive la bonne aubaine d'une liberté jointe à une promenade, ces deux plaisirs comptant comme service. Il se dirigea vers le faubourg Saint-Antoine, humant l'air, le soleil, et regardant les femmes.

D'Artagnan le suivit de loin. Il n'avait pas encore fixé ses idées là-dessus. — Il faut tout d'abord, pensa-t-il, que je voie la figure de ce drôle. Un homme vu est un homme jugé.

D'Artagnan doubla le pas, et, ce qui n'était pas bien difficile, devança le soldat.

Non-seulement il vit sa figure qui était assez intelligente et résolue, mais il vit son nez qui était un peu rouge. Le drôle aime l'eau-de-vie, se dit-il.

En même temps qu'il voyait le nez rouge, il voyait dans la ceinture du soldat un papier blanc. — Bon, il a une lettre, ajouta d'Artagnan.

La seule difficulté était d'avoir la lettre. Or, un soldat se trouve trop joyeux d'être choisi par M. de Baisemeaux pour estafette. Il ne vend pas le message.

Comme d'Artagnan se rongeait les poings, le soldait avançait toujours dans le faubourg Saint-Antoine.

— Il va certainement à Saint-Mandé, se dit-il, et je ne saurai pas ce qu'il y a dans la lettre...

C'était à en perdre la tête. Si j'étais en uniforme, se dit d'Artagnan, je ferais prendre le drôle et sa lettre avec lui. Le premier corps de garde me prêterait la main. Mais du diable si je dis mon nom pour un fait de ce genre.

Le faire boire, il se défiera et puis il me grisera... Mordioux! je n'ai plus d'esprit, se dit d'Artagnan, et c'est fait de moi. — Attaquer ce malheureux, le faire dégaîner, le tuer pour sa lettre. Bon, s'il s'agissait d'une lettre de reine à un lord, ou d'une lettre de cardinal à une reine. Mais, mon Dieu! quelles piètres intrigues que celles de MM. Aramis et Fouquet avec M. Colbert. La vie d'un homme pour cela, oh non, pas même dix écus.

Comme il philosophait de la sorte en mangeant ses ongles avec ses moustaches, il aperçut un petit groupe d'archers et un commissaire.

Ces gens emmenaient un homme de belle mine qui se débattait du meilleur cœur.

Les archers lui avaient déchiré ses habits, et on le traînait. Il demandait qu'on le conduisît avec égards, se prétendant gentilhomme et soldat.

Il vit notre soldat marcher dans la rue et cria : — Soldat, à moi!

Le soldat marcha du même pas vers celui qui l'interpellait, et la foule le suivit.

Une idée vint alors à d'Artagnan.

C'était la première : on verra qu'elle n'était pas mauvaise.

Tandis que le gentilhomme racontait au soldat qu'il venait d'être pris dans une maison comme voleur, tandis qu'il n'était qu'un amant, le soldat le plaignait et lui donnait des consolations et des conseils avec cette gravité que le soldat français met au service de son amour-propre et de l'esprit de corps. D'Artagnan se glissa derrière le soldat pressé par la foule et lui tira nettement et promptement le papier de la ceinture.

Comme à ce moment le gentilhomme déchiré tiraillait ce soldat, comme le commissaire tiraillait le gentilhomme, d'Artagnan put opérer sa capture sans le moindre inconvénient.

Il se mit à dix pas derrière un pilier de maison et lut sur l'adresse : « A monsieur du Vallon, chez monsieur Fouquet, à Saint-Mandé. » — Bon! dit-il.

Et il décacheta sans déchirer, puis il tira le papier plié en quatre qui contenait seulement ces mots :

« Cher monsieur du Vallon, veuillez faire dire à monsieur d'Herblay qu'il est venu à la Bastille et qu'il a questionné.

« Votre dévoué, De Baisemeaux. »

— Eh bien, à la bonne heure, s'écria d'Artagnan, voilà qui est parfaitement limpide. Porthos en est. Sûr de ce qu'il voulait savoir, — Mordioux! pensa le mousquetaire, voilà un pauvre diable de soldat à qui cet enragé sournois de Baisemeaux va faire payer cher ma supercherie... S'il rentre sans la lettre... que lui fera-t-on?

Au fait, je n'ai pas besoin de cette lettre; quand l'œuf est avalé à quoi bon les coquilles?

D'Artagnan vit que le commissaire et les archers avaient convaincu le soldat et continuaient d'emmener leur prisonnier.

Celui-ci restait environné de la foule et continuait ses doléances.

D'Artagnan vint au milieu de tous et laissa tomber la lettre sans que personne le vît, puis il s'éloigna rapidement. Le soldat reprenait sa route vers Saint-Mandé, pensant beaucoup à ce gentilhomme qui avait imploré sa protection.

Tout à coup il pensa un peu à sa lettre, et regardant à sa ceinture, il la vit dépouillée. Son cri d'effroi fit plaisir à d'Artagnan.

Ce pauvre soldat jeta les yeux tout autour de lui avec angoisse, et enfin, derrière lui, à vingt pas, il aperçut la bienheureuse enveloppe. Il fondit dessus comme un faucon sur sa proie.

L'enveloppe était bien un peu poudreuse, un peu froissée, mais enfin la lettre était retrouvée.

D'Artagnan vit que le cachet brisé occupait beaucoup le soldat.

Le brave homme finit cependant par se consoler, il remit le papier dans sa ceinture.

— Va, dit d'Artagnan, j'ai le temps désormais, précède-moi.

Il paraît qu'Aramis n'est pas à Paris, puisque Baisemeaux écrit à Porthos.

Ce cher Porthos, quelle joie de le revoir!... et de causer avec lui, dit le Gascon.

Et, réglant son pas sur celui du soldat, il se promit d'arriver un quart d'heure après lui chez M. Fouquet.

OU LE LECTEUR VERRA AVEC PLAISIR QUE PORTHOS N'A RIEN PERDU DE SA FORCE.

D'Artagnan avait, selon son habitude, calculé que chaque heure vaut soixante minutes et chaque minute soixante secondes.

Grâce à ce calcul parfaitement exact de minutes et de secondes, il arriva devant la porte du surintendant au moment même où le soldat en sortait la ceinture vide.

D'Artagnan se présenta à la porte, qu'un concierge brodé sur toutes les coutures lui tint entr'ouverte.

D'Artagnan aurait bien voulu entrer sans se nommer, mais il n'y avait pas moyen. Il se nomma.

Malgré cette concession, qui devait lever toute difficulté, d'Artagnan le pensait ainsi du moins, le concierge hésita ; cependant, à ce titre répété pour la seconde fois, capitaine des gardes du roi, le concierge, sans livrer tout à fait passage, cessa de le barrer complétement.

D'Artagnan comprit qu'une formidable consigne avait été donnée.

Il se décida donc à mentir, ce qui d'ailleurs ne lui coûtait point par trop quand il voyait par delà le mensonge le salut de l'État, ou même purement et simplement son intérêt personnel.

Il ajouta donc aux déclarations déjà faites par lui, que le soldat qui venait d'apporter une lettre à M. du Vallon n'était autre que son messager, et que cette lettre avait pour but d'annoncer son arrivée, à lui.

Dès lors, nul ne s'opposa plus à l'entrée de d'Artagnan, et d'Artagnan entra.

Un valet voulut l'accompagner, mais il répondit qu'il était inutile de prendre cette peine à son endroit, attendu qu'il savait parfaitement où se tenait M. du Vallon.

Il n'y avait rien à répondre à un homme si complétement instruit.

On laissa faire d'Artagnan.

Perrons, salons, jardins, tout fut passé en revue par le mousquetaire. Il marcha un quart d'heure dans cette maison plus que royale, qui comptait autant de merveilles que de meubles, autant de serviteurs que de colonnes et de portes. — Décidément, se dit-il, cette maison n'a d'autres limites que les limites de la terre. Est-ce que Porthos aurait eu la fantaisie de s'en retourner à Pierrefonds sans sortir de chez M. Fouquet?

Enfin il arriva dans une partie reculée du château ceinte d'un mur de pierres de taille sur lesquelles grimpait une profusion de plantes grasses ruisselantes de fleurs grosses et solides comme des fruits.

De distance en distance, sur le mur d'enceinte, se levaient des statues dans des poses timides ou mystérieuses. C'étaient des vestales cachées sous le peplum aux grands plis; des veilleurs agiles enfermés dans leurs voiles de marbre et couvant le palais de leurs furtifs regards.

Un Hermès le doigt sur la bouche, une Iris aux ailes éployées, une Nuit tout arrosée de pavots, dominaient les jardins et les bâtimens qu'on entrevoyait derrière les arbres; toutes ces statues se profilaient en blanc sur les hauts cyprès qui dardaient leurs cimes noires vers le ciel.

Autour de ces cyprès s'étaient enroulés des rosiers séculaires, qui attachaient leurs anneaux fleuris à chaque fourche des branches et semaient sur les ramures inférieures et sur les statues des pluies de fleurs embaumées.

Ces enchantemens parurent au mousquetaire l'effort suprême de l'esprit humain. Il était dans une disposition d'esprit à poétiser. L'idée que Porthos habitait dans un pareil Éden lui donna de Porthos une idée plus haute, tant il est vrai que les esprits les plus élevés ne sont point exempts de l'influence de l'entourage.

D'Artagnan trouva la porte; à la porte, une espèce de ressort qu'il découvrit et qu'il fit jouer. La porte s'ouvrit.

D'Artagnan entra, referma la porte et pénétra dans un pavillon bâti en rotonde, et dans lequel on n'entendait d'autre bruit que celui des cascades et des chants d'oiseaux.

A la porte du pavillon il rencontra un laquais. — C'est ici, dit sans hésitation d'Artagnan, que demeure M. le baron du Vallon, n'est-ce pas? — Oui, Monsieur, répondit le laquais. — Prévenez-le que M. le chevalier d'Artagnan, capitaine aux mousquetaires de Sa Majesté, l'attend.

D'Artagnan fut introduit dans un salon.

D'Artagnan ne demeura pas longtemps dans l'attente : un pas bien connu ébranla le parquet de la salle voisine, une porte s'ouvrit ou plutôt s'enfonça, et Porthos vint se jeter dans les bras de son ami avec une sorte d'embarras qui ne lui allait pas mal. — Vous ici? s'écria-t-il. — Et vous! répliqua d'Artagnan. Ah! sournois. — Oui, dit Porthos en souriant d'un sourire embarrassé, oui, vous me trouvez chez M. Fouquet, et cela vous étonne un peu, n'est-ce pas? — Non pas; pourquoi ne seriez-vous pas des amis de M. Fouquet; M. Fouquet a bon nombre d'amis surtout parmi les hommes d'esprit.

Porthos eut la modestie de ne pas prendre le compliment pour lui. — Puis, ajouta-t-il, vous m'avez vu à Belle-Isle. — Raison de plus pour que je sois porté à croire que vous êtes amis de M. Fouquet. — Le fait est que je le connais, dit Porthos avec un certain embarras. — Ah! mon ami, dit d'Artagnan, que vous êtes coupable envers moi! — Comment cela? s'écria Porthos. — Comment! vous accomplissez un ouvrage aussi admirable que celui des fortifications de Belle-Isle, et vous ne m'en avertissez pas.

Porthos rougit. — Il y a plus, continua d'Artagnan, vous me voyez là-bas; vous savez que je suis au roi, et vous ne devinez pas que le roi, jaloux de connaître quel est l'homme de mérite qui accomplit une œuvre dont on lui fait les plus magnifiques récits; vous ne devinez pas que le roi m'a envoyé pour savoir quel était cet homme? — Comment! le roi vous a envoyé pour savoir... — Pardieu! mais ne parlons plus de cela. — Corne de bœuf, dit Porthos, au contraire, parlons-en; ainsi, le roi savait que l'on fortifiait Belle-Isle? — Bon, est-ce que le roi ne sait pas tout? — Mais il ne savait pas qui le fortifiait. — Non, seulement il se doutait, d'après ce qu'on lui avait dit des travaux, que c'était un illustre homme de guerre. — Diable, dit Porthos, si j'avais su cela! — Vous ne vous seriez pas sauvé de Vannes, n'est-ce pas? — Non, qu'avez-vous dit quand vous ne m'avez plus trouvé? — Mon cher, j'ai réfléchi. — Ah oui, vous réfléchissez, vous; et à quoi cela vous a-t-il mené, de réfléchir? — A deviner toute la vérité. — Ah! vous avez deviné... — Oui. — Qu'avez-vous deviné? voyons, dit Porthos en s'accommodant dans un fauteuil, et prenant des airs de sphinx. — J'ai deviné d'abord que vous fortifiez Belle-Isle. — Ah! cela n'était pas bien difficile, vous m'avez vu à l'œuvre. — Attendez donc; mais j'ai deviné encore quelque chose, c'est que vous fortifiez Belle-Isle par ordre de M. Fouquet? — C'est vrai. — Ce n'est

pas le tout. Quand je suis en train de deviner, je ne m'arrête pas en route. — Ce cher d'Artagnan! — J'ai deviné que M. Fouquet voulait garder le secret le plus profond sur ces fortifications. — C'était son intention en effet, à ce que je crois, dit Porthos. — Oui, mais savez-vous pourquoi il voulait garder ce secret? — Dame! pour que la chose ne fût pas sue, dit Porthos. — D'abord. Mais ce désir était soumis à l'idée d'une galanterie. — En effet, dit Porthos, j'ai entendu dire que M. Fouquet était fort galant. — A l'idée d'une galanterie qu'il voulait faire au roi. — Oh! oh! — Cela vous étonne? — Oui. — Vous ne saviez pas cela? — Non. — Eh bien! je le sais, moi. — Vous êtes donc sorcier? — Pas le moins du monde. — Comment le savez-vous alors? — Ah! voilà! par un moyen bien simple, j'ai entendu M. Fouquet le dire lui-même au roi. — Lui dire quoi? — Qu'il avait fait fortifier Belle-Isle à son intention, et qu'il lui faisait cadeau de Belle-Isle. — Ah! vous avez entendu M Fouquet dire cela au roi? — En toutes lettres. Il a même ajouté : Belle-Isle a été fortifiée par un ingénieur de mes amis, homme de beaucoup de mérite, que je demanderai la permission de présenter au roi. — Son nom? a demandé le roi. — Le baron du Vallon, a répondu M. Fouquet. — C'est bien, a répondu le roi, vous me le présenterez. — Le roi a répondu cela? — Foi de d'Artagnan. — Oh! oh! fit Porthos. Mais pourquoi ne m'a-t-on pas présenté alors? — Ne vous a-t-on point parlé de cette présentation? — Si fait. Mais je l'attends toujours. — Soyez tranquille, elle viendra. — Hum! hum! grogna Porthos.

D'Artagnan fit semblant de ne pas entendre et changeant la conversation, — Mais vous habitez un lieu bien solitaire, cher ami, ce me semble, demanda-t-il. — J'ai toujours aimé l'isolement. Je suis mélancolique, répondit Porthos avec un soupir. — Tiens, c'est étrange, fit d'Artagnan, je n'avais pas remarqué cela. — C'est depuis que je me livre à l'étude, dit Porthos d'un air soucieux. — Mais les travaux de l'esprit n'ont pas nui à la santé du corps, j'espère? — Oh! nullement. — Les forces vont toujours bien? — Trop bien, mon ami, trop bien. — C'est que j'avais entendu dire dans les premiers jours de votre arrivée... — Oui, je ne pouvais plus remuer, n'est-ce pas? — Comment, fit d'Artagnan avec un sourire, et à propos de quoi ne pouviez-vous plus remuer?

Porthos comprit qu'il avait dit une bêtise et voulut se reprendre. — Oui, je suis venu de Belle-Isle sur de mauvais chevaux, dit-il, et cela m'avait fatigué. — Cela ne m'étonne plus, que moi, qui venais derrière vous, j'en aie trouvé sept ou huit de crevés sur la route. — Je suis lourd, voyez-vous, dit Porthos. — De sorte que vous étiez moulu? — La graisse m'a fondu, et cette fonte m'a rendu malade. — Ah! pauvre Porthos!... Et Aramis, comment a-t-il été pour vous dans tout cela? — Très-bien... Il m'a fait soigner par le propre médecin de M. Fouquet. Mais figurez-vous qu'au bout de huit jours je ne respirais plus. — Comment cela? — La chambre était trop petite : j'absorbais trop d'air. — Vraiment? — A ce que l'on m'a dit, du moins... et l'on m'a transporté dans un autre logement. — Où vous respiriez, cette fois? — Plus librement, oui; mais pas d'exercice, rien à faire. Le médecin prétendait que je ne devais pas bouger; moi, au contraire, je me sentais plus fort que jamais. Cela donna naissance à un grave accident. — A quel accident? — Imaginez-vous, cher ami, que je me révoltai contre les ordonnances de cet imbécile de médecin, et que je résolus de sortir, que cela lui convînt ou ne lui convînt pas. En conséquence, j'ordonnai au valet qui me servait de m'apporter mes habits. — Vous étiez donc tout nu? mon pauvre Porthos. — Non pas, j'avais une magnifique robe de chambre au contraire : le laquais obéit, je me revêtis de mes habits qui étaient devenus trop larges; mais, chose étrange,

mes pieds étaient devenus trop larges, eux. — Oui, j'entends bien. — Et mes bottes étaient devenues trop étroites. — Vos pieds étaient restés enflés? — Tiens, vous avez deviné. — Parbleu! Et c'est là l'accident dont vous me vouliez entretenir? — Ah bien oui. Je ne fis pas la même réflexion que vous. Je me dis : Puisque mes pieds ont entré dix fois dans mes bottes, il n'y a aucune raison pour qu'ils n'y entrent pas une onzième. — Cette fois, mon cher Porthos, permettez-moi de vous le dire, vous manquiez de logique. — Bref, j'étais donc placé en face d'une cloison; j'essayais de mettre ma botte droite; je tirais avec les mains, je poussais avec le jarret, faisant des efforts inouïs, quand, tout à coup, les deux oreilles de mes bottes demeurèrent dans mes mains; mon pied partit comme une catapulte. — Catapulte! Comme vous êtes fort sur les fortifications, cher Porthos. — Mon pied partit donc comme une catapulte et rencontra la cloison, qu'il effondra. Mon ami, je crus que, comme Samson, j'avais démoli le temple. Ce qui tomba du coup de tableaux, de porcelaines, de vases de fleurs, de tapisseries, de bâtons de rideaux, c'est inouï. — Vraiment! — Sans compter que de l'autre côté de la cloison était une étagère chargée de porcelaines. — Que vous renversâtes? — Que je lançai à l'autre bout de l'autre chambre.

Porthos se mit à rire. — En vérité, comme vous dites, c'est inouï!

Et d'Artagnan se mit à rire comme Porthos.

Porthos aussitôt se mit à rire plus fort que d'Artagnan. — Je cassai, dit Porthos d'une voix entrecoupée par cette hilarité croissante, pour plus de trois mille francs de porcelaines, oh! oh! oh!..... — Bon! dit d'Artagnan. — J'écrasai pour plus de quatre mille francs de glaces, oh! oh! oh! — Excellent! — Sans compter un lustre qui me tomba juste sur la tête et qui fut brisé en mille morceaux, oh! oh! oh! — Sur la tête? dit d'Artagnan qui se tenait les côtes. — En plein! — Mais vous eûtes la tête cassée? — Non, puisque je vous dis au contraire que c'est le lustre qui se brisa comme verre qu'il était. — Ah! le lustre était de verre. — De verre de Venise! une curiosité, mon cher, un morceau qui n'avait pas son pareil, une pièce qui pesait deux cents livres. — Et qui vous tomba sur la tête. — Sur... la... tête... Figurez-vous un globe de cristal tout doré, tout incrusté en bas, des parfums qui brûlaient en haut, des becs qui jetaient de la flamme, lorsqu'ils étaient allumés. — Bien entendu, mais ils ne l'étaient pas. — Heureusement, j'eusse été incendié. — Et vous n'avez été qu'aplati? — Non. — Comment, non! — Non, le lustre m'est tombé sur le crâne. Nous avons là, à ce qu'il paraît, sur le sommet de la tête, une croûte excessivement solide. — Qui vous a dit cela? Porthos. — Le médecin. Une manière de dôme, qui supporterait Notre-Dame de Paris. — Bah! — Oui, il paraît que nous avons le crâne ainsi fait. — Parlez pour vous, cher ami, c'est votre crâne à vous qui est fait ainsi et non celui des autres. — C'est possible, dit Porthos avec fatuité, tant il y a que lors de la chute du lustre sur ce dôme que nous avons au sommet de la tête, ce fut un bruit pareil à la détonation d'un canon, le cristal fut brisé et je tombai tout inondé. — De sang, pauvre Porthos! — Non, de parfums qui sentaient comme des crêmes; c'était excellent, mais cela sentait trop bon, je fus comme étourdi de cette bonne odeur; vous avez éprouvé cela quelquefois, n'est-ce pas, d'Artagnan? — Oui, en respirant du muguet. De sorte, mon pauvre ami, que vous fûtes renversé du choc et abasourdi de l'odeur. — Mais ce qu'il y a de particulier, et le médecin m'a affirmé sur son honneur qu'il n'avait rien vu de pareil... — Vous eûtes au moins une bosse, interrompit d'Artagnan. — J'en eus cinq. — Pourquoi cinq? — Attendez; le lustre avait à son extrémité inférieure cinq ornemens dorés extrêmement aigus. — Aïe! — Ces cinq ornemens pénétrèrent dans mes cheveux que je porte fort épais, comme vous voyez. — Heureusement. — Et ils s'imprimèrent dans

ma peau. Mais voyez la singularité, ces choses-là n'arrivent qu'à moi! Au lieu de faire des creux, ils tirent des bosses. Le médecin n'a jamais pu m'expliquer cela d'une manière satisfaisante. — Eh bien! je vais vous l'expliquer, moi. — Vous me rendrez service, dit Porthos en clignant des yeux; ce qui était chez lui le signe de l'attention portée au plus haut degré. — Depuis que vous faites fonctionner votre cerveau à de hautes études, à des calculs importans, la tête a profité, de sorte que vous avez maintenant une tête trop pleine de science. — Vous croyez? — J'en suis sûr. Il en résulte qu'au lieu de rien laisser pénétrer d'étranger dans l'intérieur de la tête, votre boîte osseuse, qui est déjà trop pleine, profite des ouvertures qui s'y font pour laisser échapper ce trop-plein. — Ah! fit Porthos, à qui cette explication paraissait plus claire que celle du médecin. — Les cinq protubérances causées par les cinq ornemens du lustre, furent certainement des amas scientifiques, amenés extérieurement par la force des choses. — En effet, dit Porthos, et la preuve, c'est que cela me faisait plus de mal dehors que dedans. Je vous avouerai même que, quand je mettais mon chapeau sur ma tête en l'enfonçant du poing avec cette énergie gracieuse que nous possédons, nous autres gentilshommes d'épée, eh bien! si mon coup de poing n'était pas parfaitement mesuré, je ressentais des douleurs extrêmes. — Porthos, je vous crois. — Aussi, mon bon ami, dit le géant, M. Fouquet se décida-t-il, voyant le peu de solidité de la maison, à me donner un autre logis. On me mit en conséquence ici. — C'est le parc réservé, n'est-ce pas? — Oui. — Celui des rendez-vous? celui qui est si célèbre dans les histoires mystérieuses du surintendant? — Je ne sais pas: je n'y ai eu ni rendez-vous ni histoires mystérieuses, mais on m'autorise à y exercer mes muscles, et je profite de la permission en déracinant des arbres. — Pourquoi faire? — Pour m'entretenir la main, et puis pour y prendre des nids d'oiseaux: je trouve cela plus commode que de monter dessus. — Vous êtes pastoral comme Tircis, mon cher Porthos. — Oui, j'aime les petits œufs; je les aime infiniment plus que les gros. Vous n'avez point idée comme c'est délicat une omelette de quatre ou cinq cents œufs de verdiers, de pinsons, de sansonnets, de merles et de grives. — Mais cinq cents œufs, c'est monstrueux! — Cela tient dans un saladier, dit Porthos.

D'Artagnan admira cinq minutes Porthos comme s'il le voyait pour la première fois.

Quant à Porthos, il s'épanouit joyeusement sous le regard de son ami.

Ils demeurèrent quelques instans ainsi, d'Artagnan regardant, Porthos s'épanouissant.

D'Artagnan cherchait évidemment à donner un nouveau tour à la conversation. — Vous divertissez-vous beaucoup ici, Porthos? demanda-t-il enfin, sans doute lorsqu'il eut trouvé ce qu'il cherchait. — Pas toujours. — Je conçois cela: mais quand vous vous ennuierez par trop, que ferez-vous? — Oh! je ne suis pas ici pour longtemps. Aramis attend que ma dernière bosse ait disparu pour me présenter au roi, qui ne peut pas souffrir les bosses, à ce que l'on m'a dit. — Aramis est donc toujours à Paris? — Non. — Et où est-il? — Il est à Fontainebleau. — Seul? — Avec M. Fouquet. — Très-bien. Mais savez-vous une chose? — Non, dites-la-moi et je la saurai. — C'est que je crois qu'Aramis vous oublie. — Vous croyez? — Là-bas, voyez-vous, on rit, on danse, on festoie, on fait sauter les vins de M. de Mazarin. Savez-vous qu'il y a ballet tous les soirs, là-bas? — Diable! diable! — Je vous déclare donc que votre cher Aramis vous oublie. — Cela se pourrait bien, et je l'ai pensé parfois. — A moins qu'il ne vous trahisse, le sournois! — Oh! — Vous le savez, c'est un fin renard qu'Aramis. — Oui, mais me trahir... — Écoutez, d'abord il vous séquestre. — Comment, il me séquestre! je suis séquestré, moi? — Pardieu! — Je voudrais bien que vous me prouvassiez cela. — Rien de plus facile. Sortez-vous? — Jamais. — Montez-vous à

cheval?—Jamais.—Laisse-t-on parvenir vos amis jusqu'à vous?—Jamais.—Eh bien! mon ami, ne sortir jamais, ne jamais monter à cheval, ne jamais voir ses amis, cela s'appelle être séquestré. — Et pourquoi Aramis me séquestrerait-il? demanda Porthos. —Voyons, dit d'Artagnan, soyez franc, Porthos. — Comme l'or. — C'est Aramis qui a fait le plan des fortifications de Belle-Isle, n'est-ce pas?

Porthos rougit. — Oui, dit-il, mais voilà tout ce qu'il a fait. — Justement, et mon avis est que ce n'est pas une grande affaire. — C'est le mien aussi. — Bien; je suis enchanté que nous soyons du même avis. — Il n'est même jamais venu à Belle-Isle, dit Porthos. — Vous voyez bien. — C'est moi qui allais à Vannes, comme vous avez pu le voir. — Dites comme je l'ai vu. Eh bien! voilà justement l'affaire, mon cher Porthos. Aramis, qui n'a fait que les plans, voudrait passer pour l'ingénieur, tandis que vous qui avez bâti pierre à pierre la muraille, la citadelle et les bastions, il voudrait vous reléguer au rang de constructeur. — De constructeur, c'est-à-dire de maçon. — De maçon, c'est cela. — De gâcheur de mortier. — Justement. — De manœuvre. — Vous y êtes. — Oh! oh! cher Aramis, vous vous croyez toujours vingt-cinq ans; à à ce qu'il paraît! — Ce n'est pas le tout : il vous en croit cinquante. — J'aurais bien voulu le voir à la besogne. — Oui. — Un gaillard qui a la goutte. — Oui. — La gravelle. — Oui. — A qui il manque trois dents! — Quatre. — Tandis que moi, regardez.

Et Porthos, écartant ses grosses lèvres, exhiba deux rangées de dents un peu moins blanches que la neige, mais aussi nettes, aussi dures et aussi saines que de l'ivoire. — Vous ne vous figurez pas, Porthos, dit d'Artagnan, combien le roi tient aux dents. Les vôtres me décident; je vous présenterai au roi. — Vous? — Pourquoi pas? Croyez-vous que je sois plus mal en cour qu'Aramis? — Oh! non. — Croyez-vous que j'aie la moindre prétention sur les fortifications de Belle-Isle? — Oh! certes, non. — — C'est donc votre intérêt seul qui peut me faire agir. — Je n'en doute pas. — Eh bien! je suis l'intime ami du roi, et la preuve, c'est que lorsqu'il y a quelque chose de désagréable à lui dire, c'est moi qui m'en charge. — Mais, cher ami, si vous me présentez... — Après? — Aramis se fâchera. — Contre moi? — Non, contre moi. — Bah! que ce soit lui ou que ce soit moi qui vous présente, puisque vous deviez être présenté, c'est la même chose. — On devait me faire faire des habits. — Les vôtres sont splendides. — Oh! ceux que j'avais commandés étaient bien plus beaux. — Prenez garde, le roi aime la simplicité. — Alors je serai simple. Mais que me dira M. Fouquet de me savoir parti? — Êtes-vous donc prisonnier sur parole? — Non, pas tout à fait. Mais je lui avais promis de ne pas m'éloigner sans le prévenir. — Attendez, nous allons revenir à cela. Avez-vous quelque chose à faire ici? — Moi, rien; rien de bien important du moins. — A moins cependant que vous ne soyiez l'intermédiaire d'Aramis pour quelque chose de grave. — Ma foi non. — Ce que je vous en dis, vous comprenez, c'est par intérêt pour vous. Je suppose, par exemple, que vous êtes chargé d'envoyer à Aramis des messages, des lettres. — Ah! des lettres! oui. Je lui envoie de certaines lettres. — Où cela? — A Fontainebleau. — Et avez-vous de ces lettres? — Mais... — Laissez-moi dire. Et avez-vous de ces lettres? — Je viens justement d'en recevoir une. — Intéressante? — Je le suppose. — Vous ne les lisez donc pas? — Je ne suis pas curieux.

Et Porthos tira de sa poche la lettre du soldat que Porthos n'avait pas lue, mais que d'Artagnan avait lue, lui. — Savez-vous ce qu'il vous faut faire? dit d'Artagnan. — Parbleu! ce que je fais toujours, l'envoyer. — Non pas. — Comment cela, la garder? — Non, pas encore. Ne vous a-t-on pas dit que cette lettre était importante? — Très-importante. — Eh bien, il faut la porter vous-même à Fontainebleau. — A Aramis?

— Oui. — C'est juste. — Et puisque le roi y est... — Vous profiterez de cela?... — Je profiterai de cela pour vous présenter au roi. — Ah! corne de bœuf, d'Artagnan, il n'y a en vérité que vous pour trouver des expédiens. — Donc, au lieu d'expédier à notre ami des messages plus ou moins fidèles, c'est nous-mêmes qui lui portons la lettre. — Je n'y avais pas même songé, c'est bien simple cependant. — C'est pourquoi il est urgent, mon cher Porthos, que nous partions tout de suite. — En effet, dit Porthos, plutôt nous partirons, moins la dépêche d'Aramis éprouvera de retard. — Porthos, vous raisonnez toujours puissamment, et chez vous la logique seconde l'imagination. — Vous trouvez? dit Porthos. — C'est le résultat des études solides, répondit d'Artagnan. Allons, venez. — Mais, dit Porthos, ma promesse à M. Fouquet. — Laquelle? — De ne point quitter Saint-Mandé sans le prévenir. — Ah! mon cher Porthos, dit d'Artagnan, que vous êtes jeune! — Comment cela? — Vous arrivez à Fontainebleau, n'est-ce pas? — Oui. — Vous y trouvez M. Fouquet? — Oui. — Chez le roi, probablement? — Chez le roi, répéta majestueusement Porthos. — Et vous l'abordez en lui disant : M. Fouquet, j'ai l'honneur de vous prévenir que je viens de quitter Saint-Mandé. — Et, dit Porthos avec la même majesté, me voyant à Fontainebleau chez le roi, Monsieur Fouquet ne pourra pas dire que je mens. — Mon cher Porthos, j'ouvrais la bouche pour vous le dire, vous me devancez en tout. Oh! Porthos, quelle heureuse nature vous êtes, l'âge n'a pas mordu sur vous. — Pas trop. — Alors tout est dit? — Je crois que oui. — Vous n'avez plus de scrupules? — Je crois que non. — Alors je vous emmène. — Parfaitement, je vais faire seller mes chevaux. — Vous avez des chevaux ici? — J'en ai cinq. — Que vous avez fait venir de Pierrefonds? — Que M. Fouquet m'a donnés. — Mon cher Porthos, nous n'avons pas besoin de cinq chevaux pour deux; d'ailleurs, j'en ai déjà trois à Paris, cela ferait huit : ce serait trop. — Ce ne serait pas trop si j'avais mes gens ici; mais, hélas! je ne es ai pas. — Vous regrettez vos gens? — Je regrette Mousqueton, Mousqueton me manque. — Excellent cœur, dit d'Artagnan; mais, croyez-moi, laissez vos chevaux ici comme vous avez laissé Mousqueton là-bas. — Pourquoi cela? — Parce que plus tard... — Eh bien? — Eh bien, plus tard, peut-être sera-t-il bien que M. Fouquet ne vous ait rien donné du tout. — Je ne comprends pas, dit Porthos. — Il est inutile que vous compreniez. — Mais cependant... — Je vous expliquerai cela plus tard, Porthos. — C'est de la politique, je parie. — Et de la plus subtile.

Porthos baissa la tête sur ce mot politique; puis, après un moment de rêverie, il ajouta : — Je vous avouerai, d'Artagnan, que je ne suis pas Porthos. — Je le sais pardieu bien. — Oh! nul ne sait cela, vous me l'avez dit vous-même, vous le brave des braves. — Que vous ai-je dit, Porthos? — Que l'on avait ses jours. Vous me l'avez dit et je l'ai éprouvé. Il y a des jours où l'on éprouve moins de plaisir que dans d'autres à recevoir des coups de mousquet et des coups d'épée. — C'est ma pensée. — C'est la mienne aussi, quoique je ne croie guère aux coups qui tuent. — Diable! vous avez tué, cependant. — Oui, mais je n'ai jamais été tué. — La raison est bonne... — Donc je ne crois pas mourir jamais de la lame d'une épée ou de la balle d'un fusil. — Alors, vous n'avez peur de rien... Ah! de l'eau, peut-être? — Non, je nage comme une loutre. — De la fièvre quartaine? — Je ne l'ai jamais eue et ne crois point l'avoir jamais; mais je vous avouerai une chose...

Et Porthos baissa la voix. — Laquelle? demanda d'Artagnan en se mettant au diapason de Porthos. — Je vous avouerai, répéta Porthos, que j'ai une horrible peur de la politique. — Ah! bah! s'écria d'Artagnan. — Tout beau, dit Porthos d'une voix de stentor. J'ai vu Son Éminence M. le cardinal de Richelieu et Son Éminence M. le

cardinal de Mazarin; l'un avait une politique rouge, l'autre une politique noire. Je n'ai jamais été beaucoup plus content de l'une que de l'autre : la première a fait couper le cou à M. de Marillac, à M. de Thou, à M. de Cinq-Mars, à M. Châlais, à M. Bouteville, à M. de Montmorency; la seconde a fait écharper une foule de frondeurs, dont nous étions, mon cher. — Dont, au contraire, nous n'étions pas, dit d'Artagnan. — Oh! si fait! car si je dégaînais pour le cardinal, moi, je frappais pour le roi. — Cher Porthos! — J'achève. Ma peur de la politique est donc telle que s'il y a de la politique là-dessous, j'aime mieux retourner à Pierrefonds. — Vous auriez raison, si cela était; mais avec moi, cher Porthos, jamais de politique, c'est net: vous avez travaillé à fortifier Belle-Isle; le roi a voulu savoir le nom de l'habile ingénieur qui avait fait les travaux : vous êtes timide comme tous les hommes d'un vrai mérite; peut-être Aramis veut-il vous mettre sous le boisseau. Moi, je vous prends: moi, je vous déclare; moi, je vous produis; le roi vous récompense, et voilà toute ma politique. — C'est la mienne, morbleu! dit Porthos, en tendant la main à d'Artagnan.

Mais d'Artagnan connaissait la main de Porthos; il savait qu'une fois emprisonnée entre les cinq doigts du baron, une main ordinaire n'en sortait pas sans foulure.

Il tendit donc, non pas la main, mais le poing à son ami.

Porthos ne s'en aperçut même pas.

Après quoi ils sortirent tous deux de Saint-Mandé.

Les gardiens chuchotèrent bien un peu et se dirent à l'oreille quelques paroles que d'Artagnan comprit, mais qu'il se garda bien de faire comprendre à Porthos. — Notre ami, dit-il, était bel et bon prisonnier d'Aramis. Voyons ce qu'il va résulter de la mise en liberté de ce conspirateur.

FIN DU TOME PREMIER.

LAGNY. — Imprimerie de VIALAT et Cie.





